Beyrouth, états de fêtes. Géographie des loisirs nocturnes dans une ville post-conflit

Marie Bonte

▶ **To cite this version:**

Marie Bonte. Beyrouth, états de fêtes. Géographie des loisirs nocturnes dans une ville post-conflit. Géographie. Communauté Université Grenoble Alpes, 2017. Français. NNT : . tel-01697151v2

HAL Id: tel-01697151
https://theses.hal.science/tel-01697151v2

Submitted on 6 Jul 2020

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Communauté
UNIVERSITÉ Grenoble Alpes

THÈSE

Pour obtenir le grade de

DOCTEUR DE LA COMMUNAUTE UNIVERSITE GRENOBLE ALPES

Spécialité : **Géographie**

Arrêté ministériel : 25 mai 2016

Présentée par

Marie BONTE

Thèse dirigée par **Myriam HOUSSAY-HOLZSCHUCH, Professeure, Université Grenoble Alpes,**
et codirigée par **Karine BENNAFLA, Professeure, Université Jean Moulin - Lyon 3**

préparée au sein du **Laboratoire PACTE - UMR 5194**
dans **l'École Doctorale Sciences de l'Homme, du Politique et du Territoire - ED 454**

Beyrouth, états de fête. Géographie des loisirs nocturnes dans une ville post-conflit

Thèse soutenue publiquement le **8 décembre 2017**,
devant le jury composé de :

Mme Mona Harb
Professor, American University of Beirut (Rapporteur)
Mme Anna Madoeuf
Professeur, Université François-Rabelais de Tours (Rapporteur)
M. Éric Verdeil
Professeur, Sciences-Po Paris (Président)
M. Franck Mermier
Directeur de Recherches, CNRS, IIAC/LAUM (Examinateur)
M. Jérôme Tadié
Chargé de Recherches, IRD, URMIS (Examinateur)

« Beyrouth est la forme de l'ombrage.
Plus belle que son poème, plus simple que les ragots,
Elle nous séduit de mille commencements ouverts et d'alphabets nouveaux :
Beyrouth est notre seule tente,
Beyrouth est notre unique étoile »

Mahmoud Darwich, 1984

Remerciements

Je souhaite d'abord témoigner à Myriam Houssay-Holzschuch ma profonde reconnaissance pour m'avoir accompagnée de manière presque quotidienne pendant ces quatre années de thèse. Merci d'avoir fait preuve d'une disponibilité sans faille et d'une écoute attentive. Merci pour le soutien intellectuel, institutionnel et moral, merci de m'avoir amenée à me poser tant de questions et, plus que de m'avoir « dirigée », de m'avoir toujours emmenée plus loin sur le chemin de la réflexion géographique.

Je tiens à remercier de la même manière Karine Bennafla pour avoir été à l'initiative de mon premier terrain de recherche en septembre 2010 en m'accordant d'emblée sa confiance. Merci de m'avoir accompagnée au long de ces années de formation et de m'avoir fait partager la finesse de ses analyses, en faisant preuve d'un soutien solide dans les moments difficiles.

Merci enfin à vous deux, au tandem que vous avez formé pendant ces quatre années. Votre complémentarité et votre capacité à mener la réflexion ensemble ont été un exemple qui me portera longtemps.

Merci à tous les membres de mon jury pour avoir accepté de lire et d'évaluer mon travail. Merci à Mona Harb et à Anna Madoeuf de s'être engagées à être les rapporteurs de cette thèse. Merci à Éric Verdeil pour ses conseils de réflexion et de lecture, et pour m'avoir intégrée au projet collectif de l'Atlas du Liban. Merci à Franck Mermier de s'être rendu disponible à plusieurs reprises pour me guider dans mes recherches et mes réflexions. Merci à Jérôme Tadié pour l'intérêt dont il a fait preuve à l'égard de cette recherche.

Merci aux spécialistes qui ont fait partie de mon comité de thèse et ont considérablement enrichi les séances de travail que nous avons pu organiser : Luc Gwiazdzinski, Franck Mermier et plus particulièrement Sylvia Chiffoleau pour son amitié et sa présence bienveillante depuis mon premier jury de mémoire.

Merci à l'ensemble du laboratoire Pacte qui a permis mon intégration dans une équipe de recherche et m'a apporté le soutien matériel pour diverses participations à des évènements scientifiques. Merci plus particulièrement à Anne-Laure Amilhat-Szary pour son énergie, son intérêt et son amitié. Merci aussi à Catalina, Nathalie, Véronique, Alexis et Patricia. Mes pensées s'adressent évidemment aux doctorants et anciens doctorants de Pacte, en particulier à Sarah pour tout ce que nous avons pu partager et pour sa précieuse hospitalité, à Fabien de toujours égayer mon quotidien. Merci à Lise, à Guillaume pour sa générosité et son aide, merci à Julien, ces quelques années grenobloises s'ajoutent à un compteur déjà bien entamé.

Je tiens à remercier chaleureusement l'équipe enseignante et administrative de l'Institut de Géographie Alpine qui, s'il change aujourd'hui de nom, n'en reste pas moins le lieu où j'ai fait mes premiers pas d'enseignante. Merci à Sarah Mekdjian pour son écoute, merci surtout à

Sébastien Leroux pour m'avoir épaulée avec patience et bienveillance et de m'avoir tant transmis pendant ces quatre années.

Mes remerciements vont aussi à l'Institut Français du Proche-Orient pour m'avoir accueillie à plusieurs reprises depuis mon premier séjour à Beyrouth, pour m'avoir permis de participer à l'école doctorale en juillet 2014, et pour m'avoir soutenue financièrement pour l'une de mes missions. Je remercie plus particulièrement Myriam Catusse, Vincent Geisser, Isabelle et Arnaud pour leur intérêt et leur curiosité vis-à-vis de ma recherche.

Merci à tous mes amis dont la présence et le soutien ont été sans condition depuis tant d'années. Aux filles de là-haut, vous êtes mon socle. À Pauline et Solenn pour leur amitié indéfectible et infiniment précieuse, et pour avoir été là dans tant de moments charnière. Merci à Mélissa d'avoir si souvent trouvé les bons mots. À Fanny, bien sûr ; à mon tour de te dire que sans toi, rien n'aurait été pareil. Tu as été un compagnon de route incomparable, notre complicité et notre proximité m'ont donné la force dont j'ai si souvent pensé manquer. À Camille et Lise, à tout ce qui nous unit au-delà de la géographie : vous savez bien que la distance est une notion relative. À tous les autres copains géographes et surtout à Jean-Baptiste. À tous mes acolytes de Beyrouth avec qui j'ai tant partagé, tous ceux que « bayt arno » a vu passer pour quelques mois ou quelques soirées, plus particulièrement Maryam, Pierre, et Zara pour la formidable synthèse de toutes ces choses essentielles que tu représentes. Merci à Youssef, Rami et Hind.

Merci à Claire de m'avoir fait bénéficier de ses talents de cartographe. Merci à mes relecteurs attentifs : Solenn et Antoine, Maman, Hélène, Rami, Marine, Loriane, Marie, Brice, Isabelle, Marie-Camille. Merci à Héloïse et Paul-Adrien pour leur affection et leur soutien.

Merci à ma famille dont le soutien de s'est jamais démenti au fil des ans. Merci à mes parents de m'avoir donné les ailes pour que je m'envole un peu trop loin, merci à Pierre-Antoine et Clément d'être là tout simplement.

Sommaire

Remerciements 3

Introduction générale 7

Chapitre 1. Pour une approche géographique des nuits beyrouthines 15

Chapitre 2. Beyrouth, la ville et la nuit. Le post-conflit au prisme de la vie nocturne 85

Chapitre 3. Terrain de nuit : méthodologie et cheminement d'enquête 155

Chapitre 4. Beyrouth la nuit : une géographie qui a une histoire 203

Chapitre 5. Territoires de la fête : l'archipel nocturne de Beyrouth 293

Chapitre 6. Du champ au monde : les acteurs de la vie nocturne 377

Chapitre 7. Empiètements. Vie nocturne et possibilités de Beyrouth 475

Chapitre 8. Lieux communs. La nuit pour habiter la ville post-conflit 541

Conclusion générale 599

Annexes 607

Bibliographie 645

Table des matières 675

Introduction générale

Dyptique nocturne

Absolut Beirut. Créée en 2005, l'affiche est une énième déclinaison de la campagne publicitaire « Absolut Metropolis ». La célèbre marque de vodka suédoise associe son nom et la forme de sa bouteille à une grande variété de décors urbains dans lesquels elle se fond pour mieux saisir l'essence des villes : l'entrée du métro parisien, le pont de Brooklyn, les mosaïques du parc Güell. Et voilà qu'à Beyrouth[1], la bouteille disparaît derrière les silhouettes des noctambules. En lieu et place des monuments ou des spécificités architecturales, un club select aux murs

[1] Source : www.absolutads.fr.

capitonnés. Les jambes fléchies et les silhouettes légèrement déhanchées dessinent les contours du flacon, qui importe plus que l'ivresse et trône habituellement au milieu de *sa* table, sur laquelle on danse. L'essence de Beyrouth serait-elle dans sa nuit ? Image du luxe, du clinquant, des noctambules aux allures jet-setteuses qui déjouent les projections orientalistes, et qui en même temps viennent corroborer le discours de l'exceptionnalité de la ville. Construite sur les échanges, les circulations et la diversité, les libertés des individus et des modes de vie, Beyrouth serait différente des autres villes du Moyen-Orient ; il suffit de regarder ses nuits. Talons aiguilles, robes légères, pantalons repassés : le cliché ignore les visages, mais montre que les règles de la mise en scène du « Beirut by night » exigent le strict respect des codes vestimentaires internationaux. Mélange du scintillant et du glamour, la nuit est faite pour être vu, pour être reconnu. Logique d'exposition donc, avec ses dangers à esquiver : l'anonymat relatif impose la maîtrise de soi, le travail de la gestuelle, le contrôle des corps.

Nightshift. En avril 2015, Myriam Boulos présente à Beyrouth sa première exposition individuelle : elle y montre ses clichés de jeunes noctambules qui dansent, boivent, font la fête sur le toit d'un immeuble industriel. Pour sa série sur les soirées pourtant qualifiées d'underground, la photographe prend de la hauteur, lève l'objectif pour saisir les visages et les expressions. Au premier plan ici[2], une jeune femme ferme les yeux et sourit, emportée par le son de la musique. Moment de plénitude solitaire, où elle se détache de la foule plus compacte. Les corps sont serrés mais tout semble plus lâche, du jean/t-shirt à l'enceinte devenue table improvisée, en passant par les gobelets en plastique. Rapprochements, ivresse : à travers ces

[2] La photographie est reproduite avec l'aimable autorisation de l'auteure, qu'elle soit remerciée ici.

« flagrants délit de superficialités »[3], Myriam Boulos questionne la place de la jeunesse beyrouthine et l'importance des festivités nocturnes, qui permettent de se retrouver comme de se perdre plutôt que de se montrer. La distance qui sépare les deux illustrations n'est pas que temporelle : elle concerne le décor, les attitudes, la rigidité des façades. Elle traduit deux types de nuits, celle de la performance scénique et celle qui au contraire permet de s'adonner à ce qui ne doit pas être vu.

Du cliché à l'objet : genèse du projet de recherche

Qu'elles soient sophistiquées ou qu'elles reflètent des défoulements plus intenses, les nuits beyrouthines sont affaire d'images. Clichés, elles alimentent un *branding* territorial qui associe la capitale libanaise à ses boîtes de nuit. Photographies, elles soulèvent de multiples interrogations sur les individus, les lieux, les perceptions. Qui sont ces jeunes noctambules, et quelles sont les nuits auxquelles ils s'identifient ? Où sont les espaces de la fête, comment sont-ils produits, régulés et pratiqués ? Quels discours, quelles représentations circulent sur les paysages nocturnes ? Enfin, comment se conjuguent l'énonciation de Beyrouth par sa fête, et les représentations persistantes d'une ville à la destinée violente (Verdeil 2012a) ?

La question de la perception est centrale car elle a guidé toutes les autres. C'est en effet au travers des discours et des regards des jeunes Marocains, que j'ai côtoyés lors de mon premier terrain de recherche à Rabat en 2010, que l'idée de travailler sur la nuit à Beyrouth s'est progressivement élaborée. La ville constituait, pour mes interlocuteurs, un espace exonéré des contraintes et des interdits pesant sur leur propre société. Cette vision concernait principalement la consommation d'alcool – qui constituait alors mon sujet de recherche – et s'élargissait à l'ensemble de la vie nocturne.

Les représentations d'autrui ont donc guidé ma décision d'étudier la nuit à Beyrouth en géographe. Ma première approche de la nuit a privilégié un fragment de l'espace urbain, le quartier de Gemmayzé alors en vogue au début de l'année 2011. J'ai mené ces réflexions via la notion de « territoire de la fête », entendu comme une portion d'espace délimitée et organisée par une activité dominante – les loisirs nocturnes – à laquelle se rattachent des pratiques et des normes de comportement. À l'issue de ce premier terrain, mes questions ont été plus nombreuses : que dire des autres quartiers nocturnes institutionnalisés ou en émergence ? Que faire des questionnements politiques et sociaux – et au premier plan ceux concernant la ville post-conflit – alors à peine effleurés ? C'est pour approfondir ces interrogations que j'ai mené ma recherche doctorale sur la nuit à l'échelle de Beyrouth.

[3] Zallal Z., « Dans la solitude des nuits de Myriam Boulos », *L'orient-Le Jour*, 24/04/2015. URL : https://www.lorientlejour.com/article/922041/dans-la-solitude-des-nuits-de-myriam-boulos.html.

Au-delà des perceptions, approcher Beyrouth par sa nuit

Le point de départ de ma recherche consiste à faire de la nuit une porte d'entrée pertinente pour l'étude des espaces urbains. Cette posture s'inscrit dans un champ scientifique en construction, qui intègre l'alternance entre le jour et la nuit à la démarche géographique. Il s'agit de considérer la nuit comme un temps spécifique où les comportements, les pratiques et les sociabilités sont différents de ce que le jour donne à voir. Si les normes sociales qui prévalent le jour tendent à diminuer en raison d'une plus grande permissivité des comportements, la nuit est aussi un enjeu de politiques urbaines visant à assurer la sécurité des espaces nocturnes, la cohabitation des citadins et la mise en valeur esthétique et économique d'un espace-temps considéré comme étant « à investir ». Dans cette recherche, je privilégie l'étude des usages ludiques et festifs de la nuit au quotidien. Cette thématique, relativement absente des productions académiques sur la capitale libanaise, est pertinente au-delà des perceptions et des circulations d'images. Dans l'univers des bars et des boîtes de nuit fréquenté régulièrement par les jeunes noctambules de Beyrouth s'énoncent des manières d'être à la ville articulées autour de la consommation et du plaisir. En produisant des espaces de pratiques partagées dans une capitale longtemps divisée, la vie nocturne permet d'établir des liens de proximité ou de hiérarchie et d'entrevoir un possible « vivre-ensemble » dont les modalités sont l'objet de bruyantes négociations. Le choix de cette focale revient à considérer que la ville la nuit est d'une part l'enjeu d'appropriations spatiale et symbolique, et d'autre part le révélateur des contradictions et des incertitudes d'une jeunesse urbaine habitant la ville post-conflit.

La nuit dans la ville post-conflit

Le prisme nocturne est donc novateur et permet d'étudier la capitale du Liban à laquelle le pays est souvent réduit. Ce phénomène est autant lié à sa macrocéphalie – l'agglomération compte près de deux millions d'habitants, soit la moitié de la population – qu'à son étalement urbain. Cet étalement résulte d'une succession de vagues migratoires depuis le début du XX^{e} siècle et de la fuite de la population hors des zones de combat pendant la guerre civile (1975-1990). Il se poursuit aujourd'hui au travers des nombreuses opérations de spéculation foncière qui témoignent d'une multiplication des acteurs urbains et font de Beyrouth un ensemble de fragments (Farah et Teller 2015) dont le toponyme renvoie à « un objet indéfini » (Verdeil 2013) où se conjuguent héritages, changements et instabilités.

Parler d'héritages, c'est considérer que certains motifs du passé continuent d'être visibles et opérants. Il s'agit essentiellement de divisions : pendant la guerre, la ligne de démarcation a séparé la ville en deux entités, sur la base de facteurs essentiellement confessionnels. Le maintien de cette coupure dans les pratiques (résidentielles, de mobilité) et dans les représentations se mêle à une territorialisation plus fine des appartenances où les critères religieux composent avec les problématiques politiques et socio-économiques. Ces héritages lourds entretiennent les antagonismes, ravivés de manière chronique par les multiples tensions

nationales et régionales. Cependant, c'est aussi le poids de ce passé qui permet de « ne rien considérer comme donné mais tout comme à construire » (Houssay-Holzschuch 2010 : 8). C'est justement au travers des différents chantiers urbains – dont le plus important est celui de la reconstruction du centre-ville par Solidere – que peuvent être abordés de nombreux changements. Derrière un paysage en constante évolution se dessine une dynamique de métropolisation, qui s'accompagne d'une série d'autres changements : circulations croissantes (d'hommes, de biens, d'idées), progression d'un modèle économique néo-libéral, gentrification des quartiers centraux et péricentraux, polarisation socio-économique aggravée par l'afflux de réfugiés syriens. En creux de ces évolutions s'énoncent les aspirations d'une société civile dont les initiatives renouvelées défendent les espaces publics et le droit à la ville, prônent une société plus juste et un système politique plus transparent.

Au milieu des tensions entre les contraintes héritées et les changements multidimensionnels, Beyrouth est perçue au prisme de la contradiction et des crises à répétition : crises urbaines, crises politiques, crises économiques. C'est pour appréhender ces tensions, exprimées via les registres de l'instabilité, de l'inconsistance et de l'incohérence, que je construis ma réflexion sur les nuits beyrouthines au travers du prisme post-conflictuel. Parler de ville post-conflit ne veut pas dire que les logiques héritées du conflit que sont la violence et la territorialisation des identités déterminent à elles seules la fabrique et les sociabilités urbaines, mais qu'elles se mêlent à d'autres problématiques. Il s'agit de lire la complexité et les différentes temporalités du changement (Gervais-Lambony 2003) : ne pas assigner Beyrouth à la catégorie temporelle de l' « après », mais penser l'hybridité et la synchronie.

Dans ma problématisation générale, je fais donc dialoguer la situation post-conflit avec l'espace urbain nocturne, en me demandant comment la géographie de la vie nocturne constitue à la fois une modalité de compréhension des fragilités d'une ville post-conflit et un terrain d'expérimentation d'autres modes de ville auquel s'identifie une partie de la jeunesse beyrouthine. Ce questionnement n'est pas la tentative de faire des nuits beyrouthines un exutoire ou un syndrome des déchirures de la guerre. L'interrogation réside moins dans la conséquence ou la réaction que dans l'articulation entre un objet géographique – un type d'espace dédié aux loisirs – et un contexte ambivalent. Cette difficulté tient à ce que la vie nocturne à Beyrouth a été un sujet d'opinion avant d'être un sujet de recherche, en grande partie parce que son accessibilité procure la légitimité empirique pour pouvoir s'exprimer. C'est à la fois l'intérêt du sujet – la nuit génère de nombreux discours rattachés à des territoires spécifiques – et son inconvénient : relèverait-il du cliché, ou pire encore, de l'évidence ? Mener une thèse de géographie sur la vie nocturne de Beyrouth, c'est à première vue emprunter des chemins urbains extrêmement balisés, ne serait-ce que parce que les quartiers animés la nuit sont peu étendus spatialement et surtout facilement repérables. C'est surtout, au fur et à mesure des terrains d'enquête, tenter d'identifier ce qui relève de sociabilités ordinaires, de stratégies de distinction, de performances scéniques où la présentation de soi et l'arrangement des corps sont cruciaux, et de transgressions par rapport à un entourage familial et/ou confessionnel jugé trop contraignant. Cela revient à ne pas perdre de vue la diversité de l'offre, de la fréquentation et des pratiques : l'amplitude constatée entre les deux illustrations témoigne de l'épaisseur sociologique des nuits de Beyrouth et des multiples configurations qu'elles donnent à voir.

Géographie, vie nocturne et ville post-conflit : les enjeux de l'articulation

Je m'attacherai donc à analyser les spatialités, les pratiques et les discours nocturnes à Beyrouth, en articulant ces questionnements à la situation post-conflit de la capitale libanaise. En envisageant la co-construction plutôt que les liens de cause à effet, je considère les territoires de la vie nocturne comme des espaces où s'inscrivent les tendances contradictoires d'une société et où les « politiques du fun » (Bayat 2013) permettent une réinvention ludique et bruyante des sociabilités urbaines. Pour étudier la nuit à Beyrouth au regard de son passé conflictuel et de son présent incertain, je fais dialoguer trois lectures de l'espace.

La première lecture est celle de l'espace physique délimité par les bars et les boîtes de nuit au sein de la capitale libanaise, désignés par le terme anglais de *nightscape.* Elle s'inscrit dans une géographie classique, celle qui appréhende le monde au prisme des territoires qui sont produits et structurés par des activités dominantes. Le regard porte ainsi sur ce qui est éclairé dans la ville la nuit, sur les centralités et les quartiers festifs. Il cherche à comprendre ce qui unit et ce qui distinguent des noms et des réalités spatiales comme Hamra, Mar Mikhaïl, Badaro par exemple. Cette analyse n'est pas un tableau, j'ai en effet choisi d'avoir un regard mobile, qui fait varier les échelles d'observations : l'agglomération, la rue, l'établissement, les corps. L'enjeu est d'identifier les formes générales, l'organisation interne, les pratiques assignées ou autorisées à un type d'espace. Je fais aussi varier les temporalités : il s'agit d'analyser l'instantané et l'éphémère et de comprendre les modalités d'émergence et de déclin des espaces festifs, et la manière dont ils se surimposent à un espace urbain héritier d'anciennes et profondes divisions. Mon approche entend faire dialoguer les processus et les structures, retracer les évolutions, suivre les mouvements, analyser l'interaction entre la production des espaces de la vie nocturne d'une part, les permanences et les changements urbains à l'œuvre à Beyrouth d'autre part.

Dans un deuxième niveau de lecture, j'envisage l'espace nocturne au sens sociologique et métaphorique du terme, soit comme l'espace du lien social et des relations entre les acteurs, qu'il s'agisse de la production, de la consommation ou de la régulation (Chatterton & Hollands 2003). Ce niveau d'analyse explicite les relations de proximité, de hiérarchie, de prestige et de pouvoir qui se nouent entre les individus et les groupes. Les correspondances géographiques sont nombreuses et à penser, là encore, dans une relation de co-construction entre les acteurs et les espaces. Les territoires nocturnes sont des lieux d'identification, qui représentent pour les jeunes noctambules un mode de sociabilité hebdomadaire voire quotidien où les lignes de partage confessionnelle, socio-économique et politique se redessinent en permanence. Ils renvoient aussi à un secteur économique qui génère des profits, emploie des personnes, et fonctionne selon des arrangements et des négociations qui varient en fonction des quartiers et qui rendent caduques les grilles de lectures binaires de type formel/informel, ou légal/illégal.

La troisième lecture de l'espace est politique, au sens strict comme au sens large du terme. Il s'agit de considérer l'espace de la vie nocturne comme le produit de stratégies, d'appropriations et d'actions contradictoires dans lesquels les acteurs politiques interviennent, et comme le support de revendications. Ce troisième enjeu concerne ainsi la portée idéelle des espaces nocturnes de Beyrouth. Il envisage le *nightscape* comme le lieu d'élaboration d'un « mode de ville » qui serait le seul valable et valorisant dans un contexte incertain. Plus largement, il s'agit de comprendre l'espace nocturne comme un espace d'expression dans lequel les pratiques nocturnes, transgressives ou non, ont une dimension critique plus ou moins explicite, qui se pense en contrepoint d'un ensemble de frustrations ou d'insatisfactions. Dans cette dimension, l'espace nocturne est un « terrain de contestation » (Fouquet), qui montre que passer par les loisirs permet une compréhension plus grande des enjeux socio-politique d'une ville, d'un pays et d'une région trop souvent analysés au seul prisme du conflit. Dit autrement, l'enjeu est de montrer qu'au travers des pratiques nocturnes, les formes de distraction « flirtent avec diverses formes de politisations et montrent comment se réinventent bruyamment les rapports sociaux » (Catusse et Bonnefoy 2013 : 278).

Structure de la thèse

La dimension post-conflit des pratiques festives s'inscrit dans la réalité spatiale des lieux nocturnes, dans l'espace social des pratiques et des relations entre acteurs et individus et dans l'espace politique des revendications et des critiques de la société civile. Ces trois niveaux de réflexion sont structurés en huit chapitres dont la succession donne à voir trois étapes principales de la recherche.

Le premier mouvement regroupe les chapitres 1, 2 et 3 : il pose les cadres de la démarche géographique, qui renvoie à la manière de poser des questions et d'envisager un problème théorique d'une part, et à la façon dont on se dote de moyens méthodologiques et techniques pour le traiter d'autre part (Morange et Schmoll 2016). Le premier chapitre est consacré à l'élaboration de l'objet de recherche, lequel s'inscrit dans un champ en pleine expansion qui intègre la nuit à l'interrogation géographique, et à son cadrage théorique. Il introduit les notions de champ, de monde et d'ethos dans leurs dimensions spatiales et sociales. Le deuxième chapitre vise à la compréhension du contexte dans lequel l'objet est étudié : cette entrée par Beyrouth permet l'analyse critique des discours de l'exceptionnalité tenus sur la capitale libanaise et propose une première lecture de la situation post-conflit. Le troisième chapitre est dédié à la méthode : il revient sur l'importance donnée au terrain dans l'élaboration et la délimitation du sujet, dans l'identification des aspects faisables ou non de la recherche, et dans la mise au point d'outils de récolte et de traitement des données.

Le deuxième mouvement est consacré à une géographie de la vie nocturne à Beyrouth, en tant qu'espace produit, régulé et pratiqué : il s'intéresse à ce qui *fait* la nuit. Pour cela, le chapitre 4 apporte un éclairage historique et revient sur l'évolution du *nightscape* depuis le début du XX^{e}

siècle. L'étude du passé du Beyrouth nocturne permet de discerner ce qui relève d'héritages historiques, sociaux, mais aussi conflictuels, et ce qui relève des formes mondialisées de loisirs festifs. Le chapitre 5 s'attache à étudier la forme et l'organisation du *nightscape* en s'interrogeant sur la localisation des espaces de la vie nocturne, leurs modalités d'émergence et la manière dont ils s'articulent les uns par rapport aux autres. Le chapitre 6 aborde la vie nocturne au prisme des acteurs qui produisent, régulent ou pratiquent les territoires festifs. La mobilisation des cadres conceptuels que sont le champ, le monde et l'ethos permet de comprendre la place, le rôle et les interactions entre les individus.

Le troisième mouvement regroupe les chapitres 7 et 8. Il est dédié à la compréhension de ce que *peut* la nuit et s'intéresse à la portée sociale et politique des pratiques nocturnes. Il suppose un élargissement de la compréhension de l'ethos au-delà de ses dimensions spatiales et pratiques (consommation, performances). Le chapitre 7 explore ainsi les « possibilités » de ville énoncées ou revendiquées via différents empiètements visant à remettre en cause, même de manière éphémère ou marginale, un ordre urbain établi. Il s'agit de montrer que les pratiques ordinaires peuvent être, par leur exercice dans l'espace urbain, porteuses ou motrices de changement social ou de négociations. Enfin, le chapitre 8 analyse comment la pratique du *nightscape* peut constituer une manière d'habiter la ville post-conflit en ce qu'il offre des espaces de côtoiement et de pratiques partagées d'une part, et constitue un espace où s'inscrivent et se confrontent les héritages contradictoires d'un passé conflictuel et les aspirations et les craintes d'un présent incertain d'autre part.

Chapitre 1. Pour une approche géographique des nuits beyrouthines

Introduction de chapitre

Entrer dans une ville par sa nuit, c'est croiser un ensemble de discours et de représentations auxquels la neutralité sied mal. Les contemplations esthétiques, qui renvoient à la formule consacrée de Richard Bohringer selon qui « c'est beau une ville la nuit »[4], côtoient les emphases aux allures d'invocations : la « Nuit » est « le temple de toutes les libérations »[5] , mais aussi « le temps de l'amour, du sommeil et des rêves, des peurs et des angoisses »[6]. Ainsi mythifiée, la nuit est un objet de peurs et de désirs (Oloukoi 2015) avant d'être un objet de recherche. Elle doit donc être déconstruite et définie, afin de pouvoir comprendre ce qu'il s'agit d'étudier. La ville de Beyrouth étant par ailleurs réputée pour ses nuits endiablées, cette exigence devient aiguë. L'objectif de ce premier chapitre est donc de poser les jalons d'une approche géographique de la nuit, démarche qui a pour ambition de saisir ensemble les dimensions sociales et spatiales d'un phénomène pour éclairer les rapports entre une société et son espace. Il s'agit tout d'abord de positionner le sujet de la recherche dans le panorama d'une production académique sur la nuit : l'état de l'art proposé permet de souligner en même temps les apports théoriques et les écueils épistémologiques d'un champ récent. La deuxième partie de ce chapitre précise les contours de l'objet de recherche, lequel renvoie à un type particulier de nuits : celles qui sont vécues et pratiquées dans leur aspect ludique. Enfin, la troisième partie définit le cadre théorique qui s'articule autour de trois notions : le champ, le monde, et l'ethos. Leur dialogue permet d'envisager en même temps les caractéristiques spatiales, sociales et idéelles de la vie nocturne et donc d'exposer les problématiques de recherche.

[4] Bohringer R., 1988, *C'est beau une ville la nuit : blues*, Paris, Denoël, 156 p.
[5] Cauquelin A., 1977, *La ville, la nuit*, Paris, Presses Universitaires de France, 171 p.
[6] Espinasse C., Gwiazdzinski L., Heurgon E., 2005, *La nuit en questions*, Paris, Éd. De l'Aube, 323 p.

I) Dans les pas de la nuit : constructions et contours d'un espace-temps

Toutes aires géographiques ou culturelles confondues, la nuit n'est que récemment devenue un objet d'études pour les sciences humaines et sociales (Gwiazdzinski 2005 ; Fouquet 2011 ; Oloukoi 2015). En effet, la majeure partie des travaux de recherches ne questionne ni ne prend en compte l'alternance des jours et des nuits, laissant de côté « la moitié de la vie de l'humanité » (Bureau 1997 : 46) et par là même de nombreuses dynamiques de production, d'appropriation ou de représentations de l'espace. La géographie et les études urbaines ne font pas exception à cet intérêt tardif. Ainsi Luc Gwiazdzinski présente-t-il en 2002 la nuit, alors à peine institutionnalisée comme champ de recherche pertinent, comme une « dimension oubliée de la ville » (Gwiazdzinski 2002). Cette incapacité du monde académique à voir et considérer la nuit est soulignée de manière quasi-systématique dans les publications, au point d'en devenir un passage obligé :

> « A major part of academic work within Human Geography, Sociology and Planning suffers from nyctalopia : night blindness. Day is often the dominant discourse focusing on urban daily activities and geographies of everyday life » (Liempt, Aalst, & Schwanen 2015 : 1).

Les principales publications concernant la ville la nuit datent de la fin des années 1990 ou du début des années 2000 (Deleuil 1994 ; Bureau 1997 ; Delattre 2000 ; Gwiazdzinski 2002 et 2005 ; Chatterton & Hollands 2003), à l'exception des ouvrages considérés comme pionniers de Murray Melbin (Melbin 1978 a et b;) et d'Anne Cauquelin (1977), pour les mondes académiques anglophones et francophones. Les deux articles de Melbin, « The Colonization of Time » et « Night as a Frontier » sont un prélude au livre *Night as a frontier : colonizing the world after dark* (Melbin 1987 a) dans lequel l'obscurité de la nuit est considérée comme un espace-temps dont la conquête est inachevée. De son côté, dans *La ville, la nuit,* A. Cauquelin se focalise sur les modalités d'exercice du pouvoir pendant la nuit et prête attention à la modification du rapport à l'espace induit par les différents changements liés aux temporalités nocturnes. On note alors d'entrée de jeu une divergence dans la manière d'aborder et de penser la nuit, qui correspond aux différentes approches des mondes académiques anglophones et francophones. La nuit est vue d'une part comme un monde à investir, à aménager et à réguler (concernant notamment les pratiques liées à l'alcool), et d'autre part comme un espace de représentations et d'illusions, elles-mêmes fondées sur des imaginaires géographiques occidentaux.

A) Imaginaires géographiques : la nuit en questions

Au-delà d'une posture innovante, la géographie de la nuit repose sur un imaginaire (Debarbieux 1998 ; Bailly 1989 et 1993), à savoir un ensemble d'images, de symboles, de mythes, de croyances et de représentations qui sont porteurs de sens et qui sont associées à un espace – ici un espace-temps. Cet imaginaire géographique de la nuit repose en premier lieu sur un corpus littéraire situé dans l'espace et dans le temps, à partir duquel se construisent à la fois une essentialisation de l'objet nuit, et l'identification d' « ailleurs » à plusieurs échelles : la nuit est un ailleurs des études urbaines, et il existe des ailleurs – construits comme tels – au sein des géographies de la nuit.

1) La nuit : constructions sociales, constructions des sciences sociales

Un grand nombre d'auteurs sur la nuit entament leur réflexion en faisant appel aux premiers à avoir été inspirés par la nuit (voir Cauquelin 1977 ; Bureau 1997 ; Gwiazdzinski 2005) c'est-à-dire les écrivains et plus particulièrement les poètes :

> « C'est probablement sur le mode du sensible que la ville s'appréhende le mieux. L'imaginaire a pu trouver un épanouissement considérable par le biais des artistes qui définissent et donnent à voir un espace comme aucune considération objective ne saurait le faire. » (Laurencin 2000 : 108)

Il est d'emblée nécessaire de préciser que l'imaginaire nocturne qui rejaillit dans les discours géographiques est fondé sur un corpus situé dans l'espace, à savoir en Occident (Espinasse, Buhagiar et al. 2004), et connait un véritable essor avec le développement du courant littéraire romantique. La nuit apparaît en effet comme l'un des univers récurrents dans ce vaste mouvement : de la figure du veilleur de nuit chez les romantiques allemands (Wilhem 1980) aux *Night-Thoughts on Life* du précurseur Edward Young, l'espace nocturne se vit et s'écrit en opposition au jour et aux « Lumières » de la raison[7]. Le règne des ténèbres laisse en effet une place privilégiée au rêve, au mystère, au surgissement de l'irréel comme dans la série *Nuits* de Musset, ou dans le *Gaspard de la Nuit* de Bertrand. Chez d'autres apparaît le motif du déclin, de la liminalité du crépuscule, qui laisse ensuite la place à une contemplation – notamment chez Hugo, puis Baudelaire – et à la mélancolie – chez Hölderlin, Nerval, ou Vigny. Dans ces postures contemplatives, la ville commence à avoir une place privilégiée : elle est prise à revers (Delattre 2000) pour tout ce qu'elle révèle sur le jour. La fascination pour la nuit et pour la ville la nuit s'intensifie grâce à la progression de l'éclairage urbain (Montandon 2009) et donne lieu à l'apparition dès le milieu XIX^{e} siècle de la figure littéraire du flâneur, noctambule solitaire – et masculin – qui déambule dans les rues et contemple le spectacle urbain qui « vient fasciner les imaginations, celle d'un Proust d'abord, réceptif au miracle d'une lumière baroque et

[7] D'une manière générale, une valorisation systématique du jour (voir Edensor 2015) dès le Moyen-Âge a provoqué, par contradiction, une mise en avant de la nuit par les ascètes et les mystiques chrétiens (Oloukoi 2015).

spectaculaire, conducteur d'un désir électrique que le surréalisme ne manquera pas à son tour de magnifier » (Montandon 2009 : 8). Les surréalistes tels qu'Aragon ou Soupault font en effet l'expérience de la ville la nuit – essentiellement Paris – comme nouvel objet de contemplation et, à l'instar de Breton ou Desnos, comme un « rituel initiatique grandement érotisé » et féminisé (Paquot 2000), en opposition à la figure du flâneur.

Si la nuit est devenue un topos littéraire à la faveur de l'éclairage urbain, l'archétype en a probablement été Paris, « ville lumière » bien avant les surréalistes. Dans son ouvrage *Les Douze Heures Noires,* Simone Delattre (2000) analyse via des sources littéraires comment la ville a été révélée par sa nuit et l'on voit poindre, dans son étude, l'émergence d'une distinction sociale entre les nouveaux individus nocturnes. En effet, la « classe de loisirs » (Veblen 1899 ; Delattre 2000) qui englobe entre autres l'univers du dandysme et de la bohême, fait la part belle aux plaisirs du nouveau théâtre urbain nocturne, et se distingue des « rôdeurs de nuit ». Cette ligne de séparation[8] est fondée sur une vision binaire de la ville la nuit : capitale de l'hédonisme et des plaisirs d'une part, lieu du crime, des dangers, de toutes les transgressions d'autre part. Cette vision doublée et paradoxale, que l'on retrouve également dans une histoire littéraire de Londres la nuit (Beaumont & Self 2015) est à replacer dans le constat plus général d'une représentation duale de la nuit – au moins dans les sociétés occidentales – dont chaque versant expliquerait d'une part l'intérêt tardif des sciences humaines et sociales et de la géographie en particulier pour le sujet, et d'autre part l'imprégnation de ces représentations dans les discours et les postures scientifiques.

En premier lieu, dans l'imaginaire social européen, la connotation négative de la nuit tient à ce qu'elle se conçoit comme l'antithèse du jour par rapport auquel elle est perçue. C'est le temps de l'arrêt des activités, du repos et du repli dans l'espace privé domestique, sécurisé et rassurant face à une obscurité angoissante et dangereuse. La nuit, ce serait donc le non-jour, le temps de la confusion et de l'ignorance. Ainsi l'historiographie anglophone emploie-t-elle l'expression « *Dark Ages* » pour désigner le Moyen-Âge, en opposition aux Lumières (*Enlightenment*), triomphe de la raison. Cette construction négative de la nuit (Edensor 2015) en opposition à une mythologie diurne est une des causes du désintérêt voire de l'aveuglement de la géographie pour la nuit (Oloukoi 2015). La discipline est en effet fondée sur l'importance de la vue et du regard « tant dans ses outils conceptuels (notion de paysage) que dans ses outils méthodologiques (observation, cartographie, photographie de terrain) » (Oloukoi 2015 : 16). Dès lors, le temps de la nuit pose un problème d'ordre pratique car il altère ce sens, entraînant par là-même l'absence de questionnements sur cette période : « l'armée des géographes se débande durant la nuit : c'est comme si la tombée du jour marquait pour eux la disparition de leur objet de connaissance » (Bureau 1997, cité dans Oloukoi 2015 : 16). Les espaces et les sociétés sont donc étudiés le jour, et de jour, sans pour autant que les recherches soient problématisées comme telles : les cadres spatiaux sont tacitement considérés comme invariants et stables (Lévy et Lussault 2003)

La plupart des chercheurs qui s'intéressent à la nuit (Deleuil 1994 ; Delattre 2000) considèrent que la diffusion progressive – bien qu'inégale – de l'éclairage urbain a permis un investissement

[8] La séparation n'est pas toujours clairement définie : la « vie de bohême » qui repose sur l'inversion des rapports bourgeois au temps et à l'espace (Delattre 2000), effectue volontiers des incursions dans les bas-fonds, à la recherche d'encanaillements nocturnes.

nocturne des villes par les individus, et a changé le rapport des sociétés à cet espace-temps. En d'autres termes, ce serait à partir de cette date qu'il y aurait eu des choses à dire sur la nuit. Ce constat n'est pas sans poser problème. En premier lieu, considérer que la nuit est devenue, toutes disciplines confondues, un champ d'investigation à partir du moment où elle a été éclairée revient à dire *in fine* que seules les zones éclairées sont dignes d'intérêts. C'est l'interprétation qu'en fait Chrystel Oloukoi pour qui « penser que la nuit est *devenue* intéressante grâce aux progrès de l'éclairage, c'est poser ce qui est éclairé comme étant digne d'intérêt scientifique et ce qui est sombre, comme étant sans intérêt, c'est reproduire finalement la mythologie diurne » (Oloukoi 2015 : 13).

Deuxièmement, l'appropriation des villes la nuit n'a pas libéré cette dernière d'un certain nombre de présupposés ou de représentations socialement construites. Seules les modalités varient : la nuit n'est plus seulement le temps du vide et du noir, elle est aussi et en parallèle le temps de nouveaux types de loisirs et de plaisirs urbains peu recommandables du point de vue de la morale. D'abord associée à la confusion, au danger et à l'angoisse, la nuit est alors située aux antipodes de la moralité : prostitution, ivresse, oisiveté, consommation, hédonisme sont autant de pratiques et de postures qui continuent d'y être associées. Si ces rapprochements sont fondés à bien des égards, le seul point de vue de la « nuit qui s'amuse » (Gwiazdzinski 2005) passe sous silence – ou ne fait pas lumière sur – d'autres acteurs présents la nuit qui justement en seraient exclus (par exemple, la « nuit qui travaille »). Cependant, en n'étudiant là encore que ce qui est éclairé – les lieux où il y a de la « vie de nuit » – la géographie se rend paradoxalement coupable de s'intéresser à des sujets « peu sérieux » ou « faciles ». Chacun possède en effet sa propre expérience de la nuit et pourrait se considérer comme un spécialiste en puissance ; en raison même de cette connaissance empirique plutôt bien partagée, les chercheurs sur la nuit estiment devoir redoubler d'efforts pour mettre en avant non plus seulement le sérieux de leur objet d'études, mais aussi le sérieux de leur démarche de terrain. Robert Hollands partage ainsi les souvenirs de ses travaux à Newcastle : « Particular emphasis was placed on the fact that we planned to use participant-observation methods, including accompanying people on nights out – apparently a taxpayer expense » (Hollands 2016 : 16). S'il est vrai que les études sur la nuit qui paraissent aujourd'hui ne sont plus nécessairement à considérer comme pionnières, « researchers in this field may continue to find that their work is trivialised or not seen as legitimate by either the media or even by their colleagues » (Hollands 2016 : 17).

2) Mythologies nocturnes : un objet fantasmé et situé dans l'espace

Qu'elle renvoie à un espace-temps repoussoir synonyme du danger ou qu'elle convoque des images liées au plaisir, la vision duale de la nuit en a fait un objet tardivement appréhendé par les sciences humaines et sociales. Une fois posée comme « espace social spécifique » (Nahoum-Grappe et Tsikounas 1997), la nuit demeure un temps chargé, auquel la neutralité sied mal. Lorsqu'il publie ses travaux sur la nuit à Lyon, Jean-Michel Deleuil précise que « plus que de jour, les représentations de la ville la nuit font la part belle à la mythologie et au fantasme » (1994 : 101). Par mythologie, comprenons l'ensemble des représentations idéalisées ou

légendaires de la nuit, qu'elle soit urbaine ou non. Certaines nuits sont en effet décisives, dans l'histoire d'un pays, d'une société ou d'une civilisation : la Nuit du Destin (*laylat al-qadr*), la Nuit de Cristal, la Nuit du 4 août 1789 ou encore, plus proches, les « Nuits Debout ».

L'emploi du terme « fantasme » renvoie en premier lieu aux visions illusoires de la nuit comme un espace de partage, d'échange et de fraternité (Cauquelin 1977). On considère que les rapports sociaux sont remis à plat pendant la nuit, qu'un changement des perceptions et qu'un rétrécissement des espaces animés en ville a pour effet d'unir tout ce(ux) qui participe(nt) de la même nuit. S'il est vrai que les espaces de vie nocturne permettent la coprésence et l'interaction de personnes qui d'ordinaire ne sont pas amenées à se croiser, ce « surplus de sociabilité » n'a pas uniquement les effets unificateurs et pacificateurs qu'on voudrait leur prêter. Les études sur les nuits urbaines ont rapidement identifié l'écart entre les représentations et le vécu de la ville (Cauquelin 1977 ; Deleuil 1994) entre le « tout est possible », et une ségrégation socio-économique, raciale et sociale des espaces de sociabilités nocturnes.

L'impression de liberté conférée aux citadins est à rattacher de nouveau à l'alternance entre le jour et la nuit. Dans cette alternance, le jour correspond pour une majeure partie des individus au temps de travail, tandis que la nuit permet plus facilement de disposer de son temps, qu'il s'agisse de loisirs, de sorties ou de repos. Cette impression se double d'une charge érotique : c'est le second sens du terme « fantasme » employé par Deleuil (1994 : 141). La nuit a en effet longtemps été le temps de la sexualité légitime (Nahoum-Grappe et Tsikounas 1997) – conjugale – ou légale. Les maisons closes, par exemple, étaient ouvertes et fréquentées la nuit. À la faveur de la multiplication des sorties et des loisirs nocturnes, la nuit est devenue le temps de la conquête sexuelle occasionnelle[9] synonyme de conquête féminine. Cette vision de la nuit érotique participe d'une appréhension plus générale de la nuit comme une temporalité autre, toujours perçue par rapport au jour. Le désir sexuel est plus facilement situé la nuit parce que ce temps rend possible les activités secrètes ou discrètes dont fait partie la sexualité (Bozon 1999) et parce que le désir y est « autre » et temporellement circonscrit, donc acceptable : « autre temps, autre espace, autres gens, autre chose » (Deleuil 1994 : 125). On retrouve là encore une opposition binaire entre la nuit et le jour, dans laquelle le jour est un référentiel temporel, moral et normatif. À l'inverse, la nuit, espace de plaisirs ou de perdition, « ailleurs » douteux et attractif, se prête bien à l'érotisme (Gwiazdzinski, Heurgon et Espinasse 2005).

Si la nuit comme temps de la conquête sexuelle est aussi celui de la conquête féminine, c'est que la charge érotique de l'espace-temps nocturne se double de sa féminisation revendiquée par les géographes : « la nuit emprunte les attributs de la féminitude » (Bureau 1997: 24). Par là, il faut sans doute entendre « l'ombre humide, menaçante d'une ténébreuse confusion » (Nahoum-Grappe et Tsikounas 1997 : 5) qui, associant la nuit et la féminité, en réalisent la double essentialisation. Cette association de « La Femme » à « La Nuit » fut un topos littéraire chez les

[9] L'expression en anglais « *one night stand* » est plus parlante encore.

surréalistes (Paquot 2000) avant d'être exploitée sous d'autres formes par les chercheurs en sciences humaines et sociales[10].

Cette féminisation – érotisation qui traverse les productions littéraires et scientifiques sur la nuit ne se limite pas à un espace de référence occidental. Le lien entre « La Femme » et « La Nuit » se cristallise par exemple dans la relecture qu'effectue Malek Chebel des *Mille et une nuits* qui sont, selon l'auteur, « d'inspiration féminine » (Chebel 2002 : 25) et surtout la manifestation de la montée diffuse du pouvoir féminin, davantage fait de fascination, d'initiation amoureuse ou de ruse que de réelle capacité d'action. Les figures féminines des *Mille et une Nuits*, récits dans lesquels mythologie et fantasme se retrouvent, ont en effet le choix entre héroïsme et féminité : « l'héroïne est ici essentiellement l'antifemme, la révolutionnaire, la révoltée » (*Ibid* : 94).

Le constat de l'association de la nuit à l'érotisme, puis de la nuit à « La Femme » et à la féminité (posées alors comme synonymes) rejoint ici une nouvelle forme d'essentialisation perçue à travers le succès des *Mille et une Nuits* : celle de la constitution par l'Occident d'un autre et d'un ailleurs construit et fantasmé, l'orientalisme (Said 1978). Le lien entre « Nuit », « Femme » et « Orient » est entériné par les géographes eux-mêmes[11] lorsqu'il s'agit de décrire les avancées de la discipline sur cette question : c'est bien la métaphore de la colonisation qui est utilisée, celle qui considère que la nuit est un champ nouveau, un « territoire à peine exploré », une « *terra incognita* » (Bureau 1997) qu'il convient d'investir. C'est ainsi qu'Oloukoi entend l'image redondante de la frontière dans les travaux, considérés (autoproclamés ?) comme « pionniers » au sens du mythe américain de la frontière, un front à coloniser. Le titre de l'ouvrage de Melbin *Night as a frontier : colonizing the world after dark* (1987) est assez éloquent. On voit alors réaffleurer le lien entre imaginaire colonial incarné par le front pionnier et imaginaire masculiniste – celui-là même qui « féminise » les nuits. Ce lien a été étudié par la géographie féministe d'une part, et par la géographie postcoloniale (Shaw 2015) de l'autre. Dès 1993, Gillian Rose montre l'association faite entre la femme et le paysage (*landscape*) et plus largement la « Nature » (*Nature*) à laquelle il faut opposer l'homme, représentant la culture (*Man as Culture)*. Partant de cette pensée dualiste, elle revient sur les tableaux des femmes Tahitiennes de Gauguin et les récits de voyage de C. W. Stoddart (1875) :

> « The first French encounter with Tahiti is described by Stoddart as one of the founding moments of scientific geography, and the encounter that he chooses to elaborate is a sexual one. Tahitian women represent the enticing and inviting land to be explored, mapped, penetrated and known » (Rose 1993 : 94).

Ainsi, aventure coloniale et aventure sexuelle sont à considérer d'un même mouvement (Staszak 2008). Dit autrement, l'association de la femme à la nuit, de l'Orient à un éternel féminin, puis de la nuit (- femme) à un front pionnier participent d'un imaginaire commun, genré et occidental.

[10] La féminisation de la nuit, qui est aussi son érotisation, est globalement passée dans le langage courant et donc dans les représentations, et ceci de manière péjorative : l'expression « filles de la nuit » est ainsi largement employée pour désigner les mauvaises mœurs féminines, voire les femmes prostituées (Fouquet 2011).

[11] Le rapprochement entre « Femme » et « Orient » est aussi interrogé au travers d'autres objets d'études tels que le harem (voir par exemple Lançon 2016).

3) La question des « nuits d'ailleurs »

Le rapport de l'Occident à l'autre participe d'un processus d'altérisation qui possède sa déclinaison académique. En effet, sur l'ensemble des publications des études urbaines sur la nuit, seule une poignée d'entre elles s'intéressent à des terrains qui se situent hors des pays dits « du Nord ». Il semblerait que les études sur la nuit urbaine, quelle que soit la thématique choisie, reflètent la persistance d'une géopolitique – ou géographie politique – de la connaissance (Mignolo 2001) : l'ancrage géographique dans des pays industrialisés et occidentaux est très marqué. La structure de l'ouvrage collectif et pluridisciplinaire *Cohabiter les nuits urbaines*[12] sonne ainsi comme un aveu : les études concernant des aires urbaines africaines ou de la péninsule arabique sont rangées – ensemble – dans le chapitre « impensés de la nuit urbaine ».

Les publications concernant les métropoles asiatiques comme Singapour ou Jakarta (Su-Jan, Limin & Kiang 2012 ; Tadié & Permanadeli 2015 ; Tadié 2015), ou le continent africain (Fouquet 2011 ; Fer 2013) constituent des incursions récentes qui participent d'un décentrement géographique dans lequel je m'inscris, et d'une mise à l'épreuve de certaines avancées théoriques. Néanmoins, ces études peuvent toujours être vues comme problématiques, car elles s'intéressent à des villes qui, comme Beyrouth, ont des activités de nuit suffisantes pour figurer sur la carte du monde des métropoles nocturnes (Oloukoi 2015).

En ce qui concerne la géographie des « géographies de la nuit », il faut souligner la question des « nuits d'ailleurs » et, plus largement des « ailleurs » de la géographie. En 2005, à la fin de son ouvrage *La nuit dernière frontière de la ville*, Gwiazdzinski appelait de ses vœux une multiplication des études de la nuit sur des terrains nouveaux : « des nuits d'ici, passons aux nuits d'ailleurs » (2005 : 216). La même année, les actes du colloque de Cerisy, intitulés *La nuit en questions* (Gwiazdzinski, Heurgon et Espinasse 2005) consacrent un chapitre aux « nuits d'ailleurs ». Ce chapitre explore les nuits égyptiennes, grecques, brésiliennes ou chamaniques pour faire état des traditions mythologiques, de la perpétuation des traditions ou des rites initiatiques. Les nuits « d'ailleurs » sont ainsi cantonnées à leurs héritages culturels et identitaires et apparaissent quelque peu essentialisées. Ainsi les manières dont sont vécus et pratiqués les espaces nocturnes contemporains qui ne figurent pas dans la liste des pays industrialisés et occidentaux demeurent peu étudiées. L'enjeu premier est donc bien de passer aux « nuits d'ailleurs », expression qui porte elle-même les termes de l'enjeu second, davantage surplombant. En effet, par le terme « ailleurs », on entend « ce qui n'est pas ici », ce qui réitère voire renforce le constat d'une géographie occidentalo-centrée des études sur la nuit. Le couple ici/ailleurs, qui évoque celui d'Occident/Orient, mérite d'être remplacé par la posture « cosmopolite » avancée par Jennifer Robinson (2006), notamment parce qu'elle entend dépasser la division des études urbaines entre « nord » et « sud » – et, plus largement, d'envisager la diversité des villes dans leurs constructions théoriques (Houssay-Holzschuch 2010). Dès lors, une géographie de la nuit à Beyrouth n'est pas une « exploration » des « nuits d'ailleurs », mais

[12] Publication prévue à la fin de 2017 aux Presses Universitaires de Rennes.

la tentative d'extraire des analyses capables de dépasser leur cadre d'origine, d'être donc « Beyond the West » (Edensor & Jayne 2012).

Enfin, si les études sur la nuit urbaines sont à considérer comme l' « ailleurs » de l'urbain, c'est-à-dire un aspect mal connu et longtemps ignoré de la recherche, ce champ d'études possède encore ses angles morts, au-delà du problème de la répartition mondiale des terrains d'études. Ces angles morts s'appellent par exemple « nuits privées », « nuits domestiques » « nuits des minorités[13] », ou encore « nuits rurales ». En effet, si la nuit est considérée comme un moment « à part », elle correspond dans la majeure partie des cas et de manière tacite à la nuit urbaine. Si l'on imagine aisément les raisons pratiques qui mènent à ce constat (il est plus simple d'y effectuer des enquêtes de terrain), de nombreux travaux sont moins une étude de la nuit en ville qu'une étude de la ville la nuit. Dit autrement, on s'interroge sur le couplage de la densité et de la diversité (Lévy et Lussault 2003) dans des temporalités définies et dont les modalités pratiques, esthétiques, sociales et sensorielles sont modifiées. La différence entre les deux démarches est ténue mais mérite d'être mentionnée car dans le second cas, l'approche par la nuit peut autant être une fin en soi que l'adoption d'un nouvel angle d'approche permettant d'augmenter la connaissance sur les villes. S'il n'est pas possible, à l'échelle d'une thèse de doctorat, d'aborder l'ensemble des zones d'ombre persistantes, leur mention permet d'affirmer qu'une étude sur les nuits de Beyrouth ne s'effectue pas dans l'ignorance de nombreux autres enjeux liés à la nuit, mais plutôt dans la tentative d'ouvrir un peu plus un champ résolument incomplet.

En même temps que les sciences humaines et sociales ont commencé à penser les dimensions anthropologiques des temporalités nocturnes, la nuit est apparue comme un espace-temps investi de représentations ambivalentes et essentialisantes – en raison notamment de l'héritage de la littérature sur la nuit. La plupart de ces représentations se croisent d'une manière ou d'une autre à Beyrouth, cette « ville d'Orient marquée par l'Occident » (Ruppert 1969) qui prête volontiers le flanc au fantasme des nuits enflammées et sans fin, alors même que cet espace-temps n'a jamais été l'objet d'une étude géographique. Il faut donc se garder, ici, d'avoir l'ambition de « défricher » ce terrain, ou même de l'« explorer » ; il convient plutôt d'en proposer une géographie qui s'inscrit dans la lignée des publications existant déjà sur la nuit afin de les poursuivre et de les compléter.

B) Les différentes approches de la nuit en géographie

On pourrait avancer qu'il existe autant de façons d'aborder la nuit que de motivations à le faire. Beaucoup de travaux collectifs qui ont suivi les publications pionnières sont ainsi pluridisciplinaires et relativement hétérogènes. Ils ont en commun de faire de la nuit un objet social et anthropique (Nahoum-Grappe et Tsikounas 1997 ; Paquot 2000 ; Gwiazdzinski, Heurgon et Espinasse 2005), qu'elle soit abordée par le prisme de l'espace, de la littérature, du

[13] Minorités sexuelles, religieuses, ethniques, économiques notamment.

cinéma, du travail, de l'économie[14]. Les différentes conceptions des nuits urbaines sont regroupées ici en trois thématiques larges : l'approche par la *night-time economy* d'abord, l'approche socio-culturelle ensuite, et l'approche par l'aménagement et la régulation des espaces.

1) « Avec la nuit » : les loisirs nocturnes comme secteur économique

La première thématique englobe les travaux centrés sur la *night-time economy* (souvent désignée par l'acronyme « NTE »). Ce terme renvoie au développement de l'industrie des loisirs nocturnes, centrés essentiellement sur l'ouverture d'établissements nocturnes et la consommation de l'alcool (Bianchini 1995 ; Shaw 2014). Ainsi,

> « The term NTE now tends to refer to the assemblage of bars, clubs, cinemas, theatres and cultural festivals and events at night which are, in a context of urban entrepreneurialism, supposed to contribute to urban regeneration and local economic growth » (Liempt, Aalst & Schwanen 2015 : 6).

Il est employé pour la première fois en 1991, dans un rapport émanant du cabinet « Comedia Consultancy », alors directement impliqué dans des stratégies de renouvellement urbain, notamment via le concept de « villes créatives » (Florida 2004 et 2005 ; Liempt, Aalst & Schwanen 2015). La nuit est donc vue comme un espace-temps à investir économiquement en s'adressant à une clientèle jeune mais avec un certain pouvoir d'achat ; elle est au cœur des stratégies de développement ou de renouvellement urbain. Que la *night-time economy* soit entendue comme une stratégie ou comme un cadre analytique des nuits urbaines, elle renvoie à une définition simplificatrice et utilitariste de la nuit, qui d'une part s'insère dans des études sur les nouvelles économies urbaines, et qui d'autre part est située dans l'espace et dans le temps. Les stratégies des nouvelles économies urbaines qui englobent le développement de la *night-time economy* reposent sur une relation de cause à effet entre la présence en ville des groupes sociaux dits créatifs et le développement économique régional. L'enjeu, par conséquent, est de rendre les villes attractives pour le capital humain dont l'implantation tend à son tour, dans un cercle vertueux, à rendre la ville encore plus désirable et dynamique (Tremblay & Tremblay 2010). De plus, la *night-time economy* est un concept situé : elle a participé de stratégies de renouvellement urbain des villes du Royaume-Uni dans les années 1990 (Bianchini 1995 ; Chatterton & Hollands 2003 ; Roberts & Eldridge 2012 ; Liempt, Aalst, & Schwanen 2015). Ces études ont été sporadiquement étendues à d'autres villes occidentales (Hae 2011 ; Beer 2011) et la question a été abordée sur d'autres terrains comme à Jakarta (Tadié & Permanadeli 2015).

En dépit de son aspect situé et donc partiel, la *night-time economy* a largement marqué les études urbaines dans le monde académique anglophone. En conséquence, et de manière métonymique, la *night-time economy* est rapidement devenue l'unique manière d'aborder les « nuits urbaines »,

[14] Cela signifie que la nuit peut constituer un champ de recherches à part, mais qu'il existe aussi de nombreuses études (sur le genre par exemple) qui se consacrent à la nuit mais ne sont pas unifiées.

désignées en anglais par le terme *nightscapes* (Shaw 2014), restreignant alors les terrains d'études aux établissements nocturnes et à leur portée économique :

> « By making the object of study the 'night-time economy', the city at night is reduced, first, to just bars and clubs which make up city centres, and second, to the 'economic' ways of relating between these » (Shaw 2014).

Les pratiques des noctambules, les sociabilités nocturnes, les dynamiques d'inclusion ou d'exclusion, les ambiances et atmosphères sont ainsi laissées de côté. Si les premières études à l'intention des responsables urbains ont pu légitimer un renforcement de la libéralisation de l'économie nocturne (Bianchini 1995 ; Shaw 2010 ; Okano & Samson 2010 ; Roberts & Eldridge 2012 ; Shaw 2015), les auteurs ont ensuite pointé du doigt un modèle de développement réservé à un petit nombre d'entrepreneurs et à l'origine d'une standardisation de la production des loisirs nocturnes à l'échelle planétaire (Chatterton & Hollands 2003 ; Ocejo 2009). Cette uniformisation de l'offre entraînerait par ailleurs une uniformisation des pratiques et des sorties, une nuit *mainstream* à laquelle s'oppose la nuit alternative ou résiduelle (Chatterton & Hollands 2003 ; Gallan 2015).

La circulation du modèle de la *night-time economy*, en lien avec la diffusion du modèle économique neo-libéral (Shaw 2010) fait de la nuit un argument essentiel de marketing urbain (Gravari-Barbas 2000 ; Liempt, Aalst & Schwanen 2015). Le modèle de la « ville 24h/24 », qui « ne dort pas » est ainsi à comprendre dans une logique de concurrence internationale entre les métropoles qui se joue désormais sur les activités et les animations de nuit (Shaw 2014 ; Oloukoi 2015). Les exemples pour illustrer ce propos ne manquent pas, ne serait-ce que la multiplication des affiches, brochures ou cartes postales reproduisant le paysage urbain de nuit, la publication de différents guides touristiques ou de sites internet centrés sur la nuit.

Il s'agit en définitive d'un cadre analytique pertinent à condition de ne pas faire de la *night-time economy* l'unique modèle de production des loisirs nocturnes. Ces derniers sont en effet articulés à d'autres logiques (politique, sociale, culturelle). Par ailleurs, même une approche économique ne saurait se limiter à une analyse du double mouvement investissement/consommation, ou offre/demande, mais devrait plutôt prendre en compte les personnes qui y contribuent en travaillant, quelle que soit leur position dans la hiérarchie de la *night-time economy*. Ainsi, les différents employés de bars de de boîtes de nuit (Tadié 2015), les personnes chargées de la régulation ou de la sécurité (Hadfield et al. 2005), des transports, de la santé contribuent à produire une « vie de nuit » et à maintenir une « vie » au-delà des bars et des boîtes de nuit (Bouillon 2000 ; Vega 2000). Enfin, si l'on reste dans le secteur de la *night-time economy*, il est important de considérer que cette dernière produit des espaces parcourus, pratiqués et investis la nuit, et qui peuvent donc avoir une portée qui dépasse le cadre de la consommation et du bénéfice : « What happens at night in the city is clearly more than just economy, it is also meeting others, creating identities and having fun » (Liempt, Aalst & Schwanen 2015 : 12).

Dès lors, la question des interactions sociales (inclusives ou exclusives), de l'émotion et du plaisir sont centrales (Gallan 2015) : il semble donc plus juste d'adopter une approche plurielle des nuits urbaines, en étudiant aussi leurs dimensions sociales et culturelles.

2) « Par la nuit » : l'approche socio-culturelle des espaces de la nuit urbaine

Cette deuxième catégorie thématique regroupe les travaux qui appréhendent la nuit comme un espace parcouru et pratiqué pendant une durée limitée. Elle est donc centrée sur la manière dont la nuit modifie le rapport à l'espace et les interactions sociales des individus. La nuit se définit donc au-delà de ses propriétés physiques : elle est « une atmosphère, un moment auquel sont liées des pratiques et des représentations » (Bouillon 2000 : 44), donc des modes de sociabilités ou des habitudes spécifiquement nocturnes. La nuit est un espace social[15], ce qui signifie que les lieux de nuit – animés la nuit, par le travail, les loisirs, le transport – et les sociabilités qui lui sont liées se construisent et s'influencent mutuellement. Cet espace social émerge souvent progressivement (Bonte et Le Douarin 2014) ou par seuils (Gwiazdzinski 2005) devant être étudiés à partir des citadins et de leurs pratiques urbaines. Certains travaux, dont la plupart sortent d'une aire d'étude purement occidentale (Stadnicki 2003 ; Su-Jan, Limin & Kiang 2012 ; Tadié & Permanadeli 2015) permettent d'envisager la dimension temporelle des interactions ou pratiques qui ne pourraient avoir lieu dans l'espace public de jour. Dans cette même veine, les questions de marginalité (Fer 2013), de transgression ou de dépassement de la norme (Williams 2008) viennent côtoyer une réflexion autour de la notion d'hétérotopie (Dehaene & Cauter 2008 ; Foucault & Defert 2009 ; Gallan 2015). Ce versant des approches socio-culturelles de la nuit tend aujourd'hui à considérer cette dernière comme un espace des possibles, plutôt que l'espace du « tout est possible » (Fouquet 2011). Une approche nuancée donc, qui répond partiellement à l'incohérence reportée par Cauquelin :

> « Les deux versants du discours nocturne ne collent pas : d'un côté, c'est la libération, le passage à travers la loi, le refus des interdits, l'éclatement des codes (…) ; de l'autre, c'est la répétition mécanique des dehors dedans, des fermetures de plus en plus fines et plombées » (Cauquelin 1977 :101-102).

Le second versant auquel elle fait allusion, la dimension excluante de la nuit, est lié d'une part aux différents dispositifs de contrôle et de régulation dont il est question dans la troisième thématique, et d'autre part à la multiplication des lignes de partage entre les citadins la nuit, dont l'espace social peut être vu à bien des égards comme très fragmenté (Shaw 2015). Ces lignes de partage sont d'ordre socio-économique (Réau 2006 ; Schwanen et al. 2012), ethnique ou religieux (Boogaarts 2013 ; Deeb & Harb 2013), ou se forment en fonction du sexe ou des orientations sexuelles (O'Brien, Hobbs & Westmarland 2008 ; Sheard 2011 ; Schwanen et al. 2012 ; Bonte 2013 ; Hubbard & Colosi 2015 ; Nicholls 2015). Ce dernier point concerne notamment la place des femmes et des minorités sexuelles considérées – bien que selon des modalités différentes – comme vulnérables dans l'espace public nocturne (Cauquelin 1977). Il renvoie entre autres à la question des émotions, notamment de la peur des – ou dans les – espaces nocturnes (Morelle et Fournet-Guérin 2006). La question de la géographie des émotions (Richter 2011 ; Gervais-Lambony 2012), apposée à celle de la nuit, abrite également les réflexions sur la nuit comme « atmosphère » (Shaw 2014) dans lesquelles les dimensions affectives et émotionnelles –

[15] L'usage de la notion ne recoupe pas totalement la conception bourdieusienne d'espace social, expliquée en troisième partie de ce chapitre.

notamment dues à l'obscurité (Edensor 2015) – sont primordiales et orientent la perception et les pratiques de l'espace urbain. Enfin, de l'émotion aux sensations, certaines études de la nuit qui se situent dans le champ des loisirs privilégient l'angle de la consommation et du plaisir comme des finalités, évitant ainsi de se cantonner à « l'économie de la nuit » (Skelton &Valentine 1998 ; Roux 2011).

3) La nuit, un espace à aménager et à réguler

Le troisième angle d'attaque peut être considéré comme « pragmatique » (Oloukoi 2015), dans la mesure où il concerne un certain nombre de mesures ou d'aménagements plus ou moins concrets visant au « bon déroulé » des nuits urbaines. Ainsi, certaines recherches visent à orienter les politiques publiques en matière d'offre (de transports, par exemple), de régulation (horaires de fermeture des établissements), ou encore d'éclairage public (Mallet 2011 ; Challéat 2013). À ce titre, la multiplication des bureaux des temps (Gwiazdzinski 2001) ou des travaux réclamant des politiques temporelles de la ville (Mallet 2013) témoignent d'un souci de mettre en place des politiques publiques répondant aux relations conflictuelles entre la « nuit qui s'amuse », la « nuit qui dort » et la « nuit qui travaille » (Gwiazdzinski 2005).

Dans un souci de contrôle et de régulation des pratiques et des comportements de nuit, tout un pan de la recherche se focalise sur les notions d'excès – de bruit, de consommation de drogue et d'alcool -, de risque et de désordre (Hadfield, Lister, & Traynor 2009 ; Measham & Østergaard 2009 ; Roberts & Eldridge 2009). Souvent rangées dans la catégorie des études sur l'alcool (*alcohol studies*), dont les liens avec les recherches sur la nuit sont très nombreux[16], les travaux sur le contrôle englobent les divers dispositifs de surveillance nocturne (O'Brien, Hobbs & Westmarland 2008 ; Van Aalst, Schwanen & Van Liempt 2014).

En second lieu, les travaux sur l'éclairage urbain – déjà mentionnés pour leurs apports aux questions de l'esthétique et du sensible – sont aussi directement en lien avec le contrôle et la surveillance (Edensor & Millington 2009 ; Edensor 2015). L'éclairage performant fait désormais partie d'un mobilier urbain pensé pour réduire le crime et la peur (Newman 1973 ; Painter 1996, Pain et al. 2006) là où l'obscurité, symptôme de la défaillance des pouvoirs publics, produit des espaces de la crainte.

Une partie de la production scientifique qui aborde ces thématiques considère que les aménagements et la gestion de la nuit urbaine est le résultat de volontés institutionnelles. Or à Beyrouth comme dans d'autres métropoles faisant l'objet d'une étude sur la nuit (Fer 2013 ; Tadié &Permanadeli 2015) les processus d'orientation ou de régulation de la vie nocturne ne font pas toujours l'objet de politiques publiques globales et cohérentes – quand bien même les personnes chargées de la régulation ou du contrôle sont des représentants de l'État. Au contraire, les processus de production, de régulation et de contrôle fonctionnent selon des arrangements et des négociations qui varient en fonction des quartiers ou des acteurs et qui rendent caduques les

[16] Ces liens sont abordés dans la section suivante du chapitre.

grilles de lectures binaires de type « formel/informel », « légal/illégal » (Tadié 2015), ou même « privé/public ». La connaissance de ce segment de la recherche permet donc bien d'affirmer que la vie nocturne est articulée à différents autres secteurs de la vie urbaine (politique, police, par exemple) et que la nature des liens varie en fonction du contexte géographique.

Qu'elle soit un espace à investir économiquement, un moment où se redessinent les sociabilités et les lignes de partage entre les groupes d'individus ou un temps à aménager, la nuit urbaine est considérée comme un temps social plus intense (Melbin 1987 b). Cette affirmation est surtout vraie pour les citadins qui aiment et ont l'habitude de sortir la nuit pour se divertir, c'est-à-dire les noctambules. Il importe donc d'envisager une géographie des espaces nocturnes aussi dans une dimension quotidienne et routinière, avec tout ce qu'elle implique d' « arts de faire » (de Certeau 1990), de « politiques du style » (Fouquet 2011) allant de la maîtrise des spatialités nocturnes à celle de son corps et de sa présentation (Goffman 1973). Plus largement, l'état de l'art permet d'identifier les avancées théoriques et de s'inscrire dans une approche plurielle des nuits, puisqu'elles ne sont pas uniquement des lieux de consommations, mais des espaces divers et ambivalents de liberté et de contrôle, de jouissance et de résistance, de travail et de repos.

C) Nuit et alcools : des champs d'études comparables ?

S'il est important de se pencher sur les différentes problématiques soulevées par les études sur l'alcool, c'est que ses liens avec les études sur la nuit et plus précisément sur les loisirs nocturnes sont nombreux, à tel point que beaucoup de sujets de recherche sont en fait à la croisée de ces champs : il s'agit de d'objets appréhendés tardivement par les sciences humaines et sociales, qui sont souvent étudiés sur des espaces communs – les espaces de la vie nocturne – et qui partagent, d'un point de vue académique, le besoin d'un décentrement des regards.

1) Un champ de recherche récent

Dans le monde académique anglophone des *alcohol studies*, la question de l'alcool constitue un domaine de recherche institutionnalisé (Thurnell-Read 2015), qui étudie les implications sociales, spatiales et culturelles du fait de boire. Ces *alcohol studies*, qui évoluent à la faveur d'un décloisonnement disciplinaire notamment entre anthropologie, sociologie et géographie, ne possèdent pas d'équivalent en français : les travaux sur l'alcool existent mais de manière disséminée[17]. À l'inverse, chaque discipline des sciences humaines et sociales compte un nombre

[17] Ce que l'on entend par « alcoologie » en France relève en fait des dimensions physiologiques et psychologiques de la consommation d'alcool (Obadia 2004).

restreint de publications et à ce titre, la géographie française propose essentiellement des études sur la production du vin et de la bière (Célérier 2013 ; Pitte 2014)[18].

La question de l'alcool a d'abord été appréhendée au travers des problèmes engendrés par son absorption : l'alcoologie et l'addictologie se sont focalisés sur les comportements risqués (Plant et al. 2006 ; Nicholls 2009), ou sur les conséquences des excès de consommation au travers de la notion de désordre (Jayne, Holloway & Valentine 2006 et 2011). L'alcool et le fait de boire sont passés du statut de « problème » à celui de « question » sociale. Dans son ouvrage pionnier, Mary Douglas parle de « constructive drinking » et invite à considérer l'alcool et une de ses conséquences, l'ivresse, d'un point de vue social et culturel : « Drunkenness also expresses culture in so far as it always takes the form of a highly patterned, learned comportment which varies from one culture to another » (1991 : 4). Le « boire » – verbe substantivé (Obadia 2004) – fait ensuite son entrée en France (Castelain 1989 ; Fainzang 1996): les ethnologues d'alors mêlent l'objet (l'alcool) et l'acte (boire). Malgré une mise en exergue des significations sociales du boire, les publications françaises se limitent dans l'ensemble aux incontournables travaux de Véronique Nahoum-Grappe (1991 ; 1999).

Par un léger pas de côté, les sciences humaines et sociales ont abordé la question de l'alcool par ses lieux privilégiés – les débits de boisson – et par son histoire. Ainsi, les études sur les pubs au Royaume-Uni font état de liens sociaux solides autour de la boisson (Oldenburg 1999 ; Chatterton & Hollands 2003 ; Smith 2014), avant de spécifier les aspects urbains et ruraux des pratiques liées à l'alcool (Campbell 2000 ; Jayne, Valentine & Holloway 2008). Parallèlement, les histoires de la production d'alcools – dont beaucoup sont érigés en emblèmes nationaux -, ou de la législation[19] se sont multipliées (Burnett 1999 ; Kneale 2001 ; Jayne, Valentine & Holloway 2008). Au final, l'alcool cristallise à la fois un « pathos » (Obadia 2004) qui met en exergue ses aspects dangereux d'un point de vue médical et social et un « ethos » qui révèle ses vertus socio-culturelles. En orientant leurs travaux sur les lieux de consommation de l'alcool – désignés en anglais par le terme *drinkscape* – les chercheurs en sciences humaines et sociales s'approchent très fortement des objets et des problématiques des études sur la nuit.

2) *Nightscape, drinkscape* : problématiques et problèmes communs des études sur la nuit et sur l'alcool

Les liens nombreux entre les deux objets de recherche résident dans un premier constat : la vente et la consommation d'alcool figurent comme une des composantes essentielles de la vie nocturne. Le succès de la *night-time economy* comme stratégie de renouvellement urbain et comme cadre théorique représente le point de croisement majeur entre les études sur la nuit et sur l'alcool, dans la mesure où la *night-time economy* désigne une multiplication des bars et des débits de boisson

[18] La géographie de l'alcool, comme celle de la nuit, garde avec d'autres champs de la discipline comme la géographie des sexualités (Blidon 2008) les traces d'un mauvais positionnement dans la hiérarchie des objets de recherche (Bourdieu 1984b).

[19] Autour de la tempérance par exemple (voir Chrzan 2013).

(*drinking places*) (Chatterton & Hollands 2003 ; Smith 2014). Ce constat mène certains auteurs à considérer les espaces de la vie nocturne (*nightscape*) et les espaces du boire (*drinkscape*) comme des synonymes, ou au moins comme des aires superposables (Chatterton & Hollands 2003 ; Bell 2009). L'alcool serait donc un angle d'attaque pertinent, même lorsque les noctambules se considèrent comme abstinents (Jayne, Holloway & Valentine 2010).

La mise en parallèle de la *night-time economy* et des *alcohol studies* confère à cette dernière un aspect économique important, impliquant le constat et la critique de logiques néo-libérales dans la consommation de l'alcool (Lawhon 2013). La consommation est encouragée et d'une certaine manière valorisée, moyennant des espaces et des moments circonscrits (tels que les Happy Hour) (Chrzan 2013) ainsi que le choix de produits et de marques « chics » ou « à la mode », objets de publicité et de circulation à l'échelle mondiale. Elle est cependant sujette à un contrôle accru, allant de l'accès aux débits de boisson à la répression de l'ivresse sur la voie publique, en passant par une concentration spatiale des établissements nocturnes (Hadfield 2006). Les géographes se sont également posé la question de la *place* du boire (Cresswell 1996) comme angle d'attaque pour analyser les pratiques liées à l'alcool (Jayne, Holloway & Valentine 2008 et 2007). En situant leur réflexion à l'échelle de la ville entière, ils mettent en tension les espaces dédiés à l'alcool et ceux qui ne le sont pas : les questions du « boire dehors », du boire dans l'espace public apparaissent alors (Jayne, Holloway & Valentine 2006 ; Anglade 2007), croisant les questions de transgression, d'illégalité et d'informalité (Demant & Landolt 2014 ; Wilkinson 2015 ; Charman 2015)[20].

Si le champ des études sur l'alcool a évolué en même temps que celui de la nuit et surtout de la *night-time economy*, c'est aussi parce qu'une grande partie des *alcohol studies* ont privilégié le croisement entre une pratique (le boire) et une période de la vie, la jeunesse[21] (Skelton & Valentine 1998 ; Moreau 2010 ; Gallan 2015). Les recherches font état d'un boire jeune, ritualisé et festif, au sens soit de « situation festive quotidienne » (Lanne 2012) que l'on pourrait apparenter aux loisirs urbains nocturnes, soit d'évènements urbains de type festival (Dorignon 2014). Dans les deux cas, les dimensions de plaisir, d'amusement et de camaraderie sont essentielles : leur prisme sert à démontrer une fois de plus l'importance des liens sociaux tissés ou renforcés autour de la boisson (Nayak 2003 ; Blackshaw 2005 ; Hall 2009 ; Smith 2014). L'alcool contribuerait ainsi à la formation des identités collectives et individuelles (Chrzan 2013), parce que le partage d'une pratique renforce le sentiment d'appartenance à un groupe (Hunt, Moloney & Evans 2010 ; Demant & Landolt 2014 ; Riches 2015). La formation des identités à travers l'alcool est une construction genrée : la construction des masculinités a fait l'objet d'une abondante littérature, notamment parce qu'elle s'élabore aussi dans les pubs et autres débits de boissons, espaces communs longtemps fréquentés par des hommes (Tomsen 1997 ; Campbell 2000 ; Joseph 2012). Sur l'élaboration des identités de genre au travers de la boisson, une analyse des publicités (Chrzan 2013) permet de montrer la construction d'un boire

[20] Il est ici possible d'affirmer que les *alcohol* et *night studies* sont imprégnées, en même temps qu'elles le critiquent, d'un imaginaire sur la nuit et l'alcool synonyme de désordre et en besoin constant de régulation.

[21] La jeunesse est ici entendue moins comme une classe d'âge (généralement située entre 15 et 25 ans) que comme une période de transition avant le passage au statut d' adulte, à laquelle correspondent des pratiques, des valeurs et des modes de vie. En fonction des contextes socio-économique, le temps de la jeunesse tend à s'étirer pour finalement inclure ceux qui approchent la quarantaine (Catusse et Bonnefoy 2013).

« typiquement féminin » et « typiquement masculin », au travers des types de boissons choisies, des marques, du rapport à l'ivresse, et des lieux de consommation (Ho 2013 ; Nicholls 2015; Staddon 2015). Enfin, les questions croisées de l'alcool et de la jeunesse rencontrent celles des mobilités spécifiques aux deux champs d'études, à savoir le tourisme festif mû essentiellement pour les loisirs nocturnes[22], les « Destination Drinking » (Bell 2008 ; Thurnell-Read 2012).

3) Vers une étude des implications sociales et politiques du boire : les apports d'un décentrement des *alcohol studies*

En 2013, Mary Lawhon apporte de nouvelles perspectives aux études sur l'alcool. Sa réflexion entend dépasser la binarité sous-jacente aux diverses publications qui se focalisent soit sur les impacts négatifs de l'alcool (le « pathos » identifié par Lionel Obadia, ou le *disorder*), soit sur ses aspects positifs concernant l'économie des loisirs ou les diverses implications sociales mentionnées précédemment. Elle considère l'alcool comme un objet hybride, qui est à la fois un bien matériel liquide produit, acheminé, vendu et consommé et un fait social. S'inscrivant dans les réflexions de l'écologie politique sur la matérialité des villes, elle envisage ces dernières comme des espaces de flux de natures variées dont l'alcool fait partie. Partant de là, l'alcool n'est pas à considérer comme un « déjà-là » mais comme une matérialité qui circule à travers l'espace urbain en fonction de données sociales, culturelles, politiques et économiques qui sont liées et interagissent. C'est donc en premier lieu le processus d'acheminement de l'alcool à travers les espaces de consommation qui importe, puis la poursuite de sa circulation à travers la consommation, et enfin sa réapparition au travers des diverses modalités de l'ivresse. La prise en compte de la diversité des implications de l'alcool permet d'envisager, au sein d'un même mouvement de réflexion, la création d'espaces de sociabilités construites autour de la boisson et la transformation du sens et de la portée de ces espaces au travers de la reconfiguration des normes sociales.

Les apports théoriques de tels travaux sont de deux ordres et permettent d'orienter les recherches sur les pratiques nocturnes – et donc au moins en partie liées à l'alcool – à Beyrouth. En premier lieu, il est important de ne pas prendre pour acquis que les boissons alcoolisées pré-existent à leur consommation. En d'autres termes, la présence et la disponibilité de l'alcool ne sont pas toujours évidentes et varient en fonction des contextes géographiques et culturels. À titre d'exemple, l'ouvrage de Sylvie Gangloff sur l'alcool en Turquie (Gangloff 2015) rappelle qu'il s'agit d'un pays dans lequel cette boisson ne fait pas partie de l'ordinaire des sociabilités, moins en raison de la législation que des normes sociales et religieuses. Dès lors, la disponibilité de l'alcool varie en fonction des quartiers (Charman 2015) et fait l'objet d'un contrôle relativement important (Bonte 2011 ; Gangloff 2015).

Par ailleurs, en faisant de l'alcool un bien mobile qui réapparaît au travers de la consommation et de l'ivresse, Lawhon nous permet de dépasser – tout en les prenant en compte – les dimensions du plaisir et de l'être ensemble en ce qui concerne les implications sociales du boire. L'alcool

[22] Voir Michaud Y., 2012, *Ibiza mon amour : enquête sur l'industrialisation du plaisir*, Paris, Nil Éditions, 352 p.

ferait en effet vaciller un certain nombre de normes et par là-même, pourrait avoir une dimension engagée, qui serait fonction du choix des lieux, des modalités de la boisson, des comportements (Bonte 2016). En interrogeant la portée de l'acte de boire et de l'ivresse, la lecture de Lawhon permet enfin d'y intégrer une dimension politique jusqu'alors relativement oubliée *alcohol studies.* Dans des contextes ou la présence et la consommation de l'alcool ne sont pas des évidences, le fait de boire résulte donc de choix – voire d'engagements. L'exemple de la Turquie (Gangloff 2015) montre que pour la plupart des buveurs, il s'agit de revendiquer l'image d'une Turquie laïque, tolérante et cosmopolite, qui se démarque d'autres pays de l'aire arabo-musulmane. Le « savoir boire » ferait partie d'une tradition d'hospitalité et de vivre-ensemble (Gangloff 2015) : ces approches nouvelles peuvent être transposables au Liban où il est posé en hypothèse que l'alcool et la vie nocturne se déroulent en réaction à, ou comme mise à distance d'une situation politique insatisfaisante.

Cette première partie de chapitre a présenté les objets et les enjeux d'une recherche sur la nuit urbaine. Il s'agit d'un champ d'études récent en sciences humaines et sociales, qui est marqué par un certain nombre de représentations et de constructions dont il est important de se défaire dans le cadre d'un terrain à Beyrouth. Le travail de thèse entend faire dialoguer les différentes approches – notamment socio-culturelles et économiques – de la nuit tout en prenant en compte son épaisseur sociale et historique, ainsi que sa résonnance dans le contexte politique libanais et régional. L'ambition est également de s'inscrire dans la continuité des liens constatés entre les études sur la nuit et sur l'alcool. C'est en partant de ces liens qu'il convient de circonscrire l'objet de recherche. Il ne s'agit pas en effet d'effectuer une géographie de la nuit à Beyrouth, mais d'un type particulier de pratiques et de spatialités regroupées sous le terme de « vie nocturne », lequel est défini dans la deuxième partie de ce chapitre, notamment dans ses liens avec la fête.

II) Ville, vie nocturne, fête : définir l'objet de recherche

Les pratiques et les spatialités étudiées ne sont pas celles de la nuit à Beyrouth dans son ensemble, mais d'un univers particulier, la vie nocturne, dont il s'agit d'identifier les contours. La délimitation de l'objet de recherche résulte à la fois d'un choix, puisqu'il s'agit d'appréhender les espaces nocturnes dans leur dimension ludique, mais également des premières études de terrain, qui associent les loisirs de nuit à certains types de sorties. La définition de la vie nocturne comme terrain d'investigation mène à interroger la part de festif qui lui est inhérente, et donc d'expliciter la relation entre nuit et fête. Longtemps appréhendées séparément par les sciences humaines et sociales, la nuit et la fête sont parfois devenues des objets de recherche aux problématiques similaires (Moreau 2010). Dans les espaces urbains, la nuit et la fête présentent aujourd'hui de plus en plus de caractéristiques communes, désignant selon la définition qu'on leur donne les mêmes pratiques et les mêmes espaces. Les deux objets sociaux sembleraient parallèlement atteints des mêmes symptômes : marchandisation, globalisation et standardisation – et donc interchangeabilité des fêtes et des espaces nocturnes. Il apparait cependant important de ne pas confondre la nuit – ni la vie nocturne – et la fête. Cette dernière renvoie à un phénomène social largement partagé, tandis que la vie nocturne désigne un espace-temps aux bornes spatiales et temporelles identifiées. Si la vie nocturne en tant qu'objet social semble plus spécifique et restreint que la fête, elle lui sert généralement de cadre privilégié : l'objet de cette deuxième partie est également d'isoler la fête de la vie nocturne afin de comprendre la structure de leur relation.

A) De la nuit à la « vie nocturne » : délimitation empirique de l'objet de recherche

L'identification des contours de la nuit telle qu'étudiée dans cette thèse s'effectue via l'exploration, sur le terrain, des différents seuils de passage du jour à la nuit. Ces seuils mènent dans un premier temps au choix d'une délimitation par les pratiques et par l'émergence des espaces nocturnes, ainsi qu'au constat d'une transition relativement étirée entre le jour et la nuit à Beyrouth. Il apparaît ensuite que les pratiques et les spatialités identifiées ne sont pas celle de la nuit à Beyrouth dans son ensemble mais d'un univers particulier, désigné sous le terme de « vie nocturne » qu'il convient d'expliciter, et de replacer dans une géographie de l'instable et du mouvant.

1) Des repères pour saisir l'objet de recherche

Il existe différentes façons d'envisager le cadrage de l'objet « nuit » à Beyrouth, qui correspondent à différentes manières de saisir la nuit. La nature des bornes que l'on peut retenir est ainsi variable : la nuit, surtout en ville, possède ses bornes naturelles, légales, économiques (Gwiazdzinski 2005), et peut également être envisagée sur les plans du sensible et de l'esthétique. L'étude de ces bornes permettrait de déterminer les limites de la nuit, mais d'une manière générale, ces différents critères ne sont pas synchronisés. En conséquence, la période de passage du jour à la nuit est en fait un temps de transition, d'entre-deux. Luc Gwiazdzinski met ainsi en avant l'idée qu'il existe dans les environnements urbains occidentaux une période intermédiaire, un « non-jour » qui ne serait pas encore la nuit. Ce qu'il nomme nuit est une période résiduelle, le « temps de la ville de garde » (Gwiazdzinski 2005 : 147), pendant laquelle les activités urbaines sont très réduites. Ce « cœur de la nuit » (*Ibid.* : 149), n'appartient plus qu'aux fêtards, aux noctambules. Bien que l'idée d'une définition de la nuit par la négative soit discutable, un phénomène similaire se produit à Beyrouth. Une étude de terrain menée au printemps 2013 sur la question[23] montre en effet que le rôle de seuil que sont censés jouer les rythmes urbains du travail, des loisirs, de l'économie en général n'est pas toujours limpide. Au contraire, leur assouplissement et l'enchevêtrement des différents seuils déterminants tendent à étirer davantage la période de transition entre le jour et la nuit, dont le cadrage dépend de la nature des bornes retenues.

Si la première définition de la nuit est celle de la période pendant laquelle le soleil disparaît sous l'horizon, le seul critère de la disparition de la lumière naturelle ne suffit pas. Lors de l'enquête sur les rythmes urbains, les habitants interrogés ont situé pour 68 % d'entre eux le début de la nuit entre 20 heures et 23 heures. Cette plage horaire déjà assez large n'a donc pas fait l'unanimité. Dans certaines études, le critère du coucher du soleil est remplacé par le seuil symbolique du travail et plus généralement par les bornes économiques (Gwiazdzinski 2005) : un ralentissement des activités, le passage au travail « de nuit » aux codes plus stricts, la fermeture ou le commencement de certaines activités. À Beyrouth, ce seuil peut être pertinent à l'échelle individuelle (les personnes interrogées considérant que la fin du travail correspond à la possibilité de s'adonner aux loisirs nocturnes), mais il est délicat d'en faire un critère opérant à l'échelle de la capitale libanaise. On y observe en effet une forte hétérogénéité des temps de travail : la norme du travail industriel qui sépare lieu de travail et lieu de vie et dont les horaires fixes ont longtemps rythmé la ville occidentale est peu prégnante. Le code du travail libanais de 1946, toujours en vigueur, est au contraire peu strict[24] et ne concerne que 35 % des actifs (Abi Yaghi et Longuenesse 2012). À cela s'ajoute une forte fragmentation du monde du travail : les horaires du secteur public (8 h – 14 h) devancent ceux du privé (globalement, entre 9 h et 17 h, bien que l'horaire de départ de l'entreprise soit variable) et côtoient ceux des travailleurs indépendants. Les chauffeurs de taxis-services, les vendeurs de rue, les artisans ou employés

[23] Les résultats de cette enquête de terrain sont développés dans Bonte M., Le Douarin L., 2014, « Dans les pas de la nuit. Les rythmes urbains de Beyrouth à la tombée du jour », *Revue des Mondes Musulmans et de la Méditerranée*, n°135. URL : https://remmm.revues.org/8899.

[24] Il limite le temps de travail à huit heures par jour, pour 48 heures hebdomadaires. La durée hebdomadaire peut être allongée à 60 heures, avec des journées de douze heures de travail dans des cas exceptionnels.

précaires du commerce travaillent souvent plus de dix heures par jour, en fonction des horaires fixés par la demande. Cela tend à limiter l'importance de la fin du travail comme indice de passage du jour à la nuit. Il en résulte au contraire un étirement important de la période de transition entre jour et nuit, période pendant laquelle travail et loisir ont parfois tendance à se confondre. Le chevauchement de ces différents rythmes se traduit concrètement par l'investissement d'espaces dont la configuration et la vocation sont tournées vers les loisirs mais tendent de plus en plus à abriter des moments de travail délocalisés. Il s'agit essentiellement des bars et des cafés qui accueillent, pour quelques heures, des actifs en tous genres et des étudiants. Le travail peut être individuel (révisions de cours, rédaction d'articles, études de dossiers par exemple) ou collectif : il n'est pas rare de voir dans des cafés ou dans des bars se dérouler des réunions de travail ou des entretiens d'embauche. Cette pratique envahit les bars en fin de journée, et certains cafés adaptent la configuration spatiale de leur établissement au travail. À titre d'exemple, le Roy's, ouvert au début de l'année 2013 dans le quartier de Badaro, offre en journée un environnement relativement calme, une connexion à Internet, des boissons et des plats à un tarif modéré, et permet ainsi la tenue de sessions de travail jusque dans la soirée, lorsque les clients qui travaillent côtoient les consommateurs plus oisifs. Sa vocation nocturne prend donc peu à peu le pas, là où dans d'autres quartiers comme à Gemmayzé ou Mar Mikhaïl, une grande partie des établissements pratiquent le *Happy Hour*. Cette tranche horaire située globalement entre 17 h et 21 h, et au cours de laquelle des tarifs préférentiels sont appliqués aux consommations, symbolise le moment de transition en accueillant divers types de clients : ceux qui travaillent, ceux qui ont quitté physiquement le lieu de travail mais n'ont pas forcément l'intention de passer la nuit dehors, et ceux qui vivront pleinement la nuit à Beyrouth. C'est au moment où ces « vrais » noceurs se retrouvent seuls que la période de transition entre le jour et la nuit prend fin.

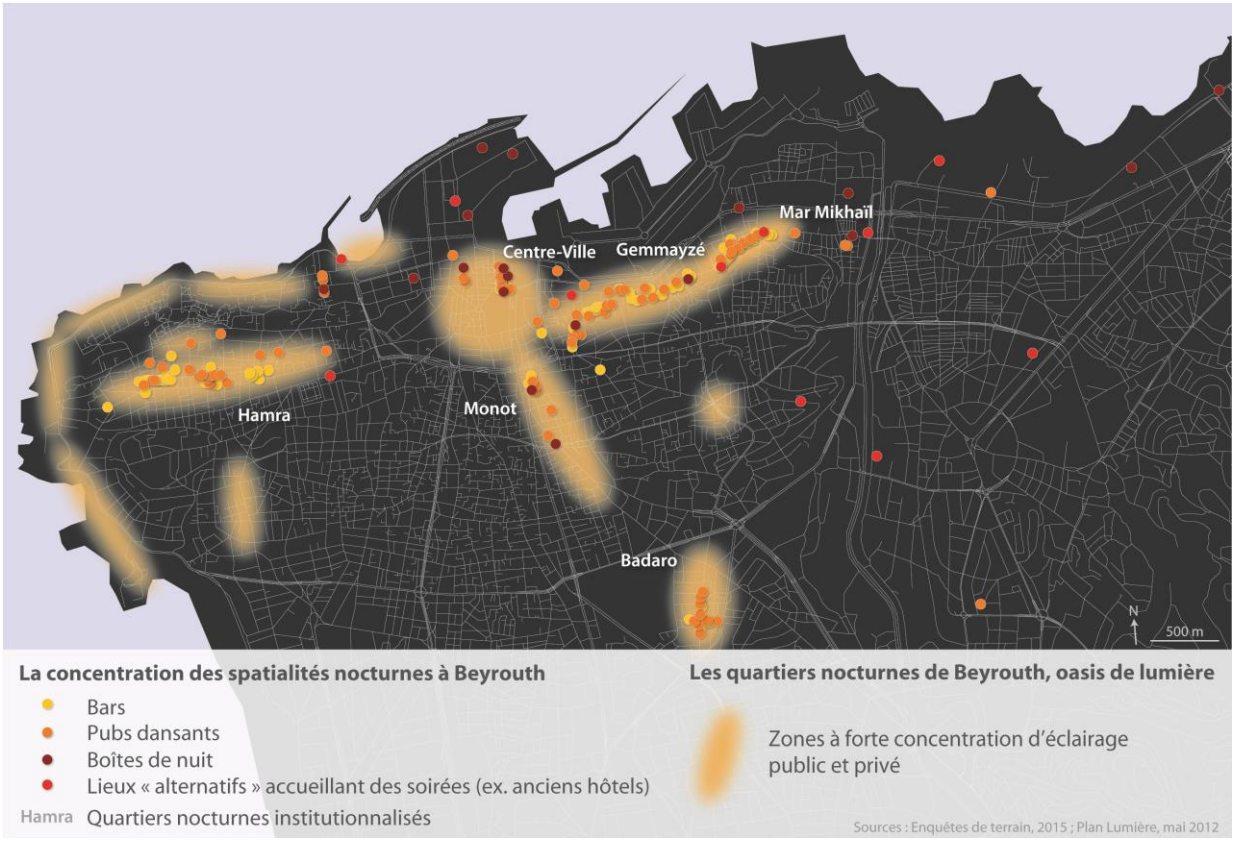
Dès lors, l'étude des pratiques des citadins pour déterminer l'entrée dans la nuit semble plus pertinente. Deux extraits d'entretiens le montrent :

« *Oui, aussi, la nuit tombe, on laisse un peu de décalage entre la vraie nuit qui tombe, et la nuit. Et la nuit, il y a une autre ambiance que durant la journée* » (Entretien 18, 28/04/2014).

« *la nuit peut commencer le jour. Ça dépend de l'heure. Aujourd'hui je suis sortie à deux heures, la nuit a commencé à trois* » (Entretien 13, 24/04/2014).

L'extrait du premier entretien illustre un constat assez répandu : l'apparition de la nuit naturelle, c'est-à-dire de l'obscurité, n'est pas synchronisée avec la nuit sociale telle que vécue à Beyrouth. Cette dernière, qui laisse voir une « autre ambiance », peut apparaître après, ou avant. Le second entretien avait eu lieu en fin d'après-midi avec trois jeunes Libanais assis à la table d'un bar dans le quartier de Mar Mikhaïl. Les interlocuteurs avaient commencé à boire une heure auparavant, situant ainsi leur entrée dans la nuit par la consommation d'alcool et leur présence dans des quartiers festifs. Si la nuit peut commencer avant d'être tombée, c'est qu'elle est plus qu'une période définie objectivement par des cadres naturels et légaux : elle représente un moment auquel sont associées des pratiques et des spatialités. Dit autrement, la nuit à Beyrouth commencerait dès la généralisation des pratiques éthyliques, combinée à sa localisation dans des quartiers nocturnes qui s'éveillent et se révèlent alors.

Beyrouth la nuit possède sa propre géographie, qui constitue un repère temporel supplémentaire. Une fois que les quartiers considérés comme nocturnes deviennent (presque) les seuls animés, le jour a fait place à la nuit. Se dessine alors une géographie prioritaire, résultant de la concentration spatiale des établissements nocturnes (bars, boîtes de nuit), et du rétrécissement – en conséquence – des espaces parcourus et pratiqués. La question de l'éclairage urbain intervient ici comme une illustration du propos. Globalement défaillants ou peu performants, les lampadaires de la municipalité de Beyrouth produisent un éclairage insuffisant. La plupart des grands axes de circulation sont éclairés, mais avec une efficacité limitée ; ailleurs, ce sont souvent les lumières privées qui s'en chargent. Le relais est assuré par les panneaux publicitaires, les sources lumineuses des magasins (vitrines éclairées, néons) et par les bars et autres établissements nocturnes. En conséquence, les quartiers nocturnes apparaissent comme des oasis de lumière dans la ville ; ils deviennent dès lors facile à repérer et captent l'essentiel des mobilités urbaines de la nuit.



Carte 1: La concentration des établissements nocturnes et des zones éclairées à Beyrouth
Conception et réalisation : M. Bonte, mai 2016

Bien que l'étirement de la période de transition entre le jour et la nuit soit notable à Beyrouth, il serait réducteur de ne définir cette dernière qu'en creux des rythmes et activités diurnes. Un dernier élément de cadrage apparu sur le terrain permet d'individualiser la nuit par rapport au jour en l'envisageant selon des critères esthétiques et sensibles. En effet, Beyrouth le jour est souvent présentée comme désordonnée et difficile à vivre. Au fil des entretiens, une rhétorique du chaos (Kegels 2007) s'est dessinée, décrivant le trafic automobile dense et les nuisances qui en découlent, les dysfonctionnements des services tels que l'approvisionnement en eau et en électricité, et le paysage urbain aux nombreuses cicatrices de guerre (Houssay-Holzschuch 2010 ; Veschambre 2008). À l'inverse, Beyrouth la nuit est décrite comme plus vivable : le trafic diminue, les espaces animés se rétractent et donnent lieu à une ville plus lisible, plus praticable, et plus belle :

« Et puis, elle [Beyrouth] est moins moche la nuit. Tu sais, tu as déjà fait… l'avion. Quand tu arrives en avion, la journée, c'est no way ! je peux même pas regarder par le hublot. Mais la nuit elle est sublime ! Tu as les montagnes, derrière…ça masque tous les défauts. Peut-être parce que ça a trait à ce que la ville n'est pas jolie.(…) Et les gens sont plus relax aussi. C'est une ville où le jour les gens sont très stressés. Très très stressés, vraiment » (Entretien 19, 28/04/2014).

La nuit se distinguerait en plus des pratiques qui lui sont associées, par un certain nombre de critères esthétiques et sensibles qui constituent une atmosphère particulière (Shaw 2014). La diminution du trafic, l'illusion de l'effacement des « défauts » de la ville, la réduction des espaces pratiqués – et par là-même, l'apparition d'un probable entre-soi nocturne (Pinçon et Pinçon-Charlot 2000) – sont à l'origine d'une géographie à la fois éphémère et quotidienne.

Le passage de la nuit au jour s'effectue dans une période de transition plus courte, entre 4h30 et 6h30. Cette tranche horaire correspond à la fermeture progressive des établissements nocturnes, d'abord les bars et les pubs, puis les boîtes de nuit. En contrepartie, le trafic automobile reprend lentement et les petits commerces[25] ouvrent : après avoir rétréci pendant la nuit, l'espace urbain s'étend à nouveau et se densifie. Parmi les bars et les pubs de Beyrouth qui ferment rarement – officiellement – après trois heures du matin, le « Bodo » situé dans le quartier de Hamra fait figure d'exception car il reste ouvert jusque six heures du matin. L'encadré suivant, issu de mes notes de terrain prises alors que j'y étais employée, permettent de mieux cerner en quoi consiste la période de transition entre la nuit et le jour.

[25] Notamment les *furn* qui préparent des galettes de blé garnies, petit déjeuner traditionnel.

Encadré 1 : la fermeture du Bodo

Le Bodo de Hamra est le premier des « Bodo » à avoir ouvert à Beyrouth, en 2012, et il a la particularité de fermer tard, entre 6 h et 6 h 30. Il s'agit donc d'un endroit très prisé pour les « after party », à partir de 3 h, quand les autres établissements du quartier (qui sont pour l'essentiel des bars et des pubs) commencent à fermer leurs portes. Si l'on peut observer une baisse du nombre de clients au Bodo à peu près à la même heure – les clients rentrent chez eux ou vont dans les clubs – la fréquentation connaît un regain important à partir de 3 h 30 et jusqu'à 5 h 30 environ, lorsque la nuit commence ailleurs à s'effacer. Les lieux sont alors investis par les barmen et les serveurs des alentours, ainsi que les noctambules encore bien éveillés. En ce vendredi soir, le moment de la fermeture est délicat, car il faut parvenir à évincer les derniers consommateurs : nous rangeons ostensiblement à partir de 6 h et Sayed, l'employé bangladais, met les tabourets sur les chaises pour nettoyer le sol. Nous attendons au seuil du bar, à moitié dans la rue. Le jour s'est déjà levé et les échos de l'appel à la première prière sont loin. Les deux enfants syriens qui vendent des roses dans la rue se sont effacés pour quelques heures, laissant la place aux employés de Sukleen, la société de ramassage des ordures. Hormis leur présence, la rue est déserte pour une petite heure encore. Une fois que le bar ferme totalement, nous nous rendons, au bout de la rue Hamra, à « Zaatar w zeit », ouvert 24h/24. Les nombreuses franchises du restaurant disséminées dans l'agglomération accueillent tout au long de la nuit des groupes de noceurs qui viennent se restaurer, marquant par là un dernier arrêt dans leur itinéraire nocturne. Vers 7 h, je prends un taxi-service qui longe la corniche : les voitures sont là mais ne provoquent pas encore d'embouteillages, les vendeurs de café, de *manaqish*, de journaux se sont activés, on repère même quelques courageux coureurs : la journée a commencé.

Source : notes de terrain 25 avril 2015

De la même manière que pour le passage du jour à la nuit, la prise en compte des bornes naturelles sont peu pertinentes, dans la mesure où les pratiques nocturnes assignées aux établissements tels que les bars et les boîtes de nuit s'achèvent après le lever du soleil. L'exemple de la boîte de nuit B018 dans le quartier de la Quarantaine permet d'illustrer ce propos. Connue pour être dotée d'un toit ouvrant, elle permet aux noceurs, à la fin de la nuit, de constater l'arrivée de la lumière du jour. Lors des soirées estivales pendant lesquelles se multiplient les lieux saisonniers en plein air, cette expérience se généralise. Il est alors de coutume et de bon ton de transgresser la limite entre la nuit et le jour en prolongeant les pratiques nocturnes. Ainsi, le passage du jour à la nuit est perçu par les noctambules par une généralisation des pratiques éthyliques, et le passage de la nuit au jour par un arrêt de ces pratiques, en décalage donc par rapport au rythme d'alternance entre lumière et obscurité naturelles.

Les différentes bornes envisagées pour situer l'arrivée de la nuit permettent d'identifier une période de transition relativement étendue – entre 17 heures et 22 heures – et d'affirmer que la plupart des espaces animés la nuit sont des espaces de loisirs et de consommation : c'est donc

une approche par les pratiques et en conséquence une approche par les espaces auxquels ces pratiques sont assignées qui permet de saisir et de définir plus précisément l'objet de la thèse, à savoir la vie nocturne.

2) Vie nocturne et *nightscape*

Le passage d'une étude géographique de la nuit à Beyrouth à celle de la « vie nocturne » à Beyrouth doit être explicité. Littéralement, les deux propositions sont proches, mais elles évoquent des réalités différentes. « Beyrouth la nuit » signifie l'ensemble des configurations sociales et spatiales des nuits urbaines de la capitale libanaise, qui peuvent faire l'objet de diverses approches (économique, socio-culturelle, aménagiste). En revanche, la « vie nocturne » de Beyrouth renvoie dans le langage courant à l'univers noctambule des bars, des pubs et des boîtes de nuit, et donc les espaces, les pratiques et les représentations qui lui sont liés. Si je pose ici le choix de concentrer mon travail sur cette acception restreinte de la nuit comme vie nocturne, il ne prétend pas saisir l'ensemble de ce qui se passe la nuit à Beyrouth, ni même l'ensemble des loisirs y ayant lieu la nuit. Dit autrement, il entend se défaire d'une vision restrictive des études sur les nuits urbaines qui limitent ces dernières à la vie nocturne ou *nightlife* (Shaw 2014). Il s'agit donc d'étudier une partie uniquement de Beyrouth – et de Beyrouth la nuit – mais une partie importante : bien visible, elle continue à être perçue comme un « déjà-là » peu interrogé par les sciences humaines.

La délimitation choisie recoupe peu ou prou la fréquentation des établissements nocturnes que sont les bars, les pubs, les boîtes de nuit et les soirées organisées par des collectifs (voir Carte 1: La concentration des établissements nocturnes et des zones éclairées à Beyrouth) et donc les pratiques qui en découlent, à savoir la danse, la musique, et la consommation de produits psychotropes parmi lesquels l'alcool occupe une place prépondérante. Les liens entre les études sur la nuit et sur l'alcool sont nombreux, et le fait que les deux sujets renvoient aux mêmes espaces transparaît également dans les entretiens. Ces deux extraits de réponse à la question « à quoi pensez-vous quand je dis 'Beyrouth la nuit' »[26] le montrent :

[>S.]: Torino !
[>S. C.]: Gemmayzé, Mar Mikhaïl.

[>R.]: I think of... pubs, basically. Late-night pubs, and clubbing maybe, but more pubs. (Entretien 13, 24/04/2014 et 32, 15/05/2014).

Les réponses sont de même nature mais se situent à des échelles différentes : le Torino est un bar de Gemmayzé et constitue un repère dans les itinéraires nocturnes, « Gemmayzé » et « Mar Mikhaïl » sont au moment de l'entretien institutionnalisés comme des quartiers nocturnes, quant à la troisième réponse, elle désigne explicitement les bars et les boîtes de nuit.

[26] Il s'agit d'une question figurant dans la grille-type, posée aux acteurs appartenant à la catégorie 2 (voir Chapitre 3).

Faut-il pour autant considérer que les espaces de la vie nocturne (*nightscape*) et ceux de l'alcool (*drinkscape*) sont superposables, ou interchangeables[27] ? Si le terme *nightscape* désigne littéralement les paysages nocturnes, en ville lorsqu'on parle d'*urban nightscapes*, un glissement de sens apparaît dans les publications académiques :

> « The term 'nightscapes' [which] refers specifically to young adults varied nightlife activities in licensed premises such as bars, pubs, nightclubs and music venues, as well as the streets and spaces in-between » (Chatterton & Hollands 2003 : 4).

La définition proposée par Paul Chatterton et Robert Hollands est restreinte. Elle est proche de celle de « vie nocturne », tout en privilégiant sa dimension spatiale. Les auteurs distinguent trois types d'établissements : *mainstream*, alternatifs et résiduels. Les lieux dits *mainstream* constituent une catégorie large de bars, pubs, et boîtes de nuit de grande envergure – parfois des chaînes – qui ciblent les classes moyennes ou aisées (en appliquant des tarifs plutôt élevés). Alignés sur des standards de consommation internationaux (concernant les alcools, la musique, la décoration et l'ambiance), les établissements *mainstream* sont implantés au cœur des quartiers nocturnes qu'ils structurent largement. Les lieux alternatifs ont des tailles et des politiques de prix plus modestes et visent généralement un public spécifique (en termes de goûts, ou de styles musicaux par exemple), et peuvent exister en résistance ou en réaction face à la multiplication d'établissements *mainstream*. Leur organisation et leur maintien sont assurés par une forte interconnaissance entre les clients qui constituent un public d'habitués. Enfin, le *nightscape* résiduel renvoie aux pubs et bars traditionnels[28] aux tarifs peu élevés, implantés de longue date et dont la clientèle est essentiellement locale. Cette typologie représentée dans le schéma suivant (voir Figure 1)nightscape et drinkscape, deux champs interdépendants mais non superposables n'est pas figée : les auteurs précisent que les limites entre les trois catégories sont poreuses et qu'elles peuvent varier dans le temps (Chatterton & Hollands 2003 : 5) – et donc, pourquoi pas, dans l'espace. Il est ainsi probable qu'une telle répartition prenne une autre forme à Beyrouth.

D'un autre côté, le *drinkscape* désigne l'ensemble des lieux concernés par l'alcool et les spatialités du boire. Il est, selon David Bell, une partie de l'*urban nightscape* (2009). Cette inclusion n'est pas sans poser problème, car elle part du principe que tous les territoires du boire sont urbains et nocturnes, mais surtout qu'ils concernent les bars et les boîtes de nuit uniquement. Il serait alors plus juste de considérer le *drinkscape* comme étant l'ensemble des endroits où l'on peut se procurer et consommer de l'alcool, y compris les restaurants, les espaces publics du dehors (Wilkinson 2015), l'espace domestique et les soirées privées. Dans ce cas, le *drinkscape* apparaît plus englobant, et recouvre le *nightscape* tel que défini par Chatterton et Hollands :

[27] Les termes qui renvoient à ces deux types de territoire sont formés tous deux sur le suffixe « *-scape* » pour désigner une scène, ou la vue englobante d'un élément ou d'un phénomène désigné par le préfixe. Ils se fondent sur le modèle du mot *landscape* qui signifie « paysage » mais aussi « panorama », « vue », et dont la construction a donné lieu à d'autres terminologies (*seascape*, *cityscape*).

[28] Il s'agit dans les travaux de Chatterton et Hollands des pubs et bars locaux situés dans les centres des anciennes villes industrielles du Royaume-Uni (comme Newcastle ou Leeds).

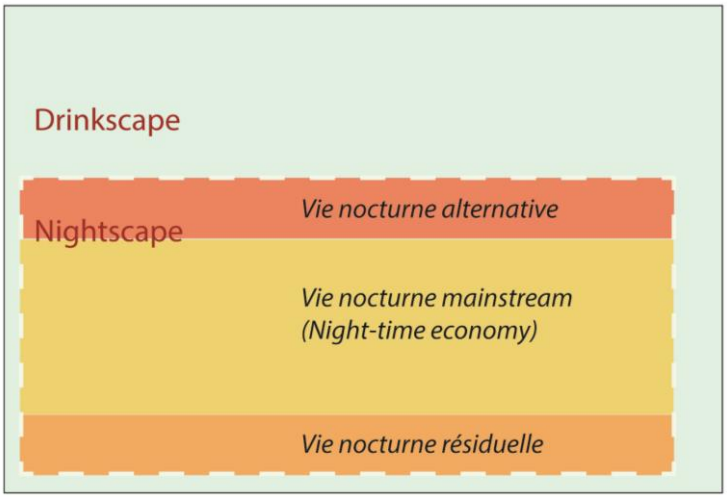


Figure 1: nightscape et drinkscape, deux champs interdépendants mais non superposables
M. Bonte, 2016

Les deux termes correspondent à des espaces d'ampleur et de temporalités différentes – le *nightscape* étant par définition nocturne – et ne sont donc pas superposables ni interchangeables. Transposé à Beyrouth, ce constat signifie que l'objet de la thèse ne prend pas en compte un certain nombre de lieux où l'on consomme de l'alcool (par exemple, les restaurants). Ce choix repose en partie sur les représentations des acteurs concernés et interrogés, mais traduit la volonté d'orienter les recherches vers un type particulier de loisirs nocturnes qui peuvent devenir des espaces de la fête (voir infra). Cela implique de laisser de côté un certain nombre d'espaces de loisirs ayant lieu la nuit : les cafés, les cinémas, les théâtres. La focalisation sur la consommation d'alcool comme pratique et comme champ d'études disciplinaire se fait au détriment d'autres usages associés à la vie nocturne, notamment la drogue et la prostitution. Ces deux sujets ne seront que partiellement traités et ne font pas l'objet d'une étude de terrain approfondie. Ce choix d'abandon repose sur une question de faisabilité expliquée dans la méthodologie de recherche (Chapitre 3) et sur celle plus pragmatique de l'ampleur de tels sujets d'enquête.

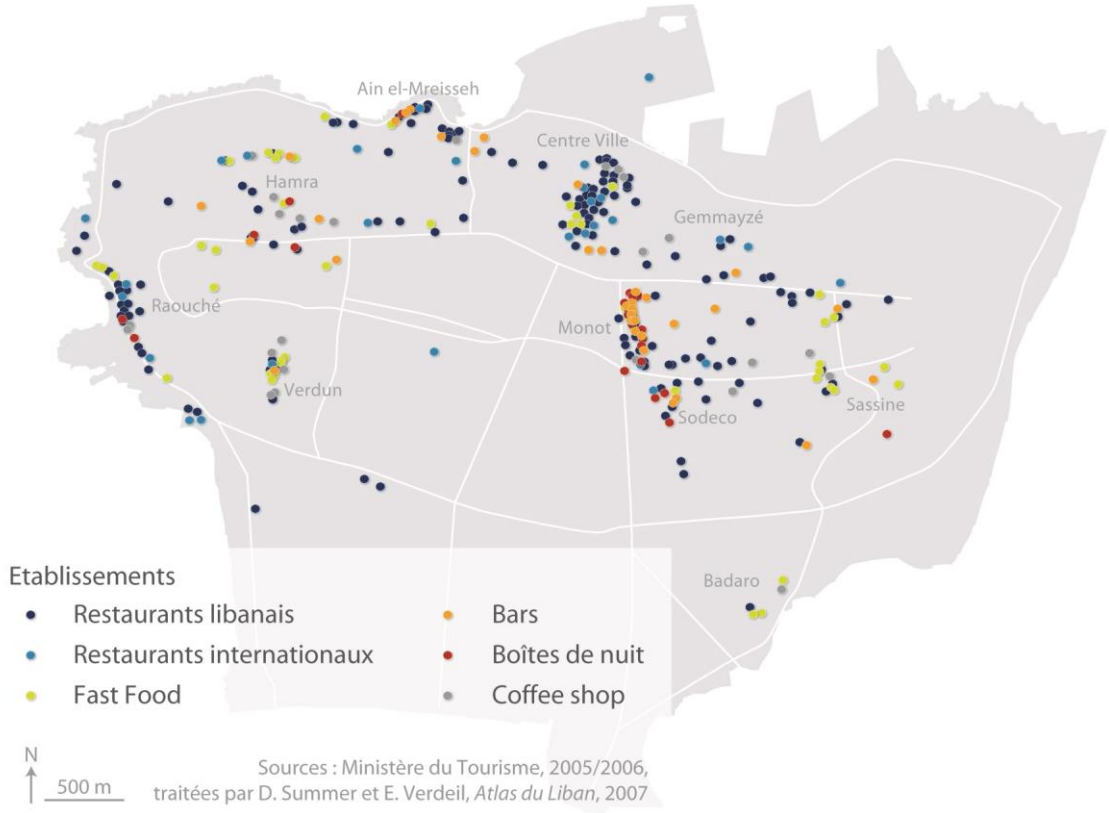
En définitive, l'approche des *urban nightscapes* proposée par Chatterton et Hollands a ceci d'intéressant qu'elle entend élargir le champ d'études de la *night-time economy* jugé trop restrictif (Chatterton & Hollands 2003) : elle comprend ainsi la vie nocturne alternative et résiduelle, aux marges de la ville nocturne *mainstream.* La vie nocturne à Beyrouth correspond donc, dans sa dimension spatiale, au *nightscape* identifié et défini par les auteurs. L'approche que j'observe correspond au prisme « production/consommation/régulation » mais entend élargir les champs d'interrogation aux enjeux sociaux qui apparaissent à un niveau collectif et individuel. La vie nocturne peut être un moment de reconfiguration ou de dépassement des normes, ou une scène d'exposition où l'on peut établir des stratégies d'énonciation de soi (Goffman 1973 ; Fouquet 2014). Par ailleurs, la dimension émotionnelle (Shaw 2014 ; Brands & Schwanen 2014) est rarement prise en compte, tout comme l'éventuelle portée politique des pratiques nocturnes (Bayat 2013). En d'autres termes, il s'agit de conserver les critères de délimitation spatiale tout en intégrant d'autres problématiques spécifiques à la société libanaise.

Si l'objet est maintenant identifié avec plus de précision, il ne doit pas être considéré comme figé dans l'espace et dans le temps. L'étude géographique de la vie nocturne de Beyrouth est en effet à replacer dans une géographie du mouvant et de l'instable.

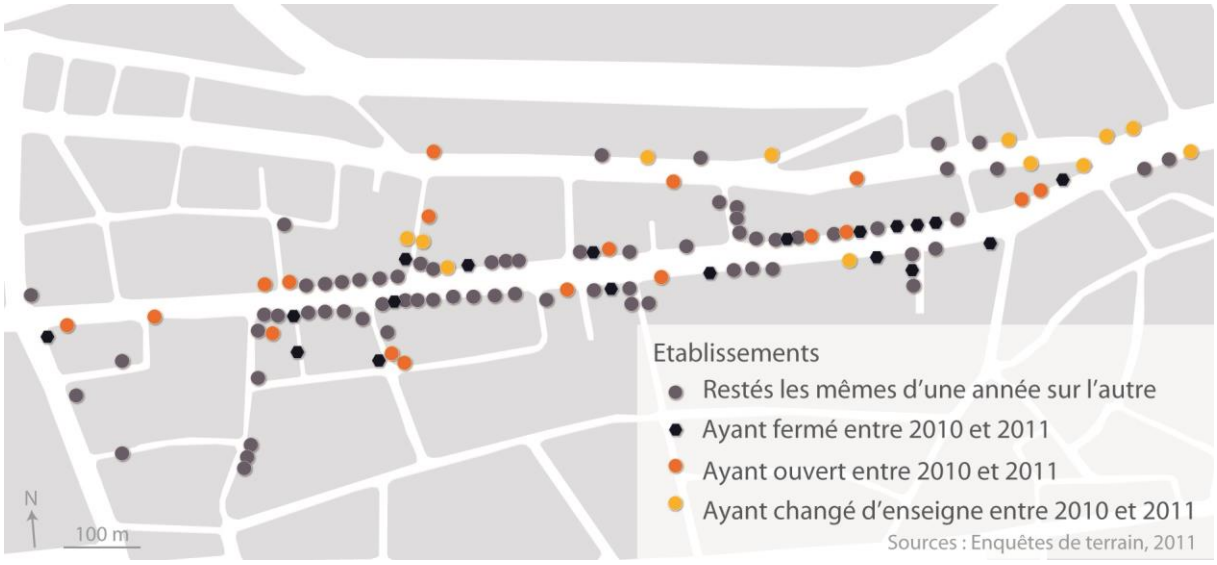
3) Géographie de l'instable et du mouvant

L'ensemble des espaces que l'on peut regrouper sous l'appellation *nightscape* à Beyrouth sont assez peu étendus (voir Carte 1). À première vue, la géographie de Beyrouth la nuit est donc facilement lisible, même si on y ajoute les boîtes de nuits ou lieux moins conventionnels (toit d'usine, anciens hangars désaffectés) en dehors des quartiers identifiés. Pour autant, lisibilité ne signifie pas stabilité : les centralités nocturnes de Beyrouth, les quartiers à la mode, changent rapidement. La carte 2 représente les restaurants et établissements de loisirs à Beyrouth en 2005/2006. Si on la compare à la carte 1, élaborée à partir de données de 2015, il apparaît qu'en un peu moins d'une décennie, quatre des cinq quartiers nocturnes ont vu le jour.

Ainsi, de nouvelles centralités nocturnes sont apparues tandis que d'autres se sont renouvelées. Ce changement se lit aussi à l'échelle du quartier, où le rythme d'ouvertures et de fermetures des établissements, notamment les bars, est très soutenu. L'exemple de Gemmayzé est probant. Des relevés de terrain effectués en 2011 font état des ouvertures, des fermetures et des changements d'enseigne sur une période de onze mois.



Carte 2 : les restaurants et les établissements de loisirs à Beyrouth en 2005/2006



Carte 3: le rythme d'ouverture et de fermeture des établissements nocturnes à Gemmayzé
M. Bonte. Sources : Le Commerce du Levant 2010, enquêtes de terrain 2011

Les territoires étudiés apparaissent de manière quotidienne, pour une durée limitée, et émergent progressivement. L'idée de mouvement, d'absence de limite nette, réside ainsi dans le caractère temporaire des quartiers nocturnes, dans l'étirement de la période de transition entre le jour et la nuit, et dans les contours des quartiers nocturnes. En effet, si les lieux qui le constituent sont bien identifiés, il ne saurait y avoir de coupure figée entre le *nightscape* et le reste de la ville la nuit : les mouvements des personnes, l'ouverture de certains établissements sur le dehors laissent entrevoir des empiètements (Bayat 2013) spatiaux, temporels (quand la nuit commence avant d'être tombée par exemple) et dont la portée peut aussi être sociale.

Dès lors, le recours à la notion de fluidité permet de saisir ces différentes indéterminations, à l'échelle de la ville comme du quartier, qu'elles soient spatiales ou temporelles. La fluidité désigne la facilité avec laquelle une matière – et, par extension, des entités sociales – s'écoulent. Le terme renvoie au caractère changeant, difficile à saisir des objets et des phénomènes, dans l'espace et dans le temps, et donc au fait que « les objets géographiques sont soumis à de multiples temporalités qui font qu'ils conservent une certaine permanence dans le même temps qu'ils changent » (Monnet 2001: 91)

On peut dès lors attribuer au *nightscape* beyrouthin une certaine fluidité à la fois dans l'espace et dans le temps. La question reste de savoir dans quelle mesure les individus qui le pratiquent contribuent eux-mêmes à cette fluidité, qu'il s'agisse de mouvement dans l'espace nocturne ou dans l'espace social. Le principe de la fluidité de et dans les espaces urbains a notamment été étudié par AbdouMaliq Simone (Simone 2011 a et b). Il parle d'un paysage en mouvement, un « *slippery landscape* » dans lequel l'attribution et l'usage des espaces se fait moins en fonction d'un système de normes fixes que d'une propension à s'approprier des opportunités (Lanne 2012). Ainsi,

> « People and materials that operate within any space actively or potentially can step in and out of different senses of what is required and possible, different performances and framing devices, different vertically layered strata of articulation, and different ways of paying attention and of being implicated in what is going on. » (Simone 2011 a : 356).

La fluidité telle que perçue par Simone et qui caractérise la vie nocturne de Beyrouth se lit au niveau spatial et au niveau des acteurs, et ceci à deux échelles. Tout d'abord, dire qu'il existe au sein d'un univers nocturne une fluidité des individus, ce n'est pas seulement considérer leur mobilité dans la ville. Il s'agit de prendre en compte la multiplicité de leurs facettes identitaires – ou façades (Goffman 1973) – et leur capacité à les présenter en fonction des différents contextes, ici des diverses situations nocturnes. A un niveau plus collectif, il semblerait que la vie nocturne introduise également de la fluidité au sein des divers groupes – voire lignes de partage – qui existent dans la société libanaise : groupe confessionnel, classe sociale, personnes originaires d'une même région, d'un même quartier, ayant fréquenté la même école ou la même université. En définitive, la notion de fluidité permet de penser la succession du jour et de la nuit à Beyrouth, les configurations spatiales de la vie nocturne, et ce que cela permet aux individus et aux groupes. Cela ouvre une nouvelle lecture de ce que représente la nuit pour ceux qui la pratiquent, qui se situerait entre deux acceptions, entre « la nuit, tout est permis », et « la nuit, c'est l'établissement strict de codes, de normes, de réseaux impénétrables » (Cauquelin 1977).

Le cadrage de l'objet de recherche montre que l'approche par les pratiques et les spatialités est la plus pertinente : il s'agit donc d'étudier la vie nocturne, qui dans sa forme uniquement spatiale correspond au *nightscape*. Il importe cependant de ne pas envisager cette notion – et par extension l'ensemble de la vie nocturne – comme synonyme de la nuit urbaine, ou à l'inverse comme un secteur économique rigide chevillé à un ordre néo-libéral. C'est un espace aux limites floues dans lequel il est possible de bouger, de changer, d'empiéter.

B) Effets spatiaux : géographies de la fête

Quelles que soient les modalités ou les raisons (culturelles, religieuses, historiques, sociales, politiques) de son déploiement, la fête est un moment d'intensité suffisant pour être identifiable dans le déroulement du temps social. Ces moments d'intensité semblent aujourd'hui se multiplier et faire de la fête un terme générique, qui prend place dans des lieux divers, se déroule selon des agendas multiples, et des échelles spatiales variées. Le calendrier mondial est aujourd'hui saturé de fêtes : du carnaval de Rio au Nouvel an Chinois, des transes de Goa aux multiples destinations touristiques festives, la fête est résolument plurielle. Afin de mieux cerner la nature des liens entre vie nocturne et fête, cette dernière est appréhendée par l'espace – puisque la fête *a lieu* – et donc son rapport au *nightscape*. Cette section s'intéresse plus particulièrement aux liens entre fête et territoire, puis aux liens entre fête et ville, ce qui mène à préciser et se distancier des apports des théories de la « ville festive ».

1) La fête et le territoire : une relation complexe

Si les géographes se sont penchés assez tardivement sur la question de la fête (Claval 1981 ; Rieucau 1998), il apparaît assez logiquement que cette dernière a été abordée dans son rapport à l'espace. Ainsi, comme le rappelle Guy Di Méo dans son introduction à *La géographie en fêtes*, les premiers travaux ont surtout mis l'accent sur le rôle des rassemblements dans la construction des identités spatiales, essentiellement locales. La fête exprime pendant un temps « une sorte de 'nous' territorialisé sur la base d'espaces aux apparences prosaïques » (Di Méo 2001 : 2). C'est même ce rapport à l'espace qui est le dénominateur commun à toutes les formes festives. Et, si elle n'est pas un phénomène réservé aux villes, ses occurrences sont le plus souvent urbaines (Rinaudo et al. 2007), notamment en raison de la densité et de la diversité des cadres dans lesquels elle se déploie. À ce titre, elle représente un prisme pertinent pour analyser les dynamiques urbaines et les pratiques des citadins (Di Méo 2001). La fête serait donc – comme la nuit – un objet d'études et une clé de compréhension des villes, des mécanismes ordinaires d'organisation et de domination sociale, politique et économique (Rinaudo et al. 2007) : il est possible de faire une géographie *de* la fête, et une géographie *par* la fête.

Puisqu'elle *a lieu*, la fête investit et transforme les espaces qui lui sont dédiés tels que les salles, les bars et les boîtes de nuit, ou qui sont détournés de leurs usages habituels pour l'accueillir :

une plage, un champ, une gare désaffectée, le toit d'un immeuble, la rue, le quartier ou la ville entière. Ces espaces, transformés pour l'occasion, donnent une dimension matérielle à l'évènement éphémère : décorations, arrangements sophistiqués de sons et de lumières. Circonscrite dans le temps, la fête l'est aussi dans l'espace : lieux fermés, barrières, contrôle de l'accès, voire concurrence pour l'entrée sont autant de paramètres qui marquent une frontière physique entre ce qui est fête et ce qui ne l'est pas. La fête est donc marquage de l'espace (Lanne 2012) qui constitue une catégorisation, une distinction du lieu (Ripoll 2006b). Par ce mouvement, la fête (re)qualifie l'espace, dans la mesure où elle porte dans son déroulement la possibilité d'un changement de son sens dans les représentations des individus. Ce qui est soulevé ici, c'est la capacité de la fête à engendrer de nouvelles formes de sociabilités, ou de nouvelles pratiques, via un certain nombre de configurations matérielles et sensibles (un espace pour danser, un jeu de lumières, un registre musical). Cette affirmation signifie par ailleurs qu'il existerait une sorte de paysage festif nécessaire à l'émergence de nouvelles formes sociales (Lanne 2012). Ainsi, le lien fête-espace se retrouve augmenté et devient un lien fête- espace-société, où le dernier terme renvoie moins à la cohésion de tout le corps social qu'à la possibilité pour les individus de se croiser, d'être ensemble.

Doit-on pour autant systématiquement lier la fête au lieu ? Quand Guy Di Méo affirme que la fête est l'expression d'un « nous territorialisé », il précise que « l'interpénétration de l'évènement socio-culturel et des lieux spécifiques qui lui donnent vie engendre la substance festive proprement dite » (Di Méo 2001 : 2). En d'autres termes, la fête se pense dans et avec le territoire, entendu comme un espace approprié, avec lequel l'individu ou le groupe entretient une relation identitaire. La connexion entre la fête et le territoire n'est cependant pas sans poser problèmes. Il est certes aisé d'imaginer une fête exaltant un rapport entre soi (ou nous) et un espace. Ainsi les fêtes de Bayonne sont-elles « l'expérience de territorialité hautement symbolique », qui s'étend au-delà des limites de la ville pour convoquer tout un ensemble de lieux à dominante basque (Garat 2001).

Ce genre d'exemple ne doit pas faire du rapport entre fête et territoire (celui où la fête a lieu, ou le territoire de référence des acteurs de la fête) une condition nécessaire à l'émergence de la « substance festive ». La fête n'est pas nécessairement locale – elle ne célèbre pas forcément un lieu : c'est notamment le cas des rave parties (Fontaine et Fontana 1996). Deux autres études de fêtes permettent de s'en convaincre. La première est effectuée par David Redmon qui analyse les déviances ludiques (*« playful deviances* ») autorisées, voire encouragées, lors du Mardi-Gras à la Nouvelle-Orléans (Redmon 2003). Ces déviances (Becker 1985 [1963]) consistent pour l'essentiel en des orgies sexuelles dans l'espace public. À la lecture des travaux du chercheur, il apparaît que les participants viennent d'autres régions que celle de la Nouvelle-Orléans, et que c'est justement l'éloignement géographique qui les protège et rend possible leur présence dans la fête. Afin de caractériser l'espace urbain le temps de Mardi-Gras, l'auteur a recours à la notion de « coulisses » élaborée par Erving Goffman (1973), coulisses dans lesquelles l'individu est libre d'exprimer un aspect de son identité d'ordinaire dissimulée. Dans ce cas, l'espace de la fête est celui de l'exposition d'un soi secret, sur un mode ludique et joyeux (festif, pourrions-nous dire), exposition qui ne dépasse pas les cadres spatiaux et temporels du Mardi-Gras de la Nouvelle-Orléans. Cette conclusion porte en elle la pluralité des identités d'un individu et met

en difficulté le lien systématique entre fête et territoire. À Mardi-Gras, la ville n'est pas l'espace d'un groupe, mais l'espace temporaire de l'expression d'une facette des individus présents.

Le second exemple qui permet de discuter la relation entre fête et territoire est celui du carnaval de Bahia étudié par Michel Agier (2000). Si les cadres formels – et rituels, selon l'auteur – de la fête limitent sa logique purement subversive, le carnaval n'est pas pour autant un évènement social innocent. Il agit en effet comme un cadre pour la création et l'expression de l'identité afro-brésilienne bahianaise :

> « Le carnaval afro-brésilien, lui, est particulièrement marqué par la présence des stratégies identitaires et du redressement de statut des noirs. Il n'y a donc pas d'inversion proprement dite dans ce carnaval, mais diverses formes de travestissement et distorsion de la réalité sociale (…). Les individus et les diverses formes de regroupement social ont besoin d'un cadre de ritualisation pour inventer et exhiber les « traits » de leur identité d'un moment, et pour exprimer leurs revendications, leurs rêves ou leurs désirs – c'est ce qui fonde le besoin de carnaval » (Agier 2000 : 206).

Le carnaval est donc propice à de nouvelles attributions identitaires. Cette identité mêle références africaines, bahianaises, brésiliennes et mondiales : elle témoigne donc des assemblages (Anderson & McFarlane 2011), des « bricolages » (Agier 2000) à l'œuvre dans la culture, ici « en train de se faire » dans l'espace du carnaval. C'est donc moins un renversement des hiérarchies qu'une expression identitaire et une volonté de positionnement. À Bahia, le carnaval agit comme une machine d'expérimentation et d'imagination de ce qui « pourrait être » (Ribard 1999), comme une ouverture des possibles.

Ces constats montrent que le rapport entre fête et territoire ne saurait être univoque et qu'en réalité, plusieurs combinaisons sont possibles, en fonction des identités individuelles et collectives exprimées par les acteurs. Il semble donc nécessaire de penser de façon plus fluide la relation identitaire à l'espace qui se joue dans la fête : elle est un mode d'expression qui va au-delà d'une exaltation territoriale et qui ne renverse pas nécessairement l'ordre social : elle est un langage (des paroles, des pratiques, des manières de s'habiller, de parler) qui énonce ce qui pourrait ou devrait être.

2) Ce que la fête fait à la ville : le prisme de la ville festive

La fête est donc une production d'espaces ou de territoires, accompagnée de discours. À l'échelle de la ville, le lien entre fête et espace urbain ont été pour l'essentiel étudiés au prisme de la ville festive. Cette théorie analyse moins les fêtes dans les villes que la tendance de ces dernières à se « festivaliser », c'est-à-dire à devenir un objet de consommation et de plaisir avant tout (Gravari-Barbas 2000 et 2009). Cela passe en premier lieu par l'aménagement d'espaces chargés du bien-être et du divertissement. La valorisation et la facilitation des « petits riens urbains » (marcher, prendre un verre par exemple) s'accompagne, en deuxième lieu, de la réintroduction d'évènements festifs dans les villes. À ce titre, la ville festive est aussi une « ville évènementielle », qui renvoie à « la manière dont les villes tendent à se positionner, sans

intermédiaire, comme porteuses d'un projet urbain spécifique et actrices dans une concurrence intermétropolitaine » (Chaudoir 2007 : 107). Ces positionnements prennent la forme de grands évènements culturels, sportifs, artistiques qui ont une vocation internationale et promeuvent une image positive et globale de la ville. Des « nuits » aux carnavals, des férias aux parades, les manifestations ne sont pas toutes récentes, mais c'est leur foisonnement, leur mise en scène et leur rôle d'outil permettant de réinventer les espaces publics et d'utiliser leur pouvoir « d'incarner la société et de provoquer la rencontre » qui sont perçus comme nouveaux (Pradel 2007 : 109). Cependant, la ville festive ne se contente pas d'être le support de fêtes devenues actions urbanistiques : non seulement elle vit au rythme de ces évènements dont elle devient de plus en plus dépendante (ne serait-ce qu'économiquement), mais en plus, l'esthétique et l'ambiance de la fête ont gagné la conception, l'aménagement et la perception des espaces urbains. Le troisième trait de la ville festive est ainsi celui d'une scénographie qui donne naissance à des paysages urbains à la fois patrimonialisés et esthétisés, regroupés sous le nom d' « enclaves ludiques » (Gravari-Barbas 2000). À titre d'exemple, Maria Gravari-Barbas revient sur Navy Pier à Chicago, laissée à l'abandon puis « renaissante » grâce à l'installation d'attractions, de restaurants, de bars et autres lieux de divertissements s'adressant aux citadins pour « dîner, flâner et aller au cinéma, s'amuser sur des machines à base de réalité virtuelle ou aller en discothèque » (Gravari-Barbas 2000 : 62). La quatrième caractéristique de la ville festive est qu'elle apparaît comme un symptôme de nos sociétés contemporaines, et qu'elle est par là-même un produit de la post-modernité (Gravari-Barbas 2000) : consommation, plaisir, culte du passé, hyperréalité ont envahi les fêtes et les évènements. Dès lors, il n'y a plus de fêtes qu'artificielles, fondues dans les loisirs et soumises à des logiques marchandes.

Puisqu'elle semble être au service de la ville, la fête est devenue un argument clé dans la mise en valeur des villes, dans une logique de concurrence entre les métropoles. Elle est donc l'objet d'un marketing urbain important. Le marketing urbain est à la fois un concept, un champ d'études et un secteur d'activité dans lequel les acteurs territoriaux investissent de plus en plus de moyens humains et financiers (Gravari-Barbas 2000). Considéré comme une forme de marketing territorial, il se définit comme l'ensemble des moyens mis en œuvre pour promouvoir la ville (Rosemberg-Lasorne 1997). Il s'agit d'une démarche stratégique qui varie en fonction des espaces urbains et de ses « facettes » (Ashworth & Voogd 1990). Depuis les années 1990, bon nombre de villes industrielles ont ainsi connu une transformation et une « régénération » de leurs centres – notamment grâce à la *night-time economy* : la transformation de l'image de ces villes a été plus radicale encore. A titre d'exemple, Maria Gravari-Barbas se réfère aux travaux de Briavel Holcomb sur Glasgow (Holcomb 1993) et sa campagne de marketing « Glasgow miles better » : il s'agit de l'archétype de la reconversion d'une image de marque négative. La déclinaison des slogans vantant la ville ou un de ses aspects est légion. Si beaucoup de ces formules « compliment » (Bailly 1993) mettent l'accent sur la renaissance urbaine, d'autres jouent sur le caractère unique et authentique de la ville. La représentation qualitative de la ville au travers de ces formulations s'accompagne d'un ensemble de productions et de supports matériels et visuels (dont les plus courants sont des affiches) mettant en avant des symboles (Bailly 1993 : 864) et destinés à agir sur l'imaginaire des lieux (Debarbieux 1995). Si l'utilisation de techniques promotionnelles par les territoires n'est pas spécialement nouvelle (Ward 1998), l'offre

territoriale et les messages publicitaires s'ajustent aux changements locaux et mondiaux : la ville doit être un lieu de consommation, de plaisir, mais aussi d'authenticité.

3) La ville festive : la fête post-moderne et post-mortem

La ville festive et évènementielle est à considérer comme une forme de production des espaces urbains et comme un mode de relation entre les individus et la ville. En ce sens, le festif serait à la fois « symptôme » et « déclencheur » (Gravari-Barbas 2009) de nouvelles manières de faire, de voir et de consommer la ville qui seraient emblématiques de la post-modernité. Si la distinction entre post-modernité et postmodernisme est de moins en moins systématique (Houssay-Holzschuch 2010), c'est sur l'acception de la post-modernité comme une époque que je m'appuie ici. La notion revêt les aspects d'un « package d'éléments très variés touchant différents champs de la société » (*Ibid.* : 76), mais peut cependant être entendue comme « l'époque dans laquelle nous nous trouvons et qui serait en opposition à la modernité » (*Ibid.* : 75). La post-modernité est donc une période qui possède ses propres caractéristiques sociales et économiques, entre autres une forme plus aboutie du développement global du capitalisme (Harvey 1989b). Les discours sur la post-modernité ont influencé, depuis la fin des années 1980, l'approche de l'urbain dans beaucoup de ses dimensions, y compris celle des loisirs en ville. C'est en considérant que la ville festive est le produit de la post-modernité que Gravari-Barbas analyse leurs caractéristiques communes :

- La « consommation du plaisir », qui repose sur une conception de la société post-moderne comme étant une société de consommation (Baudrillard & Mayer 1970 ; Baudrillard 1981). Cette consommation est moins liée aux besoins qu'à une envie, en raison notamment de la mobilisation des effets de mode (Harvey 1989) dans un large ensemble de produits tels que l'habillement, la nourriture, mais aussi plus largement les « styles de vie » et les loisirs. Elle est également devenue « joueuse » (Urry 1994): le fait que l'on obéisse à des effets de mode apporte de la satisfaction et du plaisir. Plus précisément, c'est le plaisir lui-même, décliné sous une infinité de formes (services, biens de consommation, lieux) qui est consommé : d'une certaine manière, nos sociétés se sont aussi mises à consommer la fête parce qu'elle serait devenue uniquement production de plaisir (Michaud 2012).
- La deuxième caractéristique renvoie à l'importance du corps, dominé dans les sociétés post-modernes par l'esthétisme (Maffesoli 1988). Le corps est en effet construit, cultivé, embelli, habillé pour soi et pour le regard des autres. Dès lors, la dimension de la mise en scène et du spectacle (Debord 1992) qui imprègne l'ensemble des aspects de la « condition » post-moderne toucherait aussi le corps, devenu générateur de capital « érotique » (Catherine Hakim 2010) – largement mobilisé dans les espaces et les situations festives.
- Le culte du passé apparaît comme un autre trait majeur des sociétés post-modernes, observable dans sa déclinaison urbaine. Les lieux de consommation, y compris de vie nocturne, fourmillent de références au passé – remobilisé également dans la

multiplication des fêtes et des festivals, (Garat 2001 ; Di Méo 2005). Cela passe par exemple par la remise au goût du jour de mouvements musicaux ou culturels. Yves Michaud montre ainsi comment les années hippie d'Ibiza sont largement remobilisées et marchandisées dans les grandes fêtes qui font aujourd'hui la réputation de l'île (Michaud 2012) : le passé est devenu un « fond de commerce » de la ville festive (Gravari-Barbas 2000).

L'ensemble de ces mène au constat d'une « industrialisation du plaisir » : dans les lieux de fête, un grand nombre de personnes se voit offrir de manière régulière, fiable et standardisée les satisfactions qu'elles recherchent. Cette articulation entre la fête et un certain nombre de logiques marchandes est soulignée par Dominique Crozat et Sébastien Fournier (2005) dont l'analyse fait le constat d'une dilution de la fête au sein des loisirs. La fête serait devenue un évènement permanent qui peut donc être créé de toutes pièces (occasion, lieux, symboles) et être comparables à d'autres produits de consommation ordinaires (Lanne 2012). En conséquence, les lieux de la fête sont interchangeables, dans la mesure où ils sont le résultat d'une production mondialisée et que par là-même ils sont affranchis de tout contexte géographique et social (Moreau 2010).

Ces discours annonçant la fin de la fête traditionnelle, calendaire, patronale – et donc, la fin de « la fête » tout court – doivent être nuancés. Il ne s'agit pas de nier que la fête est un « produit » (la nouveauté de ce constat étant par ailleurs discutable), ni même un secteur économique à part entière, ou qu'elle est au cœur des problématiques liées à la mondialisation culturelle. Au contraire, la circulation des « modèles festifs » qui reposent sur les modes de consommations, la musique, ou encore le design, est une réalité, mais qui s'articule avec des pratiques, des spatialités et des systèmes normatifs locaux. La fête n'est donc pas extraterritoriale (Alaime 2015), mais plutôt hybridation, circulation – voire négociation – entre différents modèles. De la même manière, le constat d'une fête devenue « produit » ne doit pas nécessairement mener à la disparition de cette dernière, mais incite à identifier ce qui réellement *fait* fête (voir infra). Cette démarche implique de souligner les limites d'une interprétation des liens entre ville et fête au prisme de la ville festive, qui est elle-même pensée dans le cadre analytique de la post-modernité. Ce dernier est en effet situé dans le temps et dans l'espace. Gravari-Barbas ne dit pas autre chose quand elle souligne que la post-modernité et la ville festive concernent essentiellement les sociétés capitalistes occidentales, même si elles peuvent affecter le reste de la planète (Gravari-Barbas 2000 : 267), y compris le Liban (S. Khalaf 2012). Il importe également de se distancier de certains discours académiques condamnant les pratiques festives, de consommation et de loisirs, que Pascale Nédélec a identifié au sujet de Las Vegas comme étant la « rhétorique de la ville du péché » (Nedelec 2013 : 68).

C) La vie nocturne ou la fête ?

L'analyse du lien entre fête et vie nocturne implique de sortir des théories de la ville festive et au-delà, des grands paradigmes de la fête que sont la sortie du quotidien et le renversement de

l'ordre social. Je pars donc du principe que les dynamiques générales que sont la mondialisation, la marchandisation et la mise en scène de la fête n'empêchent pas son déploiement « authentique » (Dorier-Apprill et Gervais-Lambony 2007). Il s'agit moins de faire voler en éclat ou d'invalider les observations et études déjà là, mais de se demander ce qui *fait* fête au-delà de ses configurations spatiales et sociales. cela implique d'en identifier les principes invariables qui permettent de penser ensemble sans les confondre la fête et la vie nocturne.

1) Les mots de la fête

Les différentes significations que l'on peut regrouper sous le terme de fête – ici extraites du dictionnaire *Larousse* – convoquent une diversité de fêtes et présagent d'une difficulté à en extraire les dénominateurs communs. La fête peut renvoyer à :

- une solennité religieuse ou une cérémonie commémorative.
- un jour consacré à la mémoire d'un saint
- des réjouissances publiques destinées à commémorer périodiquement un fait mémorable, un événement, un héros, etc.
- des réjouissances offertes ou organisées par quelqu'un en l'honneur de quelque chose.
- une partie de plaisir.

À l'inverse du français où un seul terme renvoie à des situations qui ont parfois peu de choses en commun, l'arabe libanais possède une déclinaison de noms et de verbes qui permettent de distinguer différents cas de figures, différentes fêtes[29].

[29] Néanmoins, ces expressions ont rarement été employées par mes interlocuteurs sur le terrain – à l'exception de *saha* et *žamʕa* pour caractériser des types de soirées bien différents. Ce constat s'explique par l'usage quasi-systématique du nom « *party* » ou du verbe « *to party* » pour désigner des soirées ou des évènements spéciaux organisés par les établissements nocturnes. L'emploi de l'anglais dans les conversations reflète moins le besoin d'emprunter un terme à une autre langue pour mieux nommer les fêtes vécues par les Beyrouthins que l'habitude de mêler dans une même phrase du vocabulaire arabe, anglais et parfois français.

Encadré 2 : la fête en libanais

1) Le nom *sahra* signifie – en arabe littéraire – « veillée ». Il peut vouloir dire « fête » dans le sens d'« aller en soirée », de « sortir en soirée », notamment employé en tant que participe (*səhrān*). Ce même participe, ainsi que le verbe *səhir*[30] peuvent par ailleurs désigner le fait de « rester éveillé » (la nuit). Il est intéressant de voir que le premier terme pour signifier la fête en libanais renvoie à une activité de nuit et, d'une certaine manière, évoque un empiètement sur le sommeil.
2) Le nom *ḥafle* se traduit par « fête », mais n'est que rarement employé dans des situations nocturnes. Il désigne plutôt les cérémonies officielles (par exemple, de remise de diplôme) ou les célébrations préparées à l'avance, de type anniversaire ou jour de l'an.
3) Les fêtes religieuses sont désignées sous le nom *'aīd*, bien que le terme désigne aussi, par extension, un anniversaire, une fête officielle (par exemple la fête des mères), et un jour férié.
4) Le verbe *falat* signifie littéralement « lâcher », il est employé pour « (s') échapper (du 'droit chemin') ». Il évoque davantage une idée de transgression mais fait l'objet d'un emploi péjoratif, de même que le participe qui en est issu, *fəltēn*, qui signifie « dévergondé »
5) Le verbe *walla'a*[31] signifie « y mettre le feu, le flamber », connotant ainsi le défoulement. Il est proche de « s'éclater » mais n'est pas pronominal : c'est « éclater la fête » au bénéfice des autres autant que du sien. On en tire aussi le participe *wəl'aaāne* pour dire « c'est à fond la fête »[32].
6) Enfin, le nom *žam'a* (« assemblée, réunion ») évoque la réunion entre amis, le « *gathering* » anglais, par exemple dans un endroit habituel.

L'enjeu ici n'est pas d'établir une typologie des fêtes, ni de savoir quelles acceptions et définitions se rapprochent le plus de la fête telle qu'étudiée à Beyrouth, mais de savoir ce qui fait l'unité des fêtes, ce qui les rend identifiables au-delà de contextes sociaux et spatiaux, notamment celui de vie nocturne – mais aussi, pourrait-on dire, celui de Beyrouth. De la même manière que pour le cadrage de la nuit, l'entrée dans une analyse de la notion de fête par le terrain, c'est-à-dire par les individus qui la font, semble la plus appropriée. Dans les questions de base de ma grille d'entretiens figurait la question « que signifie pour toi 'faire la fête' ? ». L'usage de la tournure « faire la fête » est posé en synonyme du verbe anglais « to party » employé presque unanimement par les noctambules, en complément ou en remplacement des termes libanais, et qui renvoient à des situations ou des intensités différentes. Cet usage est aussi celui des réseaux sociaux et des supports de promotions de soirées comme les affiches ; quand il n'est pas remplacé par « night » pour désigner des évènements spéciaux (ex : « french nights », « 90's nights »).

[30] Les verbes sont donnés à l'accompli.
[31] En général employé avec le pronom de 3ème personne féminin singulier avec une valeur impersonnelle
[32] Le verbe s'emploie aussi pour « s'enflammer » (pour un débat), «faire voler en éclats » (une situation), et pendant la guerre pour une reprise brutale d'hostilités.

Encadré 3 : « Que signifie pour toi 'faire la fête' » ?

« Aller m'amuser, danser, rigoler » (Entretien 24, 06/05/2014)

« Boire, veiller tard, finir en train de danser » (Entretien 13, 24/04/2014)

« Je ne veux plus être consciente de ce que je fais (…) c'est aussi dépasser ma limite » (Entretien 23, 30/04/2014)

« dancing, get wild, dance (…) partying is partying… (…) You have to be drunk », (Entretien 12, 03/07/2013)

« Alcool, bonne musique (…) dans cette ville, chacun a son produit » (Entretien 19, 28/04/2014)

« combler l'ennui du jour », (Entretien 13, 24/04/2014)

« Good DJ, also dance », (Entretien 32, 15/05/2014)

« Je ne suis pas trop de ceux qui rentrent dans la fête. J'ai besoin de recul (…) parfois je m'exclus moi-même, pour voir les autres ». « [pour les Libanais] il n'y a pas de jour ni de lieu pour faire la fête. Il y a toujours des gens qui ont envie de faire la fête ». (Entretien 18, 28/04/2014)

L'entrée par des paroles de Libanais permet de discuter un certain nombre de représentations et d'acceptions de la fête : on peut la disloquer, avant d'interroger son rapport à l'espace d'un point de vue surplombant, et avant d'en déceler les « pivots » (Lanne 2012). La première chose que l'on observe, c'est qu'un certain nombre d'éléments ont été mentionnés, à savoir : la présence d'alcool, de musique – ou de DJ – et autres créateurs d'ambiance, qui créent une sorte de conditionnement. Au-delà de ces « ingrédients », une forme de difficulté à répondre précisément à ma question s'est souvent fait sentir, comme le signale le quatrième extrait, « *partying is partying* » : c'est comme si la fête portait en elle-même sa propre fin. On remarque par ailleurs l'évocation assez constante d'une quantité, d'un excès, ou d'un dépassement, d'un « trop », qui souvent permet de mettre du lien entre les différents discours : boire trop d'alcool, dépenser trop d'argent, se coucher trop tard, danser trop longtemps, bref, « dépasser sa limite ». Derrière cet excès, ce trop ou ce beaucoup, semble résider une idée d'intensité, qui permet d'identifier la fête sans qu'elle soit pour autant déconnectée du reste des rythmes et des normes sociales du quotidien. Enfin, il faut noter une récurrence des verbes – « dépasser, boire, danser » – qui expriment l'action, le *faire* la fête.

Le contexte thématique de l'entretien, qui plus est avec des noctambules, a pu orienter certaines réponses vers une conception de la fête comme indissociable des cadres de la vie nocturne. Ainsi, cela exclut d'entrée de jeu certains registres festifs mentionnés ci-dessus comme les fêtes religieuses, ou sacrées, autres moments « d'exaltation des valeurs idéelles et symboliques de l'espace » (Madoeuf 2001:175). Les significations données par les acteurs n'empêchent pas

l'identification de certains principes : l'excès, la quantité, mais aussi l'insertion de la fête dans le quotidien, qu'elle entend « combler » plutôt que renverser.

2) Rapport au temps, rapport à l'ordre : la fête et le quotidien

Les significations données à la fête par les noctambules libanais interrogés représentent un point de départ pour questionner deux paradigmes qui sous-tendent les études sur la fête, à savoir le rapport au temps et à l'ordre social. Les paroles retranscrites semblent montrer que le temps de la fête est un temps à part. L'idée d'une rupture nette avec le rythme du quotidien doit d'abord être remplacée par celle d'une intégration de la fête dans l'ordre du quotidien, entendu à la fois comme l'ensemble des activités.

Le rapport de la fête au temps social a longtemps été celui d'un antagonisme qui, isolant le moment de la fête, lui conférait une autonomie et un rôle fondateur et unificateur. Ces rôles sont développés dans une littérature sur la fête comme expérience du sacré, faite de rites et autorisant les excès. Dans cette littérature apparaît, en filigrane, la nostalgie d'une fête authentique désormais perdue dans des sociétés qui « tendent vers l'indifférenciation, l'uniformité, l'égalisation des niveaux, le relâchement des tensions » (Caillois 1988 : 166). Aussi est-il important de considérer ces théories de la fête archaïque (Wunenburger 1977) comme empreintes d'idéologie et d'obsession de la « perte de l'originaire » (Michaud 2012). Quel que soit le ferment idéel de cette littérature sur la fête, son influence est à la fois considérable et durable. Le paradigme auquel elle a donné lieu repose sur une opposition fondamentale entre le sacré et le profane (Caillois 1988 [1939]) au sein de tout ordre social. Cette opposition a pour conséquence de diviser la réalité en deux « règnes » qui ne communiquent que lors des cérémonies, des fêtes, dans des temporalités bien définies. D'où une seconde division, celle du temps quotidien et ordinaire d'une part, qui est celui de la reproduction sociale et matérielle, et le temps de la fête de l'autre, des actions sacrées, rituelles, et festives d'autre part (Wunenburger 1977).

De son côté, François-André Isambert définit la fête comme un « temps-milieu » (Isambert 1982) qui serait avant tout une date, une répétition, qui marque le temps de son empreinte. La date festive se distingue du quotidien en ceci qu'elle rassemble et qu'elle libère : par l'excès, la débauche, le retour au chaos primitif, elle permet une régénération du corps social (Caillois 1988 [1939]), un retour à la vie réglée et organisée par les statuts et les rôles de chacun de ses membres.

La remise en question de la dichotomie entre le sacré et le profane au sein des ordres sociaux contemporains a eu pour conséquence de libérer la fête de son rapport au sacré, tout en continuant de la séparer du quotidien. Ainsi, Georges Bataille, dans *La part maudite, essai d'économie générale*, situe la fête par rapport au travail et à la vie journalière dont elle nie les limites et les obligations. Fête et monde profane – comme il continue de l'appeler – constituent alors les deux parties d'un tout qui définit la vie sociale. Cette séparation fête/quotidien continue d'imprégner les différents travaux sur la fête, y compris en géographie. En introduisant en 2013 le numéro spécial « La ville et la fête » de la revue *Cidades*, Paul Claval écrit :

> « La fête rompt la continuité quotidienne de l'existence en ville. Elle s'inscrit dans d'autres temporalités : celles du temps des origines, de la révélation ou de la révolution. Cela se traduit par un changement d'atmosphère et par la mise en place de décors éphémères » (Claval 2013 : 9).

Cette affirmation se retrouve confrontée à une multiplication des fêtes, constatée notamment par Crozat et Fournier qui entendent dépasser cette opposition classique pour parler d' « évènement permanent » (Crozat et Fournier 2005), où les notions et représentations d'une temporalité spécifique – et exceptionnelle – sont planifiées, orchestrées et mises en scène. Ainsi, à Beyrouth comme ailleurs, on constate une multiplication des fêtes et des autres manifestations qui gravitent autour de l' « évènementiel », qu'il s'agisse de soirées « à thème » organisées par des établissements nocturnes, de fêtes de quartiers ou d'opportunités de calendrier (par exemple, Halloween). Ces fêtes sont indépendantes les unes des autres, mais leur somme et leur figuration sur l'agenda hebdomadaire voire quotidien des noctambules lui confère un aspect routinier. Dit autrement, il est toujours possible d'identifier une fête (de lui donner un début et une fin), mais en l'intégrant au temps social, puisqu'elle est le mode de sociabilité majeur des individus qui la font. Ainsi, selon les mots d'Anne Villadary, la fête ne doit pas être vue comme une « essence » reposant sur des ruptures, mais comme une « existence » : quelle que soit sa forme ou son degré de spontanéité, ce qui importe c'est qu'elle continue à désigner des moments de plénitude. Dès lors, la formule de Guy Di Méo qui voudrait que la fête soit un espace-temps « interstitiel » (Di Méo 2001) semble plus juste : elle ne repose pas sur une vision dichotomique de la vie sociale, et récuse l'idée d'un déroulement permanent de la fête.

L'affirmation selon laquelle « la fête est une sortie du quotidien » possède deux niveaux de lecture. Le premier envisage le quotidien comme une temporalité dont la régularité – voire la monotonie – serait rompue par le temps de la fête. Le second niveau considère le quotidien comme un ordre contraignant, un ensemble de repères normatifs, hiérarchiques mais aussi spatiaux et pratiques, qui feraient l'objet d'une abolition ou d'un renversement temporaires.

Le paradigme de la fête comme retournement de l'ensemble des contraintes sociales est un héritage des études bakhtiniennes sur le carnaval, dont l'influence dans les analyses théoriques a été conséquente. En tant que lecteur de Rabelais, Mikhaïl Bakhtine (Bakhtine 1970) propose une analyse de la fête comme réaction subversive aux normes du quotidien, tout en la soustrayant à l'ordre du sacré et aux fonctions presque organiques de régénération et de répit. Au contraire, la fête est un élément fondamental qui se manifeste, notamment au Moyen-Âge, sous la forme du carnaval. Afin d'en comprendre les modalités, il est nécessaire de rappeler la distinction faite par Bakhtine entre la culture populaire et la culture savante. Cette dernière, sérieuse et autoritaire, est la culture de l'ordre dominant. Elle n'est pas exempte de fêtes, mais elles en nient l'esprit et les principes en ceci qu'elles célèbrent une vérité déjà établie (la hiérarchie sociale et les valeurs religieuses notamment) sur un mode sérieux et solennel. L' « esprit de fête » trouve donc refuge dans le temps carnaval, paroxysme de la fête populaire, pendant lequel les participants sont libérés de l'ordre établi – hiérarchique, politique, religieux, économique. Cet aspect libérateur n'est pas une projection mais un vécu concret : les individus mangent et boivent au-delà des besoins du corps. Ainsi, le « monde à l'envers » convoque le rire et le grotesque, qui s'opposent

au sérieux et au solennel. Le mode carnavalesque est celui du retournement et du débordement (Lanne 2012) :

> « Le Carnaval était le triomphe d'une sorte d'affranchissement provisoire de la vérité dominante et du régime existant, d'abolition provisoire de tous les rapports hiérarchiques, privilèges, règles et tabous. C'était l'authentique fête du temps, celle du devenir, des alternances et des renouveaux. Elle s'opposait à toute perpétuation, à tout achèvement et terme.[…] Tous étaient considérés comme égaux, et où régnait une forme particulière de contacts libres, familiers entre des individus séparés dans la vie normale par les barrières infranchissables que constituaient leur condition, leur fortune, leur emploi, leur âge et leur situation de famille » (Bakhtine 1970 : 18).

Le carnaval est donc abolition des rapports hiérarchiques, mais qui « s'oppose à toute perpétuation ». Dit autrement, les débordements, les transgressions, la matérialisation concrète du monde à l'envers ne sont possibles que parce qu'ils sont provisoires. En insistant sur le caractère éphémère du carnaval, Bakhtine circonscrit à nouveau la fête hors du temps social ordinaire. Cette séparation est même nécessaire au mode carnavalesque : c'est parce qu'il est limité dans le temps qu'il porte en lui la possibilité de renversements ou de débordements.

Cependant, le caractère répétitif des évènements festifs et le rôle qu'ils jouent dans les sociabilités, dans les constructions de soi et dans la perpétuation d'espaces de la fête, montrent que cette dernière fait – et doit faire – trace. Ces traces sont de plusieurs natures : elles s'appellent constructions de lieux, perpétuation de discours, circulations d'images, établissements ou renforcements de liens. Elles prennent la forme d'écriture sur les murs, de diffusion de photographies, de constructions de souvenirs, d'élaborations de prochaines fois – on pourrait même dire que la fête porte moins en elle sa propre fin que la promesse de son recommencement. S'il est toujours possible d'identifier le temps de la fête, un avant et un après, ce temps est intégré au reste du temps social.

Bien entendu, les fonctions subversives et cathartiques ne sont pas entièrement absentes de l'expérience festive – à Beyrouth comme ailleurs – mais elles y apparaissent de manière édulcorée : on fait référence à un « besoin de se défouler », à une volonté « d'oublier les soucis du quotidien », ou encore à des transgressions qui résident dans l'excès (de consommation, de dépense) ou dans les comportements (par exemple, dans les lieux de sociabilité homosexuelle). Ces dépassements et transgressions ne sont pas nécessaires à la définition, au ressenti et au vécu d'une fête et surtout, ils n'ont pas pour effet de la séparer du quotidien. Au contraire, la fête produit des modes de consommation, de comportement, mais aussi d'expression et de pensée qui la débordent. Elle n'est pas rupture mais empiètement, elle s'oppose moins à l'ordre du quotidien qu'elle ne tente de s'y insérer. Moment d'intensité, la fête ne s'inscrit pas en négatif d'un ordre social : elle en est son prolongement, elle peut être sa critique, mais pas son abolition

3) Ce que fêter veut dire

Afin d'isoler la fête de la nuit ou de la vie nocturne, il est nécessaire d'identifier les éléments qui en font sa singularité quelles que soient les contextes spatiaux et sociaux dans lesquels elle émerge. Ces éléments, matrices ou pivots font de la fête non pas un objet multiforme mais un phénomène social, une expérience, qui se fonde essentiellement sur le vécu et la décision des individus :

> « Dans la fête, il y a toujours quelque chose qui échappe à l'observation empirique, un accord, une harmonie qui ne sauraient être traduits en statistiques et c'est justement ce 'je ne sais quoi' si peu scientifique qui permet aux participants d'une rencontre ou d'un rassemblement de dire si l'étincelle s'est produite et s'il y a eu fête véritablement ou si cet élément imprévisible a fait défaut (…) » (Villadary 1968 : 11-12).

Si l'entreprise de définition de critères festifs semble hasardeuse, il demeure possible d'isoler certains éléments constants et reconnaissables autour desquels les autres modalités festives (musiques, lieux, ambiances) s'articulent et qui, par définition, permettent un basculement dans l'*état* de fête. *A minima*, j'appelle fête un moment borné dans l'espace et dans le temps – sans en être totalement isolé – que l'on peut résumer selon la formule épurée reprise par Gwiazdzinski en une « partie de plaisir, ou toute cause de vif plaisir » (Gwiazdzinski 2013 : 319). Ainsi, quelles que soient les causes, les mécanismes de préparation, les configurations spatiales de la fête, elles sont le lieu de réjouissances : la notion de plaisir y est centrale.

La place du plaisir dans la fête a été étudiée par Yves Michaud dans son ouvrage sur Ibiza. Il considère l'île comme le lieu par excellence de la fête, l'archétype de ce qu'il nomme « l'industrialisation du plaisir »[33]. Par industrialisation, entendons un changement dans la manière d'accéder au plaisir : il peut être programmé, notamment au travers des fêtes et des évènements, il est souvent proposé et décliné en une infinité de formes, devenant par exemple un argument de marketing urbain[34]. Cela signifie que le plaisir des fêtards est en grande partie le résultat d'une logique marchande et d'une offre standardisée – mais que cela n'empêche pas un réel plaisir.

Les fêtes telles qu'étudiées à Beyrouth – ayant donc lieu dans des établissements nocturnes – procurent différentes stimulations sensorielles : la vue, l'ouïe, le toucher sont sollicités ensemble. En ceci, elles garantissent plus ou moins le plaisir qui touche aussi aux affects, à l'émotion, aux sentiments. Si le plaisir n'est pas durable, il possède un potentiel libérateur qui est moins un affranchissement pur et simple de toutes contraintes que leur relâchement, leur éloignement, ou une possibilité de transgresser les normes. L'exemple du Mardi-Gras de la Nouvelle-Orléans ne dit pas autre chose : en plus du plaisir sexuel, ces festivités sont l'occasion de laisser s'exprimer une partie de son soi social habituellement dissimulée parce que considérée comme déviante (Redmon 2003 ; Becker 1985 [1963]).

Enfin, si le plaisir n'est pas propre à la fête, l'intensité de ce dernier agit comme un repère de ce qui est fête. L'intensité n'est pas uniquement la rencontre de différentes « catégories » de plaisir, elle est leur cristallisation, à un moment et dans un lieu particulier, autour des interactions qui se

[33] Qui, dans ce cas précis, se mêle aussi avec une industrialisation du tourisme.
[34] Voir à ce propos le numéro spécial « Plaisirs urbains » de la revue *Urbanités*.

jouent dans la fête. Elle peut se définir comme « la force de conscience d'un groupe à se concevoir en tant que groupe à un moment donné » (Lanne 2012 : 56). Cette intensité intervient à un niveau individuel (il y a du « beaucoup » et du « trop » dans la fête), et à un niveau collectif, ou du moins pluriel : dans tous les cas, il s'agit de plénitude, et d'une plénitude conscientisée. Cela signifie que lors d'une fête, il y a une conscience d'être un groupe, dans la mesure où ce groupe participe à un tout : « we were a party community » m'explique un jour une noctambule[35] à propos des « PC Parties » organisées à Beyrouth entre 2010 et 2014. Cette notion de « communauté » est à entendre comme un ensemble de personnes qui sont unies par des liens, ici qui partagent la plénitude de la fête, sans nécessairement lui préexister. Ce partage est visuellement reconnaissable par une disposition particulière : une foule concentrée, tournée dans un même sens pour voir ou entendre la même chose, ou en cercle pour se voir elle-même.

Le plaisir a beau être au centre de la fête, il demeure à la discrétion des individus. Cet extrait d'entretien le montre :

« *Je ne suis pas trop de ceux qui rentrent dans la fête. J'ai besoin de recul (…). Parfois je m'exclus moi-même, pour voir les autres* » (Entretien 18, 28/04/2014).

Ainsi la notion de groupes ou de communautés formés par et pour la fête n'est pas figée : il est possible de s'en extraire, d'arriver ou de quitter la fête, d'adhérer ou non à son intensité. Dit autrement, on peut être physiquement *dans* la fête sans pour autant la *faire.* Il faut donc ajouter au moment identifiable d'une intensité sociale faite de plaisir un basculement, une décision, que Pierre Bourdieu semble avoir saisi lorsqu'il considère que la fête est « quelque chose que l'on crée de rien ou avec des riens, à partir de la décision pure d'être en fête » (Bourdieu 1965 : 49)

Il n'y a donc pas besoin de beaucoup d'éléments ou d' « ingrédients » pour qu'émerge la fête, en revanche il faut décider de la faire, d'y adhérer. Ce caractère arbitraire et « décisoire » (Villadary 1968) constitue alors le second pivot de la fête, ici au sens littéral du terme : une constante, un axe autour duquel tout s'organise, sur lequel on peut tourner, donc basculer dans la fête : ce basculement permet de dire s'il y a eu fête ou non, même dans des endroits ou à des moments peu opportuns. Il y a fête à partir du moment où les individus décident de la faire : en tant qu'action et que mise en œuvre, elle est aussi performance.

Dans ces moments où « c'est la fête », le temps semble échapper aux individus, trop occupés à vivre, à *faire* la fête. Or ce temps se distingue du temps quotidien, non en raison d'une rupture totale ou d'un renversement des normes, mais parce qu'il possède quelque chose de la suspension, de l'ouverture, du possible et du devenir. La fête est donc une intensité sociale qui, si on décide d'y entrer, ouvre sur une expérience d'un espace-temps sensible, permissif, propre à l'ambiance de la fête : d'une certaine manière le temps semble s'y arrêter et s'y étirer. Cette dernière caractéristique universelle à toute fête, comme un état non pas d'isolation mais d'entre-deux, peut être comprise comme liminalité.

La liminalité a été théorisée par l'anthropologue Arnold Van Gennep qui, en étudiant les sociétés rurales, a établi un schéma général des rituels qui marquent le changement de statut et qu'il

[35] Notes de terrain, octobre 2015.

nomme les « rites de passages » (Gennep 1992 [1909] ; Fourny 2013). La phase liminaire est décrite comme une phase transitoire et incertaine, ouverte par définition à une grande diversité de possibilités. Il s'agit donc d'une zone frontalière, qu'elle soit temporelle ou spatiale (Fourny 2013). Longtemps méconnue des chercheurs en sciences humaines et sociales, la liminalité a été redécouverte par Victor Turner[36] (Turner 1969 et 1986) qui considère le liminaire comme une condition – ce qui est temporairement en dehors des statuts, des catégories, des normes – qui provoque un état de la société qu'il nomme *communitas*. La *communitas* se distingue du temps ordinaire : les individus sont fortement liés, dans une absence de hiérarchie et de structure. En tant qu'expression de la *communitas*, la fête serait une modalité particulière – sublimée, en quelque sorte – de la société. La lecture qu'a Turner de la liminalité atténue ainsi la césure entre la société et la fête, privilégiant la pensée de l'entre-deux.

Le concept est plus récemment sorti des cadres géographiques et disciplinaires dans lesquels il a été élaboré, pour devenir pertinent à l'échelle d'une société voire d'une civilisation entière, ou d'une large portion de l'espace (Thomassen 2014 ; Szakolczai 2015). Ainsi, la liminalité

> « refers to moments or periods of transition during which the normal limits to thought, self-understanding and behaviour are relaxed, opening the way to novelty and imagination, construction and destruction » (Thomassen 2014 : 1).

L'usage moderne (Thomassen 2014) de la liminalité et la multiplication de ses champs d'application ne doit pas faire oublier quelques caractéristiques essentielles. Tout d'abord, la liminalité est une expérience : elle se vit, elle est selon Agier un « état sensible » (2000) parce qu'elle est perceptible depuis les corps même. Cette expérience peut être le changement des rapports sociaux ou spatiaux dans des moments et des lieux circonscrits, tels que les pèlerinages, ou les plages (Andrews et Roberts 2012). Que la liminalité soit davantage de l'ordre d'un moment ou d'un espace, elle nécessite toujours – et c'est la seconde caractéristique – le franchissement d'un seuil, qui dans le cas de la fête a été identifié comme la « décision d'être en fête ». Une fois ce franchissement effectué, le temps, les normes de rapports sociaux ou de rapports à l'espace sont en suspension : non pas effacés ou stoppés, mais potentiellement modifiables. Cet état de suspension confère aux individus une capacité de subvertir la norme ou simplement de la questionner, de retravailler leurs identités complexes, d'énoncer celle qu'ils choisissent d'incarner à ce moment précis. Pour revenir aux travaux d'Agier, la liminalité n'est pas un moment innocent mais la potentialité d'autre chose. Elle constitue donc bien « la forme universelle du carnaval » (Agier 2000 : 229) qui va différencier la fête du reste du temps social. La fête peut surgir, ou être convoquée presque n'importe où et n'importe quand. Mais c'est lorsqu'elle se déploie dans son cadre privilégié et préétabli – à savoir, ce que je regroupe sous le terme de « vie nocturne » – qu'elle sera plus particulièrement étudiée.

Isolée de sa définition la plus courante – la sortie du quotidien – la fête peut être entendue comme un moment singulier par son caractère décisoire (Villadary 1968), le plaisir qu'elle suscite et la liminalité qui lui permet d'être et de devenir. Elle peut donc se retrouver dans des contextes bien

[36] Travaux auxquels fera notamment référence Michel Agier dans son étude sur le carnaval de Bahia.

différents, même si l'univers des bars et de boîtes de nuit tendent à faciliter, voire à provoquer son déploiement.

La fête et la vie nocturne ne doivent cependant pas être comprises comme synonymes. La fête est une expérience, à la fois sensible, sensorielle et cognitive. Elle est observable, elle peut se répéter ou se reproduire. Par définition, la fête est aussi une expérience géographique, car elle est observable dans l'espace, localisable, et elle transforme son environnement. Ces « effets spatiaux » sont le changement (temporaire ou permanent) du sens des lieux, une redéfinition des relations entre identités et territoires, ou encore la mise en valeur patrimoniale, idéelle, commerciale de celui-ci. La fête comme expérience possède son cadre d'occurrence privilégié, la vie nocturne, avec qui elle partage aussi la consommation de diverses substances (alcool, drogue). Elle est donc considérée ici comme une modalité particulière de la vie nocturne dont la construction en tant qu'objet de recherche peut être récapitulée par le schéma suivant :

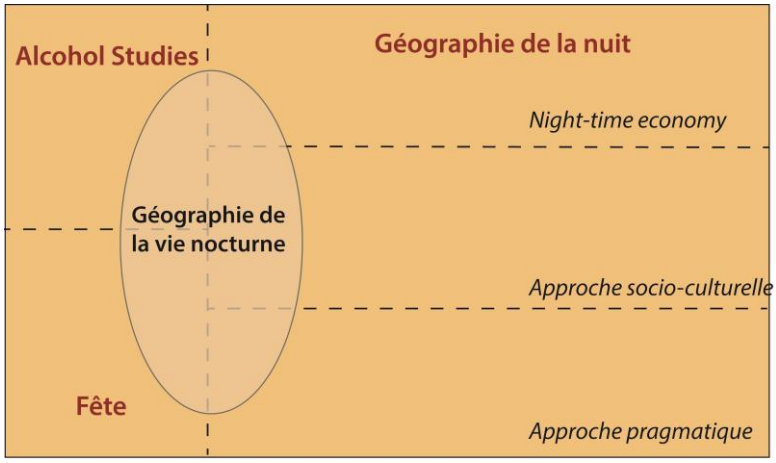


Figure 2 : Schéma récapitulatif situant l'objet de la recherche
M. Bonte, 2017

Entendue comme espace physique (*nightscape*), la vie nocturne est aussi un univers social aux dimensions multiples. Elle implique différents acteurs (individus, institutions, entreprises), qui jouent un rôle varié (production, consommation, régulation, par exemple) et qui occupent des positions de prestige, de marginalité, d'ancienneté ou d'avant-garde. Il s'agit donc de parvenir à analyser la structure de ces relations, hiérarchiques, de proximité ou de connivence, et de pouvoir, qui se jouent entre les individus et les groupes. Et, plus encore, il est question de saisir ces relations dans leur traduction spatiale, c'est-à-dire dans l'espace (nocturne) qu'elles produisent et modifient mais qui dans le même mouvement les institue et les façonne en retour. En d'autres termes, il s'agit bien de faire une géographie de la vie nocturne, soit étudier la « dimension spatiale du social », (Lussault 2006), selon sa définition la plus concise et la plus complète. Quels sont les cadres théoriques les plus pertinents pour saisir ensemble les caractéristiques sociales et spatiales de la vie nocturne, leurs influences mutuelles, leurs évolutions et leur portée au-delà de cet « univers » ? Afin de saisir des espaces de relations et d'actions en commun, la sociologie a proposé les notions de champs (Bourdieu 1972, 1980, 1984b, 1985) et de mondes sociaux

(Becker 1988). La partie suivante s'attache donc à explorer ces concepts pour se demander s'il est possible d'envisager un discours géographique sur Beyrouth en termes de « champs nocturnes » ou de « mondes nocturnes ».

III) Saisir la nuit : Dialogues sur les notions de monde et de champ

L'étude géographique de la vie nocturne à Beyrouth s'attache à comprendre les relations entre un espace (le *nightscape*) et les acteurs qui le produisent et le fréquentent. Cette démarche entend également analyser la structure interne des territoires et des groupes d'individus, ce qui implique de comparer les différents quartiers de nuit et leurs modalités d'émergence, d'identifier les catégories d'acteurs et leurs relations de pouvoir, de hiérarchie ou de connivence. Afin de saisir les multiples dimensions sociales et spatiales de la vie nocturne, l'objet de cette troisième partie est d'explorer la notion bourdieusienne de « champ » et de la confronter à celle des « mondes » de Howard Becker, en ce qu'elles constituent deux cadres théoriques pour penser les relations sociales qui se structurent autour d'une activité ou d'un domaine. Ce dialogue est suivi de la définition du concept d'ethos comme une somme de principes qui permettent d'analyser la dimension idéelle de la vie nocturne.

Mener une démarche géographique en ayant pour principaux outils théoriques des notions élaborées par des sociologues peut relever d'une gageure, d'où la nécessité de préciser l'usage que je fais de ces théories. Il ne s'agit pas d'effectuer l'exégèse de la production scientifique des auteurs ni de réduire l'emploi des notions à une « invocation » qui consiste à les placer à des moments opportuns. Je me place davantage dans une démarche d'élaboration (Hannah 2000), avec l'ambition d'expliciter un cadre théorique en le mettant à l'épreuve du terrain, en discutant ses éventuelles limites, ou en précisant les apports de l'empirisme. En reprenant ici à mon compte la posture qu'observe Matthew Hannah vis-à-vis de Foucault, je dirais que l'on peut choisir une « troisième voie » dans l'étude des auteurs majeurs des sciences humaines et sociales, qui mêle lecture approfondie et confrontation aux données de terrain, ces deux aspects de la recherche se complétant et permettant un réel apport analytique.

A) La vie nocturne comme champ géographique

1) Penser l'espace avec Bourdieu ?

Les analyses de Bourdieu sont plutôt timides en géographie (Thrift 1996 ; Butler & Robson 2001 ; Painter 2000 et 2002 ; Cailly 2004 et 2007, Di Méo et Buléon 2005), puisque le sociologue n'a pas été un penseur de l'espace au même titre que, par exemple, Michel Foucault (Cresswell 2002). Son entrée tardive dans le *Dictionnaire de la géographie et de l'espace des sociétés* est ainsi justifiée : Bourdieu accorde « une faible valeur explicative à l'espace dans la compréhension des phénomènes sociaux » (Lévy et Lussault 2013 : 137), et fait part d'une vision assez peu flatteuse de la géographie, qu'il a longtemps considérée comme une « abdication empiriste » (Bourdieu 1984a).

Lorsque Bourdieu emploie le terme d'espace, c'est donc essentiellement dans un sens métaphorique :

> « on peut ainsi représenter le monde social sous la forme d'un espace (à plusieurs dimensions) construit sur la base de principes de différenciation ou de distributions constitués par l'ensemble des propriétés agissantes dans l'univers social considéré (…). Les agents et les groupes d'agents sont ainsi définis par leurs positions relatives dans cet espace » (Bourdieu 1984a : 3).

L'espace social de Bourdieu permet aux individus de se positionner en fonction d'un certain nombre d'attributs dépendant eux-mêmes de la possession de capital économique, culturel et social, et d'évaluer le positionnement des autres. À l'inverse, l'espace géographique fonctionne la plupart du temps comme le miroir des rapports sociaux. Ce n'est donc pas « l'entrelacement complexe de relations entre des groupes sociaux et des espaces » – l'espace dans sa dimension aussi verticale – comme l'entendent Guy Di Méo et Pascal Buléon dans *L'espace social. Lecture géographique des sociétés* (2005 : 73). Cette vision du monde social a évolué à partir de la collaboration avec Loïc Wacquant (Bourdieu 1992b). Le lien entre espace social et espace géographique est posé plus clairement dans le texte « Effets de lieu » (Bourdieu 1993) : les individus sont situés en un lieu et occupent une place.

La place n'est donc pas neutre, elle traduit les hiérarchies et les distances sociales[37]. Cette traduction que Bourdieu appelle « l'effet de naturalisation » (puisqu'une fois inscrites, ces différences et injustices semblent sorties d'un ordre naturel) constitue l'un des apports importants de sa sociologie à la discipline géographique. Dans le même texte « Effets de lieu », il pose les jalons de l'appropriation spatiale comme objet de lutte, en identifiant différents « profits d'espace » (localisation, occupation, valeur symbolique de l'espace par exemple). Le fait d'accéder à ces « profits d'espace » dépend de la dotation en capital (économique, social, culturel) et provoque des « effets de lieu[38] » : relégation, ou entre-soi.

[37] La différence entre lieu et place est réexploitée entre autres par le géographe Tim Cresswell dans son ouvrage *In Place/Out of Place* (Cresswell 1996) dans lequel il analyse la double relation entre l'espace géographique et la société : ils se façonnent et s'influencent mutuellement. Il dépasse en ce sens la vision de Bourdieu qui ne voyait l'espace que comme le lieu d'inscription des différences sociales, des injustices et des violences symboliques.

[38] Les inégalités spatiales ont été pensées par les géographes bien avant Bourdieu, mais sa théorie permet de réfléchir au rôle de l'espace dans la production des inégalités. C'est notamment avec la notion de « capital spatial » que Jacques Lévy accorde aux individus une marge de manœuvre indépendante d'une dotation en capital économique, social ou culturel.

Les démarches géographiques élaborées à partir de la pensée de Bourdieu ont également montré l'intérêt du concept d'habitus, que l'on peut rapidement définir comme un ensemble de dispositions sociales acquises et intériorisées qui orientent les pratiques. L'habitus permet d'étudier le rapport à l'espace des acteurs sociaux, et la manière dont le corps est engagé dans les comportements spatiaux. Il fonctionne en effet comme le réceptacle et l'instrument de reproduction de la domination (Cresswell 2002 : 380). Le concept d'habitus a par exemple alimenté les réflexions sur le mode d'habiter (Cailly 2004 ; Semmoud et Frey 2007). Regroupant les modèles résidentiels, les sensibilités géographiques, les lieux de pratiques, le mode d'habiter serait le résultat d'une intériorisation des structures socio-spatiales qui en retour contribuent à modifier l'espace[39] ou peuvent être considérés comme des modes de résistance ou de micro-résistance face à divers processus de domination (Hillier & Rooksby 2005).

2) La théorie des champs pour penser le monde social

Bourdieu analyse le monde social comme étant séparé en différents espaces sociaux plus ou moins autonomes les uns des autres, ayant chacun leurs normes et leur culture spécifique. Ces espaces sociaux sont appelés champs, ils ont leurs logiques et leurs enjeux mais aussi un certain nombre de principes. Ce qu'il faut retenir avant tout, c'est que le champ est un espace relationnel, voire concurrentiel, structuré par un certain nombre d'acteurs (individus, institutions par exemple) ayant chacun une position (et donc un rôle) déterminée dans le champ. Ces acteurs travaillent à maintenir leur position (lorsqu'elle est dominante), à la changer, ou à remettre en question le mode de répartition des acteurs à l'intérieur du champ. Le concept de champ est considéré par Bourdieu comme un outil méthodologique pour qui prétend étudier l'homme en société. Il permet en effet d'articuler les exigences de la description d'un champ (indispensable pour l'homme de terrain qu'il était) et celles de l'analyse des propriétés et des contraintes de ceux qui évoluent dans le champ.

Inspiré de la « field theory » de Kurt Lewin (Lewin 1951), le champ apparaît pour la première fois en 1966 dans un article intitulé « Champ intellectuel et projet créateur » (Bourdieu 1966). La notion désigne alors la micro-société que constitue le monde des artistes à l'intérieur du monde social, un « espace structuré de positions ». Par la suite, le champ est défini comme un « système de relations objectives entre des positions » (Bourdieu 1972), chacune des positions à l'intérieur du champ étant définie par le capital spécifique détenu par les individus. La notion est progressivement construite comme une méthode scientifique qui s'oppose à la typologie. Elle est ainsi une porte d'entrée pour l'étude de la société, que Bourdieu considère comme étant une imbrication de champs (champ économique, sportif par exemple), certains champs pouvant être articulés les uns aux autres. La richesse analytique des champs, en ce qu'elle permet de penser le

[39] Par exemple, le modèle résidentiel périurbain peut se comprendre comme un habitus, de la même manière que la gentrification qui doit être comprise comme étant un nouveau mode d'habiter dominant et exercé par des individus dotés d'un capital économique et culturel importants (Bridge 2001 ; Butler & Robson 2001 ; Ley 2003).

relationnel, est reconnue par de nombreuses disciplines, sans pour autant avoir été réellement exploitée par la géographie.

3) Les champs, une notion géographique ?

Malgré la faible utilisation de la théorie des champs par les géographes (Hanquinet, Savage & Callier 2012), il semble possible d'établir une correspondance entre l'espace métaphorique des champs d'une part, et l'espace géographique d'autre part (Lévy et Lussault 2006). Dire qu'un champ social peut avoir une existence localisable revient à le considérer comme un outil dynamique pour comprendre l'ancrage spatial des phénomènes sociaux tout en admettant la mobilité des agents du champ.

La correspondance entre l'espace métaphorique des champs et l'espace géographique peut s'appuyer également sur une autre acception de la notion développée par Roger Brunet dans son dictionnaire *Les mots de la géographie* (Brunet 1992). Le champ y est défini comme

> « [l']aire d'extension ou d'action d'un phénomène, d'un processus, au sens physique ou au sens figuré ; plus précisément, portion de l'espace dans laquelle agissent des forces d'un genre déterminé : champ culturel, le champ d'une religion » (Brunet 1992 : 91).

De la même manière que l'espace social, « le Monde entier est structuré par une grande abondance de champs de toutes tailles » (*Ibid.*). En d'autres termes, tout lieu est plongé dans un certain nombre de champs, chaque champ englobe différents lieux, et tout individu peut appartenir à différents champs. Dans sa définition, Brunet pense la structure, le déplacement et l'évolution du champ dans le temps :

> « Ils ont des centres, des axes et des cheminements, des vides ou des lacunes, des fronts qui fluctuent plus ou moins, en expansion ou en retrait, comme les bords d'une flamme dont le dessin général, pourtant, demeure » (Brunet, 1992 : 91).

Si Bourdieu n'a pas explicitement pensé la correspondance spatiale des champs, elle a été effectuée pour les espaces du champ culturel à Bruxelles (Hanquinet et al. 2012), ou par Brunet lui-même lorsqu'il mentionne le champ économique dans le développement de sa théorie (1992 : 92). Le champ des grandes écoles a également été l'objet de l'attention de Bourdieu (1989) : il est ainsi possible d'envisager la spatialité de ce « corps » en se demandant où sont situées ces écoles, en s'interrogeant sur les phénomènes de centralité, de mise à distance, etc.

Le lien entre le champ sociologique et le champ spatial est ici posé comme point de départ pour mener une étude géographique de la vie nocturne à Beyrouth. Il est envisagé comme une notion descriptive et analytique possédant certains principes qui permettent d'attirer l'attention sur des phénomènes sociaux et spatiaux.

4) Principes des champs

Si Bourdieu défend le principe selon lequel les concepts sont provisoires et doivent s'enrichir des différentes études de terrain, plusieurs principes propres au champ permettent d'envisager avec plus de précision une partie du cadrage conceptuel proposé.

Le relationnel

Le fait que le champ soit un espace de relations sociales implique tout d'abord que les acteurs sont positionnés dans le champ. Ainsi, « les notions de champ et de positions sont absolument interdépendantes : on ne peut définir l'un que par l'autre » (Bourdieu et Wacquant : 143). Il y a donc au sein d'un champ ceux qui occupent les positions dominantes, qui détiennent le capital spécifique au champ le plus important, et qui auront tendance à vouloir conserver leur position. Ils s'opposent aux acteurs les moins pourvus en capital qui sont en situation de dominés et qui ont le choix entre s'en accommoder ou se lancer dans des stratégies de subversion, ou de critique, pour remettre en cause la définition du capital spécifique. La métaphore des joueurs permet de comprendre cette alternative :

> « les joueurs peuvent jouer pour augmenter ou pour préserver leur capital, leurs jetons, c'est-à-dire conformément aux règles tacites du jeu et aux nécessités de la reproduction et du jeu et des enjeux ; mais ils peuvent aussi travailler à transformer, partiellement ou totalement, les règles immanentes du jeu. (…) ils peuvent par exemple chercher à altérer la valeur relative des jetons (…) et à valoriser l'espèce de capital dont ils sont particulièrement pourvus ». (Bourdieu et Wacquant 1992 : 144).

Il existe une troisième voie, moins développée par l'auteur, mais qui consiste en l'augmentation d'un capital spécifique pour grimper dans la hiérarchie du champ. Ainsi, le champ n'est pas uniquement un champ de forces hiérarchisé, dans lequel les individus sont attirés comme de la limaille (Champagne et Christin 2012) mais un champ de lutte visant à changer soit les caractéristiques du champ (par exemple, une vie nocturne alternative contre une vie nocturne *mainstream*), ou visant à changer son propre capital pour ensuite changer de position. Dans tous les cas, cela suppose une grande maîtrise du champ de la part des individus, sous peine de ne pouvoir y évoluer comme ils le souhaitent.

La position dans le champ dépend du capital mais aussi de l'habitus, « système de schèmes de perception, de pensée, d'appréciation et d'action », qui se retrouve dans les manières de faire, de dire, de se tenir, de parler et de marcher. Il engendre donc des pratiques qui sont plus ou moins attendues et sanctionnées : « sous peine de s'y sentir *déplacés*, ceux qui pénètrent dans un espace doivent remplir les conditions qu'il exige tacitement de ses occupants » (Bourdieu 1993 : 166). Par « déplacé » (*Out of Place*), on comprend que le positionnement dans un champ, surtout le champ de la nuit qui est celui de l'interaction et de la coprésence, dépende d'une attitude et d'un comportement qui peut être déclassant. Précisions toutefois ici que le champ nocturne dans son acception spatiale est divisé en divers lieux et que les comportements attendus varient d'un

établissement à l'autre. Cette structure du champ permet alors de penser la multipositionnalité[40] à savoir le fait pour un individu d'avoir plusieurs « casquettes », éventuellement plusieurs positions dans un champ.

Il faut enfin penser toute production, toute création ou performance en relation avec les propriétés et les contraintes de ceux qui évoluent dans un champ donné : il s'agit de « l'effet de champ » (Bourdieu 1984b). Si la notion de champ nocturne est envisagée à Beyrouth, cela signifie que toute ouverture d'établissement se comprend par rapport aux autres emplacements d'établissements, à la concurrence, aux représentations qui sont liées au quartier choisi, au positionnement du propriétaire dans le « milieu de la nuit ». Ainsi, « penser en termes de champs, c'est penser relationnellement » (Bourdieu 1992b : 72).

Le capital

Empruntée au lexique économique, la notion de capital possède trois déclinaisons : le capital économique, le capital culturel, et le capital social[41]. Ces trois formes de capital sont susceptibles d'être converties en capital symbolique, c'est-à-dire en une possession reconnue comme valorisée et valorisante, notamment à l'intérieur d'un champ. Cela apporte de l'estime, de la reconnaissance, du crédit. Il s'agit donc de propriétés objectivées (contrairement à l'habitus qui est incorporé) et qui ne sont pas toutes actives, ou ne sont pas activées en même temps (ce qui autorise la multipositionnalité). Dit autrement, c'est le champ particulier qui détermine les propriétés du capital qui sont pertinentes et qui dans le champ vont fonctionner comme capital spécifique.

L'autonomie d'un champ

Le champ peut être considéré comme autonome dans la mesure où il possède ses propres règles, ses « enjeux spécifiques » (Bourdieu 1984b), et ses propres mouvements contradictoires. Il est ainsi possible de l'isoler, d'identifier le moment de son émergence et de mesurer son évolution. Dans le cas de la vie nocturne, les enjeux semblent multiples : maintien et expansion des territoires nocturnes et de leur rentabilité économique, utilisation du champ comme cadre d'expression – enjeu dépassant ici le simple univers de la nuit. Il peut également être question de luttes autour de la définition légitime du champ : est-ce un espace d'insertion sociale et de sociabilités, sachant qu'il est aussi synonyme d'anonymat (par rapport à son cadre familial notamment) pour certains ? Est-il un espace de défoulement, ou un espace de performances, de présentation de soi ? Est-ce un réel espace d'expression, de libertés qui n'existent pas ailleurs, malgré les contraintes qui pèsent à l'intérieur du champ même ? C'est bien parce qu'il y a des visions différentes du champ, qu'il y a aussi des luttes pour faire valoir ces visions : c'est aussi ce rapport de force qui fait l'autonomie du champ. Cette autonomie n'est jamais absolue (Bourdieu et Wacquant 1992 : 148) les individus doivent composer avec l'existence d'autres champs (politique, religieux dans le cas de Beyrouth) : ils peuvent agir de concert ou au contraire

[40] *Séminaires*, 1er juin 1972.

[41] Le capital social désigne des ressources liées à la possession d'un réseau de connaissances, ou de reconnaissances sociale, ou encore d'appartenance sociale (transposé à la vie nocturne, on pourrait appeler cela un « carnet d'adresses »).

s'opposer sur des logiques précises (l'exemple le plus connu concernant la consommation d'alcool).

Les limites du champ

La question des limites du champ est essentielle selon Bourdieu, car elle risque souvent d'être mal posée. Il n'est pas question de découper dans la réalité une partie que l'on cherche à étudier : « penser aux limites d'un champ c'est penser en termes statistiques et réalistes alors qu'il faut penser en termes dynamiques » (*Séminaires* : 18). Face à cette question, Bourdieu préfère admettre que

> « la demande de délimitation est une demande réaliste à laquelle on ne peut pas répondre scientifiquement dans la mesure où la définition des limites fait partie de l'objet de la recherche, quand ce n'est pas l'objet même de la recherche » (*Ibid.* : 16).

Les champs ne sont donc pas des ensembles fermés ; ils luttent aux frontières, échangent entre eux. Et c'est précisément le terme géographique de frontière, avec ce qu'il suppose de liens transfrontaliers, d'effets spatiaux, que Bourdieu choisit, en admettant du même coup que le champ puisse avoir une réalité spatiale :

> « La question des limites géographiques d'un marché peut être pertinente : il arrive que des limites théoriques du champ soient définissables en termes de limites géographiques » (*Ibid.*: 19).

Brunet ne disait pas autre chose : les champs ont des fronts qui « fluctuent », en « expansion ou en retrait, comme les bords d'une flamme dont le dessin général, pourtant, demeure » (Brunet 1993 : 91). De la même manière, le *nightscape* a été présenté dans l'indétermination de ses limites : la période de transition entre le jour et la nuit est longue, et les quartiers nocturnes sont eux-mêmes relativement éphémères. On peut donc envisager la labilité et le déplacement des territoires de la nuit. C'est par cette métaphore que beaucoup d'études sur la nuit ont débuté : elle pourrait bien être une frontière, mais pas parce qu'elle doit être conquise par le jour. Elle est en elle-même un univers, un champ aux limites dynamiques qui conquiert et modifie les espaces et la vie sociale de ses pratiquants.

Les limites du champ ne permettent pas uniquement de réétablir une correspondance spatiale avec la métaphore de Bourdieu : la question des limites sociales du champ est aussi essentielle. Il faut en effet s'acquitter de « droits d'entrée » pour faire partie d'un champ et être reconnu. Il s'agit d'une loi générale, à laquelle il faut ajouter que les acteurs travaillent sans cesse à exclure des concurrents, produire des critères de reconnaissance, inclure par cooptation. Enfin, le principe de la limite – dynamique du champ – réitère le lien entre ce dernier et l'habitus, qui permet de rendre compte des contraintes qui pèsent sur les nouveaux entrants. S'ils ne possèdent pas les « codes », ne disposent pas pleinement d'un habitus adapté et ont un comportement inadéquat, ils risquent d'être « déplacés » (Bourdieu : 1993).

L'espace des possibles

La question des possibles du champ est moins détaillée par Bourdieu que le reste des principes retenus. C'est en expliquant la structure du champ littéraire que le sociologue admet les potentialités à l'intérieur d'un champ. L'espace des possibles dans un champ serait

> « l'espace orienté et gros des prises de position qui s'y annoncent comme des potentialités objectives, des choses « à faire », « mouvements » à lancer, revues à créer, adversaires à combattre, prises de position établies « à dépasser », etc » (Bourdieu 1992a : 326).

Il s'agit donc d'un ensemble d'initiatives et de positionnements intentionnels, novateurs, une forme de marge de manœuvre laissée aux agents du champ, à condition qu'ils se soient acquittés du droit d'entrée dans le champ. Rapporté à la nuit, cela peut concerner la production : ouverture dans un quartier encore peu fréquenté, invention d'une soirée à thème inédite, ou provocatrice, comportements transgressifs du côté des noctambules. Ce qui peut donc revenir à repousser les limites du champ.

On peut élargir la notion comme le fait Bourdieu à l'ensemble des usages possibles (Bourdieu 1992 : 327) du champ, ou, dit autrement, à la portée de la vie nocturne au-delà de son propre cadre. En effet, l'univers nocturne autorise, se fait espace d'expression ou espace critique et politique, selon le sens que l'on donne à nos actes (Fouquet 2013) : contestation d'un ordre établi qui ne convient pas, engagement pour les droits d'une minorité ethnique ou sexuelle, par exemple. De la même manière que la production dans le champ littéraire a dépassé ce dernier en se considérant comme engagée, le champ nocturne peut être un espace de prise de position et d'action dont le rayonnement atteint d'autres champs.

5) Les perspectives d'une géographie des champs nocturnes

L'utilisation de la théorie des champs pour avoir une approche géographique de la vie nocturne à Beyrouth permet de comprendre la structure de cet univers, les liens entre les différents acteurs, et les logiques qui expliquent son organisation spatiale. Cependant, une démarche d'élaboration (Hannah 2000) invite à penser que le champ n'est pas l'unique mode d'organisation des activités productives et des relations sociales. En tant que concept forgé par Bourdieu, le champ n'est d'ailleurs pas nécessairement observable dans toute société (Lemieux 2011). Il convient de ne pas oublier l'ancrage historique et géographique de la notion – défini par Cyril Lemieux comme celui d'une « culture européenne moderne » – et donc, de ne pas chercher une adéquation parfaite entre le concept et la réalité observée sur le terrain (Lemieux 2011 : 76). Pour autant, la théorie des champs apporte une grille d'interrogation pertinente non sur l'ensemble de la vie nocturne, mais sur un de ses aspects majeurs, à savoir l'offre de loisirs. Cela revient à considérer entre autres la vie nocturne comme un secteur d'activités et permet de dégager quelques axes de problématisation potentiels. Le premier concerne la structure à la fois sociale et spatiale du champ : l'enjeu est d'identifier les différents acteurs qui constituent le champ – et qui donc travaillent dans les établissements nocturnes – tout en analysant leur position, leur trajectoire, mais aussi leurs relations de concurrence. Le deuxième axe possible est celui de l'émergence du champ, et donc de sa mise en perspective historique : quand et comment les loisirs festifs

nocturnes sont apparus à Beyrouth ? Quelles ont été les conditions de possibilités (politiques, économiques, sociales) de l'émergence du champ nocturne ? Un troisième niveau de questionnement concernerait les conditions d'entrée dans le champ, en se demandant quelles sont les ressources – la dotation en capital – nécessaires pour s'y faire une place.

B) La théorie des champs à l'épreuve des mondes sociaux

La théorie des champs appliquée à la vie nocturne considère cette dernière comme un espace social de relations où les individus auraient une position plus ou moins intégrée, plus ou moins avantageuse, avec des rôles, des actions différentes mais qui ont toutes pour but la survie du champ. Or, leur emploi réduit la vie nocturne à l'offre d'établissements ou de soirées, et admet *a priori* que les dynamiques de concurrence et de pouvoir en sont les principes organisateurs majeurs. Face à de tels constats, il est courant d'apposer au champ la notion de monde social (Pessin et Becker 2006), cette dernière étant généralement considérée comme une alternative plus souple et « plus optimiste » (*Ibid* p. 165). *A minima*, un monde social peut se comprendre comme un univers – aux contours peu figés – d'individus centrés sur une activité collective, qui communiquent et agissent de manière plus ou moins concertée (*Ibid* p. 168). Parler de la vie nocturne en termes de mondes sociaux permet d'en penser l'unité et les caractéristiques, en faisant du changement et de la labilité un de ses principes majeurs.

Un cadrage théorique précis de ce que pourrait être le monde de la vie nocturne ou le « monde de la nuit » à Beyrouth implique d'abord de se défaire d'un certain nombre de représentations associées à ce terme. En effet, dire « le monde de la nuit » revient à convoquer – quel que soit le contexte géographique – un imaginaire relativement partagé et ambigu. Dans le langage courant, « monde de la nuit » renvoie en premier lieu à un ensemble d'activités plus ou moins légales telles que le trafic et la consommation de drogues, la prostitution, la contrebande, le tout assigné à des espaces marginaux, cachés, « mal famés » : les « bas-fonds », les « quartiers réservés ». Cette circonscription sociale et spatiale *a priori* du « monde de la nuit » possède son revers situé aux antipodes : fréquenter le « monde de la nuit » relève aussi d'un privilège. Il suppose que l'on possède les moyens économiques et les relations pour être admis dans les « cercles fermés » des « hauts lieux » de la nuit, où les termes « VIP », « Jet-Set » illustrent un univers fait de richesses et de dépenses, dans lequel pourtant des activités aussi douteuses sur le plan légal (drogue, prostitution, pour reprendre les mêmes exemples) semblent plus facilement acceptées parce que relevant du luxe.

Une analyse de la vie nocturne beyrouthine en termes de mondes sociaux considère qu'entre ces deux prétendus « mondes de la nuit » il en existe un plus vaste, plus diversifié, composé de personnes pour qui la vie sociale s'articule et évolue au travers de ce monde. En d'autres termes, il s'agit d'étudier le monde de la nuit à Beyrouth aussi pour ce qu'il a d'ordinaire (*ordinary*) (Bayat 2013) : ne pas faire abstraction de ses particularités, mais bien l'extraire de ses présupposés universels.

1) Généalogie des mondes sociaux : de l'outil descriptif à la théorisation.

La notion de monde social possède un ancrage historique dans la sociologie de l'École de Chicago (Cefaï 2015)[42]. En assurant la diffusion des méthodes qualitatives dans la recherche en sociologie, les auteurs dits de la première École de Chicago s'intéressent au « rapport de deux ou plusieurs populations entre elles sur le même territoire » (Lévy et Lussault 2006 : 125)[43]. La notion de monde social apparaît dès les premières études de cas, dans les années 1920. Ainsi, Ernest Burgess en fait usage dans ses travaux sur les délinquants (Burgess 1923), tout comme Frédéric Trasher sur les gangs à New York (Thrasher 1928). Paul Cressey, dans son étude sur les nuits de Chicago et les « *taxis dance halls* », décrit un monde social ayant ses « propres modes d'agir, de parler, de penser », ses « vocabulaire, activités et intérêts » (Cressey 1969 [1932]).

Ces études de la première École de Chicago font de la notion de monde social un usage essentiellement descriptif (Hammou 2005). Les emplois plus tardifs du terme par les sociologues tels que Tamotsu Shibutani, Anselm Strauss et Howard Becker laissent globalement de côté ce lien entre espace urbain et réalités sociales, ainsi que leurs relations de co-production et d'influences mutuelles (Cefaï 2015). En revanche, les travaux de George Herbert Mead, (Mead 1925, 1932 et 1934), qui constituent le second ancrage de la notion de mondes sociaux, transparaissent davantage chez ces auteurs plus tardifs. Mead identifie deux dimensions qui rendent possible une analyse de la société en termes de mondes : le champ d'expérience et l'univers de discours (Cefaï 2015). Les champs d'expérience se forment dans les processus d'interaction, de coopération et de communication. C'est via les champs d'expérience – expérience sensible et réflexive – qu'un environnement est connu et maîtrisé. L'univers de discours est « constitué par un groupe d'individus qui participent, en le réalisant, à un processus social d'expérience et de conduite » (Mead, 1934, cité dans Cefaï, 2015). Ce processus fonctionne comme un échange : des gestes et des symboles sont produits par les membres du groupe qui soit les adressent à d'autres individus, soit y répondent en tant que ces gestes et symboles leur sont adressés par d'autres individus. Quoi qu'il en soit, ces gestes et symboles ont une signification commune pour tous les membres du groupe. Les univers de discours sont donc un médium obligé des processus de communication et de coopération sociale. Dit autrement, pour faire partie d'un ensemble social, il faut que les individus imitent le langage, essentiellement verbal, de cet ensemble.

À la suite de Mead, Shibutani précise le contenu d'un monde social en continuant à se fonder sur l'échange de gestes, de symboles et de paroles (Shibutani 1955). Cet échange de réponses ou interaction dessine les contours d'un « groupe de référence »[44] à partir duquel se définit un monde

[42] Le terme d' « École de Chicago » désigne un ensemble de travaux de recherche – ainsi que leurs auteurs, rattachés au département de sociologie de l'Université de Chicago – menés entre 1915 et le début des années 1940 et consacrés aux changements de grande ampleur alors à l'œuvre dans la ville. Ces transformations, à savoir une croissance urbaine exponentielle et une immigration de grande ampleur, font de Chicago un « laboratoire social » sans précédent (Grafmeyer et Joseph 1979).

[43] Les thèmes récurrents sont par exemple la délinquance, les relations entre les groupes ethniques, la mobilité résidentielle ; l'espace étant à chaque fois une composante majeure des problématiques sociales.

[44] Qui se distingue d'une acception plus courante selon laquelle un groupe de référence est celui auquel l'individu se compare pour évaluer ses propres caractéristiques ou sa propre position sociale.

social, comme une aire culturelle circonscrite par les limites d'une « véritable communication » (Shibutani 1955 : 56). À ses yeux, étudier un monde social, c'est se pencher sur des groupes humains qui partagent des canaux de communication, un même univers de discours. Ainsi, chaque monde social est « un univers de réponse réciproques et régularisées » (Shibutani 1955 : 56) – et un individu possédant une personnalité multiple est généralement impliqué dans différents groupes de référence.

La notion de monde social est par la suite infléchie par Anselm Strauss (1959, 1978 et 1992). Dans les écrits de Strauss, il n'est plus question d'observer uniquement les formes de communications, les savoirs communs et les significations partagées, d'étudier des actions et des pratiques concrètes :

> « Quoique l'idée de mondes sociaux puisse essentiellement renvoyer à des univers de discours, nous devrions être attentifs à ne pas nous confiner à la simple observation des formes de communication, de symbolisation, des univers de discours, mais nous devrions aussi examiner des faits palpables comme des activités, des appartenances, des sites, des technologies et des organisations spécifiques à des mondes sociaux particuliers » (Strauss, 1991 [1978] : 272).

Strauss insiste par ailleurs sur la multiplicité et la fluidité des mondes sociaux. Il réfléchit à leur dimension spatiale tout en étant le seul à en souligner l'importance. Dans *Les Mondes de l'art* (1988) Becker – dont les écrits font figure de référence pour la notion de monde social – centre son analyse sur l'activité collective, sur « quelque chose que les gens sont en train de faire ensemble » (Pessin & Becker 2006). Il conçoit le monde de l'art comme :

> « un réseau de coopération au sein duquel les mêmes personnes coopèrent de manière régulière et qui relie donc les participants selon un ordre établi. Un monde de l'art est fait de l'activité même de toutes ces personnes qui coopèrent » (Becker 1988 : 58).

De cette manière, le monde de l'art, comme tous les autres mondes, n'a pas de frontières précises : « Le monde n'est pas une unité close » rappelle Becker dans le dialogue avec Alain Pessin. En revanche, il est possible d'identifier pour chaque monde un certain nombre d'invariances regroupées sous forme de coopérations d'une part, et de conventions d'autre part. La coopération est ce qui permet d'envisager les actions collectives entre les individus :

> « Les mêmes personnes coopèrent souvent de manière régulière, voire routinière, de sorte qu'un monde de l'art se présente comme un réseau de chaînes de coopération qui relient les participants selon un ordre établi » (*Ibid.* : 58).

Cet « ordre établi », base des actions collectives, figure dans les conventions. Ce sont des normes, des règles, des principes plus ou moins formalisés mais partagés et reconnaissables par les acteurs d'un monde social déterminé et à un moment donné (Becker 1988). Elles permettent une coordination et une cohérence de l'action collective et créent du lien entre les acteurs[45]. Au travers des conventions – qui ne sont pas toutes perçues en tant que telles parce qu'extrêmement

[45] On retrouve ces conventions chez Erving Goffman, selon qui les différentes façades des individus sont montrées et perçues, via le langage corporel et les arrangements spatiaux, en fonction « d'idiomes conventionnels d'indices comportementaux » (Goffman 1973).

familières ou ancrées, incorporées dans les comportements des individus – les acteurs se sentent appartenir au même monde. Enfin, les conventions permettent de délimiter un contour extérieur qui, sans être stable, permet d'identifier ce qui est dans le monde (*in*) et en dehors (*out*).

Ces principaux travaux mènent à une conception plutôt vaste de la notion de monde, qui a permis à de nombreux chercheurs en sciences sociales de s'approprier le concept (Pessin et Becker 2006). À l'instar des champs bourdieusiens, les analyses en termes de mondes sociaux sont relativement absentes des travaux géographiques. S'il est vrai que Becker ne conçoit pas les mondes sociaux comme une possible métaphore spatiale, d'autres comme Strauss ont insisté sur cette dimension qui, en fonction du monde social sur lequel on se penche, peut être essentielle. Il apparaît donc nécessaire, malgré la labilité du concept, d'en identifier certains principes transversaux, afin de clarifier ce qui relève du « monde de la nuit » à Beyrouth et d'en identifier les dimensions et les enjeux.

2) Principes des mondes sociaux

Pour envisager ce qui se présente comme le « monde social de la vie nocturne à Beyrouth », formule précisée du « monde de la nuit », c'est la définition donnée par Strauss dans son chapitre « Une perspective en termes de monde social » (1978) qui semble la plus complète et surplombante. Il envisage l'unité d'un monde social autour d'activités et de communications internes, « centrées différentiellement autour de sujets intellectuels, professionnels, politiques, religieux, artistiques, sexuels, récréatifs, scientifiques » (*Ibid.* : 272). L'auteur insiste sur les différentes natures possibles des mondes : professionnels, ou religieux par exemple. Dès lors, un monde formé autour des activités de loisirs nocturnes est parfaitement envisageable.

<u>Le fluide, le multiple, le mouvant</u>

Une analyse en termes de mondes sociaux présente une grande flexibilité qui concerne à la fois l'organisation, l'homogénéité et la stabilité de telles formations sociales. Tout d'abord, un monde social peut adopter des structures extrêmement variées et ne répond pas nécessairement à une hiérarchie rigide. Strauss rappelle ainsi que « certains sont très hiérarchiques, d'autres le sont moins, voire à peine. Certains sont liés à une structure de classe, d'autres (comme le baseball) lui sont transversaux » (*Ibid.* : 272).

Si l'on retrouve ici la tradition « vigoureusement antidéterministe » (*Ibid.* : 270) des études sociologiques sur les mondes sociaux, il apparait aussi que l'organisation en strates et la volonté pour chaque membre de gravir les échelons de ou des univers sociaux auxquels il appartient n'est pas une constante. Au contraire, certains mondes sociaux sont très mélangés socialement, voire culturellement – cela dépend probablement de leur taille, tout aussi variable : « certains mondes sont petits, d'autres immenses » (*Ibid.* : 272). Le monde de la nuit beyrouthine fait preuve, à ce titre, d'une ambiguïté qui transparaît à la fois dans les discours et les pratiques. Il pourra tantôt être perçu et vécu comme un univers transcendant les classes sociales et, plus revendiqué au Liban, les univers confessionnels, et tantôt être décrit et pratiqué comme une reproduction voire

une caricature des lignes de division de la société. Quoi qu'il en soit, un monde social – et ici le monde de la nuit – n'est pas à concevoir comme une entité figée et univoque.

La flexibilité d'une analyse en termes de mondes sociaux vient aussi de ce qu'elle admet, assez rapidement dans l'histoire du concept la diversité, la multiplicité et la multi-appartenance. D'une part, un individu est engagé dans de multiples mondes sociaux (Cefaï 2015) et d'autre part, un monde social peut être pluriel – cela dépend souvent de l'échelle d'analyse où se situe le chercheur. Ainsi, Strauss évoque le processus de segmentation des mondes sociaux : « La plupart des mondes, lorsqu'on les observe, semblent se dissoudre en une myriade de micro-mondes » (*Ibid*. : 273). Dans le cas des nuits beyrouthines, la segmentation peut s'envisager en fonction des espaces (ceux qui fréquentent tels établissements ou tels quartiers) ou des différences idéelles (une nuit *mainstream* contre une nuit alternative). Cette segmentation est considérée comme relevant d'un processus et est chevillée à une autre caractéristique du monde social, à savoir son évolution perpétuelle. En effet, « certaines innovations engendrent des petits mondes distincts » constate Becker dans son étude des mondes de l'art qui dès lors, « connaissent des transformations incessantes, graduelles ou brutales » (*Ibid.* : 59).

Si une perspective en termes de mondes sociaux permet de penser la fluidité, le mouvement et le multiple, des lignes d'analyses demeurent. Ces « directions de recherche » que souligne Strauss (1978) figurent dans les deux derniers principes des mondes sociaux retenus, à savoir l'existence de conventions partagées et d'un ou plusieurs référents spatiaux.

Les conventions

Les conventions expliquent un certain nombre de régularités observées empiriquement par Becker dans son étude sur les mondes de l'art ; un des exemples qu'il donne concerne la manière d'écrire la musique afin de la rejouer, avec des instruments construits pour jouer les notes écrites. Si la plupart des conventions semblent anodines ou relever de l'évidence – aussi parce que certaines sont familières à toute une société – elles sont cependant les bases d'une action collective et contribuent à créer du lien entre les différents acteurs d'un monde social. En d'autres termes, les mondes sociaux sont à considérer selon Becker comme un enchaînement de coopérations entre les acteurs, plus ou moins durables et harmonieuses et qui s'effectuent selon des modalités définies, à savoir les conventions. Les conventions sont des normes, des règles, des principes, des habitudes, que l'on acquiert par la pratique d'un monde dont elles contribuent à esquisser les contours : « La connaissance de ces conventions délimite le contour extérieur d'un monde de l'art » (*Ibid*. : 69).

Dans le cadre de la vie nocturne beyrouthine, il s'agirait par exemple de savoir à quel moment et à quelle personne demander la note – et comment la demander – mais également de quelle(s) manière(s) il est possible et approprié de s'habiller, de s'adresser aux autres, de danser. Ces conventions peuvent enfin avoir un aspect contraignant, dans la mesure où ne pas s'y soumettre est risqué. C'est théoriquement possible, cela renseigne à la fois sur l'évolution des mondes sociaux et sur les divers micro-mondes alternatifs qu'ils peuvent regrouper, mais c'est aussi s'exposer à des condamnations morales ou sociales. De la même manière que Bourdieu indiquait qu'un individu devait maîtriser les pratiques et panières de faire d'un champ spécifique sous peine de s'y sentir « déplacé », il importe de connaître les conventions d'un monde, ne serait-ce

que pour la bonne tenue de celui-ci. Les deux notions, mondes et champs, diffèrent ici sur les modalités d'acquisition des conventions ou des règles qui leur sont propres.

La dimension spatiale des mondes sociaux

La question de la spatialité des mondes sociaux n'a pas été pensée par tous les sociologues ayant travaillé la notion. Ainsi, Becker précise que « la métaphore de monde n'est pas spatiale » (*Ibid.* : 168). Elle n'a pas de correspondance ou de dimension spatiale *a priori* en ceci que « l'analyse se centre sur une activité collective quelconque, quelque chose que des gens sont en train de faire ensemble » (Pessin et Becker 2006 : 168).

Bien que le monde social n'ait pas à être envisagé comme une unité close, il existe une « zone délimitée d'activités », une arène dans laquelle se forme le monde, qu'elle renvoie à un espace particulier, à des temporalités, ou au partage de compétences par les individus inclus dans le monde. Dans l'analyse qu'il propose sur les mondes sociaux, Strauss mentionne a contrario l'idée d'un référent spatial pour un monde : « il existe à l'évidence une infinie variété de mondes. (…). Certains sont inséparables d'espaces donnés, d'autres sont liés à certains sites mais sont moins identifiables spatialement » (Strauss 1978 : 278).

Les mondes sociaux se fondent donc sur une ou des activités qui ont nécessairement *lieu* quelque part, l'espace en question étant plus ou moins restreint et continu. En effet, « il y a des sites où se déroulent ces activités, donc l'espace et la mise en forme d'un environnement sont des dimensions significatives » (*Ibid.* : 273). Dès lors, il est aisé de concevoir que le monde de la nuit s'analyse essentiellement par ses espaces, c'est-à-dire par les lieux de loisirs nocturnes qui ont été produits, qui sont pratiqués et modifiés par les différents individus relevant de ce monde. Cet espace nocturne – aux contours instables – n'est pas d'un seul tenant ; il existe plusieurs quartiers animés la nuit qui ne sont pas nécessairement contigus, auxquels il faut ajouter des lieux plus ponctuels. Il peut aussi se rétracter, s'étendre ou se densifier en fonction des jours de la semaine ou des saisons.

3) Perspectives d'une géographie du monde de la nuit à Beyrouth

Envisager la vie nocturne de Beyrouth comme un monde social, c'est la concevoir comme une réalité collective, identifiable par les lieux qui la structurent. Il s'agit d'abord d'un ensemble vaste et pluriel dont on peut retracer l'apparition et les évolutions. Ces espaces prennent la forme de quartiers dont la particularité est d'avoir une existence régulière mais partielle dans le temps, et d'être peu stables sur le long terme. La spatialité du monde de la nuit va au-delà d'une simple correspondance : le monde de la nuit produit l'espace auquel il se réfère, il l'utilise et le modifie, et en admet même de très différents (selon les quartiers ou les types d'établissements). Ils répondent par ailleurs à différents régimes de visibilité (Lussault 2006), et n'ont pas tous le même degré de publicité ou de visibilité : « certains sont fortement publics ou objets de publicité, d'autres sont à peine visibles » (Strauss 1978 : 272). Il est même possible d'envisager des mondes

souterrains, cachés, rendus invisibles parce qu'illégaux, ou contraires aux normes sociales en vigueur – les milieux LGBTQ dans certains pays, par exemple. Il existe donc des mondes mal connus, qui peuvent pourtant avoir leurs propres espaces, voire un degré d'autonomie avancé[46].

À ce « monde de la nuit » correspondrait un ensemble d'individus, les noctambules, qui sortent de manière occasionnelle ou régulière. Ils ont en commun des activités – sortir, échanger, consommer, danser, draguer – des représentations, des manières de faire que l'on tente d'observer, d'analyser et d'en montrer la stabilité, la diversité et les logiques de variabilité. Les individus relevant du « monde de la nuit » partagent ainsi les codes et les conventions de la vie nocturne. Ils prennent part à des « chaînes de coopération » ou plus exactement, de production et de pratiques de l'espace. Ces positionnements sont susceptibles de varier dans le temps mais aussi en fonction des opportunités ou de divers degrés d'implication et de prestige.

4) Monde de la nuit ou champ nocturne ?

Afin d'envisager les dynamiques sociales et le regroupement des individus autour d'une activité, d'une profession, d'une idéologie, d'un espace, les notions de mondes et de champ sont employées, parfois en même temps ou dans une même démarche :

> « Ainsi de très nombreux auteurs, professionnels comme doctorants, considèrent-ils couramment que l'on dispose, avec les notions de champ et de monde, de deux approches interchangeables, utilisables tour à tour dans une même intention de recherche, l'une insistant davantage sur le conflit, l'autre sur la complémentarité des acteurs et des actions » (Pessin et Becker 2006 : 163)

C'est ainsi que commence le « Dialogue sur les notions de monde et de champ » entre Becker et Pessin (2006), qui différencie les concepts et leurs intentions. Le champ y est considéré comme un espace concurrentiel, hiérarchique, dont les frontières sont certes instables mais bien moins poreuses que pour les mondes sociaux. Par ailleurs, l'entrée dans le champ nécessite un certain

[46] Cette manière d'être ou de faire un monde social est très proche de la notion d'antimonde élaborée par Roger Brunet. Il s'agit d'une « Partie du Monde mal connue et qui tient à la rester, qui se présente à la fois comme le négatif du monde et son double impensable », que l'on peut envisager comme une sorte de « système parallèle » (Houssay-Holzschuch 2006), permettant de complexifier les notions de distance, de visibilité et, bien souvent, de s'extraire des dualismes de type formel/informel, légal/illégal ou même moral/immoral. En définitive, la notion désigne peut-être moins des types d'espaces bien définis que des impensés de la géographie en termes de terrains d'exploration et de fluidité, de glissement des concepts. L'antimonde pose cependant un problème dans l'étude de la vie nocturne à Beyrouth, parce que cette dernière ne se définit pas en opposition au « Monde » visible, formel, légal ou « acceptable » (on entrevoit ici l'aspect normatif de ce qu'est le « Monde » par rapport à l'antimonde) mais en fait partie à bien des égards. Plus précisément, l'univers nocturne est un monde social suffisamment vaste et multiple pour que l'on puisse considérer que certains de ses segments relèvent de l'antimonde (la commercialisation et la consommation de produits illicites par exemple) et d'autres du « Monde », ne serait-ce que parce qu'il regroupe des lieux d'ancrage et de sociabilités fondamentaux dans le quotidien des individus. En d'autres termes, les antimondes sont des mondes sociaux – dont la perspective est absente des travaux de R. Brunet – et à l'inverse, un grand nombre de mondes sociaux relèvent à la fois du « Monde » et de l'antimonde, de par leur épaisseur et leur diversité interne ou parce qu'ils sont à la croisée des deux, prenant alors la place de « synapse » (Brunet 1993).

nombre de dispositions et d'aptitudes définies par les concepts d'habitus et de capital. À l'inverse, précise Pessin, un monde est

> « un ensemble de personnes qui font quelque chose ensemble. L'action de chacun n'est pas déterminée par quelque chose comme la « structure globale » du monde en question, mais par les motivations particulières des uns et des autres, lesquels peuvent toujours « faire autrement » (Pessin et Becker : 172).

Une perspective en termes de champs se concentre ainsi sur le potentiel créatif des individus et des groupes qui agissent souvent de manière régulière – au travers des conventions – mais plus par habitude que par contrainte ou soumission à des dynamiques sociales qui les dépasseraient.

Il ne s'agit pas ici de trancher en faveur d'une vision de la société ou d'une autre, mais bien de déterminer les apports des deux notions dans une analyse de la vie nocturne de Beyrouth. S'il est évident que les notions ne sont pas interchangeables, il apparaît que l'on peut « se comporter dans un monde comme dans un champ » (Pessin et Becker 2006) l'inverse étant impossible. Il existe donc des mondes sociaux répondant à des logiques de domination et de hiérarchie – Strauss l'a souligné en précisant que la structure d'un monde pouvait recouper la structure de classes (Strauss 1978) – mais les questions soulevées par le monde ne peuvent toutes figurer dans une analyse centrée sur la notion de champs bourdieusiens. S'il n'est pas inexact d'affirmer que les mondes sont une extension, ou une catégorie d'analyse englobant et dépassant celle des champs, il serait plus précis de considérer que les deux notions résultent d'approches différentes, et que donc elles ne montrent ni ne cherchent à montrer les mêmes choses. Une perspective en termes de monde observe les procédures par lesquelles se construisent entre les acteurs des « compréhensions partagées », c'est-à-dire les noctambules, là où les champs constituent une grille de lecture pour analyser la vie nocturne comme un secteur d'activités. La notion permet de rendre compte de dynamiques de reproduction des différenciations sociales et de lutte pour acquérir ou maintenir une place avantageuse dans une arène qui est avant tout un espace de positions. En parallèle, la vie nocturne de Beyrouth peut se concevoir comme un « monde », qui fait preuve d'une certaine unité au sein d'une société fragmentée. Ces différences étant posées, il apparaît que les deux notions se réfèrent à un même espace comme les analyses de Bourdieu et de Becker ont porté entre autres sur les arts visuels. Ainsi, les acceptions spatiales du champ nocturne et du monde de la nuit désignent toutes deux le *nighscape* et en privilégient des aspects différents.

La fréquentation de ses espaces, leur création, leur régulation, le maintien ou la diffusion de leurs valeurs symboliques, éthiques ou politiques sont les enjeux majeurs de la vie nocturne. Ces différentes valeurs véhiculent une certaine idée de la « bonne vie » telle qu'elle se conçoit et se vit à travers le monde de la nuit et lui apportent dès lors une dernière dimension, que l'on pourrait qualifier d'éthique ou de morale. Ces deux termes n'ont pas *a priori* de dimension normative – bien que ces choix de loisirs, de consommations, de comportements puissent prendre la forme d'injonctions – mais traduisent davantage une « direction de recherche » (Strauss 1978) supplémentaire sur le monde de la nuit, à situer sur le plan idéel.

C) « Savoir-faire » et « devoir être » : l'hypothèse d'un ethos nocturne à Beyrouth

Afin de comprendre ce qui guide l'ensemble des pratiques et des représentations de la vie nocturne à Beyrouth, cette dernière partie du cadrage théorique mobilise le concept d'ethos. Si l'ethos est entendu comme une somme de principes, de normes et de valeurs générateurs de pratiques partagées, je propose d'en effectuer la généalogie et d'augmenter son acception en y ajoutant une dimension spatiale. L'enjeu est alors double. Il s'agit d'une part de parvenir à déterminer quels sont les principes et les valeurs qui sont propres aux territoires de la nuit, soit qu'ils y naissent, soit qu'ils s'y exercent et assurent leur perpétuation dans la ville. En envisageant l'ethos comme véhiculant des imaginaires de la « bonne vie » (Feldman 2002; Fouquet 2011), il s'agit d'autre part de s'interroger sur le degré de performance (au sens de la représentation théâtrale), sur le rôle du plaisir (inhérent aux situations festives) et sur la portée idéelle de la nuit.

1) Jalons pour un usage géographique de la notion d'ethos

Issu du grec ancien, le terme *êthos* possède initialement une double signification. Il renvoie d'une part au « séjour habituel, lieux familiers, demeure » et d'autre part aux « coutumes, usages », « manière d'être et habitude d'une personne » et désigne, par extension, les mœurs (Fusulier 2011)[47]. Le concept d'ethos connait des usages disciplinaires différents : il est utilisé dans les analyses de discours littéraires et dans les travaux sociologiques d'étude et de qualification des pratiques et des comportements (Dhondt et Vanacker 2013). L'origine du terme se situe dans le cadre de la pratique oratoire de la Grèce de l'Antiquité. Il est à replacer dans la tripartition aristotélicienne ethos/pathos/logos, dans laquelle l'ethos est l'image que l'orateur donne de lui-même à travers le discours (Dhondt et Vanacker 2013). Il s'agit donc de la construction d'une image de soi via la parole dont elle ne peut être dissociée ; en ceci la notion d'ethos est proche de celle de posture (Maingueneau 2014). Si l'ethos est entendu d'abord comme un terme discursif, il ne saurait être appréhendé hors d'une situation de communication précise, ou plus généralement d'un contexte (social, historique). Il serait donc plus juste de le considérer comme un terme hybride (Maingueneau 2014) ayant également un ancrage sociologique important. Les acceptions sociologiques de l'ethos sont diverses ; un premier courant fait du terme un principe explicatif de conduites spécifiques, tandis que le second le considère comme la construction d'une image de soi qui ne se conçoit que dans l'interaction.

L'entrée de l'ethos dans le lexique de la sociologie est à attribuer à Max Weber (1904) et à l'usage qu'il fait du concept pour expliciter le passage d'une « éthique protestante » à un « esprit du capitalisme » (Fusulier 2011). L'ethos désigne alors une conduite spécifique (ici, une conduite

[47] Dans son étude étymologique de la notion, Bernard Fusulier précise que la distinction sémantique qui était marquée par le type d'accent utilisé a peu été prise en compte notamment par les sociologues, l'accent ayant pour ainsi dire disparu (Fusulier 2011). Je choisis à sa suite d'orthographier le terme « ethos », me situant principalement dans une perspective d'étude des pratiques.

économique) qui est guidée par une certaine éthique (qu'il nomme protestante mais qui n'est plus directement liée au religieux). Il apparait donc comme une « matrice des comportements » (Fusulier 2011): les activités qui contribuent à la vie sociale relèvent d'éthiques particulières – d'ensembles de principes, de valeurs, qui identifient notamment ce qui est bien et juste – qui se manifestent dans la pratiques sous la forme d'un ethos. Cet usage de la notion comme matrice des comportements permet de souligner la rationalité sociale et éthique des habitudes des individus ou des groupes. Dans son ouvrage *La société de cour* (1969), Norbert Elias distingue l'ethos aristocratique qui se fonde sur l'honneur et la « consommation de prestige » de l'ethos de la bourgeoisie professionnelle qui repose sur les gains économiques issus du travail et qu'il convient d'épargner (Fusulier 2011). Ce lien entre ethos et logique propre à un groupe social se retrouve dans l'appareillage théorique de Pierre Bourdieu, notamment à propos du système d'enseignement (Bourdieu & Passeron 1970). Bourdieu parle ainsi d'un « ethos de classe » comme un « système de valeurs implicites que les gens ont intériorisées depuis l'enfance et à partir duquel ils engendrent des réponses à des problèmes extrêmement différents » (Bourdieu 1984 : 228).

L'acception bourdieusienne de l'ethos – notion qu'il abandonne finalement au profit de celle plus englobante d'habitus – se distingue de l'éthique, qu'il comprend comme un « système intentionnellement cohérent de principes explicites » car elle semble dépourvue de tout principe ou valeurs exprimées et conscientisées. Cette vision de l'ethos comme un ensemble de dispositions qui ne sont pas intentionnelles mais incorporées en fait un outil d'analyse de la récurrence des comportements des acteurs, sans interroger leur dimension intentionnelle, idéelle, morale ou politique. Or le but est justement de se demander si les pratiques spécifiques à un groupe – un monde, un champ – sont guidées par quelques lignes de conduites, plus ou moins normatives, mais qui s'appréhendent aussi sur les plans idéaux, moraux, politiques et critiques. Autrement dit, l'hypothèse d'un ethos nocturne ne se réduit pas à l'observation des comportements des individus dans l'espace nocturne : elle cherche à comprendre ce qui guide ces comportements.

Une seconde tradition sociologique réoriente la notion dans une dimension interactionniste : le sociologue Erving Goffman fait de l'ethos l'image, la « présentation de soi » (Goffman 1973) que l'individu réalise « in situ », sur le moment, dans une situation donnée. Cette acception de l'ethos ne s'attache pas spécialement à la parole (Amossy 2010) mais concerne l'ensemble d'un comportement (habillement, gestes, mimiques). Elle insiste sur le paraître au travers de la métaphore théâtrale qui traverse les écrits de Goffman dans *La mise en scène de la vie quotidienne.* Pour autant, elle n'est pas si éloignée de la vision aristotélicienne qui conçoit l'ethos comme une construction d'image qui s'élabore dans une situation d'échange précise (Amossy 2010). Enfin, cette lecture goffmanienne admet la pluralité des ethos que les individus s'attachent à exposer en fonction des situations, l'individu ayant plusieurs « casquettes ».

Les différentes acceptions de l'ethos ne sont pas nécessairement inconciliables si on souhaite en faire un concept interprétatif pour lire et comprendre des situations sociales. Cette vision englobante implique de placer la focale sur la dimension productive de l'ethos, c'est-à-dire le voir moins comme une détermination qu'une propension à engendrer des pratiques. J'appelle donc ethos – à la suite de Fusulier – une « matrice » de comportements, une somme de principes,

de normes et de valeurs qui guident et génèrent des pratiques partagées. L'ethos ainsi défini implique trois présupposés que sont l'acquisition, l'adhésion et la démonstration. L'acquisition renvoie à une somme de savoirs et de savoir-faire, de compétences, qui résultent d'un apprentissage et qui disposent les individus à une compréhension d'un ethos particulier qui peut dès lors se concevoir comme un langage. L'adhésion désigne la souscription des individus à cette somme de principes, de normes et de valeurs et donc éventuellement leur défense. Cette adhésion peut être plus ou moins consciente, en fonction de ce qu'un ethos déterminé entre en contradiction ou non avec d'autres systèmes de normes et de valeurs qui ont imprégné les individus. La démonstration désigne l'affichage, l'expression de cet ethos au travers des choix comportementaux, des pratiques : il s'agit d'un « devoir-être ».

L'ethos admet différents usages et se lit sur différents plans : sur le plan matériel (par exemple, l'habillement, la fréquentation de certains lieux, la possession de certains biens de consommation), sur le plan idéel (impliquant des prises de positions et une dimension politique à l'ethos), au travers des pratiques et des discours (comment les individus s'expriment au travers d'un ethos, et éventuellement, quel est leur discours, plus réflexif, sur cet ethos). Il peut aussi avoir une dimension politique, ce qui suppose que l'ethos possède une portée critique ou traduit un positionnement contre un ordre dominant ou un état de fait. Enfin, vouloir faire un usage géographique de la notion d'ethos, c'est se demander quelles sont les correspondances spatiales d'un ensemble de principes générateurs de pratiques, ou, à l'inverse, s'il est possible d'envisager un ethos d'un type particulier de territoires : comment les individus qui partagent un ethos peuvent-ils partager, mais aussi produire et percevoir des espaces ?

2) Perspectives pour un ethos nocturne à Beyrouth

Faire de l'ethos un concept interprétatif pour la vie nocturne revient à se demander quelles sont les dimensions pratiques et idéelles du « monde de la nuit » à Beyrouth : comment une « matrice nocturne » permet de penser la production, la représentation et la pratique des territoires de la nuit qui, du même coup, deviennent à la fois « terrain de jeux » (donc lieu de divertissements urbains), lieu d'énonciation d'un soi social, et cadre de négociation ou de contestation d'un ordre social et politique ?

La ville de Beyrouth étant largement réceptive aux différents courants globaux de la fête et de la vie nocturne, il est relativement aisé d'identifier les lieux, les ambiances et les produits consommés qui relèvent de tendances internationales. D'un autre côté, un certain nombre de configurations sociales et spatiales du monde de la nuit sont à rattacher aux modes de production et de pratiques de l'espace qui sont propres à la capitale libanaise. Ainsi, le *nightscape* beyrouthin observable aujourd'hui est le résultat d'un entrelacement complexe de jeux de pouvoir, d'expressions ludiques de la citadinité jusque dans ses aspects les plus spectaculaires et exclusifs, et d'énonciations de manières d'être à la ville et de faire la ville qui se pensent comme différentes. De manière très schématique, il existerait une dimension globale et une dimension locale à la vie nocturne, dont l'intérêt réside dans leur articulation plus que dans leur distinction. L'hypothèse d'un ethos nocturne à Beyrouth entend justement explorer cette articulation. La capitale libanaise

dans sa version nocturne revêt de nombreux aspects d'une « métropole nocturne » (Oloukoi 2015) et, à ce titre, admet bien des comparaisons, mais les aspirations à ce « mode de ville » fonctionnent également comme une réponse (souvent par la négative, c'est-à-dire un éloignement) ou un défi à la situation quotidienne, sociale et politique du pays. Dès lors, penser l'ethos nocturne à Beyrouth, c'est le lier à son passé et à son présent conflictuels, et à son futur incertain. C'est donc envisager que les dimensions sociales et spatiales de la vie nocturne à Beyrouth sont à l'image de la complexité et de la diversité des modes de production, de pratiques et de représentation de l'espace urbain au Liban, de manière à ce qu'il ne semble pas *a priori* possible d'affirmer que « la nuit à Beyrouth, c'est ça et pas autre chose ». Partant du principe que l'ethos nocturne est pluriel et qu'il suscite donc des degrés d'adhésion différents, il est possible d'énumérer des pistes de réflexion qui sont approfondies par une présentation du contexte libanais et beyrouthin, et qui ont guidé mes différentes enquêtes de terrain.

La première piste revient à envisager l'ethos nocturne à Beyrouth comme une notion essentiellement spatiale. Il ne s'agit plus uniquement de penser la spatialité d'un concept des sciences sociales – comme le champ ou le monde – mais bien de concevoir l'ethos nocturne comme indissociable des territoires dans lesquels il se forme, se vit et s'exprime. Il a en effet été précisé que l'ethos impliquait l'acquisition, l'adhésion et la démonstration de savoirs, de savoir-faire et de « devoir-être ». Or, cette triple démarche, qui contient des parts variables de revendications, de comportements transgressifs et de stratégies d'énonciation de soi, est rendue possible par ce que représente la vie nocturne, y compris dans ses aspects ambigus : des territoires de la coprésence circonscrits spatialement et temporairement, aux limites floues, dans lesquels des pratiques et des comportements sont autorisés, sous conditions. Le *nightscape* de Beyrouth, mouvant et pluriel, possède ainsi un ethos, à la fois produit et moteur des dynamiques spatiales nocturnes. L'ethos et le territoire ne s'additionnent pas ; ils font partie d'un même tout, d'un même monde. Il faut donc penser d'un même tenant les modalités de l'émergence des espaces des loisirs nocturnes et celles d'un ethos, leur modification au fil des décennies et leur géographie actuelle qui possède une dimension morale. La vie nocturne et la fête seraient ainsi des modes d'être et des modes d'expression qui sont circonscrites dans l'espace mais qui du même coup le marquent : ils font territoire, les noctambules tracent un chez-soi ou un chez-nous porteur de repères, de sens. Considérer ensemble ethos et territoire nocturne revient aussi à se demander qui *s'y retrouve*, c'est-à-dire, qui adhère de manière plus ou moins totale à un ethos nocturne en fréquentant les – ou des – territoires de la nuit : quelles sont les propriétés d'agrégation et de ségrégation à l'œuvre, selon quelles lignes de partage ou quels motifs de rassemblement ?

La deuxième piste de réflexion découle de la première et considère que l'ethos nocturne repose sur la défense de l'hédonisme (Michaud 2012). L'hédonisme dont il est question ici n'est pas uniquement la poursuite des plaisirs de différents ordres mais l'affichage et l'identification à des pratiques de consommation (de biens, mais aussi fréquentation de lieux par exemple). Il s'agit donc plus précisément d'une posture, d'une attitude (Feldman 2002), voire d'une injonction. Cela permet l'énonciation de soi comme un individu membre de l'univers nocturne sachant apprécier les plaisirs urbains – et donc comme un individu « cool » et « branché ». Cette énonciation demeure à priori un privilège, car il suppose une dotation importante en capital économique et social (Bourdieu 1979b) ainsi que la maîtrise de l'espace nocturne. Dit autrement, être un

individu nocturne à Beyrouth – et s'afficher, puis se définir comme tel en se reconnaissant dans un ethos nocturne – revient à opérer un processus de distinction (Bourdieu 1979a) explicite : fréquenter tel établissement indique qu'on en a les moyens et que l'on a le « bon goût » d'être « bon vivant ».

La troisième piste de réflexion fait l'hypothèse de la dimension politique des nuits beyrouthines. Elle consiste en l'appropriation ou la production d'espaces de loisirs qui se veulent des espaces de rassemblement, et de mixité. Ainsi la vie nocturne s'affiche-t-elle comme un mode de vivre ensemble la ville au travers de ses bars et de ses boîtes de nuit. Plus largement, il s'agit d'explorer les possibilités de coprésence, d'amusement, d'expression ou de transgression offertes par ces territoires limités dans l'espace et dans le temps de la ville. Cette direction de recherche considère que des pratiques ordinaires ou quotidiennes (sortir boire un verre, danser, faire la fête) peuvent influencer le changement social et politique. Elle s'appuie essentiellement sur les travaux d'Asef Bayat (2010). Dans son ouvrage *Life as politics,* il analyse les formes de revendications politiques au Proche et au Moyen-Orient, revendications qui s'éloignent d'une mobilisation spectaculaire et conflictuelle pour s'insérer dans des pratiques ordinaires, des postures, des attitudes, dans lesquelles l'essentiel est d'assumer un « art de la présence » (*art of presence*). J'entends donc prendre au sérieux le « *fun* », le divertissement et les pratiques nocturnes des jeunes libanais « branchés » pour explorer leur dimension politique : comment peut-on considérer la vie nocturne comme une forme de réaction face à une situation considérée comme insatisfaisante ?

Ces acceptions de l'ethos – distinction et portée politique – ne sont pas forcément à penser comme contradictoires : elles pourraient bien être les deux extrêmes d'une manière de vivre la ville nocturne. D'une part, la nuit fonctionnerait comme une scène d'exposition de sa réussite matérielle et sociale qui distingue et sépare. D'autre part, les territoires de la vie nocturnes agissent comme des terrains de contestation en empiétant (Bayat 2010) dans le champ du politique au sens large : usage des espaces publics, assouplissement des normes de comportement, revendication de droits, défense de minorités sociales, ethniques ou sexuelles. Entre ces deux pôles ayant la même existence temporelle et spatiale gravitent une infinité de possibilités et d'agencements en fonction des opportunités et des contraintes propres aux individus. Et pour chacune de ces possibilités figure la revendication des plaisirs urbains et la fréquentation d'un espace nocturne produit, régulé, négocié, représenté, dans lequel il compte d'être *présent* (Bayat 2010).

En définitive, la théorie des champs apporte un cadre analytique permettant de comprendre l'offre de loisirs nocturnes, qu'il s'agisse des espaces ou des rapports (de hiérarchie, de concurrence par exemple) entre les acteurs. Pour s'intéresser aux noctambules et à leurs pratiques, les notions de monde social et de conventions permettent davantage de labilité dans l'analyse : elles questionnent aussi l'unité de la « vie nocturne » dans une société très fragmentée. Pour autant, il ne s'agit pas d'opposer les deux concepts ou de déterminer celui qui apparaît comme le plus pertinent, mais bien d'en faire deux grilles de compréhension d'un objet et d'un phénomène géographique. La fréquentation des espaces nocturnes, ainsi que leur création, semblent enfin être régis par une somme de valeurs et de principes partagés regroupés sous le terme d'ethos. L'ethos nocturne de Beyrouth est à envisager dans l'ensemble des dimensions proposées :

spatiales, sociales (en termes de performance et d'énonciation de soi), politiques. Le cadre théorique ainsi posé est récapitulé dans le schéma suivant :

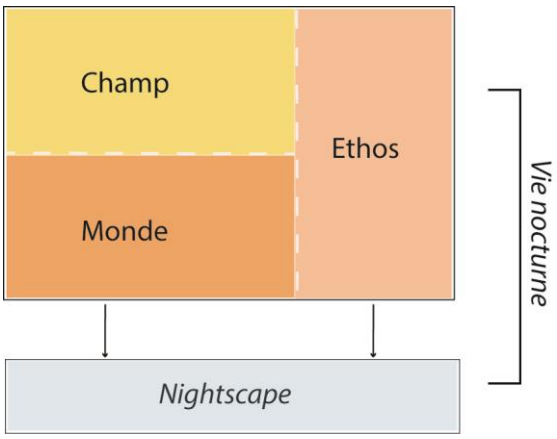


Figure 3: schéma récapitulatif du cadre théorique
M. Bonte, 2017

Conclusion de chapitre

La vie nocturne de Beyrouth se présente comme une réalité spatiale aux contours mouvants, et une réalité sociale qui rassemble par des lieux et des pratiques communes, au travers desquels les lignes de division peuvent être négociées temporairement. La géographie de la vie nocturne à Beyrouth s'inscrit dans le champ récent des études sur les nuits urbaines. Il s'agit d'englober les différentes approches soulignées dans l'état de l'art tout en adoptant un point de vue décentré. En se penchant sur l'univers des bars et des boîtes de nuit, cette thèse porte sur une forme particulière de divertissements, qui doit être envisagée dans son rapport à la fête comme expérience sociale qui se pense aussi sur les plans sensible et émotionnel. En tant que concepts sociologiques et métaphores spatiales, les notions de champ et de monde constituent deux grilles de lecture complémentaires qui permettent d'observer les aspects divers de l'objet de recherche qui renvoie aux territoires nocturnes du *nightscape*. Enfin, l'hypothèse de l'existence d'un ethos nocturne – dont l'usage géographique a aussi été proposé – permet d'envisager les dimensions idéelles de la vie nocturne, qu'il s'agisse des représentations des noctambules, des stratégies d'énonciation de soi ou des modalités d'expression pouvant avoir une portée politique. Il s'agit dès lors d'élargir la problématisation de la vie nocturne beyrouthine dans ses aspects sociaux, spatiaux et idéels à la situation de post-conflit dans laquelle se trouvent le pays et sa capitale. Faire une géographie de la vie nocturne à Beyrouth – géographie du mouvant, du multiple – constitue une porte d'entrée nouvelle pour penser les tendances contradictoires et complexes de la ville, dont les dissonances, les difficultés et les espoirs seraient en définitive caractéristiques d'une situation post-conflit. La pertinence de ce statut est présentée dans le chapitre suivant qui vise plus largement à replacer l'objet de recherche dans son contexte géographique.

Chapitre 2. Beyrouth, la ville et la nuit. Le post-conflit au prisme de la vie nocturne

Introduction de chapitre

« *Beyrouth est une ville qui n'a pas d'histoire, de définition ou de trait de caractère sur lequel on pourrait s'entendre. Il n'y a que des contradictions* »
(Entretien 74, 25/11/2014)

La citation liminaire est issue d'un entretien avec un architecte qui a depuis près de vingt ans marqué le paysage urbain beyrouthin, y compris dans sa dimension nocturne. Elle souligne la difficulté que représente *a priori* l'approche d'une ville comme Beyrouth, qui souvent génère des discours où se téléscopent les champs du cauchemar et du rêve. Construite sur le libéralisme politique, la liberté d'expression et la cohabitation communautaire, Beyrouth est aussi en proie à de violents antagonismes politiques, religieux et sociaux auxquels s'ajoutent des crises à répétition touchant les services urbains, l'environnement, le marché immobilier. Elle combine un consumérisme croissant, un capitalisme débridé qui multiplie les formes de la « ville bling-bling »(Diab et Hajjar 2016) et un creusement des écarts sociaux d'une part, une scène artistique et culturelle dynamique et un renouvellement des initiatives citoyennes d'autre part. Ces trajectoires divergentes risquent ainsi de conduire à une approche de la ville au prisme de la contradiction plutôt que de la complexité, laquelle demeure nécessaire pour appréhender les multiples formes territoriales et sociales qu'adopte le couple densité/diversité.

À cette première difficulté que rencontrent toutes les tentatives d'analyse d'une ville s'ajoute celle de l'angle que j'ai choisi : mener une thèse de géographie sur la vie nocturne de Beyrouth pourrait revenir à n'observer que ce qui est éclairé et digne de l'être, ou à l'inverse privilégier un aspect secondaire voire non prioritaire dans un contexte urbain où les urgences se multiplient. Les nuits beyrouthines sont pourtant à penser comme les lieux d'inscription ou d'impulsion de changements, autant que les divers processus sociaux, spatiaux, historiques et politiques qui ont façonné Beyrouth doivent aussi être pris en compte pour comprendre la place du *nightscape* dans la fabrique de la ville et dans les sociabilités urbaines.

C'est dans le but d'articuler l'objet de recherche dans ses trois dimensions – champ, monde, ethos – au contexte géographique dans lequel je l'étudie que ce chapitre s'attache à présenter Beyrouth dans ses enjeux majeurs. Pour cela, deux entrées sont privilégiées. La première est consacrée aux représentations de la ville et aux discours sur son exceptionnalité, souvent formulée dans sa dualité et ses contradictions. Cette vision est un point d'accroche pour une approche critique des qualités attribuées à la ville (modernité, cosmopolitisme, ouverture, violence, renaissance notamment). La seconde entrée est celle d'une analyse de l'espace urbain par la post-conflictualité, la situation en « post- » étant d'une manière plus générale un moyen d'appréhender le multiple face aux visions binaires. La situation post-conflit représente enfin le cadre problématique par lequel la vie nocturne à Beyrouth est interrogée : la troisième partie pose les jalons d'un raisonnement qui croise une condition urbaine avec une manière d'être à la ville la nuit.

I) Beyrouth : du discours de l'exceptionnel à la figure de l'entremêlement

Cette première partie de chapitre vise à analyser les différents discours véhiculés sur la ville, en ayant pour fil directeur la dialectique entre originalité et exceptionnalité. En effet, une grande partie de la littérature – académique ou non – décrit et pense Beyrouth comme étant une ville exceptionnelle, et donc difficilement observable au prisme des cadres usuels – ici géographiques – de l'observation (Houssay-Holzschuch 2010). Si un des objectifs du chapitre précédent a été de se prémunir contre la prétention à l'universalité de certaines lectures des espaces urbains nocturnes, la prise de distance proposée ici semble aller dans le sens inverse. Il s'agit de nuancer l'exceptionnalité de Beyrouth ou du Liban. Le champ de l'exceptionnel concerne, dans le désordre, l'ouverture et l'extraversion de la ville, sa grande perméabilité aux différents modes de pensée, de consommation, de production de l'espace urbain, son cosmopolitisme et sa modernité en même temps que l'intensité et la durée de la guerre civile ou encore la désorganisation des services urbains qui mène à une rhétorique du chaos. Chacune de ces caractéristiques peut se penser avec les discours sur la vie nocturne de Beyrouth – elle-même présentée comme incomparable – par simple apposition ou relation de cause à effet (exemple : « Beyrouth est une ville de nuit parce qu'elle est cosmopolite »).

Le vocabulaire choisi pour décrire la capitale libanaise fait rarement preuve de neutralité : la tonalité est positive ou négative. Un troisième registre mêle les deux précédents pour présenter Beyrouth comme la ville « du tout et de son contraire », entre violence et loisirs, entre ouverture et repli communautaire, entre « cauchemar urbain » et « rêve utopique » (Boissière et Mouawad 2017). L'enjeu est donc de se pencher sur les différents éléments – historiques, socio-économiques, géographiques – qui ont forgé les discours faisant de Beyrouth une ville exceptionnelle, qu'elle soit ville « du meilleur », « du pire » ou des deux en même temps. Si certaines images de Beyrouth sont datées, c'est-à-dire situées dans le temps, elles demeurent des

références pour caractériser la ville aujourd'hui. Il s'agit de les discuter et de les déconstruire, non pour les invalider mais pour montrer qu'elles renvoient à des réalités multiples et contrastées. Elles sont donc moins à penser en opposition que comme faisant partie d'une même entité géographique originale et complexe.

A) Images du « rivage heureux »[48] : Beyrouth, pour le meilleur…

Les représentations de Beyrouth traduisent, pour une partie d'entre elles, une vision à la fois simplifiée et positive de la réalité. Ces images, qui constituent une porte d'entrée pour approcher la ville, sont articulées les unes aux autres. L'ouverture de la ville à de nombreux flux et influences fait osciller les imaginaires entre identité duale – entre « Orient » et « Occident » – et mythe cosmopolite. Cette vocation de ville ouverte, constante à Beyrouth même pendant les périodes conflictuelles (Fregonese 2012) est chevillée à deux autres labellisations : Beyrouth comme « capitale de la modernité arabe » et Beyrouth comme « ville refuge »[49]. Ces trois images sont analysées de manière critique, moins pour ce qu'elles sont que pour ce qu'elles informent sur la capitale libanaise en tant que produit des différentes trajectoires politiques, sociales et économiques qui ont nourri ces représentations.

1) Entre Orient et Occident : de la ville carrefour à la ville cosmopolite

Les expressions employées pour qualifier Beyrouth traduisent souvent l'idée d'une ville à l'intersection, dans sa matérialité et dans son identité, entre l'Orient et l'Occident. Cette appréhension peut être remplacée ou complétée par la vision d'une ville cosmopolite dont je propose une lecture plus complexe et actualisée.

Le titre en français[50] de la thèse d'Helmut Ruppert publiée en 1969, *Beyrouth, une ville d'Orient marquée par l'Occident*, présente Beyrouth comme le produit de deux influences posées comme contradictoires et incompatibles :

> « Beyrouth est souvent inattendue et exagérée. Les extrêmes semblent s'y faire face sans transition. Riches et pauvres habitent ici souvent non loin les uns des autres ; l'agitation de l'Occident moderne se heurte à la léthargie orientale » (Ruppert 1999 : 14).

Dans cette étude géographique globale de la capitale libanaise, Beyrouth est ainsi le « point limite » (Combes et Verdeil 1996) entre deux formes de ville, la ville orientale et la ville

[48] Reclus E. (2015 [1905]), *L'Homme et la Terre. Livre 2 : Histoire Ancienne*, Nouvelle édition en ligne, Lyon, ENS Editions. URL : http://books.openedition.org/enseditions/571.

[49] Ces qualificatifs sont parfois attribués à l'ensemble du Liban, régulièrement assimilé à sa capitale, en raison (entre autres) de la dimension réduite du pays (10 452 km²) et de la macrocéphalie beyrouthine (environ 40 % de la population et 42 % des entreprises) (Verdeil, Faour et Velut 2007).

[50] Ruppert H., Verdeil E. (trad.), 1999 [1969], *Beyrouth, une ville d'Orient marquée par l'Occident*, Beyrouth, Les Cahiers du CERMOC, 166 p.

occidentale – dont l'auteur propose une définition. Cette approche n'est pas à entendre comme « normative ou européocentrée » (Combes et Verdeil 1996) : Ruppert explore et analyse l'évolution de deux modèles de villes différents dont les logiques s'entremêlent et donnent à voir une entité urbaine unique. Pour autant, le titre retenu véhicule des représentations de la ville qui vont au-delà de la morphologie urbaine et de sa composition sociale. Il résume une réalité géographique devenue représentation partagée et poncif : Beyrouth est entre deux mondes, un monde « occidental » s'il n'est pas « européen » et un monde « oriental » ou « arabe ». La ville a donc un rôle de carrefour, de porte, lié à sa situation géographique, aux confins de la Méditerranée et, plus tardivement, à son activité portuaire.

Si Beyrouth est « l'Occident le plus proche » (Kassir 2003 : 18), « l'Orient compliqué dans le confort des langues et des usages » (*Ibid.* : 21), cette représentation semble receler les autres antagonismes utilisés pour faire référence à Beyrouth : c'est une ville « terrain de jeu » et « champ de bataille » (Khalaf 2012) une ville « de libertés » et « de contraintes », une ville « chaotique » jusqu'à en devenir l'éponyme mais dans laquelle règne un « art de vivre » incomparable. La capitale libanaise prête ainsi le flanc à des représentations contradictoires qui imprègnent les discours et qui réactivent une binarité Orient/Occident autant qu'elles la remettent en cause au profit de l'émergence de zones composites, ambivalentes, faites de mélanges et de mouvements. En effet, et au-delà de ces représentations duales, la ville de Beyrouth serait davantage à considérer comme le reflet d'une société plurielle et façonnée par des référents identitaires et géographiques multiples, qui s'additionnent ou se confrontent. Ainsi, le récit de la ville à mi-chemin entre « Orient » et « Occident » se double ou est remplacé par celui d'une ville cosmopolite et ouverte : cette image participe aussi du statut exceptionnel attribué à Beyrouth.

Ces discours nourrissent entre autres l'idée selon laquelle Beyrouth « n'est pas vraiment arabe », parce qu'elle offre à ses habitants davantage de libertés individuelles, et que nombreux sont les Beyrouthins qui s'expriment en anglais ou en français[51]. La mention des discours sur la « non-arabité » de Beyrouth – voire du Liban – n'est pas une introduction pour tenter de définir ce qu'est l'arabité d'une manière générale : l'entreprise est vaine et douteuse. Cependant, ce constat n'est pas uniquement celui de résidents ou touristes occidentaux : d'une manière générale, le débat identitaire au Liban est complexe et sensible, mêlant grossièrement les tenants d'un « Liban arabe »[52] à ceux d'un « Liban libanais » – voire phénicien – (Nammour 2007). Le pays et sa capitale sont donc souvent pensés comme différents des capitales ou des métropoles voisines ; cette perception étant en partie fondée sur le cosmopolitisme[53].

A a priori, le cosmopolitisme renvoie à la coprésence dans un espace défini, souvent urbain, d'individus aux référents identitaires multiples : origine, langue, religion par exemple. Si le cosmopolitisme observable aujourd'hui dans les espaces métropolitains est souvent le résultat de la mondialisation ou des migrations (Bayat 2013), celui de Beyrouth possède un ancrage plus

[51] Selon un sondage réalisé par l'Université Saint Joseph de Beyrouth en1995, 75% des habitants de Beyrouth parlent au moins l'anglais ou le français (Verdeil, Faour et Velut 2007).
[52] Le préambule de la constitution de 1990 affirme que « Le Liban est arabe dans son identité et son appartenance ».
[53] D'autres arguments peuvent illustrer ce propos. À titre d'exemple, il est possible de souligner que Beyrouth, contrairement aux métropoles de la région, ne possède plus de place marchande dans sa forme ancienne – le souk – depuis le début de la guerre civile. Les différents centres commerciaux construits depuis n'ont ni le rôle d'approvisionnement quotidien, ni celui de sociabilités quotidiennes (Vignal 2011).

ancien, sans pour autant être unique. À l'instar d'autres villes méditerranéennes, Beyrouth a été un espace de rencontres et de coexistence de différents groupes nationaux et confessionnels, surtout pendant les périodes ottomanes et coloniales (Escallier 2003 ; Fregonese 2012). À Beyrouth, la diversité et le mélange sont le résultat d'activités diverses : portuaires et commerciales ou universitaires. Dans la deuxième moitié du XIX^{e} siècle, deux universités majeures voient le jour. L'une est anglophone (l'Université Américaine de Beyrouth créée en 1866) et l'autre est francophone (l'Université Saint Joseph, créée en 1875). En attirant des enseignants et en contribuant à la formation des communautés étrangères et locales, ces deux établissements participent d'un mélange qui s'opère à Beyrouth de manière précoce.

Le statut de ville cosmopolite se renforce après l'indépendance[54] en raison de l'arrivée de réfugiés venant des pays voisins[55] et de la présence de ressortissants de pays étrangers, notamment occidentaux : diplomates, journalistes, hommes d'affaires par exemple. Le cosmopolitisme des années 1950 et 1960 est alors la matrice d'une ville ouverte, et un des avatars de la modernité. Sous sa forme idéalisée, il possède ses traductions spatiales : le quartier des Grands Hôtels et ses alentours (Sawalha 2010 ; Fregonese 2012), ou celui de Hamra, à l'ouest de la ville, qui devient avant le début de la guerre civile une centralité commerciale, politique, culturelle et nocturne.

Si la dimension internationale de la capitale libanaise demeure une réalité sociale, elle a été mobilisée après la fin de la guerre civile à des fins promotionnelles et touristiques. Le cosmopolitisme sert en effet de base à un discours au service du projet de la reconstruction : les acteurs en charge de rebâtir le centre-ville mettent ainsi en avant le « caractère cosmopolite »[56] de la ville. Les sites touristiques ne sont pas en reste, mentionnant « the cosmopolitan flair of modern-day Beirut »[57]. La diversité est affichée par les enseignes étrangères des boutiques de luxe ou la présence de touristes aisés, souvent venus des pays du Golfe (Fregonese 2012). Ainsi, « l'outil urbanistique privilégie le mélange d'un modèle de développement national et arabe avec les attributs de la mondialisation économique et culturelle », afin d'attirer les investisseurs ou les visiteurs au pouvoir d'achat élevé (Dahdah 2012: 130).

Si la « vocation cosmopolite » (Kassir 2003) de Beyrouth peut représenter une alternative intéressante aux discours et aux représentations binaires, la pluralité mise en scène dans le centre-ville reconstruit ne peut résumer le cosmopolitisme tel qu'il se vit et se donne à voir aujourd'hui. L'articulation de la ville aux diverses dynamiques de la mondialisation – notamment les dynamiques migratoires – invite à repenser le caractère cosmopolite de Beyrouth, non pour l'invalider mais pour le confronter à son image idéalisée, formée dans les années 1950. Tout d'abord, la dimension cosmopolite de Beyrouth n'est pas unique ; d'autres villes comme Istanbul (Tapia 2006) – avec laquelle elle partage une vision duale entre deux « mondes » – Dubaï (Vernier 2009), Le Caire (Singerman & Amar 2006), Tel Aviv (Berthomière 2003) ou Alexandrie, suivent à leur manière des logiques similaires. Par ailleurs, la ségrégation socio-spatiale et les différentes lignes de division économique, confessionnelle, ethnique ou de genre à l'œuvre à Beyrouth invitent à penser le cosmopolitisme dans sa pluralité et son aspect ordinaire.

[54] Déclarée le 22 novembre 1943.
[55] Voir section 3 p. 95.
[56] http://www.solidere.com/city-center/beirut-and-its-city-center. Consulté le 14/10/2016.
[57] http://www.livelovelebanon.com/en/discover-lebanon. Consulté le 4/07/2016.

Ainsi, l'ouvrage d'Assaf Dahdah (2012) propose, via l'étude des migrantes non arabes[58] dans l'agglomération de Beyrouth, une réflexion détaillée sur les diverses situations cosmopolites à Beyrouth[59]. Les espaces d'un cosmopolitisme « par le haut » tels que le centre-ville reconstruit côtoient d'autres espaces de la confrontation des altérités tels que le quartier de Dora, « centralité immigrée ». Étudié dans ses formes spatiales, le cosmopolitisme n'échappe pas à la différenciation socio-économique[60] et ne peut se résumer à la pluralité des nationalités[61] présentes en un même lieu.

Conclure à un cosmopolitisme pluriel à Beyrouth montre que son approche par l'espace doit être complétée par une appréhension par l'ordinaire et le quotidien (Beck 2002), laquelle se focalise sur les pratiques et les interactions des citadins. Les espaces, restreints ou temporaires où il est possible pour les habitants de se croiser, d'échanger, quelles que soient leurs caractéristiques de classe, de race, de genre ont par exemple été étudiés par Elijah Anderson dans le contexte urbain fortement ségrégué de Philadelphie (Anderson 2004). Ce qu'il nomme « canopée cosmopolite » (*cosmopolitan canopy*) représente des espaces neutres, de répit par rapport aux tensions persistantes dans le quotidien urbain, espaces à la fois rares et difficilement identifiables. Elle repose sur des interactions et des échanges relativement ordinaires, éphémères, mais néanmoins réels et qui contribuent ainsi à faire du cosmopolitisme une pratique de l'ordre du quotidien :

> « By everyday cosmopolitanism I mean the idea and practice of transcending self – at the various levels of individual, family, tribe, religion, ethnicity, community, and nation – to associate with agonistic others in everyday life. It describes the ways in which the ordinary members of different ethno- religious and cultural groups mix, mingle, intensely interact, and share in values and practices – in the cultures of food, fashion, language, and symbols; in history and memory » (Bayat 2013 : 187).

Le cosmopolitisme est donc à concevoir moins comme un statut que comme une condition (Agier 2013) : il s'agit de vivre ici et maintenant mais « avec le monde en tête ». Cela s'inscrit dans les pratiques, les attitudes ou les aspirations (Appadurai 2004) dont l'échelle de référence est mondialisée. Partant de là, nombreux sont les espaces beyrouthins où apparaissent les « signes » du cosmopolitisme, dont les déclinaisons et la portée symbolique – ouverture, altérité, distinction (Fridman & Ollivier 2004) – sont exposées, revendiquées, expérimentées. À ce titre, les espaces de la vie nocturne – surtout les bars, et les bars dits « alternatifs[62] » – font partie de la « canopée cosmopolite » à plusieurs égards : parce qu'ils sont le réceptacle de la circulation de modèles festifs globaux, parce qu'ils brassent des individus d'origines différentes et parce que dans ces pratiques c'est l'image d'un pays – ou d'une partie du pays – qui est revendiquée : pays ouvert,

[58] Notamment les travailleuses domestiques venues d'Ethiopie, du Sri Lanka ou des Philippines.
[59] Voir également Doraï K. et Puig N., 2011, *L'urbanité des marges. Migrants et réfugiés dans les villes du Proche-Orient*, Paris : Tétraèdre, Beyrouth : Ifpo, 335 p.
[60] Pour une étude détaillée des diverses situations cosmopolites à Beyrouth, voir Dahdah A. (2012), *L' « art du faible ». Les migrantes non arabes dans le Grand Beyrouth*, Beyrouth, Presses de l'Ifpo, 198 p. et Bourgey A., Pharès J. (1973) « Les bidonvilles de l'agglomération de Beyrouth » *Revue géographique de Lyon*, vol.43 n°2, pp.107-139.
[61] Il est actuellement difficile d'avoir un aperçu, même vague, du nombre de ressortissants étrangers au Liban (voir Chapitre 3). Pour une estimation du nombre de travailleurs étrangers au Liban, voir Hachem R., 2013, « Travailleurs étrangers au Liban : du droit à la réalité », *Les carnets de l'Ifpo*, http://ifpo.hypotheses.org/5468.
[62] Voir Chapitre 8.

diversifié, moderne et « branché ». Souvent élitiste, le cosmopolitisme expérimenté la nuit fait preuve d'une grande possibilité de déclinaisons qui reflètent à la fois la structure du monde de la nuit et celle d'une société complexe aux dynamiques antagonistes qui se confrontent et se redéfinissent sans cesse.

Les représentations d'une ville bipolaire, entre « Orient » et « Occident », côtoient dans les discours sur Beyrouth celle d'une ville à vocation cosmopolite. Cette caractéristique représente un chemin de traverse possible, à condition de ne pas s'en tenir à un statut que seuls les privilégiés, représentants d'une « mondialisation par le haut », peuvent expérimenter. L'approche par les pratiques quotidiennes et ordinaires – comme aller boire un verre – apparaît plus féconde, car elle évite d'en avoir une lecture simplifiée – ou idéalisée.

2) Beyrouth, capitale de la modernité arabe

L'image idéalisée du cosmopolitisme est aux fondements d'un autre récit présentant Beyrouth comme une ville avant-gardiste, arabe certes mais en tant que capitale de sa modernité. Ainsi, l'extraversion de Beyrouth a contribué à son rôle de « ville-pont » (Ruppert 1999 [1969]) – et à sa situation cosmopolite – tout autant qu'il lui a conféré celui de « tête de pont » de la modernité arabe.

L'historiographie libanaise des années 1950 et 1960 (Eddé 2009 ; Larkin 2012), les études plus récentes sur le Liban d'après-guerre ainsi que les discours des citadins présentent régulièrement Beyrouth comme l'épicentre de la modernité arabe telle qu'elle a été définie et perçue dès la seconde moitié du XIX^{e} siècle (Haugbolle 2010 ; Larkin 2012)[63]. Cet avant-gardisme se pense sur le plan politique, économique, culturel et social dont l'apogée se situe entre la fin des années 1950 et le début de la guerre civile, en 1975 :

« *Cette exception arabe, donc, une ville arabe pleinement engagée dans les années 70, c'est très important, (…) il y a eu tout ce mélange qui a fait que c'était une ville très moderne, le système bancaire, toute cette prétention des avant-gardes artistiques, cette modernité, c'est les années mini-jupes, c'est les années de tous ces films égyptiens qui se faisaient au Liban, beaucoup d'intellectuels sont venus à Beyrouth* (…) » (Entretien 43, 28/05/2014).

Ce genre de témoignage entérine en premier lieu le caractère exceptionnel souvent octroyé à Beyrouth, même de manière ambivalente. S'il permet en effet de repenser Beyrouth dans son contexte régional – puisqu'il s'agit de modernité « arabe » – il n'en réactive pas moins une distance entre le Liban et sa capitale et le reste du monde arabe.

La mention de cet extrait d'entretien soulève surtout la question complexe de la modernité et de ses configurations arabes et libanaises. L'enjeu n'est pas ici d'en proposer une définition arrêtée

[63] Cette idée a notamment été véhiculée pendant les évènements qui ont fait suite à l'assassinat du Premier ministre Rafic Hariri, regroupés le nom de Révolution du Cèdre : le Liban devait redevenir le fer de lance de la modernité arabe, comme ce fut le cas dès la renaissance culturelle (*Nahda*) de la région et jusqu'au début de la guerre (Haugbolle 2010 : 39).

ou même satisfaisante, mais plutôt d'analyser les fondements d'une telle représentation de Beyrouth : sur quoi reposent les représentations et les discours qui font de la ville le dépositaire de la modernité arabe ? Cette question en appelle à une approche localisée, « indigène » de la modernité (Cooper 2010) et donc nécessairement protéiforme. Je propose donc d'envisager la modernité moins comme un statut – qui renvoie à des critères figés – qu'une période liée à des changements intervenant dans plusieurs domaines tels que le politique, le culturel, le social. Cette période est difficile à borner puisqu'elle concerne des espaces très différents et que ce qui *fait* la modernité, notamment quand elle prend des allures de projet politique, change régulièrement (Haugbolle 2010). Je reprends donc ici l'approche de Myriam Houssay-Holzschuch qui entend la modernité comme :

> « un amas de phénomènes, [d']un package, comprenant pêle-mêle le capitalisme, l'impérialisme, le développement de l'individualisme, l'affirmation des États-Nations, l'industrialisation, l'urbanisation, les développements de la science occidentale positive, le racisme, etc. Au sein de ce package, selon le cas étudié, mais aussi selon la discipline choisie, l'importance respective des éléments et leur hiérarchie varient » (Houssay-Holzschuch 2010 : 75).

La modernité peut donc concerner des formes institutionnelles, des pratiques ou des styles de vie, des changements économiques ou culturels. Partant de là, il est possible de distinguer trois grandes phases d'une modernité libanaise dont Beyrouth revêt les aspects les plus saillants.

La première est survenue dans la seconde moitié du XIX[e] siècle et a touché, à des degrés variables, l'ensemble de la région Proche-Orient alors sous tutelle de l'Empire Ottoman. Cette période de modernité possède différentes déclinaisons. Son expression politique réside d'abord dans les Tanzimat[64] lancées en 1839, dont les réformes contribuent à nourrir une réflexion politique et sociale qui s'insère dans le mouvement intellectuel de la *Nahda*. Le terme de *Nahda* est employé pour désigner la période déterminante de la renaissance arabe qui a touché de nombreux domaines – le culturel, le politique, le religieux, le social – et dont Beyrouth fut l'un des centres majeurs (Kassir 2003), structuré autour des universités, des maisons de presses et des journaux :

> « L'essor intellectuel du monde arabe appelé *Nahda* est un mouvement multiforme qui réunit des hommes et des femmes autour du projet de s'emparer de la langue et du texte pour dire, décrire, inventer un monde nouveau. Il réunit des idéologies diverses (…) il réunit aussi des hommes de différentes religions et reflète bien la diversité confessionnelle du monde arabe, (…). Il est centré sur une langue, l'arabe, mais s'en adjoint d'autres, avec lesquelles il dialogue (...). Il est le ferment des idéologies, des œuvres et des productions intellectuelles qui se sont imposées dans cette région au temps des nations, mais il est aussi fait de potentialités qui ne se sont pas réalisées (…) »[65].

[64] Mouvement de réformes inspiré des modèles bureaucratiques européens (Romeo 2011) durant lequel ont été mises en place, entre autres, des instances de représentations de la population à l'échelle municipale, ainsi que différentes décrets et codes concernant par exemple le commerce ou l'éducation.

[65] Dakhli L., 2014, « Nahda », *in* Touati H. (éd.), *Encyclopédie de l'humanisme méditerranéen*, URL : http://www.encyclopedie-humanisme.com/Nahda (consulté le 27/10/2016). Voir également Dakhli L., 2009, *Une génération d'intellectuels arabes. Syrie, Liban, 1908-1940*, Paris, Karthala.

Pôle incontournable de la *Nahda*, Beyrouth connaît des transformations institutionnelles – création d'une municipalité entre 1867 et 1870 (Verdeil 2010) – puis un essor économique, démographique et urbain : construction de places, gestion des services d'adduction d'eau et d'électricité, multiplication des cafés et des restaurants autour de la place des Canons[66] (Kassir 2003 ; Haugbolle 2010). Beyrouth occupe alors une place de choix dans la hiérarchie urbaine du Proche-Orient, sans être un cas isolé pour autant : le même dynamisme caractérise les autres grandes villes de la région (Verdeil 2010 : 15).

La seconde période, celle de la « modernité coloniale » (Fregonese 2012) – le mandat français à partir de 1920 – est celle d'un projet politique qui consacre le particularisme libanais en instituant la représentation politique des communautés religieuses. Il s'accompagne de transformations urbaines de grande ampleur[67]. Beyrouth devient alors la vitrine d'un Liban modelé par la tutelle mandataire (Kassir 2003 ; Eddé 2009 ; Ghorayeb 2014), où de nombreux changements sont le fait d'une élite bourgeoise et commerçante « coopérant étroitement avec les autorités mandataires tout en se montrant un maillon central dans un processus de modernisation dans lequel l'héritage ottoman est plus recyclé et réajusté que rejeté » (Verdeil 2010 : 15).

L'imbrication entre projet politique et projet urbain qui caractérise cette seconde modernité s'inscrit dans la continuité de l'époque ottomane et se poursuit durant la période située entre l'indépendance et le début de la guerre – soit entre 1943 et 1975 – qualifiée a posteriori d' « âge d'or » (Verdeil 2010). La combinaison entre identité confessionnelle et État-nation est alors aux fondements d'une conception de la modernité politique au Liban, qui est considérée après l'indépendance du pays comme plus inclusive (Haugbolle 2010), c'est-à-dire moins le résultat d'une administration coloniale que celui d'un « pacte national » fragile et d'une combinaison de facteurs régionaux. Beyrouth est en effet devenue une centralité commerciale et bancaire incontournable, ainsi que l'épicentre de la vie culturelle arabe :

> « it was to Beirut that intellectuals and artists looked to follow the development of critical thinking, artistic innovation and new political ideas. The role of Beirut as a cultural capital of the Arab world gave its cultural life a sense of importance beyond national issues, as well as important input from Iraqi, Syrian, Palestinian and Egyptian writers and artists who came to perceive themselves as Beirutis » (Haugbolle 2010 : 44).

La modernité revêt alors davantage de formes : accès à l'éducation, à la culture, mais aussi aux modes de divertissements urbains dont l'offre – et la demande – ont augmenté significativement dans les années 1960. Cette réceptivité aux différentes formes de loisirs possédait également une extension sociologique et une influence géographique incomparables :

> « Not just intellectuals but all of society felt the impact of rapid modernisation. Beirut at this time was an impressive, sometimes intimidating metropolis unlike any other city in the Arab world » (Haugbolle 2010 : 44).

[66] Appelée aussi Place des Martyrs après la répression des insurrections arabes de 1916.
[67] Par exemple : aménagement de la Place de l'Étoile suivant un plan radioconcentrique, réalisation de jardins comme celui de Sanayeh achevé en 1934 (Verdeil 2010).

Certains espaces de la ville ont été et demeurent dans les représentations des espaces emblématiques du dynamisme de la ville, surtout pendant les quinze années qui ont précédé le début de la guerre. Les exemples, diurnes et nocturnes, ne manquent pas : grands hôtels à vocation internationale comme le Saint-Georges ou le Phoenicia, cafés, bars et boîtes de nuit figurent déjà en très grand nombre à Beyrouth. Leur densité est alors particulièrement élevée dans le quartier qui se développe autour de la rue Hamra où fleurissent notamment les cafés-trottoirs, lieux de rencontre des intellectuels, artistes et hommes politiques. Au cours d'un entretien, un de mes interlocuteurs alors âgé de soixante-treize ans évoque un souvenir à ce propos :

« *Au cours de la guerre un ami (…) avait dit tout le monde arabe c'était le Liban, tout le Liban c'était Beyrouth, tout Beyrouth c'était Hamra, tout Hamra c'était le Horseshoe, le café-restaurant où on se réunissait* » (Entretien 30, 15/05/2014).

Cette mise en abyme permet ainsi de comprendre comment des endroits ponctuels pouvaient condenser différents aspects de la modernité telle qu'elle a été expérimentée, pratiquée – puis remémorée – à Beyrouth.

Les trois grandes phases[68] rapidement présentées et vers lesquelles convergent les différentes études de Beyrouth à l'époque contemporaine (Hourani 1993 ; Kassir 2003 ; Traboulsi 2007 ; Haugbolle 2010) témoignent de l'aspect multiforme de la modernité. Celle-ci se conçoit sur le plan politique, économique, culturel, mais aussi matériel, au sens d'un accès toujours plus important à la consommation de biens ou de lieux ; et les transformations urbaines en sont à la fois le produit, le reflet et le support. La modernité serait donc moins un état de fait qu'une dynamique (Fouquet 2011), dont la définition est changeante et exprime le changement, ou plus précisément la capacité à être réceptif à la nouveauté (Robinson 2006). Elle est loin d'être uniquement l'apanage de Beyrouth dans la région proche-orientale ; il est possible et plus juste de considérer la ville comme un laboratoire de la modernité arabe dans plusieurs de ses déclinaisons. La métaphore du laboratoire permet de penser ensemble l'observation et la transformation, évoquant à la fois le « microscope où s'observent les enjeux propres à une société » et le lieu « où s'élaborent des formes nouvelles » (Lanne 2012 : 9). Dit autrement, le rôle de Beyrouth était autant celui de la formulation d'une modernité arabe que celui de sa *pratique* (Kassir 2003 : 40) quotidienne et urbaine, dans ce sens proche des pratiques cosmopolites.

Le fait d'associer Beyrouth à la modernité est pertinent à bien des égards, à condition de ne pas la considérer comme un statut figé mais comme une attitude qui s'observe dans une combinaison variable, dans l'espace et dans le temps, d'éléments multiples. Elle renvoie au fait d'être réceptif à la nouveauté, aux emprunts, aux hybridations (Robinson 2006). Cette attitude inclut dans le cas beyrouthin une perméabilité aux pratiques et aux modes de vie occidentaux.

[68] La reconstruction du centre-ville après la guerre civile peut être envisagée comme une nouvelle phase de modernité « imposée » (Verdeil 2002b) dans laquelle la fabrique urbaine sert un projet économique et politique voulant faire de Beyrouth la capitale du Moyen-Orient.

3) Beyrouth, « ville refuge »

Le statut de ville refuge octroyé à Beyrouth apparaît comme une autre composante de son statut de ville ouverte ou de sa « vocation cosmopolite » (Kassir 2003) et a constitué un support de sa modernité. La ville est en effet régulièrement décrite et analysée comme une terre d'accueil qui a ouvert ses portes à différents peuples de la région : Arméniens, Kurdes, Palestiniens, Soudanais et Syriens aujourd'hui (Bourgey et Pharès 1973 ; Kassir 2003 ; Corm 2003). Qu'il soit porteur d'espoir (Gustafsson 2016) ou de craintes, le flux de réfugiés à Beyrouth depuis plus d'un siècle est à considérer comme faisant partie intégrante de la fabrique urbaine : de nombreux quartiers sont nés de l'arrivée de réfugiés, et constituent aujourd'hui des nouvelles zones d'accueil pour les réfugiés syriens (Fawaz 2016). La vision de Beyrouth comme ville-refuge est par ailleurs devenue un topos littéraire. On le retrouve par exemple dans les écrits du poète palestinien Mahmoud Darwich : il y chante la beauté de la ville-refuge pour un peuple privé de sa patrie qui joue sa survie (Bertrand 2005) : « Beyrouth est notre unique tente/Beyrouth est notre unique étoile »[69].

Comme le cosmopolitisme, le statut de ville refuge possède à Beyrouth un ancrage historique important. Il apparaît dès 1860, lorsque plusieurs dizaines de milliers de personnes affluent vers la ville. La plupart fuient les affrontements dans la montagne, même si le flux de migrants a également concerné les chrétiens de Damas qui tentaient d'échapper aux persécutions. La première grande vague d'immigration du XX^{e} siècle a été celle des Arméniens, suite aux déportations et aux massacres organisés par les Turcs entre 1895 et 1922 (Bourgey et Pharès 1973 : 120). Cette année-là, on compte environ 250 000 réfugiés arméniens au Liban (Kassir 2003) ; une grande partie d'entre eux vivant dans le bidonville de la Quarantaine, au nord de Beyrouth. Contrairement à celle des Arméniens – puis des Palestiniens – l'immigration kurde ne s'est pas effectuée de manière massive à la suite d'un évènement particulier. Il s'agit plutôt d'un arrivage continu débuté entre les deux guerres mondiales, à la suite des difficultés rencontrées notamment en Irak et en Turquie. D'autres vagues plus ponctuelles comme les Syriaques ou les Assyriens sont venues gonfler les chiffres d'une population étrangère qui représente en 1970 entre 21,6 et 24,3 % de la population résidant au Liban[70] (Bourgey et Pharès 1973) à laquelle il faut ajouter les arrivées d'immigrants de Syrie, d'Irak et d'Egypte après les nationalisations des années 1950. La convergence des flux de réfugiés régionaux vers Beyrouth est, à partir de 1947, essentiellement le fait des Palestiniens à la suite de la création de l'état d'Israël. Cette première phase est importante, tant numériquement que symboliquement : on compte en 1950 127 000 réfugiés palestiniens inscrits à l'UNRWA (Doraï 2006). Si l'évolution du nombre de Palestiniens sur le territoire libanais est difficile à chiffrer avec précision, elle est relativement constante

[69] Darwich M., « La Qasida de Beyrouth », in *La terre nous est étroite et autres poèmes (1966-1999)*, traduit de l'arabe par Elias Sanbar, Paris, NRF Gallimard.

[70] Le pourcentage varie en fonction de l'estimation de la population totale la même année, entre 2,3 et 2,6 millions d'habitants.

jusqu'en 1975, alimentée par les épisodes de la guerre des Six-Jours et de Septembre Noir[71] en Jordanie.

De manière plus pragmatique, Beyrouth a également été la ville refuge des capitaux de la région. La ville a d'abord bénéficié des avoirs meubles des familles palestiniennes aisées (Kassir 2003), et a succédé à Haïfa dans le rôle de grand port régional de transit. Ce rôle de relais a été renforcé par une l'arrivée importante des capitaux de la bourgeoisie syrienne et égyptienne. Le libéralisme économique du Liban, qui se caractérise par un état peu interventionniste et s'incarne notamment par le vote de la loi sur le secret bancaire en 1956, contraste alors avec les économies dirigistes des pays voisins. Le flux constant de capitaux lié aux vagues de nationalisations a donc largement contribué au « miracle libanais » : miracle économique associé à la modernité mais essentiellement lié aux transformations dans les états du Proche-Orient. Le Liban a par ailleurs attiré les principaux ressortissants de l'élite intellectuelle de la région. Beyrouth est alors devenue un pôle éditorial majeur, qui a concentré jusqu'au début de la guerre civile de nombreuses maisons d'éditions et librairies (Mermier 2005).

Si Beyrouth a accueilli des réfugiés en grand nombre depuis un siècle et demi, cette image de ville-refuge n'est pas dénuée d'ambiguïtés. Elle fait partie d'une idéologie identitaire qui conçoit le Liban comme une entité fondamentalement plurielle, ouverte et tolérante. Ce discours, véhiculé par une partie de la jeunesse libanaise (Haugbolle 2010) trouve en partie son origine dans la période mandataire : « The colonial ideal of Lebanon as a refuge for the persecuted, later institutionalised with the recognition of seventeen religious sects as autonomous entities during French mandate rule » (Fregonese 2009 : 313).

A contrario, le statut de ville refuge est régulièrement mis en tension avec l'histoire conflictuelle de Beyrouth et du Liban : certes, l'accueil des exilés a participé à l'effervescence de la capitale, mais il a aussi été à l'origine de fortes tensions internes – particulièrement concernant l'accueil des Palestiniens à partir de 1948.

Ce scénario allant de l'accueil à la déstabilisation est largement réactivé aujourd'hui face à l'afflux de réfugiés syriens. Depuis le début du conflit en Syrie, le Liban capte une grande partie des flux de réfugiés dont le nombre s'élève à 1,2 million de personnes – soit plus du quart de la population – sur tout le territoire au 1er janvier 2015[72]. De ce nouveau bouleversement démographique (Balanche et Verdeil 2016) découle une concurrence accrue pour l'accès au marché du travail – y compris informel – et une situation humanitaire préoccupante dans certaines zones du pays ou de l'agglomération beyrouthines. Cette nouvelle crise entraîne une division de la classe politique et de la société civile, qu'elle concerne l'engagement dans le conflit ou le soutien au régime, les différents impacts causés par l'installation des réfugiés ou les mobilisations citoyennes et solidaires[73]. Ainsi, l'accueil des réfugiés donne à voir « une combinaison étonnante

[71] Expression qui renvoie à une série d'affrontements violents entre les fedayin de l'OLP et l'armée jordanienne en septembre 1970. L'intervention de l'armée, qui bombarde à partir du 17 septembre les camps de réfugiés et les bâtiments abritant des organisations palestiniennes, se solde par le départ de l'OLP et le déplacement de nombreux Palestiniens au Liban.

[72] Chiffres du Haut-Commissariat des Nations Unies pour les réfugiés.

[73] L'accueil d'intellectuels, d'écrivains, de musiciens et de chanteurs a par exemple dynamisé la scène artistique et culturelle libanaise.

de résistances civiles et de violences incontrôlées », tout en réactivant le spectre de la présence palestinienne (Dot-Pouillard et Pesquet 2015).

Ville cosmopolite, archétype de la modernité et ville-refuge : ces trois matrices façonnent les discours sur la ville autant qu'elles permettent de comprendre les pratiques citadines dont la vie nocturne constitue un élément essentiel. Relevant souvent de l'hyperbole, ces discours et représentations de l'exceptionnel et « du meilleur » n'ont d'égale que l'exceptionnelle intensité de la violence de la guerre civile qui démarre au printemps 1975.

B) … et pour le pire ? Beyrouth, ville violente et fragmentée

Les figures de l'ouverture et du mélange cosmopolite se pensent en opposition au conflit et à la fragmentation : « extravertie dans sa prospérité, Beyrouth l'est encore dans sa ruine » écrit à ce propos l'historien Samir Kassir (2003 : 26). Beyrouth a en effet été considérée, à partir des années 1980, comme le paradigme de la ville violente et fragmentée qui a vu au cours d'une guerre civile aussi longue que complexe la destruction à tous les niveaux : du bâti – notamment au centre-ville – au vivre-ensemble. Afin d'analyser la trajectoire entre les différents systèmes de référence qui s'opposent à Beyrouth, il s'agit d'examiner les aspects de la guerre civile libanaise qui alimentent les représentations persistantes d'une ville chaotique et renaissante[74].

1) La guerre fratricide et le paroxysme de la violence

L'exceptionnalisme de Beyrouth peut également se lire au travers des évènements violents et des périodes troublées qu'a connus le pays. La guerre civile (1975-1990) constitue un repère majeur en raison de sa durée et de sa forme – échelles, acteurs, alliances – changeante. Pour parler de la guerre, les images et les périphrases abondent : le Liban a traversé une « guerre incivile »[75] (Beydoun 1993), des « années de plomb » (Kassir 2003), la guerre a été une « déchirure » (Picaudou 1992), Beyrouth fut un « enfer », une ville « hors la vie »[76]. Les mots ou autres formes d'expression[77] semblent ne jamais suffire pour rendre compte de l'absurdité de la guerre et de l'intensité de la violence. Beyrouth est ainsi devenue le résultat de la conjugaison de la ville et de la guerre, et sa représentation a changé radicalement dès le début du conflit. Les images de ville moderne, prospère, à la vie facile sont remplacées par celles d'une ville violente rythmée par un lot quotidien de pertes humaines et de destructions matérielles.

[74] Le choix de focaliser l'analyse de cette section sur la guerre débutée en 1975 ne doit pas faire oublier que celle de juillet 2006 a été déterminante pour le pays et traumatisante pour les habitants. L'impact de la guerre des trente-trois jours est étudié dans la seconde partie de ce chapitre, au travers d'une réflexion sur le post-conflictualité.
[75] Les premières actions des milices ont en effet cherché la destruction de l'état et de la société civile (*Ibid.* : 1993).
[76] Titre d'un film de Maroun Bagdadi sorti en 1991.
[77] La production littéraire et artistique sur la guerre du Liban, la question de la mémoire et de l'oubli, est abondante, notamment au regard du silence de l'autorité étatique (Larkin, 2012).

Le début de la guerre civile libanaise est daté au 13 avril 1975, après l'attaque par des militants du parti chrétien des Kataëb d'un bus transportant des Palestiniens dans le quartier d'Aïn el-Remmaneh. La fin du conflit se situe entre le 5 décembre 1990 – date de l'imposition par Damas d'un cessez-le-feu entre Amal et le Hezbollah – et la signature des accords de Taëf, le 22 mai 1991[78]. En raison des violences et tensions qui ont précédé ou suivi ces dates, la délimitation temporelle du conflit est encore débattue (Catusse 2015). De la même manière, les causes lointaines et immédiates de la guerre ainsi que la responsabilité de ses différents acteurs continuent de poser problème. Cette indétermination est autant due aux différents prismes d'analyse du conflit adoptés que par sa nature multidimensionnelle et multiscalaire. Si la guerre a en effet opposé schématiquement des factions différentes sur une base confessionnelle, les logiques d'alliances et d'affrontements ont énormément varié : beaucoup de combinaisons, ayant souvent impliqué des protagonistes extérieurs, sont nées et mortes en quinze ans.

Deux discours sur la guerre se côtoient donc (Haugbolle 2010). Le premier véhicule l'idée d'une « guerre pour les autres » : le Liban a servi de théâtre d'affrontements entre les puissances américaine, soviétique, israélienne, iranienne, et arabes. L'expression, fréquemment réutilisée, est à attribuer au journaliste et diplomate Ghassan Tuéni qui formule cette hypothèse en 1985 dans un ouvrage du même titre. Son propos n'est pas de dédouaner le Liban d'une quelconque responsabilité dans la guerre civile ; il montre d'ailleurs bien la complaisance de certains dirigeants (Tueni 1985). Pour autant, ce scénario est devenu populaire dans son interprétation schématique : « Tueni unwittingly gave birth to a very convenient and, as we shall see, a popular mythology of the war » (Haugbolle 2010 : 14). Les facteurs régionaux ou extérieurs ne peuvent cependant pas rendre compte de l'ensemble du conflit. Le discours de la guerre pour les autres côtoie alors celui d'une lutte interne dont les explications varient (Haugbolle 2010), attribuant la responsabilité à un état trop faible (Barakat 1979 ; Hudson 1988), à des seigneurs de la guerre peu scrupuleux (Beydoun 1993 ; Traboulsi 2007) ou encore au communautarisme politique et/ou social (Dubar et Nasr 1976 ; Beydoun 1993 ; Johnson 2001). La guerre civile représente quoi qu'il en soit le paroxysme de la division au sein d'un pays, d'un groupe : brisant les tabous, elle devient fratricide (Picard 1988), et incarnation moderne de la « guerre de tous contre tous » (De Cauter 2011).

L'image d'une guerre fratricide est elle-même élevée au rang de mythe dont une des incarnations les plus emblématiques est la tragédie d'Antigone : les références y sont récurrentes dans les pays marqués par le conflit civil (Blin 2017). L'œuvre de Sorj Chalandon, *Le quatrième Mur* (2013) – dans laquelle l'*Antigone* d'Anouilh est jouée dans Beyrouth en guerre – repose sur ce rapport qui s'établit entre guerre civile et déchirure familiale, à travers les deux frères ennemis[79].

Au-delà des divers prismes de lectures ou projections, la guerre civile libanaise a marqué les esprits par sa durée et son bilan humain : le conflit a fait environ 145 000 morts[80], 185 000

[78] Voir Annexe 2.

[79] La création d'un espace scénique à Beyrouth pour jouer *Antigone* véhicule également, outre le pacifisme, la volonté de justice et la parole contre l'oubli délibéré (Blin 2016).

[80] La quasi-absence de statistiques fiables rend délicat le bilan humain de la guerre : une autre étude fixe ainsi le nombre de morts à 170 000, auxquels s'ajoutent 300 000 blessés (Labaki et Rjeily 1993)

blessés, plusieurs dizaines de milliers de disparus (Picard 2012)[81]. Il se caractérise également par la diversité des pratiques de guerre et de violence qui se succèdent sur tout le territoire et surtout à Beyrouth. Tout d'abord, l'ordre milicien s'est substitué, dans les faits, aux prérogatives étatiques : contrôle d'une portion du territoire et des circulations de biens et de personnes, prélèvements d'impôts, gestion des services urbains par exemple. À cette violence territorialisée (Beyhum 1991) qui fait la particularité des milices au Liban s'ajoutent les bombardements dans les quartiers résidentiels, la présence de tireurs isolés, la multiplication des enlèvements le plus souvent sur la base d'appartenances confessionnelles (Rabanes 2014), les massacres faisant office de représailles, les attentats à la voiture piégée. Dit autrement, le pays et surtout sa capitale ont été habités par une violence quasi omniprésente dans le temps et dans l'espace (Ruiz Herrero 2011).

2) La guerre dans et contre la ville : Beyrouth entre fragmentations et destructions

Alors que se forme dans la ville une véritable géographie de la peur (Mermier 2008 ; Ruiz Herrero 2011) qui impacte à la fois les pratiques quotidiennes, les mobilités des habitants et leur représentation de l'espace, la question urbaine devient préoccupante. Beyrouth connaît en effet d'importantes transformations, à commencer par sa destruction et sa division (Seurat 1989 ; Nasr 1985 ; Davie 1997), puis la liquidation de ses espaces publics et plus particulièrement de son centre-ville (Beyhum 1991 ; Ruiz Herrero 2011). Si la tendance, dans le monde académique, est aujourd'hui de s'intéresser à la production de territoires et à la vie urbaine plutôt que sa survie entre 1975 et 1991, le conflit peut se percevoir comme une guerre de, dans et contre la ville.

À Beyrouth, la guerre se manifeste en premier lieu par d'importantes destructions matérielles, dont le bilan a été effectué à l'arrêt des combats (Verdeil, Faour, et Velut 2007)[82]. Le recensement compte environ 12 000 immeubles endommagés sur tout le territoire libanais, dont la majorité se trouve dans l'agglomération beyrouthine, notamment dans la banlieue sud. Dans les limites de Beyrouth municipe, 15% des bâtiments[83] ont été totalement ou partiellement détruits, les zones touchées se situant principalement autour du centre-ville, comme le secteur de 'Aïn el-Mreissé, et autour de la ligne de démarcation. Les destructions physiques peuvent sembler limitées en valeur absolue (Verdeil, Faour et Velut 2007) et à l'échelle du pays, mais leur portée symbolique va bien au-delà des chiffres.

Dès la première année de la guerre, le centre-ville est en effet le lieu privilégié des affrontements ayant conduit à sa destruction, incluant le pillage des différents commerces et la neutralisation des souks. Il devient un *no man's land* dangereux ; les photographies de squelettes d'immeubles

[81] Ce lourd constat s'accompagne de nombreux viols rarement mentionnés, et de près de 800 000 personnes déplacées de force (Picard 2012, Makarem 2002 : 46).

[82] L'ensemble des données présentées ici est issu de l'analyse générale des mutations territoriales du Liban après la guerre civile dans Verdeil E., Faour G., Velut S. (2007) *Atlas du Liban, territoires et société*, Beyrouth, Presses de l'Ifpo/ CNRS Liban, 207 p.

[83] Ce chiffre exclut le centre-ville presque intégralement détruit.

envahis par la végétation illustrent l'abandon d'un centre « couleur ruine » (Nassib 1992), incarnation paradoxale du vide et antithèse de la ville :

> « Espace du vide au cœur de la cité, le centre détruit disparaît en fait peu à peu de la conscience des habitants. Car le vide dérange, inquiète. Il rompt l'unité du tissu urbain. Une place vide, une rue déserte, un terrain vague, évoquent le danger, la mort : lieux propices aux guet-apens, espaces de délinquance, d'illégalité. Le vide semble appartenir à la face obscure, incertaine, ambiguë de la cité, il apparaît pour nous comme un dehors de la ville » (Tabet 1986 : 43).

Au-delà des dégâts matériels, c'est la fonction de centralité qui disparaît. Les activités économiques et commerciales achèvent leur mouvement de déconcentration entamé dans les années 1960, et le rôle social, celui d'être le lieu d'expérimentation et de mise en scène de la citadinité cosmopolite et effervescente (Beyhum 1991), disparaît. La bataille des Grands Hôtels constitue une autre étape marquante du début du conflit (Fregonese 2009) qui permet aussi de considérer la matérialité urbaine comme cadre et enjeu du conflit. Elle s'est déroulée entre décembre 1975 et mars 1976 dans le quartier éponyme, sur le front de mer. Les affrontements entre les différentes factions ont eu lieu par bâtiments interposés, puis étage par étage – le symbole en est l'hôtel Holiday Inn, laissé en l'état plus de quarante ans après la bataille, et dont la signification a radicalement changé. Incarnation du Beyrouth cosmopolite, riche et moderne, il est devenu l'enjeu d'une bataille décisive, pour sa localisation à proximité du centre-ville et pour la hauteur des bâtiments.

Figure 4 : Le centre-ville en ruines à la fin de la guerre civile
Photographie G. Basilico, 1991

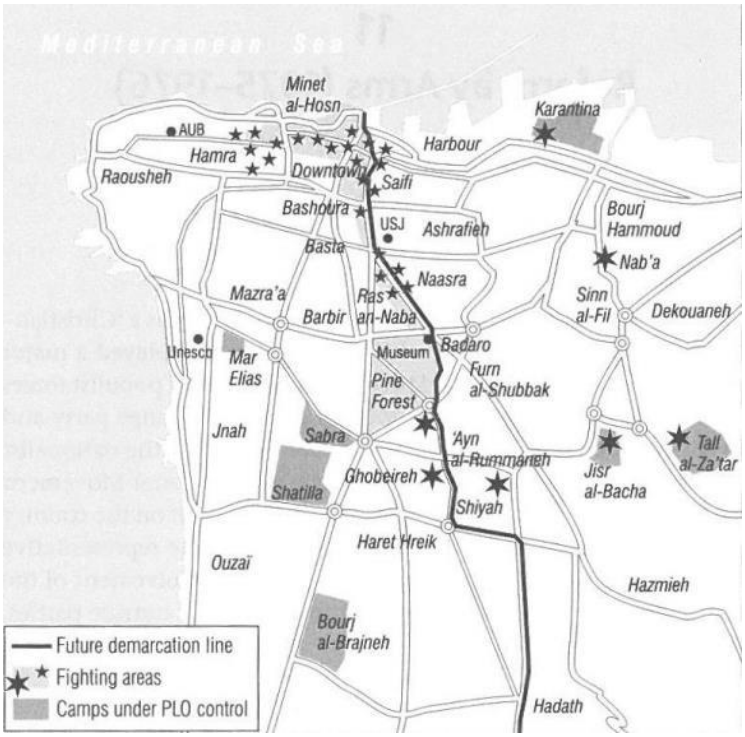
Figure 5 : L'ancien quartier des Grands Hôtels. Si le Phoenicia a été reconstruit et accueille des touristes depuis 2000, l'Holiday Inn (en arrière-plan) est demeuré en l'état
Photographie J.-C. César, mars 2013

Progressivement, l'ensemble des espaces publics se délite : les rues sont barrées, les cinémas et théâtres sont investis par les milices, les places et les balcons deviennent dangereux. Ainsi, la violence est « érigée en système dans l'espace urbain de Beyrouth » (Beyhum 1991 : 366). L'interaction entre l'environnement bâti et la violence urbaine (Graham 2004 et 2011) se complexifie. Chaque élément de la morphologie et de la matérialité urbaine – une ruelle, un carrefour, un mur[84] – devient l'enjeu d'une appropriation par un groupe de combattants dont le discours mêle le pouvoir, le territoire et l'identité à une échelle de plus en plus fine (Fregonese 2009), et rend impossible la neutralité (Rabanes 2014).

Si chaque parcelle de la ville est l'enjeu d'une appropriation politique et identitaire, ce morcellement se double d'une partition de Beyrouth en deux entités presque totalement autonomes et homogènes. La ligne de démarcation (*khat il tamass*) qui entérine la guerre se stabilise le long de la rue de Damas et demeure globalement hermétique (voir carte 3). De part et d'autre de la rue s'opère une polarisation confessionnelle – davantage subie que voulue – de la ville : les populations des quartiers mixtes se déplacent vers des quartiers au marquage religieux explicite. À l'est de Beyrouth s'étend une région chrétienne et à l'ouest une région musulmane. Ce dédoublement de la ville concerne les fonctions et les services urbains, globalement mieux

[84] Dans son ouvrage *Liban 1975-1978 : La guerre des graffiti*, M. Chakhtoura documente et analyse le rôle des inscriptions murales à Beyrouth, montrant bien que peu d'éléments urbains ont été laissés au hasard durant cette période.

organisés à l'est (Davie 1997; Ruiz Herrero 2011)[85] et laisse place à l'émergence de nouvelles territorialités : « Les espaces de la vie quotidienne se réduisent aux axes reliant la nouvelle résidence, le lieu de travail et l'école. Le cloisonnement qui en résulte marque durablement les territoires vécus » (Verdeil et al. 2007 : 95).



Carte 4 : La division de Beyrouth et les principales zones d'affrontement au début de la guerre civile
Source : F. Traboulsi 2007.

La ligne de démarcation cristallise de nombreuses mutations territoriales à l'œuvre durant le conflit. L'ensemble des pratiques et des activités quotidiennes se retrouve ainsi soumis à une ville divisée et disputée et les sorties nocturnes, répandues à Beyrouth avant la guerre, n'échappent pas à ces bouleversements. Les loisirs urbains ne disparaissent pas mais leur offre diminue drastiquement et est chevillée à la fragmentation de la capitale et aux contraintes mobilitaires. Peu de citadins maintiennent une activité nocturne, et les adolescents et jeunes adultes qui ont l'occasion de découvrir la nuit beyrouthine entre 1975 et 1991 sont peu représentatifs – en valeur relative – de la population.

[85] Pour une étude poussée de la vie quotidienne à Beyrouth pendant la guerre, voir Ruiz Herrero J., *Las técnicas de la miseria : la vida cotidiana en el Gran Beirut, 1984-1988*, Université Autonome de Madrid, 2011.

Si les faits qui nourrissent les représentations de Beyrouth en tant que paradigme de la ville violente et fragmentée abondent, cette vision nécessite un élargissement à la fois temporel et spatial. Il s'agit en effet d'une représentation située dans le temps : depuis les années 1980, les images de villes détruites et divisées se sont multipliées. Sarajevo, Bagdad et désormais Alep en sont quelques exemples. Ainsi, d'autres cités ont eu le rôle « d'idéal-type », suscitant une réflexion sur la violence comme mode de fonctionnement, voire comme norme urbaine. C'est notamment l'objet des travaux de Bernard Calas (1998) qui étudie à Kampala les interactions entre violence physiques et dynamiques urbaines. Cependant – et outre le fait que la guerre civile reste présente sous différentes formes dans le quotidien urbain – le cas de Beyrouth a servi à construire un certain nombre de notions permettant de qualifier la violence en ville et, à défaut d'être exceptionnel, peut être considéré comme exemplaire (Corm 2003). La destruction du bâti et la disparition des espaces de rencontre et de pratiques de la citadinité à Beyrouth ont par exemple nourri la réflexion autour du terme d'urbicide[86] comme nouvelle pratique de guerre.

Beyrouth a donc été le théâtre d'affrontements violents, puis – détruite et divisée – l'enjeu des combats, avant d'être une ville en reconstruction (Verdeil 2002) ; ces trois aspects de la guerre civile alimentent dès lors les représentations persistantes d'une ville renaissante aux nombreuses dissonances.

3) La ville après la guerre : Beyrouth renaissante ?

La reconstruction de Beyrouth a servi de base au récit répandu d'une ville renaissante, volontairement mis en opposition avec le champ lexical du conflit, de la destruction et de la mort qui surviennent de manière chronique dans l'histoire du Liban. Cette image d'Épinal possède sa version poétique : Beyrouth est « mille fois morte et mille fois revécue » écrit Nadia Tuéni en 1979. Issu d'une croyance populaire selon laquelle Beyrouth aurait survécu à sept reprises à la destruction (Kassir 2003), le récit d'une ville qui sans cesse renaît était déjà véhiculé en 1905 par Elisée Reclus selon qui « cette ville était une de celles qui doivent vivre ou revivre quand même : les conquérants passent et la cité renaît derrière eux » (Reclus, 1905 : 44).

L'hyperbole trouve largement, dès le début des années 1990 et de manière constante depuis, son relais dans la presse écrite puis sur les différents blogs et réseaux sociaux. Dès 1993, on pouvait lire dans le *New York Times* : « Lebanon's appetite for good living, or simply living, is back with a vengeance ». Depuis, le vocabulaire de la reprise (*recover*), de la renaissance (*reborn*) ou du renouveau se multiplient, avec en toile de fond ou en première ligne le mythe du phénix qui renait de ces cendres – ici des cendres d'un conflit meurtrier[87]. À ces appellations s'ajoute l'idée de la

[86] La notion d'urbicide est attribuée à l'ancien maire de Belgrade, Bogdan Bogdanović : elle a été employée pour désigner la destruction, le meurtre (Graham 2004) de la ville. Forgé dans le cadre des affrontements en ex-Yougoslavie, le néologisme a été transposé à Beyrouth (Fregonese 2009) afin de qualifier l'élimination de la ville dans ses dimensions matérielles et idéelles (ouverture, échange, vivre-ensemble, cosmopolitisme par exemple), mais surtout d'en éclairer le sens, voire d'en souligner les écueils idéologiques. Le terme d'urbicide reposerait en effet sur une vision essentialiste de la ville (Fregonese 2009 ; Verdeil 2009), partant du principe que la destruction des espaces de rencontre de la ville engendrerait celle de la cité « en tant qu'ensemble social et politique » (*Ibid.*).

[87] Voir Llewellyn T. (2010), *Spirit of the Phoenix: Beirut and the Story of Lebanon*, Chicago Press Review, 288 p.

reconquête : Beyrouth renoue avec son rôle avant-gardiste, innovant, libéral. Le constat de la multiplication des établissements nocturnes à la fin des années 1990[88] va dans ce sens : grâce à ses noctambules qui témoignent d'une insatiable « rage de vivre », Beyrouth est « de nouveau une ville de pubs et de boîtes de nuit » (Kassir 2003 : 627).

L'ensemble des discours sur la reconstruction, la renaissance et par extension la réconciliation a joué un rôle central dans la planification urbaine d'après-guerre focalisée essentiellement sur le centre-ville. Le projet de reconstruction du centre-ville a été confié à Solidere, une société foncière dont le principal actionnaire et promoteur, Rafic Hariri, devient Premier ministre en 1992. Dans cette « atmosphère de confusion d'intérêts » (Verdeil, Faour et Velut 2007 : 167), la reconstruction – ou, plus précisément, la démolition puis la reconstruction – a bien eu lieu, suivant une ligne de direction à la fois très moderniste et orientée vers les loisirs et la consommation (Larkin 2010a). À l'été 2002, l'inauguration d'une majeure partie du centre-ville a été accompagnée d'une large campagne célébrant la « renaissance de Beyrouth » sur des panneaux publicitaires ou via des spots télévisés (Haugbolle 2010). Une exposition de photographies (voir Figure 6) a présenté par la suite des rues et des places avant et après la reconstruction et a donné lieu à la publication d'un livre, *Beirut's Memory* (Traoui 2002). Le second volet de cette propagande qui mêle renaissance et reconstruction partielle concerne les travaux de la baie de Zeytouneh. De grands panneaux ont masqué plusieurs mois la construction du nouveau front de mer, sur lesquels figuraient des extraits d'articles de journaux et hebdomadaires internationaux : « The world is Beiruting again », « Beyrouth revit son âge d'or », pouvait-on lire. Ces formules illustrent ainsi le cosmopolitisme souvent vanté de la capitale libanaise (Fregonese 2012). L'adverbe « *again* » n'est pas anodin : ce statut n'est pas le fruit d'une conquête récente mais une position retrouvée et donc légitime.

[88] La majorité des articles de presse internationale sur Beyrouth évoquent les loisirs de nuit et leur réputation.

Figure 6 : les rues du centre-ville avant et après la reconstruction
Photographie A. Traoui in *Traoui A., 2002*, Beirut's Memory/Dhakirat Beirut/La Mémoire de Beyrouth *Beyrouth : Banque de la Méditerranée*.

Critiqué de manière vive et constante par de nombreux chercheurs, journalistes et activistes, le projet de reconstruction de la ville se fonde donc sur un récit de la renaissance aussi spectaculaire que l'a été sa destruction. Au-delà de ce constat, il importe, à propos de la reconstruction de Beyrouth, de se prémunir une fois de plus contre un exceptionnalisme qui imprègne largement les représentations de la ville et ici précisément de sa capacité à se régénérer après un retour cyclique de catastrophes et de conflits. Dans un article qui met délibérément la reconstruction au pluriel et invite à comparer Beyrouth à d'autres villes divisées et détruites ces dernières décennies, Eric Verdeil et Joe Nasr (2008) montrent comment les périodes de destruction et de conflit ne s'opposent pas à celles de reconstructions mais sont en réalité étroitement mêlées, ne serait-ce que dans leurs dimensions temporelles. En effet, deux projets de reconstruction ont émergé pendant la guerre, l'un en 1977 et l'autre en 1982-1983, à la faveur de la discontinuité temporelle des affrontements. À l'inverse, le projet d'aménagement mené par Solidere, présenté comme « exceptionnel », ne peut se penser en dehors de la guerre dont il représente moins la rupture qu'une forme de continuité qui réside dans les conflits d'intérêts et les mémoires contradictoires figées dans la ville (Verdeil 2001 ; Nasr et Verdeil 2008 ; Larkin 2010a). Dès lors, la renaissance exemplaire est plus proche de « l'ordinaire de l'urbanisme » (Verdeil 2001 : 73) : poursuite d'un projet politique, spéculation foncière, désaccords, et contestations sont à ajouter à la symbolique de la réconciliation.

Si elle masque mal les insuffisances des initiatives de la reconstruction, la thématique de la renaissance ne représente qu'un des versants du discours sur le Beyrouth d'après la guerre civile. En effet, une partie des représentations de la ville tend plutôt à la dépeindre comme une ville désordonnée et chaotique, à commencer par son aspect visuel (Huybrechts 2002). Une fois

dépassé le périmètre de Solidere – destiné en partie à la riche clientèle du Golfe – le paysage urbain de Beyrouth mêle d'anciennes bâtisses dégradées, des immeubles inachevés et des constructions modernes de plus en plus hautes, témoignant de la spéculation foncière et de la multitude des promoteurs privés à qui le reste de la reconstruction a été laissé. À ce patchwork architectural s'ajoutent les vestiges de la guerre laissés en l'état (Brones 2010a) et une impression de désorganisation qui touche l'ensemble des services urbains, comme les transports publics (Abi Yaghi et Longuenesse 2013), la production d'électricité (Gabillet 2010, Verdeil 2016), l'approvisionnement en eau, la régulation du trafic automobile. Enfin, la crise des déchets débutée en juin 2015 a ajouté au tableau l'amoncellement des poubelles. Tous ces éléments mis ensemble illustrent, selon les habitants, le Liban et sa capitale comme incarnation de l'instabilité, du désordre et de l'insécurité (Kegels 2007). Revenant de manière régulière dans mes entretiens[89], le champ lexical du chaos s'oppose à celui d'une harmonie et d'un équilibre qui aurait prévalu avant la guerre (Arnaud 1996)[90]. Cette comparaison courante vient à nouveau alimenter les discours antagonistes sur Beyrouth à deux niveaux : entre passé et présent, puis entre renaissance – qui est un retour de « l'âge d'or » passé – et chaos.

Les dissonances entre renaissance et désordre sont ainsi le produit de deux périodes passées qui semblent irréconciliables et qui se traduisent par des formes urbaines discordantes. Ainsi, au-delà d'une zone intégralement reconstruite supposée effacer toute trace du conflit (Larkin 2010a), « The scars of internal violence are embedded in Beirut's materiality, composing a parallel, silenced city that is in complex ways intertwined with « official » Beirut » (Fregonese 2012 : 317 ».

Les figures de l'entrecroisement et de l'entremêlement permettent de conclure les discussions sur les images de Beyrouth, à la fois reflets de son histoire et matrices de représentations idéalisées faisant de la capitale libanaise une ville particulière et difficilement comparable. Le vocabulaire employé dans les discours sur Beyrouth est rarement neutre ; la connotation est positive ou négative. Les termes sont employés seuls, ou par paires antagonistes : ville ouverte, moderne, cosmopolite, qui renaît de ses cendres, contre ville violente, du conflit, chaotique. Si le cosmopolitisme et le conflit ont été analysés séparément, l'enjeu est d'aller au-delà des antagonismes qui structurent les discours sur Beyrouth pour les considérer comme fonctionnant ensemble, de manière entrecroisée.

Ce positionnement est celui adopté par Sara Fregonese qui cherche à dépasser l'opposition entre une vision de Beyrouth comme ville-refuge (*refugee*) et champ de bataille (*battleground*). En effet,

> « These two natures are too often accepted as essentially distinct, as part of the "contradictions" and "paradoxes" that compose Beirut's history and society. I want to add

[89] Lorsque je posais la question « qu'est-ce que Beyrouth pour vous ? », ou « Pouvez-vous me donner trois mots pour qualifier Beyrouth ? ». Voir les grilles d'entretiens, Annexe 7.

[90] Cette opposition est à comprendre, selon l'auteur, comme l'expression de la nostalgie d'un passé beyrouthin idéalisé ou projeté – dans la mesure où les personnes qui véhiculent ce discours sont généralement nées moins d'une décennie avant le début du conflit.

> nuance to this accepted distinction by adopting the critical historian James Clifford's notion of "discrepant cosmopolitanism" » (Fregonese 2010 : 318).

Formé à partir du verbe latin *discrepare*, qui signifie « être en désaccord », « en contradiction », « être discordant » ou « dissonant », l'adjectif *discrepant* traduit davantage l'idée d'une différence, d'une discordance, plutôt qu'une incompatibilité totale. Ainsi, l'image de l'ouverture et celle du champ de bataille ne sont pas à opposer mais à penser comme faisant partie d'un même système. Le terme de *discrepancy*, dont l'équivalent en français retenu ici est l'inconsistance (au sens d'un manque de cohérence) ou la dissonance (Graham, Ashworth, & Tunbridge 2000) – mène pour Fregonese à deux constats. D'une part, il possède sa traduction urbaine, d'autre part, il est à considérer comme le produit d'une histoire coloniale, ottomane et française :

> « The seeming contradiction between Lebanon as hospitable refuge and Lebanon as entrenched battlegroud is an illusion : both are part of the set of dynamics put in place and driven by the politic of colonialism in this area of the Levant » (Fregonese 2010 : 321).

L'image de la dissonance ou de la discordance permet à l'auteure de dépasser les contradictions inhérentes au discours sur Beyrouth soulevées dans cette première partie, et apporte une nouvelle clé de compréhension d'un système aux dynamiques et aux héritages contradictoires. Elle représente un chemin de traverse intéressant par rapport aux discours fondés sur la dualité et l'antagonisme, parce qu'elle pense justement les éléments comme fonctionnant ensemble au sein d'une entité socio-spatiale qui est le produit du colonialisme ottoman puis occidental. Afin de penser la dissonance entre le « meilleur » et le « pire » qui caractérise Beyrouth, il convenait donc d'abord de penser la ville comme un cas exemplaire et non exceptionnel. Pour saisir au mieux le contexte beyrouthin dans lequel est menée une réflexion sur la vie nocturne, le prisme de la post-conflictualité semble le plus adapté, parce qu'il permet une réflexion sur une période actuelle dans laquelle des éléments du passé sont encore signifiants ou opérants. Conçu à la suite d'autres termes en « post- », le post-conflit rassemble les figures de la dissonance et de l'entremêlement (*entanglement*) (Mbembé 2001) ; il se pense à l'échelle du Liban comme à l'échelle de Beyrouth, les deux niveaux d'analyse se faisant écho.

II) Beyrouth, une ville post-conflit

Si le Liban est régulièrement défini comme un pays post-guerre ou post-conflit (Larkin 2012 ; Fregonese 2012 ; Khalaf 2012), la dimension politique, sociale, spatiale et idéologique de cette caractérisation est souvent sous-estimée. En effet, le terme « post-conflit » apparaît généralement comme un outil de contextualisation historique, plus rarement géographique, au service d'objets d'études plus déterminés : la reconstruction, la fragmentation urbaine, ou la mobilisation politique. L'objectif de cette seconde partie est de préciser la pertinence de son usage comme un concept-clé d'étude de la société et des espaces libanais, tout en proposant des perspectives d'élargissement de son acception.

Afin de clarifier et enrichir la notion de post-conflit et de voir quelles sont ses manifestations sociales, politiques et spatiales à Beyrouth, il importe de la situer parmi une série de termes en « post-» dont le préfixe renvoie à des mécanismes comparables et dont le suffixe concerne des domaines différents. Il s'agit ensuite d'évaluer la pertinence d'une lecture géographique du Liban et de Beyrouth au prisme du post-conflit, démarche qui invite à une nouvelle prise de distance avec les discours renvoyant à l'exceptionnalité de la ville. D'un côté, les cadres d'analyses de la post-colonialité et de la post-conflictualité permettent de mieux comprendre la situation du Liban et de Beyrouth. D'un autre côté, le terrain étudié peut apporter un regard supplémentaire sur les questions post-coloniales ou post-conflictuelles, soit qu'il permet leur enrichissement, soit qu'il en autorise la critique.

A) Penser le post- au Liban

La plupart des discours sur les phénomènes sociaux et politiques au Liban empruntent volontiers au champ lexical de la complexité. Les nombreuses lignes de division confessionnelle, sociale, économique, politique, ethnique et leur relative interdépendance rendent impossible une analyse univoque. À l'inverse, les discours plaçant le Liban dans un grand écart permanent entre modernité et ouverture d'une part, et attachement à des valeurs « ancestrales » ou « féodales », d'autre part accordent peu d'importance aux conséquences et à l'enchevêtrement des héritages des périodes coloniales et conflictuelles (Fregonese 2012). Ainsi, les discontinuités et les contradictions présentes dans les dimensions sociales et spatiales du Liban seraient moins les symptômes d'un pays intrinsèquement complexe que les manifestations d'une situation « en post- » dont l'explicitation, au travers notamment des études post-coloniales, permet par la suite de mieux cerner les implications de l'usage de la notion de post-conflit.

1) Les apports des études post-coloniales

Considérer que le Liban et sa capitale sont dans une situation dite « post-» permet de rompre avec une analyse linéaire du temps qui, à Beyrouth et au Liban, ne saurait suffire. En effet, les changements s'effectuent à des rythmes différents et impactent différemment les espaces et les segments de la société. Le « post- » est donc un « après » mais aussi, partiellement, un « avec » des héritages qui entrent en contradiction soit avec des dynamiques nouvelles, soit les uns avec les autres.

Si le courant post-colonial a rapidement imprégné les travaux des géographes anglophones, son émergence dans les publications de langue française peut être qualifiée de tardive (Ripoll 2006a). Les études post-coloniales (*postcolonial studies*) font leur apparition vers le milieu des années 1980, essentiellement dans le champ de la critique littéraire et de l'anthropologie au sein de quelques universités américaines. Il s'agit d'une vaste entreprise de mise en cause d'un « processus de construction discursive du monde à partir d'un référent européen ou occidental » (Hancock 2001) ; l'ouvrage d'Edward Said, *L'Orientalisme. L'Orient créé par l'Occident* paru en 1978 étant considéré comme une œuvre fondatrice du courant. À ce livre s'ajoutent les travaux

d'intellectuels originaires du sous-continent indien comme ceux de Homi Bhabha, Gayatri C. Spivak, ou Arjun Appadurai. Dans la mouvance des études post-coloniales figurent également les études culturelles (*cultural studies*) marquées entre autres par Stuart Hall puis Paul Gilroy qui mettent en avant l'hybridité culturelle.

Ce cadre théorique commun a été approché par les géographes qui se sont attachés à étudier la dimension spatiale des conséquences sociales, politiques et culturelles de la colonisation. Si les synthèses se sont multipliées et permettent de rendre compte de la pluralité des définitions mais aussi des limites du mouvement (Staszak et al. 2001 ; Smouts 2007 ; Collignon 2008), celle effectuée par Joanne Sharp (2009) est la plus précise, car elle pose la distinction entre post-colonialisme et postcolonialisme : cette démarche qui se fonde sur la présence ou non du tiret me permet d'enrichir par la suite le cadre d'analyse de la post-conflictualité.

L'auteure conçoit le post-colonialisme comme la période qui suit l'indépendance des pays colonisés[91]. Le terme est donc historique et géographique, mais ne va pas sans poser problèmes. Tout d'abord, et Sharp le souligne, il semble donner trop d'importance au moment de la rupture qui en réalité n'est pas aisément identifiable, relevant davantage du processus et des interférences entre différents moments de l'histoire. À titre d'exemple, lorsque Derek Gregory intitule son ouvrage *The Colonial Present* (2004), il met l'accent sur les processus impérialistes toujours à l'œuvre, comme une forme renouvelée du colonialisme plus que comme du post-colonialisme. Par ailleurs, le terme post-colonial renvoie de manière privilégiée à la colonisation occidentale de l'époque moderne (Houssay-Holzschuch 2010). Si cela se justifie par l'importance de l'entreprise et de ses conséquences autant que par ses spécificités (système économique capitaliste, domination racialisée), le post-colonialisme renvoie de fait aux pays « du Sud ». Partant de là, le risque serait d'envisager le post-colonialisme comme une autre manière, peut-être trop englobante, de désigner l'ensemble des pays regroupés sous l'appellation « Sud ». Enfin, penser le post-colonial d'un point de vue occidental – ou du moins, sans réflexion sur les limites spatiales et historiques de la post-colonialité – passe sous silence d'autres processus de domination politique et territoriale qui marquent certaines parties du monde. C'est à partir de ces remarques que l'on peut envisager la pluralité de la post-colonialité au Liban.

Le postcolonialisme désigne de son côté une étude critique des conséquences – surtout culturelles et sociales – du double mouvement de colonisation / décolonisation[92]. Sharp montre que le terme « post- » rend compte de la difficulté à évaluer les changements qui répondent à des temporalités diverses et peu linéaires. Ainsi, les pays ont beau être physiquement décolonisés et entrés dans d'autres processus, les effets du colonialisme n'ont pas totalement disparu : il subsiste des traces (Sharp 2009 : 5). On est donc bien dans un « au-delà » (Collignon 2008) en rupture avec une acception linéaire et séquentielle de l'histoire qui, en tant que telle, peine à évaluer la complexité des changements. Cette complexité, observée notamment par Philippe Gervais-Lambony dans le cas sud-africain (2003), tient aux différentes temporalités identifiables dans une situation « post- » : temps du politique, de l'économique, de la construction matérielle, des usages par exemple.

[91] Il s'agit dans son étude des pays colonisateurs européens, à partir de la période des « Grandes Découvertes » (Sharp 2009).

[92] Il se distingue en ceci des études plus classiques se focalisant sur les impacts politiques, géopolitiques et économiques de la colonisation.

Cette distinction entre les temporalités du changement (dont le rythme d'évolution n'est pas le même) permet de rendre compte de leurs discordances, visibles dans l'espace, à condition d'avoir une approche fluide des espaces et des sociétés étudiées. Dès lors, l'enchevêtrement et l'hybridation apparaissent comme des notions centrales.

En conséquence, le postcolonialisme relève aussi d'un projet scientifique qui s'attache à déconstruire les catégories interprétatives et les processus de connaissance du monde trop marquées d'occidentalo-centrisme. À ce titre, la critique des représentations de l'altérité non-occidentale constitue un axe de pensée majeur au sein duquel l'hybridité (Bhabha 1994) représente un concept alternatif. De manière plus surplombante, le postcolonialisme est de l'ordre de la posture : il s'agit de « postcolonialiser » les savoirs et notamment la géographie (Jenny Robinson 2003) en accordant une place plus grande à l'étude des espaces non-occidentaux et aux études effectuées par des chercheurs non-occidentaux. Le projet scientifique mêle donc des questions conceptuelles et politiques : postcolonialiser les savoirs revient à sortir d'un rapport de domination du monde occidental sur le reste du monde (Collignon 2008), démarche que résume par ailleurs le titre *Provincializing Europe* (Chakrabarty 2001). Dans la mesure où elles questionnent les relations de pouvoir qui structurent le monde et la production de la connaissance, les études postcoloniales prennent enfin des allures de « quête éthique »[93] (Verdeil 2012b).

2) La post-colonialité au Liban ?

La réflexion sur la post-colonialité a été posée comme préalable à l'enrichissement théorique de la notion de post-conflit. Elle permet cependant de s'interroger sur la situation post-coloniale du Liban. Dans cette perspective, il s'agit moins d'évaluer le « degré de post-colonialité » du Liban ou de chercher à savoir quelles caractéristiques du pays et de sa société sont ou ne sont pas post-coloniaux que d'interroger le pays au prisme d'une question conceptuelle qui permet d'augmenter le degré de compréhension d'une situation donnée. Les questions soulevées renvoient aux conséquences plus ou moins visibles et opérantes des périodes mandataire et ottomane. Ici, la post-colonialité est posée comme une clé de lecture possible du système politique – et confessionnel – libanais, lequel interagit avec divers mécanismes sociaux et spatiaux. Il s'agit d'envisager du même coup le confessionnalisme comme un produit des présences coloniales et de s'interroger sur la persistance de la confession comme un facteur explicatif des phénomènes observés et sur la place de la question post-coloniale dans les études sur le Liban.

Si les différentes publications sur l'histoire du Liban à l'époque contemporaine se réclament peu d'une approche post-coloniale, la compréhension du pays comme étant le produit d'une histoire coloniale originale est relativement bien partagée (Salibi 1988 ; Zamir 1988 ; Makdisi 2000 ; Fregonese 2012 ; Hakim 2013). Le système politique confessionnel résulterait ainsi de l'occupation ottomane, de l'ingérence des puissances européennes dès la fin du XVIII^{e} siècle en

[93] Les limites de cette « quête éthique », regroupées sous le terme de « complaisance », sont évoquées par Claire Hancock dans Staszak J.-F. et. al. (2001) pp. 102-103.

Méditerranée occidentale[94], puis de la période mandataire française. Au cours de ces différents moments d'occupation et de domination, les structures politiques – distribution du pouvoir entre les différentes confessions – et territoriales – une répartition des communautés de manière plus ou moins homogène sur le territoire (Corm 2003) – du Liban ont évolué conjointement. Les discours faisant du confessionnalisme une structure à la fois archaïque et inhérente au Liban – en tant qu'entité géographique – doivent donc être nuancés (Fregonese 2012 ; Hakim 2013). Le pays tel qu'il nous est donné à voir aujourd'hui est en effet une émanation de l'empire ottoman (Zamir 1988) : le système politique est élaboré dès 1860 puis est entériné durant le mandat français, période pendant laquelle les limites territoriales du Grand Liban sont également fixées.

Dès le XVI[e] siècle, le pouvoir central ottoman crée dans la montagne libanaise une entité autonome, l'émirat du Mont-Liban, peuplée de différents groupes religieux, essentiellement maronites et druzes, puis shiites. Jusque dans les années 1840, l'émirat repose sur une « symbiose socio-économique » (Corm 2003 : 77) entre les confessions autant que sur des liens tribaux et féodaux. À partir de 1840, l'équilibre de l'émirat est perturbé[95] et les massacres intercommunautaires se multiplient. C'est durant cette période que les puissances européennes tentent de mettre en place une territorialisation des deux principales communautés, druze et maronite (Corm 2003) : les *caïmacamat*. Dans ce régime de la « double préfecture » où les seigneurs féodaux deviennent des relais du pouvoir central, chaque groupe religieux correspond à une entité spatiale et est soumis à l'influence des puissances européennes[96]. En raison de la présence de nombreux villages mixtes, ce régime ne dure pas ; il devient une nouvelle source de conflits dont le paroxysme est atteint en 1860. De nouveau, les puissances européennes pèsent lourdement sur la création d'une province autonome dans la région, la *mutasarrifiya* du Mont-Liban. Dans ce système, la territorialisation des communautés est abandonnée, mais le statut de la religion comme source de pouvoir politique est renforcé. La *mutasarrifiya* du Mont-Liban doit en effet être gouvernée par un chrétien nommé par l'Empire Ottoman, lui-même secondé par un conseil administratif dans lequel toutes les communautés de la province sont représentées en fonction de leur importance démographique.

Cette première ébauche du confessionnalisme libanais résulte donc de la domination des puissances étrangères sur la région. Le fonctionnement politique ainsi instauré et présenté comme le « premier pas du Liban moderne vers la démocratie » (Corm 2003 : 52) influence progressivement la structuration de la société en « communautés-confessions » (Aubin-Boltanski 2012)[97]. Le confessionnalisme politique est amplifié après la Première Guerre Mondiale, lorsque la Société des Nations accorde à la France un mandat sur la Syrie et le Liban, qui devient en 1920 l'état du Grand Liban[98]. Le pays est doté d'une constitution en 1926 qui crée les postes de Président de la République, de Chef du Gouvernement, et qui entérine le système d'assemblée représentative. L'institutionnalisation du communautarisme passe entre autres par leur

[94] Ces diverses implications des puissances européennes ont aussi concerné les Balkans et sont désignées par l'expression « Question d'Orient » (Laurens 2000).
[95] Pour les causes (internes et externes) des perturbations de cet équilibre, voir Corm G., 2003.
[96] O. Makdissi (2000) y voit l'amorce d'une construction de l'altérité fondée à la fois sur l'appartenance religieuse et sur la circonscription spatiale.
[97] L'apposition des deux termes montre que le groupe religieux est devenu à la fois politique, identitaire et social.
[98] La province du Mont-Liban récupère ainsi la bande côtière entre Tripoli et Tyr, Beyrouth et la plaine de la Bekaa, ainsi que le Akkar, Hermel et le Sud-Liban.

représentation proportionnelle dans les emplois publics, ou encore la composition du ministère[99]. Enfin, la puissance mandataire reconnait dès 1936 l'existence de dix-sept communautés religieuses au sein desquelles se répartit l'ensemble de la société libanaise dont l'unité est, par là-même, fragilisée.

La proclamation du Pacte National et de l'indépendance du pays en 1943 consacrent en théorie l'affranchissement du pays vis-à-vis des puissances étrangères mais parachèvent le communautarisme[100] notamment en assignant la fonction de la présidence de la Chambre des députés aux shiites. Parallèlement, le discours d'identité nationale mettant en avant l'idée d'un Liban jeune, moderne, indépendant et reposant sur la coexistence des religions se répand (Haugbolle 2010). Cette acception de la coexistence comme étant aux fondements d'une identité nationale, faisant par ailleurs du Liban un pays exemplaire dans la région (Fregonese 2012) a surtout été le leitmotiv des élites civiles libanaises ; élites au sein desquelles la proportion des représentants de la bourgeoisie urbaine maronite[101] est allée grandissante dès le début du XX^{e} siècle. Le choix du confessionnalisme comme modèle de coexistence possède ainsi un versant plus nuancé, qui considère que le Liban repose sur un équilibre fragile entre des communautés ne partageant pas la même vision sociale et politique du pays (Fregonese 2012). Loin d'être inhérent à un état-nation dont la forme territoriale n'a été fixée qu'en 1920, le communautarisme libanais est considéré comme un métasystème (Hanf 1993) dont il faut retenir deux traits principaux.

En tant qu'émanation des puissances coloniales qui perdure, le communautarisme fait en théorie du Liban un pays post-colonial. Il s'agit aujourd'hui encore d'un principe structurant de la société politique (Picard 1994 ; Beydoun 2009), réactivé au sortir de la guerre civile. En effet, le « document d'entente nationale » adopté en 1989 à Taëf confirme le principe du communautarisme politique qui vise à la représentation des communautés au niveau du pouvoir exécutif, législatif, ainsi que dans la fonction publique d'une manière générale. Si une telle répartition des pouvoirs est présentée comme provisoire, et ceci depuis la constitution de 1926 (Picard 1994 ; Beydoun 2009), le document entérine à nouveau, dans les faits, le système communautaire. Il s'agit donc d'une situation héritée de la domination étrangère, enlisée dans du « provisoire qui dure » ; donc dans une transition sans réels début ni fin. Pour autant, la post-colonialité du Liban est loin d'être une évidence. En réalité, le cas libanais, s'il n'est pas forcément à penser comme exceptionnel, a au moins ceci de particulier qu'il perturbe les lectures usuelles de la post-colonialité. Il a été vu plus haut que le terme de post-colonial renvoyait de manière privilégiée à la colonisation occidentale. Or, dans le cas libanais, le processus de domination politique et territoriale a été amorcé à l'avènement de l'empire ottoman, dont l'influence a été concurrencée au XIX^{e} siècle par les puissances européennes. Cette domination est donc à la fois ancienne et plurielle, et se transforme en 1920 en une autorité mandataire

[99] Article 95 de la Constitution de 1926, cité dans Corm G., 2003.

[100] Jamais rédigé par écrit, le Pacte National garantit l'indépendance du Liban, la représentation équitable des communautés, et réaffirme l'arabité du Liban. Pour une analyse détaillée du Pacte et ses conséquences politiques et sociales, voir Rabbath E., *La formation historique du Liban politique et constitutionnel*. *Essai de synthèse*, Beyrouth, Publications de l'Université Libanaise, 1986.

[101] La responsabilité de la France dans les choix politiques du Liban et la complaisance du Mandat à l'égard des élites chrétiennes est exposé et argumenté notamment dans Hakim C., 2013, *The Origins of the Lebanese National Idea*, Berkeley, University of California Press, 364 p.

confiée à la seule France. La période de domination uniquement européenne est donc relativement courte (Haugbolle 2010) et la rupture supposément provoquée par l'accès à l'indépendance est discutable, puisque les principes de la constitution mandataire sont réactivés par le Pacte National. Ainsi, si la période post-coloniale est celle d'une prospérité économique et de la diffusion d'un discours d'identité nationale, celui-ci ne se construit pas en opposition avec le colonialisme et le paradigme de modernité politique imposé par les puissances extérieures (Haugbolle 2010). Bien au contraire, le système politique – hérité – reposant sur un équilibre entre les confessions est aux fondements des discours sur la jeune nation libanaise.

Fruit de la domination coloniale partagée, le communautarisme est à envisager comme un métasystème qui surplombe la société politique. Pour autant – et il s'agit de son deuxième trait – ce métasystème considéré comme à l'origine des maux de la société libanaise et plus précisément de la guerre civile, fait preuve d'une forme de souplesse (Weiss 2010 : 6) qui autorise sa mise à distance ou son contournement. Cela se remarque par exemple dans les formes de mobilisation politique (Haugbolle 2013), plus généralement dans les mouvements de revendication et de protestation de la société civile (Karam 2006) et à une échelle plus individuelle, dans les pratiques urbaines quotidiennes. Il existe donc des espaces dans lesquels le communautarisme, s'il n'est pas absent, fait au moins l'objet d'une négociation de la part des individus. Il ne s'agit pas de nier les logiques communautaires présentes à différents niveaux de la vie sociale et politique et parmi lesquelles – puisque cela entre dans la problématique de la vie nocturne – un entre-soi qui est aussi spatial, mais bien de préciser que le communautarisme n'explique pas à lui seul toutes les formes de vie sociale au Liban. Il doit se comprendre dans l'articulation avec des problématiques sociales et économiques, mais aussi territoriales, qui correspondent à d'autres temporalités du changement. Dès lors, il faut distinguer le confessionalisme comme une réalité que l'on peut situer historiquement, et le confessionalisme comme une grille de lecture devant admettre la fluidité et l'ouverture pour intégrer dans l'observation le changement et l'inertie des phénomènes sociaux.

3) Le « post- », figure de l'inachèvement

Pour entrer dans une lecture de la société et des espaces libanais comme relevant du post-conflit, je m'appuie sur deux analyses d'espaces en « post- », lesquelles s'attachent à penser ensemble les permanences et les changements. La première est une lecture de la situation « post-apartheid » (et « post-» en général) de l'Afrique du Sud effectuée par Myriam Houssay-Holzschuch (2010). Le second cadre de réflexion est emprunté à Cyril Blondel (2016) et à son approche de l'espace post-yougoslave.

Il s'agit dans les deux cas de se défaire d'un certain nombre de cadres normatifs qui imprègnent les syntagmes en « post- » (post-conflit, post-colonialisme, post-communisme, post-fordisme par exemple). En effet, ces derniers postulent trop souvent une rupture nette – et donc datable -, ce qui revient à considérer le « post- » comme une période de transition vers un meilleur, comme une catégorisation temporelle qui servirait la différenciation entre les espaces selon une échelle de progrès (Blondel 2016 : 201). Ce constat en appelle un autre, qui souligne la tendance, dans

les analyses des espaces en « post- », à considérer les expériences passées comme étant, sinon parfaitement homogènes, au moins comparables. C'est notamment le cas du post-communisme qui sous-entend une lecture binaire renvoyant à deux espaces *a priori* uniformes et diamétralement opposés. Or, et Blondel le rappelle, « we cannot safely say (…) that the post-communist space is or was a homogeneous place » (Suchland 2011 : 844). Enfin, derrière l'emploi du « post- » comme catégorie analytique peut se cacher une posture idéologique pouvant mener à la reproduction de certains rapports de force qui s'inscrivent aussi dans une lecture du monde naturalisant certains découpages. Là encore, l'exemple des Balkans est éclairant, puisqu'ils « incarnent dans l'imaginaire européen l'interstice géographique, temporelle et symbolique entre Occident et Orient, i.e. à la fois la marge commode qu'on invoque comme référentiel négatif et le bouclier qui protège de bien pire » (Blondel 2016 : 202).

Il s'agit donc de déterritorialiser les notions, c'est-à-dire de les extraire hors des cadres géographiques dans lesquels elles ont été pensées, mais aussi de les penser ensemble – Blondel parle ainsi « d'intersectionnalité des post- » – comme des catégories souples, qui ne sont pas déterminantes *a priori*, mais qui permettent de caractériser une situation présente qui est encore largement influencée par la période précédente dans de nombreux domaines (modèles économiques, systèmes politiques, configurations spatiales). La métaphore de la « queue de comète » permet d'illustrer ce positionnement :

> « Il me semble que la manière la plus féconde de comprendre cette notion est de voir qu'elle traduit la difficulté d'une rupture nette et franche d'avec la période antérieure. La rupture est donc remplacée par un effilochement progressif, *messy*, en queue de comète. De plus, les termes en « post- » sont en général appliqués à des périodes d'histoire immédiate, pour lesquelles il est difficile d'avoir une vision claire – sans parler de l'impossibilité même de les définir par rapport à ce qui se passe ensuite » (Houssay-Holzschuch 2010 : 70).

Il s'agirait donc d'une période de transitions et d'incertitudes dans laquelle les formes héritées sont encore visibles et opérantes, influant sur les processus nouveaux. Le « post- » renvoie donc à un moment imprécis, celui de « l'après » qui est aussi un « avec », donnant lieu à des interférences, des discontinuités, des contradictions (*discrepancies*) dans les formes sociales et spatiales des sociétés (Rufat 2008). Plus précisément, il permet de caractériser des espaces définis par des groupes dont les pratiques, les référents (historiques par exemple) et les représentations ne sont pas homogènes. Il est enfin une manière d'appréhender les phénomènes : la figure du fluide et du mouvant mobilisée pour envisager les espaces de la vie nocturne est à nouveau pertinente, elle s'ajoute à, et complète, celle de l'entremêlement (Mbembé 2001 ; Houssay-Holzschuch 2010 ; Fregonese 2012). Ainsi, le terme

> « vise à traduire des persistances et des résistances, et pas seulement des ruptures, sans postuler les rails d'une progression linéaire ou d'une dispersion spatiale homogène, mais au contraire, des simultanéités et des divergences, sans sous-entendre non plus un objectif, un modèle, nécessairement meilleur, prétendument plus démocratique » (Blondel 2016 : 205).

L'absence de linéarité est certes temporelle, mais concerne aussi l'idée d'un « mieux », d'un progrès. Au contraire, les réalités étudiées ont « le normal » comme passé et comme aspiration (Jansen 2015).

À bien des égards, le Liban se trouve en effet dans une situation indéterminée entre le changement et l'inertie d'un certain nombre de structures sociales et spatiales, sans que le curseur puisse être fixé à un endroit précis. Il est donc plus exact de parler d'enchevêtrement (*entanglement*) (Mbembé 2001) d'un certain nombre de processus de natures différentes (politiques, urbains, sociaux) plus ou moins contradictoires : c'est la complexité du changement qu'il s'agit de penser au travers d'une pensée en « post- ».

B) Le Liban entre analyse et situation post-conflit

Le passage par les cadres de la post-colonialité a permis d'aborder la réalité confessionnelle du Liban en faisant lumière sur l'influence de la période précédente bien que relativement lointaine. Les termes de la pensée post-coloniale, et de la pensée en « post- » d'une manière plus générale qui ont été utilisés sont les figures de l'entremêlement (*entanglement)* et de la dissonance (*discrepancy).* Ils permettent dès lors d'envisager la post-conflictualité en géographie et au Liban. L'enjeu est d'abord de conceptualiser la notion tant comme une période que comme une posture scientifique qui cherche à montrer de quelles manières les héritages de la guerre civile apparaissent comme encore largement opérants tout en se mêlant à d'autres héritages ou processus. L'analyse du Liban au prisme d'une approche post-conflictuelle des espaces et des sociétés admet ensuite deux niveaux de lecture. Le premier conçoit le post-conflit comme la difficulté de clore une période, celle de la guerre-civile : au Liban, les mécanismes et les structures hérités de la guerre sont encore visibles, voire ont intégré les logiques politiques, sociales et spatiales actuelles. Le second niveau remet en cause la succession chronologique des périodes de guerre et des périodes de paix. En considérant le conflit comme un spectre, qui à la fois hante, menace et conditionne les perceptions et les pratiques, la situation post-conflit du Liban est celle d'un entremêlement des temps : du passé, du présent et du futur.

1) Pour une lecture géographique de la post-conflictualité

La distinction entre le fait post-colonial et l'approche postcoloniale effectuée par Joanne Sharp (Sharp 2009) semble pertinente pour proposer une interprétation du post-conflit[102] la plus complète et la plus élargie possible, qui permet de dépasser l'acception classique des pays « postconflit ».

[102] Dans cette section, le terme de post-conflit est préféré à celui de post-guerre, dans la mesure où le conflit bénéficie d'une acception plus large. Dans le cas libanais, il s'agit avant tout d'affrontements armés, mais la notion renvoie également à des logiques sociales (redéfinition du vivre-ensemble selon des logiques confessionnelles et politiques), spatiales (morcellement du territoire), ou encore économiques (développement de trafics divers, taxation des populations par les milices par exemple).

En l'état actuel des choses, la notion de « postconflit » – les publications n'accordent pas d'importance à la présence ou non du tiret – possède un ancrage institutionnel important (Cattaruzza et Dorier 2015), ce qui a pour conséquence d'en limiter la portée analytique. Cet ancrage a fortement influencé la littérature sur les pays ayant récemment connu une guerre et, de manière plus concrète, les « dispositifs postconflits » (Cattaruzza et Dorier 2015) : le terme est d'ailleurs révélateur. Il est ainsi défini par les Nations Unies comme :

> « un modèle idéal de transition après une guerre, au sein duquel institutions internationales, États et acteurs civils, privés et associatifs œuvreraient ensemble pour surmonter les tensions et (re)construire une paix durable » (Cattaruzza et Dorier 2015 : 6).

Il s'agit donc d'un cadre d'action qui englobe à la fois l'aide humanitaire, les processus de réconciliation, de reconstruction, de développement économique, autant qu'il formalise la présence d'instances supranationales ou étrangères dans le processus de « *peace building* ».

Cette définition normative fait désormais l'objet de critiques dans le monde académique anglophone, notamment auprès des représentants de la géographie politique et de la géopolitique critique (Flint 2005, Flint & Kirsch 2011, Toal & Dahlman 2011). Ainsi Colin Flint insiste-t-il sur l'opposition entre paix et guerre qui repose sur une fausse dichotomie :

> « Defining peace and war as spatial-temporal circumstances emphasizes their disconnection with each other and hence a false dichotomy. Instead, an approach that sees peace and war as an assemblage of social processes provides an avenue into seeing how the two are intertwined manifestations of dynamic social contestation (Virilio 1986). Peace and war are intertwined because many of the same social relations are the basis of the construction of both » (Flint et Kirsch 2011: 31).

L'auteur choisit par ailleurs de faire de la reconstruction matérielle et symbolique un concept-clé des études post-conflit, en insistant sur l'ambivalence du processus qui porte en lui la continuité du conflit et sur la production de l'espace que cela donne à voir. Les territoires en situation de post-conflit seraient ainsi des « intertwined spaces of war and postwar » (*Ibid.* : 31).

Cette idée selon laquelle les héritages du conflit peuvent demeurer apparents et se mêler à d'autres mécanismes de reconstruction ou de réconciliation plus formels a fait son entrée dans la géographie de langue française. Le numéro de la revue *Hérodote* sur la question, paru en 2015, est ainsi l'occasion de regrouper et mettre en perspective des travaux jusqu'alors relativement dispersés sur leurs différents terrains (Cattaruzza et Dorier 2015). Dans leur introduction, Elizabeth Dorier et Amaël Cataruzza reviennent sur la notion de « postconflit » comme qualificatif de la période qui suit l'arrêt des combats sur un territoire donné. S'ils ne proposent pas d'y ajouter un trait d'union, ils insistent sur la difficulté de borner ce moment et la nécessité de rompre avec les oppositions classiques de type conflit/postconflit et guerre/paix. Ainsi, « les processus sociaux visibles dans le contexte de fin de conflit peuvent n'être que le prolongement des relations et rapports de force créés par la guerre ou les violences » (Cattaruzza et Dorier 2015 : 8).

Il semblerait donc trop réducteur de voir le postconflit uniquement comme un « après » : c'est, là aussi, un « au-delà » et un « avec », dans une perspective de rupture avec une approche

séquentielle et chronologique de l'histoire. Ces quelques jalons peuvent être repris et théorisés en faisant du post-conflit une des déclinaisons des situations « post- ». La post-conflictualité[103] désigne entre autres la période historique suivant l'arrêt des combats et pendant laquelle la reconstruction matérielle, institutionnelle et symbolique est souvent lente, difficile, voire elle-même conflictuelle. Le cas libanais apparaît comme emblématique de ce phénomène : en raison de la difficulté à dater précisément l'arrêt du conflit, lui-même pluriel, le pays et sa société sont face à un « passé qui ne passe pas » (Conan et Rousso 2013). Il ne peut donc s'agir uniquement d'une période définie dans laquelle l'enjeu serait d'évaluer le « degré » de conflictualité encore présent. La situation post-conflit est donc celle de l'entremêlement de différentes temporalités : la guerre, la paix, la menace d'une nouvelle guerre, la nostalgie du passé interagissent en permanence. De nombreux héritages de la guerre sont donc encore opérants, même de manière discontinue. Il peut s'agir, par exemple, des différents référents spatiaux nés de la fragmentation territoriale et confessionnelle, ou encore des assignations identitaires qui ont profondément divisé la société. Plus largement, la notion de post-conflit considère l'enchevêtrement des logiques et des représentations issues du conflit et des dynamiques nouvelles contemporaines, avec tout ce que cela implique en termes spatiaux : dissonances, décalages (*discrepancy*), représentations et pratiques contradictoires.

Le post-conflit doit donc être considéré comme un prisme supplémentaire de lecture des sociétés ayant été marquées durablement par le conflit, autant qu'une réalité à analyser. À l'échelle du Liban, cela revient en premier lieu à abandonner la dichotomie conflit/paix notamment quand ils sont entendus comme des catégories spatio-temporelles définies. Il s'agit également d'une situation au sens où l'entend Lauren Berlant, c'est-à-dire une manière de vivre et d'envisager le présent en ce qu'il est imprégné par un « état des choses », un ensemble de phénomènes qui remettent en cause les statuts du « normal » et de l'ordinaire, au profit d'une incertitude qui marque aussi le futur : « a situation is a state of things in which something that will perhaps matter is unfolding amidst the usual activity of life » (Berlant 2008).

Parler de situation post-conflit ne sous-entend ni ne condamne un pays à l'omniprésence ou la fatalité du conflit : il s'agit plutôt d'en faire un facteur explicatif, parce qu'il demeure un référent, un prisme – pas nécessairement unique – par lequel la société actuelle se perçoit, et par lequel l'espace et les pratiques, y compris la vie nocturne, peuvent et doivent se comprendre. Tout comme la post-colonialité, la post-conflictualité est à la fois structurante et suffisamment souple pour permettre une interaction avec d'autres situations, ainsi que son contournement, sa mise à distance ou son traitement via certaines pratiques.

Partant de là, j'effectue une étude de la situation post-conflit sur mon terrain à deux échelles, tout d'abord celle du Liban, puis celle de Beyrouth. Il s'agit de considérer, pour le pays entier, l'absence d'une rupture nette entre la période du conflit et celle de la « paix », avant d'envisager

[103] Le choix du maintien du tiret tout au long de ce travail permet de souligner que le « post- » désigne une situation plus qu'un cadre théorique ; on est passé à « autre chose », tout en faisant du préfixe une manière de montrer que la période d'avant est encore largement influente et visible.

la post-conflictualité du Liban comme une situation dans laquelle le conflit agit comme un spectre qui à la fois hante et menace la vie quotidienne et politique du pays.

2) La post-conflictualité au Liban ou la difficulté de terminer la guerre civile

« *La guerre passe, et la guerre dure, mais sous d'autres formes* » (Entretien 42, 28/05/2014)

Cet extrait d'entretien effectué avec le poète et journaliste Abbas Beydoun témoigne de la difficulté qu'ont beaucoup de Libanais à considérer la guerre civile[104] comme appartenant uniquement au passé. Qu'il s'agisse de la vie politique, des infrastructures, des représentations spatiales ou des discours des habitants, la guerre civile et ses héritages sont bien présents et montrent que le moment de rupture arrêtant le conflit est indéterminé, remplacé par un effilochement progressif (Houssay-Holzschuch 2010) des affrontements.

Ce constat est à rattacher avant tout à la période trouble qui a suivi la signature des accords de Taëf, issus d'une médiation entre les différents acteurs de la guerre civile ainsi que la Syrie. Signés le 22 octobre 1989, ces accords représentent initialement une solution au conflit. Cependant, leur contenu entérine une nouvelle fois le système confessionnel et apparaît ainsi comme un retour au *statu quo*. Les accords de Taëf prévoient un rééquilibrage de la représentation des groupes religieux, qui passe notamment par une augmentation du nombre de sièges au parlement, ainsi qu'une nouvelle répartition des pouvoirs exécutifs à l'avantage du Premier Ministre et du Président du Parlement, respectivement sunnite et shiite.

Si la population civile exprime la volonté d'un arrêt définitif des combats, les accords sont perçus comme une fausse solution aux problèmes qui justement avaient mené à la guerre civile (Haugbolle 2010). D'ailleurs, ils n'ont pas réellement apporté la paix : l'assassinat du président René Moawad le 22 novembre – dix-sept jours après son élection et la modification de la Constitution – témoigne des profondes divergences dans la manière d'envisager la fin du conflit, qui dure encore une année. Ainsi, le général Aoun, lancé depuis mars 1989 dans une « guerre de libération » contre la Syrie[105] repositionnée dans le pays[106], ne reconnaît pas les accords de Taëf. Il continue sa résistance contre l'occupation syrienne et contre la milice chrétienne des Forces Libanaises de Samir Geaga qui de son côté a approuvé les accords. L'armée du général Aoun est violemment bombardée en 1990 et il s'exile à Paris après avoir abandonné le combat et demandé à ses partisans de rejoindre l'armée légale.

Au-delà de la série de combats qui s'achève en novembre, les accords de Taëf intégrés à la nouvelle constitution seront à l'origine d'une instabilité politique permanente :

[104] La guerre qui a duré de 1975 à 1990 a été en réalité civile, régionale et internationale. Voir Picard E., *Liban, Etat de discorde : des fondations aux guerres fratricides*, 1988, et Kassir S., *La guerre du Liban : de la dissension nationale au conflit régional*, 1994.
[105] Sa mission initiale était de faire élire un nouveau Président de la République.
[106] Il faut attendre le printemps 2005 pour qu'ait lieu le retrait des troupes syriennes du Liban.

> « This ruling Troïka arrangement created one of the most unstable power relations imaginable. In that sense, the Ta'if Accord merely created another system of discord. Conflicts between the holders of the three top posts became endemic » (Traboulsi 2007 : 245).

La conflictualité qui apparaît en toile de fond de la vie politique libanaise s'ajoute aux discontinuités territoriales qui caractérisent la confusion entre paix et conflit après novembre 1990. L'exemple le plus saillant est celui du Liban-Sud, marqué jusqu'en mai 2000 par l'occupation israélienne et qui demeure un front actif contre Israël (Balanche 2016). Durant une quinzaine d'années – au moins jusqu'à la révolution de 2005 (Haugbolle 2010) – le pays se trouve dans une situation ambivalente, qui n'est plus la guerre mais qui n'est pas la paix. Les habitants oscillent entre rancœurs et frustrations d'une part et redéploiement de pratiques quotidiennes et urbaines de l'autre, témoignant ainsi d'une aspiration à la normalité après une vie quotidienne profondément bouleversée.

Si la situation post-conflit provient de l'absence de rupture nette à la fin de la guerre, elle tient également à la politique de réconciliation menée par l'état libanais reposant sur le modèle « pas de vainqueurs, pas de vaincus ». Ce mode de résolution partageant les torts[107] s'incarne dans la loi d'amnistie générale de 1991. En raison de cette loi, ni les jugements ni les comités de réconciliation ne voient le jour : la guerre civile n'est pas prise en charge par l'État. Les travaux collectifs sur la mémoire de guerre, à partir desquels une citoyenneté libanaise aurait pu être reconstruite (Picard 1994) sont ainsi empêchés. Le glissement identifié entre amnistie et amnésie est illustré par une parole d'Abbas Beydoun extraite d'une autre enquête de terrain[108] : « the right to forget becomes obligatory forgetting » (De Cauter 2011 : 424). Bien que la persistance de troubles politiques et l'absence de recul historique puissent justifier l'impossibilité d'émettre des jugements clairs et critiques sur la période, (Larkin 2012) cette amnésie d'État (*state-sponsored amnesia*) (Kassir *in* Haugbolle 2012) laisse place à une prolifération de discours individuels ou communautaires, contradictoires et concurrents sur les origines et l'interprétation du conflit libanais.

La post-conflictualité telle qu'elle apparaît au Liban repose autant sur le désinvestissement de l'État des processus de réconciliation que sur l'incorporation par ce même État des logiques de la guerre civile, en particulier du système milicien[109]. Ainsi, le processus de sortie de guerre[110], au prisme duquel le Liban a longtemps été perçu, semble interminable : le transitionnel devient durable. L'article 95 de la constitution de 1990 précise par exemple que le système confessionnel

[107] Pour une discussion critique de la politique de réconciliation, ainsi que pour une perspective comparatiste notamment avec le Rwanda ou l'ex-Yougoslavie, voir Haugbolle S., 2012, pp. 69-74.
[108] De Cauter L., « Towards a Phenomenolgy of Civil War : Hobbes meets Benjamin in Beirut », 2011.
[109] Le système milicien pendant la guerre civile libanaise peut se définir comme une organisation dans laquelle chaque milice possède un territoire – aux limites fluctuantes – d'action et d'influence et prend en charge tout ou partie des aspects de la vie économique (taxes, douane, importations, production), des services (ramassage des ordures, par exemple), de la sécurité, au moyen d'intimidations et de violences, et qui repose sur l'affaiblissement de l'état. Pour une étude approfondie du système milicien et de la vie quotidienne pendant la guerre civile, voir Herrero J. M, *Las técnicas de la miseria: la vida cotidiana en el Gran Beirut, 1984-1988*, thèse soutenue en 2011 à l'Université autonome de Madrid.
[110] Le schéma de sortie de guerre, souvent préféré au processus de réconciliation, permet de situer le Liban parmi d'autres pays post-conflictuels pendant les années 1990, tels que l'Irlande, les Balkans, ou encore l'Afrique du Sud (Verdeil 2002b).

remanié n'a pas vocation à durer. Malgré cette abolition prévue – mais non programmée – le confessionnalisme persiste, empêchant ainsi « l'élaboration d'une nation et la mise en forme d'un État souverain » (Beydoun 2009 : 36).

La « contamination » de l'état par le système milicien (Picard 1994) réside en premier lieu dans le partage des responsabilités politiques entre les différents chefs des anciennes milices – Amal, le PSP, les Forces Libanaises et le Hezbollah[111]. Cette cooptation au niveau du gouvernement figure également au parlement et dans l'administration, et demeure opérante en 2016[112]. De manière plus générale, de nombreux pans de l'activité milicienne ont intégré la vie économique du pays, sur fond de corruption et de clientélisme. Ainsi, de nombreuses sociétés émanent d'anciennes milices qui, en ayant parfois des situations de monopoles dans certains secteurs, recrutent des combattants démobilisés. Le confessionnalisme est à nouveau un mode de fonctionnement, ou de dysfonctionnement, qui contribue à maintenir dans la sphère politique une conflictualité latente et empiète sans cesse sur les prérogatives de l'état, notamment la recherche de bien commun :

> « La présence au gouvernement et dans les hautes sphères de la fonction publique de personnalités représentant explicitement une communauté ou un segment communautaire, et tout aussi explicitement en compétition avec d'autres représentants d'autres segments communautaires, transforme inévitablement la recherche du bien public en défense des intérêts privés » (Picard 1994 : 9).

La gestion du système confessionnel par les Libanais au quotidien est plus ambigüe. D'un côté, l'origine confessionnelle des individus fonctionne encore comme un critère d'identification opérant. Dit autrement, le schéma de division renforcé au fil des décennies et ayant donné lieu à une fragmentation territoriale et à une violence quotidienne depuis la guerre n'a pas disparu ; il a même été incorporé et transmis aux générations n'ayant pas de souvenir de la guerre (Larkin 2012). Ainsi, Khashan parle de « confessionnalism of the mind » (Khashan 1992), expression qui traduit la propension des Libanais à (s')identifier ou agir en fonction de leur appartenance confessionnelle. Si la division de la société libanaise en communautés continue d'être une référence (Beydoun 2009 : 38) dont il est impossible de faire abstraction, l'appartenance religieuse tend à prendre les allures d'une catégorie mouvante, glissante (Weiss 2010), dont la prégnance varie en fonction des situations – lieux, moments – et des sujets abordés[113]. Comme il a déjà été mentionné plus haut, le métasystème confessionnel est suffisamment souple pour permettre sa mise à distance ou son contournement, et plus globalement, l'existence d'une société civile dont les différentes mobilisations transcendent ce cloisonnement (Haugbolle 2013b).

---

[111] Voir Annexe 3.

[112] Par exemple Nabih Berri est depuis 1992 le président « inamovible » du Parlement (Corm 2003), faisant du mouvement Amal une force politique majeure.

[113] De nouveau, l'enjeu est de distinguer le fait communautaire, indéniable mais qui se mêle à d'autres lignes de division sociales, de l'analyse communautaire, rarement suffisante pour comprendre un phénomène social, spatial, politique ou économique au Liban. C'est un des principes du prisme post-conflictuel : faire des structures héritées de la guerre des catégories encore opérantes mais non uniques, qui se mêlent à d'autres processus et brouillent souvent les grilles de lecture usuelles.

La situation post-conflit au Liban est le résultat de différents processus : l'absence d'un arrêt clairement défini des combats au profit d'un essoufflement progressif et d'une discontinuité territoriale, des politiques publiques qui n'encouragent ni le travail de mémoire ni celui de réconciliation, faisant ainsi taire de nombreuses voix, et enfin, l'absorption du système milicien par l'état. Ces orientations ambivalentes placent la population libanaise dans une indétermination, que l'on peut illustrer à nouveau par la métaphore du pendule utilisée par Fregonese (2012) : la société oscille entre une séparation stricte des confessions et la transgression de ces lignes de division, sans que le curseur ne soit jamais fixé. La configuration instable qui traduit la post-conflictualité au Liban a donc différentes modalités : pas de rupture identifiable dans le temps ni dans l'espace d'une part, persistance des héritages de la guerre d'autre part, et ceci dans les domaines politiques, sociaux, économiques, territoriaux, mémoriels notamment. Il y a donc différentes temporalités du changement (Gervais-Lambony 2003) qui s'entrecroisent et qui interviennent dans un contexte national globalement marqué par l'intrusion permanente du passé dans le présent.

3) Le « post- » de quel conflit ? Le Liban et la guerre des trente-trois jours

Une quinzaine d'années après la signature des accords de Taëf, le Liban se retrouve de nouveau plongé dans une guerre dont l'intensité a marqué les habitants, et qui s'inscrit dans un nouveau cycle de violences et d'instabilités (Balanche 2016).

Le conflit qui a duré du 12 juillet au 14 août 2006 a pour évènement déclencheur l'enlèvement de deux militaires israéliens par le Hezbollah, dans le but d'obtenir un échange de prisonniers. En réaction, l'État d'Israël lance une vaste offensive sur le territoire Libanais, afin de neutraliser le Hezbollah – et surtout ses capacités militaires – et, dans une sorte de « châtiment collectif » (Mermier et Picard 2007), isoler le Liban via la destruction des infrastructures de communication et d'échange avec l'extérieur. Ainsi, « À l'isolement du Hezbollah et à l'arrêt de son ravitaillement en armes s'ajoutait également l'objectif explicite de renvoyer le Liban quinze ans en arrière en détruisant son économie » (Verdeil, Faour et Velut 2007 : 178).

Au sortir de la guerre des trente-trois jours, le bilan humain fait état de 1183 morts, 4059 blessés, et près d'un million de déplacés. Les dégâts matériels sont impressionnants : ils cumulent la destruction de routes et autoroutes (sur plus de 600 km en tout), le bombardement de 97 ponts, l'endommagement de centrales électriques, d'usines ou encore de réservoirs de carburants. Le nombre de logements touchés varie entre 80 000 et 100 000 en fonction des estimations. Au total, les pertes économiques ont été évaluées par le gouvernement à 2,8 milliards de dollars, auxquelles il faut ajouter les pertes indirectes infligées par la baisse significative du tourisme et le ralentissement global de l'activité économique (*Ibid.* 2007).

Au-delà de ce bilan chiffré, les conséquences politiques et géopolitiques sont nombreuses et durables. La cartographie des bombardements et des dommages infligés aux immeubles et aux infrastructures révèle une « géographie différenciée » de la guerre (*Ibid. 2*007), puisqu'ils ont surtout visé les localités shiites, qu'il s'agisse du Sud-Liban ou de la banlieue sud de Beyrouth. Si la guerre des trente-trois jours s'inscrit dans un contexte de tensions régionales grandissantes depuis l'assassinat de Hariri en 2005 et le retrait de la Syrie, elle ne doit pas être considérée comme la traduction des antagonismes régionaux à l'échelle d'un pays. Certes, le motif de la « guerre pour les autres » a été réactivé par une partie de la population (Mermier et Picard 2007) mais il s'est accompagné d'un renforcement significatif de l'assise politique et populaire du Hezbollah qui a fait preuve de ses capacités de résistance. Ainsi, l'opposition entre les « pro » et les « anti » Hezbollah est devenue plus nette, sans pour autant être réductible à une appartenance communautaire. Finalement,

> « La guerre de l'été 2006 aura [donc] accentué les clivages, rigidifié les positions et aggravé une tendance dangereuse à l'anathème politique. Cela s'est notamment traduit par un usage immodéré de la référence aux événements de la guerre civile dans les discours des différents dirigeants politiques. Ces rappels malsains fragmentent encore plus une société libanaise divisée entre de multiples mémoires partisanes » (Mermier et Picard, 2007 : 11-12).

L'accentuation des clivages va au-delà de la dichotomie entre soutien et rejet du Parti de Dieu. Elle s'est aussi traduite par une « résurgence périodique » (*Ibid.* 2007) d'anciennes lignes de

démarcation à teneur confessionnelle passant par des affrontements opposant les bandes de jeunes sunnites et shiites, ou chrétiens et shiites, comme entre les quartiers de Chiyah et de Aïn el Remmaneh. Cette réactivation d'anciennes logiques ne signifie pas pour autant que les affiliations politiques sont réductibles à des appartenances religieuses : la clarification de l'opposition entre les alliances du 8 et du 14 Mars témoigne de coalitions qui transcendent les confessions en se fondant, entre autres, sur la désignation d' « ennemis extérieurs » communs.

Ainsi, les différentes réactions, qu'elles soient politiques ou qu'elles s'inscrivent dans les mobilisations de la société civile (pour la collecte de fonds, l'accueil de réfugiés notamment), témoignent plutôt du caractère fluctuant des divisions internes au Liban (*Ibid.* 2007). La guerre de 2006, dont les conséquences ont été dramatiques, montrent que certaines logiques héritées du conflit – y compris leur inscription spatiale – demeurent opérantes, que de nouveaux antagonismes ou de nouvelles appartenances s'y entremêlent, mais aussi que de nouvelles initiatives sont capables d'émerger. En effet, l'essentiel des activités de secours a été mené par des acteurs civils locaux et a transcendé les barrières confessionnelles tout en nourrissant un discours de la résistance civile approprié et revendiqué par les jeunes générations (Raymond 2007). Si la guerre des trente-trois jours permet de penser la post-conflictualité au Liban, c'est d'abord parce que les mémoires conflictuelles se multiplient et deviennent aussi le lot des générations nées à la fin de la guerre civile, et ensuite parce qu'il agit comme un révélateur d'inertie – celle d'anciennes rivalités – et de changement.

4) De la non-linéarité du temps : spectralité et post-conflictualité au Liban

Lors du colloque international intitulé « 1975-2015, nouveaux regards sur le Liban en guerre »[114], le photographe Grégory Buchakjian a introduit son intervention sur la question de l'art et du conflit en précisant que « la première chose à dire sur la guerre, c'est qu'on est dedans ». En insistant sur l'omniprésence du conflit, cette phrase montre à nouveau que pour beaucoup de Libanais, la guerre ne s'est jamais réellement terminée : elle a juste changé de forme.

Cette vision largement partagée selon laquelle le conflit est plus qu'un héritage aux structures encore opérantes, mais aussi une potentialité et une réalité quotidienne mène à s'intéresser à la spectralité, aux phénomènes et aux traces du passé qui viennent hanter le présent et le futur. Cette réflexion se nourrit des différents apports de la spectro-géographie qui, dans le monde académique anglophone, a mis en évidence les liens complexes entre l'espace, la mémoire et le temps (Cameron 2008 ; Maddern & Adey 2008 ; Demaria 2014). S'inscrivant dans le sillage de la spectro-politique de Derrida[115] (Derrida 1993), le « tournant spectral » (*spectral turn*) explore

[114] Colloque « 1975-2015 : Nouveaux regards sur le Liban en guerre », organisé du 20 au 23 octobre 2015 par l'Institut Français du Proche Orient à Beyrouth. Lien : http://www.ifporient.org/node/1718.

[115] Dans *Spectres de Marx*, Jacques Derrida pense l'héritage du marxisme et de « l'esprit de Marx » à l'heure de la chute du bloc communiste. Il critique les théories sur la « fin de l'histoire » (Fukuyama 1992) en montrant comment le spectre du communisme continue de hanter et d'influencer, même de manière inconstante, la manière dont est menée la politique, au moins en Europe.

les traces du passé qui hantent les lieux habités par les hommes en faisant vaciller un certain nombre de dualités telles que visible/invisible, passé/présent, rupture/continuité. Il souligne par ailleurs que la présence des fantômes est toujours liée à un lieu, rappelant ainsi qu' « on n'habite que des lieux hantés » (de Certeau 1990).

Si la notion de spectre – et sa géographie – s'avère féconde pour étudier la post-conflictualité au Liban, sa polysémie permet en plus d'en compléter l'analyse. En premier lieu, et d'un point de vue spatial uniquement, un spectre peut être considéré comme le synonyme de fantôme ou de revenant – du passé donc – qui habite et qualifie, en même temps qu'il les définit, les lieux. Dit autrement, il s'agit de traces de ce qui a existé, lisibles ou perceptibles dans le paysage urbain ou dans ses représentations par les habitants. Les traces des guerres qui ont marqué le Liban sont nombreuses ; elles sont analysées dans la partie suivante qui s'attache à étudier la post-conflictualité à l'échelle de Beyrouth. On peut néanmoins avancer que la question des lieux hantés est caractéristiques des espaces du « post- », dans la mesure où ils témoignent de l'enchevêtrement de différentes logiques issues de périodes antérieures (Houssay-Holzschuch 2010).

En second lieu, le terme de spectre désigne le champ d'action d'un phénomène. Si cette définition s'éloigne à première vue de la spectro-géographie, elle traduit pourtant bien la situation post-conflit : beaucoup de domaines sont imprégnés du conflit qui est à la fois un héritage, et une influence, et une réalité. Cela a été vu avec la structure politique du Liban, mais fonctionne également pour la production artistique[116], les formes spatiales, et, ce que je m'attacherai à montrer, la vie nocturne.

Enfin et surtout, un spectre fonctionne comme une menace, que l'on peut par ailleurs comprendre au travers de l'expression courante de « spectre de la guerre ». Cette signification montre que le passage par les fantômes permet de complexifier et remettre en question la linéarité des catégories temporelles (Maddern & Adey 2008). Ainsi, si un spectre vient le plus souvent d'un passé qui ne veut ou ne peut passer (Houssay-Holzschuch 2010), il peut aussi venir du futur : « le propre d'un spectre, s'il y en a, c'est qu'on ne sait pas s'il témoigne en revenant d'un vivant passé ou d'un vivant futur » (Derrida 1993 : 163). Le spectre est donc un défi au temps : il traduit autant la difficulté à conjurer le passé que l'incertitude du futur.

Cette dernière acception de la notion de spectre permet de complexifier la lecture de la post-conflictualité au Liban. Les marques et les héritages des périodes de guerre sont nombreux et permettent de penser le « post-» dans la mesure où ils se mêlent à d'autres logiques ; mais le brouillage des catégories temporelles s'illustre encore mieux dans la propension qu'ont les Libanais à inscrire la guerre civile, ainsi que les conflits suivants, dans une généalogie guerrière qui les place tant dans l'héritage que dans l'expectative. Le conflit fonctionne donc aussi comme un horizon d'attente (Koselleck 1990).

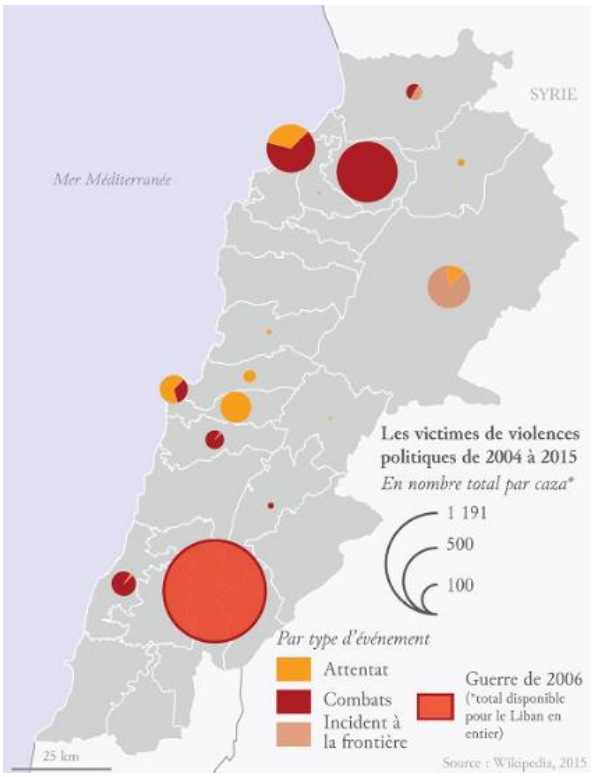
Samir Khalaf parle ainsi d'une violence prolongée et récurrente (*protracted violence*) (2012 : 31), qui ne saurait se limiter aux bornes temporelles de la guerre civile retenues par

[116] L'amnésie collective est ainsi un *topos* artistique dont le film de Ghassan Salhab, *Beyrouth Fantôme*, sorti en 1999, peut être cité comme exemple (Haugbolle 2012).

l'histoire. L'idée selon laquelle le conflit est à la fois une potentialité et inhérent au présent est véhiculée par Sune Haugbolle dans l'introduction à son ouvrage *War and Memory in Lebanon* (2012). Il y écrit en effet que le 14 février, date de l'assassinat du Premier Ministre Rafic Hariri qui provoque la Révolution du Cèdre, marque la fin de la période post-guerre (au sens d'une époque, donc). La périodisation établie par l'auteur n'entre pas en contradiction avec le brouillage des catégories temporelles présenté ci-dessus ; elle constitue une autre lecture de la situation libanaise et c'est justement la possibilité de ces deux niveaux d'analyse qui témoignent de la complexité d'une situation post-conflit.

Selon Haugbolle, la quinzaine d'années qui a suivi l'arrêt des combats est marquée certes par l'occupation syrienne – témoignant là encore de l'absence d'une rupture nette – mais elle n'en demeure pas moins une période de relative stabilité politique et géopolitique qui s'achève en 2005, pour laisser place à une série d'évènements violents qui replacent le conflit dans le présent. Ces évènements sont d'ampleur et de durée variables mais c'est ici leur récurrence qui importe. Il s'agit, dans l'ordre[117], des assassinats qui ont suivi celui de Rafic Hariri[118], de la guerre destructrice entre Israël et le Hezbollah en juillet 2006, de la « crise » de 2008[119] puis de la série d'attentats – essentiellement à la voiture piégée – ayant fait suite à l'implication du pays dans le conflit syrien[120]. La carteCarte 5 montre le nombre de victimes de violences politiques, ainsi que leur répartition géographique et par type d'évènement. Ce travail s'insère dans un propos et une réflexion dédiés aux conflits, aux violences et aux blocages institutionnels qui marquent le pays depuis 2005 (Verdeil et al. 2016). Au-delà de l'essoufflement du système politique souligné ailleurs (Beydoun 2009) et d'un retour de la forme territorialisée du système milicien dans un pays divisé, le conflit syrien et les bouleversements démographiques[121], économiques et sociaux qu'il provoque au Liban apparaît comme un facteur de déstabilisation majeur : la présence, l'imminence ou la potentialité du conflit doivent aussi se penser à l'échelle régionale.

[117] Voir chronologie, Annexe 1.
[118] Les assassinats ont visé des opposants à l'occupation syrienne : Samir Kassir, Georges Haoui, Gebrane Tueni.
[119] Ensemble d'affrontements violents entre les représentants de la coalition du 8 Mars et ceux de l'alliance du 14 Mars (notamment le Courant du Futur), et au cours desquels les forces d'opposition au gouvernement prennent le contrôle de plusieurs quartiers de Beyrouth-Ouest.
[120] Parmi les nombreux attentats dont la majorité a touché la banlieue sud de Beyrouth, celui du 12 novembre 2015 revendiqué par l'Etat Islamique a été particulièrement meurtrier.
[121] En 2015, le palier d'environ 1,2 million de personnes enregistrées au HCR est atteint (sachant qu'environ 200 000 personnes ne sont pas inscrites) pour une population libanaise évaluée à 4,5 millions d'habitants.



Carte 5 : répartition des violences politiques au Liban entre 2005 et 2014
Extraite de Verdeil E., Faour G. et Hamzé M., 2016, Atlas du Liban. Les nouveaux défis, *Beyrouth, Presses de l'Ifpo, 112 p.*

Rien d'étonnant, face à ce constat, à ce que la figure du spectre soit présente dans un pays instable, n'ayant pas réglé son passé – conflictuel – et devant faire face à un futur pour le moins incertain. Son emploi pour envisager la place multiple du conflit au Liban permet d'émettre une conclusion double sur la situation post-conflit du pays.

En premier lieu, la situation se traduit par un brouillage des différentes catégories temporelles : le conflit appartient au passé, au présent et au futur, en tant que menace ou horizon d'attente. Ces trois temps se retrouvent entremêlés et remettent en question une vision linéaire du temps, quand bien même cette vision admettrait un « effilochement progressif » (Houssay-Holzschuch 2010). Ce brouillage se complexifie plus encore dans la mesure où se multiplient les références à des périodes antérieures au conflit ; notamment la période qualifiée a posteriori d'âge d'or, avant le début de la guerre civile. Il a été vu auparavant que l'après-guerre a été pensé et revendiqué, au moins par certains acteurs de la reconstruction, comme une renaissance et un retour à la situation d'avant 1975. Ainsi, par résurgence, « les valeurs de l' « avant avant » deviennent [ainsi] des clés de compréhension et, à la fois, des éléments surajoutés et réinterprétés » (Houssay-Holzschuch et Sanjuan 2016). La gamme des référents temporels s'élargit donc et oblige à complexifier l'approche de la société libanaise, comme cela a pu être fait, par exemple, pour les cas chinois et sud-africain (*Ibid.* 2016). Dans les trois situations, il apparaît en effet que « les strates du passé ne sont pas horizontales mais dessinent une morphologie plus complexe, faites de failles, de plissements, de déversement, de surgissement ». Dit autrement, le passé pertinent – de référence

– de la situation actuelle va puiser dans des strates aléatoires, éventuellement contradictoires (*discrepant*) : ce constat est d'autant plus vrai lorsque sont formulés des discours nostalgiques non pas de l'avant-guerre, mais de la guerre civile elle-même (voir Chapitre 4).

Pour autant, l'observation a posteriori des évènements telle que proposée par Haugbolle montre que la périodisation, dans les analyses en « post-», peut encore faire sens, même si cela requiert un recul temporel (*Ibid.* 2016). Ainsi le Liban aurait-il connu une période « post- » qui s'achève en 2005 – moment qualifié a posteriori de « tournant »[122] et serait actuellement dans un « après-post-», ou plutôt « post-post-» (*Ibid.* 2016). Un moment « autre » donc, marqué par la période précédente, et caractérisé par l'incertitude, la multiplication des éléments perturbateurs, et, d'une manière générale, une forme d'expectative, la question étant de savoir quand et où surviendra le prochain évènement violent.

Ces deux niveaux d'analyse sont en apparence contradictoires, mais c'est précisément cette conclusion double et ambivalente qui définit une situation en « post- » : l'entremêlement entre une lecture linéaire faite d'effilochements et d'absence de rupture nette d'une part, et une lecture de l'enchevêtrement entre diverses catégories temporelles qui déjà s'interpénètrent.

Cette section consacrée à l'analyse du Liban au prisme de la post-conflictualité a permis de mettre en évidence les discontinuités temporelles et spatiales de la fin de la guerre et le statut ambigu du conflit, pouvant relever de la spectralité : il hante, menace mais définit le pays, ses formes sociales et spatiales, et continue d'être un référentiel pour les habitants. Les réflexions sur l'entremêlement et les difficultés à clore une ou des périodes, communes aux analyses post-coloniales, permettent sur le terrain beyrouthin d'envisager différentes manifestations – en termes d'espaces, de pratiques – de l'héritage pluriel et complexe des différentes guerres.

C) Beyrouth, ville post-conflit

Les recherches qui s'intéressent aux héritages du conflit dans l'espace urbain sont nombreuses : les projets de reconstruction (Bayhum et al. 1995 ; Verdeil 2001 et 2002 ; Nasr et Verdeil 2008 ; Sawalha 2010 : Al-Harithy 2010), les ruines (Brones 2010 ; Buchakjian 2016), la fragmentation urbaine et l'existence ou non d'espaces publics (Beyhum 1991; Khayat 2002 ; Barakat et Chamussy 2002 ; Mermier 2008 ; Kastrissianakis 2012) constituent des thématiques explorées. En revanche, la question de l'héritage des normes, des pratiques, de la « condition urbaine » en temps de guerre et la possibilité de sa transmission d'une génération à l'autre demeure peu étudiée (Larkin 2012). Cette question fait partie des problématiques soulevées dans le cadre d'une géographie de la vie nocturne à Beyrouth, pour laquelle l'étude préalable de la post-conflictualité dans la fabrique urbaine de la capitale libanaise est nécessaire. Trois dimensions de la ville post-conflit sont abordées : celle de la reconstruction largement controversée, celle des

[122] Franck Mermier, communication personnelle, Beyrouth, octobre 2014.

traces et de la sémiologie de la guerre dans la ville, et enfin celle des héritages ambivalents de la division de Beyrouth.

1) La reconstruction du centre-ville : une cristallisation des logiques post-conflit

Dans l'analyse du récit qui fait de Beyrouth une ville renaissant sans cesse, il a été montré que les travaux accomplis par la société Solidere, chargée de l'aménagement du centre-ville[123], ont été l'occasion de la mise en scène de la reconstruction de la capitale et, de manière synecdotique, du pays entier. La reconstruction s'est voulue matérielle, mais aussi morale et sociale (Verdeil 2002a), offrant en théorie un espace de neutralité confessionnelle[124] et de vivre-ensemble. L'idéologie de la reconstruction ainsi présentée est en réalité à double tranchant et traduit de ce fait les ambivalences propres à une ville post-conflit, autant qu'elle traduit la mutation de l'urbanisme en outil d'action au service d'un projet politique.

D'une part, une lecture spatialiste[125] du projet – selon laquelle la transformation de l'espace serait un moyen, par ricochet, de transformer la société – revient à envisager la reconstruction comme un moyen de pacifier la société libanaise et de panser ses blessures. Pour louable qu'elle soit, cette idéologie qui aspire à « restaurer l'ancienne société citadine méditerranéenne, fondée sur la coexistence et la tolérance des groupes communautaires » (Verdeil 2001: 66) se heurte à sa mise en pratique. La reconstruction a en effet été « confiée » à une société foncière privée, Solidere, devenue propriétaire de la zone à rebâtir en transformant les anciens propriétaires fonciers et immobiliers en actionnaires[126]. La marginalisation de l'état en tant qu'acteur économique et décisionnel a d'emblée posé un problème de légitimité du projet, et mis à mal la recherche de l'intérêt commun.

L'omnipotence des acteurs privés fait de Beyrouth une incarnation remarquable des politiques néo-libérales caractérisées par un retrait de l'état et, dans ce cas précis, par une inspiration des modèles économiques et sociaux des états pétroliers du Golfe (Verdeil 2001). Ainsi le « projet de reconstruction et de métropolisation de Beyrouth » (Huybrechts et Verdeil 2000) fut-il qualifié de « Dubaïsation » de Beyrouth (Chaker 2013), notamment en raison du mépris de la diversité de la société libanaise et de son histoire récente et traumatique, au profit du consumérisme, des commerces de luxe donnant lieu à un spectacle urbain permanent (Sorkin 1992 ; Elsheshtawy 2010) et autres pratiques « bling bling » (Diab et Hajjar 2016).

[123] Ce paragraphe se focalise sur la reconstruction du centre-ville, dans la mesure où elle représente le projet le plus ambitieux mais aussi le plus controversé. Pour une étude détaillée d'autres projets de reconstruction, voir Verdeil E., *Une ville et ses urbanistes : Beyrouth en reconstruction*. Thèse de doctorat soutenue en décembre 2002, Université Paris I – Panthéon Sorbonne.

[124] En lieu et place de cette neutralité figure une représentation physique de toutes les communautés religieuses, au moyen de lieux de culte de taille et d'emprise spatiale variable.

[125] Le spatialisme est « la vision prônée par un certain urbanisme (…) selon laquelle il existe un lien direct, mécanique et univoque entre espace construit et vie sociale » (Chalas 1998: 209).

[126] Le reste du montage financier a été assumé par des investisseurs extérieurs dont le principal fut Rafic Hariri, le premier ministre.

Les logiques néo-libérales et la défense d'intérêts particuliers qui sous-tendent la reconstruction ont eu en commun le passage sous silence de la guerre et des transformations spatiales qu'elle a provoquées. Or l'oubli ou la négation du conflit sont loin de s'être incarnés dans la pierre. Au contraire, la reconstruction du centre-ville a donné lieu à un déplacement du conflit, dans ses objets et dans ses modalités. La période de la reconstruction n'est certes plus le temps de la guerre, entendue comme une situation d'affrontements violents et armés entre plusieurs groupes organisés, mais elle relève du conflit, dont l'acception est plus large[127] : le terme définit une relation structurée autour d'un ou de plusieurs antagonismes, violents ou non (Cattaruzza et Sintès 2011). Dans le cas de Beyrouth, les liens entre temps de guerre et temps de reconstruction sont nombreux, d'une part parce que les conflits d'intérêts – incarnés par des personnalités politiques – autour du projet s'inscrivent dans la continuité de la guerre, et d'autre part parce que le dessein de la société Solidere, ainsi que les moyens mis en œuvre pour y parvenir – expropriation, éviction des habitants – ont suscité une mobilisation importante.

La contestation autour de la reconstruction du centre-ville a été le fait d'intellectuels – entre autres, journalistes et chercheurs – qui ont multiplié les initiatives et les publications tant pour manifester leur opposition que pour faire entendre les voix des anciens propriétaires et habitants. La critique se focalise en premier lieu sur la corruption et l'autoritarisme du projet, justifiés par la suprématie des intérêts privés et commerciaux, le tout étant cristallisé par le rôle et l'influence de l'ancien premier ministre Rafic Hariri. La résistance au projet de reconstruction s'incarne particulièrement dans le mouvement « Stop Solidere » qui accuse la société foncière de dénaturer le centre-ville tout en le privant de ses citadins[128]. L'implantation de commerce de luxe et de lieux de loisirs haut de gamme, destinés explicitement aux étrangers et aux Libanais expatriés, matérialise une profonde ségrégation sociale.

De manière plus générale, les choix économiques – reposant sur une politique très libérale – et symboliques suivis dans la reconstruction ont été l'objet de vives critiques. Le rapport ambigu au passé est traduit par les styles architecturaux et les références aux décennies qui ont précédé la guerre, ainsi que par l'absence de toute référence au conflit :

> « Although downtown does in some ways obliterate the past, the Ottoman-French style architecture, the antiquity shops and the restaurants downtown all lean heavily on nostalgia for the early modern period and the so-called golden age of Beirut in the 1950s and 1960s » (Haugbolle 2010: 87–88).

Cette ambiguïté entre une rhétorique mobilisant un symbolisme identitaire qui renvoie, sur le mode du pastiche ou du simulacre (Baudrillard 1981), à des périodes spécifiques de l'histoire, et la recherche de l'amnésie, prend forme dans la politique de la table rase qui a été menée. En effet, près de 80 % des bâtiments ont été détruits – le reste a fait l'objet d'une réhabilitation – puis reconstruits, ce qui justifie la différence établie par Craig Larkin entre reconstruire (*rebuild)* et refaire (*remake*) la ville (Larkin 2010). Ce centre-ville, refait sur les décombres passe sous silence

[127] Si la guerre en tant que conflit armé n'existe plus au moment de la reconstruction, il a été vu que les logiques antagonistes perdurent sous différentes formes.

[128] Parmi ses différentes actions, le comité a tenté à plusieurs reprises de traduire la société foncière devant les tribunaux, et a mené une importante campagne de visibilité sur des sites controversés tels que l'hôtel Saint-Georges, situé à l'extrémité de la baie de Zeytouneh, elle-même objet d'un projet de réaménagement mené par Solidere.

un certain nombre d' « avant » : la guerre civile, et le centre-ville tel qu'il existait avant 1975. Il a notamment été privé de ses anciennes fonctions urbaines et sociales[129] : par exemple, celle d'être le point de départ des transports en communs, un espace de loisirs populaires comme le cinéma, et une centralité commerciale au travers des souks traditionnels. La reconstruction partiale, matérialisation d'une mémoire sélective, a entraîné, pour beaucoup de Libanais ayant eu une pratique quotidienne du centre-ville avant 1975, une résurgence de mémoires urbaines, accompagnées par un sentiment de dépossession. Ces extraits d'entretien le montrent :

« *Il n'y a plus le charme d'avant, avant c'était pour tous les Libanais, maintenant on sent que c'est pas pour nous, on n'y est plus attachés comme avant* » (Entretien 28, 13/05/2014).

« *Something was stolen from us, when they change the downtown area. Really, this is the memory of Beirut, the 'souvenirs'* » (Entretien 29, 14/05/2014).

L'impression de perte se mêle à une nostalgie (Gervais-Lambony 2012) du centre-ville, de ses anciennes formes et fonctions. La particularité de cette nostalgie est qu'elle est fondée sur un passé de référence d'avant la guerre qui devient pertinent aussi pour les générations n'ayant pas directement connu cette période. Ainsi, le fils d'une personne enquêtée dont un extrait d'entretien est cité ci-dessus m'explique ses impressions et représentations :

« *Moi comme plusieurs personnes de ma génération [on fait] partie un peu des gens qui n'ont pas vécu un certain Beyrouth, et qui ont la nostalgie d'un truc qu'ils n'ont pas connu (…). Parfois je m'imagine…j'ai dans ma tête comment était Beyrouth avant* » (Entretien 19, 28/04/2014).

Le Beyrouth passé et plus précisément son centre-ville, dont le souvenir auprès des générations nées pendant ou après la guerre civile se construit en opposition avec ses formes actuelles, est donc l'objet d'un investissement imaginaire et émotionnel (puisqu'il suscite une nostalgie) des jeunes libanais qui n'ont pas pratiqué cet espace perdu, mais disposent du récit de leurs aînés – essentiellement leurs parents – et d'autres vecteurs d'information, comme les photographies. Or, cet investissement émotionnel ne concerne pas que la période d'avant la guerre civile : même reconstruit, luxueux, clinquant, *a priori* débarrassé de tout vestige ou de toute référence au conflit, le centre-ville lui est lié. Dans un travail de recherche sur les jeunes libanais nés à la fin de la guerre, qui ont donc grandi avec la reconstruction, Craig Larkin (2010) montre que c'est l'acte de transformation en lui-même qui rappelle la guerre dans les représentation :

> « Beirut's rehabilitation is invariably tied to its war time destruction; the center-ville fuses parallel time frames, the new reality invoking and recalling the previous degradation » (Larkin 2010 : 424).

Le chantier d'abord, puis le résultat ensuite, instaurent des discontinuités en termes de bâti, de pratiques, mais aussi de barrières physiques – l'accès est contrôlé – et symboliques, puisque les boutiques et les restaurants de luxe sont prohibitifs pour une écrasante majorité de la population. Or ces discontinuités octroient au centre-ville un caractère « out of place » (Cresswell 1996) qui

[129] Fonctions qui ont cependant été idéalisées a posteriori, à savoir après la guerre et la reconstruction.

de fait rappellent – de manière linéaire – qu'avant la reconstruction, il y a eu la destruction. En dépit d'une volonté d'effacer toute trace matérielle de la guerre, celle-ci continue de hanter le centre-ville – et donc d'ajouter de la non-linéarité. Reconstruit, le centre-ville matérialise ainsi l'entremêlement entre deux lectures du post-conflit repérables dans l'espace : une lecture linéaire (destruction – abandon – reconstruction) et une lecture non-linéaire (résurgence de différentes strates temporelles).

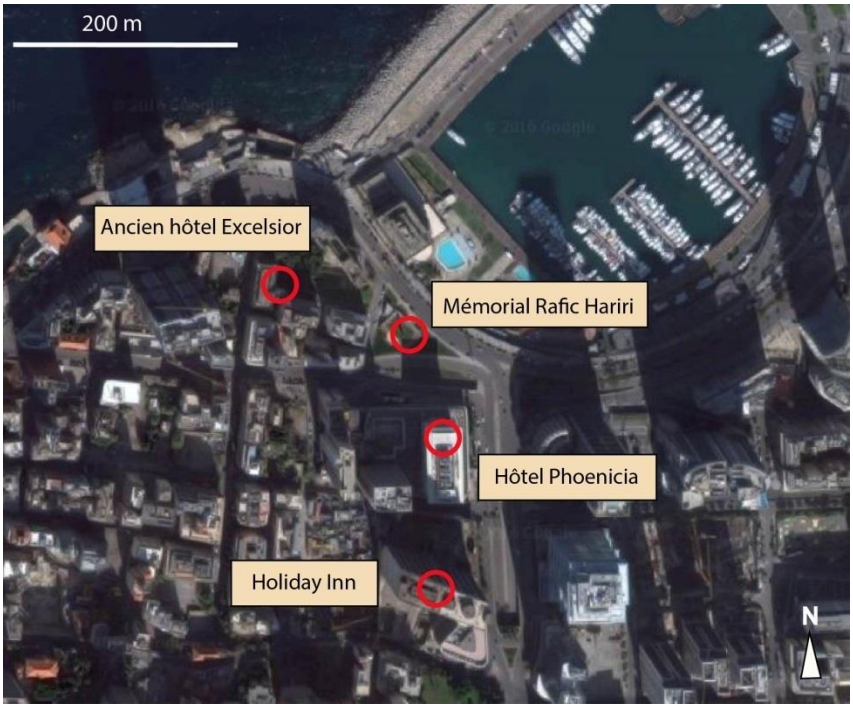
2) Signes et sens de l'espace : réflexion sur les traces du conflit à Beyrouth

À l'entrée du centre-ville de Beyrouth, au sud de la place des Martyrs, figure l'ancien ciné-théâtre qui faisait partie du complexe commercial et culturel City Center[130]. Sa coque de béton tient encore, mais l'intérieur est en ruines, et les ouvertures sur l'une des façades lui confèrent des allures de tête de mort. Ce bâtiment (Figure 7) détruit pendant la guerre est régulièrement investi par de jeunes libanais qui y organisent des concerts ou des soirées informelles, c'est-à-dire non organisée dans un établissement nocturne. Sur la photographie ci-dessous, le cinéma diffère des bâtiments situés à l'arrière-plan intégrés au périmètre d'action de Solidere et parmi lesquels figure la mosquée Al-Amîn. Cette image qui présente un vestige du conflit, autrefois symbole de la modernité du Liban et de sa capitale (Brones 2010), est emblématique des discontinuités et du contraste des temporalités que donne à voir le paysage urbain beyrouthin.

Plus près du bord de mer et de la baie réaménagée de Zeytouneh, dans le quartier de 'Aïn el-Mreissé, plusieurs temps de la ville se croisent dans un rayon d'une cinquantaine de mètres (Carte 6). Au pied de la tour HSBC, symbole classique de la globalisation du système financier, une statue a été érigée à la mémoire de Hariri : c'est à cet endroit précis qu'il a été tué le 14 février 2005. Ce mémorial, surveillé par des employés d'une société de sécurité privée – et donc interdit à la photographie – a pour arrière-plan la carcasse de l'hôtel Holiday Inn, témoin de la Bataille des Grands Hôtels (Fregonese 2009). Au pied de cet impressionnant squelette, l'hôtel Phoenicia, inauguré pour la première fois en 1961, symbolise l' « âge d'or » du pays. Cette même époque figure de manière plus ténue dans les ruines de l'hôtel Excelsior, à l'extrémité de la baie, et qui abritait jusqu'en 1975 les Caves du Roy, cabaret le plus couru des noctambules d'alors.

[130] Le bâtiment, réalisé par l'architecte J.P. Karam, a été inauguré en 1965. Il est également appelé « le dôme » (*al-qubba*) ou « l'œuf » (*al-bayda*) en raison de sa forme ovale.

Figure 7 : « The Egg », un vestige de la guerre civile au centre de Beyrouth.
Photogaphie M. Bonte, novembre 2015



Carte 6 : les différents temps de la ville dans le quartier de ‘Aïn el-Mreissé
M. Bonte, octobre 2016

Ces exemples, qui figurent en quantité dans l'aire urbaine de Beyrouth, sont devenus une manière assez répandue de décrire la ville. Plus de vingt-cinq ans après la fin des hostilités, beaucoup de bâtiments portent les stigmates des conflits. Ils se mélangent à des tours récentes et modernes tout en côtoyant des espaces vides, issus de la démolition d'immeubles anciens. La question des ruines et de la superposition des différentes temporalités à Beyrouth (Brones 2010 ; Buchakjian 2016) donne lieu à des réflexions fécondes sur les notions de trace et de marque (Veschambre 2008) que je reprends ici en m'appuyant sur la distinction entre les deux termes proposée par Fabrice Ripoll (Ripoll 2006b).

Si les notions sont proches et souvent employées indifféremment en ce qu'elles matérialisent toutes deux une présence, une existence ou une action (Ripoll 2006 : 23), la trace est davantage relative au passé. Il s'agit de la matérialisation d'une action dans l'espace physique « en tant qu'elle a eu lieu dans le passé ». Elle rend ainsi « présent ce qui n'est plus » (*Ibid.* : 24), sans être nécessairement intentionnelle ou porteuse de sens. La marque relève du présent ; elle permet de reconnaître, de distinguer, de catégoriser l'espace. En ce sens, les signes religieux ou politiques omniprésents à Beyrouth sont une forme de marquage.

Au-delà des ruines et des différents signes d'appartenance politique et/ou religieuse qui saturent le paysage urbain, d'autres types de marquages contribuent à faire subsister le conflit. Il s'agit notamment des dispositifs sécuritaires déployés dans la capitale libanaise sous différentes formes. Ces dispositifs et leur influence sur les pratiques des habitants ont fait l'objet d'une étude et d'une recension cartographiée (Fawaz, Harb & Gharbieh 2012). En plus de leur ubiquité contraignante, ces installations insèrent Beyrouth dans un processus généralisé de militarisation des espaces urbains (Graham 2011):

> « Armored vehicles and tanks, fortified walls, sand bags, barbed wire, metal barriers, concrete blocks and manned booths are likely to be regular features of the daily commutes of most city dwellers » (Fawaz, Harb & Gharbieh 2012 : 177).

Les dispositifs sécuritaires ont pour objectif de marquer les espaces comme potentiellement dangereux ou exposés au risque. La présence de tant d'éléments directement reliés aux combats et aux affrontements donne cependant au marquage sécuritaire une autre signification, qui repose sur le hiatus entre « l'intention de celui qui fait la marque et l'interprétation que chacun peut en faire » (Ripoll 2006). Ainsi, les équipements militaires, les armes, et la présence physique de l'armée, des policiers et des employés de sociétés de sécurité sont invariablement présents dans le champ visuel des habitants. Cet ensemble participe d'une sémiologie du conflit à l'échelle de la ville. Cela permet de conclure à un entremêlement de traces des combats et des marques de la conflictualité, qui traduit un mélange des temporalités visible dans la ville et caractéristique, là encore, d'une situation de post-conflit.

Au-delà de l'entremêlement de traces et de marques identifié, une attention particulière apportée aux représentations de l'espace donne à voir un autre phénomène, qui se produit quand ce qui a été une marque devient une trace qui est visible de manière intermittente, ou qui subsiste dans les mentalités en ce qu'elle guide les perceptions et les pratiques. Ce processus caractérise aujourd'hui l'héritage spatial de la division de Beyrouth pendant la guerre le long de la ligne de démarcation. Élément emblématique du conflit civil dont le théâtre a été en grande partie urbain,

cette séparation intentionnelle et matérialisée – une marque, donc – a provoqué un rétrécissement des espaces de vie des habitants, accentué par une mobilité restreinte et par la présence de nombreux barrages à l'intérieur des moitiés de ville (Ruiz Herrero 2011). Si la ligne en tant que telle n'est plus visible aujourd'hui, elle continue d'occuper une place structurante dans les représentations et dans les pratiques d'au moins une partie des acteurs, y compris dans les générations plus jeunes. Pour les Libanais qui sont nés à la fin du conflit ou au début des années 1990, l'emplacement de l'ancienne ligne de démarcation représente un axe permettant de se repérer : l'orientation dans la ville est encore – mais pas uniquement – fondée sur la dualité de la ville.

La persistance de la dichotomie ne traduit pas nécessairement une hostilité ou une réticence, mais davantage l'héritage de longues années de sociabilités séparées. Lors d'une enquête menée en 2013 sur les déplacements et les rythmes de Beyrouth (Bonte et Le Douarin 2014), beaucoup d'interlocuteurs résidant dans la partie est de la ville s'étaient montrés peu enclins à se rendre à l'ouest et donc « franchir » une ligne invisible :

« *Nous n'avons pas de souvenirs de la guerre, mais pendant quinze ans, nos parents n'ont pas franchi la ligne. Alors, ils ne la franchissent pas plus aujourd'hui, et nous avons été élevés comme ça. Ça reste dans les mentalités* »[131].

Au-delà de la transmission d'une ville divisée dans les esprits, le maintien d'une restriction des « espaces de vie » à Beyrouth est lié à des réseaux de sociabilités relativement homogènes en termes de confession et de spatialités et qui concernent le voisinage, les établissements scolaires, ou encore les activités de loisirs. Si de plus en plus d'espaces font preuve d'une mixité – religieuse – réelle, d'autres ne sont jamais fréquentés, ni même connus s'ils sont « de l'autre côté » de l'ancienne ligne de démarcation. Les distances entre les quartiers sont davantage mentales que physiques :

« *J'habite à dix minutes de Tariq el Jdidé, et je n'y suis jamais allé* ! »[132].

L'expression « il n'y a rien à y faire » utilisée régulièrement par les personnes interrogées en avril 2013 a souvent des airs d'euphémisme. Les choix de déplacements, des lieux de sortie ou tout simplement de vie quotidienne s'effectuent beaucoup par affinités confessionnelles. Cela ne veut pas dire que la géographie religieuse de Beyrouth est figée, mais qu'elle compose avec l'héritage d'une ville duale reposant sur l'homogénéité et le repli identitaire, donnant à la religion une dimension territoriale sans précédent (Beyhum 1991). Ainsi,

« *Quoi qu'on vous raconte, la guerre qu'on a vécue (…)… ça laisse des traces, dans le comportement, dans l'inconscient* ». (Entretien 28, 13/05/2014).

Cette conclusion d'entretien avec un couple libanais illustre en premier lieu la persistance de la ligne de démarcation comme un référent spatial et parfois identitaire. Les logiques issues de la guerre, à savoir des spatialités différenciées et une assignation confessionnelle et spatiale, sont donc toujours présentes, bien que de manière variable en fonction des individus, des générations

[131] Entretien effectué en avril 2013. Voir Bonte M., Le Douarin Louis, *Op.Cit.*
[132] *Ibid.*

et des quartiers d'habitation. Ainsi la ligne de démarcation autrefois marquage de l'espace est-elle devenue une trace en ceci qu'elle rappelle ce qui a été, mais une trace qui admet différents régimes de visibilité (Lussault 2006) : soit elle est visible de manière ponctuelle, via un bâtiment endommagé ou quelques terrains en friche, soit son existence se perçoit au travers des pratiques et des représentations (par exemple, en ce qu'elle guide une partie des mobilités).

Le paysage urbain de Beyrouth apparaît comme étant saturé de traces et de marques plus ou moins visibles ou intériorisées. Si certaines guident les pratiques ou les comportements, elles participent plus généralement d'un entremêlement de différentes temporalités parmi lesquelles la guerre civile occupe une place importante. Il a ainsi été vu que la reconstruction problématique du centre-ville, loin d'occulter le conflit, le faisait réapparaître sous plusieurs formes, parfois spectrales. À l'échelle de la ville entière, les vestiges des hostilités passées cohabitent avec des formes architecturales nouvelles et surtout, avec une omniprésence du marquage sécuritaire. Les signes de la violence et du conflit passé ou à venir (Bou Akar 2012b) – et parmi lesquels la ligne de démarcation est emblématique – ont donc imprégné le paysage urbain, traduisant l'ambivalence et la polysémie du statut spectral de la guerre au Liban : un moment passé qui hante le présent, une potentialité qui vient du futur, un prisme de lecture enfin par lequel de nombreuses pratiques et représentations peuvent être appréhendées.

Cette seconde partie de chapitre a permis de présenter le contexte géographique de la recherche au prisme d'une lecture des espaces comme relevant du « post- », plutôt que de l'exceptionnel. Cette démarche, qui permet de caractériser une situation présente encore influencée par les périodes précédentes – essentiellement la guerre civile dans le cas libanais – remet en cause l'idée d'une rupture nette et franche d'avec les périodes antérieures. À ce titre, le Liban peut être considéré comme post-colonial dans la mesure où le confessionnalisme, principe structurant de la société politique, est un produit de la domination des puissances étrangères qui influence largement les discours sur l'identité et la nation libanaise. L'enrichissement de la notion de post-conflit, notamment à l'aide de la spectro-géographie et de la question des traces et des marques, apporte de nouvelles perspectives sur la compréhension de la société libanaise et sur le statut de la guerre, qui hante, menace et contribue à définir le pays dans ses formes sociales et spatiales. Cette lecture, qui permet de comprendre certains comportements spatiaux, peut être étendue à l'étude des pratiques quotidiennes, ordinaires, que sont entre autres les loisirs nocturnes. Le dernier mouvement du chapitre s'attache donc à mettre en perspective la délimitation de l'objet – la vie nocturne – et le terrain – une ville post-conflit – pour achever la problématisation et le cadrage théorique de la recherche.

III) Interroger la ville post-conflit par la nuit

Le croisement de l'objet de recherche « vie nocturne » et du terrain beyrouthin prête volontiers le flanc à une série de clichés qui évoquent des nuits enflammées et sans fin, n'ayant d'égale que l'intensité du traumatisme de la société libanaise. Pourtant, un cliché évoque moins une perception fausse de la réalité qu'une vision partielle et un peu figée, qui mérite nuances et élargissements. L'objectif de cette dernière partie de chapitre est de dépasser le questionnement univoque qui sous-tend l'association Beyrouth/vie nocturne, et donc d'articuler l'objet de recherche au contexte géographique dans lequel il est étudié. L'interrogation est double : comment la situation post-conflit intervient dans la fabrique de la vie nocturne ? Comment la vie nocturne, abordée sous l'angle du quotidien et de l'ordinaire, peut-elle constituer une manière de « faire avec » la ville post-conflit ? Afin de mieux cerner les enjeux de ces questionnements, quelques jalons supplémentaires doivent être posés. Il s'agit dans un premier temps de questionner le statut de Beyrouth comme métropole nocturne, puis de mieux identifier la nébuleuse sociale qui gravite autour du *nightscape*, avant de présenter en détail les perspectives de recherche.

A) Beyrouth, « métropole nocturne » ?

À bien des égards, Beyrouth revêt les aspects d'un « haut lieu » de la fête, ce qui contribue entre autres à alimenter les discours sur l'exceptionnalité de la ville. Pourtant, le statut de « métropole nocturne » (Oloukoi 2015) doit être discuté pour ce qu'il traduit – une vision normative de la vie nocturne et la tendance à la hiérarchisation des villes à l'échelle mondiale (Robinson 2006) – et dans son emploi à propos de Beyrouth. Il s'agit donc d'examiner les fondements d'une telle labellisation, et de replacer mon sujet de recherche dans le champ des études urbaines à Beyrouth, au Liban et au Proche-Orient.

1) Beyrouth, « haut lieu » de la fête ?

La vocation nocturne de Beyrouth est un attribut connu de la ville, qui est aussi largement relayé par les médias libanais ou internationaux. Il est ainsi fréquent que des hebdomadaires publient de petits reportages qui s'étonnent inlassablement du dynamisme nocturne de la capitale dans une région tourmentée. Cet extrait issu de la version anglaise du site d'*Al Arabiya* le montre[133] :

> « Beirut's nightlife has long been known to amaze. Long known by its moniker "The Paris of the Middle East," ranked Beirut as one of the top 44 places to visit in 2009. The bustling city

133 http://english.alarabiya.net/en/variety/2015/09/10/Despite-Lebanon-s-trash-crisis-night-life-goes-on.html. Consulté le 04/07/2016.

> was also in the top ten in its list of party destinations » (T. Ali Ahmad, *Al Arabiya*, 10/09/2015).

Ces quelques phrases représentatives d'un discours officiel sur Beyrouth sont issues d'un article intitulé « Despite Lebanon's trash crisis, (night)life goes on ». Il s'agit d'une manière classique de présenter la vie nocturne – qui est tant une réalité sociale qu'un sujet d'opinion – à l'échelle de la ville, d'un quartier ou d'un évènement ponctuel. Elles sont nécessairement en contradiction avec le reste de la vie urbaine quotidienne. Si ce type d'article alimente l'exceptionnalisme, c'est parce qu'il repose sur une représentation de Beyrouth comme la ville de « tout et son contraire ». Comme tant d'autres, il recycle inlassablement le classement du *New York Times* qui date de 2009 et qui avait souligné l'intensité de la vie nocturne à Beyrouth. Enfin, les petits reportages, articles, ou billets de blog sur la question emploient quasi-systématiquement l'un des nombreux attributs qui caractérisent la ville, notamment le « Paris du Moyen-Orient ». Bien entendu, ce processus de labellisation conduit à une distorsion de la réalité soulignée par Samir Khalaf :

> « No wonder that Beirut, of late, has been dubbed by the global media as a capital of virtually all the aberrant and disreputable labels : from 'Part City', 'Amusement Park', 'Nightlife Capital', 'Sex Life', 'Gay and Lesbian Capital' of the Arab world to 'Sin City' » (Khalaf 2012 : 186-187).

L'apposition de labels contribue donc à réactiver les dualismes (« *nightlife* » et « *Arab world* » apparaissent comme antinomiques) et mène à une conception de Beyrouth comme étant peu sujette aux comparaisons avec d'autres villes plus ou moins éloignées spatialement ou symboliquement : Tel-Aviv, Dubaï, Istanbul par exemple.

L'emploi de ce type de qualificatifs n'est cependant pas totalement infondé. En effet, le statut d' « enclave des plaisirs » à l'échelle de la région correspond à une réalité historique qui a été rejouée quelques années après la fin de la guerre. La ville peut en effet être considérée comme précoce en matière d'offre nocturne au sens large : à l'aube du XXe siècle, les différents « artistes » qui se produisaient dans les cabarets et les maisons closes ont été les premiers acteurs de la nuit, au moment où les premières soirées dans des espaces urbains – restaurants, cafés – côtoyaient les fêtes privées.

Bien que Beyrouth ait talonné Le Caire jusque dans les années 1950 en termes d'offre nocturne, son statut de pionnier est lié à la présence conséquente d'une communauté chrétienne qui, pendant la période mandataire, agit souvent de concert avec les puissances dominantes et ne cache pas un certain mimétisme des loisirs nocturnes parisiens[134] (Kassir 2003). Si cette vision peut être considérée comme réductrice, il apparaît que beaucoup de questions liées à la vie nocturne dans les pays du monde arabe se cristallisent autour de la consommation d'alcool et de la tenue vestimentaire, notamment des femmes. Ce qui est interdit et autorisé au regard de la norme sociale et de la morale ne peut cependant être généralisé : la possibilité de comportements expansifs dépend des lieux, des moments, du degré de liberté individuelle dont les personnes disposent – ou qu'elles se sont accordées. Il en va de même pour l'alcool, produit accessible à Beyrouth même s'il n'est pas vendu et consommé de manière uniforme sur le territoire. Il est

[134] Des noms de cabarets tels que le Lido ou le Crazy Horse, dans la baie de Zeytouneh, en témoignent.

facile de s'en procurer dans les zones d'habitation à dominance chrétienne, à savoir la partie est de la ville. Les épiceries et les supermarchés vendant de l'alcool sont moins répandus dans la partie ouest de Beyrouth. Ils se concentrent principalement autour des établissements nocturnes de Hamra. S'y ajoutent les vendeurs informels, souvent mobiles, qui opèrent la nuit. Cette répartition ne préjuge pas des profils confessionnels des consommateurs (la boisson étant, au moins officieusement, relativement bien partagée), mais elle témoigne de la situation ambivalente du Liban entre permissivité et contrôle : cela complexifie d'entrée de jeu les lectures socio-spatiales des pratiques éthyliques (Bonte 2016).

En dépit de la fluctuation des situations, la largesse du champ des possibles en termes de loisirs et de plaisirs (y compris sexuels) ont contribué à façonner l'attractivité de Beyrouth, surtout dans une région marquée par un conservatisme social plutôt prégnant. Le tourisme y explose dans les années 1960, à la faveur du rôle régional du Liban notamment sur le plan financier ; il attire les Européens, les Américains et les ressortissants des pays du Golfe. Le statut d'enclave des plaisirs, qui repose essentiellement sur la consommation d'alcool, de drogue et sur la prostitution, est retrouvé au début des années 2000, jouant là encore sur la situation privilégiée de Beyrouth dans une région marquée par un conservatisme social prégnant. Ainsi, parmi un flux touristique d'environ un million de visiteurs chaque année, 42 % proviennent des autres pays arabes (Verdeil, Faour et Velut 2007).
En raison de l'accroissement des tensions géopolitiques à l'échelle régionale, le nombre de touristes en provenance de la péninsule arabique a considérablement diminué ces dernières années[135]. Si la conséquence notable est un ralentissement de l'économie liée aux loisirs de nuit, cela ne semble pas avoir privé Beyrouth de son rang mondial en termes de vie nocturne :

« *Beirut is getting on the international map when it comes to drink alcohol* » (Entretien 64, 10/04/2015).

Cet extrait d'entretien sous-entend que la vie nocturne confère à Beyrouth la possibilité de figurer sur la carte internationale des villes, et ne manque pas de rappeler la hiérarchisation des villes – et la relégation d'une partie d'entre elles – qu'entraîne une généralisation des travaux sur la ville globale (Robinson 2006). Il soulève par ailleurs la question des critères sur lesquels se fonde le statut de « métropole nocturne », lesquels ne sont pas strictement définis mais supposent une offre conséquente de bars, pubs, boîtes de nuits, ainsi que l'organisation d'évènements festifs de grande envergure – qui par exemple permettent d'accueillir des DJs internationaux. Ainsi, le terme renvoie à une standardisation des loisirs de nuit qui concerne les modes de production du *nightscape* et les pratiques de consommation, incluant les codes vestimentaires ou encore les courants musicaux à la mode.

La labellisation de Beyrouth comme ville nocturne et l'indéniable statut de « terrain de jeu » acquis au fil des décennies montrent que la capitale libanaise n'est pas étrangère aux logiques économiques et concurrentielles qui sous-tendent les activités de nuit. La vie nocturne n'est certes pas l'objet d'une planification institutionnelle – qu'il s'agisse de l'échelle municipale ou nationale -, mais la somme des initiatives privées dans le secteur des loisirs nocturnes constitue

[135] http://www.lorientlejour.com/article/874782/diminution-du-nombre-de-touristes-au-liban.html. Consulté le 02/11/2016.

une des offres les plus vantées par les différentes instances de promotion touristique. Beyrouth est-elle pour autant une « ville qui ne dort jamais » ? L'enjeu ici n'est pas de « classer » Beyrouth, mais d'apporter quelques éléments de réponse permettant de mieux comprendre le titre de « haut lieu » de la vie nocturne.

Un recensement précis des établissements du *nightscape* beyrouthin a été effectué au printemps 2015[136]. Si le rythme soutenu des ouvertures et des fermetures peut rapidement rendre désuet le relevé, il permet d'avoir une idée du nombre de bars, de pubs et de boîtes de nuits dans la ville, soit entre 220 et 230 lieux de sortie qui excluent les restaurants, les cafés ne servant pas d'alcool, les lieux implicitement destinés au commerce du sexe et les théâtres et cinémas. Rapporté à la population de l'agglomération de Beyrouth, à savoir deux millions d'habitants selon Géopolis (Verdeil et al. 2016), ce nombre ne représente pas grand-chose. Il serait plus intéressant de confronter ce recensement à la population libanaise qui figure dans les tranches d'âges visées par l'offre nocturne. Pour plus de précision encore, il faudrait savoir quelle part de la population est susceptible de fréquenter les établissements nocturnes. Dit autrement, dans le cas libanais : qui a les moyens économiques de vivre la ville la nuit, et qui se l'autorise ? La dernière question sous-entend qu'une partie de la population – et de la jeunesse – tourne le dos aux activités de consommation et de loisirs qui impliquent la danse, la consommation d'alcool, et un certain type de musique (Deeb & Harb 2013). La partie suivante (« Une porte d'entrée vers la jeunesse libanaise ») permet de mieux appréhender le public concerné. Ce genre de questions souffre néanmoins d'un manque criant de données précises sur la population libanaise en général, qui bien souvent fait figure d' « énigme » (Verdeil et al. 2016). À tout le moins, des études statistiques partielles estiment que la tranche des 15-39 ans représente 40 % de la population libanaise totale[137], et que 28% de la population figure sous le seuil de pauvreté (Traboulsi 2014). Ces quelques données permettent de réduire sensiblement la population de l'agglomération beyrouthine concernée par la vie nocturne, qui doit encore être amputée de personnes qui ne veulent ou ne peuvent se reconnaître dans les sorties que j'ai choisi d'étudier.

Un de mes interlocuteurs impliqué dans l'ouverture d'un bar et d'une boîte de nuit à Beyrouth a estimé à 30 % (l'estimation haute selon ses dires[138]) la part des habitants qui fréquentent les établissements nocturnes. Un autre acteur du champ nocturne évalue le nombre de noctambules entre 200 000 et 250 000 personnes, ce qui réduit le pourcentage à un maximum de 12,5 % de la population. Si ces données manquent de précision et d'homogénéité, elles montrent que la vie nocturne est loin de concerner l'ensemble de la ville. Cette affirmation est d'ailleurs tant démographique que spatiale : le phénomène de concentration des établissements nocturnes a déjà été montré. En dehors des quartiers labellisés « nocturnes », à savoir, le centre-ville (en partie), Hamra, Gemmayzé et Mar Mikhaïl, Monnot, Badaro, le reste de la ville n'est que peu animé la nuit[139]. Les zones plus résidentielles, qui ne sont pas nécessairement dépourvues d'activités diurnes, correspondent à la « nuit qui dort », au ralentissement des activités, au repli dans l'espace privé. Lors de l'étude consacrée aux rythmes urbains à Beyrouth[140], la question : « Que signifie

[136] Voir Annexe 9.
[137] Source : Central Administration of Statistics, 2007.
[138] Entretien Z. B., 09/04/2015.
[139] Voir carte n°1 p. 36.
[140] Bonte M., Le Douarin L., *op. cit.*

la nuit pour vous ? »[141] a été posée à toutes les personnes enquêtées : 51% de nos interlocuteurs ont mentionné des activités de sortie, de loisirs nocturnes. Cette petite majorité laisse donc une place assez conséquente aux citadins qui privilégient le repos et l'espace domestique. Ainsi, les territoires de la nuit sont réduits, concentrés et discontinus. Ils donnent au Beyrouth nocturne des allures d'archipel (Gwiazdzinski 2005) : la ville veille, mais par intermittence.

En conclusion, le statut de Beyrouth comme haut lieu de la vie nocturne doit être nuancé, ou au moins étudié au-delà des labellisations répandues. Il apparaît en effet que la vie nocturne est concentrée spatialement – le *nightscape* est restreint – et socialement – le monde de la nuit n'est pas nécessairement représentatif de la population. Pour autant, les noctambules ne constituent pas forcément une catégorie socio-économique homogène : ce qui les unit avant tout, c'est la place qu'occupent les sorties nocturnes dans leurs agendas et dans leurs moments de sociabilité. Or, ce « monde de la nuit » à Beyrouth, son importance dans les représentations, dans les relations sociales et dans les discours d'identification est encore assez méconnu.

2) Un sujet secondaire ?

De la même manière que la nuit a longtemps été une dimension oubliée de la recherche en sciences humaines et sociales, la question des loisirs urbains dans le monde arabe, si elle n'est pas totalement ignorée, laisse encore apparaître de nombreuses zones d'ombres.

Dans une perspective historique, la thématique du divertissement et des loisirs a été l'objet d'une démarche comparative entre « monde occidental » et « monde musulman » (Beck et al. 2005). L'évolution des pratiques ludiques croise, dans un ouvrage collectif, la question urbaine. On y retrouve des travaux éclairants à l'échelle régionale, sur la fréquentation des jardins publics (Gillot 2013), sur l'apparition des cafés (Lafi 2013) et sur les festivités religieuses (Madœuf 2013).

Plus récemment Asef Bayat (2010) a montré dans son étude des « non-mouvements » (*nonmovements*) comment les loisirs et le « fun » pouvaient être appréhendés comme des indicateurs et des facteurs de changement dans la région moyen-orientale trop souvent perçue comme immobile. À sa suite, la démarche entreprise par Laurent Bonnefoy et Myriam Catusse dans *Jeunesses Arabes* adopte le prisme des loisirs pour étudier les jeunes générations du Maroc au Yémen. Les auteurs prennent volontairement de la distance avec les questions clés qui concentrent habituellement l'attention sur les jeunesses arabes, à savoir l'emploi, l'économie ou le rapport au politique.

La question des loisirs et des divertissements apparaît également comme secondaire au sein de la recherche urbaine à Beyrouth, orientée vers d'autres thématiques. Depuis le milieu des années 1990, les différentes entreprises de reconstruction ont suscité de nombreux travaux (Davie 1997 ; Verdeil 2001 et 2002 ; Nasr et Verdeil 2008), qui ont parfois croisé la question complexe du

[141] La question n'est pas la même que celle évoquée dans le Chapitre 1, à savoir « à quoi pensez-vous quand je dis «'Beyrouth la nuit' ? », qui a été posée dans le cadre d'entretiens avec des noctambules, et non au travers de questionnaires.

patrimoine (Brones 2010) et de la mémoire de la guerre (Haugbolle 2010 ; Larkin 2012). Les actions urbaines du Hezbollah et les enjeux de la reconstruction après la guerre de 2006 ont par ailleurs donné lieu à une extension des travaux vers la banlieue sud de la ville (Clerc-Huybrechts 2008 ; Fawaz 2009 ; Harb 2010).

Une troisième génération de chercheurs exploite aujourd'hui de « nouvelles lignes de front » de la recherche urbaine (EVerdeil 2012a) parmi lesquelles figure la question des espaces publics, mise à l'épreuve de la division communautaire (Bou Akar 2012a; Shayya & Arbid 2009; Delpal 2001 ; Kastrissianakis 2012). Les investigations sur les espaces publics beyrouthins soulèvent la question de leur survie face à une sécurisation et une privatisation croissante (Barakat et Chamussy 2002 ; Khayat 2002 ; Fawaz, Harb, & Gharbieh 2012) et face à une multiplication des espaces touristiques (Berriane, Hopfinger et Dewailly, 2009). Ils sont enfin l'objet d'une recherche-action qui regroupe différents types d'acteurs mobilisés en faveur ou contre des projets urbains, et qui bénéficie du soutien institutionnel de l'Université Américaine notamment[142].

En dehors de ces thématiques de recherche dominantes, la question des pratiques de loisirs apparaît comme un nouveau chantier, qui touche des espaces particuliers comme celui de la corniche (Delpal 2001 et 2002), mais aussi les enjeux sociaux, confessionnels et de génération (Larkin 2012) et la visibilité des pratiques transgressives (Deeb & Harb 2007 ; Merabet 2014).

L'étude des espaces et des sociabilités nocturnes peut ainsi s'inscrire dans ce champ et sortir de la place ambivalente qui est aujourd'hui la sienne. Autant la vie nocturne à Beyrouth résonne – à l'instar des autres recherches sur la nuit – comme un sujet peu sérieux et peu contraignant puisqu'en apparence facile d'accès, autant elle n'a pas vraiment fait l'objet d'une étude de terrain ou d'une réelle tentative de compréhension. La thématique des loisirs urbains a bien été abordée, sous l'angle des normes de moralité et de respectabilité telles que définies par la communauté shiite (Deeb & Harb 2013). Mais la plupart du temps, elle apparaît en toile de fond ou à la périphérie d'autres questions sociales ou urbaines. Dans le premier cas de figure, il peut s'agir de la scène musicale libanaise (Burkhalter 2013), de groupes sociaux ou communautaires (Deeb & Harb 2007 ; Merabet 2014), ou d'une étude plus générale des catégories sociales et/ou économiques (Haugbolle 2013 ; Khalaf 2014 ; Traboulsi 2014). Dans le second cas, la question de la vie nocturne est mêlée aux différents processus de gentrification, aux pratiques sécuritaires (Fawaz, Harb & Gharbieh 2012 ; Khayat 2002).

Les publications focalisées uniquement sur la vie nocturne sont ainsi éparses. Dans son *Histoire de Beyrouth,* Samir Kassir pose les jalons d'une chronologie de la vie nocturne avant 1975. S'appuyant sur sa propre expérience de noctambule durant les années 1990, Omar Boustany dresse au cours de différents articles publiés[143] dans *L'Orient Express* un portrait des nuits beyrouthines d'alors. En filigrane de ses descriptions apparaît un point essentiel du sujet :

> « Même si les lieux de noce sont le théâtre d'un happening permanent mais pas toujours de la meilleure eau, il est difficile de distinguer ce qui relève de la parade et de la démonstration d'épanouissement extravertie, et la part de défoulement pour le défoulement face à un ennui

[142] Voir les *City Debates* par exemple.
[143] Regroupés dans Boustany O., 1998, *État Limite. Lebanese dream fin de siècle*, Beyrouth, Ed. Layali, 151 p.

largement dominant, de ce qui participe d'un véritable goût de la fête, d'une réelle atmosphère pétillante »[144].

La recherche et la démonstration de l'extraversion décrite par Boustany ne semble pas, en effet, devoir inciter à une interprétation de la nuit comme moment de défoulement et de disparition des barrières sociales : les situations vécues ont l'air d'osciller entre moments de joie plus ou moins ostentatoire et processus de distinction sociale. Les deux autres travaux publiés depuis sur la question sont plus ciblés. Nicolien Kegels décrit les soirées de la jeunesse aisée pendant la guerre de 2006 en les considérant comme des moments de renforcement des nombreuses barrières sociales existant au Liban (Kegels 2007). De son côté, Nicolas Dot-Pouillard (2013) se focalise sur les bars de Hamra au prisme de la jeunesse libanaise, notamment celle qui, politisée, se revendique de gauche[145]. L'état des lieux des héritages politiques y est éclairant, mais la vision uniformisante d'une partie des établissements nocturnes – ceux qui justement ne sont pas explicitement « à gauche » est problématique. D'une part, elle ignore la complexité et la fluidité des identités individuelles et collectives, politiques et sociales à l'œuvre dans les spatialités nocturnes. D'autre part, la vision duale du paysage nocturne de Hamra, incarnée par les rues 78 et l'espace commercial Estral[146], cantonne de fait une partie de sa jeunesse à un consumérisme aveugle, et une partie des établissements à un « malaise postmoderne » qui masque mal un jugement de valeur :

> « Une certaine jeunesse hamraouie vit l'univers festif du quartier de manière globalisée : il est alors de plus en plus difficile de distinguer les soirées de Hamra de celles en vogue à Paris, New York ou Barcelone » (Dot-Pouillard 2013 : 126).

S'il est vrai que Beyrouth est largement réceptive aux différents modèles globaux de la fête, nombre de ses espaces de consommation seraient, à y regarder de plus près, bien moins globalisés qu'il n'y paraît : les pratiques, les « manières de faire » (Bourdieu 1972) répondent à des codes sociaux proprement libanais. Dit autrement, il ne suffit pas de vendre de la Corona, ou de passer du David Guetta, pour se sentir indifféremment à New-York, Beyrouth ou Paris. Il est donc nécessaire d'aller au-delà (sans l'ignorer) de la « raison d'être » première de la plupart des établissements nocturnes – la consommation et le profit – pour réussir à saisir les dimensions pratiques et idéelles du « monde de la nuit » regroupées sous la notion d'ethos. Cette démarche a été observée par ailleurs, à propos des centres commerciaux envisagés comme étant davantage que des lieux d'achat :

> « [Malls] are more than locations of consumption. Because of their secondary social and recreational roles, they represent a shared experience, a way of everyday life for most people » (Hopkins, cité dans Houssay-Holzschuch & Teppo, 2009 : 373).

[144] Boustany O., *L'Orient Express* n°26, dossier « Extérieurs nuits », 1998.
[145] Voir Chapitre 7.
[146] La première regroupe selon l'auteur des pubs qui donnent au passant « l'image d'un quartier à caractère cosmopolite et « post-moderne », la seconde regroupe une jeunesse orientée à gauche du spectre politique. S'il ne conclut pas à une étanchéité parfaite entre ces deux mondes, il souligne bien la division de la jeunesse : je m'attache au contraire, au long de ce travail, à chercher la pluralité et la complexité des individus et des espaces qui constituent le *nightscape* beyrouthin.

Les bars et les boîtes de nuit sont aussi à penser – en dépit de leur imparfaite représentativité – comme des espaces de la coprésence, d'expériences partagées, et comme des cadres d'expression. En d'autres termes, ce n'est pas parce que les bars et les boîtes sont conçus pour se distraire, boire de l'alcool et faire des profits – symptômes de la superficialité ? – qu'il ne s'y passe que cela : les enjeux dépassent la distraction ou l'oisiveté.

Si la vie nocturne n'est pas totalement ignorée des recherches en sciences humaines et sociales sur Beyrouth ou sur le Liban tout entier, elle n'a pas encore été abordée au travers du cadre théorique construit – qui articule les notions de champ, de monde et d'ethos – ni au travers de la situation post-conflit analysée dans la seconde partie de ce chapitre. Afin de clôturer le chapitre qui présente le contexte géographique et l'articule à la thématique de recherche, il s'agit de cerner davantage qui sont les « habitués » du monde de la nuit, d'un point de vue générationnel et socio-économique.

B) Une porte d'entrée vers la jeunesse libanaise

L'étude de la vie nocturne, des bars et des boîtes de nuit de Beyrouth revient à privilégier une certaine nébuleuse sociale, identifiée par Thomas Fouquet comme étant celle des « jet-setteurs ». Cette expression ne sert pas tant à caractériser une élite sociale hypermobile et qui dépense sans compter qu'à désigner les personnes « dont l'emploi du temps quotidien s'organise autour des sorties et des sociabilités » nocturnes (Fouquet 525), activités qui fonctionnent comme un marqueur social. Ces « habitués » de la nuit, qui comptent aussi une partie des personnes qui travaillent dans ce secteur économique (par exemple, barmen, ou patrons de bars), sont des individus au statut socio-économique souvent satisfaisant voire élevé sans qu'ils puissent faire état d'une homogénéité parfaite. Ceux qui maîtrisent les codes festifs forment par ailleurs une partie emblématique de Beyrouth, non pas pas numériquement, mais parce qu'elle est visible et qu'elle énonce par ses comportements une manière d'être en ville comme étant la seule valable et valorisante. La connaissance de ses comportements et de ses discours constitue une des clés de compréhensions des fragilités d'une société et d'un territoire post-conflit. Les noctambules libanais se caractérisent avant tout par la tranche d'âge – large – dans laquelle ils se situent, puis par le statut socio-économique dont très souvent ils relèvent et qui peut lui-même être pensé dans l'articulation avec les logiques « post- » de la ville.

1) Jeunesse(s) libanaise(s) et vie nocturne

Au Liban comme ailleurs, appréhender la jeunesse n'est pas une chose aisée, tant les contours de cette catégorie sont mouvants. L'approche arithmétique de la jeunesse est aujourd'hui largement mise en cause : sa perception comme une catégorie destinée naturellement à entrer dans l'âge adulte, et donc comme une période de transition à problèmes fait ainsi prendre le risque d'une réification et d'une simplification de la notion. La raison principale de cette remise en cause est le constat de l'extension de la période de la jeunesse, en particulier dans le monde arabe. Les jeunes, mieux qualifiés que leurs aînés, sont ainsi souvent dans une situation d'attente vis-à-vis des « étapes » qui marquent le passage à « l'âge adulte », à savoir essentiellement le mariage et l'accès à l'emploi. Dans ses recherches focalisées sur l'Egypte, Karine Tourné présente le « chômeur » et le « prétendant » comme les deux figures de la jeunesse arabe, pour laquelle le temps de l'attente est de plus en plus long.

Bien qu'ils permettent de constater l'extension en âge de la catégorie jeunesse vue comme probatoire, ces travaux témoignent d'une vision plutôt normative d'une nébuleuse qui pourrait aussi s'appréhender au travers de modes de vie et de relations sociales singulières. La définition proposée dans le chapitre précédent entend toujours la jeunesse comme une période de transition, mais souligne en plus le partage de pratiques, de valeurs et de référents culturels, qui se lisent entre autres dans les loisirs[147]. Dans l'ouvrage collectif *Jeunesses arabes* (Bonnefoy et Catusse 2013) cette acception est complétée par la question du rapport ambivalent au temps, entre nostalgie, ruptures – par rapport aux générations précédentes – et projections vers un avenir souvent incertain. Cette approche, que l'on peut qualifier de dynamique, met l'accent sur les changements dont la jeunesse est à la fois le reflet et le moteur[148].

Si la jeunesse est un « fait social instable » (Singly et Gauthier 2000), le cas libanais en complexifie encore la lecture, notamment lorsque la focale est orientée vers les loisirs nocturnes. Il est en effet courant de croiser dans les bars et les boîtes de nuit des jeunes au statut social et professionnel stable et avantageux, parfois mariés. Par ailleurs, mon propre travail de terrain m'a amenée à côtoyer des noctambules âgés de 16 à 43 ans[149]. Deux lectures complémentaires sont alors possibles : d'une part la jeunesse est une catégorie qui n'a plus grand-chose à voir avec ces « rites de passage » et donc doit se lire surtout dans les modes de vie, d'autre part, la vie nocturne au Liban ne concerne pas que la jeunesse.

L'identification de deux générations au sein de la catégorie « jeunesse » (et, plus précisément, « jeunesse qui sort dans les bars et les boîtes de Beyrouth ») permet d'apporter quelques éléments de réponse. La première génération est née dans les années 1970, éventuellement au début des années 1980. Elle peut être appelée « génération de la guerre » (*war generation*) (Haugbolle

[147] Le prisme des loisirs permet par ailleurs de renouveler une approche de la jeunesse dans les pays arabes qui s'effectue souvent au prisme de la situation sociale et économique (emploi notamment) et politique (Bonnefoy et Catusse 2013).
[148] Sur cette question, le numéro 23 d'*Echogéo* intitulé « espaces et passeurs de changements » et paru en 2013 apporte différents éclairages sur les trajectoires et les spatialités de la jeunesse, ainsi que sur les dynamiques parfois contradictoires qui la traversent.
[149] Âge au moment de l'entretien.

2010) : ses représentants ont ainsi passé tout ou partie de leur enfance durant la guerre civile. Leurs premiers loisirs nocturnes correspondent aux années 1990, période charnière entre des spatialités produites par le conflit et les quartiers institutionnalisés comme étant de nuit aujourd'hui. La plupart se considère ainsi comme acteurs d'une reconquête progressive des espaces de loisirs urbaines :

« *Je fais partie des gens qui étaient là depuis le début quoi. J'ai 36 ans (…). J'ai eu la chance d'avoir 14 ans à la fin de la guerre, et j'ai commencé à sortir très tôt, ce qui fait que j'ai vraiment accompagné de 1992 jusque maintenant…j'ai toutes les archives quoi* » (Entretien 19, 28/04/2014).

Le rapport à la guerre qui caractérise cette génération peut être illustré via l'exemple du bar 1975, qui a ouvert en 2004 dans la rue Monnot. La rue Monnot représente le premier quartier à vocation nocturne, caractérisé par une forte concentration des bars et des boîtes de nuit, qui a émergé après la guerre. Dans le bar au nom explicite, les serveurs travaillent en tenue de camouflage et des sacs de sable sont entassés au pied des murs recouverts de graffitis qui évoquent le quotidien de la guerre (Chakhtoura 1978). La taille restreinte de l'établissement est supposée rappeler l'isolation et la promiscuité des abris. Malgré sa faible durée de vie, le bar a suscité de nombreux questionnements tant sur le rapport nostalgique à la guerre que sur sa trivialisation (Haugbolle 2010). La réponse ne saurait être univoque, mais cette intrusion de la guerre dans le quotidien et plus précisément dans les loisirs quotidiens souligne ce qui réunit cette jeunesse : elle a eu le conflit pour contexte, pour condition et pour « ordinaire » (Buton et al. 2014) avant que les loisirs nocturnes ne prennent cette place. Cette première génération n'a plus nécessairement le même rythme de sortie ni la même mobilité au sein de l'archipel nocturne libanais que ses cadets.

La seconde génération regroupe les jeunes nés à la fin du conflit ou dans les années 1990 : ils sont les « bébés de la guerre », décrits dans le roman de Diane Mazloum, *Beyrouth, la nuit* (2014). L'auteure y dresse le portrait de six jeunes libanais à l'agenda rythmé par des sorties dans des lieux à la mode, et qui évoluent dans un quotidien urbain fait de contrôles de sécurité et de checkpoints, de corruption et d'interconnaissance parfois pesante. Cette génération qui connaît diverses trajectoires dans une vie nocturne institutionnalisée à l'offre variée est l'objet des travaux de Craig Larkin. Le chercheur s'intéresse en effet à ce qu'il nomme la génération « post-guerre civile », à savoir les jeunes Libanais nés après la guerre et qui par définition n'ont connu du conflit que ses conséquences. En se plaçant lui aussi « au-delà » (*beyond*) de la guerre et pas seulement « après », il étudie l'articulation complexe entre la mémoire – héritée – de la guerre et le quotidien et les interactions sociales de ces jeunes.

Le rapport à la guerre permet de tracer une ligne de division horizontale au sein de la jeunesse noctambule à Beyrouth, qui se différencie également par les expériences des fréquentations qui évoluent. Les premiers ont partagé des lieux qui n'existent plus, comme l'Orange Mécanique ou le Basement. Les seconds se rendent régulièrement au B018, ou encore au Grand Factory où se déroulent entre autres les soirées C U NXT SAT (*see you next Saturday*)[150]. Il ne faut pas pour

[150] Si cette remarque fait l'objet d'une analyse approfondie dans les chapitres suivants, il est intéressant de préciser une première fois que les acteurs à l'origine de ces lieux fréquentés par des générations différentes sont, pour beaucoup d'entre eux, restés les mêmes.

autant conclure à des spatialités totalement différenciées : la ligne de division n'est pas étanche. Les deux générations se croisent dans les quartiers nocturnes actuellement à la mode et partagent *a priori*, par là même, un ethos nocturne fait de principes, de valeurs et de pratiques. Enfin, ces « jeunes » noctambules ont en commun de côtoyer la guerre de manière ambivalente et ambiguë, entre nostalgie, héritage, trivialisation et évitement.

2) De qui la nuit est-elle le privilège ?

Si la nébuleuse « jet-setteuse » à Beyrouth peut être comprise comme représentant au moins une partie de sa jeunesse (entendue moins comme une classe d'âge que comme partageant des modes de vie ou des valeurs), le terme pose la question de son niveau socio-économique et du degré d'homogénéité dont elle fait preuve. En effet, observer les pratiques et les modes de vie tels que définis dans les établissements nocturnes implique d'en avoir les moyens au moins matériels.

À ce propos, l'image régulièrement véhiculée des noctambules libanais est celle d'une « jeunesse dorée » qui se complait dans l'insouciance, l'indifférence et l'oisiveté de luxe. L'ennui n'est certes pas absent du temps passé dans les bars et les boîtes de nuit, mais la sortie peut aussi – en même temps ? – être de l'ordre de la transgression ou de l'exceptionnel, soit du « festif » si l'on se rapporte à la définition de la fête élaborée dans le chapitre premier.

La diversité des situations opposée à l'image lisse de la « jeunesse dorée » pose la question du statut socio-économique des noctambules de Beyrouth, qui a jusqu'à présent été abordé par la négative. Comme dans la plupart des recherches qualitatives sur un aspect d'une société, une réponse unique et définitive ne peut être apportée. Le monde de la nuit à Beyrouth fait preuve d'une épaisseur sociale plus grande qu'il n'y paraît, et recèle la possibilité de différents parcours ou attitudes. Cependant, mon travail de terrain permet de constater un certain nombre de régularités qui rejoignent l'étude des classes sociales au Liban menée par Fawaz Traboulsi (2014) et sur laquelle je m'appuie afin d'esquisser les contours socio-économiques du monde de la nuit.

Tout en insistant sur l'absence criante de données socio-économiques sur la population libanaise, Traboulsi fait état de grandes inégalités dans la répartition des richesses et distingue trois grands groupes socio-économiques d'importance démographique variable : l'oligarchie, les classes moyennes et les classes travailleuses. Ces dernières sont à peine représentées dans le monde de la nuit : seuls les employés peu qualifiés des établissements nocturnes ou qui évoluent dans des activités qui lui sont apposées (par exemple, la sécurité) peuvent être mentionnés.

Ce que Traboulsi nomme l'oligarchie représente un pourcentage restreint des noctambules, dans la mesure où seules quelques familles en font partie, soit environ 9000 individus qui ne sont pas tous des clients des bars et des boîtes de nuit de la ville. Ce faible pourcentage de la population se partage 48 % des richesses du pays[151]. La concentration que l'on constate repose sur un système de monopole ou d'oligopole présent dans la plupart des secteurs d'activité : la banque, la pharmacie, l'énergie, par exemple. Par ailleurs, il existe une grande porosité entre l'élite

[151] *Executive Magazine*, 18 octobre 2013.

économique et la classe politique. À titre d'exemple, l'auteur explique que de nombreux ministres ou députés sont à la tête ou partenaires dans les banques les plus puissantes. Cette collusion entre pouvoir politique et intérêt économique se caractérise enfin par une solidarité de classe qui laisse au second plan la solidarité confessionnelle. Dit autrement, l'important est que cette oligarchie maintienne sa place : elle repose donc sur un « équilibre » des richesses entre les élites de différents groupes confessionnels. Si cette élite libanaise fournit à la vie nocturne sa clientèle la plus fortunée, elle apparait aussi dans différents secteurs liés à la production de la *night-time economy* : les banques, l'importation de marchandises, les sociétés de voituriers ou de sécurité privée, l'octroi d'autorisations pour ouvrir un établissement par exemple.

L'existence de cette oligarchie symbolise les inégalités criantes de répartition des richesses que la « classe moyenne », la plus représentée dans la vie nocturne, ne contrebalance pas : elle aurait en effet vu ses revenus diminuer de 8, 4 % par an entre 1992 et 1999 (Traboulsi 2014). Cette classe moyenne est par définition hétérogène et peut être subdivisée en trois groupes, en fonction des revenus : la « Lower Middle », dont le revenu varie entre 1500 et 2500 dollars par mois, la « Middle Middle » qui gagne entre 2500 et 5000 dollars, et la « Upper Middle », dont les revenus sont fixés entre 5000 et 10 000 dollars mensuels. Au-delà de la variété des niveaux de revenu et de leurs sources, la classe moyenne représente la classe consumériste par excellence, et la frange de population la plus visible. Ses représentants érigent en effet la consommation et la fréquentation de certains lieux – notamment les restaurants, les bars et les boîtes de nuit – en marqueur social. C'est d'ailleurs au travers de ces pratiques et de la possession de différents biens matériels plutôt que le revenu en lui-même, que Traboulsi identifie la classe moyenne.

Les caractéristiques de cette nébuleuse socio-économique peuvent être appréhendées au travers de la notion de « privilégiés postcoloniaux » (*privileged postcolonials*) (Parry 2004), employée entre autres par Fregonese lorsqu'elle analyse le front de mer réaménagé et dont l'accès est restreint comme symbole de la polarisation qui s'effectue envers une classe sociale urbaine aisée et cosmopolite. À la suite de ces travaux, l'usage de la catégorie *privileged postcolonials* constitue une porte d'entrée pour une esquisse problématisée des lignes de divisions socio-économiques au Liban, lesquelles sont exacerbées ou atténuées au travers de la vie nocturne. Explicitée par Benita Parry, la notion de *privileged postcolonials* désigne un groupe social aux contours flous et renvoie à une posture partagée par un nombre plutôt restreint d'individus et qui repose sur différents principes. Il s'agit tout d'abord d'individus aisés, suffisamment en tous cas pour pouvoir observer un certain nombre de pratiques communes. Le terme *privileged poscolonials* apparaît cependant plus incluant que la notion d'élite. En effet, l'élite en tant que catégorie sociale fait du capital économique un critère d'appartenance prépondérant et sous-entend des modalités d'admission restreintes (Leferme-Falguières & Van Rentegherm 2000), tandis que les individus qui se retrouvent dans le groupe *privileged postcolonials* appartiennent pour l'essentiel à la classe moyenne identifiée par Traboulsi, mais aussi à « l'ologarchie ». Dès lors, le statut économique et financier importe dans la mesure où il est un élément d'une définition plus large, fondée sur les comportements et notamment la consommation.

Les *privileged postcolonials* se caractérisent en effet par une identification à des référents idéologiques et culturels très variés :

> « The privileged postcolonial is prone to denigrate affiliations to class, ethnicity and emergent nationstate which continue to fashion the self-understanding and energize the resistances of exploited populations in the hinterlands of late imperialism, as well as of immigrant labourers living on the outskirts of one or other metropolis » (Parry, 2004: 71).

Dit autrement, la différence réside dans la capacité à articuler « extraversion culturelle » (Fouquet 2011) et ancrage, donc dans les « free-wheeling pleasures of commuting between cultures available » (*Ibid.* : 71). Il s'agit donc de pouvoir jongler entre différentes appartenances, à la fois géographiques, sociales et culturelles ; en d'autres termes, les *privileged postcolonials* sont résolument cosmopolites, adjectif qui, on l'a vu, renvoie moins à un statut figé qu'à des pratiques et des compétences, parmi lesquelles la maîtrise de l'anglais et/ou du français est fondamentale.

L'usage de langues autres que le libanais ou l'arabe littéraire est courant. Selon un sondage de 2010, 41,3 % des jeunes Libanais (toutes catégories confessionnelles confondues) maîtrisent l'anglais écrit – ce pourcentage s'élève à 43,1 pour l'anglais oral. En ce qui concerne le français, la part est moindre : 28,9 % des jeunes le lisent et l'écrivent, et 31,2 % le parlent couramment[152]. Ces chiffres sont le résultat d'un brassage d'influences étrangères tout au long de l'histoire du pays (Verdeil, Faour et Velut 2007). La prédominance du français et de l'anglais illustre l'importance des missions catholiques et protestantes mais surtout, dans le cas de la francophonie, l'influence de la période mandataire.

Au-delà des revenus et de la maîtrise de langues et codes culturels internationaux, les *privilegd postcolonials* représentent une nébuleuse visible et identifiable dans l'espace urbain, au travers de leurs modes de vie et de la possession d'un certain nombre de biens matériels. Ainsi, la définition par des comportements et des modes de consommation explicitée auparavant inclut, pêle-mêle et de manière non exhaustive, des études supérieures avec un séjour à l'étranger, un logement à Beyrouth ou dans les banlieues proches qui permet un accès permanent à l'eau et à l'électricité, une sécurité sociale convenable[153], un(e) employé(e) domestique au domicile familial, la possession d'une voiture de luxe[154], des tenues vestimentaires à la mode – et qui excluent le port du voile – et surtout la fréquentation régulière des centres commerciaux, plages privées, restaurants, bars et boîtes de nuit :

> « [They] own or rent second homes or chalets by the sea or at skiing resorts, frequent shopping malls, restaurants and night clubs, indulge in the increasingly prevalent habit of cosmetic surgery, travel abroad, etc. All of this is facilitated by installment plans for cars and apartments that do not require up front payments, by low rates of interest and by generous loan repayment extensions, etc. » (Traboulsi 2014 : 52)

La question de l'accessibilité du prêt bancaire crée une vision déformée de la réalité d'un groupe social hétérogène dont la plupart des représentants vit en réalité au-dessus de ses moyens[155]. Dit

[152] Harb C., 2010, « Describing the Lebanese Youth : A National and Psychological Survey », cité dans Deeb L., Harb M., 2013 : 113.
[153] Par exemple, cet attribut concerne un tiers de la population libanaise (Traboulsi 2014).
[154] La possibilité d'obtenir facilement des crédits exacerbe davantage la consommation comme un procédé de distinction sociale.
[155] Depuis une quinzaine d'années, le niveau d'endettement par adulte a presque triplé, pour s'élever à 12 697 dollars en 2015 (Verdeil, Faour et Hamzé 2016).

autrement, dans le quotidien nocturne, il est de coutume de croiser des personnes moins fortunées qu'elles n'y paraissent.

À l'étalement plus ou moins explicite des signes de richesses (Diab et Hajjar 2016) s'ajoute l'observation de différents processus de distinction sociale qui jouent sur l'identité libanaise. En effet, les habitants qui répondent à tout ou partie de ce « package » se veulent les dépositaires d'un pays renaissant, riche, ouvert, festif, et d'un mélange de différentes influences culturelles qu'ils expérimentent souvent eux-mêmes dès le plus jeune âge (Haugbolle 2013). La distinction[156] passe enfin par le partage d'un certain nombre de valeurs – qui semblent se retrouver dans l'ethos nocturne – et parmi lesquelles figurent l'ouverture, la tolérance, le pacifisme, ou encore une posture progressiste envers les lois sociales.

De cette ébauche des *privileged postcolonials*, désignés par Fregonese comme la classe moyenne et aisée, urbaine et cosmopolite au Liban, émanent deux constats qui permettent de rattacher la question des divisions socio-économique à celle d'une situation en « post- ». Il s'agit en premier lieu de la capacité à jongler entre les différents référents culturels et de l'usage de cette compétence comme preuve d'une libanité cosmopolite. Elle renvoie au fait que le multiculturalisme, les hybridations et la capacité à être acteurs des « glocalismes » (Binnie et al. 2006) sont à penser comme étant caractéristiques d'une situation post-coloniale, demeurent un luxe (Miyoshi 1993) ou du moins un marqueur de différenciation sociale, qui suppose par ailleurs une aisance économique et matérielle. La post-colonialité et les inégalités sociales s'influencent et se construisent mutuellement, autant qu'elles se traduisent spatialement par des lieux ambivalents – comme la baie de Zeytouneh réaménagée (Fregonese 2012). Il semble donc pertinent de penser la post-colonialité (et le « post- » au Liban en des termes tant socio-culturels que socio-économiques et, de manière transversale, spatiale, avec cette question : qui a accès aux espaces où on peut « se permettre » de s'affranchir des barrières confessionnelles ?

La nébuleuse identifiée se caractérise en second lieu par une grande hétérogénéité historique : sa composition est le résultat de différents processus propres au Liban, dont la présence française. On y retrouve en premier lieu des descendants des classes aisées de l'émirat du Mont-Liban, à savoir les familles de propriétaires terriens à majorité druze[157]. Grâce à l'expansion du commerce de la soie et son accès précoce à l'éducation, la communauté chrétienne – maronite – connaît au long du XIX^{e} siècle une ascension socio-économique dont la première traduction politique réside dans l'établissement de la mutassarifiya du Mont-Liban. Son importance numérique lui confère en effet un pouvoir accentué pendant la période mandataire. Relais du pouvoir français sur place (Corm 2003), la communauté maronite bénéficie d'avantages économiques, de relations privilégiées avec les puissances étrangères, et de l'accès aux plus hauts postes dans l'administration : services de sécurité, armée et Présidence de la République. L'expansion démographique et économique de Beyrouth dès le début du XIX^{e} siècle mène ces nouvelles élites à côtoyer les grands notables urbains de la capitale, essentiellement orthodoxes et sunnites. Cette

[156] Qui implique de fait une mise à distance des catégories plus populaires, moins bien éduquées, ne partageant pas les mêmes pratiques ou la même vision de la société libanaise (Haugbolle 2013).
[157] L'ensemble de mon propos sur les classes sociales au Liban s'appuie largement sur la synthèse effectuée par Fawwaz Traboulsi en 2014 (« Social Classes and Political Power in Lebanon », Heinrich Boell Foundation, 133 p.).

nouvelle structure socio-économique et politique[158] est donc à comprendre comme le résultat de la connivence entre la puissance mandataire et les classes chrétiennes (Carol Hakim 2013). La guerre civile qui débute en 1975 complexifie la situation : plusieurs familles s'enrichissent à la faveur de différents trafics (armes, drogues) et connaissent, au travers du système milicien, une ascension tant sociale qu'économique (Hourani 2010). À ces « seigneurs de la guerre » s'ajoute aujourd'hui la catégorie des « nouveaux riches » identifiée par Traboulsi. Cette dernière a su tirer profit du système économique néo-libéral, ou s'est enrichie à l'étranger, par exemple dans les pays du Golfe ou sur le continent africain.

Si la majorité de la clientèle noctambule de Beyrouth répond à tout ou partie des caractéristiques économiques et sociales identifiées au travers de l'étude de Traboulsi et des *privileged postcolonials*, la question de la représentativité des groupes confessionnels dans la vie nocturne persiste. En ce qui concerne la production et la régulation du *nightscape*, l'interrogation est pertinente car elle renvoie à la question du pouvoir et de la répartition des différents secteurs économiques. À ce propos, mes entretiens individuels effectués avec des patrons de bars montrent la prépondérance des chrétiens parmi les entrepreneurs de la nuit[159]. Dans le cas de la jeunesse noctambule, la situation est plus complexe. Une évaluation chiffrée de la proportion de chrétiens ou de musulmans dans les bars n'est pas faisable en tant que telle[160], pour des raisons techniques et d'orientation du sujet : il me paraît plus pertinent, tout au long de cette étude, d'analyser les discours et les attitudes vis-à-vis de la question confessionnelle qui est tout à tour contournée, subie, mise à distance ou renforcée. Pour autant, mes différentes expériences de terrain et une démarche de recoupement d'informations permettent à ce stade de constater que la clientèle est majoritairement chrétienne[161]. Cette majorité ne doit pas être vue comme écrasante : la mention d'une baisse significative (allant jusqu'à une perte de 50 % de la clientèle pour les patrons de bar les plus optimistes) de la fréquentation des établissements nocturnes pendant le mois de Ramadan a été faite de manière régulière dans mes entretiens avec les différents acteurs du monde de la nuit.

Plus que la mixité confessionnelle, cette information achève de montrer qu'en dépit des régularités pointées, à savoir le capital économique et culturel, une multitude de combinaisons et de franchissements des différentes lignes de division (sociales, économiques, confessionnelles, politiques) est possible. Pour autant, ces franchissements semblent à première vue être moins le témoin d'une propension de la vie nocturne à rassembler que la preuve d'un cloisonnement important le reste du temps social. L'ensemble de ces « jeunes » érige la sortie nocturne en marqueur social tout en la maintenant dans le champ de l'ordinaire et du quotidien : l'essentiel de leur temps de loisirs et de leurs réseaux amicaux s'y nouent et s'y entretiennent. Il existe ainsi un profil socio-économique dominant dans la vie nocturne de Beyrouth. Pour autant, cette étude a moins pour objet une connaissance chiffrée des catégories sociales, économiques,

[158] On compte ainsi au début des années 70 une soixantaine de familles dans les classes socio-économiques les plus élevées, dont beaucoup de membres ont un rôle politique (député, ministre) (Traboulsi 2014).
[159] Voir Chapitre 6.
[160] La question des conditions du travail de terrain et plus précisément la possibilité d'obtenir certaines informations, notamment chiffrées, est traité dans le chapitre suivant.
[161] À l'échelle du pays, les chrétiens représentent environ 35 % de la population (Verdeil, Faour et Velut 2006) ; ce qui laisse entrevoir une surreprésentation – par rapport au pourcentage national – de la population chrétienne parmi les noctambules.

professionnelles et confessionnelles des acteurs que leurs pratiques, leurs interactions, leurs discours, et leur manière d'être à la ville. La compréhension du sujet passe donc par un croisement entre les prismes choisis pour étudier la vie nocturne et ceux privilégiés pour aborder la ville de Beyrouth.

C) Perspectives pour une étude de la vie nocturne dans une ville post-conflit

L'exemple du bar 1975 mentionné précédemment représente une intrusion de la guerre dans la vie nocturne de Beyrouth et témoigne d'un rapport entre vie nocturne et conflit qui oscille entre une normalisation de ce dernier voire sa trivialisation, une réification qui ferait de la guerre un argument de consommation, un support nostalgique ou une manière de traiter la question. Cependant, l'interrogation sur le lien entre vie nocturne et conflit mérite d'être élargie : il ne s'agit pas uniquement de se demander dans quelle mesure la vie nocturne relève de la post-conflictualité au Liban mais comment les deux se pensent ensemble, dans une relation de co-production, d'influence et d'intrusions mutuelles. Dès lors, la géographie de la vie nocturne à Beyrouth se pense comme un laboratoire de la ville post-conflit. Les questionnements sur ses spatialités, ses usages et ses représentations traversent les trois niveaux d'analyse géographique de la vie nocturne retenus, à savoir les notions de champ, de monde social et d'ethos.

1) Spatialités, usages et représentations : la vie nocturne comme laboratoire de la ville post-conflit.

Cette mise en perspective avec l'idée de laboratoire évoque d'emblée l'image d'un espace restreint, voire clos, qui rend aisée l'observation ; ici celle des enjeux propres à une société ou au moins une de ses très larges catégories, la jeunesse. Par ailleurs, le laboratoire apparaît comme le lieu de l'expérimentation, de l'élaboration, de fabrique de la ville. Il permet donc de tenir ensemble les deux mouvements, la création et l'observation (Lanne 2012). Les pratiques et les spatialités nocturnes, leur production, leur régulation et surtout leur consommation agissent ainsi comme des révélateurs : elles donnent à voir des complexités et des fragilités d'une société post-conflit, ainsi que ses dynamiques et ses changements.

C'est donc d'abord la production de la vie nocturne dans la ville de Beyrouth, et plus spécifiquement dans la ville post-conflit où s'entremêlent différentes strates temporelles, qui est d'abord abordée. Comment l'espace-temps de la nuit – et de la fête – identifié comme liminaire, s'insère dans la morphologie complexe de Beyrouth ? Qu'est-ce que la production de territoires de la nuit révèle de relations de pouvoir ou de connivence, en même temps qu'elle donne à voir un possible « être ensemble », à un endroit et un moment donnés mais jamais définitifs ?

La question des espaces est aussi celle de ses usages et de ses représentations. La vie nocturne et les pratiques qui lui sont liées fonctionnent comme un temps social spécifique bien que de l'ordre

du quotidien, qui permet de « faire avec » la ville post-conflit : se créer une image d'un soi nocturne, créer des liens sociaux affranchis de certains cercles tout en en renforçant d'autres, et élaborer un rapport à l'espace urbain, c'est-à-dire une forme de citadinité (Nedelec 2013). En ceci, la vie nocturne est aussi un moment d'expression, qui crée des chemins de traverse entre un renversement de l'ordre social et un renforcement des codes et des barrières.

2) Champ, monde, ethos, ou comment être noctambule(s) à Beyrouth

Ces questionnements traversent les trois niveaux d'analyse géographique de la vie nocturne retenus, à savoir les notions de champ, de monde social et d'ethos. La théorie des champs permet en premier lieu de comprendre la structure de la vie nocturne du point de vue de sa production. Elle soulève la question de son évolution, depuis l'émergence des spatialités nocturnes jusqu'à leur situation actuelle, en passant par la période de la guerre civile : quels sont les héritages et les recompositions du champ nocturne au fil des décennies ? Quels sont les rapports de pouvoir, de connivence, de hiérarchie entre les acteurs qui produisent et régulent la vie nocturne ?

La théorie des mondes sociaux interroge d'une part l'unité du « monde de la nuit » dans une société « post- » aux nombreuses lignes de division, et les trajectoires nocturnes possibles. Elle questionne d'autre part les relations entre ce « monde de la nuit » et d'autres instances ou forces sociales plus ou moins autoritaires (l'état, la famille par exemple), et enfin le rapport de ce monde à la problématique de la guerre, entre le « faire avec », le « faire contre », ou le « faire sans ».

Enfin, l'hypothèse d'un ethos nocturne entendu comme une somme de principes générant des pratiques représente un prisme d'analyse des discours et des représentations de la vie nocturne : quel rapport identitaire à la ville est construit, vécu et véhiculé dans la vie nocturne ? Comment le « mode de ville » sur lequel repose l'ethos nocturne représente-t-il une réponse ou un défi à la situation quotidienne, sociale et politique du pays ? Cette question est fondamentale dans le contexte beyrouthin, marqué par une violence réelle et symbolique, possédant de nombreuses lignes de partage et, au niveau des institutions politiques, marqué par une mise à mal récurrente du processus démocratique : comment ces états de faits sont-ils mis à distance, discutés ou contestés dans le cadre de la vie nocturne ? Ces questionnements suggèrent que la portée de la vie nocturne va au-delà d'un secteur économique et du simple divertissement : quelles sont les « possibilités de Beyrouth » qui s'élaborent et se vivent la nuit ?

Cette dernière partie de chapitre a permis de poser les jalons d'une articulation entre deux thématiques majeures : celle de la vie et des espaces nocturnes à Beyrouth d'une part, et celle de la post-conflictualité d'autre part. En premier lieu, une discussion sur l'acception de la ville comme « haut lieu » de la vie nocturne a été proposée et a mené au constat de sa place discrète dans la recherche sur Beyrouth et le Liban. Dans un second temps, une ébauche des noctambules de Beyrouth, que l'on peut désigner par le terme de « jet-set » emprunté à Thomas Fouquet, a permis de cerner davantage la population étudiée. Il apparaît pour cette question que l'homogénéité confessionnelle des noctambules est loin d'être une évidence et qu'elle ne doit pas figurer comme un mode de catégorisation autonome : le capital économique et culturel est

plus discriminant. En dernier lieu, le retour sur les trois niveaux d'étude de la vie nocturne, le champ, le monde et l'ethos, a permis d'envisager la vie nocturne comme un laboratoire de la ville post-conflit : elle permet d'observer et de comprendre, d'élaborer et de « faire avec », ou « faire malgré » (Blondel 2016).

Conclusion de chapitre

La vie nocturne de Beyrouth fait partie des différents attributs de la ville qui alimente un discours de l'exceptionnel, présenté et discuté en première partie de ce chapitre. Ces représentations oscillent entre le registre « du meilleur » et « du pire », où se mêlent des termes antagonistes voire incompatibles, faisant apparaître la ville comme un univers de complexités. Les contradictions apparentes et soulignées sont de l'ordre des décalages ou des dissonances (*discrepancies*) relevées, qui elles-mêmes sont le résultat d'héritages politiques et sociaux qui mêlent un passé colonial et conflictuel. Beyrouth apparaît donc moins exceptionnel qu'exemplaire d'une situation en « post-» et plus particulièrement post-conflictuelle, dans laquelle différentes strates temporelles réaffleurent dans les espaces urbains, dans les représentations de la ville et dans les pratiques quotidiennes. Dans ce contexte, une analyse géographique de la vie nocturne, définie *a minima* comme l'univers des bars, des boîtes de nuit et autres soirées à thèmes organisées dans des lieux plus ou moins insolites, constitue une porte d'entrée privilégiée pour étudier une ville et tenter de comprendre ses habitants. Bien entendu, à Beyrouth, les lumières de ses projecteurs n'éclairent qu'une partie de la population libanaise. Mais la nuit possède une diversité (en termes d'offre, par exemple), une épaisseur sociale et historique ainsi qu'une résonnance particulière dans le contexte politique libanais et régional. Elle serait donc, elle aussi, représentative ou emblématique de la capitale libanaise, ne serait-ce qu'au travers des différentes initiatives de marketing urbain ou des discours associant la fête et l'insouciance à des dynamiques de liberté, d'oubli voire de résistance[162]. L'étude des différents aspects et enjeux de la vie nocturne à Beyrouth se fonde sur une enquête de terrain menée sur plusieurs années, qui a impliqué des choix méthodologiques, des difficultés liées à l'étendue – notamment spatiale – du sujet et à différents biais liés tant à ma position de jeune chercheuse au Liban qu'aux problèmes auxquels se confronte toute entreprise de récolte de données dans ce pays. Ce sont de ces différents éléments et de la manière dont ils ont orienté mon travail de terrain et l'élaboration de mon protocole méthodologique qu'il est question dans le chapitre suivant.

[162] L'association de la vie nocturne à une démarche de résilience ou de résistance revient régulièrement dans les discours des personnes interrogées, que ce soit au cours d'entretiens formels ou d'échanges plus spontanés dans les bars et les boîtes de nuit de la ville.

Chapitre 3. Terrain de nuit : méthodologie et cheminement d'enquête

Introduction de chapitre

Dans ce chapitre, le terrain est envisagé selon sa signification multiple : il est à la fois une portion d'espace sur laquelle le géographe effectue sa recherche – espace porteur d'un certain nombre de spécificités qui guident ou contraignent la démarche – un ensemble de pratiques et de techniques balisées (Morange et Schmoll 2016) et enfin, un objet de réflexion épistémologique (Calberac 2006, 2010 et 2011; Collignon 2010 ; Volvey, Calbérac et Houssay-Holzschuch 2013). Le terrain implique donc différentes instances : le savoir et le savoir-faire, le faire-savoir – dans la mesure où les résultats et les processus de récolte des données sont l'objet de réflexions et de restitutions (Calberac 2006) – et enfin, le « faire-avec », qui revient à composer avec différentes contraintes liées autant aux lieux étudiés qu'à la personne qui étudie. Il constitue un cheminement à la fois scientifique et personnel : c'est l'alchimie entre ces versants qui rendent sa pratique et sa restitution à la fois complexe et captivante.

Ce troisième chapitre vise à l'explicitation du cheminement méthodologique en insistant sur la place du terrain dans l'élaboration et la circonscription du sujet et sur les conditions de possibilités dans lesquelles les enquêtes ont été menées. Il revient sur les outils mobilisés et sur les choix observés dont le principal est celui de la démarche qualitative, qui englobe le processus de récolte des données, leur analyse et leur interprétation. Ce processus vise à comprendre la vie nocturne dans son ensemble : la production des espaces de loisirs, les rôles, les pratiques et les interactions des acteurs, et les différentes représentations et usages du *nightscape*. L'exposé du protocole de recherche considère aussi que les savoirs élaborés à partir de mes enquêtes sont situés et issus d'une positionnalité (Rose 1997), c'est-à-dire d'un « point de vue identitaire au sein d'une relation de pouvoir » (Volvey, Calbérac et Houssay-Holzschuch 2013). Il est donc l'occasion de proposer un retour réflexif sur mon rapport à la ville de Beyrouth, afin de participer aux travaux et aux débats, récents mais riches, sur le géographe et son rapport au terrain (*Ibid*).

L'explication de la démarche s'effectue en quatre temps consacrés à quatre questions majeures soulevées par la nécessité du raisonnement géographique et par les contraintes liées au terrain. En premier lieu se pose la question de la délimitation (du terrain et par le terrain), c'est-à-dire

l'identification d'un périmètre dans lequel j'ai procédé aux enquêtes. Le procédé en tant que tel est abordé dans les parties suivantes, consacrées à l'observation et à ma présence sur le terrain, puis aux entretiens et à l'interaction avec les différents acteurs, et enfin aux opérations de décompte confrontées au mouvement : mouvement du terrain, circulations de la chercheuse.

I) Jusqu'au bout de la nuit ? Limiter le terrain

Cette première partie du chapitre place le terrain à la fois comme la source principale des savoirs produits et structurés au cours de cette thèse, et comme le matériau qui a orienté les recherches, soit parce qu'il a guidé les questionnements scientifiques et donc la démarche, soit parce qu'il a rendu leur circonscription nécessaire, voire contrainte. Ainsi le terrain doit être défini – sa place dans l'élaboration du sujet de recherche doit être spécifiée – et dé-fini, c'est-à-dire délimité. Il s'agit dans un premier temps de revenir sur le rôle de ma présence à Beyrouth dans la co-construction des questions de recherche et de ma pratique du terrain. Le deuxième temps est consacré aux limites du terrain posées ou imposées. Enfin, le troisième temps est dédié aux blocages et aux silences qui ont achevé de circonscrire le terrain.

A) L'aiguillage par le terrain

La concomitance de l'orientation spatiale et scientifique est une expérience plutôt partagée : « s'orienter dans l'espace inconnu et s'orienter sur le terrain de l'enquête : dans mon expérience, les deux découvertes n'en firent qu'une seule », explique Michel Agier (2004 : 19). En tant que lieu où s'élaboraient des normes propres au territoire nocturne de la fête, lui-même objet d'appropriations concrètes et symboliques de la ville, le quartier de Gemmayzé fut celui de mes premiers pas dans la nuit beyrouthine, autant que mes premiers pas de géographe à Beyrouth. Objet d'un mémoire de Master, le quartier de Gemmayzé, alors « territoire de la fête » prisé par les jeunes noctambules, m'était apparu comme une curiosité en raison de l'aspect nouveau, peu planifié et dense de sa vie nocturne. Le fait d'avoir un terrain peu étendu spatialement a présenté certains avantages. J'ai en effet eu l'opportunité d'affiner plusieurs processus de production des données (Olivier de Sardan 1995) : les entretiens (élaboration d'une grille de questions posées aux différents patrons d'établissements), l'observation et l'observation participante (avec notamment l'élection de quelques bars dans lesquels j'avais une présence et une interaction quotidienne avec les employés et les clients) et enfin la recension, avec un relevé effectué à l'échelle du quartier[163]. Par ailleurs, cela m'a permis d'établir des contacts plus nombreux, et de

[163] Voir carte 3 p. 43.

nouer des relations plus approfondies et durables : c'est au cours de mon second séjour, presque deux ans plus tard, que j'ai pu faire le constat de la solidité de ces premiers ancrages.

A posteriori, le travail effectué en Master a tenu lieu de terrain exploratoire complété par un deuxième séjour plus long (voir Figure 8 : Le temps du terrain Ce dernier a été effectué dans le cadre d'un stage de recherche[164] ayant pour objet principal l'étude des rythmes urbains de Beyrouth. J'ai pu mener en parallèle une enquête sur les milieux (essentiellement nocturnes) de l'homosexualité masculine (Bonte 2013). Ces deux terrains m'ont permis de mener quelques entretiens préparatoires au cours desquels j'ai eu l'occasion de mettre au point et modifier diverses grilles de questions : ces entretiens sont intégrés à mon corpus final.

Au-delà de mes « missions » de recherche à proprement parler, il a été important de revenir habiter le terrain. Revenir, c'était retrouver ce que j'avais laissé, notamment des contacts, des connaissances et des amis. Une grande partie du réseau que j'avais réussi à constituer en 2011 était demeurée stable, ce qui contrastait avec de nombreux autres changements, à commencer par la présence de plus en plus massive de réfugiés venus de Syrie et une déstabilisation grandissante de la région. Les changements étaient également visuels et morphologiques : des tours avaient émergé, des chantiers nouveaux avaient commencé, et les quartiers nocturnes auparavant à la mode étaient supplantés par d'autres, notamment Mar Mikhaïl et la rue de l'Uruguay : la dimension changeante du terrain s'est alors imposée.

Habiter le terrain, c'était y avoir des habitudes, des mobilités quotidiennes, des points de repères, une meilleure maîtrise de l'espace. Jour après jour, la ville est devenue familière, et la pratique des « petits riens urbains » (Paquot 2010), comme prendre le bus, fréquenter des cafés, discuter avec les habitants du quartier, multiplier les contacts, mais aussi faire des erreurs (me perdre, enfreindre certains codes sociaux) ont considérablement augmenté ma connaissance empirique de Beyrouth.

L'acquisition de cette connaissance a représenté par la suite un gain de temps non négligeable : mes séjours avaient beau être plus courts, ils étaient plus efficaces, parce que je pouvais les préparer en amont et que mon temps d'adaptation à l'environnement urbain de la capitale libanaise était réduit à deux ou trois jours. Lors de ces séjours de terrain effectués pendant ma thèse, les aspects à privilégier sont devenus de plus en plus évidents : la question de la ville post-conflit et du rapport au passé en général, celle des mécanismes d'ouverture et de fermeture des établissements nocturnes, l'identification des « entrepreneurs de la nuit » et leur fréquentation, l'étude des pratiques et des représentations nocturnes chez les jeunes beyrouthins. Les allers et retours entre observations de terrain et réflexions théoriques ont ainsi eu les bénéfices escomptés : la démarche sur place a permis de creuser un cadrage théorique progressivement établi, et la prise de recul lorsque je n'étais pas sur le terrain m'a incitée à interroger les concepts et cibler mes enquêtes suivantes.

[164] Stage effectué à l'Institut Français du Proche Orient, dans le cadre du programme CEDRE « Temporient », sous la direction de Sylvia Chiffoleau.

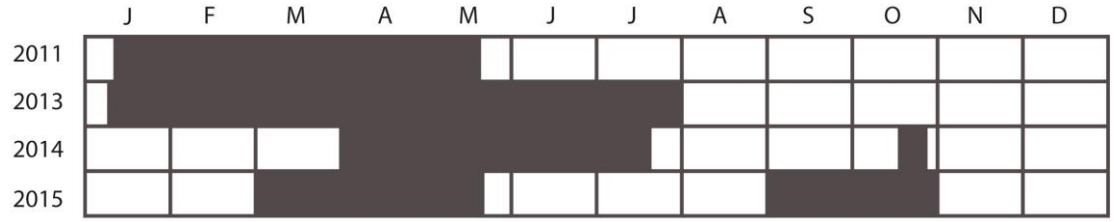


Figure 8 : Le temps du terrain
M. Bonte, 2017

Au final, le terrain, entendu ici comme la période consacrée à la récolte des données dans un espace défini a duré 19 mois. C'est au cours de ces terrains et au long de ces années, alors que les phases d'ancrage et les circulations se sont alternées, que s'est construite ma manière de faire de la géographie : en éprouvant certaines pratiques, en me heurtant à différentes réalités et surtout, en faisant dialoguer en permanence les connaissances théoriques et empiriques, le proche et le lointain. La circonscription temporelle des séjours de recherche donne un premier aperçu des conditions de possibilités dans lesquelles le travail de terrain s'est effectué. Cet aperçu est complété dans les sections suivantes consacrées aux contours spatiaux et thématiques du terrain, puis aux différents mécanismes de fermeture auxquels j'ai été confrontée.

B) Un monde vaste aux nombreuses zones d'ombre : la question de l'exhaustivité

L'explicitation des contours spatiaux et thématiques de l'objet d'étude vient compléter la délimitation empirique de la nuit comme vie nocturne effectuée dans le premier chapitre de cette thèse, en apportant une réflexion sur les limites du terrain. En effet, certaines informations se sont révélées difficiles voire impossibles à obtenir ou vérifier. Les limites dont il est question sont d'abord spatiales, elles concernent l'étendue du terrain, puis techniques, elles se rapportent à la disponibilité des données.

1) Limiter le terrain…

Aborder le terrain par ses limites revient à considérer ce dernier comme un « fragment d'espace objectivé par un géographe engagé dans une démarche heuristique » (Calberac 2009: 95). Il s'agit de s'interroger sur les contours de cette portion d'espace. Cette question est liée à l'extrême mobilité de la vie nocturne et de l'objet fête. Ce constat ne concerne pas seulement l'émergence rapide des quartiers de nuit : il renvoie également aux soirées organisées en dehors de Beyrouth,

en général sur les plages ou dans la montagne. Ce phénomène témoigne de la persistance de l'aspect saisonnier de la vie nocturne au Liban. Lors de la « saison d'été », les noctambules ont la possibilité de sortir de la capitale pour aller sur les différentes villes du littoral où sont organisées des *beach parties* : Jounieh, Byblos, Batroun au nord de la capitale, Rmeilé, Jiyeh au sud. Les stations de montagne (comme Faraya, Broummana), quant à elles, sont fréquentées essentiellement l'hiver, mais ont aussi, traditionnellement, une activité estivale[165]. Par ailleurs, l'implantation de nombreux pubs et bars dansants dans la ville de Jounieh[166] – dont l'activité nocturne n'est pas que saisonnière – pourrait théoriquement rendre pertinente son insertion dans mon cadrage spatial. Pour des raisons essentiellement pratiques (notamment le temps passé sur le terrain), ces espaces nocturnes ont été exclus de ma zone d'étude. Cela n'a pas empêché quelques sorties de terrain hors Beyrouth – à Rmeilé, Byblos et Jounieh. Le but de ces observations n'a pas dépassé celui de l'exploration : il ne s'agissait pas d'entrer dans une démarche comparative à proprement parler.

Ensuite, la mise à exécution de divers projets urbains sur le littoral libanais, notamment au nord de Beyrouth, pose la question de l'extension – planifiée – des espaces de loisirs nocturnes. Les chantiers les plus importants sont Waterfront City[167] et The Village[168] situés tous deux à Dbayeh, à une dizaine de kilomètres au nord de Beyrouth. Conçus pour être des espaces de consommation à proximité des habitants de la banlieue nord, ils accueillent plusieurs doublons d'établissements nocturnes de la capitale, comme le Dany's, ou le Bodo. La question est de savoir si la fréquentation de ces nouvelles zones ludiques et les pratiques à l'œuvre seront comparables à ce qui se passe à Beyrouth. En l'absence de recul temporel et donc de véritable enquête de terrain, l'existence de ces grands projets se contente, à l'échelle de cette thèse, de poser la question de l'extension de la vie nocturne.

Enfin, l'interrogation sur les limites spatiales du terrain concerne celles de la capitale elle-même : faut-il inclure les quartiers qui se trouvent dans le prolongement de Beyrouth mais qui ne font plus partie de la municipalité ? Les enjeux de la réponse sont ici différents dans la mesure où les quartiers ou municipalités limitrophes – tels que Sin el Fil, ou la Quarantaine – abritent un certain nombre d'établissements nocturnes fréquentés par les jeunes noceurs qui, de leur côté, n'ont pas l'impression de passer une soirée « extra-muros ». En conséquence, les relevés de terrains effectués au printemps 2015 ont tenu compte des bars et des boîtes de nuit présents dans ces espaces et qui correspondaient aux critères arrêtés pour mon étude. Les espaces de loisirs diurnes et nocturnes de la banlieue sud de Beyrouth ont pour leur part été exclus, d'abord parce qu'ils ont été conçus en opposition aux bars et boîtes de nuits que j'étudie – ce qui signifie, entre autres, qu'ils ne servent pas d'alcool – ensuite parce qu'ils ont déjà fait l'objet d'une analyse

[165] Les Beyrouthins possédant un lieu de villégiature à la montagne ont l'habitude d'y passer au moins une partie de l'été, pour fuir la chaleur de la capitale (Kassir 2003).
[166] L'origine de cette implantation, à savoir la guerre civile libanaise, est explicitée au chapitre suivant.
[167] Il s'agit d'un immense projet immobilier porté par les sociétés Joseph Khoury & Fils et Majid al-Futtain Properties, planifié sur une quinzaine d'années. L'ambition est de créer une nouvelle zone urbaine comprenant des logements, des bureaux, des commerces, des restaurants et des clubs. Source : http://waterfrontcity.com/, consulté le 28/11/2016.
[168] The Village – propriété de l'entreprise Urban Outlet – est un cluster lancé par deux consultants du groupe Venture (rencontrés le 10/04/2015) à Dbayeh, qui accueille différentes enseignes de bars et de restaurants. The Village est conçu comme un « espace de vie » où les visiteurs peuvent se contenter de flâner dans les ruelles, à l'ombre des arbres implantés.

géographique (Deeb & Harb 2013): celle que je propose concerne donc des espaces et des pratiques autres.

L'étude du *nightscape* de Beyrouth se cantonne dans cette thèse aux établissements qui se situent à l'intérieur des limites de sa municipalité, et dans les quartiers qui lui sont juxtaposés. Cette circonscription d'ordre spatial, qui met en évidence les espaces « impossibles à traiter », est à croiser avec la question des choses « impossibles à savoir » et qui concernent, dans l'ensemble, les données chiffrées.

2) … ou un terrain limité ?

La question des limites ne se résume pas aux restrictions spatiales qui ont été déterminées au fur et à mesure de mes enquêtes de terrain ; elle doit aussi faire part des difficultés rencontrées lors de la collecte des données. Dans ce domaine, il n'a pas été possible d'échapper aux obstacles auxquels se confronte toute activité scientifique au Liban : la rareté, l'obsolescence ou l'opacité des données statistiques mobilisables. Ces lacunes, régulièrement soulignées par les chercheurs et notamment les géographes (Verdeil, Faour et Velut 2007 ; Verdeil, Faour et Hamzé 2016), concernent en premier lieu l'économie libanaise. Rapporté à mon sujet d'études, cela revient à dire qu'il n'existe pas de statistiques disponibles concernant l'ensemble des établissements nocturnes : leur nombre exact, le chiffre d'affaires annuel ou le montant des bénéfices ne sont pas évalués avec précision. Cette situation, déplorée par les acteurs de la vie nocturne qui considèrent que cette dernière est un des secteurs les plus dynamiques de l'économie du pays[169], n'est pas uniquement liée à un manque d'investissement des institutions libanaises : quand bien même une étude statistique sur la vie nocturne serait envisagée, elle se confronterait au flou juridique dans lequel se trouvent beaucoup d'établissements. Bon nombre d'entre eux[170] sont ainsi enregistrés au titre de restaurants ou ne possèdent pas de licence officielle et définitive, ce qui pose la question de leur décompte réel par le Ministère du Tourisme dont ils sont supposés dépendre. De la même manière, le montant de l'imposition ou des emprunts pour le secteur n'est pas connu.

Une partie de ces lacunes est comblée par les initiatives privées mais n'ont pas été exploitées dans cette recherche. Si *Le Commerce du Levant* publie chaque année un numéro spécial sur le secteur des restaurants, bars et boîtes de nuits, leurs enquêtes consistent en une série de relevés qui ne différencient pas les types d'établissements[171] et ne peuvent donc être compatibles avec mes propres questionnements. Par ailleurs, le Syndicat des Propriétaires de Restaurants, Cafés, Clubs et Pâtisseries dispose d'informations qui demeurent partiales – seuls 22 % des

[169] Entretien 64, 10/04/2015.
[170] Selon M. A., consultant en hôtellerie et restauration, cela concernerait 50 % des bars et des boîtes de nuit à Beyrouth (Entretien 64, 10/04/2015).
[171] Voir Chapitre 5.

établissements que j'étudie sont adhérents[172] – et difficilement accessible[173]. À ce propos, il faut aussi mentionner la propension de certains entrepreneurs de la nuit – là encore, l'ampleur du phénomène est mal connue – à occulter volontairement une partie de leurs informations, notamment économiques, parce qu'ils évoluent en marge de l'économie formelle. Dans ce cas, l'argent investi peut être issu du commerce illicite (drogue, prostitution), ou alors les dépenses n'entrent pas dans les cases officielles et dicibles du fonctionnement d'un établissement nocturne (versement de pots-de-vin, détournements).

Un autre domaine d'incertitudes qui a directement impacté mon travail de terrain est celui de la population libanaise (Verdeil et al. 2016) : à ce titre, l'évocation fréquente de l'absence de recensement depuis 1932 dans le pays permet d'illustrer l'étendue des lacunes concernant le nombre d'habitants, leur répartition géographique et les informations concernant leurs caractéristiques socio-économiques. Le travail de synthèse sur les classes sociales publié par Traboulsi (2014) et évoqué lors du chapitre précédent permet de combler partiellement ce vide. Néanmoins, plusieurs questions ne peuvent être traitées avec exactitude et minutie, en premier lieu pour des questions de faisabilité. Il s'agit par exemple du comptage des noctambules (remplacé ponctuellement par les bilans ou les estimations des employés), du pourcentage de jeunes beyrouthins qui se rendent régulièrement dans les établissements nocturnes ou encore de leur lieu d'habitation. Il existe en second lieu certaines questions qui ne peuvent toujours être abordées de front comme celle de l'appartenance confessionnelle, abordée dans le chapitre précédent.

Cette dernière variable est probablement la plus délicate, dans la mesure où elle concerne précisément les « questions qui ne se posent pas », soit parce qu'elles sont perçues comme intrusives, soit parce que les interlocuteurs rejettent – par posture ou par conviction – ce type de catégorisation, soit enfin parce que la réponse à cette question est tacite. Le prénom, le nom de famille, l'établissement d'enseignement secondaire fréquenté, l'emploi d'un certain vocabulaire pour dire bonjour ou merci fonctionnent comme des micro-indices relativement fiables et significatifs, qui supposent une connaissance suffisante de la société libanaise. Là encore, il s'agit de fonctionner par estimations et recoupements d'informations, ou se contenter de données partielles. À ce titre, il m'est possible d'affirmer que 63 % des personnes que j'ai interrogées au cours d'un entretien enregistré et retranscrit appartiennent à des communautés chrétiennes – ce qui confirme leur surreprésentation parmi les acteurs de la vie nocturne.

À défaut de solutions, j'ai observé différentes attitudes tout au long de mon travail de thèse. La première a consisté à récolter, de manière éparse – souvent au cours des entretiens – quelques indications chiffrées à l'échelle d'un établissement, de manière à pouvoir donner, à tout le moins, un ordre de grandeur. Cela implique d'assumer le caractère extrêmement partiel et embrouillé des données récoltées, et de fonctionner, autant que faire se peut, par recoupement d'informations. La seconde attitude a consisté à constituer une base de données qui suivrait mes propres critères de définition d'un établissement nocturne (voir infra). La troisième attitude concerne l'ensemble des difficultés rencontrées sur le terrain, au-delà du manque de données

[172] D'après le rapport annuel de 2016, qui constitue le seul document du syndicat auquel j'ai pu avoir accès.
[173] L'ancien président du syndicat n'a pas accepté de me rencontrer et l'actuel a préféré répondre par mail à mes questions ; ces réponses n'ont jamais été fournies.

statistiques. Elle revient à considérer les différentes incertitudes et obstacles comme des données à proprement parler. En effet, les manques d'informations, les fermetures et les silences – dont il est question dans la section qui suit – renseignent « malgré eux » sur un objet d'études : si certains aspects de mon objet d'étude sont mal connus, c'est qu'ils tiennent à le rester. L'exemple de l'assignation confessionnelle peut être mobilisé à nouveau. En effet, l'éviction du sujet ou la revendication de la neutralité confessionnelle comporte au Liban une dimension militante que la vie nocturne permet justement de véhiculer dans la mesure où elle se pense, du moins pour une partie des noctambules, comme un espace d'abolition ou d'assouplissement des barrières confessionnelles. Dit autrement, c'est moins l'exactitude des chiffres que l'ampleur des représentations – ainsi que leur éventuel décalage avec la réalité – qui font l'intérêt d'une étude sur la vie nocturne.

Les limites, qu'elles soient spatiales ou liées à la disponibilité des données, orientent en partie la démarche géographique vers une approche qualitative, qui revient à privilégier le « comment » plutôt que le « combien ». Je m'intéresse davantage aux pratiques, aux relations et aux représentations des acteurs du monde de la nuit à Beyrouth, tout en observant les divers processus de production et de différenciation d'espaces.

C) Quand le terrain se ferme

Cette troisième section consacrée à la circonscription de l'objet de recherche entend revenir sur les refus du terrain (Darmon 2005). Leur explicitation permet de souligner certains aspects de l'autorité et du contrôle spécifiques à la société libanaise et achève d'exposer les conditions de possibilité dans lesquelles mon travail d'enquête s'est effectué. Les situations de blocage peuvent se répartir en trois formes : spatiale (le refus d'accès à certains lieux), discursive (les silences) et émotionnelle (la peur sur le terrain).

1) L'accès à certains lieux refusé

La première fermeture renvoie aux moments où il ne m'a pas été possible d'accéder à certains établissements nocturnes, soit parce que l'entrée m'a été refusée, soit parce que le verrouillage s'est opéré via divers processus de dissuasion ou d'éviction.

L'impossibilité d'entrer dans certains établissements nocturnes comporte deux modes d'explication distincts, qui tous deux sont significatifs rapportés au fonctionnement global du monde de la nuit à Beyrouth. Le premier concerne les soirées extrêmement huppées, plus couramment désignées sous le terme de « V.I.P. », pour lesquelles je n'avais pas toujours les connaissances utiles (propriétaire, organisateur ou habitué) qui auraient pu me faciliter l'entrée. Beaucoup d'espaces nocturnes sont en effet accessibles moyennant une réservation ou l'admission à « une table », démarche qui ne peut s'improviser. Ce constat est révélateur de

l'aspect très privilégié d'une partie des établissements nocturnes, ainsi que du caractère assez variable de ma situation sur le terrain : tantôt accueillie et traitée comme une « V.I.P. » grâce à mes connaissances, tantôt cantonnée à la situation des noctambules ordinaires qui n'ont pas accès aux espaces les plus prisés.

Le second motif de refus est lié au type d'établissement que je visais, conjugué à ma propre personne – femme et/ou étrangère. Cela concerne précisément les boîtes de nuit implicitement – mais uniquement – destinées à la prostitution, ou plutôt à la prise de contact entre des clients et des « artistes » qui opèrent dans les *super nightclubs*[174]. Au moment où il me fallait décider d'inclure ou non la question de la prostitution – et donc de celle des *super nightclubs*, qui présentent une hybridité intéressante – je me suis rendue à Maameltein, à quelques kilomètres au nord de Beyrouth, accompagnée d'un ami motorisé, solidaire et curieux. L'avantage de Maameltein est que la ville concentre sur un espace restreint plusieurs dizaines de ces établissements. Cet extrait de carnet de terrain témoigne à la fois de l'impossibilité pour moi d'y accéder et des processus de dissuasion auxquels nous avons été confrontés.

Encadré 4 : l'accès aux *super nightclubs*

Nous commençons par le « Beirut By Vodoo » : c'est un des rares établissements dont le nom est bien visible et qui fait de la publicité sur Internet. À l'entrée, trois hommes en treillis, d'une cinquantaine d'années, sont assis. Ils se lèvent en nous voyant arriver et nous demandent ce que nous voulons. Ayant décidé de jouer au touriste naïf, mon ami A. prend la parole et dit dans un mauvais anglais que nous souhaitons boire un verre. Un des hommes se penche vers lui et baisse la voix : « It's a super nightclub

- Yes !nightclub, good !
- No, *super* nightclub.

Comme A. fait mine de ne pas comprendre, il l'emmène à l'intérieur et précise fermement que je n'ai pas le droit d'entrer. (…) Après un second refus, nous tentons un troisième établissement sans enseigne, dont l'entrée est bien gardée. Lorsque nous nous approchons, le vigile fait venir un homme corpulent portant une veste brillante, qui semble être le maître des lieux. Il questionne A., qui continue à jouer le touriste à la recherche de danse et de boisson. Ils finissent par nous laisser entrer, sans jamais me lâcher du regard. À l'intérieur, nous commandons une bière, et les serveurs n'auront de cesse de nous proposer de consommer davantage, et les compagnons du maître des lieux ne me lâcheront pas du regard (…). Avant de partir, nous demandons l'addition à trois personnes différentes et attendons longtemps. L'atmosphère est tendue : les différents

[174] Il ne s'agit donc pas à proprement parler d'espaces où ont lieu des relations sexuelles tarifées, mais des espaces où elles se préparent. Ces établissements ont l'allure de boîtes de nuit : on y consomme de l'alcool, on peut également y manger ou fumer des *narguilé* (certains proposent même des spectacles ou des concerts). Les femmes (libanaises ou étrangères) employées dansent ou consomment au bar ou sur des tables en attendant d'être approchées par des clients – approche qui exige en amont la commande d'une bouteille, dont le prix minimum est aux alentours de 80 dollars.

hommes font des allers et retours. La porte de sortie est bien gardée par deux hommes qui semblent armés. Au bout de trente minutes, le (supposé) patron vient parler à A. en aparté. Les deux bières coûtent cinquante dollars, et nous n'avons pas de note. Dit autrement, il nous faut payer notre droit de sortie : en tant que duo mixte, nous n'étions pas les bienvenus.

Source : Notes de terrain, 5 novembre 2015

Les différents procédés de dissuasion ou d'intimidation tels que la présence d'hommes à l'entrée – qui n'ont pas de tenue d'employés de société de sécurité – ou les regards soutenus fonctionnent comme un verrouillage implicite : je sens que je ne suis pas la bienvenue, que ces établissements ne sont pas destinés à recevoir des femmes, ou des étrangers. Lors de mes tentatives d'entrée dans des bars peu visibles, ignorés par les Beyrouthins branchés et essentiellement fréquentés par des travailleurs étrangers – comme le Prego à Hamra – j'ai été confrontée à des situations similaires : des hommes postés à l'entrée qui ne refusent pas directement ma venue mais restent statiques, comme s'il était impensable que je me rende à l'intérieur.

Les refus de l'accès à certains lieux n'ont donc pas valeur d'échec : ils sont un mode d'explication des conditions et de l'étendue du terrain, ainsi qu'une donnée supplémentaire pour augmenter mon degré de compréhension de la société que j'étudie au prisme de sa vie nocturne. Il en va de même pour ce que j'ai nommé les « silences », terme qui englobe à la fois le refus de me parler ou de me rencontrer, l'absence de réponse à mes questions ou l'art de les contourner.

2) Les silences du terrain

La deuxième situation de blocage est discursive ; elle concerne les moments où je n'ai pas pu récolter la parole des acteurs comme je le souhaitais. De la même manière que pour le verrouillage de certains espaces nocturnes, les silences représentent une fermeture mais fonctionnent aussi comme des indicateurs de certains enjeux de la vie nocturne à Beyrouth qui dépassent les cadres de l'économie et des loisirs. Les différents types de silences – dont la plupart sont en réalité « audibles » – que j'ai identifiés permettent d'esquisser ces enjeux, tout en explicitant à nouveau les difficultés d'accès à certaines informations.

Le premier type de silence correspond au refus explicite de m'accorder un entretien. Les refus auxquels j'ai été confrontée ont concerné différents acteurs de la vie nocturne : propriétaires de bars, consommateurs ou autres professionnels tels que les DJ. Lorsque les refus étaient justifiés, ce qui n'était pas toujours le cas, les motifs pouvaient être l'absence de disponibilité – les acteurs mettant en avant un emploi du temps surchargé -, une méfiance liée à mon statut – souvent confondu avec celui de journaliste – et, en lien avec ce dernier, une forme de lassitude suite à une forte demande d'interviews. C'est par exemple la raison pour laquelle un DJ à l'origine de différents lieux nocturnes a décliné ma demande :

« ce n'est pas contre toi, mais j'ai beaucoup de demandes et je voyage beaucoup, alors j'en ai un peu marre tu vois ? Mais tu peux toujours m'envoyer tes questions par mail »[175].

Sur ce point précis, la médiatisation de la vie nocturne n'a pas joué en ma faveur, car les propriétaires des endroits considérés comme emblématiques sont fréquemment sollicités pour un résultat direct – un article, un petit reportage – et en général bénéfique sur le plan publicitaire.

Le deuxième type de silence est plus partiel : il s'agit du refus de répondre à certaines questions dans le déroulé d'un entretien. Rarement motivés, ces refus laissent pourtant supposer que la réponse aurait pu être compromettante pour mes interlocuteurs ou pour d'autres personnes. Dans ce cas, les personnes ont été très évasives, comme le montre cet extrait d'entretien avec l'architecte de l'une des boîtes de nuit les plus réputées de Beyrouth :

[>Marie] : « Et comment étaient les premières soirées, à cette époque[176] *?*
[>Interlocuteur 74] : C'était très intime. Je n'en dirai pas plus » (Entretien 74, 25/11/2015).

Si ce genre de réaction représente un silence explicite et témoigne de la délicatesse de certains sujets – comme celui du commerce et de la consommation de drogues – elle montre bien qu'il y a « des choses à cacher », et révèle une méfiance généralisée envers les questions qui sortent des thématiques usuelles (comme la fréquentation d'un bar ou le processus d'ouverture). Dit autrement, les acteurs du monde de la nuit plutôt habitués aux entretiens ont une idée des réponses qu'ils donnent à leur interlocuteur : si ce dernier sort des cadres préétablis – ce qui a été régulièrement mon cas – le silence s'impose. Un noctambule rencontré en avril 2014 m'avait ainsi mise en garde :

« *Je peux t'indiquer le* owner *du Dany's (…), ceci dit il faut savoir où mettre la limite, enfin, je ne vais pas t'apprendre ton métier, mais les gens sont assez* private life*. (…) C'est à toi de les convaincre* » (Entretien 19, 28/04/2014).

En cas de franchissement de cette « limite » évoquée, les acteurs interrogés pouvaient se taire – comme dans l'exemple mentionné – ou choisir de répondre, non sans une certaine appréhension (« mais ne note pas ça hein », ou « Tu ne vas pas citer mon nom ? ») qu'il me fallait donc dissiper, ou enfin prétendre l'ignorance, attitude qui constitue selon moi une troisième forme de silence.

Il existe ainsi un certain nombre de sujets incontournables mais que acteurs les plus directement concernés feignent d'ignorer. Sur mon terrain, la drogue en a été l'archétype. J'ai en effet pu noter au cours de mes relectures d'entretiens un consensus sur la généralisation et l'abondance de la consommation de drogues au cours des soirées beyrouthines. Cependant, lorsque j'essayais au cours de mes différentes conversations d'obtenir des informations supplémentaires ou plus précises, les réponses étaient souvent évasives, ou trop généralistes pour faire augmenter mon degré de connaissances :

[175] Conversation avec J. au Kissproof, Badaro, 14/11/2015. La réponse à mon mail fut extrêmement laconique.
[176] La question est posée alors que j'avais appris au cours d'un entretien précédent (Entretien 63, 09/04/2015) que lesdites soirées étaient le lieu d'une importante consommation de drogues.

« *Oui il y avait de la drogue, mais comme partout (…), pas seulement moi. C'est une clientèle qui prend de la cocaïne, et il y en a toujours eu beaucoup à Beyrouth* » (Entretien 72, 21/11/2015)[177].

Si l'usage de la drogue est répandu, il demeure un secret rarement partagé avec les personnes qui ne se présentent pas comme des consommatrices – ce qui était mon cas. Cette activité suppose par ailleurs une connivence entre les acteurs du monde de la nuit – et principalement les patrons d'établissements nocturnes concernés – et les autorités. Cette réflexion sur l'attitude de mes interlocuteurs à propos de la consommation et de la circulation de la drogue me permet de préciser que le sujet n'est que très partiellement abordé dans la thèse, à la fois en raison du caractère partial et fragmenté des informations que j'ai pu obtenir, et en raison de l'étendue du sujet qui, au même titre que la prostitution, constitue un objet d'étude à part entière. Ici, l'ignorance – troisième modalité de silence sur le terrain – semble maladroitement masquer ce que Becker nomme la « conjuration du silence » (1998 [1963] : 192), qui protège les déviances se produisant à l'intérieur même des institutions officielles. L'objet de cette conjuration pourrait bien être ici ce que mon informateur cité nomme « la politique » ; à savoir les liens entre les représentants des institutions gouvernementales et les entrepreneurs de la nuit, qui ouvrent et possèdent des établissements nocturnes. Ces liens constituent une explication majeure de la manière dont la vie nocturne peut émerger et est régulée, bien que mes réflexions à ce sujet reposent sur des informations difficiles à vérifier et des allégations qui se recoupent rarement.

La quatrième et dernière forme de silence à laquelle j'ai été confrontée consiste à afficher une façade, au sens goffmanien du terme : mes interlocuteurs, afin de préserver leurs informations tout en donnant l'impression de me renseigner, décident d'une attitude à adopter. L'exemple le plus révélateur est celui d'une société de voituriers que je voulais approcher, en raison de l'enjeu économique et politique lié à l'appropriation des espaces publics à proximité des quartiers nocturnes. J'avais notamment visé la société V.I.P. Parking, ayant appris par un ami et interlocuteur privilégié qu'elle appartenait partiellement à Nabih Berri, Président de la Chambre des députés depuis 1992 et chef du mouvement Amal. Après quelques difficultés à obtenir un rendez-vous – en mars 2015 – mon contact au sein de la société m'envoie un mail de confirmation la veille de l'entretien, mettant en copie différents collègues, et dans lequel il me demande de préciser par avance mes différentes questions. Je m'exécute en prenant soin de garder en tête les questions les plus sensibles et suis reçue de manière extrêmement professionnelle : je patiente dans une petite salle d'attente, puis mon contact me reçoit, me donne sa carte, diverses brochures d'information, et commence à me poser des questions (« depuis quand es-tu au Liban, où habites-tu ? Pourquoi travailles-tu sur le Liban ? As-tu de la famille ici ?). Au milieu de ces « arrangements de décor » (Goffman 1973), mes questions générales, par exemple sur l'histoire et la taille de la compagnie trouvent facilement des réponses, mais ces dernières deviennent laconiques lorsque j'interroge les modalités de fonctionnement dans l'espace public nocturne. Ma principale interrogation, qui concerne les liens entre la société et les responsables politiques, n'a pas trouvé pas de réponse, sans pour autant que mon interlocuteur se soit tu :

[177] A la demande de mon interlocuteur, cet entretien n'a pas été enregistré.

« *We have our relations, and connections. Like owners of restaurants, with pubs(….) Even relations with the government. With all... people working, police... (…). But it's not political. It's not a political issue* » (Entretien 57, 01/04/2015).

La stratégie est celle de la concession : mon contact admet avoir des « connections » notamment avec des patrons de restaurants ou de bars ainsi qu'avec « le gouvernement », sans que je parvienne à en savoir davantage.

Les quatre formes de « silences » identifiées, à savoir le refus d'entretien, le refus de réponse à une question, l'ignorance ou le détournement par affichage de façade et concession, sont donc pour grande partie des silences audibles : la situation n'est pas celle d'un mutisme généralisé mais plutôt d'une maîtrise de l'information par dissimulation, dilution ou compromis. S'ils ont pour effet de maintenir certaines zones d'ombre sur mon terrain, ce maintien est volontaire : les parties du monde de la nuit mal connues tiennent à le rester. Ces situations de silences interrogent alors le contrôle de l'information et de la parole en fonction du statut des personnes interrogées. La discrétion ou l'opacité vis-à-vis des privilèges et des richesses accumulées ont ainsi été identifiées comme un obstacle majeur dans la recherche sur les élites sociales (Pinçon et Pinçon-Charlot 2007). À cela s'ajoute une maîtrise du silence qui rappelle que dans la société étudiée, la connaissance est souvent synonyme de pouvoir (Dewailly et Ovazza 2009)[178].

3) La peur sur le terrain : un blocage sous-estimé ?

La question de la « peur du géographe » participe d'une réflexion récente dans la géographie francophone sur le rapport émotionnel – affection, peur, empathie – au terrain (Volvey, Calbérac, et Houssay-Holzschuch 2013 ; Guinard 2015). La prise en compte de la peur comme condition sur le terrain est importante parce qu'elle fonctionne comme une limite qu'on ne peut ou ne veut pas franchir. Cette prise en compte permet aussi de penser la relation du terrain au chercheur : dans mon cas, la peur a été autant une émotion ressentie que véhiculée par les différents acteurs rencontrés. Ainsi, il ne s'agit pas de se demander si Beyrouth est « une ville de la peur » – la réponse ne peut être univoque. On peut toutefois remarquer que la multiplication des attentats depuis 2005 a installé un sentiment d'insécurité qui, de manière cynique, concerne moins le risque de se faire agresser dans la rue que de se trouver à proximité d'une voiture piégée[179].

[178] Les liens entre la parole et le pouvoir ont déjà fait l'objet de réflexions au sein du courant historiographique des *subaltern studies* et plus précisément via l'article fondateur de Gayatri C. Spivak (1988), « Can the Subaltern Speak ?». Si l'auteure fait de l'invisibilité, de la négation et de l'impossibilité de parler pour soi le fondement même de la condition subalterne (Collignon 2008), tout se passe comme si dans mon cas, la question du silence était double. Elle régit certes la situation de nombreuses personnes résidant au Liban – par exemple, les travailleurs migrants – mais elle est d'autre part et de manière inversée l'apanage des « plus forts » : ceux qui maîtrisent le silence et en font usage, non par contrainte mais par choix, non pour conquérir un statut ou un pouvoir, mais bien pour le préserver.

[179] Beyrouth n'est donc pas une ville dangereuse au même titre que Johannesburg par exemple (Guinard 2015), ni au même titre que les capitales de la région – ce qui, occasionnellement, discrédite le fait d'avoir peur à Beyrouth pour les personnes qui travaillent sur d'autres espaces du Moyen-Orient.

En tant que ressenti personnel, la peur sur le terrain est d'abord liée à l'identification de lieux et de moments spécifiques. Ainsi le sentiment de peur est-il démultiplié la nuit, conséquence du vide relatif des espaces urbains à la tombée du jour à l'exception des quartiers animés, clairement identifiables et circonscrits. Les situations de peur ont donc été associées aux moments de déplacements d'un lieu à un autre. N'ayant pas de véhicule personnel, j'ai la plupart du temps eu recours aux taxis-service ou à des compagnies privées, bien plus coûteuses. Si ma connaissance de l'espace urbain beyrouthin, et, par là-même, des itinéraires habituellement empruntés par les conducteurs ont pu me permettre de repérer plus facilement les situations de danger – mais aussi montrer aux conducteurs que je connaissais la route – les moments où j'ai dû circuler dans des espaces inconnus ont été les plus marquants en termes de peur. Ils ont été l'objet soit d'un renoncement – « je décide de ne pas y aller car ma peur me bloque » – soit d'adaptations (s'inventer un but de trajet ou un personnage) : toutes les fois où j'ai été « quelqu'un d'autre » correspondent à des moments où j'ai eu peur.

La peur possède cependant une large part de construit : au cours de mes différents séjours, j'ai eu droit à différentes mises en garde, à la fois institutionnelles et de la part de mes amis, qui n'hésitaient pas à mentionner la hausse du nombre d'agressions nocturnes (constante depuis 2011 selon les rumeurs, à défaut de statistiques). Il ne s'agit pas ici de remettre en cause leur bienveillance, mais de souligner les différentes attitudes qui ont contribué à créer, renforcer ou entretenir la peur. Le prétexte du danger n'est pas toujours sans lien avec une tentative de drague et ce constat renforce l'ambivalence de ma place dans Beyrouth la nuit : l'alternative entre la proie et le corps à protéger se transforme en un entremêlement des deux situations.

La peur sur le terrain fonctionne ainsi comme une émotion dissonante : elle varie selon les moments, les lieux et les personnes avec lesquelles j'ai pu me trouver, elle est partiellement un construit, et elle est parfois considérée comme illégitime. Elle participe pourtant à la circonscription du terrain, et au conditionnement des comportements.

Cette première partie est revenue sur la construction et la circonscription de l'objet de recherche par et sur le terrain. Il apparait que les deux processus ont été concomitants ; c'est au cours de mes séjours que le questionnement de recherche a progressivement pris forme et que les obstacles ont émergé. Il a donc été fait état des conditions et des « impossibles », des objets et des espaces laissés en marge de mon champ d'investigation, lequel a pour objectif de nourrir la démarche géographique visant à étudier et à comprendre les spatialités et les sociabilités nocturnes. La méthodologie implique donc l'observation et l'interaction avec les acteurs du champ nocturne et du monde de la nuit : il s'agit de considérer ensemble, dans la deuxième partie de ce chapitre, ma pratique de l'observation et ma place dans l'univers observé.

II) Être présente : observer le monde, être actrice du champ

Poser ensemble la question de ma place (« ce que je suis ») et de ma pratique (« ce que j'ai fait ») revient à se demander comment les différentes données objectives liées à ma personne et les différents procédés de récolte des données se sont mutuellement influencés. La « politique de terrain » qui a été la mienne a conjugué à des degrés variables la production des quatre grands types de données identifiés par Jean-Pierre Olivier de Sardan : l'observation, les entretiens, les dispositifs de recension et les sources écrites. Cette combinaison des différents procédés a été dictée par le terrain et en premier lieu par la nécessité de ma présence sur ce dernier. La deuxième section de ce chapitre est donc consacrée aux différentes observations que j'ai menées – et que plusieurs biais ont orientés – dans le Beyrouth nocturne : l'observation à proprement parler et ses nuances internes, l'implication dans le monde de la nuit par le travail, et enfin un retour réflexif sur les différents biais qui ont contribué à orienter ma politique de terrain.

A) Observer : une pratique à plusieurs niveaux

L'observation est à la fois une méthode et un moment de recueil d'informations, de description et d'interprétation de pratiques spatiales (Morange et Schmoll 2016). Elle nécessite la présence du géographe sur le terrain – présence qui laisse rarement les acteurs indifférents –, divers degrés de participation aux situations observées, et différentes « tactiques » parmi lesquelles la tenue d'un carnet de terrain est centrale. Dans ma situation, le degré d'implication les situations nocturnes pouvait varier rapidement ; cependant il me paraît important d'identifier différents niveaux d'observation, parce qu'ils supposent des changements de pratiques et d'attitudes des acteurs. Ces niveaux sont moins à considérer comme des catégories rigides que comme des repères sur un « gradient d'observation » dont la forme la plus aboutie, développée ensuite, est la participation au « monde ».

1) Voir le monde : l'observation directe

L'observation directe constitue le premier mode d'observation. Il consiste à regarder et saisir des pratiques en temps réel, et donc à observer la scène nocturne, les ambiances les acteurs tels qu'ils se donnent à voir, à moi comme au reste du monde de la nuit. Concrètement, l'observation directe correspond aux moments où je me suis rendue seule dans les établissements pour regarder, décrire et analyser ces éléments, tout en respectant un certain nombre de procédés.

Tout d'abord, l'observation directe alterne les lieux et les échelles. Il m'a donc fallu trouver un équilibre entre le passage en revue d'un maximum d'établissements nocturnes et la présence la plus régulière possible dans certains endroits, afin de pouvoir dégager des invariances. La multiplication de mes observations (tous niveaux confondus) dans un nombre limité de bars et de boîtes de nuit a ainsi contribué à faire de moi une « habituée », alors qu'à la faveur du renouvellement rapide des bars et des quartiers nocturnes, il était toujours possible d'être « la nouvelle » quelque part. Les divers degrés d'ancrage ou d'appartenance à certains bars et pubs –

dans lesquels il m'arrivait de me sentir « chez moi » – est à combiner avec une variation des échelles d'observation. J'ai donc alterné les soirées « mobiles » au cours desquelles je privilégiais un quartier ou une portion de rue afin d'avoir un regard surplombant, et les soirées plus sédentaires où je me consacrais à l'observation d'un établissement dans son intégralité, voire même une portion de ce dernier : le comptoir, la terrasse, un coin légèrement isolé… À la variation des lieux, des échelles d'observation et du degré d'ancrage s'ajoutent enfin quelques observations privilégiant un aspect de l'organisation générale de la vie nocturne. Cela concerne notamment les soirées passées avec l'équipe chargée de la sécurité dans un établissement de la Quarantaine (le Grand Factory), en avril 2015.

Ensuite, mon observation directe des pratiques nocturnes s'est attachée à relever des informations et des faits relevant de l'une ou de plusieurs des entrées suivantes :

- l'environnement, c'est-à-dire l'ensemble des éléments qui m'entourent et qui contribuent à créer une ambiance particulière : la décoration des murs, l'arrangement du comptoir, les jeux de lumières, l'ambiance sonore, et éventuellement d'autres éléments symboliques qui façonnent l'unité du lieu, comme la tenue des serveurs ou des barmen
- l'agencement, qui renvoie à l'organisation spatiale de l'établissement : situation de l'entrée par rapport à la rue, présence d'une terrasse ou non, taille du bar ou de la boîte, disposition du mobilier notamment. En apparence anodins voire insignifiants, ces éléments orientent la plupart du temps les pratiques des individus : la présence dans une boîte de nuit d'une grande piste de danse favorise davantage les interactions – souvent non verbales – tandis qu'une succession de tables a tendance à mener à un entre-soi qui s'opère à échelle micro
- les attitudes, qui sont les positions, les postures, les différents éléments participant d'une présentation de soi (vêtements, coiffure, accessoires), les comportements (manière de parler et de communiquer) qui sont observables chez les acteurs du monde de la nuit, les noctambules et les « professionnels » (barmen, serveurs). Tous ces éléments ainsi observés permettent d'établir une description et une analyse des espaces des loisirs nocturnes et des pratiques qui y sont rattachées
- les interactions, soit les manières qu'ont les noctambules de communiquer (interpellations, retrouvailles), de se rapprocher (drague, danse). Cela concerne également les interactions entre les clients et les employés d'un établissement, de part et d'autre du comptoir par exemple.

Bien que ma présence ait suscité des réactions différentes d'un établissement à l'autre, mon attitude et ma tenue vestimentaire en tant qu'observatrice ont été relativement invariables. J'étais statique la plupart du temps, assise à une table ou directement au bar, ce qui me permettait non seulement d'avoir un peu de hauteur, mais en plus de saisir les interactions entre les barmen et les clients. Si j'ai toujours eu de quoi écrire sur moi – même discrètement – je ne sortais pas toujours mon carnet de terrain, pour ne pas susciter de méfiance, ou parce qu'il était parfois techniquement difficile d'écrire. L'attitude des noctambules autour de moi a rarement été hostile mais n'a jamais été neutre : la présence d'une femme seule dans un bar, qui n'a pas toujours l'air de s'amuser, suscite la curiosité et les questions. Aussi, il m'est arrivé de ne pas réussir à obtenir la solitude que je souhaitais pour observer, sans que pour autant le terrain perde en densité. J'ai

préféré laisser la place nécessaire aux contingences, au hasard des rapprochements éphémères (Fouquet 2011). Ces moments de discussions figurent parmi les données récoltées sur le terrain en tant que « conversations » : certaines ont été très riches, parce que plus spontanées que dans les entretiens semi-directifs.

Ainsi, les comportements vis-à-vis de ma présence dans un bar font partie des éléments relevant de l'observation directe, qui en appelle nécessairement (voir infra) à une analyse de ma propre position sur le terrain. Ce premier niveau d'observation est complété par l'observation participante auprès de jeunes noctambules libanais.

2) Être avec : l'observation participante

Ce deuxième niveau d'observation pratiqué pendant mes terrains de recherche renvoie à des moments bien définis de l'enquête : lorsque je me suis trouvée à partager l'expérience de la vie nocturne avec des jeunes Libanais. L'enjeu pour moi était de pouvoir me situer au sein d'un groupe, dans une situation à la fois de partage et d'interaction : cela m'a permis d'en saisir les dynamiques et éventuellement d'en subir les désavantages. Par désavantages, je fais référence aux moments où la logique du groupe – et en réalité d'une ou deux personne qui mènent le groupe au cours d'une soirée – prend le pas sur les volontés et les décisions individuelles. Plus concrètement, il s'agit d'une multitude de petites contraintes : accepter les boissons offertes, ne pas maîtriser l'heure du retour chez soi, entrer dans une logique de mise en scène impliquant la publication de photographies sur les réseaux sociaux, en bref, une série d'attitudes et d'adaptations (comme la tenue vestimentaire et le maquillage en fonction des lieux fréquentés) qui consistent à « jouer le jeu ».

L'ensemble de ces pratiques nécessaires au partage des expériences nocturnes suppose aussi un usage adapté des différents outils utilisés sur le terrain, en premier lieu le carnet. Lors des soirées d'observation participante, il ne m'était en effet pas possible de m'isoler pour prendre des notes : le moment de la « conversion de l'observation participante en données ultérieurement traitables » (Olivier de Sardan 1995 : 5) était donc nécessairement différé. Les « fragments de réel » couchés sur le papier apparaissent donc comme partiels, et font de la mémoire un second outil imparfait mais indispensable à la pratique de l'observation participante. Un troisième outil s'est avéré commode dans ces situations : le téléphone portable. L'utilisation du smartphone dans les soirées étant partagée par tous les noctambules, il m'a été possible de prendre des notes discrètement, surtout lorsque je ne pouvais plus compter sur ma seule mémoire. Les insuffisances de la mémoire ne sont pas uniquement liées au décalage entre le temps de l'observation et celui de l'écriture. L'univers nocturne, en raison des différentes ambiances visuelles et sonores, et du partage de la consommation d'alcool, modifie les perceptions tout en mobilisant davantage nos sens : le goût, l'odorat et le toucher, via la boisson, la danse, les contacts.

Enfin, et puisque l'objectivité sur le terrain est une illusion – qui n'empêche pas pour autant une objectivation du vécu – il importe de souligner que les relations entretenues avec bon nombre de ces noctambules ne sauraient se cantonner au cadre défini et asymétrique enquêteur/enquêté.

Ainsi, beaucoup ont perdu de vue la finalité de ma présence parmi eux, alors même qu'une sorte de formalisation avait pu être émise en amont, comme avec cette jeune libanaise de vingt-cinq ans :

« *so for your thesis you're officially my party mate* ! » (Entretien Leïla, 01/04/2015)

Ce constat permet de témoigner de la réussite de mon intégration parmi les jeunes noctambules. Par ailleurs, il laisse entrevoir la porosité qui réside entre deux manières de pratiquer l'observation : celle de l'observation participante comme explicitée ici, et celle de la participation observante.

La distinction entre les deux procédés a été établie par Raymond Gold (1958) et développée par Buford Junker (1960), et réside principalement dans le fait que pour la participation observante (*participant as observer*) le chercheur prend part à l'action et aux interactions sans « raisons ethnographiques » *a priori*. Dans mon cas, cela revient à faire de mes propres loisirs nocturnes, lorsque je suis à Beyrouth, un troisième degré d'observation identifiable sur le terrain.

3) Observer en faisant : être noctambule

La distinction entre observation participante et participation observante s'opère de deux manières : soit parce que les personnes avec lesquelles j'ai passé certaines soirées n'étaient pas *a priori* des sujets d'enquête, soit parce que le moment de l'enquête s'est mué en des moments de fête vécus personnellement.

Le premier cas renvoie aux sorties effectuées en compagnie de mes amis – Libanais ou non Libanais – rencontrés à Beyrouth mais en dehors du cadre ethnographique à proprement parler. Ces moments de loisirs personnels n'étaient pas considérés comme étant « du terrain », mais je me suis rapidement aperçue qu'il était difficile et vain de faire abstraction de mon environnement nocturne : une situation inhabituelle, une ambiance nouvelle, la réaction ou le comportement d'autres clients vis-à-vis de moi-même ou du groupe parmi lequel je figurais, beaucoup d'éléments finalement retenaient mon attention et faisaient l'objet, plus tard, d'une transcription sur mon carnet. Si cette pratique implique d'avoir une partie de sa donnée désordonnée, elle permet aussi de faire de ma propre expérience nocturne une source supplémentaire, en reprenant à mon compte l'avantage qu'il y a à être pleinement dans la situation que j'étudie. Par exemple, il est intéressant de réfléchir à la vitesse à laquelle j'ai pu devenir une « habituée » dans de nombreux endroits, ou de faire état de la différence de traitement en fonction de la taille du groupe et de sa composition – mixte ou exclusivement féminine.

Le second cas évoque les moments de « lâcher prise » pendant lesquels j'ai manqué à mes intentions scientifiques au profit du divertissement, de la danse, du plaisir d'être dans l'ambiance nocturne de Beyrouth. Ces moments du pleinement « dedans » ne sont pourtant pas à considérer comme une perte de temps. Au contraire, ils participent de mon intégration à un univers que j'ai voulu étudier et s'avèrent riches d'informations à retenir et analyser, comme dans le cas de cette soirée passée au Bodo :

Encadré 5 : Une soirée au Bodo de Hamra

Je décide ce soir de passer au Bodo de Hamra avant d'aller faire des observations au centre-ville. Je sais que ma séance de briefing a eu lieu mais avant de réellement commencer, j'ai envie de m'habituer aux lieux et de m'y sentir bien. Je suis seule au début et m'assois au comptoir. Je discute un peu avec Dima, l'une des serveuses, et Gabriel, un barman. Vers 21h30, Malek, le patron, arrive et bavarde un peu avec moi. Il me fait part de ses difficultés à obtenir un visa de touriste pour aller en Croatie. Trente minutes plus tard, Karim – que j'ai rencontré au Bodo de Badaro il y a deux semaines – arrive et s'installe à côté de moi. Il avait diné chez ses parents mais ne voulait pas passer la soirée seul, il recherchait un endroit dans lequel il pouvait se comporter comme s'il était chez lui. Nous prenons un verre, discutons. Nous abordons beaucoup de sujets : sa vision de la politique du Hezbollah, le féminisme, les relations familiales au Liban. Gabriel nous offre plusieurs shots. Je passe un très bon moment et m'aperçois que l'heure tourne rapidement. Je renonce à aller au centre-ville, préférant pour cette fois la compagnie de Karim et notre conversation plutôt que la solitude. Nous dérivons sur sa consommation d'alcool la gestion de sa pratique – Karim vient d'une famille musulmane. Il m'explique ensuite le privilège qui réside dans le fait de ne sortir qu'entre hommes. C'est en buvant de l'alcool que les langues se délient : les hommes se font donc des confidences et parlent de leurs sentiments, alors que ces sujets ne sont pas abordés en temps ordinaire (la journée) car cela « ne se fait pas ». Vers minuit et demi, Karim souhaite rentrer. Nous demandons une addition séparée. Karim reçoit sa note mais je n'ai pas la mienne : Gabriel me dit que je n'ai rien à payer. J'insiste mais c'est perdu d'avance, et je dois dissimuler mon pourboire dans la note de Karim, car Gabriel refuse de le prendre. En sortant, Karim décide de m'appeler un taxi et insiste, au moment de partir, pour régler la course.

Source : Notes de terrain, 16 avril 2015

De nombreux éléments de cette soirée pourraient être repris dans le cadre d'une analyse plus précise d'un aspect de la vie nocturne à Beyrouth. À titre d'exemple, il est possible de mentionner la vision que peut avoir un jeune Libanais de 28 ans sur son pays, l'univers masculin de la consommation d'alcool dans les bars de Beyrouth, le comportement des employés envers une nouvelle cliente qu'ils cherchent à fidéliser, ou encore l'imposition d'un mode de transport pour que je rentre chez moi en pleine nuit. Ainsi, une fois la prise de recul – qui passe par l'écriture dans le carnet – effectuée, ces moments se sont avérés indispensables à une meilleure compréhension de mon terrain.

S'il m'a semblé nécessaire de distinguer trois niveaux d'observation, c'est parce qu'ils relèvent d'approches et d'attitudes différentes, de la part des acteurs rencontrés et de la mienne. Il ne s'agit pas de hiérarchiser ces modes d'observation, mais bien au contraire d'insister sur leur complémentarité, et sur la porosité qui a régné entre les trois « manières d'être » sur le terrain, parfois au cours de la même soirée. Si l'exemple du Bodo de Hamra montre que le passage d'un mode d'observation à l'autre peut être porteur, il n'est pas uniquement le lieu de mes expériences

et observations en tant que cliente. Il permet également d'explorer un dernier mode de présence sur le terrain, à savoir celui d'une appartenance au monde de la nuit en tant qu'employée de bar.

B) La participation complète : travailler la nuit

Le dernier mode de présence sur le terrain, le travail, fait l'objet d'une réflexion à part car il renvoie à une période pendant laquelle mon implication dans le champ nocturne a été totale. La notion de champ permet de considérer la vie nocturne de Beyrouth comme un espace relationnel, structuré par un certain nombre d'acteurs ayant chacun une position. Ma position – qui doit être pensée avec ma positionnalité – a été celle d'une employée de bar pendant dix jours. Cette pratique de terrain pourrait elle aussi être replacée dans la typologie opérée par Gold (1958). Ce dernier ne distingue pas uniquement l'observation de l'observation participante et de la participation observante : il ajoute le cas de la « participation complète », lorsque le chercheur fait intégralement partie de l'univers social qu'il étudie et est considéré par les acteurs comme un membre à part entière. Le retour réflexif sur ce moment spécifique de mon terrain s'opère en deux temps : il présente tout d'abord mon travail, c'est-à-dire mon rôle en tant qu'actrice dans le champ, puis revient sur ce travail comme une expérience à la fois physique et émotionnelle qui s'est avérée féconde sur le plan ethnographique.

1) Le terrain comme travail : être serveuse dans un bar

Mon expérience de travail s'est déroulée dans un bar, le Bodo, dans le quartier de Hamra. Le Bodo est un bar qui appartient à la société Mindset concepts, qui possède six établissements du même nom dans des lieux différents : à Hamra, au centre-ville, à Badaro, à Mar Mikhaïl, à Jounieh et, plus récemment, à Dbayeh. En fonction du lieu, les prestations, les tarifs et la clientèle varient sensiblement. Celui de Hamra, le premier à avoir ouvert en 2012, était ouvert jusque 6 h – voire 6 h 30 – et était au printemps 2015 sous la responsabilité de Malek.

Il n'a pas été aisé de trouver un établissement nocturne qui soit enclin à m'employer : il s'agissait en effet de travail informel qui, bien que répandu dans le monde du travail nocturne, est plus facilement sujet aux contrôles lorsqu'il s'agit d'un travailleur étranger occidental. Même si je souhaitais travailler sur une période limitée et ne cherchais pas à être rémunérée, il m'a fallu essuyer plusieurs refus et revoir aussi mes ambitions à la baisse – je visais à l'origine une place de barmaid, assez rare à Beyrouth.

Au moment où Malek a accepté, je l'avais déjà rencontré deux fois et j'avais été claire sur mes intentions : ce travail était pour moi une expérience de terrain que je souhaitais mettre à profit pour ma thèse. Il a lui-même informé deux des six employés des raisons de ma présence à Bodo, me plaçant ainsi dans une situation de semi-transparence confortable : je n'avais pas l'impression

d'être clandestine vis-à-vis de mon employeur, tout en étant perçue comme un membre de l'équipe à part entière par les autres barmen et serveurs.

Si Malek était habilité à décider de mes horaires et de mon salaire[180], ma « formation » a été assurée par les autres membres de l'équipe. « This is the real world » m'avait avertie Joe, un serveur, précisant ensuite que les conditions de travail, l'attitude des clients et éventuellement du patron, allaient être une manière éprouvante pour moi de me frotter à la réalité de la société libanaise. Ma tâche de serveuse consistait pour l'essentiel à préparer le bar avant son ouverture, prendre et amener les commandes ainsi que l'addition, et préparer les boissons simples (de type « vodka/red bull »). Cela impliquait la mémorisation du numéro des tables, la manipulation du logiciel, mais également et surtout le contact avec la clientèle noctambule du bar, tout au long de la nuit.

Il ne m'était pas possible de boire devant les clients, sauf à la demande de ces derniers, lorsqu'ils souhaitaient « trinquer avec la serveuse » : le cas échéant, il était difficile de refuser. Nos pauses (au nombre de trois ou quatre par nuit) s'opéraient donc dans la rue, ce qui m'offrait la possibilité de garder un œil sur l'espace du dehors dans le quartier de Hamra. Le reste du temps, j'étais sans cesse en activité et, bien entendu, il n'était pas question de prendre des notes, à l'exception de quelques mots-clés griffonnés à la hâte lors de mes pauses.

Le Bodo de Hamra a ceci de particulier qu'il ferme ses portes extrêmement tard – fruit de négociations et arrangements permanents avec la police du quartier. Cela m'a permis d'effectuer des nuits entières de travail et donc de distinguer différentes phases dans la nuit beyrouthine (voir Chapitre 1). Par ailleurs, le bar accueillait entre trois et quatre heures du matin les serveurs et barmen des nombreux établissements nocturnes du quartier qui, ayant terminé leur nuit de travail, venaient s'accorder un moment de sociabilité au Bodo. S'il m'était alors possible de côtoyer un segment précis de la vie nocturne, il faut également mentionner que mon « carnet d'adresses » de terrain s'est significativement allongé à ce moment-là.

En dehors de cet avantage, cette expérience de travail, bien que courte dans le temps, fut très intense : je commençais chaque soir entre 19h30 et 20 h et terminais entre 6 h et 6h30 le lendemain matin. Au cours de ces nombreuses heures passées dans un bar en tant que membre de l'équipe, mes constats furent nombreux. Le processus de constitution de données qualitatives s'est ainsi accéléré, mais ne fut pas exempt d'un coût – difficilement quantifiable – physique et émotionnel qu'il me paraît important d'expliciter : cela a impacté ma propre expérience de terrain et m'a permis de considérer de près un aspect important de la vie nocturne à Beyrouth, à savoir le travail.

2) Le travail sur le terrain, une expérience physique et émotionnelle

[180] Malek a insisté pour que je sois payée, à hauteur de 25 dollars par nuit (soit dix heures de travail), ainsi qu'une part des pourboires reçus au cours de chaque soirée.

Considérer ma tâche de serveuse sur les plans physique et émotionnel revient en premier lieu à parler du corps sur le terrain et donc de mon propre corps qui a pleinement participé de cette expérience. En effet, mon immersion totale dans la vie nocturne supposait de rester éveillée *grosso modo* entre 18h et 8 h du matin, soit en décalage total avec le rythme diurne qui est d'habitude le mien et qui est en grande partie celui de la ville de Beyrouth. Ces contraintes horaires ont ainsi exigé une adaptation, comme le souligne Becker lorsqu'il revient sur ses propres observations parmi les musiciens de jazz :

> « Le chercheur doit adopter pendant un temps un horaire pour lui inhabituel, et pénétrer des zones inconnues et éventuellement dangereuses de la société. Il peut se trouver contraint de veiller la nuit et de dormir le jour, parce que c'est ce que font les gens qu'il étudie » (Becker, 1998 [1963] : 194).

Cette adaptation a donc nécessairement limité mes interactions sociales à mes collègues et clients du moment, ce qui a augmenté mon degré de compréhension de nombreux interlocuteurs serveurs ou barmen m'ayant raconté que leur vie sociale dépassait rarement l'espace du bar.

Être serveuse impliquait par ailleurs d'évoluer dans un univers masculin (en termes de normes) et alcoolisé, d'être constamment dans la musique et la fumée, rester debout ou courir, circuler entre les tables ou les corps en fête, et accepter, surtout dans les périodes de forte affluence, les contacts rarement involontaires des clients. Ainsi, dire que mon corps a fait partie de l'expérience signifie aussi qu'il a été regardé, commenté et touché. J'ai pu constater d'importants décalages entre mon respect des consignes (politesse, sympathie, service), l'interprétation de certains clients hommes (pour qui être au service signifie être à disposition) et les réactions de mes collègues qui ne comprenaient pas toujours mon inconfort ou mon agacement. Ces épreuves ont par ailleurs été le moyen d'expérimenter la manière dont les bars et les restaurants sont, d'une manière générale, le lieu de la performance et même de la fabrique des genres (*doing gender*) (Hall 1993), et pas seulement du côté des clients. En effet, prodiguer de bons services revient à prolonger, dans la pratique du métier, des stéréotypes féminins comme la disponibilité ou la gentillesse. Les conseils formulés par deux interlocuteurs travaillant dans d'autres établissements nocturnes à Beyrouth témoignent de la manière dont les serveuses et baristas sont considérées et de la ligne de conduite à adopter :

« The issue is not having a girl behind the bar, the problem is with the Lebanese concept of having a girl behind the bar. Her job is to be smiley, nice, upscale, that's her job. Every guy would be... gazing... nothing new ! (…) You're gonna face this. The smartest thing is… smile. Don't react ». (Entretien 62, 08/04/2015).

Cette mise à contribution de mon corps au travers de mon expérience de serveuse renvoie plus largement à la question de la place du corps – sexué – sur le terrain et des différents biais que cela engendre (voir section suivante).

Des relations de proximité ont cependant été établies : je me suis sentie appartenir à un groupe avec lequel je partageais les tâches et les éventuelles difficultés. Ces rapprochements sincères n'ont pas pour autant effacé une frontière – probablement nécessaire sur le plan scientifique – entre moi et le reste de la « clique » (Olivier de Sardan 1995) du moment. En effet, ma période

de travail était relativement courte et avait une finalité bien différente : il ne s'agissait pas de gagner sa vie mais bien de faire du terrain dans le but de rédiger et de présenter une thèse de doctorat en France.

Travailler en tant que serveuse n'a donc pas uniquement été le moyen d'observer le monde « de l'intérieur » : il m'a permis de le vivre et de le pratiquer d'une autre manière qu'en tant que consommatrice ou parmi les jeunes noctambules. Bien que courte, cette expérience fut déterminante tant dans le processus de récolte des données que dans ma réflexion sur la construction de ma « politique de terrain ». Elle représente enfin le moment où les biais de l'enquête ont été les plus saillants.

C) Être (in)désirable : les biais de l'enquête

Le terme de biais employé ici renvoie à un ensemble de données objectives et d'effets de situation ou de contexte qui impactent la situation d'enquête et contribuent à la rendre unique (Vivet et Ginisty 2008). Isoler la réflexion sur les biais – et, dans mon cas, sur le sexe, la nationalité et la position de chercheuse – peut sembler inadapté dans un chapitre consacré au cheminement méthodologique, tant ces données ont orienté l'ensemble de mes pratiques de terrain. Mais isoler signifie aussi mettre en évidence, or il s'agit ici d'une question longtemps ignorée des sciences sociales et plus particulièrement de la géographie. Elle a été introduite par les géographes féministes qui, dès les années 1970, ont pensé l'espace à contre-courant d'une géographie classique qui, sous couvert d'objectivité, était truffée de « ruses » (Rose 1993 et 1997): masculine, blanche, hétérosexuelle notamment. Si la géographie francophone parvient depuis quelques années à rendre compte de l'importance d'une réflexion épistémologique sur la question des biais et de la positionnalité (Volvey, Calbérac, Houssay-Holzschuch 2013), il me paraît important d'insister à nouveau sur le fait que mon terrain aurait été différent si j'avais été un homme, si j'avais été Libanaise ou si j'avais représenté d'autres institutions que l'université française. Je reviendrai donc sur les biais de sexe, puis de nationalité et de classe – via ma position d'universitaire – qui, en fonction des situations, ont pu être des atouts ou des inconvénients.

1) Le sexe du terrain[181]

Dans un contexte géographique où les notions de sexe et de genre ont tendance à être considérées comme équivalentes, le fait d'être une femme assigne à un certain nombre de présupposés et d'attendus, par exemple en termes d'attitudes, de postures, d'apparence. Si Beyrouth est un espace genré, Beyrouth la nuit l'est d'autant plus, et de manière assez ambivalente. En effet,

[181] Le titre fait référence à l'ouvrage publié en 2014 sous la direction d'Anne Monjaret et de Catherine Pugeault, *Le sexe de l'enquête*, qui met en évidence les dimensions sexuées et genrées – ainsi que leur interaction – de l'enquête de terrain, et interroge plus globalement la visibilité du sexe de la personne qui enquête et des catégories de genre qui lui sont assignées.

l'espace nocturne de Beyrouth est largement fréquenté par des femmes, seules ou en groupe, mais qui pour un grande partie se soumettent à des standards de beauté (concernant la coiffure, le maquillage, l'habillement) exigeants. Si ces performances de genre (Butler 2012) visent tant à embellir qu'à érotiser les corps féminins, ces derniers ne sont pas affranchis de normes d'honneur, de respectabilité, notamment dans une société restreinte où l'interconnaissance est forte. Dit autrement, il existe une tension entre l'apparence et l'usage des corps féminins qui se retrouve exacerbée dans l'espace nocturne : en tant qu'enquêtrice qui fréquente le *nightscape* beyrouthin, il m'a fallu jongler avec ces différentes assignations.

Dans la section consacrée à l'observation présentée en amont, il a été précisé que ma présence dans l'espace nocturne n'était jamais neutre : en tant que femme, j'étais soit une proie, soit une personne à protéger, soit une personne à séduire. Quelle que soit la nature du regard porté ou de l'interaction, le fait d'être seule ou accompagnée n'a pas fait disparaître l'une des options, mais a pu accentuer certains phénomènes. Par exemple, fréquenter en bar en compagnie d'une ou plusieurs amies a renforcé le rapport de séduction très présent dans les interactions nocturnes.

De là découlent trois modes d'interaction que sont la séduction, la prédation et la protection, qui se pensent en miroir des performances masculines : par exemple, celle du barman qui offre à boire, celle du client qui s'autorise une approche agressive, celle de l'habitué qui assure un rôle de protection et de contrôle informels. Elles montrent également l'ambivalence des normes comportementales dans les espaces nocturnes : elles sont plus relâchées, mais un manquement aux règles de bonnes conduites – celui de ne pas déranger une cliente – peut être vite repéré et sanctionné (expulsion du client par exemple).

Quoi qu'il en soit, l'abstraction des rapports de genre sur le terrain est une illusion. Si ma présence seule intrigue, ma présence accompagnée – surtout d'autres femmes – ne fait que renforcer un certain nombre de présupposés, à commencer par celui de la disponibilité. Cette affirmation ne se cantonne pas aux établissements nocturnes : elle se retrouve aussi dans les entretiens. La majorité de mes interlocuteurs étaient des hommes qui, régulièrement, se sont enquis de ma situation conjugale, m'ont complimentée en faisant volontairement dévier le sujet de conversation, ou – dans le cas des barmen ou des patrons d'établissement – se sont montrés d'une générosité excessive quant à l'offre de boissons alcoolisées.

Si le sexe et le genre travaillent la production des données (Monjaret et Pugeault 2014) ce n'est pas uniquement en les contraignant : ils orientent aussi les comportements, voire les stratégies de la chercheuse. Dit autrement, la compréhension des rapports sociaux de sexe, mais aussi de la place du désir et de la sexualité sur le terrain (Cupples 2002) ont parfois été une ressource auprès de certains interlocuteurs. La propension de ces derniers à répondre à mes questions variait ainsi en fonction de mon attitude, et du rôle que j'acceptais de jouer dans le théâtre des relations sexuées. Lorsque j'étais plus apprêtée, visiblement en compagnie d'un groupe d'amis, acceptant avec plaisir les boissons – quand le « mode terrain » avait l'air de s'effacer, au moins en appaence, devant le « mode soirée » – il était plus facile de lever une forme d'autocensure présente dans beaucoup d'entretiens.

2) Une production située à l'intersection de la nationalité et de la classe

Si le contexte politique et historique du lieu où le chercheur mène ses enquêtes influence la manière dont il est perçu, alors faire du terrain à Beyrouth en tant que jeune française qui prépare une thèse de doctorat comporte des résonnances particulières et variables. Cette variabilité tient à la diversité des personnes rencontrées et des univers socio-économiques auxquels ils appartenaient. En effet, l'amplitude est grande entre d'une part, un Libanais parfaitement francophone et anglophone qui a fréquenté une grande école française et bénéficié d'une expérience professionnelle en Europe, et un Syrien faisant vivre plusieurs personnes de sa famille en travaillant comme serveur dans un bar de Beyrouth.

L'importance de ces différences entre des représentants *a priori* d'un même « monde » a eu pour effet de me placer dans une situation d'entre-deux. J'étais en effet socialement plus proche des classes moyennes et supérieures qui fréquentent l'univers nocturne de Beyrouth, et mon statut d'étrangère a pu représenter un atout non négligeable : loin de représenter un obstacle (ne serait-ce que linguistique), il était valorisé, voire permettait aux interlocuteurs concernés de se valoriser – puisque d'une certaine manière, c'était un moyen d'éprouver le cosmopolitisme supposément unique à Beyrouth. L'intersection de la classe a globalement donné lieu à un équilibre commode. Au cours de mes entretiens, la proximité de classe – et d'âge pour ceux menés avec les noctambules – étant contrebalancée par la distance « de nationalité », il a été plus facile pour beaucoup de jeunes Libanais de partager leurs expériences, justement parce que je n'étais pas supposée être soumises aux règles de l'interconnaissance qui régissent partiellement le monde de la nuit. Pour autant, ces données qui constituent ma positionnalité ont orienté partiellement la constitution de mon corpus d'entretiens : il a été plus facile d'entrer en contact avec des acteurs ayant une proximité de classe – qui est aussi et surtout une proximité de langage et de capital culturel. Par ailleurs, l'interaction classe/nationalité m'a apporté la possibilité de saisir les codes et les normes de comportement des milieux nocturnes, tout en me donnant le loisir de les enfreindre à moindre frais.

Cet entre-deux n'a pas toujours eu le statut d'une ressource mobilisable à mon avantage. Être française revient en effet à évoquer un monde occidental avec lequel la société étudiée entretient des rapports ambivalents. Si la présence d'étrangers – et de français – au Liban est une réalité historique, la question de sa légitimité est plus complexe, notamment si l'on se réfère à la période mandataire. Il faut alors « faire avec » ce que l'on représente : être française au Liban revient ainsi, dans bien des situations, à se voir assigner un ensemble d'idées et de représentations que l'on véhicule malgré soi. Elles sont rappelées sur le mode du reproche – « on a l'habitude de voir notre histoire racontée par les autres » avait ainsi dit un journaliste lors d'un colloque scientifique[182] – soit sur le mode de la connivence[183].

[182] Pierre Abi Saab, session « le journalisme et la guerre », Colloque « 1975-2015 : Nouveaux regards sur le Liban en guerre », organisé du 20 au 23 octobre 2015 par l'Institut Français du Proche Orient à Beyrouth. Lien : http://www.ifporient.org/node/1718

[183] Ma nationalité française a ainsi entrainé chez certains interlocuteurs de confession chrétienne une association de fait à leur communauté, jusqu'à tenir des propos aux antipodes de mes propres valeurs et m'offrant par là-même une occasion d'expérimenter les limites du relativisme.

La situation d'entre-deux partagée par de nombreux chercheurs (Houssay-Holzschuch 2008 ; Clerval 2008) est pourtant nécessaire pour pouvoir naviguer entre différents univers socio-économiques. En même temps, il est difficile à maintenir, tant en raison du brouillage des identités que l'on opère en permanence (une française qui ne se conduit pas toujours comme l'exigerait sa catégorie sociale et de genre), ou que nos interlocuteurs opèrent sur notre propre personne (être française donc véhiculer un arsenal de valeurs contradictoires parmi lesquelles la démocratie, les libertés individuelles, la laïcité, l'impérialisme, l'ingérence).

Si le biais de la nationalité donne lieu à des situations variables, celui de la situation professionnelle a été à l'origine d'une forme de méfiance, moins liée à mon sujet qu'à l'indéfinition du statut de chercheur. Ce dernier est régulièrement confondu avec celui de journaliste et le rappel de la garantie de l'anonymat et de la vocation purement académique de mes travaux s'est souvent avéré nécessaire. La solitude de mes observations, l'habitude d'écrire seule dans des cafés ou des bars, ou de photographier autre chose que les quelques monuments touristiques de la ville ont également donné lieu à l'association de ma présence au Liban au rôle d'espionne :

« *When I first saw you I thought you were a spy. When we see a stranger alone, in general we think he's a spy who works for the intelligence. I already met people like that. Here we have spies everywhere* » (Notes de terrain, 11 novembre 2015)

Cette confusion est moins liée à un fantasme romanesque qu'à une réalité géopolitique et historique : Beyrouth accueille depuis plusieurs décennies[184] des agents de renseignements au service des états voisins (Israël, Syrie) ou plus éloignés (Iran, États-Unis, Russie…). Pour autant, être en capacité de montrer patte blanche toutes les fois où cela a été nécessaire n'a pas toujours suffi à convaincre du bien-fondé ou de la légitimité de mes intentions. Le fait de me rendre dans un pays qui n'est pas le mien, en proie à des incertitudes dont je suis épargnée, interroger une histoire dont je n'ai pas à subir les conséquences, afin de tenter de comprendre, au travers d'un prisme inhabituel, certains aspects des relations d'une société à son espace urbain, a pu être interprété, au mieux comme une curiosité déconcertante, au pire comme une démarche déplacée, au double sens d'inconvenante et de *out of place.* C'est ainsi qu'une cliente et voisine éphémère de comptoir dans un bar de Hamra a exprimé son ressenti, alors que je répondais à la question récurrente « que fais-tu au Liban et pourquoi ? » :

« C'est une intrusion. Qui es-tu, toi ? Tu viens étudier la vie nocturne des Libanais ? Quoi ? Et pourquoi ? Mais moi j'ai vu des gens, des amis mourir devant moi, décapités. Et tu viens m'étudier ? Mais va te faire foutre ! Tu crois qu'on est des souris dans un laboratoire ? Et moi, à quoi elle me sert hein, ta thèse ? » (Notes de terrain, 30 octobre 2014).

Si ce genre de confrontation violente traduit entre autres les souffrances d'une personne et qu'à ce titre – et en suivant les conseils du barman qui avait assisté à la scène – il « ne faut pas le prendre personnellement », elle interroge l'utilité sociale du chercheur et la légitimité de sa

[184] Voir Belliard J.-R., 2010, *Beyrouth, l'enfer des espions*, Éd. Nouveau Monde, Kassir S., 2003, *Histoire de Beyrouth*, Paris, Fayard.

présence dans un espace des sociabilités quotidiennes[185], autant que ma situation d'étrangère sur le terrain. En dépit des liens d'amitié sincère, de l'empathie développée sur le terrain et d'un travail de plusieurs années pour connaître et comprendre, mon statut d'étrangère demeure une distance irréductible pouvant être éprouvante :

« *ça coûte cher, de ne pas être dans un monde* » (Entretien 43, 28/05/2014).

Cette deuxième section a été consacrée à l'un des principaux procédés de récolte de données sur le terrain, à savoir l'observation. Le détail des différents niveaux d'observation ainsi que la porosité entre les catégories énoncées a soulevé la question de ma place au sein de l'univers noctambule de Beyrouth : si elle a pu varier au cours du temps, elle n'a pu s'affranchir des questions de positionnalité qu'il faut donc traiter en tant qu'elles contribuent à rendre unique chaque situation d'enquête. Ainsi, si le terme de « bricolage » est récurrent dans la réflexion académique portant sur le terrain (Houssay-Holzschuch 2008), cela ne traduit pas un abandon de toute règle méthodologique, mais l'affirmation d'une position qui consiste à dire que, bien que le terrain vise toujours à récolter un maximum de données pour vérifier des hypothèses ou nourrir une démarche inductive, il est aussi une suite d'ajustements entre ce que l'on veut faire – être au plus près de l'objet tout en maîtrisant la distance – ce que l'on vit – puisque le terrain est aussi une expérience physique et émotionnelle – et ce que l'on est – et qui oriente nos pratiques autant que la manière dont on est perçu sur place.

[185] La question des recherches dans l'univers des bars de nuit est soulevée par Dominique Desjeux, Magdalena Jarvin et Sophie Taponier (1999) : selon eux, l'anthropologue évoque d'une manière générale un monde rejeté, associé aux journalistes, aux enquêtes de police. L'intrusion dans des espaces « territorialisés », appropriés par les clients, est illégitime, car elle revient à voler des images, des mots ou des fragments de vie pour les exploiter.

III) Comprendre l'émergence et saisir les structures : les entretiens et les sources écrites

Les différents niveaux d'observations représentent l'un des quatre grands types de données identifiés par Olivier de Sardan. S'il s'agit par là de faire partie d'un monde et de prendre place dans un champ, la compréhension des structures et des modalités d'émergence de ce dernier nécessite la récolte de témoignages et de traces avant tout orales – les entretiens – puis écrites – les articles de différentes natures et époques lus et exploités. Ces données sont de nature différente mais leurs procédés de récolte et d'exploitation sont explicités conjointement car ils ont visé le même objectif : comprendre les logiques qui sous-tendent la naissance, l'évolution et la tenue de la vie nocturne à Beyrouth, en tant qu'espace social, secteur économique et territoire – le *nightscape.* Au travers des entretiens, j'ai pu solliciter le savoir et le souvenir des beyrouthins : j'explique la constitution de mon corpus et les difficultés rencontrées dans un premier temps, et son exploitation dans un second temps, avant de préciser comment la lecture d'articles de journaux anciens et actuels a permis de compléter ce second sous-ensemble de données récoltées sur le terrain.

A) Un corpus constitué au fil de l'enquête

La conduite d'entretiens constitue le deuxième procédé majeur de récoltes de données qualitatives. Sa technique a une visée double : informative d'une part, compréhensive de l'autre (Pinson et Sara Pala 2007). Il s'agit de recueillir des faits, des expériences et des émotions, ainsi que des représentations et des points de vue.

Le corpus sur lequel je bâtis ma réflexion a été commencé en 2013. Il regroupe des conversations avec 80[186] interlocuteurs au cours de 74 entretiens qui ont été retranscrits[187]. À ce corpus principal, il faut ajouter les 22 entretiens menés au printemps 2011 avec des acteurs du quartier de Gemmayzé[188] : ils constituent un corpus annexe qui vient appuyer la réflexion sur le milieu des « entrepreneurs de la nuit » et son évolution[189] (voir Chapitre 6).

L'ensemble de ces entretiens – 96 en tout – est le résultat de diverses stratégies d'approches des acteurs, ainsi que d'un travail de réflexion mené en amont sur la pré-conception des catégories d'enquêtés et sur la question de l'anonymat : l'ensemble de ces paramètres qui déterminent les conditions dans lesquelles le corpus a été constitué et est restitué sont ici présentés.

[186] Il est arrivé plusieurs fois que les personnes avec qui j'avais rendez-vous se présentent avec un ami ou collègue.
[187] En raison de difficultés techniques liées à l'environnement sonore ou du refus de certains acteurs, seuls 64 entretiens ont été enregistrés.
[188] Voir Annexe 6.
[189] Voir Chapitre 6.

1) De la prise de contact à la rencontre : approcher les acteurs

Quels que soient les contextes dans lesquels se déroule l'enquête de terrain, la prise de contact n'est pas une démarche facile : elle suscite régulièrement incompréhension ou manque d'intérêt de la part des acteurs, allant jusqu'à une certaine méfiance qu'il est nécessaire d'enrayer. Afin de rencontrer un maximum de personnes, j'ai diversifié les modes de sollicitation qui sont au nombre de trois : le mode « direct », le mode « boule de neige », le mode « réseaux sociaux ».

L'approche directe concerne tous les acteurs qui ne m'ont pas été suggérés ou présentés par une personne intermédiaire, et représente un tiers des entretiens. Concrètement, il peut s'agir de personnes rencontrées de manière « fortuite », au cours de mes observations notamment, et que je revois par la suite, ou de professionnels (comme les barmen) que je suis allée rencontrer – en tant que consommatrice d'abord – avant de solliciter un rendez-vous et/ou demander un numéro de téléphone. Dans une moindre mesure, les rares personnes contactées par téléphone[190] entrent dans cette catégorie. Cette approche a été relativement efficace car elle impliquait une première interaction avant l'entretien : le fait d'avoir eu une ou plusieurs conversations, de savoir à quoi je ressemblais plaçait mes interlocuteurs dans une relation de confiance.

Le second mode d'approche (par effet « boule de neige ») est celui qui domine : il représente 61 % des entretiens. Il consiste à demander à ses interlocuteurs, à la fin d'un entretien, de nous présenter à d'autres acteurs que l'on pourrait interroger – et qui, à leur tour, pourraient faire de même. Au sein de mon corpus, il est possible de distinguer cinq personnes ressources qui ont joué un rôle déterminant sur le terrain. Je fréquentais régulièrement ces personnes qui ont manifesté un intérêt certain pour ma recherche, et au contact desquelles ma connaissance de la société libanaise s'est affinée[191]. Ces interlocuteurs privilégiés (deux noctambules, Sélim et Marwan, un patron de bar, Rami, un journaliste et ancien milicien, Youssef, et une Libanaise de 65 ans, Mona) m'ont ainsi présenté leurs amis, parents, collègues, favorisant un effet « boule de neige »[192] tout en me faisant prendre conscience que plus on appelle de la part d'une personne proche ou connue, plus on a de chances d'être pris en considération.

La méthode du « snowball » caractérise donc une manière efficace de rencontrer des acteurs, et reflète un mode de fonctionnement plus large et opérant au Liban, désigné sous le terme arabe de *wasta*. La *wasta* désigne un ensemble de relations – ou le réseau de connaissances – qu'un individu peut avoir avec des personnes influentes (hommes d'affaires, hommes politiques par exemple) et la manière que l'on a de les utiliser et de les exhiber[193]. Dans un retour réflexif sur ses pratiques de terrain à Beyrouth, la sociologue Caitlin Robinson suggère que la *wasta* peut

[190] Les numéros de téléphone des professionnels de la nuit sont parfois difficiles à obtenir et surtout figurent très rarement sur les sites internet.
[191] Certaines des conversations ont été écrites sur mes carnets de terrain.
[192] **«** Snowball sampling **is** a special nonprobability method used when the desired sample characteristic is rare. It may be extremely difficult or cost prohibitive to locate respondents in these situations. Snowball sampling relies on referrals from initial subjects to generate additional subjects. While this technique can dramatically lower search costs, it comes at the expense of introducing bias because the technique itself reduces the likelihood that the sample will represent a good cross section from the population ». Source : http://www.statpac.com/surveys/sampling.htm. Consulté le 20 janvier 2017.
[193] Les établissements nocturnes sont un espace privilégié d'usage et d'étalage de sa *wasta.*

s'appliquer à sa situation d'enquêtrice. En effet, elle s'aperçoit qu'au fur et à mesure de son ancrage à Beyrouth, sa propre *wasta* se développe : elle est constituée d'un cercle de personnes influentes et pertinentes sur son sujet de recherche, elle est renforcée par son origine canadienne (dans la mesure où la *wasta* est aussi une relation dynamique qui repose sur la possibilité, pour celui ou celle que l'on aide, de pouvoir nous retourner cette aide ultérieurement). Si la notion de *wasta* est de nouveau mobilisée dans les prochains chapitres pour comprendre une partie des relations entre les acteurs du champ, il faut souligner que la constitution et l'utilisation de la *wasta* pour une personne étrangère est non seulement possible mais qu'elle constitue une ressource sur le terrain.

La technique de la présentation indirecte a donné lieu au troisième mode d'approche – minoritaire – via les réseaux sociaux et notamment Facebook, qui a plus globalement représenté un outil de terrain non négligeable. En effet, l'utilisation de son « profil » pour entrer en contact avec des acteurs permet de rendre compte du nombre « d'amis » que l'on a en commun avec ce dernier, et de se présenter par message privé, laissant ainsi à la personne le temps de réflexion et de réponse – souvent positive – à mes sollicitations.

La question des modes d'approche se double de celle de la préparation en amont des entretiens. Celle-ci a reposé sur la mise au point de trois questionnaires de base, élaborés en fonction des trois principales catégories d'acteurs auxquels j'avais affaire[194]. Ces grilles d'entretiens[195] mêlent des questions précises (sur l'âge, la profession de la personne, l'ouverture de l'établissement nocturne par exemple), des questions concernant l'expérience nocturne (passée ou actuelle) de mes interlocuteurs, et des questions « d'opinion », qui sollicitent leur point de vue sur la vie nocturne en général et le rapport de la société libanaise à cette dernière.

Ces questionnaires – que j'ai fini par apprendre par cœur, afin de conférer à l'entretien une forme en apparence plus spontanée – ont ensuite fait l'objet d'une adaptation à chaque personne, et ne m'ont pas empêchée de conserver une forme de souplesse pendant l'échange : il m'était possible de rebondir sur certaines phrases ou de poser de nouvelles questions qui émergeaient dans l'instant. Prenant parfois l'allure de conversations, les entretiens que j'ai menés sont ainsi de nature semi-directive : suffisamment réguliers pour permettre une analyse globale du corpus, suffisamment ouverts pour laisser une liberté de réponse à la personne interrogée.

2) Un corpus d'entretiens divisé en quatre catégories d'acteurs

Les acteurs que j'ai rencontrés et qui figurent dans mon corpus d'entretien sont divisés en quatre catégories. La première regroupe les acteurs du champ nocturne, qui travaillent dans un établissement : patrons, gérants, barmen, serveurs, organisateurs d'évènements, mais aussi personnes chargées de la sécurité ou de l'entretien dans les établissements nocturnes. La caractéristique principale de cette catégorie est qu'elle est constituée uniquement d'hommes.

[194] La quatrième catégorie étant très hétérogène, chaque entretien a fait l'objet d'un questionnaire spécifique.
[195] Voir Annexe 6.

Cela ne veut pas dire que je n'ai pas rencontré de femmes qui travaillent dans le monde de la nuit, mais ces rencontres étaient des discussions informelles qui ne figurent pas dans le corpus d'entretien. Quoi qu'il en soit, cette remarque est symptomatique d'une division sexuée du travail nocturne: pour l'essentiel, les femmes sont serveuses ou chargées de l'entretien, très rarement derrière le bar ou les platines. L'un des acteurs de cette catégorie est aussi une « personne ressource », c'est-à-dire côtoyée régulièrement et qui a pu me fournir plusieurs contacts extrêmement utiles.

La deuxième catégorie est celle des noctambules : elle regroupe des Libanais âgés de 17 à 37 ans (au moment de l'entretien) qui fréquentent de manière assidue, régulière ou occasionnelle[196] les établissements nocturnes et qui ont partagé leurs pratiques et leurs points de vue. Dans cette catégorie, les femmes sont plus représentées sans que l'on atteigne un équilibre parfait (44% des enquêtés). Parmi ces entretiens, deux ont été effectués avec des « personnes ressources », ce qui n'a pas empêché bon nombre de conversations informelles avant ou après.

La troisième catégorie concerne les Libanais âgés de plus de cinquante ans que j'ai rencontrés afin qu'ils me racontent leurs expériences nocturnes passées : soit celles d'un Beyrouth pendant la guerre civile, soit celles datant d'avant 1975. Pour ces entretiens dont la composante biographique a été plus importante que dans les autres catégories, la méthode « boule de neige » a été largement employée, car il s'agit d'une tranche d'âge peu voire pas présente dans les établissements nocturnes qui ont constitué mon terrain ou sur les réseaux sociaux.

La quatrième catégorie, la moins représentée, regroupe les interlocuteurs qui ne sont pas – ou plus – des pratiquants de l'espace nocturne mais qui ont une connaissance et un recul concernant leur pays – y compris sa vie nocturne – très éclairant. L'objectif de ces entrevues était davantage compréhensif qu'informatif, même si certains ont pu me fournir des éléments factuels visant à mieux comprendre le contexte spatial d'émergence d'un quartier nocturne. A titre d'exemple, la rencontre avec un journaliste du quotidien *Al-Akhbar*, qui s'est mobilisé pendant de longues années contre les projets de reconstruction du centre-ville et plus globalement contre les entreprises de privatisation de l'espace urbain beyrouthin, m'a permis d'appréhender avec plus de précision la rue de l'Uruguay, un des principaux quartiers nocturnes[197]. Outre quelques journalistes, cette catégorie abrite des auteurs, des architectes, et deux membres d'une association de quartier.

Au cours de mes différents séjours, j'ai veillé à ce que chaque catégorie – et surtout les trois premières – comportent un nombre d'enquêtés qui soit suffisamment élevé pour permettre une représentativité (toujours relative), un recoupement d'informations (quand cela était possible) et une prise de hauteur générale pour mener ma réflexion. Si la catégorie 3 apparaît comme la plus représentée (Figure 9), c'est parce qu'elle concerne un aspect de mon étude pour lequel les personnes pouvant témoigner constituent la source principale, ne pouvant être complétée par des observations.

[196] Il est aussi intéressant de savoir, le cas échéant, pourquoi certaines personnes ne veulent ou ne peuvent fréquenter l'espace nocturne.
[197] Entretien 56, 30/03/2015.

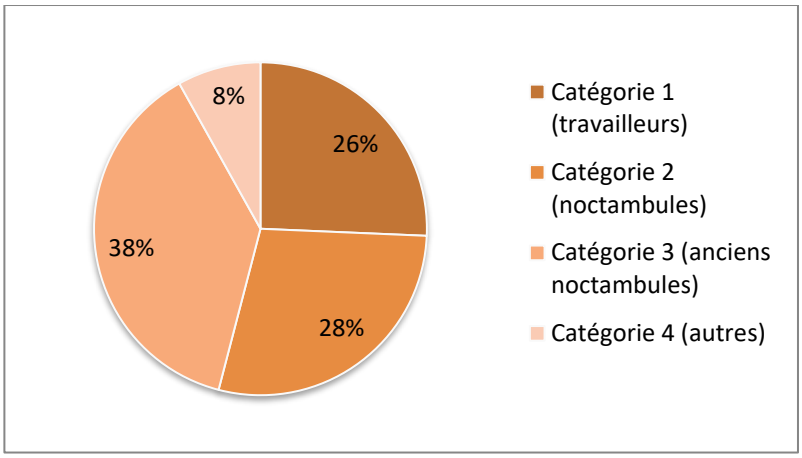


Figure 9 : Répartition des personnes interrogées en quatre catégories
Source : corpus d'entretiens, Annexe 5

Au final, ce corpus d'entretiens regroupe quatre catégories diverses dont trois principales ; il mêle des classes d'âge différentes, assume une visée à la fois informative et compréhensive (Morange et Schmoll 2016) ainsi que différents degrés de proximité avec les acteurs, auxquels répond un double régime d'anonymisation.

3) La question de l'anonymat

Dans la mesure où j'ai garanti l'anonymat à la quasi-totalité des personnes enquêtées et que certaines me l'ont demandé expressément, l'anonymisation des entretiens apparaît comme une nécessité déontologique. Cependant, en raison de l'importance des « personnes ressources » présentées plus haut dans la section, j'ai fait le choix d'un double régime d'anonymisation.

Les entretiens sont répertoriés par ordre chronologique et cités par un numéro auquel j'ajoute la date de l'entrevue. Le tableau de présentation du corpus (Annexe 6) apporte d'autres précisions (âge, sexe par exemple). Cette mention est faite dans le corps du texte toutes les fois où une de ces données a une incidence sur le raisonnement (par exemple, telle personne travaille dans tel quartier, ou telle catégorie d'établissement). L'anonymat est cependant imparfait, dans la mesure où le nom des bars et des boîtes de nuit demeure inchangé – pour des nécessités liées à la compréhension de mon propos – et que j'ai évolué dans un milieu où l'interconnaissance est très poussée. J'ai donc veillé, lorsque cela se présentait, à ne pas rendre trop explicites certaines mentions (de type « untel (anonymisé) », propriétaire de « tel bar très connu » depuis « telle année »).

Face au risque de désincarner la restitution de l'enquête, et au vu de la proximité établie avec les personnes ressources (qui sont au nombre de douze), le choix d'une numérotation ne pouvait convenir. Cela aurait par ailleurs alourdi la restitution et la lecture, notamment pour du discours indirect. Le second procédé d'anonymisation est donc celui du changement de prénom, qui ne

peut se faire sans une réflexion liée au contexte libanais. Le prénom d'une personne au Liban peut – tout comme le nom de famille, ou le village d'origine – révéler diverses informations sur son appartenance confessionnelle. Sans qu'elle soit l'objet réel de ma recherche, elle est une donnée incontournable à prendre en compte notamment dans la catégorie des « entrepreneurs de la nuit ». Ainsi, lorsque les prénoms sont « explicitement chrétiens » ou « explicitement musulmans », j'ai effectué la modification en fonction de ce paramètre – tout comme j'ai respecté la neutralité confessionnelle (qui est parfois un choix des parents) d'autres prénoms.

L'anonymisation des enquêtés va donc au-delà d'une simple opération technique, car elle pose la question de la dissociation ou non d'un discours et d'une identité sociale, du moins d'un certain nombre de données qui éclairent la compréhension des discours. Le choix des deux régimes et de la précision – quand cela s'avère nécessaire – de ces données permet donc de garantir la confidentialité, sans verser dans une restitution désincarnée.

La constitution progressive de ce corpus, dans l'optique de comprendre l'émergence et saisir les structures de l'espace nocturne a exigé, en amont, une multiplication des modes d'approches et en aval une réflexion sur le mode de restitution. Après la question de la restitution se pose celle de l'analyse et donc des procédés utilisés pour interpréter les résultats le plus rigoureusement possible.

B) L'analyse des entretiens ou la recherche de la rigueur

Qu'ils soient retranscrits d'après un enregistrement sonore ou d'après les notes prises durant l'échange, le corpus d'entretiens a vocation à devenir une donnée textuelle qu'il faut analyser dans son ensemble comme dans son détail. La taille du corpus et la diversité des acteurs a fait émerger le besoin d'outils de traitement de données qualitatives dont la rigueur, non chiffrable, est néanmoins un objectif. J'ai ainsi utilisé le logiciel Sonal[198], qui permet à la fois la construction et l'analyse d'un corpus. Je présenterai dans un premier temps ses fonctionnalités – Sonal permet l'organisation et la traçabilité du corpus – et dans un second temps ses usages : Sonal propose différents modes d'analyse et ceux retenus m'ont permis une circulation aisée parmi mes entretiens, une maîtrise de leur contenu et leur confrontation.

[198] Page web du logiciel : http://www.sonal-info.com/

1) Le corpus sous Sonal : créer, classer, coder

Conçu comme outil d'aide à la recherche qualitative, le logiciel Sonal permet une multitude d'utilisations parmi lesquelles la retranscription, le classement, l'encodage, l'analyse lexicométrique. Mon usage de Sonal comporte deux aspects : l'organisation et la gestion du corpus, puis son analyse par encodage et pondération.

Tout d'abord, Sonal s'utilise via l'ouverture d'un corpus dans lequel il faut ajouter ses enregistrements qui sont amenés à être retranscrits. Une des premières originalités du logiciel est qu'il permet de travailler (par encodage par exemple) directement sur la bande son, découpée en extraits à l'intérieur desquels sont ajoutées les retranscriptions. L'entretien devient donc un matériel audio-textuel divisé en différentes séquences afin de faciliter le traitement ultérieur.

À la retranscription – facilitée par la possibilité d'avoir le texte et la bande son dans une seule fenêtre – s'ajoute la gestion du corpus en tant que telle : il est possible d'ajouter différentes informations sur l'entretien qui sont celles présentées dans le tableau récapitulatif figurant en annexes. Les données ne sont pas différentes sous Sonal, mais l'éventail de ses usages, par la possibilité de mise à plat, est plus élargi : il est par exemple possible de faire une requête ou d'établir des liens entre une catégorie d'âge et un aspect thématique de l'entretien. Sonal permet surtout d'associer la retranscription et l'analyse à l'échelle de l'entretien – dont les traces sont enregistrées de trois manières : par l'encodage, par les mots-clés, et par la hiérarchisation des extraits.

L'encodage, aspect essentiel de l'étude, est thématique : chaque extrait correspond à une ou plusieurs catégories thématiques, lesquelles ont été fixées à mi-parcours, lorsque j'avais déjà retranscrit la moitié de mes entretiens. Il s'agissait alors d'adopter un raisonnement semi-inductif[199], qui a laissé les catégories émerger au fil de la lecture et de l'écoute des entretiens. Une fois les catégories (au nombre de quinze) définitivement fixées, elles ont été apposées – via un code couleur spécifique au logiciel – sur les bandes audio-textuelles, permettant ainsi un repérage de sujets particuliers à l'échelle de tout le corpus.

À l'encodage thématique s'ajoute la possibilité d'utiliser les mots-clés ou tags : chaque extrait peut en effet se voir attribuer un ou plusieurs tags, afin de le caractériser plus précisément. Ce second niveau d'étude des entretiens se pense en complément de l'encodage thématique auquel il permet d'ajouter plus de finesse : par exemple, les tags « 2005 », « 2006 » et « 2008 » font référence à des évènements précis, et permettent une mise en parallèle de divers entretiens qui mentionnent ces années, afin de comparer le vécu et le ressenti des acteurs. Les mots-clés peuvent aussi renvoyer à un établissement précis fréquenté par plusieurs personnes, et permettant une étude de cas à l'échelle d'un bar ou d'une boîte de nuit, existant actuellement ou par le passé[200].

Enfin, et à une échelle plus fine, la fonction de pondération qualitative permet de repérer les passages particulièrement intéressants ou illustratifs, et de les mettre en évidence via un

[199] Ma réflexion et mes choix quant à l'usage de Sonal doivent beaucoup à une séance de travail effectuée en janvier 2015 avec Mme Stéphanie Abrial, spécialiste des outils empiriques de la recherche, que je remercie ici.
[200] Voir Annexe 8.

grossissement des caractères (allant de +1 à +5). Cette hiérarchisation des propos, combinée à un repérage des catégories et une identification des extraits par un ou plusieurs mots-clés permettent d'avoir une maîtrise solide du corpus d'entretiens dans lequel il est aisé de naviguer. L'utilisation conjuguée de ces fonctions mène à un usage particulièrement adapté à l'hétérogénéité de mon corpus, à savoir l'analyse qualitative dite de synthèse.

2) Les niveaux d'analyse et les catégories retenus

Qu'il s'agisse d'une analyse par thématiques ou par mots-clés, deux niveaux de réflexion ont été adoptés : le premier est une synthèse par catégorie, le second est une réflexion à l'échelle de l'ensemble des catégories, incluant leur confrontation. Ces deux niveaux relèvent de l'analyse qualitative de synthèse, dans la mesure où ils prennent en compte plusieurs ou tous les entretiens du corpus et permettent d'orienter la réflexion globale.

L'analyse lexicométrique, autre outil qualitatif proposé par Sonal, et qui permet un décompte des mots les plus fréquemment utilisés dans tout ou partie (préalablement isolée, par exemple une synthèse thématique) n'a pas été retenue dans mon protocole méthodologique. Dans la mesure où la moitié de mes entretiens a été effectuée en anglais, une autre en français, et que mes interlocuteurs ont régulièrement employé des termes libanais – par habitude, ou par manque d'équivalent exact dans une autre langue – ce procédé perd de son sens.

L'analyse qualitative par thèmes est possible une fois que l'entretien découpé en extraits a été encodé, et que l'ensemble des entretiens[201] a été retranscrit. Partant de là, il est possible d'effectuer une requête par thème (exemple, le code thématique « fête ») : Sonal sélectionne et regroupe tous les extraits concernés par ce code. Le logiciel ne fait pas l'analyse – c'est le travail du chercheur – mais l'inventaire exhaustif, ce qui permet de n'oublier aucun aspect de la question. Ainsi, lorsque j'ai construit ma réflexion sur la manière dont la fête était conçue et perçue au Liban afin d'en proposer une conceptualisation, la relecture de tous les extraits a permis de dégager les notions d'intensité, de décision, de plaisir et de liminalité.

L'identification des catégories thématiques qui servent à l'encodage – à considérer donc, moins comme une preuve venant appuyer un raisonnement que comme l'itinéraire de réflexion – en appelle également à une analyse globale, c'est-à-dire prenant en compte toutes les catégories. Dit autrement, lister les catégories thématiques, les classer, évaluer leur poids permet de faire émerger les principaux axes de recherche de la thèse et de répondre aux questions émises dans les deux premiers chapitres de cette partie. Les catégories thématiques retenues sont donc agrégées en grandes entrées thématiques et présentées dans le tableau 1, avec les interrogations reprises.

En parallèle de l'analyse par thèmes, l'analyse par mots-clés permet de s'affranchir du mélange des différentes langues à l'intérieur du corpus, en regroupant sous un seul tag des termes

[201] Sonal peut également gérer des entretiens qui n'ont pas de bande son, ce qui m'a permis de prendre en compte les discussions qui n'ont pas pu être enregistrées.

équivalents. Comme pour les thématiques, il est possible de faire une requête par un ou plusieurs tags (requête qui s'opère hors catégorie thématique), mais en augmentant le degré de précision. Certains mots clés désignent une période de temps spécifique, un établissement, un quartier, émotions, ou encore l'actualité (comme le conflit syrien). Quel que soit le terme, les mots-clés sont à comprendre comme « quand les acteurs parlent de » et non pas comme « le discours relève de telle situation » (ce qui explique par exemple l'importance relative du tag « post-conflit » qui pourtant est une entrée thématique majeure)[202].

C'est donc bien dans la combinaison de divers procédés d'analyse, de synthèse et de requête que réside l'intérêt de Sonal : l'utilisation des mots-clés seuls n'est pas suffisante. Ainsi, les entretiens menés ont sollicité les savoirs et les souvenirs des Beyrouthins afin de comprendre les logiques qui sous-tendent la naissance, l'évolution, et la tenue de la vie nocturne à Beyrouth, ainsi que sa portée idéelle et politique. Le corpus constitué a fait l'objet d'une exploitation minutieuse qui a mêlé différents modes d'identification du discours – en respectant des principes orientés vers l'induction – avant de procéder à différents niveaux d'analyse, par catégorie puis de manière plus transversale, qui en tout état de cause ne peuvent s'affranchir d'une connaissance et d'un recul suffisant sur ses données.

[202] Au-delà des requêtes par mot-clé, Sonal est en mesure de représenter l'importance de chaque tag en jouant sur la police, au sein d'un nuage de mots présenté en Annexe 9.

Grande entrée thématique	Thématique (sous Sonal)	Questionnements de recherche
Temporalités	• Avant 1975 • Guerre Civile • Années 1990 • Saisonnalité	Permet une approche diachronique et séquentielle du monde de la nuit, tout en pensant ses mutations spatiales récentes, sur une échelle allant de plusieurs années à quelques semaines
Nightscape	• Nuit • Fête • Spatialités • Organisation Générale • Marketing urbain • Ambiance	Regroupe tout ce qui a trait à l'univers des bars et des boîtes de nuit comme champ – notamment un secteur économique – et monde : les quartiers, le fonctionnement d'un établissement, l'identification et les représentations de la nuit et de la fête
Pratiques et portée	• Consommation (Alcool/Drogue) • Transgression/Norme • Genre/ Sexualité • Interconnaissance • Pratiques et performance • Post-conflit et politique	L'ensemble des questions liées à l'art de la présence dans les espaces de nuit, elles-mêmes structurées par l'articulation entre vie nocturne et ville post-conflit en termes de pratiques et de principes (ethos), de politique, d'aspirations et de transgressions
Contexte	• Données biographiques • Discours sur Beyrouth • Discours sur le Liban • Hors champ d'études[203]	Catégories qui permettent une augmentation de la compréhension du sujet et du contexte libanais : il laisse une place aux parcours et aux opinions individuelles et permet de mesurer davantage les complexités d'une société.

Tableau 1 : les catégories thématiques utilisées sous Sonal

Source : Corpus Sonal

[203] Il s'agit des interruptions, ou des « digressions », qui ne sont pas en lien, même lointain, avec mes questions.

C) Traces du passé et de l'instant : la place des sources écrites

Si les observations compilées dans les carnets de terrain et les entretiens constitués en corpus représentent les deux grands ensembles de données récoltées sur le terrain, la nécessité de comprendre l'histoire de la vie nocturne et les mutations de ses représentations jusqu'à aujourd'hui a suscité l'emploi d'un troisième procédé de récolte des données. Il s'agit de la lecture des sources écrites, essentiellement d'articles de journaux papiers parus ces dernières décennies, mais aussi – à la faveur du développement des nouvelles technologies de l'information et de la communication, l'utilisation des sources numériques, par nature dynamiques et en constante évolution.

1) Traces du passé : les archives de journaux libanais

Afin de compléter mon étude sur l'histoire de la vie nocturne à Beyrouth et de pouvoir illustrer certains discours, j'ai effectué un travail non exhaustif de recherches au sein des archives de différents quotidiens et surtout d'hebdomadaires libanais. Le choix de la presse écrite a été guidé par la difficulté que représente l'accès aux archives d'une manière générale[204] et par la plus grande pertinence de ce type de sources quant à mes requêtes : elle contient des reportages, des billets d'humeur ou des photographies qui permettent d'avoir un bon aperçu de l'évolution du *nightscape* beyrouthin à travers le temps.

Les deux lectures principales ont été celles des magazines *Revue du Liban*[205] et *Magazine*[206], des hebdomadaires qui, s'ils s'adressaient – et s'adressent encore – à un public assez homogène sur les plans socio-économique et confessionnel, proposaient un format et des sujets adaptés à mes requêtes. J'ai ainsi récolté et compilé un certain nombre d'informations concernant les établissements nocturnes, la naissance de nouveaux quartiers de nuit – essentiellement Hamra – des reportages sur des sujets proches (comme la drogue ou la prostitution) ainsi que des illustrations (photographies, publicités).

De manière plus fragmentée, j'ai consulté quelques archives de *L'Orient* puis de *L'Orient Le jour*[207]: le quotidien avait publié à l'occasion de ses 90 ans, essentiellement sur internet, d'anciens articles et d'anciennes photographies auxquelles j'ai pu accéder sans difficulté. Afin de compléter mon approche chronologique, la lecture de quelques numéros de la revue *L'Orient Express*[208] a

[204] Au-delà du constat de la rareté des archives au Liban se pose la question de leur accès, laquelle est souvent liée au statut personnel de chacun (France P., 2017, « Ethnographier les archives », document de travail personnel).
[205] Consultée à la Bibliothèque Orientale, exemplaires parus entre 1955 et 1983 (avec environ une moitié des exemplaires indisponibles ou en mauvais état).
[206] Consulté avec autorisation aux archives de la revue, exemplaires parus entre 1957 et 1987.
[207] Le journal tel qu'il existe aujourd'hui est le résultat de la fusion en 1971 entre *L'Orient* et *Le Jour*.
[208] Magazine paru entre 1995et 1998, fondé et dirigé par Samir Kassir

représenté une approche critique supplémentaire sur le Liban des années 1960[209], mais également des informations précieuses sur la vie nocturne des années 1990.

Mon passage à la Fondation Arabe pour l'Image a été fructueux : j'y ai obtenu le droit de copier certaines images, au sein de compilations annuelles de journaux – compilations dans lesquelles figuraient aussi des bribes d'informations chiffrées souvent difficiles à trouver : le nombre de night-clubs, des informations sur la réglementation (ouvertures, musiques interdites). Ce travail de récolte et de brassage a enfin été complété par une vidéo d'archives figurant sur le site de la Radio Télévision Suisse et datant de 1982[210] – elle porte notamment sur la vie nocturne au Liban pendant la guerre civile – et par la lecture d'un ouvrage se présentant comme une compilation d'images d'origine essentiellement privées, regroupées et publiées sous le titre *Les Libanais et la vie au Liban de l'Indépendance à la guerre.*

L'exploitation des données issues de ces archives de journaux ou audiovisuelles a été effectuée de différentes manières :

- Analyse d'images (scènes nocturnes, intérieurs d'établissements, publicités)
- Analyse de reportages consacrés à la vie nocturne (les informations extraites des articles sont alors croisées avec celles issues des entretiens)
- Constitution d'une base de données – complétée avec les entretiens – répertoriant les établissements nocturnes du Beyrouth d'avant et de pendant la guerre, laquelle a donné lieu à une exploitation cartographique.

Les résultats de ce travail sont présentés dans le chapitre suivant ; ils proviennent d'un recoupement d'informations entre les sources écrites, les illustrations et les entretiens effectués avec les acteurs de la catégorie 3 (celle des « anciens noctambules »). De manière désordonnée, cette analyse permet d'envisager l'apparition de nouvelles pratiques – liées à l'alcool par exemple -, l'importance des différents quartiers de nuits (Zeytouneh, la rue de Phénicie, Hamra, Ras Beyrouth), la présence d'effets de saison. Elle est également à l'origine d'un répertoire d'établissements nocturnes ayant ouvert avant 1975, puis pendant la guerre civile[211], permettant la constitution d'une base de données – incomplète – mais cartographiable.

2) La question des sources numériques

L'appellation « sources numériques » concerne toutes les informations relatives à mon sujet, écrites et publiées sur internet. Contrairement aux archives de journaux, la question de la surabondance d'informations se pose. Il s'opère en effet, sur la question de la vie nocturne à Beyrouth, une profusion de données incluant les annonces de soirée ou les commentaires en aval, les informations annonçant l'ouverture d'un nouvel établissement nocturne, des reportages sur la

[209] Période pendant laquelle les problèmes sociaux et politiques étaient nombreux, invalidant au moins en partie la vision d'un « âge d'or » pour le Liban d'avant 1975.
[210] « Le quotidien de misère » http://www.rts.ch/archives/tv/information/3461692-le-quotidien-de-misere.html, consulté le 28/03/2015.
[211] Inventaire d'établissements mentionnés dans les entretiens, les articles de journaux ou les publicités.

vie nocturne en général, des témoignages de noctambules libanais se prononçant sur un lieu précis ou sur leur propre expérimentation du *nightscape*. Par ailleurs, le web n'est pas uniquement un espace duquel on peut extraire des données factuelles, c'est aussi un champ d'interactions, éventuellement de débats, et, dans mon cas précis, un moyen de rencontrer des acteurs.

Afin d'éviter un égarement presque certain, j'ai rapidement choisi de limiter les sources numériques à quelques sites ou pages, chaque type de source numérique ayant un ou plusieurs avantages :

- Les blogs permettent une prise de position de la part des noctambules, éventuellement sous couvert d'anonymat. Les publications sont donc essentiellement des discours à valeur d'opinion. Ceux qui ont été régulièrement suivis sont au nombre de cinq : Ginosblog, Blogbaladi, Sleeplessbeirut, Beirutreport, Guymeetsworld consultés régulièrement.
- Les sites internet qui répertorient les évènements de la semaine et publient des reportages le lendemain des soirées: ils permettent donc de guider mon observation (répondant partiellement aux questions « Que se passe-t-il ce soir? Que s'est-il passé hier soir ? »). Les sites consultés sont : Beirutnightlife, Beiruting, Beirutsyndrome.
- Le réseau Facebook a eu plusieurs usages : rencontre de noctambules et suivi de leur agenda nocturne, prise de contact avec les établissements et renseignements sur leurs propres évènements, analyse des « pages event », pour les soirées organisées et pour les publications des participants en aval. (par exemple : PC Party, CU NXT SAT, Gutter, the Garten, Stereo Night Club, Grand Factory, Forestronika Crew). C'est un réseau que j'ai surveillé de près et dans lequel j'étais moi-même actrice, inscrite comme participant aux évènements par exemple.

Les données récoltées au fil des mois ont orienté mes observations sur le terrain et ont permis, lorsque je n'étais pas au Liban, de me mettre à jour vis-à-vis d'un paysage nocturne changeant. Les commentaires des acteurs de la vie nocturnes ont été analysés en complément des entretiens formels et des conversations informelles. Enfin, sur les blogs et les réseaux sociaux circulent une grande quantité d'images : photographies de soirées, publicités, affiches. Certaines d'entre elles, publiées par les établissements, ont été reproduites et analysées dans cette thèse.

Au vu de la diversité des sources d'information – notamment les sources numériques – et malgré une limitation en amont de ces dernières, l'attitude qui consiste à faire feu de tout bois a été la mienne tout au long de mes séjours de terrain. L'éclectisme des modes de récolte de données permet ainsi de saisir de la meilleure façon possible les multiples aspects de la vie nocturne à Beyrouth. L'intérêt de l'approche qualitative qui est la mienne réside essentiellement dans la combinaison et la confrontation des données (Olivier de Sardan 1995 et 2008). Si ce recoupement permet d'obtenir divers résultats présentés dans la deuxième partie de la thèse, la question de leur représentation cartographique se pose, au sein d'une réflexion plus vaste sur la recherche d'un objet mouvant, dans un contexte spatial instable.

IV) L'éphémère et le mouvant : représenter les changements

Au cours d'une soirée passée à Badaro en novembre 2015, j'ai rencontré, dans l'un des bars où j'avais l'habitude de faire des observations, une française habituée de Beyrouth et qui s'intéressait aux raisons de ma présence dans cette ville. En apprenant mon sujet de thèse, elle s'est exclamée :

« Mais… Comment tu fais ? Je veux dire, c'est impossible, ici ! On part six mois, on revient, tout a changé, les bars qu'on fréquentait tous les jours sont passés de mode, il y en a vingt nouveaux, il faut tout réapprendre ! »[212].

Sans le savoir, cette femme avait souligné ce qui représentait le défi méthodologique majeur de ma thèse : étudier les orientations générales d'un objet géographique peu stable dans l'espace et dans le temps. En effet, toute récolte de données sur la vie nocturne de Beyrouth s'effectue au risque de l'obsolescence, à plus forte raison lorsqu'il s'agit de répertorier les bars et les boîtes de nuit. Par ailleurs, les établissements faisant partie du *nightscape* tel qu'il a été défini sont plus de deux cents : il est difficile d'avoir une connaissance et une pratique approfondie de chaque lieu. Je reviens donc dans un premier temps sur les choix vis-à-vis du protocole de recension.

A) Un décompte périssable pour penser l'espace : la recension des établissements nocturnes

Afin de diversifier mes procédés de récolte des données et de concevoir la représentation cartographique de mon sujet d'étude, j'ai construit une base de données répertoriant les différents établissements nocturnes et renseigné un certain nombre de critères sur chacun d'entre eux. Si cette entreprise s'est heurtée à la rareté des données statistiques et au rythme soutenu d'ouvertures et de fermetures, il a pourtant été possible de la mener à bien, tout comme il m'est possible de rendre compte, pour chaque établissement, de la « dose » de terrain que j'y ai mise, à savoir, le nombre d'observations et les éventuels entretiens en lien avec le lieu. L'ensemble de ces démarches résulte du choix de privilégier la représentativité à l'exhaustivité.

La recension constitue le quatrième procédé de récolte des données identifié et explicité par Olivier de Sardan (2008). Il consiste, via le comptage ou l'inventaire, en la production de données en un nombre fini. Rapporté à mon terrain d'études, il s'agit donc de dénombrer, localiser et renseigner les établissements nocturnes inclus dans le *nightscape* beyrouthin. Afin de mener à bien cette recension, qui a par ailleurs permis d'ajouter une part quantitative à une démarche

[212] Notes de terrain, 2 novembre 2015.

essentiellement qualitative, il a fallu mettre au point en amont un procédé adapté à mes différentes contraintes.

La constitution de la base de données sur les établissements nocturnes a exigé un relevé de terrain manuel, établi par mes soins. Ce relevé a été effectué en mai 2015, ce qui signifie que j'avais déjà effectué différents entretiens et observations me permettant d'identifier les besoins et de définir les catégories à renseigner.

Ces variables sont au nombre de dix, elles ont pour but de répondre (quand cela a été possible) aux dix questions suivantes :

1. À quelle catégorie appartient l'établissement ?[213]
2. Dans quel quartier se trouve l'établissement ?
3. L'établissement est-il ouvert en journée, ou uniquement le soir et la nuit ?
4. L'établissement est-il ouvert toute l'année, ou uniquement pendant la saison d'été ?
5. Est-ce que l'établissement était déjà ouvert avant 1975 ou pendant la guerre civile ?
6. Quel est le niveau de connaissance empirique de l'établissement ?
7. Est-ce que l'établissement relève d'un groupe ou d'un acteur qui en possède d'autres ?
8. Est-ce que l'établissement se revendique ou est reconnu par les noctambules comme accueillant vis-à-vis de la clientèle LGBTQ ?
9. Est-ce que l'établissement a fermé six mois après le relevé de terrain ?
10. L'établissement est-il revendiqué comme étant « alternatif » par ses employés ou sa clientèle ?

En dépit de cette préconception adaptée aux besoins du raisonnement et aux contraintes du terrain, la base de données constituée présente quelques imperfections. La première est liée à l'absence de renseignements dans certains cas, notamment pour les établissements que je n'ai que peu (ou pas) fréquentés pendant mes périodes de terrain. La seconde provient du caractère périssable de ce genre de recension, qui représente le comptage des établissements à un instant précis. La question 9 (« Est-ce que l'établissement a fermé six mois après le relevé de terrain ? ») permet de rectifier partiellement ce défaut. Six mois après ce relevé, j'ai effectué un second comptage afin de préciser si les établissements recensés étaient toujours ouverts. Un certain nombre d'entre eux avaient effectivement fermé, quand d'autres – dix établissements – étaient apparus. La recension finale représente donc les établissements de Beyrouth opérant en mai 2015, auxquels s'ajoutent les établissements ouverts uniquement l'été (à partir du mois de juin) et qui sont au nombre de huit, ainsi que les établissements ayant vu le jour dans les six mois après recension, au nombre de 10. Je considère cependant que ce gonflement (au demeurant mineur sur un total de 212 établissements) n'a pas d'incidence sur les phénomènes géographiques observables à l'échelle de toute la ville, plus particulièrement celui de la concentration spatiale. En revanche, il permet d'évaluer, surtout à l'échelle des quartiers, les processus d'expansion ou de rétraction. À ce propos, il apparaît que la plupart des ouvertures ont eu lieu dans le quartier de Badaro.

[213] Cette question est issue de l'élaboration d'une catégorisation conçue en amont et dans laquelle j'identifie quatre types d'établissements. Pour le détail des critères, voir Chapitre 5.

Ces choix ont permis de compléter mon corpus de données en y ajoutant un décompte systématique, et le renseignement de différentes catégories qu'il est possible de croiser, de confronter. L'apport d'indicateurs quantitatifs est donc un moyen supplémentaire de nourrir mon raisonnement, tout en prenant de la distance par rapport à mes observations ethnographiques ou au discours des acteurs (Olivier de Sardan 1995). Enfin, la conception en amont du dispositif de mesure et des catégories retenues constitue, à mon sens, une confrontation supplémentaire au terrain. Si compter les bars et les boîtes de nuit à Beyrouth demeure de l'ordre du faisable, il est en revanche impossible d'avoir un degré de connaissances approfondi et qui soit le même sur plus de 200 établissements.

Dans la mesure où il n'est pas possible d'étudier tous les cas – ici, toutes les soirées ou tous les établissements nocturnes – il est nécessaire de trouver un équilibre satisfaisant entre une bonne connaissance générale et une étude approfondie de certains exemples. L'échantillonnage, qui revient à se limiter à quelques cas généralisables à l'ensemble de l'objet d'étude, renvoie selon Becker (2002) à la figure littéraire de la synecdoque, dans la mesure où la démarche revient à désigner une partie pour se référer au tout. Ce procédé présente l'avantage de pouvoir connaître dans le détail le fonctionnement d'un nombre réduit de cas. Transposé à mon sujet d'études, on peut par exemple dire que le fait d'avoir travaillé dans un établissement nocturne m'a permis d'identifier les mécanismes internes de fonctionnement – par exemple, la hiérarchie et les rapports de force entre les employés -, de repérer les « habitués » et de distinguer leur comportement, différent de celui des clients « irréguliers ». Enfin, j'ai pu m'apercevoir de certaines pratiques indécelables dans le cas de l'observation directe, notamment les moyens détournés par lesquels les employés refusaient un certain type de clientèle tout en conservant une image d'ouverture.

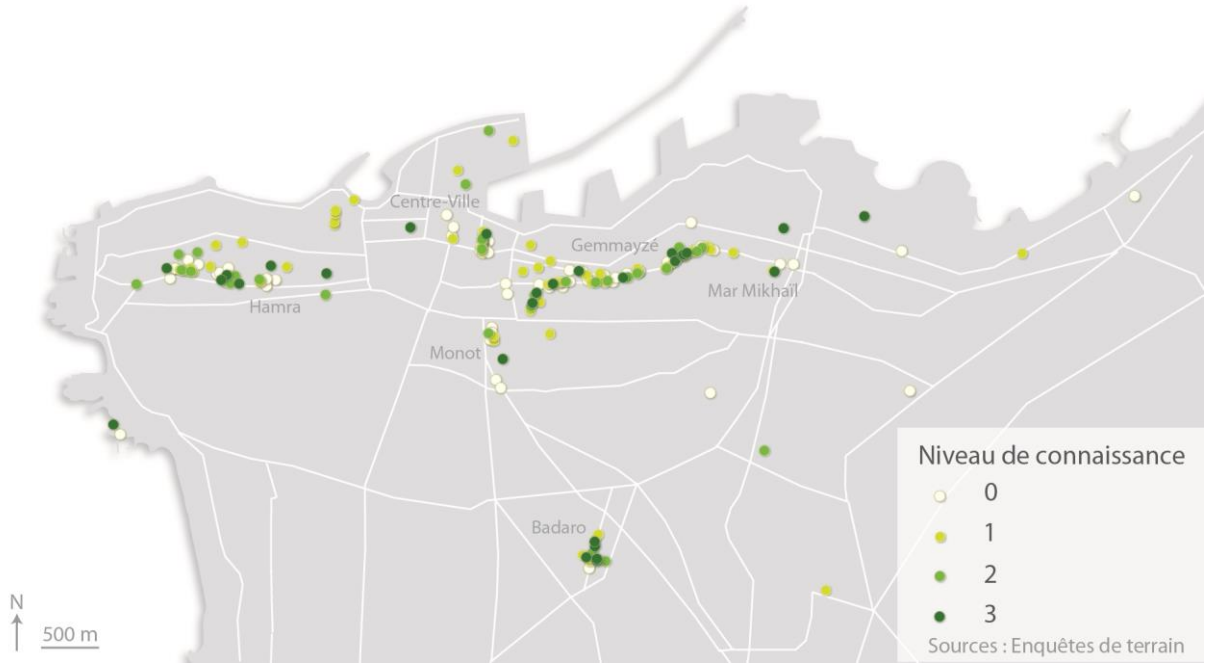
Pour autant, les risques de l'échantillonnage ou de la synecdoque peuvent être nombreux, à commencer par celui de la représentativité. S'il est illusoire de penser qu'un cas pourrait être parfaitement représentatif de l'ensemble de l'étude, à l'inverse, une partie ne désigne que rarement le tout, même si elle permet de souligner un aspect précis. Par exemple, choisir de se concentrer sur un bar présentant des caractéristiques « alternatives » (dans la musique, les consommations, l'organisation générale) permet de bien rendre compte d'une tendance réelle au sein du paysage nocturne, mais ne doit pas faire oublier qu'une bonne partie des établissements ne peut en aucun cas se voir attribuer ce qualificatif.

Afin de pouvoir rendre compte de la diversité du paysage nocturne, de ses ambivalences et ses contradictions – qui font, somme toute, partie de « l'ordinaire » des recherches de terrain (Olivier de Sardan 2008) -, je me suis placée à mi-chemin entre la vision d'ensemble et l'échantillonnage approfondi. J'ai donc distingué quatre niveaux de connaissance empirique, ou degrés d'ancrage, des établissements nocturnes, qui sont répertoriés dans la base de données (Annexe 7).

- le « niveau zéro » désigne un degré de connaissance qui se limite à la recension de l'établissement et le renseignement, lorsque c'était possible, des différentes catégories. Dans ces établissements, je n'ai pas effectué d'observations ni eu d'entretiens avec des employés ou des clients.

- le « niveau un » renvoie à une connaissance assez sommaire : il s'agit des établissements dans lesquels je me suis rendue de manière occasionnelle, seule ou avec un groupe de beyrouthins. Je dispose, pour ces bars ou ces boîtes, d'informations concernant la gamme de prix, l'ambiance générale, le type de clientèle, éventuellement le type de musique.
- le « niveau deux » concerne deux types d'établissements. En premier lieu, il s'agit de ceux que j'ai fréquentés à plusieurs reprises, de manière plus ou moins régulière, mais au sein desquels j'ai mené des observations directes ou participantes. En second lieu, il faut ajouter les bars ou les boîtes qui ont fait l'objet d'un entretien soit avec un employé, soit avec le patron, soit avec un ou plusieurs clients habitués.
- le « niveau trois » représente la combinaison d'une fréquentation régulière, d'observations approfondies et d'entretiens (ou conversations) avec les employés ou les patrons. Au sein de ces bars ou de ces boîtes, j'étais considérée comme une habituée et m'y sentais moi-même plus à l'aise la plupart du temps. J'y recroisais souvent les mêmes clients, et je dispose pour chacun de ces lieux un nombre satisfaisant d'informations (sur l'ouverture, le fonctionnement interne, les relations avec le voisinage, etc).

En somme, plus de la moitié (62 %) des bars et des boîtes de nuit ont été soumis à des enquêtes, et 27 établissements font l'objet d'une connaissance approfondie : ce nombre permet d'envisager la diversité des situations et des modes de fonctionnement, tout en minimisant le risque d'une généralisation abusive des propos et des conclusions. Cette répartition des établissements selon le niveau d'informations dont je dispose à leur encontre fait l'objet d'une répartition équilibrée dans l'espace, comme le montre la Carte 7 : répartition des établissements nocturnes selon le degré d'ancrage



Carte 7 : répartition des établissements nocturnes selon le degré d'ancrage

Cette carte permet d'affirmer que les niveaux de connaissances les plus élevés sont représentés dans chaque quartier nocturne. Au final, le choix du dosage de l'investissement ethnographique en fonction des établissements et des quartiers permet de conclure à une pratique de terrain qui cherche à minimiser le risque de la généralisation d'une part, ou de l'échantillonnage trop peu représentatif d'autre part.

Le procédé de recension qui a été le mien possède plusieurs rôles. En premier lieu, il renseigne sur le nombre de bars et sur certains attributs, qui peuvent faire l'objet de confrontations comme de représentations cartographiques. En deuxième lieu, il permet de présenter le choix de l'ancrage multiple et à différents niveaux, plus adapté à un objet d'études diversifié et mouvant. Enfin, et surtout, il présente une occasion supplémentaire de réfléchir à l'adaptation des procédés de récolte à la fois aux contraintes du terrain et aux besoins de l'enquête : l'objectif n'est ni l'exhaustivité, ni la fidélité, mais la représentativité et la faisabilité.

B) L'espace à travers le temps : contingences du terrain

La réflexion sur le changement gagne, à Beyrouth, à être incorporée à un questionnement plus vaste sur les variations d'ordres politiques, économiques, sociaux, urbains, mais aussi affectifs et sécuritaires, qui ont influencé ma manière de faire du terrain, et mon rapport à ce dernier. Il s'agit donc de considérer la contingence comme une donnée instable du terrain.

Dans le chapitre précédent, la réflexion sur la situation post-conflit au Liban a permis de faire état des différents troubles politiques et géopolitique dont les impacts sont mesurables sur une période de cinq à six ans : instabilité gouvernementale et vacance de la présidence pendant plus de deux ans et demi, grave crise des déchets survenue à l'été 2015 entraînant une nouvelle vague de manifestations, multiplication des attentats et des violences sur différentes parties du territoire (voir Carte 5 : répartition des violences politiques au Liban entre 2005 et 2014 Si les affrontements et les épisodes violents sont la manifestation de tensions et d'oppositions qui existaient avant 2011, il est évident que la guerre en Syrie et les conflits dans la région ont exacerbé les troubles et les dissensions.

D'un point de vue d'abord pragmatique, le conflit syrien et l'arrivée de près d'un million et demi de personnes fuyant les combats a contribué à fragiliser davantage un équilibre précaire au Liban : le système économique apparaît aujourd'hui à bout de souffle, peu soutenable et très inégalitaire (Dewailly 2016). Cela se traduit par une hausse importante du chômage et une inflation, entraînant une baisse significative du pouvoir d'achat qui se répercute, entre autres, sur le chiffre d'affaires des établissements nocturnes.

En raison des tensions géopolitiques au Proche et Moyen-Orient, et dans le cas libanais, des attaques et affrontements localisés mais récurrents, l'activité touristique a connu ces dernières années un ralentissement significatif, qui concerne à la fois la clientèle – très solvable – des pays

du Golfe et celle des pays européens et des Etats-Unis. Là encore, l'impact sur l'activité nocturne a été clairement perçu par les acteurs du monde de la nuit. Si les bénéfices des bars et des boîtes de nuit diminuent, si les clubs estivaux les plus réputés ouvrent moins les soirs de semaine, cela donne surtout à voir une vie nocturne plus libanaise dans sa fréquentation, ce qui peut, à titre d'hypothèse, entrainer de nouveaux rapports à la ville de nuit.

Ces mutations d'ordre qualitatif sont liées à la question des réfugiés d'une autre manière : ces dernières années, de nombreux artistes, musiciens et chanteurs syriens ont – en plus des artistes palestiniens et irakiens – intégré le milieu nocturne. Certains bars, créés ou réappropriés, sont aujourd'hui des repères pour les opposants au régime qui croisent de jeunes beyrouthins. Côté libanais justement, la société civile se mobilise, y compris au travers des espaces de nuit : levées de fonds organisées dans des bars, débats, collectes, apparaissent comme les prémices d'une vie nocturne qui cherche à se réinventer, et émettre l'idée d'une autre possibilité de ville (Leroy 2010).

La contingence modifie donc le terrain d'enquête, et pose de nouveau la question du « faire avec ». Au-delà des répercussions économiques, sociales et politiques, le conflit et la présence de réfugiés implique de devenir le témoin passif de situations. Témoin passif, mais qui continue d'être présente pour mener une recherche focalisée sur un autre sujet, réitérant le choix d' « essayer de comprendre et d'expliquer » (Houssay-Holzschuch 2008) ce que l'on s'est attaché à étudier. Ce qui change ici, c'est que le choix devient plus coûteux. Si du terrain « on n'en sort pas indemne » (Agier 2004) c'est que l'expérience ne se résume pas à étudier l'homme en société, proche ou loin de nous : elle interroge et pousse dans ses retranchements notre propre part d'humain.

Conclusion de chapitre

L'enjeu de ce troisième chapitre était d'exposer les choix méthodologiques imposés par un terrain exigeant. Il a donc fallu revenir sur les conditions de possibilité dans lesquelles l'enquête a été effectuée et qui ont contribué à la délimitation du terrain comme « portion d'espace ». Ensuite, le protocole de recueil des données et leur traitement au sein d'un corpus construit a été explicité. L'étude de la vie nocturne, qui porte des enjeux et présente des contraintes qui lui sont propres – verrouillant parfois l'accès à certaines informations ou à certains espaces -, appelle à la combinaison de différents procédés de récolte qui définissent la « politique du terrain » (Olivier de Sardan 2008). Cette politique implique d'effectuer des observations à différents niveaux, de mener des entretiens avec différents types d'acteurs, de recenser les établissements qui constituent le *nightscape* beyrouthin, et enfin, de consacrer du temps à la lecture des sources écrites et numériques. Si les entretiens et les observations représentent une part majeure du corpus final de données, la multiplication des outils sur le terrain et le recoupement des informations permettent d'identifier les tendances générales ainsi que les contradictions et les cas particuliers. L'association des quatre procédés a été guidée par les besoins de la recherche. Pour connaitre le monde de la nuit, il a fallu *y* être – l'observer – et *en* être – le pratiquer. Pour comprendre ses structures et son substrat idéel, il a fallu écouter ses acteurs, solliciter leurs expériences et leurs

souvenirs. Enfin, pour saisir son ampleur et ses changements, il a fallu l'évaluer par une opération de comptage systématique. Le chapitre a aussi permis de rendre compte des défis induits par différents biais : la positionnalité et le changement qui touchent l'objet de la recherche et son contexte. Ces problématiques invitent à une adaptation des attitudes et des procédés de récolte, notamment la recension et le dosage des investissements ethnographiques. Enfin, elles renouvellent le constat qu'il n'est pas, *a priori*, de « bonne distance » (Vieillard-Baron et Hugonie 2007) vis-à-vis du réel que l'on observe : la proximité *sur le terrain*, comme la distance prise *par rapport au terrain*, gagnent à être envisagées non comme des attitudes contraires mais comme deux attitudes qui encadrent la démarche de récolte des données *in situ* et entre lesquelles le chercheur élabore son cheminement d'enquête dans une configuration résolument instable.

Chapitre 4. Beyrouth la nuit : une géographie qui a une histoire

Introduction de chapitre

La vie nocturne de Beyrouth est un phénomène spatial ancien. Ses prémices apparaissent à la fin du XIX^{e} siècle, alors que les fonctions résidentielles et administratives viennent s'ajouter à la vocation portuaire de la ville. Reflet de la modernité des modes de vie, le *nightscape* a alterné au fil des décennies des phases d'expansion et de repli, évoluant conjointement aux différents troubles qu'a connu le pays. Cette évolution est l'objet du chapitre : il s'agit de considérer la dimension historique de la vie nocturne à Beyrouth en s'intéressant à ses mutations spatiales, à ses acteurs professionnels ou noctambules, et à l'évolution de leurs pratiques depuis le début des années 1920 jusqu'à la fin des années 1990. Une perspective diachronique permet de montrer comment le champ s'est progressivement constitué, d'appréhender l'émergence d'un nouveau groupe social – le monde de la nuit – et d'analyser le processus de construction d'un discours libanais sur la vie nocturne : elle devient en effet dès les années 1950 un sujet d'opinion qui évolue au gré des perturbations. Un chapitre historique représente par ailleurs l'occasion d'évaluer l'impact de la guerre civile sur l'univers nocturne, qu'il s'agisse des espaces, de l'activité économique ou des pratiques festives. Cela aide à identifier ce qui dans l'actuel *nightscape* relève d'héritages spatiaux et discursifs, qu'ils se rattachent à l'immédiat avant-guerre ou à la guerre civile. S'appuyant sur les entretiens effectués avec d'anciens noctambules et sur l'analyse des différentes sources sur le passé nocturne de Beyrouth, le chapitre est organisé de manière chronologique et séquentielle. Il analyse en premier lieu l'émergence et l'expansion du *nightscape* beyrouthin jusqu'à la veille de la guerre civile. Il est ensuite consacré à l'éclatement des spatialités et des sociabilités de nuit pendant la guerre civile libanaise : la vie nocturne fait alors preuve de nombreuses discontinuités, et son fonctionnement est soumis à un nouvel ordre urbain introduit par le système milicien. Enfin, le chapitre considère les années 1990 comme la période de la recomposition, pendant laquelle les loisirs nocturnes reconquièrent progressivement les espaces urbains centraux et apparaissent comme une modalité du « re-vivre ensemble » qui reflète tant les aspirations que les inquiétudes d'une jeunesse au sortir de la guerre.

I) La fabrique de la ville nocturne : le « Beirut by night » d'avant 1975

Cette première partie de chapitre étudie l'émergence et l'expansion de la vie nocturne à la fois comme un secteur économique qui se structure progressivement, comme une nouvelle temporalité investie par les loisirs et les plaisirs urbains et comme un processus spatial qui donne à voir la naissance des premiers quartiers de nuit. À la veille de la guerre civile, la capitale libanaise compte plusieurs centaines de bars, de boîtes de nuit et de cabarets dont certains noms ont perduré dans la mémoire collective. Des années 1920 au milieu des années 1970, l'évolution du *nightscape*, est indissociable d'une forte croissance démographique et – bien qu'inégalement répartie – économique, ainsi que d'une ouverture toujours plus grande aux circulations régionales et internationales qui laissent observer une « occidentalisation » (Kassir 2003) de Beyrouth. En plus de nourrir un discours sur l'exceptionnalité de la ville, cette occidentalisation se lit dans la diffusion et la diversification des loisirs de nuit sur le mode du mimétisme européen puis nord-américain. Les établissements nocturnes sont le lieu de comportements de plus en plus expansifs et qui, dans les établissements pionniers de la Place des Martyrs, mêlent étroitement sorties nocturnes et recherche de relations sexuelles tarifées. Avec le centre-ville pour point de départ, cette partie revient sur l'apparition et l'institutionnalisation de l'univers nocturne, au travers de ses quartiers de : la baie de Zeytouneh et la rue de Phénicie, Hamra et Ras Beyrouth – et de ses acteurs.

A) Beyrouth au temps des cabarets : premières centralités nocturnes

Il s'agit en premier lieu d'analyser un double glissement qui s'opère des années 1920 à la fin des années 1950. Le premier concerne les types d'établissements nocturnes et les pratiques qui lui sont assignées : si, dans ses débuts, la vie nocturne est liée à la prostitution de différentes manières, elle devient un mode de divertissement qui s'autonomise en reposant de plus en plus exclusivement sur la danse et la consommation d'alcool. Le second glissement est spatial : les activités nocturnes apparaissent d'abord autour de la Place des Martyrs, puis se déplacent autour de la baie de Zeytouneh et dans la rue de Phénicie pour former une seconde centralité qui revêt dans les années 1950 les aspects d'un quartier nocturne institutionnalisé. Cette autonomisation permet une réflexion sur l'émergence d'un champ à travers l'étude de ses acteurs et repères principaux.

1) Le noyau du centre-ville : la nuit, des plaisirs aux loisirs

Si l'investissement de la nuit comme temps des loisirs urbains s'effectue de manière progressive, deux épicentres d'ampleur inégale cohabitent à Beyrouth avant l'Indépendance : la Place des Martyrs au centre-ville et le quartier plus résidentiel de Saint Nicolas (Carte 9 : Les espaces de la vie nocturne à Beyrouth en 1975). Cette binarité – qui disparaît finalement au profit du centre-ville puis du front de mer – recoupe à l'origine une différenciation socio-économique de la clientèle, alors essentiellement masculine. La Place des Martyrs comme première centralité nocturne est liée à la concentration des commerces, des petits restaurants, cafés et hôtels destinés à accueillir les voyageurs et les Beyrouthins qui donnent lieu assez tôt à une animation en soirée. Ainsi, après un passage à Beyrouth en 1861, l'historien Baptistin Poujoulat rapporte que :

> « Tous ces établissements sont remplis de consommateurs. Il y a même des cafés chantants. À la tombée de la nuit, des milliers de promeneurs de toutes les nations, de tous les costumes, circulent sur la place du Canon[214], tandis que les cafés commencent à s'illuminer et que les voix des chanteurs et chanteuses se font entendre. Tout cela est curieux, pittoresque, animé ! » (Tuéni et Sassine 2000 : 272).

La place des Martyrs assume si bien cette fonction de première centralité que dans les années 1920 les quelques automobilistes beyrouthins prennent l'habitude d'y effectuer des tours, simplement pour se montrer (Kassir 2003). La vie nocturne est, dès l'origine, une histoire de scène : elle est un lieu où il faut être vu et qui est structuré par diverses performances[215]. Ces performances ont lieu dans de petits cabarets, qui proposent des spectacles – tours de chant, des numéros et des revues[216]- et dans lesquels il est possible de manger et boire. Cette première forme de vie nocturne, qui connaît un essor important durant la période mandataire, possède une dimension régionale :

« *Beyrouth a fait partie d'un réseau généralisé dans toute la région, et quand il y avait une troupe de danseurs, ou de chanteurs, ou de magiciens qui venaient à Beyrouth, c'était dans le cadre d'une tournée entre Istanbul, Beyrouth, Damas, Bagdad, Le Caire* » (Entretien 30, 15/05/2014)

Ces établissements dans lesquels se produisent les artistes sont d'un genre nouveau : ouverts tard le soir, ils ont une vocation ludique et s'ajoutent aux nombreux cafés du centre-ville dont le rôle dans la construction d'une citadinité diurne codifiée dans les villes de l'empire ottoman au long du XIX^{e} siècle a été observé par ailleurs (Lafi 2013). Les cabarets et les petits restaurants sont plus explicitement voués à la recherche du divertissement et du plaisir : consommation d'alcool, spectacles, et relations sexuelles avec les « artistes ». Le double sens du terme

[214] Cette place alors centrale de Beyrouth, à l'origine « place de la Tour » (Sahat al borj), a pris le nom de « place des Canons » à la fin du XVIIIe siècle, puis fut rebaptisée « place des Martyrs » par le général français Henri Gouraud, en mémoire de l'exécution de six nationalistes libanais en 1916.
[215] Entretien G. K., 15/05/2014.
[216] Ces performances s'inscrivent par ailleurs dans le sillage de la tradition des conteurs (*hakawati*), qui dans les années 1920 œuvraient encore dans certains cafés du centre-ville.

« artiste » au Liban témoigne de l'hybridité des premiers établissements, dont les employées (chanteuses, danseuses, serveuses) sont également des travailleuses du sexe. Cette prostitution qui ne dit pas son nom (Kassir 2003) est ainsi mentionnée dans un dossier retraçant les débuts de la vie nocturne à Beyrouth et paru dans la revue *Magazine* en 1960 :

> « Plus tard, le Restaurant Français (qui, en dépit de son nom, était bel et bien un cabaret) connut de beaux soirs. Les artistes y étaient royalement bien traitées et le champagne coulait à flots… Quoique situé en plein marché aux légumes, côté nord de la Place des Canons, le Restaurant Français était fréquenté par la fine fleur de la société beyrouthine » (*Magazine* n° 201, octobre 1960).

Les précisions sur les alentours du Restaurant Français laissent entendre que la Place des Martyrs était populaire, ce qui contraste avec le second lieu d'émergence de la vie nocturne. Situé dans le quartier de Mar Nicolas, il s'agit dans ce cas d'un lieu plus ponctuel, se résumant à un seul établissement, le Tabaris. Les ressortissants aisés de cette zone résidentielle se rendent dans ce lieu qui se présente comme un « cinéma – cabaret – café – restaurant »[217], à clientèle exclusivement masculine. Cette pratique est alors assez novatrice pour une élite habituée aux grandes réceptions privées – par exemple, celles données par les membres de la famille Sursock (Kassir 2003). Ce type d'établissement rend à nouveau compte des fonctionnalités multiples des premiers lieux nocturnes :

« *C'était une nouvelle forme de vie de nuit où il y avait des célibataires et des hommes. Il faut lier ça aussi avec la question de la recherche de filles... »* (Entretien 30, 15/05/2014)

La prostitution dont il est question est l'objet de recommandations spécifiques : elle s'inscrit dans le cadre d'un commerce institutionnalisé et contrôlé par les autorités mandataires. Le premier règlement concernant la prostitution est en effet publié en 1920[218]. D'inspiration française, il définit comme « maison de prostitution » tout établissement où s'exercent les relations sexuelles tarifées, ou qui tolère que les femmes se livrent à la prostitution. Cette définition inclut donc les actrices de cabaret, les serveuses, autant que les femmes assignées à une maison close. Elles doivent être en possession d'une carte spéciale – qui mentionne la profession d'artiste – et se soumettre à un contrôle médical régulier. La loi de février 1931 vient compléter l'arrêté de 1920 en établissant une distinction entre les maisons closes et les autres établissements, ce qui fait baisser le nombre de travailleuses enregistrées officiellement de 1 250 à 624 (Khalaf 2012).

Les maisons closes sont regroupées spatialement, ce qui leur confère une certaine visibilité. Le « quartier rouge »[219] d'alors se site le long de la rue al-Mutanabbi, donnant sur la place des Martyrs, et abrite des femmes de nationalités diverses. Les maisons de tolérance sont soumises à des taxes mais bénéficient en parallèle de la protection des responsables politiques libanais[220]

[217] *Magazine* n° 201, octobre 1960
[218] Titre IV de l'arrêté n°188 du Haut-Commissariat sur la protection de la santé publique.
[219] Également désigné sous le nom de *souk al-Charamit* (marché aux putes).
[220] À titre d'exemple tardif, le réseau de prostitution clandestine de Madame Afaf, proxénète d'origine syrienne, a bénéficié de la protection de plusieurs membres de l'institution judiciaire. Le scandale éclate en 1958 et plusieurs personnes impliquées ont tenté d'étouffer l'affaire (attentats, enlèvements de témoins principaux).

(Kassir 2003). Elles sont dirigées par des tenancières – profession également réglementée – dont la plus célèbre demeure Marika Spiridon. Durant plusieurs décennies, cette tenancière d'origine grecque a multiplié les fonctions de la maison close en réunissant dans son salon des hommes politiques ou en accueillant des hommes venus « passer le temps en prenant un verre ou en jouant aux cartes » (Kassir 2003).

La réglementation de la prostitution ne met pas fin à la confusion entre loisirs nocturnes et relations sexuelles tarifées : ces pratiques figurent tant dans les maisons de tolérance que dans les cabarets du centre-ville. La confusion spatiale (en termes d'établissement) et sémantique (autour du vocable « artiste ») se prolonge, car elle accompagne le déplacement progressif de la vie nocturne vers la baie de Zeytouneh, où une seconde génération de cabarets ouvre dans les années 1940. Ce secteur, qui correspond à l'une des premières extensions de la ville vers l'ouest, doit son essor à l'édification de l'hôtel Saint-Georges – et de son bar – en 1933, à l'extrémité de la baie. Progressivement, de nouveaux cabarets ouvrent, alors que le Tabaris ferme ses portes[221] : le Kit Kat, le Lido, puis le Crazy Horse Saloon accueillent des revues. Ces cabarets incarnent un premier tournant dans l'évolution du *nightscape*. Le spectacle est au centre des activités, ce qui entraîne un rééquilibrage des pratiques et de la clientèle : le cabaret devient un lieu fréquentable dans lequel il est possible de se rendre en couple, de danser, d'admirer un spectacle. Il est toujours possible de bénéficier des services des « hôtesses », mais cette pratique entre dans le champ du respectable. Dans ce nouvel épicentre des loisirs nocturnes qui explose réellement dans les années 1950 au détriment des premières centralités (la Place des Martyrs), la clientèle est plus mixte, et la distinction des établissements nocturnes en fonction de leur offre et de leurs pratiques s'amorce progressivement.

2) Zeytouneh et Phénicie : le quartier nocturne du front de mer

À partir des années 1950, les loisirs de nuit s'institutionnalisent et donnent à voir, dans la baie de Zeytouneh et la rue de Phénicie, un quartier nocturne dense, clairement identifiable et où la sortie devient hebdomadaire, voire quotidienne.

Dans ce premier quartier nocturne se multiplient des cabarets présentés comme appartenant à une seconde génération : le Lido ou le Kit-Kat Club par exemple. Ils côtoient rapidement les premières boîtes de nuit qui sont davantage dédiées à faire danser les clients. La première du genre est Le Corsaire, dans les murs de l'hôtel Palm Beach, rue de Phénicie. Dans la mesure où elles proposent parfois des spectacles, et le plus souvent des concerts, elles s'inscrivent dans le prolongement des cabarets de Zeytouneh, qui parallèlement, se déchargent de leur connotation négative. Ce continuum entre cabarets de deuxième génération et boîtes de nuit de première génération explique probablement l'emploi de différents noms, dans les publicités comme dans mes entretiens, pour désigner ces établissements. Ils peuvent en effet être qualifiés de « night

[221] *Magazine* n° 201, octobre 1960

club », « super night club[222] » ou encore « dancing », mais le terme de « cabaret » demeure. L'exemple de la boîte de nuit Eve, qui ouvre ses portes en 1955, est significatif. Une publicité (Figure 10 : l'ouverture du Eve à Zeytouneh : un nouveau type d'établissement nocturne la mentionne comme « night-club » alors que la photographie de l'enseigne emploie le terme de « cabaret ».

Figure 10 : l'ouverture du Eve à Zeytouneh : un nouveau type d'établissement nocturne
Source : Revue du Liban n° 8 et 9, novembre 1955

La multiplication de ce type d'établissements – désignés dans ce chapitre par le terme « boîte de nuit » – dépasse Zeytouneh pour investir la rue de Phénicie qui démarre à l'extrémité ouest de la baie et se termine aux abords de la butte Qantari (voir Carte 9). À la tombée du jour, cet espace restreint donne à voir au noctambule un enchaînement d'enseignes lumineuses. Il commence par les établissements mitoyens : le Kit Kat, le Lido, l'Eve, non loin de Al-Bahia (dans l'hôtel Alcazar), du Tabou. Ce sont ensuite les Caves du Roy et le Corsaire qui ouvrent la rue de Phénicie – et sont à l'origine de son essor – alors que l'hôtel Phoenicia et sa boîte de nuit, le Paon Rouge, marque le passage entre la baie et la rue. Dans le voisinage immédiat figurent le Morocco, le Jokey-Club, puis le Crazy Horse. À ces premières boîtes s'ajoutent des restaurants (le Romano, le Quo Vadis, l'Olympe, l'Excellence) et des bars, plus axés sur la boisson que sur la danse : le Lucky Luke Club Saloon, le Whisky à gogo, le Club 21, la Licorne,

[222] L'appellation « super night club » désigne aujourd'hui les boîtes de nuit dans lesquelles s'opère la mise en relation entre clients et travailleuses du sexe.

le Stork[223]. Enfin, au début des années 1960 et grâce à la diffusion du son stéréo, de nouvelles boîtes apparaissent et achèvent de compléter le secteur : l'Epi Club, le Stereo Club par exemple.

Cette succession d'établissements forme, à la tombée du jour, un espace très animé, comme en témoignent dans une interview les anciens propriétaires du restaurant Romano : « Il y avait un grand nombre de restaurants, et peut-être une trentaine de bars. Pas une porte qui n'ouvre sur un bar »[224]. À la faveur des néons, Zeytouneh devient « le seul îlot de lumière à l'heure où le reste de la ville se trouve plongé dans les ténèbres municipales »[225]. Le premier quartier nocturne apparaît ainsi comme un oasis de lumière dans la ville – les actuelles insuffisances de l'éclairage public ont fait perdurer cette fonction. Les deux photographies (Figure 11et Figure 12) permettent d'avoir un aperçu de ce territoire de la fête qui capte l'essentiel des mobilités nocturnes.

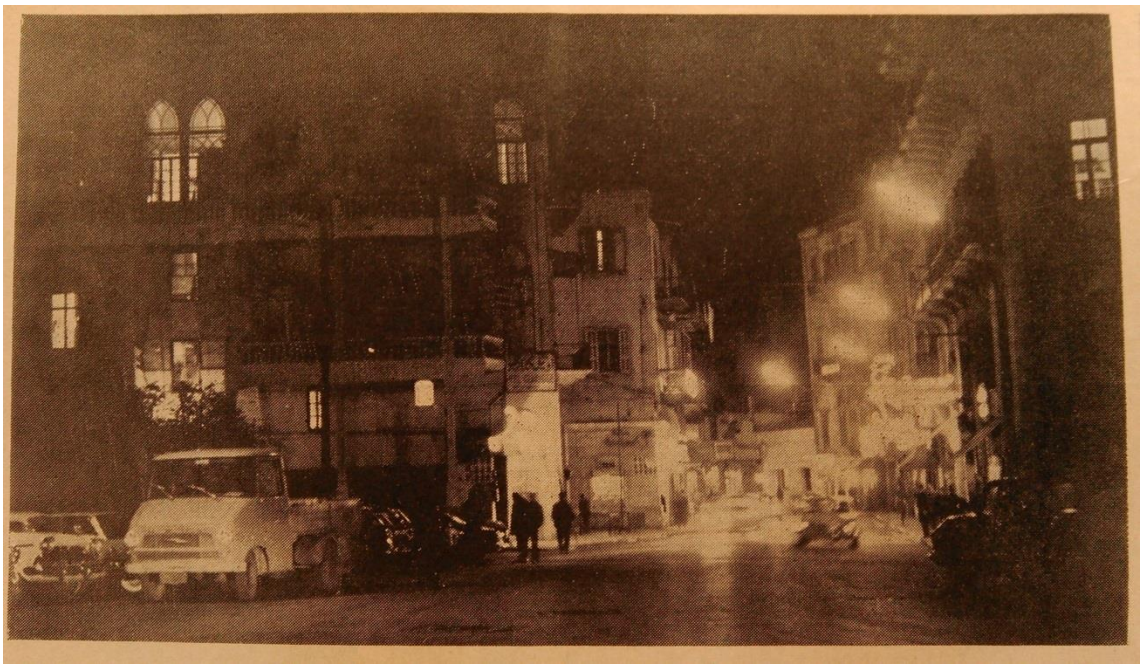


Figure 11 : l'entrée de la rue de Phénicie
Source : Revue du Liban, décembre 1964

[223] L'ensemble des établissements répertoriés – à partir des archives et de mes entretiens – figurent en Annexe 8.
[224] Darmency D., « L'emblématique rue de Phénicie. À minuit comme s'il était midi » *Magazine,* 26/04/2013.
[225] *Magazine* n°13, février 1957.

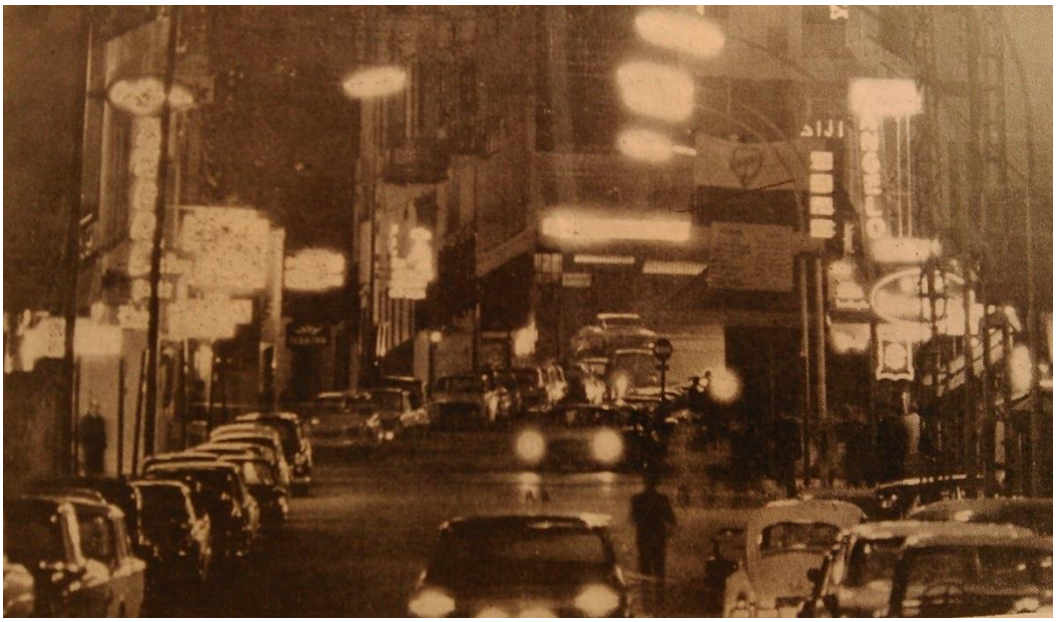


Figure 12*:* La rue de Phénicie en 1964
Source : Revue du Liban, décembre 1964

La Figure 11 représente l'entrée de la rue de Phénicie. On y distingue les silhouettes de quelques noctambules ainsi que plusieurs véhicules. L'ouverture de la rue est marquée par un éclairage plus important, grâce aux lampadaires[226] et aux enseignes des différents établissements que l'on devine à peine mais qui apparaissent sur la seconde photographie. L'alignement, de part et d'autre de la rue donne un aperçu plus précis du « Beyrouth de la nuit inondé d'enseignes lumineuses » (Kassir 2003 : 467) : défilé désormais quotidien de voitures, enchevêtrement de néons et de noctambules pour qui les sorties deviennent ordinaires. Ainsi,

« *Chaque soir c'était dans les boîtes, les restaurants* » (Entretien 29, 14/05/2014)

« *On allait à la chasse… la chasse aux filles quoi* ! » (Entretien 33, 16/05/2014).

Ce deux extraits d'entretiens[227] montrent qu'en même temps que se met en place le quartier nocturne à Zeytouneh et Phénicie, les sorties de nuit deviennent l'apanage d'une clientèle plus jeune, célibataire, et encore à dominante masculine : les femmes interrogées et qui appartiennent à la même génération devaient être accompagnées par des chaperons (frère, cousin, voisin) plus ou moins attentifs. Plus généralement, les soirées beyrouthines cessent d'être exceptionnelles ou peu recommandables comme pouvaient l'être certains cabarets de la Place des Martyrs :

> « Le monsieur qui réussira à garer sa Cadillac à Zaytouneh après dix heures du soir aura une petite chance de retenir l'attention du public, mais vous n'impressionnerez plus

[226] Les premiers lampadaires électriques datent de 1908. Voir Bonte M., 2013, « Brilliant Beirut ? », *Light Research*. URL : http://www.lightresearch.mmu.ac.uk/brilliant-beiru/.
[227] Menés avec deux anciens noctambules et amis, à quelques jours d'intervalle.

personne en déclarant que vous irez ce soir au cabaret danser le cha cha cha » (*Magazine* n°13, 1957).

Cette déclaration issue d'un reportage sur le « Beyrouth la nuit » en 1957 témoigne pêle-mêle des différentes caractéristiques propres à un monde social en train de se constituer : les embouteillages liés à la densité des espaces nocturnes, la valorisation des voitures de luxe, ou encore la perméabilité des noctambules aux différentes modes musicales. Ce genre de reportage qui concerne d'abord le front de mer puis les quartiers de Hamra et Ras Beyrouth montre que la vie nocturne, en plus d'être devenue à la fin des années 1950 un phénomène social et spatial, constitue un sujet d'opinion sur lequel se prononcent les journalistes, les patrons d'établissements et, dans une autre optique, certains responsables politiques. À titre d'exemple, un entrepreneur de la nuit, directeur de la Casbah et producteur de spectacles surnommé « Le Monocle » écrit chaque semaine entre 1959 et 1964 une rubrique consacrée à la vie nocturne : l'auteur parle d'un établissement en particulier, d'un quartier, d'une ouverture, ou de l'état général de l'économie de la nuit.

Au cours de la décennie 1950, la vie nocturne se diversifie et entre dans les pratiques ordinaires de ceux qui la fréquentent. Cette institutionnalisation possède sa traduction spatiale, faisant apparaître des îlots de vie et de lumière sur la baie de Zeytouneh et dans la rue de Phénicie, et sa traduction économique. Différents propriétaires cohabitent dans un secteur déjà concurrentiel, et dans lequel il importe de maintenir sa position. Ces remarques conclusives soulèvent, à partir de l'essor de ces quartiers, la question de l'émergence de la vie nocturne comme un champ.

3) Pionniers et repères d'un champ en émergence : Prosper Gay-Para et les Caves du Roy

L'objectif de ce dernier paragraphe est de se demander comment la notion de champ peut rendre compte de la structuration progressive de l'offre nocturne à Beyrouth. Le champ désigne un espace social spécifique et autonome dans la mesure où il possède ses propres logiques, ses enjeux et ses principes. Il regroupe différents acteurs ayant chacun une position et un rôle dans le champ. Dans la mesure où il est possible d'établir une correspondance entre l'espace métaphorique du champ et l'espace géographique, et d'identifier le moment de son émergence, la réflexion sur la notion de champ nocturne à Beyrouth s'effectue en argumentant deux propositions. La première considère qu'en même temps que se développent les premiers quartiers nocturnes, l'univers des loisirs de nuit rassemble de nouveaux acteurs qui concourent à une professionnalisation du milieu et à sa structuration en champ – ce qui permet de penser tant son autonomie que son aspect relationnel. La seconde proposition exploite la métaphore spatiale du champ et interroge l'organisation du *nightscape* en formation, explorant l'idée de lieux dominants – que Bourdieu nomme les pôles de référence. Cela revient à identifier et décrire les établissements moteurs ou qui sont une référence dans le *nightscape* en formation.

L'essor du secteur nocturne du front de mer dès la fin des années 1940 et au cours de la décennie suivante génère différentes activités, dans la restauration, le service ou la performance scénique. Dans la baie de Zeytouneh et dans la rue de Phénicie se croisent alors des serveurs et des serveuses, des barmen, des musiciens, des chanteurs, des propriétaires et des directeurs d'hôtels, de cabarets ou de boîtes de nuit, auxquels s'ajoutent les quelques centaines d' « artistes » qui continuent à peupler les établissements, qu'elles soient employées ou tolérées. Cette nébuleuse est considérée de l'extérieur, par exemple dans la presse, ou par les personnes qui gravitent autour de milieu. Un employé du ministère de la culture, qui effectuait alors des petits reportages dans les boîtes de nuit et les cabarets, raconte ainsi la multiplication des métiers liés à la nuit :

« Et ça avait créé une catégorie de gens composée de restaurateurs, de serveurs, chauffeurs, des directeurs de pubs, de bars, et aussi une certaine critique, parce que dans la presse, on critiquait » (Entretien 30, 15/05/2014)

À partir de cette énumération, il est possible d'identifier trois catégories d'acteurs qui travaillent la nuit – à laquelle viennent se greffer les journalistes. En premier lieu figurent les artistes, terme qui renvoie aux personnes qui se produisent sur scène dans les établissements nocturnes : danseurs et danseuses, musiciens, chanteuses et chanteurs, tout en continuant de désigner, dans certains cas, une forme de prostitution implicite. La publicité pour une boîte de nuit qui se situe dans le prolongement de la rue de Phénicie (Figure 13) présente différents ressortissants de cette catégorie.

Figure 13 : Publicité pour la boîte de nuit « La Capucine », rue Qantari
Source : Revue du Liban*, 1966*

Cette année-là, la boîte de nuit présente des musiciens espagnols et italiens, ainsi qu'une chanteuse à la carrière internationale. Ainsi, la catégorie des artistes qui se produisent sur la scène nocturne beyrouthine dépasse largement les frontières du Liban.

La seconde catégorie regroupe les employés des établissements nocturnes tels que les barmen, serveurs et serveuses, cuisiniers et éventuels voituriers : toutes les fonctions qui font partie des services dans les établissements nocturnes. Dans les années 1950, cette catégorie demeure fondée sur une répartition sexuée des tâches : minoritaires, les femmes présentes dans les établissements nocturnes remplissent le rôle de serveuses et, pour une partie d'entre elles, d'entraîneuses. Cette confusion persistante explique qu'elles sont également désignées par l'euphémisme « artiste », bien que ce titre aille au-delà d'un permis de séjour spécifique. Ainsi, la prostitution « misait moins sur le trafic des corps que sur la consommation d'alcool, que les entraîneuses étaient précisément chargées de solliciter » (Kassir 2003 : 474).

Enfin, la dernière catégorie regroupe les propriétaires ou les directeurs d'établissements nocturnes, qui investissent dans les loisirs et en sont les premiers bénéficiaires en termes économiques. Ce troisième groupe d'entrepreneurs de la nuit se situe en haut d'une hiérarchie dans le champ nocturne : les personnes qui ouvrent des établissements sont celles qui possèdent un capital économique suffisant, les relations nécessaires – par exemple, pour obtenir des licences – et ont la capacité, à l'instar du « Monocle », de s'exprimer dessus. Dit autrement, ces agents dominent le secteur car ils le maîtrisent.

Le croisement des entretiens et des archives de la presse écrite a permis d'identifier quelques ressortissants de cette catégorie, présentés dans le tableau numéro. Cette recension n'est pas exhaustive, mais elle permet d'avoir un aperçu des acteurs de la vie nocturne dont les noms ne sont pas toujours d'origine libanaise[228] : c'est d'abord du côté de l'offre et de la production que les loisirs de nuit reflètent le cosmopolitisme d'avant la guerre.

[228] À l'instar de Prosper Gay-Para ou de Toros Siranossian (mais aussi de la tenancière Marika Spiridon) ils évoquent notamment une origine grecque.

Établissement nocturne	Quartier	Directeur ou investisseur
Al Bahia	Zeytouneh	Famille Tarazi
Kit Kat Club[229]	Zeytouneh	Famille Moucadié/César Habbis
Lido	Zeytouneh	César Habbis
Le Corsaire	Rue de Phénicie	Prosper Gay-Para
Les Caves du Roy	Rue de Phénicie	Prosper Gay-Para
Crazy Horse Saloon	Rue de Phénicie	Karim Aboujaoudé
Éléphant Noir	Zeytouneh	Edouard Rizk
El Morocco	Rue de Phénicie	Famille Abou Sleiman
La Casbah	Hamra	Antoine Araman dit "Le Monocle"
Stereo Club	Rue de Phénicie	Frères Boustros
Epi Club	Rue de Phénicie	Toros Siranossian

Tableau 2 : Quelques entrepreneurs de la nuit à la fin des années 1950
Sources : Entretiens et archives

Le terme d'entrepreneur de la nuit désigne les personnes qui sont porteuses de l'offre nocturne via l'ouverture ou la direction d'un bar ou d'une boîte de nuit. Ces acteurs dominent le champ parce qu'ils sont à l'origine de son émergence et de son expansion. Par exemple, César Habbis, propriétaire du Lido, est selon la *Revue du Liban* le « Lion de Zeytouneh », dans la mesure où il a le premier « donné ses titres de noblesse au métier de cabaretier »[230]. Cette fonction, recommandable et estimée, est avec le développement de Zeytouneh davantage associée à une entreprise de développement des loisirs de nuit qu'à la prostitution – même si elle ne disparaît pas encore des cabarets. Figurant en petit nombre, ces entrepreneurs sont pour la plupart étroitement associés aux établissements qu'ils ouvrent. C'est le cas de Prosper Gay-Para qui apparaît deux fois dans le tableau et qui, par ses investissements, est considéré de manière unanime – et surtout par les autres entrepreneurs – comme un pionnier dans le secteur des loisirs nocturnes et, plus largement, dans l'hôtellerie et le tourisme. D'origine grecque par son père, Prosper Gay-Para est en effet connu pour avoir ouvert deux hôtels phares de la rue de Phénicie :

[229] Sur le Kit Kat Club, les informations concernant le propriétaire ou le directeur sont incomplètes et contradictoires ; il n'a donc pas été possible de trancher.
[230] *Revue du Liban*, décembre 1964.

le Palm Beach en 1951 et, tout proche, l'Excelsior en 1954. Ces établissements luxueux qui laissent présager de la formation progressive du quartier des Grands Hôtels ont chacun leur boîte de nuit : le Corsaire pour le Palm Beach, et les Caves du Roy pour l'Excelsior. Sur cette question, Prosper Gay-Para ne déroge pas à la règle : de nombreux établissements nocturnes étaient implantés au sein d'hôtels, y compris dans les quartiers de Hamra et de Ras Beyrouth. Il s'impose pourtant rapidement comme une figure dominante du monde de la nuit. Le Corsaire est en effet la première boîte de nuit explicitement dédiée à la danse, tandis que les Caves du Roy ne désemplissent qu'à l'éclatement de la guerre civile :

> « Il a fallu que Prosper Gay-Para, qui n'était alors que Prosper, se sente du jour au lendemain la vocation hôtelière, pour qu'avec l'ouverture du « Palm Beach » naisse « Le Corsaire », premier en date des night-clubs beyrouthins. Mais Prosper voyait grand. Pour doter l'Excelsior, son nouveau palace, d'une boîte de nuit à sa hauteur, il fit appel au plus doué de nos décorateurs, Serge Sassouni. Et c'est ainsi que dès le jour de leur lancement, les « Caves du Roy », merveille de style médiéval, devinrent le point de ralliement du gratin de la Capitale. Copiées depuis à plusieurs exemplaires, entre San Francisco et Las Vegas, elles sont à Beyrouth ce que le « Maxim's » est à Paris » (*Revue du Liban*, décembre 1964)

Cet extrait de reportage rédigé par le « Monocle » informe que Prosper Gay-Para investit aussi en France, notamment à Saint-Tropez. Sa position dominante lui confère la possibilité de s'exprimer sur le secteur touristique en général. Ainsi, en 1955, il écrit contre le projet de loi d'exonération fiscale sur l'importation des matériaux nécessaires à la construction des hôtels, car cela risque d'entraîner une saturation du marché. La même année, il se positionne contre le monopole accordé au Casino du Liban en ce qui concerne les jeux de hasard, argumentant que l'industrie touristique ne saurait exister sans ce « mal nécessaire »[231]. En se prononçant ainsi sur un secteur économique auquel la vie nocturne est – jusqu'à présent – associée, Prosper Gay-Para confirme une position dominante qu'il cherche à conserver – en limitant la concurrence – tout en œuvrant à la perpétuation du champ.

La place favorable que semble occuper Prosper Gay-Para dans le champ nocturne possède sa traduction spatiale. En effet, la boîte de nuit « les Caves du Roy » est une référence dans les discours et les souvenirs des anciens noctambules. Dans la mesure où il s'agit de l'établissement le plus couru d'alors, il est aussi le plus longuement décrit : son étude en tant qu'espace emblématique de la vie nocturne permet non seulement d'avoir une idée des ambiances festives derrière les néons de la rue de Phénicie, mais aussi de déceler les lignes de division socio-économiques et spatiales de la fréquentation des nuits beyrouthines. Si l'établissement est répertorié en tant que boîte de nuit, il propose régulièrement des concerts[232], des spectacles et des soirées à thème. Les différents récits que j'ai pu récolter font ainsi mention d'une soirée « tenue militaire », ou encore « Bonnie and Clyde ». Enfin, comme le montre la carte postale, les Caves du Roy contenaient également une partie restaurant où il était possible de dîner.

L'établissement a vu passer des acteurs et de chanteurs de renommée internationale tels que Marlon Brando ou Brigitte Bardot, et accueillait son lot de Beyrouthins parmi lesquels un

[231] *Revue du Liban*, août 1955.
[232] À titre d'exemple, le chanteur italien Joe Diverio a animé de nombreuses soirées entre 1970 et 1975.

certain nombre d'habitués. Comme le raconte ce couple, ces habitués avaient le droit de conserver, d'une soirée à l'autre, une bouteille à leur nom, et connaissaient personnellement le barman prénommé Aldo, d'origine italienne :

[>R. H.] : « M. était un client des Caves du Roy avant moi. Les clients qui venaient chaque jour avaient une bouteille, avec leur nom et leur prénom, au bar. Si on venait tout le temps (…) »

[>M. H.] : « On pouvait écouter de la belle musique, boire un verre, il y avait un bar énorme, avec un barman très sympathique, Aldo, que tout le monde connaissait » (Entretien 29, 14/05/2014).

Au fil des années, les pratiques nocturnes ont évolué en même temps que les progrès techniques, les courants musicaux et la circulation de nouvelles danses. La photographie prise en 1959 (Figure 14) montre l'intérieur des Caves du Roy et plus particulièrement la piste de danse où évoluent des couples au son d'un orchestre, qui figure en haut à droite de la photographie. Au premier plan, des hommes boivent – les bouteilles posées sur la table semblent être du whisky et du vin – et fument le cigare.

Figure 14: l'intérieur des Caves du Roy en 1959
Source : Revue du Liban, novembre 1959

Sur la photographie, les hommes sont en costume et portent une cravate, tandis que les femmes portent des robes ou des jupes qui arrivent au moins au-dessous du genou. Si l'ambiance générale semble enjouée, les extraits d'un article de 1966 montrent divers changements :

> « Il a fallu jouer des coudes, mardi soir, aux 'Caves du Roy', non seulement pour accéder à la piste de danse mais également à la galerie qui la surplombe et au bar. Il y avait, cette fois-là, un monde fou, fou, fou, et dans ce lieu qui ne désemplit pas de la semaine, le record d'affluence était nettement battu ! (…) Mais pourquoi cet empressement ? Pour la soirée la

> plus déshabillée de l'année : celle des mini-jupes. Mini ? Oui, le minimum (…) Et les jolies filles ne s'étaient pas fait prier pour découvrir non seulement les genoux, mais bien au-dessus… (…). Au rythme d'une musique endiablée, les danseurs déchaînés se lancèrent en gesticulant dans une série de « Jerk ». Une véritable furie s'empara des jeunes qui, dans une ambiance survoltée, dansèrent sur les tables et jusque sur les marches de l'escalier d'entrée » (*Revue du Liban,* mars 1966).

Cette soirée à succès – qui s'est déroulée en semaine – avait pour thème « mini-jupe et bermudas ». Le choix de cette thématique et surtout son respect par les clientes peut être interprété de deux manières. Cela montre avant tout que les jeunes noctambules font preuve d'une grande réceptivité face aux modes vestimentaires, y compris pour la minijupe qui a symbolisé à des degrés différents en fonction des pays et des milieux socio-économiques l'émancipation féminine. Pour autant, confiner le port de la minijupe à une soirée à thème renvoie le vêtement au statut de déguisement, qui n'est donc autorisé qu'à certains moments et dans des espaces précis. Au-delà du thème et de son interprétation en demi-teinte, il est précisé que les clients ont dansé le « Jerk », danse très populaire qui fit son apparition au début des années 1960 aux États-Unis. S'il se danse toujours à deux, le jerk implique une très grande liberté de mouvements (hanches, jambes, tête) qui contraste avec l'ambiance plus rangée de la décennie précédente. Le dernier commentaire que l'on peut émettre à partir de cette description de soirée est l'emploi du terme « jeune », qui apparaît à la même époque, et au fur et à mesure d'une diversification de l'offre nocturne, comme une catégorie sociale de plus en plus nettement identifiable.

Réceptacle de la mode, les Caves du Roy sont prisées par tous les noctambules dont une partie restreinte y possède des habitudes quotidiennes. Les récits de mes interlocuteurs sont ainsi contrastés :

« *On avait pas besoin de se donner rendez-vous, toute la clique, ceux qui se connaissaient se dirigeaient vers minuit, une heure, aux Caves du Roy* » (Entretien 29, 14/05/2014)

« *le Flying Cocotte c'était très bien. Ce n'était pas comme les Caves du Roy, les Caves du Roy c'était autrement. Les Caves c'étaient les plus en vogue. Les Caves du Roy c'était toujours plein. Tous les gens chics allaient là-bas* » (Entretien 20, 29/04/2014)

Les témoignages font apparaître au sein de cet établissement un entre-soi social : les Caves du Roy, quoiqu'en vogue, ne sont pas accessibles à tout le monde. Le lieu est réservé aux « gens chics », représentants d'une élite urbaine[233] où l'interconnaissance était très forte. Ainsi, si une analyse plus approfondie de l'établissement et des soirées qui s'y sont déroulées permet de conclure à un rajeunissement des noctambules libanais – les sorties ne sont plus uniquement masculines ou en couple – ce n'est réellement qu'avec l'émergence de Hamra que les loisirs de nuit diversifient leur base socio-économique.

Ainsi, l'institutionnalisation de la vie nocturne est un processus spatial qui se traduit par une offre de plus en plus variée. Si elle demeure restreinte, dans la décennie 1950, à une population

[233] Il s'agit essentiellement d'une élite économique, sur laquelle je reviens dans la dernière section de cette partie.

aisée, elle regroupe un ensemble de professions dominées par les entrepreneurs de la nuit. Dans la mesure où différents acteurs occupent des positions différentes et hiérarchisées, la vie nocturne s'apparente à un champ en émergence, qui possède ses espaces de domination et qui est de plus en plus l'objet de discours dont les traces figurent dans la presse écrite, quotidienne ou hebdomadaire. Réalité spatiale, le champ de la vie nocturne ne fonctionne pas comme un ensemble fermé : son expansion géographique vers l'ouest s'effectue en même temps qu'une diversification plus grande de l'offre de nuit.

B) À la conquête de l'ouest : la diffusion sociale et spatiale des loisirs de nuit

Si la rue de Phénicie reste attractive jusqu'au début de la guerre civile libanaise, le succès des loisirs de nuit se répand ailleurs dans la ville : des boîtes de nuit ouvrent rue Qantari, puis dans les quartiers de Hamra et de Ras Beyrouth. Cet élargissement du *nightscape* est à attribuer, autant qu'il y participe, à l'essor de Hamra, nouvelle centralité urbaine : cafés, pubs, boutiques, journaux, bureaux d'affaires, cinémas, théâtres s'y sont multipliés dans les années 1960. Son succès est alors considéré comme la traduction concrète dans la ville du « miracle libanais »[234], qui repose entre autres sur un secteur bancaire et un monde des affaires dynamique et peu régulé. Cette seconde section se focalise ainsi sur les mutations nocturnes de la capitale libanaise : apparition de sociabilités nocturnes propres à l'univers du pub, émergence des « stéréos clubs » dont le modèle se démarque définitivement du cabaret, et enfin, mise en évidence de lignes de division socio-économiques au sein de l'univers noctambule.

[234] Dans les années 1960, le Liban et plus particulièrement son économie sont envisagés au moyen d'expressions métaphoriques. Celle du « miracle libanais » est à attribuer à l'ancien Premier Ministre belge Paul Zeeland et illustre entre autres la forte croissance du PIB (le taux moyen est de 7 % par an entre 1950 et 1974). Bien entendu, la croissance économique libanaise masquait mal l'appauvrissement d'une partie de la société (Bourgey et Pharès 1973 ; Kassir 2003 ; Traboulsi 2012) – qui compte de plus en plus de réfugiés – ou les tensions intérieures. Voir notamment le rapport de la mission IFRED Liban publié en 1963.

1) L'essor de Hamra, moteur de l'expansion du nightscape

Dans les pratiques comme dans les représentations, le périmètre du quartier Hamra dépasse largement la rue du même nom[235] (voir carte 8) : il s'étend jusqu'au quartier de Ras Beyrouth, qui se développe dès les années 1930 à la faveur de l'élargissement de l'université américaine. Si l'origine du nom de *shari'al hamra* (« la rue rouge ») n'est pas précisément connue[236], la « magie de son nom » semble orienter sa destinée. La couleur rouge confère en effet au quartier une charge érotique : « ainsi les nuits de Hamra pouvaient-elles se confondre facilement avec les « nuits rouges » convoquant tout un univers de lascivité » (Kassir 2003 : 470). Cette association se justifie en partie par une diffusion de la prostitution dans les nouveaux lieux de consommation et de loisirs de nuit, et d'une manière générale par la liberté des mœurs – régulièrement critiquée dans la presse[237] – plus importante dans ces espaces que n'importe où ailleurs dans la région. À la connotation sensuelle de Hamra s'ajoute une coloration politique : « The name has been variously associated with communist ideas and with the 'red light district' » (Buchakjian 2015 : 296). Cette analogie repose sur la fréquentation assidue des cafés et des bars du quartier par de nombreux intellectuels, écrivains et journalistes membres ou sympathisants des partis libanais ou transnationaux de gauche, ainsi que sur les diverses mobilisations, notamment étudiantes, qui ont émergé dans cette partie de la ville (Traboulsi 2012). Ainsi à Hamra « les cafés étaient les réceptacles d'une génération à l'époque marquée par une radicalisation à la gauche du spectre politique, et ce à une échelle globalisée, et par une certaine proximité avec le mouvement national palestinien » (Dot-Pouillard 2013 : 127).

Si cet héritage politique et idéologique a traversé les décennies et demeure sous d'autres formes[238], l'essor rapide de Hamra en tant que nouvelle centralité de Beyrouth a des fondements plus pragmatiques. Les constructions d'immeubles résidentiels sur d'anciennes parcelles agricoles suivent en effet la poussée démographique de la ville[239] dans un secteur encore peu dense mais de plus en plus attractif. En 1933, les rues sont asphaltées et le tracé de la voirie se régularise dans un espace encadré au nord par le campus de l'Université Américaine, au sud par l'école des Arts et Métiers et le jardin public de Sanayeh, tous deux construits en 1900 (Boudisseau 2001).

Les premiers habitants sont attirés par le calme relatif d'un quartier idéalement situé entre la mer et le centre-ville. Très vite,

> « Les initiatives résidentielles sont encouragées par la faible valeur foncière des parcelles. Rapidement, les notables et les grandes familles commerçantes et industrielles ainsi que des

[235] La rue de Londres sous le Mandat Français a été rebaptisée rue al-hamra après l'Indépendance.
[236] Une première théorie considère que le quartier tire son appellation d'une population perse, les « Hamra- s », qui s'était installée quelques temps dans le secteur vers le VIII[e] siècle. D'autres récits attribuent la toponymie aux dunes de sable rouge sur lesquelles ont été progressivement construits les immeubles modernes et les hôtels de luxe.
[237] Hamra est ainsi considérée dans un reportage spécial comme le « lieu du crime et du vice » *Magazine* n°218, février 1961.
[238] Voir Chapitre 7.
[239] La population de Beyrouth a été multipliée par trois entre 1952 et 1964 (Khalaf et Kongstad 1973).

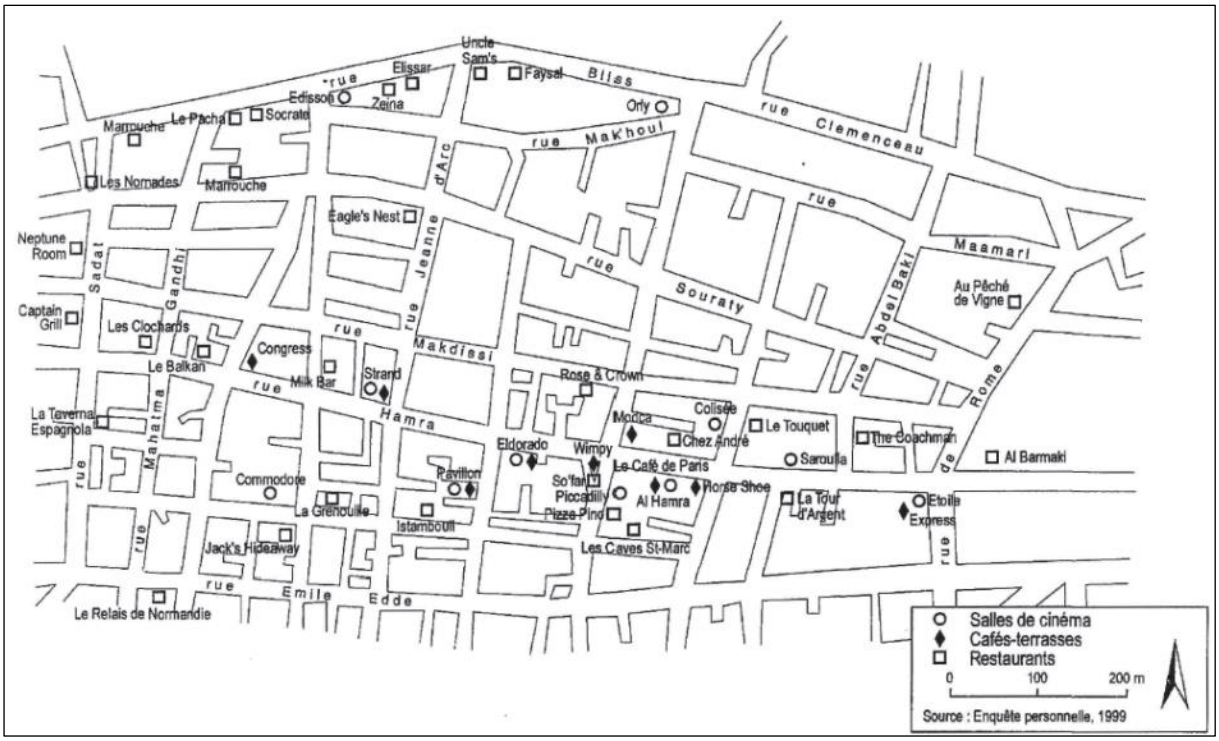
hommes d'affaires, ingénieurs, avocats, médecins, résident, investissent et y construisent leur immeuble » (Boudisseau 2001 : 185).

La densification de Hamra et de Ras Beyrouth est également liée à l'installation de familles palestiniennes, syriennes ou égyptiennes aisées, anglophones pour la plupart, qui profitent de la proximité de l'Université Américaine, et commencent à donner au quartier son caractère cosmopolite. À partir des années 1960, Hamra attire de plus en plus d'activités économiques et commerciales. Beaucoup d'appartements sont transformés en bureaux tandis que les rez-de-chaussée deviennent des boutiques, des cafés ou des restaurants. Hamra est alors le réceptacle autant que le moteur d'une croissance économique soutenue, liée à une série de facteurs exogènes (le rapatriement des capitaux de la bourgeoisie arabe notamment) et endogènes (les dirigeants libanais prônent une politique du « laissez-faire » qui se concrétise entre autres par le vote en 1956 de la loi sur le secret bancaire) (Boudisseau 2001).

Dans sa thèse dédiée aux espaces commerciaux de Beyrouth, Guillaume Boudisseau analyse le quartier de Hamra comme étant le « relais régional » entre les sièges sociaux des sociétés pétrolières et des multinationales occidentales d'une part, et les pays producteurs de pétrole (Irak et pays du Golfe) d'autre part. Cette fonction de relais transforme l'espace, « véritable chantier urbain de 1950 à 1970 » (*Ibid)* qui attire en plus d'une intelligentsia arabe et cosmopolite, de nombreux hommes d'affaires occupant les hôtels de luxe. Ainsi, le Commodore, le Mayflower, le Napoléon témoignent, y compris par leur nom, de la vocation touristique du quartier, dont le profil résidentiel est celui de la mixité : confessionnelle avant tout, et socio-économique dans une moindre mesure.

Les fonctions culturelles du quartier ne sont pas en reste : c'est dans ce secteur que les sièges des journaux, les théâtres[240], les maisons d'éditions mais aussi les cinémas sont implantés en plus grand nombre. Ils côtoient les magasins de vêtements ou de chaussures, les restaurants, les cafés-trottoirs et les pubs. Quartier résidentiel, quartier d'affaires fortement doté en capital culturel (Dot-Pouillard 2013), Hamra est donc aussi un espace de loisirs de jour comme de nuit. Il offre un paysage urbain fait de grandes artères souvent congestionnées, où se succèdent enseignes, vitrines et néons. Au moyen de la carte réalisée par Boudisseau, il est possible de constater la densité des activités ludiques de Hamra à la veille de la guerre civile.

[240] La décennie 1960 correspond aussi à une période d'effervescence pour le théâtre libanais qui se professionnalise et se politise (Entretien J. K., 15/5/2014). En 1966 naissent à Hamra les théâtres Piccadilly et al Madina.



Carte 8 : Cinémas, cafés et restaurants à Hamra en 1975
Source : Boudisseau 2001

Cette carte apporte des informations précieuses mais incomplètes sur l'implantation des loisirs à Hamra. Il montre par exemple l'importance de la rue Bliss qui longe le campus de l'Université Américaine. Cependant, il ne prend pas en compte les théâtres : ceux qui figurent sur la carte, comme le Piccadilly, sont rangés dans la catégorie « cinéma ». De la même manière, certains établissements répertoriés comme « restaurants » étaient considérés par mes interlocuteurs comme des pubs[241]. Enfin, les boîtes de nuit n'apparaissent pas sur une carte qui est déjà dense, ce qui permet de revoir à la hausse le nombre d'établissements, diurnes et nocturnes, dans le quartier de Hamra.

Dès le début des années 1960, les secteurs de Hamra et de Ras Beyrouth multiplient leurs fonctions. Hamra s'affirme comme un quartier d'affaires et à la mode, offrant des espaces de co-présence de plus en plus variés. Pour les jeunes Beyrouthins qui fréquentent le quartier, Hamra devient un lieu d'expression d'une citadinité partiellement – ou temporairement – affranchie des assignations confessionnelles ou des contraintes du milieu familial. Un metteur en scène libanais, âgé de 26 ans en 1960, me raconte ainsi :

« *Dans mon quartier de Gemmayzé, c'est comme si j'étais au village, je me comportais en conséquence, d'une manière disons correcte (…) au village je suis connu, je suis le fils d'untel, alors que à Hamra, je suis un citoyen de la ville, du monde inconnu* » (Entretien 27, 13/05/2014).

[241] Dans le mesure ou beaucoup de pubs sont aujourd'hui enregistrés comme « restaurants » auprès du Ministère du tourisme, il se peut que cette pratique date d'avant 1975.

S'il faut relativiser l'anonymat urbain dans les quartiers de Hamra et Ras Beyrouth, il est évident que les différents lieux de divertissement permettent l'établissement de sociabilités choisies, c'est-à-dire indépendantes des relations familiales ou de voisinage. Cet affranchissement partiel, qui profite avant tout aux jeunes Libanais, étudiants pour la plupart, et ressortissant des classes moyennes et aisées, est chevillé à la multiplication des lieux de rencontre de jour et surtout de nuit, à savoir les cafés-trottoirs et les pubs.

2) Du café au pub : Hamra, centralité de jour et de nuit

« Hamra ramassait tout ce qui passait par Beyrouth » se souvient une interlocutrice[242]. Dans cet espace hétérogène et cosmopolite se côtoient deux pratiques à la mode : celle du café en terrasse dit « café-trottoir », et celle du pub. Si ces deux types d'établissements sont à penser dans le prolongement l'un de l'autre, ils se distinguent selon les pratiques de consommation qu'ils abritent, et les temporalités auxquelles ils répondent.

Les « cafés-trottoirs » se situent en majorité sur la rue principale. Ils se distinguent des cafés du centre-ville par leur décoration et leur mobilier, plus modernes, ainsi que par les consommations proposées. Le café arabe y est toujours commandé mais il côtoie désormais l'expresso italien. On y trouve aussi des pâtisseries, glaces ou jus de fruits, ce qui n'empêche pas, dans la plupart des cafés, la consommation de bières. Contrairement aux cafés traditionnels, les cafés-trottoirs empiètent sur l'espace de la rue, encourageant l'interaction entre clients et passants. Dans la mesure où la terrasse permet « de voir et d'être vu » (Kassir 2003 : 466) elle représente une forme de continuité entre l'espace du dedans et celui du dehors. Les cafés de la rue Hamra sont abondamment fréquentés par les intellectuels, écrivains, journalistes et hommes politiques. Leur succès et leur rôle de pivot dans la vie urbaine de la capitale libanaise[243] explique pourquoi les noms ont survécu aux établissements. Dans la rue principale figuraient ainsi le Horseshoe[244], le café de Paris, le Wimpy ou encore le Modca. La photographie (Figure 15) représente une de ces scènes urbaines propre au quartier et à ses nouveaux lieux de loisirs.

[242] Entretien N. D., 23/05/2014.
[243] Exprimé notamment dans l'extrait d'entretien cité au chapitre 2 : « *tout le Monde Arabe c'était le Liban, tout le Liban c'était Beyrouth, tout Beyrouth c'était Hamra, tout Hamra c'était le Horseshoe* ».
[244] Il s'agit aujourd'hui du café Costa. Certains anciens clients du Horseshoe continuent de fréquenter l'endroit en le nommant ainsi.

Figure 15 : la terrasse du Horseshoe à Hamra, années 1960.
Source : Beirut in motion, *Ministère du Tourisme, 2011.*

Le cliché montre au premier plan un couple attablé à la terrasse du Horseshoe, laquelle donne sur la rue mais demeure délimitée par un tapis. Les clients, vêtus de pantalons évasés comme le veut la mode des années 1960, boivent du café et sont tournés l'un vers l'autre. De nombreuses photographies reproduites dans l'ouvrage de 2011 publié par le Ministère du Tourisme libanais montrent ainsi la présence de femmes, seules ou en groupe, à la terrasse des cafés de Hamra : cette mixité contraste avec l'univers masculin des cafés traditionnels, tout en étant une caractéristique commune des cafés-trottoirs et des pubs du quartier.

Les pubs – nommés comme tels dans les conversations en libanais – sont le second type d'établissements qui se multiplient dans le quartier de Hamra. Ils se différencient des cafés-trottoirs dans la mesure où ils n'ont pas de terrasse et demeurent des espaces du dedans. S'ils ont une vocation plutôt nocturne, les temporalités se superposent plus qu'elles ne se juxtaposent[245]. En effet, les conversations autour des tables des cafés peuvent se prolonger jusque tard dans la soirée, tandis que de nombreux pubs, surtout lorsqu'ils proposent de la nourriture, sont ouverts en journée. Cela s'explique par une règlementation peu contraignante

[245] Le passage du jour à la nuit comme temporalité aux sociabilités spécifiques s'opère déjà par une transition longue (voir Chapitre1).

– et peu respectée – concernant les horaires d'ouverture et de fermeture des établissements (Kassir 2003). Il est ainsi plus judicieux de différencier les deux types d'établissements au moyen des pratiques : les pubs sont explicitement orientés vers la consommation d'alcool. Cette dernière est encouragée par la généralisation des *happy hours*, période pendant laquelle les boissons sont servies à des tarifs préférentiels[246]. Cette incitation à la consommation entraine une diversification de la clientèle, en âge et en pouvoir d'achat. Elle s'accompagne d'une internationalisation des pratiques éthyliques. L'arak traditionnel cède du terrain aux cocktails comme le Bloody Mary, le Long Island ou le Gin Tonic[247], en plus du succès des spiritueux tels que le Whisky – ce dont témoigne par exemple l'appellation « Whisky à Gogo » d'un pub rue de Phénicie.

Le format « pub » où les clients se retrouvent pour boire et discuter, éventuellement manger – et où la danse n'est pas au centre des pratiques nocturnes – s'est répandu au moment de l'essor de la rue de Phénicie, quelques années avant celui de Hamra. Si Hamra n'a pas « inventé » le pub à Beyrouth, les établissements y sont en plus grand nombre et sont plus fidèles au modèle des « public houses » du monde anglo-saxon dans la mesure où la bière – libanaise – est consommée en abondance : « Les deux bières nationales, l'Almaza et la Laziza, réussissaient à soutenir la concurrence (…). L'assimilation de l'imaginaire des pubs londoniens attaché au houblon n'y était sans doute pas étrangère » (Kassir 2003 : 469).

L'influence de la culture anglo-américaine dépasse l'importance de la bière dans les pubs du secteur, pour imprégner l'environnement sonore, qu'il s'agisse des conversations ou des programmations musicales. Elle se retrouve également dans la toponymie des établissements : dans un rayon de trois cents mètres environ sont implantés par exemple le Father's Moustache, le Duke of Wellington, le Rose and Crown, l'Uncle Sam (face à l'Université Américaine), le Jack's Hideaway ou encore le Captain's Cabin. La diffusion des modes musicales ou vestimentaires venues du monde occidental et plus particulièrement anglo-américain cohabite dans les années 1960 avec un anti-impérialisme revendiqué par une partie de la jeunesse libanaise (Dot-Pouillard 2013). Il s'agit pourtant moins d'une attitude contradictoire que d'une capacité à s'approprier et à agencer différents référents (danses, vocabulaire, etc). Cette attitude fait ainsi du cosmopolitisme un trait important et concret de la citadinité beyrouthine telle qu'elle s'exerce alors à Hamra, et qui reposant par ailleurs sur une clientèle et une partie du personnel d'origine étrangère (Kassir 2003).

Parmi les nombreux pubs ayant vu le jour à partir de 1960 et jusqu'en 1975, le Captain's Cabin est l'un des rares qui demeure encore en activité. Son étude, fondée sur un entretien réalisé[248] avec le fils de l'un des fondateurs qui aujourd'hui possède et dirige les lieux, permet d'illustrer avec plus de précision comment pouvait s'opérer l'ouverture d'un bar à Hamra.

Le Captain's Cabin doit son origine et son nom à un groupe de quatre pilotes de ligne – un Libanais, un Américain, un Australien et un Autrichien – qui, amateurs de boisson et de jeux

[246] La publicité la plus ancienne recensée dans les archives des journaux date de 1975 : le Flamenco, à Hamra, vante ses « cocktails hours » de 18 h à 21 h.
[247] Entretien H. N., 21/05/2014.
[248] Entretien C. C., 24/04/2013

de cartes, recherchaient un lieu pour pouvoir se retrouver en dehors de leur domicile personnel. Ils ont investi un local rue Sadat, qui était jusqu'alors dédié à la vente de poissons. Assidument fréquenté par leur cercle d'amis qui s'élargissait rapidement, les quatre pilotes ont peu à peu transformé le local – à usage d'abord privé – en débit de boissons. Comptoir, tables, chaises ont ainsi meublé l'espace baptisé en 1964 le « Captain's Cabin » en référence à l'activité professionnelle des propriétaires, et à celle de nombreux pilotes en escale à Beyrouth. Les démarches nécessaires à l'enregistrement officiel de l'établissement (obtention d'une licence, payement des taxes) sont effectuées en 1971. La même année, le bar s'agrandit, se dote d'une cuisine et ouvre un petit jardin. Jusqu'à l'éclatement de la guerre civile, le pub accueille des étrangers de passage ou des habitants du quartier, par exemple des enseignants de l'université américaine, amateurs de bière, de whisky et de parties de billard. En dépit d'un fonctionnement chaotique durant les quinze années de conflit, le décor actuel de l'établissement demeure inchangé :

« *Here it's... dusty, and I keep the dust deliberately. Just to make it look old. To keep it old* » (Entretien 7, 24/04/2013).

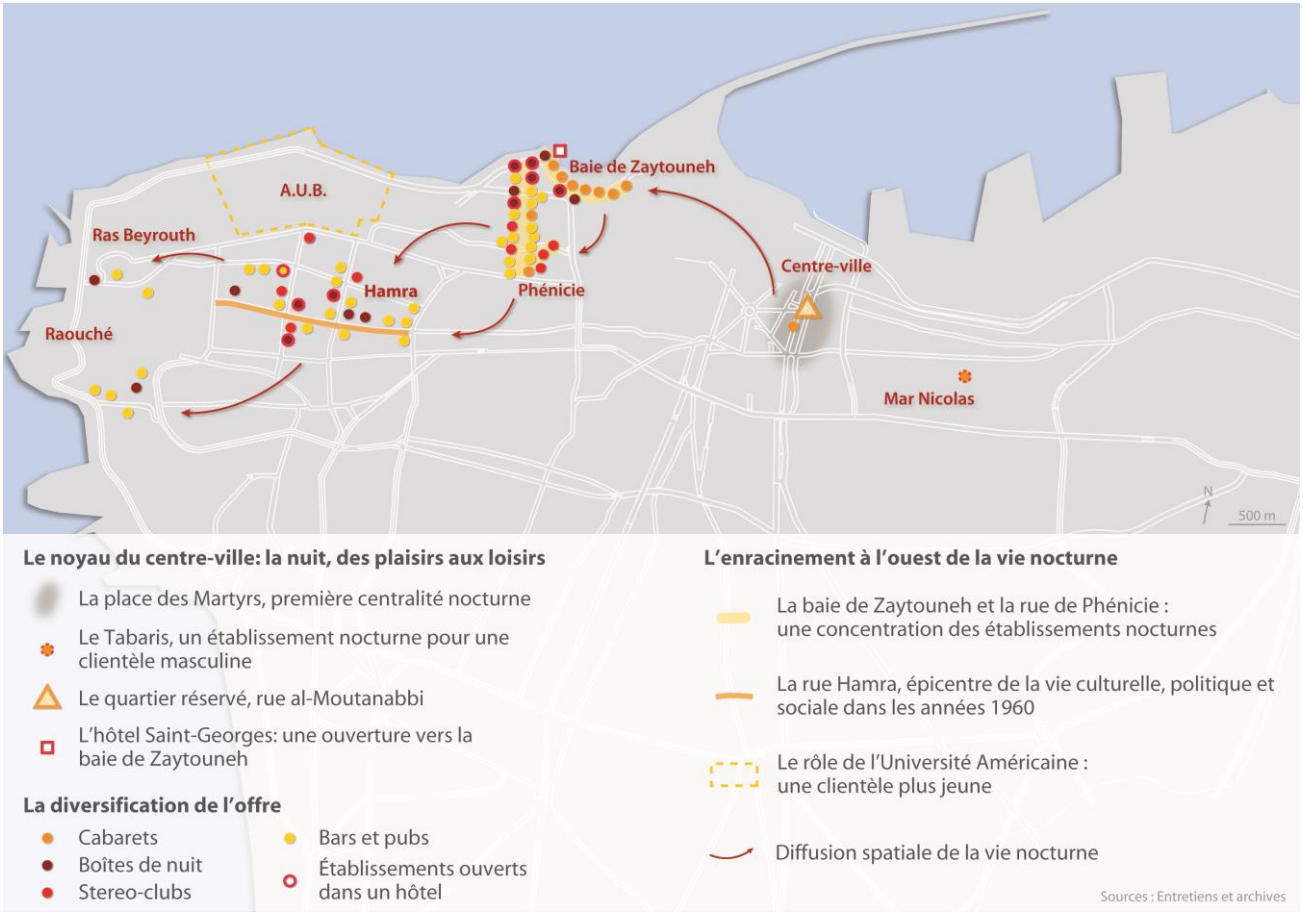
Une casquette de pilote est accrochée au mur derrière le comptoir, au milieu d'une collection de bouteilles, de billets de banque de plusieurs dizaines de pays et de photographies signées par une clientèle fidèle. Sans réelles prétentions en termes de taille, de décor ou de produits proposés, le Captain's Cabin est représentatif d'un type d'établissement nocturne à une période et dans un espace donnés. Son ouverture et sa fréquentation ont précédé de plusieurs années l'obtention d'une autorisation légale. Ce fonctionnement à rebours – et qui perdure aujourd'hui – n'était pas un cas isolé. L'absence d'enregistrement au Ministère du Tourisme et la vente d'alcool sans licence s'explique en partie par un encadrement étatique qui a évolué moins vite que les loisirs nocturnes, et se négociait au quotidien par des arrangements avec les autorités locales. Cette pratique s'est d'ailleurs étendue à d'autres types d'établissements, les « stéréos », instaurant de fait un champ nocturne dont une partie n'avait pas d'existence « officielle », c'est-à-dire enregistrée dans les registres du Ministère du Tourisme.

En dépit d'un encadrement peu effectif, les pubs se sont multipliés dans la décennie 1960. Si leur décompte précis est impossible, une recension effectuée à partir des entretiens et des archives permet d'établir une cartographie représentative du phénomène (Carte 9) qui s'étend jusqu'au front de mer dans le secteur de Raouché. Leur fréquentation, cosmopolite et quotidienne, est relatée dans un article de la revue *Magazine* datant de 1960 :

> « Prendre un verre dans un bar, s'y retrouver pour parler affaires est devenu de bon ton, ce qui explique leur prolifération. Tout Ras Beyrouth en est farci, notamment la rue Hamra et la rue Bliss. Dans la rue Sadat, jadis si tranquille, le « Neptune Bar » est particulièrement aimé des Américains et des Arabes anglo-saxonisés » (revue *Magazine*, n° 201, octobre 1960).

L'extension et la diversification du *nightscape* beyrouthin dans les années 1960 se traduisent par la multiplication des pubs qui, avec les cafés-trottoirs, témoignent de nouvelles pratiques citadines faites de cosmopolitisme, d'une mixité entre hommes et femmes, entre les confessions et dans une moindre mesure, entre les classes sociales. Si elles prennent la forme de sociabilités

centrées plus explicitement sur la consommation d'alcool, elles sont renforcées par la prolifération d'un autre type d'établissement nocturne dans l'ouest de la ville, le stéréo-club.



Carte 9 : Les espaces de la vie nocturne à Beyrouth en 1975
M. Bonte, 2016. Sources : entretiens et archives de terrain

3) Le temps des stéréos, ou l'émergence de pratiques nocturnes transgressives

Le stéréo-club, ou stéréo, désigne les boîtes de nuit dans lesquelles le son est diffusé en stéréophonie. À Beyrouth comme ailleurs, la généralisation de cette technique de reproduction sonore a permis aux établissements de se passer d'un orchestre pour animer les soirées dansantes[249]. Ce phénomène entraîne plusieurs changements au sein des boîtes de nuit. Les stéréos se distinguent définitivement des anciens cabarets et la scène, destinée à accueillir chanteurs, danseurs ou musiciens disparaît au profit de la piste de danse, désormais élément central des établissements. Par ailleurs, les progrès techniques donnent naissance à une nouvelle fonction importante dans le champ nocturne, celle du Disc-Jockey ou DJ. Il est chargé de la programmation musicale et de l'enchaînement sans interruption des morceaux (Michaud 2012).

Les DJ diffusent les morceaux qui connaissent un succès international. Ainsi, l'ambiance sonore des stéréos beyrouthins est similaire à celle des autres établissements nocturnes à travers le monde. Les styles de danse et les courants musicaux à la mode circulent à Beyrouth et sont appropriés par les noctambules, tout en s'enrichissant des productions locales ou régionales comme le funk arabe dans les années 1970 (France 2015).

Les stéréos-clubs sont implantés dans les espaces nocturnes de la rue de Phénicie et de Hamra. Les établissements les plus mentionnés au cours des entretiens et qui font l'objet de publicité dans la presse (Figure 16 : publicités pour l'Epi Club et pour le Blow Upsont, rue de Phénicie, l'Epi-Club, le Stéréo-Club, le Blow-Up, puis rue Qantari entre 'Aïn el-Mreissé et Hamra, le Flying Cocotte et le Flipper. À Hamra, l'American Dream, le Eleven Twelve ou encore le Flamenco sont très courus par les jeunes beyrouthins adeptes du madison, du twist – un temps interdit à Beyrouth[250] – , du jerk et du rock'n'roll.

[249] Cela n'empêche pas quelques stéréos d'organiser des concerts. Par exemple, l'Epi-Club a reçu plusieurs fois la chanteuse Jacqueline Sauvage.
[250] Voir section suivante (p. 232).

Figure 16 : publicités pour l'Epi Club et pour le Blow Up
Source : Revue du Liban, *octobre 1961 et février 1971*

Les deux publicités font état de différentes caractéristiques des stéréos-club à Beyrouth. La première concerne les horaires : l'Epi Club est ouvert à partir de 13 h, et, comme le Blow Up, « jusqu'à l'aube ». Outre qu'il s'agit d'une plage horaire extrêmement large, cela signifie que les établissements nocturnes, dans lesquels les clients avaient des pratiques généralement associées à la nuit – boire, danser, flirter – empiétaient largement sur le jour. La dissociation entre nuit et vie nocturne[251] est donc un phénomène commun aux stéréos. Ainsi, le Blow-Up « ne ferme que quelques heures par jour »[252]. Cette transgression temporelle en appelle d'autres : certains jeunes clients qui n'avaient pas l'autorisation de sortir la nuit pouvaient tout de même profiter des lieux dansants en plein après-midi – ce qui impliquait parfois de ne pas se rendre en cours.

Sur l'affiche de l'Epi Club, plusieurs paires de jambes effectuent des pas de danse. En dessous, un cendrier, un verre et une bouteille rappellent que les lieux sont associés à la consommation d'alcool, de cigarettes – souvent mal perçues chez les jeunes filles – et à la danse, individuelle d'après le dessin. La publicité pour le Blow-Up met en avant « Khegham ». Il s'agit d'un des DJ de l'établissement, maître de l'ambiance sonore et lumineuse décrite en détail dans cet extrait d'article :

> « Depuis, il [le Blow-Up] ne les ferme [ses portes]que quelques heures par jour, le temps de permettre à Kegham, Edouard, Georges Lisowski et Alain Merheb de reprendre des forces avant de retrouver la piste de danse et la cabine haut perchée, quartier général des opérations

[251] Voir Chapitre 1.
[252] *Revue du Liban*, février 1971.

> musicales et dansantes. (…) Des tubes de verre fixés au plafond diffusent une lueur qui ne permet de voir que le bon côté de la vie. Dans un globe qui tourne, brillent des étoiles. Ici, son et lumière vont ensemble : huit demi-sphères de plexiglas et autant de haut-parleurs font un chapelet audio-visuel qui égrène en même temps l'électricité et le jerk » (*Revue du Liban,* février 1971).

Ce club ouvert à la fin de l'année 1970 propose donc des jeux de lumière innovants, car diffusés au rythme de la musique. La présence d'une boule à facettes et d'une cabine de DJ témoignent des mutations de l'organisation spatiale des établissements nocturnes. Si leur rôle demeure fondamental, la performance (musique et lumières) s'apprécie de manière uniforme dans le club. Il n'est plus nécessaire d'être tourné vers la scène, ce qui influe d'ailleurs sur l'orientation des regards et les comportements des noctambules.

Si le Blow-Up représente un idéal en termes d'arrangements de décor et de performances techniques, la plupart des stéréos sont plus modestes et plus accessibles financièrement. Contrairement à l'Epi-Club, qui a ouvert dans un quartier fréquenté à l'origine par une classe sociale aisée et retreinte, beaucoup de ces boîtes de nuit ne se définissent pas comme le « rendez-vous de l'élite ». Dès le début des années 1960, de nombreux stéréos, considérés comme « clandestins » ou « de contrebande »[253] ouvrent à Beyrouth. Cette multiplication d'établissements et leur caractère peu légal sont à penser ensemble : les clubs, comme certains pubs de Hamra à leurs débuts, fonctionnent sans licence et peuvent donc être rapidement opérationnels puisqu'ils sont affranchis de toute démarche administrative. Les équipements sont sommaires la plupart du temps : quelques tables et quelques chaises, un stock de boissons alcoolisées, et une collection de disques. L'entrée y est libre, et les tarifs des consommations sont abordables, ce qui explique à la fois le succès des stéréos et leur multiplication. Ils attirent des noceurs au pouvoir d'achat limité et, dans la mesure où l'investissement de départ est réduit, il est rapidement rentabilisé, ce qui encourage un effet d'imitation.

Les transgressions possibles – et admises – dans les stéréos ne concernent pas que les empiètements sur les activités diurnes. Ils sont faiblement, voire pas du tout éclairés. R., une interlocutrice anciennement adepte des stéréos, se souvient :

« You enter the stereo and it's like one big dark room, with a lot of corners, and... you can hardly see whom you're with. That was in the seventies. And... you know, young lovers wanted to have privacy, because the police… you couldn't park anywhere…I speak from personal experience, you can not park anywhere, either kiss your lover, or hug, because the police would come and take you both to the Police Station, so they opened these small places called stereos... Dark places, where you can listen to music, have a glass, you don't even see the face of the waiter because it's so dark » (Entretien 29, 14/05/2014).

Ainsi, l'obscurité et la discrétion des stéréos, accessibles dès le début de l'après-midi à différents endroits de la ville, permettaient d'échapper aux regards des autorités policières. Il était possible d'y avoir des aventures amoureuses, plus ou moins durables, exprimées de manière circonscrite dans l'espace et dans le temps. Visibles depuis l'extérieur par des néons,

[253] *Revue du Liban*, décembre 1964.

les stéréos étaient souvent aménagés dans les espaces souterrains des immeubles. C'est le cas de l'ancien club appelé Le Refuge, ouvert à Hamra dans la rue Makdessi. Aujourd'hui fermé, le Refuge est accessible depuis le bar American Dream, ouvert par intermittences. Le maître des lieux m'a autorisé à visiter cet ancien club en novembre 2015. Dans cet espace souterrain, les tables en formica et les banquettes en skaï rouge et noir entourent une piste de danse ou sont nichées dans des petits recoins : mon interlocuteur me précise qu'à part les installations sonores, rien n'a bougé depuis le début de la guerre[254]. Un accès aux toilettes, un petit comptoir où les boissons étaient distribuées complètent l'aménagement d'un lieu exigu, peu visible depuis l'extérieur, ce qui soumettait les pratiques festives et transgressives à un régime d'invisibilité (Lussault 2006) situé en marge des cadres légaux mais à l'abri des éventuelles sanctions policières et sociales.

Les stéréos se distinguent ainsi des cafés-trottoirs desquels on peut voir et être vu : ici, peu importe si l'on ne voit rien, tant que l'on n'est pas vus – par une personne étrangère à son cercle de sociabilités choisies. Entre les deux se situe le pub, en vogue à l'ouest de la ville (puis, à la veille de la guerre, dans le quartier de Badaro), qui contribue à une diversification de la clientèle. Les stéréos, plus explicitement dédiés à la danse et à la boisson, sont pour certains aménagés afin d'assurer la discrétion aux jeunes Beyrouthins désireux d'échapper aux convenances sociales à moindre coût, et pour tous orientés vers la danse, dès le début de l'après-midi. Ces deux types d'établissements forment, avec les premières générations de boîtes de nuit, une offre nocturne qui s'élargit et tend par là-même à se diviser. En dépit des discours nostalgiques qui font du Beyrouth d'avant-guerre une ville où la richesse était à portée de chaque citadin et que les différenciations de religion, de genre ou de classe étaient inexistantes, la vie nocturne ne formait pas un monde homogène.

4) « Nuits rouges » ou « Petits Lits blancs » ? Les lignes de division du monde de la nuit

Emprunté à Samir Kassir (2003), le titre du paragraphe fait référence à deux univers nocturnes différents qui cohabitent à Beyrouth avant le début de la guerre civile. Le premier, celui des « nuits rouges », évoque *stricto sensu* les nuits de Hamra et leur connotation érotique, qui repose en partie sur le constat de la dissémination de la prostitution dans les pubs, les hôtels de luxe ou les maisons de passes – parfois installées dans des immeubles résidentiels – du quartier[255]. Le sens donné à l'expression est ici plus large : il s'agit d'évoquer les nuits animées de Beyrouth, les comportements expansifs des noctambules la consommation d'alcool, la danse. Cette acception se conçoit en opposition à la formule « Petits Lits blancs », qui renvoie à un bal

[254] Le bar, The American Dream, a en revanche été investi par les milices palestiniennes.
[255] Ce phénomène peut, à titre d'exemple, être illustré par le personnage de Tamima, héroïne du roman *Dans les meules de Beyrouth* écrit par Toufic Youssef Aouad et paru en 1972. Arrivée à Beyrouth pour y commencer ses études, la jeune femme originaire du sud du pays loge à Hamra dans un appartement qui est en réalité une maison de passe, chez *sitt* Rose, laquelle bénéficie « de nombreux amis et protecteurs » (1972 : 67).

de charité qui réunit l'élite de la société libanaise. Les deux appellations illustrent les divisions internes d'un groupe social ayant une correspondance spatiale, le monde de la nuit.

Il a été montré dans le chapitre premier que la vie nocturne à Beyrouth pouvait revêtir les aspects d'un monde social, à savoir un ensemble plus ou moins vaste regroupant des personnes autour de pratiques collectives ou d'espaces communs (Cefaï 2015). L'analyse des travaux de différents auteurs a mis en évidence la possible hétérogénéité d'un monde, et de l'intérêt de faire dialoguer cette notion avec celle du champ. Si l'offre nocturne dans le Beyrouth d'avant-guerre peut être analysée en termes de champ, les noctambules forment un monde social au sein duquel les individus ont l'habitude d'avoir des loisirs nocturnes. Ce monde est dynamique, il s'étend et se diversifie, et son hétérogénéité se lit dans les spatialités nocturnes. Les représentations et les fréquentations varient d'un quartier à l'autre, ou d'un établissement à l'autre.

L'hétérogénéité du monde de la nuit s'analyse également dans la diversité de ses fonctions ou des usages que les noctambules en font. En fonction des soirées et des quartiers, certaines activités nocturnes sont entrées dans le champ des pratiques ordinaires : boire un verre, danser, s'amuser avec un groupe d'amis. Ces pratiques – l'alcool, l'habillement – peuvent représenter une transgression qu'il importe de dissimuler. De manière inversée, les loisirs festifs sont un moyen, pour les ressortissants de l'élite socio-économique et politique, de réaffirmer les contours de la classe sociale à laquelle ils appartiennent. Cette fonction ne concerne qu'une partie des évènements nocturnes : les soirées organisées par des clubs philanthropiques (de type Lion's Club), les réceptions dans les ambassades, les bals des œuvres de bienfaisance, certains corps de métiers (par exemple les avocats), éventuellement les anciens élèves d'un établissement prestigieux. Les évènements sont organisés dans les hôtels de luxe à Beyrouth (le Saint-Georges, le Phoenicia) ou en dehors de la ville, comme au Casino du Liban ouvert à Maameltein en 1959, et rythment le calendrier mondain de la société libanaise. Ces soirées ou « bals » reposent sur un système d'invitations, ce qui leur confère un caractère privé : les participants sont choisis en amont. Elles constituent les fêtes les plus largement représentées dans les archives, qu'il s'agisse de reportages, de photographies ou de commentaires. En effet, la plupart des hebdomadaires contiennent une page dédiées aux « mondanités », qui, en dehors des annonces de fiançailles et de mariages, racontent les bals de charités et autres soirées réservées à la bourgeoisie.

Le relais médiatique dont bénéficient ces soirées permet d'affirmer à nouveau que la vie nocturne est un objet d'opinion en plus d'être un phénomène social et spatial. Ces trois paramètres s'influencent d'ailleurs mutuellement. Le lien entre vie nocturne mondaine et affichage de son appartenance à une classe sociale est renforcé au Liban dans les années 1960 et 1970 par les progrès de la photographie. Cette idée est développée dans les travaux de Grégory Buchakjian (2015), qui étudie l'évolution simultanée des festivités nocturnes et des reportages des journalistes et photographes. Selon l'auteur, les grands bals se ritualisent : il s'agit de pratiques sociales régulières dans le temps, codifiées, et dont la valeur symbolique est très grande. Elle réside justement dans la photographie systématique de ces évènements, puis dans la publication des clichés. Cette pratique permet non seulement de prolonger l'évènement

au-delà de sa période d'existence, mais surtout d'identifier et de faire savoir qui appartient à la frange haute de la société qui fréquente les soirées mondaines :

> « Picturing itself, and proudly circulating its own images in public culture was one of the way in which Beiruti bourgeoisie asserted itself as the dominant class, as it simultaneously claimed itself to represent the whole country » (Buchakjian 2015: 260).

La photographie de nuit relève d'un processus double. Elle s'apparente à une distinction (P. Bourdieu 1979a) qui passe par la diffusion d'images, fonctionnant comme autant de preuves et de mise en visibilité d'une appartenance à la bourgeoisie[256]. En même temps qu'elle se représente comme associée à des lieux et des pratiques qui la définissent, cette classe s'affirme comme étant représentative de tout un pays et comme seule dépositaire de son identité.

L'évènement le plus significatif de ce processus de représentation et d'identification est le Bal des Petits Lits Blancs, dont la trentième édition a eu lieu en 1964, au Palais de Beiteddine. Considéré comme « the most extravagant nightlife that ever took place in Lebanon », le Bal a réuni pendant deux jours environ 2500 invités de plusieurs nationalités, et des dizaines de photographes présents officiellement – ce qui signifie que la photographie faisait partie intégrante de l'évènement. Les différents reportages publiés commentent les décors, les coiffures ou les tenues des femmes. Ainsi, si la photographie prolonge l'évènement, la préparation permet de l'anticiper : « photo-reportages publicizing lavish preparations for the ball kicked off one month earlier » (Buchakjian 2015 : 265). Ces préparations incluent, pour les femmes, le passage dans les salons de coiffure ou de beauté.

Si les grands bals fonctionnaient sur invitation et avaient parfois lieu en dehors de Beyrouth, le processus d'identification à une classe sociale s'appliquait à certains établissements nocturnes :

> « avoiding Les Caves du Roy, for instance, would have been unthinkable for any aspiring magazine, just as not being 'in the picture' (or in the magazine) entailed social suicide for upwardly mobile individuals » (Buchakjian 2015: 260).

Être photographié et figurer dans les différents reportages sur la nuit est une manière d'assurer sa position ou de matérialiser son ascension sociale. Dit autrement, les fonctions des loisirs nocturnes vont au-delà du divertissement, de l'activité économique ou même d'une conquête de liberté : c'est un acte de distinction sociale. Si les membres des classes supérieures s'offrent en spectacle aux lecteurs, ces mondanités nocturnes permettent en retour de maintenir une position sociale[257].

Cette division du monde de la nuit est à envisager comme un processus dynamique qui admet une certaine fluidité. De nombreux noctambules se caractérisent en effet par leur capacité à circuler entre les différents versants de la vie nocturne. Une de mes interlocutrices, rencontrée

[256] Sous le terme de bourgeoisie, l'auteur fait référence à ce que Traboulsi nomme « l'oligarchie », à savoir un nombre restreint de familles actives à la fois dans l'économie, la finance, que dans la politique (voir Chapitre 2).
[257] Cette affirmation n'est pas spécifique à Beyrouth : les soirées mondaines des capitales sont le lieu de partage d'informations entre différents corps de métier (diplomates, hommes d'affaires, hommes politiques) (Laporte 2016).

en avril 2014[258], adepte des stéréos obscurs et du twist dans les années 1960, était employée à l'ambassade d'Australie. À ce titre, elle participait aux mondanités nocturnes de Beyrouth :

« When we were working at the embassy we had a very busy social life. Because of his position at the embassy, and my position, I used to be the executive assistant for the ambassador, there were a lot of receptions, inaugurations… » (Entretien 29, 14/05/2014).

Si faire partie du monde de la nuit revient à fréquenter des espaces où la danse, la musique, la consommation d'alcool se font ensemble, les modalités et les fonctions du *nightscape* ne sont pas les mêmes. Le détour par la photographie et ses usages permet d'affirmer que dans la vie nocturne de Beyrouth avant 1975, deux dynamiques se dessinent. En premier lieu, la vie nocturne fait partie des sociabilités quotidiennes, qu'il s'agisse de plaisirs ordinaires ou de fêtes plus intenses. En fonction des individus, les pratiques nocturnes représentent une transgression plus ou moins grande. La seconde dynamique fait de la vie nocturne une scène : en faire partie c'est, par métonymie, faire partie d'un groupe social restreint. Dans cette optique, la photographie de nuit fonctionne comme une « cartographie » (Buchakjian 2015) qui localise et hiérarchise à la fois les espaces de loisirs nocturnes et les groupes sociaux qui y sont rattachés.

C) Beyrouth, capitale de la nuit ? L'institutionnalisation des loisirs nocturnes

L'institutionnalisation de la vie nocturne à Beyrouth s'opère via trois processus différents. En tant que champ économique dans lequel évoluent des acteurs, elle est l'objet de contrôles et de régulations. En tant qu'espace dédié aux divertissements, elle contribue au rayonnement touristique du pays. Elle est enfin l'objet de discours et de représentations qui lient la capitale à sa vie nocturne, laquelle peut aussi s'envisager dans sa dimension idéelle : par les pratiques nocturnes s'énoncent les prémices d'un ethos libanais dont l'hédonisme représente la caractéristique principale.

1) Réguler et contrôler la vie nocturne

Au cours de la décennie 1950, la vie nocturne de Beyrouth peut s'apparenter à un champ en train de se structurer via un certain nombre d'acteurs et d'espaces de référence. Vingt ans plus tard, le champ s'est institutionnalisé via deux processus liés à deux groupes d'acteurs distincts (entrepreneurs de la nuit et acteurs politiques) dont les intérêts ne convergent pas toujours.

Le premier processus identifié est la création du syndicat des propriétaires de restaurants, cafés et cabarets en 1946, qui témoigne d'une plus étroite collaboration entre les entrepreneurs de la

[258] Citée dans la section précédente (Entretien M. H. -R. H., 14/05/2014)

nuit. Sa première mention dans les archives de presse étudiées date de1962[259]. Le président est Abdallah Moucadié qui, d'après la même source, est un membre de la famille qui possède le Kit-Kat Club[260]. Dans un communiqué de presse, Moucadié estime que Beyrouth abrite en 1962 environ 1000 boîtes de nuit (Chami 2003). Ce nombre élevé est à manipuler avec précaution, car le type d'établissement que regroupe l'appellation « boîte de nuit » n'est pas précisé[261]. Cependant, même si ce comptage est à répartir entre les cabarets, les pubs, les restaurants, et tous les endroits hybrides, il témoigne du dynamisme du secteur, voire de la facilité avec laquelle il est possible d'ouvrir un établissement à Beyrouth. En 1963, le président du syndicat s'exprime à ce sujet dans la *Revue du Liban*. Dans une tribune qu'il rédige au mois de mars, il estime qu'il faut « règlementer d'urgence le métier de cabaretier et de restaurateur » car « il en va de notre prestige et de notre réputation »[262]. Concrètement, il réclame la suspension de l'octroi de permis d'exploitation de nouveaux restaurants et cabarets, ainsi qu'une réduction des taxes pour les établissements qui existent déjà. Cette demande, adressée au Ministère du Tourisme, montre que si le secteur est dynamique, l'offre n'est pas régulée, ce qui entraîne selon lui un risque de saturation. Au contraire, et en tant que défenseur des intérêts des propriétaires, le président estime qu'il est préférable de préserver l'offre existante en la stimulant, via l'abaissement des taxes. Il s'agit donc, pour les patrons et les directeurs d'établissement, d'assurer la survie du champ en limitant la concurrence, et de maintenir leur position dominante parmi les différents acteurs de la vie nocturne.

Le manque d'informations sur la question ne permet pas d'évaluer l'impact réel du syndicat jusqu'en 1975 et pendant les quinze années de guerre civile. Il est aussi difficile de suivre les activités de beaucoup d'entrepreneurs de la nuit pour la même période. En dépit de ces discontinuités, l'existence d'un syndicat dès l'émergence de la vie nocturne permet d'affirmer qu'il s'agit d'un secteur important de l'économie, dans lequel des acteurs cherchent à maintenir leur position.

Le second processus d'institutionnalisation s'opère vie un investissement politique du champ nocturne, devenu enjeu de prises de positions. À mesure qu'il s'étend, le *nightscape* est l'objet de promulgations par les autorités de règlementations visant à encadrer les pratiques. La plupart de ces tentatives sont le fait de Kamal Joumblatt[263], Ministre de l'Intérieur de 1961 à 1964, qui adopte durant cette période des mesures concernant les établissements nocturnes. Le strip-tease, cantonné aux cabarets du centre-ville et de la baie de Zeytouneh, est officiellement interdit. L'« accès de puritanisme » (Kassir 2003 : 493) dont Joumblatt fait preuve implique également l'interdiction par décret du twist dans les boîtes de nuit : cette danse pourtant populaire est en

[259] Chami J., 2003, *Le Mandat Fouad Chehab : 1958-1963*, Le Mémorial du Liban, 2003.
[260] Il n'est pas fait mention d'autres établissements qui auraient appartenu à Abdallah Moucadié, mais en raison des fonctions qu'il occupe, on peut supposer qu'il a été à l'origine d'autres lieux de loisirs, diurnes ou nocturnes.
[261] Il n'y a pas davantage d'informations sur le mode de comptage : il peut s'agir d'une estimation, du nombre de licences délivrées par la Ministère du Tourisme, ou du nombre d'établissements (sans que la nature en soit précisée) adhérant au syndicat.
[262] *Revue du Liban*, mars 1963.
[263] Né en 1917 et assassiné en 1977, ce dirigeant druze a fondé en 1949 le Parti Socialiste Progressiste et a été plusieurs fois ministre, sous la présidence de Fouad Chehab (1958-1964) et de Charles Hélou (1964-1970). Voir http://iremam.cnrs.fr/legrain/joumblatt.htm.

effet jugée indécente[264]. Bien qu'*a priori* sans contact, le twist se prête aux attitudes suggestives qui entraîneraient une multiplication des flirts entre jeunes noctambules. Afin de ne pas encourager sa pratique, le Ministre de l'Intérieur décide en 1963 d'interdire de scène Johnny Hallyday[265], qui devait se produire à Beyrouth. Pour anecdotique qu'il soit, l'évènement s'insère dans une logique d'encadrement des pratiques qui se poursuit l'année suivante. En 1964, Kamal Joumblatt impose en effet des normes d'aménagement intérieur aux stéréos clubs. Le niveau d'éclairage doit être rehaussé (afin d'éviter les chutes selon le discours officiel), et les cloisons (qui offrent aux couples une certaine intimité) doivent être supprimées.

Si Joumblatt acquiert pendant cette période une réputation de « trouble-fête », l'application de ces décisions semble incertaine. Ainsi, en août 1963, le « Monocle » ironise :

> « Évidemment, le soir il n'est pas question d'obtempérer aux édits interdisant la danse la plus remuante : le twist. Elle est publiquement baptisée « limbo » et la police – dit-on – n'intervient que pour déclarer : « quels pas licencieux ! Veuillez, je vous prie, vous rapprocher de vos cavalières… » Que ce soit à la radio ou dans les nombreuses boîtes de nuit, on n'entend que la voix de Johnny Hallyday, expulsé d'ici, rappelons-le, il y a quelques mois » (*Revue du Liban*, août 1963).

Outre qu'il mentionne l'emploi d'un autre nom pour pouvoir continuer à pratiquer une danse prohibée, l'extrait témoigne du rôle ambigu de la police, supposée faire appliquer les différents décrets[266]. Cet ensemble de mesures plus symboliques qu'effectives est complété en 1971, lorsque Saëb Salam[267] règlemente les horaires d'ouverture des stéréos-clubs, de 21 heures à 6 heures du matin (Chami 2003). Il s'agit alors d'éviter la fréquentation de ces espaces trop tôt dans l'après-midi et donc de circonscrire dans le temps les moments d'ouverture de lieux propices à diverses sortes de transgressions. Ainsi, les stéréos-clubs qui ont accueilli les pratiques nocturnes en plein après-midi deviennent formellement des établissements de nuit.

[264] Moins policée que les danses en couple, le twist se caractérise par des rotations alternatives du bassin, des jambes, en maintenant les genoux fléchis. Dans la mesure où il faut garder les épaules alignées, le twist exige aussi une torsion du tronc.

[265] Le chanteur francophone a été accueilli le 10 janvier par les autorités du pays, et par une foule de jeunes fans. Après une réception officielle le soir même, Johnny Hallyday s'est rendu au Baccarat, la boîte de nuit du Casino du Liban, à Jounieh, où il aurait chanté quelques chansons. Il est expulsé le lendemain, avant d'avoir réellement commencé sa série de concerts.

[266] La négociation entre les autorités policières et les patrons d'établissements étant courante à Beyrouth (voir chapitre 6), on peut supposer que cela explique leur laxisme apparent.

[267] Président du Conseil de 1970 à 1973 sous le mandat de Soleimane Frangié.

2) Le « by night » comme argument touristique : Beyrouth la nuit, une dimension internationale

Si le cosmopolitisme à Beyrouth a été discuté en tant que statut, et illustré en tant que condition, la réflexion sur la dimension internationale de la vie nocturne dès les années 1950 doit être complétée par la question du tourisme. Les séjours de courte durée au Liban tendent en effet à accentuer l'aspect cosmopolite de ses nuits, et alimentent la production d'une image de marque du pays et de sa capitale qui se forge en même temps que se développe la vie nocturne.

Le phénomène touristique au Liban, s'il influence la vie nocturne dès les années 1950 et dans les deux décennies qui suivent, possède des racines plus anciennes que les loisirs de nuit. Dès la fin du XIX^{e} siècle, la montagne libanaise est un lieu de villégiature pour les résidents étrangers, français et britanniques (Dewailly et Ovazza 2009). A partir des années 1920, les ressortissants aisés des pays arabes de la région, attirés par un climat moins chaud viennent s'ajouter aux Européens qui habitent temporairement la montagne. Si la pratique de la villégiature entraîne un développement progressif de l'industrie hôtelière[268], elle s'accompagne de l'estivage, qui concerne les Libanais originaires de la montagne mais habitant à Beyrouth, qui passent les mois d'été dans leur village d'origine, alimentant ainsi le « regroupement sociocommunautaire » (Dewailly et Ovazza 2009). Après la Seconde Guerre Mondiale, le tourisme devient un secteur d'investissement important. Le nouvel aéroport, inauguré en 1951, s'impose rapidement comme la « plate-forme régionale du trafic aérien » (Kassir 2003 : 427). Les grands hôtels et les résidences se multiplient à Beyrouth, sur le littoral (à Kaslik et dans la baie de Jounieh au nord, à Khaldé au sud) et à la montagne (Aley, Broummana, Bhamdoun), témoignant d'une diversification des pratiques. Comme le montre le graphique extrait des travaux de Bruno Dewailly et de Jean-Marc Ovazza, les années 1960 sont celles d'une croissance importante du secteur (voir Figure 17) dans lequel les touristes européens et nord-américains sont de plus en plus représentés.

[268] Les auteurs de *La Revue Phénicienne* avaient exprimé ce souhait dans les numéros de juillet et décembre 1919.

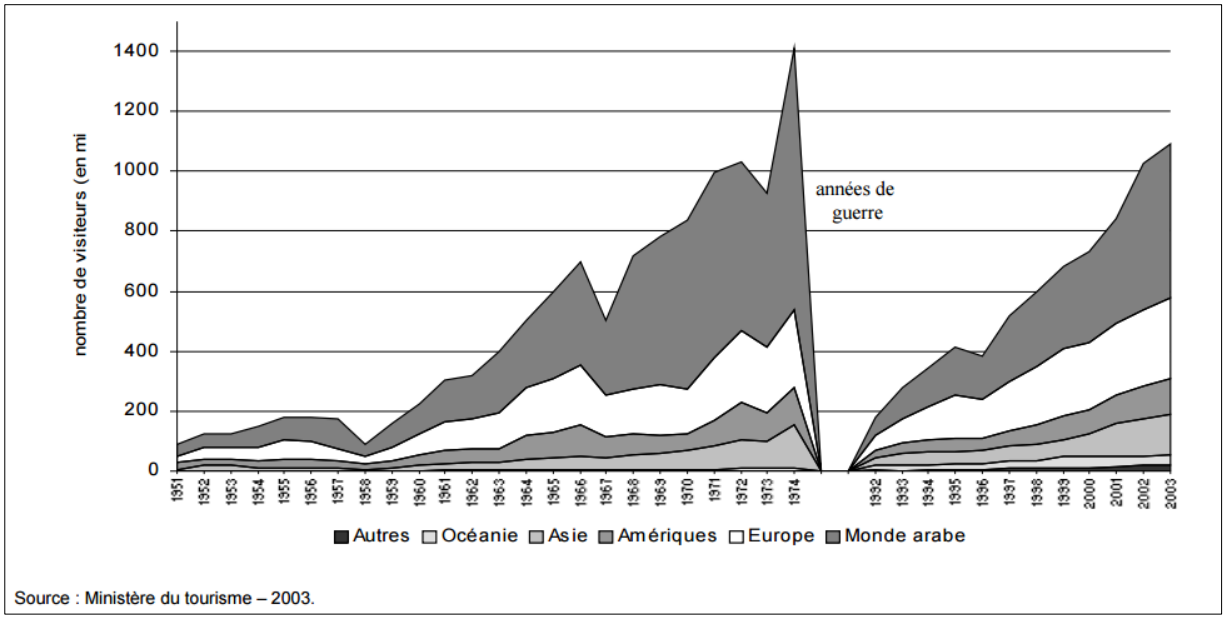


Figure 17 : L'évolution du nombre des arrivées au Liban par aire géographique de 1951 à 1974, puis de 1992 à 2003.

Dewailly et Ovazza, 2009. Source : Ministère du tourisme libanais.

L'année 1974, le Liban accueille plus de 1,4 millions de visiteurs, attirés par le climat méditerranéen, la montagne, les sites historiques et les divertissements urbains. La relative stabilité du pays est un argument supplémentaire pour des touristes qui demeurent aisés (Kassir 2003) et sont, pour 30 % d'entre eux, « non arabes », souvent occidentaux (Buccianti-Barakat 2006). À la veille de la guerre civile, le tourisme contribue pour 19% à la croissance du PIB libanais. La diversification des activités touristiques comprend son volet nocturne : les restaurants, les cabarets, les boîtes de nuit, sont abondamment fréquentés par les voyageurs. Ainsi, au cours de l'année 1972, le secteur « Cabaret, Casinos et Festival » aurait généré « 57 millions de dollars sur les 207 millions que le tourisme a rapporté » (Dewailly et Ovazza 2009 : 6).

Les pratiques nocturnes des touristes dépassent les limites territoriales de la capitale du Liban. Si les visiteurs apprécient les établissements de Hamra ou de la rue de Phénicie, ils visitent aussi le Casino du Liban ouvert en 1959 à l'extrémité nord de la baie de Jounieh, ainsi que les différentes boîtes de nuit en montagne, dont les plus connues et répertoriées par la presse sont La Gargotte et les Troubadours à Broummana. Enfin, le festival de Baalbeck, démarré en 1956, représente rapidement l'évènement culturel central de l'année, attirant artistes et publics occidentaux.

La renommée internationale de l'offre touristique (climat, équipements, évènements, sites) devient de plus en plus étroitement liée à la vie nocturne : celle-ci devient un argument supplémentaire pour convaincre les visiteurs potentiels qui, à leur retour, diffusent une image de « ville des plaisirs » qui s'adresse tant aux occidentaux qu'aux ressortissants des pays voisins

désireux de plus de libertés individuelles[269]. À l'échelle des quartiers nocturnes, les établissements deviennent des espaces de la co-présence qui mélange davantage les nationalités que les origines socio-économiques. Cette image des nuits internationales à Beyrouth est abondamment relayée dans la presse :

> « Les boîtes de nuit nous offrent en raccourcis saisissants, une image chantante et dansante de notre époque cosmopolite. (…) Les cabarets sont devenus en quelque sorte une Société des Nations, … un ONU de la vie nocturne internationale. EVE nous en donne tous les soirs un pertinent échantillon (…). Ce cosmopolitisme, on ne le trouve pas seulement dans le spectacle, mais aussi dans la salle où, européens, américains, voyageurs et touristes du Proche et du Moyen Orient côtoient tous les soirs les noctambules libanais qui ne sont pas peu fiers de posséder des boîtes de nuit de cette qualité » (*Revue du Liban*, novembre 1959).

Dès la fin des années 1950, la dimension internationale de la vie nocturne fonctionne à double sens. Les nuits beyrouthines sont alimentées par les flux touristiques tout en devenant un but – partagé – de voyage. Elles sont également l'objet de discours, ici médiatiques, qui vantent son caractère cosmopolite et dans lesquels transparaît une dimension idéelle.

3) Les prémices d'un ethos : les Libanais et la vie de nuit

La vie nocturne de Beyrouth avant le début de la guerre survit dans les discours comme dans les représentations via un certain nombre de supports parmi lesquels la photographie et la littérature. Ils véhiculent les images et les récits de lieux réels dont la valeur symbolique relèverait de la légende ou du mythe urbain[270]. Dit autrement, le *nightscape* beyrouthin d'alors continue d'être un sujet d'opinion. Or, s'il se pense essentiellement en opposition à la situation actuelle du Liban (qu'elle soit politique, sociale ou économique), l'idée avancée ici est que la vie nocturne à Beyrouth comme substrat d'un ethos libanais – et d'une nostalgie urbaine (Gervais-Lambony 2012) – est un phénomène qui apparaît dès les années 1950. Ainsi, il s'agit dans ce dernier paragraphe d'analyser la construction discursive du noctambule beyrouthin, dépositaire d'une identité libanaise fondée sur la fête et l'insouciance, qui s'est opérée en même temps que s'est institué le champ nocturne.

L'ethos tel qu'il a été défini[271] renvoie à une somme de principes et de valeurs générant des pratiques, indissociable des territoires dans lesquels il se forme, se vit et s'exprime. Ainsi, le processus de construction d'un ethos relève d'expérimentations, de réflexions et de discours, qui figurent dans mon corpus sous forme d'entretiens ou d'archives. Si les entretiens fonctionnent comme un discours au présent sur une période passée, les extraits d'articles représentent au contraire un discours contemporain de la vie nocturne d'avant 1975.

[269] Voir Chapitre 2.
[270] La question de l'héritage nocturne et de sa valeur refuge est discutée dans le Chapitre 8.
[271] Voir Chapitre 1.

Dans ces archives, la construction d'un ethos libanais comporte plusieurs dimensions qui associent toutes le Liban et les Libanais à la fête. La première dimension associe l'hédonisme à l'insouciance : la recherche du plaisir et du divertissement est placée au rang d'art de vivre, qui implique des dépenses allant au-delà des capacités financières de chacun. Ainsi,

> « Beyrouth est (…) l'une des cités du monde où l'on s'amuse plus. Le Libanais, volontiers prodigue, est toujours prêt à dépenser ses dernières piastres pour aller dîner en ville ou offrir du champagne à sa compagne d'un soir. Il aime tous les jeux, tous les paris, toutes les sensations, il répète sans cesse que la vie est courte et qu'il faut en profiter. Et il agit en conséquence… » (*Magazine* n°201, octobre 1960).

Dans cet extrait, la ville de Beyrouth est présentée comme une ville du plaisir, dans laquelle règne une manière particulière de s'amuser. Le mode de vie nocturne libanais implique la dépense au-delà du raisonnable, les conquêtes sans lendemain[272], le jeu et le risque, dans une temporalité indéterminée mais perçue comme restreinte. L'idée que « la vie est courte », qu'il s'agisse d'une vision ou d'une posture, devient le moteur de la recherche du plaisir, elle-même caractéristique essentielle d'un ethos libanais qui s'épanouit la nuit.

La seconde dimension met en exergue la capacité des Libanais – ici, au moins des noctambules – à s'adapter aux différentes perturbations, essentiellement politiques. Cette forme de souplesse, identifiée aujourd'hui sous le terme de « résilience », apparaît par exemple en 1958[273], après les affrontements et l'intervention des marines américains, ce qui avait impliqué l'imposition d'un couvre-feu. Dès la levée de ce dernier, les établissements ouvrent et les Beyrouthins reprennent leurs activités nocturnes :

> « Dans les cabarets, dans les night-clubs déjà rouverts, on se contentait de danser. Pour le moment. Les spectacles ne reprendront qu'avec la levée du couvre-feu. Mais on dansait avec beaucoup d'entrain. (…) Tel est le ressort des Libanais, qui peuvent passer presque sans transition des balles dum-dum aux bals cha-cha » (*Magazine* n°97, octobre 1958).

L'insouciance se conjugue à une propension à s'amuser dès la fin d'une période d'affrontements. Au fil des décennies, cette dimension d'un ethos libanais devient une capacité à s'amuser malgré les affrontements. Pour l'heure, cet ethos en formation pousse l'insouciance à une forme d'indifférence repérée chez une partie de la société libanaise. Cette indifférence, ou « absence de préoccupation pour » concerne par exemple les disparités socio-économiques du pays, ou la question des réfugiés. Dans le même article où il est fait référence au twist, le « Monocle » s'exprime sur le décalage entre les nuits d'été très animées à Beyrouth et l'instabilité politique qui règne en Syrie[274] :

---

[272] La référence à *la* compagne témoigne qu'il s'agit d'un mode de vie de nuit qui demeure l'apanage masculin.

[273] La crise de 1958 voit s'affronter deux camps qui recoupent une division confessionnelles : le premier est favorable à l'entrée du Liban dans la République Arabe Unie et le second, loyaliste, est pro-occidental. Afin d'apporter une solution à l'insurrection, le président Camille Chamoun sollicite l'intervention militaire des Etats-Unis.

[274] Le pays a en effet connu divers coups d'État. En mars 1963, le Conseil National de commande révolutionnaire installe des membres du parti Baas au pouvoir. En juillet, une nouvelle tentative de coup d'État a été réprimée dans le sang.

> « Au fond, une seule chose laisse apathique ; du moins en apparence : l'agitation de sa voisine, la Syrie. Croyez-vous qu'à Beyrouth on s'émeuve des coups de feu tirés à moins de cent kilomètres ? » (*Revue du Liban*, août 1963).

Ainsi, l'ethos nocturne tel qu'il est analysé dans cette recherche trouve une partie de ses fondements non pas dans la période de la guerre civile mais dans celle qui l'a précédée. Dès les années 1950, l'identité festive « du Libanais » est affirmée. Elle est faite d'insouciance voire d'indifférence, et de recherche du plaisir, et ceci en dépit des préoccupations que suscite l'entourage proche et lointain.

La diversité de la vie nocturne est une dimension incontournable de la ville : elle suscite une production de discours au cours desquels s'ébauche un ethos libanais sans cesse négocié au cours des décennies suivantes. Le discours demeure partial : c'est celui d'individus membres d'un même monde, adressé à leurs semblables. Il œuvre cependant à la construction d'un « nous » noctambule, qui se veut un « nous » libanais et qui ne se construit pas encore en opposition à un « eux », étranger ou libanais. Ainsi, la vie nocturne s'institutionnalise dans cette période aussi parce qu'elle participe d'un processus d'identification à des pratiques partagées dans lesquelles les noctambules se reconnaissent.

La vie nocturne de Beyrouth est un phénomène daté dans l'histoire de la capitale. Si elle est d'abord étroitement liée aux activités de prostitution, les deux univers gagnent en autonomie à mesure que se multiplient les cabarets puis les boîtes de nuit, en s'ancrant à l'ouest de la capitale. Au-delà de l'évolution du *nightscape* récapitulée au moyen de deux schémas (Figure 18), cette première partie a fait état des conditions qui ont permis l'essor du secteur : une permissivité plus grande que dans les autres pays de la région, une circulation d'hommes, de capitaux et d'informations, et les initiatives de quelques entrepreneurs de la nuit, acteurs d'un champ en émergence. À la veille de la guerre civile, plusieurs générations d'établissements se côtoient. Ils forment un champ, objet de régulations, de discours, de représentations. Ils permettent à certains noctambules la conquête de plus de libertés individuelles et à tous l'exercice d'une citadinité beyrouthine dont le cosmopolitisme et la modernité sont des composantes réelles et abondamment relayées. Si la fréquentation des bars et des boîtes de nuit n'est pas représentative, numériquement, de l'ensemble de l'agglomération beyrouthine en 1975, elle est emblématique d'un aspect important de cette période d'autant plus idéalisée aujourd'hui qu'elle contraste avec les profonds bouleversements de la guerre civile.

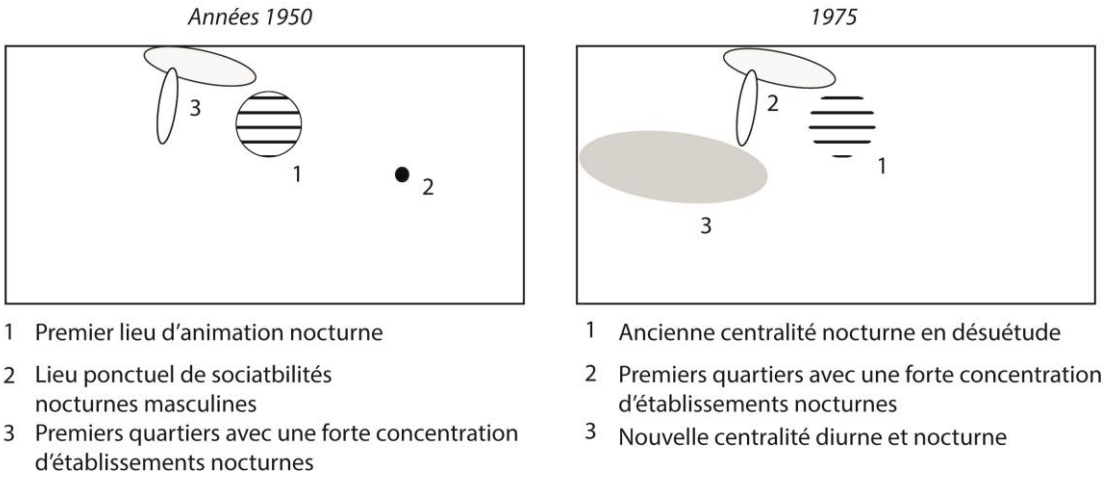


Figure 18 : émergence et expansion du *nightscape* beyrouthin avant la guerre civile
M. Bonte, 2017

II) La vie nocturne pendant la guerre civile libanaise (1975-1990)

Dès les premiers mois du conflit, les affrontements ont entraîné à Beyrouth d'importantes destructions et mouvements de populations. Au fil des ans et à la faveur des tensions ou accalmies, les difficultés se sont accumulées. La défaillance des services urbains, l'affaiblissement de l'État central, la crise économique et l'espace urbain dangereux et contrôlé par les milices ont modifié le quotidien des habitants et dicté la nécessité de nombreuses adaptations. Dans ce nouveau contexte, et au sein d'une réflexion sur l'histoire de la vie nocturne à Beyrouth, l'enjeu de cette deuxième partie est d'analyser l'impact des perturbations induites par le conflit sur le *nightscape*. Si la plupart des quartiers fréquentés en 1975 périclitent rapidement, la vie nocturne ne disparaît pas et ne se cantonne pas uniquement au régime de la survie. Les mutations de la vie nocturne sont de l'ordre de la recomposition, incluant déplacements, fonctionnements par intermittences, mais aussi création de nouveaux espaces, qui donnent lieu à des changements dans les pratiques et les perceptions des loisirs nocturnes. Il s'agit de montrer tout d'abord que la vie nocturne doit se penser dans l'émergence d'un nouvel ordre spatial qui conditionne les recompositions des espaces de loisirs. Ces recompositions sont fondées essentiellement sur une séparation des territoires festifs, qui recoupe la division de l'agglomération beyrouthine pendant le conflit. Enfin, l'espace-temps de la nuit beyrouthine entre 1975 et 1990 devient porteur de nouveaux enjeux. Entre contrôle et affirmation du pouvoir, entre séparation des habitants et transgressions des lignes de division,

entre nécessaire défoulement et aspiration à un quotidien normé et stable, les rapports des habitants à la vie nocturne se redéfinissent progressivement, mais durablement.

A) La nuit, la guerre : un nouvel ordre spatial

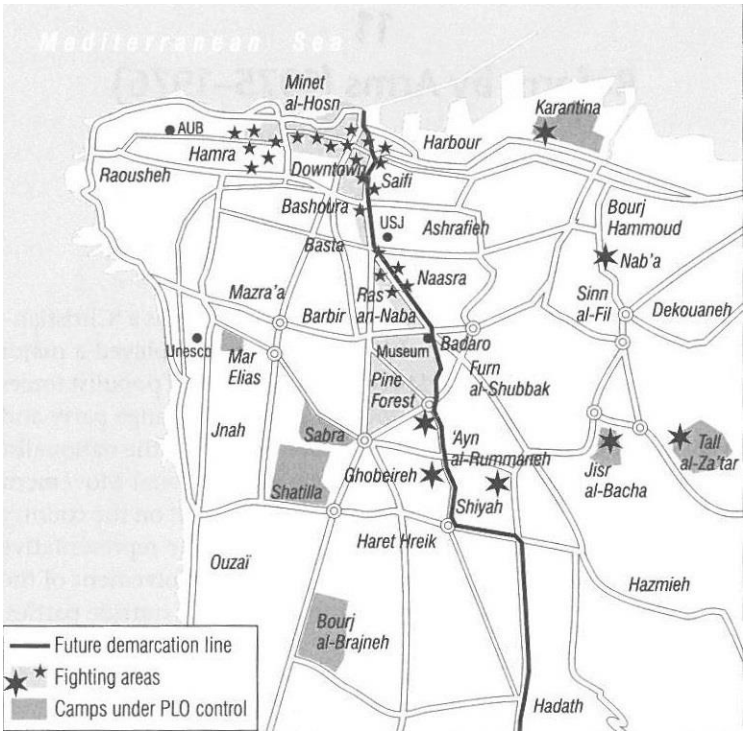
L'identification des différentes phases du conflit au Liban varie en fonction des auteurs (Picard 1988 et 2012 ; Kassir 1994 ; Corm 2003 ; Traboulsi 2012). La plupart d'entre eux choisissent d'ailleurs de parler de « guerres » qui impliquent, en fonction des périodes et des espaces, des acteurs et des enjeux différents. La discontinuité temporelle du conflit fait apparaître des périodes de combats intensifs[275] en creux desquelles se dessinent des phases de relative accalmie, dont l'étude donne à voir l'émergence d'un nouvel ordre spatial (Beyhum 1991) dans lequel le quotidien des sociétés demeure peu étudié (Catusse 2015)[276]. Il s'agit donc d'observer les conditions de possibilité dans lesquelles s'opèrent les recompositions du champ nocturne durant le conflit libanais : déclin des espaces de loisirs et de rencontres, mise en place du système milicien et émergence de la nuit comme temps du danger.

1) Le nightscape beyrouthin face à la fragmentation

Si elle n'est pas représentative de l'ensemble du conflit, la première phase de la guerre civile est une période de combats intenses, de transformations et de destructions dans le centre de Beyrouth. Cette « guerre des deux ans » (avril 1975 - novembre 1976) pose donc les conditions d'un nouvel ordre spatial à partir duquel s'opère la recomposition de l'espace nocturne. Durant cette période, la coalition « progressiste[277] » et les « chrétiens conservateurs[278]» se font face dans des affrontements violents et meurtriers, impliquant bombardements, apparition de francs-tireurs et exécutions ou enlèvements de civils. Les espaces stratégiques tels que la zone portuaire, le quartier des banques, ou encore le quartier des Grands Hôtels sont disputés. Le centre-ville est pillé et détruit, la baie de Zeytouneh et, plus largement le secteur de Minet al-Hosn jusqu'à l'entrée de Hamra deviennent des espaces de combats. La carte élaborée par Traboulsi (2007)[279] est de nouveau reproduite afin de mettre en évidence les zones

[275] Identifiés notamment par Juan Ruiz Herrero (2011), ils correspondent aux années 1975-1976, 1982-1983, 1989-1990 (Voir Annexe 2).
[276] Pour une réflexion sur le quotidien des sociétés en temps de guerre, voir par exemple Buton F., Loez A., Mariot N., Oliviera P., 2014, *L'Ordinaire de la guerre*, Agone n° 53, 208 p.
[277] Le Mouvement National Libanais est une coalition de partis fondée en 1969 et dirigée par Kamal Joumblatt, regroupant le Parti Socialiste Progressiste, le Parti Communiste Libanais, l'Organisation de l'Action Communiste au Liban, le mouvement nassériste des *Mourabitoun*, le Parti National Socialiste Syrien, le parti shiite Amal, l'Organisation Nassérienne Populaire, représentant environ 25 000 miliciens qui se battent au début de la guerre aux côtés des *fedayin* de l'Organisation de Libération de la Palestine.
[278] Le Front Libanais, dirigé au début de la guerre par Souleiman Frangié, regroupe les partis chrétiens des Kataëb, le Parti National Libéral, et le Tanzim. Le Front Libanais regroupe environ 18 000 miliciens au début du conflit. Les différentes milices sont unifiées progressivement et par la force sous le commandement de Bachir Gemayel.
[279] Voir p. 103.

d'affrontement dans la capitale : elles se situent le long d'une ligne de démarcation qui émerge progressivement et se stabilise en 1976.



Carte 10 : la division de Beyrouth et les principales zones d'affrontement au début de la guerre civile
Source : Traboulsi., 2007.

Composée de pans de mur, de tôles, de sacs de sables, cette ligne représente « l'acte fondateur et constitutif » de la guerre (Beyhum 1991 : 18) qui divise durablement la ville en deux parties et conditionne le quotidien des habitants : « our world was controlled by this line » se souvient une ancienne habitante de Beyrouth-Est[280]. La partition de la ville s'est accompagnée de déplacements de population, souvent davantage guidés par la peur (des enlèvements, des exécutions) que par la recherche d'un regroupement confessionnel. Dans les régions chrétiennes (à savoir, la partie orientale de la ville ainsi que les périphéries au nord et à l'est), la zone devient très homogène lorsque les camps palestiniens[281] sont assiégés et rasés. À l'ouest, une relative mixité demeure, puisque la zone semble abriter environ 50 000 chrétiens en 1987 (Picard 1988). Ainsi,

[280] Entretien 29, 14/05/2014.
[281] Les camps de Tel al-Zaatar, Dbayé, Jisr el-Bacha et la Quarantaine.

> « le conflit politique dessine désormais des territoires confessionnels : chaque Libanais est assigné à un espace de légitimité et de sécurité, soumis à la domination, sinon à l'autorité, de la force armée qui le contrôle tandis que son existence est menacée ailleurs dans le pays » (Picard 2012 : 6).

Les destructions et la division de la ville entraînent une liquidation (Ruiz Herrero 2011) des espaces centraux et donc des établissements nocturnes. Le quartier réservé de la rue al-Mutanabbi est intégralement détruit, ainsi que les cafés et les restaurants autour de la Place des Martyrs. Pendant la bataille des Grands Hôtels, la quasi-totalité des cabarets ou des boîtes de nuit ont été endommagés après avoir servi de dépôt d'armes pour les combattants. Seuls quelques établissements survivent en ouvrant de manière ponctuelle, uniquement en journée. La journaliste Maria Chakhtoura (2007) décrit ainsi les anciens cabarets de la baie de Zeytouneh qui n'ont pas été détruits :

> « À Zeytouneh, on essaye de vivre. Mais c'est un bien grand mot. Ces filles (…) sont prostrées devant leur verre, attendant les clients. Entre midi et 17 heures, les heures ouvrables, ces anciennes filles de joie devenues femmes fatiguées, lasses d'appartenir à une corporation qui en a fait des citoyennes de dernière zone, assurent leur survie comme elles peuvent. (…) leur décor de vie est insoutenable. L'endroit a dû être chic, mais aujourd'hui il sent le moisi, c'est le délabrement le plus total. (…) Si Zeytouneh a connu son heure de gloire c'est, aujourd'hui, un quartier d'une tristesse insupportable » (Chakhtoura 2007: 101).

Cette bribe de souvenir témoigne de la désolation du paysage nocturne dans le secteur Zeytouneh/Phénicie. À Hamra, l'essoufflement est plus progressif : au début du conflit, le quartier est relativement épargné par les combats, car les zones d'affrontements entre factions musulmanes se situent loin de Beyrouth. La décennie 1980 voit ensuite se multiplier les affrontements entre les différentes milices présentes dans cette moitié de la ville, et les bombardements et le siège de Beyrouth-Ouest par les troupes israéliennes en 1982 endommagent fortement les infrastructures et éprouvent les habitants. Tout au long de la guerre, les cafés-trottoirs et les autres espaces de divertissement fonctionnent au ralenti ou sont ouverts par intermittences, en raison de la difficulté à obtenir des produits d'importation d'une part, et de l'occupation de nombreux espaces de loisirs par les miliciens d'autre part.

2) La vie nocturne à l'épreuve du système milicien

Les destructions et les divisions que connaît la ville de Beyrouth pendant la guerre civile entraînent la disparition des quartiers nocturnes proches du centre et mettent à mal les établissements de Hamra et de Ras Beyrouth. Le paysage nocturne ainsi diminué à l'ouest – et qui émerge dans la banlieue nord de Beyrouth – est tout au long du conflit soumis aux règles du système milicien qui s'instaure progressivement pour devenir, à la faveur de l'affaiblissement de l'État central, une organisation prégnante.

Le système milicien a été défini dans le Chapitre 2 comme une configuration dans laquelle chaque milice possède une portion d'espace, dont les limites peuvent varier au cours du conflit. Sur cet espace, la milice prend en charge tout ou partie des aspects de la vie économique, des services, de la sécurité des habitants, au moyen d'intimidations et de violences. La milice est à concevoir comme une organisation permanente qui défend moins une localité qu'un « espace communautaire qui se définit comme un territoire » (Beyhum 1991: 366). Sa dimension spatiale est indissociable de ses caractéristiques confessionnelles et politiques : les trois définissent son identité et celle des citadins qu'elle entend « protéger ».

Si les « micro-souverainetés » (Picard 2012) fragmentent le territoire en espaces autonomes[282], l'importance numérique des miliciens demeure relative. En excluant les forces palestiniennes, il y aurait eu à l'échelle du pays un milicien pour 100 habitants[283] (Beyhum 1991). Les milices ont cependant représenté pour les combattants un vecteur d'insertion sociale tout en étant un moyen de s'affranchir d'autres normes ou systèmes autoritaires : « The militias offered young men an opportunity to transgress restrictive social norms and release their tension through the barrel of an AK-47 » (Haugbolle 2010: 136).

Au cours d'un entretien, un ancien combattant (au sein du Mouvement National) raconte ainsi comment les temps de combats et les moments de défoulement la nuit ont pu susciter des liens de proximité entre les différents miliciens :

« You go and fight, you go and have fun, really, yes, and we always had like a group, we fight together and then we go out together, and you meet people... A kind of brotherhood (...) We were really connected to each other (…). It was all together, we do the things together (...) really we were crazy, we drink, talk (…) and then later we fight. I was not afraid, it was like a big picnic to us » (Entretien 38, 24/05/2014).

En comparant les combats à un pique-nique, cette citation témoigne de la difficulté qu'a eue mon interlocuteur à discerner moments de combats et moments de détente, tant la logique collective qui encadre les miliciens en reposant sur les principes de fraternité[284] l'a imprégné. L'importance du groupe a ainsi joué dans la construction d'un soi social au sein d'un ensemble cohérent, qui s'expose au travers de l'appropriation d'un certain nombre de fonctions (contrôle des circulations, gestion de la sécurité) et l'affichage de certains attributs (le port d'une arme par exemple). La milice représente par ailleurs une opportunité d'enrichissement, car chaque groupe politique instaure sur le territoire qu'il domine ses propres logiques économiques.

Le financement des milices repose sur différents trafics et sur un système fiscal propre à chaque territoire. Toute portion d'espace contrôlée par un groupe politique est en effet délimitée par des barrages qui font également office de barrières douanières. Si chaque individu qui circule est soumis au moins à un contrôle d'identité, chaque marchandise (tabac, essence, alcool,

[282] L'armée libanaise ne contrôle plus en 1985 qu'un dixième du territoire national.
[283] La frontière entre vie civile et vie milicienne n'est cependant pas étanche : certains jeunes hommes, notamment des étudiants, pouvaient prendre part au combat de manière temporaire (Entretien 25, 06/05/2014).
[284] La manière dont l'organisation milicienne a reproduit le schéma de la famille nucléaire a été étudiée par Michael Johnson (2001). Au sein de la milice, le jeune combattant est un fils, la nation à laquelle il se dévoue est la mère, et le chef représente le père (Johnson 2001) .

aliments) destinée à entrer dans la zone dominée par une milice est soumise à un droit d'entrée. Par exemple, une caisse de whisky est taxée 4,5 dollars à l'entrée dans le port de Beyrouth (Ruiz Herrero 2011). Le port est contrôlé par les Forces Libanaises qui étendent leur domination sur une vaste zone allant au nord jusqu'au barrage de Barbara (au niveau de Aamchit) et à l'est les hauteurs du Mont Liban, incluant les villes de Jounieh et les stations de montagne telles que Faraya[285]. Le système de taxes imposé par les Forces Libanaises fait partie d'une organisation qui semble plus aboutie que celle des milices installée sur d'autres territoires. En effet, les efforts d'unification des groupes chrétiens a donné lieu à un espace plus homogène dans lequel la mise en place de services (comme le ramassage des ordures) est plus facile. À l'ouest de Beyrouth et au sud, les autres groupes ont cependant leur propre système de taxes, par exemple en ce qui concerne les ports sur le littoral libanais au sud de Beyrouth.

En plus des taxes sur les marchandises, les milices mettent en place d'autres pratiques d'extorsion (*juwwe*) pouvant prendre la forme d'impôts ou de taxes sur les bénéfices pour les activités économiques et commerciales (par exemple, sur les bénéfices des restaurants). Par ailleurs, les habitants de la zone est sont systématiquement soumis à un impôt individuel (le *sundûq al-watani*). À l'ouest de Beyrouth, il est plus aléatoire : il dépend du groupe politique en place et peut varier en fonction des individus (de leur position sociale ou de leurs affinités politiques). Cette fiscalité est fondée sur le chantage, le paiement de l'impôt garantissant la protection des civils ou, le cas échéant, des commerces. Quoique différent selon les régions ou les quartiers, le système d'imposition demeure une constante tout au long de la guerre avec laquelle les propriétaires des établissements nocturnes doivent composer.

Pour l'économie milicienne, cette fiscalité représente une part bien inférieure aux montants acquis via les trafics illicites comme celui des armes et de la drogue. À partir du moment où les milices ont eu entre les mains le contrôle des flux de marchandises et de personnes d'une région à l'autre, elles se sont associées avec les trafiquants de drogue, allant parfois jusqu'à contrôler toute la chaîne, de la production à l'exportation. La volonté de commercialiser et exporter les drogues a d'ailleurs conduit à une collaboration de fait entre des milices rivales, les plantations étant situées principalement dans des zones shiites[286] et le relais vers la capitale ou l'exportation par le port étant assuré par des milices chrétiennes ou sunnites (Ruiz Herrero 2011). La production et l'acheminement de la drogue par les milices a entraîné une diversification des substances à la vente[287], ainsi qu'une augmentation de la consommation par les milices et par les populations civiles (Boustany 1993), dans des « lieux de consommation privilégiés » (Beyhum 1991) : cafés proches du centre-ville détruit, complexes balnéaires dans la zone est, maisons abandonnées.

Qu'elle repose sur les trafics (de drogue mais aussi d'œuvres d'art, ou de déchets) ou sur les impôts, l'économie milicienne implique un strict contrôle des territoires et des circulations. La restriction des déplacements et la présence des combattants dans l'espace urbain impactent la

[285] Voir Annexe 10 : la carte reproduite représente le morcellement territorial du pays à la fin des années 1980.
[286] Plus précisément la plaine de la Bekaa : la drogue aurait représenté jusqu'à 40 des cultures de cette zone (Picard 1996).
[287] La culture du pavot côtoie la traditionnelle production de haschisch, tandis que la coca (originaire essentiellement de Colombie) est transformée dans des laboratoires clandestins (Ruiz Herrero 2011).

vie nocturne de différentes manières. Tout d'abord, les marchandises et surtout l'alcool s'achètent – et se vendent – à un prix de plus en plus élevé. Ainsi, à Jounieh, une bouteille de vin s'achète 18 livres libanaises en 1983 pour se vendre environ 45 livres dans les restaurants. En 1987, le prix d'achat s'élève à 400 livres et le prix de vente à 600 livres (Ruiz Herrero 2011). La consommation de drogue s'étend à certains établissements de nuit. Le système de taxes sur les bénéfices et les diverses procédures d'intimidation rendent la poursuite d'une activité de nuit coûteuse et dangereuse pour les propriétaires comme pour les noctambules. Enfin, la fragmentation et la domination des espaces urbains par les milices rendent tout déplacement incertain. Pendant la guerre, la vie nocturne fait donc face à un processus d'appropriation du champ par le système milicien. Parallèlement, les destructions et la présence de combattants dans la ville contribuent à faire de la nuit un temps repoussoir, réduisant drastiquement le nombre de noctambules.

3) La ville la nuit : espace-temps de la peur

Le système milicien qui domine l'espace urbain à Beyrouth et qui repose sur un contrôle des activités économiques, des mobilités et de divers aspects de la vie quotidienne tend à transformer la géographie émotionnelle de la ville. La nuit devient en effet un espace-temps synonyme de danger et de peur.

Qu'il soit réel ou perçu, le risque est d'abord lié aux combats et aux bombardements, dont l'arrêt et la reprise ont conservé tout au long du conflit un caractère imprévisible. La nature aléatoire des affrontements a imposé aux citadins une adaptation y compris dans l'espace domestique, car l'exposition aux fenêtres et aux balcons est devenue dangereuse. La possibilité de quitter ou non son domicile pour aller travailler, étudier, faire les courses et parfois se divertir repose sur une évaluation du danger à un instant précis :

« *S'il y avait des bombardements on restait à la maison. S'il n'y avait pas de bombardements, c'est fini, alors tu peux sortir. Quand on sortait c'est qu'il n'y avait pas de problèmes* » (Entretien 26, 13/05/2014).

Les discontinuités spatiales et temporelles qui caractérisent le conflit libanais ont permis aux habitants, en fonction des années et des régions, de connaître périodes d'accalmie durant lesquelles les sorties nocturnes sont techniquement plus faciles mais reviennent à s'aventurer dans des territoires dominés par les milices. Or, la substitution de l'ordre milicien à l'autorité étatique a entraîné une marginalisation du rôle de la police. La présence milicienne, censée assurer la sécurité dans les quartiers, provoque paradoxalement une montée de la délinquance (vols, enlèvements) et apparaît comme oppressante aux yeux des citadins :

« *On allait pas à Hamra proprement dit parce qu'on ne pouvait pas facilement s'y rendre (...). C'était un lieu où il y avait du racket, les miliciens qui étaient dans les endroits, les cinémas... Entre 75 et 80 on allait de moins en moins au cinéma parce que les cinémas (...) étaient*

fréquentés par des gens sans foi ni loi, qui criaient, interpellaient, faisaient allumer la lumière quand ils voulaient, entraient avec leurs armes » (Entretien 21, 29/04/2014).

L'inconfort témoigné ici traduit un sentiment d'usurpation des espaces et des temps de loisirs par la présence milicienne. Au-delà de ce sentiment de dépossession, le caractère anxiogène des nuits urbaines est à mettre en lien avec le règne de l'obscurité. La faiblesse voire l'absence d'éclairage est à comprendre là encore comme le signe d'une défaillance des services publics qui s'est manifestée dans le rationnement drastique de la distribution d'électricité. S'y ajoutent la destruction ou le vol de lampadaires, témoins cette fois de la montée de la délinquance urbaine. L'obscurité qui en résulte achève donc de contribuer à la ville la nuit un caractère dangereux et sinistre (Ruiz Herrero 2011) où s'établit *de facto* un couvre-feu aléatoire.

L'espace urbain devenu hostile, les habitants de Beyrouth se sont progressivement, et sous l'effet de la contrainte, repliés sur l'espace domestique. La recomposition spatiale des sociabilités s'opère donc essentiellement à l'échelle de l'immeuble, éventuellement d'une portion de rue :

« *C'était un retour vers soi, vers la famille, vers l'immeuble, avec les voisins. L'immeuble ça devenait une unité* » (Entretien 30, 15/05/2014).

Les relations développées avec l'entourage géographique contiennent cependant leur part de divertissement (par exemple, les jeux de sociétés), y compris dans les abris situés au sous-sol des immeubles :

« *Dans cet immeuble, en bas, il y avait tout le quartier. On riait, on faisait des soirées, des petites soirées (…). Il y avait la télévision, de quoi manger, on jouait aux cartes, d'autres aux dominos, la radio… (…) les hommes buvaient* » (Entretien 37, 23/05/2014).

L'immeuble devient donc une unité sociale, fondée sur la cohésion entre les habitants qui partagent un objectif commun, celui de la survie, qu'il s'agisse de s'approvisionner en nourriture, en eau, en électricité, ou de supporter les bombardements plusieurs jours ou plusieurs nuits de suite (Ruiz Herrero 2011). Au travers des échanges, de l'attente, des jeux, ou plus simplement de la promiscuité des abris, les relations de voisinage sont replacées au centre de la vie sociale. Les valeurs de solidarités et d'entraide imprègnent ainsi les discours des Beyrouthins ayant vécu pendant la guerre, quitte à être idéalisées : dans la mesure où chaque jour pouvait être le dernier, la vie avait plus de valeur[288]. Dans une ville fragmentée et dangereuse, surtout la nuit, l'immeuble représente un espace du repli sécurisé, en opposition à un extérieur risqué. Ce réagencement s'effectue au détriment des interactions fondées sur l'altérité et la diversité, ce qu'offraient par exemple les établissements nocturnes d'avant 1975, et qui appartiennent pour l'essentiel à un passé révolu.

[288] Entretiens 29 et 37, avril et mai 2014.

B) Production et recomposition des espaces nocturnes dans le Beyrouth en guerre

La guerre et le nouvel ordre spatial qu'elle fonde mettent à l'épreuve le champ nocturne, qui se rétracte dans un premier temps, puis, à l'image du territoire libanais, se fragmente pour donner à voir deux zones de loisirs qui fonctionnent le dos tourné. La première, à l'ouest, présente un caractère disparate : les quelques pubs et boîtes de nuit qui sont ouverts représentent une des seules options de sortie nocturne pour les habitants, à l'exception du Summerland, complexe ludique qui ouvre en 1979. À l'est de la ligne de démarcation, au nord de Beyrouth, de nouveaux espaces nocturnes émergent. Ils permettent la poursuite de sociabilités de nuit, désormais caractérisées par une grande homogénéité confessionnelle et une soumission au contrôle des milices.

1) Beyrouth-Ouest : contraction et morcellement de l'espace nocturne

S'il est difficile d'avoir une idée précise de la vitesse à laquelle les établissements nocturnes ont fermé[289], l'ensemble des témoignages recueillis fait part d'une réduction progressive de l'offre de loisirs de nuit dans la partie ouest de la ville. Cette réduction est liée au départ de certains propriétaires et à une baisse de la fréquentation des espaces de loisirs : le danger réel ou potentiel ainsi que la restriction des mobilités à l'échelle de la capitale ont entraîné une asphyxie de nombreux pubs ou stéréos. Petit à petit, le *nightscape* de Beyrouth-Ouest se morcelle : les quelques établissements qui parviennent à se maintenir sont isolés les uns des autres et soumis aux logiques miliciennes qui varient en fonction de la portion d'espace dans laquelle ils se trouvent.

En premier lieu, certains espaces nocturnes sont directement investis, et donc occupés et gérés par les milices. Cela ne signifie pas qu'ils sont interdits à la clientèle civile, mais qu'ils se teintent d'une coloration politique explicite, n'attirant que des noctambules adhérents – ou au moins sympathisants – du mouvement ou parti en question. C'est par exemple le cas du bar Abou Elie, ouvert en 1983 par un combattant du Parti Communiste, jusqu'alors propriétaire d'un restaurant sur le littoral sud de Beyrouth. D'autres espaces déjà en fonctionnement ont été occupés par des groupes politiques, comme le American Dream, ou ont bénéficié d'une protection spéciale. Ainsi, le Gold Rush, rue d'Australie, a bénéficié de la protection de l'OLP ; la plupart des clients de cet espace hybride (à la fois bar et maison de passe) étant des combattants.

La logique milicienne s'impose à la vie nocturne de manière plus indirecte, soit via une taxation aléatoire, soit au travers de la présence des miliciens dans certains établissements. Cette

[289] De la même manière, le décompte exact des établissements qui sont restés ouverts est rendu impossible par le caractère disparate des données : la géographie de la vie nocturne pendant la guerre civile est fondée sur un recensement des lieux à partir des entretiens et des articles de journaux.

présence est dissuasive pour une partie de la clientèle potentielle qui souhaite justement oublier la guerre quelques heures, mais son acceptation par les propriétaires des bars et des boîtes de nuit est une condition nécessaire à la survie de leur activité. Il s'agit en effet d'une clientèle plus solvable. Pour autant, le rapport des miliciens aux établissements nocturnes n'est pas dénué d'ambiguïtés. Si les bars sont des lieux de sociabilité milicienne, ils deviennent à partir des années 1984 et 1985 la cible d'attaques des campagnes anti-alcool menées par les mouvements de l'islam politique shiite, en particulier le Hezbollah. Ces attaques prennent la forme de menaces orales ou écrites, ou de destruction de bouteilles, de tables, de chaises dans certains bars, notamment au cours des marches populaires. L'une des offensives les plus importantes a été l'attentat contre le pub Smuggler's Inn, rue Makhoul : le 9 janvier 1985, une explosion a causé la mort de trois personnes (Ruiz Herrero 2011).

En dépit de ces attaques qui n'ont, pour la plupart, pas été revendiquées, l'alcool n'a jamais cessé de circuler à Beyrouth. Pour s'approvisionner, il a fallu accepter de payer certaines taxes sur la circulation de marchandise, et surtout avoir un bon réseau de connaissances capables de fournir des renseignements sur les disponibilités en alcool :

« *We had, people had the connections, for example with Almaza. The factory is in the East side but they had a big depot here. It was a very big depot, anytime you called them they came with as much as you want. Beer, whisky, hard liquors…* » (Entretien 7, 24/04/2013).

S'il n'a pas été possible d'avoir plus d'informations sur la nature des « connexions », il peut s'agir d'une protection milicienne : quelle qu'ait été la coloration politique des groupes armés, la logique pragmatique a souvent pris le dessus. En effet, assurer la circulation de l'alcool permet d'assurer le fonctionnement économique d'un bar et donc une fiscalité fructueuse[290], quitte à collaborer avec les parties adverses pour que les produits puissent circuler d'une zone à l'autre.

Même si la prohibition n'a jamais été totale à Beyrouth-Ouest (Ruiz Herrero 2011), elle a été l'occasion pour les groupes armés de se positionner idéologiquement et de gagner – ou de forcer – l'adhésion des habitants. En instrumentalisant la question de l'alcool, certains groupes comme le PSP, Amal ou le PSNS ont affiché un caractère laïc et tolérant, afin de se distinguer d'une part des islamistes radicaux présents dans les milices rivales, d'autre part des milices chrétiennes qui faisaient preuve de moins d'ouverture (l'homogénéité confessionnelle de la zone est étant le signe d'un isolationnisme aux antipodes d'un Liban pluriel). Enfin, l'augmentation des menaces et des attaques envers les débits de boisson, en plus d'être un procédé d'intimidation utilisé par certains groupes pour extorquer de l'argent a servi d'argument à d'autres : étant en danger, les propriétaires d'établissements nocturnes ne pouvaient plus se passer de leur protection – et donc du payement de l'impôt de protection. Ainsi, les enjeux politiques, économiques et militaires s'entremêlent en concernant de près ou de loin tous les établissements nocturnes : ces derniers deviennent une ressource économique,

[290] Ce raisonnement a été le même pour les maisons closes qui se sont multipliées dans la zone ouest pendant la guerre.

un moyen d'asseoir son autorité même de manière détournée, en concédant à la population civile des espaces de loisirs.

En dépit des contraintes qui se sont imposées aux propriétaires et de la multiplication des obstacles à franchir pour sortir la nuit, une poignée de bars et de boîtes de nuit a continué de fonctionner à Beyrouth-Ouest. La somme des noms mentionnés dans les entretiens et dans les sources écrites s'élève à 23 établissements, dont les plus cités se situent entre la rue Hamra et l'Université Américaine, plus particulièrement autour de la rue Makhoul : le Blue Note, le Captain's Cabin, le Backstreet, le Tramp's, la Bodega, le Rock Inn. La plupart étaient ouverts au début de la guerre et ont pu maintenir leur activité, mais quelques pubs ont vu le jour comme Abou Elie, fondé par un membre du Parti Communiste, ou le Blue Note, connu pour diffuser essentiellement du jazz. Ces établissements, de taille restreinte, ont pu mêler diverses fonctions (boissons, conversations, musique, danse) rendant caduque la distinction entre stéréos et pubs. La plupart des établissements sont des bars ordinaires qui proposent des boissons et accueillent des habitants du quartier – ainsi que des activités de prostitution[291]. Les soirées dansantes ont eu lieu de manière aléatoire, en fonction de l'équipement et de l'approvisionnement en électricité. Les nombreuses coupures de courant ont nécessité l'adaptation des employés et de la clientèle :

« *We didn't close, we adapted, we put motors, candles, ice cubes to put the food inside…* » (Entretien 7, 24/04/2013).

En plus de ces adaptations matérielles, le rythme d'ouverture et de fermeture des bars a été soumis à l'intensité des combats dans la période. Selon les mois ou les années, le fonctionnement était plus ou moins chaotique : le cas du Captain's Cabin, déjà abordé, permet de distinguer différentes périodes de turbulences.

Pour l'actuel propriétaire du lieu, la première période de troubles correspond au début de la guerre. Durant plusieurs mois, l'immeuble dans lequel se trouve l'établissement n'a pas eu d'électricité, ce qui a conduit le propriétaire d'alors à n'ouvrir que le jour – le climat d'incertitude et les violents combats à quelques centaines de mètres, ainsi que le départ de nombreux résidents de la partie ouest de la ville ayant fait diminuer la fréquentation. La période suivante – la fin de la guerre des deux ans – correspond à une reprise presque normale des activités :

« *and then things went better, and we continued, 1979 was good, eighties were fine, even though we had the war, but people kept coming here, locals and foreigners* » (Entretien 7, 24/04/2013).

Les étrangers auxquels l'ancien propriétaire fait allusion sont pour la plupart des journalistes, qui ont continué à occuper les hôtels du quartier de Hamra et plus particulièrement le Commodore, ainsi que des médecins appartenant à des organisations internationales comme la Croix-Rouge, des diplomates, et quelques rares hommes d'affaires. Dans la mesure où il est

[291] À la prostitution diffuse que l'on pouvait observer à Hamra avant la guerre s'ajoutent un déplacement de l'offre du centre-ville et de la baie de Zeytouneh. La demande milicienne, ainsi que les déplacements de populations du Sud-Liban ont aussi largement contribué au développement de la prostitution à Beyrouth-Ouest qui avait lieu dans les pubs et boîtes de nuit ou dans des petites maisons closes informelles.

plus facile pour ces étrangers de circuler entre les différentes parties de la ville, les sorties nocturnes comportent moins d'obstacles. L'invasion israélienne de juin 1982 a toutefois ouvert une deuxième période de turbulences pendant laquelle la famille du propriétaire a déserté les lieux :

« *When the Israel's invasion happened, everybody left. We had to leave the place, we had the employees, we talked to them like 'now, we're gonna leave, you can do whatever you want'. Beirut was under siege you know. They made some money but … Some days they opened, some days they didn't… for two months. And then, the siege was finished, and we came back and we started again* » (Entretien 7, 24/04/2013).

La fin du siège de Beyrouth correspond à un recommencement de courte durée pour le bar : les quelques étrangers revenus à Beyrouth-Ouest se sont mis à craindre la nouvelle vague d'enlèvements et de prise d'otages, notamment par les mouvements pro-iraniens. La clientèle est donc devenue exclusivement locale, et a fréquenté les lieux de manière irrégulière au milieu des années 1980, alors que les différents groupes politiques, notamment Amal[292] et le PSP se disputent le contrôle de Beyrouth-Ouest. La nouvelle intervention syrienne en 1987 – afin de rétablir l'ordre entre les deux partis qui s'affrontent à l'ouest – marque une nouvelle étape dans la fragmentation de la ville :

« *They brought the Syrian army again in Beirut, and they had a post here, in the other building, they closed the whole road and put a checkpoint at the beginning of the road (…). And... customers didn't like it. It's a military zone now and... Some very loyal people used to come here but just to come, have a beer, the business went down, very very down* » (Entretien 7, 24/04/2013).

La présence syrienne contribue à militariser davantage la ville et la présence massive de soldats – y compris dans les lieux de loisirs – ce qui est néfaste pour la survie économique de l'établissement. D'une manière générale, le Captain's Cabin a fonctionné comme la plupart des pubs de Beyrouth-Ouest : de manière discontinue, à l'image du conflit. Mais en maintenant une clientèle même restreinte, venant régulièrement consommer, échanger, voire se défouler, ces établissements ont eu le rôle de mémoire de la ville, de ce qu'elle a été avant 1975, dans un Beyrouth à l'urbanité et à la citadinité bouleversée.

Ces fragments du *nightscape* soumis aux logiques du conflit cohabitent à Beyrouth-Ouest avec deux lieux particuliers, le premier étant à considérer comme un espace de substitution pour les loisirs et le second comme un lieu hors-sol[293], c'est-à-dire affranchi des contraintes propres à Beyrouth pendant la guerre civile : l'insécurité, les difficultés d'approvisionnement en eau et en électricité, et la restriction des mobilités.

Le premier espace en question est le campus de l'Université Américaine de Beyrouth. L'habitude d'y organiser des soirées est née bien avant le début de la guerre civile, mais la

[292] Qui s'affronte également au Hezbollah dans la banlieue sud de la ville.

[293] Le terme de « hors-sol » en géographie a été pensé par analogie avec l'agriculture hors-sol, puis le tourisme hors sol, afin de désigner un lieu ou une pratique fondés sur « l'affranchissement des contraintes du site par la création de conditions propres en termes de bâti et d'accessibilité » (Source : Géoconfluences.ens-lyon.fr).

poursuite de ces évènements prend une autre signification dans une ville en guerre. Les bals de fin d'étude et les soirées de charité sont certes des moments réservés à une part restreinte de la population – celle qui gravite dans le giron de l'Université – mais elles n'en restent pas moins des espaces de relative mixité confessionnelle[294]. En dehors de ces soirées organisées et plutôt mondaines, l'Université a été le lieu de soirées informelles entre étudiants ou membres du personnel, qui profitaient de la sécurité du lieu et de son alimentation en électricité :

« *Dans le campus, quelqu'un travaillait là, il était Syrien, sa mère lui envoyait à manger de Damas, alors on venait, et on mangeait, tous ensemble, et on chantait, on voulait vivre!!! À l'AUB il y avait un hall, on restait, pour diner, danser, parler, faire n'importe quoi* ». (Entretien 35, 21/05/2014)

Le second lieu est le plus emblématique des enclaves touristiques et ludiques qui naissent au Liban pendant la guerre civile. Il s'agit du Summerland, ouvert en 1979 à Jnah, sur le littoral au sud de Beyrouth.

La construction de ce complexe touristique – entreprise par la famille Saab – avait débuté en 1972, dans un contexte économique favorable. En dépit de la défection de nombreux investisseurs au début de la guerre, les porteurs du projet ont conservé la volonté de construire le plus vaste espace touristique de la région. Au contraire, le contexte de la guerre aurait transformé l'entreprise économique en une opération de bienfaisance à l'égard des Libanais :

> « The Saab family believed that their mission was to assist the Lebanese in his struggle for survival, and thus they were determined to continue and contribute to the country's resurrection » (Safadi 1984 : 15).

Selon l'ancien directeur économique de l'établissement rencontré en mai 2014[295], le Summerland est au moment de son inauguration un vaste complexe de 40 000 mètres carrés, comportant un hôtel de luxe, quatre restaurants, un café, une piscine et des cabines privatives, un supermarché, quelques boutiques, un centre de soins esthétique, une salle de conférences, et surtout un bar à cocktails et deux boîtes de nuit : Le Mecano et le Layalina Club, qui proposait une musique plus orientale. Le caractère autonome du Summerland est lié à la présence de 18 réfrigérateurs permettant de conserver de grandes quantités de nourriture, et qui peuvent fonctionner en permanence à l'aide de générateurs privés, eux-mêmes alimentés par du fuel stocké dans d'immenses réservoirs de 12 000 litres (Safadi 1984). Une équipe de sécurité privée a été formée pour protéger la clientèle, tout en s'assurant une « bonne entente » (comprendre, une négociation pour le partage des territoires à surveiller) avec les groupes armés des quartiers environnants. Enfin, le garage souterrain peut servir d'abri, et un dortoir de 80 lits est prévu pour accueillir le personnel en cas de combats violents[296].

Si le lieu possède à l'origine une vocation internationale, la faible fréquentation de l'hôtel – dont le taux d'occupation n'a jamais excédé 50 % (Safadi 1984) – est compensée par une forte

[294] Entretien H. N., 21/05/2014.
[295] Entretien S. B., 16/05/2014.
[296] T. L. Friedman, « Living with the violence of Beirut », *New York Times Magazine*, juillet 1983.URL: http://www.nytimes.com/1983/07/17/magazine/living-with-the-violence-of-beirut.html (consulté le 01/03/2017)

demande des habitants, principalement des résidents de la zone ouest. Les secteurs les plus rémunérateurs sont la piscine, les restaurants et les boîtes de nuit. La réussite économique du Summerland est d'abord liée à son orientation vers une clientèle très aisée et triée en amont. Par exemple, l'accès à la piscine et aux cabines est réservé aux membres dont le nombre s'élève à 500 personnes environ, chacune ayant le droit à un ou plusieurs invités. L'adhésion s'obtient grâce aux relations entretenues avec la famille des propriétaires ou différentes personnalités politiques, au statut social et économique : affranchi des contraintes matérielles, le lieu a fonctionné en respectant l'importance du nom de famille et de ce qu'il contient en termes de richesse et de pouvoir. La seconde raison de son succès est liée à son caractère hors-sol et unique. Dédié aux loisirs et aux plaisirs, il propose des boissons et de la nourriture en abondance, des divertissements, des spectacles, et permet en ceci une évasion, même temporaire, du quotidien :

> « Summerland had created for the Beirutis an escape island where they can savor some elusive moments of joy and relieve the tension of the daily fightings. Worker: "an entire world by itself » (Safadi 1984 : 13).

L'insularité dont fait preuve le Summerland est ainsi recherchée par de nombreux habitants, notamment les noctambules : la boîte de nuit, le Mecano (Figure 19) est en effet la plus fréquentée de la zone ouest, mais aussi la mieux équipée. Les installations musicales, les jeux de lumières, la taille de la piste de danse en font un lieu unique jusqu'à la fin de la période.

Figure 19 : Publicité pour la boîte de nuit Le Mecano

Source : PureNostalgia (non datée)

La publicité reproduite ici considère le Mecano comme un lieu de rassemblement dont le potentiel fédérateur est en réalité nuancé. La boîte de nuit et le complexe entier ont visé une clientèle aisée, qui avait les moyens de se déplacer et de payer l'entrée et les consommations. Une étude menée en 1984 précise que 73 % de la clientèle appartient à des familles considérées comme étant « riches » et « diplômées » (Safadi 1984). La même enquête s'est cependant intéressée au dernier quart présent et n'étant *a priori* pas capable de se permettre de telles sorties. Les réponses mettent en avant le caractère exceptionnel du lieu, le besoin de divertissement, et le contexte de la guerre qui incite à vivre au jour le jour : « We'd better spend our money today and enjoy it while we can », « Summerland is expensive but it is the only classy place in Beirut where can meet enjoyable and pleasant people » (Safadi 1984 : 45).

L'idée du rassemblement figurant dans la publicité met en avant la capacité du lieu à accueillir un grand nombre de noctambules qui appartiennent pour la plupart aux classes aisées et qui n'ont pas quitté le pays. Pour autant, le Summerland a aussi été un lieu où se sont retrouvés, en plus des habitants désireux de s'évader du quotidien de la guerre, différents acteurs du conflit. Khaled Saab, le directeur général, s'exprime ainsi dans une interview donnée à la presse en 1983 :

« We had all kinds of people coming to enjoy our hotel. We had Lebanese tourists, foreign businessmen, politicians and even a few hashish growers, arms merchants, pirates and gamblers. While they were under our roof, they all behaved like perfect gentlemen. We even had Gloria Gaynor come sing in 1980. She sang 'I Will Survive.' It was really fantastic » (*New York Times*, juillet 1983).

La mention du concert de Gloria Gaynor montre que Beyrouth a continué d'accueillir des artistes étrangers[297] entre 1975 et 1990 et que le Summerland a été un lieu phare de la vie nocturne bénéficiant d'une petite notoriété internationale. En plus d'apporter aux habitants des espaces coprésence et de divertissement[298], le Summerland a servi certains représentants du pouvoir et certaines activités économiques illicites dont l'expansion permet au financement des milices. Le fait que ces différents acteurs (politiques, militaires, criminels) puissent se croiser, voire même se réunir volontairement, dans un espace neutre, renforce son caractère hors-sol déjà largement acquis au vu de ses équipements matériels et de l'étendue de son offre touristique.

Le succès du Summerland est donc à attribuer à trois caractéristiques principales : son caractère élitiste et luxueux – c'est donc, comme tout établissement de ce genre, un endroit où il faut être vu – son statut permanent d'enclave des plaisirs et des loisirs nocturnes – unique à Beyrouth-Ouest – et à sa capacité à s'affranchir des contraintes matérielles de la guerre et des antagonismes politiques qui contribuent à sa poursuite.

[297] La soirée d'inauguration du Layalina Club a d'ailleurs été animée par l'italien Joe Diverio, autrefois chanteur aux Caves du Roy.

Le *nightscape* beyrouthin a donc connu un double processus de contraction et de morcellement. Pendant la guerre civile, il est composé de micro-territoires isolés et dépendants de leur entourage proche, à l'exception du Summerland. Malgré le danger et les difficultés économiques, la vie nocturne ne s'est donc pas arrêtée. Elle s'est adaptée à un changement de l'ordre spatial, mais aussi un changement de la demande : la clientèle potentielle se retrouve en effet confrontée à des mobilités réduites, et à des temps sociaux déstructurés.

2) À l'est, l'Eden ? L'émergence d'une nouvelle centralité de loisirs autour de Jounieh

Si les loisirs nocturnes pendant la guerre civile libanaise reposent sur un principe de séparation, la géographie des loisirs de nuit à l'est de la ligne de démarcation doit se penser en dehors des limites de la municipalité de Beyrouth. La partie est de la capitale, en raison de son caractère surtout résidentiel avant 1975 (Tabet 1986), ne comprend pas de quartier nocturne à proprement parler. Cela ne signifie pas que les sociabilités urbaines ont été absentes de Beyrouth-Est, mais elles se limitent pour l'essentiel au quartier de Badaro, qui a connu quelques années avant le début de la guerre une vague de constructions d'immeubles proposant des appartements spacieux. Un stéréo-club, The First, y a même vu le jour.

Le maintien d'une vie nocturne dans ce quartier peut paraître contre-intuitif, dans la mesure où il se situe le long de la ligne de démarcation et à proximité du point de passage du musée[299] (voir carte 4). Aussi, ce n'est qu'à partir de 1983 que les établissements sont à nouveau cités dans la presse. Le stéréo-club The First organise des soirées avec un potentiel fédérateur – à la faveur des accalmies et des rares possibilités de franchir la ligne de démarcation[300]. D'autres établissements ont ouvert : le restaurant Papachoux – qui accueille les résidents de la partie est et, occasionnellement, de la partie ouest[301] -, le Badaro Inn, puis le Lord Byron dans lequel des concerts ont lieu. Le quartier a par ailleurs connu une multiplication des salles de jeux, rendue possible par le relâchement du contrôle de l'État (qui avait accordé à la fin des années 1950 un monopole sur les jeux à la Compagnie du Casino du Liban). Ailleurs, le Chase place Sassine, le Retro ou le Germanos à Achrafieh ont été des lieux de sociabilité mais à dominante diurne. Quoi qu'il en soit, ces quelques établissements n'ont pas été mentionnés au cours de mes entretiens : les habitants de la zone est ont pris l'habitude de se rendre au nord de Beyrouth, plus précisément autour de Jounieh qui a connu dès le début du conflit une urbanisation rapide, ainsi qu'une prolifération d'établissements nocturnes.

La croissance urbaine du Kesrouan[302] touche essentiellement le littoral entre Zouk Mosbeh et Maameltein (où se situe le Casino du Liban), et s'étend sur les collines à l'est[303]. Elle est liée à une importante croissance démographique enregistrée dès le début de la guerre, à la faveur des

[299] Il s'agit d'un des principaux points de passage entre les deux zones.
[300] *Magazine* n° 1213, février 1983.
[301] Notes de terrain (soirée au Papachoux), 18/03/2015
[302] Caza du Mont-Liban située entre les fleuves Nahr el-Kalb et Nahr Ibrahim.
[303] Voir carte Carte 11.

déplacements de population et du regroupement communautaire. Devenue « capitale du réduit chrétien » (Verdeil 2002a), Jounieh est ainsi qualifiée dès 1976 de « ville-champignon », qui serait passée de 40 000 à 250 000 habitants en moins de trois ans[304]. Dans le même temps, de nombreuses activités économiques et commerciales se sont déplacées dans la zone, à l'abri des affrontements et des bombardements. À titre d'exemple, le restaurant Ajami, installé au centre-ville avant 1975 et qui avait la particularité d'être ouvert toute la nuit (il accueillait les noctambules d'alors et constituait la dernière étape des soirées beyrouthines) s'est déplacé à Zouk. La zone s'est alors progressivement équipée et organisée, selon les règles du système milicien.

C'est dans ce contexte que se sont multipliés les équipements de loisir, à commencer par les complexes balnéaires fermés et sécurisés proposant de petits appartements ou « chalets », destinés à la villégiature avant de devenir des lieux de résidence permanente. La Figure 20 reproduit une publicité pour le complexe balnéaire Solemar, construit en 1977, sur un littoral encore peu urbanisé. Le bâtiment, surgi au milieu des parcelles agricoles, fait face à la mer et est organisé autour d'une piscine centrale[305]. Il regroupe des logements de tailles différentes, qui accueillent rapidement des familles chrétiennes fuyant les bombardements de Beyrouth. Ces espaces n'abritent pas d'établissements nocturnes à proprement parler mais accueillent de nombreuses soirées privées autorisant tous types d'excès (consommation d'alcool et de drogue notamment), à l'abri du regard du voisinage ou, pour les plus jeunes, des parents (Buchakjian 2015)[306].

Ces complexes balnéaires, pour la plupart habités à l'année pendant la guerre, sont emblématiques d'une urbanisation rapide de la région de Jounieh, au même titre que les immeubles d'habitation et de bureaux.

[304] Chiffres *Revue du Liban* n°925, juin 1977.
[305] Le Solemar a fait l'objet d'une visite au printemps 2014, à l'occasion d'un entretien avec une résidente arrivée dès l'ouverture du centre (entretien H. K., 21/05/2014).
[306] Dans son article, G. Buchakjian (2015) explique comment le statut de la photographie de nuit s'inverse, passant d'une fonction mondaine permettant de rendre publique l'appartenance à une classe sociale à un statut privé, voire intime, et difficilement montrable.

Figure 20 : publicité pour le centre touristique balnéaire Solemar
Source : Revue du Liban *n° 925, 1977*

La vocation touristique de Jounieh avant la guerre se mue donc en une fonction résidentielle. Elle revêt les aspects d'un nouveau terrain de jeu de jour comme de nuit. Sur la bande littorale ouvrent ainsi différents types d'établissements : des restaurants, des petits bars, des cinémas, des théâtres et des boîtes de nuit. Enfin, juste avant le Casino du Liban qui ferme la baie de Jounieh se développent les *super night-clubs*, cabarets d'un nouveau genre plus explicitement destinés à la prostitution. La multiplication de tous ces espaces de divertissement est facilitée par l'absence de contrôle de l'État. Les nouveaux propriétaires s'affranchissent ainsi des différentes démarches à effectuer auprès du Ministère du Tourisme, concernant par exemple l'autorisation d'ouverture ou l'obtention d'une licence. Pour autant, cette nouvelle économie n'échappe pas à la fiscalité milicienne. Les bars et les restaurants doivent se soumettre à une taxe s'élevant à 4 % du montant des bénéfices, tandis que le consommateur voit son addition finale augmenter de 5 % (Traboulsi 2012 : 236). Les activités les plus lucratives doivent s'acquitter de taxes bien supérieures. Ainsi, le Casino du Liban, toujours en activité, paye aux Forces Libanaises un impôt s'élevant à 30 millions de livres libanaises (Beyhum 1991 : 469). Ce nouveau champ nocturne est donc contrôlé de manière indirecte par le système milicien. En

dépit des différentes taxes, la situation d'oligopole a permis l'enrichissement de ces nouveaux acteurs de la vie nocturne (Ruiz Herrero 2011)[307].

En dehors de ces chiffres – et des recensions effectuées sur le terrain –, il n'existe pas de sources précisant le nombre d'ouvertures d'établissements nocturnes[308], l'origine des capitaux investis ou les rapports de proximité entre les acteurs de ce nouvel espace de loisirs et l'organisation milicienne. Les entretiens effectués avec les personnes ayant fréquenté les zones de loisir au nord de Beyrouth ne font pas état d'une surreprésentation des miliciens parmi la clientèle, ni d'établissements connus pour être directement gérés par les Forces Libanaises. D'après les souvenirs de mes différents interlocuteurs, il s'agirait essentiellement d'entrepreneurs désireux de saisir la nouvelle opportunité économique qu'a représenté le développement de la région.

Les établissements nocturnes de type bar et boîte de nuit recensés dans la nouvelle agglomération au fil des entretiens sont, à Jounieh même, l'Equinox, le Jet-Set, le Styx, le Mawal, les Caves de la Crêperie, et l'Alecco. À Broummana, les noctambules fréquentent le Why Not et The Rose, et à Kaslik (au sud de la municipalité de Jounieh), le Studio 2000 ouvre au fond d'un espace marchand couvert, l'Espace 2000. Dans les années 1980, des « soirées disco » y sont organisées. Enfin, sur les plages privatisées par les complexes résidentiels, les soirées en plein air se multiplient, comme au Lagon, dans la baie de Jounieh. Il faut également ajouter à cette énumération la mention d'établissements nocturnes dans les stations de montagnes, notamment Faraya, mais leur fréquentation a été plus ponctuelle pour les acteurs de mon corpus.

L'ouverture de ces lieux festifs répond parfois à des projets ambitieux : c'est le cas par exemple de l'Équinox (Figure 21), détenu par Nabil Kiwan et achevé en 1977. Cet établissement a été pendant quelques années la plus grande boîte de nuit du Moyen-Orient selon le propriétaire, qui lui donne une portée allant bien au-delà de l'entreprise économique. Il s'agit de « redorer le blason du tourisme noctambule » en berne à la fin de la guerre des deux ans, et d'apporter à la population des lieux de divertissements permettant de s'échapper d'un quotidien rythmé par les bombardements et les affrontements et centré sur l'espace domestique. Ainsi,

> « Tout ce luxe et ce confort ont pour but de prolonger les soirées. Faire en sorte que les clients retrouvent la vie d'antan, les nuits et les matins d'autrefois. Jusqu'à 4 heures, au moins… » (Nabil Kiwan, *Revue du Liban* n° 925, juin 1977).

Si l'Equinox joue lui aussi le rôle de « mémoire de la ville », la construction de l'espace festif se veut innovante et unique.

[307] À l'ouest, certains acteurs de la vie nocturne ont aussi profité de la restriction de l'offre pour assurer le dynamisme de leur établissement.
[308] La plupart d'entre eux ayant fermé, leur emplacement précis n'est pas toujours connu.

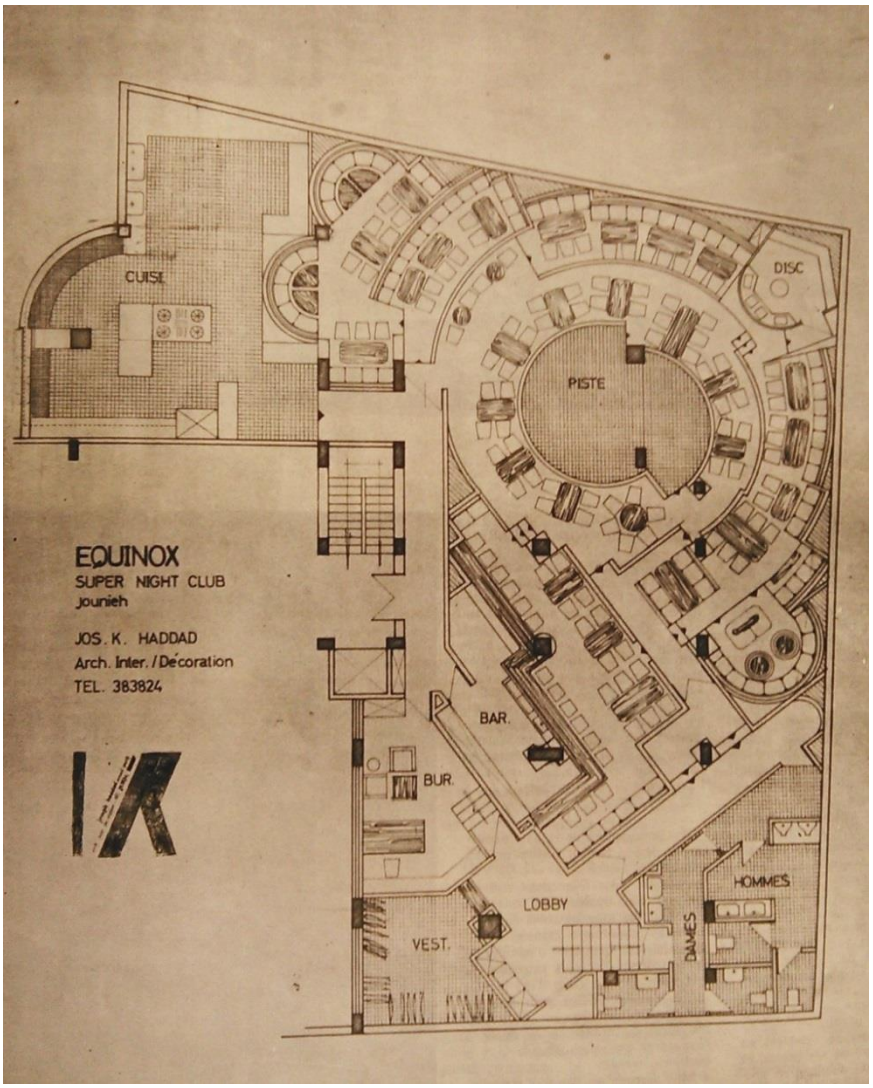


Figure 21 : l'organisation spatiale de l'Equinox à Jounieh
Source : Revue du Liban *n° 925, 1977*

Cette boîte de nuit, dont les plans émanent d'un cabinet d'architecture intérieure, tente en effet de combiner les progrès technologiques effectués en matière de diffusion sonore et qualité visuelle, que les établissements nocturnes de type stéréo avaient négligé[309]. La conception de l'espace intérieur repose ainsi sur une séparation fonctionnelle organisée autour du périmètre réservé à la danse. Les espaces annexes destinés à améliorer le confort de la clientèle (toilettes spacieuses, vestiaire à l'entrée, cuisine équipée) sont installés dans les coins. Le bar constitue un espace à part, suggérant qu'il est possible de fréquenter l'établissement uniquement pour la consommation de boissons. Dans la zone « boîte de nuit » à proprement parler, les tables et les chaises sont installées de manière radioconcentrique autour de la piste qui apparaît comme

[309] Dans l'interview, le propriétaire s'exprime ainsi : « dans les années 60-70, on a assisté à la naissance de la formule « disco » : l'orchestre qui animait traditionnellement les boîtes de nuit était remplacé par un disc-jockey à la disposition duquel on a mis, sous forme de disques, tous les orchestres de la terre. Mais ce qui a été gagné en matière de qualité musicale et sonore a été perdu sur le plan visuel. J'ai l'ambition d'allier les deux, dans une formule originale et encore inédite » (*Revue du Liban* n° 925, juin 1977).

l'élément central de la boîte de nuit. Les danseurs sont ainsi bien visibles du reste des clients, quelle que soit leur position – même si l'on peut supposer que le prix de la réservation des tables varie en fonction de l'éloignement de la piste de danse. Pour compléter cette scénographie, l'espace réservé au DJ est également bien délimité. Situé dans un coin, il semble peu accessible physiquement par les noctambules. Cet isolement constitue un marquage spatial inédit, qui confère au DJ une importance de premier ordre : l'animation musicale constitue le pivot stratégique de l'orchestration de la fête dont le cœur, le lieu même de son déroulement, est bien situé au centre de l'espace.

L'Equinox, comme les autres établissements nocturnes du Kesrouan, accueillent dès leur ouverture une clientèle relativement homogène sur le plan socio-économique. Ce nouveau terrain de jeu est fréquenté pour l'essentiel par les nouveaux résidents de la région et par les habitants de Beyrouth-Est privés de divertissements dans leurs zones d'habitation. L'aire de chalandise de la vie nocturne de Jounieh ne s'arrête cependant pas à la ligne de démarcation : une partie des résidents de Beyrouth-Ouest a profité, de manière ponctuelle, de cette nouvelle offre de loisirs. La traversée de la ligne de démarcation à des fins ludiques suppose cependant d'avoir la capacité (économique, mais aussi en termes de relations) de se déplacer.

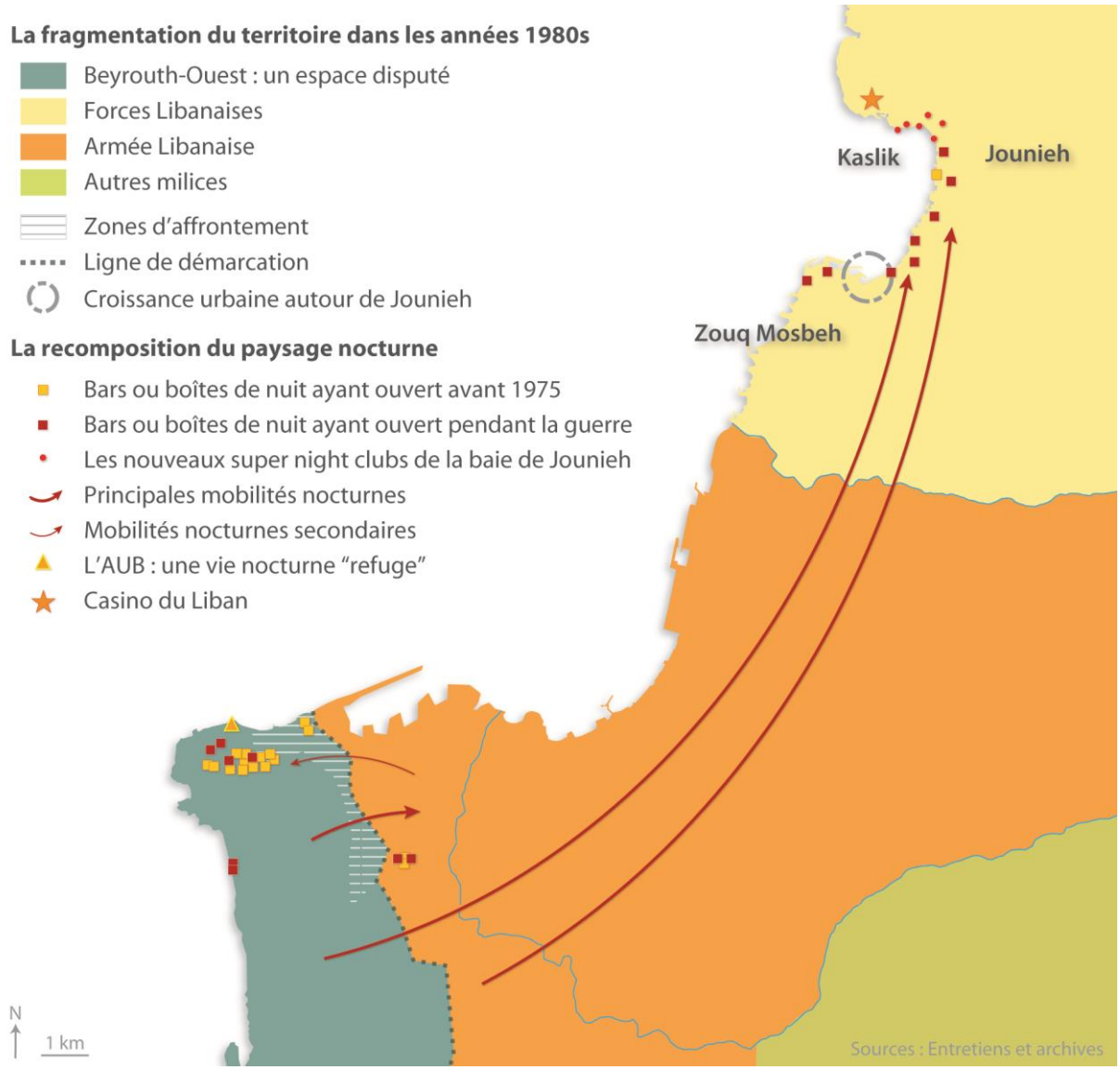
Ainsi, les différents obstacles à franchir afin de profiter de la vie nocturne au nord de Beyrouth contribuent à renforcer son statut d'enclave, auquel contribuent déjà la distance physique par rapport à la capitale et le fonctionnement presque autonome du système milicien. La dernière frontière est d'ordre symbolique : la zone située entre le Nahr el-Kalb et le Nahr Ibrahim demeure pendant la quasi-totalité du conflit à l'abri des affrontements et des préoccupations du reste de la population libanaise. La fréquentation ponctuelle – pour les résidents de Beyrouth – ou quotidienne – pour les résidents du Kesrouan – des loisirs nocturnes et diurnes est ainsi décrite sur le mode du contraste dans les entretiens :

« Au début de la guerre Jounieh était... on se sentait coupés du monde. La guerre était à Beyrouth mais à Jounieh la vie continuait de plus belle » (Entretien 20, 29/04/2014)

« *People wanted to invest in restaurants and bars, they started to open in Jounieh, Jounieh was quiet, out of bombardments, I remember (…) we crossed Jounieh and I looked around...I had left Achrafieh it was like hell, here, we couldn't put our noses outside, we crossed Jounieh and I saw people sitting on café-trottoirs, and...as if the war was not there...not existing...* » (Entretien 29, 14/05/2014).

L'urbanisation et la croissance démographique dans le Kesrouan et plus particulièrement sur la bande littorale autour Jounieh ont ainsi permis l'émergence d'une nouvelle zone de loisirs dans une région longtemps éloignée des affrontements. À l'échelle de l'agglomération beyrouthine qui s'étend durant la guerre civile, l'ensemble du *nightscape* est reconfiguré. Sa recomposition est dictée par un nouvel ordre urbain au centre duquel figure la ligne de démarcation, imposant aux habitants une restriction des mobilités et donc des territoires nocturnes discontinus. À l'ouest, une part importante des établissements a fermé en raison des destructions matérielles et de la baisse de la fréquentation. Le *nightscape* prend donc la forme d'un archipel composé de bars et de boîtes de nuits dispersés et dont l'ilot le plus étendu est le Summerland. À l'est, le quartier de Badaro présente une offre restreinte tandis qu'au nord de Beyrouth, la baie de

Jounieh devient une nouvelle centralité, montrant que la période de la guerre civile est aussi celle de la production de nouveaux espaces (Beyhum 1991) destinés à accueillir des pratiques nocturnes en mutation.



Carte 11 : la recomposition des espaces de la vie nocturne dans le Beyrouth en guerre
M. Bonte, 2017

C) « Le seul truc normal pendant la guerre »[310] ? Des pratiques nocturnes en tension

L'étude des nouvelles spatialités nocturnes doit s'accompagner d'un questionnement sur les pratiques des habitants. Dans cette section, l'interrogation porte sur l'accessibilité des établissements et sur la place qu'occupent les loisirs nocturnes dans un quotidien déstructuré. Au vu des difficultés accumulées par la population, la nécessité d'avoir des échappatoires semble évidente. Cependant, le répertoire du défoulement n'est pas le seul mobilisé par les acteurs d'alors : les récits varient entre la recherche de sociabilités « normales », la transgression, la résistance, ou l'ennui. Ainsi, la réflexion sur les pratiques et le rôle des espaces nocturnes pendant la guerre ne peut donner lieu à un discours univoque : ces derniers apparaissent comme des espaces en tension entre différentes tendances. D'abord, le franchissement ou non de la ligne de démarcation témoigne d'une oscillation entre une homogénéité confessionnelle et la recherche de l'altérité. Ensuite, les moyens économiques qu'exigent les loisirs nocturnes conduisent à un entre-soi socio-économique. Enfin, la portée des espaces nocturnes s'élargit : elle dépasse largement le rôle du divertissement, pour devenir à la fois un espace défouloir et un lieu de négociations de pratiques ordinaires dans un quotidien incertain.

1) Traverser ou transgresser ? Tactiques autour de la ligne de démarcation

Pendant la guerre civile, les rapports aux déplacements à des fins ludiques sont de différents ordres. Tout d'abord, une partie de mes interlocuteurs a cessé de sortir la nuit, le danger et la peur ayant constitué des obstacles infranchissables[311]. Pour le reste, les sorties nocturnes ont souvent été limitées à la partie de la capitale correspondant au lieu d'habitation. Enfin, une troisième partie – surtout ceux qui étaient adolescents et étudiants pendant la guerre – traverse la ligne afin de profiter d'une plus grande offre nocturne. Ainsi, dans un nouvel ordre urbain qui donne lieu, de fait, à des sociabilités de nuit qui reposent sur une séparation confessionnelle, chaque traversée, en plus de mobiliser différentes tactiques, se charge d'une portée symbolique. Aller faire la fête ailleurs revient à refuser temporairement l'ordre spatial, social et politique imposé par la guerre.

La première étape de la sortie nocturne revient à évaluer le danger que représente tout déplacement, en raison notamment des bombardements aléatoires. Les stratégies analysées dans la première section rendent les sorties imprévisibles et irrégulières. La maîtrise du temps consacré aux loisirs tend à disparaître, ces derniers s'inscrivant en creux du reste des activités, à savoir le travail, les études et le temps de l'attente dans l'espace domestique.

[310] Entretien 6, 16/04/2013.

[311] Précisons cependant que les acteurs répondant à ce cas de figure étaient devenus parents : la sécurité de leurs jeunes enfants étant devenue une priorité, le temps consacré aux loisirs est devenu résiduel.

En parallèle de cette première tactique qui consiste à saisir les rares moments propices à l'échappée, certains habitants choisissent de jouer sur les seuils de la nuit. Une résidente de Beyrouth-Ouest l'explique ainsi :

« *On allait à 6 heures au Backstreet*[312]*, on ne pouvait ressortir qu'à six heures le matin. Ou alors on allait à la montagne, il y avait un casino. Arrivés en haut vers sept heures, on restait, on passait toute la nuit, on veillait, on quittait pour arriver ici à 6 heures du matin* » (Entretien 39, 24/05/2014).

Il s'agit donc de sortir avant la tombée de la nuit, afin d'éviter l'obscurité anxiogène et dangereuse, éventuellement une reprise des bombardements, et de rentrer au petit jour pour des raisons similaires. Cette stratégie permet par ailleurs de franchir plus rapidement la ligne de démarcation, dont les points de passage obéissent à des horaires d'ouverture et de fermeture variables. Ces considérations pratiques se conjuguent avec d'autres motivations : l'argument sécuritaire permet en effet de s'offrir une nuit complète de festivités, loin du domicile parental pour les jeunes Beyrouthins. Plusieurs interlocutrices vivant à Beyrouth-Ouest m'ont ainsi raconté que la ligne de démarcation les « contraignait » à découcher :

« *J'allais rarement à l'Est. Quand c'était le cas, je veillais. Avec la division de Beyrouth, la circulation était dangereuse la nuit. Donc quand on allait chez des amis là-bas, on restait dormir* » (Entretien 6, 16/04/2013).

« *Il m'arrivait souvent de loger à Achrafieh* » (Entretien 20, 29/04/2014).

De la même manière que l'occupation des chalets a permis d'organiser des soirées à l'abri des regards, la déstructuration des temps urbains et les contraintes mobilitaires ont offert aux jeunes, et plus particulièrement aux jeunes femmes, une plus grande marge de manœuvre dans la gestion de l'autorité et du contrôle familial. La sécurité étant primordiale, il a été plus facile de se ménager du temps à soi, dans des espaces où les comportements expansifs voire transgressifs se sont répandus.

Comme précisé plus haut, le caractère aléatoire des circulations de part et d'autre de la ligne de démarcation explique une tendance générale à limiter les sorties dans « sa » zone. Si cette restriction est dans un premier temps vécue comme une contrainte, elle finit par se confondre avec l'habitude d'évoluer dans des espaces homogènes dont l'identité se fonde sur la peur de l'autre – et donc sur la distinction religieuse et politique. Un ancien résident de la zone-est ayant ponctuellement combattu auprès des Forces Libanaises explique, dans un discours teinté de nostalgie, que cette définition des identités représentait une certaine sécurité, voire un certain confort :

« *Il y avait une certaine classe. C'étaient les mêmes gens (…). Je vais te dire un truc. On vivait mieux que maintenant. Tu pourrais demander à n'importe qui, il te donnerait la même réponse, c'est sûr. (…) On savait avec qui on faisait la guerre* (…). *C'était bien défini. Alors c'était vraiment les gens bien qui sortaient* » (Entretien 25, 06/05/2014).

[312] Bar dansant de Hamra.

Le principe de séparation des espaces nocturnes a pourtant connu des exceptions. Le fait de traverser la ligne pour s'amuser concerne pour l'essentiel des habitants de Beyrouth-Ouest attirés par une meilleure offre de loisirs dans la zone contrôlée par les Forces Libanaises. Les mouvements inverses représentent une part plus ténue des franchissements à des fins ludiques. Dans un cas comme dans l'autre, la traversée a pu revêtir un caractère idéologique : il s'agit alors de transgresser une division subie et se confronter à des territoires autres, décrits par les forces politiques en place comme dangereux et à l'encontre de leur propre représentation de l' « identité » libanaise.

« *Ensuite, quand j'ai grandi – j'étais un élève du lycée français – j'étais…en révolte contre mon milieu comme tous les adolescents, (…) et avec d'autres amis on s'était mis en tête qu'on était des gens de gauche, qu'on était des communistes, je sais pas quoi. À Beyrouth-Est, c'était idiot, c'était fou. Et donc dès qu'on avait l'occasion quand on avait 18 ans, en 78, on allait à l'ouest, on allait assister à des concerts, nocturnes, de jazz, ou de militants, il y avait beaucoup ça (…) on revenait la nuit, de l'autre côté. Mais on a fait ça parce que pour nous, Beyrouth-Est il n'y avait rien* » (Entretien 21, 29/04/2014).

Si mon interlocuteur a raconté cette période de sa vie avec autodérision, il n'en reste pas moins que franchir la ligne de démarcation peut être interprété comme une démarche contestataire. Dans tous les cas, ces traversées nécessitent de mobiliser un certain nombre de ressources, à commencer par le réseau de connaissances. Le fait d'avoir un ou plusieurs membres de sa famille résidant de l'autre côté de la ligne peut constituer un argument (la personne souhaitant passer devant dans ce cas communiquer les coordonnées du ou des membres de la famille)[313], mais les relations avec les autorités contrôlant le point de passage[314], ou des personnalités politiques, sont bien plus efficaces :

« *La plupart des gens ne se déplaçaient pas. Ça dépend aussi de quelle période. (…) il y avait par exemple les check points. Si tu connais quelqu'un, par exemple au musée, alors tu laisses un nom, par exemple un responsable de l'armée(…) Si on trouve ton nom on te laisse passer, si on trouve pas ton nom, ou si on a oublié ou mal noté, tant pis* » (Entretien 26, 13/05/2014).

« *Vous savez je suis du Chouf, (…) et comme j'ai une maison à la montagne, j'amenais tous mes amis pour monter, (…) donc j'appelais le palais de Walid Joumblatt, j'avais des amis là. Je disais qu'on allait monter le lendemain, avec tels amis, chrétiens, etc, et eux ils communiquaient les noms et on montait* » (Entretien 39, 24/05/2014).

Parmi les différents moyens employés pour faciliter le passage, l'utilisation du laisser-passer de la Croix-Rouge est revenu très régulièrement au cours des entretiens. La moitié des femmes interrogées sur leurs pratiques nocturnes ont ainsi été volontaires et à ce titre avaient la possibilité de se déplacer plus facilement – y compris à des fins ludiques :

[313] Entretien 22, 30/04/2014.

[314] Les points de passage sur la ligne de démarcation sont officiellement gérés par l'armée libanaise, mais les milices peuvent compliquer la circulation des personnes (Ruiz Herrero 2011).

« *Parfois, on sortait quand même : j'avais un laissez-passer de la Croix-Rouge. On sortait, on veillait, et on rentrait à cinq heures, quand le jour était levé* » (Entretien 6, 16/04/2013).

Qu'elles soient facilitées par un statut particulier ou par des relations privilégiées, les traversées régulières de la ligne de démarcation n'ont concerné qu'une minorité de personnes. Pendant la guerre, les sorties nocturnes cessent ainsi d'appartenir au quotidien de Beyrouth. La recherche de l'ordinaire dans un environnement incertain, via les pratiques nocturnes devient une aspiration, voire une revendication des noctambules d'alors. Cependant, cet horizon se heurte au caractère restrictif, cette fois sur le plan économique, du *nightscape* recomposé.

2) S'amuser, boire, danser : le nouvel « entre-soi » de la guerre ?

Ce second paragraphe s'intéresse aux pratiques et à la portée des établissements nocturnes. Il s'agit de montrer que les activités spécifiques aux bars et aux boîtes de nuit sont à la fois le privilège d'une petite partie de la population civile, et traduisent en même temps la nécessité de retrouver, en temps de guerre, un espace normé. Ainsi, les codes festifs permettent pour certains noctambules de récréer, même de manière furtive, un ordinaire (Buton et al. 2014) en décalage volontaire avec l'ordre extraordinaire du conflit.

L'analyse des pratiques nocturnes continue de reposer sur les différents témoignages mais se fonde ici plus particulièrement sur un reportage réalisé par la Radio Télévision Suisse en 1982 à Beyrouth[315]. Ce document audiovisuel, qui porte sur le quotidien des Libanais pendant la guerre, comporte en effet une séquence consacrée aux divertissements et montre deux scènes nocturnes. La première soirée filmée se déroule au Jack's Hideaway, situé dans la rue de l'hôtel Commodore à Hamra. D'après un article de la revue *Magazine*, l'établissement – ouvert avant 1975 – aurait connu une période trouble de 1976 jusqu'à sa réouverture en décembre 1981. Le reportage a lieu au cours de la soirée annuelle du Saint Georges Lion's Club. Il s'agit donc d'un évènement privé, pour autant l'atmosphère ne semble pas différente des autres soirées. Le propriétaire s'exprime ainsi :

« Comme vous voyez tous les soirs ici il y a de l'ambiance jusqu'à 4 heures du matin. C'est pas comme les gens pensent, qu'il y a toujours la guerre, et que ça fait peur de sortir (…) ».

À l'entrée, une personne vérifie les sacs des noctambules pourtant triés sur le volet. À l'intérieur, les femmes portent des robes élégantes et des bijoux voyants. Les mains aux ongles vernis tiennent des coupes de champagne et sur les visages lourdement maquillés, les sourires et les rires semblent francs. Selon le journaliste, cet établissement de Hamra est un des lieux d'expression d'une « rage de vivre » d'une partie de la population dont les conditions matérielles de vie n'ont pas, *a priori*, été impactées par la guerre.

[315] *Le quotidien de misère*, reportage de Daniel Pasche pour RTS, avril 1982. URL : https://www.rts.ch/archives/tv/information/3461692-le-quotidien-de-misere.html, consulté le 02/04/2015.

La seconde scène nocturne se déroule dans la boîte de nuit du Summerland. Les images permettent de se figurer plus précisément l'ambiance du club. Une grande boule à facettes et de multiples projecteurs conditionnent l'atmosphère festive. Sur la piste circulaire, des machines fumigènes produisent un brouillard épais : les danseurs sont, face à la caméra, des silhouettes qui bougent au rythme de la musique. Les seuls visages que l'on distingue clairement sont ceux d'un groupe attablé qui commande un gâteau d'anniversaire.

Cette courte partie du reportage permet d'analyser ensemble les décors, les comportements et les pratiques des noctambules, et de répertorier des caractéristiques communes aux espaces nocturnes à Beyrouth. Tout d'abord, ils demeurent des lieux de consommation, principalement d'alcool : la motivation principale des sorties nocturnes est le plus souvent, pour les acteurs, d'aller « boire un verre ». La symbolique de cette consommation est double : cela peut revenir à faire savoir que l'on est toujours dans la capacité de dépenser d'importantes sommes d'argent, par exemple en commandant une bouteille. Plus généralement, il s'agit de s'adonner volontairement à une pratique qui, en termes d'action et de contexte, change du quotidien de la guerre. Beaucoup de mes interlocuteurs ont ainsi expliqué qu'il y avait dans le fait de boire – et non dans l'ivresse – un moyen de rompre, même de manière insignifiante, avec l'univers de la guerre dans lequel ils ont été plongés :

« *On allait prendre un verre avec des copains, on écoutait de la musique (…) parler, faire n'importe quoi, seulement sentir qu'on vit !* » (Entretien 35, 21/05/2014).

« *Les gens étaient moins soûls. L'alcool n'était pas une fuite, en plus il fallait être sobre pour rentrer* » (Entretien 6, 16/04/2013).

Dans ces deux extraits d'entretiens, l'alcool est associé à des valeurs positives : la discussion, le groupe, la vie. Il se pense donc en opposition avec le quotidien de la guerre, d'abord sur le plan spatial. La boisson est en effet associée au lieu dans lequel elle se consomme et devient donc un moyen d'échapper au domicile privé. Elle offre un espace, puis un temps autre, qui consiste moins à rechercher l'extravagance qu'à recréer ou maintenir même de manière discontinue, des pratiques relevant de l'ordinaire urbain.

Les pratiques festives comme la boisson, l'écoute et la danse sur des musiques à la mode relèvent d'un entre-soi qui s'ajoute au principe de séparation confessionnelle mais concerne ici l'homogénéité socio-économique des noctambules. La crise économique dans laquelle est plongé le Liban et dont les principaux symptômes sont la chute de la livre libanaise et l'inflation a réduit drastiquement le pouvoir d'achat de la population et par conséquent le spectre des noctambules. Elle devient ainsi un privilège réservé à une élite économique suffisamment fortunée pour conserver le même mode vie qu'avant 1975, ou qui a réussi à s'insérer dans les nouveaux circuits économiques de la guerre. De manière contre intuitive, beaucoup de mes interlocuteurs[316] ont précisé qu'il n'était pas difficile de trouver des sources d'enrichissement pendant la guerre – sans jamais expliquer leur origine. Le témoignage du patron du Jack's Hideaway est ainsi emblématique :

[316] Entretiens 7, 24/04/2013, Entretien 25, 06/05/2014, Entretien 38, 24/05/2014, Entretien 29, 14/05/2014.

« Il y a plus d'argent maintenant et je pense que ça va continuer. Il n'y a pas de problèmes pour l'argent ici »

Les signes de la richesse (nouvelle ou ancienne) des noctambules sont visibles directement sur les corps (habillement, bijoux par exemple) ou au travers des dépenses et de la fréquence des sorties. Cette situation profite aux propriétaires d'établissements qui, d'une part, bénéficient d'une réduction de l'offre et donc de la concurrence dans le champ nocturne, et d'autre part visent, à l'instar du Summerland, une clientèle aisée. La question de l'accessibilité économique des espaces festifs est cependant à nuancer pour deux raisons. La première a été exposée dans l'étude de cas du Summerland, qui précise qu'une partie de la clientèle vient y dépenser le peu d'argent qu'elle possède, manifestant ainsi le désir de s'offrir du bon temps dans des lieux considérés comme chics (*classy*). La seconde raison renvoie à la stratégie économique des établissements nocturnes. Bien que la clientèle soit dans l'ensemble aisée, elle n'est pas suffisamment importante numériquement pour permettre aux établissements nocturnes de maintenir leur activité. Afin de continuer à recevoir des clients, ces derniers ont souvent été contraints de réduire leurs bénéfices : les prix des consommations au détail ont augmenté moins vite que les prix d'achat en gros (Ruiz Herrero 2011).

La question de l'entre-soi socio-économique varie par ailleurs en fonction des établissements nocturnes. Certains résultent d'une exclusion recherchée. Dans le reportage vidéo, le propriétaire du Jack's Hideaway précise au journaliste :

« *La clientèle libanaise nous a exigé d'ouvrir cette boîte, parce qu'ils ont trouvé que c'est une boîte 'sélect', qui est bien, et ça manque, de ce côté, une boîte pareille* ».

Ainsi la réouverture résulterait – officiellement – d'une demande des habitants, probablement proches du patron et qui veulent disposer d'un espace adapté à leurs exigences en termes de consommation, mais aussi en termes d'exclusivité. Si le regroupement par proximité socio-économique n'est pas toujours aussi explicitement volontaire, il n'en reste pas moins que la restriction des mobilités et des possibilités de sorties ont entraîné dans les espaces nocturnes une forte interconnaissance qui renforce les tendances identifiées. En effet,

« *les bars regroupaient les gens, de 18 à 45 ans à peu près. [ils] accueillaient beaucoup de monde, c'était le seul échappatoire (…). Tout le monde se connaissait à force de vivre dans un petit espace. Donc ça a augmenté la solidarité. Pour notre génération sortir c'est comme veiller chez quelqu'un, mais dans un espace public* » (Entretien 6, 16/04/2013).

En 1981, la revue *Magazine* publie un reportage sur la vie nocturne de Jounieh et parle des sociabilités de jeunes dans des termes similaires :

> « Tous se connaissent maintenant car ils se retrouvent régulièrement dans les deux ou trois boîtes de nuit devenues leur lieu de loisirs privilégié. (…) 'Et que faire d'autre dans ce pays, sinon danser' s'exclament-ils, légèrement désabusés » (*Magazine* n°1229, février 1981).

Ces deux derniers extraits montrent que la cohésion qui semble émaner de ces espaces nocturnes est le fruit d'une restriction de l'offre (l'article parle en effet de deux ou trois boîtes). Ainsi les soirées peuvent-elles prendre l'aspect de fêtes ayant lieu chez un ami : la familiarité du lieu et

la connaissance des noctambules semblent faire entrer la nuit dans le domaine du privé voire de l'intime, tout en concernant des espaces distincts du domicile. Dès lors, la capacité de la vie nocturne de Beyrouth à produire des espaces de la diversité et de la co-présence se retrouve remise en question ; ce qui interroge de manière plus large la mutation du rôle du *nightscape* beyrouthin dans la ville en guerre.

3) La nuit, pour quoi ? Une redéfinition de la portée des espaces nocturnes pendant la guerre

Durant la guerre civile, le nouvel ordre urbain met à mal le potentiel fédérateur, ou de mixité urbaine, des espaces nocturnes. L'étude de l'émergence du *nightscape* a montré que ce dernier possédait avant 1975 une offre relativement diversifiée : la base socio-économique était plus élargie, et la vie nocturne faisait partie des sociabilités hebdomadaires ou quotidiennes. L'univers noctambule pouvait ainsi être qualifié de monde : en faire partie revenait à fréquenter des espaces où la danse, la musique, la consommation d'alcool se faisaient ensemble. Dit autrement, l'unité du monde reposait sur des pratiques et des espaces communs, que la guerre a séparés. L'altérité est devenue difficile, qu'il s'agisse de mixité confessionnelle, socio-économique, et même culturelle puisque les étrangers résidant à Beyrouth ont été de moins en moins nombreux au fil des années.

Le questionnement sur la place et la portée des espaces nocturnes renvoie plus largement à la difficulté de faire société dans un quotidien d'incertitude, dans lequel les repères spatiaux changent et les temps de la vie sociale sont déstructurés : que permettent les nuits Beyrouthines pendant la guerre civile ? Là encore la réponse est multiple : elle reflète l'amplitude qui réside dans les discours, entre d'une part le besoin de sociabilités ordinaires et d'échappées ponctuelles – ce dont il est d'abord question – et d'autre part, les comportements extrêmes. La volonté de préserver ou de retrouver des fragments spatio-temporels d'une ville disparue revêt dans les discours différentes modalités. La première est celle de l'échappée : de nombreux entretiens montrent que les bars et les boîtes de nuit constituent la seule option pour qui souhaite se détacher temporairement du réel. Un ancien habitant de la zone ouest parle ainsi du Blue Note :

« *When you enter the place, you open the door and you hear jazz, so you go out from reality, from Beirut, from concrete, to New York! It was quiet, American jazz, you open the door, it's like going out of Lebanon. You sit inside, with alcohol, jazz music, ambiance, in 88, 89, foreigners were few because of the kidnappings* » (Entretien 49, 20/03/2015).

Tout en insistant à nouveau sur le faible nombre d'étrangers présents dans la capitale, cet extrait témoigne de la possibilité, via des espaces qui proposent une ambiance différente, de s'échapper vers un « ailleurs » qui ne signifie pas seulement « ce qui n'est pas ici » mais surtout « ce qui est mieux qu'ici ». Le rôle d'ailleurs est celui d'un espace différent qui matérialise des aspirations à « autre chose » (Fouquet 2011), une autre histoire, ou ici une autre société affranchie des réalités concrètes de la guerre. En d'autres termes, les espaces nocturnes sont une manière d'énoncer ce que l'on souhaite ; ici, des sociabilités festives sur le mode de la

consommation (aussi ostentatoire soit-elle) et des espaces de co-présence dans la ville. Ce rôle d'ailleurs que jouent les espaces nocturnes est formulé comme une nécessité, celle d'oublier la guerre pendant quelques heures[317], ou comme un droit. Ainsi, le propriétaire du Summerland interrogé par la RTS affirme :

« *Nous avons voulu donner aux Libanais l'occasion de venir se défouler sainement, et avec beaucoup de dignité, dans un endroit qui a été quand même conçu comme devant être à l'avant-garde. Il ne faut pas dénier aux Libanais ce droit à la détente, quelque chose de très important dans les circonstances actuelles* »

Ce qu'il faut retenir de ce « droit à la détente », c'est qu'il relève, selon cet acteur, de la dignité. Cette dignité, au vu des critères d'admission du Summerland, se rapproche peut-être plus du chic et de la distinction, mais elle met en évidence les nouvelles portées de l'espace nocturne. La première est celle de la critique d'un ordre extra-ordinaire, celui de la guerre, en le mettant à distance par des pratiques ordinaires : sortir boire un verre, discuter avec des amis ou des connaissance, manger, éventuellement danser et séduire. Il s'agit donc de s'insérer dans le champ de l'habituel et du normé. Quand bien même ces habitudes, parce que chères et classantes – boire du champagne au Jack's Hideaway – réactivent un certain nombre de divisions, elles témoignent d'une volonté de « vivre », c'est-à-dire de créer de la continuité dans un quotidien incertain.

Dans la mesure où la vie nocturne permet d'injecter du rituel et des repères dans un environnement troublé, le paradigme qui veut que la fête soit en rupture avec le quotidien et ses normes est ici remis en cause par le contexte de la guerre. Le retournement carnavalesque identifié dans les études de Bakhtine ne peut avoir lieu, puisque l'ordre quotidien est lui-même mis à mal : les temporalités, les espaces et les liens de sociabilités sont profondément déstructurés. Autrement dit, ce n'est plus le quotidien comme temporalité, à savoir le récurrent, le régulier, la routine acquise et reproduite que les habitants chercheraient à briser, mais bien le quotidien comme condition, qu'il soit une réalité – la guerre, les destructions – ou une potentialité – la violence et la mort.

La fête n'est donc plus motivée par une abolition de tout système normatif. Dans les pratiques nocturnes pendant la guerre civile s'inscrivent cependant les caractéristiques ou pivots centraux de la fête identifiés dans le premier chapitre : le plaisir, l'intensité et la liminalité. Au plaisir anodin mais exprimé comme nécessaire de sortir boire un verre ou danser s'oppose celui de la transgression, du danger, qui ont pour effet de renforcer le caractère liminaire de la fête. Le temps de la nuit pendant la guerre serait en effet de l'ordre de la suspension, de l'indétermination. Ainsi, des témoignages s'accordent à dire que chaque sortie étant vécue comme la dernière, un univers de possibilités – en termes de comportements, d'excès – s'ouvrait la nuit :

« *Ici on sortait, les gens fumaient des joints, ils buvaient, ils baisaient comme des fous. C'était un grand bordel quoi, c'était la vie est belle, et souvent sous les bombes! Il y avait les bombes*

[317] Entretien 6, 16/04/2013, Entretien 29, 14/05/2014, Entretien 35, 21/05/2014, Entretien 71, 19/11/2015.

qui descendaient à 20, 30 mètres de nous et nous on faisait la fête » (Entretien J.K. -G., 06/05/2014).

Cet extrait d'entretien montre la dimension cathartique de la fête pendant la guerre. La fête consiste d'abord en un dépassement – boire trop, fumer trop, prendre trop de risque, briser des tabous sexuels, dépenser trop – qui est en même temps permis par l'aspect extraordinaire de la guerre. Mais en même temps, l'intensité des pratiques festives est le résultat du contexte conflictuel : les noctambules, mus par un sentiment d'urgence et de mort imminente, sont plus enclins à transgresser un certain nombre de règles. Enfin, certains témoignages insistent sur le danger encouru à chaque sortie, soit sur le mode de la banalisation, soit au contraire pour souligner son caractère stimulant :

« *C'était de la folie, on était inconscients on s'en foutait, on voulait sortir, on allait à des soirées, des restos, des cinés...* » (Entretien 39, 24/05/2014).

« *Tu risquais de recevoir une bombe, et souvent on a reçu des bombes en descendant...* » (Entretien 25, 06/05/2014).

Dans les discours d'une partie des noctambules, le registre des plaisirs nocturnes se mêle à celui de la guerre, du risque et de la violence. Parfois, une dimension nostalgique s'ajoute ; les personnes affirmant que ces années de jeunesses à « danser sous les bombes » correspondent aux plus belles de leur vie. L'apposition entre vie nocturne et guerre, entre sorties et danger, entre plaisir et mort représente sans doute une idéalisation *a posteriori* des acteurs concernés. Pour autant, l'entremêlement dans les discours de ces deux registres a eu une portée plus vaste. D'abord, il a contribué à redéfinir l'ethos libanais construit au fur et à mesure de l'émergence du champ nocturne avant 1975. Ce dernier, qui associait le Liban et les Libanais à la fête, ajoute la guerre dans l'équation. Ainsi, le dynamisme nocturne du Liban n'est plus lié au fait que « la vie est courte » – comme cela a été mentionné dans les discours d'avant 1975 – mais que « la mort menace » :

> « Cette rage de vivre qui s'exprime de manière différente, ce goût d'exorciser la mort qui peut surgir à tout moment d'une voiture piégée, d'une bombe, d'une balle, nous la retrouvons partout » (Reportage RTS, avril 1982).
>
> « Quoi qu'il en soit, l'évidence est là. L'on danse à Beyrouth – sans doute sur un volcan et sûrement désespérément. Mais l'on danse » (*Magazine* n° 1185, avril 1980).
>
> « Le succès de la fête est un témoignage de cette extraordinaire aptitude des Libanais à vivre, malgré tout, dans la joie » (*Magazine* n° 1565, avril 1987).

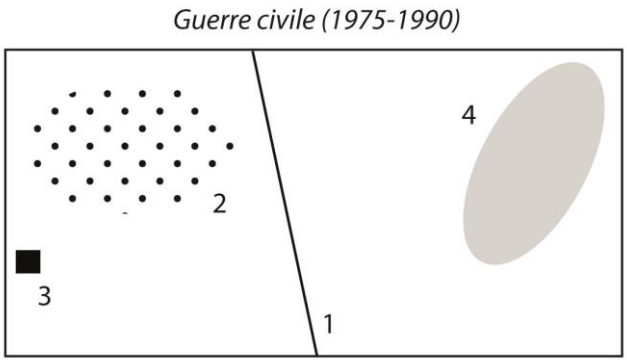
Les discours qui véhiculent l'ethos libanais dans son rapport au conflit présentent donc une forme de continuité avec la période d'avant la guerre, même si le niveau d'intensité est plus important. Ils ont perduré au-delà des bornes temporelles de la guerre civile, au travers de personnes qui n'appartiennent plus à la génération ayant eu vingt ans pendant la guerre. Ils ont souvent réaffleuré pendant des conversations banales lorsque je faisais de l'observation. Ainsi,

un soir à Hamra, une jeune femme assise au comptoir avec laquelle j'avais échangé quelques mots a commenté mes recherches :

« *La guerre façonne les gens. Ils deviennent pressés, ils ont envie de tout faire, et de tout vivre. Alors tant qu'on peut se le permettre, on sort* » (Notes de terrain, 04/11/2015).

Cette phrase apporte quelques éléments supplémentaires à une réflexion sur la place du conflit dans le rapport qu'entretiennent les Beyrouthins à la vie nocturne, en termes de pratiques et de discours. S'il est évident que le conflit et ses formes héritées en post- « façonnent » les individus et la société (ou au moins constituent une clé de compréhension), le discours ainsi véhiculé se fonde moins sur du vécu que sur une parole héritée.

Pendant la guerre, le nouvel ordre spatial et urbain contribue à modifier en profondeur le *nightscape* beyrouthin dont la division est représentée schématiquement sur la Figure 22. À l'ouest, il adopte une structure en archipel et à l'est, il se recompose autour de la baie de Jounieh. Les établissements qui ouvrent ou qui continuent de fonctionner sont soumis à la présence milicienne qui exerce un contrôle direct ou indirect sur les activités nocturnes. L'éclatement du *nightscape* entraîne de fait une séparation confessionnelle qui se double d'un rétrécissement de la base socio-économique des noctambules. Pour les citadins qui continuent à sortir, les loisirs nocturnes prennent une nouvelle importance : ils revêtent une nécessité, qu'il s'agisse de retrouver des pratiques ordinaires ou de s'assurer une échappatoire. Le contexte de guerre contribue à une cristallisation des principales composantes de la fête : la recherche de plaisir pour contrecarrer les difficultés du quotidien, la décision et la revendication d'être en fête par nécessité, et la liminalité de moments en dehors des statuts, des catégories et des normes. Ainsi façonné par les logiques du conflit, le *nightscape* beyrouthin entre au début des années 1990 dans une longue période de transition avant de connaitre un premier ancrage à proximité de l'ancienne ligne de démarcation.



1 Ligne de démarcation séparant la ville en deux parties

2 Ancienne centralité nocturne dont les établissements fonctionnent par intermittence

3 Naissance d'espaces de loisirs «hors sol»

4 Nouvelle centralité nocturne éloignée des zones de combat

Figure 22 : recomposition du *nightscape* beyrouthin pendant la guerre civile
M. Bonte, 2017

III) Sortir de la guerre : la vie nocturne pendant les années 1990

La fin guerre civile libanaise ne prend pas la forme d'une rupture nette : les réflexions sur la situation post-conflit au Liban[318] ont mis en évidence une période de quelques années qui correspondent à un essoufflement progressif des affrontements qui s'opère de manière discontinue sur le territoire. En parallèle, le pays entre dans une période de transformations lentes dans lesquelles cohabitent différentes logiques. Le rétablissement de l'État libanais se heurte aux logiques miliciennes qui intègrent le jeu politique et conservent une mainmise sur différents circuits économiques. La reconstruction de Beyrouth aggrave la situation financière du pays, et la reconnexion de territoires longtemps repliés sur eux-mêmes s'établit difficilement dans un paysage urbain durement marqué par le conflit. Ces lentes recompositions sociales, économiques et spatiales sont aussi celles de la vie nocturne que cette dernière partie de chapitre s'attache à étudier. Dans les années 1990, les établissements sont peu nombreux et disséminés dans l'espace. Le champ nocturne en transition repose cependant sur des lieux pivots comme la

[318] Voir Chapitre 2.

boîte de nuit B018, emblématique des enjeux sociaux qui traversent la vie nocturne. Il se stabilise à la fin de la décennie 1990 et au début des années 2000, via un ancrage autour de la rue Monnot et une normalisation des pratiques des noctambules.

A) La vie nocturne dans l'après-guerre : des spatialités indéfinies

> « Le plus dur, ce fut le début. On sortait de l'enfermement, la vie reprenait, disait-on, mais pas moyen de passer son temps à la voir couler, cette vie. Pas de lieux. Pas de cafés, sinon à Broummana, c'est-à-dire rien : essayer d'y rester seul (…). Il restait bien les antédiluviens Wimpy (qui allait bientôt fermer), Modca et Café de Paris à Hamra. Pas de quoi sortir de chez vous, ce qu'il restait de décor n'aidait pas vraiment à secouer la poussière de la guerre » (Jamal Asmar, *L'Orient Express* n°26, janvier 1998).

Dans un article consacré aux modes d'occupation des cafés dans le Beyrouth des années 1990, Jamal Asmar exprime d'un côté la nécessité pour les Libanais de sortir de l'espace domestique synonyme de repli, et de l'autre, une offre restreinte d'espaces de la co-présence dans lesquels l'anonymat est possible. Ce décalage entre une envie et des possibilités limitées et éparses s'applique aux cafés de Beyrouth comme aux espaces plus spécifiquement dédiés à la vie nocturne : ils sont peu nombreux et dispersés. Le *nightscape* évolue lentement, entre les tendances héritées de la guerre et les initiatives de la fin de la décennie.

1) Une offre restreinte et éclatée dans une ville en transition

Le scepticisme exprimé sur la « reprise de la vie » dès la fin de la guerre par Asmar a été partagé par les acteurs ayant témoigné de leurs parcours nocturnes pendant la période. Au sein de mon corpus d'entretiens, les premiers souvenirs de sortie datent de 1993. Les jeunes adolescents d'alors, qu'ils aient grandi au Liban ou à l'étranger, constituent une clientèle encore restreinte numériquement, et homogène socialement. Elle évolue dans un univers nocturne aux prises avec différentes tendances dans lesquelles les logiques du conflit sont toujours opérantes.

Tout d'abord, l'agglomération formée autour de la baie de Jounieh demeure une importante polarité nocturne. Beaucoup d'établissements ouverts pendant la guerre continuent de fonctionner, à l'instar du Jet-Set à Jounieh, ou de l'Alecco, à Kaslik décrit au cours d'un parcours nocturne en 1998 :

> « L'antre est noir façon high-tech disco. Une grande marque de champagne a installé son nom au-dessus de la piste de danse (…) Des gens fortunés importants, puissants du Liban et d'ailleurs festoient ici » (Boustany 1998 : 120).

Ces boîtes de nuit plus anciennes et, dans le cas de l'Alecco, réservées à une clientèle aisée, côtoient de nouveaux établissements comme le Crazy, le Pacha, le Duplex, l'Opéra. Pour ceux

qui fuient les boîtes trop clinquantes, quelques petits pubs d'envergure et de qualité médiocre sont disséminés les rues de Jounieh et de Kaslik :

« *Nous on allait dans des pubs à l'époque. C'était trois chaises, du Nirvana ou du reggae, et de la bière pourrie* » (Entretien 63, 09/04/2015).

La vague d'ouvertures dans la période d'après-guerre s'explique de deux manières. L'agglomération de Jounieh formée pendant la guerre offre aux entrepreneurs de la nuit un espace longtemps contrôlé par une seule entité politique et dans lequel l'ouverture est plus facile – entre autres parce que le regard porté sur la consommation d'alcool est différent[319]. Par ailleurs, Jounieh demeure attractive parce qu'elle propose une offre nocturne plus conséquente que la capitale libanaise, dont le *nightscape* est en transition. Ainsi, les Beyrouthins continuent de se déplacer depuis les quartiers Est et Ouest, à la faveur d'une lente reprise des mobilités. Les embouteillages du vendredi et du samedi soir dans la zone sont le reflet de mouvements centrifuges, au détriment d'une ville aux options festives peu nombreuses et dispersées.

Le parcours nocturne proposé en 1998 par Omar Boustany[320] mentionne, à l'échelle de la ville, onze établissements, dont la plupart ont ouvert l'année précédente. Sans prétendre être exhaustif, le récit apporte une idée des options de sorties dans la capitale dans les années 1990. À l'ouest de l'ancienne ligne de démarcation, les bars et les boîtes de nuit ouverts durant la guerre ne sont pas mentionnés. Les entretiens évoquent tout de même le Abou Elie, le Captain's Cabin ou le Blue Note, qui maintiennent leur activité dans un quartier qui la nuit s'apparente à un « désert »[321]. Les autres lieux de nuit ont fermé ou se sont exclusivement tournés vers les activités de prostitution[322], et le temps de l'implantation de nouveaux établissements n'est pas encore arrivé. Seuls le Caracas, dans la rue du même nom, ou le Casablanca à 'Aïn el-Mreissé constituent des étapes dans l'itinéraire-type d'un noctambule dans les années 1990. Côté est, le paysage nocturne est aussi éclaté. En 1998, le Babylone et le Pacifico récemment ouverts préfigurent le développement de la rue Monnot[323]. Dans le même secteur, le JPaul's et le Zinc offrent nourriture et boisson. Rue Sursock, le Rétro fait office de « boîte chic par excellence » :

> « Tenues de soirées, décolleté et mini-jupes noires, costumes-cravates ou sportswear chicos s'ébattent sur une toute petite piste, tandis que d'autres devisent devant des bouteilles posées sur des tables et des seaux de glaçons » (Boustany 1998 : 117-118).

Le tour proposé – qui inclut le B018 – s'arrête à cet émiettement, que mes entretiens complètent avec le Key Club d'Achrafieh qui propose pendant un temps des concerts de Ziad Rahbani et le Mile's à Badaro qui accueille les habitants des environs.

Si cette énumération résume l'offre nocturne en termes de bars et de boîtes de nuit, elle passe sous silence une autre forme de pratiques festives à l'œuvre dans la ville. Il s'agit de soirées organisées par des individus ou des petits groupes dans les nombreux espaces en friche à la

[319] Entretien Z. B-2, 20/10/2015.
[320] D'abord publié dans *l'Orient Express* en 1998 puis dans l'ouvrage *État Limite. Lebanese dream fin de siècle* publié la même année.
[321] Entretien Z.B-2, 20/10/2015.
[322] Conversation avec Marwan et sa cousine, 16 octobre 2015.
[323] Voir section suivante.

sortie de la guerre : « It became fashionable to hold parties in unusual spaces such as garages, abandoned factories and warehouses, or ruins of historical monuments » (Buchakjian 2015 : 271-272).

À Hamra, le Baromètre a ouvert ses portes en 1998, soit deux ans après Zico House, dont le cas est représentatif de l'investissement éphémère des espaces disponibles tout en revêtant un rôle de pionnier dans la reconquête des lieux de sociabilité urbaine après la guerre[324]. Il s'agit d'une vaste maison construite en 1935 rue Spears. Le propriétaire, Moustapha Yamouth (dit « Zico »), y a accueilli des concerts, des évènements culturels et artistiques ainsi que des soirées à partir de 1996. Doté d'un bar qui ne fonctionne qu'au cours des évènements organisées par des tiers, cet espace s'éloigne du modèle de la boîte de nuit chère et luxueuse implantée dans les territoires chrétiens. La formule ici est celle d'un lieu plus neutre, plus accessible, et qui échappe au contrôle des propriétaires d'établissements, des videurs ou des serveurs, ce qui autorise des comportements plus expansifs.

Les pratiques nocturnes se sont aussi étendues à l'extérieur des quelques établissements disponibles : beaucoup des anciens adolescents des années 1990 racontent ainsi le plaisir qu'ils ont eu à boire dans les rues de Beyrouth, en petits groupes. La vie nocturne est alors moins faite de lieux institutionnalisés que d'évènements et de circulations. La ville a ainsi pris des allures de terrain de jeu dans lequel les restes de la guerre figurent en grand nombre. Barrages militaires, soldats libanais ou syriens, bâtiments éventrés constituent le décor d'une « ambiance post-apocalyptique » (Buchakjian 2015) également marquée par une importante vague de consommation d'héroïne[325]. La vie nocturne s'inscrit donc dans la matérialité urbaine de Beyrouth, qui en retour contribue à la façonner :

« *On avait un terrain de jeu ultra excitant, et les drogues circulaient (…). Marcher dans Beyrouth en 94, c'était une des choses les plus excitantes que j'ai fait de ma vie. À n'importe quel détour d'une rue, tout était possible. Tu pouvais tomber sur un vendeur de falafels comme tomber sur un mec en armes, qui allait t'agresser, tu rentrais dans un taxi, tu avais les cheveux longs, le mec posait sa main sur ta cuisse et te disait, viens, on va à la maison. (...) C'était une ville dangereuse, mais qui ne se reconnaissait pas comme telle* » (Entretien 68, 20/10/2015).

Les jeunes noctambules, clients des quelques établissements ou fêtards volatiles dans le Beyrouth d'après-guerre, forment une communauté aux contours flous dont il est difficile d'évaluer la composition. Dans son long témoignage sur la période, un de mes interlocuteurs décrit cette nébuleuse comme issue d'un milieu socio-économique élevé[326], dont une partie est née au Liban mais a grandi à l'étranger (en Europe pour la plupart) durant tout ou partie de la guerre. Ainsi, pendant la nuit, l'homogénéité confessionnelle s'efface progressivement devant une tendance à l'homogénéité socio-économique. Ces inflexions n'empêchent pas des mélanges qui s'opèrent de manière ponctuelle, dans des espaces limités en nombre. Cela explique la grande interconnaissance entre les noctambules, qui s'intensifie lorsqu'émergent les premiers bars de la rue Monnot.

[324] Conversations avec Marwan, 15 et 16 octobre 2015.
[325] Entretien 68, 20/10/2015, Entretien Marwan 04/06/2014.
[326] Lui-même était élève au lycée franco-libanais de Beyrouth.

2) L'ancrage progressif rue Monnot

Dispersé et restreint, le paysage nocturne des années 1990 connaît un déplacement progressif de son centre de gravité de Jounieh vers Beyrouth. Cette dynamique s'opère via une poignée d'établissements et d'acteurs pionniers. Nouvelle centralité festive, la rue Monnot[327] devient une spatialité emblématique de la vie nocturne de Beyrouth à la fin de la décennie.

Parmi les pionniers du champ nocturne tel qu'il se restructure dans la décennie d'après-guerre figure M., rencontré en novembre 2015[328]. Ses parcours personnels et professionnels sont représentatifs d'une génération d'acteurs qui expérimente puis se réapproprie la vie nocturne à Beyrouth dans les années 1990 et 2000. M. est né et a grandi au Liban avant que sa famille ne quitte le pays en 1986 pour s'installer en Allemagne. Il y effectue ses études et travaille quelques temps dans la restauration avec son futur associé. De retour au Liban, il ouvre un premier bar à Jounieh, le Havana, en 1994. À cette période, Jounieh continuait de concentrer la plupart des activités nocturnes, malgré une offre limitée aux grandes discothèques et aux restaurants. Le concept du Havana se veut innovant : le bar propose des cocktails à base de tequila ou de cachaça – produits encore absents des établissements nocturnes du Liban – et diffuse des musiques « latinos »[329]. Par la création d'une ambiance faisant référence à un ailleurs, et via une prestation de qualité centrée autour de l'alcool transformé en cocktail, le lieu se distingue dans le paysage nocturne :

« *C'est des cocktails hyper chers, avec de la bouffe hyper chère... (…) ça reste cool, le seul bar plus ou moins digne de ce nom, c'était eux* » (Entretien 63, 09/04/2015).

Face au succès du Havana, les deux associés – dont M. – décident d'ouvrir à Beyrouth, rue Monnot. Cette parallèle à l'ancienne ligne de démarcation, dangereuse durant la guerre, est alors peu fréquentée. Au-delà de la disponibilité foncière, l'environnement bâti possède, selon les dires de M. S., un « petit côté vintage » non encore exploité, mais qui au fur et à mesure des ouvertures a défini l'identité du quartier. Le premier établissement ouvert par les propriétaires du Havana est le Pacifico. Il est situé au fond d'une petite impasse débouchant sur la rue Monnot :

« On nous a traités de fous, parce qu'on n'était pas en plein passage. Mais je pense que le bouche à oreilles marche mieux que tout » (Entretien 72, 21/11/2015).

Le cas du Pacifico témoigne entre autres lieux de nuit de l'absence de corrélation entre le succès d'un établissement et le fait qu'il puisse être visible par les passants. Sa fréquentation ne se fait

[327] La rue (parfois orthographiée « rue Monot ») tient son nom du père Ambroise Monnot, jésuite et co-fondateur de l'Université Saint Joseph.
[328] À la demande de l'interlocuteur, l'entretien n'a pas été enregistré.
[329] Expression de mon interlocuteur qui désigne moins un genre musical qu'un ensemble de musiques populaires et dansantes originaires d'Amérique latine et parfois issues de métissages.

pas attendre. Il devient rapidement un passage obligé de toute sortie nocturne à la fin des années 1990 :

> « Là, on se la joue latino avec de chouettes ventilateurs en acajou au plafond. Très hispanique, très tequila (…). À condition d'accéder au bar souvent bondé à partir de dix heures, le week-end. Le climat ambiant est relax, joyeux, assez étudiant » (Boustany 1998 : 116).

Le décor et les prestations sont soignés, certains acteurs de la vie nocturne d'aujourd'hui allant jusqu'à dire que les propriétaires du Havana et du Pacifico ont introduit au Liban la pratique du « fresh fruit cocktail bars », reprise ensuite dans de nombreux établissements[330]. Quelques mois après le Pacifico, la même équipe ouvre en face le Lila Brown. Cet établissement hybride – qui propose des plats et fait venir des DJ d'Allemagne – est installé dans une ancienne imprimerie et connait lui aussi un succès indéniable :

« *C'était fou, il y avait la queue, parfois une cinquantaine de personnes qui attendaient. C'était une sorte de dancing, qui a stoppé en 2005* » (Entretien 72, 21/11/2015).

Le statut de pionnier accordé à M. S. au cours de différents entretiens avec des noctambules de la même génération est partagé avec un autre établissement, le Babylone. Ouvert quelques mois avant le Pacifico, le Babylone se situe rue Abd el Wahab, perpendiculaire à la rue Monnot. Labellisé restaurant, l'endroit est hybride dans ses pratiques :

« *Il y avait le Babylone qui était un restaurant, qu'on a kidnappé un peu, on boit pendant le dîner, après il y a pas mal de gens un peu éméchés, ça dure très tard, un restaurant qui doit fermer à 11h-minuit, ça fermait à 3 heures du matin en fait, on a fini de dîner, il y avait encore de l'ambiance* » (Entretien 45, 28/10/2014).

Cet autre « pilier »[331] de la vie nocturne qui émerge alors à Beyrouth est décrit comme le repaire d'intellectuels et d'artistes « branchés », habitant l'est ou l'ouest de Beyrouth. Dans la même rue, le JPaul's, à la fois bar et restaurant, complète ce territoire de la nuit en émergence, porté par un petit nombre d'entrepreneurs. Ces pionniers ont en commun d'avoir fréquenté ensemble l'autre espace emblématique de la période, à savoir le B018 (voir section suivante), et d'être proches de son patron[332]. Ce patron est lui-même proche du syndicat des restaurants, cafés, night-clubs et pâtisseries du Liban[333] via son associé qui en est aujourd'hui le président, après avoir été membre du bureau pendant plusieurs années. Ainsi, la vie nocturne dans les années 1990 est le fait d'une nébuleuse formée de quelques propriétaires ou partenaires qui se connaissent pour avoir fréquenté les mêmes endroits et entretiennent des liens de solidarité. Ces liens prennent la forme officielle d'un syndicat dont le rôle est de défendre les intérêts de ce secteur économique face au Ministère du Tourisme, tout en faisant partie de la commission consultative dudit ministère. À titre d'exemple, le syndicat est parvenu, dans les années 1990,

[330] Entretien M.A., 10/04/2015.
[331] Entretien P.A.S. 28/05/2014.
[332] Rencontré le 19/11/2015.
[333] Créé en 1946 sous le nom de syndicat des propriétaires de restaurants, cafés et cabarets.

à supprimer toutes les taxes sur les restaurants et les boîtes de nuit[334]. Toutefois, il n'a pas été possible de savoir si l'ensemble des acteurs de la vie nocturne d'alors ont effectivement été membres du syndicat. C'est pourquoi le terme de nébuleuse est préférable : il permet de souligner le caractère imprécis voire confus des relations entre les acteurs, parmi lesquelles le syndicat occupe une certaine place. En dehors de ce dernier, les liens entre les acteurs reposent sur une amitié qui cohabite et se confond avec une proximité confessionnelle. L'ensemble de ces pionniers est en effet de confession chrétienne, tout comme les dirigeants du syndicat. L'un de ses membres les plus actifs, qui est ensuite devenu président, est par ailleurs connu pour avoir été le chef des finances des Forces Libanaises durant la guerre civile[335].

La nature des liens qui forment cette nébuleuse d'acteurs pionniers explique en partie l'emplacement des premiers établissements à l'est de l'ancienne ligne de démarcation, soit dans la partie de Beyrouth longtemps dominée et dirigée par des milices chrétiennes : il est probable que les autorisations d'ouverture aient été plus faciles à obtenir. L'adéquation entre un espace en train de devenir nouveau territoire de la nuit, une confession et le rôle d'entrepreneur de la nuit n'empêche cependant que d'autres réalités sociales et économiques soient à l'œuvre dans ce quartier en émergence. Sa situation géographique à proximité de la ligne de démarcation a entraîné d'importants dégâts matériels, ainsi que le départ d'une grande partie de la population. Monnot était ainsi au milieu des années 1990 un quartier présentant une offre locative vaste et aux tarifs peu élevés. La localisation des établissements à proximité de l'ancienne ligne de démarcation a par ailleurs joué un rôle certain dans la reprise des mobilités intra-urbaines. Ils captent en effet une clientèle qui habite dans les deux parties de la ville, même si les étudiants de la toute proche Université Saint Joseph, dont l'un des campus est situé rue Huvelin, sont surreprésentés dans les soirées de la rue Monnot.

Les noctambules qui ont fréquenté les boîtes de Jounieh comme les espaces éphémères de Beyrouth, évoquent tous les premières heures de la rue Monnot en soulignant la symbolique de son emplacement. Les sorties nocturnes ont donc dès le début pris des allures de reconquête d'un espace dont la vocation ludique offrant la possibilité d'un mélange était jusqu'alors absente. En raison du faible nombre d'établissements, l'interconnaissance entre ces noctambules – puis entre les clients et les patrons – s'est renforcée. Cette première génération de noctambules d'après-guerre, identifiée dans le Chapitre 2, est composée de propriétaires, de clients et de clients devenus propriétaires qui revendiquent leur rôle de témoins ou de pionniers.

[334] Voir http://www.syndicatercnp.com/.
[335] P.F., communication personnelle, 28/07/2016.

3) Vers une normalisation de la vie nocturne : le Monnot des années 2000

Quelques années après l'ouverture du Babylone et du Pacifico, les pionniers de la rue Monnot cohabitent avec de nouveaux entrepreneurs de la nuit qui travaillent à l'expansion du champ. Les contours du *nightscape* beyrouthin tendent à se préciser, et donnent à voir une normalisation de la vie nocturne dans la capitale libanaise. Le terme de normalisation est à entendre selon ses deux acceptions : d'une part, des normes sont progressivement imposées et régissent les pratiques des noctambules comme l'organisation du quartier et d'autre part, la vie nocturne se stabilise dans l'espace et dans le quotidien des citadins pour devenir l'ordinaire d'une partie de la jeunesse beyrouthine.

L'institutionnalisation de la rue Monnot comme territoire de la vie nocturne est à attribuer à la concentration du nombre de bars et de boîtes de nuit dans une rue longue de 700 mètres. Dans les entretiens réalisés entre janvier et mai 2011, les estimations varient entre quarante et cinquante établissements, tandis qu'un article datant de 2002 fait état d'une trentaine de bars et de boîtes sur la seule rue Monnot, et autant dans les petites rues adjacentes (Khayat 2002). Les ouvertures qui ont suivi les établissements pionniers ont commencé au début des années 2000. Leur multiplication a été rapide et a changé la physionomie du quartier :

« *D'abord il y avait le Babylone, tout le monde s'y retrouvait, puis après il y avait une espèce de bar-boîte géante, puis il y a eu le Pacifico qui y a ouvert, puis il y a eu dix mille petits bars ici et là, et la rue est devenue un bar géant* » (Entretien 45, 28/10/2014).

La densité du quartier est accentuée par les embouteillages récurrents en fin de semaine. Même s'il faut près d'une heure pour traverser la rue, et que les solutions de parking sont rares, le passage en voiture dans la rue Monnot semble faire partie de la soirée, qui prend ensuite l'allure d'un parcours linéaire le long du nouvel axe nocturne :

« *C'est comme on va au travail, tous les soirs je faisais les bars qu'il fallait faire, (…) je faisais la rue Monnot, en sens inverse, je commençais au Pacifico, etc. Après il y avait trois ou quatre bars jusqu'à l'arrivée, chez moi, et dormir, tous les soirs. Et beaucoup de gens faisaient ça. On ne se posait plus beaucoup de questions... Il fallait avoir l'argent qu'il faut évidemment, et on faisait la fête, la fête, tout le temps, tout le temps, tout le temps* » (Entretien 43, 28/05/2014).

Cet alignement possède un certain nombre d'établissements phares, les plus courus ou qu'il faut fréquenter selon mon interlocuteur. La concentration des bars et des boîtes de nuit sur un espace restreint, l'encombrement des voies de circulation par les voitures et des trottoirs par les noctambules donnent à cette portion de ville sa singularité et son unité : ce nouveau territoire de la nuit est facilement identifiable. L'extrait d'entretien souligne aussi le caractère très répétitif des sorties : « tous les soirs », « tout le temps », elles sont aussi comparées au travail. La fréquentation des bars et des boîtes de nuit de la rue Monnot fait ainsi partie des formes quotidiennes de sociabilité.

Parce qu'elle permet la reconquête d'un espace dédié aux loisirs et à une forme d'échanges – fussent-ils superficiels ou codifiés -, la vie nocturne dans son premier territoire de prédilection

joue un rôle clé dans une ville longtemps synonyme de fragmentation. C'est l'impression que partagent les noctambules d'alors : celle d'avoir été les premiers à fréquenter les espaces de « l'altérité »[336]. Du fait de sa proximité avec la ligne de démarcation, la rue Monnot, certes sous le contrôle des milices chrétiennes – et investie par des entrepreneurs de la nuit chrétiens – n'a pas fait l'objet d'une appropriation ou d'un marquage identitaire du même ordre que la zone autour de Jounieh. Cette neutralité relative prend une valeur d'altérité, ce qui donne à la nuit un rôle social majeur : elle est le terrain d'exercice de citadinités en train de se refaire après avoir été transformées par les logiques spatiales du conflit. C'est ce qu'écrit le sociologue Melhem Chaoul après ses propres parcours de nuit dans Beyrouth :

> « Mais d'autres acteurs-constructeurs à leur manière, tard dans la nuit, rétablissent le courant, rechargent les batteries des réseaux, rétablissent les *links*, en un mot, replacent la communication au centre de la Cité, non pas spatialement mais humainement, c'est-à-dire banalement, au centre des rapports humains. Ils le font en réinventant un espace de communication nocturne, sorte de négatif de l'espace diurne : chaleureux, direct, spontané, copieusement arrosé d'alcool et de musique[337] » (Chaoul, *L'Orient Express* n° 26, janvier 1998).

Si les bars donnent un cadre spatial à l'élaboration de nouveaux liens sociaux, ils forment en même temps un espace de loisirs nocturnes codifié, qui tend à s'orienter vers une clientèle aisée. Le dernier extrait d'entretien précise ainsi qu'il faut avoir un capital économique suffisant pour pouvoir sortir régulièrement, les tarifs des établissements étant élevés. La multiplication des voituriers dans le secteur témoigne de l'élévation des standards de consommation : il est valorisant de sortir en voiture et de pouvoir confier la difficile tâche du stationnement (Khayat 2002). S'offrir un quotidien de noctambule signifie par ailleurs faire étalage de ses habitudes. Ainsi,

> « Il est recommandé de sortir, de serrer des mains à foison et de distribuer les bises à gauche et à droite, d'avoir table ou couverts réservés dans les endroits où il fait bon se faire voir » (Boustany 1998 : 113).

Le mélange supposé opérer la nuit est imparfait : si le nouveau quartier nocturne réunit des individus jusqu'alors peu susceptibles de se croiser, il sépare les individus de condition socio-économique différente. Ce constat mène à relativiser le l'euphorie et l'insouciance des noctambules, censées expliquer les fêtes à répétition. Il existe en réalité une grande amplitude dans les discours, ce que montrent les différents extraits :

« *La fin de la guerre pour nous a coïncidé avec le début de l'adolescence. (…) Ce qui fait que cette génération-là a goûté à cette sorte de liberté, on n'échappait à rien. C'était vraiment la joie* » (Entretien 19, 28/04/2014).

[336] Conversation avec Marwan et sa cousine, 16 octobre 2015

[337] En plus de l'alcool et de la musique, cet espace nocturne décrit reposait en grande partie sur la consommation de drogue (héroïne, cocaïne puis ecstasy). Comme l'indiquent plusieurs extraits dans le chapitre, l'ensemble des noctambules ou des propriétaires l'ont mentionné au cours de mes entretiens, qu'il s'agisse de leur vécu personnel, ou des autorisations tacites au sein de leur établissements.

« *On faisait beaucoup plus la fête, on fermait à cinq heures du matin, tous les soirs. Moi-même je sniffais beaucoup dans ces années. J'ai trompé ma femme plein de fois là-bas* »[338].

« La présence syrienne… il y avait une aliénation identitaire, politique, culturelle, etc. cette aliénation se traduisait par beaucoup d'alcool, underground, défonçages de gueule en tous genres, comme une forme de résistance aussi. Enfin, résistance (…) disons, défoulement, (…) ça faisait partie de la vie nocturne, pas dans les endroits à cigare. Dans les endroits à cigare, il y avait les enfants de ministre, les gens du système qui venaient faire la fête » (Entretien 45, 28/10/2014).

Les témoignages des noctambules font apparaître différentes perceptions de la vie nocturne et de la vie quotidienne : euphorie, défoulement et contestation s'entremêlent et peuvent cohabiter avec le sentiment de désespoir (Buchakjian 2015). Ces décalages montrent la difficulté que pose la conjugaison d'un héritage lourd et la nécessité d'élaborer le futur et obligent à nuancer toute interprétation des pratiques nocturnes à la fin des années 1990 et au début des années 2000. Ils permettent toutefois d'affirmer que si les transitions sociales, politiques et spatiales sont longues et incertaines, celle du *nightscape* atteint avec l'essor de la rue Monnot une sorte de maturité. Ce dernier est en mesure de refléter les contradictions de la « génération de la guerre » (*War generation*) (Haugbolle 2010). Dit autrement, le *nightscape* beyrouthin qui se caractérise dans l'immédiat après-guerre par des spatialités indéfinies se stabilise et se développe dans un quartier aisément identifiable et suffisamment dense pour que s'y retrouvent les tendances d'une jeunesse qui à son tour peine à se définir.

B) Un emblème de la nuit beyrouthine : le B018

La compréhension de la vie nocturne dans les années 1990 implique de compléter l'analyse des modalités de déplacement du centre de gravité nocturne par celle d'un second repère considéré par l'ensemble de mes interlocuteurs comme emblématique de la décennie, à savoir la boîte de nuit B018. Le B018 est moins à considérer comme un échantillon représentatif des autres lieux – encore peu nombreux – que comme un espace où se condensent les caractéristiques principales de la vie de nuit. Né de la guerre, réimplanté en marge de la ville en 1994, le B018 est un pôle majeur du *nightscape*, qu'il s'agisse des mobilités nocturnes, des expériences partagées, mais aussi de l'expansion de ce dernier à la fin des années 1990 et au début des années 2000.

[338] À la demande de l'interlocuteur, l'extrait n'est pas référencé.

1) Un chalet à Jounieh

Depuis plus de vingt ans, le B018 figure dans différents classements de boîtes de nuit à travers la planète. Ce club a pourtant connu des débuts modestes, qui, pour les habitués, contribuent à définir la spécificité du lieu. L'acteur principal de ces débuts est Naji Gebran, né en 1962, fils d'un musicien propriétaire d'établissements nocturnes[339]. Naji Gebran est né et a grandi dans le quartier de Clémenceau, avant que sa famille – de confession chrétienne – ne soit contrainte de quitter Beyrouth-Ouest en 1982, suite à l'invasion israélienne. Le déplacement s'opère vers la baie de Jounieh, dans le nouveau complexe balnéaire Manar, propriété d'un membre de la famille. Naji et ses proches occupent le chalet B018, un petit appartement doté d'une terrasse avec vue sur la mer, dans une zone qui demeure relativement préservée jusqu'en 1989. Pour autant, le temps de l'attente et de l'ennui sont difficiles à occuper. C'est la musique qui, petit à petit, devient un biais de sociabilités de voisinage et un moment de divertissements :

« *Il y avait mon oncle, il avait des immeubles, il construisait ce complexe, alors on s'est installés. Je ne jouais plus de musique, les amis étaient partis, alors j'ai écouté. Des CD, je haussais le volume, et les voisins, les amis venaient, de bouche à oreilles, et ça a marché* » (Entretien 71, 19/11/2015).

Au milieu des années 1980, le chalet B018 devient un lieu de rassemblement pour les habitants du complexe, les membres de la famille élargie ou les connaissances éloignées, venues profiter de ce que le propriétaire nomme aujourd'hui la « musicothérapie » :

« *La musicothérapie, pour moi, pendant la guerre… tu es déprimé, la guerre, on faisait rien, on s'ennuyait, on avait peur. La musique ça calmait ! ça faisait du bien. On dansait des fois, des fois on ne parlait pas. C'était aussi une école de musique, j'apprenais. J'avais un petit piano électrique, je jouais de temps en temps, mais on écoutait plutôt* » (Entretien 71, 19/11/2015).

Cette musicothérapie remplit différentes fonctions, la première étant la distraction, dans un quotidien marqué par le désœuvrement et la morosité : les vertus du son et des rythmes sont supposées améliorer l'état psychologique et moral des personnes. La deuxième fonction est celle de la formation : diffuser des musiques est aussi un moyen de faire connaître différents courants à un auditoire peu averti. Enfin, la musique fonctionne comme un prétexte – ou un élément déclencheur – pour organiser des soirées qui reposaient sur l'improvisation et le bouche-à-oreilles, mais prenaient l'allure de véritables fêtes :

« *Ça a commencé vers 1984, avec les voisins, petit à petit, puis des cousins, (…) on faisait des fêtes (…), pouvait y avoir 50 personnes, la porte était ouverte, mais la terrasse était plus petite. Chacun amenait sa bouteille, de la bouffe, des amuse-gueule, sa copine, ses amis* » (Entretien 71, 19/11/2015).

En dehors de ces indications, les réponses aux questions concernant l'ambiance générale et le type de produits apportés ou consommés sont très vagues. Par exemple, lorsque le sujet de la

[339] Les restaurants Charlie's et Karam à Raouché, dans lesquels il jouait du piano. Entretien 71, 19/11/2015.

drogue est abordé, l'explication fournie se situe à une autre échelle : la drogue circulait dans tout le pays, et pouvait donc se trouver n'importe où, y compris dans les soirées organisées au B018. L'absence de réponse sur l'atmosphère générale est tout aussi suggestive. Un ancien habitant de la résidence, habitué de ces soirées, se contente d'un refus éloquent, déjà mentionné dans le chapitre précédent : « C'était très intime. Je n'en dirai pas plus »[340].

Le terme « intime » ne renseigne pas directement sur les pratiques mais renvoie à une acception particulière du terme privé. Le privé, ici, relève moins d'une catégorie juridique que d'une catégorie morale. Ainsi, les pratiques « privées » sont les pratiques qui sont connues mais qui ne peuvent être reconnues de manière officielles car elles transgressent les règles de bonne conduite (Ferrié 1995). Dans le cas du B018, ces pratiques ont lieu dans des espaces privés qui accueillent des personnes qui se connaissent ou pourraient se connaître, et qui partagent le même système de normes et de valeurs. Ces liens de proximité sont la garantie que les pratiques qui doivent être secrètes le resteront. Le B018 pourrait ainsi être un exemple de ce que Buchakjian nomme les nuits informelles de la guerre civile, à propos desquelles il est si difficile de trouver des photographies. Les témoignages sont donc ceux de personnes qui ont pu être là sans partager les pratiques :

« *Moi quand j'avais dix ans j'allais dans ce chalet-là puisqu'on habitait à côté. Je voyais des grandes personnes et des dames avec des longues jambes qui prenaient des trucs bizarres dans leurs mains et surtout dans leur nez, c'est le seul souvenir que j'ai du truc* » (Entretien 63, 09/04/2015).

À la fin de la guerre, la fonction récréative – ou de défouloir – du chalet disparaît progressivement. Le nom B018 redevient un numéro de chalet pendant quelques années, avant d'être le nom de la première boîte de nuit à ouvrir à Beyrouth en 1994.

2) Du B018 à l'Orange Mécanique

Le B018 en tant que boîte de nuit ouvre une première fois en 1994 à Sin el-Fil, une municipalité limitrophe de Beyrouth, à l'est de la ville. L'établissement se trouve hors des sentiers battus, au premier sens du terme :

« *C'était une région très discrète la nuit, pas d'immeubles, pas d'habitants, pas de commerces. Il y avait un souk de légumes. La route n'était pas asphaltée* » (Entretien 71, 19/11/2015).

L'éloignement du centre apporte de nombreux avantages, à commencer par la possibilité d'ouvrir jusqu'au petit matin. L'autorisation a été négociée auprès du Ministère du Tourisme via le Syndicat des restaurants, cafés, night-clubs et pâtisseries du Liban dont fait partie le propriétaire. Il s'agissait d'un endroit peu surveillé : la souplesse des employés octroyait aux noctambules une grande liberté de comportements, dans un établissement qui se voulait

[340] Entretien 74, 25/11/2015.

accessible et affranchi des règles d'usage à l'œuvre dans les boîtes de nuit de Jounieh ou de Kaslik :

« *Il y avait une liberté dans la boîte, pas de bouffe, pas de show-off. Ça commence par le service, comment recevoir le client, le laisser s'asseoir... on ne lui demande pas si il a réservé. J'ai fait un cendrier avec de l'eau pour ne pas que toutes les deux minutes, un serveur vienne prendre le cendrier. C'était cool. Et la musique, ils dansaient sur les tables, sur le bar. Il y avait un défoulement. Pour la drogue… si un client en a dans sa poche, comment je le vois ? Il va aller aux toilettes, sniffer et revenir, il va pas le faire sur sa table* » (Entretien 71, 19/11/2015).

La politique des « yeux fermés » – qui s'applique à de nombreux établissements – s'étend aux alentours de la boîte de nuit, et plus particulièrement au parking. Peu surveillé, l'espace réservé aux voitures fonctionne comme le « off » (Boustany 1998) de la soirée officielle. Il est le lieu de conversations informelles, de consommations de produits psychotropes. Les voitures garées dans l'obscurité permettent aussi aux jeunes noceurs d'avoir des relations sexuelles à l'abri des regards et hors du domicile familial[341]. La liberté accordée aux clients – une raison parmi d'autres du succès de l'établissement – se négocie parfois avec les autorités :

« *La police pouvait rentrer en civil, incognito, mais pas habillé. Sinon ils viennent, ils jettent un coup d'œil, sur les mineurs, la drogue, l'homosexualité, ils veulent voir le permis, des fois ils veulent nous coincer... hop, bouteille de whisky, deux bouteilles, caisse de bière. Partout c'est comme ça* » (Entretien 71, 19/11/2015).

En 1995, le B018 occupe la quatrième place des classements internationaux sur les boîtes de nuit. Cette réussite s'explique par les pratiques et la symbolique attribuée à ce lieu. En plus d'une situation de monopole, le B018 apparaît comme un espace réceptacle des besoins de défoulement d'une jeunesse qui a grandi pendant la guerre et qui mêle la découverte de la ville aux premières expériences sensorielles liées à la nuit : alcool, drogue, sexe. Dans l'ensemble des témoignages, le club est perçu comme un lieu fédérateur unique en son genre au milieu des années 1990 :

« *Il y avait à l'époque un mélange qui n'existe plus aujourd'hui* » (Entretien 63, 09/04/2015).

« *Avant les fêtards on ne les voyait pas, ils sortaient moins, et c'était plus divisé. Le lieu est devenu relativement alternatif, par rapport à ce qu'il y avait avant. Il s'est opéré un regroupement qui ne se fondait pas sur quelque chose de confessionnel. C'est en ceci que c'était novateur* »[342].

La mixité qui fonde le succès – et aujourd'hui le mythe – du B018 de Sin el-Fil est avant tout confessionnelle : le club est en rupture avec les logiques socio-spatiales des loisirs de nuit durant la guerre civile. Le mélange vécu et raconté par les noctambules est le résultat de la volonté d'une génération curieuse de s'affranchir des séparations imposées – l'enjeu est donc ici de transgresser l'héritage lourd du conflit – autant que de l'emplacement du B018. Il se trouve en région chrétienne (à l'est de Beyrouth) mais dans une zone peu marquée, même

[341] Entretien 47, 04/06/2014.
[342] Conversation avec Marwan et sa cousine, 16 octobre 2015.

physiquement, par le conflit. Le vide de l'espace lui confère une forme de neutralité prisée et revendiquée par la jeunesse d'alors, qui souligne également la tolérance du lieu envers les personnes homosexuelles, jusqu'alors privées d'espaces de festivités nocturnes.

En 1997, le B018 de Sin el-Fil ferme pour devenir l'Orange Mécanique[343]. La durée de vie limitée contribue à renforcer, dans les entretiens, le caractère exceptionnel du lieu. Ainsi, mes interlocuteurs de plus de trente-cinq ans insistent sur la différence entre le « premier » et le « second » B018. Celui de Sin el-Fil étant considéré comme plus « sympa », plus fédérateur, plus authentique, il est valorisant de l'avoir fréquenté[344]. Cet espace de 300 m2 en bordure d'un Beyrouth en reconstruction a donc été le lieu de rencontre d'une génération composite de noctambules, habitués jusqu'alors à des espaces de sociabilité séparés et à une offre nocturne restreinte, et dont une partie contribue à partir de la fin de la décennie à l'extension du champ et à la multiplication des établissements.

3) L'ouverture à la Quarantaine

La fermeture du B018 de Sin el-Fil n'entraîne pas la disparition de l'établissement : le propriétaire ouvre en 1998 une nouvelle boîte de nuit qui porte le même nom et connait différents changements.

Le nouveau B018, qui est toujours en activité aujourd'hui, a changé d'emplacement. Il est situé à la Quarantaine, un quartier faisant partie de la municipalité de Beyrouth. La Quarantaine – *Karantina* dans sa formulation libanaise – est relativement proche du centre-ville mais occupe dans la capitale une position marginale. Il s'agit d'une zone coincée entre deux axes routiers, difficilement accessible sans véhicule, entre le port et le fleuve de Beyrouth. Le nom même du quartier est significatif. Il fait référence en français à l'usage historique de l'espace : au XIX^{e} siècle, les voyageurs arrivant à Beyrouth étaient maintenus à l'écart de la ville pendant quelques temps. Cette marginalité fonctionnelle a perduré, puisque la Quarantaine regroupe des activités industrielles – avec plusieurs sites en friche -, les abattoirs, une déchetterie, une caserne, un centre d'expositions et, depuis quelques années, deux galeries d'art.

Le choix d'un lieu excentré, sinon éloigné du quartier nocturne émergeant de Monnot, a été justifié de différentes manières par son propriétaire comme par l'architecte de la boîte de nuit, Bernard Khoury. Comme dans le premier cas, l'éloignement présente des avantages économiques : les terrains sont loués à un prix très abordable et la surface disponible est suffisante pour prévoir un parking. Il s'agit d'un lieu moins surveillé que les quartiers centraux, ce qui confère au club une grande marge de manœuvre quant à l'élaboration de ses propres règles. Le club accueille ainsi les noctambules jusque sept, parfois huit heures du matin. Enfin,

[343] Ce changement de nom est aussi un changement de propriétaire. N.G. et son épouse divorcent. En tant que propriétaire du terrain sur lequel le club a été construit, cette dernière récupère l'usage des lieux.
[344] Entretien 47, 04/06/2014, Entretien 45, 28/10/2014, Entretien 49, 20/03/2015, Entretien 63, 09/04/2015.

il permet au propriétaire de se positionner aux marges créatrices – et donc valorisantes – du champ nocturne :

« *J'aime bien faire ce qui n'existe pas, ne pas copier, ne pas imiter, être le plus fort* » (Entretien 71, 19/11/2015).

L'originalité du club dépasse le choix de son emplacement et concerne aussi sa conception. Il s'agit d'une boîte de nuit souterraine, à laquelle on accède par un escalier, et dont les pans du toit s'ouvrent afin de permettre aux fêtards de danser en dessous du niveau du sol, mais à ciel ouvert. Ce large espace est donc peu visible depuis l'extérieur, le jour. Lorsqu'il s'anime la nuit, les basses de la musique diffusée sont nettement audibles dans une zone à la circulation limitée, et les miroirs fixés sur les parties mobiles du toit permettent de diffuser au reste de la ville – puisque le B018 est à son seuil – les mouvements et les lumières de la vie nocturne. De manière métaphorique, la boîte de nuit représente une greffe vitale – les basses pouvant être comparées à des pulsations cardiaques – dans une zone à l'abandon des projets de reconstruction du centre-ville :

« *Alors c'est un projet qui disparaît, vous passez devant le jour vous ne le voyez pas, il fait 70 cm de haut. Il se réveille la nuit lorsque les panneaux s'ouvrent, laissent passer le son, les lumières à l'intérieur, pour faire déborder la vie dans ce secteur qui est relativement mort et qui n'a toujours pas été réanimé. C'est une zone en convalescence (…). Le B018, c'est une tentative de réanimation, et la nuit quand j'entends la basse qui sort du trou, c'est un signe de vie* » (Entretien 74, 25/11/2015).

Le vocabulaire médical employé par l'architecte permet d'inscrire son projet dans les problématiques de son environnement urbain. C'est donc un « projet du présent » qui interroge l'héritage historique d'un quartier en situation marginale : lieu de mise en quarantaine, zone d'accueil des réfugiés notamment arméniens et palestiniens, puis théâtre de massacres au début de la guerre civile.

Si l'architecte affirme avoir fait référence à la guerre dans son projet, ses réflexions actuelles[345] sur la symbolique du lieu se détachent des exégèses plus macabres qui font de la boîte souterraine un tombeau à ciel ouvert. Cet écart entre les interprétations s'applique également à l'aménagement intérieur du B018. Comme le montre la photographie Figure 23), l'établissement possède une forme rectangulaire. À l'une des extrémités figure le bar, qui fait face à une table de mixage à la sonorisation. Des cloisons basses délimitent de petits espaces individuels meublés de tables basses et de siège dont la fonction est double. Il s'agit en effet de larges chaises ou de bancs dont le couvercle peut se rabattre (comme sur le cliché) afin de servir de petits promontoires aux danseurs – qui peuvent mieux voir, et mieux être vus. Lorsqu'ils sont ouverts, les rabats servent de dossier. Ce mobilier constitue, selon le propriétaire, une

[345] Telles que partagées au cours d'un entretien en novembre 2015. Selon les époques, son discours sur le projet a évolué, comme il le précise dans une interview pour le journal *Libération* le 7 janvier 2016 : « *On a raconté que c'était des tombes et que j'étais le voyou qui dansait dessus. Je dois vous avouer que j'ai surfé sur cette vague un moment. Mais au bout d'un certain temps, je me suis rendu compte que ce côté sensationnel de la guerre et cette cicatrice que représente la Quarantaine ont été un peu trop sublimés* » (URL : http://next.liberation.fr/culture-next/2016/01/07/l-architecte-bernard-khoury-redresse-son-liban_1419215).

matérialisation de sa passion pour la musique, car il est pensé sur le modèle des boîtes d'instrument.

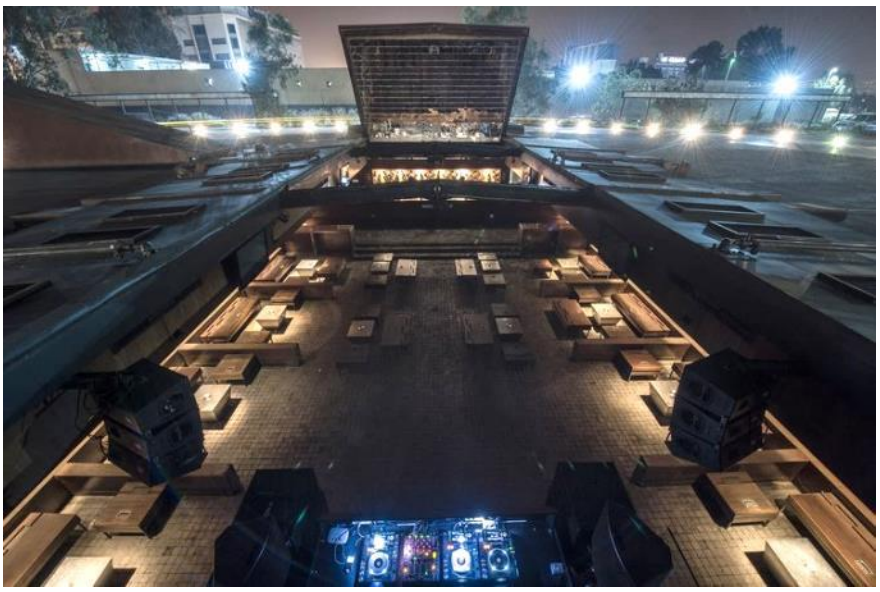


Figure 23 : le B018 avec son toit ouvert.
Source : www.bernardkhoury.com

Sur les tables, des portraits de musiciens ou d'interprètes connus et qui ont marqué l'univers musical du propriétaire ont été disposés. Il faut penser cet élément de décoration dans la continuité du précédent B018 :

« *J'avais écrit en arabe le nom des grands musiciens que je préférais, alors Bernard Khoury a continué l'idée, le thème c'est que chaque table a une photo et quand on réserve et on s'assoit, il y a la table, on pose la rose et on allume la bougie en l'honneur de ce musicien. On s'assoit autour. Après les gens de bouche à oreilles se sont dit que c'était des cercueils. Mais l'idée c'est l'hommage, une table de Gainsbourg, Brassens, Miles Davis, Oum Kalthoum, Abd el Wahab, les grands! Et on a fait les chaises comme les boîtes d'instrument de musique, tu fermes pour danser, tu ouvres pour t'asseoir* » (Entretien 71, 19/11/2015).

Ces choix d'aménagement et de décorations visent donc à montrer la diversité de la culture et des goûts musicaux du propriétaire, ceux-là mêmes qui ont été exploités durant la guerre dans le chalet de Jounieh. Cependant, l'association du portrait, de la fleur et de la bougie évoque les cérémonies funéraires au cours desquelles ces objets sont disposés sur le cercueil de la personne défunte. Cette ambiguïté a donné lieu à d'autres interprétations : le mobilier serait pensé selon une scénographie funèbre, qui allie tables et chaises en forme de cercueils à un club souterrain, situé dans un espace historiquement chargé.

Qu'elles qu'aient pu être les intentions réelles de l'architecte et du propriétaire, la diversité des approches et la multiplication des symboles ont contribué à renforcer le l'importance et la

singularité d'un établissement qui demeure un repère dans le paysage nocturne. Le B018 continue en effet de faire partie de l'initiation puis de la routine des noctambules à Beyrouth. Les protagonistes ont changé : l'aspect pionnier et solitaire de la première version de l'établissement en 1994 a aujourd'hui disparu au profit d'un partenariat entre trois personnes et d'une augmentation du personnel mobilisé (huit personnes en salle, six sur le parking, et une petite dizaine chargées de la sécurité). L'agenda de l'établissement s'est par ailleurs allégé, en raison d'une baisse de la fréquentation touristique du pays depuis 2012. Le B018 est ouvert trois soirées par semaines, à partir du jeudi.

À l'intérieur, les premiers noceurs nostalgiques de leur jeunesse ont laissé la place à une autre génération qui continue de se retrouver sous terre et sur un sol pavé, en dépit de la multiplication de l'offre de nuit à Beyrouth :

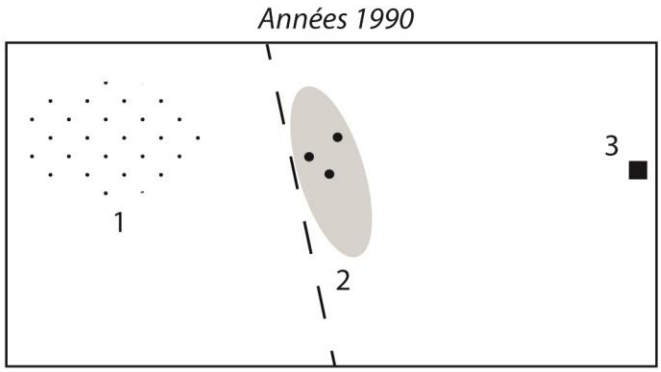
« *C'était plus sympa le premier, après il y a eu de plus en plus de monde, et même des gens qui ne connaissaient pas le premier. Tu sais des gens qui sont là pour faire la fête, qui sont un peu vulgaires, et d'autres qui sont plus branchés, plus raffinés. Le B018 a commencé à devenir un peu commercial, maintenant personne ne va là-bas. Pourtant ça fonctionne (…). Mais cela dit moi j'ai vieilli…donc évidemment un vieux chnoque…tu sais tu arrives dans un endroit et puis tu ne connais plus personne, évidemment c'est nul…* » (Entretien 45, 28/10/2014).

La continuité entre les « trois B018 » peut donc être résumée comme suit : le premier, chalet à Jounieh, est un espace né pendant la guerre. Il incarne les besoins de détente ou de défoulement dans un contexte incertain, et entérine le long processus de cloisonnement des espaces sur une base confessionnelle. Le second, club à Sin el-Fil, répond aux besoins de reconquête de la ville par sa nuit, pour une jeune génération qui a grandi sous l'ordre urbain de la guerre. Enfin, le troisième est conçu et perdure selon une architecture et une géographie qui interrogent tant l'actuel monde de la nuit que la société dans son ensemble sur son rapport au passé et au présent[346]. Ce lieu saturé de signes est emblématique du *nightscape*, qu'il s'agisse de sa recomposition dans les années 1990 ou de ses formes actuelles. Il continue en effet de capter les mobilités nocturnes en se positionnant comme la boîte de l'*after*. Le B018 constitue ainsi la dernière étape des itinéraires qui commencent dans les bars et se poursuivent dans d'autres lieux dansants.

Espace dédié à la fête, projet architectural qui s'inscrit dans le présent, le B018 et les pratiques nocturnes qui s'y observent sont aussi devenues un sujet photographique : Myriam Boulos a produit en 2015 une série intitulée « Vertiges du matin » consacrée à la sortie du club. En choisissant la fin de la nuit pour photographier les noctambules, l'auteure s'est attachée à saisir le moment où « tombent les masques » sous l'effet de l'alcool, de la drogue, de la fatigue[347]. De manière métonymique, la photographe s'est postée là où se terminent les plus longs parcours festifs et où vacille l'ordre nocturne : au seuil de la ville comme au seuil de la nuit.

[346] La manière dont le projet architectural questionne la société et son rapport au temps et à l'espace est détaillée dans le chapitre 8 consacré à la place de la vie nocturne dans une ville post-conflit.
[347] Rencontre avec Myriam Boulos, 18/04/2015.

Les années 1990 représentent une période charnière entre les spatialités nocturnes produites par le conflit et l'émergence d'une vie de nuit à Beyrouth autour de la rue Monnot. Le glissement qui s'opère est impulsé par une nébuleuse d'acteurs qui se caractérisent par une forte interconnaissance, superposée, au moins pour les entrepreneurs, à une proximité confessionnelle et socio-économique. Au fil des années et à la faveur du succès des bars pionniers, les lieux de la vie nocturne se stabilisent et se multiplient : la nuit possède ses pivots isolés et un nouveau quartier privilégié, qui deviennent des repère dans les parcours festifs (Figure 24).



1 Spatialités nocturnes éclatées, héritées de la guerre civile

2 Nouveau quartier nocturne avec ses établissements pionniers, à proximité de l'ancienne ligne de démarcation

3 Lieu pivot en marge de la ville

Figure 24 : le *nightscape* beyrouthin en transition dans les années 1990
M. Bonte, 2017

Conclusion de chapitre

Ainsi la géographie de la vie nocturne de Beyrouth a-t-elle une histoire. L'étude de l'évolution du *nightscape* du début du XX^{e} siècle à la fin des années 1990 a permis d'identifier trois phases majeures. La première va des années 1920 à 1975 et représente la période de l'émergence et de l'expansion des loisirs de nuit, dans un contexte de croissance économique et urbaine soutenue. La seconde correspond à la guerre civile libanaise dont les conséquences spatiales, entre destructions et divisions, mettent à l'épreuve les territoires festifs et entraînent une restructuration des spatialités de nuit de part et d'autre de la ligne de démarcation. La troisième période est celle de l'immédiat après-guerre : elle donne à voir une décennie de transition au cours de laquelle apparaissent de nouvelles centralités, qu'elles soient ponctuelles (un seul établissement) ou aréolaires (un nouveau quartier). Dès les années 1950, la vie nocturne s'apparente à un champ dominé par petit nombre d'acteurs ou entrepreneurs de la nuit. Espace social autant qu'espace géographique, le champ nocturne est soumis pendant la guerre civile à une logique milicienne et devient enjeu d'appropriation territoriale et de pouvoir en même temps qu'apparaissent de nouveaux investisseurs. La décennie 1990 est celle d'un renouvellement générationnel à l'origine de nouvelles spatialités. En parallèle des mutations du champ, les divisions territoriales, socio-économique et confessionnelles du monde de la nuit évoluent dans une relation d'influence mutuelle qui le fait osciller entre ouverture et diversité d'une part, fermeture et entre-soi d'autre part. Secteur économique et objet géographique, la vie nocturne s'est aussi érigée en marqueur social. Sa dimension idéelle est à l'origine de discours et de représentations qui intègrent progressivement la dimension conflictuelle à la relation entre vie nocturne et identité libanaise. La nuit devient le reflet « du meilleur » (cosmopolitisme, citadinité effervescente, plaisirs urbains) et le miroir « du pire » (enjeu d'appropriation et de pouvoir, défouloir). Si ces héritages se télescopent dans l'actuel paysage nocturne, l'histoire des nuits beyrouthines est aussi celle des continuités : le « by night » est un mode de ville qui n'a jamais totalement disparu et qui privilégie encore une forme en archipel.

Chapitre 5. Territoires de la fête : l'archipel nocturne de Beyrouth

Introduction de chapitre

Étudier la vie nocturne de Beyrouth pendant les années consacrées aux enquêtes de terrain, c'est se concentrer sur « Hamra », « Mar Mikhaïl », « Uruguay », passer de moins en moins de temps à « Gemmayzé » au profit de « Badaro », et aller à « Monnot » de manière occasionnelle. Depuis le début des années 2000, les espaces de la vie nocturne se sont multipliés, concentrant les bars et les boîtes de nuit dans des îlots denses de monde, de bruit et de lumières qui donnent à la ville la nuit des allures d'archipel (Gwiazdzinski 2005). Ils ont pris la forme de quartiers de taille variable, aux héritages historiques et aux profils socio-économiques différents, et renvoient également à des établissements ponctuels, très fréquentés et disséminés dans l'aire urbaine de la capitale. Ce chapitre s'attache à étudier la forme et l'organisation du *nightscape* en s'interrogeant sur la localisation des espaces de la vie nocturne, leurs modalités d'émergence et la manière dont ils s'articulent les uns par rapport aux autres. La production et l'évolution de ces territoires se comprennent au travers des notions de monde et de champ qui perdent leur sens uniquement métaphorique pour désigner une même réalité géographique, le *nightscape*. L'acception spatiale du monde et du champ a pour effet d'inscrire leur portée analytique dans des espaces définis. Ainsi, le *nightscape* est produit par des acteurs qui s'associent ou entrent en concurrence et pour qui s'insérer dans le champ revient à exister dans l'espace nocturne. Ce dernier est parcouru et pratiqué par les noctambules qui s'y retrouvent et s'y réfèrent : le monde de la nuit existe par les lieux dans lesquels il se forme. Afin de rendre compte de l'implantation, de l'organisation et des modes de différenciation des activités nocturnes dans la ville, le chapitre privilégie plusieurs échelles territoriales. Tout d'abord, la compréhension du *nightscape* au travers d'une répartition en quartiers pousse à adopter un regard surplombant et à privilégier l'échelle de l'agglomération ; elle permet d'envisager les facteurs d'homogénéité des quartiers. La deuxième partie de ce chapitre est une approche par quartiers qui met en évidence les spécificités internes et les logiques de différenciation d'une centralité nocturne à l'autre. Enfin, la troisième partie est consacrée aux établissements : elle est un moyen d'appréhender la diversité de l'offre et le caractère composite et changeant du *nightscape.*

I) Beyrouth la nuit : une logique de quartiers

L'étude des espaces de la vie nocturne à l'échelle de l'agglomération repose sur un principe de polycentrisme : le *nightscape* beyrouthin admet différentes centralités, qui évoluent rapidement et se font concurrence. Ces centralités prennent la forme de quartiers : certaines portions de l'espace urbain se distinguent du reste de la ville par la concentration des établissements et partagent des caractéristiques similaires, qu'il s'agit d'analyser dans cette première partie de chapitre. L'organisation de la vie nocturne par quartier n'est pas un phénomène récent : les zones de Zeytouneh, de Phénicie et de Hamra avant la guerre ont été les lieux de concentration des bars, des boîtes de nuit et des stéréos. Le constat renouvelé d'une agrégation d'établissements sur un territoire restreint implique d'abord de revenir sur l'usage du terme « quartier », qui renvoie à l'unité spatiale comme à l'unité de vie tout en admettant les principes de mouvement et de fluidité propres au *nightscape* beyrouthin[348]. L'enjeu est ensuite d'identifier les caractéristiques communes à ces quartiers, en particulier l'interaction entre le processus de gentrification et le développement des activités nocturnes. S'il est possible de faire état de l'institutionnalisation des quartiers, il faut également remarquer que cette logique ne recouvre pas l'intégralité des espaces de la vie nocturne à Beyrouth : les lieux en marge ou saisonniers contribuent à la fluidité du *nightscape.*

A) L'approche par quartiers : réflexions sur les divisions et les dynamiques de l'espace urbain

L'analyse des espaces de la vie nocturne selon une logique de quartiers participe donc d'une approche renouvelée du terme, tout comme elle reflète la réalité du contexte urbain : à Beyrouth, le quartier est une notion à géométrie variable mais qui constitue la principale manière de se repérer dans l'espace, et de (se) le représenter.

1) Le quartier ou la question du fractionnement de l'espace urbain

Le quartier désigne une portion de la ville qui présente une certaine homogénéité, ce qui la rend aisément identifiable. Si le *Dictionnaire de l'urbanisme et de l'aménagement* (Merlin et Choay 2005 : 743) le définit avant tout comme une « fraction du territoire d'une ville dotée d'une physionomie propre », ses facteurs de distinction dépassent l'unité de bâti. Ils peuvent ainsi renvoyer à une localisation au sein d'une aire urbaine (les quartiers nord ou sud, le centre-ville ou les quartiers périphériques), à une étape du développement de la ville (le quartier moderne), à des fonctions économiques (le quartier des affaires, le quartier industriel, le quartier

[348] Voir Chapitre 1.

résidentiel), qui parfois recoupe une homogénéité socio-économique (le quartier ouvrier, le quartier bourgeois), ou encore à un regroupement fondé sur l'origine commune de ses habitants, qu'elle soit nationale ou ethnique. La taille des quartiers n'est pas déterminée *a priori*, et recoupe rarement un découpage administratif, souvent d'échelle plus large.

Au vu de la diversité des facteurs de différenciation, une réflexion sur la vie nocturne en termes de quartiers semble possible : un quartier nocturne désignerait une fraction de la ville qui regroupe de nombreux établissements tels que les bars ou les boîtes de nuit. Il s'agirait donc d'une identification fonctionnelle, qui renvoie aux espaces dédiés aux loisirs urbains. Cette définition *a minima*, si elle permet un repérage objectif fondé sur le constat de la concentration d'établissements, repose sur une « vision classique » de la notion de quartier, qui aujourd'hui présente deux défauts (Lévy et Lussault 2006 : 759). Le premier problème est l'inadéquation entre cette définition et « l'état des organisations urbaines », fondées sur la diversité et le mouvement, qui mettent à mal tout processus d'individualisation et de découpage homogène des villes, ou du moins soulignent sa « faible portée géographique ». Dit autrement, il n'est pas difficile de trouver une forme d'unité à une quelconque fraction de l'espace urbain, mais ce zonage ne permet pas de rendre compte de l'organisation, des pratiques et des interactions en son sein. D'un autre côté, le terme de quartier est porteur d'une « puissante mythologie spatiale », qui en ferait un regroupement en un même lieu d'individus socialement proches. Dans cette acception, le lien de causalité entre proximité sociale et spatiale d'une part, et interaction entre les individus d'autre part est problématique : « on crée l'illusion de localiser le lien social, la sociabilité, en vertu d'un principe de contiguïté ». Partant de ces remarques critiques, Lussault propose de privilégier la proximité des goûts, ou les pratiques partagées afin de saisir les dimensions spatiales des rapports sociaux.

En suivant cette réflexion, les quartiers nocturnes seraient des entités spatiales qui reposent sur la densité des bars et des boîtes de nuit, et sur une capacité à polariser les mobilités de loisirs. Il s'y crée bien un lien social fondé sur la coprésence, mais déconnecté *a priori* de toute logique résidentielle. Ainsi, les noctambules qui fréquentent les quartiers nocturnes y habitent rarement. Dans mon corpus d'entretiens, seuls 27 % d'entre eux résident dans un quartier institutionnalisé comme étant de nuit. Quel que soit leur lieu d'habitation, ces noctambules alternent souvent les quartiers de sortie, d'un jour à l'autre ou au cours de la même soirée. Le cas échéant, les trajets sont balisés et directs : les îlots nocturnes de Beyrouth communiquent selon une logique réticulaire (Bonte et Le Douarin 2014). L'image de l'archipel fréquemment employée pour décrire le paysage urbain nocturne fonctionne ici : elle suggère la fragmentation entre les territoires animés la nuit et ceux, plus étendus, qui ne le sont pas.

2) Pour une acception plurielle de la notion de quartier

La métaphore insulaire ne peut cependant fonctionner pleinement. Les territoires animés la nuit ne sont pas fréquentés de manière aléatoire ou indifférente par les noctambules, et ils ne sont pas interchangeables. En effet, l'émergence et le déploiement des activités de nuit se font en interaction, plus que par une surimposition aux pratiques et aux usages préexistants. La

compréhension des espaces de la vie nocturne à Beyrouth s'effectue donc à travers différentes lectures : à l'échelle de l'agglomération, elle permet de repérer ce qui unifie les quartiers, qu'il s'agisse d'une homogénéité fonctionnelle ou de pratiques partagées. À l'échelle intra-urbaine, elle permet de montrer que le fonctionnement et les représentations des espaces nocturnes varient d'un lieu à un autre, suivant sa situation dans la ville, sa morphologie, son histoire.

La prise en compte de ces différentes échelles est d'autant plus importante que la notion de quartier à Beyrouth peut renvoyer à de nombreuses grilles de division de l'espace urbain. Sans chercher l'exhaustivité, il peut s'agir d'abord de découpages administratifs : la municipalité de Beyrouth comporte ainsi douze quartiers (hors centre-ville, qui relève de Solidere) eux-mêmes divisés en plusieurs secteurs, dont certains peuvent avoir le même nom que le quartier (Ras Beyrouth par exemple)[349]. Dans les pratiques quotidiennes, ce découpage permet surtout de se repérer, et il est complété par des fractionnements plus restreints, souvent autour d'une rue, comme dans le cas de Monnot. Au-delà des divisions administratives, les divisions de l'espace urbain sont d'ordre socio-économique, même si elles opèrent à une échelle de plus en plus fine (Kastrissianakis 2012). La séparation entre un est chrétien et un ouest musulman n'est plus aussi claire, mais son héritage continue de rendre difficile la neutralité de l'espace urbain, surtout quand les modalités de contrôle se partagent entre différentes instances (police, armée, milice, sécurité privée). Les facteurs de division de la ville sont nombreux et évoluent :

> « Bien que les lignes qui organisent la ville bougent constamment, elles ne disparaissent pas, mais laissent des traces profondes qui au fur et à mesure se superposent » (Kastrissianakis 2012 : 88).

La vie nocturne ne se déploie donc pas dans des espaces vides, encore moins dans des espaces neutres. Elle apparaît dans des portions de l'espace où figurent déjà différentes manières de « faire quartier », et en propose une autre.

Dès lors, affirmer la pertinence du terme revient à faire usage, pour un seul objet – le *nightscape* – des différentes acceptions et critiques de la notion : fraction homogène de la ville, unité de vie sociale qui n'implique pas forcément la résidence, élément de repérage et d'identification à la ville. Ainsi le quartier nocturne est-il une subdivision du champ ou du monde entendus dans leurs dimensions spatiales. Ces subdivisions présentent des caractéristiques similaires qu'il s'agit de détailler ; s'y inscrit notamment et de manière différenciée le processus de gentrification.

[349] Voir Annexe 15.

3) Les quartiers nocturnes au prisme de la gentrification

La gentrification peut être définie comme un mécanisme de transformation économique, sociale et spatiale qui concerne les quartiers populaires et prend la forme d'un embourgeoisement impliquant le changement de la structure de l'habitat, des commerces, voire des espaces publics (Clerval 2008). Les raisons avancées pour expliquer la gentrification sont de deux ordres, et impliquent des acteurs et des temporalités différents. Elle peut résulter du réinvestissement d'anciens quartiers – dont le potentiel est jugé inexploité – afin de produire une nouvelle offre de logements plus haut de gamme (N. Smith 1996), et s'apparente dans ce cas à une opération d'urbanisme visant à la régénération de quartiers centraux ou péricentraux. D'autres auteurs comme David Ley (1996) expliquent la gentrification comme un processus, conséquence d'une évolution de la demande et des modes de consommation des nouvelles classes moyennes incluant une préférence pour les quartiers centraux. Il s'agit plutôt d'une convergence d'initiatives individuelles de propriétaires ou de locataires appartenant à des classes moyennes ou aisées et investissant des espaces populaires.

Si la gentrification a d'abord été observée et théorisée dans les centres des villes américaines, anglaises puis européennes, elle fait depuis quelques années l'objet d'approches décentrées (Lees 2010 et 2014 ; Shin, Lees & López-Morales 2016), y compris à Beyrouth où les renouvellements urbains d'après la guerre admettent différentes modalités et différents cycles et dont le dernier est à l'œuvre dans le quartier de Mar Mikhaïl (Krijnen & de Beukelaer 2015). D'une manière générale, la gentrification à Beyrouth s'explique par les transformations structurelles de l'espace urbain (destructions matérielles, départs de certaines populations, relocalisation des activités industrielles en dehors de la ville) et des modalités d'exercice du pouvoir politique et économique se traduisant par une collusion des intérêts publics et privés, qui profite essentiellement aux secteurs bancaires et immobiliers (Gerbal et al. 2016). La première incarnation de la transformation de la ville aux bénéfices de cette « coalition » est la reconstruction du centre-ville par Solidere. La société foncière et immobilière a en effet adopté une démarche d'urbanisme « insulaire » menant à une transformation radicale du centre-ville, y compris dans la composition socio-économique de ses résidents. Elle passe par une prise en charge totale de l'environnement urbain (paysage, espaces commerciaux, loisirs, sécurité) privilégiant l'investissement privé. Si l'image de la « ville entrepreneuriale » (Harvey 1989a) délaisse dans un premier temps les quartiers péricentraux, ces transformations se sont progressivement étendues à d'autres secteurs (Zokak el-Blat, Monnot, Gemmayzé, Mar Mikhaïl). En dépit des particularités de chaque quartier et des décalages observés dans les cycles de gentrification (Krijnen & de Beukelaer 2015 ; Gerbal et al. 2016), les lieux mentionnés ont en commun d'être relativement mixtes, d'abriter un patrimoine architectural remarquable et de voir se côtoyer les logiques de spéculation immobilière et les investissements plus modestes des « créatifs » (Fournier, Liatard et Zouain 2011 ; Marot et Yazigi 2012).

Dans les quartiers gentrifiés ou en cours de gentrification tels que Monnot, Gemmayzé et Mar Mikhaïl (Gerbal et al. 2016), le processus suit différentes étapes parmi lesquelles figurent l'arrivée et le développement de la vie nocturne, qui est elle-même une affaire de pionniers, puis la somme d'initiatives individuelles menées par les entrepreneurs de la nuit. Cela ne veut

pas dire que tous les quartiers nocturnes étudiés s'insèrent dans un schéma prédéfini de gentrification, mais que d'une part le processus de développement des activités nocturnes est comparable à celui de la gentrification et que d'autre part, le lien entre vie nocturne et gentrification doit être questionné à Beyrouth.

L'interaction entre les deux mécanismes admet différentes modalités (Hae 2011 et 2012). En premier lieu, la vie nocturne est considérée comme un moteur de la gentrification, soit parce qu'elle est intégrée à un projet de régénération urbaine, soit parce qu'elle incarne une « transition de classe » (Hubbard 2016) qui passe par d'autres usages de l'espace urbain destinés à une population plus jeune, mais aussi plus fortunée et mieux éduquée. Dans le premier cas, il s'agit plus spécifiquement du rôle de la *night-time economy* qui participe pleinement à la revitalisation des espaces urbains centraux et s'insère plus largement dans un contexte de compétition internationale où l'offre de nuit devient un critère de différenciation (Oloukoi et Guinard 2016). Cela se traduit par une multiplication d'établissements standardisés et peu accessibles, renforçant ainsi le phénomène d'éviction des habitants plus modestes.

Pour autant, le caractère univoque du lien entre vie nocturne et gentrification n'est pas une évidence dans la mesure où les entrepreneurs de la nuit et les noctambules ne se considèrent pas toujours comme acteurs du processus. Leur vision peut même être diamétralement opposée : le fait d'ouvrir des bars est perçu comme une résistance au changement, notamment quand il s'agit de privilégier les établissements de taille modeste. L'ambiguité de la relation entre la vie nocturne et la gentrification va jusqu'au constat d'une « gentrification de la nuit ». Ainsi,

> « the pub is a key space in gentrification debates, given, it often embodies a resistance to change (e.g. by emphasizing local traditions) while simultaneously pacifying that resistance through a retro-chic commodification of working-class identities (…). Whatever, a number of contemporary commentators hypothesize that recent efforts to produce a more civilized night-time economy, where micropubs are favoured over 'drinking bars' and craft beer over lager and shots, can only result in a gentrification of the night » (Hubbard 2016 : 113).

Ainsi, les études sur la gentrification permettent de considérer l'arrivée de la vie nocturne comme un processus à plusieurs étapes. En parallèle, les loisirs de nuit constituent une composante, un symptôme ou un frein ambigu à la gentrification : la nature de ces liens dépend des quartiers étudiés.

B) Les caractéristiques du quartier nocturne

L'identification des quartiers nocturnes ne résulte pas d'un découpage a posteriori de l'espace urbain, mais de dynamiques communes aux différentes zones fréquentées par les noctambules, qui rendent le *nightscape* facilement lisible[350]. Tout d'abord, l'ensemble des quartiers nocturnes s'est développé rapidement, à la faveur de la multiplication des ouvertures d'établissements, et possède une durée de vie incertaine. Ensuite, ces quartiers se caractérisent par une grande concentration des activités urbaines de nuit, et par leur capacité à polariser la majeure partie des mobilités. Enfin, chaque quartier nocturne dispose de temporalités spécifiques qui contribuent à les distinguer du reste de la ville.

1) Les quartiers de nuit : une émergence rapide, une réalité éphémère ?

Le dernier quartier nocturne qui s'est développé à Beyrouth est celui de Badaro, où les premiers pubs et bars ont ouvert en 2013. Il a donc fallu une petite décennie pour que les quartiers de Mar Mikhaïl, Hamra, Badaro, Gemmayzé et le centre-ville voient le jour et connaissent pour certains un ralentissement de leur activité. Seul Hamra bénéficie d'une plus grande stabilité, en raison notamment de son ancrage historique comme quartier de nuit institutionnalisé (Fleury 2003). La production des territoires nocturnes est cependant semblable dans la plupart des quartiers : quelques pionniers investissent, sont imités, puis le succès du quartier fait place à un effet de saturation. Il s'agit donc d'un phénomène cyclique dont la première occurrence a été observée à Monnot et qui a touché les autres quartiers de manière successive, avec plus ou moins de variations.

À l'origine, les quartiers nocturnes sont des espaces peu animés le soir dans lesquels ouvrent deux ou trois bars faisant office de pionniers. Ces entreprises sont souvent le fait d'acteurs qui possèdent déjà un établissement ailleurs, ou qui ont travaillé plusieurs années dans un bar ou une boîte de nuit. Par exemple, le propriétaire du Torino Express, un des bars pionniers du quartier de Gemmayzé, a d'abord travaillé au Pacifico rue Monnot. Par la suite, plusieurs employés se sont formés au Torino Express avant d'aller eux-mêmes ouvrir un bar, en général avec quelques partenaires :

« Eux ils ont bossé dans le même bar, le Torino, Y. et E., c'étaient les deux bartender principaux du Torino il y a six ans. (…). Tous ces gens-là se connaissaient, c'était une même génération de bartenders. (…) C'est toujours les mêmes, le patron, c'est A., il était à Monnot, il faisait partie de l'équipe du Pacifico. (…) Torino a ouvert à Gemmayzé presque trois ans avant tout le monde, et pour l'Internazionale, il avait une mainmise sur les locaux quasiment deux ans avant d'ouvrir. » (Entretien 63, 9/04/2015).

[350] Voir Chapitre 1.

Comme le montre cet extrait d'entretien, le propriétaire du Torino a ensuite ouvert un autre bar (L'Internazionale) dans le quartier adjacent de Mar Mikhaïl. Ainsi, les nouveaux quartiers nocturnes se développent via un phénomène de relais spatiaux et individuels entre un groupe de propriétaires et de barmen. La Figure 25 montre les liens entre les différents bars qui sont considérés comme pionniers dans leurs quartiers respectifs. Les établissements occupent d'abord une fonction d'avant-poste (ils sont les premiers à ouvrir) puis de pivot (ils emploient de futurs propriétaires) : c'est le cas du Pacifico, du Torino, mais également du Demo à Gemmayzé. L'interconnaissance entre ces différents acteurs est très forte : ils appartiennent au même groupe restreint de noctambules des années 1990. En tant qu'acteurs du champ, les propriétaires se positionnent dans l'espace via l'ouverture d'un établissement. Ceux qui sont pionniers travaillent à l'élargissement du champ – et donc à l'émergence de nouvelles centralités nocturnes. Ce positionnement spatial correspond, dans le champ métaphorique, à un changement dans la hiérarchie lorsque ce sont d'anciens barmen qui décident d'ouvrir leur propre établissement.

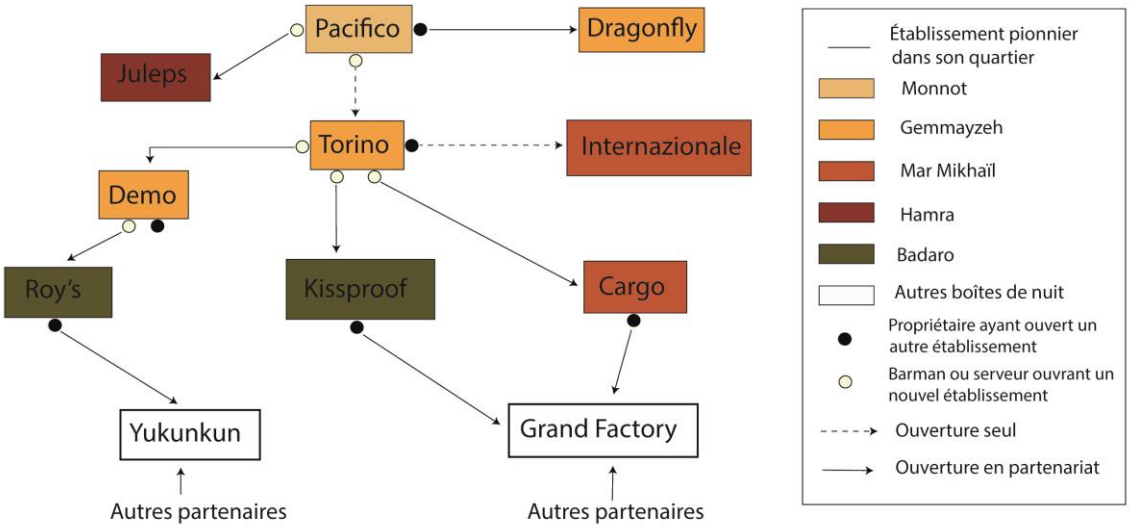


Figure 25 : établissements relais et pionniers dans l'expansion du *nightscape*
M. Bonte 2017. Source : entretiens

Une fois que les premiers bars sont installés, il se produit un effet d'imitation relativement rapide qui contribue à densifier les espaces. Au printemps 2015, on compte ainsi quarante-cinq établissements nocturnes à Mar Mikhaïl : leur nombre a été multiplié par huit en moins de quatre ans. De la même manière que la carte 3 (p. 43) montre que le rythme d'ouverture et de fermeture des établissements à Gemmayzé en 2011 a été rapide, la carte 12 montre la progression des ouvertures à Badaro, entre avril 2015, novembre 2015 et juin 2017.

Carte 12 : les ouvertures successives de bars dans le quartier de Badaro
M. Bonte, 2017

Les raisons qui expliquent de telles expansions sont multiples. Tout d'abord, ces différents acteurs bénéficient des ressources financières et humaines suffisantes pour commencer leur activité dans des délais assez courts[351]. Vient ensuite l'imitation par d'autres acteurs dont certains sont novices et d'autres déjà insérés dans le champ mais dans une situation inférieure (barmen, serveurs). L'ouverture représente un moyen de se faire une place dans un champ en pleine expansion (spatiale et économique), ou d'accéder à une meilleure position. L'expansion des quartiers nocturnes est ainsi décrite par un entrepreneur de la nuit qui a des parts dans plusieurs bars, majoritairement rue de l'Uruguay au centre-ville :

« *Usually, the growth is organic. You open a place, you make money, then somebody gets jealous, he opens the second place, third, fourth, and you end up with a hundred places, in a neighborhood, like Gemmayzé* » (Entretien 64, 10/04/2015).

En effet, le succès des premiers établissements (qu'il s'agisse de Gemmayzé, de Mar Mikhaïl, ou de Badaro) promet des bénéfices importants et rapides pour les autres. Par exemple, le Cargo, qui a ouvert dans le quartier de Mar Mikhaïl, affiche deux mois après son ouverture (en juin 2013) un chiffre d'affaires de 5 millions de livres libanaises par jour, soit environ 2 500 euros. Deux ans plus tard, à l'automne 2015, le chiffre a baissé et stagne aux alentours de 400 000 livres par jour[352]. Le succès est donc aussi rapide que le changement d'établissements à la mode, régulièrement interprété par les noctambules comme le signe de l'engouement des Libanais pour la nouveauté. L'importance de l'effet de mode – et donc, pour les acteurs de la nuit, de s'y trouver – est illustrée par le cas du Burlesque. Il s'agit d'un bar dansant ouvert fin 2010, qui se situe rue Gouraud, une centaine de mètres avant le bâtiment de l'Électricité du

[351] Pour le processus détaillé de l'ouverture d'un établissement, voir Chapitre 6.
[352] Entretien 68, 20/10/2015.

Liban, qui marque la limite entre les quartiers de Mar Mikhaïl et de Gemmayzé. Formellement, le Burlesque est à Gemmayzé : c'est ainsi qu'il était présenté et vanté en 2011, à l'apogée du quartier. En 2013, alors que le quartier décline au profit de Mar Mikhaïl, les partenaires décident de changer de modèle : le bar subit quelques transformations qui concernent la carte et le décor. Le mur de la devanture a été abattu, pour que le bar soit ouvert sur la rue. Sa configuration est proche des établissements de Mar Mikhaïl, pour lesquels la limite entre le bar et la rue tend à s'effacer. Le Burlesque change de nom pour devenir La Calle, et sur sa page Facebook, l'établissement est présenté comme étant situé à Mar Mikhaïl, alors que sa localisation est restée la même. Ainsi, le nom du quartier à la mode est déterminant dans la publicité d'un établissement.

Après le succès rapide des quartiers nocturnes et donc des établissements qui y sont implantés vient l'effet de saturation, qui marque le ralentissement de l'activité nocturne. Si la baisse du chiffre d'affaires constitue un bon indicateur, l'augmentation du prix des loyers en est un autre. En effet, l'ouverture des lieux pionniers est motivée par le faible coût de la location, qui assure un remboursement rapide des investissements. À mesure que le succès du quartier grandit, les propriétaires renégocient les contrats à la hausse. En conséquence, les nouvelles ouvertures deviennent difficiles car elles exigent un investissement plus important, et les bénéfices des bars existant diminuent. La baisse progressive de la fréquentation au fil des années (souvent au profit d'un nouveau quartier) aggrave la situation. Ainsi, à la fin de l'année 2011, le loyer annuel à Gemmayzé pour un endroit d'environ 30 mètres carrés s'élève à 30 000 dollars par an. Pour un établissement de la même taille à Mar Mikhaïl, le loyer est d'environ 7000 dollars : la loi de l'attraction de la vie nocturne a été guidée par ce différentiel. En 2014, le loyer des commerces, des bars et des restaurants de Mar Mikhaïl est passé de 230 dollars le mètre carré à 600, voire 700 dollars. Le phénomène similaire s'est produit à Badaro : dans la rue Kfoury, perpendiculaire à la rue principale, deux établissements se jouxtent, le Roy's et le Room for Three. Le premier a ouvert début 2013 et paye un loyer trois fois inférieur à celui de son voisin, ouvert au milieu de l'année 2015.

Les modalités d'émergence puis de déclin des quartiers nocturnes sont comparables d'un quartier à l'autre : ils ne font pas l'objet d'une planification ou d'une politique d'aménagement spécifique à l'exception de la rue de l'Uruguay[353] dans le centre-ville. Et même dans ce cas, la rue a connu un essor rapide et un déclin au bout de trois années, ce qui la rend comparable aux autres centralités nocturnes. Pour le reste, il s'agit d'une somme d'initiatives privées dont certaines sont pionnières et d'autres imitatrices. Le cycle de vie d'un quartier nocturne comporte ainsi quatre phases :

- La première phase consiste en l'installation de pionniers qui justifient leur choix par les faibles prix des loyers et l'engouement pour la nouveauté. Le cachet architectural du quartier joue un rôle non négligeable, de même que la présence de « créatifs »[354].

[353] Voir section suivante.

[354] Il s'agit de personnes qui évoluent dans les domaines des arts, de l'artisanat et du design, qu'il s'agisse de la création, de l'exposition ou de la commercialisation de biens et de services.

- La seconde phase est celle de l'imitation, qu'il s'agisse d'entrepreneurs possédant déjà un établissement ou de barmen désireux d'avoir leur propre lieu. Les prix sont encore abordables et les ouvertures de bars se multiplient.
- La troisième phase est celle de la maturité : le quartier est institutionnalisé comme étant de nuit. Les prix augmentent rapidement et le nombre d'ouvertures s'essouffle. Certains patrons commencent à prospecter dans d'autres quartiers.
- La quatrième phase est celle du déclin : les établissements ne sont plus rentables et ferment progressivement. La clientèle délaisse le quartier au profit d'une nouvelle centralité émergente.

La chronologie de ce phénomène cyclique est restituée dans le tableau 3 : il a commencé autour de la rue Monnot, puis s'est décalé vers Gemmayzé. Le quartier de Hamra a connu un nouvel essor au même moment, soit à la fin des années 2000. Puis Mar Mikhaïl s'est développé, tandis que la rue de l'Uruguay, officiellement « lancée » en 2011, a décliné en 2015. Le dernier quartier en date est celui de Badaro : comme pour d'autres centralités, sa durée de vie n'est pas estimable.

	PHASE 1 : émergence	PHASE 2: imitation	PHASE 3 : maturité	PHASE 4 : saturation et déclin
Monnot	1997-1999	2000-2005	2006-2008	2009-2010
Hamra	2006-2008	2008-2010	2010-2015	–
Gemmayzé	2006-2008	2009-2010	2011-2012	2013
Mar Mikhaïl	2009-2010	2011-2012	2013-2016	-
Uruguay	2011	2012-2013	2014	2015
Badaro	2013	2014	2015-2016	–

Tableau 3 : Les cycles de vie des quartiers nocturnes
M. Bonte, 2017. Source : enquêtes de terrain

Le schéma d'émergence et de développement des centralités nocturnes est comparable au processus de gentrification qui, à Beyrouth, admet trois phases qui ont essentiellement été observées à Monnot, Gemmayzé et Mar Mikhaïl (Gerbal et al. 2016)[355]. Les liens observés entre les deux processus sont à double sens. D'une part, la vie nocturne s'est surimposée au processus déjà existant de gentrification et donc de modification de la structure économique et sociale d'un quartier. Elle agit ensuite comme un accélérateur, augmentant l'attractivité du quartier et par là-même, la pression foncière. Si, d'une manière générale, l'arrivée des pionniers de la vie nocturne s'effectue en léger décalage avec les premiers « créatifs », il ne faut pas en conclure que chaque centralité nocturne émerge parce que le quartier est en cours de gentrification. À l'inverse, la gentrification à Beyrouth n'implique pas nécessairement un développement des activités de nuit. Par exemple, l'arrivée des activités nocturnes à Badaro ne s'est pas accompagnée d'une éviction des résidents les moins solvables, puisque le quartier abritait déjà

[355] Les étapes de la gentrification à Beyrouth sont résumées dans le rapport de recherche *Linking economic change with social justice in Mar Mikhael* publié en 2016, notamment dans une figure reproduite en Annexe 12.

des classes moyennes et aisées. Cette première interrogation des spatialités nocturnes au prisme de la gentrification étant effectuée à l'échelle de la ville entière, il faut en retenir les caractéristiques générales : les quartiers nocturnes ont un cycle de vie qui s'apparente à celui des quartiers gentrifiés, les deux dynamiques pouvant s'influencer mutuellement, et partagent les mêmes logiques de concentration.

2) Des logiques de concentration, ou des logiques de séparation ?

L'importante polarisation du paysage nocturne se traduit visuellement et à l'échelle de l'agglomération par la concentration du nombre d'établissements dans des zones restreintes (voir Carte 13). La cartographie des relevés de terrains effectués en 2015 donnent à voir une géographie restreinte et prioritaire : les quartiers de nuit sont peu étendus spatialement et les établissements nocturnes sont peu nombreux en dehors des quartiers identifiés.

À l'intérieur des quartiers, l'effet d'imitation engendre une forte concentration des établissements nocturnes : le passage à des échelles plus grandes, notamment pour Mar Mikhaïl et le centre-ville, permet de mieux appréhender la densité de bars et de boîtes de nuits sur quelques rues. Axe principal du quartier de Mar Mikhaïl, la rue d'Arménie compte une trentaine d'établissements sur 800 mètres. Rue de l'Uruguay, il y a 19 bars et pubs sur 100 mètres. Si l'effet d'imitation permet de comprendre le développement rapide des quartiers de nuit, il n'explique pas à lui seul un tel phénomène de concentration. La question de l'emplacement et de la concentration est, pour les établissements, un moyen de s'assurer le succès puisque les noctambules fréquentent déjà le quartier dans lequel ils s'implantent. Il y a donc un choix rationnel, fondé sur la proximité, qui pourrait s'apparenter en termes économiques à une « grappe » ou un *cluster*, qui désigne la concentration géographique d'entreprises ou d'activités relevant d'un même secteur, ici l'offre de loisirs de nuit (Bouinot 2007). Dans la définition du *cluster*, l'effet de proximité permet le développement de liens de coopérations et garantit l'attractivité de la zone : c'est aussi le cas des quartiers nocturnes qui captent l'essentiel des mobilités des noctambules, lesquels se répartissent ensuite dans les établissements. Cette organisation, qui n'est pas sans rappeler la forme spatiale du souk (Mermier et Peraldi 2011), donne lieu à un enchaînement de lieux festifs sur des portions très réduites de la ville.

Carte 13 : La concentration des établissements nocturnes

M. Bonte, 2017. Source : relevés de terrain

En dépit de cette proximité, l'emploi du terme de grappe est à manier avec précaution. D'une part, cette concentration n'est que rarement, dans le cas de la vie nocturne de Beyrouth, le fruit d'une planification par un quelconque acteur privé ou public. D'autre part, des lieux qui ne sont pas des bars et des boîtes de nuit sont ouverts la nuit. Certains ont précédé l'arrivée de la vie nocturne, il s'agit notamment des petites épiceries (*doukane*) qui ont prolongé leurs plages d'ouvertures afin de profiter de la fréquentation tardive du quartier (ces épiceries vendent entre autres des cigarettes, des boissons alcoolisées ou non, un peu de nourriture), ou de restaurants qui souvent attirent une clientèle d'un autre âge, comme le Papachoux à Badaro. À Hamra, la branche du snack Barbar qui se situe sur le parcours du retour des noctambules – obligés de prendre la perpendiculaire à la rue principale qui est à sens unique – est ouverte 24 heures sur 24, et constitue, en fonction de la nuit, une escale ou une étape finale avant le retour.

À la faveur du succès des différents quartiers ouvrent de nouvelles enseignes qui ajoutent au créneau « bar et pub » le créneau « restauration rapide », pour satisfaire les affamés de milieu ou de fin de soirée. Ainsi, le groupe MoodLab, à l'origine du Charlie's à Gemmayzé ou du Secteur 75 à Mar Mikhaïl, a ouvert le Smoking Bun : il s'agit d'une petite enseigne dans une rue perpendiculaire à la rue d'Arménie, qui propose toute la nuit un menu unique (hamburger et frites accompagnés d'une boisson). Dans le même quartier est arrivé en 2013 un camion-restaurant, le Spuds, dont la mobilité témoigne d'une propension à saisir les opportunités économiques que représente le développement de la vie nocturne.

Si l'organisation spatiale des quartiers obéit à une logique de concentration, les modalités de distribution à l'échelle de l'agglomération possèdent différents facteurs explicatifs. Le cycle urbain du quartier et l'héritage historique – dans le cas de Hamra – sont aussi à croiser avec la géographie confessionnelle de Beyrouth. Pour l'essentiel (à l'exception de Hamra et de la rue de l'Uruguay), les quartiers nocturnes sont situés dans la partie est de la ville, et ceci depuis la naissance de la rue Monnot. Il s'agit donc de zones à dominante chrétienne. Ce phénomène s'explique moins par le profil confessionnel de la clientèle que par celui des entrepreneurs, chrétiens dans la quasi-totalité[356]. Il s'agit moins d'un repli communautaire volontaire – puisque certains ouvrent aussi à Hamra – que d'une « solution de facilité ». Ces entrepreneurs affirment tous avoir une meilleure connaissance de cette partie de la ville, qu'il faut aussi comprendre comme une meilleure connaissance des autorités qui se partagent la souveraineté des différents quartiers (Kastrissianakis 2012)[357]. La question de la facilité se double de celle de la « faisabilité » : les quartiers situés à l'ouest de la ville, très majoritairement habités par une population musulmane, sont des quartiers dans lesquels l'alcool n'est pas vendu (Bonte 2016). Les exceptions sont le quartier de Hamra jusqu'à l'Université Américaine, ainsi que quelques établissements sur le front de mer, à Ras Beyrouth – donc, les quartiers historiquement cosmopolites et faisant preuve de mixité confessionnelle. Cela ne signifie pas que les habitants des autres quartiers de l'ouest ne boivent pas, mais qu'ils se déplacent pour le faire.

Transposée à la question des mobilités des noctambules, la logique confessionnelle devient une simple tendance. Il a en effet été montré que peu d'entre eux résidaient dans des quartiers festifs : la sortie implique donc un déplacement, qui résulte aussi d'un choix. Ces choix ont des

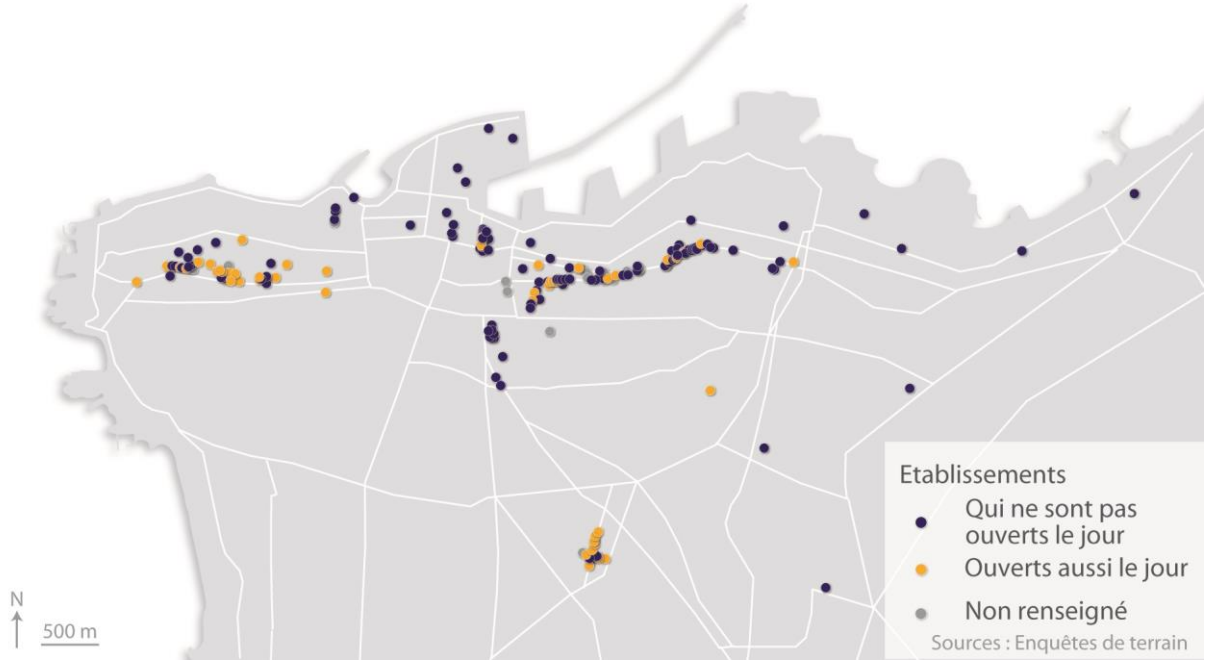
[356] Voir Chapitre 6.
[357] Voir Chapitre 8.

motivations diverses : un ou plusieurs établissements fétiches, la probabilité de rencontrer ses amis ou ses connaissances en plus grand nombre, et éventuellement la proximité avec le domicile. La volonté exclusive de se rendre dans un quartier chrétien, ou plutôt musulman dans le cas de Hamra, n'est jamais formulée clairement. Cependant, l'étude de terrain menée en 2013 sur les rythmes de Beyrouth a montré que les déplacements nocturnes reflétaient partiellement l'ancienne division de la ville. La restriction des mobilités concerne plutôt les habitants de la partie est de la ville, qui expliquent reproduire les pratiques spatiales de leurs parents, habitués à de longues années de sociabilités séparées. Les noctambules d'aujourd'hui ont ainsi un réseau de connaissances (amis, familles, camarades d'école) qui est cantonné à une partie de la ville. Cette tendance est d'ailleurs bien plus marquée pour les chrétiens ayant grandi à l'est de l'ancienne ligne de démarcation. Si les pratiques mobilitaires peuvent changer au moment des études supérieures, elles continuent d'être marquées par des habitudes ou des préférences. La tendance à privilégier les quartiers nocturnes à l'est témoigne essentiellement d'une reproduction des habitudes héritées, éventuellement d'une inadéquation en termes de goûts et de préférences – une partie des bars de Hamra étant labellisée « de gauche »[358]. À l'inverse, les noctambules résidant dans les parties ouest de la ville n'ont pas manifesté de préférences ou d'habitudes particulières.

3) Des temporalités spécifiques

Les quartiers nocturnes de Beyrouth connaissent une alternance spécifique des rythmes diurnes et nocturnes. Cela ne se traduit pas par une absence d'activité ou d'animation en journée : dans ces quartiers, une partie des établissements nocturnes est en fait ouverte dès les premières heures de la journée. La carte 14 propose ainsi une distinction entre les établissements ouverts le jour et ceux ouverts uniquement en soirée. Elle permet de déceler quelques nuances d'un quartier à l'autre. Dans le secteur de Monnot, qui accueille encore une poignée de bars et de boîtes de nuit, les établissements recensés n'ont pas d'existence diurne. Dans les quartiers de Hamra, de Gemmayzé et de Mar Mikhaïl, on observe une légère surreprésentation des bars qui ouvrent en fin de journée. Au centre-ville, la rue de l'Uruguay présente le même déséquilibre, mais le reste de la zone aux mains de Solidere a une orientation claire. Les établissements ouverts la nuit – des clubs – sont bien distincts de ceux ouverts le jour – des cafés et des restaurants. À Badaro, douze des dix-sept établissements répertoriés ouvrent dans la matinée : le quartier apparaît comme un espace de consommation, de loisirs et de rencontres tant diurnes que nocturnes.

[358] La question de l'affiliation politique est développée dans le Chapitre 7.



Carte 14 : l'existence diurne des établissements nocturnes
M. Bonte, 2016

À l'échelle de la ville, le différentiel entre les deux types d'établissements n'est pas négligeable : 37 % des lieux renseignés sont ouverts de jour comme de nuit. Ces établissements accueillent cependant des pratiques différentes suivant les tranches horaires. Par exemple, le Bardo, situé à l'entrée de la rue Hamra, fait office de café et de restaurant en journée, et de bar destiné aux noctambules LGBTQ la nuit :

« *You can find some people who are not [gay], in the morning for instance. In the morning it's different, it's more straight, because of the university, and the people who work in the entourage. It's gay or straight but mostly straight. At night, yes, it's mostly gay-oriented* » (Entretien 11, 03/04/2013).

Le nom même de l'établissement, « Bardo », est intéressant, car il désigne dans certaines écoles bouddhistes la transition, le moment d'intervalle entre deux états, qui n'est pas sans rappeler la liminarité qui caractérise le moment de la fête. Si l'appellation renvoie explicitement à la question de l'orientation sexuelle et des identités de genre, qu'il est plus facile d'afficher dans des établissements comme le Bardo, elle renvoie aussi à la période de transition qui ouvre à de nouvelles possibilités, et qui correspond à la transition entre le jour et la nuit.

Le passage du jour à la nuit transforme les fonctions des établissements déjà ouverts[359], et modifie la physionomie et le rôle des quartiers concernés. À Hamra, Gemmayzé, Mar Mikhaïl ou Badaro, les commerces diurnes côtoient pour un temps les établissements nocturnes, qui ensuite règnent seuls sur la nuit. La rue est alors physiquement investie par les consommateurs,

[359] L'étude de l'étirement de la période de transition entre le jour et la nuit a par ailleurs été illustrée par l'exemple du Roy's, dans le Chapitre 1.

transformée par la présence de sources lumineuses plus nombreuses qu'ailleurs, et par les musiques qui émanent des bars. Cette transition routinière et quotidienne permet de révéler les espaces autrement. À Hamra par exemple, la nuit est le temps de la « revanche » des rues parallèles à la rue principale, qui accueille de jour les activités de commerce, les restaurants et les chaînes internationales de café, mais dont l'offre de bars et de boîtes de nuit est quasiment nulle. La série de photographies (Figure 26) montre la rue principale de Hamra en journée, avec une fréquentation abondante, et la nuit, où l'avenue n'est plus qu'un lieu de passage pour les voitures. Si les trottoirs de la rue Hamra se vident, les rues parallèles (rue Makdessi) et perpendiculaires s'animent : bars, terrasses et zones piétonnes sont investis par les noctambules.

Figure 26 : la « revanche » des rues adjacentes à la rue Hamra
Photographies Bonte M., Le Douarin L. avril-mai 2013

L'approche de la vie nocturne par quartiers donne à voir différents territoires du temps qui ne sont pas exclusifs : cela ne signifie pas qu'en dehors des espaces identifiés, tout le reste de la ville dort, mais que l'animation est limitée, et ne concerne que des espaces restreints. Il s'agit des centres commerciaux, qui se multiplient dans la capitale et dans ses quartiers périphériques, et qui sont ouverts en soirée, parce qu'équipés de cinémas et de restaurants. Certains quartiers de Beyrouth, bien dotés en cafés et en restaurants, sont fréquentés le soir et la nuit sans qu'il s'agisse de pratiques festives : par exemple, la place Sassine, l'avenue de Verdun, ou encore la baie de Zeytouneh. La corniche de Beyrouth est également un lieu de promenades et de distractions en soirée, à vocation plus familiale. Le front de mer a cependant une fonction nocturne double. Au fur et à mesure que la nuit avance, l'espace occupé se rétrécit : des groupes

de jeunes hommes investissent un périmètre réduit, souvent autour de la voiture garée le long de la promenade, qui émet de la musique et de la lumière. Ils apportent leurs propres produits à consommer (bouteilles, nourriture, narguilés). La corniche est donc le lieu de repli pour les noctambules privés de la nuit beyrouthine telle qu'étudiée ici, essentiellement pour des raisons économiques. Elle accueille plus tard les autres noctambules ; ceux qui, par deux, recherchent un endroit éloigné du domicile et des quartiers de nuit.

C) L'institutionnalisation des quartiers de nuit

Dans cette section, l'institutionnalisation est observée de deux manières différentes : les quartiers sont envisagés comme des « espaces de conventions » (Becker 1988), le lieu où se dessinent les contours et le contenu du monde de la nuit à Beyrouth. Ensuite, les quartiers sont analysés au prisme de leur labellisation : à travers différentes initiatives, les toponymes tels que « Uruguay », « Mar Mikhaïl » résonnent comme des quartiers « branchés », « à la mode » (Fleury 2003).

1) L'espace des conventions : le quartier comme incarnation spatiale du monde de la nuit

Le terme d'institutionnalisation appliqué aux quartiers nocturnes de Beyrouth est à entendre comme la reconnaissance du statut particulier d'une portion d'espace, celui d'être une centralité de nuit. L'institutionnalisation se lit dans les pratiques, les discours et les images des quartiers qui sont véhiculées et doit donc être pensée en dehors de tout cadre étatique. Elle s'observe tout d'abord par une lecture spatiale de la notion de monde social et plus particulièrement des conventions. Les conventions, qui désignent un ensemble d'habitudes plus ou moins normées (Becker 1988), réunissent en effet les individus en des espaces sociaux caractérisés : espaces et pratiques s'influencent et se définissent mutuellement. Les quartiers nocturnes sont ainsi des espaces de partage de conventions, d' « arts de faire » la nuit : la manière d'investir les lieux, les pratiques de consommations, et les formes de l'interconnaissance font partie des conventions du monde de la nuit. Ces trois paramètres sont observés au cours d'une même soirée décrite ci-dessous, passée à Mar Mikhaïl avec l'une des personnes ressources sur le terrain.

Encadré 6 : Une soirée autour de Radio Beirut

Ce soir, Leïla m'a donné rendez-vous à Radio Beirut, à Mar Mikhaïl. Un concert y est organisé. Elle arrive en compagnie d'une amie et de G., son cousin. G. reste le temps d'un verre, mais la musique ne lui plait pas. Il va donc au Lockstock, le bar voisin, rejoindre deux de ses amis. Leïla reste un peu avec moi, son amie retrouve un autre groupe installé à une table. Nous dansons un peu, puis Leïla croise un ami qu'elle a rencontré dans une soirée qui s'est déroulée en dehors de Beyrouth il y a quelques mois ; ils discutent un peu. À la fin du concert, nous sortons et sur le trottoir, nous croisons E., le barman du Bodo situé de l'autre côté de la rue. Il vient manger à la petite sandwicherie qui jouxte Radio Beirut. Leïla remonte le trottoir de quelques pas, car elle a repéré plusieurs noctambules de sa connaissance qu'elle salue chaleureusement : ils sont à l'Internazionale, soit trois bars avant le Radio Beirut. Nous finissons la soirée au Lockstock ; le lieu est plein à craquer. G. nous y attend avec deux personnes. Il téléphone à une jeune femme, lui demande de venir et argumente son discours de plusieurs plaisanteries. En arrivant dans le bar, elle penche la tête en arrière et éclate d'un rire sonore et peu spontané, dit bonsoir et commande un verre, pour le boire avec nous.

Source : Notes de terrain, 12 novembre 2015

Cette soirée s'est déroulée sur une petite portion de la rue d'Arménie où plusieurs établissements se côtoient. L'encadré montre d'abord que le quartier nocturne fait l'objet d'une appropriation par les individus, qui passe par de nombreux petits déplacements d'un bar à l'autre. Cet investissement est lié à la configuration physique des espaces nocturnes, laquelle confère aux pratiques un caractère théâtral. Les bars sont en effet implantés le long de rues principales ou adjacentes : le quartier nocturne est comme formé d'axes, qui sont mieux éclairés que le reste de la ville, et qui s'en détachent par la cacophonie des musiques, des coups de klaxon, du niveau sonore des conversations ou des différents cris d'interpellation qui visent à attirer un maximum de regards. Le long de ces axes, les noctambules évoluent dans une forme de fluidité ; ils restent rarement au même endroit toute la soirée, à l'instar des protagonistes mentionnés dans l'encadré. Les mouvements se font du bar au trottoir, d'un bar à un autre établissement, qu'il soit à côté ou en face, d'un point de la rue à un autre – avant que la trajectoire ne devienne plus longue, vers un club excentré. Dans le quartier nocturne, les déplacements se font à pied et ont des fonctions démonstratives. La marche doit avoir un but explicite, celui de montrer que son agenda nocturne, quoiqu'improvisé, est surbooké (« je quitte un groupe, et je suis attendu ailleurs, je reviens peut-être après »). Elle est aussi un moment d'exposition, comme le montre la photographie (Figure 27) qui représente deux jeunes femmes marchant lentement, bras dessus bras dessous, le long de la rue principale de Mar Mikhaïl.

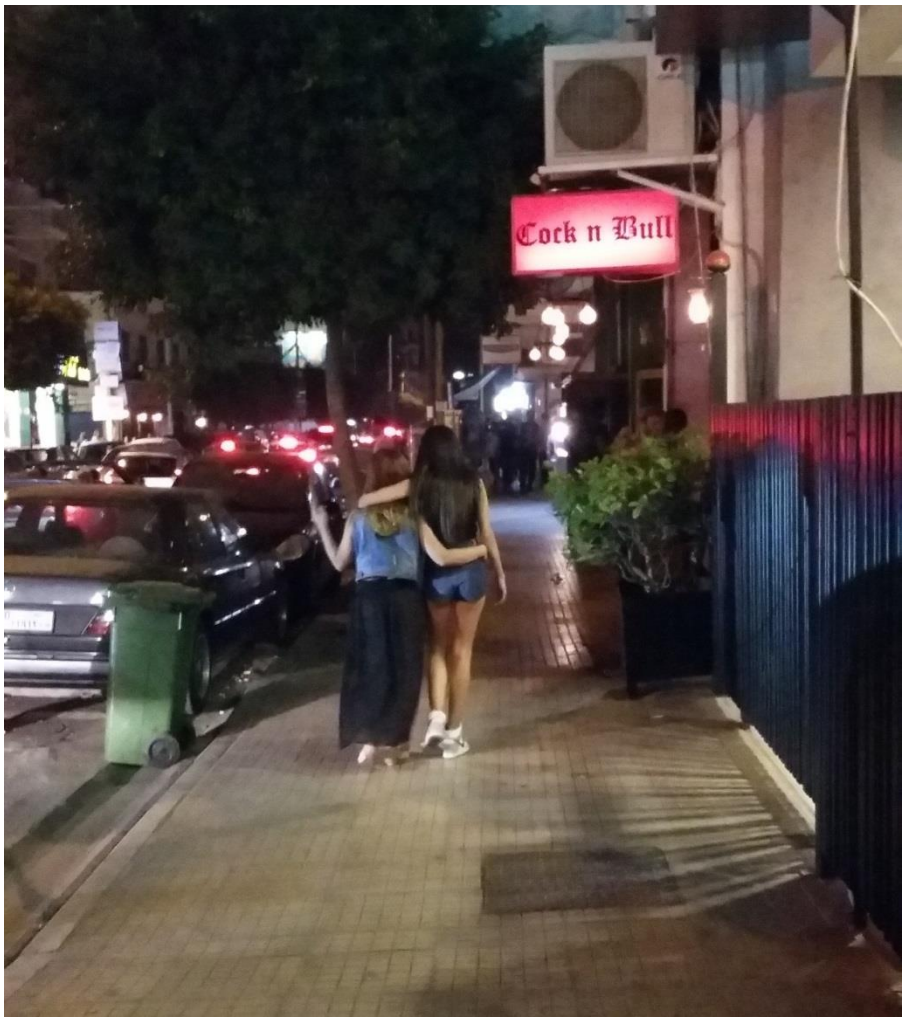


Figure 27 : marche nocturne à Mar Mikhaïl
Photographie M. Bonte, octobre 2015

Ici, le déplacement est une performance au cours de laquelle les codes en vigueur de l'amitié et de la féminité sont surjoués. Le moment semble être celui de la confidence, pourtant peu appropriée dans cet espace bruyant et fréquenté : au bout de la rue, un groupe de personnes avance dans leur direction. La jeune femme située à gauche porte une jupe longue mais transparente, ses jambes sont aussi visibles que celles de sa voisine qui porte un short. Les regards auxquels elles s'exposent sont ceux des automobilistes ou des passagers dans les voitures à l'arrêt – puisque les axes nocturnes sont très encombrés – et ceux des deux buveurs dont on distingue les têtes derrière le buisson. Le rôle de la configuration des rues investies la nuit est encore plus manifeste dans le cas de Hamra (plus précisément, de la rue Alleway, perpendiculaire à la rue Hamra et à la rue Makdessi) et de la rue de l'Uruguay (Figure 28).

Figure 28 : scènes nocturnes à Hamra et dans la rue de l'Uruguay
Photographies M. Bonte, juillet 2013

La première photographie a été prise avant le début de la nuit entendue comme un temps social. Il est donc aisé de distinguer trois types d'espaces : celui du bar, celui de la terrasse éclairé par des projecteurs privés, et celui de la rue, qui bénéficie aussi de l'éclairage. Plus tard dans la soirée, l'investissement par les noctambules vient brouiller les limites entre ces trois espaces tandis que la rue, lieu de passage des noctambules, se transforme en un espace pour être vu et s'exposer, dans la lumière et au regard des personnes assises. Le second cliché, pris en bas de la rue de l'Uruguay, montre que la marche ressemble à un défilé. Les emprunts au vocabulaire scénique permettent d'inscrire la lecture de ces photographies dans le sillage des travaux de Goffman, qui envisage le monde social comme une scène de théâtre où les relations sont des représentations soumises à des règles (Goffman 1973). La référence à la mise en scène de soi ou du groupe dans les espaces de la vie nocturne permet de donner à la notion de monde social une dimension démonstrative peu explicite dans les travaux de Becker.

Au-delà de leur aspect scénique, les conventions renvoient aux pratiques des noctambules décrites dans l'encadré 6 : la consommation d'alcool, la danse, les rencontres et les conversations animées. Mises à part, ces pratiques ne sont pas spécifiques aux quartiers nocturnes de Beyrouth ; elles le deviennent lorsqu'elles sont considérées ensembles et dans leur dimension symbolique. Boire signifie entre autres être « cool » et « bon vivant », danser sur des musiques à la mode signifie être « branché » et suffisamment décontracté, aller d'un groupe à l'autre signifie que l'on est une personne habituée des quartiers nocturnes.

Ainsi l'effet d'unité ne renvoie pas uniquement à la configuration des espaces nocturnes et aux pratiques partagées, mais aussi et enfin au fort degré d'interconnaissance qui règne parmi les représentants du monde de la nuit. Les protagonistes de l'encadré 6 ont tous à un moment quitté le groupe ou le lieu pour aller voir d'autres personnes, et à l'inverse, nous avons été approchés plusieurs fois par des connaissances. Cette remarque, qui pourrait s'appliquer à toutes mes séquences d'observation participante, témoigne d'abord de la faible proportion du nombre d'habitants qui fréquentent les bars et les boîtes de nuit, et de la relative homogénéité socio-économique de ces derniers. Elle est aussi la preuve que les sorties nocturnes sont habituelles et régulières : pratiquer les mêmes espaces, plusieurs fois par semaine, multiplie les chances de

croiser les mêmes personnes d'une soirée à l'autre. Au cours de mon expérience – pourtant courte – de travail au Bodo de Hamra, j'ai ainsi pu remarquer que les visages étaient souvent les mêmes. Lorsque toutes les tables étaient occupées – soit neuf, voire dix tables – il n'y en avait jamais plus de trois qui étaient investies par des clients qu'aucun barman ou serveur ne connaissait. Les liens de connaissances qui unissent les noctambules les uns aux autres peuvent exister en dépit de la fréquentation des mêmes endroits (liens familiaux, professionnels, de voisinage), mais ils aboutissent au même constat : l'anonymat, pour une personne qui fréquente régulièrement les quartiers nocturnes, est une notion très relative.

Les quartiers nocturnes ont donc valeur, à l'échelle d'une rue ou d'une portion de rue, de scènes d'exposition sur lesquelles les noctambules se croisent, partagent et affichent des conventions. Si leur existence est limitée dans le temps – elle s'achève au petit matin -, elle est récurrente. Tout au long de sa durée de vie, le quartier nocturne est donc un repère, un lieu de divertissement, qui abrite des scènes d'exposition.

2) Labellisations : quartier à la mode, ou mode du quartier ?

L'institutionnalisation des quartiers comme unités de vie nocturne se lit dans les pratiques et les usages des noctambules au sein d'espaces définis, et se renforce par un processus de labellisation qui opère au travers d'initiatives différentes. Le terme de labellisation en géographie renvoie à l'attribution et à la reconnaissance pour un territoire de différentes qualités visant à le distinguer (Fournier et al. 2015). Il agit donc comme un outil de promotion, notamment touristique, de certaines zones, qui engendre des retombées économiques et en termes d'images. S'il n'existe pas formellement de label « quartier nocturne » à Beyrouth, il s'établit via plusieurs initiatives décrites dans ce paragraphe, qui aboutissent au même résultat : une reconnaissance partagée du statut des quartiers de nuit. La labellisation des quartiers passe en premier lieu par l'association, au travers de campagnes de publicité, d'un nom (de quartier ou de rue) à des pratiques et des établissements précis. À ce titre, l'exemple de la rue de l'Uruguay est le plus abouti. Cette partie du centre-ville investie par différents bars résulte d'une initiative privée au cours de laquelle la société Venture a été l'intermédiaire entre Solidere et les propriétaires d'établissements (voir infra). Selon le directeur de la société, le nom de la rue est devenu une marque après l'ouverture concomitante d'une dizaine de bars sous son impulsion :

« *We rented the whole place, we've done the infrastructure, (…) we animated it with more than hundred events so far, we created a brand, Uruguay street. Although this was the initial name of the street* » (Entretien 64, 10/04/2015).

La « mise en marque » du nom de la rue, qui passe par une campagne de publicité sur Facebook comme sur Twitter, avec le hashtag #MeetMeAtUruguayStreet, s'apparente au *branding*. Ce terme, emprunté à l'anglais, désigne une stratégie de mise en valeur qui se distingue du marketing dans la mesure où elle vise à associer, dans l'esprit des consommateurs, un certain nombre de qualités à une marque. Appliqué aux quartiers de nuit, le *branding* montre que les

rues parcourues par les noctambules ne sont plus uniquement des espaces de sociabilité, mais des marques promettant des expériences spécifiques et uniques.

Le nom « Uruguay » est donc associé aux rencontres, aux retrouvailles, au rassemblement. Cette thématique du rassemblement est l'argument majeur de l'évènement hebdomadaire organisé par la société, « Unight ». Comme le suggèrent les affiches (Figure 29), l'idée est que les différents bars diffusent le temps d'une soirée la même musique, afin qu'ils soient considérés par les noctambules comme un seul et même établissement.

Figure 29 : le *branding* de la rue de l'Uruguay
Source : Facebook, juillet 2015

La seconde affiche emprunte largement à l'univers des manifestations et de la mobilisation politique : des poings levés brandissent des banderoles sur lesquelles figurent les noms des bars participant à l'évènement. L'enjeu est de « s'unir » vers une destinée commune, la fête : tous les participants sont invités à se fédérer « sous un nom », Uruguay. Pour ces vendredis « Unight », un petit clip vidéo a également été mis au point « every Friday at Uruguay street, what if we could all spend the night together drinking, singing, dancing, flirting, loving under one street, one name, one sound ». Ainsi, les différentes pratiques nocturnes sont formellement rattachées à un espace et sont dotées d'une régularité. L'esthétique de la mobilisation et du rassemblement traduit ici, de manière excessive, la perception qu'ont la plupart des noctambules des quartiers de nuit : des lieux fréquentés où il est possible de rencontrer du monde – ou plutôt *le* monde de la nuit – des points de convergence dans la ville.

La « mise en marque » via les évènements dépasse l'agenda hebdomadaire du quartier. La société Venture, à qui Solidere a concédé la gestion d'une portion de la rue loue elle-même cet espace à des entreprises – notamment des marques d'alcool – ou des comités organisateurs de soirées (concerts de jazz, par exemple). La rue de l'Uruguay devient progressivement un espace du centre-ville plus ouvert et bénéficiant d'une meilleure réputation que le reste de la zone aux mains de Solidere, où ont lieu des évènements en plein air :

« We marketed the street as an event venue to agencies, alcohol brands, and we create our own events as well (…). This partnership worked for the last three years, we had more than a hundred events. (…) It contributes to the knowledge and exposure of the street as a brand » (Entretien 64, 10/04/2015).

La transformation d'un nom de rue et/ou de quartier en une territorialité festive et en une marque associant différentes valeurs positives liées au plaisir et au partage passe donc par la multiplication d'évènements qui dans les autres quartiers prennent la forme de « festivals de rue » : le Makdessi Street Festival à Hamra, le Badaro Open Streets, le Car Free Day at Mar Mikhail[360]. La logique est souvent la même : la rue principale (et éventuellement les ruelles adjacentes) est fermée à la circulation automobile. Plusieurs stands – d'artisans, d'ONG – sont installés. Une grande partie de l'espace de la rue est occupée par les bars qui installent comptoir, tables et chaises dehors, donnant à la rue un aspect désordonné et bon enfant. Plusieurs restaurants franchisés sont représentés par des *foodtrucks*, et les marques de boisson en profitent pour faire de la publicité : les festivals de rue sont des évènements qui attirent du monde, il est important d'y figurer. Entre les danses et les tournois de « beer-pong », des rues de Beyrouth sont réappropriées par les pratiques festives pour une durée limitée. Cette « mise en évènement » participe d'une « mise en marque » : dans les représentations, les quartiers nocturnes sont les seuls à posséder des rues où des journées ou des soirées à caractère exceptionnel sont possibles.

Lorsque les quartiers ou les rues sont labellisés, les unités de vie nocturne auxquelles renvoie le processus deviennent des « attracteurs symboliques », des images associées à différentes caractéristiques qui suscitent le désir (Michaud 2012 : 43). Les noms regroupent un ensemble d'expériences et de pratiques et incarnent un imaginaire festif propre à une portion de la ville, pensée comme représentative de Beyrouth dans son intégralité. Cette relation presque exclusive entre pratiques et espace restreint octroie aux noms la possibilité de circuler. C'est ainsi que le DJ Farran, ancien barman au Mezyan, rue Hamra, a mixé à Paris – sur une péniche – au cours d'une soirée appelée « Rue Hamra, Beyrouth ». Le style musical a été annoncé comme un mélange entre des musiques orientales et électroniques, pleine de danses et de boissons. Si la charge multiple du nom « Hamra » a déjà été explicitée, le terme évoque ici plus qu'un quartier ou qu'une époque : c'est un « package » incluant des pratiques (la boisson notamment), un imaginaire urbain (celui de Beyrouth), des performances musicales qui mêlent deux styles différents. Il est le creuset d'hybridations festives qui donnent lieu à des modèles qui dans un premier temps se rattachent à un territoire, et dans un second temps peuvent circuler.

[360] Notes de terrain, 3/05/2015 et 22/10/2015.

C) Quelle vie nocturne en dehors des quartiers ?

L'approche par quartiers est un moyen de comprendre une partie importante de l'organisation du paysage nocturne, mais ne permet pas de cerner la totalité des lieux festifs à Beyrouth. En effet, une vingtaine d'établissements nocturnes se situent à l'écart des quartiers identifiés (Carte 13). Ils échappent ainsi aux principes de concentration et de proximité, tout en étant parfaitement insérés dans le champ nocturne. Cette position est due à la spécialisation de la plupart de ces établissements, destinés au *clubbing* (Malbon 1999) et qui ont une existence saisonnière.

1) La vie nocturne hors quartiers : des centralités périphériques

Ces lieux festifs hors quartier sont d'abord présents dans les limites de la municipalité de Beyrouth : à l'ouest du centre-ville, ils figurent autour de la baie de Zeytouneh ou vers Raouché. À l'est, des établissements ont ouvert dans des quartiers résidentiels (Sioufi) ou industriels (La Quarantaine) de la ville, ou encore dans la banlieue proche (Dora, Jal el-Dib). Enfin, une partie des clubs se situe dans le secteur de Solidere, qu'il s'agisse des remblais ou de la partie reconstruite, en dehors de la rue de l'Uruguay.

Ces lieux identifiés comme étant en dehors des quartiers ont des fonctions similaires : ils sont dédiés partiellement ou totalement à l'organisation d'évènements festifs de grande envergure, impliquant l'invitation d'un ou de plusieurs DJ et des ouvertures tardives. Leurs formes sont cependant variables. Souvent la fonction festive de ces lieux est partagée avec d'autres usages, quand elle ne les a pas totalement remplacés. Ainsi, le bâtiment Concrete 1994, construit à Sin el-Fil, est un vaste espace de 500 mètres carrés dans lequel sont organisés des expositions, des séminaires d'entreprise, des soirées, des concerts, des dîners de gala. D'autres lieux festifs sont actifs le jour, à des fins de divertissement. C'est le cas du Sporting Club à Raouché, qui possède plusieurs piscines et qui accueille l'été des évènements en plein air (les soirées C U NXT SAT et Decks on the Beach), ou de l'hôtel Saint-Georges. Le bâtiment en lui-même n'a pas été rénové depuis la fin de la guerre ; il ne fait donc plus office d'hôtel à Beyrouth, mais la piscine est ouverte, et l'ancien hall – qui avant 1975 était le lieu des réceptions – accueille des soirées telles que les « PC Parties ». Il faut ajouter à cela l'investissement d'anciens bâtiments industriels comme l'usine Sleep Comfort à La Quarantaine, sur le toit de laquelle deux collectifs (Grand Factory et C U NXT SAT) cohabitent et organisent des évènements. Enfin, quelques reliquats de la vie nocturne libanaise d'avant 1975 figurent rue de Phénicie, à l'instar de l'Epi Club dont l'ancienne fonction de stéréo a été remplacée par celle de cabaret : il propose nourriture, boissons et spectacles.

En dehors de ces usages partagés ou ayant évolué, les lieux festifs hors quartiers sont à vocation unique, le *clubbing*. Le *clubbing* regroupe différentes pratiques nocturnes telles que la boisson, la danse, la musique, mais de manière plus intense. Chaque espace possède une installation sonore performante et une cabine de DJ, une grande piste de danse, des jeux de lumière

innovants, et une entrée payante. Il s'agit d'une pratique qui fonctionne de plus en plus sur les « évènements » : chaque soirée est présentée comme étant unique, en raison d'une thématique choisie, ou de la présence d'un DJ mondialement connu. Ces soirées sont les plus visibles sur les réseaux sociaux, qu'il s'agisse de la publicité en amont ou de la publication de photos en aval.

Le B018, présenté dans le chapitre précédent, est un établissement dédié au *clubbing*, tout comme le O1ne ou Überhaus sur les remblais. Ces lieux, qui sont la propriété de sociétés ou résultent d'une association entre différents partenaires, embauchent une main d'œuvre conséquente : le O1ne emploie au total 160 personnes, hors voituriers. Il s'agit de barmen et de serveurs, de personnel chargé de l'accueil et de la sécurité, et d'autres employés qui s'occupent de la livraison de produits (alcool, gobelets, boisson) – y compris au cours de la soirée – ou de l'entretien des toilettes. Chaque établissement fonctionne ainsi en autonomie, et peut s'affranchir de différentes contraintes propres aux quartiers nocturnes, comme les embouteillages des rues fréquentées, la difficulté de trouver une solution pour le stationnement, et les éventuels conflits avec le voisinage. Par ailleurs, l'éloignement des quartiers nocturnes permet de disposer d'espaces bien plus vastes.

Ces lieux « excentrés » possèdent une place particulière dans le parcours des noctambules :

« *En général la nuit se déroule par étapes. Tu as le verre dans le pub local que tu fréquentes tous les jours, ensuite tu as la soirée qui se passe quelque part, souvent dans un* suburb *de Beyrouth, parce que maintenant les clubs quand ils font des évènements c'est de grands hangars qu'il louent, et les after, (…) BO18, Concrete* ». (Entretien 13, 24/04/2014).

Ils sont ainsi une étape spécifique dans un itinéraire relativement balisé et qu'il est souvent difficile de suivre sans voiture : les noctambules n'atteignent pas ces lieux par hasard, et encore moins seuls. Ils constituent le cœur de la nuit ; le moment où les bars et les pubs ferment et où les noctambules choisissent d'arrêter ou de continuer leur soirée[361]. Ces espaces polarisent les noctambules après minuit ; dans la mesure où ils accueillent plusieurs centaines de personnes en une soirée, ils peuvent être qualifiés de centralités de nuit, dont l'emplacement par rapport aux quartiers nocturnes est périphérique. Enfin, ces établissements ont la particularité de dicter le calendrier annuel de la vie nocturne, lequel obéit à un rythme saisonnier.

2) Un phénomène saisonnier

Les établissements situés hors des quartiers nocturnes présentent une dernière caractéristique qui permet de qualifier le *nightscape,* celle d'avoir une existence temporellement différenciée. Une partie d'entre eux n'ouvre qu'une partie de l'année, souvent pendant la période estivale ou *summer season*.

[361] Voir Encadré 1, Chapitre 1.

La saisonnalité de la vie nocturne est partiellement liée à la pratique de l'estivage en montagne (Dewailly et Ovazza 2009). En ce qu'elle perdure aujourd'hui, elle permet d'identifier les bornes temporelles de la saison d'été. La capitale ne se vide cependant pas de sa population, d'une part parce que les mobilités entre les lieux de villégiature et Beyrouth sont nombreuses – parfois quotidiennes – et d'autre part parce que la période est également celle du retour des Libanais vivant à l'étranger qui viennent gonfler la clientèle potentielle des établissements nocturnes. Avant 1975, la saison d'été pouvait conduire les night-clubs et les cabarets de Beyrouth à fermer leurs portes faute de clients. Ainsi, un article du « Monocle » rédigé en 1962 dans *La Revue du Liban* indique un ralentissement significatif de l'activité nocturne, à l'exception des Caves du Roy. Aujourd'hui, la saison d'été correspond à un phénomène inverse, celui de l'ouverture de différents clubs, et d'une intensification du rythme de sortie des noctambules :

« *Going out at night in the winter is quite boring, there is not a lot of things happening, when you compare it to the summer when there's truly something happening all the time (…) I go out in the summer because there is more things to do* » (Entretien 32, 15/05/2014).

Le plus connu des clubs estivaux a sans doute été le Skybar, jusqu'à son incendie en mai 2015[362]. Dans les premières années qui ont suivi son ouverture en 2003, le Skybar était installé sur la terrasse de l'hôtel Palm Beach, rue de Phénicie, rejouant ainsi les heures de gloire du quartier qui abritait jusqu'en 1975 la première boîte de nuit, Le Corsaire, déjà logé au sein de l'ancien hôtel Palm Beach. En 2007, le Skybar a migré sur le toit du Beirut International Exhibition and Leisure Center (BIEL), sur les remblais au nord du centre-ville. À l'instar des autres clubs estivaux, le Skybar a organisé chaque année une soirée d'ouverture (au milieu du mois de juin) et une soirée de fermeture (en septembre). La saison d'été est ainsi formalisée par une série d'évènements de lancements, sur les réseaux sociaux, mais aussi dans la publicité. La marque de bière Almaza – l'une des plus consommées au Liban – a par exemple conçu une publicité réclamant une « seconde saison » en septembre 2012 :

Figure 30 : Publicité pour la bière Almaza
Source : http://beirutdriveby.blogspot.fr/search/label/Almaza

[362] Il a de nouveau ouvert ses portes au cours de l'été 2017.

Les établissements ouverts uniquement l'été ont une configuration et un emplacement plus difficile à exploiter l'hiver : ils sont en bord de mer, sur le toit de bâtiments imposants (hôtels par exemple). Le tableau numéro ci-dessous recense les établissements en question. Il permet d'indiquer l'existence ou non de « doublons » le reste de l'année, c'est-à-dire des établissements nocturnes qui appartiennent au même collectif organisant des soirées, ou à la même société propriétaire de plusieurs établissements.

Établissement ouvert l'été	**Quartier**	**Particularités**	**Société ou collectif**	**Doublons le reste de l'année**
Iris	Centre-Ville	Toit d'immeuble Plein air	AddMind	-
White	Dora	Toit d'immeuble Plein air Face à la mer	AddMind	-
Skybar	Remblais	Toit d'immeuble Plein air Face à la mer	Sky Management	O1Ne (remblais)
Music Hall Waterfront	Remblais	Face à la mer Plein air	Music Hall	Music Hall (centre-ville)
The Garten	Remblais	Plein air Pelouse	Überhaus	Überhaus (remblais) Off and On (centre-ville)
Garden State	Sin el-Fil	Jardin	MoodLab production	Secteur 75 (Mar Mikhail)
Sporting	Raouché	Piscine Face à la mer Plein air	Collectif C U NXT SAT	Grand Factory
Decks on the Beach	Raouché	Piscine Face à la mer Plein air	Collectif Decks on the Beach	-

Tableau 4 : La saisonnalité de la vie nocturne à Beyrouth
M. Bonte, 2017. Source : enquêtes de terrain

L'alternance entre différents endroits permet aux sociétés et collectifs de maintenir une clientèle régulière en jouant sur la nouveauté (d'un DJ invité) ou le changement d'endroit. Par exemple, le groupe Überhaus dispose d'un espace couvert – installé en novembre 2015 – pour les soirées organisées l'hiver, et d'une structure en plein air pour la saison estivale, The Garten. Dans les deux cas l'espace disponible est très vaste. En plein air, The Garten, est divisé en deux parties (Figure 31).

Figure 31 : The Garten, un lieu festif et estival
Source : uberhaus.me

La première partie est recouverte de gazon, et possède un vaste bar de forme rectangulaire autour duquel il est possible de commander des boissons. Cette zone relativement éloignée de l'espace du DJ permet aux noctambules de discuter et aux couples de s'isoler. La seconde partie correspond au dôme métallique visible en arrière-plan, qui matérialise la sentence de chaque soirée, « all under one dome raving » – qui devient l'hiver « all under one roof raving ».

Les centralités nocturnes à Beyrouth sont l'objet d'un consensus : les noctambules s'accordent à qualifier de « quartier nocturne » Hamra, Gemmayzé et Mar Mikhaïl, la rue de l'Uruguay, Badaro[363]. Cette première partie a permis d'identifier leurs caractéristiques communes. Les quartiers résultent d'une émergence rapide, et possèdent des temporalités distinctes du reste de l'espace urbain. Ils concentrent plusieurs dizaines d'établissements sur de petites portions de rues. Espaces de pratiques partagées, ils répondent à un processus de labellisation qui achève de marquer leur privilège. Leurs noms (dont la « magie » est moins fortuite que celle de Hamra dans les années 1960) sont devenus des repères spatiaux autant que des objets de désir qui orchestrent les loisirs nocturnes des Beyrouthins. Ils renvoient à un statut privilégié – celui d'un quartier animé et éclairé – et à des images évocatrices : le plaisir, la consommation, le « branché », où la configuration scénique montre bien que pour *en* être (faire partie du champ nocturne, ou du monde de la nuit) il faut *y* être (dans les quartiers nocturnes). La présence d'établissements phares dans les espaces en périphérie de ces quartiers invite à la nuance ; tout

[363] Seul le statut de Monnot est sujet à controverses : si son héritage en tant que quartier pionnier est prégnant, le nombre d'établissements fréquentés est aujourd'hui réduit.

comme elle témoigne de la diversité de l'offre nocturne. Cette diversité se confirme si l'analyse géographique opère un changement d'échelle : les modalités de production et de représentation du *nightscape* varient en effet d'un quartier à l'autre.

II) D'un quartier à l'autre : la mosaïque nocturne

Le passage à une étude de la vie nocturne par quartier permet de mettre en évidence les variations qui existent d'un espace à l'autre, et de ne pas les considérer comme interchangeables. En effet, les activités de loisirs nocturnes s'ajoutent à des fonctions, des usages, des modes de gestion de l'espace préexistants et avec lesquels elles entrent en symbiose ou en conflit. Il faut donc voir que les modalités d'émergence et de gestion des quartiers admettent des variations entre la rue de l'Uruguay, Badaro, Hamra ou Mar Mikhaïl. Ainsi, l'implantation d'établissements peut résulter d'une planification ou d'une anticipation par les acteurs locaux, ou d'une accumulation d'ouvertures qui accompagne d'autres processus comme celui de la gentrification. Les quartiers de nuit donnent également lieu à des fréquentations et des représentations différentes de la part des noctambules, ce qui rend le *nightscape* comparable à une mosaïque : un ensemble de fragments disposant d'une autonomie par rapport à un « tout » néanmoins cohérent.

A) La rue de l'Uruguay ou la planification de la vie nocturne

Située au cœur du centre-ville reconstruit, la rue de l'Uruguay s'étend sur une longueur d'environ 150 mètres. Cette rue piétonne parallèle à la rue Foch constitue l'un des rares endroits dont les bâtiments ont été rénovés au lieu d'être détruits puis reconstruits[364]. Sa spécialisation économique d'avant la guerre (il s'agissait de la rue des tailleurs) a fait place, depuis la fin de l'année 2011, à une nouvelle et unique activité : celle d'être la rue des bars et des pubs dans le secteur de Solidere. Les établissements implantés dans cet espace de loisirs très concentré ne sont pas les premiers : le centre-ville a accueilli depuis son ouverture plusieurs boîtes de nuit aux tarifs élevés et dont une partie est fermée aujourd'hui, à l'instar de la franchise de l'enseigne Buddha Bar. Cependant, la rue de l'Uruguay a fait l'objet d'une planification de l'activité nocturne d'un autre type, davantage focalisée sur les bars et les pubs. Cette opération est le résultat d'une double volonté.

Il s'agit tout d'abord, pour Solidere, de diversifier son activité économique, essentiellement tournée vers le commerce et la restauration de luxe. Par là-même, l'objectif est de rendre la zone reconstruite plus attractive pour les Libanais, notamment les jeunes Beyrouthins qui, dans l'ensemble, jugent le centre-ville trop cher, davantage destiné à une clientèle de touristes aisés

[364] Entretien 56, 30/03/2015.

venus du Golfe, et donc en décalage par rapport à leur représentation de la ville et de ses espaces de sociabilité. La politique en faveur de la vie nocturne viserait également un objectif plus large, qui anime les initiatives de Solidere depuis les premiers travaux de reconstruction : faire du centre-ville la vitrine du pays, en diffusant l'image d'une capitale rénovée augmentée d'une capacité à accueillir des espaces de divertissements composés de bars et de pubs et fréquentés par de jeunes libanais branchés, perméables aux pratiques et aux modes nocturnes internationales, qu'il s'agisse de musique, de tenues vestimentaires ou de boisson alcoolisées.

Cette volonté de diversification se double du désir, pour certains acteurs impliqués dans le monde de la nuit, de mettre en place des espaces nocturnes mieux organisés et mieux régulés. La rue de l'Uruguay est ainsi le résultat d'une stratégie économique menée à bien par la société Venture. Ses deux partenaires principaux ont en effet conçu en amont l'organisation de la vie nocturne, veillant à doter l'espace de tous les aménagements indispensables au succès durable de la *night-time economy* :

« *We thought we could be the perfect area, we could create a nightlife destination with the right infrastructure. Pedestrian area, no noise pollution, we don't disturb neighbours, accessibility, right number of parking, indoor and outdoor sitting...* » (Entretien 64, 10/04/2015).

Dans la mesure où leur ambition personnelle – celle de permettre l'expansion de la vie nocturne selon leurs propres modalités – rejoint les volontés de diversification de Solidere, il a été possible pour la société Venture d'installer ce que ses partenaires nomment un *cluster* de vie nocturne : une zone où se concentrent les activités de loisirs de nuit. Ils ont ainsi loué auprès de Solidere le rez-de-chaussée de deux grands bâtiments, soit une partie entière de la rue de l'Uruguay, à des prix inférieurs à ceux pratiqués habituellement par la société. En suivant le schéma directeur élaboré par leurs soins, ils ont divisé l'espace et aménagé les différents lots pour faciliter l'implantation d'établissements nocturnes : terrasses en bois pouvant être couvertes l'hiver, rue piétonne, espace de stationnement.

Les parcelles aménagées, comprenant un espace extérieur et un espace intérieur, ont ensuite été sous-louées à différents entrepreneurs qui ont ouvert une seconde ou une troisième version de leur bar. Par exemple, Dany Khoury a ouvert une seconde version du Main Street au début de la rue, en 2013. La première version de ce pub est située à Hamra, non loin du Dany's, premier pub lancé par le même entrepreneur. Dans la mesure où les partenaires du projet avaient intégré le champ nocturne plusieurs années auparavant – l'un des deux, M.A., a été le manager du Skybar pendant plusieurs années – il ne leur a pas été difficile de convaincre d'autres patrons de bar solidement ancrés de venir s'installer à Uruguay :

« *Our company was created around 15 years ago, we used to do consulting, for nightlife and restaurants, at various stages, capital, financial, marketing, development, etc. Then we got involved in business, (...) so ... somehow we know everybody* » (Entretien 64, 10/04/2015).

Cette bonne connaissance du champ nocturne a permis d'anticiper la diversité thématique de la rue, et de mettre en avant les avantages de l'opération. Ainsi, la prévision de différents services (comme les voituriers), le contrôle des prix de vente (plus cher que dans d'autres quartiers de nuit, mais plus abordables qu'ailleurs au centre-ville) et l'ouverture concomitante de plusieurs

établissements (avec un effet de proximité) a représenté pour les entrepreneurs une garantie du succès.

Lors de son lancement en août 2011, la rue de l'Uruguay accueillait une dizaine d'établissements nocturnes, pubs, bars à cocktails ou bars à vin[365]. Les membres de la société Venture possèdent des parts du capital de certains établissements ; par exemple le Bronx. Au fil des années, la rue de l'Uruguay a connu un taux de rotation relativement important. Au moment de la recension au printemps 2015, la partie gérée par Venture comprend 13 établissements et représente la moitié de la rue. Parmi ces enseignes, seules trois sont restées les mêmes[366] ; les autres ont été remplacées, et de nouveaux entrepreneurs se sont installés.

Tous ces établissements sont soumis à une règlementation similaire formulée par la société Venture, en adéquation avec celle de Solidere. Elle concerne les horaires de fermeture, le niveau sonore, le respect de la propreté de la rue piétonne (il est interdit de sortir les sacs d'ordures : des employés chargés du nettoyage des rues de Solidere viennent les chercher). Les terrasses sont de tailles similaires et communicantes, ce qui donne à la rue un aspect très uniforme. L'ensemble des choix vise à attirer une clientèle spécifique (aisée mais jeune et « branchée »). L'orientation de l'offre – mise en place de tarifs spéciaux « afterwork » – s'accompagne d'autres interdictions comme celle du narguilé, en inadéquation avec les concepts « à l'européenne et à l'américaine »[367] des établissements. Le choix de la clientèle est ainsi clairement exprimé par le manager du Bronx en 2013 :

« *Here, it's different kind of people. It's not like Hamra. Hamra is more 'come as you are'. Here, they are special people, they have an ethic… They get full dressed, they are rich, VIP* » (Entretien 1, 19/02/2013).

Si l'interprétation du terme « ethic » est incertaine, elle fait probablement référence aux comportements moins contrôlés des noctambules dans d'autres quartiers où l'alcool est vendu moins cher. Pour compléter l'offre destinée à une clientèle plus âgée et plus solvable, les responsables du *cluster* organisent des évènements qui impliquent tous les établissements. En dehors des vendredi « Unight » exposés précedemment, il peut s'agir de concerts ou de festivals, au cours desquels l'accès à la rue est payant et où le comité organisateur propose des « packages » permettant aux noctambules d'aller dans tous les pubs, qui ont le temps d'une soirée une musique commune.

En dehors des évènements qui impliquent un changement de l'organisation spatiale, l'aspect standardisé de la production nocturne rue de l'Uruguay est visible le soir, lorsque tous les établissements sont ouverts. La photographie prise devant le Gatsby (Figure 32) met en évidence le début de la rue. D'abord, les bâtiments rénovés présentent un aspect très régulier et soigné, et donnent à la rue bien pavée des allures de décor de cinéma – ce qui est d'autant plus vrai lorsque l'on sait que les étages ne sont pas habités. À l'exception du premier lampadaire, l'éclairage est assuré de manière homogène, ce qui différencie encore la zone de Solidere des

[365] Au moment de l'ouverture, les établissements sont Tinto, Zucca, Patrick's, Julep's, Bronx, Cassis, Uruguay Cocktail Bar, Colin's, Cali, et Bronx. Il faut ajouter à cette liste la franchise de l'enseigne Classic Burger Joint.
[366] Le Bronx, le Julep's et l'Uruguay Cocktail Bar.
[367] *Le Commerce du Levant,* novembre 2011.

autres espaces urbains. Les terrasses ont la même largeur et leur aménagement est identique : sol en bois, armature en métal, stores transparents qu'il est possible de baisser. Sur chacune d'entre elles sont disposées des tables hautes et des tabourets, des cendriers que les serveurs viennent souvent vider, et des verres dont l'essentiel contient des cocktails, du vin ou des spiritueux. Si l'âge moyen de la clientèle est difficile à déterminer, il se situe au-dessus de la barre des 25 ans : il s'agit de noctambules avec un pouvoir d'achat relativement élevé, venus pour consommer plusieurs verres au cours de la soirée. Seules les tenues vestimentaires des noctambules varient, allant de la petite robe moulante et des hauts talons au jean et ballerines pour les femmes, et de la chemise blanche griffée, ou costume, au t-shirt pour les hommes. Cette variation dépend aussi de l'heure : entre 18 heures et 21 heures, beaucoup de clients viennent directement du travail sans avoir changé de tenue – ce qui permet aussi de s'afficher comme des *working men* ou *women* à l'agenda bien chargé.

Figure 32 : le début de la rue de l'Uruguay
Photographie M. Bonte, mai 2014

Les observations effectuées pendant les séjours de terrains permettent d'identifier certaines régularités concernant l'ambiance générale et la gestion de l'espace[368]. Dans cette portion de la rue, le volume sonore de chaque bar ne change pas des autres quartiers nocturnes. Cependant, les noctambules ne dansent pas : ils sont souvent statiques ou traversent lentement la rue, ce qui donne une impression générale de verticalité. Il est rare de voir des personnes assises à même le sol, où sur le perron des devantures de magasins qui précèdent les premiers bars. Cette posture revient de toute façon à s'exposer aux regards méfiants ou aux commentaires des différents employés de Solidere chargés de la sécurité (Figure 33). Postés à différents endroits, ils surveillent les noctambules et attendent le moindre débordement (ivresse trop manifeste,

[368] Source : carnets de terrain de 2013, 2014 et 2015.

altercations) pour intervenir. Certains soirs, ils peuvent être accompagnés de bergers allemands. Cet encadrement est renforcé par la présence de voituriers, chargés de garer les véhicules des noctambules dans un garage souterrain prévu à cet effet. En attendant les clients, ils stationnent debout, en ligne, à la fin de la rue, achevant de circonscrire cette dernière.

Figure 33 : services de sécurité et de voituriers rue de l'Uruguay
Photographie M. Bonte, juillet 2013

Il s'agit donc d'une zone encadrée à différents niveaux : l'accès à la rue implique de franchir différentes limites, à commencer par celle de Solidere, puis celle de la rue elle-même, et enfin celle du bar. Dit autrement, la présence d'un citadin dans cette partie de la ville semble moins résulter d'un choix plus ou moins planifié que de l'acceptation des personnes qui la contrôlent.

La partie conçue par la société Venture ne s'étend pourtant que sur une moitié de la rue. Après le Bronx, plusieurs établissements sont venus s'implanter, pour profiter eux aussi du succès de cette nouvelle centralité nocturne – ce qui a déplu aux concepteurs du *cluster* :

« *Half of Uruguay Street is under our control now, the other half is mainly individuals operators who grabbed the opportunity, they came and opened. And that's why you see a ... not unified positioning and music, and the portion of chaos that you see in Uruguay street is because we don't have one rule for the same street* » (Entretien 64, 10/04/2015).

La rue de l'Uruguay est donc divisée en deux parties : la première résulte d'une opération d'aménagement et de planification de la vie nocturne, la seconde est davantage liée à un effet d'imitation[369]. Si l'aspect visuel change légèrement – par exemple, les terrasses ne sont pas parfaitement identiques – il s'agit toujours de bars implantés dans la zone gérée par Solidere. Il leur incombe donc de se soumettre eux aussi à toutes sortes de règlementations : interdiction de mettre des chaises dans la rue, par exemple. Mais la transgression de certains établissements a eu des effets d'entraînement. Ainsi, l'un des partenaires du Bodo m'explique que les pubs voisins mettent la musique si fort que ses propres clients n'entendent même plus la leur[370]. Ils

[369] Dans cette seconde partie, certains établissements louent à un propriétaire qui possède des parts sur d'autres établissements. Par exemple, le propriétaire des locaux du Bodo est le partenaire principal du Bronx, et a des parts dans un autre pub, le XiaoCiao.
[370] Entretien Malek, 07/04/2015.

se sont donc vus « contraints » d'augmenter le son à leur tour, donnant lieu à une cacophonie qui explique le terme de « chaos » employé par mon interlocuteur partenaire de la société Venture. Les observations ethnographiques ont ainsi montré que le caractère « rangé » du début de la rue s'effaçait progressivement. L'encadré de terrain raconte la soirée du 31 octobre 2015, et l'observation d'un gradient de sons et de mouvements le long de la rue :

Encadré 7 : Halloween rue de l'Uruguay

Le début de la rue n'est pas très encombré. Les terrasses sont pleines, mais calmes. Seules quelques personnes sont déguisées et partagent des verres. Au début, je suis surprise du côté statique des gens, c'est comme s'ils étaient figés. Il y a peu de sourires, peu d'éclats de rire. À certaines tables, les groupes se photographient. J'avance vers la seconde partie de la rue, qui est bien plus remplie. Les bars, qui y sont plus étroits, débordent largement. Toutes les tables sont occupées, dedans ou dehors, et les personnes, visiblement plus jeunes, vont et viennent, d'une table à l'autre, du bar à la rue, d'un groupe à un autre. La musique qui émane de la cabine du DJ spécialement installée dehors se mêle à celle des bars. La cacophonie est grande, et certaines personnes se sont mises à danser. Pourtant, les limites bougent peu. Voulant rouler sa cigarette, L. pose son verre sur une table proche. Les jeunes femmes assises lui lancent des regards offusqués : cette table est destinée à recevoir les verres ou les objets appartenant aux seules personnes de *leur* groupe de la soirée.

Source : notes de terrain, 31/10/2015

En dépit des nombreux évènements organisés et du succès de la rue pendant les quatre années qui ont suivi son ouverture, la rue de l'Uruguay n'a pas fait l'unanimité auprès des noctambules. Ceux qui ne s'y rendaient pas avançaient soit le caractère préconçu de l'espace, et donc son manque de charme et de spontanéité, soit son implantation au cœur de la zone Solidere. Il s'agit donc d'un quartier de nuit qui n'attire qu'une partie de la clientèle : celle avide de nouveauté, ou celle qui s'est laissée séduire par un ensemble de commodités, allant de la rue piétonne aux différents services proposés.

À quelques dizaines de mètres de la rue de l'Uruguay, quelques établissements nocturnes ont vu le jour dans les Souks de Beyrouth, en lieu et place d'anciens restaurants auparavant gérés par l'entreprise Beirut Hospitality Company, la branche du groupe Solidere spécialisée dans la restauration. Il s'agit notamment du Twenty Seven, devenu The Hub, aux mains de la société Sky Management, de Miss Jones, ouvert par le propriétaire de la boîte de nuit Behind the Green Door, et du Black, dernier né de la société 7 Management[371]. Comme la plupart des bars de la rue de l'Uruguay, ces lieux nocturnes ne représentent pas, pour les propriétaires ou les partenaires, la première ouverture : tous sont déjà installés dans d'autres quartiers de la ville.

[371] Les deux derniers établissements ont ouvert à la fin de l'année 2015 et n'ont pas pu faire l'objet d'observations de terrain.

La rue de l'Uruguay a commencé à présenter des signes de faiblesse en 2015. La première raison du ralentissement de l'activité est une baisse de la fréquentation au bout de quatre années ; un phénomène somme toute classique dans les quartiers de nuit à Beyrouth, qui entraîne rapidement une offre supérieure à la demande dans les quartiers. Une partie des noctambules a par ailleurs été attirée par le nouveau quartier émergent, Badaro. Au cours de l'été 2015, la crise des déchets et la crise politique qui s'en est suivie ont sérieusement impacté l'économie nocturne de la rue de l'Uruguay[372]. En effet, les manifestations, les affrontements et les différentes opérations de dispersion ont entraîné la fermeture des établissements nocturnes de la rue de l'Uruguay pendant plusieurs jours : cela a porté un coup fatal à ceux dont l'activité était déjà fragilisée. En novembre 2015, plusieurs établissements dont le Bodo n'ouvrent qu'à partir du jeudi. Petit à petit, la baisse de la fréquentation a entraîné la baisse du chiffre d'affaires et donc des bénéfices, devenant dérisoires en comparaison du prix du loyer.

Si les partenaires ont depuis mis au point d'autres *clusters* notamment à Dbayé, leur opération d'aménagement d'un espace nocturne différent, mieux contrôlé et plus durable, n'a que partiellement fonctionné. Qu'il s'agisse d'un manque de régulation du reste de la rue entraînant une saturation de l'offre, de la conjoncture économique ou politique, ou des lois géographiques de la mode, « Uruguay Street » est, cinq ans après son lancement, un quartier en déclin dont le label nocturne commence à appartenir au passé. Le caractère inédit de la rue de l'Uruguay, résultant d'une conception en amont du quartier nocturne, n'est cependant pas le seul moyen d'anticiper et de contrôler l'implantation d'établissements et les comportements des noctambules. Ainsi, le quartier de Badaro répond à une autre forme d'organisation, qui repose sur la négociation et le rôle d'un comité de quartier aux pouvoirs étendus.

B) Badaro : l'art de la maîtrise

C'est dans le quartier de Badaro que l'implantation de bars et de pubs est la plus récente. Les ouvertures se sont en effet multipliées entre 2014 et 2016, attirant en soirée des noctambules dont la tranche d'âge est plus large qu'ailleurs : elle comprend des clients d'une vingtaine d'années comme des groupes de quarante à cinquante ans. Le quartier est délimité au nord par le Musée National – qui a été un point de passage sur la ligne de démarcation pendant la guerre civile -, au sud par le rond-point de Tayyouneh, à l'ouest par le Bois des Pins (qui a donné son nom au secteur dans lequel se situe Badaro, Horsh Beyrouth), et à l'est par l'avenue Sami el Solh, qui marque la limite de la municipalité. Il s'agit d'une zone résidentielle chrétienne, jouxtant le quartier chiite de Chiyah, et née dans les années 1960. L'urbanisation de cette partie de Beyrouth résulte en grande partie de l'arrivée de riches familles chrétiennes d'Alep ou de Damas fuyant les nationalisations du régime syrien. Le tracé géométrique des rues de Badaro (ensemble de parallèles et de perpendiculaires à la rue principale) témoigne d'un développement relativement planifié, qui a également impliqué la mise en place de trottoirs larges entre les immeubles et les voies de circulation. Aujourd'hui, la fonction résidentielle est partagée avec une fonction économique : de nombreuses banques, sièges d'entreprises et

[372] Conversations au Checkpoint Charlie, 11 et 12 novembre 2015.

bureaux d'avocats – le Palais de Justice est proche – sont implantés à Badaro. L'activité nocturne s'y est donc ajoutée, sans être totalement nouvelle pour le quartier. En effet, dès le début des années 1970, une poignée de pubs et de restaurants y ont vu le jour. Deux ou trois d'entre eux ont continué de fonctionner pendant la guerre, par intermittences, puis ont peu à peu périclité dans les années 1990. L'essor actuel de la vie nocturne résulte de deux processus. Quelques pionniers ont ouvert les premiers bars en 2013, tandis que le Comité des Commerçants de Badaro a œuvré pour une meilleure attractivité du quartier. Ainsi, chaque partie s'attribue les mérites du succès de cette centralité nocturne où se mêlent initiatives individuelles et volonté de maîtrise du développement des activités.

Si l'on considère les premières ouvertures de bars dans le quartier, Badaro ne déroge pas à la règle explicitée dans ce chapitre : le succès des premiers établissements a entraîné une vague d'ouvertures qui a transformé l'aspect visuel et la fréquentation du quartier. L'émergence d'une activité nocturne est cependant indissociable d'une offre de jour. Le premier lieu qui a ouvert sur la rue Badaro est le Kudeta café, qui ouvre à huit heures du matin et ferme aux alentours de minuit. Disposant d'une terrasse, le Kudeta propose des boissons alcoolisées ou non, des plats et des pâtisseries. Son usage s'apparente aux cafés-trottoirs qui ont foisonné à Hamra dans les années 1960. Le café organise également des soirées dansantes (de tango) et des karaokés destinés à un public plus âgé que celui des bars. Dans la mesure où la majorité des bars ouvrent dans la matinée (voir Carte 14), ils ont en journée un usage similaire aux cafés. C'est le cas du Roy's et du Kissproof, reconnus comme étant les bars pionniers du quartier. Roy's est le premier à avoir ouvert ses portes, mais l'un des deux partenaires reconnaît avoir lancé le chantier après le Kissproof. Quoi qu'il en soit, les acteurs à l'origine de ces ouvertures sont loin d'être novices. Comme l'a montré la Figure 25 (p. 300), les partenaires du Roy's ont travaillé à Gemmayzé, au Torino ou au Demo ; l'un d'entre eux est également partenaire du Yukunkun, boîte de nuit du même quartier. De son côté, le propriétaire du Kissproof est un partenaire du groupe Wisors Hospitality, à l'origine d'autres ouvertures à Mar Mikhaïl (le Vyvyan's et le Happy Prince) et à Hamra (le Oscar Wilde).

Le choix de Badaro résulte en premier lieu de la recherche de prix abordables, à une époque où les loyers de Mar Mikhaïl ont connu une ascension vertigineuse. Si le quartier présente divers avantages comme la proximité de plusieurs universités (l'Université Saint-Joseph, l'Université des Beaux-Arts), sa réputation a longtemps été mauvaise, comme l'explique l'un des partenaires du Roy's :

« *On avait commencé à chercher à Mar Mikhaïl (…) et Roy m'a appelé, il m'a dit, je suis à Badaro, est-ce que tu veux venir voir un endroit? Il m'a emmené ici, il n'y avait rien. Imagine, Badaro, sans rien. Je 'ai regardé, je lui ai dit "Badaro, tu es sérieux?" Moi j'allais à Badaro quand j'avais quinze ans, il y avait un club de jazz un peu louche... Avec des gens qui prenaient des substances un peu étranges. Moi ça m'excitait mais je disais, on doit oublier le soutien bancaire (…). Aujourd'hui les mecs s'en mordent les doigts* » (Entretien 63, 09/04/2015).

En dépit d'une popularité très limitée, le processus d'ouverture a commencé : après quelques travaux, le bar a ouvert à la place d'un ancien four. Si les premiers mois ont été relativement calmes (en dehors de la soirée d'ouverture où chaque membre de l'équipe invite ses amis et ses contacts) les emprunts ont été remboursés en une année. Le rythme de croissance est donc

comparable aux autres établissements à Beyrouth. L'établissement ouvre en journée, il propose des formules petit-déjeuner, puis des plats préparés sur place à des tarifs volontairement raisonnables : l'idée est de maintenir une clientèle stable, dont une partie habite le quartier[373]. L'année 2014, de nouvelles ouvertures ont suivi, comme le Pub 27, au milieu de la rue principale, une enseigne du Bodo, ou encore le Dany's et le Wall Street, une autre franchise du même groupe, toujours sur le mode de l'imitation :

« *We heard talking about Badaro, it was booming, so we began to think about investing, we came* » (Entretien 51, 24/03/2015).

Aujourd'hui, les pubs côtoient des restaurants, des épiceries qui profitent à leur tour de la fréquentation tardive, et d'autres commerces (boutiques de prêt-à-porter, par exemple). Il s'agirait donc moins d'une spécialisation – comme celle qui a été observée dans la rue de l'Uruguay – que d'un nouveau dynamisme pour le quartier, considéré par le président du Comité des Commerçants de Badaro comme le résultat de sa propre démarche.

Le Comité des Commerçants existe depuis 1993, mais semble avoir connu un nouveau souffle à partir de 2010, lorsque G. B a été élu à sa tête. À cette époque, le quartier ne souffre pas uniquement d'une réputation douteuse, mais est aussi en mauvais état général : trottoirs fissurés, lampadaires cassés, système d'évacuation des eaux défaillant. Dans son témoignage, G. B. ajoute également la problématique de l'insécurité, attribuée à la présence d'*Amusement Center*, alors nombreux à Badaro. Il s'agit de salles de jeux (flipper, machine à sous, poker) considérées comme « mal famées » par beaucoup de mes interlocuteurs qui travaillent ou fréquentent le quartier :

« *Après la guerre, une fois que Beyrouth s'est calmée, Badaro est allé de plus en plus mal. En 2010 il n'y avait plus aucune vie. (…) le soir c'était obscur, il n'y avait rien, et la vie nocturne, nulle. Ce qui a encouragé l'implantation de centres de jeux, de poker. On avait en 2010 17 salles de jeux, de machines. Alors les gens venaient des quartiers où leur religion interdit ce genre de salles*[374]*, ce qu'il fait qu'ils venaient pour jouer, (…). Leur budget était de 100, 200 dollars, après deux heures de jeux ils perdaient tout, ils sortaient, leur seul moyen de trouver de l'argent, pour revenir, c'était voler, casser une vitrine, voler le sac d'une femme dans la rue. Ça nous a posé pas mal de problèmes de sécurité* » (Entretien 73, 23/11/2015).

Selon G. B., l'état du quartier vient aussi du manque d'attention de la part de la Municipalité de Beyrouth :

« *Badaro était très ignoré. Il y a une raison politique, les habitants de Badaro, une grande majorité, environ 70 % ne sont pas électeurs de Badaro, ce sont des gens de l'extérieur, qui votent chacun dans leur patelin* [375]*(…). Ce qui fait que les hommes politiques qui représentent Badaro n'ont pas trouvé d'intérêt à s'occuper du quartier (…). Badaro était dans l'oubli, pour*

[373] Entretien 63, 09/04/2015.

[374] Dans la tradition musulmane, les jeux d'argent sont proscrits.

[375] Au Liban, les électeurs votent en fonction de leur lieu d'origine, plus précisément, le lieu de naissance de leur ascendant paternel, qui est souvent situé hors de Beyrouth. La possibilité de changer de lieu de résidence est peu utilisée.

des raisons politiques, confessionnelles, comme partout au Liban. Les autorités responsables de Beyrouth ne sont pas chrétiennes, c'est la mentalité » (Entretien 73, 23/11/2015).

L'attribution du manque d'attention à une logique de préférence confessionnelle illustre une tendance récurrente, celle de faire du prisme communautaire l'unique variable explicative des dysfonctionnements des services publics, lesquels résultent d'une combinaison de facteurs parmi lesquels le clientélisme constitue une pratique bien partagée, y compris par le président du Comité.

L'amélioration progressive de la situation résulte de l'application de ce que G. B. nomme un « plan de redressement » élaboré par le Comité, qui comporte plusieurs étapes. La première a consisté à rénover le mobilier urbain et lancer divers petits travaux d'aménagement : réfection du trottoir, révision de l'éclairage, sécurisation du réseau électrique, etc. Ces opérations auraient été financées directement par l'État et non par la Municipalité, avec laquelle il était impossible de mettre en place des relations clientélistes. Pour contourner l'autorité municipale, G. B., les membres du Comité et d'autres habitants influents du quartier (banquiers, avocats) ont dû mobiliser toutes leurs sources d'influences et toutes leurs relations, « en commençant par le Président de la République, en allant jusqu'en bas ». La capacité d'action du Comité – plus exactement, sa *wasta* – est donc liée aux relations individuelles qu'entretiennent ses membres avec les représentants de l'autorité étatique. Elle a permis la mise en œuvre de la deuxième étape du redressement de Badaro, à savoir la question de la sécurité. Selon G. B., sa résolution devait passer par un processus d'éviction de certains visiteurs jugés indésirables :

« *En 2013 on a commencé à s'occuper de la sécurité, c'est-à-dire faire en sorte que Badaro soit nettoyé de ces petits délinquants, de bandits, donc le passage obligatoire, c'était de fermer les salles de poker, on en a fermé 13 sur 17* » (Entretien 73, 23/11/2015).

Ces opérations de fermetures ont été rendues possibles par l'intervention des Forces de Sécurité Intérieures[376], là encore via la mobilisation de différents réseaux de connaissance ou d'influence : une demande de fermeture « classique » n'aurait pas fonctionné, d'après les dires du président du Comité. Il n'a cependant pas été possible de savoir pourquoi tous les *Amusement Center* n'ont pas été fermés, mais il est probable que le faible nombre restant soit le résultat d'une négociation d'ordre politique (en fonction de l'influence des propriétaires de ce genre d'établissements) ou économique (en fonction des revenus de l'établissement, et donc de la capacité des propriétaires à corrompre les autres pouvoirs locaux). Aujourd'hui, ces quelques centres de jeux côtoient les pubs et les cafés, comme le montre la photographie (Figure 34). Au premier plan, on remarque les néons de l'*Amusement Center* qui se situe en sous-sol d'un immeuble, directement voisin du Kissproof. La photographie permet également de se figurer les différents « avantages », en termes d'aménagements, du quartier, notamment les larges trottoirs réguliers ou les lampadaires en bon état de marche.

[376] Les Forces de Sécurité Intérieures (FSI) sont un corps de la police libanaise, principalement chargés du maintien de l'ordre.

Figure 34 : l'entrée d'un *Amusement Center* dans la rue principale de Badaro
Photographie M. Bonte, octobre 2015

Une fois le processus d'éviction – qui passe par la fermeture des lieux de loisirs populaires – achevé, le comité a mis en place une campagne de promotion de Badaro, via une occupation de la scène médiatique (télévision, journaux). Cette campagne a permis de mettre en avant le caractère en apparence innovant des actions du comité, qui pourtant n'auraient pas été possibles sans le soutien de différentes institutions ou personnalités politiques. L'enjeu a aussi été d'attirer les investissements qui ont justement commencé à se multiplier, ce qui explique les nuances apportées par les acteurs de la vie nocturne :

« *Le président du Comité de quartier, il a senti le truc, il a été au bon endroit au bon moment on va dire, il affirme que c'est lui qui a permis à Badaro de devenir ce que c'est aujourd'hui, parce qu'il y a sept ans, il a rétabli l'électricité, l'eau, il a rénové plein de trucs, et ce serait grâce à ça... Nous on a pris l'endroit il y a deux ans, on a tout fait nous-mêmes, on a eu aucun contact avec le mec, il est jamais venu nous voir, (...). Puis il est venu un an après quand les deux bars étaient bien implantés, pour nous demander de participer à hauteur de 150 dollars par an au Comité...* » (Entretien 63, 09/04/201).

En dehors du désaccord sur l'attribution de la responsabilité du succès du quartier, l'expansion de la vie nocturne s'est effectuée de manière globalement maîtrisée. En effet, ni les propriétaires déjà installés, ni le Comité n'ont intérêt à ce que les établissements se multiplient, ou que les conflits avec le voisinage se développent. Cette maîtrise passe par le choix indirect de la clientèle : comme pour la rue de l'Uruguay, aucun établissement ne propose de narguilé. Par ailleurs, le président du Comité affirme avoir travaillé pour que Badaro reçoive « une certaine tranche d'âge » aux comportements plus disciplinés et avec un meilleur pouvoir d'achat. Les tarifs sont donc légèrement plus élevés qu'ailleurs, même s'ils varient encore d'un bar à l'autre.

La plupart des établissements proposent une carte de nourriture variée, avec une véritable cuisine, et des cocktails très élaborés, comme à la Villa Badaro qui a ouvert ses portes en novembre 2015. En jouant sur l'hybridité des lieux et l'ouverture diurne (dans l'après-midi pour certains), les pubs soignent leurs relations avec le Comité.

L'encadrement de la vie nocturne repose aussi sur l'application de différentes mesures visant à éviter de reproduire les défauts des autres quartiers nocturnes. Il s'agit tout d'abord des horaires de fermetures (entre une heure et deux heures du matin) et du bruit : le niveau sonore ne doit pas être élevé. D'ailleurs, G. B. affirme ne pas faire usage de son pouvoir de médiation et d'influence en cas de plainte pour bruit après une heure du matin. Il s'agit également de contrôler les pratiques :

« *On a coordonné avec les responsables des forces de sécurité pour réprimer tous les rassemblements de jeunes sur les trottoirs avec des verres d'alcool* » (Entretien 73, 23/11/2015).

Dans les faits, cela n'empêche pas de groupes de buveurs d'être debout et de consommer dans la rue, mais les débordements sont extrêmement rares. Enfin, la dernière mesure a consisté en la création d'une société de voituriers uniquement pour le quartier, qui opère en soirée, afin d'éviter tout conflit entre les sociétés concurrentes[377].

Bien que l'adhésion des établissements au Comité ne soit pas obligatoire, le respect de ces différentes mesures donne lieu à un espace de divertissements nocturnes assez tranquille. Les noctambules apprécient le nombre de terrasses extérieures, rendu possible par la largeur des trottoirs, l'absence d'embouteillages et les diverses solutions de stationnement, pourtant payantes. Le volume sonore raisonnable la plupart du temps est propice aux discussions et aux rencontres, dans un espace où l'interconnaissance est forte. Le quartier est plus fréquenté par ses habitants qu'ailleurs : il s'agit d'une tranche d'âge qui se reconnaît mieux dans l'offre de loisirs. Les personnes extérieures à Badaro s'y rendent presque quotidiennement pour y travailler, soit parce que leurs bureaux y sont installés, soit parce qu'elles ont élu domicile dans un ou plusieurs établissements qui proposent une connexion Wi-Fi. Le quartier étant somme toute réduit, les « habitués » s'y croisent régulièrement. Ils appartiennent pour l'essentiel à des classes socio-économiques élevées : journalistes, architectes, artistes, cadres, auxquels il faut ajouter une population étudiante, ainsi qu'une part non négligeable d'étrangers. Si la configuration du quartier est différente, ses usages évoquent à plusieurs égards ceux de Hamra avant la guerre, même si la pratique du café (dont la fonction se mélange de plus en plus avec celle du pub) ne se limite pas à Badaro.

En raison de la fréquentation diurne des établissements – à la fois restaurants, cafés et pubs – le phénomène d'étirement de la période de transition entre le jour et la nuit est extrêmement visible. L'arrivée des voituriers, aux alentours de vingt heures, représente un seuil qui se matérialise dans l'espace. En soirée, la clientèle se répartit dans les pubs répartis sur la rue principale et dans les rues perpendiculaires, de manière relativement régulière et espacés les uns des autres. La dispersion se fait en fonction des préférences, au gré des envies ou parce que

[377] Voir Chapitre 6.

tel établissement est susceptible d'accueillir des noctambules de sa connaissance. Qu'il s'agisse du décor, de l'offre de nourriture ou d'alcool, ou encore de la politique des prix, chaque lieu semble vouloir affirmer son caractère unique. Ainsi, le Kissproof propose un large choix de bières importées. Le Pub 27 joue sur la vente de bières pression, en adéquation avec la devanture et les éléments de décoration évoquant moins le pub de Londres que la ville elle-même : plan du métro, publicités anciennes, portraits de célébrités britanniques. Avec son mobilier dépareillé, le Roy's est ostensiblement « cool » et constitue l'un des endroits les plus fréquentés, partageant avec le récent Troïka le rôle du « lieu alternatif » dans le quartier. À partir du jeudi et jusqu'à la fin de la semaine, les terrasses sont bondées : les noctambules débordent quelque peu sur le trottoir voire dans la rue. La Figure 35 montre ainsi quelques clients de l'Orient Express (dont la partie extérieure est restreinte) investir le trottoir jusqu'aux voitures stationnées, dans une atmosphère qui semble plutôt calme : pas d'embouteillage, les boutiques voisines sont fermées, et la distance avec le second pub de la rue – d'où la photographie est prise – est raisonnable.

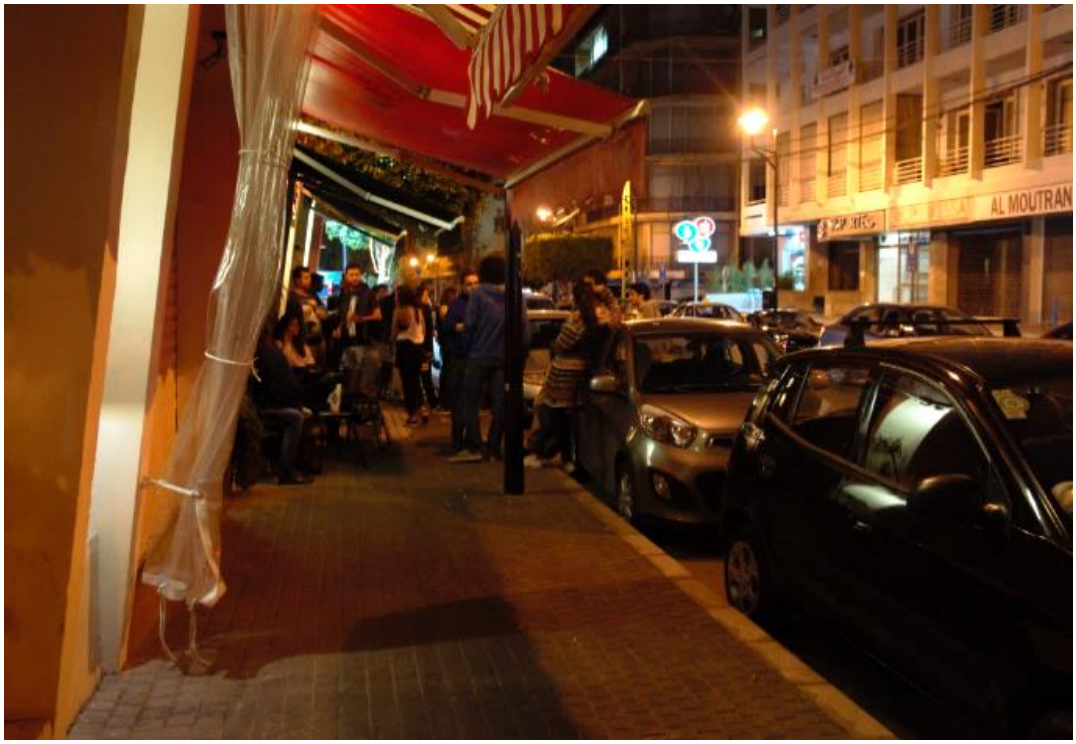


Figure 35 : l'investissement limité du trottoir par les noctambules de Badaro
Photographie M. Bonte, avril 2015

L'atmosphère générale du quartier et plus particulièrement le niveau sonore de la plupart des établissements incite à des comportements contrôlés. Le comité de quartier, via son président et les résidents du quartier qui ont de leur côté « le pouvoir et l'argent »[378] a visé à un maintien

[378] Entretien Sg.S., barman à Badaro, 19/03/2015.

de l'ordre globalement réussi : Badaro est une centralité nocturne qui se couche tôt et se lève tôt.

C) Hamra, un quartier composite

1) Les différents usages du quartier

C'est dans les années 2000 que la vie nocturne a progressivement repris ses droits sur le quartier de Hamra, via l'ouverture de quelques établissements venus côtoyer les reliques d'avant la guerre, bars ou stéréos donc beaucoup n'ont maintenu leur activité que par la prostitution (Boudisseau 2001). Les activités nocturnes y connaissent depuis une relative stabilité, liée à la diversité fonctionnelle qui assure au quartier une fréquentation abondante, visible entre autres par les embouteillages incessants sur la rue principale. Comme au moment de son essor dans les années 1960, le quartier doit son dynamisme d'après la guerre à la renaissance de ses activités économiques et commerciales : banques, boutiques de prêt-à-porter indépendantes ou franchisées, bijouteries, librairies se sont multipliées à la fin de la décennie 1990 (Boudisseau 2011). Les rues du quartier sont également parsemées de cafés et de restaurants, qui se divisent entre enseignes indépendantes (le café et restaurant Ta Marbouta, par exemple), franchises libanaises (Café Younes) ou internationales (Starbucks Café, Costa Café). Ces nouvelles installations ont progressivement remplacé les derniers café-trottoirs de la rue. Les fermetures du Modca, du Horseshoe et du Wimpy au début des années 2000 ont soulevé une vague de contestations dénonçant l'éviction d'une pratique urbaine ancienne dont la disparition risquait d'entraîner avec elle l'héritage intellectuel, politique et historique du quartier. Ce dernier demeure, mais s'exerce sous d'autres formes, et en concurrence avec d'autres usages du quartier, conférant à Hamra un caractère composite qui devient plus évident la nuit.

En dehors de l'implantation des lieux de consommation franchisés, Hamra continue de posséder son propre capital culturel et intellectuel (Dot-Pouillard 2013). La proximité de pôles universitaires (l'Université Américaine, la Lebanese American University, l'Université Haigazian par exemple) se mêle à l'implantation de maisons d'édition et de quotidiens[379], de théâtres et de cinémas, et de salles de concert qui depuis quelques années accueillent de nombreux artistes et musiciens syriens.

Si Hamra n'a jamais totalement cessé d'être une centralité de nuit, l'activité nocturne du quartier telle qu'elle se présente actuellement est le résultat d'une évolution discontinue et plus lente que pour les autres quartiers. Pour commencer, l'utilisation du terme de pionnier pour Hamra est plus incertaine qu'ailleurs, dans la mesure où certains établissements n'ont jamais cessé d'exister, à l'instar du Captain's Cabin. Il apparaît cependant qu'à la fin des années 1990, au moment de l'essor de Monnot, les activités nocturnes revêtent un aspect très résiduel.

[379] Dont le quotidien As-Safir, qui a publié son dernier exemplaire à la fin de l'année 2016.

2) Le nouvel essor de la vie nocturne

Les mutations de la vie nocturne de Hamra s'observent au travers de trois tendances qui apparaissent successivement : la réactivation de la tradition politique du quartier, le développement d'établissements hybrides dans leur forme et dans leurs usages, et le retour à une forme de pub plus classique à la fin des années 2000.

La réactivation de la tradition politique est le fait de quelques établissements qui s'implantent dans le quartier dans les années 1990 comme le Baromètre, qui a ouvert ses portes en 1998. Si des évènements festifs avaient déjà lieu à Zico House, le Baromètre, situé rue Makhoul, propose dès son ouverture un espace de divertissement ostensiblement favorable à la cause palestinienne. Le lieu, à la fois bar, restaurant et espace dansant en fin de semaine – et dont la programmation musicale est exclusivement arabe – est ainsi décoré de portraits de nationalistes palestiniens. Accueillant un public d'activistes de toutes sortes – employés d'ONG locales ou internationales, enseignants, journalistes, étudiants engagés – le Baromètre partage avec d'autres, notamment le Abou Elie né pendant la guerre, la volonté de perpétrer la tradition militante et politiquement ancrée à gauche du quartier, en y produisant des espaces qui « permettent aux jeunes générations ayant échappé au conflit militaire de croiser parfois celles formées dans le terreau tiers-mondiste et gauchisant d'autrefois » (Dot-Pouillard 2013 : 127).

Les établissements nés dans les années 2000 se positionnent sur un créneau plus large que l'offre de divertissements affranchis des logiques de séparation confessionnelle – comme ce fut le cas du B018. Ouvert en 2007 par un musicien et essayiste, le Dynamo témoigne de l'hybridité inhérente à de nombreux établissements du quartier, entre divertissements ordinaires et activité culturelle ou politique. À ses débuts, le Dynamo a fait office selon son propriétaire de « pub culturel »[380], formule qu'il explique par la programmation de l'établissement. Le mercredi est le jour de lecture de poèmes en public, le vendredi et samedi, le pub accueille des concerts. Le dimanche, le lieu est mis à la disposition d'ONG et le lundi, le propriétaire diffuse des films suivis d'un temps d'échange et de discussion. Le succès du lieu s'est traduit par son occupation de plus en plus tardive et de plus en plus centrée sur les échanges et la boisson : « day after day it became a pub or a club, people sit until 2, 3, drink or get drunk… »[381]. Au sein du Dynamo s'est donc opérée une forme de normalisation de la vie nocturne, reposant de moins en moins sur une programmation ou un évènement et davantage sur la régularité, l'échange, l'alcool et la coprésence. Outre la transformation des pratiques et des fonctions du pub, le cas du Dynamo permet d'illustrer le nouvel essor de la vie nocturne dans le quartier, qui s'est traduit par une augmentation du prix des loyers :

« *I used to rent the place so cheap. It was in Estral building. When I took the place, there was nothing in the building, everything was closed and it was dark. (…). So I took it so cheap. For*

[380] Entretien 49, 20/03/2015.
[381] *Ibid.*

10 000 dollars for one year. So after, when I wanted to renew the contract, they asked for 60 000 dollars. Because the place started to work » (Entretien 49, 20/03/2015).

Le caractère hybride attribué au Dynamo est aujourd'hui partagé par d'autres établissements, qu'ils soient plus récents (comme le Mezyan, ouvert en 2011) ou qu'ils l'aient précédé, comme le café et bar De Prague rue Makdessi, qui depuis son ouverture en 2006 organise vernissages, concerts ou ateliers de réflexion. Si le Dynamo a fermé ses portes trois ans après la date de son lancement, le De Prague continue d'incarner une génération de bars et de pubs qui ont contribué à la diversification de l'offre nocturne et de la fréquentation du quartier.

L'année 2008 marque dans cette dynamique une nouvelle étape : celle de l'implantation de pubs plus « classiques », c'est-à-dire centrés sur la boisson. Cette troisième phase possède une traduction spatiale, à savoir l'investissement des ruelles adjacentes à la rue principale. Le pionnier de cette tendance est le Dany's, inauguré en août 2008 par Dany Khoury, dans la minuscule « rue 78 » ou Alleway Street, qui fait la jonction entre les deux parallèles, la rue Hamra et la rue Makdessi. Rapidement, le Dany's devient un endroit à la mode, prisé par les étudiants, les employés du quartier et les noctambules résidant à l'est de la ville. En dehors de quelques concerts, le Dany's n'a pas, dans ses premières années, de soirées spéciales qui rythmeraient son agenda hebdomadaire. Il n'est pas pensé sur une thématique spécifique, ni ne se distingue par un produit phare : tout se passe comme si l'intérêt pour le Dany's résidait dans le lieu lui-même et dans les sociabilités nocturnes qui s'y exercent, autour de l'alcool et des conversations au comptoir avec les barmen ou sur la terrasse en bois. La généralisation de ces pratiques nocturnes ordinaires, parce qu'elles consistent à « sortir boire des verres », passe par l'ouverture deux ans plus tard, dans la même ruelle, du Oscar Wilde. Depuis, les bars et les pubs se sont multipliés, sur Alleway Street ou dans les autres rues du quartier qui compte en mai 2015 une cinquantaine d'établissements. Sur la Figure 36, le cliché montre l'enchaînement des bars de part et d'autre de la ruelle piétonne. Contrairement à la rue de l'Uruguay, le paysage nocturne ici semble relever de l'assemblage de différentes sources lumineuses, matières (stores en tissus ou bâches en plastiques) et couleurs. Qu'il s'agisse des personnes au premier plan ou des clients sur les terrasses, les tenues vestimentaires sont plus décontractées, associant souvent un jean et un t-shirt. Le serveur du Dany's, de dos, passerait d'ailleurs inaperçu s'il n'avait pas de tablier.

Figure 36 : les établissements de Alleway Street à Hamra
Photographie M. Bonte, juillet 2013

Au centre de la photographie, deux enfants traversent la rue et s'adressent aux clients assis. Le plus grand d'entre eux tient des fleurs que sa jeune compagne tente de vendre. À mesure que le conflit syrien s'est intensifié, les activités de mendicité sont devenues plus nombreuses à Beyrouth. À Hamra comme dans les autres quartiers, elles côtoient les activités de nuit lorsque ces dernières donnent sur la rue. Elles concernent la plupart du temps des mineurs syriens mais aussi palestiniens et kurdes, acteurs souvent « hors-champ » quoique bien présents dans l'espace, et dont le traitement varie énormément d'un établissement à l'autre.

3) Les modalités d'implantation des établissements à Hamra

Si les établissements du quartier refusent un alignement strict et une répartition homogène, ils répondent également à des formes spatiales différenciées. La première modalité d'implantation concerne l'investissement de quelques galeries marchandes qui donnent sur la rue principale. Ces galeries sont couvertes, de taille modeste, et ne permettent pas le passage d'une rue à une autre. Construites dans les années 1960 ou 1970, elles répondaient alors à de nouvelles formes d'activités commerciales et ludiques, et comprenaient des boutiques de vêtements ou de chaussures, ou des cinémas (Boudisseau 2001). La première de la rue est la galerie Estral, au fond de laquelle différents établissements se sont succédé : le Dynamo, puis le Mezyan (dans sa première version), le Marc's Place – le nom fait référence à Karl Marx – et le Madame Oum aujourd'hui fermés, puis le Bobo et le Zonga. Dans cette allée peu visible depuis l'extérieur, la

clientèle se différencie de celle de Alleway Street, soit parce qu'elle est en apparence plus politisée, soit parce qu'elle recherche des possibilités de rencontre encore difficilement acceptées à Beyrouth. Ainsi, Madame Oum, dont la redondance féminine du nom est évocatrice, a été identifié comme un lieu de sociabilités lesbiennes[382]. La seconde galerie est très étroite et n'abrite que le Mezyan (dans sa seconde et actuelle version), qui partage avec les autres établissements le statut de « lieu alternatif ». Enfin, la troisième galerie abrite, en plus de cafés et de restaurants comme le T-Marbouta, le pub Regusto. Ces quelques établissements nocturnes sont à l'abri du regard des passants ordinaires et attirent une clientèle avertie qui, sans nécessairement faire partie des « habitués », doit être en mesure de s'y rendre.

La seconde forme spatiale est plus classique : elle consiste en l'accumulation, sur une portion restreinte de la rue, de plusieurs établissements. Ainsi, le bout de la rue Makdessi correspond à un alignement de neuf pubs de taille restreinte allant du Calibri au Citizen Smith, en passant par le Rabbit Hole, le London Bar, le Moscow Mule ou le Booze Bar. Les deux derniers noms renseignent sur la fonction majeure de ces établissements : fournir des consommations à tarifs abordables à leur clientèle, dont la moyenne d'âge est basse voire inférieure à 18 ans, âge légal pour consommer au Liban. Lors d'un entretien, J., habituée des lieux et élève en terminale, m'explique qu'elle fréquente ces établissements – et plus particulièrement le Citizen – depuis environ un an et demi, soit avant ses 16 ans. Elle y retrouve régulièrement ses camarades de classe, qui profitent eux aussi de la flexibilité des barmen et des managers, lesquels semblent s'être spécialisés dans un créneau « jeunes noctambules ». En général, ces clients habitent le quartier et fréquentent les lycées des environs – comme le prestigieux et coûteux International College rue Bliss – il s'agit donc d'une population désireuse de sortir en transgressant les règles de la limite d'âge tout en ayant la possibilité financière de le faire.

Visuellement, l'effet de grappe est similaire dans Alleway Street (sauf en ce qui concerne la limite d'âge). Pourtant, une partie seulement de cette portion de Hamra résulte d'un phénomène classique d'accumulation d'ouvertures après celle du Dany's : Oscar Wilde, February 30 notamment. Le reste de la ruelle, et plus précisément l'emplacement situé à l'angle formé avec la rue Makdessi, a été l'objet d'une nouvelle opération de planification de la vie nocturne en 2013. Ce *cluster*, nommé The Courtyard, est un complexe qui abrite différents pubs qui se différencient par leur orientation thématique : le BistroBar propose des cocktails très élaborés et une cuisine soignée, le Walkman est « années 80 », La Palma plutôt « latino ». Le Main Street, autre établissement lancé par Dany Khoury a déménagé de quelques mètres pour l'occasion. Au-dessus de ces pubs sont implantés des restaurants : au total, le complexe possède deux étages, pour une surface totale de 1 300 mètres carrés.

Ces différentes modalités d'implantation de la vie nocturne, auxquelles s'ajoutent quelques établissements plus isolés parce qu'ils n'ont pas de bars directement voisins, donnent à voir, la nuit, un paysage nocturne très disparate, qui comprend ses « vides », ses zones d'ombres peu fréquentées, et ses « pleins », habillés de sons et de lumières, parcourus et pratiqués par les noctambules. La succession de ces « pleins » et de ces « vides » est décrite au travers d'un

[382] Madame Oum a depuis déménagé à Gemmayzé.

parcours « type » qui synthétise différentes soirées d'observations effectuées en 2014 et en 2015, en deuxième partie de semaine (du mercredi au samedi).

- Le parcours commence à l'entrée du quartier de Hamra, sur la rue principale, au niveau de l'Université Haigazian. Dans la rue du Mexique, perpendiculaire, se trouve le Bardo, l'un des rares établissements déclarés ouvertement « gay friendly » à la tombée du jour. Ouvert depuis 2006, le Bardo conserve une clientèle d'habitués et de touristes adeptes de ces espaces de sociabilités ou des soirées à thèmes organisées régulièrement (thème « Dalida », par exemple). En y entrant, je croiserais probablement plusieurs militants de l'association Helem, installée dans les locaux de Zico House.
- En continuant mon chemin, je passe devant le Palais Aresco, ancien théâtre récemment rénové qui accueille ponctuellement des évènements festifs, souvent organisés par des collectifs comme Decks On The Beach ou Überhaus. Après avoir longé la Banque du Liban, qui fait face aux ministères du Tourisme et de l'Intérieur, j'arrive au début de la rue Hamra. Au fond de la galerie Estral, les tables sont encore peu remplies. Au Bobo, des jeunes hommes accoudés au comptoir descendent quelques bières et pianotent sur leur téléphone portable.
- Une trentaine de mètres plus bas, le théâtre al-Madina en est encore à sa représentation. Plus tard, vers une heure du matin, des dizaines de noctambules se retrouveront dans son bar souterrain et danseront sur des musiques arabes, jusqu'à l'aube.
- Au fond de la seconde galerie, le Mezyan est rempli sans être bondé. Les clients dînent, partagent quelques verres : l'arak y est plus consommé qu'ailleurs. Mes chances de croiser un journaliste ou un chercheur rencontré plus tôt dans un séminaire ou au cours d'une conférence sont assez bonnes – ces habitués, eux, passeront leur soirée à saluer des connaissances plus ou moins proches. Qu'il y ait un concert ou non, la véritable soirée ne commencera qu'après minuit, lorsque tout le monde dansera et qu'il faudra s'armer de patience pour atteindre le bar, les toilettes ou la petite terrasse – si les propriétaires ne choisissent pas de tolérer la cigarette à l'intérieur pour le reste de la nuit.
- En arrivant à l'entrée de Alleway Street, il me faut tourner à gauche et descendre cette ruelle, légèrement assourdie par les différentes musiques qui émanent des bars. Au Dany's, les conversations sont plus intenses qu'ailleurs, peut-être parce que l'on arrive encore à s'entendre. Derrière le comptoir, les barmen saluent « leurs » habitués au fur et à mesure de la soirée : hommes et femmes seuls entre deux rendez-vous, groupes d'amis, couples, on y croise de tout, et surtout du jean-basket. L'ambiance est volontairement décontractée, et les « vrais » ont signé depuis longtemps l'un des murs du pub, désormais recouvert de dates, de prénoms, de proverbes et de déclarations d'amour. À côté, au February 30, les grandes vitres ouvertes me permettent de bien profiter du spectacle : les jeunes filles ont pris de la hauteur sur les tabourets, il y en a deux sur le bar, entraînées par la musique « pop » internationale
- Plus bas, au BistroBar, le « staff » en chemises blanches et bretelles s'affaire : les cocktails sont soigneusement préparés et exigent du temps et de la concentration. Sur le vaste comptoir, les bocaux alignés contiennent toutes sortes d'ingrédients : fruits frais, herbes, épices. Les serveurs courent entre les tables et la cuisine, au sous-sol. Au milieu du décor industrielle, la clientèle, âgée de 25 à 40 ans environ – tenues soignées, cheveux coiffés, barbes entretenues – reprend en chœur les refrains connus du guitariste, qui se produit dans d'autres bars le reste de la semaine. Au comptoir, les téléphones sont sortis, ils s'allument, ils vibrent : on presse les amis qui se font attendre, ou on se renseigne sur l'ambiance d'autres lieux, et surtout, on montre qu'on est occupé. Comme le bar-restaurant fait l'angle de la rue, et qu'il est ouvert, on peut voir et être vu, d'ailleurs beaucoup semblent être venus pour ça. On pourrait même penser que c'est la

meilleure chose à faire : la musique est si forte que toute conversation poussée semble impossible. Alors, autant se lever pour se trémousser tout doucement – on est seulement en *pre-party* – puis se prendre en photo. Je salue le propriétaire, W., qui semble avoir définitivement laissé tomber son premier bar, situé au début du quartier. Après le Bistro Bar, la Palma, même combat avec plus de Tequila, je choisis la gauche.

- La descente de la rue Makdessi est plus calme : le Cru est un bar à vin qui attire une clientèle plus âgée, mais qui aime la diversité du quartier. Commence alors une petite traversée du désert : sur environ 250 mètres, les devantures des magasins sont fermées. Il est possible de briser la monotonie en passant par le Bedivere, rue Jeanne d'Arc.
- Quand je dépasse le Calibri et le London Pub, la fête s'offre bien mieux au regard de tous. Les gens sont sortis pour fumer, restent debout ou s'assoient sur la marche du trottoir. Deux amis dansent dehors, au son d'une musique qui émane du bar. On pourrait presque se croire à Mar Mikhail, mais il n'y a pas assez de circulation, et les buveurs sont jeunes. Ici se dessine un petit terrain de nomadisme nocturne, d'abord d'un bar à l'autre, puis d'un bar à un autre point : je repère en effet un groupe de lycéens assis sur un muret, sur le trottoir d'en face. Certains ont leurs gobelets, leurs bouteilles, d'autres ont un cocktail à la main, ils se sont échappés du bar, pour saluer, discuter, draguer.
- Après un autre petit « vide », le Captain's Cabin, dont il faut franchir la porte en bois pour y jeter un coup d'œil. Dans ce décor immuable et enfumé, surtout des hommes, au comptoir ou autour d'un billard. Dans un coin, un jeune couple semble avoir besoin d'un peu de tranquillité et de discrétion.
- En repartant par les rues Sidani puis Makhoul, je tombe sur le Chords et ses concerts de 'Oud le samedi, puis sur le Baromètre – l'American Dream ouvre désormais selon le bon vouloir de son vieux propriétaire. Je peux aussi refaire le chemin en sens inverse : au fur et à mesure que la soirée se poursuit, le niveau sonore des conversations, des rires, des cris et des musiques va augmenter. Puis les noctambules vont peu à peu quitter les lieux, se replier à l'intérieur des bars, qui fermeront les uns après les autres à l'exception du Bodo, qui ne baisse pas les rideaux avant six heures. Pour danser après trois heures, il faudra tenter sa chance au Mezyan – sauf s'ils sont déjà tous au Metro al-Madina – ou retourner à la galerie Estral, mais depuis qu'Überhaus a déménagé, il n'y a plus de boîte de nuit à proprement parler dans le quartier.

Le paysage nocturne de Hamra agrège des noctambules très différents, qu'il s'agisse de l'âge, du niveau de revenu, de la tenue vestimentaire, des pratiques et des postures. Dans ce quartier composite, l'espace nocturne est le produit d'une histoire et d'une géographie complexes. Les différentes périodes de la vie du quartier y sont représentées au travers des établissements nés entre les années 1960 et le début des années 2010. Si le caractère cosmopolite de Hamra n'est plus une condition qui lui est propre, ses bars et ses pubs y accueillent plus de Syriens qu'ailleurs dans la ville. Par ailleurs, la mixité confessionnelle y est plus importante[383] et plus visible, et concerne tous les acteurs de la vie nocturne, de la clientèle aux propriétaires, en passant par les barmen et les serveurs. Elle fait l'objet d'une revendication récurrente par les noctambules qui fréquentent Hamra et pour qui le choix du quartier signifie le choix de la diversité.

[383] Entretien 69., 03/11/2015.

D) De Gemmayzé à Mar Mikhaïl : l'étalement de la vie nocturne dans un quartier en gentrification

Mar Mikhaïl constitue un cas d'école pour observer le nomadisme nocturne à l'échelle de Beyrouth, et ses interactions avec le processus de gentrification à l'œuvre dans la capitale libanaise. Ce nomadisme prend la forme d'un glissement depuis le quartier de Gemmayzé ; ses prémices avaient été observées au cours des premières enquêtes de terrain en 2011. Au printemps de cette année-là, neuf établissements nocturnes avaient été recensés. Gemmayzé, alors à son apogée, faisait office de centralité nocturne institutionnalisée, après avoir été la marge créatrice de Monnot. La place de Mar Mikhaïl comme « quartier branché » à venir était questionnée. En 2015, plus de cinquante établissements sont implantés autour de la rue d'Arménie : son statut n'est plus discutable, mais nécessite d'interroger l'impact de ces mutations sur Gemmayzé, tout en faisant état des liens entre la gentrification de Mar Mikhaïl et le développement de sa vie nocturne.

Pour la plupart des habitants de Beyrouth, le bâtiment de l'Électricité du Liban constitue le point de repère qui marque le début de Mar Mikhaïl, là où la rue Gouraud, appelée rue Gemmayzé, devient la rue d'Arménie. Mar Mikhaïl est encadré au nord par le port de Beyrouth, au sud par le quartier de Geitawi, et à l'est, de l'autre côté du Nahr Beyrouth, par celui de Borj Hammoud. Au XIX^{e} siècle, le quartier a vu se multiplier les résidences destinées à la bourgeoisie voulant s'installer hors des remparts de la ville. Les premières maisons traditionnelles cohabitent ensuite avec des demeures plus grandes, au style dit « néo-traditionnel » construites dans les années 1920 et 1930, reflétant l'accession récente de certaines familles à une richesse désireuse d'être visible, via par exemple l'utilisation de matériaux précieux, les larges fenêtres et les balcons, ou l'ornementation des façades (Fournier, Liatard et Zouain 2011). Le développement de Mar Mikhaïl est également lié à l'ouverture de la ligne ferroviaire Beyrouth-Damas en 1895, et à l'implantation de la gare dans le quartier. L'habitat ouvrier, principalement des employés des chemins de fer, de la Brasserie du Levant inaugurée en 1930 ou des divers ateliers de mécanique, côtoie les familles bourgeoises et, à partir de 1915, une partie de la population arménienne réfugiée. Cette mixité s'est maintenue à travers les décennies et a largement contribué à attirer les différents pionniers, gentrifieurs ou entrepreneurs de la nuit : elle est aujourd'hui sérieusement menacée (Krijnen & De Beukelaer 2015, Gerbal et al. 2016).

L'essor nocturne de Mar Mikhaïl comporte différentes étapes et facteurs explicatifs, qui s'insèrent dans un processus plus large de gentrification à l'œuvre dans la capitale libanaise depuis la fin des années 1990. La première étape de cette gentrification consiste en l'installation de « pionniers » qui justifient leur choix par le cachet architectural du quartier, la proximité de Gemmayzé et les faibles prix des loyers. Une enquête effectuée en 2011 au sein de la société d'ingénierie culturelle GAIA Heritage distingue deux vagues d'arrivée de ces « créatifs » à Mar Mikhaïl, l'une en 2008 à la suite de l'ouverture du magasin de design Liwan en 2006, puis de la librairie Paper Cut, et l'autre en 2010-2011. Cette année-là, l'enquête en dénombre une trentaine : créateurs de modes, architectes, photographes, agences de publicité et librairies installés dans le quartier soit directement sur la rue d'Arménie, soit dans les ruelles adjacentes.

Ces deux vagues successives d'implantation ont conduit à une transformation ponctuelle de l'environnement bâti par la réhabilitation de logements ou de rez-de-chaussée d'anciens immeubles. Cette première phase correspond au début d'une cohabitation entre les nouveaux arrivants, des « créatifs » qui sont en majorité des locataires, et les anciens habitants, propriétaires ou locataires. Les nouveaux arrivants sont installés sous le régime dit des nouveaux contrats, lesquels peuvent durer entre trois et six ans à l'issue desquels les loyers sont renégociés à la hausse (Fournier, Liatard et Zouain 2011). À l'inverse, les anciens habitants bénéficient généralement de la loi dite des « anciens loyers » qui joue un rôle ambigu dans le processus de gentrification. Cette loi permet de geler les contrats de location signés avant 1992, date de sa promulgation. Elle permet donc à de nombreux ménages de bénéficier de loyers dont le prix est largement inférieur au marché immobilier (Marot 2015). Ces mêmes ménages ont la possibilité de transmettre ce droit d'occupation à d'autres membres de la famille, ce qui explique la persistance de loyers très faibles dans le quartier de Mar Mikhaïl, et surtout une importante différence de prix entre les anciens et les nouveaux contrats, ceux signés après 1992, qui ont la possibilité d'être révisés régulièrement.

Dès lors, la loi de 1992 pourrait être considérée comme un frein efficace aux évictions qui accompagnent le processus de gentrification. Les locataires disposent en effet de diverses ressources (judiciaires ou réseaux de contacts politiques) pour retarder leur expulsion :

> « Ce dispositif maintiendrait donc une forme complexe de régulation sociale et territoriale en garantissant à un nombre substantiel de ménages (pauvres comme riches) de payer des loyers modestes dans des zones centrales » (Marot 2015).

Cependant et face au manque à gagner dans un quartier de plus en plus attractif, les propriétaires ont tout intérêt à sortir de cet ancien régime. Or, la rupture des contrats ne peut se faire que par destruction du bâtiment ou par l'utilisation du bien par le propriétaire : ce dernier est alors tenté de vendre son bien à un promoteur, ou de développer son propre projet, surtout dans des secteurs où la pression foncière s'accroît.

L'augmentation des prix du foncier marque l'entrée dans la seconde phase de gentrification (Gerbal et al. 2016). Elle passe également par une transformation de l'environnement bâti via un double processus de destruction et reconstruction : de nouveaux immeubles voient le jour et côtoient d'anciennes bâtisses délaissées par les propriétaires. C'est à ce moment-là que l'investissement du quartier par les entrepreneurs de la nuit devient effectif. À quelques exceptions près, les entrepreneurs de la nuit semblent avoir opéré en léger décalage par rapport aux créatifs : ils s'insèrent dans un processus de gentrification déjà enclenché. Ils donnent cependant l'impression d'avoir été à l'origine d'un nouveau mouvement dans un quartier globalement méconnu. Le propriétaire de l'Entourage, ouvert en 2010, m'explique :

« *We had a vision. At the beginning we just opened during the week-end because people were not used to come here. Now we have regular customers. They like being in the middle of nowhere* » (Entretien Entourage, 18/03/2011).

Si la plupart des entrepreneurs de la nuit considèrent que leur activité a contribué à redonner vie au quartier, le rôle de la vie nocturne dans le processus de gentrification est à double tranchant :

« *Les bars ont permis la préservation pendant quatre ou cinq ans du tissu urbain. (…) Parce que s'il y a un bar au rez-de-chaussée, tu sais que l'immeuble est plus ou moins préservé. Dans des endroits fragiles comme Gemmayzé ou Mar Mikhaïl, c'est important d'avoir ces points d'ancrage. Mais après malheureusement ça donne l'inverse, quand les autres bars se mettent à ouvrir* » (Entretien 63, 09/04/2015).

Ainsi, les pionniers de la vie nocturne ne se considèrent pas nécessairement comme acteurs de la gentrification du quartier. Cet extrait d'entretien témoigne des liens ambigus entre les deux processus, mais surtout de l'effet d'accélérateur qu'exercent les loisirs de nuit lorsque ces derniers atteignent la phase d'expansion. À Mar Mikhaïl, la fréquentation nocturne reste raisonnable entre 2011 et 2012 puis explose en 2013. L'installation de restaurants, cafés, bars et boîtes de nuits accentue la transformation de la morphologie du quartier ainsi que la pression foncière, et modifie ses usages, entraînant des rapports conflictuels entre les résidents et les patrons et les clients de la nuit. Ces conflits, comparables à ceux rencontrés à Monnot puis à Gemmayzé concernent les nuisances sonores, l'appropriation de l'espace par les noctambules et par les sociétés de voituriers, et les divers désagréments que peut causer la présence de personnes ivres tous les soirs sous ses fenêtres. Ainsi, le sentiment de dépossession ressenti par les habitants va au-delà de la question du départ forcé et des arrivées multiples : il concerne les usages, de jour ou de nuit, du quartier. Si le cas de Mar Mikhaïl permet de montrer que le développement de la vie nocturne accompagne d'autres évolutions urbaines, il permet à l'inverse de montrer que la gentrification ne se limite pas uniquement au changement du profil résidentiel d'un quartier : elle concerne les différentes appropriations temporelles, matérielles et symboliques de l'espace (Oloukoï 2015).

Déjà en 2011, les auteurs de l'étude sur les industries créatives à Mar Mikhaïl avaient observé une « double vie sociale » dans le quartier, avec d'un côté les « créatifs », jeunes, diplômés, avec un niveau de vie plutôt élevé et à la recherche d'activités « branchées » et de l'autre, les propriétaires ou anciens locataires de classe moyenne ou inférieure. L'explosion de la vie nocturne n'a fait que renforcer cette dualisation de la vie sociale : les « créatifs » sont pour la plupart des noctambules, même si ces derniers sont numériquement plus importants. Il s'agit de nébuleuses sociales qui partagent de nombreux points communs : niveau socio-économique, pratiques, préférences. Ces similitudes les amènent donc à se croiser, voire à créer des établissements mêlant activités créatives et pratiques nocturnes. Par exemple, l'enseigne Radio Beirut possède une double fonction innovante. Il s'agit d'un café en journée, d'un bar le soir, mais également d'une radio indépendante : les émissions y sont enregistrées et diffusées sur Internet. Dans cet établissement, qui donne sur la rue principale, sont également organisés des concerts, des expositions, des évènements culturels.

Aujourd'hui, le quartier est considéré comme étant au seuil de sa troisième phase (Gerbal et al. 2016), qui correspond à une augmentation trop forte des prix, l'arrivée de populations plus aisées encore, et le déplacement des activités créatives et des lieux nocturnes vers un nouvel espace peu investi. Concernant la vie nocturne, cela se traduit par une stabilisation des ouvertures : au mois de mars 2014, le quartier compte environ 45 établissements nocturnes. Ce chiffre est monté à 51 en mai de la même année, puis s'est stabilisé. Au vu de la constance de

sa fréquentation, il est possible de dire que le quartier a atteint une maturité dont la longévité est difficile à prévoir.

Si l'arrivée de la vie nocturne s'insère dans un processus plus vaste de gentrification, cela ne l'empêche pas d'avoir ses propres pionniers, largement reconnus comme tels dans le monde de la nuit. Ce statut est accordé de manière quasi unanime au propriétaire de l'Internazionale, également propriétaire du Torino :

« Le Torino a fait la rue de Gemmayzé. Et le même proprio a lancé la rue de Mar Mikhaïl. Quand il a ouvert l'Internazionale, il avait loué trois ans avant d'ouvrir. Et quand tout le monde a su qu'il avait loué, ils ont loué autour de lui. C'est ce qui a fait Mar Mikhaïl. Lui, il a loué l'Internazionale parce qu'il avait peur, un saoudien voulait acheter l'immeuble du Torino, donc le Torino était en danger » (Entretien 13, 24/04/2014).

Techniquement, l'Internazionale n'est pas le premier établissement nocturne qui a ouvert à Mar Mikhaïl, ce qui montre aussi que l'attribution du statut de pionnier est avant tout une question de reconnaissance par les noctambules. Dès 2008, l'EM-Chill ouvre ses portes. Contemporain de la première vague d'arrivée des « créatifs », il se présente, à l'instar du Dynamo, comme un « bar culturel ». Les initiales EM, qui signifient Electro-Mécanique, rappellent la vocation passée du quartier – mais aussi la « commodification » de l'héritage ouvrier soulignée par Phil Hubbard (2016). Devenu aujourd'hui The Back Door, l'établissement est doté d'un sous-sol réservé aux concerts, aux expositions ou aux projections de documentaires.

C'est la mainmise du propriétaire de l'Internazionale sur les locaux bien avant son ouverture qui justifie son statut de pionnier. Cette stratégie est en partie due à la transformation du quartier de Gemmayzé. Il a en effet entamé en 2010 la dernière phase de sa gentrification, impliquant une augmentation drastique des prix du foncier, et un phénomène d'éviction des pionniers, y compris ceux de la vie nocturne (Gerbal et al. 2016). Dans ce cas précis, l'immeuble du Torino, qui abrite également le Dragonfly et le Godot, risquait de devenir un *cluster* de restaurants. Plus largement, une partie des propriétaires de Gemmayzé ont été confrontés à une augmentation des prix des loyers après la renégociation des contrats, et ont décidé de réinvestir les bénéfices de leurs premiers établissements à Mar Mikhaïl. C'est par exemple le cas de N., propriétaire du Charlie's à Gemmayzé et interrogé en avril 2011, quelques semaines avant l'ouverture du Secteur 75. Selon lui, Gemmayzé était sur le point de décliner : il fallait donc anticiper une nouvelle tendance.

En définitive, l'essor nocturne de Mar Mikhaïl résulte d'une alchimie complexe entre :

- Le phénomène d'éviction de Gemmayzé en raison de la flambée des loyers ;
- La saturation de son modèle économique nocturne : progressivement, l'offre est devenue supérieure à la fréquentation, qui se répartissait entre Hamra, puis la rue de l'Uruguay, et de plus en plus Mar Mikhaïl ;
- L'attractivité du quartier, liée à l'installation des premiers « créatifs » et ses caractéristiques morphologiques : rues et trottoirs plus larges, mixité sociale et économique, et impression de nouveauté ;

- L'effet d'opportunité pour d'anciens employés de bars ou de boîtes de nuit désireux d'ouvrir leur établissement[384] ;
- L'avantage que représentait Mar Mikhaïl entre 2009 et 2011 sur le plan des loyers
- L'effet d'entraînement qu'a représenté la mainmise du propriétaire sur les locaux de l'Internazionale bien avant son ouverture.

Cet effet d'entraînement s'est caractérisé par une série d'ouvertures en 2012, préparées plusieurs mois en avance. Ayant pignon sur rue, l'Internazionale n'a pas seulement attiré d'autres entrepreneurs : il a aussi donné le ton de nouvelles tendances et pratiques nocturnes. L'établissement est en effet spacieux et ouvert : ses grandes baies vitrées rendent visibles les noctambules installés à l'intérieur. Sur le trottoir, les grandes tables en bois favorisent la sociabilité et le mélange des clients, ainsi que leur interaction avec les passants. À quelques dizaines de mètres, le Radio Beirut a ouvert ses portes en septembre 2012. Il a été suivi de celle du Vyvyan's, en novembre. Ses deux partenaires, qui avaient lancé le Oscar Wilde à Hamra, ont ensuite donné naissance au Happy Prince, dans une rue perpendiculaire à la rue d'Arménie. Puis les nouveaux établissements se sont multipliés : le Crew Bar n'offrant pas vraiment de places assises, le Terminal B, le Locale, une enseigne du Bodo de l'autre côté de la rue, le Chaplin niché à côté du Happy Prince. À l'instar de l'Internazionale ou du Vyvyan's, un certain nombre d'ouvertures s'inscrivent dans la continuité de premières expériences. Ainsi le Lockstock, dont l'investissement plus tardif aurait coûté près de 390 000 dollars[385] – est le fruit d'un partenariat ayant déjà donné naissance au Porto à Gemmayzé, puis à différents établissements de Hamra à la rue de l'Uruguay (la Palma, la Palmilla, le Julep's).

À Mar Mikhaïl, la configuration physique des établissements diffère des autres quartiers, et surtout de Gemmayzé. La plupart d'entre eux sont ouverts sur la rue : entrer dans le bar n'implique donc pas de pousser une porte. Cela s'explique par la fonction première des rez-de-chaussée des immeubles, qui étaient des ateliers ou des garages, donnant sur la rue. Si cette ouverture permet aux clients de pouvoir fumer dans le bar[386] sans enfreindre la loi, elle permet aussi plus d'interaction entre l'intérieur et l'extérieur. D'ailleurs, beaucoup d'établissements offrent la possibilité de commander depuis la rue. Le Socrates (figure 37) est ainsi typique des bars du quartier : l'absence de murs, et même de baies vitrées en fait un établissement ouvert à tous les passants, qui de leur côté peuvent vérifier si des noctambules de leur connaissance s'y trouvent. Les tables et les tabourets empiètent légèrement sur le trottoir, et laissent deviner qu'au moment le plus fort de la soirée, la limite entre le bar et la rue sera difficile à deviner. Sur le côté droit, le comptoir donne directement sur la rue principale. Un tableau vante les prix avantageux des consommations pendant la période des *Happy Hour*, consommations qu'il est donc possible de commander depuis le trottoir.

[384] Ainsi, le propriétaire de l'Entourage était barman au Porto à Gemmayzé.
[385] Information confirmée par différents entrepreneurs de la nuit au cours de conversations informelles.
[386] La loi interdisant la cigarette à l'intérieur des bars et des restaurants est respectée de manière très aléatoire, mais les amendes exigées par la police peuvent être élevées.

Figure 37 : le Socrates, un bar représentatif du quartier de Mar Mikhaïl
Photographie M. Bonte, avril 2015

La photographie, prise en fin de journée, montre aussi la cohabitation de deux usages et deux temporalités du quartier : alors que le bar ouvre (les persiennes ne sont pas totalement relevées), les enseignes voisines (dont la première est un garage) sont baissées. Cette cohabitation s'effectue dans des locaux similaires : des pièces volumineuses, rigoureusement alignées et de la même taille, destinées à l'origine à accueillir les mêmes activités.

À la tombée de la nuit, les portions de rue qui concentrent les établissements nocturnes sont investies par les fêtards, la musique, et l'alcool. La concurrence entre les sociétés de Valet Parking, les embouteillages, le défilé de belles voitures qui se rendent au très chic Central Station – qui détonne avec les pubs environnants – ou au plus lointain Mandaloun, et les coups de klaxon sont devenus l'apanage du quartier, et les signes de son essor. Mar Mikhaïl n'est donc plus la « tête de pont » de Gemmayzé, territoire festif institutionnalisé : il est à son tour institutionnalisé et labellisé comme quartier nocturne.

Les études de terrain effectuées en 2011 ont soulevé une autre question à laquelle il est possible de répondre. Il s'agissait de savoir si les premiers signes d'un « déversement » de Gemmayzé sur le quartier voisin traduisaient une prolongation du territoire nocturne, ou un phénomène de substitution. En mai 2015, 42 établissements nocturnes ont été recensés à Gemmayzé. Si ce chiffre témoigne d'une réduction importante (plus de la moitié) des établissements nocturnes depuis 2011, le résultat demeure proche des cinquante établissements de Mar Mikhaïl. La fonction nocturne du quartier n'a donc pas disparu. Elle s'est cependant diversifiée, accueillant plus de restaurants ouverts en journée qu'en 2011, et s'est concentrée sur un nombre plus

restreint d'établissements qui continuent de fonctionner sur une clientèle d'habitués dont l'assise est vaste et solide. La plupart sont des pionniers de Gemmayzé qui sont devenus « piliers », comme le Torino Express, ouvert en 2004 au début de la rue. Tous les noctambules de plus de trente ans que j'ai pu rencontrer ont assidument fréquenté cet endroit, et la plupart continue de s'y rendre régulièrement. Les discours concordent :

« *Le Torino, c'est un truc un peu légendaire, un peu culte, et c'est là-bas que tout le monde a fait ses premiers faits d'armes (…). Il a ouvert presque trois ans avant tout le monde* » (Entretien 63, 09/04/2015).

« *Torino fait partie des piliers* » (Entretien 43, 28/05/2014).

« *Torino, c'est un automatisme* » (Entretien 13, 24/04/2014).

« *C'était un petit bar, on se côtoyait presque tous les soirs, on a appris à se connaître, il y a une certaine ambiance de … d'amitié qui se tisse, entre bartender et clients, les familiers du bar* » (Entretien 23, 30/04/2014).

Les différents extraits d'entretien mettent en avant le rôle clé du propriétaire dans l'évolution du paysage nocturne : si le Torino a été un pilier, il a aussi été le lieu de formation de nombreux barmen qui ont ensuite ouvert leur propre établissement, à Mar Mikhaïl ou à Badaro (voir Figure 25 p. 300). Il incarne par ailleurs une forme de stabilité, qui contraste avec le nomadisme des territorialités nocturnes à Beyrouth. Sa fonction sociale est d'ailleurs régulièrement mise en avant : il s'agirait d'un lieu où il est facile de rencontrer des gens (bien que la plupart des clients déclarent être des « habitués », un statut valorisé) et de nouer des liens qui dépassent la superficialité des échanges nocturnes usuels.

Donnant sur la rue principale, le Torino est entouré du Godot et du Dragonfly ouvert par les propriétaires du Havana. Cette petite concentration constitue un premier repère dans le quartier. Le second îlot est situé dans la rue du Liban, où se côtoient le Demo, ouvert à l'été 2010, le Kayan, ouvert en 2006, le Café Vert, plus récent, ainsi que le Life bar et la boîte de nuit Yukunkun. En contrebas de la rue Gouraud, le café Em Nazih et le Coop d'Etat gardent le cap de jour comme de nuit, surtout en fin de semaine, pour les concerts de musique orientale. Plus à l'est, le Charlie's et la Calle fonctionnent au ralenti. S'il arrive même de voir de nouvelles ouvertures – le 429, en avril 2015 -, il existe entre les différents îlots mentionnés un dernier type d'établissents si peu fréquentés et accueillants que les raisons de leur existence se situent probablement ailleurs : ils signalent que l'économie nocturne demeure un business opaque (Michaud 2012)[387].

Il n'y a donc pas eu de substitution d'un quartier nocturne à l'autre, mais un phénomène de dédoublement : le terrain de jeu des noctambules dans cette partie de la ville s'est agrandi, et

[387] En raison de la prudence ou du silence des enquêtés, la place de l'argent noir dans l'économie de la nuit est difficile à déterminer. À plusieurs reprises, à la fin des entretiens ou lors d'autres passages où les conversations étaient plutôt informelles, mes interlocuteurs ont laissé entendre que les établissements nocturnes pouvaient être des points dans des réseaux d'économie parallèle, le plus souvent de prostitution (les bars faisant office d'écran) ou de trafic de drogues (les établissements servant au blanchiment). Plus généralement, les bars et les boîtes de nuit, qu'ils soient très courus ou plus cachés, sont des lieux de circulation de produits illicites comme la drogue ou l'alcool de contrefaçon.

les circulations d'un quartier à l'autre sont nombreuses, y compris au cours de la même soirée. Mar Mikhaïl et Gemmayzé constituent la dernière composante d'une mosaïque nocturne dans laquelle les quartiers se différencient par les modalités d'émergence de la vie nocturne, et par leur durée de vie : certains sont récents, d'autres déclinent, et d'autres s'inscrivent dans des logiques de durabilité, qu'il s'agisse d'une décennie (Gemmayzé) ou de plusieurs (Hamra). Le cas de Mar Mikhaïl a par ailleurs permis d'observer de plus près les liens entre la vie nocturne et la gentrification : il s'agit de processus qui opèrent en décalage mais qui s'influencent mutuellement. Cette approche par quartier peut enfin être illustrée par l'exemple du Bodo, qui est ou a été implanté dans toutes les centralités nocturnes, à des dates et sur des modèles variables, qui reflètent les formes spatiales et les pratiques dominantes dans chaque quartier.

D) Le Bodo, un établissement multisite

Au moment de la recension des établissements nocturnes en mai 2015, le *nightscape* beyrouthin comptait quatre enseignes différentes du Bodo, implantées dans les quartiers nocturnes identifiés : à Hamra, à Mar Mikhaïl, dans la rue de l'Uruguay, et à Badaro[388]. Il s'agit donc d'un cas d'étude pertinent, qui permet dans un premier temps de saisir les variations d'une centralité à l'autre, en termes d'offre, de configuration et de fréquentation. Cependant, l'évolution observée au cours des enquêtes, à savoir une convergence en termes de prestations et de normes de fonctionnement, met en lumière les limites d'une étude de la vie nocturne par quartier, la distinction s'opérant de plus en plus d'un établissement à l'autre, dans un champ de plus en plus concurrentiel.

Aujourd'hui, les différents Bodo sont regroupés au sein de la société Mindset Concepts[389], dirigée par deux partenaires principaux, et qui agrège d'autres restaurants implantés dans la capitale libanaise. Le Bodo de Hamra est le premier à avoir ouvert ses portes, en août 2011, au moment où le quartier a retrouvé une solide réputation de centralité nocturne. Le choix du nom est significatif : Bodo est une ville de Norvège où le soleil ne se couche pas durant la saison estivale, et ne se lève pas pendant l'hiver. L'indifférenciation entre le jour et la nuit se traduit dans la formule initiale. Le Bodo était en effet ouvert 24 heures sur 24 pendant les premiers mois de son existence :

« *The first Bodo wasn't the same, it was a 24 hour, something like Roy's, always opened, breakfast, American scrambled eggs, pancakes, coffee, chill music. And it didn't work too well, they didn't know how to organize it very well* » (Entretien 48, 19/03/2015).

[388] Une enseigne existait également à Jounieh, et une autre a ouvert à Dbayeh en 2015.

[389] Il s'agit d'une superstructure chargée du regroupement et de l'harmonisation de différents organes qui possèdent une autonomie propre, en termes de gestion du personnel, par exemple. Elle est elle-même le résultat d'une association entre plusieurs partenaires. Il y a toujours deux partenaires principaux, qui peuvent avoir investi dans une autre enseigne de la même compagnie ou non, et des partenaires secondaires qui résident dans l'entourage géographique de l'établissement. Cette formule permet à chaque bar d'avoir un ancrage territorial solide : les « partenaires-voisins » ont une *wasta* suffisante pour servir d'intermédiaire entre l'établissement et les autorités du quartier.

Mon interlocuteur, alors barman au Bodo de Badaro, souligne les difficultés de la première version du Bodo, qu'il attribue au manque d'expérience des deux partenaires et à l'indétermination du statut du Bodo dans une zone où la plupart des bars ouvrent en fin de journée. Pour mettre fin à une formule peu rentable économiquement, et chaotique dans son organisation au quotidien, le Bodo de Hamra est fermé puis rouvert en décembre 2012. Il fonctionne désormais de six heures du soir à six heures du matin, ce qui lui a permis de se forger une place spécifique dans le paysage nocturne du quartier : entre autres choses, le Bodo de Hamra accueille les différents serveurs et barmen des établissements environnants à partir de trois heures du matin.

D'après Malek (patron du Bodo de Hamra au moment de mes enquêtes) le Bodo de Hamra se distingue des autres enseignes en ce qu'il repose sur une clientèle d'habitués, qui habitent ou travaillent dans les environs et « se connaissent tous »[390]. Outre les employés des établissements nocturnes voisins, ces habitués sont en majorité des étudiants âgés de 20 à 25 ans environ. Ce profil dominant s'explique par les tarifs des consommations :

« *We are cheap, actually we are cheaper than the previous venue and cheaper than the other pubs in Hamra. This is due to the clientele: they are students from LAU or AUB, so as students they want to get drunk at cheap prices*! » (Entretien Malek, 07/04/2015).

La politique des prix[391] a suscité le mécontentement de certains voisins – accusant le Bodo de faire de la concurrence déloyale – elle participe également de la réputation du bar : un établissement si peu cher est forcément mal fréquenté. Si les standards de consommation sont plus normés qu'il n'y paraît, le patron de l'établissement insiste sur l'allure « simple » et « sans façons » du bar, qui garantit une sociabilité authentique qui, comme pour le Torino, est fondée sur la fréquentation de lieux communs. Outre les prix très abordables, le Bodo ne propose pas de nourriture et n'a pas de cuisine. La décoration est relativement sommaire, hormis quelques panneaux indiquant les tarifs des consommations. Les barmen portent une chemise noire et les serveurs sont en t-shirt de la même couleur. Dans la salle, des tabourets sont disposés autour de tables hautes : la proximité entre les différents éléments du mobilier incite à l'échange, au moment où le bar est rempli ; il est d'ailleurs difficile de circuler.

L'enseigne de Mar Mikhaïl est la seconde à avoir ouvert ses portes, en août 2013 : le quartier est alors en pleine ascension nocturne. Il s'agit d'un établissement plus vaste que celui de Hamra, qui opère d'ailleurs sur deux étages. Le rez-de-chaussée est ouvert sur la rue : les grands volets qui ferment en journée les trois porches de la façade sont pliés, et les tables et les chaises sont disposées sur le trottoir. Le mobilier est le même dans tous les établissements, mais sa disposition change : ici, il permet de faire plus de lien entre l'intérieur et l'extérieur. Il faut d'ailleurs jouer des coudes pour passer d'un espace à l'autre, et même pour longer le bar : la figure 38 montre que les consommateurs occupent le trottoir jusqu'aux voitures, ce qui témoigne du succès du Bodo comme de Mar Mikhaïl.

[390] Entretien Malek, 07/04/2015. La fréquentation régulière, voire quotidienne de ces habitués a été observée pendant que je travaillais au Bodo.
[391] Le prix d'une bouteille d'Almaza, la bière libanaise la plus souvent demandée, constitue un bon indicateur. Au Bodo de Hamra, il s'élève à 3 500 livres libanaises, soit un peu moins de deux euros en 2015.

Figure 38 : Devant le Bodo de Mar Mikhaïl
Photographie M. Bonte, avril 2014

La devanture du bar se distingue par un store rouge sur lequel figure le logo de l'enseigne. En dessous, de petits ventilateurs sont actionnés les mois de fortes chaleurs. La rangée de spots privatifs – plus efficaces que les quelques lampadaires – permet d'attirer les regards vers les tarifs des consommations, qui sont du même ordre que ceux pratiqués à Hamra. La prestation est pourtant légèrement différente : les clients sont placés aux tables, et les serveurs proposent des cocktails « spéciaux », supposément uniques à l'établissement. Les petites serviettes distribuées indiquent les emplacements des autres Bodo, donnant l'impression d'être au cœur d'une expérience nocturne typiquement beyrouthine, renouvelable à souhait.

À côté du bar, le DJ dispose d'un espace bien défini avec une table de mixage deux fois plus grande qu'à Hamra. Un petit coin cuisine permet de fournir quelques petits snacks, mais pas de plats cuisinés sur place. Globalement, l'installation sonore est plus performante : le Bodo de Mar Mikhaïl est un bar plus dansant dans lequel il est difficile de s'entendre, car la musique est très forte. Les barmen ne sont pourtant pas gênés : les commandes abondent entre 20h30 et 2h30 du matin. Faute de pouvoir discuter avec les personnes accoudées au comptoir, ils trinquent régulièrement en offrant des « shots » : « It's a friendly process. After five shots, people are my friends »[392].

Le Bodo de la rue de l'Uruguay est installé dans des locaux détenus par l'ancien manager du Skybar. Son ouverture date de janvier 2014, et sa durée de vie aura été la plus courte puisqu'il a fermé ses portes deux ans après. Il s'agit du plus étroit de tous, mais qui bénéficie d'une terrasse montée sur bois, couverte les mois d'hiver. Là aussi, une petite cuisine permet de fournir quelques plats. Situé dans la seconde partie de la rue, l'établissement incarne les changements de comportements et le gradient festif observé dans ce quartier. Les comportements y sont en effet plus relâchés. Ils sont décrits dans l'encadré numéro 8.

Le Bodo de l'Uruguay semble s'accorder en partie avec le reste de la rue : c'est un endroit pour boire et faire la fête, et un endroit pour se montrer. Les noctambules y arrivent en groupe, alors qu'à Hamra et à Badaro, les passages en solitaire, pour saluer un barman ou un serveur de sa connaissance, sont plus fréquents. Les pratiques festives y sont cependant plus accessibles qu'ailleurs dans le même quartier, en termes de prix[393].

[392] Conversation avec E., barman, 25/03/2015.
[393] Ainsi, la bouteille d'Almaza coûte 5 000 livres libanaises : plus qu'à Hamra, mais moins que chez les voisins directs.

Encadré 8 : le Bodo, rue de l'Uruguay

On est complètement envahi de l'intérieur par le son très élevé qui émane des différents bars si bien alignés. D'où je suis assise, le Bodo, j'entends trois à quatre musiques différentes. Je me demande comment on peut avoir une véritable conversation. Mais beaucoup de gens autour de moi ne parlent pas. Ils boivent, ils s'embrassent, ils enchaînent les « shots » qui arrivent quand même sur une table : il n'est pas possible de consommer sans avoir une « place » attitrée, comme à Hamra. Certains dansent dans la rue, ils se prennent en photo. L'effet de foule est plus important qu'au début de la rue. Les tables et les tabourets débordent largement sur les pavés, transgressant le règlement strict de la zone. La clientèle semble d'abord assez jeune, et semble excitée de pouvoir passer une soirée dans un environnement plus « clean » qu'ailleurs. Puis un groupe d'hommes vient élever la moyenne d'âges. Ils s'installent près de moi : tous sont en costume ou en chemise. Ils sont au moins une dizaine et prennent beaucoup de place. Avant de commander une première tournée – de whisky et de champagne -, certains sortent les cigares.

Source : notes de terrain, 29 mai 2014

Le Bodo de Badaro est le dernier à avoir vu le jour à Beyrouth, en janvier 2014. Situé sur la rue principale, il se distingue des autres franchises par les standards de service et de consommation. Ouvert toute la journée, le Bodo dispose d'une cuisine et propose des plats pour le petit déjeuner, le déjeuner et le dîner. La carte des cocktails n'est pas affichée, elle est distribuée aux clients, accueillis par des serveurs en chemise blanche qui circulent entre des tables et des chaises plus espacées qu'ailleurs. Le Bodo dispose d'une carte de vins séparés, dont une partie de la sélection est importée d'Italie ou de France et soigneusement stockée dans des caves tempérées. Les consommateurs visés sont supposés avoir un meilleur pouvoir d'achat, et être de meilleurs « connaisseurs », qu'il s'agisse de cocktails, de spiritueux ou de vins.

La Figure 39 montre l'intérieur du Bodo de Badaro. On y retrouve les mêmes éléments de décoration que dans les autres enseignes, mais les postures sont différentes : les clients sont presque tous assis, et le comptoir est plutôt dégagé. Aucune place n'est prévue pour une table de mixage ou un DJ : le niveau sonore doit être raisonnable dans le quartier, et les débordements sont peu tolérés. Le bar profite cependant de la largeur des trottoirs pour y installer quelques tables et quelques tabourets sans atteindre la densité observée à Mar Mikhaïl.

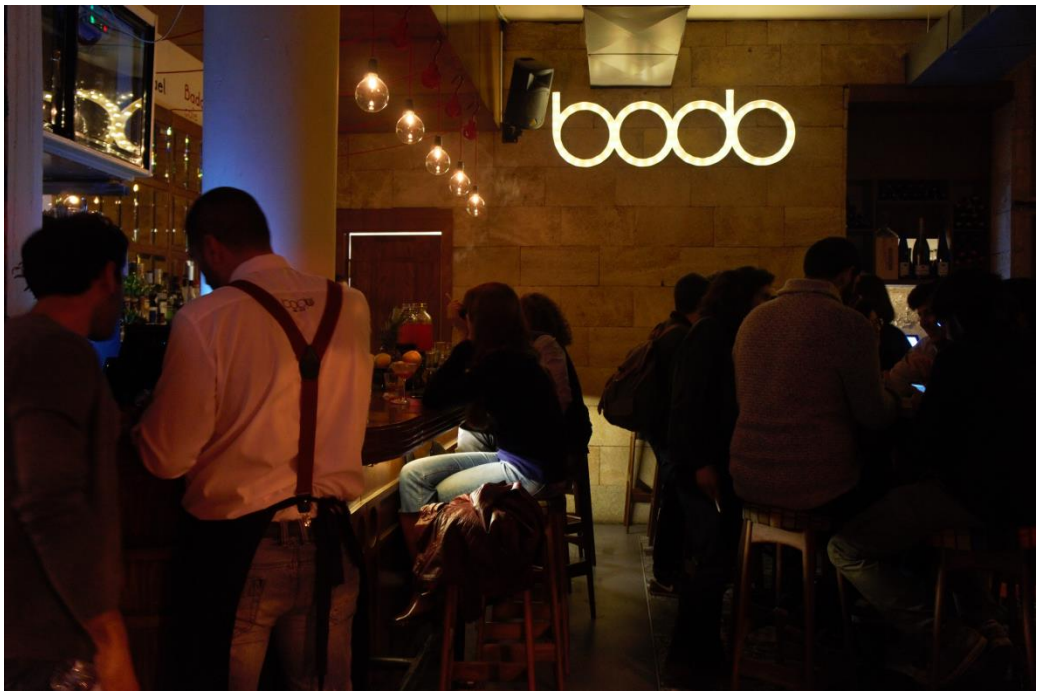


Figure 39 : l'intérieur du Bodo à Badaro
Photographie M. Bonte, Octobre 2015

Au fond du bar, il est possible d'être assis plus confortablement, sur des banquettes. Les barmen portent un gilet rouge – assorti aux bretelles des serveurs – avec l'insigne du Bodo et un nœud papillon. Ils discutent volontiers avec la clientèle, globalement plus âgée, assise autour du bar. L'un d'entre eux, Sg. S., m'explique apprécier ces conditions de travail :

« *It's chill here, it's not like Hamra, not like Mar Mikhaïl, Uruguay, still people can come and I can still talk to them. If the guests at Mar Mikhaïl... I wouldn't have the time to talk to them. So... I wouldn't enjoy my job as much as I do in Badaro, talking, taking my time making a drink* » (Entretien 48, 19/03/2015).

Le soin apporté à la préparation des boissons et à la qualité du service est un élément de distinction majeure du Bodo de Badaro, où se déroulent des soirées conviviales mais tranquilles, comme dans beaucoup d'autres établissements du quartier.

Ainsi, à l'origine, chaque enseigne du Bodo semble être en symbiose avec le quartier dans lequel elle s'implante mais n'est jamais pionnière. Celui de Hamra bénéficie de son statut de « Bodo originel » et donc plus authentique. C'est pourtant le Bodo de Badaro qui fait office de modèle pour une uniformisation des différents établissements. C'est le barman chargé de former le reste du personnel qui témoigne de sa fonction :

« *And everywhere else just copy from there. (...) Others Bodo are known for being cheap, getting drunk, and not so good as services. Not so professional, that's what we are trying to change. They want to keep the prices, but want to elevate the standards and that's what I'm doing actually, so cleaning up a little bit the name (...).Organization, bartender skills, waitering skills, management, hierarchy (...). For example, every bartender from every Bodo should be*

able to replace the others in other branches... And… The way you close the shaker, (…) If all the bartenders in all the Bodo close it the same way, it's beautiful! » (Entretien 48, 19/03/2015).

L'idée générale est donc d'agir sur l'offre en amont, pour modifier les représentations des noctambules et maintenir un bon niveau d'activité. Il s'agit là encore d'une stratégie de *branding*, mais qui cette fois s'applique à un établissement spécifique. Si le *branding* des établissements n'est pas une démarche nouvelle dans l'économie de la vie nocturne (Chatterton & Hollands 2003), il permet de s'assurer une clientèle régulière, ainsi qu'une rationalisation de l'organisation – plus hiérarchique – et de la production (en termes de gestion des stocks d'alcool, par exemple) et donc d'optimisation des profits. D'ailleurs, les changements ont été décidés par les partenaires de la société Mindset Concepts, et viennent donc « d'en haut ».

La méthode du Bodo est exemplaire : il s'agit à l'origine d'un établissement unique et peu cher dont l'image de marque a été modifiée à mesure que les enseignes se sont multipliées. Le nom possède en effet un logo, reproductible à l'infini (sur les devantures des bars, sur les tenues des serveurs, sur les serviettes en papier). D'un établissement à l'autre, le décor, le mobilier, puis les tarifs et les consommations tendent à s'uniformiser. L'objectif est d'associer à la marque Bodo la constance dans la qualité, le tout à des prix raisonnables.

Les différents changements visant à une « professionnalisation » du Bodo ont été observés entre deux séjours de terrain, séparés de cinq mois, au Bodo de Hamra. Le patron ayant revendu ses parts, l'équipe a été renouvelée presque intégralement. Les barmen portent une chemise blanche, des bretelles noires, une cravate rouge. Les tarifs, qui ont légèrement augmenté, ne sont plus affichés au mur, mais sur un menu qui propose différents cocktails élaborés par la marque. Le bar s'est doté d'une véritable cuisine, installée de l'autre côté de la rue. La vieille télévision fixée au mur, qui semblait être en panne pour l'éternité, a été remplacée, tout comme les étagères, plus « design ». Si les standards se sont alignés sur ceux des autres établissements, cette mutation ne fait pas l'unanimité :

« *L'esprit original du lieu s'est un peu perdu en devenant une franchise. Maintenant, c'est presque partout pareil* » (Entretien 63, 09/04/2015).

Approuvées par les uns, déplorées par les autres, les tentatives d'uniformisation « par le haut » témoignent de la concurrence qui réside entre les établissements nocturnes de Beyrouth – et donc à l'intérieur du champ – mais aussi des limites d'une étude géographique du *nightscape* par quartier : les différences se situent parfois plus entre deux catégories d'établissements, qu'entre deux quartiers d'implantation.

Cette deuxième partie de chapitre a mis en évidence les logiques spatiales qui sous-tendent l'émergence de l'activité nocturne à l'échelle des quartiers. Si l'implantation des établissements répond toujours à un phénomène de mode après le succès de quelques pionniers, elle peut être le résultat d'une planification en amont, d'une anticipation de la part des acteurs locaux, ou prendre part à un processus plus large de gentrification. Les différences observées sont moins la conséquence de l'éclatement du paysage nocturne que de la fragmentation de l'espace urbain Beyrouthin qui se répercute sur la géographie des loisirs, laquelle s'insère dans des logiques et

des processus préexistant. Les variations résident aussi dans la fréquentation, les pratiques et les représentations associées à chaque quartier, et qui transparaissent à travers l'étude d'un établissement présent dans chaque centralité. Cependant, la récente tendance à l'uniformisation observée témoigne de la nécessité de « faire la différence » dans un champ de plus en plus concurrentiel. Ainsi, les manières de se démarquer peuvent changer d'échelle et s'effectuer d'un établissement à l'autre, qu'ils soient voisins ou non.

III) Les bars et les boîtes de nuits : classification des espaces

Les variations dans les modalités d'émergence, les pratiques et les représentations entre les quartiers n'empêchent pas ces derniers de présenter une diversité interne dont il s'agit de faire état dans cette dernière partie de chapitre. En effet, avec plus de deux cents établissements, l'offre nocturne vise différents budgets et préférences. Les établissements étudiés ont en commun d'être ouverts en soirée et jusque tard dans la nuit, et de regrouper les pratiques nocturnes que sont la consommation d'alcool, la musique, la danse. Excluant les restaurants, cinémas et théâtres, ils sont désignés dans le langage courant comme étant des bars, des pubs ou des boîtes de nuit. Ils fonctionnent à la fois comme des unités économiques et comme des unités de vie sociale. C'est donc par leur ouverture que les entrepreneurs de la nuit se font une place dans le champ – au sens métaphorique comme au sens spatial – et par l'offre spécifique qu'ils maintiennent leur position. De la même manière, c'est par leur fréquentation que les noctambules prennent place dans et font partie du monde de la nuit. Afin de compléter l'étude des formes spatiales du *nightscape* beyrouthin, il s'agit d'effectuer une typologie des bars et des boîtes de nuit, qui s'accompagne d'une réflexion sur la diversité de l'offre et donc l'éclectisme des établissements nocturnes.

A) La typologie à l'épreuve de l'éclectisme

1) La tendance à l'hybridation

Si la typologie offre la possibilité de prendre en compte tous les établissements et d'observer leur répartition dans l'espace, l'exercice doit s'accompagner de l'énonciation de tendances globales qui transcendent *a priori* toute catégorisation : la tendance à l'hybridation et les stratégies de distinction reposant sur l'exceptionnalité et la singularité.

La plupart des travaux sur la *night-time economy* élabore une distinction entre bar (ou « pub ») et boîte de nuit (ou « club », éventuellement « discothèque ») (Chatterton & Hollands 2003, Fouquet 2011, Michaud 2012). Cette répartition en deux catégories repose sur un certain nombre de critères comme les horaires d'ouverture, la taille, les prix pratiqués, activités et services proposés. Ainsi, le bar serait un débit de boisson d'une superficie modeste, avec un comptoir, des tables et des chaises, souvent ouvert en journée et dans la soirée. La boîte de nuit ouvre uniquement en soirée, et souvent, uniquement le week-end, jusque tard dans la nuit. Son entrée est payante, et soumise à d'autres critères qui relèvent de la politique interne de l'établissement (habillement, allure générale). Le lieu est équipé d'une cabine de sonorisation, emploie un DJ, et les clients y viennent pour boire et danser. Par ailleurs et en dépit des variations propres à chaque pays, les deux types d'espaces sont soumis à des règlementations différentes en fonction des licences accordées. La différenciation entre le bar et la boîte de nuit illustre aussi les parcours nocturnes : le bar est réservé au début de soirée, au *before* ou à la *pre-party*, et le club à la *party* où les éléments de la fête que sont le plaisir, la décision, la liminalité sont plus prégnants et qui ne commence pas avant minuit ou une heure du matin.

Cette distinction est partiellement remise en cause par l'observation d'une tendance récente à l'hybridation dans le *nightscape* beyrouthin. Ce phénomène est une conséquence du ralentissement général de l'activité nocturne, souligné par un grand nombre de mes interlocuteurs[394], qui se lit essentiellement dans les sommes dépensées. Entre l'été 2015 et l'été 2016, les boîtes de nuit auraient connu une baisse de 30 à 40 % de leur chiffre d'affaires. Cet écart est le même pour les bars de moins d'un an[395]. La clientèle semble ainsi s'orienter vers des établissements plus modestes :

« *During the last three years, we can see that big places are suffering. There is a trend of smaller, and medium places, opening earlier* » (Entretien 64, 10/04/2015).

Ce ralentissement se traduit pour tous les établissements par une réduction des profits (car les loyers continuent d'augmenter). Afin de maintenir leur activité, et donc de conserver leur positionnement dans le champ, les acteurs s'orientent de plus en plus vers un modèle pluriel

[394] Ce ralentissement a déjà été évoqué : il est lié à la conjoncture économique libanaise, marquée par une hausse du chômage et une baisse généralisée du pouvoir d'achat. L'extraversion habituelle de la vie nocturne à Beyrouth fait en plus face au déclin de l'activité touristique et à des « effets de saison » moins visibles : les Libanais de l'étranger, notamment ceux résidant dans les pays du Golfe, connaissent eux aussi une baisse de leur pouvoir d'achat, attribuée à la baisse du cours du pétrole.

[395] Haddad C., « Un été en demi-teinte pour les professionnels de la nuit », *L'Orient Le Jour*, 31/08/2016.

susceptible de satisfaire différents états d'esprit : boire un verre, chercher l'ivresse entre amis, danser toute la nuit, savourer un bon repas. Dans la même semaine, unbar peut organiser une « soirée spéciale » avec un DJ – souvent amateur – proposant une playlist thématisée (années 80, par exemple), une soirée *live music* avec un petit groupe, ou des micro-évènements réguliers allant de la « soirée Margherita » aux quiz. Cette diversification interne entraîne une fluidité dans les pratiques et les postures (pouvant évoluer dans un seul endroit au cours de la soirée) et complique la séparation usuelle entre bars et boîtes de nuit. Beaucoup ne sont pas à proprement parler des bars, des restaurants, ou des clubs, mais un peu de chaque (Hadfield 2006).

Ce mélange des genres est recherché et valorisé : beaucoup de lieux se veulent inclassables, parce que mieux qu'un bar, plus sympathiques qu'un restaurant, moins chers et moins normés qu'une boîte de nuit. C'est ainsi que se décrit le Music Hall, situé au centre-ville et qui doit se concevoir – comme tant d'autres – comme une « expérience » dans un espace qui est à la fois une scène de concert et un club. Les soirées du Music Hall alternent en effet des concerts très courts et de genres musicaux variés (rock, musique orientale, flamenco)[396] et des sets de DJ. Les clients, installés autour de tables – obligatoirement réservées – écoutent, commentent puis applaudissent, avant de danser. La structuration de l'espace permet le changement non seulement des pratiques mais aussi de l'orientation des regards. Les tables et les fauteuils sont disposés en pente – le Music Hall est installé dans un ancien théâtre – ce qui permet à chaque personne de voir la scène, et de bien voir les autres danseurs divisés en groupe autour des tables. Le Music Hall se conçoit donc comme un lieu unique : « *not just a theatre and much more than a club* », peut-on lire sur son site Internet.

L'existence et le maintien de sa position dans un champ concurrentiel implique donc ici d'affirmer sa différence (Bourdieu et Wacquant, 1992 : 145). L'enjeu étant d'échapper à toute catégorisation, la tendance à l'hybridation se double de la recherche de l'exceptionnalité.

2) La règle de l'exception

En plus de se revendiquer inclassables, certains établissements nocturnes – toutes tailles confondues – reposent sur des concepts qui rivalisent d'originalité, le but étant d'affirmer sa différence en étant inclus dans le champ, tout en étant incomparable au reste des éléments qui le composent. Pour cela, trois modes majeurs de distinction sont mis en évidence : l'éphémère, le spectaculaire et l'ordinaire.

Le fait de jouer sur l'éphémère va au-delà de l'alternance saisonnière. Afin d'attirer un maximum de clientèle, les établissements concernés choisissent d'avoir une durée de vie limitée, annoncée dès le premier jour de leur ouverture. C'est le cas du Twenty Seven, ouvert de décembre 2014 à mai 2015, soit vingt-sept semaines. Installé dans les locaux d'un ancien restaurant de Beirut Souks – dans la zone de Solidere – le Twenty Seven est le fruit d'une collaboration entre la société Sky Management, le collectif organisateur de soirées Cotton

[396] Entretien 53, 25/03/2015.

Candy, et quelques partenaires individuels. Il s'agit d'un établissement hybride, entre le bar et la boîte de nuit, qui organise des soirées spéciales avec des DJ invités. Les partenaires du Twenty Seven ont choisi de caricaturer le *turn-over* que connaissent les lieux nocturnes à Beyrouth, en programmant à l'avance sa soirée de clôture. Cela permet d'éviter l'essoufflement progressif qui mène à une fermeture. Sur chaque affiche d'évènement, la devise de l'établissement, choisie en conséquence, est inscrite : « Better burn out than fade away ». Cette phrase tirée d'une chanson de Neil Young est également connue pour avoir clôturé la lettre d'adieu de Kurt Cobain avant son suicide en avril 1994. Elle permet de faire le lien entre la courte durée de vie du Twenty Seven et la thématique choisie pour le décor de l'établissement. En effet, le nom fait plus largement référence au « Club des 27 », qui réunit plusieurs icônes de la musique décédées à l'âge de vingt-sept ans[397]. Une partie des éléments décoratifs du lieu est d'ailleurs à leur effigie.À l'instar de ces artistes, il est préférable d'avoir une vie courte, mais remplie et stimulante, qu'une existence tranquille. Cela vaut d'abord pour le bar, dont l'investissement de 150 000 dollars[398] doit être rentabilisé en un temps record, pour la décoration composite et déconstruite, et plus globalement pour les pratiques encouragées dans le lieu, reposant sur une esthétique de l'excès et de la débauche dans laquelle la consommation de drogue est implicite.

Le second mode de distinction identifié puise dans le registre du spectaculaire et de l'imposant. Plusieurs établissements jouent ainsi sur la taille, qu'il s'agisse des dimensions des lieux ou des montants investis. L'exemple de la boîte de nuit O1ne est le plus probant. Ce club, ouvert en centre-ville (sur les remblais) en décembre 2013 est la version hivernale du Skybar. Il appartient donc à la société Sky Management, qui a mis dans l'affaire pas moins de dix millions de dollars[399]. En quelques mois, le bâtiment du O1ne est devenu une icône urbaine. Ce vaste cylindre de béton a été mis à la disposition d'artistes et de graffeurs mondialement connus. Comme le montre la figure 40, les 3000 mètres carrés de surface extérieure sont intégralement peintes et augmentent considérablement la visibilité du bâtiment. La seconde photographie montre que l'intérieur n'est pas en reste. La surface du club, qui ouvre ses portes à 23 heures, est de 1 200 mètres carrés. Les murs blancs de la salle circulaire se transforment en écrans pour des projections en trois dimensions, dont le rythme des mouvements est calé sur celui de la musique : l'expérience est ainsi visuelle – il faut y ajouter les impressionnantes installations lumineuses – et sonore. Si le O1ne se veut à la pointe de la technologie, il est également sur des tarifs et des prestations haut de gamme : environ 160 employés, des barmen au personnel de sécurité, et plusieurs dizaines de voituriers. Comme le montre la seconde illustration, il s'agit bien de « défier l'ordinaire » en visant le meilleur : le plus grand, le plus performant, le plus visible.

[397] Brian Jones, Jimi Hendrix, Janis Joplin, Jim Morrison entre 1969 et 1971, puis Kurt Cobain, et plus récemment, Amy Winehouse.
[398] Raphaël L., « Le Twenty Seven, un bar éphémère », *Le commerce du Levant*, février 2015.
[399] Morkos N., « O1NE Beirut, nouvelle destination nocturne », *Le commerce du Levant »,* février 2014.

Figure 40 : publicités pour la boîte de nuit O1ne
Source : http://www.sky-management.net/

À l'opposé de cette surenchère dans la taille, l'infrastructure, et aussi les dépenses effectuées par les clients, se trouvent les établissements qui jouent ostensiblement sur leur caractère ordinaire, sans prétentions : la décoration et le mobilier ne font pas l'objet d'un effort spécifique. En général, il s'agit d'endroits peu spacieux, qui pratiquent des prix abordables. Le caractère minimaliste de ces établissements est compensé par ce qu'ils offrent : une réelle interaction fondée sur la conversation et l'échange, excluant toute attitude « show off ». Il s'agit donc de se distinguer explicitement des bars et des boîtes de nuits chers, considérés comme surfaits et dans lesquels les gens auraient un comportement théâtral. En réalité, la simplicité revendiquée est souvent imprégnée aussi de logiques de constructions et d'affichage d'un « style », qu'il s'agisse du lieu ou des noctambules. D'ailleurs, les deux se nourrissent : revendiquer que l'on fréquente cet endroit revient à s'attribuer un certain nombre de « valeurs » qui participent de l'ethos nocturne : convivialité, fraternité, franchise.

Ce créneau a été occupé un temps par le Bodo de Hamra. C'est aussi celui du Roy's à Badaro, du Torino à Gemmayzé, ou encore du Rustique à Mar Mikhaïl. Ce bar donne sur la rue principale et se caractérise par ses murs et ses tables en bois évoquant ceux d'un chalet à la montagne. L'endroit est très réduit (trois ou quatre tables maximum) et le comptoir étroit : il est donc difficile d'établir une séparation entre la partie bar et la partie salle d'autant que cette dernière est ouverte sur la rue. L'équilibre entre l'étroitesse favorisant une ambiance intimiste et l'ouverture sur l'extérieur crée une sorte de promiscuité malléable, favorable aux rencontres et aux échanges.

La démarche qui consiste à prendre le contrepied des tendances actuelles en jouant sur l'authenticité des lieux comme des pratiques et des rapports sociaux s'étend également aux établissements qui existent en plusieurs modèles. C'est notamment le cas du Dany's, dont les deux enseignes se caractérisent par leur store rouge sur lequel le nom du bar est inscrit en doré et souligné d'un « Since 2008 ». Cette référence à la date d'ouverture permet d'ajouter de la

valeur à la « marque » Dany's. L'établissement incarne à la fois l'authenticité et la stabilité. Authentique, parce que se rapprochant le plus du pub comme espace de sociabilité entre le travail et l'habitat (Oldenburg 1999), et stable parce que fonctionnant depuis plus de sept ans[400]. Face aux tendances à l'hybridation, à la recherche de l'exceptionnel et à la réduction de la durée de vie des établissements, le Dany's serait ainsi une espèce rare :

« *The concept of true pubs is lost in Lebanon. If you look in other areas, it is the middle way between the pubs and the nightclubs : loud music, people dancing sometimes, show off* » (Entretien 51, 24/03/2015).

Ainsi, l'éventail de concepts sur lequel reposent les établissements nocturnes est si vaste que l'ordinaire et la simplicité deviennent une nouvelle manière de se démarquer, qui se pense en opposition à d'autres stratégies jouant sur le spectaculaire, l'extravagant, ou encore l'éphémère. Les tendances dégagées dans ces paragraphes permettent de souligner l'importante variation qui existe d'un établissement à l'autre, qui illustre d'une part l'expansion du champ nocturne depuis les années 1990 et donc la multiplication de ses options et, d'autre part, son caractère concurrentiel, renforcé par la conjoncture économique et géopolitique. Dans cet éventail de combinaisons, la typologie proposée doit être comprise comme un moyen d'englober l'ensemble des lieux festifs qui entre dans le cadre de l'étude ainsi que leur répartition spatiale.

B) Une proposition de typologie : classification des espaces

1) Les critères retenus

Pour mener à bien la typologie des établissements nocturnes, cinq critères dont quatre essentiels ont été retenus : la taille, le prix, la prestation/le « standing », les pratiques possibles et les horaires d'ouvertures. Pour chaque critère, un certain nombre de seuils permet de définir les contours d'une catégorie (par exemple, le fait de payer l'entrée est déterminant pour le critère « prix »). Le type de licence attribuée n'est pas pris en compte, dans la mesure où une part significative des établissements fonctionne sans autorisation officielle[401].

Le premier critère est celui de la taille et de la structuration de l'établissement : les bars de type 1 sont ceux dont les surfaces sont les plus modestes, et dont l'organisation est la plus sommaire, tandis que les catégories 3 et 4 regrouperont de vastes espaces. Plus précisément, un certain nombre d'éléments ont attiré mon attention lors des observations :

- La capacité d'accueil des établissements, avec l'identification de deux seuils : plus de 60 personnes, et plus de 150 personnes.

[400] Au moment de la recension.
[401] Voir Chapitre 6.

- La taille du comptoir : sans qu'il puisse y avoir prédétermination d'une forme précise, les établissements des catégories 3 et 4 ont de vastes comptoirs qui peuvent aussi se dédoubler, ou être situés au centre de la salle.
- Le nombre d'employés, toutes fonctions confondues (barmen, serveurs, *runners*, personnes chargées du ménage, de la sécurité). Là encore deux seuils ont été identifiés : plus de 10 employés, et plus de 30.
- La structuration de l'espace : l'attention est portée à la présence ou non d'un sas d'entrée, d'un vestiaire, d'une cabine de sonorisation, d'une piste de danse, d'un DJ. L'existence ou non d'une terrasse étant davantage liée au quartier qu'au type d'établissement, il ne s'agit pas d'un élément déterminant.

Le second critère est celui du prix, incluant plus précisément :

- Le tarif des consommations : à ce titre, le prix de la bière la plus commandée représente un bon indicateur, bien que celui-ci varie en fonction des horaires, si le bar propose des *happy hour*. Dans les établissements de type 1, elle coûte moins de 5 000 livres, dans les établissements de type 2, elle en coûte moins de 10 000.
- Le prix des plats cuisinés sur place
- La nécessité ou non de s'acquitter d'un droit d'entrée, en sachant que beaucoup de boîtes de nuit « déplacent » cette obligation à l'addition finale : la réservation d'une table inclut une dépense minimum par personne ou par table (en général, autour de 50 000 livres par client). En dehors des soirées spéciales, les établissements de type 1 et 2 n'imposent pas un paiement minimum fixé à l'avance.

Le troisième critère est en lien avec celui du prix. Il regroupe un ensemble de prestations qui détermine la qualité du service et par là-même le standing de l'établissement, dans une catégorie plus ou moins luxueuse :

- La présence ou non de voituriers directement rattachés à l'établissement est réservée aux catégories 3 et 4, à une ou deux exceptions près.
- Ces seuils sont les mêmes pour l'emploi de personnels chargés de la sécurité ou la présence de videurs, qui octroient le droit d'entrée en fonction d'autres paramètres que les moyens économiques : l'allure générale, l'âge, et bien sur la capacité d'une personne à s'affranchir de ces obligations grâce à son réseau de connaissances et son influence.
- La possibilité de commander une bouteille à sa place : en règle générale, tous les établissements le permettent, mais cette pratique est peu répandue dans les deux premiers cas.
- La nécessité de réserver une table – incluant souvent une dépense minimum par table ou par personne – réservée aux établissements de type 3 et 4.
- Enfin, tout un ensemble d'éléments de décor et d'ambiance (mobilier, peintures, vaisselle) qui renseignent sur le côté luxueux et sophistiqué de l'établissement.

Les activités possibles au sein des établissements permettent également de les différencier ; celles-ci étant conditionnées par un certain nombre de paramètres sensibles et d'éléments matériels. Ici, le critère majeur est la possibilité de danser ou pas, et donc l'organisation de l'espace incitant à cette pratique :

- L’équipement et le volume sonore ;
- La présence d’une piste de danse clairement délimitée ;
- Le type de musique diffusée ;
- Les jeux de lumière.

Enfin, la question des horaires d’ouverture a été prise en compte mais de manière plus secondaire, puisqu’il a été vu que la nuit en tant que temporalité sociale spécifique pouvait s’affranchir des bornes temporelles usuelles. En règle générale, les établissements de type 3 et 4 ouvrent uniquement en soirée et ferment tard dans la nuit, voire tôt le matin, mais les exceptions sont nombreuses, et dépendent d’arrangements individuels avec les autorités locales.

2) Les différents types d’établissements nocturnes

Les critères retenus et explicités fonctionnent comme des gradients sur lesquels se placent les lieux nocturnes, en fonction de leurs caractéristiques propres, et dont les seuils identifiés et représentés permettent de clarifier la typologie. Cette dernière est représentée sur la Figure 41.

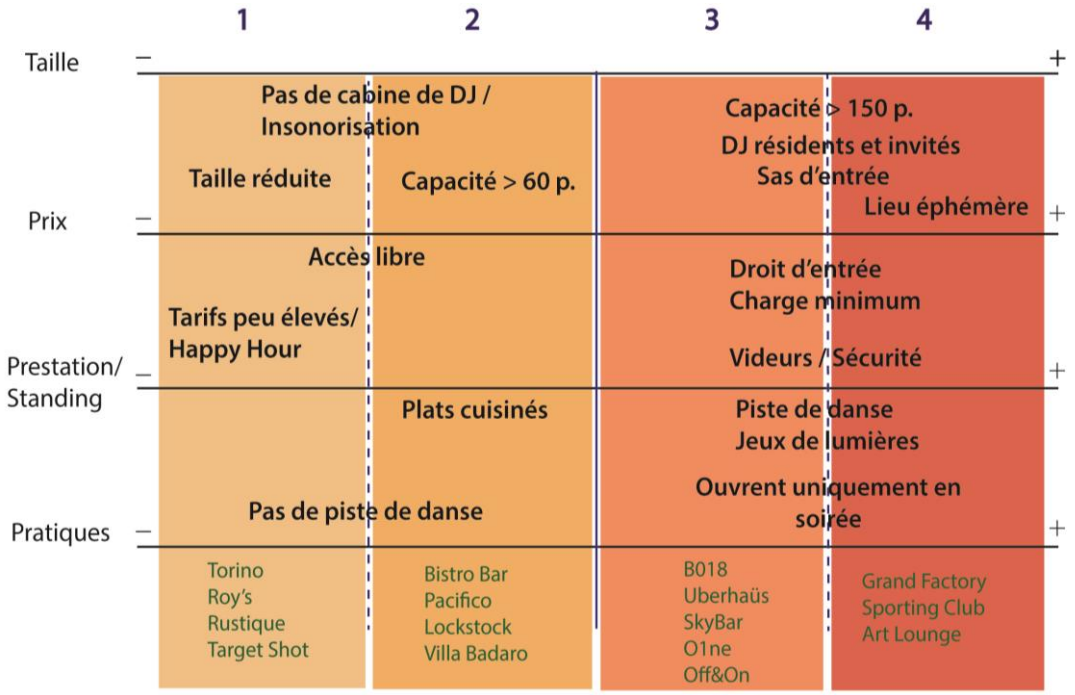


Figure 41 : Typologie des établissements nocturnes à Beyrouth
M. Bonte, 2016

Les établissements de type 1 regroupent les bars qui cherchent à se distinguer par leur aspect ordinaire. Ils sont de taille et de capacité modestes, plutôt accessibles économiquement et symboliquement ; il n’y a pas de sélection à l’entrée. Ils peuvent être ouverts en journée ou disposer d’une terrasse plus ou moins importante, en fonction de leur emplacement. Ils sont

axés sur la boisson, l'échange et les conversations : on y vient pour boire un verre, éventuellement s'enivrer à un tarif raisonnable. L'interaction avec les employés et surtout avec les barmen est un point essentiel dans le fonctionnement du lieu. Ils proposent rarement de la nourriture, et le cas échéant, il s'agit d'une cuisine sommaire, éventuellement commandée à une enseigne voisine préparant des plats ou des snacks. Le Target Shot est un exemple emblématique de ce premier type d'établissement. Ouvert à Mar Mikhaïl en 2015, le Target Shot est un bar relativement exigu : la largeur de la pièce n'excède pas cinq mètres. Derrière le comptoir, les barmen élaborent des cocktails relativement simples et surtout peu chers. Le placement est libre, autour de tables hautes et de tabourets. Dans ce cas, le service s'effectue au bar, mais les noctambules ont également la possibilité de choisir une boisson dans les réfrigérateurs en libre-service et de payer au comptoir. L'Almaza coûte 2 000 livres et les cocktails les plus élaborés (comme la Margherita) s'élèvent à 8 000 livres. Dehors, un panneau indique que les *happy hour* ont lieu toute la soirée. En somme, cet endroit est adapté aux noctambules de passage : il représente une étape peu coûteuse dans l'itinéraire nocturne dont la finalité serait la recherche de l'ivresse. Son ouverture sur l'extérieur, au milieu des autres établissements de la rue d'Arménie, permet aux buveurs qui viennent souvent en petits groupes de se mêler à la foule de plus en plus dense à mesure que la fin de semaine arrive.

Les établissements de type 2 regroupent l'essentiel des lieux hybrides. Les tarifs sont plus élevés, les cocktails – et souvent, la qualité de l'alcool – sont plus élaborés, et une attention particulière est apportée au décor. S'il n'y a pas d'espace réservé à la danse, celle-ci n'est pas impossible, mais demeure improvisée, soumise au passage d'une chanson connue, à l'état d'esprit ou d'ivresse des clients, à l'espace disponible. Le Bodo, le Pacifico, le Lockstock, le Bistro Bar, mentionnés plus avant, constituent de bons exemples. C'est également le cas de la Villa Badaro, ouverte dans le quartier éponyme en novembre 2015 par l'équipe à l'origine du club Überhaus. L'établissement se présente comme un restaurant. Outre le fait qu'il propose une cuisine élaborée et préparée sur place, cela représente un moyen de remplir les conditions d'installation dans le quartier, explicitées par le président du Comité de quartier :

« *À Badaro il n'y a pas de vrai pub. A chaque fois tu peux manger. C'est "faisant fonction de pub" si tu veux. Ce n'est pas ce que je vois à Mar Mikhaïl, Gemmayzé : un petit coin, la moitié de mon bureau, avec 50 personnes dehors* » (Entretien 73, 23/11/2015).

La Villa Badaro emploie des barmen déjà expérimentés, ainsi que plusieurs serveurs. L'établissement a été ouvert dans une maison disposant d'un vaste jardin soigneusement décoré (fontaine, chaises et banquettes, tables basses et petits luminaires). La Villa Badaro est idéale pour les *pre-party*. Dans cette configuration, l'ivresse peut être atteinte mais par des moyens détournés : un enchaînement de cocktails chargés après avoir trinqué à plusieurs reprises avec les barmen, généreux lorsqu'il s'agit d'offrir des shots ou encore parce que la musique – un employé prépare une petite liste sur un ordinateur – et l'ambiance sont entraînantes.

Les établissements de type 3 sont les boîtes de nuit. Ils ouvrent tardivement (entre 22 et 23 heures en général) et leur accès est soumis à un contrôle de sécurité, à l'approbation des videurs, ainsi qu'au paiement d'un droit d'entrée ou d'une somme minimale sur l'addition finale. Ils disposent d'un équipement sonore performant et d'une piste de danse qui peut prendre des allures de podium si elle est surélevée. Pour avoir une table, il est indispensable de réserver.

Les sorties dans les établissements de type 3 s'effectuent en groupe, et la finalité est la danse associée à la boisson. C'est dans les boîtes de nuit que les logiques d'exposition des corps et des richesses est la plus évidente. C'est là aussi que l'altération des sens – via la consommation de drogues ou d'alcool – est la plus importante. Outre le B018, les établissements tels que le Skybar, le O1ne et Überhaus (qu'il s'agisse du lieu couvert ou du Garten en été) entrent dans cette catégorie. C'est aussi le cas du Off&On, installé dans le bâtiment du journal An-Nahar, au centre-ville, qui ouvre ses portes entre 1h et 6h du matin. Là, l'accès à la boîte de nuit s'effectue de deux manières : une liste pour les « invités » des membres de la direction et les privilégiés ayant réservé une table, et une liste pour les « walking », ceux qui viennent et devront payer l'entrée. À l'intérieur, la répartition entre la cabine du DJ et le bar est la même qu'au B018, soit de part et d'autre de la salle, qui possède une petite piste de danse autour de laquelle sont installées des tables et des chaises. Sur les tables, les bouteilles de champagne ou de vodka trônent dans d'immenses seaux remplis de glaçons. Le mur derrière le bar est fait de cubes à l'intérieur desquels sont rangés les bouteilles ; ils s'allument et s'éteignent au rythme des basses. Les clients, et surtout les femmes, sont très apprêtés, et les tenues des barmen et des serveurs sont également soignées.

La classification identifie un quatrième type d'établissements qui présentent des caractéristiques similaires aux clubs de type 3, qu'il s'agisse des horaires, des tarifs ou des pratiques. La différence concerne l'espace investi : il s'agit de lieux dont la fonction première n'est pas le divertissement nocturne, mais qui font l'objet d'une conversion temporaire – comme le Sporting Club à Raouché – ou permanente. Ces espaces ont déjà été partiellement identifiés, dans la mesure où ils se situent pour l'essentiel en dehors des quartiers nocturnes. Le Grand Factory participe de cette tendance qui n'est pas spécifique à Beyrouth mais relève plutôt d'une mode internationale, celle d'organiser des soirées – aujourd'hui plutôt institutionnalisées – dans d'anciens bâtiments industriels. L'établissement en tant que tel est le résultat d'un partenariat entre différents acteurs de la vie nocturne, qui possèdent d'autres bars ou gèrent des collectifs. Deux types de soirées y sont organisées : soit par l'établissement, soit par le collectif C U NXT SAT. En fin de semaine, le toit de l'usine de huit étages, située à la Quarantaine, est investi par plusieurs centaines de noctambules, qu'ils aient réservé une table ou non. L'accès s'effectue au moyen des grands ascenseurs industriels pouvant monter une trentaine de personnes.

Si cette typologie permet de prendre en compte tous les établissements nocturnes identifiés, elle admet une porosité dans le temps : certains bars identifiés de type 1 peuvent avoir subi différents changements et présenter les caractéristiques du type 2. La différence entre les catégories 3 et 4 est également ténue, mais elle permet d'amener le propos général à une modalité particulière de l'offre nocturne à Beyrouth, celle des collectifs[402]. Enfin, la classification des établissements recensés permet d'apprécier leur représentativité et leur répartition.

[402] Voir section suivante p. 369.

3) Quels établissements pour quels quartiers ?

Tous quartiers confondus, il apparaît clairement que la grande majorité des établissements nocturnes appartient aux catégories 1 et 2, qui représentent respectivement 41 % et 45 % des lieux recensés. Cette répartition déséquilibrée s'explique d'abord du point de vue de l'offre. Il est en effet plus facile d'ouvrir un bar, d'abord parce que cette entreprise nécessite des investissements plus modestes[403], et qu'elle exige moins d'autorisations, notamment en termes d'horaires d'ouvertures. Il est en outre possible d'ouvrir en « amateur », c'est-à-dire sans avoir d'expérience préalable dans l'économie de la vie nocturne – et donc sans être inséré pleinement dans le champ – et de devenir bénéficiaire en une année environ. Il s'agit enfin de structures souples : en cas de ralentissement de l'activité, il est possible de fermer et d'ouvrir ailleurs, sous un autre nom et souvent une autre thématique. Ainsi, la rapidité avec laquelle émergent les quartiers nocturnes et le changement régulier des centralités à la mode s'expliquent aussi par la quantité d'établissements de taille petite ou moyenne.

Du côté des noctambules, le bar apparaît comme un établissement plus accessible en termes de coût, d'emplacement ou de codes vestimentaires : leur fréquentation s'insère donc plus facilement dans les pratiques quotidiennes, alors que la boîte de nuit est davantage réservée aux soirées de fin de semaine (à partir du jeudi ou du vendredi). La répartition des établissements par catégorie ne reflète donc pas celle des noctambules, d'abord parce que les espaces de type 3 et 4 ont des capacités d'accueil bien supérieures, ensuite parce que les personnes interrogées partagent leur temps – dans la semaine, ou au cours d'une soirée – entre des lieux divers.

La répartition inégale des établissements nocturnes par catégorie se double d'une distribution spatiale déséquilibrée. La Carte 15 permet de mettre en évidence deux logiques d'implantation, en fonction des types d'établissement. Les établissements de type 1 et 2 sont regroupés sur les mêmes espaces, à savoir les quartiers nocturnes identifiés. C'est en effet par l'ouverture de bars de taille modeste que les pionniers arrivent dans un nouvel espace. Si les bars de type 1 répondent sans équivoque à la logique des quartiers, la catégorie deux admet quelques exceptions. Ces dernières résultent d'héritages spatiaux anciens (la rue de Phénicie) ou plus récents (la rue Monnot). Ceux dont les prix, la capacité ou le standing sont des plus élevés ont également la possibilité de s'implanter en dehors des quartiers : c'est le cas des bars dansants de la zone de Beirut Souks.

L'attrait pour les établissements plus restreints et l'attrait pour le quartier, entendu comme espace des conventions, sont à considérer comme étant dans une relation de co-construction : d'une part, les pratiques rattachées aux quartiers, qui impliquent des mobilités internes, sont facilitées par le caractère très accessible des bars, dans lesquels il est facile d'entrer et de sortir. D'autre part, ces établissements de taille modeste profitent des effets de proximité pour s'assurer une clientèle minimale : il est plus facile d'ouvrir dans un quartier en pleine expansion, voire institutionnalisé.

[403] Les sommes investies dans l'ouverture et qui m'ont été communiquées varient entre 50 000 et 300 000 dollars pour un établissement de type 1 ou 2, et se situent rarement en-deçà d'un million de dollars pour les boîtes de nuit.

Les établissements de type 3 et 4 ont une répartition plus éclatée. Ils peuvent être implantés en bord de mer, au sein des quartiers nocturnes, autour du centre-ville et notamment sur la zone remblayée, ou encore dans les communes limitrophes de la municipalité de Beyrouth, comme Sin el-Fil. Lorsqu'ils figurent au cœur des quartiers nocturnes, il s'agit de boîtes de nuit de dimensions plus modestes (comme le Yukunkun ou Behind The Green Door à Gemmayzé), ou de la transformation d'espaces dont les anciennes fonctions ont disparu (Train Station à Mar Mikhaïl, Zico House à Hamra). Le diagramme ci-dessous indique la répartition des établissements par type et par quartier : la présence de boîtes de nuit est plus importante au centre-ville et dans la banlieue proche. À l'inverse, le quartier de Badaro n'en abrite aucune – l'influence et la mobilisation du Comité de quartier pour réguler l'implantation d'établissements nocturnes a conduit à une spécialisation de ce dernier, dans les bars de type 1 et 2.

Pour le reste, l'éloignement des centralités nocturnes apporte différents avantages : l'espace disponible, l'absence de voisinage – par exemple, à la Quarantaine – et la possibilité d'être face à la mer ou en hauteur. Le partage des fréquentations des établissements par les noctambules est donc aussi un partage des mobilités. Ces dernières sont polarisées par les quartiers nocturnes en semaine ou en début de soirée. Les déplacements ont lieu depuis le domicile ou le travail, éventuellement depuis un autre quartier nocturne en milieu de soirée. À mesure que la nuit avance, les quartiers deviennent centrifuges au profit des établissements de type 3 et 4. Ainsi, l'organisation du *nightscape* Beyrouthin est synthétisée au moyen de la Figure 42.

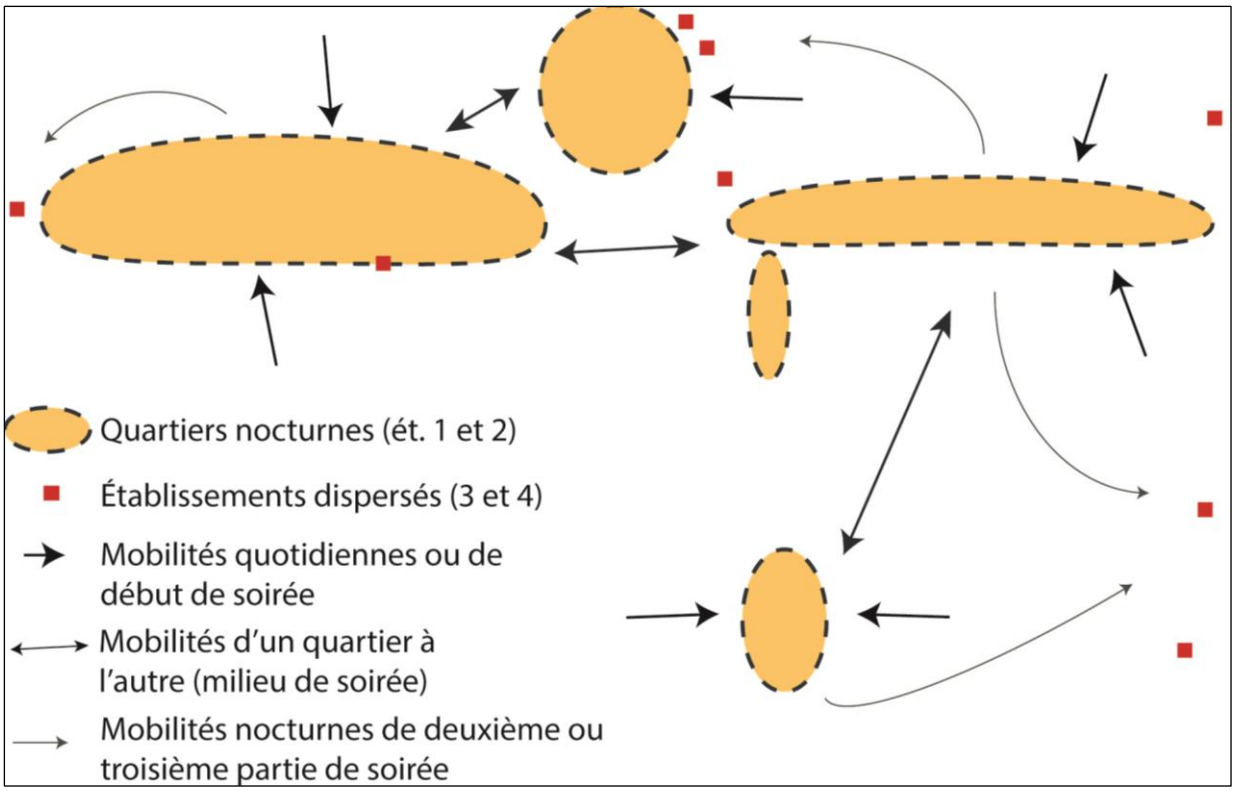
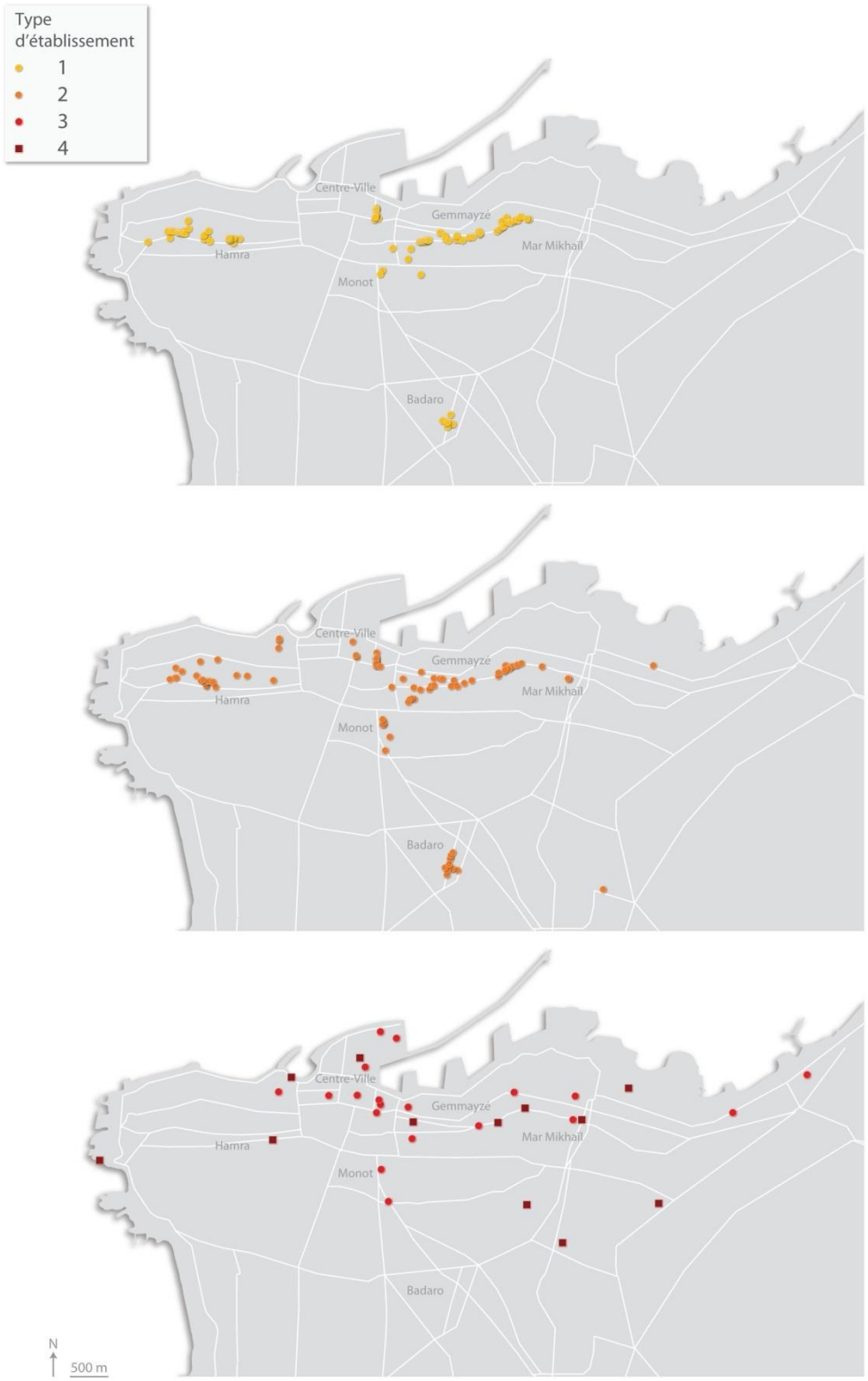


Figure 42 : schéma de synthèse du *nightscape* beyrouthin
M. Bonte, 2017



Carte 15 : répartition des établissements nocturnes selon la typologie proposée

M. Bonte, 2017. Source : enquêtes de terrain

C) Les collectifs, de l'évènement à l'espace

Les espaces identifiés comme étant de type 4 renvoient au dernier aspect de l'offre nocturne de Beyrouth, à savoir les soirées organisées par des collectifs, qui sont énumérés dans le Tableau 5. Si leurs origines et leurs durées de vie sont variables, ils ont en commun de n'exister qu'au travers des évènements organisés[404]. Ils ne sont donc pas rattachés à un lieu précis, même si le nomadisme des soirées tend à diminuer au fil des années.

Collectif	**Année de création**
Audiokultur	2013
Beirut in the Mix	2006
Cotton Candy	2005
C U NXT SAT	2012
Decks on the Beach	2012
Gutter	2013
PC Party	2011
San Dance	2014
Stereo Club Nights	*Non renseigné*

Tableau 5 : Collectifs identifiés à Beyrouth[405]
M. Bonte, 2016. Sources : enquêtes de terrain

[404] Les collectifs Audiokultur et Beirut in the Mix ont une action plus diversifiée : labels musicaux, émission de radio, publications de reportages.
[405] Les noms mentionnés en italique désignent les collectifs qui n'existent plus en avril 2015.

Le premier des collectifs à avoir vu le jour est Cotton Candy en 2005. Il résulte d'une association entre une DJ – Leïla Sarkis, mixant sous le nom de Djette – et deux Libanais travaillant dans la publicité, qui avaient pris l'habitude d'organiser de grandes fêtes dans leur appartement. Le succès de ces soirées ayant entraîné des visites trop régulières de la police, les hôtes ont préféré déménager dans des endroits plus éloignés des habitations, et plus adaptés à leurs évènements pouvant réunir plusieurs centaines de personnes. C'est au moment de leur déplacement que les soirées deviennent connues sous le nom de Cotton Candy, reposant sur le partenariat entre Djette, qui mixe à chaque évènement, et les hôtes initiaux. Pendant plusieurs années, les soirées de Cotton Candy ont tenu à conserver le caractère privé des origines : elles ne font pas l'objet d'une publicité (d'ailleurs, l'utilisation des réseaux sociaux est moins répandue) et reposent sur le bouche-à-oreille qui représente un mode de sélection différent. Le lieu est communiqué quelques jours avant. Plusieurs types d'espaces sont investis : anciens théâtres abandonnés depuis la guerre, hangars désaffectés, studios de photographes, etc. Si les soirées ont toujours une thématique (par exemple : « sous-vêtements »), les installations sont très sommaires. Le choix des boissons est limité à des mélanges basiques (alcool fort et jus de fruit), mais les organisateurs laissent la possibilité aux fêtards d'apporter leurs propres bouteilles ; shakers et glaçons sont même laissés à disposition.

À partir de 2006 – plus précisément, après la guerre des 33 jours – les soirées Cotton Candy cohabitent avec le collectif Beirut in the Mix. Ce groupe de DJs et d'amateurs de musique organise à son tour des évènements aléatoires dans l'espace et dans le temps, avant d'avoir sa propre émission de radio. Ces deux collectifs nomades connaissent alors un grand succès. Il s'agit en effet de formules novatrices, qui émergent à une période où le nombre d'établissements nocturnes à Beyrouth est inférieur à l'offre actuelle, et où le seul quartier institutionnalisé est Monnot. Bien que les évènements réunissent plusieurs centaines de personnes, leur apparente confidentialité – qui résulte du mode de communication tardif et de proche en proche – confère aux noctambules un sentiment d'exclusivité, qui se mêle à l'impression d'être aux marges créatrices du paysage nocturne.

Cette situation marginale – tant en termes d'espaces investis que d'offre festive, perd de son importance au début des années 2010, quand les collectifs se multiplient et sont partiellement appropriés par des acteurs déjà insérés dans le champ nocturne. Seule l'arrivée des PC Party en 2011 résulte d'un parcours similaire à celui des Cotton Candy. Les initiateurs avaient commencé par des soirées à thème entre amis, en appartement :

« *Nous étions une trentaine, puis cinquante… de plus en plus, jusqu'à une centaine. Mais la police venait nous faire chier, les voisins râlaient à cause du bruit, on ne pouvait plus continuer. Il a fallu trouver d'autres espaces, on a fait des locations. La première était la Black House Party. On a gardé le même concept. Chacun apportait de l'alcool. Puis le phénomène s'est agrandi et rapidement il nous a fallu de nouvelles salles* » (Entretien 5, 03/04/2013).

En sortant de l'espace domestique, les soirées sont devenues publiques, c'est-à-dire ici annoncées à l'avance et *a priori* ouvertes à toutes les personnes souhaitant y participer. La première soirée « officielle » a eu lieu à Zico House, dans le quartier de Hamra, puis les évènements ont changé d'endroits : le Sporting Club, l'ancien hall du Saint-Georges ou l'ancien cinéma Estral à Hamra notamment. Le modèle admet pourtant peu de variations. Chaque soirée

comporte un thème et une incitation au déguisement, un tarif d'entrée unique garantissant une offre d'alcool illimitée, et un ou plusieurs DJ locaux.

En 2012, les soirées C U NXT SAT et Decks on the Beach sont lancées. Ces deux nouveaux collectifs n'ont plus pour origine des soirées privées mais un établissement. Decks on The Beach est une émanation des partenaires à la tête de la boîte de nuit Behind the Green Door. Le collectif C U NXT SAT a été lancé par Jade, l'un des DJ à l'origine du Basement, club démarré en 2005 et dont la fermeture en 2011 est à attribuer à une augmentation significative du loyer par les propriétaires. Le passage à une formule produisant un évènement et non un lieu permet ainsi d'affranchir la fête des lois du marché immobilier :

« *The owner wanted to triple the amount. Three times the amount of the rent they used to pay. (…). But actually the manager, which is now the head of C U NXT SAT, his name is Jade, the DJ, (…) came up with an idea, C U NXT SAT. People are following the event, not the place anymore. I actually think that was very very smart. (…) doing that on a weekly basis, and people would come, one thousand, one point five*… » (Entretien 62, 08/04/2015).

S'ils reposent toujours sur l'organisation d'évènements, les collectifs deviennent donc réguliers. Comme leur nom l'indique, les soirées C U NXT SAT ont lieu tous les samedi soirs, tandis que les soirées Decks on the Beach introduisent la logique saisonnière au sein des collectifs, ayant lieu tous les vendredi de juin à septembre. La mobilité des évènements tend également à diminuer. Si les PC Parties alternent encore sur quatre endroits, Decks on the Beach et C U NXT SAT organisent leurs évènements estivaux au Sporting Club, investi chaque fin de semaine. L'hiver, les soirées de C U NXT SAT se déroulent dans un premier temps au Concrete à Sin el Fil, puis au Grand Factory dès le mois d'août 2014.

La stabilisation des collectifs dans le temps et dans l'espace participe de leur insertion dans les parcours nocturnes classiques comme dans les logiques économiques propre au champ. Au fil des ans, la posture de départ qui consistait à faire de ces soirées le terreau d'une vie nocturne libérée de toutes logiques de concurrence, ou même de la recherche de bénéfices au seul profit de la fête tend à s'effacer. Les évènements partagent avec le reste de l'offre nocturne un certain nombre de normes en termes d'organisation et d'accès. Par exemple, l'entrée devient systématiquement payante et ne débouche plus sur une offre d'alcool à volonté (les formules « open bar »). La réservation d'une table devient possible et permet aux noctambules, le cas échéant, de ne pas faire la queue pour entrer. Les informations sont communiquées via les réseaux sociaux, et plus particulièrement les « évènements » que l'on peut annoncer sur les pages Facebook des collectifs. L'annonce d'une soirée s'accompagne toujours de la création d'affiches mettant en avant les DJ (invités ou résidents) qui se produisent pour l'occasion.

Enfin, les collectifs multiplient les partenariats : ils peuvent s'associer entre eux pour organiser un évènement particulier. Par exemple, Decks on the Beach a co-produit différentes soirées avec le groupe Überhaus, qui n'entre pas formellement dans la catégorie des collectifs mais en emprunte différents aspects[406]. D'autres collectifs ont rejoint une autre équipe pour l'ouverture

[406] À l'origine, Uberhaüs était une boîte de nuit à Hamra, puis l'équipe a lancé The Gartën, et le second Uberhaüs sur les remblais, ainsi que deux autres établissements (Villa Badaro, et Off and On). Cependant, diverses soirées

d'un établissement. Ainsi, le Twenty Seven déjà mentionné pour l'originalité de son caractère éphémère est issu d'une association entre les Cotton Candy et la société Sky Management à qui les noctambules doivent l'une des boîtes de nuit les plus courues, mais aussi les plus emblématiques de l'offre classique ou *mainstream* de Beyrouth, le Sky Bar.

L'évènement du 25 juin 2015, « 12 hours party people » (Figure 43), permet d'illustrer les différentes tendances identifiées, à savoir l'insertion dans les parcours nocturnes, la tendance au regroupement entre différents acteurs ou collectifs, et enfin l'association de plus en plus systématique entre un collectif et un lieu. Par ailleurs, la durée de l'évènement (douze heures, de huit heures du soir à huit heures du matin) souligne à nouveau le décalage entre la nuit comme temps des loisirs festifs et la nuit comme période d'obscurité et de ralentissement des activités.

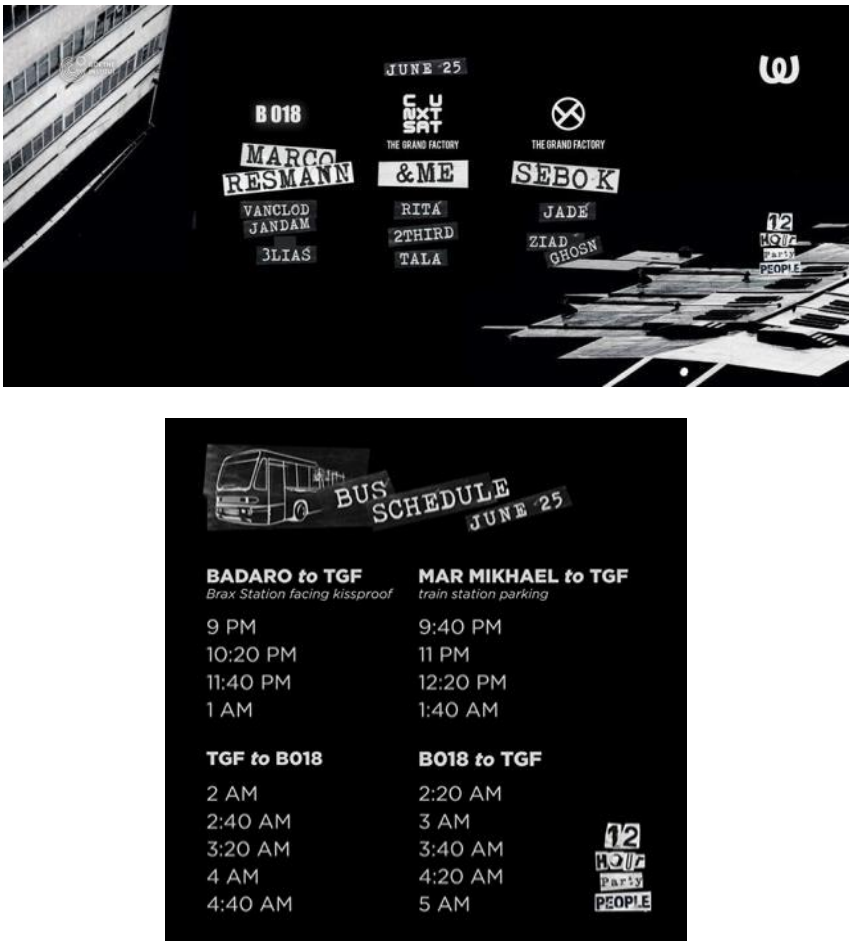


Figure 43 : affiches pour la soirée « 12 hours party people »
Source : Facebook, juin 2015

La première affiche mentionne trois acteurs principaux et deux lieux géographiquement proches : le B018, dont l'équipe – et les DJ résidents – prennent part à l'évènement, et le Grand Factory. Les bâtiments sont représentés : on reconnaît sur l'affiche le toit (fermé) du B018 et le

estampillées Uberhaüs sont organisées dans d'autres espaces – comme le forum de Beyrouth – ou en partenariat avec des collectifs.

haut de l'usine Sleep Comfort. Le Grand Factory possède un statut intermédiaire en ce qu'il désigne à la fois un lieu et un collectif. En tant que collectif, le Grand Factoty regroupe différents acteurs – et DJ – et organise des évènements tous les vendredi (les « Friday Factories »). Contrairement aux autres groupes identifiés, celui-ci est né d'un lieu en dehors duquel les soirées ne se conçoivent pas. En tant que lieu (le toit d'un bâtiment industriel de la Quarantaine), le Grand Factory est aussi investi par les soirées C U NXT SAT. D'ailleurs, la production, l'aménagement et la gestion du Grand Factory résultent d'un partenariat entre le fondateur des C U NXT SAT et d'autres propriétaires d'établissements (comme le Cargo, le Kissproof, le Secteur 75).

La situation intermédiaire du Grand Factory explique la mention de deux collectifs pour un seul lieu sur l'affiche. En règle générale, leurs soirées se différencient en fonction de l'âge moyen des noctambules (plus élevé le vendredi) et de la programmation musicale (plus « commerciale » et éclectique le vendredi) : leur association pour un évènement n'implique pas nécessairement de redondance. Comme le montre l'illustration, les organisateurs prévoient la mise en circulation de bus permettant d'acheminer les noctambules d'un lieu festif à l'autre toutes les quarante minutes. L'enjeu majeur est d'empêcher la conduite en état d'ivresse. Les bus ne se contentent cependant pas de faire la navette entre les deux pôles festifs : deux circuits sont proposés, l'un partant de Mar Mikhaïl et l'autre de Badaro, soit deux quartiers nocturnes institutionnalisés et qui abritent essentiellement des établissements de type 1 et 2. Ces parcours retracent les itinéraires nocturnes classiques déjà mentionnés : le début de soirée dans un bar, et la suite dans les établissements de type 3 et 4.

Dernier aspect de l'offre nocturne, les collectifs sont une première incarnation des « possibles » du champ identifiés dans le premier chapitre, et qui constituent l'un des principes du concept. Les possibles désignent un ensemble d'initiatives, de positionnements intentionnels, d'innovations ou de prises de positions, soit une sorte de marge de manœuvre laissée aux acteurs du champ. Rapporté à la nuit, cela concerne la production : ouverture dans un quartier encore peu fréquenté, invention d'une soirée à thème inédite, ou provocatrice, autorisant les transgressions. L'exploitation des possibles passe donc par la création de nouveaux lieux pouvant être éphémères, et souvent en marge des quartiers institutionnalisés. Dit autrement, il s'agit de faire bouger ensemble les limites spatiales et les logiques habituelles de fonctionnement du champ. Transposé au cas des premiers collectifs, il s'agissait au départ de produire des évènements en dehors des spatialités établies, fonctionnant sur des groupes de noctambules restreints et selon des normes d'organisation plus souples. Ces initiatives ont cependant nécessité l'acquittement des « droits d'entrée dans le champ » (Bourdieu 1992a) qui s'est effectué de deux manières. Les acteurs des collectifs pouvaient déjà bénéficier d'une position reconnue dans le champ nocturne – et en effet, une grande partie d'entre eux y figurait déjà en tant que DJ ou propriétaires de boîtes de nuit. Dans le cas des soirées d'origine plus privées, les collectifs constituent un exemple d'insertion dans le champ par l'innovation et par l'adhésion des noctambules dans un premier temps, et par l'acceptation de certaines règles du champ (association, partenariats, politique des prix) dans un second temps. Les collectifs se pensent donc moins en opposition qu'en complément de l'offre nocturne des bars et des boîtes de nuit. Enfin et plus généralement, les tendances actuelles des collectifs à s'associer

témoignent d'une stratégie plus large des acteurs du champ : regrouper leurs capitaux (les lieux, les DJ, la clientèle) pour maintenir une activité rentable et être plus forts face à la concurrence.

Cette dernière partie de chapitre a permis de compléter l'analyse de la composition du *nightscape* en l'examinant du point de vue des établissements. Ces derniers peuvent être regroupés selon quatre types différents, dont la répartition et la distribution reflètent les parcours nocturnes, les logiques de fonctionnement propres à chaque quartier, et la nécessité pour les entrepreneurs de la nuit de diversifier les modèles pour maintenir ou améliorer leur position dans un champ concurrentiel. Il s'agit donc de faire la différence en étant hybride ou unique, spectaculaire ou authentique, stable ou mobile. L'apparition, la multiplication et l'insertion des collectifs constituent par ailleurs une évolution majeure du champ ces dix dernières années : ils ont permis son ouverture à de nouveaux acteurs et son élargissement spatial, en investissant des lieux en marge des quartiers ou en bordure de la ville.

Conclusion de chapitre

Par définition, le *nightscape* beyrouthin regroupe l'ensemble des établissements nocturnes (bars, pubs dansants, boîtes de nuit) de la ville, ainsi que les espaces alentours ou interstitiels comme les trottoirs ou les ruelles. Ce chapitre a permis de comprendre sa forme générale et sa structure interne. Pour cela, trois échelles d'analyse ont été choisies. À l'échelle de l'agglomération, le *nightscape* est régi par la forme du quartier nocturne et présente des allures d'archipel. Les quartiers présentent des logiques de concentration et d'émergence rapide, de pionniers puis d'une tendance au mimétisme des autres acteurs. Ils possèdent cependant des éléments d'hétérogénéité : d'un quartier à l'autre, leur existence s'insère dans des processus différents dont le principal est celui de la gentrification dont l'activité nocturne est un symptôme et un accélérateur. Enfin, l'unité interne à chaque quartier est à relativiser devant les stratégies individuelles des entrepreneurs de la nuit, lesquels tentent de se distinguer dans un secteur où la concurrence s'accroît. C'est justement l'approche par l'espace de la notion de champ qui met en lumière cette concurrence, comme elle souligne les possibles explorés par les acteurs. Il en résulte un espace nocturne diversifié dont la forme et les limites évoluent rapidement. Cet espace est aussi celui par lequel le monde existe, expérimente et esquisse ses contours, qui s'appréhendent au travers des pratiques et des lieux partagés, au travers d'ancrages solides mais potentiellement mobiles. Ainsi le *nightscape* s'apparente à un paysage changeant, en mouvement : son évolution résulte de la propension qu'on ses acteurs à s'attribuer des opportunités avant tout économiques, qui se traduisent par un positionnement dans l'espace géographique des nuits beyrouthines comme dans l'espace métaphorique du champ nocturne.

Chapitre 6. Du champ au monde : les acteurs de la vie nocturne

Introduction de chapitre

En journée, les rues des quartiers festifs de Beyrouth ne se ressemblent pas. À la nuit tombée, et à mesure que la fin de semaine avance, il se dégage pourtant la même profusion de mouvements, de gestes et de bruits. Les musiques émanant des bars juxtaposés viennent se mêler aux sons des klaxons, des coups d'accélérateurs et des cris des noctambules qui s'interpellent, se retrouvent ou se séparent. Les lumières des phares et des enseignes éclairent les arrivées, les sorties et les stations ; les robes ajustées côtoient les blousons des voituriers et les tabliers des serveurs qui circulent entre les tables encombrées, entre l'intérieur et l'extérieur. Dispersions, agrégations, accrochages : ces débordements contrastent avec le reste de la ville qui, dans la pénombre, fonctionne au ralenti. Dans cette effervescence se distinguent différentes modalités de présence : on vient à la nuit pour travailler ou pour surveiller, pour mendier ou dépenser, boire ou danser, se retrouver ou s'oublier. Ces individus qui *font* la nuit, pratiquent et organisent ses espaces sont l'objet de ce chapitre. Aborder la vie nocturne au prisme de ses acteurs, c'est mobiliser à nouveau les cadres conceptuels que sont le champ, le monde, et y introduire l'ethos : ils permettent d'envisager l'offre, la consommation, et les processus d'identification. Le dialogue entre les notions permet de maintenir l'analyse dans l'articulation entre les pratiques et leur versant démonstratif que sont les performances, les représentations, c'est-à-dire le sens donné aux conduites, et les relations entre les acteurs, qui oscillent entre concurrence et connivence. L'entrée par les acteurs implique de faire varier les échelles du méso au micro : elle s'appuie sur des groupes et des individus, sur des portions d'espaces et sur des lieux, sur des habitudes et sur des instants. Il s'agit d'observer des fractions d'espaces (de la rue, du bar) et des corps, qu'ils soient au travail ou en fête. En reprenant le tryptique proposé par Chatterton et Hollands (2003) ces regards étudient trois aspects de la vie nocturne : la production, la régulation et la consommation. En premier lieu, la production s'analyse en termes de champs, entendu comme un espace social de relations hiérarchisées dans lequel il est possible d'évoluer, d'avoir une carrière. Ensuite, la régulation renvoie aux individus qui participent au fonctionnement et au contrôle de la vie nocturne, qu'il s'agisse d'acteurs privés

ou de représentants de l'autorité étatique. Enfin, la consommation réunit les noctambules, ceux qui constituent le monde de la nuit et s'y identifient au travers d'un ethos qu'il s'agit de définir au travers des discours et des performances.

I) Production : les carrières nocturnes

Appréhendée au travers de la notion de champ, la vie nocturne peut être considérée comme un secteur économique produit, développé et entretenu par un certain nombre d'acteurs pour qui elle représente une source de revenus. Ces acteurs occupent des positions différentes dans le champ dont la structure est ici analysée, et entretiennent entre eux des relations de hiérarchie. Tout d'abord, les entrepreneurs de la nuit, qui ouvrent et dirigent des établissements, dominent le champ. Ensuite, barmen puis serveurs assurent son fonctionnement quotidien et établissent le lien avec la clientèle. En bas de la hiérarchie, les travailleurs de l'ombre sont dans les situations les plus vulnérables. Ces rôles ne sont pourtant pas immuables : leur évolution peut être appréhendée sous l'angle des carrières. Au sens strict du terme, la carrière renvoie à une succession de postes occupés, dans une logique d'ascension. Les travaux de Becker (et plus précisément ses études de sociologie de la déviance) permettent d'élargir l'acception à tout processus de changement « dans les perspectives, les motivations et les désirs de l'individu » (Becker 1998 [1963] : 47). Les carrières ont aussi une dimension morale et subjective. Les changements de situation officielle impliquent une modification du système de représentation de l'individu, de la manière dont il se perçoit et est perçu par le reste de la société (Goffman 1968). Cette acception permet de mettre en évidence les parcours individuels dans le champ nocturne, lesquels admettent une part de contingence tout en étant aussi le résultat de parcours biographiques et de stratégies individuelles. Dit autrement, cela permet de considérer le champ nocturne comme un espace de positions hiérarchiques, mais dans lequel il est possible de *faire carrière* : il admet du mouvement, des circulations.

A) Les entrepreneurs de la nuit

Le terme « entrepreneur de la nuit » désigne les personnes qui sont porteuses de l'offre nocturne via l'ouverture et/ou la direction d'un bar ou d'une boîte de nuit qu'ils peuvent posséder intégralement ou en partenariat. Les entrepreneurs ont des carrières nocturnes variables, mais partagent des positions dominantes dans le champ, qui se traduisent d'abord par une reconnaissance sociale et symbolique ainsi que par l'attribution d'une grande partie des revenus de la vie nocturne. Ces positions avantageuses résultent des initiatives d'ouverture et de développement des lieux nocturnes. Le maintien de ces positions passe par le regroupement et la concentration d'établissements, phénomène qui contribue à modifier la structure du champ.

1) Entre réussite et prestige, la nébuleuse des entrepreneurs de la nuit

Les entrepreneurs de la nuit rencontrés au cours des enquêtes de terrain[407] ne constituent pas une catégorie homogène. Ils se différencient tout d'abord par la durée et l'évolution de leur carrière nocturne : une partie d'entre eux[408] a commencé à travailler en tant que serveur ou barman, tandis que l'autre est entrée dans le champ en ouvrant un établissement. Dans le second cas, l'arrivée a pu se faire directement à la fin des études – globalement, les entrepreneurs de la nuit sont diplômés du supérieur, d'universités libanaises ou étrangères – ou après une expérience professionnelle dans des domaines très variés : commerce, finance, journalisme, immobilier. Dans de rares cas[409], les entrepreneurs de la nuit ont suivi une formation en hôtellerie et restauration, et l'activité qu'ils exercent dans le bar ou la boîte de nuit est à temps complet. Les itinéraires individuels peuvent cependant combiner plusieurs cas de figures. Ainsi, Malek, l'un des partenaires du Bodo de Hamra, a d'abord été serveur dans un restaurant saisonnier, puis dans un café huppé de Beyrouth au moment de ses études de droit. Depuis qu'il a ouvert l'enseigne avec l'un de ses amis, son métier d'avocat occupe une place secondaire. L'activité nocturne est en effet plus rentable :

« *I studied law. But I am not working as a lawyer, I work there. I am 28, I want to make money and pubs it's fast income, you know. I am a partner in a lawyer firm, at the beginning of Hamra. We give new ideas, we help them* (…) » (Entretien Malek 07/04/2015).

Pour le reste, l'implication personnelle dans l'établissement nocturne est variable : certains se sont contentés d'investir – l'opération est rentable – et dirigent les affaires de loin, occupés par un autre emploi. D'autres se consacrent pleinement à l'activité de leur(s) établissement(s) – notamment lorsqu'ils sont gérés par une même société. Il existe enfin une situation intermédiaire qui concerne les entrepreneurs de la nuit ayant investi – en temps, en argent – dans l'établissement sans abandonner leur activité principale. En plus de constituer un revenu supplémentaire, la possession partielle d'un bar ou d'une boîte de nuit permet d'avoir à sa disposition un espace dédié soit à la consolidation de ses réseaux professionnels, soit à ses propres divertissements.

L'âge moyen à la première ouverture se situe entre 28 et 30 ans. Si les patrons ou les partenaires interrogés appartiennent à une tranche d'âge allant de 25 à 53 ans, cette amplitude est à mettre en lien avec la durée de vie des établissements étudiés. Les propriétaires les plus âgés sont ceux du B018 – ouvert pour la première fois en 1994 – ou des bars de Hamra datant d'avant 1975 (comme pour le Captain's Cabin) ou de la guerre civile. Quelle que soit leur trajectoire, les entrepreneurs de la nuit rencontrés ou croisés sont tous des hommes.

Ainsi, la hiérarchie du champ se double d'une problématique de genre. En effet, dans le travail nocturne, les femmes occupent des fonctions déterminées : serveuses, en cuisine ou chargées du ménage, rarement derrière le bar et jamais – à ma connaissance – propriétaires. Ce constat

[407] Cette section se fonde sur les entretiens et les conversations informelles avec les acteurs de catégorie 1 qui travaillent dans un établissement nocturne (voir Chapitre 3).
[408] Environ 40 % des personnes rencontrées pour un entretien.
[409] Cela concerne deux personnes au sein de mon corpus d'entretiens.

reflète aussi et plus largement la division sexuée du marché du travail libanais. Le statut professionnel des femmes y est inférieur : seulement 2 % des femmes actives sont employeuses (Bonte 2016). Enfin, cette situation est liée aux représentations et aux assignations des femmes à certains rôles sociaux parmi lesquels la possession ou la direction d'un bar ou d'une boîte de nuit n'a de place qu'en étant associé à la fonction de tenancière.

Aux antipodes de l'association « femmes-nuit-prostitution », le fait d'ouvrir ou de participer à l'ouverture d'un ou de plusieurs établissements nocturnes est valorisant pour les hommes, et constituerait même une ambition partagée :

« *J'avais jamais pensé à un bar avant. Pourtant c'est un fantasme que tous les mecs ont, surtout les mecs. Mais en général ça reste un fantasme...* » (Entretien 63, 09/04/2015).

Derrière la question du fantasme, l'ouverture d'un bar est un vecteur de prestige valorisé pour et par les hommes. Elle est d'abord la preuve d'une réussite économique, puisque l'existence et le succès du bar attestent d'une capacité à investir et à réussir ce que l'on entreprend. Elle signifie ensuite que les entrepreneurs de la nuit sont les créateurs et les maîtres des lieux de sociabilité fréquentés par une partie de la jeunesse libanaise. Ainsi, le propriétaire éponyme du Dany's, qui avait été le premier à ouvrir dans Alleway Street à Hamra et qui a par la suite lancé différents établissements (les enseignes Main Street et Wall Street), fait l'objet d'une certaine admiration qui concerne tant sa carrière nocturne que sa personne :

« *Il a été l'exemple de la réussite de l'homme d'affaires libanais, mais à la sauce vie nocturne* » (Entretien 63, 09/04/2015).

« *Everyone knows Dany (...) he is close to everyone, friendly, he talks to everyone, and knows everyone* » (Entretien 51, 24/03/2015).

Le caractère sociable et amical fait partie du rôle assumé par les entrepreneurs de la nuit. Qu'ils soient dans leur établissement au quotidien ou de manière plus occasionnelle, leur travail tient de l'orchestration : ils évoluent d'un groupe à l'autre, accueillent, saluent, discutent, et surtout, invitent, trinquent, commandent. Ils sont donc à la fois les garants de l'hospitalité propre aux établissements nocturnes reposant essentiellement sur l'offre de boissons, et des modèles de « bons vivants ». Cette fonction a par exemple été occupée par Malek, le patron du Bodo où je travaillais. Toutes les nuits, il était au bar, il s'asseyait pour quelque temps à la table des clients, commandant haut et fort aux serveurs des tournées de cocktails ou de shots, et m'expliquant, lors de la fermeture : « c'est mon rôle, d'être sympa, de plaisanter, de nouer des relations sociales. Par exemple, je présente les gens entre eux ».

Le prestige octroyé par les clients aux propriétaires fonctionne à double sens : le fait d'être proche d'un ou de plusieurs entrepreneurs de la nuit est valorisant, qu'il s'agisse d'une admiration sincère ou de relations plus intéressées[410]. Ainsi, des noctambules m'ont affirmé au cours d'entretiens être proche d'entrepreneurs, me suggérant d'abord de me les présenter sans jamais être en mesure, par la suite, de me donner leur contact. Cette relation double peut être à

[410] Allant du profit de boissons gratuites à la demande de services plus conséquents (conversation avec Malek, 22/04/2015).

nouveau illustrée via l'exemple du Dany's. À l'occasion du quatrième anniversaire du pub de Hamra, le propriétaire a diffusé une image à son effigie (Figure 44).

Figure 44 : image à l'effigie du propriétaire du Dany's
Source : Facebook, 2014

Il s'agit de son portrait graphique sur lequel figurent un certain nombre de caractéristiques physiques – chevelure, barbe, lunettes, ainsi que la mention « I know the owner ». Il s'agit à l'origine de petits autocollants distribués à un nombre limité de clients et destinés à être collés sur les téléphones portables, afin d'avoir des consommations à un tarif préférentiel. En plus de l'avantage économique, ces images confèrent à ses détenteurs un certain prestige : ils étaient considérés comme des habitués de cet établissement, et comme des proches de son propriétaire. Aujourd'hui, cette image a été reproduite en grand format sur les murs des deux enseignes, à Badaro et à Hamra (Figure 45).

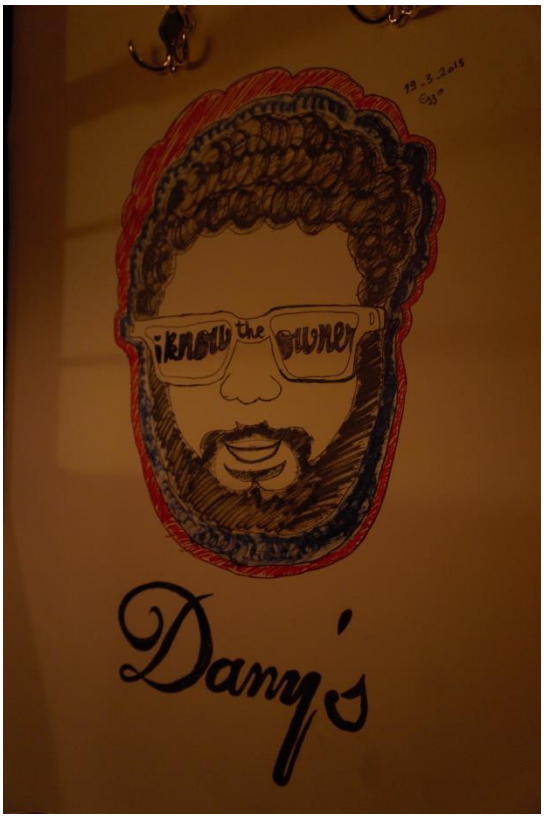


Figure 45 : reproduction du portrait du propriétaire sur les murs du Dany's de Badaro
Photographie M. Bonte, octobre 2015

Si, d'après le manager du Dany's de Badaro, le dessin est à prendre au second degré, il est significatif d'au moins deux choses, même sur un mode humoristique ou caricatural : d'abord de la valeur symbolique attribuée aux entrepreneurs de la nuit, à l'origine et à la tête de lieux « cools » et « branchés »[411], ensuite, de l'importance pour les noctambules de faire partie de son entourage – et de le montrer le cas échant. Il permet aussi de dire que le *branding* d'un établissement exploré au chapitre précédent passe également par le *self-branding* de son propriétaire.

2) Ouvrir un établissement : négocier son entrée dans le champ

Si elle garantit aux entrepreneurs de la nuit une place avantageuse et valorisée, l'ouverture d'un établissement nocturne nécessite de remplir plusieurs conditions. Il s'agit en théorie d'étapes à suivre et de règles à respecter, qui renvoient dans les faits à la négociation de la possibilité d'ouvrir et de tenir un bar ou une boîte de nuit.

Parmi ces différentes conditions, le respect de la loi – qui passe par l'obtention d'une licence – occupe une place marginale. Pour commencer, aucun bar étudié – et ayant ouvert après la fin

[411] Selon les acteurs, elle est plus ou moins affichée ou revendiquée.

de la guerre – ne possède la licence adéquate. Les bars sont pourtant soumis à une recommandation spécifique, figurant dans un décret datant de novembre 1970[412]. Celui-ci considère que le bar est un établissement touristique spécialisé dans le service des boissons alcoolisées ou gazeuses. Sa surface minimale doit être de 40 mètres carrés, et il doit obligatoirement se situer au rez-de-chaussée des immeubles qui ne peuvent être résidentiels. Ils doivent par ailleurs se situer à plus de 100 mètres d'un hôpital, d'un bâtiment religieux ou d'une école. Pour l'ensemble des quartiers nocturnes étudiés, force est de constater que ces conditions ne sont pas suivies. La plupart des bars sont installés dans des immeubles résidentiels – à l'exception de la rue de l'Uruguay – et sont assez exigus. La proximité avec les bâtiments religieux, médicaux, scolaires est une donnée également bien partagée. Le seul quartier de Badaro, qui s'étend autour d'une rue principale longue de 500 mètres, abrite cinq établissements scolaires, quatre édifices religieux ainsi que l'hôpital militaire de Beyrouth. Au vu de la configuration des quartiers nocturnes, le respect du décret semble difficile. Les établissements choisissent donc de s'enregistrer auprès du Ministère du Tourisme en tant que restaurants (licence qui peut se doubler de celle de café) : l'autorisation est plus facile à obtenir. Cela explique aussi pourquoi beaucoup de bars servent à manger. Au-delà de la volonté de se distinguer de ses voisins, il s'agit aussi d'une nécessité, pour ne pas (trop) s'écarter de la règlementation. La pratique est tellement répandue que certains entrepreneurs de la nuit considèrent qu'il n'existe pas de licence pour les bars :

« *In Lebanon there is no pub license. It is restaurant or coffee-shop, and you can sell alcohol. Here we have license for coffee shop and restaurant, we serve food. I think there is no pub license* » (Entretien 64, 10/04/2015).

Ce premier contournement est doublé d'une propension à brûler les étapes d'ouverture imposées par le Ministère du Tourisme à toute personne voulant ouvrir un établissement dans le domaine de l'hôtellerie et de la restauration. Il faut d'abord signaler son intention de s'implanter dans un quartier donné, puis obtenir l'autorisation de faire des travaux[413], d'ouvrir, et de vendre de l'alcool. Un grand nombre d'entrepreneurs se contentent de la première étape, les délais d'obtention de la licence – restaurant – étant très longs (environ deux années) :

« *It's very easy [for the license]. There is no price, and you can get it, but you don't even have to get it. You just fill it and open. (…) more than 50 % of the places in Lebanon don't have a proper license. They just… filled and opened* » (Entretien 64, 10/04/2015).

D'après mon interlocuteur – partenaire de la société à l'origine du *cluster* rue de l'Uruguay – l'obtention de la licence est gratuite. Dans les faits, la demande s'accompagne souvent d'un versement d'argent afin d'accélérer le processus. L'extrait d'entretien précise aussi que la moitié des établissements fonctionnent sans autorisation d'ouverture : ils se contentent d'avoir l'autorisation d'aménager les lieux. S'il s'agit d'une estimation fondée sur les connaissances de mon interlocuteur, elle montre l'ampleur du phénomène, confirmée par mes propres enquêtes : chaque entrepreneur interrogé a fonctionné pendant plusieurs mois – voire plusieurs années –

[412] Décret 15598.
[413] La distinction entre la première et la deuxième étape (l'autorisation de faire des travaux) n'est pas toujours faite par mes interlocuteurs.

avec le simple permis de transformation. Cela vaut pour les bars et les pubs de quartier comme pour les boîtes de nuit plus excentrées comme le B018 :

« *Ici la loi est ancienne, tu ouvres, tu commences à faire les papiers, on te laisse ouvrir, ça prend trois ans, quatre ans, s'il y a n'importe quel problème on te ferme, parce que tu as pas le permis (…). Moi je l'ai eu facilement parce que je suis loin des habitants, écoles, mosquées. Mais Gemmayzé, il n'y a pas de sortie de secours (…) ça j'aime bien, parce que quand ça se passe illégalement, ça a son charme, et ça a créé du tourisme* » (Entretien 71, 19/11/2015).

Le cas du Roy's expliqué par l'un de ses partenaires est emblématique, parce que même l'autorisation de transformation a été obtenue tardivement :

« *Pour la réalité concrète et administrative, malheureusement, on a ouvert un peu comme ça quoi. D'abord, on a eu un papier qui disait bon, bah ces mecs-là sont en train de s'implanter, ils font un commerce. Ça a duré un an comme ça, sans aucun autre papier. Après on s'est dit, on va peut-être se bouger un peu* ».

« *Badaro c'était tellement nouveau, personne n'était venu, sauf un flic une fois, qui était venu en disant 'non, ça c'était un four, vous êtes en train de le transformer en bar, vous avez besoin d'une autorisation'. Avant même de nous parler d'alcool, mais on était déjà tous en train de boire de l'alcool. Le mec nous disait juste qu'on avait pas le droit de transformer l'endroit, alors que le lieu était fini* ».

« *Donc on a essayé de se couvrir légalement, on a fait la demande pour l'autorisation de transformation du truc, mais attention, ici, tu fais des demandes d'autorisation, des demandes de licence, tu peux attendre deux ans pour avoir une licence, surtout si t'as pas de pistons, mais t'as un papier, un récépissé qui dit… c'est en cours. Tu peux passer trois ans sans être déclaré* » (Entretien 63, 09/04/2015).

La décision de fonctionner en dehors des cadres prévus par la loi est décrite comme une nécessité par mes interlocuteurs : c'est la condition pour pouvoir ouvrir leur établissement dans des délais raisonnables. Cela les oblige à opérer dans une situation d'informalité[414], selon la définition qu'en donne Karine Bennafla : « des activités ou des pratiques qui s'exercent hors des règles », qui précise aussi que l'informalité admet différentes motivations et prend des formes variables : « l'informel est loin d'être désorganisé et anarchique : il se déploie selon une hiérarchie d'acteurs, et il est structuré par des réseaux de relations sociales » (Bennafla 2015). Il ne s'agit donc pas d'une réalité souterraine ou clandestine : les établissements nocturnes peuvent avoir pignon sur rue. Ils sont ainsi sujets à des contrôles policiers qui varient en fonction du quartier et de la *wasta* des entrepreneurs – plus elle est importante, plus les chances de s'affranchir des contrôles et amendes arbitraires sont élevées. Quoi qu'il en soit, le contournement de la loi maintient les entrepreneurs dans une relation de dépendance vis-à-vis des autorités. Pour les mieux dotés en capital économique, il s'agit d'une contrainte moindre, qui est même intégrée et comprise comme faisant partie du fonctionnement général de toute

[414] Y compris pour les employés des établissements qui sont abordés à partir de la section B (page 390).

activité économique au Liban. Pour ceux dont l'activité est moins rentable, il s'agit d'un déséquilibre dont l'état est responsable :

« *The government should have more control on the sector. Look, me, I'm not a wealthy person. If I want to open a bar I deserve the opportunity for this bar to work. If I have a million and open a place next to you, I can afford same beverages cheaper, and I need six months to close you up. It's not a fair market* » (Entretien 46, 30/10/2014).

La possibilité d'ouvrir et de mener son activité est donc moins liée au respect de la loi qu'à la capacité qu'ont les différents acteurs de ne pas la respecter sans être inquiétés. Dès lors, d'autres paramètres apparaissent comme plus prégnants. Tout d'abord, la *wasta* des entrepreneurs de la nuit est essentielle. Comme expliqué dans le Chapitre 3, la *wasta* désigne l'ensemble des relations privilégiées qui déterminent pour une personne sa capacité à mener à bien différents projets, qu'il s'agisse de la vie quotidienne (accès aux services publics, approvisionnement en eau par exemple), des systèmes de recrutement, ou de l'accession au pouvoir. Dans un article consacré à ses pratiques de terrain, Caitlin Robinson parle de *wasta* en empruntant à Bourdieu la notion de capital (Robinson 2013). Ainsi, l'importance de la *wasta* d'un individu déterminerait sa position dans l'espace social : ce constat est transposable au champ nocturne. Il est cependant possible de travailler à augmenter ce capital de relations en amont de l'ouverture. Le cas des différentes enseignes du Bodo qui associent toujours des partenaires habitant les environs constitue un exemple[415].

En lien avec la *wasta*, le capital économique est décisif. Les capacités financières d'un entrepreneur définissent les modes de gestion du quotidien et les négociations avec les autorités, et interviennent dès l'ouverture, bien que les montants investis soient variables :

« *Investments in nightlife range from 100 000 dollars for a very small place to 6 or 7 millions for the biggest* » (Entretien 64, 10/04/2015).

L'argent et les relations ont été les réponses les plus fréquentes à cette question posée à chaque entrepreneur : « de quoi a-t-on besoin pour ouvrir un établissement nocturne ? ». Le critère confessionnel n'a été mentionné qu'une fois, mais de manière explicite :

« *Bah déjà il faut être chrétien (…). C'est pas du tout règlementé, c'est pas au niveau de la loi que c'est marqué qu'il ne faut pas être musulman, mais c'est fortement conseillé, parce qu'à un moment donné tu vas te retrouver confronté aux autorités civiles ou politiques, donc religieuses, qui considèrent qu'un musulman n'est pas censé ouvrir un bar* » (Entretien 63, 09/04/2015).

Si mon interlocuteur évoque de manière vague quelques contre-exemples afin de me montrer qu'il s'agit d'une tendance en cours d'évolution, il considère que l'explication principale réside dans la géographie des établissements, implantés essentiellement en zones chrétiennes :

[415] Il montre par ailleurs que la *wasta* regroupe des liens de natures différentes (politique, économique, religieuse, familiale, et territoriale).

« *Pour les locations, c'est pas du tout réglementé, donc c'est vraiment en fonction de ta gueule. Si tu veux récupérer le garage d'un mécanicien, tu peux payer pour qu'il parte, et c'est pas un critère formel, mais si t'es de la même confession, que lui, il va préférer* » (Entretien 63, 09/04/2015).

La question confessionnelle va donc dans le sens de préférences et d'adéquation – dans les représentations – entre les activités économiques et les spécificités d'une religion. Il s'agit donc, comme cela a été remarqué pour le cas de l'émergence de Monnot, d'une règle non-écrite mais prégnante : dans mon entourage, un seul entrepreneur de la nuit était de confession sunnite. Il avait ouvert en partenariat avec des représentants d'autres confessions.

Enfin, l'ouverture réussie d'un établissement implique de connaître les modalités de fonctionnement de l'économie des loisirs nocturnes, à savoir, les personnes avec qui s'associer, les endroits à privilégier, les produits à servir, les musiques à diffuser, l'enjeu état de parvenir à un agencement idéal entre différents facteurs :

« *You need the right partnership mix, business knowledge, right staff, right food, right beverage, music as well, you need the right mix of all of this* » (Entretien 64, 10/04/2015).

Ainsi, l'entrée ou l'amélioration de sa position dans le champ est liée au réseau de connaissances, à la maîtrise des tendances et des courants de mode, au capital économique et à l'appartenance confessionnelle. Ces différents paramètres fonctionnent moins comme une liste de critères à remplir que comme autant d'atouts qui pèsent dans le jeu de la négociation – avec les instances étatiques – pour ouvrir des établissements.

Si les entrepreneurs de la nuit font preuve d'une homogénéité socio-économique et confessionnelle indéniable, il n'existe pas de profil ou d'itinéraire type. Il est en revanche possible de distinguer trois ensembles : les entrepreneurs présents dans le champ depuis plusieurs années – il s'agit souvent des pionniers des premiers quartiers -, les amateurs (qui ouvrent pour quelques temps, en combinant le bar à une autre activité économique), et les investisseurs ayant été serveurs ou barmen auparavant, et qui entrent dans la catégorie des entrepreneurs par évolution dans le champ.

3) Les mutations du champ : la concentration des établissements et le regroupement des entrepreneurs

En apparence, l'ouverture au public d'un établissement nocturne suit des procédés similaires. Quel que soit le niveau d'avancement vis-à-vis des démarches administratives, les bars et les boîtes de nuit sont prêts lorsque le personnel est recruté, le mobilier installé, les stocks constitués. Souvent, la publicité commence quelques semaines avant l'ouverture : des photographies sont publiées sur les réseaux sociaux, et montrent le soin apporté à la décoration, ou à l'élaboration des cocktails. S'ensuit une soirée de lancement quelques jours avant l'ouverture officielle. La soirée de lancement fonctionne par invitation, même s'il est possible pour les invités de venir accompagnés. Cette modalité a plusieurs avantages. Elle permet d'abord de tester le fonctionnement du bar en conditions réelles. Ainsi, Walid, barman principal

de la Villa Badaro, m'explique que la soirée de lancement est une « répétition générale » : ils testent la musique, les cocktails, la cuisine, la coordination entre les différents employés. Ensuite, le caractère privé – lié aux invitations – octroie aux noctambules un statut privilégié. Ils reviennent donc plus volontiers, tout en contribuant au succès de l'établissement via le bouche-à-oreilles. Enfin, ces soirées sont l'occasion pour les entrepreneurs d'afficher leur réussite qui se lit tant dans l'ouverture d'un lieu de nuit que dans la capacité à le remplir :

« *Le premier jour où on a décidé d'ouvrir cet endroit, moi j'ai ramené les gens. Je suis Z., c'est mon truc, j'ai 5 000 potes sur Facebook, tout ça, j'ai qu'à ramener les gens le premier jour à l'ouverture* » (Entretien Z. B., 09/04/2015).

Si les procédés de lancement qui mêlent effet d'annonce et effet « V.I.P. » sont semblables, les établissements reposent sur des modèles économiques différents qui témoignent d'une évolution dans le champ, à savoir la tendance au regroupement des acteurs et des lieux en sociétés. Cette inflexion a été abordée au chapitre précédent via l'exemple du Bodo. Les différentes enseignes de l'établissement sont en effet gérées par la société Mindset, qui a lancé d'autres bars et restaurants dans l'agglomération. En général – et c'est le cas de Mindset – la création de la compagnie opère en aval d'une ou plusieurs ouvertures. C'est le cas de la société Dawa Management qui gère les enseignes du Dany's :

« *Dany's came first, in 2008. Then Main Street, 2010, then Uruguay places. The management became after, when the work was going up. The idea of the company is more clear, we need someone to manage, someone purchasing, etc. We need a superstructure* » (Entretien 51, 24/03/2015).

Ces sociétés se présentent comme des entreprises spécialisées dans « l'hôtellerie et la restauration », le « management des bars et des boîtes de nuit », tout en proposant des services aux établissements nocturnes (conseil, gestion, comptabilité, marketing). Elles regroupent des bars, des boîtes de nuit et des restaurants implantés dans différents quartiers et éventuellement à l'étranger, dans les pays du Golfe. Le tableau ci-dessous répertorie deux sociétés identifiées sur le terrain[416].

Le regroupement en compagnies n'empêche pas l'indépendance relative des établissements. Chaque bar a ses propres partenaires qui peuvent investir ponctuellement ou avoir des parts dans d'autres enseignes de la même société. Selon les fonctions qu'ils occupent, les employés peuvent être rattachés à un ou plusieurs lieux, mais tous ont une place bien définie dans l'organisation hiérarchique des compagnies. En haut de cette hiérarchie se trouvent les propriétaires d'établissements qui peuvent être directeurs ou directeurs associés de la société. Interviennent ensuite les « managers » dont la situation peut varier. Ils sont chargés de la gestion et de la direction quotidienne des établissements dans lesquels ils possèdent des parts (comme au Bodo de Hamra) ou non (comme pour le manager du Dany's de Badaro). Ils opèrent ainsi sur un lieu unique, mais certaines sociétés ont développé des fonctions transversales. Ainsi, W. est le « beverage manager » du groupe Makarem : il gère les stocks d'alcool, s'occupe des commandes, prépare les cartes de cocktails et divise sa semaine entre les trois établissements, œuvrant aussi derrière le bar en soirée. Les autres fonctions transversales peuvent concerner la

[416] L'ensemble des sociétés identifiées ainsi que les établissements qui leur sont rattachés figurent en Annexe 12.

cuisine (un chef pour plusieurs lieux), la communication, la publicité. Viennent ensuite les barmen et les serveurs, et enfin les personnes chargées de l'entretien : ces employés sont souvent rattachés à un lieu unique mais peuvent également alterner.

Compagnie	Nom de l'établissement	Quartier	Catégorie[417]
Moodlab	Charlie's	Gemmayzé	1
	Secteur 75	Mar Mikhaïl	2
	Garden State	Sin el Fil	2
	Grand Factory	La Quarantaine	3
	Smoking Bun	Mar Mikhaïl	restaurant
Sky Management	SkyBar	Centre-Ville	3
	Twenty Seven/The Hub	Centre-Ville	2
	O1ne	Centre-Ville/ Abu Dhabi	3
Wisors Hospitality	Oscar Wilde	Hamra	1
	Vvyvyan's	Mar Mikhaïl	1
	Happy Prince	Mar Mikhaïl	2
	Kissproof	Badaro	2

Tableau 6 : le regroupement des établissements en compagnies
M. Bonte, 2016. Sources : enquêtes de terrain

La multiplication de ces regroupements et partenariats présente divers avantages économiques. Cela permet tout d'abord de rationaliser la production. Pour les commandes d'alcool par exemple, un seul contrat est signé pour toutes les enseignes, ce qui fait baisser le prix de vente à l'unité et augmenter les bénéfices. Par ailleurs, le fractionnement des investissements – pour un entrepreneur ou une compagnie – permet de sécuriser ces derniers, dans un contexte de ralentissement global de l'économie nocturne : si un endroit périclite, les autres permettent de compenser, et il sera plus facile de trouver de nouveaux débouchés pour en ouvrir un autre. Comme le montre le tableau, les sociétés sont implantées dans différents quartiers nocturnes.

Ce phénomène de regroupement en sociétés qui permet de doter les différentes enseignes d'une structure commune n'est pas étranger à ce que Chatterton et Hollands nomment « corporatisation », à savoir la concentration des établissements nocturnes au sein de quelques grandes compagnies :

> « One of the most striking features of of the current mode of nightlife production is the shift towards the concentration of corporate activity across a number of areas such as alcohol manufacturing, venue ownership and product distribution » (Chatterton & Hollands 2003 : 29).

[417] Voir Chapitre 5.

Les compagnies identifiées par les auteurs ont souvent une dimension internationale. Celles recensées à Beyrouth sont d'envergure nationale, éventuellement régionale. Le tableau précise ainsi que Sky Management, Crystal et Add Mind ont ouvert des enseignes à Dubaï et Abu Dhabi. C'est aussi le cas de l'enseigne Music Hall qui possède un doublon à Dubaï. Ce phénomène d'ouvertures par des entrepreneurs de la nuit en dehors du Liban n'est pas spécialement nouveau – Prosper Gay-Para avait ainsi une boîte de nuit à Saint-Tropez – mais combiné au regroupement en sociétés, il relève plus précisément de la *night-time economy*, terme employé pour désigner la multiplication d'espaces de loisirs nocturnes participant des économies urbaines fondées sur l'entreprenariat (Harvey 1989a) et contribuant à la revitalisation urbaine (Liempt, Aalst & Schwanen 2015 : 6). Dès lors, la *night-time economy* ne désigne pas toute l'économie nocturne, mais l'un de ses segments qui

> « a partie liée avec l'étude des impacts de la globalisation sur les espaces urbains [et] renvoie à l'ensemble plus large des politiques de « *worlding* », c'est-à-dire, les stratégies mises en place par les acteurs urbains pour acquérir une visibilité internationale » (Oloukoi 2015 : 153).

Dans les logiques de la *night-time economy*, la vie nocturne devient un outil de promotion urbaine et fait l'objet d'une standardisation de l'offre qui accompagne la concentration des établissements. Cette standardisation concerne les consommations proposées, les prestations, les programmations musicales ainsi que les pratiques d'encadrement (emploi de sociétés privées chargées de la sécurité notamment). En dépit des variations thématiques propres à chaque lieu, tout se passe comme si le noctambule avait un choix de plus en plus restreint. D'ailleurs, le « cœur de cible » de ces établissements est aussi homogène : des consommateurs aisés, jeunes – entre 25 et 35 ans – partageant un mode de vie urbain et maîtrisant les référents culturels globaux.

Ainsi, concentration des établissements, standardisation de l'offre et uniformisation des pratiques participent du mouvement d'expansion des établissements qualifiés de *mainstream* au détriment des lieux alternatifs ou résiduels (Gallan 2015). Le cas de la rue de l'Uruguay est exemplaire, qu'il s'agisse de l'offre, des prix, de l'encadrement des pratiques, de l'aspect visuel ou des acteurs. L'emploi du terme de *mainstream* pour qualifier une partie des établissements nocturnes est pertinent, mais la typologie établie par Chatterton et Hollands (2003) ne peut être transposée à l'identique au cas libanais. De la même manière, la monopolisation de l'offre nocturne demeure une tendance à Beyrouth, qui concerne surtout les boîtes de nuit. Les lieux concernés par le regroupement en compagnies représentent 27 % des établissements nocturnes. La taille de ces compagnies demeure modeste ; ce qui n'empêche pas *a priori* les entrepreneurs plus indépendants ou « amateurs » qui se contentent d'investir sur un lieu de maintenir leur place dans le champ.

À l'origine du champ, les entrepreneurs de la nuit constituent une catégorie en apparence hétérogène, car les parcours biographiques et les degrés d'investissements sont variables. Ils sont cependant tous suffisamment dotés en capital économique et social pour maîtriser les stratégies de contournement des autorités au moment de l'ouverture, et développer des stratégies économiques pour maintenir leur activité. Leurs carrières nocturnes sont donc faites

de négociations, d'adaptations, mais aussi d'exposition du prestige que confère leur position. Certaines s'élaborent sur le long terme : les entrepreneurs ont occupé d'autres positions, ou possèdent un ou plusieurs établissements depuis plus de huit ans, d'autres sont furtives : elles permettent à un moment donné d'occuper une position octroyant un prestige social.

B) Les ambassadeurs de la nuit : barmen, serveurs, DJs

Si le degré d'implication et la présence nocturne des entrepreneurs varient en fonction des établissements, celle des acteurs présentés dans cette seconde section est quotidienne et indispensable au bon déroulement des soirées beyrouthines. Les barmen, les serveurs et les DJ's sont responsables de leurs composantes principales, l'alcool et la musique, et la qualité de leurs prestations détermine en grande partie le succès d'un bar ou d'une boîte de nuit. Dans la mesure où ils incarnent l'image des lieux pour lesquels ils travaillent et au-delà, participent pleinement de la réputation de la vie nocturne à Beyrouth, ils peuvent être considérés comme les ambassadeurs de la nuit. Il s'agit ici d'analyser leurs fonctions, leur position dans le champ, et les représentations associées à leurs rôles, lesquelles contribuent à faire des établissements nocturnes des lieux genrés. En effet, l'organisation propre à chaque lieu, la distribution et la perception des différentes tâches reposent sur une distinction entre masculin et féminin, cette différenciation contribuant en retour à la construction des identités de genre dans les espaces nocturnes.

1) « We're part of the show »[418] : les barmen

Dans les établissements de Beyrouth, les barmen remplissent diverses fonctions dont la principale est de « tenir le bar ». Ils préparent les boissons commandées par les clients, élaborent des cocktails (des recettes classiques ou des compositions de leur choix), et assurent la tenue de la caisse (ils émettent les additions, encaissent les paiements, récupèrent les pourboires qui seront partagés à la fin de la soirée). Leur nombre dépend de la taille de l'établissement, éventuellement du jour de la semaine : les week-ends étant plus fréquentés, il est préférable d'être au moins deux.

Comme pour les entrepreneurs de la nuit, les itinéraires des barmen sont variables. Ceux avec qui j'ai pu échanger, dans le cadre d'un entretien ou non, avaient entre 20 et 40 ans environ au moment de la rencontre, les plus avancés en âge occupant cette fonction depuis une dizaine d'années. Beaucoup de barmen ont d'abord été serveurs, puis ont appris le métier au contact de leurs collègues ou de leurs employeurs. Le passage de serveur à barman correspond à une promotion en termes de statut et de salaire. C'est le cas de Sg. S., barman au Bodo de Badaro.

[418] Conversation avec Walid, 20/04/2015.

Sg. a d'abord commencé dans un petit établissement de Hamra, puis a travaillé avec d'anciens barmen du Pacifico qui lui ont transmis leurs compétences :

« *I started working as a pass boy at Rotana café (…) and then I started working as a waiter in a bar. (…) After the place went down, I started working with their competitors, they used to have a more professional point of view on work. You know Pacifico?* ***They used to work in Pacifico for 11 years*** *so they opened their own branches. You know Julep's? Lockstock. They are the same owners, I worked with them,* ***they taught me... how to bartend*** *(…)And I got a job offer at another place called Ferdinand, next to Brick's in a corner, I worked there for three months,* ***my salary got doubled almost****. There I worked with a guy that used to work in Central Sation. So he taught me... I have the base, he told me new tricks that came the last two years, new drinks, new cocktails, new stuff …* » (Entretien 48, 19/03/2015).

C'est donc par mimétisme et formation en interne[419] que les carrières des barmen s'élaborent. L'évolution professionnelle est aussi liée à une grande mobilité : dans l'extrait d'entretien, le barman a travaillé dans trois établissements en un an et demi. Chaque changement correspond à une amélioration de sa situation économique et de son savoir-faire.

Le témoignage laisse entendre que la tenue d'un bar requiert un certain nombre de compétences parmi lesquelles l'organisation. Le rangement des ustensiles, des ingrédients – fruits, glaçons – et des liquides – alcools, jus n'est pas laissé au hasard. Si la disposition des bouteilles derrière le bar répond à des critères esthétiques (il y a souvent un éclairage ou un choix de mobilier), elle doit surtout être rationnelle. Les alcools les plus utilisés doivent être à portée de main, et il faut s'assurer que les bouteilles de rechange soient facilement accessibles. L'organisation est similaire d'un établissement à l'autre, ce qui fait dire aux « bons barmen » qu'ils peuvent facilement changer d'endroit : « Put me in any bar, give me two hours, I know how to work in it »[420].

Au-delà de l'organisation autour du comptoir, être barman nécessite de trouver le bon équilibre entre la discipline qu'exigent les fonctions et le relationnel indispensable au succès de l'établissement. Par discipline, il faut d'abord comprendre habileté et rapidité. Les commandes ou les recettes peuvent être complexes et doivent pourtant être vite exécutées, sous le regard des clients : il n'y a donc pas de place pour les erreurs[421] et les hésitations. Il s'agit par ailleurs d'un travail physique, qui implique d'être debout plusieurs heures d'affilée. En plus d'être discipliné, le barman assure la surveillance de l'établissement. Il prend note des arrivées et des départs, peut refuser de servir une personne lorsqu'elle est trop ivre. D'une manière générale, travailler dans un environnement dédié à la consommation d'alcool entraîne des situations difficiles à gérer – disputes, bagarres – nécessitant l'intervention d'un ou de plusieurs employés[422].

[419] Seuls deux de mes interlocuteurs barmen (ou anciens barmen devenus propriétaires) sont diplômés d'hôtellerie et de restauration, mais déplorent le manque de formation autour du bar et des cocktails.

[420] Entretien 48, 19/03/2015.

[421] Par exemple, les erreurs sur les additions entraînent une retenue sur salaire des barmen ou des serveurs.

[422] « Ce vendredi soir, l'endroit est bondé et l'alcool coule à flots. Vers deux heures du matin, alors que je m'approche du bar pour passer les commandes, je vois N., le barman, passer au-dessus du comptoir si rapidement

Le barman se doit également d'être un modèle de sympathie et de convivialité. L'importance du relationnel est véhiculée par l'un de mes interlocuteurs par la formulation « ethics of the bar ». Le barman doit être souriant et accueillant, quitte à être dans la surenchère de sociabilités. En tant que client – et dans mon cas, que cliente – il n'est pas difficile de compter rapidement parmi les « amis » des barmen : il suffit de se rendre deux ou trois fois au même endroit en moins de deux semaines pour y être accueillie comme une vieille connaissance et traitée comme une habituée[423].

Le fait de nouer des liens passe par l'offre de boissons, notamment les « shots » d'alcool fort, faciles à servir, rapides à boire (en une gorgée) et particulièrement adaptés pour trinquer à plusieurs. Ainsi, « le shot fait partie intégrante de la relation »[424], c'est parce que son offre et son partage permettent d'accueillir convenablement les nouveaux clients et de leur donner envie de revenir. Ils matérialisent la naissance d'un lien privilégié entre le noctambule et le barman et permettent de le prolonger ou de le renforcer au fil du temps. Si l'offre de shots est aussi une tactique de drague, elle peut s'apparenter à une injonction : les refuser revient à commettre une forme d'impair et avouer son incapacité à être « bon vivant », donc à satisfaire les exigences de l'ethos nocturne.

Ces relations amicales entre barmen et noctambules sont valorisées et mises en avant via l'affichage de photographies derrière le comptoir, comme le montre la Figure 46. Ces photographies sont fréquentes dans les établissements de Beyrouth. Elles sont prises par des photographes indépendants et amateurs qui, munis d'un appareil instantané de type Polaroïd, sillonnent les quartiers nocturnes, tirent des portraits de groupes et vendent leurs clichés. Ceux-ci sont généralement payés par les clients, dédicacés avec des feutres indélébiles (dont sont équipés les photographes) et offerts à l'établissement. Le fait d'afficher les photographies signifie que le bar est un endroit apprécié, accueillant, où s'élaborent des amitiés authentiques. Pour les consommateurs, apparaître derrière le bar signifie que l'on fait partie des clients privilégiés.

qu'il avait l'air de voler. Je ne saisis pas tout de suite ce qu'il se passe car la confusion est grande. Il va s'interposer entre deux clients en train de se battre devant le Bodo. Le patron sort également, et le DJ, grand et musclé, intervient également. L'incident dure une quinzaine de minutes. Ce qui me surprend le plus, c'est la rapidité avec laquelle tout le monde, y compris les clients, s'en est mêlé. J'ai même cru que N. allait lui-même en venir aux mains » (*notes de terrain, 25/04/2015).*

[423] Ainsi, lors de mon troisième passage au Dany's de Hamra, A., le barman, m'a chaleureusement tendu les bras en me demandant comment j'allais et exprimant haut et fort à quel point j'avais manqué à toute l'équipe.

[424] Entretien 63, 09/05/2015.

Figure 46 : la valorisation des relations entre noctambules et employés
Photographie M. Bonte, avril 2015

L'apport de prestige est donc à double sens. Le fait de connaître le barman est revendiqué de longue date, mes interlocuteurs de soixante ans et plus m'ont ainsi tous conté des anecdotes impliquant Aldo, le barman des Caves du Roy. D'un autre côté, être barman signifie être au centre des interactions nocturnes tout en faisant bénéficier les clients de ses compétences :

« *I like in the job... It's fun. You meet people, it's a fun atmosphere, it's a bartending job you know, you mix drinks, you get people trained, you have the knowledge* » (Entretien 48, 19/03/2015).

S'il faut « avoir les connaissances » et les compétences, il est encore plus important de les exposer. Les barmen adoptent donc une gestuelle spécifique : en plus d'être rapides, habiles, de bien connaître les alcools et les recettes, ils doivent montrer qu'ils sont à l'aise et entrer dans le jeu des performances scéniques. Ils font « partie du spectacle » de la nuit, comme l'indique le titre du paragraphe. Il ne faut donc pas saisir la bouteille d'alcool, mais s'en emparer, la lancer et la faire tourner sur elle-même avant de l'ouvrir. Il ne faut pas agiter les shakers mais effectuer des secousses régulières en plaçant les bras d'une certaine manière. Ainsi Sg m'avait-t-il précisé : « the way you close the shaker, it has to be a little theatrical you know ? ». Cette théâtralité apparaît également dans la photographie suivante (Figure 47).

Figure 47 : performances de barmen
Photographie M. Faez Sultan, janvier 2017

Sur la photographie prise dans un bar de Mar Mikhaïl, les barmen exécutent un duo parfaitement synchronisé. Le premier verse adroitement du whisky dans un verre, tandis que l'autre semble danser tout en agitant le shaker.

Puisqu'ils opèrent au vu de tous les noctambules, les barmen doivent aussi soigner leur apparence. Certains établissements prévoient une tenue spécifique, en général de couleur noire. Au-delà des règles propres à chaque lieu, un certain nombre de caractéristiques physiques sont récurrentes : port de la barbe et/ou de la moustache, poignets chargés de divers bracelets (à caractère religieux ou non), tatouages sur les avant-bras. Les deux protagonistes de la photographie sont à ce titre parfaitement représentatifs d'un idéal physique du barman de Beyrouth. Cet idéal inclut uniquement des hommes ; en raison de la répartition sexuée des tâches (la ville de Beyrouth doit compter une quinzaine de baristas[425]) et se pense en termes de satisfaction des critères dominants de masculinité, via l'exhibition d'attributs physiques tels que les bras musclés.

Plus largement, être barman revient à accomplir diverses performances de genre. Outre les caractéristiques physiques, la fonction de barman est perçue comme masculine : il s'agit de manipuler des alcools forts, d'être dans l'élaboration ou la transformation de produits qui seront appréciés instantanément, y compris et surtout par des femmes qu'il faut impressionner. Ces tâches sont exécutées dans un espace qu'ils maîtrisent et dominent, et qu'ils sont à même de réguler en cas de débordements. Ainsi, lors du premier soir où nous devons travailler ensemble,

[425] Le terme italien est préféré à celui anglais de « barmaid », qui désigne officiellement les femmes qui « travaillent dans un bar ». L'utilisation du nom « maid » en suffixe traduit une dévalorisation de la profession par sa féminisation – dévalorisation qui reflète par ailleurs la vision extrêmement genrée des emplois de la vie nocturne en général.

N., l'un des barmen du Bodo, m'explique fermement que je ne dois pas dépasser l'évier – ce qui dans la configuration des lieux revenait à aller clairement derrière le comptoir. Ainsi, à chaque tâche son espace : le bar est le lieu masculin du barman, la salle est le lieu mixte du service.

Les performances de genre se font aussi dans l'interaction, lorsque les noctambules sont des femmes. Le barman se doit d'être galant et généreux – même si l'offre d'alcool peut avoir une finalité plus personnelle – et de savoir préparer les boissons susceptibles de plaire aux femmes. Prévenant, il a souvent un briquet pour allumer les cigarettes. Il fait également la conversation aux clientes installées au comptoir.

Figure 48 : les interactions genrées de part et d'autre du comptoir
Photographie M. Bonte, octobre 2015

Sur la photographie (Figure 48), deux femmes – les clientes – et deux hommes – les barmen – se font face. Le premier sourit et à l'air d'écouter attentivement, tandis que le second a les mains occupées : il est en train de leur préparer quelque chose de spécial. Les postures des jeunes femmes sont celles d'une attente intéressée et flattée (sourires esquissés, adoption de poses spécifiques en utilisant les bras), le tout sous le regard attentif d'une cinquième personne qui me fait face et semble s'amuser de la scène.

Les interactions barmen et noctambules féminines sont fondées sur le jeu et l'attraction que représente la fonction. Lorsque Walid, un de mes interlocuteurs barman, a des clientes au comptoir, il exécute différents petits numéros d'adresse avec les verres, les pailles, démontrant son habileté et feignant l'auto-dérision afin d'éviter tout risque de paraître ridicule. Il ne manque

jamais de provoquer l'hilarité, régulièrement arrosée de petits shots. Mais il explique aussi l'attrait qu'ont les clientes pour lui :

« *Moi en tant que barman je me fais draguer sans arrêt. Je ne sais pas ce que les femmes veulent. Des verres gratuits, ou alors je dois représenter quelque chose. Et ça fait bien de montrer qu'on a des relations étroites avec le barman, ou le patron* » (Conversation avec Walid, octobre 2015).

L'attrait peut aller au-delà de l'élaboration de cocktails. De manière plus directe, un de mes amis et intermédiaire privilégié sur le terrain me dit un soir, alors que nous passions devant le Torino à Gemmayzé :

« *À eux tous, les barmen du Torino et de l'Internazionale se sont tapé l'intégralité de Beyrouth* » (Conversation avec Marwan, novembre 2015).

Si le commentaire est évidemment exagéré, l'attraction pour le barman ajoute au service et à la flatterie le présupposé des performances sexuelles qui seraient comparables à ses compétences professionnelles. De son côté, le barman exécute son rôle en ayant conscience de l'image qu'il renvoie et dont il joue. Aussi la carrière de barman ne se limite-t-elle pas à un changement régulier d'établissements et à une accumulation de savoirs techniques. Elle entraîne aussi une modification plus générale de leur situation, et de leur position dans le champ : le reste des noctambules considère le barman – une fois qu'il l'est devenu – d'une manière nouvelle. Son rôle est reconnu et valorisé, et cette reconnaissance passe par l'affichage public de relations privilégiées. Le changement dans la carrière est enfin subjectif : le barman voit son statut et son image évoluer, a conscience de son rôle, du prestige et de l'attractivité que cela lui confère.

2) « Smiling, Deferring and Flirting »[426] : les serveurs

Les barmen et les serveurs se différencient par les tâches qu'ils doivent exécuter et par la position qu'ils occupent dans le champ – celle des barmen étant plus avantageuse. Cependant, les liens entre les deux fonctions sont nombreux. Pour commencer, la plupart des barmen ont d'abord été serveurs : ils connaissent donc les difficultés du métier et font preuve de solidarité, indispensable lorsqu'il faut passer des soirées entières à courir, prendre les commandes, préparer, servir dans le bruit et la fumée. Le champ lexical familial et amical est ainsi récurrent et confondu dans le partage d'expérience de mes interlocuteurs, pour qui les liens de proximité se développent rapidement :

« *E. worked at this bar for only two months, but we are very close and we share so many things* »[427].

Les « choses partagées » auxquelles mon interlocutrice fait référence sont d'abord l'environnement de travail et des difficultés qui lui sont liées : fatigue physique, comportements désagréables de certains clients, lassitude ou colère, mais aussi rires et plaisanteries. Par exemple, avant chaque ouverture, les retrouvailles entre les différents employés s'effectuent

[426] Hall E. J. 1993.
[427] Conversation avec Dima, serveuse au Bodo de Hamra, avril 2015.

dans une ambiance chaleureuse : accolades, exécution collective des « opening duties », partage d'un repas pour se donner des forces.

La comparaison de l'équipe à une famille – dont le « père » est évidemment le patron, qui dirige l'établissement en prenant soin de ses employés – est établie en dépit d'un important *turn-over* qui concerne les barmen comme les serveurs. Par exemple, H., barman au Mezyan à Hamra, a travaillé dans six établissements différents. De leur côté, les serveurs peuvent avoir tendance à travailler par intermittences, pour des périodes de quelques mois. Dans ce cas, l'emploi occupé sert à financer leurs études – ils sont en général plus jeunes que les barmen – mais la tâche est fatigante et ne permet pas de tenir longtemps, d'autant que les patrons s'adaptent rarement aux emplois du temps des universités.

Au-delà de ces liens de proximité, les différences entre barmen et serveurs sont clairement définies. Ces derniers sont chargés de prendre les commandes et d'apporter les boissons, en exécutant ces tâches selon un rituel précis, dont la description suivante est fondée sur ma propre expérience. Avant l'ouverture, les serveurs disposent les tables et les chaises, vérifient l'état des stocks qui doivent se trouver à portée de main des barmen : alcools, jus, fruits à couper en amont, serviettes en papiers, crackers. Une fois le bar ouvert, il faut accueillir les clients avec un sourire – « not a fake one » précise le patron avant que je ne commence moi-même – puis les installer en déposant sur la table un cendrier propre et un bol contenant des biscuits apéritifs ou, spécialité locale, des carottes trempées dans du jus de citron. Ensuite, le serveur revient prendre la commande et doit la retenir, quel que soit le nombre de personnes, l'enregistrer sur la machine qui délivre un ticket qui est transmis au barman : il prépare la commande et le serveur l'achemine. Seules les bières peuvent être servies sans l'intermédiaire du barman. Entre deux, il faut vider les cendriers régulièrement, enlever les verres vides, nettoyer les tables. Et, tout au long de la soirée, il est interdit de boire, de manger, de fumer devant les clients.

Il s'agit donc de tâches moins prestigieuses qui confèrent au serveur une position inférieure, se matérialisant dans la différence de leurs tenues : il peut s'agir de la couleur, du type de vêtement (une chemise pour le barman, un t-shirt pour les serveurs), ou même de l'absence de vêtements fournis. L'interaction avec les noctambules est valorisée et encouragée, mais ne s'effectue pas sur un pied d'égalité. Si les noctambules veulent discuter, il faut donner le change et être amical. S'ils sont désagréables, il faut se contenter de faire ce qu'ils demandent.

Globalement, le rôle du serveur et surtout de la serveuse est teinté de subordination qui se double d'une division genrée. Cela signifie que les exigences, les attitudes des clients et les représentations des rôles sont différentes pour les serveurs et pour les serveuses. Pour ces dernières, les attentes comportementales peuvent se résumer dans la formule « smiling, deferring and flirting » utilisée par Elaine Hall (1993) afin de montrer comment les normes de genre sont reproduites et jouées (*performed*) dans les fonctions de serveur et surtout de serveuses. Ses enquêtes de terrain, effectuées dans des établissements nord-américains, montrent par ailleurs que les performances de genre observées à Beyrouth ne sont pas spécifiques à la ville. Parler de performance des genres pour la fonction de serveur ou de serveuse revient à considérer que leur tâche implique la répétition de gestes, d'attitudes, de

postures qui correspondent aux modèles de la féminité et à la reproduction des rapports sociaux de sexe :

> « occupations such as cocktail waitresses (…) are considered typical women's work, partially because they involve acivities that are culturally understood as extensions of feminity – serving, supporting and deferring to men » (Hall 1993 : 332).

En premier lieu, le « smiling » exige d'être avenant en toute circonstance, ce qui signifie qu'il est difficile de dire non. Ainsi, lors de mon expérience de travail, plusieurs clients ont souhaité me photographier, seule ou en leur compagnie. La première fois, le patron m'a expliqué que je devais accepter, que lui-même y était habitué et que cela faisait partie du métier. De la même manière, les noctambules voulant m'offrir des shots et boire avec moi avaient toujours gain de cause. C'était d'ailleurs la seule dérogation possible à la règle « ne pas boire devant les clients ». Le « deferring », qui se comprend dans cette situation comme le fait de se soumettre à une autre autorité (celle du client) et donc d'obéir et agréer, exige que l'on s'exécute en laissant de côté les codes usuels de la politesse : par exemple, répondre à un appel émis en sifflant, accepter les reproches, s'excuser d'un dysfonctionnement même sans en être la cause. Enfin, le « flirting » possède une dimension passive, le but étant de ne pas réagir, donc ne pas repousser trop nettement les tentatives de drague, ni les encourager ouvertement. L'enjeu est de maintenir une attitude qui serait le bon équilibre entre l'acceptation des compliments ou petits attouchements et l'observation des normes de respectabilité qui assurent la bonne réputation de l'établissement.

La question du flirt, généralement admise comme faisant partie intégrante de la relation serveuse/clients ou serveurs/clientes, s'accompagne d'une réification des corps soumis aux regards et aux commentaires des noctambules. Le sujet a déjà été abordé dans le chapitre consacré à la méthodologie de recherche : il s'agit d'en compléter la lecture en affirmant que les relations genrées se doublent de relations de pouvoir. Le consommateur est celui qui commande et qui paye, et qui a donc le droit de se comporter dans le bar en s'appropriant la disponibilité et le corps de la serveuse en lui saisissant le poignet ou la taille, en se penchant pour réclamer à son oreille une boisson supplémentaire. La réduction de la serveuse à un corps disponible résulte par ailleurs d'une persistance dans les représentations de la figure de l'entraîneuse, présente dans les établissements de Beyrouth et plus précisément de la baie de Zeytouneh (Kassir 2003).

Si les serveurs sont moins confrontés à ces attitudes, ils n'en sont pas totalement exemptés. Ainsi, F., un de mes collègues serveurs, a suscité l'intérêt de quelques clients sans qu'il ne partage leur orientation sexuelle.

Encadré 9 : flirts et solidarités

Durant une bonne partie de la soirée, F. s'est fait draguer par un client, qui le trouvait, selon ses dires, très mignon. Il essaye de l'inviter à dîner, demande son numéro et lui lance des compliments à chacun de ses passages. Cela le met mal à l'aise, il m'explique plus tard qu'il n'est pas homophobe mais que dans sa famille, l'homosexualité est mal acceptée. Il ne voudrait pas qu'une confusion s'opère. Lorsque le bar est rempli, l'homme en question lui bloque littéralement le passage, qu'il ne veut libérer qu'en échange d'un baiser. F. finit par me demander de l'aide et je fais semblant d'avoir besoin de lui. À partir de ce moment-là, il devient plus attentif aux moments où, moi aussi, je pourrais me retrouver coincée.

Source : notes de terrain, 24/04/2015

À l'inverse, le fait de ne pas correspondre aux modèles prédéfinis de masculinité et surtout de féminité revient à risquer la sanction, de la part des supérieurs hiérarchiques comme de la part des clients. Ainsi, mon éphémère collègue Dima a eu, tout au long de sa période d'emploi, des problèmes d'entente avec l'un des deux partenaires. Elle attribuait son attitude désobligeante à son physique :

« *he wants to fire me, I'm sure it's because I look like a lesbian. I have short hair, piercing and some tattoos…* »[428].

En plus des critères physiques de la féminité[429] – hétéronormée – les serveuses doivent être plus amicales et chaleureuses que leurs collègues masculins qui peuvent se contenter d'une exécution sommaire de leurs tâches, à moins qu'ils soient confrontés à un groupe de femmes. Les cas échéant, il faut, comme pour les barmen, être prévenant et serviable, amusant et galant : les performances de genre s'effectuent dans l'interaction avec les clients de sexe opposés. Ainsi, si la question des performances de genre a déjà été observée chez les barmen, elle opère différemment dans le cas des serveurs car il s'agit d'une fonction occupée tant par les hommes que par les femmes à Beyrouth.

Dire que les bars sont des univers masculins ne signifie donc pas qu'ils sont fréquentés uniquement par des hommes, mais que ces derniers les dirigent, occupent les positions les plus avantageuses et attendent des femmes qu'elles respectent les rôles qu'ils ont prédéfini. Au vu du nombre d'établissements nocturnes à Beyrouth, il est évident que cette assertion admet d'importantes variations d'un lieu à l'autre : la négociation des rôles des femmes dans la nuit participe de la construction des nuits dites alternatives à Beyrouth, qui sont abordées dans le chapitre suivant.

[428] Conversation avec Dima, avril 2015.

[429] Au moment où j'ai travaillé en tant que serveuse, je portais des cheveux longs et blonds : j'étais donc comparée – surtout pendant mes deux premières soirées, lorsque les habitués me « découvraient » – par les clients, à ma collègue, puisque selon eux je correspondais bien mieux aux critères de beauté féminine.

3) Derrière les platines : les DJ

Le « DJ », sa position dans le champ et son rôle dans la production de la vie nocturne recoupent des réalités différentes. Du DJ international, qui mixe dans toutes les destinations festives pour des cachets à plusieurs milliers (voire dizaine de milliers) d'euros, à l'amateur qui se produit dans les bars de la capitale libanaise, en passant par les débutants qui tentent de se faire une place, les situations et la reconnaissance qui leur est attribuée sont extrêmement variables.

Le rôle commun à chaque DJ est de programmer la musique en direct, le plus souvent depuis une table de mixage, parfois depuis un ordinateur pour les performances les plus modestes. À l'origine, le DJ a la particularité de pouvoir produire des effets sonores, notamment avec les platines portant des disques de 33 ou 78 tours (Broughton & Brewster 2006). Aujourd'hui, les DJ sont essentiellement des musiciens de musique électronique, qu'ils soient interprètes ou créateurs. Dans le domaine, les avancées technologiques permettent une multiplication à l'infini des productions sonores (Michaud 2012) : le DJ peut enchaîner les morceaux en soignant les transitions, superposer différentes musiques, ou refondre des morceaux préexistants via des découpages (*cut*) d'éléments sonores (*sample*) qui peuvent être associés à d'autres compositions (*mix*) qui prennent la forme d'assemblages mêlant différents rythmes et n'ayant pas nécessairement de début ou de fin. Ainsi,

> « le DJ est le musicien de l'époque de l'enregistrement et du mixage : la musique est faite de sons qui circulent et se lient comme autant d'objets détachés des lieux, du moment et de leur auteur » (Michaud 2012 : 77).

Quel que soit son niveau de compétences et d'équipement, le DJ anime. Il est nécessaire à l'expérience du *clubbing*, qui passe par l'immersion dans la musique. Dans ce cas, le DJ n'est pas directement en contact avec les noctambules, il opère derrière sa table de mixage, dans un espace bien délimité par rapport au reste de l'établissement dans lequel il se produit. Il s'agit en général d'un podium surélevé, d'où il fait face aux noceurs qui prennent la forme d'une foule compacte, presque en fusion, telle qu'elle apparaît sur la Figure 49. Ainsi, l'absence de contacts n'empêche pas d'autres modes d'interaction. Les corps en fête « suivent » le rythme de la musique et réagissent aux différents enchaînements. L'échange est fondé sur une production sonore d'une part, et sur une réponse corporelle et gestuelle d'autre part. Le rôle scénique est plus ambigu : les noceurs n'ont pas nécessairement le regard tourné vers le DJ, mais le fait de le voir manipuler la table de mixage, ou d'être face à une célébrité contribue à l'expérience festive.

Dans les boîtes de nuits ou les évènements organisés par des collectifs, c'est en grande partie la qualité de la performance du DJ et sa capacité à « transporter » la foule – qui voyage aussi avec l'alcool ou les drogues – qui prédétermine la qualité de la soirée et, à échelle individuelle, le passage à l'état de fête. Dans les pubs, la présence du DJ est plus aléatoire. Elle est en général liée à un évènement ponctuel. Dans ce cas, les DJ s'occupent de la programmation musicale mais ne produisent pas des compositions sonores en direct.

Figure 49 : Performance de DJ lors d'une soirée à Überhaus
Source : Facebook, février 2017

Ces différentes manières d'être DJ rendent sa position dans le champ nocturne difficile à déterminer. Certains le dominent sans équivoque. Il s'agit des DJ professionnels dont la carrière est internationale : ils vont régulièrement se produire à l'étranger, tout en étant rattachés à un établissement nocturne. Cette alternance entre mobilité et ancrage n'est pas en soi une nouveauté : avant 1975, les boîtes de nuit et les cabarets avaient leurs musiciens ou leurs orchestres, et accueillaient des artistes étrangers. Les programmations varient de la même manière : au cours d'une soirée, les « sets » des DJ vont s'enchaîner, alternant DJ résidents et DJ invités. Ces derniers peuvent être Libanais, résidents d'autres établissements, ou étrangers, venus pour une soirée. Ainsi, laFigure 49 montre les performances d'un DJ et annonce également une soirée, dont la programmation est représentative des évènements nocturnes dans les établissements de type 3 et 4. La soirée prévoit l'enchaînement de trois performances, dont les deux premières sont effectuées par des DJ extérieurs : c'est leur présence qui rend l'évènement particulier. Überhaus accueille d'abord Black Coffee, un DJ sud-africain, puis Rony Seikaly, ancien basketteur professionnel d'origine libanaise. La seconde partie de la soirée prévoit un « B2B » (*back to back*) : deux DJ résidents, Romax – originaire d'Amsterdam – et Tia (qui a été résidente au Basement avant sa fermeture), mixent à tour de rôle et sont présents ensemble derrière les platines.

Les DJ qui dominent le champ sont aussi ceux qui endossent le rôle d'entrepreneur de la nuit : ils sont à l'origine d'un établissement ou d'autres formes de production de la vie nocturne, comme les labels musicaux. Par exemple, Nesta est DJ résident à Überhaus dont il est partenaire et a fondé en 2014 son propre label indépendant, Fantôme de Nuit. Le cas de Jade, dont le portrait figure dans l'encadré 10 est significatif à plusieurs égards.

Encadré 10 : un portrait de DJ

Jade est un DJ libanais, qui a grandi en Allemagne. Il a d'abord été musicien dans un groupe de rock avant d'être attiré par la musique électronique. En 2005, il a lancé le club The Basement, puis, après sa fermeture en 2011, les soirées C U NXT SAT, qui ont été nomades avant d'être rattachées au Grand Factory, établissement dont il est lui-même partenaire. D'ailleurs, le logo du Grand Factory est le même que celui de Basement, ce qui marque une forme de continuité d'un lieu à un autre, continuité qui se lit également dans les divers évènements. Ainsi, régulièrement, des soirées « Basement Reunion » sont organisées au Grand Factory ou dans la boîte très privée ouverte à l'intérieur en 2016, The Reunion.

Aujourd'hui, le succès de l'établissement et le prestige du DJ s'influencent mutuellement. Dans la mesure où il est « entré dans la légende[430] », sa présence à une soirée est la garantie d'un succès, au moins en termes de nombre d'entrées. La continuité entre les deux établissements se lit aussi dans les représentations des noctambules. Le Basement a été pendant les années de son existence une référence dans l'espace nocturne. Il persiste donc dans les discours sous une forme idéalisée voire mythifiée, qui reprend forme lors des évènements réunissant les anciens DJ résidents. Au-delà, la dimension internationale de sa carrière est un argument pour qui veut mettre en valeur la place de Beyrouth dans le réseau des capitales nocturnes. Jade s'est en effet formé à l'étranger puis est venu s'accomplir en tant que DJ à Beyrouth, ce qui montre que la scène nocturne est suffisamment vaste pour pouvoir s'y insérer avec succès, suffisamment dynamique pour accueillir les nouvelles initiatives, et suffisamment ouverte et cosmopolite pour être perméable aux influences musicales venues d'ailleurs. À l'inverse, son intégration dans d'autres univers nocturnes, notamment à Berlin, et ses différents déplacements contribuent à faire de lui un ambassadeur de la nuit libanaise, au sens premier du terme ; il l'incarne et la représente auprès d'autres nuits.

Au bas de la hiérarchie – interne aux DJ – figurent les amateurs qui interviennent de manière ponctuelle, le plus souvent dans les pubs. C'est notamment le cas de N., qui vient deux soirs par semaine au Bodo de Hamra avec son matériel – ordinateur et listes de lecture – pour se poser dans un coin du bar. Il n'y a pas d'espace prévu spécifiquement pour lui, et sa présence ne suscite pas le même intérêt pour les clients que les DJ célèbres. Cette activité complète sa profession principale – dans une entreprise de télécommunications. Le but est d'augmenter son revenu mensuel afin de mener à bien d'autres projets personnels parmi lesquels l'achat d'un appartement[431]. Le prestige lié aux fonctions de DJ est moindre dans sa situation : il est programmateur plus que créateur.

L'univers des DJ compte enfin les plus jeunes musiciens qui souhaitent se faire une place dans le milieu. Si les carrières dans le domaine sont incertaines, différentes initiatives ont été prises afin de faciliter l'insertion des DJ dans l'univers de la production musicale et/ou le champ

[430] Entretien 68, 20/10/2017.
[431] Notes de terrain, 20/04/2015.

nocturne[432]. Il peut s'agir d'émissions de radios, ou d'évènement ayant le rôle de tremplin. Ainsi, la boîte de nuit Yukunkun à Gemmayzé possède une programmation musicale incluant de nombreux genres musicaux et se conçoit comme une plate-forme qui donne l'occasion à de jeunes artistes ou DJ de se produire[433].

Comme pour les barmen et les serveurs, il s'agit d'une activité dominée par les hommes. Ils sont à la fois plus nombreux et effectuent les parcours les plus prestigieux. Là encore, les représentations qui associent le travail nocturne féminin à des activités peu recommandables persistent. Cependant, l'univers noctambule beyrouthin connaît depuis quelques années une évolution constante vers une féminisation de la profession. À ce titre, Leïla Sarkis dite DJette, qui s'est notamment produite dans les soirées Cotton Candy, et Josiane Bitar, dite DJ Joey, sont considérées comme pionnières. Autodidacte, DJette a commencé au début des années 2000, à une époque où aucun des hommes qui mixaient à Beyrouth n'avait accepté de la former[434]. Depuis, diverses initiatives ont tenté de facilité l'insertion des femmes. Par exemple, en 2012, DJ Joey a ouvert une école de DJ dédiée aux femmes, « women on the decks ». À l'échelle de la capitale, les établissements ou les collectifs les plus notables comptent des femmes parmi leurs résidents : si elles ne sont toujours pas majoritaires, elles ont gagné en visibilité là où d'autres secteurs de la production nocturne demeurent aux mains des hommes.

Si le rôle du DJ est incontournable dans la production de la vie nocturne, la fonction à elle seule, celle de la programmation musicale des établissements, n'est pas suffisante pour déterminer sa place dans le champ. En effet, la nébuleuse des DJ regroupe à elle seule différentes propriétés d'un champ : autonomie, importance du prestige et de la reconnaissance par ses pairs, hiérarchie. Il fonctionne alors comme un sous-champ avec ses logiques propres, qui s'insère dans celui plus large de la vie nocturne, et qui partage deux caractéristiques principales. D'abord, les DJ travaillent à la poursuite et à l'évolution du champ qui représente une source de revenus, un moyen de s'accomplir et de faire carrière. Et, comme pour les entrepreneurs de la nuit, les barmen et les serveurs, ils évoluent dans un milieu dominé numériquement et symboliquement par les hommes – à la différence près que dans le sous-champ, les femmes les mieux positionnées ont la possibilité, matérielle et en termes de pouvoir, de travailler à la réduction de ces inégalités.

[432] Il s'agit bel et bien de deux univers différents dont les interférences sont nombreuses, les DJ constituant justement le lien majeur.
[433] Entretien 68, 20/10/2017.
[434] Tabeek M., « Female DJs find the beat in Beirut », al-monitor.com, 26/03/2015.

C) Le travail nocturne entre dépendances et opportunités

La vulnérabilité caractérise la situation des acteurs les moins bien positionnés dans le champ. Si certains le dirigent et choisissent leur carrière nocturne, les individus les plus vulnérables en dépendent et n'ont pas la possibilité de changer leur situation. Afin d'analyser ces différents rapports qu'entretiennent les acteurs de la vie nocturne avec le secteur économique dans lequel ils évoluent, cette section s'intéresse d'abord aux *runners* et autres travailleurs de l'ombre qui soulèvent la question des migrations de travail au Liban, puis aborde de manière plus générale les conditions d'emploi des acteurs du champ, avant de revenir sur la notion de carrière qui, en fonction des individus, renvoie à des itinéraires variables guidés par la nécessité ou représentant de réelles opportunités.

1) Runners et travailleurs de l'ombre

L'expression « travailleurs de l'ombre » désigne les employés (hommes et femmes) des établissements nocturnes qui ne sont pas en interaction avec les noctambules et rarement visibles. Elle comprend d'abord les *runners* : il s'agit des personnes qui sont chargées de l'intendance globale au cours de la soirée. Cela peut être la livraison de glace ou de fruits, l'approvisionnement en serviettes en papier ou en gobelets. Selon la taille de l'établissement et donc le nombre d'employés, la division des tâches est plus ou moins marquée : les bars de type 1 et 2 comptent un ou deux *runners* qui s'occupent aussi de la vaisselle, du ménage – avant ouverture et après fermeture –, des toilettes. Les établissements équipés d'une vraie cuisine ont des commis en charge de la vaisselle, et des opérations de découpe des produits par exemple. Dans les boîtes de nuit, certains employés s'occupent uniquement de la propreté des toilettes et y restent toute la soirée.

Au moment où j'ai travaillé au Bodo de Hamra, la fonction de *runner* était assurée par Sayed. Il arrivait avant le reste des employés et repartait le dernier, après avoir nettoyé le bar. Tout au long de la nuit, Sayed était en charge de la vaisselle, des toilettes, de la gestion des stocks, des poubelles. Il intervenait également si un verre était renversé ou cassé. Originaire du Bangladesh, Sayed, qui depuis a changé d'établissement, partage avec les autres travailleurs de l'ombre le fait de ne pas être Libanais. Ainsi la hiérarchisation du champ nocturne ne repose-t-elle pas uniquement sur une division sexuée du travail : elle est aussi ethnique.

Le cas des travailleurs de l'ombre renvoie plus largement à la question des travailleurs migrants au Liban, qui se caractérisent en premier lieu par leur importance numérique. En 2011, la Banque Mondiale a estimé que la moitié des actifs au Liban étaient des non-Libanais, dont 50 % environ de Syriens (Longuenesse 2015). En l'absence de données fiables[435], il faut ici se

[435] L'État n'organise pas de recensement et d'enquête sur l'emploi (Hachem et Longuenesse 2013) et le nombre de permis de travail délivrés chaque année par la Sûreté Générale – 185 000 en 2011 – ne constitue pas une donnée suffisante puisque les Syriens peuvent être employés sans permis.

contenter d'affirmer que le conflit en Syrie et l'arrivée massive de réfugiés a nécessairement gonflé ces chiffes. Le reste des travailleurs migrants – dont beaucoup sont des femmes – sont originaires d'Afrique subsaharienne (Ethiopie, Madagascar, Sénégal, Cameroun, Côte d'Ivoire), du sous-continent indien (Inde, Bangladesh, Philippines, Sri Lanka). Ils se répartissent dans différents secteurs d'activités, principalement les emplois domestiques (entre 70 et 75 % des travailleurs étrangers, essentiellement des femmes), les ouvriers du bâtiment et agricoles (qui concernent surtout les Syriens), l'industrie, et les services (hôtellerie, restauration, et donc bars et boîtes de nuit).

Comme pour les autres travailleurs étrangers, la situation de ces employés des établissements nocturnes soulève l'épineuse question du droit du travail au Liban. En théorie, les travailleurs migrants – hors Syriens – doivent posséder un permis de travail et de séjour, délivré par l'employeur, supposé respecter le Code du travail Libanais (Longuenesse 2015). Ainsi, les travailleurs sont placés sous la responsabilité de leur employeur qui dans les faits est considéré comme son garant, ou *kafil*[436]. De cette situation découlent un certain nombre de pratiques qui augmentent la situation de dépendance, par exemple la confiscation du passeport. Plus généralement, le droit du travail n'est pas toujours respecté, d'autant que nombre de travailleurs sont officiellement employés en tant que domestiques, ce qui renvoie à un statut particulier dans lequel le permis de séjour coûte moins cher à l'employeur et qui entraîne d'autres dérives. En effet, l'emploi domestique est, avec l'agriculture, exclu de l'application du Code du travail (Longuenesse 2015). Enfin, le changement d'employeur est compliqué : quand il a lieu, le nouvel employeur négocie la récupération de la personne et des papiers. Ainsi,

> « Les travailleurs ont le choix entre l'illégalité ou la dépendance à l'égard de leur employeur. On comprend que leur marge de négociation est bien faible » (Hachem et Longuenesse 2013).

Au final, ces travailleurs étrangers qui exercent dans les établissements nocturnes peuvent se trouver dans trois cas de figure. Soit ils disposent d'un permis de travail et d'un contrat – d'employé peu qualifié ou de domestique – dont le respect est soumis à la bonne volonté de l'employeur, soit l'employeur effectif est différent de l'employeur officiel, ce qui accroît la situation de dépendance, soit la personne est employée illégalement et ne dispose pas de permis de séjour. Dans ce cas, la personne est susceptible d'être arrêtée par les autorités. La raison pour laquelle ces travailleurs de la nuit sont si mal positionnés dans le champ ne tient donc pas uniquement aux fonctions qu'ils occupent – peu valorisées – mais aussi à la difficulté qu'ils ont de maîtriser leur parcours. Cette situation de dépendance peut être illustrée par le l'évolution de Sayed, expliquée dans l'encadré suivant :

[436] Sur la *kafala* (ou *sponsorship*), voir Hachem R. et Longuenesse E. 2013. Contrairement aux pays du Golfe, la pratique de la *kafala* au Liban n'a pas de base légale. Elle « renvoie au fait que le travailleur étranger ne peut venir au Liban que sur la base d'une promesse d'emploi, et ne peut changer librement d'employeur. Son employeur est le garant légal (*kafil*) de sa présence dans le pays (Longuenesse 2015:45).

Encadré 11 : le parcours de Sayed

Ma rencontre avec Sayed coïncide avec le moment où j'ai commencé à travailler au Bodo, en avril 2015. Il y occupait alors les fonctions habituelles du *runner* et vivait au Liban depuis quelques années. Son premier employeur et *kafil* s'étant, d'après le patron des lieux, détaché de lui, il a eu la possibilité de travailler dans un autre environnement tout en conservant un permis de séjour. Cette situation, relativement rare, n'a pourtant pas duré. Lorsque son *kafil* est décédé, Sayed s'est retrouvé dans une situation d'illégalité. Idéalement, il aurait fallu que les partenaires de la société Mindset deviennent les employeurs officiels de Sayed et se chargent de sa régularisation. Mais les lenteurs administratives et le manque de volonté de la part des partenaires a fait durer la situation précaire de Sayed, qu'il estimait compenser par un salaire correct en comparaison des autres *runners* : en effet, Malek, le patron du Bodo, lui versait la moitié des pourboires récoltés en une soirée. La situation a duré une année entière, au cours de laquelle les policiers venaient régulièrement réclamer les papiers de Sayed et acceptaient de patienter moyennant quelques verres ou bouteilles gratuites. La transmission des « droits » du *kafil* étant plus facile pour un membre de la famille, c'est finalement le fils de l'ancien employeur de Sayed qui est devenu son garant officiel. Ce dernier étant l'un des partenaires du groupe Uberhaüs, il a décidé d'employer Sayed dans le nouvel établissement ouvert dans le quartier de Badaro. Depuis le mois d'octobre 2015, il loge à l'étage du bâtiment et se charge du ménage, des livraisons, de la vaisselle, de la propreté des toilettes, en perdant son positionnement avantageux dans la répartition des pourboires ainsi que la relative considération dont faisaient preuve les employés et le patron du Bodo de Hamra.

Source : notes de terrain avril et novembre 2015

D'une manière générale, les *runners* et travailleurs de l'ombre occupent les tâches les plus ingrates, les moins bien payées et les moins bien considérées par une grande partie des acteurs de la vie nocturne, qu'il s'agisse de ceux qui travaillent ou de ceux qui consomment. Leur présence importante – et indispensable au bon fonctionnement d'un établissement – montre que le champ nocturne est traversé par des logiques de division non seulement de genre mais aussi de nationalité. Là encore, les exceptions ou les nuances sont nombreuses[437]. La situation de Sayed lorsqu'il travaillait au Bodo montre que les conditions salariales peuvent beaucoup varier d'un établissement à l'autre. Ce constat est généralisable à d'autres employés comme les serveurs et les barmen, qui sont également soumis aux aléas d'un travail peu réglementé mais se distinguent des travailleurs de l'ombre en ce qu'ils ont d'éventuelles perspectives d'évolution et ont à tout le moins la possibilité de maîtriser leurs carrières nocturnes.

[437] Un certain nombre d'établissements considérés comme alternatifs fonctionnent de manière à briser cette hiérarchie : ils sont abordés dans le chapitre suivant.

2) Les aléas d'une activité peu protégée

À l'exception des Syriens, seuls les travailleurs étrangers (qui sont aussi les seuls à être *runners* ou chargés de l'entretien et du ménage) peuvent être en situation irrégulière à Beyrouth. En revanche, la possibilité de travailler sans un contrat en bonne et due forme concerne tous les employés de la vie nocturne. Dans ce cas, les différents manquements au Code du travail – ou aux engagements de l'employeur – ne peuvent faire l'objet d'un recours.

En théorie, la signature d'un contrat oblige l'employeur à respecter le Code du travail entré en vigueur en 1946 et qui limite le temps de travail à 48 heures hebdomadaires. Dans des cas exceptionnels impliquant normalement une meilleure rémunération, la durée hebdomadaire peut être allongée à 60 heures, avec des journées de douze heures de travail maximum. S'il faut respecter le salaire minimum, la loi ne prévoit pas de rémunération spécifique pour le travail de nuit. Toujours selon le Code du travail, les employés doivent être enregistrés à la sécurité sociale ou, dans le cas des travailleurs étrangers, à une assurance privée. Ils sont également censés être protégés – Libanais comme étrangers avec contrat – en cas d'accident du travail. Enfin, l'avantage d'un contrat est qu'il est supposé fixer en amont les horaires de travail, les jours de repos, et dans le cas des bars et des boîtes de nuit, la répartition des pourboires.

S'il est difficile d'estimer le pourcentage d'employés d'établissements nocturnes ayant effectivement signé un contrat, j'ai pu constater au fil de mes entretiens et discussions que ce cas de figure était loin d'être majoritaire. Plus de la moitié de mes interlocuteurs libanais – et l'ensemble des employés du Bodo – travaillaient sans contrat. Ce constat ne préjuge pourtant pas du quotidien et des conditions réelles des employés, d'abord parce que de nombreux employeurs ayant recruté avec contrat ne respectent pas le Code du travail, ensuite parce que l'emploi informel n'est pas nécessairement mal rémunéré. Il y a ainsi des patrons d'établissements qui obéissent à leurs propres règles pouvant tout à fait impliquer le versement régulier d'un salaire correct.

En dehors de ces acteurs consciencieux – ou soucieux de stabiliser une main d'œuvre assez volatile – les emplois informels entraînent la possibilité de nombreuses dérives, à commencer par l'explosion du volume horaire. Par exemple, les employés du bar où j'ai été serveuse travaillent plus des 60 heures maximales prévues par la loi, car ils sont sur place entre onze et douze heures par nuit, pendant six jours, sans qu'il ne soit question d'heures supplémentaires. Souvent, la répartition des pourboires est à la discrétion du patron : ce point est important car il représente environ la moitié des revenus mensuels des barmen et des serveurs[438]. Le manque à gagner peut donc être important mais pas toujours facile à estimer. Enfin, le paiement n'est pas toujours régulier.

Là encore, le constat est à la variété des situations, mais il permet de dire que l'informalité dans laquelle se trouve une part importante des établissements nocturnes qui fonctionnent sans licence s'étend à leurs employés. Les initiatives visant à faire évoluer la situation sont par ailleurs limitées : elles pâtissent de la fragmentation du monde du travail en fonction des

[438] Lequel oscille, chez mes interlocuteurs, entre 1 000 et 1600 dollars par mois (pourboires compris).

catégories d'emploi et des origines (Longuenesse 2015)[439]. Le cas de Badaro peut faire figure d'exception, mais les tentatives de régulation de l'emploi nocturne dans le quartier se sont effectuées selon des modalités particulières :

« *C'est assez révélateur de Badaro, (…) mais un jour la police est arrivée, elle a demandé à tous les bars de Badaro une réunion un lundi matin, c'était lundi dernier, pour faire le statut sur la sécurité, les conditions, les autorisations, etc. La semaine avant, ils avaient fait un raid dans tous les bars, en demandant qui était employé illégalement. Illégalement, ça veut dire sans contrat (…) moi, c'était ma première requête, que ces gens-là aient une situation, alors que les autres disaient "ça va, ça fait dix ans qu'on est dans le domaine, on n'a pas besoin de ça"…* » (Entretien 63, 09/05/2015).

Cette intervention est considérée comme « révélatrice » de Badaro car elle s'est effectuée sur demande du Comité des Commerçants, l'influence du président étant suffisante pour obtenir le soutien de la police. Si la démarche semble s'effectuer dans l'intérêt des employés, la finalité demeure ambiguë, car elle témoigne aussi de la volonté du Comité de contrôler l'ensemble des activités ayant lieu dans le quartier, en dépit des modalités habituelles de fonctionnement[440].

Quelles que soient leurs conditions légales et salariales, les employés des établissements nocturnes occupent une fonction physiquement éprouvante. Il s'agit d'un travail de nuit qui implique de rester debout, de soigner le contact avec les clients, en étant sollicité sans cesse, ce qui est identifié par les personnes rencontrées comme étant une source de stress :

« *When you work at night, you get stressed, standing all night, meeting so many different people, nice people, bad people, rude, happy, sad, so it's not an easy job. Okay, it's fun, you make drinks and you can get drunk, but I started at 18, so now I have to be careful, because I have another life* » (Entretien 70, 18/11/2015).

Cette « autre vie » mentionnée par mon interlocuteur et qui concerne son activité de musicien peut être un moyen de conserver un équilibre, moyennant un volume horaire de travail – ou d'études – conséquent, et parfois difficilement tenable. Ceux dont l'activité se limite à leur établissement mentionnent de leur côté une restriction voire une disparition de leur propre vie sociale et, face à l'obligation d'être dans la représentation permanente, de leur spontanéité. Cette dernière condition peut également concerner les personnes *a priori* les mieux placées :

« *You see me, all nights, sharing drinks, talking with people, pretending I'm having fun. I just want you to know that I hate this. This is not me. Sometimes I don't want to talk with these people, but I have to. This is part of my job* » (Conversation avec Malek, 23/04/2015).

[439] Selon Elisabeth Longuenesse (2015) « il est ainsi remarquable que la part croissante de l'emploi domestique au sein de cette population étrangère, et les conditions de travail particulièrement difficiles et humiliantes auxquelles sont soumises les employées domestiques, hors de toute protection légale, en ont fait le symbole du mauvais traitement des travailleurs étrangers en général – « invisibilisant » en retour les autres situations, plus banales, mais souvent non moins dures, des travailleurs salariés ».

[440] À la suite de l'entretien, mon interlocuteur explique que les établissements entourant le sien ont été ouverts par des acteurs opérant dans le milieu nocturne depuis plusieurs années et qui, s'ils ne fonctionnent pas toujours dans la légalité, sont toutefois soucieux du sort de leurs employés.

Ainsi, l'essentiel ou l'intégralité de la vie sociale des acteurs du champ interrogés se limite aux établissements qu'ils possèdent ou qui les emploient. Au-delà de toute considération économique, beaucoup ont ainsi relativisé l'aspect « cool » et valorisé de leur métier :

« *It's a very hard job, stressful. Most of the people think, hey, I'm a bartender, that's fun, I'll get drunk, get all the people drunk. It happens for a moment but when it becomes serious, it's not easy anymore. I started to appreciate the guys efforts in nightlife, I respect the bartenders, I know what they're going through* » (Entretien 48, 19/03/2015).

L'exposition des conditions légales et salariales des employés de la vie nocturne fait apparaître une grande variété de situations, dans lesquelles la corrélation entre la signature d'un contrat et la manière dont sont traités les travailleurs n'est pas toujours observée. Plus généralement, le cas du travail dans les établissements nocturnes permet de dire que l'informalité n'est pas nécessairement dénuée de structuration et de hiérarchie entre les acteurs, ni n'est « l'apanage des pauvres » (Bennafla 2015). Enfin, les derniers extraits d'entretiens montrent que les parcours professionnels s'accompagnent d'un changement de regard sur le monde de la nuit. Ils permettent d'amener le dernier point de la réflexion sur le travail de nuit, articulée autour de la notion de carrière.

3) Les carrières nocturnes, entre nécessité et opportunité

Dans l'extrait de conversation cité plus haut, le patron du Bodo explique ne pas aimer son travail et être lassé de la représentation permanente qu'il implique. Au cours de la même discussion, Malek a estimé ne pas avoir le choix de rester à la tête du bar :

[>Malek] : « Sometimes, I hate this job.
[>Marie] : So why don't you leave this job?
[>Malek] : For doing what?
[>Marie] : But you are a lawyer!
[>Malek] : Yes. But you don't understand. I see how they work. They are liars, stealers, I will never be a lawyer. So no, I don't have the choice of working there » (Conversation avec Malek, 24/04/2015).

Ce constat peut surprendre, dans la mesure où Malek a une formation d'avocat ainsi que des parts sur un cabinet. Il ne serait donc pas risqué de quitter le bar pour exercer le métier pour lequel il a été diplômé. Cette possibilité n'est pourtant pas envisageable car elle impliquerait de se soumettre à des pratiques qu'il considère immorales et corrompues. Bien que ses employés ne disposent pas eux-mêmes d'un contrat en bonne et due forme, le fait de diriger un bar est un arbitrage « à moindre mal », qu'il justifie en adoptant une autre éthique professionnelle fondée sur la reconnaissance du travail des barmen, serveurs et du *runner*. S'il s'agit bien d'un choix « de luxe » dans la mesure où il est guidé par des valeurs morales et non par une nécessité financière, il représente une forme de dépendance vis-à-vis de la vie nocturne : elle apparaît

comme étant le seul domaine où il se crée une marge de manœuvre suffisante pour être, selon ses critères, un bon employeur.

Le parcours de Malek peut se résumer de la façon suivante : il est entré dans le champ nocturne par choix en étant d'abord serveur, puis barman. Il y est ensuite resté afin d'ouvrir un établissement en partenariat. Tout en améliorant son positionnement dans le champ, sa perception du travail nocturne a changé, passant d'un moyen divertissant de gagner de l'argent à une occupation prenante mais dénuée de sens, dont il dépend. Il s'agit donc d'une carrière atypique : sa situation officielle ainsi que la manière dont il est perçu par le reste de la société ont évolué de manière positive, alors que son propre système de représentation – du monde de la nuit, et de lui-même – est devenu négatif[441].

S'il s'agit d'une carrière atypique, c'est que la question de la dépendance n'a pas motivé l'entrée dans le champ, là où la majorité de mes interlocuteurs ont connu une carrière inversée : ils ont travaillé dans un établissement nocturne par nécessité et ont décidé d'y rester car leur situation s'est améliorée, comme c'est le cas pour Walid.

Encadré 12 : la carrière nocturne de Walid

Walid a commencé à travailler dans un bar à la fin de ses études pour subvenir aux besoins de sa famille qui vit à Saïda. En tant qu'aîné, il doit assumer les responsabilités de son père qui a du arrêter de travailler pour raisons médicales. Walid est donc barman Bodo cinq nuits par semaines, et travaille le week-end dans une boîte de nuit huppée de la capitale, appartenant au groupe Uberhaüs. Le cumul des deux emplois et des pourboires lui permettent de gagner suffisamment pour faire vivre six personnes, mais au prix d'un épuisement physique, de l'impossibilité de dégager du temps pour finir ses études, et d'une vie sociale restreinte aux établissements dans lesquels il travaille. Cependant, au fil des mois, la situation de Walid est devenue meilleure. L'été 2015, Uberhaüs a sollicité son aide sur les deux projets en préparation : le nouveau club du centre-ville et l'ouverture de la Villa Badaro. Il a donc quitté son emploi au Bodo pour se consacrer pleinement à son nouvel employeur. La semaine, il est chargé des inventaires et participe à certaines prises de décisions. Il travaille dans le nouvel établissement de Badaro quelques soirs par semaines, et le week-end, il continue d'exercer dans la boîte de nuit au sein de laquelle il a été promu « bar manager ».

Source : notes de terrain, printemps et automne 2015

L'amélioration la situation financière de Walid, ainsi que sa meilleure position dans le champ, montrent qu'il est possible de « faire carrière » dans la vie nocturne. Cet itinéraire

[441] Le cas de Malek ne signifie pas qu'il est impossible de sortir du champ, c'est-à-dire d'arrêter de travailler dans l'univers nocturne de Beyrouth. Peu de mes interlocuteurs sont d'anciens acteurs du champ, mais certains de mes contacts qui travaillaient en 2011 à Gemmayzé et que j'ai eu l'occasion de revoir au cours de terrains ultérieurs ont mis un terme à leur activité (barman ou entrepreneur de la nuit). La plupart du temps, la sortie du champ correspond à la fermeture du bar – pour des raisons économiques – et la décision de ne pas renouveler l'expérience ailleurs. Elle peut s'accompagner d'évènements personnels (mariage, paternité).

s'accompagne d'un changement dans la manière dont Walid se perçoit et se comporte : cinq mois après avoir quitté le Bodo, il y est retourné avec moi en critiquant ouvertement les nouveaux choix, tout en vantant l'ouverture du futur club de Überhaus – veillant personnellement à ce que mon nom figure sur la liste des invités de la soirée de lancement.

Il est donc possible de gagner en marge de manœuvre : dans le cas de Walid, il s'agit d'une maîtrise progressive du champ, là où d'autres personnes voient dans la vie nocturne l'opportunité de se ménager un espace de libertés individuelles. Ainsi, Dima, serveuse à Hamra, est originaire d'une famille conservatrice de Tripoli. Le fait de travailler dans un bar n'est possible que loin de son entourage. Pour sa famille, servir de l'alcool n'est pas nécessairement un problème en soi mais est contraire aux normes sociales en vigueur dans son milieu. L'éloignement évite donc la mise en danger de la réputation de la famille et permet d'avoir – en dépit des conflits avec l'un des partenaires de la société – un quotidien dans lequel elle estime être « elle-même » : elle peut afficher ses piercings, ses tatouages, et vivre plus facilement sa bisexualité[442].

Également serveuse à Hamra, Z., rencontrée au printemps 2014, a quitté Damas à la fin de l'année 2013. Ses parents, restés en Syrie, l'ont encouragée à partir pour qu'elle puisse continuer ses études. Les ressources financières de sa famille ayant considérablement diminué, Z. a commencé à travailler comme caissière, puis a été engagée dans un bar de Alleway Street. Si son salaire y est meilleur – notamment grâce aux pourboires – sa vie quotidienne l'est aussi. Au-delà des importantes considérations sécuritaires, Z. m'a expliqué que le travail et la distance lui permettaient de multiplier les rencontres et d'avoir un petit ami.

Les carrières nocturnes décrites prennent ainsi des allures de « quête d'indépendance » (Fouquet 2011) à la fois financière et sociale. Il apparaît donc important de ne pas envisager la situation des employés de la vie nocturne au seul prisme des rapports hiérarchiques. Certes, le choix du travail est motivé par des nécessités économiques ou intervient après des ruptures de différents ordres – par exemple, D. est devenue serveuse après son divorce. Il a aussi été vu que la fonction de serveuse impliquait de perpétuer, voire de s'enfermer, dans des rôles sociaux genrés. Pourtant, les soirées passées dans les établissements nocturnes sont aussi les moments où il est possible de discuter, boire et fumer pendant les pauses, flirter, transgresser, même par à-coups, un certain nombre de normes sociales et familiales. Être serveuse, c'est donc occuper une nouvelle position chargée d'attentes et de représentations, mais c'est aussi s'insérer dans des

> « stratégies de réinvention de sa place dans lesquelles la quête de reconnaissance individuelle, la jouissance (matérielle, sociale) et le sentiment de vivre son existence plus intensément sont des éléments cardinaux » (Fouquet 2011 : 437).

S'ils sont les plus probants, les parcours d'autonomisation par l'emploi nocturne ne sont pas l'apanage des femmes : à l'instar de Walid, les hommes peuvent « devenir quelqu'un » la nuit. Plus globalement, les carrières nocturnes et la valeur qui leur est accordée se comprennent à

[442] Conversations avec Dima, avril et octobre 2015.

l'aide des parcours de vie qui permettent de conclure que les notions de nécessité, de domination et d'opportunité sont fluctuantes.

Cette première partie de chapitre a exposé le rôle des acteurs chargés de la production de la vie nocturne, qu'il s'agisse de l'ouverture des établissements ou de leur fonctionnement au quotidien. Entrepreneurs de la nuit, barmen, serveurs, DJ, *runners* et autres employés chargés de l'entretien se côtoient, collaborent ou se font concurrence. Leurs positions dans le champ sont liées à la fonction occupée et au prestige associé. Si elles font apparaître des relations de hiérarchie et de pouvoir, ces positions ne sont pas immuables : les itinéraires des acteurs du champ peuvent être envisagés au travers de la notion de carrière, qui exprime l'entremêlement des parcours professionnels et biographiques ainsi que les changements des motivations et des perceptions de l'individu. Aussi le champ nocturne oscille-t-il entre une forme de fluidité, qui réside dans la propension qu'ont les acteurs à saisir diverses opportunités, et la persistance de lignes de division ethniques et de genre qui opèrent d'abord dans les modes de production des nuits beyrouthines.

II) Entre concurrence et connivences : les régulations partagées des espaces nocturnes

La régulation de la vie nocturne désigne l'ensemble des dispositifs et des pratiques qui visent à assurer le « bon fonctionnement » du *nightscape*. Il s'agit d'une thématique centrale à la fois dans les publications sur les espaces urbains nocturnes – le premier chapitre a ainsi permis d'identifier l'approche « pragmatique » comme l'une des trois approches majeures de la nuit en géographie – et dans la production et la fréquentation quotidienne du *nightscape*. La régulation vise en effet à contrôler l'espace (via par exemple la possibilité d'implantation des bars ou des clubs), le temps (notamment les horaires d'ouverture) et les pratiques (plus précisément la consommation) des lieux de loisirs de nuit (Hadfield 2006) : elle concerne tant les établissements que les noctambules. Partant de là, les processus de régulation concernent en premier lieu la production de lois ou de normes, leur respect ou la possibilité de leur contournement. La première partie de ce chapitre a ainsi montré que l'absence de licence ou de contrat de travail pour les employés n'empêchait pas, *a priori*, le fonctionnement des établissements nocturnes. Cela ne veut pas dire que le *nightscape* beyrouthin est dénué de toutes formes de régulations, mais que ces dernières s'effectuent sur le mode de la négociation dont le résultat dépend du capital de chaque acteur. Dès lors, le recours à la notion d'informel permet caractériser les relations entre les instances de régulation de la vie nocturne – privées comme publiques – et les acteurs qui la produisent et la pratiquent. Ces dernières sont l'objet d'arrangements (financiers notamment), de rapports de pouvoir qui varient d'un lieu à l'autre et ne sont jamais posés une fois pour toutes. Au contraire,

> « Different settings shape different types of governances, and informal practices redefine the contours of 'formal' policies, especially in the context of an evolving night life. Informality is therefore important not only in the economic realm, but moreover in the policy and governance realms » (Tadié & Permanadeli 2015 : 474).

Par ailleurs, la frontière entre l'installation d'instances de régulation visant à améliorer le fonctionnement de la vie nocturne et le déploiement de dispositifs de contrôle des espaces festifs semble de plus en plus ténue. La multiplication des acteurs privés et publics qui opèrent dans les territoires nocturnes en témoigne, tout comme elle suscite une concurrence pour l'appropriation de ces mêmes espaces[443]. La régulation – ou le contrôle – est assurée par différentes instances qui sont présentées dans cette seconde partie de chapitre : l'État et les autorités armées – notamment la police -, les voituriers et les sociétés privées de sécurité, les établissements eux-mêmes via l'imposition de leurs propres règles. Ces instances peuvent, en fonction des quartiers, collaborer ou entrer en concurrence ; c'est pourquoi la variation des modalités de régulation d'un quartier à l'autre doit aussi être prise en compte.

A) Le rôle de l'État et des autorités armées

En théorie, le rôle des puissances publiques dans la régulation du *nightscape* beyrouthin est double. En amont, il s'agit de promulguer un certain nombre de lois et de décrets visant à encadrer les ouvertures et les pratiques nocturnes. En aval, c'est-à-dire dans le quotidien des espaces de loisirs de nuit, l'enjeu est de s'assurer que les mesures législatives sont respectées.

L'encadrement législatif concerne trois aspects majeurs du *nightscape* : l'ouverture d'un établissement, les modalités d'emploi dans le secteur et les pratiques des noctambules. Dans la première partie de ce chapitre, il a été montré que l'ouverture d'un établissement nocturne fait l'objet d'une règlementation assez ancienne – le décret sur les bars date de 1970 – et globalement peu respectée. L'encadrement du travail de nuit dans les bars et les clubs, peu contraignant, est aussi largement contourné, qu'il s'agisse des employés libanais ou étrangers. L'accueil des noctambules est également supposé s'effectuer dans le respect de certaines lois. Par exemple, les consommateurs doivent avoir plus de 18 ans, et depuis l'entrée en vigueur de la loi anti-tabac en septembre 2012, la cigarette est en principe bannie des bars et des boîtes de nuit. De leur côté, les noctambules ne doivent pas consommer d'alcool sur la voie publique ou s'y trouver en état d'ivresse. Enfin, la possession, la vente ou la consommation de drogues est interdite, la loi prévoyant à ce sujet de lourdes sanctions.

Qu'ils s'agisse d'observations, d'entretiens ou de conversations informelles, mes enquêtes de terrain montrent que le respect des lois qui concernent directement les noctambules n'échappe pas à la règle de la relativité. Trois attitudes majeures peuvent être identifiées : le respect des

[443] Cette concurrence pose la question plus vaste des nouvelles modalités de marquage territorial du pouvoir politique au Liban, que l'étude des loisirs nocturnes peut éclairer. Le sujet est abordé plus loin, inséré dans l'analyse des structures héritées du conflit qui réaffleurent dans les pratiques et les spatialités de nuit.

lois, le « laissez faire » et la transgression. Tout d'abord, certains patrons d'établissements manifestent un réel souhait de respecter certaines législations. En général, il s'agit de l'âge minimum, aussi parce que cela permet d'éviter une clientèle trop jeune qui aurait un pouvoir d'achat plus faible et de plus grandes difficultés à maîtriser sa consommation d'alcool. Ceux qui respectent la législation concernant la cigarette invoquent le tarif élevé des amendes et l'absence de relations suffisamment influentes pour y échapper, plus rarement les questions de santé publique. La question des drogues est plus délicate : rares sont les personnes qui ont mentionné la présence de drogues dans leur établissement. Dans le cas contraire, la réponse était suivie d'une justification, de type « je ne suis pas le seul », ou « comment puis-je savoir ce que les clients ont dans leur poche ou font dans les toilettes ? ». La difficulté de tout contrôler est la même pour la question de l'âge des noctambules : beaucoup d'entre eux « trichent » en sortant avec une fausse carte d'identité – ou des papiers empruntés – afin d'accéder aux bars et aux boîtes de nuit :

« a friend of mine has an old sister who looks like her and she's 22 now, she moved to England and left her Lebanese ID in Lebanon. So she uses her sister's ID, and goes everywhere, she started to go to B018; she's 17, and when she finally turned 18 last month, she went with her own ID (…) they knew that she was coming in with a fake ID… » (Entretien 60, 07/04/2015).

Ainsi, la politique du « laissez faire » consiste à ne pas être trop regardant concernant la clientèle, ce qu'elle consomme et son âge. Elle revient à se situer dans un entre-deux qui permet à l'établissement de fonctionner. Cette position intermédiaire est parfois subie – par exemple pour les bars n'ayant pas de licence définitive – et parfois choisie, afin de maintenir un niveau satisfaisant de fréquentation. Pour beaucoup d'établissements, elle concerne le contournement de la loi anti-tabac, qui passe par l'aménagement des lieux – cela explique aussi pourquoi de nombreux bars de Mar Mikhaïl sont ouverts sur la rue – ou par un jeu sur les horaires :

« *Au Yukunkun ils ont trouvé un truc un peu approximatif, un peu gris, à partir de deux heures, lorsque le tour de garde du commissariat qui est à côté est passé, là on devient fumeur. On verra ce que ça va donner* » (Entretien 63, 09/04/2015).

Le choix de la « zone grise » mentionné par mon interlocuteur est un moyen de s'affranchir partiellement des contraintes, qui requiert une forme de vigilance dont ne s'encombrent pas les patrons qui optent pour la transgression. Là encore, l'exemple de la cigarette est probant. Ainsi, le Bodo de Hamra est intégralement fumeur en dépit de l'interdiction. Le patron, Malek, affirme qu'il préfère payer des amendes – que ses amis avocats parviennent à retarder ou diminuer – mais garder sa clientèle :

« *I made a choice, it is a strategy. Because if people come to drink, they want to smoke. A huge part of people are smokers. And I don't want to lose clients. So I prefer to pay penalties. When the police come, they give is a penalty of 1,5 million LL. We don't pay it immediately, we transfer it to the court and we have a lawyer who manages to decrease the penalty. This law was stupid, I think, and very related to corruption* » (Entretien Malek, 07/04/2015).

La volonté de garder sa clientèle – qui présente une proportion élevée de fumeurs – se double pour Malek d'une remise en cause du bien fondé de la loi anti-tabac, qui serait « liée à la corruption ». Selon le patron du Bodo, la loi prévoit en effet des conditions pour autoriser la cigarette dans les établissements nocturnes et les restaurants, notamment l'installation de ventilateurs spécifiques et coûteux. Or, l'entreprise libanaise chargée de la fabrication et de la commercialisation de ces ventilateurs est détenue en grande partie par un membre du gouvernement : la question de la santé publique n'est donc qu'un prétexte pour faire valoir des intérêts individuels. D'ailleurs, cet exemple de corruption a un effet d'entraînement : à son tour, Malek n'hésite pas à être, selon ses dires, « généreux » avec les policiers du quartier lorsqu'ils viennent faire un tour près de son bar.

Ainsi, la transgression n'est pas gratuite, car elle revient à s'exposer aux inspections des autorités. Le contrôle du respect de la loi est principalement assuré par la police de Beyrouth, une unité des Forces de Sécurité Intérieures composée de treize commissariats répartis en trois zones dans la capitale libanaise (Seurat 2016). Certains interlocuteurs ont également mentionné le rare passage de fonctionnaires rattachés au Ministère des Finances qui viennent s'assurer du payement des taxes[444]. Pour les établissements qui contournent la loi, la confrontation avec la police nécessite un arrangement financier ou « en nature », qui passe par l'offre d'alcool. Généralement, mes interlocuteurs précisent qu'il s'agit d'une pratique généralisée, connue et admise de tous. Dans une enquête ethnographique consacrée au commissariat de Ras Beyrouth, Leïla Seurat explique que « la compensation financière pour s'arranger avec la loi, le pot-de-vin (*rachoua*), est une pratique particulièrement répandue au sein des FSI ». Par ailleurs, beaucoup d'entrepreneurs de la nuit ont précisé que la proximité des quartiers nocturnes avait tendance à encourager la corruption – puisque de leur côté, les policiers savent aussi que peu de bars respectent parfaitement la loi :

« *C'est un système de corruption très diffus, très enchevêtré, ça part du policier qui pourrait venir verbaliser mais qui ne le fait pas… donc c'est sûr qu'il y a des pots-de-vin. Tout policier rêve d'être à Gemmayzé parce que c'est le commissariat où maintenant on fait de l'or, leur domaine c'est jusque Mar Mikhaïl, vous voyez de quoi je veux parler* » (Entretien 43, 28/05/2014).

La fin de l'extrait est d'ailleurs symptômatique : beaucoup de mes interlocuteurs partent du principe que je suis moi-même au fait de ces pratiques tant elles sont usuelles, et fondent leur réponse sur une connivence tacite qui évite par là-même de rentrer dans les détails. Si les arrangements avec la police sont souvent d'ordre compensatoire, qu'il s'agisse d'argent ou de dons, ils peuvent aussi reposer sur les relations des acteurs de la vie nocturne. Ainsi, la *wasta* n'est pas utile uniquement pour l'ouverture d'établissements, elle l'est aussi pour leur fonctionnement au quotidien : un patron qui a des contacts influents ou haut placés n'a pas à craindre la visite de la police, et dans le cas contraire, un appel téléphonique suffit à arranger sa situation. Souvent, l'importance de la *wasta* d'une personne se manifeste par la négative : c'est lorsque la protection disparaît que l'on s'aperçoit de son efficacité. L'un des partenaires

[444] Entretien 70, 18/11/2015.

du Yukunkun m'explique ainsi que le retrait d'un investisseur a entraîné une multiplication des contrôles :

« *L'autre partenaire avait dit 'laissez-moi gérer ça', il avait des relations dont on était pas forcément très conscients. Quand il est parti, on a pris conscience de ce qu'était la politique* » (Entretien 63, 09/04/2015).

La possibilité ou non de négocier des arrangements donne lieu à des raports de force à géométrie variable entre les autorités policières et les entrepreneurs de la nuit. Le premier cas de figure comprend les acteurs qui peuvent monnayer le contournement de la loi : la possession de moyens financiers est un atout majeur, car elle permet de s'acheter une tranquilité. Le second cas de figure renvoie aux personnes qui refusent ou n'ont pas besoin d'arrangements financiers car leur *wasta* est suffisante. C'est par exemple le cas du Roy's : l'un des deux partenaires m'explique qu'en tant que fils d'un ancien directeur de la Sûreté Générale, il est peu exposé aux contrôles et dans le cas contraire, il est facile de s'en sortir. Il peut donc éviter de donner de l'argent ou des bouteilles, parce qu'il sait qu'il bénéficie de protections solides. D'où l'apparition d'une situation paradoxale pour les acteurs de la vie nocturne puisque d'un côté, la corruption exige des moyens et de l'autre, l'absence de corruption exige des relations.

Enfin, le dernier cas de figure regroupe les entrepreneurs de la nuit qui ne bénéficient pas de relations spécifiques et qui ne peuvent – pour des raisons économiques – ou ne veulent – pour des raisons éthiques – entrer dans la négociation financière. Ces personnes se voient imposer des restrictions qui sont spécifiques à l'établissement et peuvent évoluer, comme au Torino dans le quartier de Gemmayzé.

Encadré 13: l'encadrement aléatoire des établissements à Gemmayzé

De retour depuis quelques jours à Beyrouth, je ponctue mon prmeier itinéraire nocturne dans le quartier par un arrêt de longue durée au Torino. Après avoir commandé au bar, j'aperçois un écriteau situé au dessus de la porte qui précise qu'il est désormais interdit de sortir avec un verre à la main. Je m'étonne car non seulement cette pratique me semble inévitable, compte-tenu de l'exiguïté des lieux et de l'interdiction d'y fumer. Le barman m'explique qu'il s'agit d'une règlementation récente : « the police said it is forbidden now ». Je m'étonne à nouveau car les autres établissements n'ont pas ce genre de restriction, et il reste évasif : « it depends on their mood ». Quelques jours plus tard, Marwan, un habitué des lieux, me confirme que cette interdiction est régulièrement imposée au Torino. Je reviens deux semaines après et discute plus longuement avec le barman et l'interroge à nouveau sur cette interdiction. Insistant pour que je trinque avec lui plusieurs fois, il me fournit de plus amples explications : « les policiers interdisent de sortir avec de l'alcool. Ils font pareil à l'Internazionale, mais pas aux autres. C'est parce que le patron refuse les dessous-de-table, on préfère respecter la loi. Certains clients ne viennent plus, d'autres restent fidèles ». Ce samedi soir, le Torino commence à fermer ses portes à 1h30, soit bien plus tôt que ses voisins : là aussi, l'encadrement des horaires varie d'un lieu à l'autre.

Source : notes de terrain, 24 octobre et 6 novembre 2015

Le cas du Torino montre que le refus de prendre part à la corruption expose les établissements à des restrictions en termes d'horaires d'ouvertures et de pratiques. Pour autant, la présence des policiers ne provoque pas systématiquement des contrôles ou des négociations. Elle a aussi pour vocation de rappeler aux noctambules et aux travailleurs de la nuit l'existence d'un « ordre urbain » avec lequel il faut composer. J'ai ainsi pu remarquer que les policiers pouvaient se contenter de passer dans la rue, ou d'engager de banales discussions dans le but de notifier leur présence : demander un renseignement à de jeunes buveurs installés dans les escaliers de Mar Mikhaïl[445], chercher un hypothétique trafiquant international de drogues dans une soirée « gay friendly »[446] par exemple. La dimension de « l'être-vu » policier (Cauquelin 1977) possède enfin des implications morales, visant à dissuader les comportements jugés « inappropriés » – par les habitants, entre autres – dans la rue : groupes de fêtards trop bruyants, couples trop démonstratifs.

La présence de l'autorité (légitimement) armée ne se limite pas aux forces de police : les soldats, les équipements militaires et les véhicules de l'armée entrent régulièrement dans le champ visuel des noctambules, sous la forme de barrages, de traversées de quartiers nocturnes, ou de stationnement de véhicules blindés. Souvent renforcée en période d'agitation politique, cette présence dans les espaces de la fête provoque une dissonance mal perçue par une partie des professionnels et des noctambules qui estiment que les soldats ne sont pas à leur place dans un quartier nocturne. L'autre partie des acteurs considère simplement que la présence de l'armée « fait partie du décor » au Liban, voire même que cela confère à la vie nocturne un cadre peu usuel et attractif[447].

La régulation des espaces nocturnes est d'abord le fait des puissances publiques via l'exercice du pouvoir législatif et du contrôle du territoire. Le respect de l'encadrement légal de la vie nocturne fait cependant l'objet de nombreux contournements et arrangements qui montrent que les rapports de force entre les autorités légales et les entrepreneurs de la nuit sont renégociés en permanence et sont conditionnés par la dotation des acteurs en capital économique et/ou en *wasta*. Ces observations permettent de souligner deux caractéristiques majeures du *nightscape* beyrouthin. En premier lieu, la généralisation de la corruption et l'informalisation des rapports entre les autorités et les acteurs du champ ne signifie pas que l'État est absent du contrôle des espaces nocturnes mais plutôt qu'il y figure de manière détournée. C'est en effet la nature des relations avec les hauts responsables – lesquelles peuvent être familiales, économiques, confessionnelles, politiques – qui détermine, dans la plupart des cas, la marge de manœuvre des établissements. Les relations de négociations et la pratique de la corrpution sont donc à envisager comme un « mode de dysfonctionnement » de l'espace nocturne. Par ailleurs, la

[445] « Alors que je suis dans l'escalier à observer un groupe de jeunes buveurs, un groupe de policiers armés passe et semble les ignorer. Ils reviennent quelques minutes plus tard, puis repassent une troisième fois en leur demandant où est-ce qu'il serait possible d'acheter des sodas. La question est un peu étrange, car il y a plusieurs épiceries ouvertes dans un rayon de cent mètres. C'est probablement une manière de rappeler au groupe qu'ils sont présents » (*notes de terrain, 14/04/2015*).

[446] « *Une fois, ils étaient sept, ils ont débarqué avec leur lampe torche, à la recherche d'un trafiquant de drogue international, moitié américain, moitié libanais. Sauf que ce soir (-là) c'est la seule soirée homosexuelle, gay friendly de l'histoire du club, et vous allez débarquer à sept, avec vos lampes torches, à la recherche d'un trafiquant de drogues international! ... C'est pas cohérent leur histoire* » (Entretien 63, 09/04/2015).

[447] Entretien 19, 28/04/2014.

présence physique des autorités armées et plus particulièrement de la police témoigne que l'étude du *nightscape* beyrouthin est celle d'un espace surveillé. Cette surveillance est aussi partagée : la multiplication des acteurs privés dans l'espace nocturne, notamment les voituriers, constitue un dispositif de régulation supplémentaire et concurrent.

B) Le rôle des voituriers, entre appropriation et contrôle de l'espace

Depuis le début des années 2000 et l'essor de Monnot, les sociétés de voituriers ont fait leur apparition dans les quartiers nocturnes. Les pratiques quotidiennes des employés outrepassent la question du stationnement des véhicules des noctambules : leur présence témoigne de la privatisation croissante des espaces publics à Beyrouth (Delpal 2001 ; Barakat & Chamussy 2002), de l'imposition de nouvelles formes de contrôle des espaces de loisirs (Khayat 2002), et entraîne des conflits avec les habitants des quartiers étudiés, éventuellement avec les noctambules.

1) Les sociétés de voituriers : stratégies d'appropriation de l'espace nocturne

Quel que soit l'endroit où ils opèrent, les voituriers (ou « Valet Parking ») sont chargés de garer les voitures des noctambules qui leur confient le volant et les clés et leur remettent, après récupération du véhicule, une somme d'argent plus ou moins fixée à l'avance[448]. La tâche est loin d'être anodine, car d'une manière générale les espaces disponibles sont peu nombreux à Beyrouth. Autour des quartiers de nuit, l'effet de concentration des établissements et des noctambules, motorisés pour la plupart, augmente la rareté des places. L'exploitation de cette difficulté par les sociétés de voituriers explique en partie leur succès. En effet, les noctambules qui ont recours à leurs services préfèrent payer plutôt que de chercher une place pendant trop longtemps ou se garer trop loin de l'établissement dans lequel ils souhaitent se rendre. Il s'agit cependant d'une « solution de facilité » coûteuse, qui s'inscrit aussi dans une logique démonstrative : confier sa voiture signifie que l'on peut se le permettre financièrement. L'échange, qui a lieu devant l'établissement, marque un temps d'arrêt qui offre une occasion de montrer sa richesse, qui se manifeste dans la possession d'une voiture de luxe et/ou dans la capacité à se délester de la pénible tâche qu'est le stationnement dans ou autour des quartiers nocturnes.

Dans un article consacré aux voituriers et aux vigiles de Monnot et du centre-ville, Tristan Khayat considère ainsi que « leur simple présence agit comme un rappel permanent du type de population attendue dans les lieux qu'ils balisent » (2002 : 283). Les voituriers participent donc de la catégorisation des espaces nocturnes tout en profitant de l'attachement des Libanais à leur

[448] Cela dépend des sociétés : certaines proposent leurs services pour un montant minimum, d'autres se contentent d'un pourboire qui dans les quartiers nocturnes oscille entre 5 000 et 10 000 livres libanaises (approximativement 3 et 6 euros).

voiture. En effet, le passage nécessairement ralenti par les embouteillages dans les rues principales des quartiers fait partie intégrante de la sortie.

Les voituriers[449] qui travaillent dans les espaces nocturnes peuvent être employés directement par l'établissement ou la société qui gère plusieurs bars ou boîtes de nuit. Il s'agit d'une option choisie généralement par les endroits chics et/ou spacieux. Ainsi, le O1ne, sur les remblais, propose à sa clientèle un service de stationnement assuré par son personnel. Le reste – soit la majorité – des valet-parking travaille pour l'une des sociétés spécialisées dans ce type de services. Il existerait une trentaine de sociétés[450] de voituriers au Liban : cette multiplication s'explique par le caractère très rentable de l'activité. Entre exploitation de relations en tous genres, appropriation de l'espace et concurrence accrue, ces sociétés ont un mode de fonctionnement difficile à cerner, d'autant que les employés et les responsables sont peu enclins à fournir des explications. Le cas de la société VIP Parking[451] permet néanmoins d'appréhender l'organisation interne et les stratégies développées.

La société, créée en 2000, doit son émergence à celle de la rue Monnot. Selon mon interlocuteur[452], l'affluence des noctambules dans un espace restreint aurait créé un besoin qu'ils sont venus satisfaire. Depuis, la multiplication des espaces de loisirs (*malls*, restaurants, quartiers nocturnes) a permis un développement considérable de la société qui compte près de 450 employés permanents (et une centaine de saisonniers qui interviennent sur des évènements ciblés comme les mariages) et s'est implantée à l'étranger (au Koweït notamment). Au Liban, les voituriers de VIP sont rémunérés 500 dollars par mois, pour des journées – ou des nuits – de travail de huit à neuf heures. Ils sont répartis en petites unités – il y en a plusieurs à Mar Mikhaïl par exemple – qui sont sous la direction d'un chef (*head*) qui récupère les sommes versées en liquide par les clients[453]. Ces clients sont principalement ceux des établissements pour lesquels la société travaille directement, plus rarement des noctambules passant dans la rue et soucieux de se débarrasser de leur véhicule.

Les solutions de stationnement sont diverses. La société loue des parkings à des entreprises ou des particuliers, souvent pour des sommes élevées, et contribue à restreindre davantage les options pour les automobilistes qui souhaitent se garer seuls. Elle peut aussi traiter directement avec un magasin, un restaurant, un centre commercial en utilisant leurs emplacements de stationnement[454]. Dans les quartiers nocturnes, les voituriers occupent en priorité la portion de rue située en face du bar ou du club et qui lui est réservée de fait. Ces places étant limitées, ils empiètent rapidement sur d'autres segments des rues principales ou sur les rues

[449] Il s'agit d'hommes libanais dont la tranche d'âge se situe entre 25 et 50 ans.
[450] Les plus importantes sont : VIP Parking Control, VPS (Valet Parking Services), LVP (Lebanon Valet Parking), IVP (International Valet Parking).
[451] Il s'agit de la seule société à m'avoir accordé un entretien dans des conditions particulières. Il m'a fallu transmettre mes questions en amont, et répondre sur place à de nombreuses questions sur mon activité, mon lieu d'habitation, mes intentions, etc. À la fin de la conversation, mon interlocuteur, directeur des ressources humaines, avait accepté ma demande d'être en observation un soir au milieu des voituriers. Puis, semaine après semaine, le rendez-vous était reporté, jusqu'à ce qu'il soit définitivement annulé.
[452] Entretien J. T., 01/04/2015.
[453] Les voituriers se contentent donc de leur salaire fixe : les pourboires reviennent à la compagnie.
[454] Par exemple, la société VIP loue l'intégralité du parking du Casino du Liban ou de certains centres commerciaux, ne laissant pas d'alternatives aux clients.

perpendiculaires. Cette extension de leur périmètre pose différents problèmes, à commencer par le mépris du système de stationnement mis au point par la municipalité. Ce système concerne les artères principales de la capitale libanaise, sur lesquelles des emplacements ont été définis et sont devenus payants. Or, les voituriers – toutes sociétés confondues – ont tendance à s'approprier ces emplacements et imposer leur présence. Si cette pratique n'est pas légale, elle est rarement verbalisée : mon interlocuteur de VIP m'explique que leurs « contacts » sont utiles pour éviter ce genre de désagréments. Ce rapport de force entre policiers et voituriers, dont l'issue dépend de l'influence de chaque partie sur une portion donnée du territoire urbain, se double de relations conflictuelles avec les habitants des quartiers nocturnes.

Afin de s'assurer un nombre suffisant de places, les voituriers ont en effet tendance à « réserver » des emplacements dans les rues – principales ou adjacentes –, y compris devant les immeubles d'habitation. Ils utilisent pour cela de petits matériaux (chaises, bidons d'huiles, parpaings) et de plus en plus, des panneaux mobiles au nom de la société, qui apparaissent sur les emplacements aux alentours de 17 heures. En contrepartie, la société propose aux habitants de se garer dans leurs parkings – un peu plus éloignés – s'ils versent une cotisation mensuelle. Le montant demandé par VIP ne m'a pas été communiqué, mais cette pratique, combinée aux différents modes d'appropriation de l'espace et à la présence des employés à longueur de nuit, justifie le sentiment de dépossession ressenti pas les habitants, qu'il s'agisse de l'ancienne centralité nocturne de Monnot (Khayat 2002) ou des centralités actuelles[455].

L'extension des zones d'intervention est pourtant cruciale du point de vue des sociétés, car la concurrence est rude : l'enjeu est donc d'étoffer au maximum son portefeuille de clients ou de collaborateurs. Là encore, les « connexions » sont utiles et utilisées. Si le ou les acteurs à l'origine d'un nouvel établissement (bar ou boîte de nuit, mais aussi restaurant, supermarché, cinéma) présentent des liens particuliers avec les dirigeants de la société VIP (famille, amis, voisinage, appartenance politique), alors cette dernière est assurée de travailler « pour eux ». En l'absence de contacts, les employés chargés de la prospection peuvent payer les établissements. Le but n'est pas d'augmenter les bénéfices mais d'élargir le périmètre d'action :

« *Some pubs or restaurants are very profitable. Sometimes, they're not, but we need to take them not to let any other company take the place. In Mar Mikhaïl, it is most VIP, so I'm trying not to let any other society to come* » (Entretien 57, 01/04/2015).

L'ensemble des stratégies d'appropriation (mon interlocuteur parle bien de « prendre » les restaurants ou les pubs) et de marquage de l'espace sont considérées comme nécessaires pour limiter l'expansion des autres sociétés. L'intensification de la concurrence pour l'espace nocturne, qui transparaît dans les stratégies des sociétés, se double dans les pratiques d'une concurrence pour le contrôle du *nightscape* beyrouthin.

2) Des nouvelles formes de régulation et de contrôle de l'espace nocturne

[455] Entretien 43, 28/05/2014.

À première vue, le rôle joué par les voituriers dans la régulation de la vie nocturne est limité et discutable. Limité, parce qu'ils sont supposés se contenter de trouver des solutions de stationnement. Discutable, parce que les modalités de résolution du problème sont conflictuelles et suscitent le mécontentement des habitants et des noctambules. Il est pourtant fréquent que les voituriers outrepassent leurs fonctions officielles pour exercer un contrôle sur l'espace nocturne.

Tristan Khayat (2002) analyse le rôle des voituriers de la rue Monnot qui, au-delà de leur activité habituelle, représentent une instance de surveillance supplémentaire : ils peuvent, par exemple, venir en aide aux noctambules victimes de vols. Ces fonctions d'encadrement ont accompagné la mobilité des centralités nocturnes dans la capitale libanaise et peuvent s'observer dans d'autres quartiers actuellement à la mode. Elles s'expliquent avant tout par la présence physique des voituriers. Chaque jour, ils sont les premiers à arriver dans les territoires festifs au moment de leur émergence progressive, et ils font partie des derniers à les quitter. Tout au long de la soirée, ils ont un regard constant sur la rue, sur la circulation des voitures et les allées et venues des noctambules. La photographie (Figure 50) montre comment le positionnement des voituriers – ici, de la société VIP – permet de baliser l'espace. Le voiturier situé au premier plan (de dos) contrôle directement la route et se tient prêt à intervenir si un client arrive. Il peut également surveiller le trottoir d'en face qui échappe au regard de ses collègues avec qui il communique et qui, eux aussi, gardent un œil sur le côté opposé de la route. Sur le tronc de l'arbre, un casier en bois a été fixé : il sert à ranger les clés des véhicules et à marquer cette portion de l'espace comme étant « leur poste ».

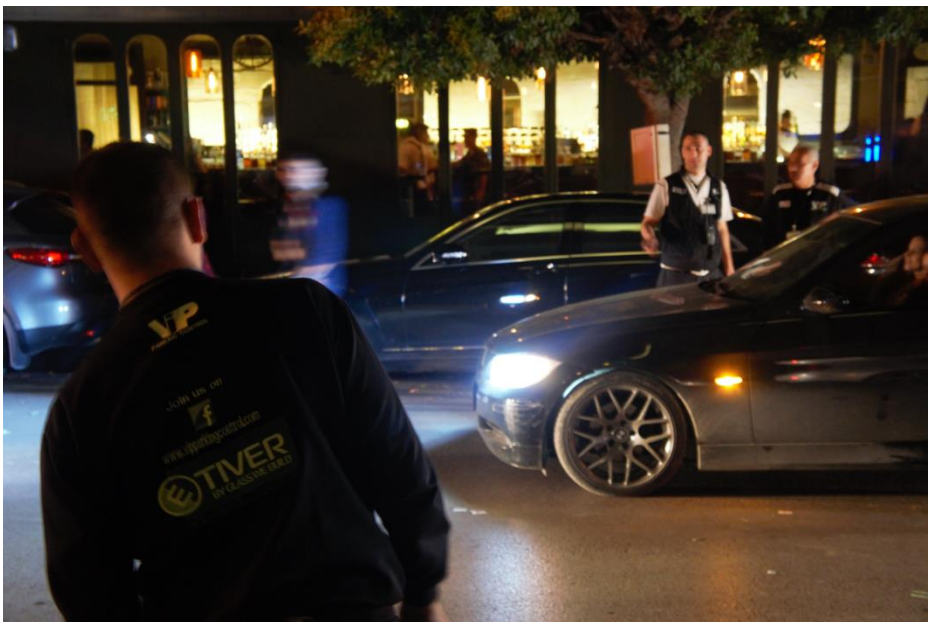


Figure 50: le contrôle de l'espace par les voituriers à Mar Mikhaïl
Photographie M. Bonte, novembre 2015

Ce cliché n'est pas sans évoquer la Figure 33[456] représentant la rue de l'Uruguay, qui montre l'alignement des voituriers contribuant à circonscrire l'espace de la fête. Outre l'encadrement physique des espaces nocturnes, les voituriers interviennent régulièrement pour régler les divers accrochages ou confrontations entre les différents acteurs présents sur la scène nocturne. Ils peuvent, par exemple, prêter main forte à des employés d'établissements voulant se débarrasser d'un client trop agité. Ils prennent aussi régulièrement en charge la gestion du trafic en cas de forte affluence. L'encadré suivant montre comment l'appropriation de l'espace s'accompagne d'une appropriation de sa gestion :

Encadré 14: l'appropriation et le contrôle de l'espace nocturne de Mar Mikhaïl par les voituriers

Ce samedi soir, aux alentours de deux heures du matin, la rue principale de Mar Mikhaïl est encombrée et très bruyante. Aux musiques émanant des bars et aux conversations animées – et alcoolisées – des noctambules s'ajoute une confusion inhabituelle. En prévision du marathon de Beyrouth devant avoir lieu demain, la municipalité a interdit le stationnement dans le quartier, et a condamné l'accès aux emplacements par la mise en place de cordons censés être dissuasifs. Beaucoup de noctambules ont décidé d'enfreindre la règle, ils ont pour cela été aidés des voituriers désireux de continuer à travailler malgré tout. La police passe régulièrement et réitère, au moyen de hauts parleurs, l'interdiction de stationner. Puis des véhicules spéciaux viennent enlever les voitures garées illégalement, bloquant la circulation d'une partie de la rue. Afin de remédier à aux congestions provoquées, les voituriers de la société VIP s'improvisent agents de circulation alternée. Ils parviennent même à se ménager un espace afin de pouvoir restituer les voitures aux clients du Terminal B. Pour plus de sécurité, les voituriers escortent les clientes sur quelques mètres, ouvrent la portière et les aident à monter dans leur véhicule.

Source : notes de terrain, 07/11/2017

Le rôle de protection assumé par les voituriers ce soir-là permet d'illustrer le sentiment de sécurité exprimé par mes interlocuteurs, et plus particulièrement, mes interlocutrices à propos des quartiers nocturnes : au cours des entretiens, les femmes noctambules ont affirmé ne pas se sentir en danger la nuit si elles étaient seules, tant qu'elles restaient dans les espaces animés[457]. Outre la forte fréquentation, la plupart ont précisé qu'en cas de problèmes, elles savaient qu'un vigile ou qu'un voiturier interviendrait.

Le rapprochement entre appropriation et sécurisation de l'espace par les voituriers renvoie à la présence accrue d'acteurs privés qui, à Beyrouth, « exercent de droit ou de fait un rôle de contrôle social dans la rue » (Khayat 2002 : 286). Ce constat est lui-même lié à la multiplication des sociétés de sécurité privée chargées de surveiller les entrées d'immeubles de luxe, des centres commerciaux, des banques ou des immeubles de bureaux. Les vigiles employés à cet

[456] p. 327.
[457] Entretien 13, 24/04/2014.

effet sont bien moins présents dans l'espace nocturne que les voituriers. En règle générale, les grands établissements (de type 3 et 4) recrutent directement le personnel chargé de la sécurité. La rue de l'Uruguay fait cependant figure d'exception, en ce qu'elle est insérée dans le périmètre de Solidere : les noctambules y évoluent sous le regard des employés chargés de la sécurité de l'ensemble de la zone.

Même inégalitaire, la présence des voituriers et des vigiles dans l'espace nocturne reflète le constat d'une « mise en sécurité » grandissante croissante dans de nombreux contextes urbains (Graham 2011), qui remettent en cause la diversité et le mélange inhérents à la cité. À Beyrouth, la multiplication des acteurs chargés de la sécurité est liée à un certain nombre de menaces, notamment celle des attentats et des affrontements entre différents groupes confessionnels (Fawaz, Harb & Gharbieh 2012). Outre l'impact sur les mobilités quotidiennes des habitants, la délimitation de périmètres de sécurité génère de nouvelles inégalités : à l'échelle de la ville apparaissent des zones « sous contrôle » desquelles sont exclues les populations indésirables. À l'intérieur de ces espaces – qui peuvent être dédiés aux loisirs – cohabitent les citadins les plus aisés, libres d'aller et de venir, et les employés de ces sociétés au statut social inférieur, supposés rester immobiles, chargés de surveiller les premiers. Enfin, l'implication des acteurs privés comme des acteurs publics (police, armée notamment) engendre une concurrence accrue pour le contrôle de l'espace qui peut s'observer à l'échelle d'une rue (Fawaz & Gharbieh 2015) comme d'un quartier nocturne.

3) La perception négative des noctambules

L'attribution de la multiplication des formes de contrôle de l'espace public à une « accoutumance de la société libanaise à la diffusion du pouvoir privé dans l'espace public » (Khayat 2002 : 286) mérite, dans le cas des voituriers, quelques nuances. En effet, la présence des sociétés dans les quartiers nocturnes ne suscite pas uniquement la réprobation des habitants. Globalement, les voituriers sont mal perçus par les noctambules. Le sentiment d'invasion récurrent dans les discours des personnes rencontrées semble être le revers du sentiment de sécurité. Les employés ne sont pas en reste : « they are the most annoying people I've ever seen » précise un barman ayant travaillé dans différents quartiers[458]. Cette mauvaise opinion n'est d'ailleurs pas corrélée au fait de confier ou non son véhicule : ceux qui ont recours à leurs services peuvent être indifférents – estimant ne plus être à un dysfonctionnement près – ou rejoindre les critiques émises par les autres noctambules.

Les critiques portent essentiellement sur les pratiques des sociétés de voituriers qui non seulement s'approprient les emplacements de stationnement et imposent des tarifs élevés, mais qui peuvent en plus avoir recours à la violence pour parvenir à leurs fins. Cependant, leur mauvaise réputation tient aussi et plus largement au caractère inapproprié ou « out of place »

[458] Entretien 70, 18/11/2015.

de leur présence dans les quartiers nocturnes. Les deux extraits d'entretiens suivants résument ainsi les diverses accusations émises par mes interlocuteurs :

« *Valet Parking en général, ce sont des gens bruyants, qui posent des problèmes, des bagarreurs, ils se battent quand il y a plusieurs sociétés, ils se battent pour l'emplacement de la voiture, à Gemmayzé par exemple, ils se sont déjà tiré dessus, ou avec des armes blanches. Il y a eu des manifestations des habitants* » (Entretien 73, 23/11/2015).

« *Toutes les compagnies sont liées aux politiciens. Tu vas ouvrir ta boîte, tu réserves le trottoir. Puis une autre compagnie arrive et veut aussi le trottoir, et ça devient une guerre de gang ! Moins sanglante, mais c'est une guerre larvée. D'ailleurs, j'ai remarqué que l'arrivée des Valet Parking correspond à l'arrivée des waz waz*[459] *… les voituriers qui travaillent amènent leurs potes, forcément ils n'ont pas fait Oxford ou Harvard, donc ça bousille l'ambiance du quartier. C'est mathématique, Valet Parking égale un quartier de blaireaux* » (Entretien 19, 28/04/201).

Outre les accusations de violence, les voituriers sont soupçonnés, pour pouvoir se garer où ils veulent, de corrompre les autorités ou d'être affiliés à des partis politiques. Leurs manières d'être sont également pointées du doigt, de différentes façons. Tout d'abord, le fait qu'ils s'adressent à une clientèle « trop chic » met à mal le caractère bon enfant régulièrement revendiqué des quartiers nocturnes. Par ailleurs, leurs comportements peu amicaux voire grossiers sont en inadéquation avec l'ambiance générale et festive des espaces de nuit.

Les propos retranscrits relativisent aussi l'idée selon laquelle la présence de voituriers qualifie les lieux : pour beaucoup de noctambules, les voituriers incarnent au contraire une grande partie des maux du pays (corruption, violence, privatisation de l'espace public) qu'ils voudraient justement voir disparaître du *nightscape* – quitte à mettre de côté leurs principes affichés d'ouverture et de tolérance. En effet, estimer que la présence de voituriers est disqualifiante pour le quartier nocturne, et ceci en raison d'un niveau, revient à considérer que le *nightscape* est « réservé » à ses usagers « légitimes » (Oloukoi 2015). Dit autrement, l'appropriation physique de l'espace nocturne se heurte à la domination symbolique des noctambules. D'ailleurs, les voituriers sont aussi déconsidérés par leurs employeurs :

« *The culture of our employees is not very high… The social background, they are not well educated. Sometimes they steal the tips* » (Entretien 57, 01/04/2015).

Enfin, les sociétés de voituriers ont été régulièrement comparées à des milices. L'emploi du terme se justifie avant tout par l'observation des modes d'appropriation de l'espace urbain qui passe par la présence physique et le marquage, et par les relations conflictuelles entre les sociétés. Ce genre de propos est cependant lourd de sens, car il témoigne de la persistance, sous des formes nouvelles (l'entreprise privée) de mécanismes de contrôle de l'espace qui aujourd'hui cohabitent avec des usages récréatifs[460].

[459] Expression péjorative que l'on peut traduire, selon le contexte, par « plouc » ou « racaille ».
[460] Voir Chapitre 8.

C) Les établissements nocturnes, entre sélection et exclusion

En tant que composantes principales du *nightscape*, les établissements nocturnes sont doublement concernés par la question de la régulation. Ils sont d'abord l'objet de contrôles policiers dont la rigueur et la régularité sont négociables, et sont eux-mêmes des instances de régulation dans la mesure où ils ont la capacité de décider de qui peut entrer – ou doit sortir – des espaces festifs que sont les bars et les boîtes de nuit. Ainsi, les sorties nocturnes, qui consistent pour l'essentiel en des « sorties-entrées » (Cauquelin 1977) induisent le franchissement de plusieurs étapes et le respect de certaines règles plus ou moins formalisées et qui reposent sur quatre arguments : la survie économique de l'établissement, le maintien de sa cohésion, l'octroi d'une impression de privilège pour les clients (Deleuil 1994) et la sécurité. L'étude des formes de régulation venant des établissements nocturnes implique le constat d'une multiplication des processus de sélection, qui peuvent être explicites ou discrets, et qui admettent là encore diverses possibilités de contournement.

1) L'accès aux lieux : la multiplication des procédés de sélection des boîtes de nuit

Si l'offre nocturne de Beyrouth est diversifiée, elle implique, pour pouvoir en profiter, de répondre à différentes exigences qui contribuent à faire du *nightscape* un espace réservé à une partie seulement de la population. En premier lieu figurent le coût et la réservation, qui prennent le pas sur la physionomie, suivis du critère de l'âge. Pour assurer le bon déroulé de l'octroi des « droits d'entrée » et des « droits de rester », les établissements n'hésitent pas à recruter du personnel : les employés chargés du contrôle des entrées et des espaces intérieurs tendent ainsi à constituer une catégorie supplémentaire de travailleurs de la nuit.

Comme dans de nombreux contextes nocturnes, le coût des sorties constitue l'un des principaux critères de sélection. La politique des prix concerne en premier lieu le tarif des boissons qui, s'il varie beaucoup en fonction des types d'établissements identifiés, demeure relativement élevé : entre 12 000 et 20 000 livres libanaises en moyenne[461]. Si les *happy hour* et le choix de boissons moins chères comme la bière permettent de fréquenter les bars en limitant les dépenses, les sorties quasi-quotidiennes des noctambules représentent un budget non négligeable : entre 30 et 100 dollars par soirée, avec une moyenne autour de 50 dollars par personne. Les soirées les plus coûteuses sont celles qui incluent l'entrée en boîte de nuit ou la participation à un évènement organisé. Dans ce cas, les noctambules payent en arrivant : le ticket d'entrée coûte une trentaine de dollars en moyenne, mais le prix, ou l'offre de boisson comprise dans le prix, peuvent évoluer dans la soirée comme le montrent les deux exemples suivants :

[461] Soit entre 7 et 12 euros.

- Pour la soirée de lancement du nouveau club de Uberhaüs en 2015 :
  Entrée gratuite jusque 23 h
  De 23 h à 3 h : 30 dollars
  De 3 h à la fermeture : 20 dollars
- Pour une soirée « ordinaire » au Grand Factory
  Entrée gratuite entre 22 h et 22h 30
  De 22 h 30 à 23 h 30 : 22 dollars et une boisson
  De 23 h 30 à la fermeture : 33 dollars + 2 boissons

L'évolution des tarifs montre l'existence d'un pic d'affluence dans ce genre de soirées, globalement entre minuit et trois heures du matin : les entrées gratuites s'arrêtent volontairement tôt, lorsque les noctambules sont encore en *pre-party.*

Pour les soirées dans les établissements de type 3 et 4[462], les noctambules peuvent également réserver une table. Il s'agit d'une démarche recommandée pour les évènements les plus courus, mais aussi valorisante pour les personnes qui auront, dans le club, un emplacement délimité et bien à elles. Par ailleurs, elle donne le droit de ne pas faire la queue « comme tout le monde » en arrivant : il y a souvent une entrée différente pour les personnes qui ont une table et qui sont prioritaires. La réservation n'est pas gratuite, elle implique un tarif minimum qui s'applique à la personne ou à la table. Certains établissements imposent l'achat d'une bouteille ce qui, au vu des tarifs pratiqués, est équivalent voire plus cher.

Au moment de la réservation, le client doit donner un nom, puis le communiquer aux amis qu'il souhaite voir figurer à sa table. Cette pratique implique d'être vigilant : il arrive souvent que des noctambules s'invitent à une table sans que la personne ayant réservé ne leur ait demandé. En fin de soirée, cela peut augmenter considérablement la note. Par exemple, au Grand Factory[463], le tarif minimum par personne est de 50 dollars. Afin de se prémunir contre ce genre d'incidents, le chef de la sécurité a mis au point un système élaboré de vérification : le client qui réserve communique un nombre précis de personnes à l'employé qui en retour donne un code. Chaque personne officiellement invitée à la table doit donner ce code en arrivant devant l'entrée de l'établissement. Une personne coche une liste, puis appelle son collègue à l'intérieur – ces employés sont munis de talkie-walkie – qui confirme la possibilité de rentrer.

Dans les établissements les plus courus (le Skybar par exemple), la réservation est indispensable et constitue l'unique procédé de sélection dans la mesure où le numéro de téléphone à appeler n'est communiqué qu'à un nombre restreint de personnes, en général l'entourage proche de la direction ou des noctambules ayant un statut social élevé (fils ou filles de ministres, de députés, d'hommes d'affaires réputés). Ces personnes peuvent ensuite avoir leurs invités à leur table : cette cooptation officieuse est le filtre le plus efficace car il sélectionne de fait des noctambules

[462] Voir typologie Chapitre 5 (p. 363).
[463] La plupart des exemples concernant les procédés de sélection et de contrôle sont issus des enquêtes de terrain menées auprès du personnel de sécurité de cet établissement.

ayant la capacité de payer et qui, dans un souci de préservation des apparences, maîtrisent leur comportement (leur ivresse, notamment).

Ainsi, les paramètres de l'interconnaissance – ou plutôt du « qui connais-tu ? » – et de la capacité à payer sont plus déterminants que le respect d'un *dress code* rarement imposé par les établissements. En réalité, le soin apporté à sa tenue et à son apparence figure comme une règle non écrite que l'on s'impose à soi, et qui fait partie intégrante des logiques d'exposition propres à la vie nocturne de Beyrouth. Dit autrement, il n'est pas envisageable de sortir dans les boîtes de nuit sans se préparer, même si les exceptions existent : elles concernent les personnes dont le statut social est lui-même exceptionnel (car très élevé). Le fait d'être connu des propriétaires, du personnel de sécurité et des employés fonctionne comme un droit d'entrée permanent et une dispense de présentation de soi trop sophistiquée. D'une certaine manière, les règles tacites ne s'appliquent pas à la minorité de noctambules « hauts placés », ou alors de manière inversée : venir en jean et t-shirt – ce constat s'applique essentiellement aux hommes – est une manière de montrer que l'on n'a pas besoin d'afficher son statut socio-économique, car il est suffisamment connu de tous.

Pour les autres noctambules, ceux qui payent pour passer les entrées ordinaires, une forme de filtrage s'opère tout de même. Le personnel de sécurité est chargé de repérer, dès leur arrivée et avant le payement, les personnes qui ne correspondent pas aux critères de l'établissement. Cette tâche exige un regard affiné. B., le responsable des entrées et de l'équipe de sécurité au Grand Factory, m'explique qu'un bon videur doit être physionomiste. Il faut être capable d'opérer un tri sur un ensemble de paramètres qui vont au-delà de la tenue vestimentaire :

« *It depends on… on I don't know. It's a feeling, the way he is dressed, the way he walks, the way he talks, body language*...» (Entretien 62, 08/04/2015).

Si la politique des prix fonctionne comme une règle claire, la sélection des noctambules n'est pas une science exacte : elle repose sur un « je ne sais quoi », un mélange équilibré de bon goût, de sympathie et de politesse, et de décence. Au final, dans le cas du Grand Factory – qui accueille en moyenne 2 000 personnes lors des soirées Factory Fridays, c'est surtout l'ivresse (ou la consommation de drogues) manifeste qui est rédhibitoire. L'observation effectuée auprès du personnel de sécurité de l'établissement montre que les videurs ont connu un élargissement significatif de leurs compétences. S'ils ont toujours eu un rôle clé dans la régulation de la vie nocturne (Hadfield et al. 2005) celui-ci s'est longtemps limité à l'utilisation de leur corps (grand et musclé) comme une barrière ou un élément dissuasif pour les personnes ne respectant pas le *dress code*, également capable d'éloigner les noctambules turbulents. Mais à mesure de la diversification et de la – relative – démocratisation des loisirs de nuit (Chatterton & Hollands 2003), la sélection sur le physique s'est muée en une sélection sur les manières de faire, de parler, de se tenir, de marcher, soit tous les paramètres qui définissent l'habitus (Bourdieu 1980) d'un individu, lequel engendre des pratiques classées et classantes qui ici donnent le droit d'entrée dans les établissements nocturnes.

En plus de la sélection par l'argent, par la réservation ou par l'allure générale, de plus en plus de clubs beyrouthins imposent un âge minimum à la clientèle. Ce dernier est supérieur à l'âge légal pour fréquenter les établissements nocturnes car il oscille entre 22 et 24 ans. Les

justifications émises sont d'ordre économique ou comportemental. L'enjeu est de viser une classe d'âge dont le pouvoir d'achat et les exigences (par exemple, le fait d'avoir une table) sont plus élevés et qui auraient *a priori* plus de pratique de la vie nocturne, ce qui les rend plus à même de maîtriser leur comportement ou leur consommation. Ces arguments sont employés par le responsable de la sécurité au Grand Factory qui le samedi soir ne reçoit que les noctambules de plus de 24 ans :

« *It's a strategy that we've come up with because they are wealthy… They are more mature and chill, 19 years old he gets drunk, he goes fighting maybe... you know how it happens. And the mature people, like 26 and above, are more experienced, more chill, they are there just for the music, the drink, that's it... And that's not commercially good, targeting all kings of ages, all kinds of people... The money is raised on friday. It's bottle-based (…) you have the people who are like... standards. They graduated, they are working…* » (Entretien 62, 08/04/2015).

Ainsi, la régulation des établissements nocturnes passe par des procédés de sélection qui sont directs (à l'entrée, ou par l'âge) ou indirects (par l'argent, par l'interconnaissance). Une fois le payement et la vérification des videurs/physionomistes effectués, les employés des établissements de type 3 et 4 doivent signaler le franchissement de ces étapes, par exemple en tamponnant les individus sur la main ou le poignet. Si ce procédé permet les allées et venues, il s'apparente à un marquage qui peut être différencié. Pour la soirée d'ouverture du nouveau club d'Überhaus, l'un de mes contacts était parvenu à faire figurer mon nom sur la liste des « invités ». Je suis donc entrée (gratuitement) dans l'établissement par une file d'attente spécifique. Après avoir vérifié mon nom, une employée m'a remis un bracelet de couleur orange, qui correspondait aux « V.I.P ». Deux autres couleurs étaient utilisées, pour les personnes ayant réservé une table ou pour les clients « ordinaires ».

À ces importants dispositifs de sélection s'ajoute une attention particulière portée à la sécurité. Cela passe d'abord par le contrôle avant d'entrer : des employés vérifient les sacs à main et peuvent utiliser des détecteurs à métaux. Les espaces intérieurs, consacrés à la danse et à la consommation d'alcool, sont également très surveillés. Le personnel de sécurité, intégralement masculin, est posté à différents endroits comme les entrées, près des toilettes, du bar ou de la piste de danse, dans les coins, et observe les agissements des noctambules. Ils doivent être prêts à intervenir en cas d'incident : dispute, bagarre. Ils peuvent aussi aider les clientes à se débarrasser d'un homme trop insistant. Enfin, ils évitent aux noctambules de se mettre en danger, comme dans les soirées estivales de C U NXT SAT. Celles-ci ont lieu au Sporting Club, complexe qui comprend des piscines et de vastes terrasses à Raouché, face à la mer. Si l'endroit est idéal pour des soirées en plein air, il n'est pas possible de s'approcher des barrières : un cordon de sécurité a été installé afin d'éviter les plongeons nocturnes à ceux qui auraient perdu quelques réflexes. Le schéma suivant (Figure 51) permet de rendre compte de l'organisation spatiale de la soirée et de la répartition du personnel de sécurité.

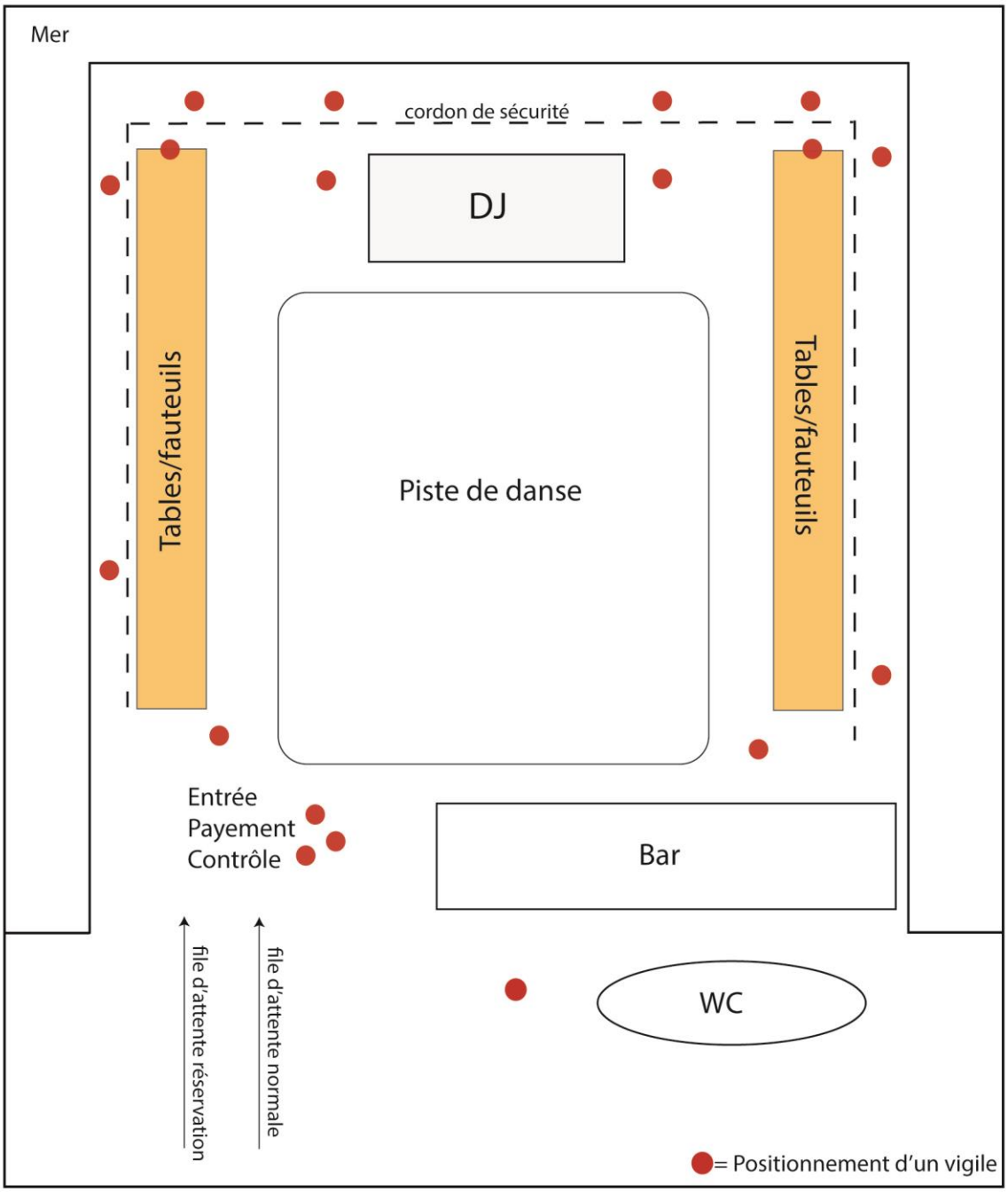


Figure 51 : le dispositif de sécurité lors d'une soirée au Sporting Club
M. Bonte, 2014. Source : notes de terrain

La sécurité est un enjeu important pour les grands établissements, qui emploient leur propre personnel agissant sous les ordres d'un responsable. Celui de Grand Factory compte 40 personnes pour les soirées du vendredi soir. Elles sont recrutées par B., le responsable, sur deux critères : le physique et l'interconnaissance. Les employés doivent être grands et costauds, leur carrure elle-même est pensée comme un moyen de dissuasion. Les nouvelles recrues sont, comme dans les sociétés de voituriers, recommandés par les vigiles déjà engagés. Pour le responsable de la sécurité, il est primordial de pouvoir faire confiance à son personnel. En

soirée, les employés chargés de la sécurité sont vêtus de noir et parfois munis de talkie-walkie. S'ils sont supposés repérer le moindre dysfonctionnement et agir rapidement (« if something happens, you don't notice » précise le responsable), leurs modes d'intervention sont très encadrés :

« *There is a rule, you never hit. Our bouncers are big, just to make a person think twice for doing anything, thats the physionomist condition, but actually, they are not allowed to hit. Maximum if someone is very wild and out of control, they are big enough to grap and control him physically and take him out. This is the extreme option. (…) They are physically strong, that's why we hired them so they are not allowed... if they hit, they make big damage. And it's very,.. not good for your reputation as a club* » (Entretien 62, 08/04/2015).

L'interdiction de frapper et l'obligation de conserver son sang-froid sont des conditions nécessaires pour le maintien de l'ordre à l'intérieur des établissements. Cela n'empêche pas une mise en scène de la sécurité, dans le but de gagner la confiance des clients. Ainsi, dans les soirées C U NXT SAT, les vigiles sont de taille imposante et portent des t-shirt noirs près du corps, qui mettent en valeur les muscles saillants. Ils portent des chaînes dorées avec un pendentif reprenant le logo du collectif : ici, le *branding* des évènements s'applique aussi aux employés, rendus visibles sur un mode « bling-bling », comme le montre la photographie (Figure 52). Le cliché représente la DJ Tala Mortada entourée de deux responsables de la sécurité qui font office de gardes du corps. La masculinité exacerbée (tatouage, regard sévère, bras musclés, tenues noires) contraste avec les vêtements blancs, la chevelure longue, le regard fuyant et le pendentif rose de la femme qui, bien que connue pour exercer des fonctions majoritairement occupées par les hommes, est à protéger.

Figure 52 : la mise en scène de la sécurité pour le collectif C U NXT SAT
Source : Facebook, décembre 2013

En tant qu'instances majeures de régulation, les établissements nocturnes se chargent de la sélection des noctambules et de leur sécurité à l'intérieur des lieux festifs. Ainsi, l'entrée dans les clubs de Beyrouth nécessite les franchissements de différentes barrières : économique – il faut pouvoir payer -, sociale – il faut « avoir des relations » pour entrer dans certains lieux – et symbolique – il faut porter sur soi l'appartenance à une frange de la population fortunée et éduquée, qui « sait » s'amuser. Cet amusement s'effectue sous le regard vigilant du personnel de sécurité. Ces procédés de sélection et de contrôle visibles et connus sont surtout le fait des boîtes de nuit ou des collectifs qui organisent des soirées. De leur côté, les bars ou les pubs dansants se veulent plus ouverts mais opèrent tout de même un filtrage, plus difficilement perceptible, des noctambules.

2) Les bars : évictions discrètes

A priori, les bars (établissements de type 1 et 2) sont plus faciles d'accès que les boîtes de nuit ou les soirées organisées par les collectifs. Il n'y a pas de droit d'entrée et les tarifs pratiqués sont moins élevés. La réservation est parfois possible, mais elle n'implique pas de consommer pour une somme minimale. Les dispositifs de contrôle (barrières, file d'attente, vigiles) sont également absents, ce qui facilite les entrées et sorties et la mobilité d'un bar à l'autre au sein d'un quartier nocturne. Cette meilleure accessibilité ne signifie pas une absence totale de filtrage, mais la régulation se pratique par des moyens détournés. Elle consiste d'ailleurs plus en des évictions que des sélections, l'idée étant de conserver une image d'ouverture tout en dissuadant les consommateurs considérés comme indésirables ou incompatibles avec les standards de l'établissement d'y entrer. Les enquêtes de terrain ont permis d'identifier deux manières d'éconduire les passants. La première passe par la configuration physique des lieux et la seconde renvoie à l'attitude du personnel travaillant dans l'établissement nocturne.

Aujourd'hui, la plupart des bars et des pubs installés dans les quartiers nocturnes de Beyrouth présentent une organisation spatiale que l'on pourrait situer dans un entre-deux entre l'ouverture et la fermeture. La limite entre l'intérieur et l'extérieur tend en effet à se diluer pour donner lieu à des espaces de transition entre l'établissement et la rue. Cette tendance résulte en partie de la loi anti-tabac qui a incité les entrepreneurs de la nuit à concevoir des espaces largement ouverts : pour y entrer, il ne faut plus pousser une porte mais franchir un seuil. Par ailleurs, de nombreux établissements donnent la possibilité à leurs clients de consommer à l'extérieur. En fonction du quartier ou du bar, il peut s'agir d'une terrasse clairement délimitée – comme dans la rue de l'Uruguay, où elles sont légèrement surélevées – ou d'une poignée de tables et de chaises disposées sur le trottoir : le Bodo de Mar Mikhaïl est un bon exemple. Les photographies (Figure 53) présentent deux établissements de Badaro, l'Avocado (type 2) et le Roy's (type 1) ayant une configuration à mi-chemin entre l'intérieur et l'extérieur.

Figure 53 : les bars de Badaro entre intérieur et extérieur
Photographie M. Bonte, mai 2015

Sur la première photographie, on distingue trois types d'espaces :

- Le trottoir de la rue principale de Badaro, qui est particulièrement large et praticable en comparaison des autres quartiers de Beyrouth ;
- La terrasse qui est ouverte sur la rue mais couverte et soigneusement aménagée : tables et chaises assorties, peintures, éclairage design, panneau qui renseigne sur les tarifs. Il n'y a donc pas de confusion possible entre la rue et le bar ;
- L'intérieur, qui est séparé de la terrasse par de grandes portes vitrées et par des portes ouvertes.

La seconde photographie est prise dans une rue adjacente du même quartier. Ici, la terrasse semble plus ouverte, mais les éléments qui marquent la limite entre la rue et le bar sont nombreux :

- La rangée de voitures stationnées le long du trottoir ;
- La rangée d'arbres et de lampadaires ;
- L'alignement des bacs à fleurs ;
- Le store en tissu, pour protéger du soleil ou de la pluie ;

Les formes spatiales décrites ont pour effet de délimiter les espaces du dehors qui font partie intégrante du bar. Ici, la régulation est une territorialisation, dans la mesure où s'opère un processus d'encadrement d'une portion de l'espace pour y définir les usages dominants et par là-même, les pratiques et les personnes qui en sont exclues. La situation est donc paradoxale. En effet, l'ouverture est une configuration recherchée par les entrepreneurs de la nuit et appréciée des noctambules. Elle permet de voir et d'être vu, d'interpeller ou d'être arrêté si l'on est un passant. Cependant, les interactions entre le bar et la rue se limitent souvent à ceux qui appartiennent déjà au même monde social, qui se retrouve dans les établissements nocturnes. Ainsi, la rue fonctionne avant tout comme un cadre esthétique : elle présente une diversité – en termes de populations – qui est davantage contemplée qu'expérimentée. L'ensemble des éléments qui permettent de définir l'espace du bar (les bacs à fleurs par exemple) sont à lire comme des barrières d'ordre symbolique : celles-ci fonctionnent comme des procédés de mise à distance ou de dissuasion qui renseignent sur le type de personnes attendues dans ces portions de rues, à savoir celles qui veulent et peuvent consommer.

La mise à distance est une façon de limiter l'exposition des noctambules à différentes formes de gênes, notamment la sollicitation monétaire des personnes les plus vulnérables qui voient en la clientèle nocturne une ressource potentielle. Ces « damnés de la terre » (Dot-Pouillard 2013) sont des adultes ou – le plus souvent la nuit – de jeunes enfants Kurdes, Palestiniens et plus majoritairement Syriens. Seuls ou en petits groupes de deux ou trois, ils arpentent de jour comme de nuit les rues de la ville pour vendre de petits objets ou demander de l'argent. Leur présence dans les quartiers nocturnes est donc quotidienne et semble se limiter à une portion restreinte de l'espace : d'une zone à l'autre, les enfants qui travaillent ne sont pas les mêmes. Les procédés d'éloignement de ces « indésirables » résident dans les différents marqueurs spatiaux qui dissuadent les approches trop insistantes. Les comportements des acteurs varient : certains les déconsidèrent ou peuvent les chasser sans ménagement, d'autres donnent de l'argent. Les employés des établissements ont, pour ceux observés, une attitude qui oscille entre la proximité et la distance. Dans la mesure où les enfants sont présents tous les soirs autour des établissements, une forme d'habitude s'est mise en place : dire bonjour, échanger quelques mots, donner un jus de fruit ou à manger quand c'est possible, mais ne jamais les laisser entrer dans le bar.

Le rôle des formes spatiales et des éléments de décor dans la mise à distance, la sélection de la clientèle et le conditionnement des pratiques est prolongé à l'intérieur de l'établissement : la décoration, la présentation (des produits, des cocktails), la qualité du service ont été reconnus comme des indicateurs qui influencent les comportements (Hadfield 2006). Dans les bars

étudiés, les employés prennent aussi en charge cette régulation. Cela peut être par le placement : dans certains lieux, les serveurs indiquent une table aux noctambules qui arrivent. Il y a rarement une logique d'attribution prédéfinie, mais la démarche est celle d'un encadrement ténu prenant la forme d'un service attentionné : on signifie aux personnes qu'elles sont acceptées dans l'établissement, qu'un emplacement leur est dédié – et qu'il peut aussi leur être retiré.

Dans les bars de type 1 et 2, l'absence de videurs ou de personnel de sécurité est ainsi compensée par des procédés d'éviction discrets menés à l'encontre des clients qui ne correspondent pas aux critères, mêmes souples, de l'établissement. Lors de mon expérience de travail au Bodo de Hamra, j'ai pu observer comment fonctionnaient les employés :

Encadré 15 : éviction discrète du Bodo

En début de soirée, un homme et une femme entrent dans le bar et s'installent à une table. Environ 25 ans, ils sont habillés en jean et basket ; la femme porte un hijab. Je m'apprête à aller les voir mais Walid me retient au bar. Il fait un signe de la tête à F., l'autre serveur, qui me dit « prendre en charge la table ». Il s'approche et leur demande leur prénom. En entendant la réponse, il sort de son tablier une petite liste de prénom, la regarde, et leur dit : « je suis désolé, votre nom n'est pas sur la liste des réservations, nous sommes complets ce soir ». Une fois le couple parti, je m'interroge, car je n'ai pas entendu parler de réservation. F. m'explique qu'il faut toujours avoir une fausse liste sur soi, cela permet de refuser les gens sans en avoir l'air. Je demande alors quel était le motif du refus :

[>Walid] : She had a hijab.
[>Marie]: And… ?
[>Walid] : And, that's it.
[>Walid] (*plus tard dans la soirée*) : Don't be confused. I understand your question. You have to see it in a different way. We didn't refuse her because she is veiled, we don't care. But she doesn't meet the standards of our bar. It's a place where we drink, people can be rude, it's not a place for that kind of woman. And if we accept her, why not accepting all her friends ? Our other customers would be embarrassed.

Source : notes de terrain, 23/04/2015

Cet épisode de terrain montre en premier lieu que les bars et les pubs de Beyrouth ont leurs propres modes de régulation, dont les mécanismes sont difficilement perceptibles. Cette dissimulation est volontaire, dans la mesure où le Bodo affiche habituellement une politique d'ouverture, qui est aussi un argument face à la concurrence des établissements voisins. Au-delà de la supercherie, l'exemple n'est pas anodin parce que la personne évincée est une femme voilée. Il soulève donc deux questions, d'abord celle du rapport à l'alcool des jeunes musulmans à Beyrouth, puis celle de la présence d'une partie d'entre eux dans les établissements nocturnes, qui apparaît ici comme étant problématique.

Dans un contexte urbain comme celui de Beyrouth, le rapport des personnes de confession musulmane à l'alcool ne peut être simplement compris comme le respect ou la transgression d'un interdit religieux. Dans leur ouvrage consacré aux rapports entre la religion, la piété et les pratiques ludiques des habitants des quartiers shiites de Beyrouth, Lara Deeb et Mona Harb préconisent une approche flexible de la question :

> « When piety is taken up as the scaffolding for a more general claim about 'Muslim ways of being' or moral and ethical behavior, our understandings of both morality and life in Muslim societies are oversimplified, and the complexities of daily negotiations of moral practice – including those of our interlocutors – are flattened » (Deeb & Harb 2013 16-17).

Plus précisément, les pratiques ludiques et les choix de lieux de consommation sont le résultat de négociations et d'agencements individuels qui se lisent très bien dans le fait de boire ou pas de l'alcool, qui ne repose pas uniquement sur un degré d'attachement à la religion. Ainsi, selon un sondage réalisé par l'OMS en 2011, 40 % des personnes musulmanes se déclarant croyantes boivent régulièrement de l'alcool, et ce chiffre s'élève à 89 % pour les non-croyants. Partant de là, de nombreuses situations sont possibles : s'abstenir, boire occasionnellement, boire loin de chez soi, aller dans un bar mais ne pas commander d'alcool, boire de l'alcool mais éviter l'ivresse, ou boire beaucoup. Dit autrement, il est possible de contourner les préceptes religieux sans déroger aux normes sociales en dissimulant la consommation d'alcool, tout comme il est possible de ne pas boire par habitude.

Cette flexibilité se heurte cependant à certaines représentations qui pourraient expliquer le choix d'éviction de cette personne voilée du Bodo. S'il est régulièrement admis – voire revendiqué – qu'au Liban les musulmans boivent plus qu'ailleurs, l'alcool continue d'être un marqueur différentiel important, non pas entre deux groupes communautaires (simplifiés dans une binarité chrétiens/musulmans) mais entre deux attitudes possibles vis-à-vis du respect des normes religieuses. Le curseur se situe moins entre deux confessions qu'entre le fait d'*être* religieux ou pas. Ne pas boire d'alcool pour un musulman signifie suivre de près les préceptes religieux – et aux yeux des noctambules qui boivent, probablement manquer d'ouverture et de tolérance. Au-delà, c'est la différence entre un « Liban ouvert et moderne » et un « Liban conservateur » qui est en jeu : elle passe notamment par la fréquentation des établissements et la mise en place d'un ethos nocturne (voir III).

Ainsi, la question de l'alcool cristallise de nombreux enjeux de société qui dépassent la question de la norme religieuse. Il en est de même pour le port du voile, considéré comme un marqueur de piété et/ou le signe d'une respectabilité, ce qui donne lieu à la projection suivante : une femme voilée ne consomme pas d'alcool et sa conduite suit des normes plus strictes qu'une femme non voilée. Au Bodo, ce n'est donc ni l'abstinence (supposée), ni le voile qui sont en soi problématiques, mais leur incompatibilité : la fréquentation d'un bar suppose, sinon la consommation d'alcool, au moins la promiscuité, l'ivresse de ses voisins, les musiques suggestives. La grande variété de lignes de conduite possibles se heurte donc aux limites fixées par les établissements, qui *in fine* émettent aussi leurs propres modèles comportementaux.

Les pratiques de régulation des établissements nocturnes sont pour l'essentiel des procédés de sélection, d'éviction ou de dissuasion qui peuvent être clairement affichés – voire mis en scène

– ou dissimulés. Pour les boîtes de nuit, les obstacles à franchir sont nombreux mais bien définis. Les bars privilégient la discrétion, afin de pouvoir maintenir une image d'ouverture. Les stratégies d'éloignement, qui vont de l'installation de dispositifs concrets (barrières, tarifs) à l'attitude du personnel en passant par les éléments matériels (mobilier, décor, agencement) sont destinées aux personnes qui n'ont pas *leur place* dans la vie nocturne parce qu'elles n'ont pas – selon les situations – le porte-monnaie, le style, le faciès, ou l'ethos dominant. Ainsi, réguler revient à déterminer qui peut ou ne peut pas faire partie du « monde de la nuit », dont les contours ont été esquissés par la négative : la dernière partie de ce chapitre est consacrée à l'étude de ce qui caractérise et unit les noctambules, à savoir les pratiques de consommation qui font de la fréquentation du *nightscape* une expérience et une performance.

III) Les noctambules, un monde social entre performance et expérience

La dernière catégorie d'acteurs qui constitue le *nightscape* beyrouthin est la plus importante numériquement. Il s'agit des noctambules, ceux qui sortent dans les bars et les boîtes de nuit de Beyrouth, et qui correspondent aux consommateurs dans le triptyque proposé par Chatterton et Hollands. S'ils constituent une catégorie hétérogène (en termes d'âges, de situation sociale et économique, de représentation de la vie nocturne), ils ont en commun le fait de fréquenter les espaces nocturnes qui représentent une source de divertissements, de plaisir et de sociabilités. Ce partage permet d'envisager les noctambules comme un monde social, défini comme un regroupement d'individus autour d'activités et d'un système de références interne (Strauss 1978 ; Becker 1988). À Beyrouth, la dimension spatiale du monde de la nuit est essentielle : ceux qui en font partie sont ceux qui fréquentent le *nightscape*. De manière symétrique, le *nightscape* est investi, pratiqué, maîtrisé par les noctambules. Cette troisième partie de chapitre vise donc à analyser la relation de co-construction qui s'établit entre la nuit entendue comme un monde social et la nuit comme un territoire – produit par les acteurs du champ et régulé par diverses instances – , relation qui les rend indissociables. Il s'agit pour cela d'identifier les pratiques partagées du monde de la nuit ; soit en premier lieu la consommation d'alcool, en second lieu l'élaboration d'un ethos nocturne qui sous-entend l'adhésion des individus et qui enfin s'exprime par des performances. Ainsi, consommation, ethos et performances fonctionnent comme des conventions (Becker 1988), soit un ensemble de normes, d'habitues ou de « règles du jeu » qui sont partagées par le monde et permettent d'en esquisser les contours.

A) Consommations : l'alcool au cœur des pratiques nocturnes

Au Liban, l'alcool possède un statut ambivalent qui dépasse l'oscillation entre les études de ses effets négatifs (en termes de santé publique ou de « désordre ») ou positifs (sur l'économie des loisirs par exemple). S'il est officiellement produit, consommé, vendu, et valorisé par une partie de la population, il continue d'être un interdit religieux et social régulièrement contourné. Il s'agit ici d'observer les trajectoires et les usages de l'alcool, en tant que produit qui circule, qui est importé, distribué et vendu, puis qui est consommé. Il structure ainsi les rapports sociaux nocturnes ; il fait partie des conventions du monde de la nuit.

1) L'alcool, composante principale des festivités nocturnes

Si les territoires de la boisson (*drinkscape*) et les territoires nocturnes (*nightscape*) ne se superposent pas parfaitement à Beyrouth, boire de l'alcool constitue l'activité majeure des noctambules, et les établissements (bars et boîtes de nuits) sont à considérer comme les cadres sociaux et spatiaux de la consommation. La consommation marque l'entrée dans la nuit comme temps social, qui n'est pas synchronisé avec ses bornes naturelles. Plus précisément, le moment de l'*happy hour*, globalement situé entre 17 et 21 heures, a été identifié comme la transition principale entre le jour et la nuit dans les quartiers festifs. L'association entre l'alcool et la vie nocturne apparaît également dans les discours des jeunes libanais qui fréquentent les bars et les boîtes de nuit. Dans les entretiens ou les conversations informelles, l'association de la nuit au champ lexical de l'alcool (bars, pubs, boisson, ivresse par exemple) a été spontanée pour 63 % des personnes rencontrées. Plus précisément, l'alcool est considéré comme l'ingrédient principal d'une soirée réussie :

« *[>Marie]: Est-ce qu'il y a des choses « indispensables » pour faire la fête ?*
[>M.H.]: Oui, alcool. Numéro un, de loin. Forcément, ça te détend. Dans cette ville je pense que chacun a son produit. (…) en fait pour moi c'est essentiel mais je pense que c'est partout comme ça » (Entretien 19, 28/04/2014).

« *I don't drink during the day, I drink at night, in pubs. And I love drinking* » (Entretien 12, 03/07/2013).

Ces extraits d'entretiens sont représentatifs du discours dominant parmi les noctambules rencontrés : la consommation d'alcool est au centre des pratiques nocturnes, considérée comme « essentielle », associée au plaisir et à la détente. Il s'agit d'un acte indissociable de la fréquentation du *nightscape.* Ainsi, se rendre dans un bar sans boire n'est pas impossible mais demeure marginal. Les personnes interrogées qui fréquentent les établissements nocturnes sans boire ont avancé deux motifs différents, le respect d'un interdit religieux ou l'absence de goût :

« *C'est à 18 ans que j'ai essayé l'alcool, et je n'ai pas trouvé ça intéressant, ça n'a pas bon goût. Et en fait, ma religion n'accepte pas trop, alors je ne trouve pas grand intérêt à boire.*

(…) Parfois je veux bien aller en boîte, avec mes amis, mais je ne suis pas quelqu'un qui doit sortir quotidiennement. (…) Tu sais la vie à Beyrouth, c'est les extrêmes, tu as des gens qui sortent tous les soirs et des gens très conservateurs. Nous, on est à mi-distance » (Entretien 54, 26/03/2015).

Ainsi, le rapport évident entre vie nocturne et alcool admet quelques nuances, qui sont généralement apportées par des personnes pour qui l'alcool ne figure pas dans les pratiques quotidiennes et familiales. La diversité des positionnements vis-à-vis de l'alcool entraîne une répartition inégale dans la ville – qui reflète de manière imparfaite la répartition spatiale des groupes confessionnels à Beyrouth. Ce constat invite à ne pas considérer l'alcool comme un « déjà-là » mais comme un objet, une matérialité qui circule (Lawhon 2013) en évitant ou privilégiant certains espaces, comme les quartiers nocturnes. Cette circulation admet donc différentes étapes : l'importation ou la fabrication, la distribution et l'acheminement puis la vente.

2) L'alcool au Liban : un marché dynamique stimulé par la vie nocturne

La circulation de l'alcool jusqu'aux établissements permet d'aborder de manière plus surplombante la commercialisation du produit. À ce propos, la ville de Beyrouth semble bien insérée dans les échanges mondiaux :

« *Beirut is getting on the international map when it comes to alcohol* » (Entretien 64, 10/04/2015).

Cet extrait d'entretien[464] permet de souligner deux aspects importants de la consommation à Beyrouth. En premier lieu, et en dépit de la variété des situations individuelles, Beyrouth est une ville qui boit. Cela veut dire que la part des buveurs dans la société est plus importante que dans les autres villes de la région où l'alcool ne fait pas partie des sociabilités ordinaires parce qu'il repose sur un interdit légal ou social. À titre indicatif, le responsable du département « boissons » de la société de distribution Fattal au Liban estime qu'environ 60 % de la population boit régulièrement de l'alcool[465] – cette estimation se situe dans le même ordre de grandeur que le sondage de l'OMS mentionné dans la section précédente. D'après mes observations et les entretiens, il existe peu de buveurs occasionnels. L'alcool est davantage une pratique quotidienne, qui admet volontiers les excès de zèle : « moi j'ai pas mal voyagé, et j'ai remarqué qu'à Beyrouth les gens boivent beaucoup plus qu'ailleurs »[466]. Le nombre moyen de verres par personne et par soirée est élevé et revient à absorber une grande quantité d'alcool, parce que le dosage n'est pas règlementé. Les barmen ont donc tendance à être généreux, et il est possible de leur demander d'alourdir discrètement la charge d'alcool.

[464] Déjà mentionné dans le Chapitre 2, dans la discussion sur le statut de Beyrouth comme « haut lieu » de la fête.
[465] Entretien 66, 16/04/2015.
[466] Entretien 24, 06/05/2014.

Deuxièmement, le marché de l'alcool au Liban est dynamique car stimulé par la demande. Les boissons consommées sont en partie libanaises, c'est-à-dire produites au Liban (la plupart des vins et des bières proposés, ainsi que l'arak) mais peuvent appartenir à des grands groupes internationaux. C'est le cas de l'Almaza, une bière fabriquée et mise en bouteille au Liban à l'aide de produits importés, et dont le capital est possédé depuis 2002 par le groupe Heineken[467].

La part des boissons importées varie en fonction de l'alcool : s'il s'agit d'une boisson produite au Liban, les taxes d'importation sont assez élevées. L'effet est donc dissuasif ; à titre indicatif, les bières étrangères représentent 20% de la consommation annuelle et concernent surtout l'américaine Budweiser, la mexicaine Corona[468] et la hollandaise Heineken. Les vins importés sont également minoritaires. Essentiellement français et italiens, ils sont servis dans les établissements plus huppés ou conçus comme étant des bars à vins. En l'absence de production locale, ce sont surtout les spiritueux, et en premier lieu la vodka et le whisky, qui sont importés.

L'acheminement de l'alcool d'un lieu de production à un lieu de consommation nocturne peut emprunter deux itinéraires différents. Le premier et le plus répandu est assuré par les groupes d'envergure mondiale spécialisés dans la production, la commercialisation et les distributions d'alcools, de vins et de spiritueux. À ce titre, le commerce de l'alcool au Liban est à l'image du marché mondial, qui présente une situation d'oligopole : trois entreprises se partagent les grandes marques d'alcool et sont représentées dans le pays. Il s'agit des groupes Diageo[469], Pernod-Ricard[470] et Bacardi-Martini[471] dont les produits sont distribués par la société Fattal, spécialisée dans la distribution de biens de consommations, alimentaires ou non.

La présence des marques d'alcool au Liban ne se limite pas à la distribution dans les établissements nocturnes : elle inclut la publicité qui ne fait pas l'objet d'une règlementation ou d'une prévention particulière. Elle prend la forme d'une présence physique et matérielle de la marque, qui cherche à être plus visible que les autres là où l'alcool est le plus consommé. D'un autre côté, cette présence améliore l'attractivité du *nightscape* (Shaw 2014). Ainsi, pendant les soirées C U NXT SAT, les noctambules ont le choix de se rendre au bar central ou au stand de tequila Jose Cuervo. Derrière quelques panneaux d'affichages, deux représentants portent des vêtements à l'effigie de la marque et proposent une « dégustation » à des tarifs raisonnables ainsi que des petits cadeaux (briquets, porte-clés)[472]. Les marques peuvent même organiser leurs propres évènements en s'installant dans une centralité nocturne, par exemple rue de l'Uruguay. Ce système bénéficie aux deux marques, celle du cluster nocturne et celle de l'alcool :

« *We marketed the street as an event venue to agencies, alchol brands (…). We try to let them the street for free, we tale benefit from media, people coming, and they take advantage as they*

[467] La production d'Almaza a débuté en 1933. Elle était assurée par la Brasserie Franco-Libano-Syrienne (dont les partenaires étaient essentiellement libanais). Bien que concurrencée depuis le milieu des années 2000, la Brasserie Almaza continue d'être la plus importante du pays.
[468] Les deux marques appartiennent aux filiales d'un même groupe, Anheuser-Busch InBev.
[469] Qui possède les marques telles que Gordon's, José Cuervo, Smirnoff, Johnnie Walker.
[470] Qui possède les marques Absolut, Havana, Beefeater, Jameson.
[471] Soit les rhums et apéritifs éponymes, les vodkas Grey Goose et Eristoff, le gin Bombay Saphire, la Tequila Gran Patron, et plusieurs marques de whisky.
[472] Ce procédé existe aussi pour la vente de cigarettes, mais les vendeurs et les vendeuses se déplacent d'un établissement à l'autre dans les quartiers nocturnes.

can expose their brands. It contributes to the knowledge and exposure of the street as a brand » (Entretien 64, 10/04/2015).

L'implication des marques d'alcool dans la vie nocturne peut aller jusqu'à proposer des petites formations pour les barmen de Beyrouth. Ces derniers sont alors mieux à même de manipuler et transformer leurs produits, et donc de les utiliser au quotidien. Pour cela, les groupes de production et/ou de distribution négocient avec les propriétaires de bars ou de boîtes pour que, par exemple, la vodka utilisée dans les cocktails et les mélanges basiques (type « vodka/soda) soit la leur. Cela passe par les réductions sur le prix des achats :

« *La plupart du temps, l'alcool est livré gratuitement, c'est des sponsors* » (Entretien 19, 28/04/2014).

« *Pour chaque caisse achetée, tu as deux bouteilles d'offertes* » (Entretien 63, 09/04/2015).

Ce mode de fonctionnement est avantageux car il assure d'importants bénéfices aux établissements. Ainsi, la vente d'alcool n'est pas uniquement profitable aux grands distributeurs. La marge faite sur la vente au verre est très importante et permet d'être rapidement bénéficiaire, même quand les prix pratiqués sont raisonnables, comme au Bodo :

« *Look, we buy a bottle of Black Label for 27 dollars. With a bottle you make 30 glasses. Each glass is for 8000 LL. So we have a better turnover on the bottle, and the benefits are good. But we had to convince people this is good alcohol* » (Entretien 64, 07/04/2015).

Dans son explication, le propriétaire du bar précise qu'une telle politique tarifaire a éveillé les soupçons et qu'il a fallu prouver que l'alcool était de bonne qualité. D'autres entrepreneurs ont insisté, au cours des entretiens, sur le fait qu'ils travaillaient avec des compagnies « légales », et que chez eux l'alcool était « clean ». Ce qui est sous-entendu, c'est que certains distribuent de l'alcool de contrefaçon afin de maximiser leurs profits :

« *C'est comme une bouteille de Jack classique, mais produite ici, dans laquelle il y a plus d'eau ou d'alcool frelaté qu'autre chose. (…) Les endroits clean sur ce sujet-là, tu peux les compter sur les doigts d'une main. (…) Je sais que les grands lieux de la vie nocturne que je connais, comme [nom de l'établissement], parce que je connais bien le patron des lieux, oui, deux soirs par semaine, ils choisissent des bouteilles bien spéciales* » (Entretien 63, 09/04/2015).

Ainsi l'alcool est un produit qui est importé, acheminé, et distribué dans les établissements nocturnes, soit via les circuits formels des grands groupes internationaux qui dominent un marché mondialisé, soit via des circuits parallèles, qui suivent tous la géographie des établissements nocturnes et la géographie confessionnelle de la ville. Une fois derrière le comptoir, la qualité du produit et l'habileté des barmen à le transformer constituent un argument publicitaire majeur. Cela passe par l'utilisation de fruits frais, par une attention particulière réservée à la confection, à la présentation et à la précision dans le dosage et le mélange, et la capacité à s'adapter aux nouvelles modes de consommation internationales. Ainsi, si le Moscow Mule ou le Jägerbomb ont pris le pas sur le Bloody Mary ou le gin tonic des années 1960, la place de Beyrouth sur une carte « internationale » est aussi liée à sa grande perméabilité à la circulation des pratiques éthyliques à la mode.

3) La boisson, une convention du monde de la nuit

Dans ses travaux sur les mondes de l'art, Becker (1988) définit les conventions comme un ensemble de normes, de règles, de principes ou d'habitudes. Elles renvoient aux modalités selon lesquelles les individus faisant partie d'un même monde interagissent, coopèrent et se font éventuellement concurrence. Si le fait de boire est une convention du monde de la nuit, c'est qu'il s'agit d'un acte social qui permet d'en esquisser les contours sociaux et spatiaux. De la même manière que la fréquentation des quartiers nocturnes peut être envisagée comme une convention, les personnes qui appartiennent au monde de la nuit sont celles qui boivent dans les établissements nocturnes qui constituent le *nightscape*.

Pour les noctambules de Beyrouth, la consommation d'alcool peut être une pratique quotidienne et ordinaire (aller boire un verre à la sortie du travail) ou une célébration : la boisson permet de marquer collectivement un évènement dans le temps (Chrzan 2013). Il peut s'agir d'un anniversaire (y compris les anniversaires d'ouverture des établissements), d'une étape dans le parcours biographique (fin d'études par exemple), ou d'une date inscrite sur un calendrier festif mondialisé comme la Saint Patrick, la Saint Valentin ou Halloween. Ces évènements apparaissent tous dans le paysage nocturne de Beyrouth et donnent lieu à des soirées spéciales qui sont surtout un prétexte pour inciter à la consommation : par exemple, le Rabbit Hole situé rue Makdessi a organisé en 2016 une soirée intitulée « Single ? Just Mingle » à l'occasion de la Saint Valentin[473]. Le message de présentation suggère aux participants de venir rencontrer de nouvelles personnes en partageant des verres. Sur la page Facebook de l'évènement, on peut ainsi lire « our special formula is 'drink drink drink' », sachant que les tarifs étaient avantageux pour les noctambules venant seuls.

La conception de l'évènement repose sur la consommation d'alcool et l'exploitation de son double statut, c'est-à-dire une pratique désinhibante et une pratique ritualisée. En tant que désinhibant, l'alcool provoque un relâchement des comportements et instaure une sorte de fluidité : les interactions sont plus nombreuses, plus directes, et favorisent la cohésion globale ou le « mélange » souhaité : « alcohol is frequently considered as social lubricant which brings people together » (Lawhon 2013 : 695). Dans le cas d'une soirée destinée aux personnes célibataires, ce mélange est bien celui des corps. Il sous-entend la drague, et la recherche d'une aventure d'un soir, dont le succès est corrélé à la capacité des individus à « se laisser aller », et donc à l'absorption d'alcool.

Si la consommation d'alcool est créatrice de lien social (Jayne, Valentine & Holloway 2011 ; Chrzan 2013 ; Gangloff 2015), c'est tant en raison de ses vertus désinhibantes que de sa capacité à structurer l'interaction au sein d'un établissement nocturne. La commande, l'offre, le fait de trinquer, d'avoir un verre ou une bouteille sont autant d'étapes qui sont observées et maîtrisées par les personnes appartenant au monde de la nuit, et qui peuvent être retracées par un retour

[473] Soirée organisée le 13/02/2016. Source : Facebook.

sur des observations ethnographiques menées de manière régulière auprès d'un groupe de noctambules.

Encadré 16 : boire de l'alcool dans un bar, entre échanges et exposition

Ce soir, je retrouve Leïla au Lockstock, à Mar Mikhaïl. Elle est sortie aux alentours de 23 heures, accompagnée d'une amie, M., et de son cousin, G., âgé d'environ trente-cinq ans, qui ce soir-là porte un t-shirt de la marque Ralph Lauren. Le bar est rempli mais nous parvenons à nous ménager un espace devant le comptoir, donc en plein milieu des nombreuses allées et venues des clients. G. commande une bouteille de vodka de la marque Grey Goose et les barmen déposent sur le comptoir un assortiment de boissons « soft » et des verres. Il apporte également des verres à shot, que G. nous distribue et qu'il propose à ses voisines, un petit groupe de trois filles qu'il ne connait pas. Nous trinquons et buvons, puis discutons. Une vingtaine de minutes plus tard, alors que nous avions tous les trois échangé avec les autres personnes situées à proximité, G. s'adresse haut et fort au barman : « bartender ! it's cold inside, we need shots ! ». Une autre tournée commence il y en aura quatre en tout. Nous finissons par partir quand G. le décide. C'est lui qui paye les deux bouteilles de vodka qu'il a commandées, même si la seconde est à peine entamée.

Source : notes de terrain, 9/04/2015

Une semaine plus tard, ils me proposent à nouveau de les rejoindre au cours d'une soirée dans le même quartier, à Radio Beirut. Leïla est toujours avec son cousin, et accompagnée de quelques amis d'enfance. Alors que je demande une bière, G. s'offusque : il faut boire quelque chose de plus fort et de plus festif. Il commande une bouteille de vodka, ce qui semble peu habituel pour les barmen. Les amis de Leïla sont à une table, mais G. préfère rester au comptoir, sur lequel la bouteille est en évidence. Il argumente en disant qu'il souhaite rencontrer du monde. De leur côté, Leïla et ses amis trinquent à leur table à plusieurs reprises, en écoutant le groupe qui se produit ce soir. Nous finissons par retourner au Lockstock où G. récupère sa bouteille payée quelques semaines auparavant. Un de ses amis le rejoint et nous nous remettons à boire. Alors qu'ils sont en pleine discussion, un groupe d'hommes issus à une table à proximité souhaite nous inviter, Leïla et moi, pour prendre un verre. De son côté, G. finit par entamer la discussion avec une jeune femme.

Source : notes de terrain, 15/04/2015

Ce soir, nous retournons une nouvelle fois dans le même bar, et une nouvelle fois l'alcool coule à flots. Cette fois, nous sommes à une table, ce qui est plus facile pour déposer ses affaires et ses verres. Autour de nous, l'ambiance est très relâchée. En face, un groupe composé majoritairement de jeunes filles est très animé, car on fête un anniversaire. Les noctambules alternent tournées de shots et nombreux verres, qui sont toujours ponctués d'un « cheers » crié à l'unisson. Ils ont l'air joyeux et bruyant, et s'offrent volontiers au regard des autres clients : leur table est légèrement surélevée et ils se mettent debout pour danser dès qu'une nouvelle musique démarre.

Source : notes de terrain, 12/11/2015

L'alcool circule entre les individus au sein d'un établissement et repose sur l'échange ou le partage : il est commandé, distribué ou offert, « trinqué », bu. Dans l'exemple détaillé, la commande s'effectue directement au comptoir. À l'instar de nombreux noctambules, G. est « sans façons » avec le barman. Il est globalement de coutume de héler ce dernier, de l'appeler par son prénom, de commander depuis l'autre bout de la salle. Il s'agit de montrer que l'on est un habitué des lieux, mais aussi de faire savoir ce que l'on commande : de grandes quantités d'alcool, un cocktail sophistiqué ou une bouteille au prix élevé. Cette démonstration se poursuit d'ailleurs dans la distribution, étape qui n'est observable que lorsque tout le monde boit la même chose, bouteille ou shots. La distribution est effectuée par celui qui paye, qui devient une sorte de maître de cérémonie qui peut arroser les noctambules de *son* groupe, ou ses voisins de comptoir. La personne qui invite se donne donc le droit de décider qui boit, et qui boit quoi : le premier soir, il ne m'a pas été possible de prendre une bière. Si elle peut être motivée par le plaisir sincère de partager, l'offre d'alcool n'est pas toujours un acte gratuit. Lorsqu'elle est adressée à plusieurs personnes, notamment à ses voisins de comptoir, elle permet de s'afficher comme une personne généreuse et qui a la capacité de dépenser sans compter. Lorsqu'elle concerne une seule personne, elle fait partie d'une tentative de séduction qui s'effectue généralement dans le même sens : un homme invite une femme à boire un verre pour engager la conversation, détendre l'atmosphère, et, à nouveau, s'affirmer comme une personne généreuse et attentionnée.

Offert, l'alcool devient un prétexte pour aborder, se présenter, rencontrer. Pour cela, le positionnement dans l'établissement n'est pas à laisser au hasard. Être au comptoir signifie être un électron libre, même si l'on est plusieurs : les échanges avec ses voisins sont favorisés par la proximité des corps (surtout si l'endroit est bondé) et renforcé par le partage d'une boisson. Avoir une table signifie avoir un référent spatial le temps de sa présence dans l'établissement. L'échange est davantage centré sur le groupe autour de la table, sur laquelle sont déposées les boissons. S'il existe une porosité entre les tables, elle dépend de l'aménagement intérieur du bar et de la forme du mobilier. L'installation de tables basses et de fauteuils ou de canapés a ainsi tendance à circonscrire l'espace occupé par un groupe. Le contact physique avec les personnes qui « n'appartiennent pas » à la table est très réduit, et, quand il a lieu, n'est pas laissé au hasard. Il implique une invitation à s'asseoir, et l'offre explicite d'un verre. Ce genre de rencontres provoquées est une tactique de drague courante, qui nous a par exemple été adressée, à Leïla et moi : il s'agissait d'un groupe d'hommes souhaitant inviter deux femmes à *leur* table. Si l'invitation est plus franche, elle est aussi plus contraignante. Le fait d'accepter revient là encore à ne plus maîtriser ce que l'on boit ni le moment où il sera possible de quitter la table. À l'inverse, les tables hautes et les tabourets ont une emprise spatiale moindre et incitent davantage à la mobilité : il est plus facile de se lever, d'échanger avec la table voisine, éventuellement de fusionner les groupes, soit parce que deux personnes de tables proches se connaissent – ce cas de figure est fréquent au vu de l'interconnaissance entre les acteurs du monde de la nuit -, soit parce que l'on décide de partager des shots, ou, plus simplement, trinquer.

L'action de trinquer s'effectue entre deux ou plusieurs personnes. Les protagonistes peuvent à ce moment prononcer quelques mots qui permettent, en fonction de la situation, de féliciter, de souhaiter, ou de rendre hommage – à une personne, à une valeur ou un sentiment (l'amitié, l'amour), voire « à la vie » dans les moments de plénitude qui caractérisent la fête. Le geste peut également être silencieux. Il est dans tous les cas très symbolique, car il scelle de nouvelles relations (même si elles ne durent que le temps du partage de la boisson, dans un bar) ou en approfondit d'anciennes. Ce constat illustre à nouveau l'importance de l'offre dans la relation entre le barman et le noctambule : il ne s'agit pas uniquement de séduire et de fidéliser un nouveau client, mais d'instaurer une relation humaine entre les deux individus. Dès lors, refuser de trinquer est suspect et peut être interprété comme un refus de s'intégrer, de partager, de célébrer – en somme, une trahison de l'ethos qui guide les principes du monde de la nuit.

Après avoir circulé du comptoir à la table, d'une main à l'autre, l'alcool est absorbé par les individus. Sa manifestation prend alors la forme d'une conséquence (Lawhon 2013), qui se lit sur les corps et dans les comportements, allant de la détente et du relâchement à l'ivresse. Si la limite entre les différents états psychiques liés à l'alcool est difficile à identifier d'un point de vue extérieur, l'incapacité à maîtriser ses comportements – et donc l'image que l'on donne de soi – constitue un indice satisfaisant. Dès lors, être « éméché » reviendrait à connaître une modification positive des sens et des perceptions, avoir un comportement plus spontané, être plus en accord avec l'ambiance festive. Les jeunes filles célébrant un anniversaire sont dans cette configuration : elles dansent debout, crient, éclatent de rire, et donnent l'impression de s'amuser. Cet état n'est pas incompatible avec des logiques d'exposition de soi, justement comme des personnes qui savent profiter pleinement des plaisirs de la vie nocturne : depuis l'espace surélevé du Lockstock, le groupe *se donne* en spectacle, lançant des « cheers » haut et fort, dansant deux par deux, applaudissant le serveur dès qu'une tournée arrive.

L'alcool apparaît comme une composante principale de la vie nocturne de différentes manières. Il s'agit tout d'abord d'une boisson qui regroupe un grand nombre de variétés, qui est produite, commercialisée, distribuée selon des circuits et des logiques commerciales mondialisés, mais qui à l'échelle de Beyrouth privilégient certains espaces, notamment les établissement nocturnes. À l'intérieur de ces établissements, la consommation d'alcool apparaît comme une convention : elle est ce qui unit le monde de la nuit et participe de sa cohésion. Cependant, la manière dont l'alcool circule, est consommé et rejaillit sur les comportements varie en fonction des arrangements spatiaux propres à chaque établissements : les différentes situations étudiées sont synthétisées au moyen d'un schéma représentant le Lockstock (Figure 54).

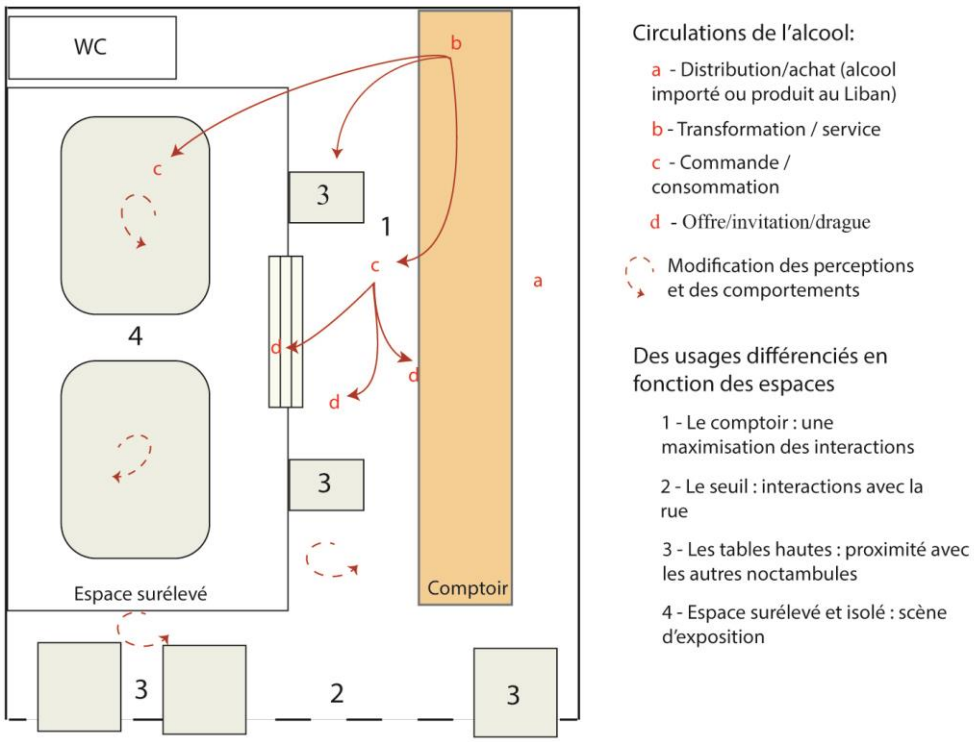


Figure 54 : l'alcool au Lockstock : une matérialité qui circule et qui structure les interactions
M. Bonte, 2017. Source : enquêtes de terrain

B) La définition du monde de la nuit par l'ethos

Dans les établissements nocturnes, boire de l'alcool est un acte social, chargé positivement, qui participe de la construction et de l'exposition de soi pour les noctambules. L'image principalement véhiculée est celle de l'individu « bon vivant » et généreux qui a la capacité de se laisser aller. Il y aurait donc un « savoir boire » – qui s'apparente à une convention – impliquant une somme d'attitudes à observer et qui contribue à la définition plus globale d'un ethos nocturne que le monde de la nuit définit, respecte et négocie sans cesse. Cette seconde section s'attache à analyser les éléments discursifs et pratiques qui permettent de définir l'ethos nocturne. Il est d'abord envisagé comme une somme de principes déterminant une ligne de conduite (un « savoir-faire » et un « devoir être »), dont la dimension spatiale (le *nightscape*) est déterminante, parce qu'elle participe à la construction d'un soi social – qui est en grande partie un soi nocturne.

1) L'ethos : un « savoir-faire » et un « devoir être »

Afin de saisir ensemble les dimensions sociales et spatiales de la vie nocturne à Beyrouth, l'hypothèse d'un ethos nocturne a été avancée dans le chapitre premier. Son acception renvoie à un ensemble d'actions, de pratiques et de manières de faire qui incarnent des valeurs partagées par un groupe, entendu ici comme le monde social de la nuit. En d'autres termes, l'ethos est une matrice de comportements (Fusulier 2011), une somme de principes, de normes, de valeurs qui orientent et génèrent des pratiques partagées, et qui sous-entend l'adhésion des individus qui s'en réclament.

Le recours à la notion d'ethos a déjà été proposé par Haugbolle dans une analyse sociologique des médias libanais (2013). Il montre plus précisément comment certains jeux télévisés prônent, dans les discours, les attitudes, le langage, un certain nombre de valeurs comme le divertissement, la légèreté, l'humour, mais aussi le fait d'être ouvert, branché, moderne[474] :

> « Like many other forms of pop culture, YLYA claimed to be (…) a national show based on quintessentially Lebanese qualities like beauty, charm, fun, and light-hearted entertainment » (Haugbolle 2013 : 78).

Cet ensemble de qualités, que Haugbolle nomme ethos, est diffusé à un public et suscite reconnaissance ou aspiration. Si l'ethos nocturne présente des caractéristiques similaires, notamment dans l'importance accordée aux divertissements et aux pratiques récréatives, il ne se contente pas d'être formulé comme un « mode de vie » à suivre : il s'expérimente et se pratique, il est localisé dans l'espace urbain beyrouthin, et son caractère normatif est l'objet d'une négociation permanente.

En premier lieu, l'ethos repose sur la notion de « bonne vie » (Feldman 2002 ; Fouquet 2011), qui désigne ici une existence fondée sur la capacité morale et matérielle à s'amuser. Dans les pratiques et dans les discours se trouvent donc mêlés une attitude hédoniste et une « politique du fun » qui figurent, de manières différentes, dans les pratiques et les discours des différents protagonistes rencontrés au cours d'une soirée beyrouthine.

[474] L'auteur souligne les contradictions de ce genre de loisirs, entre prétention inclusive et renforcement des différences et des consciences de classes. L'ethos nocturne présente également des ambiguïtés lorsqu'il est pensé à l'échelle de la société – ou du reste de la ville, si l'on considère ses dimensions spatiales (voir chapitre 9).

Encadré 17 : définition et expression de l'ethos

Soirée du collectif PC Party au Saint-Georges, avril 2013. Je suis invitée par l'organisateur de l'évènement, rencontré quelques jours plus tôt. Au cours de notre entretien, il m'explique comment ses soirées sont idéales pour se lâcher et faire la fête : « Dans nos soirées, tu peux te laisser aller. Nous acceptons tout le monde (…).Tout le monde danse dans les PC party. Si tu ne veux pas danser, on te verse une bouteille, on te fait boire, jusqu'à ce que tu viennes danser ». Si l'alcool coule à flots ce soir, c'est aussi parce que le tarif payé à l'entrée donne droit à un « open bar ». Dans la salle principale, les noctambules dansent. Sur un podium installé spécialement, les personnes montent à trois ou quatre le temps d'une chanson, pour mieux embrasser du regard le reste de la salle et s'adonner à de petites performances. Sur la piste de danse, les corps ondulent, se serrent, s'éloignent quelques secondes et évoluent au rythme de la musique. Je sors quelques temps dans les escaliers et rencontre un petit groupe de jeunes noceurs qui avaient envie de s'asseoir. La discussion est facilement engagée. Une jeune fille m'explique que la soirée est parfaite : « la musique est bonne, il y a plein d'alcool, on est tous bourrés. Tout à l'heure, je les ai laissés, je suis partie coucher avec un mec, puis je suis revenue, je voulais continuer à m'amuser avec eux. Ici tu fais ce que tu veux, c'est l'éclate ». L'organisateur arrive et s'intègre à la discussion, jusqu'à ce qu'une personne émette le désir de partir. Le groupe s'empresse aussitôt de lui faire changer d'avis : « Reste ! Pourquoi rentrer, on s'amuse, c'est tout ce qui compte ! ». Puis, de loin, nous entendons la chanson à la mode de Fun. Alors, tout le monde se lève et chante à l'unisson « Tonight / we are young / so let's set the world on fire / we can burn brigher than the sun ». En fin de soirée, le groupe me propose de les accompagner pour manger : ils ont faim, et sur le chemin, chacun énumère les plats spéciaux du restaurant – ouvert toute la nuit – où nous nous dirigeons. Le lendemain, un des participants à la fête raconte son expérience sur son blog et explique en quoi il s'agissait d'une fête réussie : « It's about putting on a show. Dressing up for the occasion. Having an outlet to express yourself. PC is about showing your true colors and losing yourself in the music. A good party is about not remembering what you did the next day and have your friends remind you who you kissed ».

Source : notes de terrain et Facebook, 6 et 7 avril 2013.

L'ethos exprimé ici repose d'abord sur l'hédonisme, dont l'acception s'éloigne d'une doctrine philosophique (Michaud 2012) pour désigner plus simplement la recherche du plaisir au travers de pratiques consuméristes (Fouquet 2011). La consommation hédoniste spécifique à la nuit renvoie à l'acquisition de biens matériels, typiquement, l'achat de vêtements que l'on pourra exposer en soirée, l'arrivée dans une voiture flambant neuve, ou le plaisir de l'alcool absorbé en quantité. Au cours de la soirée présentée, l'hédonisme est aussi la quête d'un état que l'on recherche, décrit par l'un de mes interlocuteurs comme

« *l'état de la nuit, tu sais, quand tu es bien, que tu sais que tu te défoules, quand tu fais la fête sans limites. Tout change, ma manière de m'adresser aux gens, je me sens plus libre quoi* » (Conversation avec Sélim, juillet 2013).

Cette forme de liberté est provoquée par l'abaissement volontaire et recherché de ses propres barrières, et pour lequel l'alcool – ou la drogue – constituent des chemins privilégiés : « Des fois, tu sors, tu n'as qu'une envie, c'est de te bourrer la gueule » me dit un jour une noctambule au cours d'un entretien[475]. Cette quête inclut donc une anticipation du plaisir :

> « Modern hedonism is still basically a matter of conduct being pulled along by desire for the anticipated quality of pleasure which an experience promises to yield ». (Campbell 2005 : 77).

Pour les noctambules, l'anticipation nécessite une préparation de soi : « you have to be in a night mood ». Cette préparation est autant intérieure que physique, elle passe alors par la préparation du corps. Avant de sortir, on *se* change : « I take a shower, get my new clothes. Put some perfume » [476]. Ce moment de préparation à la fête est souvent décrit comme agréable. D'une certaine manière, l'anticipation du plaisir est elle-même source de plaisir. Dès lors, anticipation signifie aussi décision ; les individus décident d'être en fête parce que cela permet d'atteindre le plaisir recherché.

Au-delà d'une quête nocturne des plaisirs, l'hédonisme prend la forme d'une posture, d'une attitude (Feldman 2002) qui revient à cultiver sa capacité à reconnaître, saisir et profiter de l'instant présent s'il est source de plaisir. Ici, le « savoir-faire » revient à savoir s'abandonner. C'est pourquoi il est impensable, si l'on s'amuse, de penser à quitter la fête. Et par ricochet, la personne qui réussit à convaincre les autres de rester est celle qui sait s'amuser le mieux. Il s'agit donc d'une posture valorisante, que l'on n'hésite pas à manifester. Ainsi, les noctambules se lèvent et dansent sur une chanson parce qu'ils se reconnaissent dans les paroles : elle prône l'abandon, le défoulement, l'éclate, mais aussi l'aspect non durable de ces pratiques, réservés à la jeunesse. D'autres y reviennent le lendemain en s'exprimant sur les réseaux sociaux, qui jouent le rôle d'un « après-fête » où sont échangés images, plaisanteries, ou constats a posteriori de son propre abandon.

L'ethos nocturne consiste donc en la recherche et l'expérience du plaisir : c'est une modalité d'expression et un principe de vie. Il s'agit donc de mettre ce qui est « sympa », « amusant », « drôle » au centre de ses préoccupations. L'ethos correspond à un ordre de priorité, une « politique » au sens d'une manière, d'un art de faire, de décider et d'orienter ses pratiques[477]. Il pourrait alors s'apparenter à ce que Bayat nomme les « politics of fun », qui regroupent des pratiques, des attitudes, des traits de caractère :

> « By *fun*, I mean an array of ad hoc, nonroutine, and joyful pursuits – ranging from playing games, joking, dancing, and social drinking, to involvement in playful art, music, sex, and sport, to particular ways of speaking, laughing, appearing, or carrying oneself (…). Fun is a metaphor for the expression of individuality, spontaneity, and lightness, in which joy is the central element » (Bayat 2013 : 138).

[475] Entretien 13, 24/04/2014.
[476] *Ibid.*, juillet 2013.
[477] La notion sous-entend une dimension politique, étudiée dans le Chapitre 7.

L'auteur remarque que le « fun » peut prendre des formes institutionnalisées, qui se retrouvent notamment dans le fait de fréquenter les bars, les boîtes de nuit, les concerts. Il ne saurait pourtant s'y résumer, car le « fun » qui est décrit comme la quête et le moteur de la vie nocturne suppose un agencement de trois éléments. D'abord, un ensemble de pratiques (boire, danser, rencontrer, discuter, draguer), ensuite, une expérience sensorielle (ivresse, plaisir sexuel, contemplation esthétique des lieux ou des gens) et un régime émotionnel, celui du plaisir ou de la joie, par exemple d'être ensemble : l'euphorie des retrouvailles, l'insistance à rester ensemble.

L'exercice et l'expression de l'ethos nocturne, au centre duquel figurent le fun et la recherche de plaisir, se pensent dans l'affranchissement de différentes contraintes, insatisfactions, frustrations ou héritages inhérents à la société libanaise. Si cette remarque nourrit une conception de l'espace nocturne comme un espace de contestation et de transgressions, elle permet à ce stade de souligner un dernier point : l'ethos nocturne n'est pas une évidence. Il suppose l'adhésion des individus, qui peut entrer en contradiction avec d'autres systèmes de normes et de valeurs. Paradoxalement, il est conçu comme la manifestation d'une envie commune :

« *Je pense qu'on est tous d'accord sur cette envie, on se retrouve dans cette envie de faire la fête, on a tous envie de s'éclater, c'est pour ça que c'est tout le temps la fête* » (Entretien 23, 30/04/2014).

Pour les noctambules, la dimension consensuelle de l'ethos est donc centrale, ce qui s'illustre aussi par la négative : ne pas vouloir ou ne pas pouvoir faire la fête est suspect. Dès lors, l'ethos n'est plus seulement un principe générateur de pratiques qui repose sur le plaisir, mais une forme d'injonction, un « devoir-être ». Cet aspect de l'ethos est particulièrement ressenti par les personnes qui intègrent l'univers festif de Beyrouth alors qu'elles viennent de l'extérieur, notamment de l'étranger. Ainsi, P., un ami français ayant accepté de me partager sa propre expérience nocturne auprès d'un ami libanais, ressent le fait de l'accompagner comme une injonction :

« *En fait, l'impair que j'ai fait plusieurs fois, c'est de refuser de boire autant qu'il voudrait. Quand il arrive avec la vodka et qu'il te demande d'ouvrir la bouche, si tu refuses ça, il fait la tronche quoi. Moi je me demande si les Libanais ne font pas semblant de boire. (…). Il y a un côté obligatoire ici. Si tu ne sors pas c'est bizarre. T'es pas Libanais, t'es pas jeune, t'es pas normal* » (Conversation avec P., octobre 2015).

Ainsi la norme agit-elle doublement : la fête peut être une norme en soi, médiatisée par l'expression et l'expérience d'un ethos, et les pratiques festives sont normées. Dès lors, le monde de la nuit désigne les individus qui se retrouvent dans l'ethos, selon les deux acceptions du terme. Elle concerne ceux qui se reconnaissent ou adhèrent aux principes, et qui pour cela se trouvent dans les espaces nocturnes, qu'il convient de maîtriser.

2) La construction de l'ethos dans et par le nightscape

La recherche du plaisir et les « politiques du fun » sont les principes fondamentaux d'un ethos nocturne qui est indissociable des espaces dans lesquels il se conçoit, se pratique et s'affiche. Adhérer à l'ethos revient donc à fréquenter le *nightscape*. Sa correspondance spatiale pourrait se penser en termes de « région morale » (Park et al. 1925 ; Grafmeyer & Joseph, 1979), considérée comme un espace distinct du domicile privé dans lequel se retrouvent des individus, sur la base d'habitudes, de goûts, d'intérêts communs[478]. L'étude de la dimension spatiale de l'ethos est celle d'une relation à double sens. D'un côté, l'adhésion suppose une maîtrise de l'espace nocturne qui en retour peut être considéré comme le cadre des pratiques festives.

La maîtrise de l'espace nocturne implique d'abord l'acquisition d'un certain nombre de savoirs et de compétences, à commencer par un ensemble de codes de natures variées :

- Les codes esthétiques concernent d'abord l'allure générale : la tenue vestimentaire, la coiffure, le maquillage, les accessoires (bijoux, lunettes de soleil). Il s'agit de soigner la présentation de soi (Goffman 1973) en respectant les critères de la mode globale et du bon goût. Les codes esthétiques passent aussi par les usages du corps : les manières de se tenir, de s'asseoir, de danser devant idéalement reposer sur un équilibre entre « être à l'aise » et « bien se tenir ».
- Les codes de conduite renvoient aux comportements des noctambules dans les bars et les boîtes de nuits. Il s'agit d'un ensemble de manières de faire : s'adresser aux employés, à ses amis, aux personnes que l'on vient de rencontrer, s'afficher comme une personne sympathique et sociable. Ce sont donc aussi les manières de commander, d'offrir, de trinquer, de payer. Par exemple, savoir à quel moment et à quelle personne demander la note – et comment la demander, en exécutant un geste explicite mais discret.
- Les codes moraux sont les attitudes par lesquelles l'ethos s'exprime le mieux : c'est mettre le divertissement, l'euphorie, le plaisir au centre des préoccupations, oublier les contraintes de jour. « We go out just on the purpose to have fun. This is what everybody does »[479] précise un interlocuteur, en voulant exprimer ce qui était le plus important à ses yeux dans les sorties nocturnes.
- Plus largement, la maîtrise du *nightscape* suppose une maîtrise de l'espace global, en tant qu'espace de circulation de modèles festifs uniformisés qui, s'ils ne dénaturent pas nécessairement le plaisir des noctambules, sous-entendent de ces derniers qu'ils connaissent les courants musicaux en vogue – et les DJ internationaux – les tendances vestimentaires et, au-delà, aient la capacité de communiquer autrement qu'en libanais.

[478] Le terme « moral » n'est donc pas normatif mais descriptif ; il renvoie aux mœurs. En d'autres termes, la région morale permet d'une part de se créer une autonomie par rapport à la norme générale et d'autre part, elle est circonscrite dans l'espace et dans le temps. Cela ne veut pas nécessairement dire que le monde de la nuit à Beyrouth est dénué de dimension éthique, mais bien que l'on peut envisager cette dernière en même temps que les aspects sociaux et spatiaux de ce monde.

[479] Entretien 12, 03/07/2013.

La maîtrise parfaite de ces codes implique l'aptitude à doser et à s'adapter en fonction des situations. En effet, les normes varient selon les endroits : la tenue vestimentaire (soignée ou négligée), les consommations que l'on prend, le lâcher prise. Par exemple, une personne trop apprêtée dans un bar qui se présente comme alternatif et sans prétentions va détonner, sera considérée comme déplacée. Dès lors, la maîtrise de l'espace nocturne – au sens métaphorique ici – passe par la capacité à choisir ses façades (Goffman 1973) – soit l'ensemble de signes et de symboles que l'on choisit de mettre en avant dans une interaction sociale donnée.

Afin de jongler au mieux entre ses différentes façades, la connaissance de l'espace géographique de la vie nocturne est également indispensable. Il s'agit de connaître les bars ou les boîtes de nuit à la mode, idéalement d'avoir ses entrées dans une partie d'entre eux. Au vu du rythme rapide des ouvertures et fermetures d'établissements, il faut savoir rester « à la page » : savoir quels sont les nouveaux lieux, être parmi les premiers à les fréquenter. Plus largement, les compétences nocturnes passent par un savoir circuler, c'est-à-dire se déplacer de lieu en lieu. Il a été vu que la soirée se déroulait souvent en plusieurs étapes : un premier verre ici, un autre là, puis une soirée dans un club et un « after party ». L'itinérance réussie consiste à pouvoir être au bon endroit au bon moment – et donc à maîtriser aussi son temps :

« *En général mes soirées sont des soirées où je fais plein de choses, tu commences là, tu vas là, c'est assez varié, tu as trois ou quatre arrêts. C'est vraiment lié à l'ambiance quand tu arrives. Et les gens t'appellent et te demandent comment c'est* » (Entretien 19, 28/04/2014).

Cette circulation peut s'effectuer au sein d'un seul quartier nocturne ou à l'échelle de la ville. Elle constitue « l'archétype du noctambulisme prestigieux », que Fouquet définit, sur son terrain dakarois, comme une « attitude jet-set » qui regroupe un ensemble de postures et d'attitudes qui permettent de s'affirmer comme étant cool et branché, mais aussi la capacité à

> « toujours se trouver (et se montrer) au bon endroit, ce qui implique une manière particulière de se mouvoir au sein de l'univers noctambule : non seulement d'avoir les connaissances et contacts permettant de tenir à jour son agenda festif, mais aussi d'être toujours en mouvement, de traverser le *Dakar by night* la duit durant » (Fouquet 2011 : 526).

Dès lors, une soirée réussie est une soirée où l'on a eu le sentiment d'avoir fait ce que l'on voulait, où l'enchaînement entre les endroits s'est effectué dans un « timing » parfait :

« *On a commencé par aller chez Mayrig, puis au Charlie's. On aime toujours bien aller là-bas, puis le barman est devenu un ami. Comme c'était l'anniversaire de R., il nous a offert plein de shots. Ensuite, on est allés au Nu bar. C'était plein, c'était une grande fête. L'endroit c'est un peu comme un club, les gens dansent, il faut avoir une table. Comme R. connaissait des gens là-bas, on a pu venir à leur table* » (Conversation avec Sélim, 17/11/2015).

La soirée décrit un enchaînement de lieux et de plaisirs différents, effectué en petit groupe, ce qui offre à l'itinérance un cadre rassurant et valorisant. Sa réussite tient à deux types de savoirs qu'impliquent l'adhésion à l'ethos nocturne et son bon exercice. D'une part, mon interlocuteur et ses amis ont eu les connaissances et les contacts utiles aux bons moments (barman, noctambules déjà installés), d'autre part, ils ont utilisé leurs connaissances empiriques de

l'espace nocturne : tel restaurant est bon et s'adapte à un début de soirée, tel bar est idéal pour boire plusieurs verres, tel autre établissement propose une expérience plus proche du *clubbing*.

Si le choix du lieu a son importance, c'est qu'il fonctionne comme le cadre de l'ethos : la fréquentation des établissements nocturnes en tant que tels fait partie de la recherche de plaisirs, de la « politique du fun ». Dit autrement, la consommation hédoniste peut aussi être celle du lieu et de ce qui le constitue : musique, décoration, ambiance, personnes. D'après l'un de ses employés, la dimension contemplative qui réside au Grand Factory constitue l'une des clés de son succès : « people come, see the place, the design, now, hundreds of people are coming »[480]. En ce qu'il est installé sur le toit d'une usine dans le quartier de la Quarantaine, le Grand Factory présente un certain nombre d'atouts esthétiques. Au-delà de son caractère industriel très à la mode, les grandes baies vitrées de l'établissement offrent une vue imprenable sur le port de Beyrouth, le centre-ville, la mer et, de l'autre côté, les montagnes. Dès lors, admirer la vue fait partie du plaisir d'être dans les lieux, d'autant que le jeu des éclairages permet de dissimuler les imperfections du paysage urbain. Si cette contemplation rappelle que « Beyrouth, la nuit, elle est sublime »[481], elle n'est pas exempte d'une forme de domination symbolique par le regard (Oloukoi 2015) qui témoigne de l'ambivalence inhérente au *nightscape* beyrouthin, entre réunion et séparation. Le plaisir esthétique est aussi provoqué par le soin apporté à la décoration intérieure (voir Figure 55) : guirlandes, boule à facettes, jeux de lumières.

Figure 55 : l'enchantement des lieux au Grand Factory
Source : Facebook, février 2016

Ici, l'enchantement des lieux (Réau 2006) réside dans la combinaison entre décor intérieur et extérieur : en arrière-plan de la photographie, on devine les lumières de la ville. La recherche du plaisir combine donc la contemplation esthétique des lieux et l'expérience du *clubbing* qui allie « le corps et l'esprit » (Malbon 1999). Dans cette expérience, les paramètres tels que

[480] Entretien 62, 08/04/2015.
[481] Entretien 19, 28/04/2014.

l'obscurité (ou la lumière), les sons, la modification des perceptions par l'alcool ou la drogue et la proximité des corps sont constitutifs d'une intensité qui fait du *clubbing* une forme de fête.

Si le partage de l'ethos nocturne revient à s'avoir s'amuser et savoir *faire* la fête, les établissements s'affichent comme étant les garants de cette « bonne vie ». Cela passe par différentes incitations à boire (tarifs avantageux, offres, « soirées spéciales » dédiées à un alcool en particulier) qui transparaîssent dans les attitudes des barmen ou des serveurs, mais qui s'inscrivent aussi sur les murs de l'établissement. Ainsi, la décoration du Bodo de Mar Mikhaïl est faite de panneaux vantant la fraîcheur de la bière. Au Dany's, le panneau central derrière le comptoir comporte différentes petites lignes de conduites qui sont constitutives de l'ethos (Figure 56) : rester soi-même, vivre l'instant présent qui est à la fois un « maintenant » et un « ici », dans le bar.

Figure 56 : « rester soi » : le bar, garant de l'ethos nocturne
Photographie M. Bonte, avril 2015

Ces petites injonctions sont inscrites au-dessus d'un alignement de bouteilles d'alcool, rappelant ainsi les valeurs symboliques de sa consommation : la boisson est un désinhibant, un gage de sociabilité comme d'authenticité.

Ainsi, l'ethos nocturne est indissociable des espaces dans lesquels il est formulé, pratiqué, mais aussi rendu possible par la présence des principales composantes de l'expérience festive : musique, alcool, décor et ambiance. De cette relation de co-construction résulte un attachement particulier des noctambules aux lieux, qui s'exprime, s'expose et participe de la construction de soi.

3) Adhérer à l'ethos, appartenir aux lieux : énonciation d'un « soi » nocturne

Terrains de jeux, les établissements nocturnes sont aussi terrains de *je* : la reprise de cette formulation (Volvey, Calbérac & Houssay-Holzschuch 2013) est commode en ce qu'elle permet d'introduire une dimension supplémentaire à l'ethos nocturne, celui de la construction et de l'exposition de soi via l'adhésion à ses principes et l'observation des pratiques qui en découlent.

La valeur identitaire de l'ethos est d'abord individuelle : le fait d'investir et de maîtriser l'espace nocturne est une manière de s'énoncer comme un individu cool, branché et bon vivant. Elle rappelle la dimension « auto-illustrative » (*self-illusory*) des pratiques de consommation (Cambpell 2005, cité dans Fouquet 2011 : 451) qui permettent d'élaborer une image de soi fondée sur un certain nombre d'acquisitions matérielles (l'argent, mais aussi les biens de consommation qui sont exploités dans l'univers nocturne), de codes et de compétences. L'identification à l'ethos nocturne peut aussi être appréhendée comme une carrière, dans la mesure où il s'agit d'un processus qui mène à un changement dans la manière dont l'individu se comporte et se perçoit :

« *I switched my past. I used to be in a different school, it's in the hills and it's very strict, so people that go to that school now they're like 18, 19, and they don't drink, they don't do anything. So I used to be in that school and then I moved. And I was seen as a nun (…) I was very close-minded like 'I would never have a drink as underage', 'I will never smoke a cigarette', 'I will never do anything'. After three months I started going out with friends, outside school, my mind have changed, (…) I started drinking (…) but it is more just the idea of just go out at night. I tried, I liked it...* » (Entretien 60, 07/04/2015).

Dans le récit de mon interlocutrice, l'adhésion à un ethos nocturne a coïncidé avec un évènement familial – le divorce de ses parents – et un déménagement. Ses premières expériences nocturnes ont changé la manière dont elle se considère et dont elle est perçue. Ces évolutions – ces carrières – entraînent une reconfiguration du rapport des individus à la ville : se définir comme un individu nocturne revient à dire que le *nightscape* constitue son territoire de référence majeur.

Le processus d'identification est aussi collectif : l'adhésion à un ethos permet de circonscrire un « nous » territorialisé déjà défini comme étant le monde de la nuit, et qui s'exprime par un champ lexical du collectif, de l'unité : une « crowd » pour les noctambules d'un tel quartier, une « party community » pour tel évènement[482].

L'énonciation de soi comme individu membre du monde de la nuit – ou d'un « nous » comme monde de la nuit passe par la revendication d'une appartenance à des espaces d'échelles variables : la ville entière (« Je suis en accord avec la nuit »[483]), un quartier (« Gemmayzé c'est

[482] Entretien 59, 01/04/2015, Entretien 45, 28/10/2014.
[483] Entretien 13, 24/04/2014.

mon pays »[484]) ou un établissement : « Le Torino, ils font partie des meubles, et moi aussi »[485]. Il est ainsi préférable d'appartenir à un lieu que d'en être un client ou même un habitué. Cette appartenance et cette identification aux établissements nocturnes – ou au *nightscape* en général – passe par une démonstration explicite de liens affectifs entre les individus : on s'embrasse avec enthousiasme, quitte à donner dans la surenchère.

De la même manière, le vocabulaire relatif au confort, au foyer et à la famille est récurrent : « This bar… was our place, we were brothers, it was like a second home »[486]. Appartenir aux lieux revient donc à se sentir et faire comme *chez soi*. Il peut s'agir de la manière de commander – l'idéal étant justement de ne pas avoir à le faire, car les barmen savent ce que l'on veut – ou de « prendre ses aises » : recharger son mobile, se servir en cure-dents, olives, pailles et autres ustensiles disposés sur le comptoir.

En dernier lieu, l'appartenance est un privilège qui s'inscrit sur les murs de l'établissement. L'habitude de disposer des photographies derrière le comptoir a déjà été mentionnée ; en tant que noctambule, il est valorisant d'y figurer. Dans une interprétation plus littérale, certains noctambules ont pris l'habitude, lorsque cela a été possible, de signer les murs de leur(s) bar(s) favoris.

L'énonciation de soi comme un individu nocturne – ou d'un nous comme un monde – passe par l'identification au *nightscape* et aux établissements qui le composent. Dès lors, l'ethos nocturne, dont le fonctionnement est illustré dans le schéma récapitulatif (Figure 57) apparaît comme un principe générateur de pratiques qui figure à l'intersection entre des modes de consommations – au cœur desquels figure l'alcool – fondés sur le plaisir et les « politiques du fun », une fréquentation et une maîtrise de l'espace, et un processus d'identification. Sur ce dernier point, les discours et les attitudes ont montré que la limite entre définition de soi et distinction (Bourdieu 1979a) était ténue. Dit autrement, adhérer à l'ethos nocturne relève d'une convention en ce qu'elle permet de distinguer ceux qui appartiennent au monde de la nuit et ceux qui n'en sont pas. Ce phénomène est par ailleurs valorisant : sa pratique relève de la performance et de l'exposition dont les modalités sont analysées dans la dernière section de ce chapitre.

[484] Notes de terrain, avril 2011.
[485] Entretien 19, 28/04/2014.
[486] Carnet de terrain, 26/10/2015.

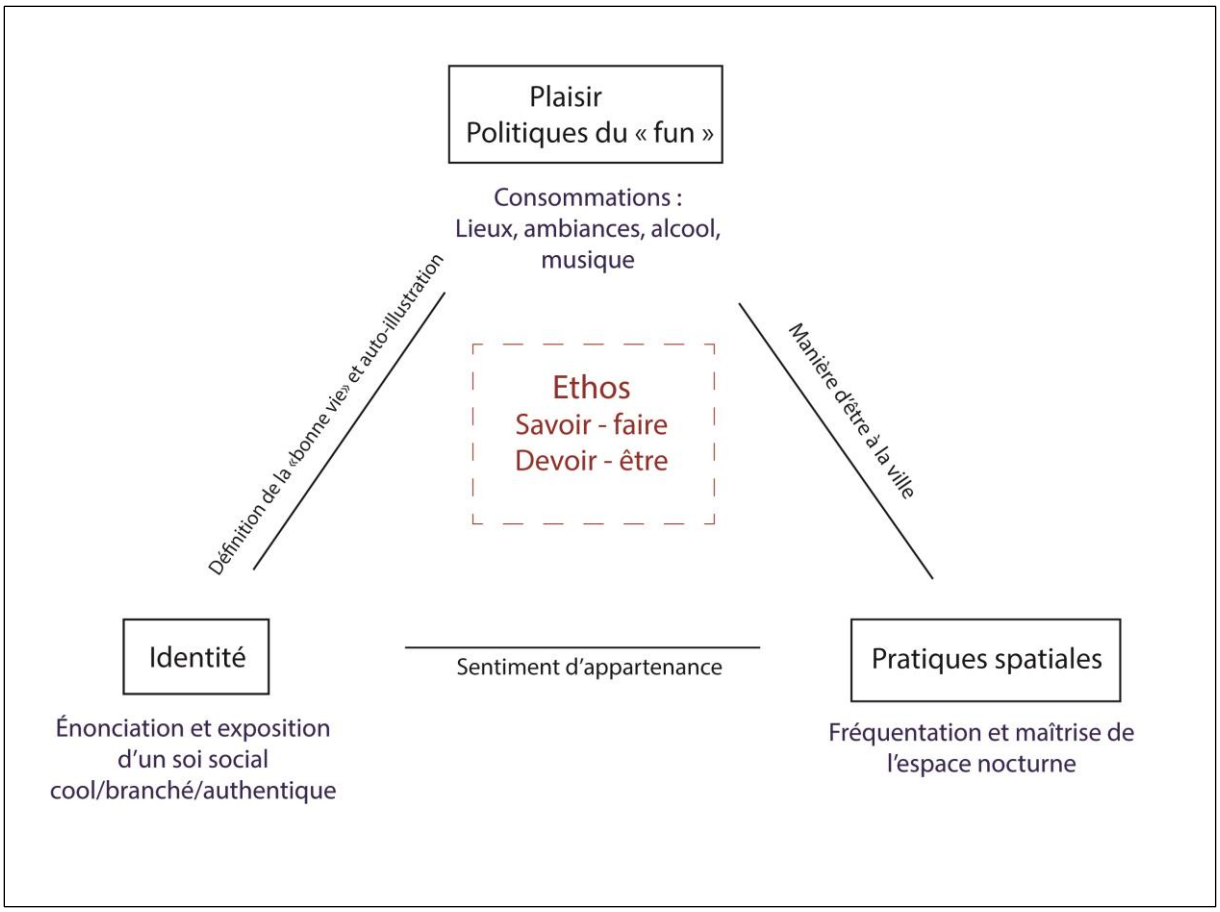


Figure 57 : l'ethos nocturne, un « savoir-faire » et un « devoir-être »
M. Bonte, 2017

C) Performances : Beyrouth la nuit, la cité du spectacle

La manière d'être au monde et à la ville qui est fondée sur la consommation et la recherche de plaisirs comprend une dimension scénique qui s'analyse au prisme des performances. La notion de performance comprend l'idée d'une réalisation et d'un résultat. Il s'agit à la fois d'une « modalité d'énonciation de soi » (Fouquet 2011) qui passe par une production de gestes, d'expressions, d'affichages de son style, et d'une recherche de l'effet produit auprès des noctambules qui assument le double rôle de participants et de spectateurs. Dès lors, la compréhension du terme spectacle est double. Il permet d'abord d'envisager l'espace nocturne comme une scène sur laquelle se produisent les acteurs, puis d'aborder l'aspect spectaculaire – ostentatoire, extravagant – de ces représentations au cours desquelles l'effet recherché est de l'ordre de la distinction. De manière transversale à ces deux acceptions, il apparaît enfin que le théâtre de la vie nocturne est celui d'un ethos différencié selon des normes de genre qui sont rejouées au travers de ces performances.

1) La mise en scène de la nuit quotidienne

Dans la description du *nightscape* et de ses acteurs, les emprunts au vocabulaire théâtral ont déjà connu plusieurs occurrences : les quartiers de nuit peuvent s'apparenter à des scènes sur lesquelles défilent les noctambules, la configuration spatiale des établissements prévoit différents espaces d'exposition sur lesquels les individus se donnent en spectacle, par exemple au travers de la consommation d'alcool. Le recours à ce champ lexical revient à exploiter les travaux de Goffman (1973) et sa manière de restituer les interactions. Sa lecture du monde social comme une scène où les individus sont des acteurs et où les relations sont des représentations soumises à des règles peut être transposée à l'univers nocturne de Beyrouth au-delà des éléments de décor. Les noctambules observent en effet un rôle particulier, c'est-à-dire un modèle d'action préétabli et au travers duquel transparaît l'image que l'on veut donner de soi. Ce modèle d'action suit justement les principes de l'ethos, lesquels engendrent des pratiques qui prennent la forme de performances. L'encadré suivant, issu d'observations ethnographiques, retrace une représentation ; l'exploitation de la portée analytique de la sociologie goffmanienne permet de lier pratiques nocturnes et performances.

Encadré 18 : Représentation au Bistro Bar

Ce soir, le Bistro Bar accueille l'interprète Nour Nimri, qui se produit régulièrement dans les bars de la capitale en début de soirée. Ses compétences de guitariste, la popularité des chansons qu'il reprend et son physique avantageux attirent les noctambules : il s'agit pour les établissements de s'assurer une soirée très rentable. L'ouverture du bar sur la rue Makdessi et sur l'étroite Alleway street – il est au croisement des deux axes nocturnes – augmente sa visibilité et celle des clients. Le chanteur et son musicien s'installent sur une petite scène mobile prévue pour l'occasion. Juste devant la scène, un groupe d'amis est installé autour d'une table sur laquelle sont posées différentes boissons. Dès la première chanson, une jeune fille se lève. Elle se trouve dans la lumière des spots prévus pour éclairer le chanteur à qui elle tourne le dos. Au rythme des chansons qu'elle reprend, dans une impeccable maîtrise des paroles, elle danse en replaçant régulièrement ses longs cheveux. Il n'y a pas de chorégraphie précise, il s'agit plutôt de mouvements rythmés dont l'exécution ne semble pas compliquée. De temps en temps, elle prend son verre, si ses mains aux ongles manucurées ne sont pas occupées par une cigarette. Elle échange des gestes avec ses amis restés assis : clins d'œil, mouvements de mains, ce langage des signes montre une connivence entre les individus de son groupe. Elle leur tend les bras, se penche parfois pour écouter ce qu'ils ont à dire, éclate de rire à plusieurs reprises. Tout en soutenant le regard de ses amis, elle n'hésite pas à exagérer certains mouvements, faire le pitre : un déhanché trop prononcé, des mouvements de tête trop rapides et en désaccord avec le rythme de la chanson. Son aisance affichée se retrouve dans sa tenue vestimentaire : jean troué, débardeur noir sobre et une paire de Stan Smith, baskets à nouveau incontournables depuis leur remise en vente en 2014.

Source : notes de terrain, 4 novembre 2015

L'interprétation de cet épisode de terrain comme un moment de représentation implique en premier lieu la lecture de l'espace dans lequel se déroule la représentation. Il s'agit d'un établissement nocturne qui ne dispose pas de piste de danse et où la scène installée pour les musiciens a un rôle secondaire : il s'agit moins de les regarder que de les écouter. De leur côté, les musiciens sont chargés d'installer une ambiance (à ce titre, leur rôle se rapproche de celui des orchestres dans les boîtes de nuit des années 1950). Dit autrement, ils ne sont pas l'unique foyer d'attention visuelle. Les noctambules portent leur regard sur leurs compagnons, les autres clients (aussi en représentation), éventuellement la rue, puisque le bar est ouvert sur deux côtés, et fermé par une baie vitrée.

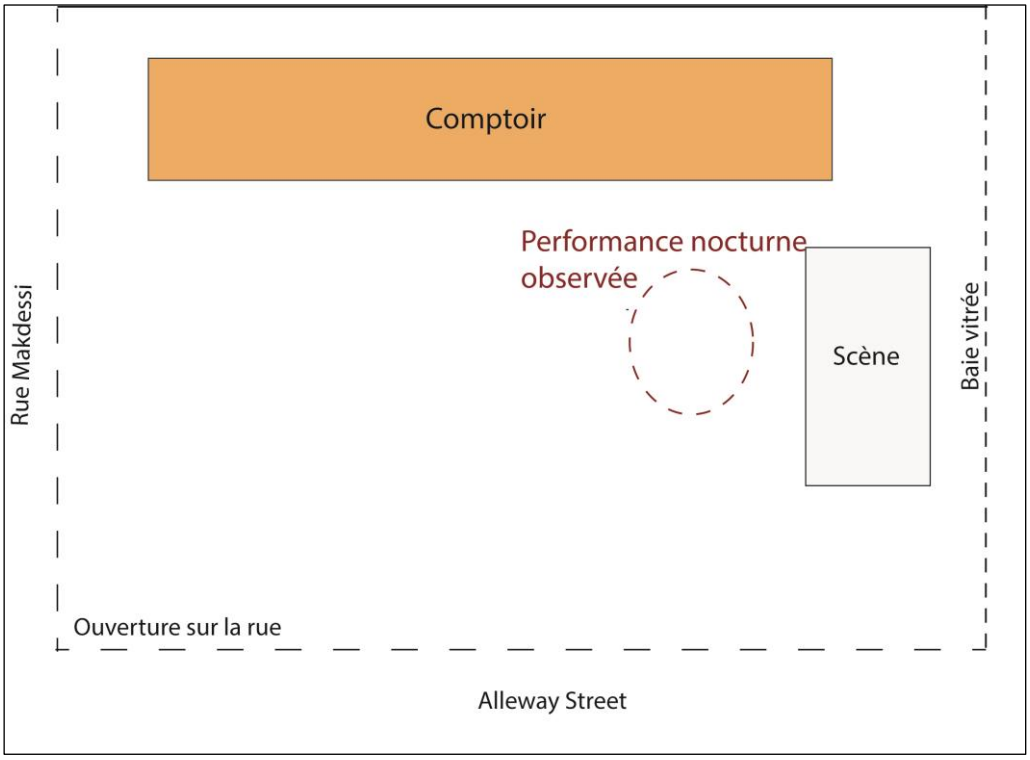


Figure 58 : observation d'une performance nocturne à Hamra
M. Bonte, 2017

C'est donc la rue, les devantures des autres établissements nocturnes, et le comptoir (où sont préparées les boissons, où opèrent les barmen) qui constituent la toile de fond de la scène décrite dont ils sont en fait indissociables : quitter le bar reviendrait à mettre un terme à la représentation. S'il a été vu que la configuration physique, l'aménagement et la décoration des établissements conditionnaient les comportements, ils influencent également leur aspect théâtral. Par exemple, certains clubs ont une structure en amphithéâtre ou sont dotés de podiums ou petits promontoires placés de manière à ce que chacun puisse voir et être vu. Ici, la visibilité du bar depuis la rue augmente fortement la portée dramaturgique des performances qui se déroulent à l'intérieur. Ce constat s'applique en théorie à tous les clients ; dans le cas de la personne étudiée, la lumière des projecteurs la rend plus facilement repérable. Il y a

représentation parce qu'il y a, d'abord, une mise en accord et une exploitation des éléments matériels qui entourent les acteurs.

Si la représentation correspond au moment où le rôle est joué, ce dernier s'énonce via a constitution d'une façade personnelle, soit un ensemble d'éléments qui « confondus avec la personne de l'acteur lui-même, le suivent partout où il va » (Goffman 1973 : 30) : vêtements, sexe, âge, taille, physionomie, accessoires, attitudes, façons de parler et de se tenir, gestes et « mimiques ». En tant que support de l'énonciation, la présent ation de soi repose en grande partie sur le soin apporté à son apparence physique et aux significations qui sont attribuées. Ici, l'assemblage est complexe : les ongles manucurés témoignent du temps consacré aux soins esthétiques – encore qu'il s'agit d'une pratique très répandue au Liban – et entrent en contraste avec une tenue simple, à la limite du négligé, et les chaussures à la mode. L'idée ici est probablement de maîtriser l'équilibre : ne pas être trop apprêtée pour paraître suffisamment décontractée, ne pas être trop négligée pour correspondre partiellement aux standards de la beauté féminine, le tout en adhérant aux modes vestimentaires globales, que la marque Adidas incarne parfaitement.

L'apparence est en accord avec l'attitude et la gestuelle, c'est-à-dire la manière de réaliser une performance. Cette dernière se veut en adéquation avec les principes de l'éthos : il s'agit de prendre plaisir et de s'amuser, de manière démonstrative. Rire à gorge déployée, boire souvent – et trinquer – enchaîner les cigarettes pour se donner une contenance et toujours « faire quelque chose », et surtout danser. La danse apparaît en effet comme une manifestation (authentique et exposée) de sa joie, il s'agit de faire de son corps en mouvement l'objet de la fête autant que la preuve d'une soirée réussie (Nicolas 2013). Le fait d'être debout pour danser est aussi un moyen de mieux s'offrir au regard des autres. La danse s'insère en effet dans un jeu de séduction plus large qui, dans les interactions nocturnes, passe par une réification du corps féminin dont la fonction est d'être perçu par les hommes. Ainsi,

> « Les hommes jouent un rôle de voyeurs et les femmes un rôle d'exhibitionnistes : le corps de l'homme tend à s'y réduire à l'œil, tandis que le corps de la femme y est requis comme objet de spectacle et support fantasmatique pour les hommes, en dernière instance comme objet sexuel. Sur cette scène, pour les hommes, exister, c'est percevoir ; pour les femmes, c'est être perçues » (Bihr et Pfefferkorn 2002 : 269).

Les performances scéniques dont il est question ici sont le résultat d'une coopération entre différents acteurs que représente le groupe d'amis. Ils ont le rôle « d'équipe », c'est-à-dire de personnes qui participent à la représentation, soit parce qu'ils jouent le même rôle – par exemple, lorsque deux amies dansent ensemble, lorsque deux hommes s'accoudent au bar – soit parce qu'ils jouent un rôle complémentaire. Ici, le groupe qui accompagne est précisément là pour donner le change : applaudir, répondre aux signes, rire des caricatures. Là encore, cela n'empêche pas le partage sincère d'un moment de plaisir, mais la performance analysée n'aurait pas pu avoir lieu si la jeune fille avait été seule.

D'une manière générale, il est rare d'évoluer seul dans l'espace nocturne, c'est-à-dire sans « partenaires » ou coéquipiers. On peut certes arriver seul, mais pour retrouver des amis dans un bar, ou se rendre dans un endroit où on est habitué, c'est-à-dire « chez soi » : on est sûr de

toujours y trouver « du monde ». Le reste du temps, les arrivées se font en binôme – ou en couple – ou en groupe : il est ainsi plus facile de se sentir à l'aise. Ainsi la performance est-elle autant individuelle que collective. Aux principes déjà observés de l'ethos s'ajoute alors la célébration des liens de sociabilité et d'amitié, qui sont noués la nuit ou dans d'autres contextes – école, étude, travail. Là encore, il s'agit de relations facilement mises en scène. Cela concerne d'abord les retrouvailles euphoriques, ponctuées de compliments et d'accolades chaleureuses et démonstratives, et se poursuit par une gestuelle tactile tout au long de la soirée : on pose bras-dessus bras-dessous, on se prend la main pour danser. L'idéal et le plus prestigieux en même temps est, dans les boîtes de nuit, d'être installés en groupe autour d'une table, car cela octroie au groupe un emplacement spécifique.

La mise en scène d'un « nous » restreint peut aller jusqu'à prendre le pas sur un moment de sociabilité avec des personnes que l'on apprécie et que l'on a choisi : c'est le cas lorsque le groupe dont il est question a été constitué au fil des arrivées et des départs. Ainsi, la soirée de Sélim décrite précédemment s'est terminée autour d'une table réservée par des personnes qu'il ne connaissait pas, seul un de ses amis était en mesure de faire le lien. Le paroxysme réside dans la composition *a priori* du groupe et/ou de la table : quand la personne qui paye tout ou partie de la note finale demande à ses invités (qui sont ses amis) de venir accompagnés. Cette démarche a toujours été à sens unique dans mes observations : un ou plusieurs hommes invitent, le but est de faire venir des femmes à sa table. Sous couvert de galanterie ou de générosité, ce genre de combinaison vise à obtenir une table équilibrée et représente une tactique de séduction assumée par les deux parties. Dans cette configuration précise, l'ethos sert de prétexte à d'autres desseins.

Les efforts consacrés à la mise en scène de soi, à l'attention portée aux détails, pourraient alors être interprétés comme un risque de dénaturation de l'ethos, le plaisir sincère d'être en fête disparaissant sous la recherche de l'effet produit auprès des autres noctambules. L'importance que revêt la performance dépend en réalité du lieu – plus il est huppé, plus il a tendance à être un endroit où l'on se montre – des individus et de l'entourage direct qui accompagne leurs sorties nocturnes. Par ailleurs, l'analyse des pratiques nocturnes gagne en pertinence si les dimensions de plaisirs et de performance sont pensées ensemble, comme les deux revers d'une même médaille. Cela revient à dire que l'adhésion à l'ethos nocturne encourage sa démonstration, mais que ce premier processus en entraîne un second. En effet, les logiques d'exposition et de mise en scène ont, en retour, une valeur performative : s'énoncer comme un individu festif, nocturne, bon vivant revient à le devenir. Dit autrement, la façade que l'on se constitue pour fréquenter Beyrouth la nuit peut avoir tendance à se confondre avec la personne : le rôle devient une « seconde nature » faisant partie intégrante de la personnalité des individus. Le brouillage qui s'instaure entre adhésion à des principes d'une part et représentation permanente de l'autre rend difficile, au sein de l'interaction nocturne, la distinction entre participants et spectateurs : l'alternance ou la combinaison de ces deux fonctions apparaît comme une caractéristique supplémentaire du monde de la nuit.

2) Ostentations nocturnes

Dans certaines situations, la dimension scénique des pratiques nocturnes – qui justifient l'emploi du terme de performance – connaît un glissement du spectacle au spectaculaire : la nuit devient le moment d'un étalage de son capital économique et social. Il s'agit ici d'analyser les dimensions ostentatoires des pratiques nocturnes, c'est-à-dire les manières de se faire remarquer, d'attirer l'attention via l'exposition de ses possessions matérielles ou de son attitude.

Puisqu'il est destiné à être voyant, le faste de certaines sorties s'impose au regard de tout visiteur beyrouthin qui s'aventure dans les nuits de la capitale libanaise. Défilé de voitures de luxe, tenues et accessoires griffés, champagne et cigare sont autant d'apparats qui occupent le devant de la scène. « Nothing shines as bright as a Beirut night » déclare ainsi Nicolien Kegels (2007) dans une description de ses propres expériences festives au travers desquelles elle constate que la fréquentation des établissements nocturnes est un moyen, pour les classes supérieures, de réaffirmer leur statut de dominant.

L'interprétation du temps des loisirs comme moment d'affichage de son aisance matérielle repose essentiellement sur les travaux de Thorstein Veblen (1970 [1899]). Dans son ouvrage *Théorie de la classe des loisirs*, l'auteur identifie, dans un contexte nord-américain, une classe éponyme qui se caractérise par une capacité à disposer de son temps – le travail n'étant pas nécessaire, le loisir est au centre des préoccupations – et à gaspiller son argent afin de se démarquer des autres classes, éventuellement de susciter l'aspiration. D'où la notion clé de consommation ostentatoire qui touche différents aspects de la vie quotidienne et des pratiques récréatives, mais s'observe particulièrement bien dans les pratiques festives : elles sont une négation des obligations journalières, notamment du travail (Bataille 1967), le moment de montrer que l'on peut dépenser sans compter, pour soi comme pour les autres.

Les pratiques ostentatoires admettent deux modalités qui se complètent : l'exposition de biens matériels d'abord, et la manière de dépenser – beaucoup – d'argent. Parmi les biens de consommation ostentatoire qui s'exploitent le mieux au travers des performances nocturnes figure en premier lieu la voiture et ses usages. Bien entendu, la signification attribuée à la voiture va au-delà de la capacité à se déplacer au sein de l'espace nocturne ; elle est un signe extérieur de richesse quand il s'agit d'une marque de luxe (Porsche, Ferrari, Lamborghini, etc). À ce titre, elle détermine la manière d'entrer en scène, c'est-à-dire d'arriver dans les quartiers nocturnes ou devant une boîte de nuit. En raison de l'intensité du trafic, cette entrée peut être assez longue mais n'est pas forcément vécue comme une contrainte. L'embouteillage permet au contraire de s'exposer au volant de sa voiture, sur le mode de la parade : idéalement, la voiture sera décapotable et munie d'un autoradio, moins pour son plaisir personnel que pour attirer l'attention. L'arrivée devant l'établissement souhaité est le moyen de marquer un temps d'arrêt : le ou les noctambules sortent tranquillement du véhicule pour confier ses clés au voiturier. Si ce dernier travaille pour un grand club doté d'un parking, il sera chargé de garer les véhicules en fonction de leur marque. Les voitures les plus prestigieuses sont stationnées devant l'établissement, les plus ordinaires sont placées hors de la vue des noctambules qui arrivent ou passent devant. Associée à son propriétaire, la voiture constitue un « territoire du

moi » (Goffman 1973) à la fois imposant et hautement symbolique, qui ne disparaît pas au moment de l'entrée dans le périmètre de l'établissement. Au contraire, la table – éventuellement le comptoir – devient le réceptacle, ou plutôt le présentoir, d'autres objets tout aussi significatifs d'une aisance économique. En premier lieu, les clés de la voiture, qui portent le logo de la marque et côtoient le téléphone portable.

Si la possession et l'usage du téléphone sont répandus parmi les différentes classes sociales au Liban[487], il demeure un élément de distinction sociale qui repose sur la marque et le modèle dont on dispose, éventuellement sa date de sortie. En plus de sa valeur monétaire, le téléphone incarne la capacité à être relié en permanence à son réseau social comme aux réseaux sociaux. La possibilité, somme toute récente, de se photographier, de diffuser des images et de se localiser sont autant de moyens de prolonger la performance au-delà du temps de présence dans un lieu.

La table sur laquelle sont posés les clés, les téléphones, éventuellement les sacs à mains ou les portefeuilles, reçoit également ce que l'on commande. Ici, « faire descendre » une bouteille à sa table constitue l'acte le plus coûteux, mais aussi le plus valorisé. Les employés des établissements prennent donc soin de rendre visible l'arrivée de la bouteille qui se fait souvent par étapes : d'abord le seau à glaçon, puis les verres, puis les « softs » dédiés à accompagner les alcools forts, enfin, la bouteille en question. Certaines boîtes de nuit sont connues pour illustrer cette arrivée en utilisant des bougies à étincelles, en changeant la musique diffusée, en orientant les spots lumineux vers la table où arrive la bouteille. Rue Monnot, le Crystal – aujourd'hui fermé – était devenu célèbre pour avoir donné aux clients la possibilité de voir leur nom figurer sur les murs de l'établissement, à conditions qu'ils commandent une bouteille de champagne dont le montant s'élevait à plusieurs milliers de dollars. Ainsi l'attitude du flambeur est-elle la déclinaison la plus évidente de la dépense ostentatoire. L'encadré suivant procure un exemple qui mêle fréquentation d'un lieu huppé, commandes à foison et générosité, dans une attitude globalement désinvolte.

[487] Voir Depaule J.-C., « Au royaume des appels en absence » *In* Mermier F., 2008, *Liban, espaces partagés et pratiques de rencontre*, Beyrouth, Presses de l'Ifpo, coll. « Les Cahiers de l'Ifpo », pp. 119-134.

Encadré 19 : dépenses et désinvolture

Ce soir, j'ai l'occasion de me rendre dans la boîte de nuit Off&On, située au centre-ville : Walid, mon ami barman, y travaille le week-end et a obtenu la possibilité de me faire entrer gratuitement. Suivant ses conseils, je m'y rends avec une amie aux alentours de deux heures du matin. Nous figurons sur la liste « VIP », à la surprise des videurs qui gardent l'entrée. Une fois à l'intérieur, nous nous apercevons vite que l'attention portée à notre tenue vestimentaire (impliquant un maquillage de circonstance) est loin d'être suffisante : les femmes qui nous entourent sont vêtues de robes courtes exhibant de longues jambes, de talons vertigineux. Les coiffures sont impeccables : brushings, boucles travaillées, chevelures sculptées pour les hommes en chemise de marque. Comme nous n'avons pas de table, nous commandons au bar et nous nous postons dans un coin. Sur chaque table sont posées entre une et trois bouteilles, de vodka ou de champagne. Nous sommes approchées plusieurs fois, jusqu'à ce qu'un homme, accompagné d'une jeune femme, vienne nous offrir une coupe de champagne. Ils s'éloignent, puis reviennent pour nous en offrir une seconde : « everything for her is for you », commente l'homme. Nous discutons à peine ; lorsque le couple s'en va, ils nous laissent profiter des « restes » de leur table : une bouteille de Grey Goose à peine entamée et un fond de champagne. Le lendemain, je me renseigne auprès de Walid. La note s'élevait à 2 200 dollars.

Source : notes de terrain, 02/05/2015.

Plusieurs paramètres font de cet épisode de terrain un exemple typique de la dépense ostentatoire. Déjà, le fait de se rendre à Off&On revient forcément à effectuer des dépenses somptueuses au vu de la politique tarifaire. La commande de trois bouteilles pour une table est par ailleurs excessive, car elle revient à se procurer bien plus que le nécessaire pour avoir de quoi boire toute la soirée et, si besoin, se rendre ivre. Plus précisément, le champagne représente la boisson alcoolisée la plus luxueuse : non seulement, le client en a commandé deux bouteilles mais il est aussi parti sans les avoir terminées, en les donnant à des inconnues. Il s'agit bien là d'une forme de gaspillage, considérée par Veblen comme l'incarnation la plus aboutie de la dépense ostentatoire. Ici, la rivalité avec les autres clients – qui s'exprime par bouteilles interposées – est peut-être moins importante que la nécessité d'impressionner sa compagne et, par ricochet, ses invitées improvisées. Quoi qu'il en soit, le rapport de genre – c'est un homme qui paye – constitue un facteur explicatif important (voir section suivante).

Le moment de régler la note peut aussi être l'occasion de faire preuve de sa capacité à payer. Il arrive en effet que les protagonistes, quel que soit leur nombre, entrent dans une dispute bruyante et sans fin pour savoir qui va payer pour les autres. Ces scènes ont été récurrentes au Bodo de Hamra. Elles n'ont que rarement concerné des sommes astronomiques ; l'enjeu est donc bien de montrer que non seulement on a la capacité de payer, mais qu'en plus on mettait un point d'honneur à être celui qui invite, donc le plus généreux.

La consommation ostentatoire comme mode de loisirs réservé à une élite restreinte mérite quelques nuances dans le cas beyrouthin, et permet d'ouvrir à nouveau le dialogue entre les

notions de monde et de champ, pour affirmer que certaines logiques propres au champ sont opérantes au sein du monde de la nuit. L'ensemble des signes extérieurs de richesse, mais aussi des pratiques spatiales – précisément, la possibilité d'accéder aux lieux les plus prisés – peuvent en effet être interprétés comme une manière d'affirmer sa supériorité, sa position dominante au sein de l'échiquier social. Celle-ci dépend d'une dotation en capital économique, social et symbolique dont l'exposition est cruciale. En ceci, la signification attribuée à certaines sorties nocturnes est la même que celle identifiée dans les années 1960 et 1970 ; lorsque les progrès de la photographie ont permis une mise en visibilité autant qu'une délimitation par l'image de l'appartenance au classes bourgeoises. Cependant, l'interprétation de la consommation ostentatoire – qui passe aussi par la fréquentation de certains lieux, les boîtes de nuit en *rooftop* par exemple – comme étant uniquement le symbole d'une domination ou d'une distinction (Bourdieu 1979)[488] n'est pas pleinement satisfaisante, parce que le lien entre appartenance à une élite socio-économique et étalage d'une richesse matérielle n'est pas parfaitement symétrique. Dans la seconde partie de ce chapitre, le constat inverse a même été fait : si les noctambules sont connus pour faire partie de l'élite sociale, l'affichage du statut par l'habillement ou les possessions matérielles n'est pas nécessaire. Par ailleurs, la manière de dépenser ou d'inviter, qui constitue une autre façon d'étaler ses richesses et/ou sa réussite, ne se fait pas uniquement sur un registre tapageur ou bruyant. L'encadré suivant décrit une autre attitude vis-à-vis des sommes dépensées : celle de la discrétion.

Encadré 20 : dépenses et discrétion

Malgré ma fatigue, je suis sommée – sur une tonalité joyeuse – de suivre Malek et ses amis dans leur « tournée des bars » à Hamra. Notre seconde halte a lieu rue Makdessi. La commande d'une bouteille ne fait pas partie des habitudes des clients du bar, pour autant les verres défilent à un rythme soutenu, sans que personne n'aie l'air d'avoir demandé quoi que ce soit à la serveuse. Entre deux conversations animées, je m'aperçois que Malek fait de petits signes au barman. Il finit par lui confier sa carte discrètement. Au moment de partir, la politesse me pousse à protester : je lui explique que je l'ai vu, il semble embarrassé et ne souhaite pas poursuivre la discussion. Voulant lui rendre la pareille, je décide, lors d'une autre sortie, de prendre les devants. Faisant mine d'aller aux toilettes, je m'approche du barman et lui demande de bien vouloir me confier la note au moment venu. Il m'explique que ce n'est pas la peine : « Malek a déjà prévu de régler. D'ailleurs, j'ai sa carte ». J'insiste, mais son refus est catégorique : « tu comprends, c'est mon ami. Je ne peux pas lui faire ça ».

Source : notes de terrain, novembre 2015.

[488] Qui passe moins par l'expression de goûts, reflets d'une position sociale, que par une dotation en capital économique, reflet d'une position dans le monde de la nuit.

Dans les deux situations, la discrétion a été rendue possible par la coopération des barmen, ce qui laisse deviner que Malek n'est pas un cas isolé. Si le fait de régler la note ne s'accompagne pas d'une démonstration quelconque, le geste n'en est pas moins symbolique. L'attitude de son ami travaillant dans le second établissement le montre : ne pas le laisser payer serait interprété comme une trahison et reviendrait, de ma part, à commettre un impair. Ainsi, discrétion ne signifie pas gratuité, mais représente plutôt la garantie des effets positifs de son acte, c'est-à-dire endosser le rôle de la personne si généreuse qu'elle ne cherche pas *a priori* à tirer avantage de son invitation. Les bénéfices récoltés se situent précisément dans l'image ainsi construite, et, de manière indirecte, par la décision de la suite des évènements. Dans les deux cas, c'est bien Malek qui a choisi les établissement, décrété qu'il était temps de changer de bar, ou de rentrer.

Il se pourrait donc que les « vrais riches » n'aient rien à prouver. À l'opposé, la consommation ostentatoire peut aussi bien refléter une appartenance à un groupe social défini qu'une aspiration à en être en s'équipant des biens de consommation de luxe. À ce sujet, il faut mentionner la pratique très répandue de la consommation à crédit (Traboulsi 2014), qui est parfois destinée à un produit spécifique. Régulièrement, les panneaux publicitaires font la promotion, en même temps, de tel nouveau modèle de voiture et de tel crédit lancé par une banque pour cet achat précis.

Ces éléments de discussion permettent de poursuivre la réflexion entamée sur le rapport entre adhésion à un ethos et identité sociale des noctambules. Il a déjà été vu que l'énonciation de soi était un paramètre intrinsèque à l'ethos nocturne. Cette énonciation se lit dans les performances. Elle revient à endosser un rôle joué sur la scène nocturne ; or ce rôle est autant la traduction de ce que l'on est, que la formulation et donc l'incarnation de ce que l'on veut être. Ainsi, les mises en scène de soi peuvent être le reflet d'un milieu, d'une éducation, d'une position sociale, comme elles peuvent être imaginées. Quoi qu'il en soit, elles n'en sont pas moins réelles parce qu'elles participent à la construction de soi au travers de l'espace nocturne et son énonciation sur la scène nocturne. Dit autrement, la performance est l'expression d'un « devenir soi » nocturne ; elle fait partie des carrières des individus. Ainsi,

> « ce n'est probablement pas par un pur hasard historique que le mot personne, dans son sens premier, signifie un masque. C'est plutôt la reconnaissance du fait que tout le monde, toujours et partout, joue un rôle, plus ou moins consciemment. (…) C'est dans ces rôles que nous nous connaissons les uns les autres, et que nous nous connaissons nous-mêmes. (…) À la longue, l'idée que nous avons de notre rôle devient une seconde nature et une partie intégrante de notre personnalité. Nous venons au monde comme individus, nous assumons un personnage, nous devenons des personnes » (Park 1950: 249-250).

L'ethos ne préexiste donc ni aux discours ni aux actes, mais il prend forme à travers eux. Dès lors, il peut admettre différentes variantes dont la consommation ostentatoire constitue la formulation la plus extrême, au sens de caricaturale. Ce qui veut dire aussi que le rejet de ces pratiques par une grande partie de mes interlocuteurs n'empêche pas la constitution d'autres façades :

« *Moi à l'époque mon personnage nocturne… c'était... du Woody Allen, je picolais (…). Donc Miami, Las Vegas, j'étais pas dans ces ambiances-là, j'arrivais pas en Porsche. C'était quand même des jeux sociaux, on peut frimer un peu, c'est bien d'avoir des moyens, mais de là à avoir des bouteilles de champagne qui s'allument, c'est grotesque, c'est pas ma crowd quoi… C'est un autre monde quoi* » (Entretien 45, 28/10/2014).

L'emploi du terme de personnage dans cet extrait d'entretien témoigne, enfin, de la possible distanciation des noctambules vis-à-vis de leurs performances nocturnes – ici, la distanciation s'établit aussi par un recul temporel, parce que mon interlocuteur raconte ses expériences du début des années 2000. Il exprime la diversité des « mondes » évoluant au sein du *nightscape* et celui qu'il avait choisi d'intégrer.

Le lien entre ethos et énonciation d'un soi social passe par une succession de performances dont le registre peut varier dans l'espace et dans le temps. Ainsi, le monde de la nuit repose sur une fluidité, identifiée dans le chapitre premier comme une caractéristique du *nighscape* beyrouthin et du monde social, qui affleure ici dans la capacité qu'ont les noctambules à se saisir et manipuler différentes manières d'être en ville la nuit. Il ne s'agit pas d'une inconstance, mais bien d'une compétence, soit la preuve d'une réelle maîtrise de l'espace urbain.

3) Idéal de beauté et performances de genre

Dans le *nightscape*, les normes de genre apparaissent comme une convention supplémentaire, dans la mesure où des rôles préétablis – masculin et féminin – régissent une partie des activités et des interactions. Ainsi, l'ethos peut faire l'objet d'une lecture différenciée selon des normes qui imprègnent l'ensemble de la société et sont rejouées et mises en scène au travers des performances nocturnes. À ce titre, les éléments d'observation apportés dans cette troisième partie de chapitre constituent tous, de manière plus ou moins évidente, une reproduction des rôles sexuellement différenciés.

Par exemple, le fait de commander haut et fort une tournée de shots au Lockstock n'est pas uniquement le moyen de s'affirmer comme un noctambule bon vivant et généreux, mais d'approcher ses voisines en leur offrant de trinquer. Il s'agit également de faire preuve de sa capacité à ingérer de grandes quantités d'alcool sans pour autant être ivre. Cette compétence est régulièrement mise en avant par mes interlocuteurs masculins :

« *J'aime beaucoup boire et je suis un très grand buveur. La moyenne quand je sors, je commence à être un peu tipsy après dix verres bien chargés, ça te donne une idée, dans quelle ligue je suis. (…) Dans ce bar ils savent que je suis résistant, donc en général mon verre, tu le vois tu as peur, il faut que je fasse attention à ne pas le renverser* » (Entretien 19, 28/04/2014).

Le « savoir boire » identifié est donc un « savoir boire beaucoup » pour les hommes. Les performances de la jeune fille au Bistro Bar, lors du concert de Nour Nimri, sont certes une manière s'énoncer comme noctambules « bonne vivante », qui sait s'amuser, mais le fait de se mettre debout sur la lumière des projecteurs revient aussi à exposer son physique avantageux

qui correspond aux standards de la beauté féminine : mince, les cheveux longs, la tenue soignée – qui se retrouve moins dans l'habillement que dans les signes d'une préparation de soi en amont (maquillage, vernis à ongles). Enfin, si la voiture – de luxe notamment – apparaît comme un élément qui matérialise la dimension ostentatoire de certaines performances, elle représente un élément de masculinité (soit une caractéristique considérée comme spécifique aux hommes) majeur. La voiture illustre en effet une réussite économique, qui fait davantage partie des rôles sociaux attendus pour les hommes que pour les femmes. La manière de conduire (faire vrombir le moteur, accélérer) permet éventuellement de s'illustrer comme un homme sans peur, qui sait manier un véhicule puissant. Enfin la voiture est un outil de drague : elle permet d'escorter les femmes dans les itinéraires nocturnes, de se montrer bienveillant et protecteur, et, pour les rendez-vous intimes, de se cacher tout en étant en dehors de l'espace domestique.

Dire que la question du genre est transversale dans le *nightscape* de Beyrouth, c'est considérer que dans les espaces nocturnes, la construction, l'expérimentation et la performance (Butler 2005) de la différenciation sociale des sexes est extrêmement visible. Comme l'ethos, le genre est performatif ; il ne préexiste pas aux sociétés et aux espaces. Ainsi,

> « Il ne faudrait pas concevoir le genre comme une identité stable ou lieu de la capacité d'agir à l'origine des différents actes; le genre consiste davantage en une identité tissée avec le temps par des fils ténus, posée dans un espace extérieur par une répétition stylisée d'actes. L'effet du genre est produit par la stylisation du corps et doit donc être compris comme la façon banale dont toutes sortes de gestes, de mouvements et de styles corporels donnent l'illusion d'un soi genré durable » (Butler 2005 : 265).

Bien que construites historiquement et socialement, les normes de genre qui orientent les comportements vers un idéal féminin ou masculin ont un effet structurant dans les pratiques et les spatialités nocturnes. L'analyse de la dimension genrée du *nightscape* beyrouthin revient donc à considérer, en premier lieu, que la vie nocturne engage les corps, qui consomment, sont transformés, agissent et interagissent selon une conception fortement hétéronormée de l'espace et de la société. En conséquence, les individus qui se reconnaissent et se définissent au travers des identités gay, lesbiennes, queer, ou transgenre ont une place extrêmement circonscrite[489]. Par ailleurs, les modèles de masculinité et de féminité définissent un certain nombre de rôles et de comportements attendus ainsi que des standards de beauté particulièrement visibles la nuit.

L'analyse des performances de genre dans l'espace nocturne est focalisée sur quatre aspects différents mais interdépendants, qui déjà affleuraient dans les observations ethnographiques précédemment relatées : l'offre, la consommation, le rapport à la beauté et les interactions, plus particulièrement les tactiques de drague et de séduction. La reproduction des normes et des stéréotypes outrepasse ainsi le service pour imprégner l'offre évènementielle. Les établissements organisent par exemple des *ladies night*, soit des *happy hour* réservés aux femmes, comme le Bodo Hamra, chaque mardi soir. S'il s'agit d'un évènement hebdomadaire, le bar publie régulièrement des images, comme les deux reproduites ici (Figure 59).

[489] Ces assignations nocturnes sont l'objet de négociations et d'empiètements qui sont analysées dans le chapitre suivant.

Figure 59 : publicités pour les *ladies night*s au Bodo
Source : Facebook, février et avril 2017

Les deux affiches sont d'abord le support d'une stratégie commerciale. Proposer un *happy hour* uniquement pour les femmes est un moyen d'attirer la clientèle, d'abord féminine en raison du tarif avantageux, puis masculine, car dans ce genre de soirées, le bar garantit la présence de femmes, donc de conquêtes potentielles, qui d'une certaine manière font partie de l'offre de l'établissement. Cette opération est rentable économiquement. Le manque à gagner que représentent les promotions auprès des femmes est limité ; car elles sont globalement moins consommatrices d'alcool. Il est largement compensé par la présence d'hommes qui sont facilement enclins à offrir des boissons et à consommer davantage.

En ciblant une clientèle spécifique, les affiches véhiculent un certain nombre de stéréotypes. Sur la première image figurent différents objets ou accessoires qui sont tous de couleur rose : baskets, pochette rigide, tube de rouge à lèvres, et verre à cocktails. L'ensemble de ces objets n'est pas uniquement perçu comme des prolongements des corps féminins, comme les clés de la voiture pourraient être des signes de masculinité, mais énoncent les règles de la présentation de soi pour les femmes. Cela commence par le maquillage, puis la tenue vestimentaire décontractée mais féminine – d'où les Converse rose -, et s'achève par la possession d'un micro-sac dont la fonction est plus décorative que pratique. Enfin, la boisson suggérée n'est pas à laisser au hasard. Elle est servie dans un verre à pied[490], conçu pour des cocktails ou boissons

[490] Ce verre à pied, appelé simplement « verre à cocktail », a une forme triangulaire lorsqu'il est porté au niveau des yeux. Ainsi la métaphore du « glass phallus » (Campbell 2000) utilisée pour analyser les formes de la masculinité dans les pubs néo-zélandais pourrait avoir son équivalent féminin.

considérés comme « typiquement féminines » : le Cosmopolitan (de couleur rose également), le Martini.

La construction d'un boire masculin et féminin réside ainsi dans le choix des boissons. Celles qui sont habituellement associées aux femmes sont le vin, les cocktails légers ou fruités, éventuellement la bière mais dans une version particulière (allégée en calories par exemple). Pour les hommes, certains choix sont également attendus : alcools forts et spiritueux, bière, vin. Si la publicité participe depuis longtemps à la construction des identités de genre au travers de la boisson (Chrzan 2013), celles-ci sont perpétrées par les acteurs qui sont directement chargés de préparer et servir les boissons dans les établissements nocturnes, notamment les barmen :

« *Whenever a guy orders something with strawberry… all right, I do that, but... no ! Have a good drink, a proper drink ! You have to have a proper drink. Even women… but if a woman orders a Negroni… that's fucking sexy* ! » (Entretien 48, 19/03/2015).

Il existerait donc des boissons inappropriées pour un homme, ici un cocktail composé de fruits frais. Les commander revient donc à s'exposer au dédain du barman, qui à l'inverse considère les femmes consommant des boissons fortes et masculines comme particulièrement attractives. Ainsi, cette petite transgression n'est pas spécialement libératrice, mais assigne la femme à d'autres représentations, ici celle d'une personne « libérée », y compris sexuellement.

La seconde publicité pour les *ladies nights* reproduite est une photographie de trois noctambules qui posent serrées les unes contre les autres. Leurs larges sourires sont supposés témoigner de l'accueil que l'établissement réserve aux femmes : c'est un endroit où elles se sentent à l'aise[491]. Les protagonistes véhiculent également des critères de beauté physique auxquels toute noctambule est supposée répondre. Ici, les tenues de couleur noire allient l'élégance à certains détails : la dentelle, la matière transparente, la coupe laissant les bras et/ou le décolleté dénudé. Le maquillage est impeccable : sourcils dessinés, lèvres peintes, teint uniforme. Enfin, les longues chevelures sont bien soignées. Au final, cette photographie semble être le résultat d'un long moment de préparation, devant le miroir de la salle de bains ou dans l'un des nombreux salons de beauté de la capitale qui, le vendredi et le samedi, sont pleins.

La densité des salons de beauté – et de coiffure – est l'un des reflets de l'importance accordée, dans la société libanaise et plus particulièrement dans les classes moyennes et élevées, à la beauté et aux soins apportés à son apparence (Khalaf 2012 ; Robinson 2013 et 2015). L'embellissement du corps concerne avant tout les femmes et passe par différents procédés dont la plupart ont déjà été énoncés : maquillage, épilation, manucure, brushings font ainsi partie des rituels de présentation de soi avant les sorties nocturnes – qui peuvent se poursuivre, par intermittence, dans les toilettes des établissements. Ces techniques de modification éphémères sont complétées par un recours à la chirurgie esthétique qui est de plus en plus répandue au Liban, prenant les aspects d'un véritable marché économique[492] offrant la

[491] L'établissement s'inscrit dans la tendance générale qu'ont les établissements nocturnes à travailler sur les « arrangements de décor » afin d'être plus accueillants envers la clientèle féminine (Chatterton & Hollands 2003).
[492] Comme pour la voiture, certaines banques proposent des crédits pour une opération du nez, des lèvres (Robinson 2015).

possibilité de correspondre au modèle dominant de la beauté féminine véhiculé dans les médias et les publicités[493].

Si l'esthétisation du corps ne se limite pas au *nightscape*, l'attention portée à la beauté au moment des sorties nocturnes est liée à la maîtrise de son image et donc à la réussite de sa performance. Dès lors, la beauté peut être interprétée comme un capital (Hakim 2010 ; Robinson 2015) – que l'on peut acquérir via les différents procédés d'embellissement et de transformation – qui est mobilisé sur la scène nocturne au même titre que le capital social ou économique. Cela entraîne une réification du corps féminin, dans le but de répondre aux standards de beauté et aux attentes sociales qui instituent un rapport de domination symbolique (Bourdieu 2002) où le corps de la femme est « objet de spectacle et support fantasmagorique pour les hommes » (Bihr et Pfefferkorn 2002). La réification se double d'une érotisation déjà soulignée dans la pratique de la danse. À ce titre, Robinson compare une partie des femmes à des poupées : cette image permet de décrire l'artificialisation extrême de certaines apparences et l'hyper-sexualisation des corps en tant qu'ils véhiculent une image idéalisée quoique fragile et docile de la féminité.

La mobilisation du « capital beauté » par les femmes dans l'espace nocturne s'effectue via l'exposition de soi, et passe par les attitudes et les postures : être debout, être sur un tabouret haut permet d'offrir l'intégralité de son corps aux regards, par exemple. La mise en visibilité implique également un usage assidu des réseaux sociaux, sur lesquels il est possible de publier de manière instantanées des photographies prises avec le téléphone. C'est ce que font les deux jeunes femmes photographiées de dos (Figure 60).

[493] D'après les travaux de C. Robinson sur la chirurgie esthétique au Liban (2013 et 2015), ce modèle inclut d'avoir un nez fin et droit, un petit menton, de grands yeux, des pommettes saillantes, des lèvres pulpeuses, une taille fine, une poitrine généreuse, des hanches arrondies.

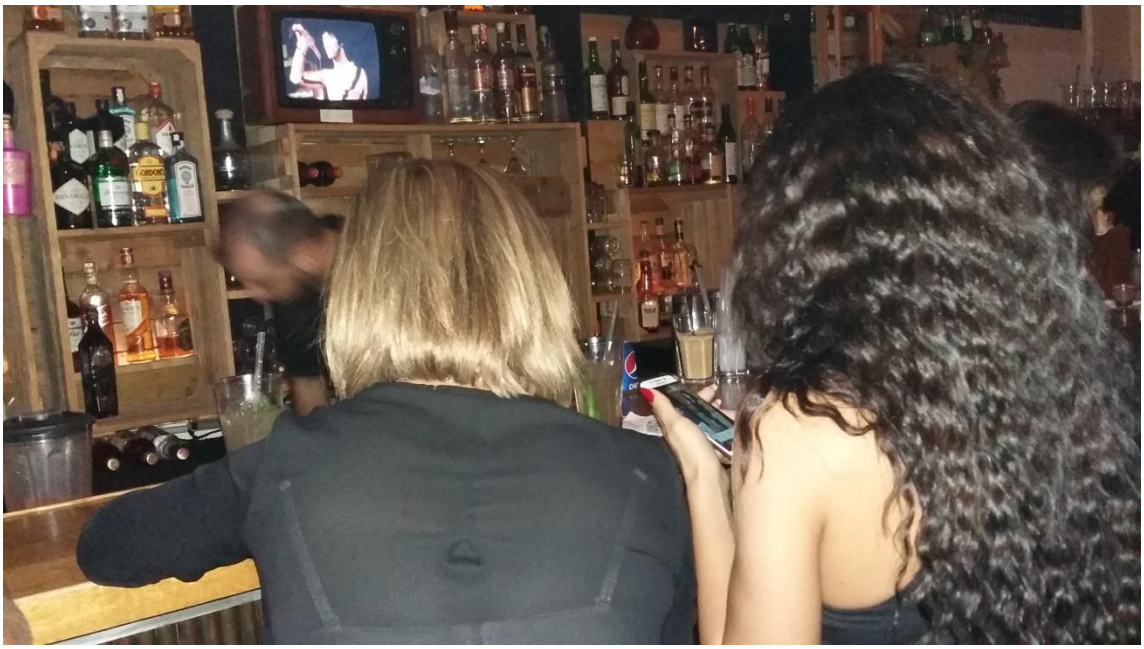


Figure 60 : la mise en visibilité de la beauté féminine
Photographie M. Bonte, octobre 2015

La scène a lieu dans un bar de Mar Mikhaïl. L'une des deux femmes vient de se faire photographier par son amie. Pour cela, elle s'est un peu éloignée du comptoir, pour prendre des poses suggestives, adossée au mur de bois situé derrière elles. Ce moment d'exposition de ses atours a duré quelques minutes, laissant aux autres noctambules et aux barmen tout le loisir de l'admirer. De retour à sa place, elle regarde et commente les clichés avant de les envoyer.

La mise en beauté et l'érotisation des corps est souvent considérée, de manière réductrice, comme l'apanage féminin. Pourtant, les performances masculines sont aussi des performances esthétiques, qui visent là aussi à correspondre à des idéaux de beauté potentiellement contraignants : être grand, musclé, le torse glabre. À Beyrouth, les instituts de beauté et les cabinets de chirurgie esthétique accueillent de plus en plus d'hommes[494]. Les interventions portent essentiellement sur la pilosité et le teint. À cela s'ajoutent les dizaines de salles de sport et clubs de musculation, qui commercialisent les protéines en quantité. La mise en valeur des corps passe aussi par l'habillement : le choix des vêtements doit être une marque de goût comme un signe extérieur de richesse[495]. Si l'apparence est aussi une préoccupation pour les hommes, mais elle est combinée avec (ou compensée par) d'autres atouts, qui sont surtout exploités dans les interactions nocturnes entre hommes et femmes. Il s'agit d'abord du capital économique, permettant d'inviter ou d'offrir, la plupart du temps dans une logique de séduction, et le capital social, qui permet d'exposer son influence et ses relations et de montrer qu'en sa compagnie, il est possible de rentrer dans tel ou tel endroit prisé.

[494] Voir à ce sujet Bastide E., « Masculinité dans le monde arabe : préjugés, fantasmes et réalités », 29 mai 2017. URL : http://www.rfi.fr/emission/20170529-masculinite-le-monde-arabe-prejuges-fantasmes-realites
[495] À ce titre, les quelques séances de préparation de mes compagnons masculins auxquelles j'ai pu assister ont pu être aussi longues que celles des femmes.

D'une manière générale, la drague et la séduction constituent le mode d'interaction dominant entre hommes et femmes sur la scène nocturne. Celle-ci peut être clairement assumée, et implique que chaque partie joue « son rôle » : invitation, conversation, sourires et autres « numéros de charme » veillant à susciter ou entretenir le désir. Le fait d'inviter pour draguer participe plus globalement d'une reproduction des stéréotypes de genre qui imprègne fortement les relations nocturnes. Ainsi, un Libanais ayant grandi et fait ses études en France m'explique qu'au moment de son retour, il a été surpris de la prégnance de l'aspect très codifié et matérialiste de la drague :

« *En venant ici je ne comprenais plus, j'ai perdu les codes, tous les codes, je ne drague plus au Liban depuis des siècles (…) mais je me rappelle au début quand je sortais ma Gold pour payer, beaucoup de dames autour de moi regardaient ma carte. En fait il faut draguer comme ça, si on peut. On drague par les apparences, la bagnole, inviter, payer des pots* » (Entretien 43, 28/05/2014).

S'il s'agit souvent d'un rituel codifié, la poursuite ou la conclusion de la drague par une relation sexuelle est loin d'être automatique et doit surtout être pensée en dehors de l'érotisation et de la sexualisation des corps, c'est-à-dire de leur transformation en objets de désir et en archétypes du féminin et du masculin, rarement pensés comme étant des modèles variables. Dit autrement, la performance de genre et le rituel de la drague sont porteurs de leur propre finalité. Ils n'entraînent pas toujours la réussite, il est fréquent d'être éconduit ou de devoir insister afin d'obtenir un futur rendez-vous. Ils n'entraînent pas automatiquement non plus de performance sexuelle. Celle-ci est le plus souvent dissimulée ou au moins réalisée en dehors des espaces d'habitation[496] (hôtels, espaces publics peu fréquentés par exemple).

Dans d'autres configurations, la drague s'apparente à un discret jeu de signes qui n'est pas exclusif : regards, clins d'œil, et toute une série de dispositifs et tactiques employés pour se rendre indispensable. À titre d'exemple, plusieurs de mes connaissances masculines ont avoué être munis d'un briquet alors qu'ils ne fumaient pas, l'idée étant de pouvoir intervenir dès qu'ils aperçoivent une femme sortir une cigarette de son paquet. Enfin, les performances masculines impliquent de jouer le rôle de protecteur, au sein de l'établissement envers un individu trop invasif, ou en dehors des quartiers nocturnes. Ainsi, mes interlocuteurs masculins sur le terrain, y compris ceux que je venais de rencontrer, n'ont jamais accepté que je rentre par mes propres moyens – bien que j'aie appris au fil de mes enquêtes à multiplier les solutions de retour. L'enjeu n'était pas toujours de me raccompagner, mais au moins d'appeler eux-mêmes un chauffeur de taxi qu'ils considéraient suffisamment sûrs pour traverser l'obscurité – voire le jour naissant – de Beyrouth.

Ainsi, dans l'espace nocturne beyrouthin, les rôles des acteurs, qu'il s'agisse des noctambules ou des employés, obéissent à des logiques de différenciation entre les sexes et d'adhésion à des modèles construits de masculinité et de féminité. Dans ces modèles, l'embellissement et l'exposition des corps occupent une place prépondérante, qui fait de la beauté un capital supplémentaire surtout mobilisé par les femmes, tandis que les interactions prennent la forme

[496] Bien qu'ils soient indépendants financièrement, environ la moitié des acteurs interrogés habitent encore chez leurs parents.

de « jeux de rôles », impliquant le respect de certaines règles sans exclure une dimension divertissante. En tant qu'espace des performances, le *nightscape* n'est pas uniquement le reflet des normes de genre qui dominent au sein de la société ; il est aussi leur terrain d'élaboration – éventuellement de subversion -, la scène où les identités s'énoncent, se revendiquent ou se négocient.

Conclusion de chapitre

Ce chapitre a permis d'étudier les différentes catégories d'acteurs qui sont présents et interviennent dans le *nightscape* selon trois modalités : la production, la régulation et la consommation. Les relations entre les différentes catégories d'acteurs sont d'ordres divers, entre coopération, négociation ou connivence. Les termes de ces rapports sont définis par une dotation en capital économique et social, par un certain nombre de compétences et par une division sexuée et genrée des rôles et des performances. Les acteurs chargés de la production sont insérés dans un champ hiérarchisé, où les positions dominantes sont source de prestige et les positions inférieures renvoient à une vulnérabilité sociale et économique. L'approche par la notion de carrière permet de montrer que la vie nocturne génère différentes formes de travail qui relèvent souvent du secteur informel. Elle témoigne aussi des possibles mobilités dans le champ, qu'il soit entendu comme un espace de relations (la mobilité est alors une ascension professionnelle) ou un espace géographique (la mobilité professionnelle se traduit par une mobilité dans l'espace, par exemple un changement de lieu de travail ou l'ouverture d'un nouvel établissement). La question de la régulation a été abordée dans sa complexité, puisqu'elle est assurée par les acteurs du champ, par des acteurs institutionnels et par des acteurs privés. Cela donne à voir une ambivalence, qui tient à ce que les espaces nocturnes sont l'objet de contrôles (de l'espace, des ressources, du respect des normes juridiques, de l'accès aux lieux festifs) dont l'application n'est jamais totale, justement parce que le *nightscape* offre aussi la possibilité de transgresser ou contourner les normes et les codes en vigueur. Enfin, les individus qui consomment et s'identifient aux espaces de la vie nocturne constituent le monde de la nuit. Il s'agit d'une catégorie hétérogène dont les contours sont dessinés par l'étude des conventions : pratiques liées à l'alcool, élaboration et adhésion à l'ethos, maîtrise des espaces de loisirs et performances nocturnes. Si l'ethos repose toujours sur le plaisir et le « fun », la possibilité de faire varier les agencements identitaires via l'adhésion peut s'apparenter à des conquêtes, les négociations ou des transgressions. Ainsi, l'ethos sert les individus au-delà d'une énonciation de soi : sa portée et ses usages permettent l'énonciation d'une « possibilité de Beyrouth ».

Chapitre 7. Vie nocturne et possibilités de Beyrouth

Introduction de chapitre

Si la vie nocturne constitue un repère spatial et temporel propre à un monde social, les pratiques ludiques qui lui sont associées ont une portée qui dépasse les registres de la consommation et de la performance. Ces dernières constituent un terrain d'expérimentation de « possibilités de ville », c'est-à-dire d'autres modèles de ville ou d'autres manières d'être à la ville ; qui sont autant d'empiètements visant à remettre en cause, même de manière éphémère ou marginale, un ordre urbain établi. Le terme d'empiètement, emprunté à Asef Bayat, désigne la manière dont des pratiques ordinaires peuvent être, par leur exercice dans l'espace urbain, porteuses ou motrices de changement social ou de négociations. Dans ce chapitre, la notion d'empiètements fait l'objet d'un double emploi. D'une part, elle permet d'analyser la capacité de la vie nocturne à étendre sa portée au-delà du divertissement pour s'insérer dans d'autres revendications notamment politiques et économiques. D'autre part elle permet de considérer la recherche du plaisir et les politiques du fun comme étant elles-mêmes des empiètements, c'est-à-dire des transgressions qui reviennent à s'approprier l'espace selon des modalités choisies. À travers ces deux acceptions, le chapitre explore les possibilités de Beyrouth[497] énoncées dans les espaces nocturnes. En ce que la possibilité désigne ce qui *pourrait être*, et qui serait donc différent de ce qui existe déjà, une première partie est consacrée aux établissements et aux évènements conçus comme étant alternatifs, et donc le mode de fonctionnement se veut en rupture avec un espace urbain où les lignes de partage tendent à se multiplier. Puisque la question de la possibilité renvoie aussi à *ce qu'il est possible de faire*, il s'agit ensuite de considérer les espaces nocturnes comme des espaces de négociations des libertés individuelles par ailleurs limitées ou fréquemment menacées. Enfin, l'analyse des espaces de sociabilité nocturne homosexuelle

[497] L'expression fait par ailleurs l'objet d'un séminaire de recherche mené à l'Institut Français du Proche Orient de Beyrouth par Thierry Boissière et Jamil Mouawad (http://www.ifporient.org/node/1782). Il vise à interroger les initiatives et les expériences qui sont conçues comme étant des alternatives à la ville néo-libérale ; il s'agit ici de considérer que la vie nocturne s'insère dans cette problématique.

permet de considérer la fréquentation du *nightscape* comme une troisième forme de possibilité de ville (Leroy 2010), c'est-à-dire comme une manière de négocier sa présence en ville.

I) Le *nightscape* comme espace critique : nuits alternatives, nuits politiques ?

Cette première partie de chapitre s'attache à considérer les dimensions critiques du *nightscape*. Elle se focalise sur les lieux qui sont conçus et perçus comme étant alternatifs, dans la mesure où ils représentent une première énonciation de possibilité de ville par la nuit. Il s'agit d'analyser la capacité de ces établissements à dépasser les cadres usuels de la consommation, du fun et de la performance pour exprimer ce qui devrait ou pourrait être. Cela revient à dédoubler le sens des « politiques du fun » : le terme désigne les manières d'orienter les comportements et les pratiques ludiques[498] et leur portée politique. Cette repose sur une approche par les empiètements et « arts de la présence » (Bayat 2013) dont les cadres théoriques sont approfondis dans un premier temps, avant de préciser les spécificités de la vie nocturne alternative, en termes d'offre comme en termes d'usages des établissements. Ces usages mènent à penser la dimension politique du *nightscape* dans ses différentes formes, lesquelles permettent cartographier le monde de la nuit, ses divisions et nuances internes avec plus de précision.

A) « Night as politics », ou comment la vie nocturne peut être porteuse de changements

L'existence d'une portée politique des espaces nocturnes à Beyrouth, posée en hypothèse dans le premier chapitre, réside dans les possibilités de coprésence, d'amusement, et de transgression offertes par le *nightscape.* Si ces dernières ne sont pas spécifiques aux nuits beyrouthines, elles y prennent, en fonction des situations et des individus, une dimension particulière. Il s'agit en effet d'étudier les espaces du fun et du plaisir dans un contexte urbain marqué par une violence réelle et symbolique, des inégalités socio-économiques exacerbées, et où le processus démocratique est régulièrement mis à mal.

Dès lors, les espaces de divertissement et l'adhésion à un ethos qui passe par leur fréquentation occupent une place particulière : ils sont un moyen de discuter ou de mettre à distance ces états de fait. Pour cela, ils peuvent être cadres d'expression, de critique et de mobilisation. La capacité des espaces et des pratiques nocturnes à être des terrains de contestation a été analysée dans les travaux de Thomas Fouquet (2011), qui étudie les trajectoires des jeunes femmes dans

[498] Cette acception a été privilégiée dans le Chapitre 6 et a permis de donner une première définition de l'ethos.

le « Dakar by night ». Ces trajectoires, qui varient en fonction des parcours biographique mais aussi des capacités à saisir différentes opportunités, constituent

> « non seulement des formes d'énonciation de soi, mais des aspirations à une « autre histoire » possible qui comportent intrinsèquement des formes de contestation implicite » (Fouquet 2011 : 9).

Ainsi, les parcours et les pratiques nocturnes traduisent une évolution sociale positive, et apparaissent comme un moyen de s'affranchir des frustrations matérielles et économiques qui, à Beyrouth, se pensent aussi sur le plan social et politique. Dit autrement, les pratiques festives (boire, danser, dépenser, se montrer) représentent un moyen de faire la ville autrement, en s'éloignant d'un certain nombre de contraintes allant de la restriction des libertés individuelles à une instabilité politique et géopolitique.

Cette affirmation s'inscrit dans le sillage des travaux de Bayat qui, dans son ouvrage *Life as politics, how ordinary people change the Middle East*, explique comment, dans les contextes urbains du Proche et Moyen-Orient, un certain nombre de pratiques – y compris les pratiques récréatives – constituent des modes de contestation et des vecteurs du changement :

> « Here I focus on the diverse ways in which the ordinary people, the subaltern – the urban dispossessed, Muslim women, the globalizing youth, and other urban grass roots – strive to affect the contours of change in their societies, by refusing to exit from the social and political stage controlled by authoritarian states, moral authority, and neo-liberal economies, discovering and generating new spaces within which they can voice their dissent and assert their presence in pursuit of bettering their lives » (Bayat 2013 : 9).

L'auteur montre ainsi comment les citadins, notamment les plus démunis, s'éloignent d'un usage actif de la rue comme lieu de manifestation ou de résistance ouverte, pour en faire un espace de « transgressions discrètes des hégémonies quotidiennes » (Lelandais et Florin 2016), qu'il s'agisse de domination économique, de subversion des autorités – politiques, religieuses, familiales – ou de répression politique. Il s'agit donc de privilégier une approche du politique par l'ordinaire, les pratiques et les postures qui permettent, de manière discrète ou détournée, de négocier et réinventer les rapports sociaux et de pouvoir : choisir sa manière de porter le voile, vivre une tranquille cohabitation entre les groupes religieux dans un quartier de la ville, par exemple. Dans ses études, Bayat décrit la manière dont une partie de la jeunesse iranienne utilise les espaces de consommation tels que les centres commerciaux, ou les moments de rassemblement religieux, afin de pouvoir se rencontrer, sociabiliser, flirter.

La plupart du temps, ces modalités d'action sont difficilement perceptibles, parce qu'elles ne résultent pas d'une organisation structurée ou même volontaire, mais bien d'une propension à s'approprier des opportunités, à détourner les usages des espaces pour s'octroyer une plus grande marge de manœuvre. Bayat parle ainsi de « non-mouvements » (*nonmovements*) :

> « In general, *nonmovements* refer to the collective actions of noncollective actors ; they embody shared practices of large numbers of ordinary people whose fragmented but similar activities trigger much social change » (Bayat 2013 : 14).

L'apport des travaux de Bayat pour une lecture des espaces nocturnes est envisageable en s'appuyant sur deux notions développées par l'auteur : celle de « l'art de la présence » (*art of presence*) et celle des « empiètements discrets » (*quiet encroachments*) (Bayat 2012, 2013). L'art de la présence regroupe l'ensemble des usages des espaces qui permettent pour les individus de se l'approprier à leur manière. Ainsi, le fait d'être *là,* dans un lieu particulier (la rue, l'université, et ici, les bars, les boîtes de nuit, les quartiers nocturnes) constitue déjà une forme de revendication (par exemple, celle des plaisirs urbains, de l'altérité) dans des contextes répressifs ou peu permissifs :

> « what I have called the "art of presence" – the courage and creativity to assert collective will in spite of all odds, to circumvent constraints, utilizing what is available and discovering new spaces within to make oneself heard, seen, felt, and realized. The art of presence is the fundamental moment in the life of nonmovements, in life as politics » (Bayat 2013 : 26).

Dès lors, l'art de la présence consiste en de multiples mais discrets empiètements, qui désignent le mode de gestion du rapport de force entre les diverses formes d'autorité et les individus. Les empiètements peuvent être compris comme des transgressions qui peuvent être spatiales ou sociales, et souvent les deux à la fois. Ainsi, la présence collective des jeunes iraniens dans la rue au cours des rassemblements religieux est une appropriation de l'espace par une catégorie sociale qui cherche la rencontre et le divertissement, mais elle est aussi une manière d'utiliser le religieux pour empiéter sur d'autres sphères : les loisirs, les relations entre hommes et femmes, par exemple.

Dans la mesure où les offres de loisirs et de divertissement sont nombreuses à Beyrouth, leur potentiel subversif est nécessairement moindre que dans d'autres contextes politiques. Pour autant, la présence des noctambules dans les établissements et leurs alentours constitue différentes formes d'empiètements qui seront analysées tout au long du chapitre. En premier lieu, il apparaît que la vie nocturne à Beyrouth outrepasse ses prérogatives ordinaires (le plaisir, le divertissement, le rassemblement) pour empiéter sur d'autres domaines : la mobilisation politique, la défense des droits de certaines catégories sociales par exemple. En tant que cadre d'expression et fenêtre d'opportunité, les espaces nocturnes deviennent, par usages détournés, des terrains de contestation ou de prises de positions : ce sont ces usages détournés qui constituent l'une des caractéristiques majeures de la vie nocturne alternative telle qu'étudiée à Beyrouth.

B) La vie nocturne alternative comme une prise de position

L'étude de la vie nocturne alternative à Beyrouth revient à considérer que l'hétérogénéité de l'offre ne réside pas uniquement dans la variété des types d'établissements – identifiés dans le Chapitre 5 – mais aussi dans la posture de ces derniers. Il s'agit, pour un certain nombre d'acteurs, de prendre position dans le champ, notamment vis-à-vis d'une vie nocturne *mainstream*, néo-libérale et mondialisée qui tendrait à gagner du terrain dans les métropoles (Gallan 2015). La notion couvre ainsi un large champ incluant, de manière désordonnée, les soirées spontanées, les lieux de sociabilité *gay friendly*[499], les évènements organisés par et pour les minorités ethniques, les bars associatifs et solidaires.

Si certains établissements qui se considèrent comme étant alternatifs sont une version plus « bohême » – dans le décor par exemple – des bars et des clubs dits *mainstream* (Chatterton & Hollands 2003), d'autres constituent de réels espaces de résistance qui s'adressent tant au reste de la vie nocturne que, par ricochet, aux modèles économiques et sociaux des pays dans lesquels ils sont étudiés. Souvent, ces nuits alternatives sont considérées comme marginales, c'est-à-dire minoritaires parmi l'ensemble des établissements, et implantées dans les marges spatiales de la ville.

Bien que différents les uns des autres, les lieux alternatifs de Beyrouth se trouvent dans les quartiers nocturnes identifiés. Le *nightscape* en comporte une vingtaine, mais ce comptage peut varier en fonction des critères retenus, que je propose d'examiner selon trois thématiques : la production et le fonctionnement des établissements, les usages des lieux et plus précisément, les usages militants de ces espaces nocturnes. Si plusieurs établissements seront évoqués, le cas du Mezyan, situé dans le quartier de Hamra, sera mentionné à plusieurs reprises car il permet d'illustrer, à des degrés variables, les trois critères explorés.

1) Produire la nuit autrement

Le mode de production d'un établissement constitue la première manière d'être alternatif pour les entrepreneurs de la nuit. Les lieux dont ils sont à l'initiative reposent en effet sur un modèle économique plus juste et davantage orienté vers la création d'espaces de sociabilités et de rencontres que sur la recherche de profits. En conséquence, les établissements alternatifs sont généralement de taille modeste ; ils correspondent aux lieux de type 1 et 2. Ils se différencient des établissements *mainstream* qui désignent essentiellement les grands clubs et les bars ayant de plus en plus tendance à être regroupés au sein de compagnies.

Le processus d'ouverture des lieux alternatifs engage généralement plusieurs partenaires, comme le Troïka à Badaro qui doit son nom à l'association de trois personnes. Les entrepreneurs investissent une somme inférieure au montant moyen des investissements – elle

[499] Si la vie nocturne gay peut être considérée comme alternative à Beyrouth, elle fait l'objet d'une étude spécifique en troisième partie de ce chapitre.

varie entre 100 000 et 150 000 dollars. Il s'agit rarement d'une somme possédée en amont : cette caractéristique est liée au statut socio-professionnel des propriétaires ou des partenaires. Si beaucoup d'établissements à Beyrouth ont été ouverts par des entrepreneurs ayant un important capital économique, qu'il s'agisse d'une fortune familiale ou acquise dans une activité antérieure (commerce, finance), les acteurs à l'origine des lieux alternatifs sont souvent issus de professions intellectuelles ou artistiques (journalistes, musiciens par exemple). Ils ont donc des capacités d'investissement moindres, qui sont compensées par de solides réseaux de connaissances ancrés dans les milieux culturels, intellectuels, artistiques, assurant le succès des établissements dès leur lancement.

L'association au moment de l'ouverture peut aller au-delà de la participation financière pour reposer sur les compétences de l'entourage des entrepreneurs de la nuit. Lorsque le Mezyan, a ouvert, la décoration et le mobilier ont été élaborés par un architecte et ami de l'un des partenaires. Son travail et son apport matériel – le bois nécessaire à la fabrication des tables – ont constitué une forme d'investissement à long terme : il n'a pas été payé tout de suite, mais il perçoit un petit pourcentage sur les bénéfices[500].

Les lieux alternatifs reposent aussi sur une gestion différente des bénéfices en aval. Si ces derniers sont d'abord destinés à rembourser les emprunts, ils ont ensuite vocation à être réinvestis plutôt que de servir à l'enrichissement personnel des partenaires. Les projets vont alors dans le sens d'un agrandissement des lieux, ou d'une diversification de ses fonctions. Ainsi, l'un des partenaires du Mezyan expose différentes ambitions :

« *We're thinking of reinvestment, we want to open a library here, or a place outside which can be another gate between artists (…). One of the other projects is to recycle, we are setting up a compost system for our organic waste, up in the building, this is new in Lebanon. We also want to set up a cooperative, between different restaurant, shops (…) to get the products directly from the farmers* » (Entretien 69, 03/11/2015).

Ici, l'établissement travaille en collaboration avec l'association Recycle Beirut, afin de promouvoir un mode de fonctionnement plus respectueux de l'environnement, ce qui implique le tri des déchets, plus particulièrement des bouteilles en verre. Plus fréquemment, le réinvestissement revient à doter l'espace d'une vocation culturelle, en organisant des évènements ou par l'installation de « coins bibliothèques » notamment.

Au-delà de ces projets qui dépassent la fonction récréative des lieux, les bénéfices font l'objet d'une redistribution plus équitable entre les employés. L'un de mes interlocuteurs au Mezyan, m'explique ainsi que le différentiel de salaire entre les employés est limité : les personnes les mieux payées gagnent 2,5 fois plus que les personnes les moins bien payées[501]. Cette pratique participe d'un meilleur traitement général des employés, ce qui implique un contrat de travail en bonne et due forme respectant les limitations de durée de travail, octroyant un nombre suffisant de jours de congés et une couverture médicale. L'attention portée aux conditions des employés va de pair avec la répartition des tâches. Si le Chapitre 6 a mis en évidence une

[500] Entretien 69, 03/11/2015.
[501] Dans les grands clubs de la ville, se différentiel peut être multiplié par trois ou quatre.

division sexuée et ethnique du marché du travail, cette dernière tend à s'effacer, ou du moins à se limiter dans les établissements alternatifs. Ils concentrent ainsi la majeure partie des baristas (comme au Troïka, au Bobo ou à Madame Oum) et/ou des employés non libanais (Syriens, Éthiopiens par exemple) qui occupent d'autres places que celle des *runners*. Ainsi, le Riwaq, situé à Mar Mikhaïl, comprend deux baristas et un barman syrien, tandis que le Mezyan emploie régulièrement des Éthiopiennes en tant que serveuses ou cuisinières.

L'importance accordée aux conditions de travail constitue, selon plusieurs de mes interlocuteurs, le critère majeur pour se prétendre alternatif. Elle est cependant variable ; l'un des partenaires du Mezyan reconnaît par exemple que de nombreux bars qui se disent alternatifs – ou « de gauche » – ont peu de considération pour leurs employés, surtout lorsqu'ils se situent au bas de la hiérarchie. Il admet aussi que certaines chaînes de restaurant ou de café – libanaises ou internationales, de type Starbucks ou Costa Café – en dépit d'incarner le consumérisme globalisé, versent un salaire décent à leurs employés et ne leur demandent jamais de travailler en dehors des horaires prévus[502]. La valorisation salariale demeure donc une pratique peu répandue, voire mal perçue par les autres acteurs du champ :

« *Nous, on a été accusés de terrorisme quoi ! Mais augmenter les salaires de 20 %, c'est possible. Les salaires sont ridicules, sinon, on parle de 25 dollars la journée, 30 dollars pour un shift en soirée…* » (Entretien 63, 09/04/2015).

La production alternative des nuits beyrouthines concerne aussi l'offre à proprement parler, à savoir la politique tarifaire et les produits proposés. En règle générale, les établissements concernés sont plus accessibles financièrement que les lieux *mainstream*, à l'instar du Yukunkun, situé à Gemmayzé :

« *On est arrivés à une bonne moyenne en étant globalement moins cher que la plupart des lieux ; donc c'est qu'il y a de la place pour les établissements comme nous (…). C'est un club où tu peux aller faire la fête pour quinze dollars, le prix des consommations c'est comme dans un bar. Mais pour le businessman libanais, je suis un hippie* » (Entretien 63, 09/04/2015).

Comme le montre la citation, la politique des prix renvoie d'abord à la question du droit d'entrée, qui ne s'applique qu'aux lieux alternatifs type 3 et 4 (par exemple, les soirées organisées), éventuellement aux bars pour des concerts. Par exemple, ceux du Radio Beirut sont rarement gratuits, mais le prix est peu élevé (entre 12 000 et 15 000 livres libanaises). La question des consommations est plus difficilement généralisable ; d'abord parce que beaucoup de bars *mainstream*, avec la pratique des *happy hours* ou des soirées spéciales (de type « Margheritas illimitées pour 20 dollars »), offrent des boissons à des prix très avantageux, ensuite parce qu'un certain nombre de lieux dits alternatifs ne sont pas nécessairement bon marché – ils se distinguent du reste de l'offre en fonction d'autres caractéristiques, comme le décor, la fréquentation, les usages. Seul, le critère du tarif des consommations n'est donc pas déterminant. Il souligne cependant une première limite dans la compréhension de la vie

[502] Entretien 69, 03/11/2015.

nocturne alternative à Beyrouth : comme les établissements *mainstream*, elle s'adresse souvent à une population d'un certain niveau économique.

De manière plus marginale enfin, les établissements alternatifs se distinguent du reste de la production nocturne par la nourriture et les boissons qu'ils servent. Les bars – ou les lieux hybrides, à la fois bars et restaurants – proposant des plats mettent en avant une cuisine orientale (mezzés, sandwiches, plats cuisinés). Beaucoup de boissons sont composées d'alcools importés (vodka, gin, rhum), mais le type de bière disponible constitue un indicateur intéressant. Si l'Almaza demeure la plus consommée, de plus en plus de lieux valorisent une production plus modeste et totalement libanaise, qu'il s'agisse du capital de l'entreprise ou des ingrédients utilisés[503]. C'est notamment le cas de la bière 961, qui doit son nom au code téléphonique international attribué au Liban. La 961 est issue d'une micro-brasserie fondée en 2006 à Mar Mikhaïl[504], qui utilise des produits locaux et n'ajoute pas d'additifs à sa composition finale. Si les particularités de cette bière « patriotique » et « écologique » sont depuis devenues des arguments publicitaires, le choix de la servir – et de la consommer en tant que noctambules – demeure significatif : il s'agit de soutenir des productions locales et de participer à des circuits commerciaux plus courts (les entrepreneurs de la nuit traitant directement avec les producteurs).

2) Multiplier les usages des lieux

Les établissements alternatifs se distinguent des lieux dits *mainstream* en raison également de la diversité de leurs usages. Bien qu'elles demeurent centrales, les pratiques festives – consommation d'alcool, danse – côtoient d'autres activités artistiques, culturelles et militantes. L'élargissement de ces fonctions, qui peut se lire dans la conception et l'organisation des établissements, est une manière pour les lieux alternatifs d'empiéter sur d'autres domaines, tout en donnant de la visibilité à certaines initiatives.

Tout d'abord, les lieux alternatifs sont conçus, au moment de leur ouverture, comme des espaces à usage multiple. Le cas du Dynamo, ouvert en 2007, est exemplaire : le propriétaire l'avait pensé comme étant un « pub culturel » avec une programmation hebdomadaire faisant alterner projection de films, concerts, lectures. Depuis, les lancements d'établissements qui cumulent avec les divertissements de nuit une autre vocation sont nombreux. Il peut tout d'abord s'agir en d'une activité ciblée. Dans une rue perpendiculaire à la rue Hamra, sur un même site, cohabitent ainsi Dar et Dar al Mussawir. Le premier nom correspond à un espace hybride, à la fois café, restaurant, librairie, pub, situé au rez-de chaussée d'une grande maison construite au fond d'une petite impasse. Le deuxième nom désigne l'espace (à l'étage) dédié à la photographie, unique dans le pays par sa taille et par les activités qu'il propose : formations, expositions, prêt de matériel, laboratoire de développement.

[503] Comme indiqué dans le Chapitre 6, l'Almaza est élaborée à partir d'ingrédients importés, et appartient depuis 2002 au groupe Heineken.
[504] L'usine a depuis déménagé dans des locaux plus grands.

D'autres établissements alternatifs ont été pensés comme répondant à un besoin : celui d'avoir, dans la capitale libanaise, des espaces de rencontre, d'échanges, qui seraient aussi des lieux de consommation et de performance – entendue surtout au sens de performance artistique. L'un de mes interlocuteurs au Mezyan insiste sur le caractère « à usage multiple » qui permet de décrire les fonctions de l'établissement au quotidien mais a en plus motivé son ouverture :

« *My motivation was based on a high desire. A place I would like to go. (…) And casual, affordable, for people feel they are at home. A place where people can meet, write, work together on a project. You need to create these spaces. There are different ways, but one of them is a café* » (Entretien 69, 03/11/2015).

L'extrait d'entretien présente donc diverses fonctions qui ont tout d'abord motivé l'ouverture du premier Mezyan, et ont ensuite guidé l'organisation interne du second. Le Mezyan a en effet ouvert ses portes pour la première fois en 2011. Il était alors situé au fond de la galerie commerciale Estral, une centaine de mètres plus bas sur la rue Hamra. Si les dimensions du lieu étaient plus restreintes, le Mezyan incarnait physiquement, dès sa première version, des réseaux de connaissance, de collaboration et de connivences politiques au sens large du terme, c'est-à-dire, selon l'un des habitués, « la manière dont les gens voient le monde »[505]. D'après plusieurs conversations informelles, le lieu semble avoir été destiné, au moins dans ses débuts en 2011, à accueillir le réseau de connaissances des propriétaires – d'origine syrienne –, à savoir une population d'intellectuels et d'artistes syriens plus ou moins proches de l'opposition au régime[506]. En dépit d'une ouverture affichée et réelle, la plupart des lieux alternatifs reposent sur une clientèle d'habitués : l'interconnaissance est forte et préexiste souvent à l'ouverture. Cela n'empêche pas l'intégration de personnes étrangères à ces réseaux – y compris une clientèle d'occidentaux résidant à Beyrouth –, mais celle-ci continue de reposer sur une homogénéité de profils socio-professionnels : écrivains, journalistes, chercheurs, artistes notamment.

Après la fermeture du premier établissement – liée à une augmentation du loyer et aux affiliations politiques partagées par différents acteurs dans ces lieux – l'ouverture du second Mezyan aurait répondu à la nécessité de perpétuer ce genre d'endroits, plutôt qu'à l'avantage économique qu'apporte un établissement assidument fréquenté :

« *When it closed down I said "I don't want to do this anymore", but a lot of friends who were customers said "Mezyan is not yours, it's ours", this argument is strong, they even offered me to work together, so I felt this obligation* » (Entretien 69, 03/11/2015).

Les dimensions de l'établissement ont changé (Figure 61) : il est doté d'une plus grande cuisine, d'une terrasse extérieure que l'on devine sur la gauche sur la photographie ci-dessous, ainsi que d'un espace où sont disposées les tables et les chaises, nettement séparé de l'espace devant le bar (à droite de la photographie) qui favorise les interactions.

[505] Notes de terrain, novembre 2015.

[506] Si cet aspect du Mezyan a été minimisé par l'un des partenaires, une serveuse avec qui j'ai eu l'occasion de discuter plus régulièrement me l'a affirmé plus clairement (notes de terrain, avril et mai 2015).

Figure 61 : l'intérieur du Mezyan en journée
Photographie M. Bonte, juin 2017

La photographie montre également la recherche de la sobriété dans le mobilier fabriqué intégralement en bois. Sur ce point, le Mezyan est comparable à d'autres établissements alternatifs qui partagent une forme de simplicité – dans le décor, dans les meubles – destinée à focaliser l'attention et les regards sur les échanges, l'interaction, plutôt que sur le cadre visuel. Les murs ne sont pas nécessairement dénudés, mais les illustrations ou affiches qu'ils comportent ne sont pas à laisser au hasard. Il peut s'agir de publicités pour des soirées alternatives[507], de tracts déposés par une association ou un collectif, ou d'affiches informant sur une mobilisation – par exemple, contre un projet urbain. En plus de la simplicité, ces établissements mettent des livres ou des journaux à disposition des clients, éventuellement des jeux de société. Lorsque la taille du lieu le permet, un espace est plus particulièrement dédié à des réunions, des rassemblements, des petites conférences, des séances de débat. C'est le cas du Mezyan qui dispose d'un petit renfoncement adapté à ce genre d'activités auxquelles on peut ajouter par exemple le tournage d'interviews ou des répétitions de danse ou de théâtre.

En termes d'emplacements, les établissements nocturnes ont rarement pignon sur rue : on trouve par exemple les deux versions du Mezyan au fond de galeries. L'aspect légèrement caché, revendiqué par les propriétaires, est récurrent. Par exemple, le bar du Metro al-Madina est souterrain, l'accès aux bars, cafés et restaurant du Coop d'État et de Em Nazih se fait par un escalier qui donne sur un jardin invisible depuis la rue Pasteur (à Gemmayzé), tandis que d'autres sont nichés dans des ruelles adjacentes aux rues principales des quartiers nocturnes. La recherche de la dissimulation s'étend cependant à d'autres lieux nocturnes de la capitale : elle

[507] Les soirées alternatives se distinguent des établissements en ceci qu'elles se déroulent dans des lieux qui ne sont pas des restaurants ou des clubs mais des espaces dédiés à d'autres activités : centres d'expositions, maisons culturelles, etc. Les établissements de type 4 identifiés dans le chapitre 5 entrent dans cette catégorie.

est donc moins spécifique à un caractère alternatif qu'à la volonté de se constituer une clientèle recrutée sur l'interconnaissance et le « bouche-à-oreilles ».

Les établissements alternatifs se caractérisent enfin par la cohabitation de trois usages dont l'importance varie au cours de la soirée et de la nuit : un usage culturel et artistique, un usage festif et un usage militant[508]. L'usage culturel et artistique a déjà été évoqué ; il désigne la propension de ces établissements à promouvoir différents types de productions, soit en étant des relais d'information – via l'affichage sur les murs ou les façades – soit en étant à proprement parler des scènes, c'est-à-dire des espaces d'exposition ou de performances artistiques. Le cas de figure le plus fréquent est l'organisation d'évènements mettant en avant des musiciens, des compositeurs ou des chanteurs. C'est, selon l'un de ses partenaires, l'une des raisons d'être du Yukunkun :

« *C'est là où j'ai souscrit à l'idée, ils voulaient faire un lieu, dans lequel j'ai pu jouer d'ailleurs, où il y a une grande liberté musicale, où peut se produire la scène montante de Beyrouth, les jeunes de 22 à 30 ans qui ne peuvent pas jouer au Garten ou à Grand Factory. Et donc, j'essaye d'organiser des plateaux avec des gens talentueux qui n'ont pas de vitrine pour montrer ça. Donc ça se voulait un lieu alternatif, ouvert aux performances, aux concerts, avec du matos à disposition* » (Entretien 63, 09/04/2015).

Le rôle de « vitrine » ou de scène du Yukunkun est partagé avec d'autres établissements comme le Radio Beirut, le Backdoor à Mar Mikhaïl ou des espaces alternatifs comme Zico House à Hamra. Les artistes privilégiés sont ceux qui se démarquent volontairement de l'offre musicale habituelle. C'est le cas du Beirut Groove Collective, un collectif de DJs dont la sélection musicale – aujourd'hui uniquement jouée avec des disques vinyles – est focalisée sur le funk et la soul, et qui se décrit comme représentant une alternative à la vie nocturne – et la musique – *mainstream* de Beyrouth :

> « From the very beginning, the BGC began a humble attempt to do something new in Beirut, and offer an alternative to the more mainstream, commercial varieties of music. They began organizing "house party" style events with a premium on utilizing alternative, community-oriented spaces (…) »[509].

Au-delà des performances musicales, l'usage artistique et culturel s'étend aux expositions, aux soirées de lectures – de poésie notamment – à la promotion d'auteurs au travers de soirées dédicaces.

Les lieux alternatifs partagent avec le reste du *nightscape* un usage festif : les noctambules continuent d'y boire, d'échanger, de danser, mais les règles de la performance sont plus relâchées, et les comportements moins contrôlés. La photographie prise en fin de soirée – aux alentours de 3h30 – au Mezyan, permet d'illustrer le propos (Figure 62).

[508] L'usage que j'appellerais professionnel, qui renvoie à l'habitude d'utiliser en journée les bars et les cafés pour un des travaux individuels ou en groupes (écriture, révisions, lectures, entretiens pour les journalistes, réunions de travail) est très répandu dans les lieux alternatifs, mais n'est pas spécifique à cette catégorie.
[509] Source : page Facebook du collectif.

Figure 62 : pratiques festives au Mezyan
Photographie J. C. César, juin 2017

Autour des noctambules figurent différentes indices de réjouissances nocturnes. Les tables et les chaises ont été poussées contre le mur afin de laisser plus de place à la danse, ce qui donne à la scène festive un aspect spontané. Elles sont jonchées de verres, de bouteilles de bière, de serviettes et de cendriers pleins : à ce moment-là de la nuit, le service est moins attentionné – il est d'ailleurs fréquent que les employés se joignent aux danseurs. Les clients encore présents n'ont de toute façon plus de table attitrée : ils vont et viennent entre l'intérieur et la terrasse, entre le bar et l'espace de la danse. Au premier plan, la jeune femme, de dos, fume une cigarette ; pratique qui n'est pas autorisée en journée ou en début de soirée afin de respecter – un temps – la loi anti-tabac. Les personnes au milieu n'ont pas pu être photographiées avec netteté : les mouvements des corps étaient trop rapides, évoluant au rythme des musiques orientales diffusées. Les usages festifs des lieux alternatifs incluent en effet une programmation musicale qui s'éloigne de celle des clubs ou des collectifs opérant, par exemple, au centre-ville et sur les remblais. Sans s'y réduire – la notoriété grandissante du collectif BGC le montre -, il

s'agit souvent de soirées dédiées à la musique et à la danse orientale, incluant de temps en temps la dabkeh[510].

Les noctambules ne sont pas en grand nombre sur la photographie. Au Mezyan, la foule des danseurs est plus dense entre minuit et deux heures du matin. D'ailleurs, au moment où la photographie a été prise, les lumières étaient déjà rallumées depuis une trentaine de minutes, afin d'inciter les gens à partir. Les personnes qui restent sont donc celles qui, prises dans le plaisir de la danse, ne veulent pas quitter l'atmosphère festive – c'est probablement le cas du jeune couple adossé au mur, en arrière-plan. Cette atmosphère festive résulte de la danse, de la musique et de l'alcool, mais pas des éléments de décor et d'ambiance qui conditionnent parfois les pratiques. Ce genre de scène est caractéristique des soirées considérées par les noctambules comme plus authentiques et décomplexées : elle aurait pu être décrite dans d'autres espaces, comme le Metro al-Madina, le Baromètre ou le Em Nazih.

Enfin, la notion d'usage militant renvoie à l'ensemble des initiatives d'un établissement destinées à soutenir une cause, un mouvement, une association, de deux manières possibles. En premier lieu, les bars ou les clubs peuvent travailler de manière durable avec des associations – écologiques, d'aide humanitaire, de défense des minorités ethniques ou sexuelles – en étant des relais d'information et de diffusion, ou en mettant leurs espaces à disposition, par exemple pour l'organisation de réunions, ou pour des collectes de fonds ou d'objets. Ensuite, les lieux alternatifs constituent, au quotidien, les espaces de sociabilités privilégiés des noctambules qui se définissent comme activistes. Un habitué du Troïka m'a ainsi décrit les lieux : « here, it's a place for activists »[511]. Enfin, les établissements peuvent s'impliquer directement auprès d'initiatives ou de mobilisation, au travers de l'organisation d'évènements spécifiques.

3) La diversité des usages militants : la nuit comme terrain de contestation

L'usage militant des espaces nocturnes permet d'envisager le *nightscape* beyrouthin comme un terrain de contestation où les capacités à rassembler sont détournées pour prendre part à d'autres causes ou d'autres évènements. Si cet usage renvoie principalement aux établissements alternatifs, ils ne s'y réduisent pas. Ce dernier paragraphe analyse un double empiètement : celui de la vie nocturne qui devient terrain de contestation, et l'élargissement de cette tendance à des soirées de grande envergure qui relèvent plutôt des nuits *mainstream*. Il se focalise sur les soirées estivales de 2015, qui ont été un moyen de prendre part à la mobilisation lors de la crise des déchets.

En 2015, la saison estivale, celle des soirées en *rooftop* et sur le front de mer, a pris à Beyrouth une tournure relativement inédite, dans la mesure où de nombreux acteurs de la vie nocturne

[510] Danse de groupe qui s'effectue en ligne, où les danseurs exécutent un enchaînement de pas. Pour le meneur – qui improvise sa danse – comme pour d'autres, il peut s'agir d'un moment de performance. La dabkeh est généralement dansée lors des fêtes et cérémonies religieuses, et dans quelques établissements nocturnes seulement – elle serait impensable au Skybar par exemple. Elle témoigne d'un attachement à des pratiques culturelles nationales ou régionales qui, pour certains, constitue une autre manière d'être alternatif (voir infra p. 495).
[511] Notes de terrain, 21/11/2015.

ont ouvertement pris part aux mouvements de protestations contre la crise des ordures, faisant ainsi dialoguer le champ du festif et le champ des mobilisations politiques.

Deux évènements concomitants marquent le point de départ de crise des déchets au Liban. Le 17 juillet 2015, la décharge de Naamé, située au sud de Beyrouth et qui constituait une solution « provisoire » au traitement des ordures depuis 1994, ferme ses portes. Au même moment, le contrat qui liait l'État libanais à Sukleen[512], compagnie privée chargée du ramassage des ordures dans l'agglomération de Beyrouth et le Mont-Liban depuis 1994, prend fin. En l'absence d'une solution alternative pensée en amont par le gouvernement, les déchets se sont rapidement accumulés dans les rues de la capitale et de ses banlieues. En plus des nuisances olfactives, la crise est un désastre écologique qui a entraîné au fil des semaines une crise sanitaire, et provoqué la colère des habitants. La situation témoigne en effet de l'incurie de l'État et de la défaillance des services publics – ramassage des ordures, distribution d'eau et d'électricité.

Les mobilisations se sont donc multipliées dans le pays et plus particulièrement à Beyrouth, sous l'impulsion – entre autres – du collectif « Talahat Rihtkum » (« vous puez »). Rapidement, les manifestations ont pris de l'ampleur, bénéficiant d'un écho médiatique et d'appels abondamment relayés sur les réseaux sociaux : les journalistes et les participants y ont notamment dénoncé la répression des Forces de Sécurité Intérieure. Les revendications ont vite dépassé l'unique question des ordures pour dénoncer la corruption de la sphère politique libanaise, la défaillance des services publics et, pour une partie du mouvement, la remise en cause du système confessionnel. Sans être dénué de contradictions internes et de tentatives de récupération par différents partis politiques[513], le mouvement de protestation comporte un caractère inédit dans la mesure où il a transcendé un certain nombre de clivages sociaux et ne reposait pas sur une assise politique et confessionnelle préexistante. Par ailleurs, la mobilisation a gagné la sphère nocturne : plusieurs acteurs et collectifs organisateurs de soirées se impliqués dans les mouvements de revendication de différentes manières.

En premier lieu, un certain nombre d'évènements estivaux très courus ont été annulés, témoignant de l'ampleur du mouvement. Les différents organisateurs et DJ ont incité les jeunes noctambules à se rendre aux manifestations. Comme le montrent les illustrations (Figure 63 et Figure 64) le groupe Überhaus a donné rendez-vous, le 22 août, aux habitués et aux clients potentiels sur les lieux de la fête transformés en point de départ pour un cortège rejoignant les manifestations du centre-ville. La semaine suivante, le même collectif a annulé la soirée de fermeture du Garten – lieu estival de Überhaus – en incitant les noctambules à se consacrer à d'autres activités plus importantes, à savoir donner de l'ampleur aux revendications politiques des citadins.

[512] L'attribution de la collecte des déchets à une entreprise privée plutôt qu'aux municipalités – qui sont par ailleurs lourdement taxées pour financer cette collecte – est d'autant plus contestable que le propriétaire d'Averda, compagnies aux commandes de Sukleen, était un proche de l'ancien Premier Ministre Rafic Hariri. Cela explique en partie pourquoi le contrat a toujours été reconduit sans réel appel d'offre concurrent, la rupture de 2015 étant attribuée en partie à l'échec des tentatives de révision des contrats. Voir Haddad E., « Liban, « vous puez » : une crise des déchets très politique », *Libération*, 26 août 2015.

[513] Voir Dot-Pouillard N., « Une « révolution » des ordures au Liban ? », *Orient XXI*, 2 septembre 2015. URL : http://orientxxi.info/magazine/une-revolution-des-ordures-au-liban,1005, consulté le 14 juin 2017.

Figure 63 : annulations et incitations à manifester lors de la crise des déchets
Source : Facebook, août 2017

Ces annulations ont également concerné les soirées Decks on The Beach et C U NXT SAT. Sur sa page Facebook, le collectif C U NXT SAT a publié des clichés des manifestations, tout en encourageant les individus à investir collectivement l'espace public de la rue, plutôt que l'espace nocturne. Le message du 22 août montre comment ces soirées utilisent leur capacité à rassembler pour faire gonfler le mouvement : « Join us at the Riad et Solh square for the sake of your basic rights as citizens an human beings. C U NXT SAT leaves Sporting tonight and moves to the streets of Beirut. Come all, come many, together we can make a difference ». Comme le montre la Figure 64, le même groupe a affranchi les clients du tarif d'entrée la semaine suivante, à condition qu'ils aient effectivement manifesté. Il fallait pour cela présenter une photographie de soi au milieu des rassemblements.

Si les initiatives des acteurs du champ nocturne ont été de courte durée, elles revêtent un caractère inédit dont l'interprétation doit être nuancée. Loin de toute vision romantique, les annulations, organisations de cortège et adaptations des politiques d'entrée témoignent d'une volonté d'apporter une perméabilité entre les loisirs nocturnes et une forme d'activisme, à interpréter au sens large du terme : un ensemble d'engagements sociaux et/ou politiques n'impliquant pas ici de confrontations violentes, mais ayant pour objectif de corriger ou d'atténuer certains dysfonctionnements ou inégalités.

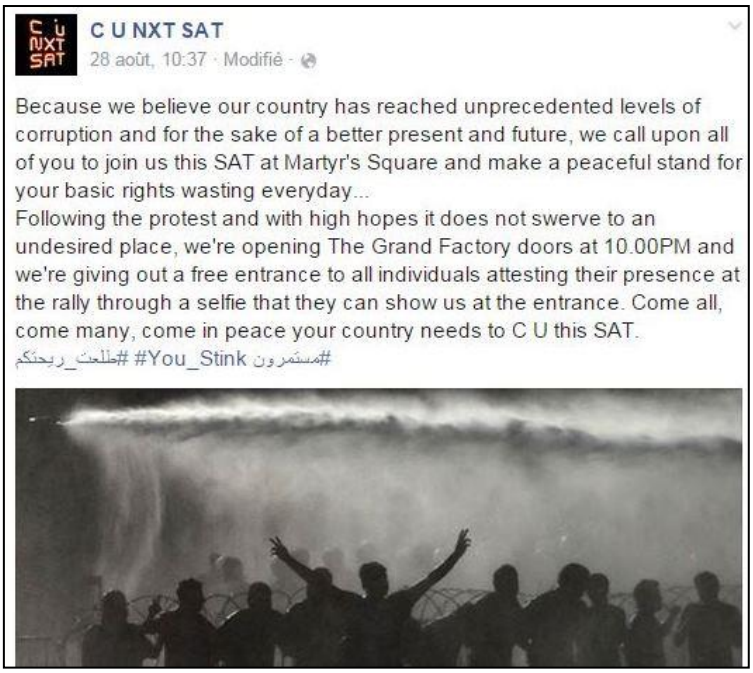


Figure 64 : incitation à la mobilisation par les soirées C U NXT SAT
Source : Facebook, août 2015

L'implication des acteurs de la vie nocturne – qu'il s'agisse des producteurs ou des noctambules – s'insère ainsi dans un ensemble d'initiatives émanant des établissements. Ces initiatives consistent pour l'essentiel en l'organisation de concerts ou de soirées spéciales destinées à lever des fonds pour soutenir des associations ou des ONG. Ainsi, le bar Radio Beirut, situé à Mar Mikhaïl, reverse régulièrement le montant des droits d'entrée payés par les noctambules à des organismes, notamment la Croix-Rouge libanaise. Le même établissement accueille régulièrement des « Ethiopian Night », incluant une cuisine et une musique éthiopiennes. Ce genre de soirées est souvent en collaboration avec d'autres mouvements, comme le Migrant Workers Coalition, qui gagnent ainsi en visibilité. Ces évènements sont les moments privilégiés de l'interférence entre les trois usages – artistiques et culturels, festifs et militants. Ainsi, chaque année, au moment de la commémoration de la Nakba, le Radio Beirut invite plusieurs musiciens et DJ palestiniens à venir se produire. L'idée est d'organiser une soirée dansante et donc un moment festif, puis de promouvoir certains artistes n'ayant pas toujours l'occasion de se produire. Enfin, la soirée est une collecte de fonds qui sont donnés librement par les noctambules, mais aussi par le bar qui reverse 48 % (en lien avec l'année 1948) de son chiffre d'affaires de la nuit.

Enfin, plusieurs bars ou clubs – qui, là encore, ne sont pas nécessairement alternatifs dans leur conception et les pratiques qu'ils accueillent – ont mis en place des collectes de vêtements à destination des réfugiés vivant au Liban, à l'instar du Rabbit Hole à Hamra, ou du Grand Factory à la Quarantaine, au travers de la campagne « It's not a party without your +1 » lancée en janvier 2016. Chaque fin de semaine, les noctambules sont invités à apporter un vêtement supplémentaire qu'ils déposent dans des bacs avant de monter sur le toit de l'usine. Pour la directrice artistique et DJ Tala Mortada, l'enjeu est d'assumer l'échappatoire que peut représenter ce genre de soirée tout en élargissant les fonctions de ce genre de lieu. Plus

précisément, il s'agit d'utiliser les espaces nocturnes, leur capacité fédératrice et les « énergies positives » que les noctambules viennent chercher, pour en faire autre chose[514]. Ici, le succès du Grand Factory, qui réunit chaque week-end plusieurs centaines de personnes dotées d'un bon pouvoir d'achat, et la notoriété des DJs, augmentent l'impact de l'initiative. L'hiver suivant, la collecte s'est d'ailleurs étendue à cinq nouveaux bars, dans les quartiers de Gemmayzé, Mar Mikhaïl et Badaro.

Cet usage élargi des caractéristiques de la vie nocturne peut être considéré comme un empiètement sur d'autres champs de la société, ici sur les manières de se mobiliser et agir pour répondre aux intérêts et aux besoins d'autres individus. Ainsi la fête devient-elle une ressource qui sert d'autres desseins : une forme de solidarité d'abord, et le désir affiché de s'éloigner – sans les remettre fondamentalement en question – des visions uniquement consuméristes et récréatives de la vie nocturne.

À la différence des observations de Bayat, ces empiètements ne se font pas dans la discrétion ; ils sont au contraire l'objet de publicité et font un large usage des réseaux sociaux afin de maximiser leur impact, et éventuellement d'améliorer l'image des établissements à l'origine des diverses initiatives. Ainsi, l'adaptation des soirées C U NXT SAT au moment des manifestations revêt une certaine ambiguïté. S'il s'agit bien de s'impliquer en tant qu'évènement festif dans la mobilisation autour de la crise des déchets, l'objectif est également d'attirer, le soir, un maximum de noctambules. Le critère du *selfie* pris pendant la manifestation montre par ailleurs que la mise en scène de soi est toujours opérante. À ce titre, certains de mes interlocuteurs ont émis des réserves quant à la pertinence de ces initiatives, considérant que les mobilisations, cruciales pour l'ensemble de la société, avaient été récupérées et « marchandisées », davantage pour leur aspect esthétique que politique. Ces remarques soulignent moins la difficile compatibilité entre les champs du festif et du politique que l'apparition de différents discours sur la perméabilité de ces deux univers, reflétant une diversité interne au monde de la nuit, qui est analysée dans la dernière section de ce chapitre.

Quoi qu'il en soit, les mobilisations des établissements montrent que l'univers nocturne de Beyrouth, et l'ethos qui définit le monde de la nuit peuvent dépasser les registres explorés auparavant pour adopter une dimension « active », socialement ou politiquement parlant. Il s'agit d'empiètements qui sont visibles, et qui montrent que la recherche du plaisir, la performance théâtrale et la résonnance politique ne sont pas contradictoires dans la vie nocturne libanaise, mais en représentent différentes déclinaisons. Ils constituent une première forme de nuit alternative au sens où ils montrent qu'il est possible d'ajouter *autre chose* aux évènements festifs.

[514] Voir la vidéo « Music is Political Activism in Lebanon », URL : http://www.refinery29.com/2016/07/116258/dj-tala-mortada-lebanon (consulté le 1er juin 2017).

C) Le plaisir et au-delà : vers une redéfinition du rôle des établissements nocturnes

1) Espaces critiques, espaces publics ?

La portée critique des établissements nocturnes réside dans les modes de production des établissements nocturnes conçus et perçus comme étant alternatifs, mais aussi dans l'exploitation des capacités mobilisatrices des évènements à Beyrouth. Ces usages sont à considérer comme des empiètements, soit parce que les pratiques festives peuvent être plus relâchées et dérogent partiellement aux logiques de performance, soit parce que la conception des lieux et les évènements qui y sont organisés dépassent les cadres usuels des loisirs nocturnes. L'hybridité soulignée dans le Chapitre 5 ne renvoie donc plus uniquement à un mélange des genres entre bar, pub, restaurant ou club, mais à une multiplication de leurs fonctions : ils servent, au-delà d'une envie ou d'un besoin de faire la fête. À ce propos, l'un des partenaires du Roy's m'explique que les établissements dans lesquels il est impliqués sont avant tout des espaces de réunion :

« *Moi j'ouvre des lieux qui se veulent des créations hybrides, entre espace public et espace privé, qui permettent aux gens de se réunir, parce qu'il n'y a pas d'autre endroit où se réunir* » (Entretien 63, 09/04/2015).

Ces lieux alternatifs, qui ont une existence à la fois diurne et nocturne, auraient donc pour but de combler un certain manque à Beyrouth : celui d'espaces publics. Si la question de la publicité des comportements et des pratiques est abordée dans la partie suivante, la compréhension de cet extrait d'entretien nécessite une première précision quant à l'acception de la notion d'espace public. Celle-ci recouvre trois dimensions (Capron et Haschar-Noé, 2007 ; Houssay-Holzschuch 2010) :

- un sens juridique, selon lequel les espaces publics sont les espaces de la propriété publique et à propos desquels sont édictés un certain nombre de règlementations ;
- un sens social, selon lequel les espaces publics sont des espaces de coprésence et de rencontre « avec l'autre » (Guinard 2012). Cette acception montre le caractère fortement urbain des espaces publics en ce qu'ils sont des lieux de densité et de diversité (Lévy et Lussault 2006) ;
- un sens politique, selon lequel l'espace public est le lieu de l'expression et de la confrontation des opinions ;

Le cas des établissements alternatifs permet d'amorcer une réflexion sur l'ambivalence de leur caractère public. Si les trois acceptions ne s'excluent pas (Guinard 2012), leur interaction à Beyrouth est particulièrement marquée. À première vue, les établissements nocturnes sont conçus et vécus comme des espaces publics au sens social du terme, dont la définition repose d'ailleurs moins sur un type de lieu spécifique que sur les interactions, les activités et les expressions qu'il permet (Staeheli & Mitchell 2008). À l'inverse, ils apparaissent comme des

espaces juridiquement privés : la présence des individus est soumise à un certain nombre de conditions (droit d'entrée, consommation).

Le public comme catégorie juridique n'est cependant pas étranger aux établissements nocturnes, mais de manière indirecte. Si la question des espaces appartenant au domaine public au Liban – comme le front de mer, les places, parcs ou jardins – n'est pas directement abordée dans cette thèse[515], il importe cependant de mentionner qu'ils sont de plus en plus rares à Beyrouth, menacés par une appropriation privée grandissante qui passe essentiellement par la construction de complexes touristiques destinés à une élite socio-économique. La multiplication des empiètements et des projets de construction nourrit ainsi « militantisme urbanistique » (Verdeil 2013) – par exemple, la campagne civile pour la protection de Dalieh, ou la réouverture du Bois des Pins – qui s'insère dans les usages militants des établissements nocturnes de Beyrouth, soit qu'ils affichent ouvertement leur soutien aux mobilisations, soit qu'ils constituent les lieux de sociabilité fréquentés par les militants qui sont, à d'autres moments de la journée, des noctambules. Dans cette configuration, le public comme catégorie juridique ne permet pas de définir les espaces nocturnes, mais d'identifier l'un des enjeux de ses empiètements.

La seconde interférence apparaît entre la définition sociale et politique des lieux nocturnes qui sont, à des degrés divers, des cadres d'expression d'opinions, éventuellement de leur confrontation, et des supports de mobilisation. D'après cette acception, les établissements alternatifs ont une dimension politique évidente : leur mode de fonctionnement s'inscrit à rebours de certaines hiérarchies et inégalités socio-économiques, et leurs usages participent de la formulation de possibilités de Beyrouth. La portée critique est double : il s'agit de critiquer le champ de l'intérieur, et de critiquer, directement ou de manière détournée, la société. Cependant, l'affirmation du lien entre vie nocturne et politique nécessite de préciser les différentes manières d'être politique, la nuit, à Beyrouth. Si elle inclut les différentes mobilisations mentionnées, elle fait également référence aux établissements nocturnes qui sont des espaces où les affiliations et les identifications à des partis ou des mouvements politiques s'expriment en se mêlant au registre festif. Enfin, puisque le « politique », entendu comme *politics*, regroupe un ensemble de pratiques, d'attitudes et de positionnements (Bayat 2012, 2013) certains établissements sont perçus comme des lieux de résistance culturelle.

2) Les lieux privilégiés du monde de la nuit politisé

À Beyrouth, une partie des établissements nocturnes servent de lieux d'expression d'affinités ou d'affiliations politiques, c'est-à-dire de positionnements qui se pensent soit dans le cadre des partis existant, soit, à une échelle plus vaste, en termes de mobilisations et de visions de la société. L'enjeu n'est donc pas d'analyser le rôle éventuel de certains partis ou hommes politiques dans la régulation du *nightscape* – cette question relève de l'héritage historique de la territorialisation du politique et sera abordée dans le dernier chapitre – mais bien de voir

[515] Voir à ce propos : Barakat L. et Chamussy H., 2002 ; Delpal C., 2002 ; Arbid G. et Fayya F., 2009.

comment les pratiques et les spatialités nocturnes peuvent constituer un moyen de signifier des opinions et des sensibilités.

Si les degrés d'adhésion sont variables, il apparaît que cette forme de politisation des espaces nocturnes s'effectue à gauche du spectre politique. Dans le contexte libanais, une définition très large du fait d'être de gauche inclut tant les militants ouvertement encartés dans les divers partis de la gauche libanaise que les artistes ou intellectuels engagés dans le monde médiatique ou associatif (Dot-Pouillard 2013). Cette acception renvoie d'abord à la pluralité des mouvements politiques de gauche et à la nécessité de les penser en dehors des frontières nationales du Liban : historiquement, ces mouvements s'inscrivent dans une dimension transnationale, qu'il s'agisse de l'influence des nationalismes arabes ou des circulations d'hommes et d'idées. Partant de là, il est possible d'identifier quatre « écoles » plus ou moins représentées au Liban (Dot-Pouillard 2016a) :

- le communisme arabe, pro-soviétique jusque dans les années 1990, et qui survit essentiellement au sein du Parti Communiste Libanais ;
- la gauche radicale, qui réactive fortement les liens avec le nationalisme arabe
- la tendance sociale-démocrate, présent au Liban via le Parti Socialiste Progressiste
- le trotskysme arabe, qui survit notamment au travers du Forum Socialiste du Liban

En dépit de divergences idéologiques, ces formations ont en commun d'être globalement peu visibles sur la scène politique. Leur représentation dans les bars et les pubs permet de maintenir une certaine présence, ne serait-ce que visuelle, dans différents lieux de la capitale. Ces mouvances de gauche partagent également le projet d'un État laïc, un progressisme qui se joue sur des questions sociales – incluant par exemple le droit des minorités sexuelles ou ethniques – et une affirmation anti-impérialiste (Dot-Pouillard 2013). Ces terrains d'entente expliquent l'élargissement de la « gauche » aux individus se reconnaissant dans ces revendications et/ou pratiquant le politique dans les milieux associatifs, médiatiques, artistiques et culturels.

Cette large compréhension explique l'association récurrente, dans les conversations ou au cours de mes entretiens, entre le fait d'être alternatif et de gauche : les deux termes sous-entendent des valeurs et des opinions proches. Le terme alternatif recoupe cependant une réalité plus large, sa résonnance politique évidente ne s'inscrivant pas dans une logique partisane. Cette distinction est aussi opérante dans le paysage nocturne, où une partie des établissements identifiés comme étant alternatifs – car se démarquant du *mainstream* en termes d'offre, de pratiques, d'évènements ou d'organisation – ne se revendiquent pas spécialement de gauche. On pourrait alors conclure à l'existence d'un gradient, allant des – rares – établissements explicitement liés à un parti aux lieux alternatifs, en passant par un ensemble de bars où les noctambules et les propriétaires affichent une sympathie envers les mouvements ou les idéaux de gauche.

Cet affichage consiste d'abord en l'appropriation d'un héritage politique qui se traduit spatialement. En effet, la géographie des établissements dits « de gauche » se restreint au quartier de Hamra. Il s'agit, pour les noctambules, de tracer des « points de continuité » (Dot-Pouillard 2013) avec le Hamra des années 1960 et 1970, lorsque les cafés – dont les plus souvent mentionnés sont le Modca, le Horseshoe, le Wimpy – étaient les réceptacles intellectuels de la

gauche. La volonté de faire revivre cet héritage a été exprimée par l'un des partenaires du Mezyan : « Modca (…) disappeared until the day we created Mezyan »[516]. La continuité serait d'autant plus évidente que l'établissement, dans sa seconde version, est mitoyen de l'ancien café.

Cet héritage prend également des formes visuelles, qui se lisent dans les arrangements de décor et plus précisément dans le choix de faire figurer un certain nombre de portraits. À ce titre, le café et bar Abou Elie, situé en contrebas de Hamra – dans le quartier de Caracas – est exemplaire : sur les murs de ce petit établissement cohabitent des photographies de Mao, Trotsky, Castro, Gevara, Nasser, Joumblatt ou l'historien et journaliste Samir Kassir. Suspendus sur ces mêmes murs, les armes et les munitions traduisent une esthétique de la révolution dont les gauches arabes seraient aujourd'hui « orphelines » (Dot-Pouillard 2016a). Au Mezyan, le portrait de Mohamed Brahmi[517] est un hommage au « martyr de la révolution », selon les dires du propriétaire[518].

Ces « arrangements de décor » (Goffman 1973) renseignent, au même titre que le mobilier design et la décoration sophistiquée d'autres établissements, sur le type de clientèle attendue. Celle-ci peut à nouveau être décrite comme

> « le petit monde alternatif des artistes libanais [qui] y croise celui de jeunes activistes de la gauche radicale et du Parti communiste libanais, de jeunes palestiniens travaillant dans différentes organisations non gouvernementales, ou, plus récemment, celui de certains opposants syriens » (Dot-Pouillard 2013 : 126).

Les usages de ces établissements mêlent le festif et le militant, sous les formes banales de la conversation et du débat d'idées ou au travers d'évènements de soutien à différentes causes. Ainsi, la vocation politique des établissements de Hamra a perduré sous une forme nocturne, et devient indissociable de certaines pratiques, boisson et danse notamment. Elle oscille aujourd'hui entre une mémoire partisane qui souvent « revêt les atours de la nostalgie » (Mermier 2010) et un renouvellement des enjeux et des engagements qui, dans le cadre libanais, cherchent moins à transformer un système – et sa réalité urbaine – que de l'aménager au travers d'initiatives, qui sont autant de « rêves réalisables » (Boissière et Mouawad 2017) : défense du patrimoine architectural, protection du littoral, solidarité avec les réfugiés et les travailleurs migrants, défense des populations homosexuelles et, plus récemment, soutien au mouvement Beirut Madinati[519].

[516] Entretien 69, 03/11/2015.
[517] Homme politique tunisien à l'origine du mouvement des Unionistes nassériens (devenu Mouvement du peuple) et assassiné le 25 juillet 2013.
[518] Notes de terrain, 06/06/2017.
[519] Beirut Madinati (« Beyrouth, ma ville ») est un mouvement formé de personnes issues de la société civile ayant brigué la municipalité de Beyrouth en 2016 en proposant un programme écologique et social s'attaquant en priorité aux spéculations immobilières, à la question écologique et à celle des transports publics.

3) Le politique comme résistance culturelle ?

Si la difficile distinction entre le fait d'être alternatif et de gauche tient d'abord aux référentiels communs – en termes d'images, d'idéologies et de lieux – elle se lit également dans un héritage anti-impérialiste (Dot-Pouillard 2016a) qui, dans le paysage nocturne, prend la forme d'un rejet des établissements *mainstream* perçus comme la marque d'une mondialisation culturelle synonyme d'occidentalisation. Une serveuse du Mezyan me décrit ainsi les lieux :

« *Here, it's not show-off, not commercial. It's not westernized like other places in Hamra, it's a place that shows and preserves our culture, a place to meet* » (Conversation avec D., 27/03/2015)

Ici, l'emploi du « nous » fait référence à des groupes et des espaces aux limites indéfinies, mais qui souvent dépassent le cadre national libanais pour désigner une entité régionale, ou une aire culturelle dont il s'agit moins de questionner l'unité et la pertinence[520], que d'examiner l'utilisation qui en est faite au travers de l'offre nocturne. Celle-ci consiste là encore en des « arrangements de décor » qui dépassent l'iconographie des personnalités politiques et se retrouvent en premier lieu dans l'ornementation. Il peut s'agir de l'installation de luminaires aux motifs de calligraphie arabe, de tapis accrochés aux murs, ou de l'exposition de vieux instruments de musique.

Le second élément à prendre en compte est la langue employée pour les menus et le nom des établissements. D'après la recension effectuée au printemps 2015, une poignée d'établissements nocturnes (6 %) ont des noms arabes (Dar, Abou Elie, Mezyan, Oum Nazih). Le reste des noms de lieux nocturnes de Beyrouth, tous quartiers confondus, est à dominante anglophone (du Skybar au White), puis francophone (le Rustique, le Dictateur), et enfin, italienne ou hispanophone (Torino, Osteria). Par ailleurs, la quasi-totalité des menus ou des messages affichés – les *happy hours* sur les murs – sont en anglais. Ce phénomène n'est pas nouveau : les entrepreneurs de la nuit, avant 1975, utilisaient largement la langue anglaise (le Captain's Cabin par exemple) ; le français y était cependant plus présent (des Caves du Roy au Whisky à Gogo, en passant par Chez André)[521]. Enfin, les conversations sont effectuées en anglais ou en arabe, plus rarement en français, et c'est souvent le mélange de deux langues qui prévaut. Si la capacité à passer d'une langue à l'autre (ou de jongler entre trois langues) augmente avec le niveau d'éducation (Deeb & Harb 2013), l'emploi de l'anglais et de l'alphabet latin ne sont pas spécifiques aux bars et aux boîtes de nuit : ils sont aussi le reflet d'un système éducatif dans lequel l'anglais et/ou le français sont largement enseignés dès les classes primaires. Ainsi, de manière paradoxale, le fait d'utiliser l'arabe – pour les noms ou les menus – dans les bars de Beyrouth est non seulement rare mais aussi significatif, soit d'une volonté

[520] La variation des stratégies discursives qui tentent d'identifier un « nous », un « notre langue », et une « région » (eux-mêmes aux limites changeantes) a été expliquée par Cyril Blondel (2016) comme le reflet des réalités politiques et sociales des sociétés post-conflit : la multiplication des espaces et des passés de référence au travers du *nightscape* sera abordée dans le dernier chapitre.

[521] Selon Lara Deeb et Mona Harb, cette évolution est à entendre comme « an ongoing transition from a French-dominated system to one where English is the preferred second (or primary in some cases) » (213 : 113).

d'ouverture (envers ceux qui ne maîtrisent pas l'anglais ou le français), soit d'un attachement identitaire, dans ses formes culturelles et linguistiques.

Certains lieux sont donc conçus comme étant des lieux de « résistance » à une forme d'impérialisme occidental[522], qui n'est pas dénué d'ambiguïtés : ainsi, l'un des propriétaires du Mezyan compare dans un même entretien[523] les lieux à un vieux café de Damas et se revendique héritier du Wimpy et donc de « l'anglomanie » de Hamra (Kassir 2003). Il s'agit cependant moins d'une contradiction que de la recherche d'un éclectisme – résolument cosmopolite – qui, d'un établissement à l'autre, fait une place plus ou moins grande à la production culturelle régionale et arabophone. Cela se remarque particulièrement bien dans la musique : en fonction de leurs affinités, les établissements passent les artistes phares de la gauche arabe (Zyad Rahbani, Cheikh Imam) qui se mêlent au jazz, au rock et au tubes internationaux du moment, en passant par quelques hybridations anciennes (comme la funk arabe) et récente (l'« électro arabe » notamment)[524].

4) L'ethos politique : vers une polarisation du monde de la nuit

L'analyse de la portée critique des espaces nocturnes a montré comment la fréquentation de certains établissements peut être vue comme une prise de position qui réside dans l'expression d'affinités politiques ou, plus largement, dans les usages militants du *nightscape* – ces derniers concernent surtout les lieux alternatifs sans s'y résoudre strictement. Cette capacité d'empiètement, de transformation en terrain de contestation ou lieu d'énonciation de possibilité de ville, introduit des variations dans l'ethos nocturne tel que défini dans le chapitre précédent. Si celui-ci continue de reposer sur la consommation et le plaisir, il mêle étroitement les « politiques du fun » à une forme d'activisme, défini plus haut comme un ensemble d'engagements sociaux ou politiques. Partant de là, il existerait un ethos différencié, augmenté d'une dimension critique. Comme le montre la Figure 65, les mécanismes de fonctionnement – processus d'identification, pratiques spatiales – demeurent mais sont plus spécifiquement orientés, car ils ne concernent qu'une partie des individus et des lieux :

[522] « For me this place is a form of resistance (…) to westernalization. I don't have a problem with the West, I have a problem with colonization » (Entretien 69, 03/11/2015).
[523] Entretien 69, 03/11/2015.
[524] Voir à ce propos : France P., « Dans les coulisses de l'électro arabe », *Orient XXI*, 3 février 2017. URL : http://orientxxi.info/lu-vu-entendu/dans-les-coulisses-de-l-electro-arabe,1704.

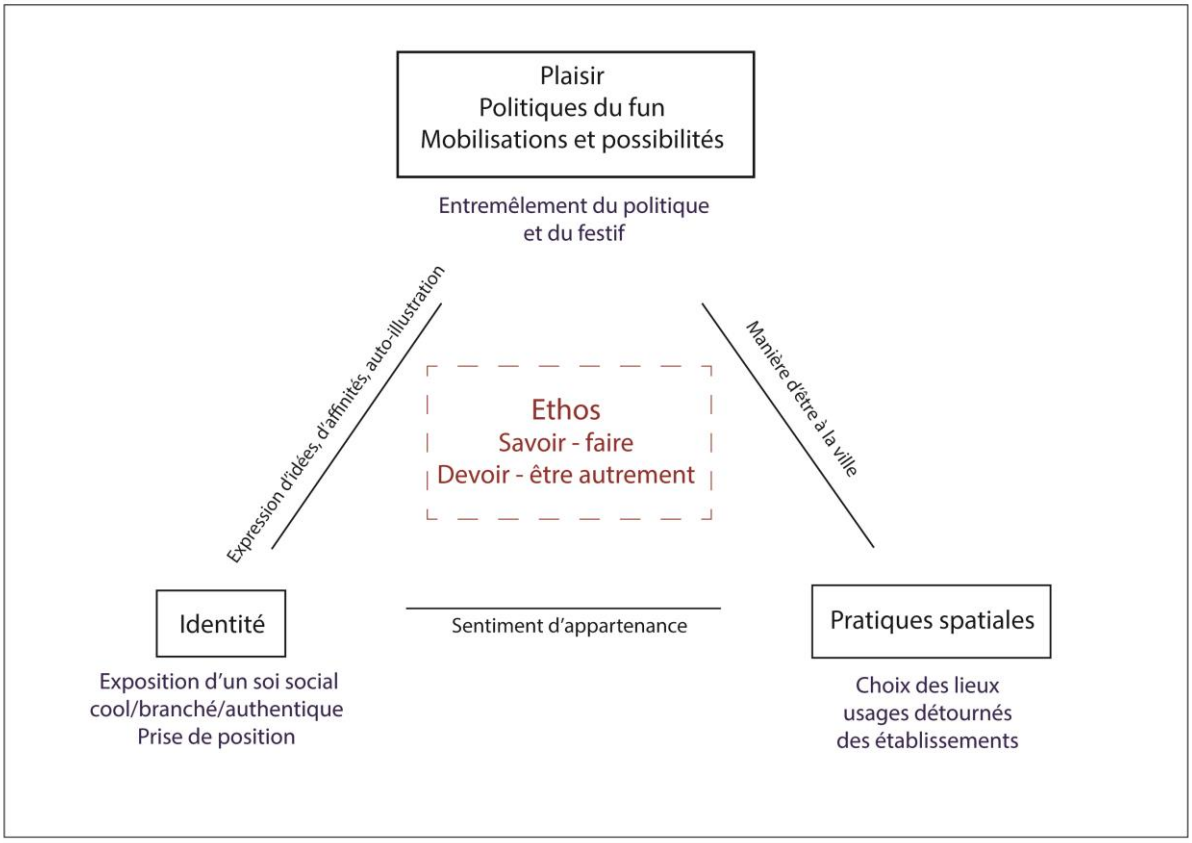


Figure 65 : le *nightscape* comme espace critique : un ethos nocturne plus politique
M. Bonte, 2017

Si le chapitre précédent a permis de dessiner les contours d'un monde social nocturne au travers d'une adhésion à une somme de principes et de pratiques partagées, l'existence d'un ethos nocturne différencié, dont la dimension idéelle et la portée critique sont centrales, invite à considérer la diversité interne au monde de la nuit. Cette pluralité n'est pas une incohérence : elle est inhérente à la compréhension même de la notion de monde social, qui a souvent la capacité de se dissoudre « en une myriade de micro-mondes » (Strauss 1992 : 273).

Ici, la dissolution d'un monde en une variété de micro-mondes prend la forme d'une polarisation, entre d'une part la vie nocturne *mainstream* et d'autre part la vie nocturne alternative qui permet l'expression de prises de positions soit par rapport au reste de la vie nocturne, soit par rapport à la société dans son ensemble. Les caractéristiques des deux pôles sont résumées dans le tableau 7.

	Mainstream	**Alternatif**
Type d'établissement	Tous types	majoritairement type 1 et 2
Politique de prix	Variable, droit d'entrée fréquent	Variable Droit d'entrée rare
Accessibilité	Restreinte (âge, régulation)	Pas de conditions
Public ciblé	Classes moyennes et aisées Clientèle d'habitués	Réseau de connaissances Clientèle d'habitués
Évènements	DJ internationaux et locaux	Artistes locaux, concerts, évènements solidaires
Usages des lieux	Festif	Festif, culturel, militant
Structure financière	Regroupement en compagnies, multiplication des partenariats	Petites entreprises, partenariats modestes
Employés	Hiérarchie, division sexuée et ethnique des tâches	Répartition plus égalitaire des tâches
Localisation	Tous quartiers	Tous quartiers (surreprésentés à Hamra)

Tableau 7 : la polarisation de la vie nocturne
M. Bonte, 2017 (d'après Oloukoi 2015 et Chatterton & Hollands 2003)

La distinction entre la vie nocturne *mainstream* et la vie nocturne alternative concerne tant les acteurs du champ que les individus du monde de la nuit, qui dans ces lieux font preuve d'une forte interconnaissance ; cette dernière précédant souvent l'ouverture. Pour les patrons d'établissements et les différents employés, il s'agit, par l'organisation interne et l'offre, de s'écarter des modes de fonctionnement habituels de l'économie nocturne. Du point de vue des noctambules, cette polarisation se traduit en termes de préférences, avant tout pour certains quartiers. Ainsi, une partie des personnes interrogées préfère fréquenter les bars branchés et les boîtes de nuit du centre-ville, à l'instar de Sélim, interlocuteur privilégié, qui m'expose ses différents critères au cours d'une conversation :

« *Pour faire la fête, je recherche la qualité. Je ne vais pas dans n'importe quelle boîte, je vais là où les gens savent faire la fête. Même si c'est occasionnel, je peux dépenser beaucoup d'argent pour avoir la bouteille devant moi. Et je ne vais pas là où il y a de la musique arabe* » (Conversation avec Sélim, juillet 2013).

Dès lors, les parcours des noctambules ne sont pas uniquement dictés par les lieux dont ils sont familiers, mais aussi par des évitements et des contournements. Les choix peuvent s'effectuer à l'échelle du quartier. Par exemple, Hamra continue d'être considéré comme le quartier nocturne le plus ouvert et le plus mélangé, en raison de son héritage historique et de la présence plus importante d'établissements alternatifs. En fonction des individus, cette caractéristique est un facteur attractif ou dissuasif :

« *I live near Mar Mikhaïl, I go to several places but in general I don't like the crowd here, I don't feel comfortable. These people don't come here. Hamra is more mixed and places accept everyone. So I'm choosing, picking* » (Entretien 70, 18/11/2015).

« *Hamra (…) at night is so vibrant, people come out, it's also diverse and very relax… Uruguay street… people who go there get dressed up, to go out, it's not my style, I don't dress up to go out, I go out with my normal clothes* » (Entretien 60, 07/04/2015).

« *Hamra is the last place I go. I like few places there, but I like Gemmayzé more (…). I don't like very much (…), on the street, there's a lot of 'waz waz', people looking for trouble* » (Entretien 12, 03/07/2013).

Les manières de privilégier ou d'éviter certains quartiers résultent de représentations qui sont elles-mêmes le reflet – ou la caricature – d'une polarisation de la vie nocturne. La traduction spatiale de cette différenciation est cependant imparfaite, en raison de l'évolution rapide du *nightscape.* Si l'on reste dans le cas de Hamra, la juxtaposition d'établissements alternatifs – comme le Mezyan – et *mainstream* – comme le Courtyard, complexe abritant différents pubs dans Alleway Street – engendre une porosité sur un périmètre réduit. S'ils renvoient à deux manières de vivre l'univers festif,

> « Ces espaces ne sont pourtant pas complètement étanches les uns aux autres: l'ouverture continue de cafés et de pubs depuis plus de huit ans et le jeu incessant des modes perdues et retrouvées favorisent une forme de nomadisme festif nocturne, où les différents publics sont toujours susceptibles de se croiser » (Dot-Pouilard 2013 : 126).

Cette proximité est le fait de tous les quartiers. Sur les trottoirs de Mar Mikhaïl, les clients du Radio Beirut croisent ceux du spacieux Terminal B implanté à une dizaine de mètres : en fin de soirée, pendant que les uns fument leur cigarette et descendent une énième bière, les autres, en tenue plus sophistiquée, attendent qu'un voiturier apporte leur véhicule. À Badaro, le contraste est le même entre le Troïka – bar alternatif et *gay friendly* – et son voisin d'en face, la Villa Badaro.

Au final, si certains noctambules cherchent à marquer une différence – dans un sens ou dans l'autre – elle réside davantage sur le choix des établissements que des quartiers : c'est d'ailleurs la conclusion de l'un de mes interlocuteurs cité précédemment : « I'm choosing, picking ». Ainsi, le paysage nocturne de Beyrouth donne à voir deux tendances et se double d'une forme de fluidité qui concerne tant les espaces – puisque dans les quartiers, les noctambules se croisent – que les individus, qui ne s'identifient pas une fois pour toutes à une manière de vivre la nuit.

Les préférences évoluent par exemple en fonction des connaissances et des gens que l'on fréquente.

Ainsi les choix vestimentaires, d'univers musical, de consommations, et de lieux représentent les modes d'expression d'un ethos différencié dont on a observé la possible dimension politique. Le fait d'y adhérer ou non est variable dans le temps : cela explique l'évolution et la fluidité des pratiques et des identités nocturnes.

La portée critique des espaces nocturnes réside dans la capacité de certains établissements ou évènements à prendre part aux revendications de la société civile. Ces empiètements répétés prennent différentes formes : les lieux nocturnes alternatifs proposent une manière de « produire la nuit » autrement. Cette critique implicite du champ permet, par ricochet, d'émettre une critique de la société, qui passe par le soutien et la mise en visibilité de certains mouvements. Si l'implication dans la mobilisation autour de la crise des déchets est un exemple d'usage festif du politique, à l'inverse, les lieux festifs permettent l'expression de certaines prises de positions : ils sont l'objet d'un usage politique, qui se vit là encore de manière hédoniste et festive. Dans ces interférences, une partie du monde de la nuit se reconnaît et oriente ses mobilités nocturnes en conséquence. Ainsi les noctambules comme les acteurs du champ se distinguent-ils les uns des autres par la provocation ou la reconnaissance de ces empiètements, par l'usage critique des espaces nocturnes.

II) Empiètements : les espaces de la transgression

Au cours d'un entretien conduit au printemps 2015, un habitant de Beyrouth, noctambule depuis la fin des années 1990, commente la tendance récente des bars de la ville à être de plus en plus ouverts sur l'extérieur :

« *Avant une terrasse, c'était impensable. Maintenant, tous les endroits sont ouverts, forcément, ça devient plus sage. Pour que ça soit sauvage, il faut que ça soit caché* » (Entretien 55, 27/03/2015).

L'ouverture sur la rue, phénomène relativement récent qui s'est observé avec l'émergence de Mar Mikhaïl[525], aurait entraîné selon mon interlocuteur une modification des pratiques, devenues plus contrôlées car ayant lieu dans l'espace public – la rue – au vu et au su de tous. Cet extrait d'entretien, qui souligne l'importance du contexte spatial pour analyser les pratiques nocturnes, permet d'introduire la seconde partie de chapitre qui envisage les empiètements comme des transgressions. La transgression se comprend avant tout comme un acte non conforme à un système particulier de normes (Becker 1963), définition qui prend en compte toute la relativité des notions de norme et de transgression. Au sein du monde de la nuit à

[525] L'évolution a aussi coïncidé avec la mise en œuvre de la loi anti-tabac, au respect aléatoire.

Beyrouth, ces dernières varient d'un individu à l'autre, en fonction des diverses formes d'autorité et de contrôle auxquelles un individu est soumis ou tente de déjouer. La transgression se pense également en fonction de sa dimension spatiale (Cresswell 1996) – ici, le fait d'être dans la rue – et, au-delà, de son régime de visibilité (Lussault 2006) c'est-à-dire la manière dont les pratiques se présentent aux regards.

L'interaction de ces différents paramètres a pour effet de reconfigurer en permanence la portée transgressive des pratiques nocturnes, qu'il s'agit d'analyser ici selon la dialectique intérieur/extérieur, laquelle traduit des régimes de visibilité différents et invite à approfondir la réflexion sur le caractère privé ou public des pratiques et des espaces nocturnes. Pour cela, la première section étudie les enjeux d'une mise en visibilité des pratiques en analysant les dangers de l'exposition. La seconde section examine les manières dont les individus dissimulent les pratiques transgressives : il s'agit donc d'un premier stade où l'empiètement concerne les normes sociales mais s'effectue à l'abri des regards. Enfin, la troisième section est consacrée aux « arts de la présence », c'est-à-dire aux empiètements spatiaux et bruyants à l'œuvre dans le paysage nocturne de Beyrouth.

A) « Everyone knows each other » : les dangers de l'exposition

Si le Liban est un pays globalement permissif (Kassir 2003), les pratiques nocturnes telles que la consommation d'alcool, la danse, et les comportements expansifs ne sont pas une évidence pour tous les noctambules. Ainsi, l'ethos nocturne et la recherche du plaisir entrent potentiellement en contradiction avec différentes normes sociales, morales ou religieuses. Le degré de contradiction dépend des actes, des individus et des systèmes normatifs dans lesquels ils sont insérés ou qu'ils sont supposés reconnaître et enfin du degré d'exposition, terme qui revêt un double sens. Il renvoie à la visibilité des pratiques d'une part, et à la mise en danger des individus d'autre part. L'enjeu est donc de penser ensemble la multiplicité des normes et les formes de leur transgression. Pour cela, l'analyse détaillée de l'expérience d'une jeune noctambule permet à la fois d'identifier les différentes sources d'autorité[526] auxquelles un individu peut être confronté – qu'elles soient opérantes ou non, dans ce cas précis – et qui sont récurrentes parmi les autres récits nocturnes, et les différentes manières de les accepter, de les déjouer ou d'y contrevenir.

L'exemple choisi est celui de J., âgée de 17 ans au moment de notre première rencontre. J. est née au Liban, d'un père libanais et d'une mère hollandaise qui sont aujourd'hui divorcés mais vivent toujours à Beyrouth. Bien que relativement jeune – et en dessous de l'âge légal pour fréquenter les bars et les clubs – son agenda nocturne est bien rempli. Cette situation est due en partie à son environnement scolaire : le fait qu'elle soit élève à l'International College traduit avant tout une aisance matérielle et financière et implique de fréquenter des élèves au niveau

[526] Le recours à la notion d'autorité revient à penser la notion au-delà de la question d'un régime politique, pour se demander quelles sont les différentes formes de contrôle et d'influence qui sont vécues comme une restriction des libertés individuelles.

de vie similaire, ayant une forte propension à sortir la nuit. J. évolue principalement entre Badaro, où elle réside avec sa mère, Hamra, proche de son lycée, et Mar Mikhaïl, quartier encore en vogue. En dépit de ses différentes expériences – J. est par exemple une « habituée » de nombreux bars – la présence paternelle constitue une forme de restriction :

« *My dad is very Lebanese, and... a bit Muslim... (...). He is not very religious but he is the kind of man… he wouldn't like if I go out, because I am also a Muslim. For example if I got married to a Shi'a he would get very angry. But he doesn't pray and he drinks, he takes what he likes* » (Entretien 60, 07/04/2015).

Ce premier extrait d'entretien évoque tout d'abord la question de la norme religieuse, et plus précisément le fait, pour une noctambule de la communauté musulmane de se rendre dans les bars et d'y consommer de l'alcool. La compréhension du rapport des Libanais musulmans à l'alcool a déjà été abordée dans le Chapitre 6[527]. J'ai ainsi pu préciser que les possibilités de négociation et attitudes possibles sont nombreuses ; celles-ci rappellent que l'alcool constitue un interdit davantage social que religieux.

C'est ainsi que doit se comprendre l'attitude du père de J., présentée comme étant contradictoire. Si, en tant que buveur, il refuse que sa fille boive, c'est parce que cela implique de sortir dans les bars ou dans les clubs. C'est donc une question de lieux fréquentés, et de pratiques associées : tabac, danse, rencontres, flirt, relations qu'il ne maîtriserait pas, et éventuellement, perte du contrôle de soi à cause de l'ivresse. Dans ce cas, ce n'est pas la question de la piété qui est au cœur du problème, mais bien celle d'observer des comportements respectables, et, par extension, de demeurer respectable au regard des différents cercles (famille, voisinage, amis) de proximité.

Si la question de l'alcool permet le mieux de penser la double problématique de la respectabilité (tant d'un point de vue religieux que moral et social) et de la visibilité, cette dernière ne se réduit ni à une pratique, ni à une communauté spécifique. Ainsi, certains milieux conservateurs chrétiens réprouvent bon nombre de comportements tout en maintenant la possibilité de boire de l'alcool[528] : sorties tardives, sexualité hors mariage par exemple.

Le rôle de l'autorité religieuse est donc à prendre en compte dans l'imposition des normes, et se double généralement – comme c'est le cas ici – de l'autorité patriarcale, qui s'exerce principalement sur les noctambules femmes et tend à diminuer à mesure que l'âge avance. Au cours de mes entretiens, le rôle du père – ou d'autres hommes de la famille – comme dépositaire

[527] En dépit de la variété des interprétations du Coran ou des Hadiths, la réprobation de la consommation d'alcool constitue un gage de piété et de moralité. Le respect de la règle dépend également des groupes religieux. Pour la communauté shiite par exemple, « this is a moral rule that is essentially taken for granted, and those who violate it do so with the knowledge and belief that they are engaging in sinful behavior » (Deeb & Harb 2013 : 143). Par ailleurs, les discours et les mesures de dissuasion des autorités religieuses et/ou des partis politiques – notamment le Hezbollah – contribuent largement à renforcer la prégnance de cet interdit. Pour autant, reconnaître la norme n'engage pas son respect. Ainsi, les correspondances entre appartenance communautaire, degré de piété et de religiosité et consommation d'alcool ne sont pas univoques.

[528] Cette tolérance vis-à-vis de la boisson devient occasionnellement un argument d'identification à un groupe religieux considéré comme plus tolérant et ouvert ; cette instrumentalisation montre bien que la question de l'alcool continue de cristalliser de nombreux enjeux entre les communautés.

de l'autorité a été régulièrement mentionné ; l'enjeu étant de pouvoir sortir sans que ce dernier le sache, ou de parvenir à dissimuler les pratiques ou les espaces fréquentés. L'entretien avec J. est ainsi régulièrement entrecoupé de mentions de type « my dad knows nothing », « he would kill me ».

En plus de la religion et de l'entourage familial, la troisième source d'autorité identifiée sur le terrain est celle du groupe, qui opère là encore à des degrés variables. Par groupe, j'entends ici le groupe d'amis avec qui les noctambules décident de sortir : il correspond à des sociabilités choisies, mais qui reposent sur diverses formes de proximités – camarades d'écoles, voisins et amis d'enfance, « compagnons de nuit » rencontrés dans des bars ou des boîtes de nuit. D'une manière générale, le cercle des sociabilités nocturnes a tendance à jouer un rôle protecteur vis-à-vis des autres formes d'autorité auxquelles peut être soumise une personne. Cette faculté est à attribuer à une maîtrise partagée de la variabilité des systèmes normatifs au sein de la société. Mes interlocuteurs privilégiés sur le terrain ont ainsi tous mentionné plusieurs de leurs amis dont les parents étaient « plus stricts », « moins ouverts », et donc la nécessité de devenir complice de la dissimulation des pratiques. Cette dissimulation prend différentes formes : le choix d'un quartier nocturne éloigné du domicile, le soin de ne pas diffuser d'images sur les réseaux sociaux, l'organisation en amont des sorties, la désignation d'une personne chargée de venir chercher ou de raccompagner.

Le groupe peut également avoir un rôle inverse, qui revient à désavouer, souvent de manière épisodique, les pratiques ou les comportements d'une personne. Par exemple, le choix de certains noctambules de boire dehors – sans être nécessairement consommateur d'un bar – est mal considéré par une partie des noctambules. Ainsi, J. m'explique qu'elle a deux « groupes ». Le premier est le « groupe du B018 » : ce sont des gens avec qui elle sort occasionnellement dans les clubs ou aux soirées organisées par des collectifs. Le second groupe d'amis a été constitué au fil des soirées, dans les pubs qu'elle a l'habitude de fréquenter. Avec ce second groupe, J. a plutôt tendance à boire dehors, soit en emmenant son verre commandé dans un bar, soit en achetant son alcool dans un supermarché. Selon elle, il s'agit de deux univers incompatibles, car il est impensable pour les gens qui sortent dans les clubs de boire dehors. Cette pratique ne permet pas les dépenses somptuaires effectuées en boîte de nuit et qui sont valorisées aux yeux de ces noctambules, et revient à risquer l'ivresse en dehors de l'espace protégé du club. Un autre noctambule rencontré un samedi soir dans les escaliers de Gemmayzé – où il partageait quelques bières avec un groupe d'amis – m'a ainsi expliqué les changements de comportement de son cousin et ami en le voyant passer devant nous :

« *This is my cousin. We are supposed to go out together, later. But now he wants to go to a pub. So he pretends he doesn't know me* » (Notes de terrain, 04/04/2015).

Ce qui est en jeu, ici, c'est ce qui est consommé et surtout le contexte spatial de la pratique. La dimension autoritaire qui se dessine est celle de la pression sociale exercée par les membres d'un groupe (Kegels 2007) qui cherchent à maintenir aux yeux des autres noctambules une bonne réputation. Dans ce cas, le groupe fonctionne comme une unité de participation (Goffman 1973) : le fait de se montrer en public est à double tranchant, soit valorisant, car cela permet de

s'afficher comme une personne sociable et bien entourée, soit risqué, car on peut être jugé en fonction des autres membres du groupe, ou des autres personnes présentes autour d'une table.

Au-delà du groupe, c'est l'interconnaissance réelle ou potentielle qui constitue une source d'autorité opérante dans l'espace nocturne. Pour désigner cette interconnaissance, les noctambules ont employé très régulièrement l'expression « tout le monde connaît tout le monde », voulant dire par là qu'il était parfois difficile d'arriver dans un endroit et de ne croiser aucun visage familier, ou de faire de nouvelles rencontres sans s'apercevoir que l'on a déjà des connaissances en commun. Cette caractéristique du *nightscape* beyrouthin est à envisager tant comme une manifestation de la très relative hétérogénéité socio-économique des noctambules que la conséquence de l'aspect quotidien et routinier des sorties nocturnes. La manière dont elle renforce le contrôle social peut être illustrée par l'expérience de J. :

« *The thing about C U NXT SAT is that the son of my dad's friends is one of the DJ's, so if his son sees me there, he will tell his dad "guess who I saw at C U NXT SAT" and then he will tell my dad (…) Überhaus, they used to have these containers, they were my dad's, so I can't go, if they see my fake ID they see my name, and they will say like "ah do you know Khaled?" what do I say? "Yeah, he is my dad"? No! So I can't* » (Entretien 60, 07/04/2015).

Dans le cas de J., l'interconnaissance permet de limiter la transgression, qui réside dans le fait d'avoir une fausse carte d'identité afin de pouvoir entrer dans certains clubs. Cette tactique implique en effet d'avouer son nom de famille, lequel est connu de plusieurs acteurs présents dans le champ nocturne. Ainsi, ce n'est plus l'autorité de son père, mais ses relations, qui reviennent à s'exposer, c'est-à-dire à être vue dans une situation compromettante.

À ces formes d'autorité s'ajoute celle de la police, dont les modalités d'application ont été présentées comme étant variables en fonction des quartiers, des établissements – et des relations avec les propriétaires – et des individus, plus précisément de sa *wasta*. Ce dernier ajout achève de poser les cadres de la compréhension des pratiques transgressives dans le *nightscape* beyrouthin :

- Tout d'abord, les formes de l'autorité et du contrôle sont nombreuses et les systèmes de normes religieuses, morales, familiales, sociales et étatiques peuvent converger.
- Le degré d'application est variable en fonction des catégories auxquelles les individus sont assignés (confession, milieu socio-économique, genre)
- Les dérogations ou les contournements impliquent de se soustraire aux différents regards et, à l'inverse, c'est la visibilité ou la connaissance des pratiques qui va déterminer leur portée transgressive (Becker 1963).

Dès lors, le fait d'exposer les pratiques augmente leur « potentiel » transgressif, tandis que les dissimuler permet d'éviter les conséquences de la transgression. C'est à partir de cette grille de lecture que doivent être analysées deux tendances : la dissimulation des pratiques ou au contraire l'appropriation de l'espace public nocturne de Beyrouth.

B) Régimes d'invisibilités

Si la transgression peut être considérée comme un empiètement, elle n'implique pas nécessairement une mise en visibilité des pratiques. Les individus ont en effet la possibilité de maîtriser leur exposition et donc veiller à cantonner leurs actes au domaine du privé. Là encore, le terme « privé » ne renvoie pas uniquement à une catégorie juridique – selon laquelle le domaine du privé concerne tout ce qui ne relève pas de la chose publique – ou à des lieux précis – les espaces domestiques – mais doit se comprendre en termes d'usages et de reconnaissances. Ainsi, dans ses travaux sur la société marocaine, Jean-Noël Ferrié (1995) montre que la distinction entre public et privé réside dans la reconnaissance sociale qui est accordée aux pratiques et aux comportements. Ce qui est privé, c'est ce qui ne peut être reconnu pour des raisons de moralité et de convenances, et doit demeurer dissimulé. L'usage privé d'un espace – qui pourrait avoir lieu dans un espace public[529] – est donc un usage potentiellement transgressif, mais qui surtout tient à demeurer discret. Parler d'usages privés de l'espace nocturne revient à s'intéresser aux lieux cachés, peu accessibles. Cette section consacrée aux régimes d'invisibilités permet de montrer l'ambivalence des établissements et des multiples formes de la transgression, laquelle peut être rendue visible ou n'est possible que dissimulée – à certains regards. Les régimes d'invisibilités nocturnes revêtent dès lors deux formes différentes. La dissimulation peut être comprise d'abord comme une manière de préserver un entre-soi (Pinçon et Pinçon-Charlot 2007 ; Tissot 2014) et relève d'une forme de privilège. Elle se pense également comme une soustraction aux espaces des performances scéniques, qui privilégie les coulisses (*backstage*) (Goffman 1973) de la nuit.

1) « Rendre privé » : la dissimulation comme préservation de l'entre-soi

La réflexion sur les espaces du privé et de la maîtrise de la visibilité renvoie en premier lieu aux établissements nocturnes les plus prisés et les plus coûteux. Ils représentent en effet un premier mode de dissimulation des noctambules, qui consiste en la recherche d'un entre-soi reposant sur une limitation de l'accessibilité et le sentiment partagé, pour les personnes concernées, d'appartenir à un groupe restreint évoluant dans des espaces protégés.

La protection dont il est question ne concerne pas uniquement les différentes barrières économiques qu'il faut franchir pour pouvoir fréquenter un établissement nocturne (dans ce cas précis, il s'agit presqu'invariablement de boîtes de nuit). Elle renvoie également à une mise à distance des réalités quotidiennes du pays et de sa capitale, qui relèvent de l'insécurité, de l'instabilité et du chaos[530]. Le fait que les pratiques et les spatialités nocturnes se pensent en opposition au quotidien désordonné et incertain n'est pas le propre des établissements huppés,

[529] Les travaux de Gaëlle Gillot (2005) sur les rencontres amoureuses dans les jardins publics, notamment au Caire, en constituent un bon exemple : elle montre comment l'usage de l'espace permet un contournement des normes tout en maintenant une image de soi moralement acceptable.
[530] Voir Chapitre 2.

mais la logique opère ici de manière plus intense. Elle dépasse en effet le champ critique pour fonctionner comme une distinction qui se pense en termes socio-économiques, et en termes de lieux :

> « All of this enables the visitors to project an image of being secure and in control. Being able to afford spending literally hundreds of dollars on alcohol in a single night, maybe even several nights a week, means they are not bothered about life in the way so many others in the country are. On the contrary – here they can treat their friends to an expensive bottle of whisky, and another one and another one and then one more, and act as if the city is theirs when they tip the valet-parking guy and leave the club in their expensive cars, drunk but always able to drive » (Kegels 2007 : 91).

Il s'agit donc d'espaces dans lesquels il est possible de faire « ce que l'on veut », qu'il s'agisse de dépenses somptuaires comme le montrent les travaux de Kegels, ou de pratiques qui relèvent de l'illégalité – notamment la consommation de drogues. C'est là le second sens du terme protection, qui se pense vis-à-vis des autorités étatiques. Cette protection spécifique est acquise soit par les propriétaires d'établissement, et s'étend à une clientèle choisie, soit directement par les clients. Ces derniers peuvent également l'acquérir via la fréquentation de ces lieux. Le partage de l'expérience de P. à propos de la boîte de nuit The Reunion[531] montre cet effet de synergie :

« *La dernière soirée que j'ai faite là-bas, c'est parce que A.*[532] *a ses entrées et il a voulu m'en faire profiter. Il avait composé une table, avec des gens importants, et moi. Et tout le monde était là, en train de boire, etc. À notre table, il avait invité un haut responsable de la Sûreté Générale* » (Notes de terrain, 2017).

Cet exemple montre comment une table de boîte de nuit peut permettre un rééquilibrage du pouvoir qui fonctionne sur un échange de faveurs et comment, plus largement, les espaces nocturnes peuvent être les lieux d'entretien ou d'extension – mais aussi d'étalage – de sa *wasta* (Robinson 2013). D'un côté, A. dispose d'entrées dans un endroit extrêmement sélectif et a la capacité de pouvoir inviter de nombreuses personnes, ce qui revient à être généreux en alcool. L'un des invités a de son côté le statut professionnel qui lui permettrait d'assurer la protection[533] de ses activités commerciales, sur lesquelles il est toujours – et volontairement – imprécis.

La protection offerte par ces lieux, à savoir mise à distance d'une part et négociation d'une forme d'immunité – reposant sur diverses pratiques de corruption, y compris des formes mondaines – d'autre part n'exclut pas totalement les logiques d'expositions inhérentes aux performances nocturnes. Celles-ci concernent la présentation de soi et le respect des critères de

[531] Pour des raisons de contraintes de calendrier de terrain et de manque de « bon contact » au « bon moment », je n'ai pas pu accéder aux lieux. Le recueil de témoignages a donc été nécessaire. L'exemple de Reunion ne relève certes pas d'observations directes, mais son exploitation permet de comprendre comment les logiques de privatisation, de dissimulation, de protection et de pouvoir interagissent dans certains établissements nocturnes.
[532] L'un de ses amis.
[533] Il n'est pas possible de savoir si la protection a été effective, mais le mécanisme de l'invitation expliqué ici montre néanmoins un autre usage des espaces nocturnes : non pas l'entretien ou l'extension de son cercle de sociabilités, mais la volonté de gagner les faveurs d'une personne ayant des ressources institutionnelles potentiellement utiles.

la beauté masculine et surtout féminine, les dépenses ostentatoires, mais se pensent dans un environnement plus restreint et plus homogène sur le plan socio-économique[534] – et donc, plus concurrentiel. Les pratiques nocturnes opèrent donc comme des logiques d'énonciation et de définition de soi, et de soi par rapport aux autres pensés comme ses « semblables ». C'est précisément la définition des lieux de l'entre-soi :

> « le mot lui-même implique un sentiment d'appartenance à un lieu et à un groupe de partenaires, une vision partagée de la vie ensemble, des limites claires à une intimité choisie, limites permettant de construire et préserver l'entre-soi. Il s'agit d'abord de se définir pour soi, dans un territoire et un espace social donné, mais également de se définir vis-à-vis des autres, d'être identifiés par ces derniers, de construire une distinction intérieur/extérieur d'autant mieux lue qu'elle sera traduite par des signes manifestes de fermeture » (Billard, Chevalier et Madoré 2013 : 82).

Le sentiment d'appartenance reposant sur des lieux fermés et intérieurs est justement la logique sur laquelle a été fondé le club The Reunion déjà mentionné. Il s'agit d'une boîte de nuit ayant ouvert à l'intérieur d'un établissement déjà existant, le Grand Factory. Les logiques de filtrage par le tarif d'entrée et l'emploi de videurs sont remplacées par une cooptation pure et simple : les clients sont des membres, et ils ont la possibilité d'inviter une dizaine de personnes à leur table. L'accès n'est pas totalement hermétique pour ceux qui ne sont pas membres, mais il nécessite une invitation de la part du DJ à l'origine des lieux :

« *C'est comme ça qu'on a pu rentrer, parce qu'avec ma boîte, j'ai fait l'air conditionné de leur futur club. Donc on a sympathisé et pour me remercier il m'a invité à The Reunion. Mais les videurs ne connaissaient pas mon nom, alors ils ont refusé. J'ai donc envoyé un sms à Jade, puisque j'ai son numéro personnel. Il a répondu tout de suite, alors les videurs se sont excusés et on est entrés* » (Notes de terrain, 2017).

L'accès aux lieux – mais pas à une table – peut donc reposer sur des relations privilégiées avec le propriétaire. Elle est également possible pour les clients « ordinaires » du Grand Factory :

« *devant cette boîte intérieure, il y a deux lumières. En fonction de la couleur, ça veut dire que les gens peuvent essayer d'entrer ou pas. Donc dès que c'est la bonne lumière, tout le monde se dépêche, parce que ça ne dure pas longtemps. Et les gens ont le droit de venir au bar de Reunion, mais les consommations sont plus chères* » (Notes de terrain, 2017).

Le différentiel de tarif est en effet important : la bouteille de whisky coûte 140 dollars au Grand Factory, et 200 à The Reunion. Quoi qu'il en soit, l'ouverture d'interstices temporels permettant d'entrer a une double fonction : susciter le désir, et conforter les membres « de droit » dans leur position dominante.

Les limites entre la ville extérieure et les espaces nocturnes intérieurs sont doubles. Il s'agit d'abord des procédés de sélection usuels – tarif d'entrée, âge, physionomie – et ensuite du choix

[534] Il s'agit de ressortissants de la grande bourgeoisie (Traboulsi 2014), qui se caractérise par de hauts revenus, une mainmise sur les secteurs-clé de l'économie (le système bancaire par exemple) et une proximité – ou une confusion – avec la sphère des dirigeants politiques.

des personnes pouvant entrer dans le club, suivant la logique des « carrés V.I.P. ». La protection est également visuelle, puisque l'intérieur de The Reunion n'est pas visible par les noctambules du Grand Factory. Elle se poursuit par ailleurs sur les réseaux sociaux : contrairement aux autres établissements nocturnes, aucune photographie des lieux n'est publiée. Seule l'entrée – qui ressemble à un long couloir – figure sur les évènements annoncés, lesquels sont toujours accompagnés, dès leur publication, de la formule « entrance is limited, attendance form closed »[535].

L'absence d'images n'est pas anodine, car elle s'inscrit à contre-courant de l'évolution du rapport des noctambules à la photographie de nuit. Cette évolution, constatée par Grégory Buchakjian (2015), résulte des progrès et de la démocratisation de la photographie numérique d'une part, et de l'explosion des réseaux sociaux sur lesquels ces images sont diffusées d'autre part. En conséquence, il importe pour les noctambules de faire la différence, quitte à tomber dans la surenchère et la mise en spectacle des loisirs et des transgressions – les photographies ayant vocation à être publiées. Cependant, l'explosion de la publication du privé, qu'il constate au travers de ses lectures de Roland Barthes, continue d'avoir ses exceptions : dans certains « milieux », la protection de l'image demeure au centre des préoccupations. Cela ne signifie pas que les comportements sont toujours maîtrisés et que les transgressions sont en soi problématiques, mais que les traces de l'ivresse, des défonces (Moreau 2010) et autres danses lascives de doivent pas exister.

Ce contrôle de l'image s'applique par exemple au B018, où les différents vigiles interdisent aux noctambules de prendre des photographies[536]. Lorsque j'ai eu l'occasion d'interroger le patron des lieux, ce dernier a invoqué le respect de la vie privée des noctambules :

« *C'est la vie privée du client. Imagine, c'est une boîte de nuit, je peux avoir un bon client chez moi, qui trompe sa femme. Quelqu'un prend la photo, il va plus venir !* » (Entretien 71, 19/11/2015).

Certains entrepreneurs de la nuit jouent le rôle de garant de la vie privée des noctambules : ils veillent à ce que la visibilité de leurs pratiques ne dépasse pas le cadre spatial et temporel de leurs soirées. Le terme privé employé ne renvoie ni à un lieu spécifique, ni à une catégorie juridique, mais à un ensemble d'actes qui ne peuvent être montrés, comme ici, le fait d'avoir une relation en étant marié. Un lieu est considéré comme privé par les usages qui en sont faits – maintien de l'entre-soi et pratiques difficilement avouables – mais aussi par la possibilité d'observer ces pratiques – et donc, protection de l'établissement. Cette protection est elle-même double : elle renvoie à la gestion de la visibilité et à la protection des autorités (qui résulte souvent d'arrangements financiers) vis-à-vis de certaines consommations illicites.

L'exemple du Off & On permet d'illustrer la polysémie de la notion de privé dans le cas de la vie nocturne. Comme le Reunion, le Off & On est un club aux dimensions réduites qui n'est pas facilement accessible : jusqu'en décembre 2015, les soirées n'étaient pas annoncées à l'avance, le succès du lieu reposant essentiellement sur le bouche-à-oreilles. Niché à l'étage du

[535] Source : Facebook, janvier 2017.
[536] J'ai moi-même été rappelée à l'ordre plusieurs fois par les employés de l'établissement.

bâtiment an-Nahar en plein centre-ville, le club est lui-même dissimulé. À la place d'une entrée officielle figure une vitrine de coiffeur (Figure 66) – le Off & On se présente d'ailleurs comme un « barber shop » sur sa page officielle.

Figure 66 : l'entrée du Off & On au centre-ville
Photographie M. Bonte, novembre 2015

À l'intérieur, les tarifs sont très élevés – la grande bouteille de vodka coûte 1 000 dollars – et les comportements des clients témoignent d'une absorption conséquente de diverses substances. Là encore, aucune photographie n'est publiée. Le barman qui y travaillait et m'avait permis d'entrer s'est exclamé, le lendemain : « it's very private there ! »[537]. Pour répondre à mes demandes de précisions, il s'est contenté d'une expression faciale signifiant que la consommation de cocaïne y est très abondante.

Cela ne fait pas du Off & On le seul endroit où les noctambules consomment de la drogue, mais signifie que cette pratique est protégée, d'abord par l'accessibilité restreinte du lieu, ensuite par l'absence d'images et par les autorités policières qui prennent le soin de ne jamais inspecter les lieux[538]. Enfin, le terme privé revêt une dimension symbolique : il signifie que le lieu est sélectif, et que le fait « d'en être » est valorisant socialement. À l'inverse, l'adjectif « public » a été utilisé à plusieurs reprises par mes interlocuteurs de manière péjorative, renvoyant aux lieux trop accessibles, et donc accueillant le « tout venant » :

« *Ce quartier c'est… C'est trop public tu vois, c'est trop accessible, tout le monde peut y aller* » (Entretien 46, 30/10/2014).

Cette dernière acception constitue un mode de différenciation interne au monde de la nuit, qui regroupe d'une part les clubs très fermés, peu visibles et qui relèvent du privé, et d'autre part

[537] Notes de terrain, 03/05/2015.
[538] Entretien 55, 27/03/2015.

les établissements ouverts, plus accessibles financièrement, et qui se distinguent par une plus grande diversité en termes d'origine socio-économique des noctambules. Bien entendu, les nuances internes sont multiples, mais la circulation est à sens unique. Les habitués des lieux privés peuvent fréquenter n'importe quel type d'établissement – ce qui ne veut pas dire qu'ils le font – tandis que l'inverse est impossible, à moins de bénéficier d'une invitation. Ainsi l'atténuation des barrières et les empiètements (voir infra) ne sont pas une donnée systématique du *nightscape* beyrouthin. Il peut être autant inclusif qu'exclusif, et ses usages peuvent être des manières de rendre publiques, ou de maintenir privées, les « politiques du fun ».

Le cas des clubs très sélectifs a permis de montrer que la dissimulation des pratiques nocturnes se pense dans l'interaction entre transgression, protection et pouvoir. Paradoxalement, ces lieux continuent de fonctionner comme une scène, dans la mesure où leur fréquentation permet une démonstration de son appartenance sociale. La dissimulation des pratiques transgressives n'est cependant pas cantonnée à ces lieux privilégiés : elle peut aussi être envisagée comme une soustraction.

2) Les espaces de la soustraction

Le second mode de dissimulation des pratiques nocturnes peut être qualifié de soustraction : il s'agit, pour les individus, d'orienter leurs choix afin d'éviter les regards et de contourner les différentes formes du contrôle social. Il s'agit à la fois de préserver une réputation – terme que l'on peut définir comme l'ensemble des jugements que l'entourage porte sur une personne, et qui se fonde sur des faits observés (Gillot 2005 : 39) – et d'éviter la confrontation avec les différentes formes d'autorités auxquelles un individu est soumis. Il a été vu plus haut que le poids des contraintes pouvait varier en fonction des individus et des contextes familiaux, sociaux et religieux. À cette diversité répond une variété des modes de soustraction, qui peuvent être analysées selon trois échelles différentes : l'échelle urbaine, l'échelle du quartier, l'échelle de l'établissement.

À l'échelle de la ville, la recherche d'espaces de soustraction implique la mobilité des noctambules en dehors de leur quartier d'habitation. Les individus concernés sont essentiellement ceux pour qui la fréquentation d'un bar ou d'une boîte de nuit est réprouvée par l'entourage proche – famille, voisins, amis de la famille – parce que ces sorties sous-entendent la consommation d'alcool, l'écoute de musiques inappropriées, et la proximité entre hommes et femmes. D'une manière générale, les mobilités urbaines dans le but de boire sont fréquentes, et parfois nécessaires pour les citadins vivant dans des quartiers où l'alcool est banni. Cette recherche des lieux anonymes, où les noctambules n'ont pas de compte à rendre, est à concevoir en opposition au phénomène d'exposition fréquent, qu'il s'agisse de l'interconnaissance ou de la mise en visibilité des pratiques. Elle a donc un rôle protecteur – Colette Pétonnet (1994) parle de « pellicule protectrice » – et libérateur, car elle permet d'évoluer parmi des cercles de sociabilités choisies.

Pour les noctambules que j'ai pu rencontrer, il s'agit surtout de maîtriser les lieux où une forme d'anonymat est encore possible : dans le cas de J., présentée plus haut, l'enjeu est d'éviter les établissements où un employé pourrait être lié de près ou de loin à son père. Poursuivant cette logique, J. m'explique que ses sorties nocturnes ne sont réellement spontanées que quand son père est en déplacement : « If my dad is out of the country then I go wherever I want »[539] – ce qui sous-entend qu'elle ne se rend pas à Hamra, où il réside, lorsqu'il est au Liban. La contrainte familiale est plus importante pour A. C., qui au moment de l'entretien réside chez ses parents :

« *Dans ma famille, on ne boit pas d'alcool, parce que c'est contraire à la religion (…). On n'a même jamais de discussion à propos de l'alcool. Mais en fait, je suis quelqu'un qui aime beaucoup sortir, et je n'ai aucun problème à sortir la nuit. Mais mes parents n'aiment pas beaucoup ce genre de loisirs* » (Entretien 54, 26/03/2015).

Afin de pouvoir se ménager des sorties nocturnes, A. C. combine différents paramètres. Elle utilise en premier lieu son statut d'étudiante – c'est d'ailleurs à ce moment-là qu'elle a commencé à fréquenter les bars et les clubs – et l'emplacement éloigné de l'université pour justifier les déplacements longs et les retours tardifs – qu'elle programme souvent après le coucher de ses parents, pour éviter de les croiser. Elle privilégie les bars de Gemmayzé et de Mar Mikhaïl, puisqu'elle est certaine de ne pas y croiser des membres de sa famille. Ainsi, là où certains résidents établissent progressivement une géographie mentale des lieux de loisirs où il est moralement acceptable de sortir (Deeb & Harb 2013), d'autres mettent au point une cartographie des lieux anonymes (Assaf 2013) où il est possible d'échapper aux normes. Leurs pratiques spatiales sont alors discontinues : elles sont associées à des réseaux de connaissances différents et qu'il faut éviter de croiser.

La nécessité de ne pas être vu conditionne également le choix des établissements. Si l'ouverture sur la rue peut être considérée comme un phénomène de mode, elle ne convient pas nécessairement à tous les noctambules. Cela dépend de ce que l'on cherche à dissimuler, et auprès de qui. Quoi qu'il en soit, la protection visuelle n'est pas l'apanage des établissements les plus huppés : certains lieux de Beyrouth permettent une dissimulation des pratiques, non pas parce que l'accès est limité, mais parce que l'établissement est souterrain. C'est le cas du Yukunkun, situé dans une ruelle de Gemmayzé. D'après l'un des partenaires, l'aspect caché du lieu a une dimension libératrice :

« *C'est un lieu dans lequel on a investi, un lieu dans lequel les gens peuvent danser, se toucher, s'embrasser, sans avoir peur de quoi que ce soit, c'est pas simple dans un pays comme celui-là. On est tranquilles, il y a un sas d'entrée, un escalier qui descend* » (Entretien 63, 09/04/2015).

Le Métro al-Madina constitue un autre lieu festif souterrain permettant aux noctambules d'éviter l'exposition. Il s'agit d'un bar dansant aux dimensions restreintes, installé en dessous du théâtre du même nom. À l'origine, l'établissement était destiné à accueillir les spectateurs, puis est devenu un lieu de sortie ouvert jusque tard dans la nuit, en plein cœur de Hamra, dont la particularité est de diffuser presqu'exclusivement de la musique orientale, mais également

[539] Entretien 60, 07/04/2015.

d'accueillir un grand nombre de noctambules homosexuels. Ici, la dissimulation est ambivalente : elle protège, mais maintient une invisibilité autour de populations marginalisées (voir infra).

Enfin, les établissements nocturnes procurent aux noctambules un certain nombre de coulisses (*backstage*). Empruntée à Goffman (1973), cette référence au vocabulaire dramaturgique désigne les lieux où cesse la représentation – ici, la performance nocturne – et où les noctambules peuvent avoir un comportement transgressif. Les coulisses renvoient pus précisément aux espaces cachés ou mal surveillés, littéralement « hors scène » dans la mesure où ils ne sont pas conçus pour se montrer. En fonction de l'organisation interne à chaque établissement, le nombre et la forme des coulisses varie. Il peut s'agir des couloirs – le « sas » du Yukunkun par exemple, volontairement mal éclairé – des recoins – derrière le podium réservé au DJ. Au moment où les PC Parties étaient encore organisées, certaines avaient lieu dans l'ancien hall du Saint-Georges. Lors d'une soirée où je faisais des observations, de grands pans de tissus avaient été installés pour dissimuler le gris des murs. Leur usage a rapidement été détourné pour qu'ils deviennent de véritables rideaux, permettant de dissimuler les couples[540].

Quel que soit le type d'établissement, les toilettes ont toujours le rôle de coulisses : ils assurent une intimité et une dissimulation qui ne sont jamais troublées. Leur fonction est multiple. La présence de miroir permet aux jeunes femmes[541] d'arranger leurs tenues et leurs coiffures, éventuellement de se remaquiller. L'éloignement de la piste de danse permet d'avoir des conversations : il s'agit d'un lieu de confidences et d'un lieu de « bilan », où les groupes d'amies listent les rencontres, les numéros de téléphones récoltés, le nombre de personnes embrassées. C'est également un espace de retrait, nécessaire pour reprendre ses esprits quand on a trop bu. La photographie ci-dessous (Figure 67) est extraite de la série *Nightshift* de Myriam Boulos, consacrée aux soirées C U NXT SAT. Elle montre deux jeunes noctambules ayant trop bu au cours de la soirée[542] : la première est assise, adossée au mur, et boit de l'eau. La seconde est accroupie et semble essayer de la réconforter.

[540] Notes de terrain, 06/04/2013.
[541] Mes observations se sont limitées aux toilettes réservées aux femmes.
[542] Rencontre avec Myriam Boulos, 18/04/2015.

Figure 67 : les coulisses du Grand Factory
Photographie M. Boulos, série Nightshift *(24), 2015*

La main posée sur le poignet est une marque d'attention qui s'insère dans un ensemble de pratiques visant à prendre soin (*care*) de ses amis ou compagnons de nuit lorsque ces derniers ont trop bu, ou que certaines limites ont été atteintes. Si le *care* a pu être pensé comme étant au cœur des sociabilités nouées autour de l'alcool (Wilkinson 2017), il s'agit dans le contexte nocturne libanais d'une attitude réservée aux coulisses, là où l'on peut manifester son ivresse ou son soutien à une personne ivre sans déroger aux règles de la présentation de soi.

La photographie s'ouvre sur les toilettes individuelles, où il est possible de s'enfermer et de faire ce qui ne saurait être montrable : vomir, faire l'amour, consommer de la drogue. Il ne s'agit donc pas forcément d'arrières-scènes individuelles, puisqu'il est fréquent de voir les personnes en sortir deux par deux. Cet usage a été à nouveau souligné par le partenaire du Yukunkun :

« *C'est cool de voir ça, d'être dans une ambiance où les gens dansent, boivent, se bourrent la gueule, font l'amour dans les toilettes* » (Entretien 63, 09/04/2015).

Cet extrait d'entretien insiste moins sur le caractère exceptionnel du club, puisque les pratiques nocturnes, mêmes les plus transgressives, peuvent avoir lieu ailleurs, que sur la garantie de leur caractère privé d'une part, et sur la nécessité, selon mon interlocuteur, de mettre à disposition des espaces où ces comportements sont possibles. Dit autrement, les coulisses de la nuit fonctionnent, par extension, comme des coulisses de la ville.

C) « Loud encroachments » : transgressions et arts de la présence

En dépit de l'apparent manque de « sauvagerie » déploré dans l'extrait d'entretien présenté en introduction de cette partie, la progression des espaces du dehors dans le *nightscape* invite à repenser les cadres de la transgression en termes d'empiètements spatiaux et d'exposition des corps et des pratiques. Cette troisième section est consacrée à l'analyse des transgressions au prisme de la visibilité et de la présence, en tant que noctambule, dans l'espace public. Elle examine l'évolution récente des pratiques nocturnes et l'apparition d'un « boire dehors », lequel permet une réappropriation collective et bruyante de l'espace urbain, dans laquelle l'exposition de soi et des corps peut, là aussi, dépasser la seule recherche du plaisir et du divertissement.

1) Boire dehors : empiètements dans le quartier de Mar Mikhaïl

Dans les études sur les nuits urbaines, le *nightscape* est défini comme le territoire formé par les établissements nocturnes (bars, boîtes de nuit, éventuellement salles de concert) et les espaces environnants (les trottoirs, la rue) ou interstitiels (Chatterton & Hollands 2003). Lors de mes premiers terrains de recherche à Gemmayzé, ces espaces environnants avaient valeur de lieu d'exposition liés à des moments particuliers, à savoir l'arrivée et la sortie. Depuis quelques années cependant, un glissement spatial s'est opéré : les espaces extérieurs sont investis tout au long de la nuit et sont au cœur des pratiques des noctambules. Par ces empiètements spatiaux, les noctambules abandonnent la protection offerte par l'intérieur du bar. Dès lors, l'exposition des pratiques augmente leur portée transgressive, puisque l'on agit au vu et au su de tous. Elle comporte aussi des effets d'entraînement : on observe une reconfiguration partielle et temporaire des normes, qui invite à analyser la dimension idéelle d'une réappropriation de l'espace public par les pratiques ludiques.

L'importance gagnée par les espaces du dehors est le résultat d'une conjonction de facteurs dont la plupart ont déjà été mentionnés. Le premier concerne la loi anti-tabac, qui a incité les nouveaux établissements à s'ouvrir sur la rue – au moyen de grandes fenêtres, de baies vitrées ouvertes, ou par l'absence de délimitation physique entre le bar et le trottoir – et à se doter d'un espace extérieur, se traduisant soit par l'installation de quelques tables et chaises, soit par la conception d'une terrasse plus nettement délimitée. L'apparition de la terrasse n'est pas spécialement nouvelle : des bars comme le Pacifico rue Monnot, ou le Dany's à Hamra en étaient déjà dotés. Le phénomène se limitait alors aux ruelles et aux impasses, avant de se généraliser au moment de l'émergence de Mar Mikhaïl, puis de Badaro. Si le phénomène de mode et l'importance du mimétisme dans les ouvertures est à prendre en compte, cette systématisation est aussi rendue possible par la disponibilité, dans ces quartiers, de trottoirs plus larges et plus praticables[543].

[543] Comme mentionné dans le Chapitre 5, l'ouverture plus grande des établissements de Mar Mikhaïl tient aussi à l'ancienne fonction des rez-de-chaussée des immeubles, souvent des ateliers ou des garages donnant sur la rue.

Les bars de Badaro et de Mar Mikhaïl se caractérisent par une ouverture plus grande, mais les conséquences sont différentes. À Badaro, le fait de boire dehors revient à boire à l'extérieur, mais en restant la plupart du temps assis à sa table. À Mar Mikhaïl, un encadrement moins strict des pratiques et des établissements et la juxtaposition de ces derniers entraîne un débordement des noctambules sur les trottoirs et la rue. Dans ce cas, boire dehors revient à boire dans l'espace public, entendu au sens juridique du terme et qui, jusqu'alors, n'était pas destiné à abriter ce genre de pratiques.

La spécificité de Mar Mikhaïl tient à l'offre nocturne et à la configuration physique des établissements : l'investissement de la rue est à penser dans leur prolongement. En plus d'une ouverture sur la rue, beaucoup de bars sont exigus et disposent d'un faible nombre de chaises et de tables – à l'instar du Rustique par exemple. D'autres se sont spécialisés dans l'offre de boissons peu chères et « à emporter », comme le Target Shot ou le Crew Express dont le comptoir et la caisse donnent directement sur la rue.

D'une manière générale, les standards de consommation sont moins élevés. Tout d'abord, les établissements ne sont pas sélectifs, qu'il s'agisse de la politique d'entrée ou de la politique des prix. Il est toujours possible de se procurer un cocktail sophistiqué – au Lockstock par exemple –, éventuellement d'avoir une bouteille, mais ces pratiques sont rares : le choix de la bière, des mélanges rapides et des verres en plastique domine. Ainsi, le caractère ostentatoire de la boisson, qui réside dans le fait d'offrir, de distribuer, de commander, disparaît au profit du plaisir de boire « pour boire ». Avoir une table est optionnel, soit parce qu'elles sont trop peu nombreuses et donc rapidement occupées, soit parce que les noctambules choisissent volontairement de commander au bar et de consommer debout, à l'intérieur ou à l'extérieur du bar :

« *Normally, you take your sit, you book your table, you have your drink on your table. Now, you take your plastic cup which is definitely not Lebanese. If you see, Mar Mikhaïl is always so crowded. And there is a lot of Lebanese there, they drink their beer and talk without sitting in the pubs* » (Entretien 12, 03/07/2013).

Ces modes de consommation sont si éloignés des pratiques habituelles que certains noctambules, comme le montre cet extrait d'entretien, n'hésitent pas à les qualifier de « non libanaises », c'est-à-dire, dans le champ lexical de la vie nocturne, de « trop ordinaire ». De la même manière, beaucoup de mes interlocuteurs ont considéré que les pratiques nocturnes à Mar Mikhaïl étaient « européennes », dignes de villes comme Barcelone ou Madrid[544] où la présence de noctambules éméchés à longueur de nuit est légion. En dépit de (ou grâce à ?) cette comparaison, le quartier enregistre un succès constant. Chaque soir – et de manière plus intense en fin de semaine – les noctambules fréquentent les établissements, les terrasses, et débordent sur les trottoirs et la rue. Cette agrégation donne l'aspect d'une foule restreinte mais dense (Figure 68).

[544] Entretien 45, 28/10/2014, Entretien 67, 15/05/2014, Entretien 60, 07/04/2015.

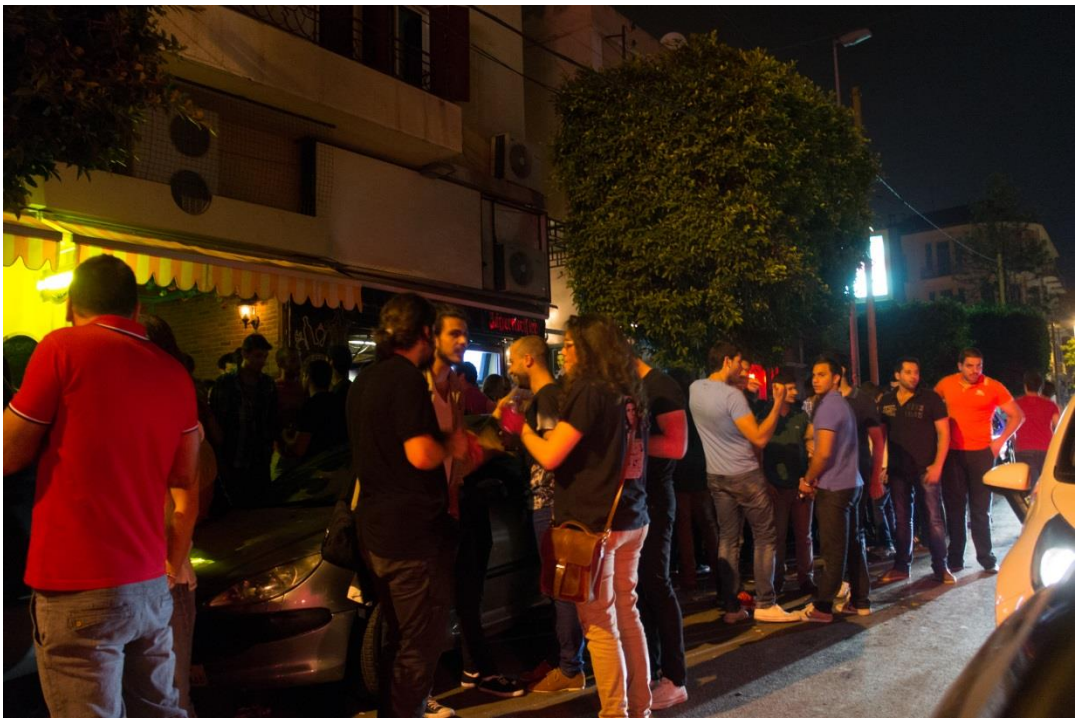


Figure 68 : les noctambules dans les rues de Mar Mikhaïl
Photographie M. Bonte, juin 2014

D'après les conversations informelles engagées pendant mes observations dans le quartier, les noctambules choisissent et apprécient Mar Mikhaïl pour différentes raisons. Il s'agit tout d'abord de la variété de choix d'établissements sur un espace restreint, qui contraste avec l'homogénéité d'autres quartiers, notamment la rue de l'Uruguay. À cette variété correspond un large éventail de tarifs – renforcé par la pratique de *l'happy hour* – permettant de venir consommer en abondance même pour les individus aux revenus plus modestes.

Les noctambules mentionnent également le relâchement des normes de consommation, de comportement et d'habillement, donnant lieu à une ambiance plus décontractée et bon enfant :

« *Mar Mikhaïl is a gathering concept. Just wear shorts, flip-flaps, and get a drink* » (Entretien 12, 03/07/2013).

Les règles de la présentation de soi sont en effet plus souples. Cela se lit tout d'abord dans les attitudes et les postures des noctambules. Le fait d'être debout et dehors est déjà un phénomène nouveau, car il revient à passer une soirée sans avoir de table, ou de portion de comptoir attitrée. Les pratiques décontractées prennent des allures désinvoltes lorsque les noctambules choisissent de s'asseoir à même le sol ou sur le capot des voitures (Figure 69).

Figure 69 : Postures nocturnes ; être assis dans la rue
Photographie M. Bonte, juin 2017

Au-delà des postures relâchées, la photographie illustre l'aspect « venez comme vous êtes » régulièrement mis en avant par les noctambules. Les tenues vestimentaires sont plus décontractées : les hommes portent des t-shirts amples, des baskets, des jeans troués. Leurs cheveux sont rasés ou en bataille, noués avec un foulard. Il est plus difficile de décrire avec précision la manière dont les jeunes femmes sont habillées, mais on peut toutefois noter leurs coiffures négligées et leur position qui privilégiant le confort à l'élégance : le dos voûté et les bras servant d'appui contrastent avec les postures droites voire figées d'autres environnements nocturnes. D'une manière générale, les standards de la beauté féminine sont mis à distance au profit de chaussures plates, de maquillages plus légers ou inexistants, de pantalons ou de shorts.

Si ces particularités peuvent être interprétées comme des phénomènes de mode, elles sont cependant liées à des comportements plus relâchés, également induits par les quantités d'alcool absorbées. L'effet désinhibant entraîne des interactions ou des modes d'approche plus immédiats, éloignés des codes usuels de la drague. En lieu et place des jeux de regard ou de l'offre d'un verre figurent les conversations spontanées et les rapprochements corporels plus directs, débarrassés du prétexte de la musique et de la danse, et privés de toute dissimulation par les jeux d'ombres et de lumière des clubs. Plus globalement, la combinaison d'une foule mobile, des sons (de la musique, des cris, des klaxons) et de l'alcool confèrent au quartier, et plus précisément à sa portion située entre le Bar 35 et le Terminal B – plus huppé que ses voisins – un aspect bruyant et désordonné, procurant aux noctambules une forme d'anonymat relatif. Cela ne veut pas dire que personne ne se connaît, mais que l'on peut éviter d'être reconnu.

Les attitudes ne sont pas homogènes pour autant : au total, trois types de noctambules cohabitent dans le quartier. Ils se distinguent en fonction de leurs modes consommation, même si les pratiques peuvent évoluer d'une soirée à l'autre, ou au cours d'une même nuit. Les premiers

sont ceux qui s'éloignent le moins des pratiques habituellement observées dans les bars et les pubs : ils ont une table et sont assis, et commandent davantage de cocktails préparés. La différence majeure d'avec les autres quartiers est qu'ils sont installés dehors et n'occupent pas une terrasse au périmètre défini. Les clients du Locale qui apparaissent sur la photographie (Figure 70) sont dans cette situation.

Figure 70 : Être assis dehors, le Locale
Photographie M. Bonte, juin 2017

Les jeunes femmes figurant au premier plan sont installées à une table étroite qui ne leur permet pas d'être face à face, mais est idéale pour voir qui passe, et pour être vues. Sur cette table figurent leurs commandes (des mojitos), qui ont nécessité une préparation en amont. Y figurent également le paquet de cigarette, le téléphone portable, le sac à main, autant de « territoires du moi » déjà mentionnés dans le chapitre précédent. Enfin, un petit chevalet indique le numéro de la table, et probablement que cette dernière a été réservée. Pour ces personnes, la consommation en extérieur est recherchée parce qu'elle permet d'être au milieu des gens, elle est considérée comme plus conviviale tout en demeurant une manière de s'exposer.

Les seconds noctambules sont ceux qui boivent dehors et debout, après être allés chercher leur consommation au bar. Il s'agit de la catégorie la plus mobile : les buveurs vont et viennent entre l'intérieur et l'extérieur, peuvent aller d'un groupe ou d'un établissement à l'autre. Cette fluidité est permise par un amoindrissement des procédés de régulation et une diminution des limites (portes, murs, fenêtres) entre le bar et la rue. Il est par exemple possible d'entrer dans un bar avec un verre commandé ailleurs, y rester quelques minutes, discuter, sortir. Afin de pouvoir être dans la foule et dans le passage – et aussi d'être visible – certains clients délaissent même les tables et les chaises. La photographie ci-dessous (Figure 71) est celle d'un bar à l'angle d'un bâtiment. Elle montre qu'en dépit de la disponibilité du mobilier, les noctambules préfèrent rester dehors, sur le trottoir principal.

Figure 71 : Consommer debout, le Bar 35
Photographie M. Bonte, juin 2017

Enfin, le troisième groupe de noctambules désigne ceux qui sont présents dans la rue, qui boivent, mais qui ne sont pas clients d'un établissement (Figure 72). Ces individus profitent de la disponibilité d'alcool à moindre prix dans les épiceries ou les petits kiosques qui ont ouvert afin de profiter du succès du quartier. Une fois servis, ils vont se mêler à la foule des autres noctambules ou investir l'espace public de différentes manières, comme le montrent les photographies suivantes : en s'asseyant dans les escaliers, sur les perrons ou sous les porches des immeubles, en s'adossant aux voitures garées ou en utilisant les couvercles des poubelles pour poser les boissons.

Figure 72 : « Do it yourself nightlife »
Photographie M. Bonte, avril 2014 et juin 2017

Cette pratique s'apparente à ce que Chatterton et Hollands nomment le « Do it Yourself nightlife » (2003) : il s'agit d'organiser ses loisirs nocturnes en dehors de l'offre officielle des établissements ou des collectifs. Si elle est mal considérée par une partie du monde de la nuit, elle n'est pas marginale dans le cas de Mar Mikhaïl. Dans les autres quartiers, la présence de buveurs hors établissements est plus rare, soit parce que cette pratique est moins tolérée par la police et les habitants – à Badaro et à Hamra[545] notamment – soit parce que les épiceries vendent moins systématiquement de l'alcool. Enfin, les noctambules interrogés affirment tous qu'ils ne boiraient pas de cette manière en dehors des quartiers nocturnes. Cette autocensure est essentiellement spatiale. Elle montre le statut particulier des territoires festifs, qui ne consistent pas uniquement en une concentration de bars : ils sont les lieux où l'on s'autorise différentes pratiques.

Ce troisième groupe est le plus hétérogène. Il réunit en premier lieu des adolescents n'ayant pas l'âge légal pour entrer dans les bars. Ils côtoient des noctambules plus rationnels, qui considèrent qu'il est stupide de payer trois à quatre fois le prix normal de la bière, pour la boire à quelques mètres de là où ils sont tranquillement installés. L'enjeu n'est pas de faire des économies, mais de pouvoir alterner les différentes pratiques selon ses envies. Y figurent également ceux qui cherchent à se rendre ivre rapidement et à moindre coût : ceux-là se procurent l'alcool fort également en vente dans les épiceries. Enfin, les rues sont fréquentées par de jeunes Syriens, adolescents ou adultes dont la présence dans les bars est compliquée en raison des tarifs, mais aussi des différentes mesures d'évictions à l'œuvre dans les établissements. La possibilité de boire dehors représente pour ces derniers le moyen de faire

[545] À Hamra, le degré de tolérance de la police dépend des individus et de leur réseau de connaissance, comme l'explique J. à propos de son groupe d'amis qui passe régulièrement des soirées à boire dehors : « *Some of them know the police, something like "hi, how are you, kiffac"... (...) If I'm just hanging out and drinking they don't care, but if I was being loud, or crushing (...) then you have of course the police come and, they are like "how old are you, show me your ID". But they can see who you are, and if they see my family name, they will leave. But it depends on who's family name they see. It can either be like "go away", or stay, or whatever. Or if you are smoking, or if you are obviously drunk, or you're obviously high or something, ok, they will take you* » (Entretien 60, 07/04/2015).

une pause dans leurs activités diurnes. Ainsi, les escaliers de Mar Mikhaïl sont régulièrement occupés par des individus munis de leur boîte à cirage, qui boivent des bières et fument des cigarettes. Leur présence témoigne du caractère plus inclusif de Mar Mikhaïl, en comparaison des autres quartiers nocturnes : il est accessible, en tant que territoire festif, à des citadins qui en sont habituellement exclus.

Figure 73 : Être présent à la nuit
Photographie M. Bonte, juin 2014

La photographie ci-dessus (Figure 73) représente un groupe de quatre jeunes syriens en train de consommer les boissons achetées dans l'épicerie qui figure en arrière-plan. Face à eux, un groupe de noctambules libanais a engagé la conversation. Celle-ci est superficielle mais joyeuse, entrecoupée de rires, et a été entamée par le rituel propre au partage de boisson : avant que la photographie ne soit prise, les personnes représentées ont trinqué. Ces interactions ont beau être fragiles et limitées – une certaine distance demeure entre les protagonistes – elles n'en sont pas moins récurrentes dans le quartier. Ce genre de scène montre l'effet d'opportunité que peut représenter la généralisation de la consommation dans la rue : elle permet d'exister dans la ville la nuit en s'affranchissant – ou mettant en sourdine – les catégories auxquelles le jour assigne. Cette atténuation de barrières vaut pour d'autres populations habituellement marginalisées. Ainsi, les rues de Mar Mikhaïl font partie des rares endroits où les populations homosexuelles de Beyrouth osent figurer en affichant leur orientation : il n'est pas rare de voir des hommes se tenir par la main, voire de s'embrasser. Cela ne veut pas dire que les regards en biais ou les injures disparaissent totalement, mais ils se font plus rares.

Le quartier nocturne de Mar Mikhaïl est donc un lieu d'empiètements divers qui s'influencent mutuellement. Tout d'abord, les noctambules sortent de l'espace circonscrit mais aussi protecteur du bar pour s'adonner à des pratiques qui, sans être « sauvages », n'en demeurent

pas moins transgressives justement parce qu'elles opèrent dans l'espace public. Sans faire l'objet d'une approbation générale, l'ivresse manifeste, les étreintes trop langoureuses sont plus facilement admises quand elles demeurent derrière les façades des établissements. En étant présents à la rue sur un mode ludique, bruyant et alcoolisé, les noctambules mettent aussi à distance un certain nombre de codes qui concernent tant la consommation que les apparences. En ceci, Mar Mikhaïl représente un moyen de faire la nuit autrement, sans que tous les établissements puissent être qualifiés d'alternatifs. Il ne s'agit donc pas de remettre en cause l'ethos nocturne, mais de négocier les termes de sa performance. Enfin, le franchissement des limites entre intérieur et extérieur, entre le bar et la rue, permet d'altérer des barrières d'ordre économique et social, mais également symbolique. Dit autrement, les empiètements des clients de Mar Mikhaïl, qui consistent en l'appropriation de la rue en tant que noctambules, procurent à des individus habituellement en marge du *nightscape* d'autres possibilités d'être présent dans la ville la nuit : en consommant et en interagissant.

2) Advenir au visible : espace public et potentialité politique

À Mar Mikhaïl, les débordements des pratiques nocturnes sur l'espace de la rue constituent des empiètements qui ont valeur de fenêtre d'opportunité : ils ouvrent des interstices – certes fragiles et éphémères – dans la ville, dans lesquels il est possible, pour une partie des individus qui n'en ont pas habituellement la possibilité, de s'insérer et de figurer. Dit autrement, l'appropriation de l'espace urbain par la consommation d'alcool, les interactions joyeuses, bruyantes et désordonnées montre que le « fun » est une politique, c'est-à-dire ici un moyen de négocier un art de la présence (Bayat 2013).

Bien que bruyants (*loud*), ces empiètements ont la portée que Bayat leur attribue : pour tous les noctambules, ils permettent d'être « vus » et « entendus » au travers de pratiques spécifiques, qui sont une modalité d'énonciation d'un soi et d'un « nous » – le monde de la nuit – non plus uniquement comme des individus cool et branchés, mais comme des citadins qui choisissent d'utiliser l'espace urbain comme « terrain de jeu ». Les interférences entre l'univers noctambule et celui du politique, observées dans la première partie du chapitre, prennent ici des formes différentes, qui invitent à poursuivre le dialogue entre l'espace nocturne et l'espace public.

Il a été montré que les bars et les clubs pouvaient être entendus comme des espaces publics au sens social du terme, c'est-à-dire des lieux où *des* publics divers sont en co-présence et en interaction (Lévy et Lussault 2006 ; Houssay-Holzschuch 2010). Cette acception sous-entend qu'ils n'ont pas de forme prédéfinie : elle peut donc englober des lieux qui sont juridiquement privés. Cela ne veut pas dire que les établissements nocturnes de Beyrouth sont toujours des lieux de l'altérité et de diversité des usages, mais qu'ils en revêtent la potentialité. Ainsi le caractère public – au sens social du terme – d'un espace n'est pas une donnée immuable, mais le résultat de pratiques et d'actions qui cherchent à rendre la ville habitable (Kastrissianakis 2013). Cette dimension performative – qui passe par les pratiques et les actes – a pour effet de multiplier le nombre de lieux pouvant être considérés comme publics, autant qu'elle montre le

caractère instable de ce qualificatif. Cela revient à dire, dans le cas de Beyrouth, que certains établissements, certaines soirées sont « plus publics » que d'autres.

Partant de là, l'étude des nuits alternatives a permis d'envisager l'interaction entre une acception sociale et politique de l'espace public. Celle-ci est rendue possible soit par un usage militant, au sens large du terme, soit par l'affichage d'opinions, d'affinités ou d'affiliations. Quoi qu'il en soit, cette interaction prend la forme d'intrusions – entendues comme empiètements – du politique dans le nocturne, et du nocturne dans le politique.

Ces modalités d'interaction diffèrent dans le cas des empiètements spatiaux à Mar Mikhaïl. La compréhension de ces différences réside tout d'abord dans le fait que les pratiques nocturnes sortent de leur cadre habituel, c'est-à-dire des espaces définis à priori pour cela, pour opérer dans des espaces dont les usages ne sont pas clairement énoncés. Le caractère public de la vie nocturne dans les rues de Mar Mikhaïl est donc moins lié à ce qu'elle a lieu dans un espace juridiquement public, mais parce qu'elle contribue au caractère « loose » (Franck & Stevens 2006) – vague, mal défini – des espaces publics, c'est-à-dire à sa fluidité. D'une certaine manière, les rues de Mar Mikhaïl représentent une manière de *faire* l'espace public, par la reconnaissance de l'usage nocturne. À ce propos, l'un de mes interlocuteurs m'a partagé ses représentations de deux quartiers nocturnes : celui du centre-ville et celui de Mar Mikhaïl. Le premier apparaît comme le résultat d'un « plan directeur » tandis que le second est un « consensus »[546], ce qui explique sa préférence pour Mar Mikhaïl et, plus largement, son succès durable.

Ensuite, l'espace public nocturne de Mar Mikhaïl n'a pas la même portée politique, parce que la dimension politique des espaces publics sociaux est elle-même variable. La différenciation qu'établit Iná Elias de Castro (2004) permet de comprendre cette variabilité. Il y aurait selon elle un espace public « fort », celui de la confrontation entre des individus, et un espace public « faible » :

> « L'espace public faible est celui de la visibilité et de la cohabitation des libres et égaux. Ce n'est pas encore un espace politique mais un espace social qui n'est que potentiellement politique ; c'est un espace de discussion, mais pas encore d'action » (Elias de Castro 2004 : 97)[547].

La différence établie entre « fort » et « faible » renvoie à la place du politique, qui figure au cœur des interactions dans le cas des espaces publics forts, et qui constitue une potentialité dans le cas des espaces publics faibles. Pour ces derniers, l'enjeu se situe d'abord dans la visibilité et la cohabitation des individus. Ces paramètres ne s'exercent pourtant pas de manière parfaite : l'occupation de la rue est moins visible puisqu'elle a lieu la nuit – et en même temps, c'est cette temporalité nocturne qui rend possible l'occupation. Les personnes qui s'y côtoient sont par

---

[546] « *C'est là où on voit la différence entre un truc dirigiste et un truc populaire. Gemmayzé n'a jamais été conçu pour être une rue de pub. Mar Mikhaïl c'est une coïncidence. Ça s'est fait comme un consensus populaire, donc c'est plus 'successful'. Les gens ont choisi le quartier. Je doute que dans dix ans ont ait encore des pubs rue de l'Uruguay* » Entretien 19, 28/4/2014).

[547] Cité dans Houssay-Holzschuch M., 2010, Crossing boundaries ; Tome 3 : Vivre-ensemble dans l'Afrique du Sud post-apartheid, Mémoire d'Habilitation à Diriger des Recherches, Université Paris I- Panthéon Sorbonne.

ailleurs loin d'être libres et égales, une partie d'entre elles occupant la rue par choix, l'autre par absence d'autres choix. Il n'en demeure pas moins que la mise en visibilité rend possible la cohabitation et l'interaction. Et c'est justement cette visibilité qui crée la potentialité politique des pratiques nocturnes observées. Dans sa définition des « régimes de visibilité », Michel Lussault ne dit pas autre chose :

> « Cette advenue au visible, cette présentation aux regards, semble un processus-clef dans le fonctionnement des sociétés. Cela paraît particulièrement net dans le domaine politique, où le besoin de rendre visible l'action légitime sur l'espace légitime pousse à instrumentaliser sans cesse l'espace matériel » (Lussault 2006 : 997)

Cette potentialité n'est pas celle d'une politique « en actes » ou « de l'action » comme le sont les usages militants des établissements alternatifs, mais une politique de la présence et des pratiques, voire même du désengagement, du *nonmovement*, pour reprendre les termes de Bayat. Dans ces lieux s'exprime en effet un rejet « du politique », qui regroupe dans les discours et de manière désordonnée, les institutions, les hommes d'état, les partis, ainsi que leurs modes de dysfonctionnement impliquant la corruption, l'inefficacité des services publics, et, d'une manière plus générale la conflictualité à l'intérieur comme à l'extérieur des frontières du pays. Les « politiques du fun » et plus largement l'ethos nocturne sont à l'inverse revendiqués comme des pratiques et des attitudes légitimes, notamment parce qu'elles sont un mode de distanciation ou de rejet :

« *Mar Mikhaïl is for people having fun and we don't care about politics. That doesn't represent us* ».
« *Here, you have people who fuck life. The only reasonable people in Beirut* » (Notes de terrain, mars et avril 2014).

Ainsi, le quartier de Mar Mikhaïl donne à voir des pratiques nocturnes qui sont *a priori* ordinaires, dans la mesure où elles consistent en la consommation d'alcool, l'interaction, la drague, l'ivresse éventuelle, les effusions d'affection caractéristiques des retrouvailles dans un bar. Il n'y a donc rien de « spectaculaire » ou de « sauvage », ni d'opposition frontale à une quelconque autorité. Mais leur caractère public, parce qu'elles font l'espace public et adviennent au visible, sont une manière de déjouer certaines hégémonies : la dimension exclusive ou trop normée de certains lieux nocturnes d'une part, l'instabilité chronique d'autre part. En lieu et place du « chaos » si récurrent dans les conversations informelles, Mar Mikhaïl est un espace de mise à distance critique, où le fun devient un affranchissement légitime des frustrations du quotidien.

Cette seconde partie de chapitre a présenté les diverses formes de la transgression nocturne, laquelle est envisagée comme à l'origine de différents empiètements. L'observation des multiples formes de l'autorité a tout d'abord montré que la considération de ce qui est approprié ou condamnable, tout comme le caractère potentiellement subversif des loisirs, ne font pas consensus dans la société libanaise et dépendent de leur degré d'exposition ou de publicité. Dans la mesure où elle est chevillée aux usages qu'en ont les individus, cette publicité ne

fonctionne pas comme une donnée *a priori* : elle est instable et mouvante, ce qui revient à dire que certains lieux et pratiques nocturnes peuvent relever du privé. L'analyse des transgressions via leurs régimes de visibilité ou d'invisibilité révèle par ailleurs le double rôle du *nightscape* beyrouthin : un espace d'exposition des pratiques et un espace où les règles de la dissimulation sont strictement observées. Ainsi, Beyrouth, la nuit, permet d'exister, soit en empiétant et en advenant au visible, soit par la soustraction, l'invisibilité. Cette ambivalence caractérise plus spécifiquement les noctambules appartenant à la sphère homosexuelle de Beyrouth.

III) La nuit pour exister ? Les empiètements de la vie nocturne gay

Cette troisième partie de chapitre analyse l'émergence et l'inscription discrète des espaces nocturnes gay dans le *nightscape* beyrouthin et interroge la manière dont ils sont vécus et perçus comme des « possibilités de ville » (Leroy 2010). Ces derniers auraient en effet tendance à se multiplier :

« *You know there is a* gay *scene in Lebanon, once you're in it it's very big but if you don't know anything about it you don't realize that it exists that much (...). They are... not scared but quiet because it's not generally accepted here* » (Entretien 60[548]., 07/04/2015).

Les établissements accueillants ou tolérants envers la population homosexuelle peuvent être considérés comme une autre forme de vie nocturne alternative. Fonctionnant comme des portes d'entrée vers un droit à la ville – qui est surtout un droit à la ville la nuit –, leur rôle est important dans la construction des identités gay. Cependant, leur géographie demeure fragmentée et éphémère, et évolue dans une constante négociation entre visibilité et invisibilité (Blidon 2011) qu'il s'agit d'étudier en s'intéressant en premier lieu à la condition homosexuelle à Beyrouth, et en second lieu aux fragments du *nightscape* qui permettent d'empiéter, au travers desquels il est possible d'exister en combinant deux appartenances : au monde de la nuit d'une part, à la sphère[549] homosexuelle d'autre part.

A) « Gayrouth » ? Être homosexuel à Beyrouth

[548] Le frère de mon interlocutrice est homosexuel.
[549] Le terme de « sphère » est emprunté à Sofian Merabet (Merabet 2004, 2009, 2014) : il traduit mieux la diversité des situations que le mot « communauté » qui suppose un groupe cohérent et organisé.

En septembre 2013, le mensuel anglophone *Executive Magazine* choisit « Gayrouth » en titre de couverture. Quelques années auparavant, le *New York Times* avait rebaptisé la capitale libanaise « Provincetown of the Middle East », proposant ainsi une variation dans les comparatifs auxquels la ville est habituée. Cette normalisation de la scène homosexuelle reflète une certaine réalité : les « sexualités dissidentes » (Merabet 2015) sont mieux acceptées à Beyrouth qu'ailleurs dans le pays et que dans les pays voisins. Cette situation peut même servir d'argument de marketing urbain, allant dans le sens d'une image de ville festive et ouverte. La comparaison est cependant problématique. Elle est en effet élaborée par référence aux « hauts lieux » gays occidentaux, en dépit du nombre grandissant de recherches effectuées dans les pays « du Sud » et plus particulièrement du monde arabe (Whitaker 2006 ; Habib 2007 ; Massad 2007 ; McCormick 2011 ; Merabet 2014). Ainsi,

> « When urban homosexualities outside the Global North are researched, they tend to be theorised through a comparison with London, New York, San Francisco or Sydney, rather than on their own terms, taking into account local histories, geographies and indigenous conceptualisations of homosexuality » (Brown 2008 : 1225).

La conceptualisation de l'homosexualité dont il est fait référence repose, à Beyrouth, sur un usage multiple du terme « gay », utilisé de manière quasi-systématique par mes interlocuteurs, quelle que soit la langue utilisée – et qui justifie son emploi ici[550]. S'il renvoie essentiellement aux hommes, a également désigné mes – moins nombreuses[551] – interlocutrices homosexuelles, en dépit de quelques occurrences du terme anglais *lesbian*.

En règle générale, le terme gay dépasse l'orientation sexuelle pour désigner une identité internationale un peu figée, constituée d'un ensemble de référents que l'on peut apparenter à la « culture homosexuelle » (Grésillon 2000) : lieux de créations, de sorties, codes vestimentaires, modes de vie. Il renvoie aussi à un groupe social identifié au Liban et dont l'orientation sexuelle constitue un dénominateur commun, fonctionnant comme point de départ de fabrication d'une identité collective formée dans l'articulation d'éléments culturels mondiaux et libanais (Rebucini 2013). Pourtant, les catégories de genre se distinguent de la sexualité : les pratiques homosexuelles, au Liban comme dans d'autres pays arabes (Rebucini 2011 ; Massad 2007), ne se font pas nécessairement à l'encontre de la masculinité ou de la féminité. Dit autrement, il est plus problématique pour un homme d'être perçu comme efféminé, plutôt que d'avoir des relations homosexuelles (Merabet 2015). Dans la plupart des cas, le terme gay au Liban ne regroupe donc pas systématiquement tous les hommes ayant des pratiques sexuelles avec d'autres hommes, mais bien ceux qui se reconnaissent dans une identité elle-même multiforme.

---

[550] Cette partie n'a donc pas la prétention d'être une géographie *queer*, laquelle entend aller au-delà de toute dichotomie (hommes/femmes, homosexuel/hétérosexuel notamment) et étudier les groupes qui résistent à tout type de normativité, y compris les sexualités homonormées (Duplan 2012 ; Prieur 2015). L'enjeu est bien de montrer comment la vie nocturne constitue un biais d'insertion privilégié mais imparfait des sphères homosexuelles. Pour une analyse élargie et complète des espaces *queer* à Beyrouth, voir Merabet S. (2014), *Queer Beirut*, Austin, University of Texas Press, 287 p.

[551] Si ce déséquilibre est à attribuer aux opportunités ou déconvenues de terrain, il reflète aussi une présence plus importante des hommes homosexuels dans l'espace urbain, qu'il soit diurne ou nocturne (Bell & Valentine 1995).

J'ai pu cependant constater une autonomisation sémantique du terme : par commodité de langage, mes interlocuteurs emploient le terme gay comme équivalent d'homosexuel[552].

Au Liban, la majeure partie de la population homosexuelle vit son orientation – et/ou son identité – de manière cachée, par crainte des répressions institutionnelles, sociales et familiales. Être homosexuel revient en effet à transgresser la législation en vigueur. Le Code pénal – plus précisément l'article 534 – prévoit différentes sanctions contre les « relations sexuelles contre-nature » : si le terme est potentiellement ambigu, il désigne un acte sexuel avéré entre deux personnes de même sexe. Dans la mesure où les personnes homosexuelles demeurent discrètes, les autorités font preuve d'une certaine passivité. Mais lorsqu'elles ont lieu, les arrestations sont violentes[553].

Cette répression se double d'un contrôle social sévère : injures, dénonciations et agressions sont le lot d'une partie de la population homosexuelle, traduisant une homophobie patente dans laquelle tous les milieux sociaux et confessionnels sont représentés – bien que la génération née après la guerre civile tende à se montrer plus tolérante. L'homosexualité est donc un stigmate (Goffman 1975) plus lourdement sanctionné quand il s'accompagne du choix d'une identité de genre allant à l'encontre de la norme dominante.

À Beyrouth pourtant, un nombre croissant d'espaces, d'initiatives et d'opinions clairement affichées témoignent du statut particulier de la ville par rapport au reste du pays et de la région. Les associations de défense des droits des homosexuels telles que Helem et Meem (qui soutient plus précisément les femmes LBTQ) sont uniques au Moyen-Orient. Elles côtoient d'autres organisations au champ d'action plus large. Par exemple, Proud Lebanon a pour but officiel de promouvoir le développement économique et social, ainsi que l'égalité des populations marginalisées[554]. Si le collectif féministe Nasawiya étend ses activités à d'autres zones (Daher 2016), la plupart des associations agissent principalement à Beyrouth. En la matière, le caractère exceptionnel de Beyrouth – sa plus grande permissivité – se pense à l'échelle régionale comme nationale. Ainsi, « Beirut has a gay scene, Lebanon doesn't » (McCormick 2011)[555]. Les associations bénéficient d'un important relais médiatique, renforcé par l'utilisation des réseaux sociaux comme un moyen de rencontre efficace et discret, ainsi qu'un mode de communication ayant structuré différents collectifs ou évènements à l'instar de la Beirut Pride qui a eu lieu en mai 2017.

[552] Il importe aussi de souligner que la notion s'est imposée face à une absence d'équivalent exact dans le vocabulaire libanais (Gonzalez-Quijano 2010 ; Bonte 2013).
[553] Injures, coups, et pratique plus rare du test anal – formellement interdite par l'Ordre des Médecins du Liban en 2012 – censée déterminer l'orientation sexuelle des détenus.
[554] Dans les faits, il s'agit surtout de défendre les personnes LGBTQ. La différence explique cependant pourquoi Proud Lebanon existe en tant qu'association, contrairement à Helem qui n'a pas été enregistrée par le Ministère de l'Intérieur (cela reviendrait à reconnaître la légitimité d'une telle défense). Pour autant, l'association agit au grand jour – dans les locaux de Zico House, à Hamra (Entretien 9, 01/05/2013).
[555] Ce constat permet de réactiver un lien déjà établi entre l'homosexualité et la ville (Chauncey 1994 ; Leroy 2005 ; Eribon 2010).

La manière dont la Beirut Pride s'est déroulée reflète les limites des différentes mobilisations mentionnées[556]. Cet évènement, présenté comme le premier dans la région, a consisté en une série de rencontres, conférences, projections cinématographiques et soirées permettant une plus grande visibilité des mobilisations et de la sphère LGBTQI. Les différentes initiatives se sont déroulées principalement dans des établissements nocturnes considérés par les noctambules comme *gay friendly* ou alternatifs : Madame Oum, Bardo, Station. La soirée finale, nommée « Beirut Pride Partay », a eu lieu au Radio Beirut. Son succès s'est traduit de deux manières. Pour l'occasion, une quinzaine d'établissements nocturnes de Mar Mikhaïl ont suspendu un drapeau arc-en-ciel sur leur façade, augmentant la visibilité de l'évènement. Les participants, plus nombreux que la capacité d'accueil du bar, et peut-être encouragés par cette exhibition de signes conférant une forme de sécurité, ont largement et plus massivement que d'habitude empiété sur l'espace public de la rue (Figure 74). Cependant, face aux diverses pressions – notamment des associations religieuses – aucune marche diurne n'a pu avoir lieu. Pour des raisons similaires, le cycle de conférences prévu au début de la semaine a dû être annulé.

Figure 74 : la « Beirut Pride Partay » à Mar Mikhaïl
Source : Facebook, mai 2017

Ainsi, le fait d'habiter à Beyrouth ne met pas à l'abri de la menace homophobe (Blidon 2012) et de la discrimination : la ville est paradoxale. Lieu d'émancipation et de rencontre avec l'altérité, elle demeure le terrain d'observation des mécanismes de mise à distance, d'assignation et de stigmatisation. Dans ce contexte, les établissements nocturnes ont un rôle essentiel. Pendant la Beirut Pride, ils ont permis d'accueillir les différents évènements. Dans le quotidien urbain, ils font partie des rares espaces où il est possible pour une minorité invisible d'exister – mais sous conditions : il s'agit d'une géographie fragmentée, circonscrite dans le

[556] Parmi lesquelles il faut mentionner la participation annuelle à l'International Day Against Homophobia and Transphobia, veillant à inverser une tendance générale à la marginalisation des personnes transsexuelles et transgenres.

temps, dont l'évolution est rapide mais implique de s'insérer dans des logiques de consommation.

B) Les espaces de la vie nocturne gay, entre assignations et empiètements

Si le *nightscape* constitue une porte d'entrée vers un « droit à la ville », les espaces de loisirs et de rencontres de la population homosexuelle sont dispersés au sein de la capitale. Peu nombreux au regard de l'offre nocturne globale, ces bars et ces boîtes de nuit portent rarement le label *gay friendly*, préférant les euphémismes tels que « democratic », « open minded » ou encore « liberal ». Le travail de terrain a permis d'identifier trois types d'espaces où il est possible d'exister en tant que noctambule et en tant qu'homosexuel : les établissements ouvertement destinés à un public gay, les soirées organisées par les collectifs et les espaces d'insertion, qui se confondent pour la plupart avec les lieux alternatifs, dans lesquels la possibilité d'empiéter enregistre une certaine progression. Leur cartographie (Carte 16) a été élaborée à partir de mes observations et des mentions faites par mes interlocuteurs. Elle montre la persistance d'une dispersion : le phénomène du « quartier gay » n'y est pas possible.

Carte 16 : le *nightscape gay* de Beyrouth
M. Bonte, 2017

1) Les établissements gay friendly : une géographie restreinte

Cette première catégorie de bars et de boîtes de nuit regroupe tous les lieux considérés comme *gay friendly* par mes interlocuteurs, sans qu'ils soient officiellement nommés ainsi par les propriétaires. Ils ne font pas l'objet d'une politique exclusive, mais demeurent peu fréquentés par les noceurs hétérosexuels qui ne souhaitent pas y être associés. Ce mécanisme d'éviction pouvait déjà être observé au B018 de Sin el-Fil, largement ouvert aux noctambules homosexuels :

« *Là-bas les soirées étaient complètement folles, c'était un lieu qui était très gay friendly. Et dire 'je vais au B018'… c'était pratiquement perdre toute chance de se marier, qu'on soit un garçon ou une fille. (…) C'était un geste d'aller là-bas (…) et la première fois que j'ai été, j'étais complètement hypnotisé, c'est pas qu'on s'embrassait, on faisait tout quoi* » (Entretien 55, 27/03/2015).

La boîte de nuit ouverte en 1994 a ainsi été pionnière en ce qu'elle constituait un lieu de fêtes dans lequel les personnes homosexuelles n'avaient pas à se cacher. En 1999, dans un *nightscape* beyrouthin en pleine expansion du côté de la rue Monnot, l'Acid ouvre ses portes, toujours à Sin el-Fil, et devient le premier club gay – là encore, selon les dires des noctambules » – de la capitale. Les pratiques nocturnes – alcool, danse, drague – sont décrites par un blogueur anonyme :

> « You do go to Acid to have a good time, dance, scream, sing, jump around, act crazy, dirty dance with a few friends (or strangers), drink your ass off, run into a High School classmate who you didn't know was gay, get a couple of numbers, have a one night stand, and of course, gossip at the 'ugly' boy next to you cause you know he's currently dating your ex »[557].

Ces observations sont comparables aux comportements des noctambules fréquentant le reste des établissements de Beyrouth, à la différence près que choisir de s'y rendre est un acte engageant. Comme le montre l'exemple du camarade de classe, cela revient à franchir une frontière entre deux mondes et donc d'accepter d'en être. Lors de mes observations au Bardo, j'avais ainsi eu l'occasion de discuter avec un jeune homme qui était resté plusieurs heures au seuil de l'établissement, partagé entre l'envie d'entrer et, selon ses dires « une grande panique »[558]. Dans ces situations, l'itinéraire moral (Goffman 1975) se concrétise par un itinéraire géographique où le « coming in » permet un « coming out ». Au-delà de la symbolique du franchissement, l'existence de l'Acid est elle-même compliquée. Le lieu a été l'objet de nombreuses intrusions policières ou d'interdictions d'ouverture ponctuelles. Il ne m'a pas été possible de le visiter : il est inactif depuis plusieurs années, tout en maintenant une forme d'existence sur les réseaux sociaux. Il est par exemple indiqué comme « temporairement » fermé sur sa page Facebook.

À l'échelle de la ville, une poignée d'établissements étaient considérés comme « gay friendly » au moment de mes observations (voir carte 16) : le Posh, le Life, le Madame Oum, le Bardo. En plus d'être peu nombreux, leurs règles internes ne font pas l'unanimité. L'un de mes

[557] Source : Blogueur anonyme (https://beirutboyblog.com/2010/06/26/a-night-out-in-acid/).
[558] Notes de terrain, mai 2013.

interlocuteurs affirme éviter les soirées *open bar* où l'ébriété entraîne des modes d'approche trop directs (attouchements, mots crus) le mettant mal à l'aise : « I don't like these places, they are too cheap. I mean, cheap manners »[559]. C'est justement en s'inscrivant à contre-courant de ces « manières » que le Bardo constitue aux yeux des noctambules homosexuels un établissement de référence :

« *When it exceeds a certain limit, I usually interfere and say 'hey… guys, get a room !'. Bardo suits couples (…). It's a decent cruising area* » (Entretien 11, 03/04/2013).

Cette prise de distance vis-à-vis du reste de l'offre nocturne gay *friendly* passe également par une politique tarifaire élevée pouvant être prohibitive, ce que critique un membre de l'association Helem :

« *Et ces places qui se disent gay friendly, est-ce que ce sont des places qui pratiquent le prix du gay friendly ? Elles se disent : vous ne pouvez aller que chez nous, donc on va prendre le plus d'argent qu'on peut, et parfois atteindre des prix qui ne sont pas logiques (…). Ces bars abusent un peu de leur pouvoir* » (Entretien 9, 01/05/2013).

Ainsi, certains procédés d'exclusion sont à l'intersection de l'orientation sexuelle[560] et de la classe socio-économique. En dépit de cette tolérance partielle, mais paradoxalement grâce à la faible offre nocturne pour les noctambules gays, le Bardo fait preuve d'une longévité exceptionnelle. Situé à Hamra, il a été ouvert en novembre 2006 par un groupe de cinq partenaires. Il s'agit d'un lieu hybride, essentiellement restaurant et café le jour, et pub *lounge* – fréquenté majoritairement par des personnes homosexuelles – durant les soirées ordinaires, qui sont dansantes en fin de semaine. Le Bardo organise régulièrement des évènements, s'insérant ainsi dans le calendrier festif annuel, prétexte à toutes sortes de soirées spéciales (Halloween, Saint-Valentin, etc). Ces soirées thématiques sont alternées d'évènements centrés sur une icône gay internationale – Madonna, Dalida, Lady Gaga – ou libanaise – la chanteuse Haïfa Wehbe par exemple.

La Figure 75 illustre la configuration spatiale du Bardo, laquelle oriente les comportements. Au centre de l'établissement figurent le bar, les tables et les chaises. Cet espace est destiné à la consommation et se poursuit légèrement à l'extérieur, tout en restant à l'abri des regards de la rue. Le Bardo dispose également d'un *dancefloor* utilisé en seconde partie de soirée, quand les performances corporelles prennent le dessus. Le niveau sonore, la pénombre et la promiscuité favorisent alors les rencontres et les échanges affectifs. Ces derniers ont surtout lieu dans un coin de l'établissement aménagé avec de grands coussins. Le corridor extérieur est à la fois un espace fumeur et un lieu de discussion et d'interaction.

Les soirs de grande affluence, les noceurs débordent sur la rue tout en continuant à avoir les comportements expansifs de l'intérieur. La transgression physique du seuil entre l'espace du bar et la rue permet ainsi d'empiéter sur l'espace public nocturne en y révélant son identité ou son orientation sexuelle. D'autres établissements préfèrent aller au-delà de la législation en

[559] Entretien 4, 29/03/2013.
[560] Éventuellement de l'identité de sexe ou de genre ; le même interlocuteur estimant que ces établissements faisaient régulièrement preuve de transphobie.

autorisant leur clientèle à fumer à l'intérieur. Si cette mesure est vécue comme une protection, elle contribue à faire des bars et des boîtes *gay friendly* des lieux fermés, peu visibles, éventuellement soumis aux passages plus fréquents de la police. D'après l'un des habitués, le Bardo négocie plus difficilement son existence auprès des autorités :

« *The manager told me that the policemen know what happens. So they take money, like in every places but in Bardo more than everywhere* » (Entretien 4, 29/03/2013).

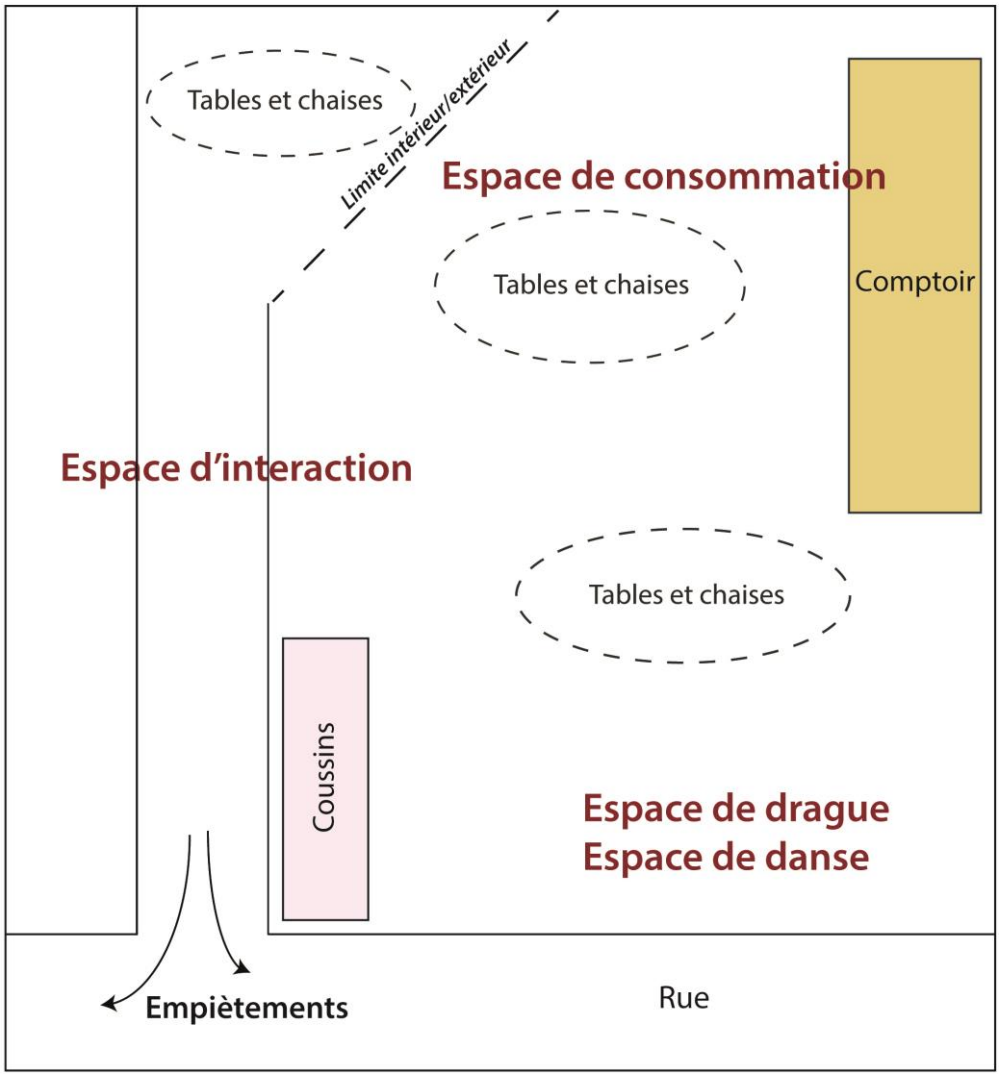


Figure 75 : la configuration spatiale du Bardo
M. Bonte, 2016

Le *nightscape* beyrouthin comporte donc quelques lieux *gay friendly* dont le statut est reconnu parmi le monde de la nuit. Ils sont à entendre comme des établissements majoritairement fréquentés par des personnes homosexuelles, qui peuvent bénéficier d'espaces de plaisir et de fun circonscrits dans l'espace et dans le temps.

2) Les soirées « ouvertes » : le rôle des collectifs

Les soirées organisées par les collectifs constituent une seconde option, qui permet une insertion plus grande dans le *nightscape*. L'enjeu est en effet de sortir des espaces *gay friendly* et d'un cercle noctambule régulièrement décrit comme trop restreint, pour rechercher une réelle mixité. Cette mixité est rendue possible par le succès des évènements – qui rassemblent plusieurs centaines de personnes – et les modalités festives, centrées sur la musique et la danse. En dehors des parties occupées par les tables et les chaises (réservées à l'avance), la foule est dense, plutôt mobile : il est donc plus facile de « se mélanger ». Plus globalement, les organisateurs ont une politique d'ouverture, mise en valeur par l'un des deux partenaires des PC Parties :

« *La PC était unique à Beyrouth. Nous sommes excentriques, plus que d'autres qui ont repris notre concept comme C U NXT SAT. Dans nos soirées, tu peux te laisser aller. Nous acceptons tout le monde (…). Ce n'est pas show-off chez nous. Nous sommes tout le contraire de ce qui existe au Liban* » (Entretien 5, 03/04/2013).

Là encore, l'interlocuteur s'exprime de manière détournée : il s'agit « d'accepter tout le monde », de « se laisser aller », d'être soi-même. Cela se traduit concrètement par l'absence de politique d'exclusion – ou d'éviction – des personnes ouvertement homosexuelles, l'incitation à la consommation d'alcool, et l'enrôlement des noctambules les plus timides dans des danses endiablées. Ces différentes pratiques ont ainsi créé un cadre festif devenu lieux de rendez-vous réguliers – environ tous les deux mois – où il est possible de faire de nouvelles rencontres dans un cadre plutôt sécurisé et libéral, voire libertin.

Ce libertinage peut d'ailleurs devenir la thématique centrale des évènements. En avril 2013, le collectif PC Party a ainsi organisé une soirée « Dominatrix ». Comme le titre, l'annonce était très suggestive mais rédigée sur un ton humoristique :

« *Come tomorrow at PC Pres : Dominatrix to get your little punishment, get locked in one of the PC Party cages, get whipped. PC party will push the boundaries a little bit more* »[561].

L'utilisation du second degré et la constitution d'un univers présenté et assumé comme étant faux et temporaire constituent un moyen efficace pour faire accepter diverses transgressions, à commencer par celles des normes vestimentaires[562]. Le fait de porter un déguisement, c'est montrer qu'on joue le jeu, mais c'est aussi pouvoir s'habiller comme on le souhaite, y compris en portant les signes de son orientation et de son désir. C'est dans ce genre de soirées qu'il est possible de voir des noctambules arriver vêtus d'un unique mini short en cuir.

L'excuse de l'excentricité réside également dans les décors. Pour cette soirée, des cages en fer ont été installées au centre de la salle. On pouvait entrer et sortir facilement, y effectuer des performances érotiques en jouant avec les barreaux façons *pole dance*, dans un jeu de lumières à dominante rouge, comme le montre la photographie suivante (Figure 76).

[561] Source : Facebook 2013.
[562] Ce procédé n'est pas sans rappeler les soirées « mini jupes » des années 1960 (voir Chapitre 4).

Figure 76 : danses pendant la soirée « Dominatrix »
Photographie M. Bonte, avril 2013

L'usage du déguisement, souvent utilisé comme travestissement, était systématique aux PC parties mais continue d'être répandu dans les autres évènements « ouverts ». S'il permet une plus grande liberté vestimentaire, qui en appelle à une plus grande liberté des corps, il consiste aussi ponctuellement un moyen de figurer officiellement dans les supports de communication de la vie nocturne. Ainsi, le groupe Überhaus a organisé, en collaboration avec Decks on The Beach en 2016 une soirée déguisée où les participants étaient invités à être « whoever the fuck you want ». Dans l'annonce, des précisions étaient apportées pour trois catégories de noctambules : « Ladies », « gents » et « unspecified gender ».

Les soirées organisées par les collectifs constituent une alternative aux établissements *gay friendly*. Elles sont abondamment fréquentées en raison de leur tolérance, des opportunités de rencontre que cela représente, et de leur rôle en tant que lieu d'expérimentation d'une mixité revendiquée d'un côté, et salvatrice de l'autre : le fait de s'y rendre n'a pas la même portée symbolique que le franchissement des portes d'un bar labellisé par le monde de la nuit.

3) Les espaces d'insertion, négociation d'un droit à la ville la nuit

En dehors de ces deux premières catégories, il existe dans le *nightscape* beyrouthin différents espaces dans lesquels il est possible de se rendre en tant que qu'homosexuel, sans s'attirer le mépris des autres clients ou le refus des employés. Ces établissements, désignés comme « places where gays go », constituent les espaces partagés d'un groupe social atomisé qui ne dit pas son nom. Ensemble, ils fonctionnent en réseau, mis en relation les uns aux autres par des

individus capables de se reconnaître au travers de différents signes, caractéristiques physiques, attitudes et manières d'être. Ainsi, à un réseau de lieux répond un réseau de personnes qui s'apparentent à ce que Bayat nomme les *passive networks*, à savoir

> « An instantaneous communication among atomized individuals, which is established by a tacit recognition of their common identity, and which is mediated through space » (Bayat 2000 : 552).

La géographie de ces espaces d'insertion où les homosexuels se négocient une place sur la scène nocturne est cependant plus complexe. Elle est tout d'abord susceptible d'évoluer dans le temps : un établissement peut être plus ou moins ouvert en fonction des employés, ou des évènements. Ainsi, au Yukunkun, la fréquentation homosexuelle est fortement chevillée à la programmation thématique et musicale. Elle possède également une dimension individuelle : la cartographie mentale des lieux où il est possible d'aller va dépendre de ses connaissances, de la probabilité de croiser certaines personnes, et enfin des goûts personnels de chacun. Les espaces d'insertion renvoient premièrement aux « lieux sophistiqués »[563], qu'il faut entendre comme des bars ou des clubs au standing élevé, qu'il s'agisse du décor et de l'ambiance, des produits proposés et du service. Leur politique étant généralement d'accepter toute clientèle ayant un bon pouvoir d'achat, il est possible d'y être en tant que consommateur.

Selon Sofian Merabet (2006), l'apparition de ces espaces tolérants envers la sphère homosexuelle est liée à la transformation de Beyrouth après la fin de la guerre civile et la multiplication des lieux de consommation : bars et boîtes de nuits, cafés, restaurants, plages privées notamment. Leur fréquentation en tant qu'homosexuel est donc paradoxale. Elle représente d'une part un défi aux normes sociales et de genre en vigueur, et d'autre par un acte de consumérisme répandu. Cette pratique exige un fort pouvoir d'achat, mais elle permet de s'infiltrer dans l'espace hétérosexuel. Elle montre également que les affleurements d'une visibilité sont en partie liés à des processus locaux de transformation.

Si le terme « sophisticated » induit une sélection par l'argent, il sous-entend une différenciation qui se joue aussi sur un certain nombre de qualités constitutives de l'image d'un établissement ou de l'image que les noctambules veulent donner d'eux-mêmes ; un mélange de tolérance, d'ouverture à la diversité, de cosmopolitisme (Chatterton & Hollands 2003) qui réside entre autres dans le maîtrise des codes culturels internationaux, y compris la culture gay. Ces caractéristiques font d'ailleurs partie de l'ethos nocturne, et permettent de se distinguer des personnes « intolérantes », « fermées ». Ainsi, l'un de mes interlocuteurs me parle de ses soirées nocturnes qu'il passe quasi exclusivement dans les bars et les boîtes de nuit n'étant pas considérées comme *gay friendly* :

« *Maybe it's because the places where I go are so sophisticated. For instance there is this place called Anis. People who go there share my attitude towards life* » (Entretien 11, 03/04/2013).

L'idée de personnes partageant les mêmes valeurs peut s'étendre au second type d'établissements accueillants, à savoir les lieux considérés comme alternatifs. Si la logique

[563] Entretien 11, 03/04/2013.

d'insertion par la consommation demeure, elle y est amoindrie en raison de tarifs plus bas et d'une attitude globalement plus revendicative. Le fait d'accepter des clients ouvertement gay constitue une forme de mobilisation qui participe d'un ensemble de revendications plus vaste ayant déjà été évoquées : une société et une économie plus justes en termes d'égalité des droits et de répartition des richesses, plus écologique et, pour certains, affranchie du système confessionnel. Dit autrement, être accueillant envers la population homosexuelle constitue en soi une manière d'être alternatif, qui se manifeste par différents signes. Selon l'un des membres de l'association Helem, le fait que les bars acceptent ou non de distribuer leur magazine (intitulé *Barra*, ce qui veut dire dehors, ici au sens de *out*) constitue un bon indicateur, même s'il est insuffisant. L'aspect physique du personnel peut également être significatif, lorsque ces derniers ne respectent pas les normes de genre et idéaux de beauté dominants – par exemple, être grand, barbu et aux bras musclés pour un barman. Là, les serveuses peuvent porter des coupes courtes et passer derrière le bar, et les hommes être petits et minces tout en portant d'autres accessoires pouvant être jugés comme « trop excentriques », soit « pas assez masculin » (boucles d'oreilles, t-shirt près du corps, pantalons moulants, accessoires colorés).

Le troisième mode d'insertion dans la ville la nuit consiste à occuper les espaces extérieurs, et plus précisément à prendre part à la mise en visibilité des pratiques nocturnes dans le quartier de Mar Mikhaïl, en tant qu'homosexuel. Son émergence relativement récente marque une certaine progression dans la multiplication des formes de sociabilités nocturnes homosexuelles : elles sortent de l'assignation à des établissements spécifiques, traduisant l'existence d'un « monde à part », pour s'intégrer partiellement au monde de la nuit. Le relâchement des normes – qu'elles soient vestimentaires ou de comportement – peut par exemple aller jusqu'à la possibilité de s'exposer, là encore au double sens du terme. Le quartier de Mar Mikhaïl est le seul extérieur nocturne où il est possible de voir des couples homosexuels se tenir la main, voire s'embrasser. Ces transgressions sont rendues possibles par les caractéristiques même du quartier : Mar Mikhaïl est en effet considéré comme un quartier créatif et branché, supposément plus ouvert – c'est dans ce quartier nocturne que les drapeaux arc-en-ciel ont été arborés – , qui en soirée est densément fréquenté, bruyant et peu ordonné. C'est donc là qu'il est possible de prendre part aux *loud encroachments* des autres noctambules, et de s'affranchir d'une assignation à la discrétion. Si la forte consommation d'alcool constitue probablement un élément expliquant la tolérance ou l'indifférence des autres noctambules, cette exposition n'est pas totalement gratuite :

« *When you're drunk, you don't care about what you are doing, right ? but these guys may hear some comments…* » (Entretien 4, 29/03/2013).

Dit autrement, cette insertion, ces empiètements reviennent à revendiquer son homosexualité dans l'espace public, et donc à remettre en cause, même temporairement, l'ordre établi. Ce passage au visible est donc nécessaire, mais fait encourir le risque de l'injure (Eribon 2012).

Ainsi, le *nightscape* constitue une possibilité de ville (Leroy 2010) pour la population homosexuelle, dans la mesure où certains de ses établissements et évènements sont accessibles, qu'ils soient considérés comme gay *friendly* ou « ouverts ». La question est à la fois centrale et ambivalente : au-delà des pratiques de plaisir et de fun, la ville la nuit représente une interstice

temporelle dans laquelle il est plus facile de vivre son homosexualité, qu'elle passe par des choix de sociabilité, des modalités d'affichage de son identité (vêtements, accessoires, postures) et des techniques corporelles d'expression de son désir (la danse, la drague) (Buckland 2002). Le droit à la ville – qui passe par le droit à la ville la nuit – n'est jamais acquis mais il est négociable et assujetti à différentes conditions : économiques et sociales d'abord, et plus largement, la propension du monde de la nuit à intégrer et reconnaître la place de la sphère homosexuelle, soit la possibilité de l'altérité.

Conclusion de chapitre

Ce chapitre a permis d'étudier les différentes « possibilités de ville » offertes par la vie nocturne de Beyrouth à travers des empiètements d'ordres différents, à la fois sociaux et spatiaux. Ils désignent le dépassement des fonctions usuelles de la vie nocturne (le plaisir, la consommation, le « fun ») pour s'insérer dans différents champs, notamment celui du politique, qu'il s'agisse d'affiliations ou d'expressions critiques. Les empiètements regroupent également un ensemble de transgressions par rapport aux systèmes normatifs à l'œuvre dans la société libanaise, qui passent par différents régimes de visibilité et de publicité. Enfin, les empiètements constituent une modalité d'insertion et de présence dans l'espace nocturne et, par ricochet, dans l'espace urbain. Ainsi, la portée de la vie nocturne beyrouthine se situe dans l'articulation entre ces trois manières d'empiéter : elle est à la fois un cadre d'expression et une fenêtre d'opportunité. Ces observations mettent en lumière l'existence d'un ethos différencié, ou augmenté de sa dimension politique, ce qui renforce la capacité du *nightscape* à être un espace « passeur de changement » (Weber 2013), c'est-à-dire un terrain d'actions qui remettent en cause un ordre établi. L'entremêlement des usages festifs, transgressifs et critiques des nuits beyrouthines représente un moyen de faire la ville autrement, en expérimentant ce qui *pourrait être* et ce qu'il est *possible de faire*. De manière inversée, l'interaction entre ces différentes attitudes permet de rendre la ville habitable, de « faire avec » une situation et un contexte donnés : elle offre des itinéraires individuels et collectifs dans la ville post-conflit.

Chapitre 8. Lieux communs. La nuit pour habiter la ville post-conflit

Introduction de chapitre

Au cours d'une conversation dans un bar de Badaro, Marwan, l'un de mes interlocuteurs privilégiés, raconte un épisode de son enfance survenu non loin du lieu où nous nous trouvons :

« *On avait dû traverser la ligne de démarcation, je ne sais même plus pourquoi. Mais on a failli se faire tirer dessus. C'était là, à cinquante mètres ! Je vois encore le mur avec les impacts de balle. Il est resté longtemps, ce mur. Aujourd'hui, je bois des verres presque au même endroit* » (Conversation avec Marwan, 21/03/2015).

Quelques jours plus tard, un noctambule de la même génération[564] revient sur les premières ouvertures d'établissements dans le quartier :

« *J'ai un ami qui a acheté une action, un petit pourcentage sur le Kissproof, au moment de l'ouverture. Je n'arrêtais pas de me moquer de lui, je disais, au fond, tu as une chance que ça marche, si la guerre éclate, ce sera la ligne de front, donc tu auras tous les journalistes étrangers qui viendront et qui feront marcher l'endroit !! Mais j'étais sérieux aussi* » (Entretien 55, 27/03/2015).

Ces deux échanges, qui ont eu lieu à une semaine d'intervalle, traduisent deux manières de faire dialoguer le conflit et les spatialités nocturnes. La première fait état de la surimposition d'activités ludiques sur un espace situé à proximité d'un ancien point de passage. La seconde souligne l'intérêt du positionnement du nouveau quartier nocturne, dans le cas où un nouveau conflit surviendrait. Le conflit apparaît soit comme une expérience vécue, soit comme un moment à venir. Il se manifeste, au travers du *nightscape*, selon deux régimes temporels différents.

[564] Il s'agit dans les deux cas de personnes qui sont nées dans les années 1970 et ont grandi pendant la guerre civile.

La question de ces régimes temporels évoque celle des régimes d'historicité identifiés par l'historien François Hartog (2003). Ils désignent les différentes modalités d'articulation du passé, du présent et du futur pour une société donnée. La référence à ses travaux sert cependant moins à tenter de déterminer le rapport au temps de la société libanaise qu'à adopter une posture similaire : considérer que ce rapport – et ici la place temporelle du conflit – n'est pas une évidence. C'est justement ce qui caractérise une situation post-conflit et au-delà, une situation en « post- » : qu'elle

> « fait moins ressortir les ruptures que les persistances et les résistances, sans postuler les rails d'une progression linéaire ou d'une dispersion spatiale homogène. Au contraire, il souligne les simultanéités et les divergences, sans non plus sous-entendre un objectif, un modèle, nécessairement meilleur » (Blondel, Javourez et Van Effenterre 2015 : 15)[565].

Autrement dit, le conflit a différentes manières de s'imposer aux individus, aux pratiques et aux espaces, et donc à la vie nocturne. Ce dernier chapitre appréhende ainsi les rapports entre les nuits beyrouthines – les individus qui les produisent, les pratiquent et s'y identifient au travers de l'ethos – et la situation post-conflit du pays. La question posée est ici à double sens : comment les caractéristiques de la situation post-conflit du pays affleurent et conditionnent le *nightscape* beyrouthin ? À l'inverse, dans quelle mesure les nuits beyrouthines sont-elles une manière de faire et d'être à la ville post-conflit, qu'il s'agisse de prendre en charge et de traiter, ou au contraire de mettre à distance un héritage, une situation et une menace ?

Les liens entre la situation post-conflit et la vie nocturne sont fluctuants et ne peuvent être posés une fois pour toutes. Leur analyse nécessite de revenir, dans une première section liminaire, sur la place ambivalente du conflit dans la société, entre « champ d'expérience » d'une part, et « horizon d'attente » d'autre part (Koselleck 1990). La réflexion s'attache ensuite à identifier les héritages du conflit qui opèrent dans la production de l'espace nocturne. La seconde partie permet de montrer comment les pratiques et les sorties nocturnes sont une manière imparfaite d'habiter la ville post-conflit : le retour sur le monde de la nuit, sa diversité interne en termes de postures et de parcours, révèle un décalage entre un discours inclusif et la persistance de logiques de séparation. Enfin, la troisième partie interroge à nouveau la question de l'ethos en analysant la production d'images et de discours qui nourrissent un imaginaire urbain faisant dialoguer les thématiques nocturnes et conflictuelles.

[565] Voir Chapitre 2 p. 115.

0) « For the war yet to come » : le conflit entre espace d'expérience et horizon d'attente

Inspiré de l'ouvrage d'Abdoumaliq Simone (2004), l'intitulé de la thèse de Hiba Bou Akar, *Planning Beirut : For the War Yet to Come* (2012) souligne le caractère ambivalent du conflit dans la société libanaise. Plus précisément, la « guerre à venir » constitue un outil pour analyser la transformation des périphéries de Beyrouth en de nouvelles frontières – à la fois des limites et des enjeux (Oloukoi 2015) – sectaires. Le conflit en tant qu'héritage et potentialité est ainsi une manière de percevoir et d'organiser l'espace urbain, et possède une double dimension temporelle et spatiale :

> « Temporally, it refers to a present moment from which the future can only be imagined as that of contestation ad war. Spatially, it is a notion that shapes Beirut's peripheries into the frontiers of imagined future wars, sectatian and regional ones ». (Bou Akar 2012 : 3).

La référence à la « guerre à venir » permet de faire écho au Chapitre 2, dans lequel la présentation du contexte beyrouthin a mis en évidence l'entremêlement des catégories « guerre » et « paix » comme caractéristique d'une situation post-conflit. Cette partie liminaire entend approfondir la réflexion via l'apport des travaux de Reinhart Koselleck (1990), en mobilisant les notions de « champ d'expérience » et d'« horizon d'attente ». Ces notions sont envisagées dans leurs dimensions spatiales, afin de se demander comment les pratiques nocturnes et l'adhésion à un ethos représentent un moyen de « faire avec » l'environnement urbain conditionné par les ambivalences du conflit.

Dans son ouvrage *Le futur passé*, Koselleck identifie et explicite ce qu'il nomme un « couple conceptuel », formé de deux notions : le champ d'expérience et l'horizon d'attente. Le choix du terme couple lui permet d'insister sur le fait que les deux notions ne peuvent se penser l'une sans l'autre, ni ne constituent un cadre d'analyse à deux alternatives. L'imbrication mise en évidence est justement celle du passé et du futur dans le temps présent. Elle n'a donc pas pour objectif de déterminer la nature du matériau historique, mais bien la place de ce dernier dans la société, laquelle ne va pas de soi puisqu'au contraire elle tend à l'entremêlement des temporalités. Il s'agit donc de catégories de la connaissance, l'enjeu étant de savoir si ces expressions peuvent aussi aiguiser la compréhension de l'espace.

Le champ d'expérience peut se définir comme le domaine où viennent s'inscrire les différentes actions passées. Il désigne l'adhérence du passé au présent :

> « L'expérience, c'est le passé actuel, dont les évènements ont été intégrés et peuvent être remémorés. Dans l'expérience se rejoignent et l'élaboration rationnelle et des comportements inconscients qui ne sont pas ou plus obligatoirement présents dans notre savoir » (Koselleck 1990 : 311).

Dès lors, une expérience est datable, même si elle ne fait pas l'objet d'un déroulement linéaire. De la même manière, elle est transmissible, qu'il s'agisse d'individus, de groupes ou d'institutions. Ce qui relève du champ d'expérience correspond à l'ensemble du passé qui ne

s'est pas effacé, qui demeure présent dans les mémoires, les consciences, les pratiques. Si ce « présent du passé » demeure, c'est parce qu'il conditionne l'horizon d'attente, entendu comme le domaine du non-advenu, qui n'est pas encore – et qui n'est pas encore expérience :

> « L'horizon, c'est cette ligne derrière laquelle va s'ouvrir un nouveau champ d'expérience dont on ne peut encore avoir connaissance » (Koselleck 1990 : 313).

L'horizon d'attente est donc le domaine de la projection, que Koselleck nomme « futur actualisé », à savoir, tout ce qui est imaginé comme possible, qu'il s'agisse d'un futur désiré ou redouté. Ainsi :

> « L'espoir et la crainte, le souhait et la volonté, le souci mais aussi l'analyse rationnelle, la contemplation réceptive ou la curiosité – tout cela entre dans sa composition et constitue l'attente » (Koselleck 1990 : 311).

Champ d'expérience et horizon d'attente sont distincts mais indissociables : le premier renvoie à ce que l'on peut mobiliser, c'est le passé tel qu'il existe au présent. Le second correspond à ce qu'on peut projeter, c'est le futur tel qu'il existe au présent. Si l'expérience a transformé ce qui s'est passé tout en étant « saturée de réalités », l'attente, elle, conditionne les individus, leurs pratiques et leurs représentations. Sans lui correspondre parfaitement – parce que le champ d'expérience connu ne peut déterminer totalement l'horizon d'attente – l'attente se fonde néanmoins sur l'expérience : c'est la tension, le rapport changeant entre les deux qui caractérise la place du conflit dans la société libanaise.

Ce dernier relève d'une part du champ d'expérience, plus précisément de plusieurs expériences, dans la mesure où la situation en « post- » est liée à différents conflits identifiables dont les conséquences et les transformations qui leur sont liées sont opérantes dans le temps présent. Il s'agit en premier lieu de la guerre civile de 1975, dont la fin en « queue de comète » (Houssay-Holzschuch 2010b) a déjà été identifiée, et dont les traces perdurent notamment dans l'espace urbain. Pour les noctambules actuels, la guerre civile peut être une expérience vécue ou transmise, au travers de récits, de pratiques et d'habitudes – par exemple, les mobilités urbaines. Celle de 2006 a en revanche été expérimentée par l'ensemble d'entre eux ; elle est donc davantage présente dans les discours, qui déterminent un « avant », un « pendant » et un « après ». Les personnes interrogées ont ainsi leur propre espace-temps du conflit impliquant, en fonction des situations, la nécessité d'un déplacement, le repli dans l'espace domestique, et plus particulièrement ici, une modification des pratiques et des spatialités nocturnes.

Si le conflit est de l'ordre de l'expérience, celle-ci ne peut être pleine et entière que si « les motifs qui lui ont donné naissance ont disparu » (Koselleck 1990 : 312). Or, les tensions politiques et géopolitiques et les déséquilibres internes persistent. La guerre en tant que champ d'expériences se caractérise donc par son inachèvement. Ce n'est pas seulement le passé du présent, car elle n'appartient pas uniquement au passé, et pourtant elle est déjà « à venir » : le conflit est aussi un horizon d'attente, une projection, une menace établie et conditionnée au travers de l'expérience et de ses persistances. Cette double appartenance renvoie donc aux situations post-conflit, dans lesquelles les sociétés et les espaces connaissent une forme de latence, entre le souvenir d'un passé contradictoire et douloureux, et l'incertitude du futur.

Cette tension entre champ d'expérience et horizon d'attente, qui caractérise la place du conflit dans le contexte beyrouthin, n'est pas qu'une polarisation temporelle parce que les deux notions peuvent faire l'objet d'une lecture spatiale :

> « que toute expérience provenant du passé soit spatiale, cela a un sens parce qu'elle s'agglomère en un tout dans lequel le nombre de strates des temps passés sont présentes en même temps, sans donner pour autant d'informations sur leur avant et sur leur après » (Koselleck 1990 : 312).

L'accumulation des manifestations spatiales des expériences passées a été identifiée, dans le cas beyrouthin, via la profusion de traces du conflit – qui se lisent essentiellement dans le bâti – mais aussi dans les opérations de reconstruction qui représentent moins une résolution des relations antagonistes que leur prolongation sous d'autres formes (Verdeil 2001). Plus globalement, la spatialité du champ d'expérience réside dans la territorialisation des différentes lignes de division, politiques et confessionnelles, mais aussi sociales, économiques, et morphologiques (Bou Akar 2012b). Elle s'entremêle aux logiques spatiales de la guerre à venir, qui réside tant dans la sémiologie du conflit identifiée dans le chapitre second que dans la militarisation croissante de l'espace urbain, et enfin, que dans les modes d'habiter.

L'espace ainsi produit s'apparente à celui de « l'en-attendant » (Baillargeon 2015), où l'attente concerne à la fois la résolution des guerres passées, l'évolution vers un « meilleur » – ou un « normal » (Blondel, Javourez et Van Effenterre 2015) – ainsi que l'anticipation de nouveaux épisodes conflictuels. La question posée est alors double : il s'agit d'une part de se demander comment habiter l'espace de « l'en-attendant », celui de la situation post-conflit, et comment les pratiques nocturnes à Beyrouth représentent à la fois des manières d'habiter cet espace, mais aussi de prolonger son état transitoire entre les conflits passés et le conflit comme horizon d'attente.

Le recours à la notion de l'habiter constitue une manière d'approcher les espaces en « post- » par le quotidien et l'ordinaire (Blondel, Javourez et Van Effenterre 2015). Il s'agit d'aborder les manières dont les individus agissent, évoluent, « font avec » l'espace et la société dans lesquels ils vivent. Ce questionnement intègre donc la vie nocturne et les pratiques – « politiques du fun » (Bayat 2013) – telles que sortir boire un verre, danser, faire la fête, comme autant de manières de s'approprier l'espace par la consommation, l'interaction, la présence.

Dans la mesure où ces modes d'habiter sont entendus comme un « ensemble de dispositions qui régissent les rapports à l'espace » (Cailly et Dodier 2007 : 68), ils donnent lieu à une grande diversité des usages à laquelle correspond une multiplicité des combinaisons possibles entre la vie nocturne et la ville post-conflit, où les formes spatiales du conflit relèvent à la fois de l'expérience et de l'attente. Dit autrement, il ne s'agit pas de savoir si la vie nocturne constitue un défoulement cathartique ou une reconquête apaisée d'un vivre-ensemble, mais de se demander quels chemins elle offre pour faire de l'espace de « l'en-attendant » un espace du « chez soi » ou du « chez nous ». À l'inverse, le contexte urbain de Beyrouth ne fonctionne pas uniquement comme un décor ou une toile de fond où se déploient les spatialités nocturnes : les logiques post-conflit interviennent et conditionnent l'offre, les pratiques et la mise en images de la nuit. L'exploration de ces chemins suit ainsi trois manières, pour la vie nocturne et ses

acteurs, d'envisager le conflit passé et potentiel : en faisant « avec » (Blondel 2016) le conflit comme héritage, en faisant « malgré » le conflit comme expérience et horizon, et en faisant (la fête) « quand même » . Cette dernière modalité, analysée au travers de la production d'images et d'imaginaires urbains confère une dimension identitaire à l'ethos : faire la fête n'est plus un mode d'énonciation de soi comme une personne sociable et branchée, mais comme une personne « vraiment libanaise » ou « vraiment beyrouthine », via les sociabilités nocturnes et la fréquentation de lieux branchés.

I) Le post-conflit, « faire avec » la nuit et les héritages « dissonants »

La notion de dissonance[566], empruntée à John E. Tunbridge et Gregory J. Ashworth (1996) fait état des discordances entre le passé et les usages du passé, c'est-à-dire les manières de légitimer, de privilégier et de valoriser certains éléments de l'histoire au détriment d'autres expériences – par exemple pour nourrir un dessein politique. Si cette question n'est pas spécifique à certaines sociétés ou à certains États, elle est cruciale dans le contexte libanais où d'une part, peu de place est accordée aux récits alternatifs (Mermier 2010) et où d'autre part, les visions du passé et de la place du conflit comme expérience dans la société ne font pas consensus. Partant de là, cette première partie de chapitre envisage le *nightscape* comme un ensemble de lieux d'inscription d'héritages dissonants. Ces dissonances renvoient d'abord à une multiplication des passés de référence où les valeurs de « l'avant » font l'objet d'interprétations différentes, et ensuite à l'existence de modalités distinctes, pour une expérience, de se manifester dans l'univers nocturne de Beyrouth, entre convocations, surgissements ou productions nostalgiques. En étudiant les différents modes de présence de « l'avant » dans les spatialités et les pratiques festives, il s'agit de montrer comment ces dernières sont une manière de faire « avec » (Blondel 2016) l'entremêlement des temporalités dans l'espace. Cet « avec » admet trois types de manifestations qui sont étudiées dans cette première partie de chapitre. Il s'agit d'abord des références au passé qui font de la vie nocturne un cadre privilégié pour la mise en scène de rapports nostalgiques à des temps antérieurs. Il est ensuite question des résurgences du passé, c'est-à-dire des réapparitions des logiques conflictuelles dans la production et la régulation des espaces de nuit. Sont enfin abordées les revenances de la guerre, qui interrogent plus précisément la dimension spectrale du conflit et des nuits beyrouthines.

[566] La formule « héritages dissonants » n'est pas la traduction exacte du titre *Dissonant heritage*, où le terme anglais « heritage » renvoie au patrimoine. Dans cette section, il s'agit bien d'héritages, qui désignent ce qui est laissé par des prédécesseurs et qu'il convient d'assumer.

A) La multiplication des passés de référence : vie nocturne et nostalgies urbaines

Parler de multiplication des passés de référence revient à suggérer que la production de l'espace nocturne puise dans différentes strates temporelles. Ces convocations, qui se lisent essentiellement dans la conception et le décor des établissements, deviennent des modalités d'expression d'une nostalgie, entendue comme le regret d'un temps et d'un espace perdus (Gervais-Lambony 2012), ici plus précisément d'un – ou de plusieurs – Beyrouth qui n'existe(nt) plus que dans des mémoires ou des imaginaires souvent sélectifs. En d'autres termes, la vie nocturne constitue une ressource discursive (Blondel 2016) qui sert avant tout à reconstituer les aspects principaux d'une époque perçue comme un « âge d'or ». Là encore, cette appétence n'est pas une caractéristique des situations en « post- » (Haugbolle 2010). Ce qui l'est davantage, notamment dans le cas beyrouthin, c'est le caractère ambigu des nostalgies véhiculées. Cette ambiguïté réside, d'une part, dans la multiplication et la cohabitation des périodes évoquées, dans le caractère non-consensuel des représentations qui en découlent, et d'autre part dans les effets produits, entre mise en concurrence de différents récits de ville via un même espace-temps, diffusion d'images restauratives et marchandisation.

1) « Old is gold » : lieux de nuit et mise en image d'un « âge d'or » révolu

Dans le contexte libanais, le terme d'« âge d'or » renvoie à une période qui débute dans les années 1950 et s'achève au début de la guerre civile. Elle se caractérise par une croissance économique soutenue, une relative stabilité politique – du moins, au regard du conflit qui éclate en 1975 – un foisonnement idéologique et intellectuel, mais également la multiplication des espaces de loisirs et de tourisme, eux-mêmes constitutifs de l'attractivité de la ville à l'échelle régionale. Les références à cette période ainsi que la tendance à l'idéaliser ne sont pas l'apanage des établissements nocturnes, dans la mesure où ces derniers sont en cohérence avec un discours officiel, celui prôné par l'État libanais au moment de la reconstruction du centre-ville (voir Chapitre 2). Les bars de Beyrouth ont cependant diverses manières d'évoquer cet « âge d'or ».

Il constitue en premier lieu une catégorie thématique à laquelle se réfèrent les établissements, sur le mode du simulacre (Baudrillard 1981) – dans les éléments de décor – ou de l'hommage. Cette première dimension peut être illustrée par le bar 60's Beirut ouvert à Mar Mikhaïl en 2016. La référence à une époque donnée est rendue explicite par le nom même de l'établissement, mais se poursuit via divers arrangements visuels. Cela commence par l'enseigne lumineuse qui se démarque des pubs environnants dans la mesure où le nom Beyrouth est inscrit en alphabet arabe (Figures 77 et 78). Les néons verts qui forment les lettres évoquent ceux de la rue de Phénicie – et plus particulièrement des Caves du Roy – qui sont par exemple reproduits dans le roman graphique de Lamia Ziadé, *Ô nuit, ô mes yeux* (2015)[567]. Cet

[567] Mêlant textes et dessins, ce livre retrace les itinéraires biographiques des grandes personnalités artistiques de la région (Oum Kalthoum, Asmahan, Farid al-Atraj, Fayrouz notamment).

ouvrage replonge le lecteur dans un espace-temps révolu, celui du Caire des années 1920 et, entre autres, celui de Beyrouth dans les années1950 et 1960 (Figures 77 et 78).

Figures 77 et 78 : l'enseigne du 60's Beirut et la reproduction des devantures d'anciens établissements nocturnes
Source : Ziadé L. 2015
Photographie M. Bonte 2017

À l'intérieur, les murs de l'établissement sont recouverts d'images censées garantir une forme d'authenticité : un timbre-poste agrandi, des photographies de la Place des Martyrs et des rues du centre-ville avant sa destruction au début de la guerre civile, et enfin, une reconstitution de façade néo-levantine, reconnaissable à ses trois arcades. La célébration d'une ville perdue dont les images sont devenues des ornements se poursuit via les publicités diffusées sur les réseaux sociaux, qui mêlent inlassablement d'anciennes photographies – représentant, par exemple, l'ancien aéroport – sur lesquelles le logo du bar est superposé, régulièrement commentées de la formule « Old is gold ». Les évènements organisés achèvent cette démarche de création d'ambiance fondée sur des référents temporels résolument passés : les soirées sont « rétro », passent des « oldies », en s'élargissant parfois aux vieux rocks anglais et américains de la même décennie – sans oublier de rappeler le cosmopolitisme dont faisaient déjà preuve la ville et ses habitants dans les années 1960. Ici, « l'âge d'or » est utilisé comme une thématique, au même titre que d'autres établissements sont « latino », « industriels », ou « de gauche ». Il ne s'agit donc pas d'un souvenir, mais d'une forme d'exploitation d'images et d'éléments culturels – y compris à des fins économiques – d'un Beyrouth qui n'existe plus. Sur sa page Facebook, le message de présentation de l'établissement est sans équivoque : « Celebrating the Golden Age ! We go back in time to relive Beirut, in all it's glory ! ».

Les politiques nocturnes de la nostalgie sont donc celles de la glorification d'une époque, qui participe de la tendance plus large à la reconstitution a posteriori d'un « Liban intemporel » (Haugbolle 2010). À ce titre, les lieux festifs sont des portes ouvertes sur le passé qui est contemplé, auquel on rend hommage, et que l'on tente de préserver. Ainsi, le propriétaire du Regusto – un bar situé à Hamra – a conçu son établissement pour qu'il soit la mémoire vivante d'un autre pub, Chez André, ouvert dans le même quartier pendant les années 1960 et tenu par son oncle éponyme. Si le bar n'existe plus, « l'esprit d'André » habite le nouvel établissement[568], selon les dires de son neveu qui a veillé à ce que plusieurs de ses portraits soient affichés derrière le comptoir, comme le montre la première des deux photographies suivantes :

Figure 79 : l'intérieur et la devanture du bar Regusto à Hamra
Photographie M. Bonte, novembre 2015

Le second cliché représente la devanture de l'établissement, où le nom « Chez André », ainsi que la date de son ouverture, sont bien mis en valeur. Une enseigne lumineuse installée au-dessus, invisible sur la photographie, annonce bien le « Regusto », mais elle s'offre moins facilement aux regards. Une liste de noms ayant marqué le pays d'avant la guerre, acteurs et chanteurs libanais ou étrangers ayant visité le Liban à différentes reprises, évoque une épitaphe à la mémoire d'une époque révolue. Enfin, le Regusto est une manière de rendre hommage aux sociabilités nocturnes propres à cette époque : ainsi, de nombreux articles de journaux sont épinglés à l'intérieur. Ils décrivent les soirées mémorables de Chez André, notamment parce qu'elles sont liées à la visite de célébrités venues apprécier la richesse des divertissements nocturnes de Beyrouth[569].

Le voyage dans le temps que proposent certains établissements passe également par l'investissement d'anciens lieux désaffectés, eux-mêmes reliques d'une époque perdue. C'est le cas du Trainstation à Mar Mikhaïl (Figure 80). En effet, l'ancienne gare de chemin de fer a été partiellement réinvestie pour devenir un lieu de fêtes, organisées par des collectifs ou par des personnes privées. Il s'agit d'une entreprise menée à bien par le management du B018, à qui une partie du terrain a été cédée. Les anciens trains hors d'usage, sur lesquels la végétation

[568] Notes de terrain, novembre 2015.
[569] On y apprend par exemple que Johnny Hallyday est sorti ivre de chez André, lors d'un de ses passages à Beyrouth.

a repris ses droits, sont restés en place. Ils ne constituent pas uniquement un élément de décor – « vintage » ou « industriel », au choix – mais structurent l'espace de la fête. En effet, la cabine du DJ est installée dans un ancien wagon, tandis que les anciens rails permettent de distinguer la partie « bar » et la piste de danse.

Qu'il s'agisse du slogan de Trainstation ou de sa description sur les réseaux sociaux, l'idée est la même. Le lieu se présente comme une porte ouverte sur un passé perdu et regretté, et sa conception répondrait à la demande des noctambules, celle de compenser une perte :

"We lost our train station; a truly golden aspect to our paradise. You might think that these days are long gone, but we hear your cries and we deliver. B018 management team up with Alain Hadife to bring back Beirut at its "Golden Age" with a new outdoor venue located in the train station in the heart of Mar Mikhael".

Figure 80 : présentation de l'établissement Trainstation sur les réseaux sociaux
Source : Facebook, 2015

L'ancienne gare est décrite comme un élément majeur du Beyrouth d'avant-guerre considéré comme un « paradis » perdu, qui pourtant continue d'appartenir à un « nous » relativement indéfini, mais qui inclut les entrepreneurs de la nuit et les noctambules. Si ces derniers n'ont pas connu ou expérimenté la ville au temps du chemin de fer (qui n'est plus opérationnel depuis la guerre civile), ils sont pourtant familiers de ce récit, évoquant un univers urbain auquel leur actuelle situation socio-économique leur aurait donné accès si ce dernier avait perduré. D'où l'évocation d'une perte, entraînant à la fois une souffrance et une demande de restitution posée comme légitime : d'une certaine manière, les entrepreneurs de la nuit à l'origine de Trainstation déjouent le temps et réparent une injustice.

Considérée comme une émotion géographique (Gervais-Lambony 2012), la nostalgie apparaît comme une stratégie discursive pour les établissements nocturnes, qui l'emploient à différents desseins : augmenter l'attractivité des lieux conçus, maintenir une forme d'authenticité face à la diversité des changements urbains, tracer des points de continuité entre le Beyrouth d'avant la guerre et la ville actuelle. Les procédés décrits dépassent cependant la simple ornementation. Les arrangements de décor – qui sont des projections d'une époque regrettée et souvent fantasmée – se mêlent aux actuelles pratiques nocturnes qui sont bien réelles mais s'inscrivent aussi dans une logique de continuité : les noctambules sortent et boivent comme l'ont fait les générations précédentes. Cela laisse entrevoir l'une des fonctions actuelles du *nightscape,* celle de perpétuer une manière d'être à la ville et de l'habiter : par sa nuit.

Les références à un supposé « âge d'or » de Beyrouth possèdent enfin une dimension politique qui va au-delà de la légitimation des processus de reconstruction (Haugbolle 2010). Dans le

chapitre précédent, il a été vu que l'affichage d'opinions ou de sensibilités passait par la fréquentation de certains établissements nocturnes. Ces choix représentent un moyen de s'approprier un héritage politique, celui de la gauche libanaise (Dot-Pouillard 2013), laquelle aurait également connu un âge d'or qui s'incarne spatialement dans le quartier de Hamra et est structuré par des évènements fondateurs et par l'apport d'anciennes figures dirigeantes. Le fonctionnement est similaire : la revendication de l'héritage prend aussi des allures de mise en scène, mêlant portraits, slogans et drapeaux. La différence réside dans l'interprétation d'une même époque et les discours qui en découlent. Pour reprendre l'expression d'Enzo Traverso (2016), une poignée de bars sont devenus les lieux d'expression d'une « mélancolie de gauche ». Ainsi, si les occasions et les manières de politiser l'espace public ont évolué, elles se traduisent, dans le *nightscape*, par le recours au registre de la nostalgie politique, au sens d'affiliation ou de rapprochements partisans.

Les politiques de la nostalgie observables dans le paysage nocturne révèlent divers usages d'un même référent temporel, entre ornementation, préservation d'héritages et identification. Ce même référent est l'objet d'interprétations diverses qui peuvent revêtir une dimension politique. C'est donc moins l'évocation d'un « âge d'or » que les raisons d'une telle vision – ce pour quoi on parle d' « âge d'or » – qui ne font pas consensus : ces tensions se traduisent dans l'offre d'établissements nocturnes et dans leurs arrangements esthétiques.

2) Nostalgies ambigües : la guerre comme passé et espace de référence

Cette discordance se poursuit au travers des variations qui ne concernent plus uniquement les modes d'appropriation d'un référent temporel, mais aussi les périodes auxquelles le paysage nocturne fait référence. Ainsi, certains établissements apparaissent comme la recréation d'environnements proches des spatialités de la guerre, qui dès lors n'est plus uniquement perçue comme le temps des relations antagonistes entre différentes factions, mais aussi comme un ordre spatial et quotidien qui s'est partiellement effiloché et qui est régulièrement convoqué.

L'éphémère bar 1975 ouvert en 2004 et décrit dans le chapitre second est emblématique d'une telle assertion. Les éléments de décor – graffitis, tenue « milicienne » des serveurs, sacs de sable – ont été vus comme l'aboutissement d'un « dispositif nostalgique », véhiculant un regret plus difficilement avouable, celui du temps de la guerre. Pourtant,

> « compared to the drudgery of postwar Beirut, the war could be made to seem like a difficult but at least purposeful time of solidarity and romance, a time when the graffiti's calls for *huriya*[570] still carried some meaning » (Haugbolle 2010 : 110).

L'idéalisation *a posteriori* de la guerre est en partie fondée sur la perte de certains aspects positifs du quotidien : une situation économique parfois meilleure, l'entraide, éventuellement une plus grande intensité des sorties nocturnes. Dans ses propres travaux sur le rôle de la nostalgie et la mémoire de la guerre, Haugbolle note que pour une partie de ses interlocuteurs,

[570] Terme signifiant « liberté ».

la guerre est de l'ordre du « normal », parce qu'elle a été leur enfance et leur quotidien. Si ce discours représente une réalité de la guerre parmi d'autres – la peur, les pertes, les destructions – il trouve difficilement sa place dans les récits officiels : les établissements nocturnes sont une possibilité d'incarnation de cette « nostalgie interdite ».

Ouvert en 2014 rue de l'Uruguay, le Checkpoint Charlie remplit ce rôle de manière indirecte, car il fait usage d'imaginaires géographiques éloignés. Le nom de l'établissement fait référence à l'un des postes-frontières de Berlin, qui permettait de franchir le mur divisant la capitale. Le bar a lui-même la particularité d'être coupé en deux parties séparées par un mur et un poste de contrôle militaire faisant office de cabine de DJ. Les zones « Est » et « Ouest » sont chacune dotées d'un comptoir, de tables et de chaises. Si les éléments de décor prolongent la thématique allemande et au-delà, de la guerre froide, la conception du lieu fait bel et bien référence à la division de Beyrouth pendant la guerre civile[571]. En plus des cendriers, des bombes de peinture sont posées sur les tables. Elles évoquent la « guerre des graffitis » (Chakhtoura 1978) et l'expression murale des allégeances comme l'une des manifestations spatiales de la guerre.

Si la « ville divisée » a été érigée en thématique nocturne, elle s'accompagne, dans ce cas précis, d'autres éléments de décor replaçant la création de liens entre les individus au centre des fonctions du bar. En effet, les serviettes en papier ne reproduisent pas le logo de l'établissement, mais sont de faux contrats de mariage qu'il est possible de remplir et de signer. Le succès de cette pratique, souligné par le manager, est probablement lié à l'usage des serviettes comme des tactiques de séduction visant à sortir de l'ordinaire. Il s'agit cependant de feindre une démarche impossible dans la réalité : celle de se marier civilement – et donc en dehors de sa confession – au Liban. Ainsi, deux questions de société importantes, celle de l'héritage des divisions spatiales et au-delà, d'un système politique et social fondé sur l'identité confessionnelle, sont ainsi abordées sur le mode ludique. Il importe de ne pas perdre de vue la nécessité, pour chaque établissement, de se démarquer de ses voisins en étant le plus original. Le cas du Checkpoint Charlie demeure intéressant car il évoque, en même temps qu'il trivialise, le temps des divisions et des affrontements, mais aussi l'énonciation d'un possible formulé dans la revendication du mariage civil.

Les exemples mentionnés témoignent en premier lieu de la multiplication des passés auxquels la vie nocturne fait référence, entre la période de la guerre civile et celle d'avant la guerre – via la qualification d'« âge d'or », et en second lieu de la multiplication des significations attribuées aux passés de références. On voit dès lors apparaître une double tension inhérente aux politiques de la nostalgie. La première, identifiée par Philippe Gervais-Lambony (2012), distingue l'idéalisation du passé, qui guide souvent la conception de l'espace et repose sur un passé imaginé, et la nostalgie réellement vécue par les citadins – qui fait donc plus directement référence à des époques qu'ils ont connues. Les deux modalités se mêlent dans l'espace et provoquent un va-et-vient constant entre la nostalgie comme un sentiment individuel et collectif. La seconde fait référence aux travaux de Svetlana Boym (2001), selon qui la nostalgie peut être restaurative ou réflexive. Dans le premier cas, elle appelle au retour vers le passé – et

[571] Conversation avec le manager, au cours de laquelle il m'informe qu'il envisage d'organiser une soirée sur le thème « Beyrouth-Est vs. Beyrouth-Ouest », 05/11/2015.

donc à des temps révolus et perçus comme mieux que le présent. Dans le second cas, elle permet de « penser le présent et de construire l'avenir », en prenant conscience du changement – par exemple, de la forme d'une ville, de la nature des liens sociaux. Là encore, le *nightscape* est davantage le lieu d'expression de ces tensions (entre différentes périodes et entre différentes significations attribuées) que leur terrain de résolution. Ainsi le faire « avec » qui transparaît dans la lecture du paysage nocturne revient d'abord à faire avec les multiples sens et usages de l' « avant » auquel l'offre de loisirs fait référence, tout en permettant l'énonciation d'aspirations pour un « après » incertain.

B) Résurgences : les logiques spatiales du conflit et les territoires de la fête

Le terme de résurgences renvoie aux réapparitions des logiques spatiales héritées du conflit dans la géographie des loisirs nocturnes. Ces logiques relèvent d'un processus de « territorialisation des appartenances » (Mermier 2008), c'est-à-dire « de délimitation et d'encadrement d'une portion d'espace par une autorité organisée, à des fins de contrôle sur les personnes, les ressources, les relations » (Jaglin 2005 : 12). Cette territorialisation prend la forme d'une fragmentation politique et confessionnelle, qui se traduit par une multiplication des lignes de démarcation et des signes d'appropriation de l'espace. Aujourd'hui, elles interagissent avec une géographie des loisirs nocturnes répondant à une logique de quartiers. La relation entre loisirs urbains et politique à Beyrouth est ici abordée sous un autre angle. La vie nocturne n'apparaît plus uniquement comme un cadre d'expression d'un ethos politique (voir chapitre précédent) : il s'agit de se demander comment les formes héritées d'autorités conditionnent et font usage du *nightscape*. Il faut donc dans un premier temps analyser l'influence générale de la géographie politique – et ses reconfigurations – sur la géographie de la vie nocturne, en privilégiant le cas de Hamra. Le second temps mobilise à nouveau le cas des sociétés de voituriers comme une manière détournée de poursuivre les rivalités entre différentes entités politiques, qui passent aussi par le contrôle des territoires festifs.

1) « Territoires politiques » et « territoires de la nuit » : une géographie du faisable

La dimension spatiale de la post-conflictualité à Beyrouth se traduit par un maintien inégal des « territoires politiques » (Mermier 2008) : ils sont latents, persistent dans les mémoires, ou solidement ancrés dans un quartier de la ville. Cette subsistance se mêle et influe sur les mutations qui traduisent le changement du paysage urbain, notamment la multiplication des lieux de consommation et de « pratiques partagées ». Dit autrement, plusieurs facteurs expliquent la répartition des loisirs nocturnes en quartiers identifiables. La disponibilité du

foncier, les effets d'imitation des pionniers ne doivent pas masquer les effets généraux de la fragmentation spatiale des identités politiques sur la géographie des loisirs à l'échelle de l'agglomération beyrouthine. Ces effets sont de différents ordres qui ne s'excluent pas : l'évitement ou le bannissement, l'attraction et la récupération permettent de qualifier les relations entre territoires du politique et territoire de la nuit.

Le terme d'évitement désigne toute initiative visant à dissuader ou à empêcher les entrepreneurs de la nuit de venir s'installer dans un quartier spécifique : intimidations, influence des autorités publiques, déclarations des responsables politiques ou religieux. La géographie ludique de la banlieue sud de Beyrouth – la Dahiyé – en représente un cas exemplaire (Deeb & Harb 2013). Les municipalités de cette zone à majorité shiite sont en effet le terrain d'action politique, urbaine et sociale du Hezbollah, ayant pour conséquence l'orientation des pratiques ludiques dans cet espace. La multiplication récente et rapide des cafés dans la banlieue Sud est ainsi vue comme le résultat de l'interaction entre des logiques politiques, religieuses et économiques ayant conduit à un offre de loisirs respectant les règles de piété et de moralité prônées par le Hezbollah (Deeb & Harb 2013). Dans ces nouveaux lieux de consommation, l'alcool n'est pas servi, la musique diffusée fait l'objet d'une sélection minutieuse et les comportements sont *a priori* contrôlés. Leur expansion est indirectement liée Hezbollah soit via l'Association Libanaise pour les Arts[572], soit au travers des municipalités de la banlieue sud contrôlées par le parti. Ces dernières délivrent en effet les permis de construire pour les restaurants et les cafés et peuvent donc décider ou non de l'implantation d'espace de consommation « moralement acceptable » (Deeb & Harb 2007 et 2013). Si cette production d'un « ludique discipliné » sort *a priori* du cadre d'étude, elle permet de réfléchir en négatif sur les possibilités ou non d'ouverture de bars et de boîtes de nuit dans les différents quartiers de Beyrouth : les quartiers nocturnes étudiés ont prospéré là où il était possible, pour les entrepreneurs de la nuit, d'ouvrir un établissement. Ainsi, aux conditions d'ouverture identifiées dans le Chapitre 6, et qui impliquaient l'octroi d'une autorisation de transformation – ou d'une licence – et la préférence confessionnelle s'ajoute un choix « par défaut » des secteurs d'implantation, qui sont à majorité chrétiens. Cela revient à dire que les ouvertures de bars sont quasi-inexistantes dans les quartiers à majorité musulmane, d'une part parce que les chances d'aboutissement d'un tel projet sont très faibles (blocages institutionnels, intimidations), et d'autre part parce que les acteurs économiques opèrent un choix rationnel : le but est d'attirer un maximum de noctambules, qui figurent en plus grande proportion dans les zones résidentielles chrétiennes. Si la géographie politique et confessionnelle de Beyrouth conditionne celle des loisirs nocturnes, c'est avant tout parce que les lignes de division héritées ont donné lieu à une sorte de « cartographie du faisable » selon des critères moraux, religieux, ou d'appartenance politique.

Cette assertion fonctionne dans le sens inverse : la géographie des loisirs, et ici des loisirs nocturnes peut servir un projet politique de manière détournée. Le cas de la rue de l'Uruguay peut être lu de cette manière, car il est le fruit d'une collaboration entre des entrepreneurs privés à l'origine du cluster et de Solidere. Au-delà de la diversification des activités économiques, il

[572] *Al-Jam'iyya al-Lubnaniyya lil Funun*. Il s'agit d'une organisation professionnelle émanant du Hezbollah, créée en 2004, responsable de divers projets culturels incitant à des pratiques touristiques et ludiques fidèles à l'idéologie du parti.

s'agissait pour la société foncière de rendre le centre-ville attractif pour les jeunes beyrouthins et par ricochet de travailler sur l'image de la capitale à l'étranger.

Les stratégies complexes d'attraction et de récupération sont également à l'œuvre dans le quartier de Hamra. Si le cas de la Dahiyé a permis de montrer que l'offre de loisirs sur un territoire fonctionnait comme un gage de bonne moralité et d'attachement aux préceptes religieux d'un parti, le cas de Hamra laisse entrevoir une plus grande diversité des usages. La reprise des activités nocturnes dans la seconde moitié des années 2000 aurait constitué, pour le PSNS (Parti Social National Syrien), un moyen de s'assurer un positionnement territorial, de diffuser certains traits de son idéologie et de tirer un avantage économique, les bars étant souvent très rentables dans les premiers temps de leur existence. Cette assertion doit cependant être lue comme une hypothèse, dans la mesure où elle se fonde sur des éléments d'enquête relativement épars et difficiles à vérifier.

Le PSNS, ou Parti Social National Syrien[573], n'est pas la seule entité politique présente dans le secteur de Ras Beirut, qui inclut le quartier de Hamra. Cette portion de la ville doit être comprise comme relevant d'un « système de sécurité conflictuel où coexistent différentes forces armées qui ne s'en remettent pas à la même autorité » (Seurat 2016 : 12). Il s'agit donc d'un territoire disputé entre différents partis politiques, principalement le Parti Socialiste Progressiste de Walid Joumblatt, le Courant du Futur[574] et le PSNS. Si les antagonismes réactivent la division entre les mouvements opposés du 8 mars et du 14 mars, ils se traduisent aussi par une remise en cause du rôle des Forces de Sécurité Intérieure qui, si elles représentent l'autorité étatique, sont dans les représentations des acteurs en présence traditionnellement affiliées au Courant du Futur. Cette défiance du monopole de la violence légitime est principalement le fait du PSNS :

> « Souvent perçus comme plus efficaces que la police pour trouver des solutions aux problèmes quotidiens du quartier, ses membres accusent les agents de Ras Beirut de sectarisme. Contrairement à leur parti qui serait le seul parti laïc du pays, ces derniers auraient une 'méconnaissance totale des dynamiques à l'œuvre dans ce quartier et agiraient en fonction de logiques confessionnelles' » (Seurat 2016 : 13).

Les membres du PSNS revendiquent ainsi un meilleur ancrage territorial, qui est aussi plus ancien. L'enjeu de cette affirmation dépasse même la lutte entre différents partis : faire d'un secteur traditionnellement multi-confessionnel, cosmopolite et ouvert son bastion est une manière de mettre en avant la ligne idéologique du PSNS, qui repose notamment sur la laïcité et sur une logique *a priori* transfrontalière (Mermier 2010 ; Dot-Pouillard 2016). La fonction de « bastion politique » conférée au quartier est ainsi reconnue par ses alliés politiques actuels, le Hezbollah et Amal, regroupés au sein du mouvement du 8 mars. Le PSNS a d'ailleurs été le mouvement armé le plus visible dans le quartier lors de la crise de mai 2008, renforçant une présence qui était jusqu'alors qualifiée d'« ostentatoire » et de « dissuasive » (Mermier 2010). Cette visibilité passe aujourd'hui par l'installation de permanences dans le quartier, le marquage

[573] Parti politique nationaliste fondé en 1932 à Beyrouth, dont l'idéologie de base est le refus des frontières mandataires et la création d'une grande Syrie incluant le Liban, le Syrie, la Jordanie, la Palestine et l'Irak. Il s'agit d'un parti laïc : l'unité promue n'est fondée ni sur la religion, ni sur la langue, mais sur un « nationalisme géographique » (Dot-Pouillard 2016).
[574] Mouvement politique fondé par l'ancien Premier ministre Rafiq Hariri.

de l'espace par des drapeaux ou des signes plus discrets, la présence armée des partisans, mais aussi des panneaux commémoratifs[575].

Le PSNS est donc ouvertement présent au beau milieu d'un quartier nocturne. Sur la rue Makdessi, entre les regroupements de bars de Alleway Street et de la fin de la rue (qui comporte le Colibri, le Moscow Mule, le Rabbit Hole ou le London Bar), l'implantation du parti se manifeste, de jour comme de nuit, au regard des passants. L'occupation de l'espace se traduit matériellement par la mise en place d'un drapeau[576], de quelques chaises en plastique et la présence continuelle d'au moins deux personnes. Les jours particuliers – comme les festivals de rue – le périmètre de présence s'étend. Ainsi, lors du Makdessi Street Festival de 2015, le PSNS avait aménagé un stand – et un barbecue – au même titre que les bars, les artisans venus vendre leurs produits, ou les marques de boisson. Cette capacité à se mêler au paysage festif a été remarquée par Leïla Seurat, au cours de son enquête ethnographique auprès du commissariat de Ras Beirut : l'un de ses interlocuteurs, président de la section étudiante du parti, considère que la victoire du PSNS sur l'Alliance du 14 Mars – et plus précisément contre des militants salafistes recrutés par le Courant du Futur (Seurat 2016) – aurait permis une « libération » du quartier. Cette libération s'incarne notamment dans la multiplication des ouvertures de bars à partir de cette date. Si les pionniers de la « renaissance » nocturne de Hamra avaient ouvert leurs établissements avant la crise de 2008 (voir chapitre 5), la coïncidence entre cette expansion nouvelle et l'affirmation de la présence du PSNS est tournée à l'avantage de ce dernier qui réaffirme d'une part son opposition aux courant sunnites du 14 Mars, d'autre part sa différence avec les grands partis religieux dont il est pourtant l'allié (Amal et le Hezbollah).

La revendication de leur ouverture – et de la préservation de la diversité du quartier – ne semble cependant pas gratuite. Selon l'un de mes interlocuteurs, propriétaire d'un bar à Badaro, le PSNS prélèverait une somme d'argent auprès de chaque établissement :

« *Les trois quarts des bars de Hamra payent à la fin de chaque mois 500 dollars de taxe à ce parti, comme les gangs qui protègent les bars. (…) Quiconque veut ouvrir un bar aujourd'hui à Hamra passe par ces gens-là, par la milice du PSNS, qui s'est vue légitimée par la position des deux grands partis shiites (…). Par exemple [nom de bar] paye une taxe. Il m'en a parlé, il savait que je voulais investir, il me disait, non ne te plante pas ici, en plus la taxe continuait d'augmenter (…). Il est assez honnête avec moi, son père était un homme très proche de mon père, il y a cette dimension familiale qui fait que le mec ne peut pas me mentir* » (Entretien 63, 09/04/2015).

Si la proximité entre mon interlocuteur et le propriétaire auquel il fait allusion constitue selon lui un gage suffisant, il ne m'a pas été possible de vérifier l'information par moi-même. La taxation des établissements nocturnes par les forces politiques présentes sur la même portion du territoire, en échange de leur protection était une pratique répandue pendant la guerre civile. Sa poursuite est donc plausible, mais ne constitue pas l'unique moyen pour le PSNS d'affirmer

[575] Il s'agit notamment du panneau commémorant l'opération Wimpy, installé devant l'ancien café du même nom, rue Hamra. L'opération Wimpy désigne l'attentat perpétré par un jeune militant du PSNS le 24 septembre 1982, ayant pour cible un officier et deux soldats israéliens.
[576] Dont la photographie a été impossible.

son pouvoir par le contrôle des activités nocturnes. Dans son étude sur les bars « gauchistes » du quartier, Dot-Pouillard (2013) mentionne que plusieurs militants sont serveurs dans les pubs et les cafés, ce qui était le cas du Bodo où j'ai moi-même travaillé. Parmi les membres de l'équipe figurait B., une militante qui dérogeait au volume horaire imposé aux autres employés : elle ne venait que deux soirs par semaine et quittait les lieux aux alentours de deux heures du matin, là où les autres devaient attendre la fermeture. Malgré ses confidences de plus en plus nombreuses au fil de mon terrain, le patron[577] du Bodo est toujours resté évasif sur le statut de cette serveuse.

L'influence du PSNS sur la vie nocturne réside enfin dans son éventuelle capacité de nuisance. Cette dernière a été mentionnée par le patron du Mezyan, établissement connu pour avoir accueilli dès son ouverture en 2011 une clientèle largement composée d'opposants au régime syrien, ce qui aurait précipité sa fermeture :

« *There were lots of artists, writers, musicians, and a part of them was somehow linked with the opposition. And this created a lot of problems, because in this area, there is the PSNS, and there was kind of an issue, but I don't know how serious it was…* » (Entretien 69, 03/11/2015).

S'il est fort probable que mon interlocuteur en sache en réalité bien plus, la mention du parti – qui soutient effectivement le régime syrien – permet d'affirmer que la présence, dans le quartier de Hamra, d'influences politiques antagonistes possède une dimension supplémentaire, celle du soutien ou de l'opposition au régime syrien, et qu'elle s'inscrit dans la géographie des établissements nocturnes. Deux inconnues demeurent pour le moment : le degré de responsabilité du PSNS dans la fermeture du Mezyan, et les conditions actuelles – en termes de protection, de possibilité d'ouverture tardive – de son existence dans sa seconde version.

En dépit des nombreux verrous rencontrés sur le terrain, le cas du PSNS à Hamra permet d'avancer que la géographie des loisirs nocturnes sert au maintien territorial de différentes entités politiques, et donc à la poursuite d'une modalité d'exercice du pouvoir héritée de la guerre civile. Cela se traduit par des mesures d'exclusion ou de récupération qui dans tous les cas servent à affirmer une ligne idéologique. L'implication des partis dans l'existence des établissements nocturnes se double d'un autre phénomène : la concurrence pour la régulation des espaces festifs, qui s'effectue par l'intermédiaire des sociétés de voituriers.

2) Les sociétés de voituriers et le contrôle de l'espace

Au-delà du service proposé aux noctambules, les sociétés de voituriers ont été présentées comme des acteurs de la régulation des espaces nocturnes qui témoignent de la multiplication des acteurs privés dans l'espace public libanais. Les relations de concurrence observées entre les différentes sociétés permettent également d'envisager le *nightscape* comme le lieu de résurgences de rivalités entre différentes entités politiques, qui se traduisent par une lutte pour

[577] Qui a depuis été remplacé par un Syrien soutenant le régime de Bachar al-Assad mais dont l'affiliation au PSNS n'est pas avérée.

l'appropriation de l'espace. Ainsi, de toutes les critiques émises à l'encontre des voituriers et de leur rôle de « symptôme » des dysfonctionnements du pays, la plus significative a été la comparaison des sociétés aux milices :

« *Ça me rappelle les milices pendant la guerre civile. Dans les quartiers, il y avait les milices qui prenaient en possession l'espace public, alors les valet-parking c'est pareil, avec plus ou moins de violence (…). En plus c'est des jeunes qui auraient pu être miliciens, qui seront miliciens dès qu'il y aura la guerre, qui sont pauvres, violents…* » (Entretien 43, 28/05/2014).

Les modes de fonctionnement des sociétés de voituriers présentent en effet un certain nombre de caractéristiques propres au système milicien décrit dans le Chapitre 4. Il s'agit en premier lieu de l'appropriation de l'espace urbain, qui passe par la présence physique et le marquage (par exemple au moyen de panneaux au nom de la société). Cette appropriation entraîne une concurrence entre les différentes sociétés qui s'approprient également les fonctions de surveillance des quartiers nocturnes, empiétant sur les prérogatives de la police, ce qui évoque la marginalisation progressive de l'État libanais – et de ses fonctions régaliennes – pendant la guerre civile. Enfin, le mode de recrutement des voituriers est mis en cause : les sociétés sont soupçonnées d'employer d'anciens miliciens (pour les personnes les plus âgées), et s'assurent de la loyauté[578] – envers la hiérarchie de l'entreprise – des individus les plus jeunes. Ces mêmes employés sont d'ailleurs susceptibles de devenir miliciens à leur tour : ils sont perçus, notamment en raison de leur profil socio-économique, comme les acteurs futurs d'une guerre « à venir ».

Ainsi, les mécanismes de contrôle de l'espace issus du système milicien n'ont pas disparu mais ont changé de forme. Les sociétés de voituriers ne sont pas la branche armée de partis politiques, mais des sociétés privées bénéficiant de la protection de certains responsables politiques. Cette protection a été partiellement reconnue par le directeur des ressources humaines de la société VIP : elle prend d'après lui la forme de « connections »[579]. Mes questionnements sur la nature politique de ces relations n'ont cependant trouvé de réponse qu'auprès d'acteurs nocturnes proches des sociétés mais n'étant pas directement employés par elles. Les discours sur VIP vont ainsi dans le même sens : la société est aux mains de Nabih Berri, président de la Chambre des députés et chef du mouvement Amal. Cette protection – très lucrative – peut être un facteur expliquant la présence de la société à des lieux très stratégiques, comme le parking de la Sûreté

[578] Par exemple, le système de recrutement de la société VIP passe par une procédure de recommandation.

[579] *[>J_T] : "We have our relations, and connections.*
[>Marie_Bonte]: What kind of connections ?
[>J_T] : Like... connections ! Friends of owners, etc.
[>Marie_Bonte]: So it is necessary to have connections to develop?
[>J_T] : Of course. A lot of connections (…). We are working in the street, can you imagine the difficulties we are facing every night?
[>Marie_Bonte]: Generally, how do the police react?
[>J_T] : Sometimes we pay penalties, sometimes we don't. It depends on connections.
[>Marie_Bonte]: So the connections are with politicians?
[>J_T] : It's not a political issue".

Générale[580]. À l'inverse, leur implantation plus ténue à Hamra peut être liée à la reconnaissance du quartier comme « bastion » du PSNS.

Pour les autres sociétés de voituriers, les affirmations sont moins catégoriques. C'est donc le constat de la répartition des entreprises qui laisse deviner une répartition entre hommes d'influence. Par exemple, la société VPS opère sur le périmètre de Solidere et plus particulièrement rue de l'Uruguay. L'octroi de cette partie du territoire urbain résulte plus probablement d'une proximité politique que d'un appel d'offre lancé par Solidere et qui aurait été remporté. Cette forme de contrat d'exclusivité informel se retrouve dans le quartier de Badaro. Au cours de notre entretien, le président du Comité des Commerçants m'explique qu'il a interdit à toute société de voituriers d'exercer dans le quartier, à l'exception de Safety Park, qui possède des panneaux et des cabines estampillées « Badaro Valet Service » :

« *On a interdit les sociétés en dehors d'une seule société qui dépend de nous. Il y a une seule société, qui s'appelle Badaro Valet Service, on a créé cette société, et tous les restaurants sont abonnés à cette société, ils ont le service assuré, à condition qu'il n'y ait pas d'autre société* » (Entretien 73, 23/11/2015).

Ainsi, « Badaro Valet Service » constituerait une sorte de branche de Safety Park créée pour un quartier spécifique, sous le contrôle du Comité des Commerçants – elle n'emploie d'ailleurs que des résidents de Badaro. La possibilité d'une telle exclusivité est là aussi le fruit d'un rapport de forces indirect. En effet, pour pouvoir opérer, les sociétés de voituriers ont besoin d'une licence, accordée par la municipalité. Cet octroi dépend de la protection dont bénéficient les sociétés, de la *wasta* de ses dirigeants, éventuellement d'arrangements financiers. Dans le cas de Badaro, la licence a été facile à obtenir en raison de la protection dont bénéficie le Comité[581], et qui a probablement été suffisante pour empêcher les autres sociétés d'en obtenir une pour le même quartier.

Après les établissements nocturnes, les sociétés de voituriers fonctionnent comme un intermédiaire permettant d'imposer ou de renforcer l'autorité et le pouvoir d'un parti ou d'un groupe d'acteurs sur une portion du territoire. Le processus de territorialisation identifié en introduction de section concerne donc bien le contrôle d'un espace – le *nightscape* – des personnes – les noctambules, évoluant sous le regard des militants ou des voituriers – et des ressources, qu'il s'agisse de taxation des bars ou des bénéfices générés par les sociétés de voituriers. Forme spatiale de la guerre civile, la territorialisation des appartenances a connu de nombreuses mutations. Reprenant la formule d'Elizabeth Picard (1994), Franck Mermier (2008) considère ainsi que « le communautarisme libanais n'en finit pas de revêtir de nouveaux habits », notamment parce qu'il se mêle à de nouvelles réalités économiques et sociales. Ici, les micro-souverainetés qui se reconfigurent dans l'espace urbain de Beyrouth ont aussi leurs habits

[580] Dont le chef est shiite, selon le principe de répartition confessionnelle (Seurat 2016).
[581] Dans le Chapitre 5, il est fait mention des relations privilégiées existant entre les membres du Comité des Commerçants et l'État libanais. Ces affinités permettent de contourner le pouvoir municipal avec lequel le Comité ne peut mettre en place de relation clientéliste. Ce dernier peut donc arriver à ses fins : utiliser les FSI pour la fermeture des *Amusement Center*, ou empêcher l'implantation de sociétés de voituriers concurrentes.

de nuit. Cela signifie que le *nightscape* est le lieu d'inscription des antagonismes hérités du conflit, autant qu'il est l'espace d'expérimentation de nouvelles formes d'expression de ces antagonismes, qui esquissent à la fois une géographie du faisable et donnent à voir des nouvelles formes de concurrence pour l'espace.

C) Revenances : le passé entre conjuration et matériau festif

Dans cette dernière section, le terme de revenance renvoie aux manifestations de l'expérience du conflit sous leur forme spectrale. Le champ de la spectralité ou du fantomatique peut être abordé sous deux angles différents. En premier lieu et d'après une compréhension littérale du terme, le fantôme désigne une manifestation surnaturelle de ce qui a été. De manière plus métaphorique, le fantôme est la trace d'une époque ou d'un évènement qui hante le présent. Si ces deux approches ne s'excluent pas, c'est la seconde qui est privilégiée ici, dans la mesure où elle considère le spectre comme un outil d'analyse des modalités d'entrecroisement des temporalités dans l'espace. En effet, « le propre d'un spectre, s'il y en a, c'est qu'on ne sait pas s'il témoigne en revenant d'un vivant passé ou d'un vivant futur » (Derrida 1993 : 162).

La fécondité de ce champ s'inscrit principalement à la suite des travaux de Jacques Derrida sur la spectro-politique. Relecteur de Marx, Derrida emploie les notions de spectre, de fantôme et de hantise pour parler de ce qui rôde, surprend, revisite et fait peur[582] – ajoutant ainsi une dimension émotionnelle à la question de la manifestation des traces du passé. La dimension politique de la spectralité (Cameron 2008) est notamment au cœur des travaux d'Avery Gordon (2008), pour qui les fantômes apparaissent lorsque le trouble qu'ils représentent ne peut plus être contenu ou réprimé. Ils sont donc à interpréter comme une « notification » : ce qui a été supprimé ou détruit est en fait toujours présent – les conflits ne sont pas résolus, les injustices ne sont pas réparées. En ce qu'ils témoignent de la difficulté à clore une période, les spectres sont ainsi caractéristique d'une situation en « post- », y compris dans ses dimensions spatiales. L'enjeu est en effet d'interroger la manière dont leur présence s'inscrit dans une géographie du quotidien et de l'ordinaire (Houssay-Holzschuch 2010b), et donc de se demander à nouveau comment habiter les espaces hantés, comme une déclinaison du « faire avec » présentée dans la partie liminaire de ce chapitre.

Explicitée par Derrida, la conjuration peut constituer un élément de réponse à cette question, à condition qu'elle soit comprise dans sa double acception. La conjuration désigne en premier lieu, comme son homonyme anglais, une incantation destinée à faire venir par la voix, à convoquer : elle permet donc de « s'entretenir » avec les spectres, c'est-à-dire leur rendre la

[582] L'ouvrage *Spectres de Marx* (1993) s'inscrit dans une critique des théories de la fin de l'histoire, telles qu'elles ont été formulées par Francis Fukuyama, notamment en ce qu'elles représentent un moyen d'écarter toute forme d'opposition politique. La figure du spectre permet de récuser le triomphe de la démocratie libérale sur le communisme et l'idée d'un modèle qui se répand, ayant atteint une forme d'aboutissement. Ainsi, le marxisme existe encore sous la forme de spectres : il continue de hanter le paradigme démocratique libéral et occidental.

parole, leur donner un espace d'expression dans une optique de réparation d'une injustice. En second lieu, la conjuration renvoie à l'expulsion, la destruction, et tout ce qui vise à empêcher les spectres de se manifester. Il s'agit donc de les passer sous silence ou de les fuir, dans une optique non plus de réparation mais de mise à l'écart ou de neutralisation.

Le double sens de la conjuration, entre convocation et expulsion – et ici, la conjuration se rapproche de l'exorcisme au sens figuratif, c'est-à-dire la délivrance d'une chose pénible ou funeste – illustre bien les difficultés du « faire avec », tout comme il interroge les formes de conjuration possibles dans la vie nocturne. Plus largement, le recours au champ de la spectralité et de la revenance permet de questionner les fonctions festives à Beyrouth au travers du statut pluriel de la conjuration.

Un retour sur l'exemple de la boîte de nuit B018, située dans le quartier de la Quarantaine, permet d'envisager en un seul lieu les différents rôles et usages de la conjuration. La description de l'établissement figure dans le Chapitre 4 consacré à l'histoire de la vie nocturne. Les divergences entre les intentions de l'architecte ayant conçu les lieux et les interprétations macabres des noctambules du Liban et d'ailleurs y ont été soulignées. Il ne s'agit pas, là encore, de résoudre cette tension, mais de poursuivre la réflexion sur un lieu emblématique du *nightscape* qui condense les différents enjeux liés aux pratiques festives en contexte post-conflictuel. Tout d'abord, le B018 est présenté par son architecte comme un espace de questionnement critique portant non sur le passé du pays et de sa capitale, mais sur la perception et les représentations du passé :

« *Ce que Solidere symbolise c'est une simplification dangereuse de l'histoire, c'est un projet qui se veut fédérateur mais l'histoire sélective est un déni, un déni de notre passé récent, de l'histoire de la jeune république de 1943 (...). Le projet B018 était un projet en réaction à ce déni collectif flagrant dans le projet de Solidere* » (Entretien 74, 25/11/2015).

Cette réaction réside tout d'abord dans l'emplacement même de la boîte de nuit. S'il a été guidé par des choix rationnels (éloignement, disponibilité du foncier), sa charge historique n'en est pas moins importante :

« *Le site sur lequel on a travaillé est un site très chargé, c'est un site sur lequel il s'est passé des atrocités, 1976*[583]*, mais c'est aussi un lieu difficile bien avant, c'était un camp de réfugiés arméniens, puis palestiniens dans les années 1948. C'était une enclave de misère murée qui a évolué en parallèle de l'histoire mielleuse et sucrée du Beyrouth d'avant la guerre (...), de la Suisse du Moyen-Orient, que l'histoire sélective a décidé de retenir. Donc les histoires parallèles, la base du conflit, les ingrédients du conflit de 1975, qui a commencé en fait avant et qui à mon avis ne s'est pas terminé aujourd'hui, étaient présentes dans ces enclaves* » (Entretien 74, 25/11/2015).

L'implantation d'un club – à une période où l'offre nocturne était encore restreinte – permet donc de mettre en valeur un espace en marge, dont l'histoire douloureuse a été occultée au profit d'un discours officiel. Il s'agit là d'une conjuration, entendue comme convocation : l'enjeu est

[583] L'architecte fait référence à l'attaque très meurtrière du bidonville de la Quarantaine par les Forces Libanaises en janvier 1976.

de mettre en évidence les incohérences et les injustices du passé, auxquelles font écho les incertitudes du futur. Mon interlocuteur réfute cependant toute visée (selon ses dires) moralisatrice ou même contemplative ; il ne s'agit pas de réécrire l'histoire, de proposer une résolution ou de clore une période mais bien de « poser des questions ». Formulé autrement, le club agit en révélateur des dissonances propres à la ville, ce qui montre l'importance des espaces des loisirs et du quotidien dans une situation post-conflit :

« *Quand le restaurant n'est plus uniquement un restaurant, que le bar n'est plus uniquement un bar, mais un lieu où il se passe autre chose, où plus rien n'est certain, bien sûr ça peut prendre beaucoup plus de sens qu'une contemplation consensuelle (…). C'est un lieu plein d'interrogations, plein de questionnements, ou initialement on est dans un scénario de boîtes de nuit et tout d'un coup ça devient plus que ça, c'est un projet politique, et c'est là que je suis de plus en plus convaincu que le politique peut prendre toute son ampleur (…) dans des zones problématiques, dans lesquelles les valeurs fondamentales les plus basiques sont remises en question* » (Entretien 74, 25/11/2015).

En tant que « lieu qui interroge » dans un emplacement lui-même problématique, le B018 doit donc être perçu comme un espace d'inscription potentielle des récits et des vécus alternatifs : il n'est pas une résolution, mais le reflet d'une histoire irrésolue. Apparaît dès lors une troisième dimension politique propre au *nightscape* de Beyrouth : en plus d'être un terrain de contestation et de prises de positions, d'être l'enjeu de rivalités partisanes territorialisées, il s'inscrit non pas en opposition, mais à rebours de certains choix concernant la sortie du conflit et la lecture du passé. La pertinence d'une telle conception, qui ne cherche pas la conjuration mais la rend possible, est d'ailleurs justifiée par la longévité de l'établissement, exceptionnelle pour l'économie nocturne de Beyrouth : « si dix-huit ans après on y est encore, c'est qu'on a mis les pieds dans le plat », conclut en effet l'architecte à la fin de notre entretien.

Si la conception du lieu va dans le sens d'une possible conjuration – au sens d'interpellation – le club demeure un espace festif. Il s'agit en effet d'une boîte de nuit privilégiée pour les « after », accueillant les noctambules jusqu'au petit matin, et où la consommation d'alcool et de drogues se mêle à l'ambiance visuelle et sonore. En tant que lieu dédié à l'expérience de la fête, le B018 est un terrain privilégié de la conjuration des émotions individuelles et collectives. Cette dimension cathartique est justement explorée par la photographe M. Boulos, qui m'explique lors d'une conversation :

« *Quand les gens sortent, au début il y a une théâtralité, dans l'habillement, la préparation. Mais à la fin de la nuit, à cause de l'alcool, de la fatigue ou des drogues, les masques tombent, on est moins dans la représentation (…) Les gens s'enterrent pour faire la fête, ils évacuent leurs angoisses, le stress de la semaine, puis ils remontent à l'air libre* » (Rencontre avec M. Boulos, 18/04/2015).

L'évacuation permise par l'intensité festive et la liminarité qui lui est inhérente est devenue un sujet photographique : mon interlocutrice a produit une série de clichés sur la sortie du B018, qui correspond selon elle à la fin de ce moment libérateur, pendant lequel la représentation qui prévalait au début de la soirée a laissé la place au défoulement. Si cette fonction n'est pas unique au club, elle y prend cependant une tournure particulière :

« *Il y a quelque chose de violent dans cette manière de faire la fête, ou un rapport à la violence, qui est inscrit dans l'architecture des lieux. C'est d'ailleurs beaucoup lié à l'histoire du lieu lui-même, le B018 c'est le nom du chalet où les gens venaient se défouler dans un contexte de guerre* » (Rencontre avec M. Boulos, 18/04/2015).

Cette dernière citation témoigne de l'ambiguïté du statut de la catharsis comme conjuration des émotions négatives, qui s'effectue dans des lieux précis et chargés. Si elle est effectivement expérimentée par les noctambules, elle fait également figure d'héritage de la guerre, ce qui signifie que si les spatialités nocturnes de la guerre ont évolué, le rapport à la fête – celui du nécessaire défoulement – a perduré. C'est ce que m'explique un noctambule alors que je lui demandais si, selon lui, l'expérience festive était la même à Beyrouth que dans d'autres centralités nocturnes :

« *L'autre jour, je lisais un article d'un hebdomadaire, je ne sais plus si c'était anglais ou américain, mais il était écrit qu'à Beyrouth on faisait la fête comme s'il n'y avait pas de lendemain. En fait, il y a un lendemain ! Mais on fait la fête comme s'il n'y en avait pas* » (Entretien 31, 15/05/2014).

En se demandant si l'intensité qu'il observe dans les pratiques nocturnes résulte de la reproduction d'un rapport qui s'est installé dans le contexte de la guerre, mon interlocuteur souligne également la difficulté de répondre à cette question. Cette difficulté est justement liée à la situation post-conflit :

« *Je pense qu'il y a toujours le spectre de la mort qui hante tout le monde et qui pousse tout le monde à commettre des actes nocturnes, sans restriction. Mais personne ne peut le rationnaliser, c'est la ville qui fait ça* » (Entretien 31, 15/05/2014).

La figure du spectre mobilisée dans cette réflexion présente ce dernier comme le moteur des pratiques nocturnes : il est « ce qui pousse », qu'il s'agisse d'une incitation ou d'une nécessité. Or, le propre d'un spectre est qu'il désigne à la fois les manifestations du passé dans le présent et les menaces ou les potentialités du futur – il est une figure de l'entremêlement des temporalités. C'est ce même entremêlement qui fait dialoguer le champ de la spectralité et la tension observée entre le champ d'expérience et l'horizon d'attente, et qui caractérise la situation post-conflit . Rapporté à la vie nocturne, cela signifie que le « moteur » de la fête est à la fois la reproduction d'un rapport cathartique hérité du conflit et la nécessaire expérimentation de l'intensité festive en raison du contexte actuel, où la guerre est aussi « à venir » et les où les formes de la violence sont multiples et réelles.

Si cette indéfinition tient à la pluralité du régime temporel du conflit, elle est renforcée par l'environnement spatial dans lequel évoluent les activités nocturnes. Dire que « c'est la ville qui fait ça » laisse entendre que le fait même d'être à Beyrouth conditionne les pratiques festives. S'il a été vu que la guerre et les logiques spatiales auxquelles elle a donné lieu continuent d'être inscrites dans l'actuel paysage urbain, elles se mêlent à des transformations, dans le bâti et les activités. Ces chevauchements, présentés comme dissonants[584], affectent les

[584] Voir Chapitre 2.

relations et les modes d'habiter des citadins, et donc les manières de se divertir. Ainsi, le quotidien incertain et parfois éprouvant, évoqué par la mention du « stress » par Myriam Boulos, et qui peut par exemple être illustré par la sémiologie de la violence et la militarisation croissante de l'espace urbain, peuvent suffire à expliquer un besoin de défoulement. Mais ce dernier peut aussi être le résultat de l'appropriation d'un discours récurrent mentionné par mon interlocuteur, selon lequel à Beyrouth « on fait la fête comme s'il n'y avait pas de lendemain », justement parce que la fête *a lieu* à Beyrouth. Dès lors, la dimension cathartique de la vie nocturne aurait aussi une part de projection, que dénonce l'architecte du B018 en pointant du doigt l'interprétation macabre des médias étrangers et sa répercussion dans les discours actuels. L'établissement serait d'ailleurs devenu le cas d'étude le plus prisé d'un nouveau « genre journalistique » identifié par Haugbolle :

> « Articles about postwar Beirut's nightlife interspersed with cursory considerations about amnesia became something of a journalistic genre for Lebanese as well as wide-eyed foreign journalists looking for a way to approach this confusing city. By far the favourite setting for such apiece was the nightclub B018 (…). Apart from triggering some debate in the press, it is not clear whether this attempt to make frantic clubbers reflect was successful or whether it merely trivialised the war by making it another pastiche for consumption » (Haugbolle 2010 : 109-110).

L'exemple du B018 permet donc d'analyser le rapport changeant entre fête, guerre et violence, et ville. L'extrait de l'ouvrage de Haugbolle montre comment l'observation des « arrangements de décors » propres à l'établissement mène à un dernier glissement, déjà identifié pour le cas du bar 1975. Il s'agit de la transformation de l'héritage du conflit en une thématique nocturne, donc à des fins commerciales. Ici, la catharsis à laquelle les lieux invitent – de par leur conception et leurs usages – serait devenue aussi un argument de vente : elle oscille donc entre nécessité, reproduction, expérience réelle et offre de divertissement.

En tant que mode d'appréhension du spectral, la conjuration – y compris dans ses dimensions cathartiques – donne à voir un téléscopage des fonctions festives à Beyrouth, entre héritage, expérience et projection. Elle déborde même les cadres de la demande ou de la nécessité pour devenir partie intégrante de l'offre nocturne. La pluralité de ces rôles se lit dans d'autres évènements festifs, comme celui organisé par les groupes Überhaus et Decks on the Beach en octobre 2016. La soirée, ayant pour thème « la maison hantée » (Figure 81), est présentée comme un retour vers le passé.

"Remember only one thing
this is the new world
and in this world you can be whoever the fuck you want"

(n.b. the above is a quote from Westworld. its purpose is to incite people to dress up. holier-than-thou and weak-minded kindly refrain from reading on)

Decks On the Beach and überhaus double down for this dreadful time of the year to bring you a Nightmare off Hamra street, a one-off blitz of late night frights and musical mayhem at the mythical Aresco Palace theater

ladies: this is your chance to dress like a ho and get away with it shame-free
gents: this is your chance to dress like a ho and get away with it (almost) shame-free
unspecified gender: oh you're good baby, we got you

Figure 81 : présentation de la soirée Haunted Haus
Source : Facebook, octobre 2016

Le message rédigé sur la page de l'évènement mêle le vocabulaire de la terreur, du cauchemar et du chaos lié à la thématique de la fête à venir, et qui se cristallise dans le quartier de Hamra, plus précisément dans l'ancien théâtre Aresco, devenu aujourd'hui Le Palace. Il s'agit donc de revivre ces nuits agitées et effrayantes que furent celles du quartier pendant la guerre civile, alors que les espaces de loisirs – bars, théâtres, cinémas – servaient d'espace de stockage d'armes, de sociabilités miliciennes ou de défouloir pour les habitants. Le danger que représentaient les sorties nocturnes et, paradoxalement, son effet stimulant mentionné par les noctambules de l'époque (voir Chapitre 4) est ici mobilisé pour constituer l'essence même de l'expérience festive, qui mêle ainsi le plaisir et la peur. Le recours au *nightscape* de la guerre civile qui passe par une certaine mémoire des anciennes spatialités représente ainsi une tentative de créer un cadre favorable au défoulement et à l'intensité de l'expérience festive. Ce conditionnement est aussi celui de la liminarité, du temps suspendu et du possible devenir, qui se traduit par la suspension de certaines normes et des codes sociaux, notamment ceux de la bienséance : la fête est l'occasion de s'habiller « like a ho » sans en subir les conséquences. L'invitation à la transgression concerne aussi les normes de genre, habituellement prégnantes dans les interactions nocturnes.

Ces incitations ne sont pas sans évoquer les analyses de Bakhtine (1970), pour qui « l'esprit de fête » se retrouve dans le temps du carnaval, pendant lequel les participants sont libérés de l'ordre établi. Cela passe aussi par un vécu concret : les noctambules sont invités à différentes transgressions – travestissement des corps, modification des perceptions par la consommation d'alcool et de drogue. Le tout est rendu possible par une abolition de la linéarité du temps : la fête est un retour au chaos urbain qui était celui de la guerre, mais aussi l'énonciation d'un « monde nouveau » dans lequel on peut être « qui l'on veut ». Pourtant, le mélange d'émotions, la liminarité et la suspension des normes sont encore à l'état de programme. L'expérience festive n'en est pas nécessairement dénaturée ou moins intense, mais cela permet de renouveler un constat : l'espace du défoulement et des possibles possède dans son émergence actuelle une part d'héritage. Avant d'être l'essence de la fête, il est un élément structurant de sa production.

Le recours au champ de la revenance comme catégorie d'analyse de l'entremêlement des temporalités et des héritages du confit dans la vie nocturne a permis d'aborder les différentes

formes de la conjuration comme autant de « faire avec ». Mais si la nuit est une manifestation des formes de la revenance et du spectral, ces derniers sont aussi des ressources pour l'économie nocturne, en ce qu'ils font aussi partie de l'offre festive de Beyrouth.

Le terme de post-conflit renvoie davantage à un « avec » qu'à un « après », dans une situation où les spatialités et les rivalités héritées continuent d'être opérantes tout en étant en interaction avec de nouveaux processus : reconstruction, libéralisation, et plus particulièrement ici, évolution du paysage nocturne. Ce dernier apparaît comme un espace d'inscription et d'expression des dissonances identifiées, selon trois modalités. En premier lieu, l'étude du *nightscape* donne à voir une multiplication des usages du passé, mais aussi des passés auxquels les acteurs du champ font référence. Ensuite, la notion de résurgence a permis d'étudier l'inscription des antagonismes dans le paysage nocturne : la territorialisation du politique conditionne son évolution et en fait un enjeu de positionnement à la fois spatial et idéologique. Enfin, le recours au champ de la revenance et la mobilisation de la dimension spectrale du conflit ont été le moyen d'aborder les différentes formes de conjuration et les rapports fluctuants des noctambules à l'expérience festive dans le contexte urbain de Beyrouth. Si l'étude de la vie nocturne en situation post-conflit mène à s'intéresser aux différentes manières de faire « avec », elle pose aussi la question d'un « malgré » – la complexité des héritages – où les discours et les attitudes des noctambules sont autant de manières de rendre la ville habitable.

II) Le post-conflit, « faire malgré » : la vie nocturne ou l'imparfaite canopée

La vie nocturne de Beyrouth a été posée comme une manière d'habiter la ville post-conflit, c'est-à-dire d'être « chez soi » dans un environnement urbain complexe où les lignes de division sont nombreuses et leur franchissement toujours d'actualité. Ainsi, la fréquentation du *nightscape* et l'adhésion à l'ethos qui lui est lié représentent un moyen de construire et d'exprimer une appartenance à un monde social et à un espace partagé. En ceci, les quartiers et les établissements nocturnes pourraient s'apparenter à une « canopée cosmopolite » (E. Anderson 2011), c'est-à-dire à des « bulles » dans lesquelles il est possible de se croiser, d'échanger, d'interagir, en faisant abstraction d'un certain nombre de barrières – politiques, confessionnelles, sociales notamment. Cette seconde partie de chapitre interroge donc le rôle de la canopée nocturne de Beyrouth, autant que ses imperfections et ses incertitudes, comme une manière d'habiter la ville *malgré* la présence du conflit en tension entre expérience et attente. Il s'agira dans un premier temps de faire état des différentes postures et pratiques nocturnes, afin d'envisager la diversité des rapports individuels et collectifs à la nuit. La seconde section analyse plus globalement le décalage existant entre les discours fédérateurs sur la nuit et une réalité plus fluctuante : cette discordance témoigne des limites de la capacité du *nightscape* à être une manière d'habiter – ensemble – la ville post-conflit.

A) Postures : ce que la ville doit à la nuit

Dans le cadre d'une interrogation plus globale sur les manières dont la nuit permet de rendre la ville habitable – ce que la nuit *fait* à la ville -, cette première section distingue trois postures, qui sont autant de chemins offerts pour faire de l'espace de « l'en-attendant » un espace du « chez soi » ou du « chez nous ». Ces postures sont un ensemble de pratiques, d'habitudes, de préférences et de discours, qui traduisent des rapports différents à la nuit. Elle représente pour certains le terrain d'élaboration de routines et de repères où peut s'exercer une vie sociale normale dans un quotidien qui ne l'est pas. Elle est pour d'autres un procédé de mise à distance ou une échappatoire nécessaire dans un présent incertain. Enfin, si la fréquentation du *nightscape* permet l'énonciation de soi comme une personne « cool » et donc de mettre le « fun » au centre des préoccupations, cette posture est aussi présentée et vécue comme un choix « par défaut ».

1) De la routine à la ritournelle, la nuit comme mode de territorialisation

La première posture observée est celle qui regroupe les noctambules dont les sorties sont régulières et répétitives. En ceci, elle peut être appréhendée au travers de la notion de routine, qui désigne un ensemble d'habitudes et d'actions répétées et codifiées. La fréquentation du *nightscape* apparaît ainsi comme un « protocole de vie quotidienne » (Juan 2015), ce qui signifie qu'elles ne sont pas des exceptions mais qu'au contraire, elles représentent une habitude qui structure les temporalités et les modes de vie, ainsi que l'espace dans lequel évoluent les individus, ici ceux appartenant au monde de la nuit.

Lors de mes entretiens et de mes conversations en situation d'observation, le caractère routinier des sorties était souvent mentionné comme une évidence. Cette routine peut se rattacher à un type d'établissement spécifique. Sélim, que j'ai souvent fréquenté, a un jour reconnu avoir sa « routine de nuit »[585], qu'il modifie en sortant dans les boîtes de nuit ou en participant à des soirées organisées par les collectifs. Ces pratiques étant plus coûteuses, elles ont conservé un aspect exceptionnel. À l'inverse, le fait de se rendre dans ses pubs préférés constitue une habitude qui organise le quotidien et façonne ses relations amicales. La routine peut se restreindre à un ou deux établissements ciblés dans lesquels les noctambules vont se rendre presque tous les jours. Le Bodo de Hamra est ainsi constitué d'une clientèle stable et régulière, au point que l'absence répétée – dépassant trois ou quatre soirs – devient suspecte, et que le retour est célébré dans l'enthousiasme, voire la surenchère (« Mais où étais-tu ? », « tu nous a manqués ! », « Est-ce que tout va bien ? »). La rencontre et les échanges avec une connaissance beyrouthine et décrite dans l'encadré suivant illustre le caractère routinier de la fréquentation d'un pub.

Encadré 21 : le bar, protocole de vie quotidienne

Ce soir, j'ai rendez-vous avec Leïla pour une soirée d'observation participante. Je me rends à Mar Mikhaïl en avance, aux alentours de 21 heures. En passant devant le Lockstock, je reconnais R., une connaissance – par amis interposés – lui-même accompagné d'un ami musicien. Ils sont au comptoir et consomment des bières. Je suis invitée à les rejoindre, commander et trinquer. Je demande à R. de ses nouvelles : « Rien. La journée, je travaille de 9 heures à 20 heures, et le soir je suis ici ».

Source : notes de terrain, 15/04/2015

Ainsi, la sortie au pub structure chaque soirée, de la même manière que le travail structure la journée : elle est de l'ordre de l'institué, c'est-à-dire de l'établi et du décidé. Le caractère institué de la routine peut s'appliquer enfin à un parcours comprenant un nombre restreint d'options, ce qui contribue à le rendre répétitif :

[585] Notes de terrain, juillet 2013.

« *En général mes sorties ça commence par un verre, soit au Torino soit à l'Inter, ce sont les deux endroits où je vais dernièrement. Puis je recherche surtout les ambiances électro* » (Entretien 19, 28/04/2014).

Si ce parcours s'apparente à l'itinérance observée dans les Chapitres 5 et 6, l'enjeu est différent : il ne s'agit pas d'exprimer un « savoir circuler » dans le paysage nocturne, qui consisterait à être au bon endroit au bon moment, mais d'avoir des mobilités limitées qui relèvent paradoxalement de l'ancrage, dans la mesure où il est difficile d'en changer.

Les trois types de routines, qui privilégient un type d'établissement, un parcours restreint ou un pub en particulier font des sorties nocturnes des séquences d'actes définis dans le temps et dans l'espace. Dans le chapitre premier, un certain nombre de repères ont été soulignés afin de saisir les bornes d'un espace-temps social. La réflexion s'effectue ici en sens inverse : l'arrivée de la nuit devient un repère positif pour les noctambules, en particulier parce qu'elle signifie que l'on va pouvoir « redevenir » soi :

« *Je te dirais sans hésiter que la nuit je suis plus moi-même. Déjà en fin de journée, les défenses tombent. Partout, même quand tu es seul. Et donc oui, la nuit je suis vraiment moi-même* » (Entretien 19, 28/04/2014).

La modification du rapport à soi qu'apporte la routine de nuit s'exerce moins dans la performance, au travers de laquelle l'espace nocturne constitue une scène d'énonciation de soi, qu'à la possibilité de « se retrouver » en se trouvant dans des endroits choisis. L'apport de l'habitude et de la répétition se comprend d'abord sur le plan émotionnel ; la fréquentation d'un lieu où l'on est « chez soi » – et donc, à l'aise et entouré de personnes que l'on connaît – possède une dimension réconfortante. L'enjeu est également celui d'une auto-définition, qui se comprend sur le plan existentiel : la présence dans des endroits nocturnes impacte l'existence en tant que réalité vécue et concrète. Se retrouver dans des endroits nocturnes est alors porteur de sens ; cela permet par exemple de se recentrer sur certaines valeurs (amitié, partage), des sensations et des émotions positives (plaisir, joie), et, finalement, de se sentir « à sa place ». Les habitudes de N., rencontrée en 2014, expriment à la fois le besoin et les apports des routines de nuit :

« *Parfois je vais boire un verre sans avoir rendez-vous, sans forcément parler. C'est pour retrouver mes repères que je vais dans certains endroits. (…) Maintenant c'est une habitude, parce que je connais tout le monde (…). En fait, ça donne un semblant de sens à la vie* » (Entretien 23, 30/04/2014).

Ainsi, les sorties comblent autant un besoin de sociabilités qu'un besoin de stabilité. La routine de nuit représente une manière d'habiter la ville qui crée des repères spatiaux et temporaires en même temps qu'elle est créatrice de sens. En ceci, la routine nocturne se rapproche de la ritournelle. Définie comme un refrain reprenant la même mélodie ou les mêmes paroles, la ritournelle se caractérise par son caractère répétitif, lequel est une manière de mettre en œuvre du signe. La musique et le chant sont les mises en œuvre du signe ou « matières d'expressions » par lesquelles Gilles Deleuze et Félix Guattari approchent la ritournelle et sa portée, celle d'être créatrice de sens au sein du chaos : « On appelle ritournelle tout ensemble de matières

d'expression qui trace un territoire » (Deleuze et Guattari 1972 : 398). Les matières d'expression renvoient à un ensemble d'objets, de codes, dont le rôle fonctionnel est dépassé pour former un territoire, à la manière des chants d'oiseaux ou des chansons d'enfants, qui esquissent un centre stable au sein du chaos. Ce traçage de territoire revient à définir et organiser un « chez soi », comme on trace un cercle invisible mais cohérent autour de soi.

La routine nocturne s'apparente à la ritournelle parce que son caractère répétitif apporte des repères. Ainsi, l'espace du bar, délimité par ses murs, son espace sonore, les personnes qui s'y trouvent et les boissons qui circulent ont une fonction territorialisante. Ils apportent du sens dans un environnement urbain perçu et vécu comme chaotique, qu'il s'agisse de dysfonctionnements (électricité, embouteillages par exemple) ou des incertitudes liées au contexte politique et géopolitique. C'est en ceci que les constructions sociales sur la nuit, présentées dans le chapitre premier comme traditionnellement associées au chaos et à l'irrationnel, trouvent ici leur point d'achoppement. Les nuits beyrouthines sont le lieu de la répétition et de l'adhésion à des codes sociaux qui, s'ils nécessitent un capital social et économique pour leur acquisition, ont un rôle qui dépasse l'appartenance à un monde social. Elles créent de la norme, c'est-à-dire un ensemble de prescriptions et d'interdictions, et cet environnement normé est celui où peut être inscrit et satisfait un besoin de « normal ». Les pratiques nocturnes peuvent alors être vues comme une stratégie mise en place par une partie des habitants, allant dans le sens d'une aspiration au « normal ». Cette aspiration, identifiée par Stef Jansen dans ses travaux sur Sarajevo (Jansen 2015) est caractéristiques des sociétés en situation de « post- », justement parce que le « retour au normal » – souvent défini en référence au passé idéalisé – n'a pas eu lieu. En conclusion, les pratiques nocturnes autorisent la conjuration du chaos par l'instauration d'une routine : elles sont une manière d'habiter la ville post-conflit.

Ce constat n'entre pas en contradiction avec l'analyse de l'offre festive comme un retour au chaos urbain qui s'incarne dans le temps de la guerre, mais élargit le champ des fonctions nocturnes à Beyrouth : la conjuration passe par l'expérience cathartique de la fête comme par l'expérience territorialisante des pratiques nocturnes, qui sont autant de matières d'expression qui créent du sens et vont dans le sens des aspirations au « normal ».

2) « We only have nightlife »[586] : la nuit pour s'échapper

Au Liban, la capacité d'une partie de la population à chercher un refuge dans le consumérisme effréné afin de fuir une réalité déplaisante et problématique est devenue un thème de réflexion récurrent autant qu'un sujet d'opinion. Dans sa préface à l'ouvrage de Samir Khalaf (2012), *Lebanon Adrift. From battleground to playground,* Ghassan Hage parle ainsi d'une « culture de l'évasion » (*culture of escapism*), appréhendée en termes de pathologie sociale. L'un de mes

[586] Entretien 12, 03/07/2013.

interlocuteurs considère de la même manière que ses concitoyens sont dans l'incapacité de se mobiliser pour impulser des changements :

« *Je parle de fuite, d'évasion, parce que c'est un pays où les gens fuient tout le temps, leurs problèmes, c'est un peuple qui n'affronte rien du tout* » (Entretien 43, 28/05/2014).

En se détachant de tout jugement de valeur, ce second paragraphe interroge la part d'échappatoire qui sous-tend les rapports des noctambules aux sorties nocturnes. Le terme d'échappatoire est compris comme un ensemble de dispositions auxquelles il est possible d'avoir recours pour se décharger ou échapper à une situation difficile. Sans lui être totalement étranger, l'échappatoire ne se confond pas avec la catharsis, dans la mesure où la dimension conjuratoire disparaît. La nuit devient une porte de sortie à l'issue mal définie, qui oscille entre le défoulement nécessaire et la fuite, où il s'agit toujours de « se perdre ». Si, dans le chapitre précédent, les parcours et les pratiques nocturnes ont été envisagés comme un moyen de s'affranchir des frustrations matérielles, sociales et politiques en énonçant d'autres « possibles », la recherche de l'ailleurs (Fouquet 2011) se réduit à la volonté d'être « loin d'ici ». La posture qui consiste à considérer la nuit comme une évasion mêle différentes caractéristiques qui se retrouvent dans le discours de Chris. C. :

[>C.] : « *The Lebanese people don't care about what happens on Saturday night (…). Once you stop working it's all different. You have your drink, two drinks, etc. You're getting so wild (…), having fun, dancing, that's freedom. Part of freedom, that's nightlife (…). So we go out just on the purpose of having fun (…). Having fun is the best remedy, best medicine.*

[>Marie] Remedy of which pain ?

[>C.] Daily life. Work, stress at home, stress with money, the stress of Lebanon. Stress of traffic. We're looking for something that changes. A release. That's why I get wild sometimes » (Entretien 12, 03/07/2013).

L'échappée nocturne passe en premier lieu par la modification des perceptions, qui se manifeste dans ce cas par l'ivresse mais peut aussi impliquer la consommation de drogues. La recherche d'états secondaires est d'ailleurs souvent une fin en soi, elle s'insère dans la quête hédoniste inhérente à l'ethos nocturne. Ainsi, le voyage est d'abord intérieur, il s'agit de se « libérer » de différentes contraintes afin de s'assurer un amusement et de s'octroyer une forme d'immunité temporaire. Selon les dires de mon interlocuteur, les noctambules « ne se préoccupent plus de rien le samedi soir », ce qui signifie que l'échappée festive figure sur un calendrier hebdomadaire. Lorsqu'elle est bien orchestrée, elle permet d'atteindre un état d'indifférence générale. Si cette démarche n'est pas spécifique aux nuits beyrouthines, elles s'apparentent dans ce contexte à un « remède », un moyen de se remettre et de supporter l'ensemble des contraintes et des désagréments que procure le quotidien urbain de la capitale. L'enjeu est d'en sortir ou d'en « changer », ce qui passe par la fréquentation d'établissements connus ou choisis et les plaisirs nocturnes (alcool, danse, musique).

L'usage thérapeutique des « politiques du fun » a été mentionné par plus d'un noctambule sur deux au cours des entretiens formels, en plus d'être fréquemment évoqué au détour des

conversations dans les bars. Les réflexions pouvaient être désabusées (« Le seul exutoire, c'est cette putain de fête le samedi soir ! ») ou accompagnées de justifications (« on se bourre la gueule le soir pour faire passer la pilule, on s'amuse quoi »). Ces dernières sont de tous ordres : l'environnement urbain (le bruit, la pollution, les embouteillages), le milieu professionnel et les contraintes familiales (évoqués par Chris. C.), et surtout l'instabilité du pays. L'extrait d'entretien ci-dessous illustre bien le discours général sur le lien entre la situation du pays et la vie nocturne :

« *I think people go out to let it go. Like… Lebanon is in turmoil all the time, and there is this mentality of 'it's now or never' (…). A car might blow up tomorrow, you don't know what's gonna happen (…) and the political situation… you need to vent, you need to go out, to do something !* » (Entretien 32, 15/05/2014).

Ainsi, la posture dont il est question établit un lien de cause à effet entre une situation chaotique et un besoin de sortir de manière régulière et intense. Il s'agit moins de s'interroger sur la logique de ce lien – bien qu'elle soit concevable – que de constater à quel point ce discours est répété, presque à l'identique, par les individus gravitant autour du *nightscape*, qu'il s'agisse des noctambules ou des acteurs du champ. D'une certaine manière, l'échappatoire indispensable que représente la vie nocturne à Beyrouth – et qui explique aussi son succès – joue le rôle d'un leitmotiv assimilé et revendiqué. Un article portant sur les femmes DJ de Beyrouth, publié en juin 2017[587], permet d'illustrer ce propos. Le reportage prend la forme d'une combinaison de petites interviews avec différentes DJs. Chacune partage son expérience et sa perception de la vie nocturne. Le champ lexical de l'échappée ou de l'évasion a été utilisé dans chaque témoignage :

« *The young people see we're different because we really try to provide an escape. If you feel like there's no real purpose in life, we try to make them feel at home. The club is our playground, but it's also our escape. If people dream with us, or have hope, or if we get to reflect on what's happening in the country positively, it makes it all worthwhile* » (Témoignage de Tala Mortada)

« *The Lebanese people love to dance until the early hours…even the war didn't stop them from partying !* » (Témoignage de DJ Joey)

« *Places like Überhaus and The Garten are an escape – an experience we desperately crave in a drowning city like Beirut* » (Témoignage de Blue Fiefer)

« *Whether from wars, internal terrorism, or political crisis – it's still one of the most diverse places on earth to party. Lebanese people find refuge in dancing – it's an escape from their daily lives* » (Témoignage de Yasmine Sarout)

Les différents témoignages apportent des précisions sur la perception qu'ont les DJs de leur rôle. Il s'agit avant tout de fournir aux noctambules, ou aux citadins d'une manière générale, le « terrain de jeu » qui leur permet de s'échapper des réalités quotidiennes. Dans la mesure où

[587] Donovan L., « Sound of the underground – meet the female pioneers of beirut's growing nightlife scene », *The Fifth Sense*, 03/07/2017. URL : https://thefifthsense.i-d.co/en_us/article/sound-of-the-underground-meet-the-female-pioneers-of-beiruts-growing-nightlife-scene/, consulté le 2/08/2017.

elles contribuent en grande partie à la création d'une atmosphère festive, leurs performances sont une invitation à la danse et au défoulement. Là encore, l'échappée nocturne est considérée comme un besoin. Elle se situe donc du côté de la demande, mais aussi de l'offre, que les DJs, en tant qu'actrices du champ, sont à même de produire, qu'il s'agisse des sets musicaux ou de la participation plus large à la création d'établissements nocturnes tels que Überhaus et The Garten.

Les discours véhiculent également l'idée d'une exception beyrouthine qui se lit dans l'offre festive, mais aussi dans la capacité des habitants à faire la fête, quel que soit le contexte dans lequel se trouve le pays. Cette constante est présentée comme étant inhérente à la société. L'héritage de la vie nocturne pendant la guerre civile est de nouveau réactivé afin d'appuyer le propos : les loisirs festifs sont une réponse aux troubles répétés que connaît le pays. Dans ces témoignages transparaît enfin une dernière dimension de l'ethos nocturne, en plus de la perspective politique envisagée dans le chapitre précédent. Ici, l'ensemble des principes de l'ethos permet l'identification des noctambules non plus uniquement à un groupe social – le monde de la nuit – mais à un pays, et plus précisément à une certaine idée du Liban et des Libanais. Ainsi la fête serait-elle une réponse pertinente et consensuelle à la situation politique du pays, et dans la capacité à sortir quel que soit le contexte résiderait la qualité principale des habitants, celle d'être résilient (voir infra).

S'il s'agit d'un leitmotiv véhiculé par les acteurs du champ, il est aussi réapproprié par les noctambules eux-mêmes : l'ethos est exprimé dans son rapport au conflit, et ceci bien au-delà des bornes temporelles de la guerre civile. Cette appropriation, qui peut être individuelle et collective, peut être comprise au travers de l'exemple de Leïla qui, avant de sortir, a rédigé une publication sur sa page Facebook :

« *ISIS threatened to bomb our area so we party instead of worrying #onlyinlebanon #livelovelebanon #partypeople if we die we die happy ha ha* » (Source : Facebook, 21/11/2015).

Ce post fait tout d'abord allusion à l'actualité du mois de novembre 2015, lorsque des attentats terroristes ont pris pour cible Paris et Beyrouth, plongeant les habitants dans un climat de peur et de défiance se traduisant pour une partie d'entre eux par le choix délibéré et revendiqué de continuer à sortir et s'amuser[588]. Cette décision est présentée comme raisonnable et rationnelle : puisque la menace est impossible à maîtriser, il vaut encore mieux passer son temps de manière légère et joyeuse, cela multiplie au moins les chances de mourir heureux. La série de hashtags permet de replacer les propos dans une perspective plus large. La posture défendue par Leïla est une manière de s'énoncer sur les réseaux sociaux, mais aussi de s'identifier à une caractéristique propre au pays, puisque la capacité à faire la fête n'arrive « qu'au Liban », qui abrite un peuple de noceurs invétérés.

[588] Cette posture n'avait rien d'inédit pour les noctambules libanais. En revanche, la manière dont une partie des Parisiens a fait de la sortie nocturne et des pratiques associées – alcool, danse, tabac, par exemple – un moyen de résistance m'était inconnue. Sans basculer dans la comparaison hasardeuse, le parallélisme existe et pourrait permettre de nourrir la réflexion sur le rôle des loisirs dans des temps incertains et sur les circulations des discours et des représentations qui y sont attachés.

Les postures qui mobilisent l'ethos nocturne dans sa dimension « nationale » envisagent souvent ce dernier dans son rapport au conflit. Ces positionnements sont donc partiellement hérités de la guerre civile[589], qui a modifié la portée des espaces nocturnes. Cette portée (défouloir, échappée) a perduré au gré du contexte politique et géopolitique. À mesure que les réseaux sociaux ont pris de l'importance, le rôle et les usages du *nightscape* ont aussi été vecteurs d'énonciation de soi comme une personne « cool » et « branchée », comme une personne capable de prendre de la distance dans une perspective hédoniste, et enfin, comme une personne dépositaire d'une identité libanaise présentée comme faisant l'unanimité.

L'échappatoire nocturne est une fonction du *nightscape*, qui est revendiquée par les acteurs du champ comme par les noctambules. Elle permet de considérer les territoires de la fête comme des espaces en retrait des difficultés ou des barrières de la vie quotidienne et urbaine. Après la création de routines, l'échappée constitue une seconde manière d'être à la ville la nuit et d'habiter la canopée nocturne de Beyrouth. La troisième posture revient à considérer la fête comme une résignation, comme une habitude dénuée de besoin ou de sens.

3) « It's not an entertainment anymore » : la nuit, par défaut

Au début d'une discussion à propos de mes recherches, un noctambule avec qui la conversation avait été engagée s'est exclamé : « Nightlife is not an entertainment anymore ! »[590]. Selon lui, les sorties nocturnes à Beyrouth sont dépourvues d'intérêt. Le potentiel divertissant a disparu, laissant place à une superficialité que la consommation d'alcool et la musique masquent mal. S'il est difficile de faire la part des choses, parmi les postures déjà observées, entre les discours hérités, les prises de position et l'expression d'une nécessité de défoulement, ce point de vue désabusé complexifie davantage la lecture des relations qu'ont les noctambules par rapport à la vie nocturne. Cette dernière posture est donc de l'ordre de la résignation. Elle reviendrait à dire, dans le langage courant, « on sort parce qu'il n'y a rien d'autre à faire, et ces sorties n'apportent rien ».

Parmi les personnes rencontrées ou interrogées, ce discours n'a pas été dominant. Il possédait cependant un caractère fluctuant : une personne pouvait, au fil des discussions et des retrouvailles, alterner différents points du vue. Celui d'une vie nocturne « pour rien » était véhiculé par l'expression d'un conditionnement, ce qui signifie que l'environnement urbain, et son offre festive, exerce une influence déterminante sur les pratiques ludiques quotidiennes. Au cours d'un entretien mené avec un groupe de trois noctambules, S. partage ce ressenti :

« *Je crois qu'on est conditionnés. On est très conditionnés à sortir boire. On a pas tellement d'autres options, tu n'as pas énormément de choses à faire à Beyrouth. Donc en général, tu vas sortir boire. C'est stimulus-réponse. C'est 'ah, tu as fini le boulot, ah verre'. Ça devient des automatismes (…). Je ne sais pas ce que je ressens quand je fais la fête. C'est même pas qu'on*

[589] Voir Chapitre 4.
[590] Notes de terrain, 04/07/2013.

ressent quelque chose, parce que pour nous, ce n'est plus un évènement de sortir, c'est naturel. Donc tu ne ressens pas quelque chose en particulier, c'est normal » (Entretien 13, 24/04/2014).

Le conditionnement auquel mon interlocutrice fait allusion peut se comprend de plusieurs manières. D'une part, le large choix d'établissements nocturnes fonctionne comme une incitation à laquelle il est difficile de résister. D'autre part, la sortie nocturne, qu'il s'agisse du bar ou de la boîte de nuit, représente pour une partie de la population la seule manière de se divertir. Enfin, les établissements nocturnes représentent pour la clientèle les seuls lieux de sociabilités et de retrouvailles en dehors de l'espace domestique. Cette vision « par défaut » a déjà été mentionnée dans le Chapitre 7 : les bars sont perçus par la majorité des noctambules comme des espaces publics, dans la mesure où ils sont des lieux de coprésence, d'interaction et d'expression. Ils partagent avec les cafés et les restaurants un rôle essentiel dans la structuration des sociabilités urbaines, qui sont par ailleurs impactées par le manque d'espaces publics – au sens juridique du terme.

Si cette influence s'exerce uniquement sur les habitants enclins à fréquenter les établissements nocturnes, elle interagit avec la mention d'une habitude profondément ancrée dans le quotidien, qui efface toute notion d'évènement. Les sorties ne sont donc plus des moments que l'on peut isoler dans le temps social, parce qu'ils ne sont plus marqués d'une intensité, d'un plaisir spécifique ou d'une mise à distance temporaire de certaines normes. Dit autrement, les caractéristiques principales de la fête semblent mises à mal. L'aspect décisif est remplacé par un automatisme, que traduit l'emploi de la formule « stimulus-réponse ». La question du plaisir n'est plus au centre des préoccupations : selon S., il n'y a plus de ressenti. Enfin, la liminarité semble s'être dissoute dans un réflexe posé comme « naturel ». Les habitudes de sorties ont ainsi fait l'objet d'une assimilation qui est perçue comme inhérente au mode de vie beyrouthin. Ainsi, le rapport complexe entre fête et quotidien posé dans le chapitre premier connaît une nouvelle évolution. Si le passage d'une « fête essence » à une « fête existence » expliqué par Anne Villadary (1968) ne signifie pas *a priori* une disparition de la fête mais plutôt une routinisation de cette dernière, elle ne désigne plus, dans cette dernière posture, un moment de plénitude. Ce n'est donc pas la répétition ou la mise en routine de la fête, encore moins son aspect prévisible, autorisé et organisé qui est problématique, mais les cas où elle n'est plus porteuse de sens, qu'il s'agisse de se retrouver ou de s'échapper.

Cette dernière posture permet enfin d'envisager la possibilité d'une mutation du rapport entre la fête et la vie nocturne. Ces deux objets ont été posés comme fortement liés, la vie nocturne étant le cadre d'occurrence privilégié de la fête, et l'entrée thématique de cette recherche. Si l'insertion de la fête dans le quotidien nocturne représente moins un risque de dissolution qu'une ouverture vers différentes modalités, expériences et discours, il arrive aussi que la fête et la sortie nocturne soient réduits au même statut : celui d'être une « finalité sans fin » (Duvignaud 1973).

La vie nocturne offre donc différentes manières d'habiter la ville. En tant que routine, elle permet aux individus de « se retrouver » dans un cadre familier. En tant qu'échappatoire, elle constitue une soupape nécessaire qui s'inscrit dans la continuité des fonctions festives héritées du conflit, lesquelles demeurent parce qu'un certain nombre de logiques spatiales et politiques

issues du conflit continuent d'être opérantes. Enfin, la troisième posture peut être envisagée comme une résignation. Qu'ils soient individuels ou collectifs, ces différents rapports ne sont pas constants ou linéaires :

« *It's not something that you can say 'this is how is the Lebanese way of nightlife' (…) We keep reinventing our nightlife experience, according to circumstances* » (Entretien 64, 07/04/2015).

Ainsi, l'offre, la perception et le vécu des nuits beyrouthines évoluent, qu'il s'agisse des spatialités ou des rapports individuels à l'expérience nocturne. Cette évolution témoigne du caractère multi-vocal de la nuit, et des différentes manières d'habiter la nuit appréhndée au travers de la notion de canopée.

B) Séparer et unir : les imperfections de la canopée nocturne

Cette seconde section interroge la capacité effective de la vie nocturne de Beyrouth à exercer la fonction de « canopée cosmopolite », entendue comme un ensemble d'espaces urbains où la rencontre et l'échange sont possibles, quelles que soient les caractéristiques (culturelles, ethniques, de genre, de classe sociale par exemple) des citadins. Il s'agira d'analyser dans un premier temps les discours et les pratiques inclusifs de la vie nocturne, tout en revenant sur les multiples résonances de l'adjectif cosmopolite à Beyrouth. Les limites de la canopée nocturne seront présentées dans un second temps, afin de souligner les décalages et les fluctuations permanentes entre les différentes réalités et représentations du *nightscape*.

1) La nuit, un espace partagé

À Beyrouth, les établissements nocturnes peuvent être envisagés comme des espaces partagés (Mermier 2008), c'est-à-dire des lieux où se construisent des relations et des liens sociaux fondés sur la diversité. La mise en avant de la diversité interne et spécifique à la vie nocturne est d'abord le fait des acteurs du champ, quelle que soit leur position (patrons, barmen, serveurs). Au cours des entretiens, ce secteur d'activités a été régulièrement présenté comme étant mixte sur le plan confessionnel. C'est ainsi que S., manager au Checkpoint Charlie's, me décrit son équipe :

« *I have different employees here, they are from different religions, and it's not a problem. Actually this part of the economy is very mixed* » (Conversation avec S.,12/11/2015).

De la même manière, les deux barmen du Dany's de Badaro vantent la capacité de la vie nocturne à faire se rencontrer et travailler ensemble des habitants de groupes religieux différents :

« *People are mixing, for sure. You can start by people working in the structure. They are a mix of everyone. In this outlet, we have people from all religions, and we don't care. You have Druze, Shi'a, Christians, Sunni. We don't have a problem. You can see it with the name ! This is Ali, I'm Georges ! We don't care* » (Entretien 51, 24/03/2015).

Dans les deux extraits présentés, les acteurs insistent autant sur la mixité confessionnelle de leur secteur d'activité que sur son caractère « pas du tout problématique ». Cette revendication fonctionne ainsi comme un gage d'ouverture d'esprit de la part de mes interlocuteurs, dans un contexte où le franchissement des barrières communautaires est une réalité mais pas une évidence (Farah 2015). La diversité religieuse au sein du champ nocturne peut, malgré une légère surreprésentation, être confirmée par mon corpus d'entretiens. Les personnes relevant de la catégorie 1 (ceux qui travaillent dans un établissement nocturne) sont musulmanes pour 40 % d'entre elles[591]. La mixité observée diminue cependant à mesure que l'on grimpe dans la hiérarchie : la quasi-totalité des entrepreneurs de la nuit (à une exception près) sont de confession chrétienne.

L'importance que les acteurs du champ accordent à la diversité concerne également la clientèle des établissements. Là encore, c'est la mixité confessionnelle qui est mise en avant, qu'elle soit présentée en termes statistiques (ce qui signifie que la répartition est plutôt équilibrée) ou pratiques : les noctambules n'ont pas besoin de connaître la religion de leurs voisins de comptoir. Cela revient à dire qu'une certaine neutralité confessionnelle a été instaurée. Si elle relève avant tout de la posture – la question n'aurait pas sa place dans le cas de la vie nocturne – elle empêche *a priori* tout décompte précis. Les estimations fournies par les acteurs rencontrés convergent ainsi vers une légère surreprésentation de la clientèle chrétienne (entre 50 et 60 % des noctambules).

L'approche confessionnelle n'est cependant pas la seule. Les noctambules ou les employés d'établissements peuvent ainsi mentionner des divergences d'opinions politiques[592], l'acceptation de différentes orientations sexuelles[593], ou la pluralité ethnique[594]. Ces marques d'ouverture ne sont pas l'apanage de tous les bars ou clubs. Ils confèrent néanmoins au *nightscape* une place spécifique dans les espaces de sociabilités urbaines de Beyrouth. Ce dernier offre la possibilité d'une suspension temporaire de certaines barrières dont une partie a été érigée pendant la guerre civile. Cette possibilité est d'autant plus importante dans le contexte politique et social du Liban, où l'inertie des structures antagonistes se mêle à de nouvelles tensions malgré lesquelles les côtoiements s'observent. C'est dans cette perspective qu'un

[591] Les diverses études démographiques estiment que les groupes confessionnels chrétiens représentent environ 40 % de la population (Dumont 2005).

[592] Si certains bars sont des espaces d'expression d'affinités ou d'appartenances politiques, ils sont également perçus comme des lieux où les divergences – qui recoupent en général les alliances du 8 et du 14 mars – n'empêchent pas la création de lien social, ici entre un barman et un client : « *look, this guy is supporting Geagea, I'm for Aoun. We are very good friends !* » (Notes de terrain, 22/05/2014).

[593] C'est par exemple le cas des PC Parties, présentées par l'un de ses fondateurs comme « ouvertes » – entre autres aux noctambules homosexuels.

[594] « *Si tu vas au Yukunkun, rien que le mélange de la population là-bas est hallucinant. Déjà le mélange de couleurs, c'est super important pour moi, un mélange de nationalités, pas mal de backgrounds sociaux, de professions… c'est cool de voir ça* » (Entretien 63, 09/04/2015).

blogueur, habitué à commenter les divers évènements nocturnes, a rédigé en mai 2015[595] un billet consacré à la valeur de la scène nocturne beyrouthine :

> « The nightlife scene has also become a powerful lobby of liberal, tolerant, young Lebanese born after the country's devastating civil war. (…) It might seem surprising or odd, but there are few spots in Lebanon where you will see Christians, Shiites, Sunnis, Druzes, Copts, Yazidis, Syrians, Iranians, Saudis, Palestinians, European and US expats together having a good time and keeping their sectarian and ideological differences at the door, hoping for a better tomorrow – albeit with a monumental hangover caused by decades of unrest and wars. (…) Very few things feel normal in Lebanon. Driving sure doesn't, nor does the city's urban planning, electricity supply or law enforcement. Let's not even pretend our president-less country with an illegitimate parliament is even close to normal. The parties are though, no matter which president, what cabinet ministers, what war or what calamity unfolds. The electricity never goes out, people aren't all angry at each other, it doesn't matter if you're Sunni or Shia ».

Dans ces extraits d'article, l'auteur énumère ce qui représente selon lui les caractéristiques fondamentales de la vie nocturne. Il s'agit tout d'abord d'un ensemble de lieux dans lequel se retrouvent et échangent des jeunes libanais « libéraux », adjectif qu'il faut entendre par opposition à « conservateur », et qui traduit un attachement aux libertés individuelles, politiques, religieuses, économiques. Dans le contexte libanais, cela désigne plus précisément le respect de la différence – de confession, de genre, de classe – et en même temps, la défense d'une liberté des mœurs que les pratiques nocturnes incarnent particulièrement bien. L'emploi du terme « libéral » est une autre manière de signifier que les établissements nocturnes sont les terrains d'élaboration, d'expression et d'attachement à un ethos. C'est dans cette adhésion que les individus se reconnaissent comme appartenant au monde de la nuit ce qui implique de partager les mêmes opinions et valeurs, ou d'accepter de les laisser « à la porte » des établissements. Si le « libéralisme nocturne » n'est pas spécifique à Beyrouth, il est posé comme exceptionnel pour la société libanaise et semble opérer à contre-courant des tendances actuelles, puisqu'il existe finalement peu d'endroits dans la ville où se croisent des citadins d'origines (nationales, confessionnelles) différentes.

De telles assertions viennent donc réactiver l'importance de la « normalité » à laquelle aspirent les citadins et que la vie nocturne est à même de fournir, qu'il s'agisse de routine rassurante ou d'un « ordinaire » dans lequel les dysfonctionnements et les rivalités sont invisibles. Ce discours selon lequel « rien n'est normal au Liban, sauf la vie nocturne » revient à considérer cette dernière comme une « bulle », un lieu de « répit » qui renvoie à la définition de la canopée cosmopolite (Anderson 2011). En français, la canopée désigne l'étage supérieur des forêts bénéficiant de son propre écosystème. La métaphore n'est pas inintéressante, car elle sous-entend que les établissements nocturnes disposent d'un système normatif différent du reste de la société. Mais le terme anglais *canopy* renvoie aussi au baldaquin, à la marquise, à l'auvent,

[595] Article rédigé à la suite de l'incendie du Skybar. Raidy G., « A few thoughts on the SKYBAR incident », 28/05/2015. URL : https://ginosblog.com/2015/05/28/a-few-thoughts-on-the-skybar-incident/. Consulté le 30/05/2015.

soit à tout ce qui permet de s'abriter. Les espaces nocturnes seraient donc des espaces privilégiés et protégés où la présence de chacun va de soi, d'où sa qualité cosmopolite.

Le cosmopolitisme a été défini dans le chapitre second comme la cohabitation d'individus ou de groupes d'individus aux identités – nationales, ethniques, religieuses – diverses. Le cosmopolitisme est une condition (Agier 2013) qui à Beyrouth possède une histoire ancienne et régulièrement réactivée, ce qui a pour effet de nourrir les discours sur l'exceptionnalité de la ville. En dehors des représentations associées à la ville, le cosmopolitisme est une réalité qui s'est inscrite dans les espaces de la vie nocturne dès leur émergence : les chroniqueurs des années 1960 comparaient les clubs de la capitale à des « sociétés des nations » (Chapitre 4). Aujourd'hui, la cohabitation au sein du *nightscape* a perduré : l'auteur du billet cité insiste sur la fréquentation des établissements par des noctambules non seulement Libanais, mais venant aussi de pays voisins, d'Europe ou des États-Unis. Cette coprésence est tout aussi importante que celle des différentes confessions existant au Liban. Il s'agit d'envisager le cosmopolitisme en dehors des référents nationaux – comme le fait Anderson – pour embrasser la pluralité des appartenances possibles au Liban : religieuse, politique, territoriale, familiale, mais aussi de genre et de classe. Autrement dit, les établissements nocturnes seraient le lieu d'expérimentation d'un cosmopolitisme élargi, qui se pense en opposition aux différentes divisions de la société. La dimension temporaire (parce que de nuit) de la canopée n'empêche ni sa régularité, ni son insertion dans le quotidien. Elle constitue un ensemble de lieux cosmopolites relativement stables, même lorsque le rythme d'ouvertures et de fermetures des établissements est rapide.

L'emploi du terme expérience permet d'affirmer que le rôle de canopée cosmopolite endossé par le *nightscape* ne se lit pas uniquement dans la juxtaposition pacifique des différences. Le cosmopolitisme se comprend également comme un ensemble d'interactions à l'opposé des relations conflictuelles (« people aren't angry at each other », précise l'auteur du billet), et spécifiques à la vie nocturne : conversations – mêlant différentes langues -, drague, danse, partage des émotions et des sensations liées à l'atmosphère festive. Ces pratiques sont à la fois les modes d'exercice du cosmopolitisme (les modalités par lesquelles les individus échangent), et son terrain d'observation privilégié. Cela revient à dire que les soirées beyrouthines témoignent aussi de la capacité des noctambules à circuler entre différents modèles de consommation et donc parmi une offre éclectique, et à s'approprier un certain nombre de biens, d'attitudes et de compétences. Cette aptitude se retrouve dans les aménagements (les décors), dans les programmations musicales et les performances des DJs (qu'ils soient locaux ou internationaux), dans les tenues vestimentaires ou dans la possession de biens qui symbolisent la réussite économique et sociale, laquelle implique justement une ouverture sur le monde : téléphone, voiture, etc.

Pour toutes ces raisons, le cosmopolitisme tel qu'employé pour comprendre la canopée nocturne de Beyrouth est un discours et une performance (Spasić 2011) : il implique la cohabitation et l'interaction de la différence, mais aussi son exposition. Ainsi, les établissements nocturnes fonctionnent comme des bulles temporaires où une société pacifiée, tolérante et hédoniste se met en scène. Cette mise en scène est une modalité de l'exposition de soi ou d'un nous, c'est-à-dire le monde de la nuit, en tant qu'individus « cool », « branchés »,

mais aussi ouverts. Cela passe par la publication d'images et l'expression d'opinions que permettent entre autres les billets de blogs.

La canopée nocturne a donc une double dimension. Elle est d'abord une « possibilité de ville » conjuguée au présent : au-delà des usages critiques et des empiètements, elle est la preuve par l'espace qu'il est possible d'être autrement à la ville, et d'habiter la ville *malgré* la situation post-conflit. Elle est aussi l'occasion du « spectacle de la diversité » (Houssay-Holzschuch 2010b) qui participe de la construction d'un discours sur la ville véhiculant les images d'un Beyrouth vecteur de liberté, d'ouverture, de cosmopolitisme (voir infra). Ces deux paramètres ne s'annulent pas : la mise en scène des coexistences pacifiques n'implique pas leur dénaturation, mais souligne au contraire leur importance dans le contexte beyrouthin, où le franchissement des barrières entre les personnes et les groupes demeure d'actualité (Mermier 2008), et où l'exercice des libertés individuelles se vit en opposition aux frustrations matérielles et politiques. Au final, le concept de canopée complète la définition de l'ethos nocturne dans sa dimension politique. Il représente plutôt une manière d'envisager sa dimension spatiale, tout en lui donnant une portée supplémentaire : le « devoir-être » est une exigence morale et la proposition d'un horizon où l'attente ne se résume plus au conflit *malgré* ses héritages lourds.

2) Des prétentions inclusives aux processus d'exclusion : les limites de la canopée nocturne

Si la densité des établissements nocturnes et l'insertion des pratiques nocturnes dans le quotidien des individus confèrent une stabilité à la canopée nocturne, elle ne peut cependant être l'horizon réaliste de chaque citadin. Cela revient à dire que la canopée est porteuse d'un certain nombre de limites qui viennent entraver son statut de « bulle », d'espace-temps à l'abri des antagonismes de tous ordres.

Les divers procédés de sélection et d'exclusion opérés par les établissements nocturnes (voir Chapitre 6) fonctionnent comme autant de limites à la présence de tout un chacun. Elles sont d'abord d'ordre économique. Les droits d'entrée dans les clubs et les tarifs des consommations demeurent prohibitifs pour une partie de la population, en dépit de politiques de prix très variables et d'une tendance à la « démocratisation » des soirées beyrouthines. Cette démocratisation a notamment été observée par l'auteur du billet précédemment cité. Selon lui, les collectifs tels que C U NXT SAT ont modifié l'offre nocturne, notamment à l'expérience du *clubbing,* car elle n'exige plus de réservations, d'interconnaissance ou un montant minimum sur l'addition en fin de soirée. Cette diversification est juste dans une certaine mesure, mais ne doit pas faire oublier que ces évènements demeurent payants (aux alentours de 30 dollars l'entrée) et que les boissons y sont vendues globalement plus cher que dans les bars. Les établissements mettent aussi en œuvre divers processus d'éviction, qu'ils soient manifestes (avec l'intervention de videurs notamment) ou discrets (recours au mobilier urbain ou subterfuges connus uniquement des barmen et des serveurs). Dans ce cas, les critères varient d'un lieu à l'autre : un client peut être refusé pour sa tenue vestimentaire et ce qu'elle semble

traduire (« trop gay », « trop religieux », « trop cheap »), pour ses attitudes, ou sur des critères raciaux.

La canopée nocturne est donc à comprendre moins comme une réduction représentative de la société beyrouthine que comme une de ses composantes. Si les discours mettent en avant la mixité de la vie nocturne, celle-ci se résume à la cohabitation entre différentes confessions. Elle y est réelle et plus importante qu'ailleurs – si l'on exclut les acteurs dominant le champ – mais l'adoption de ce prisme unique ne peut laisser conclure à une hétérogénéité d'un point de vue socio-économique et ethnique. L'important n'est cependant pas d'invalider les représentations des acteurs, mais de constater que le côtoiement entre confessions constitue selon eux le critère principal de la diversité. Cela peut tout d'abord signifier que les crispations et les divisions sur le critère religieux perdurent dans d'autres secteurs d'activité ou dans d'autres espaces urbains, par exemple les logiques résidentielles (Kastrissianakis 2012). Il apparaît également que la question confessionnelle va au-delà d'un phénomène social qui évolue plus ou moins rapidement : elle demeure une clé de lecture et d'interprétation de la réalité sociale.

Dans une sorte de retournement de situation, c'est pourtant l'usage de cette clé d'interprétation qui devient un nouveau critère de distinction permettant de reconnaître les « véritables » noctambules. L'emploi du terme « distinction » renvoie sans s'y réduire aux approches traditionnelles de la distinction sociale, qu'elle soit fondée sur une appartenance de classe (P. Bourdieu 1979a) ou sur l'étalage de la richesse économique. La consommation ostentatoire (Veblen 1970) est une pratique nocturne évidente, mais elle n'est pas déterminante ici. Il s'agit plutôt de se reconnaître et de se définir dans l'adhésion à un ensemble de principes et de valeurs déjà mentionnées et qui incluent, au-delà de l'ethos nocturne, le respect de la diversité et des libertés individuelles, et la perméabilité aux modèles culturels occidentaux. D'ailleurs, les noctambules se défendent de faire du niveau de vie un critère de distinction :

« *Donc, chez une certaine catégorie de gens éduqués… l'argent n'a rien à voir avec ça, éduqués, simplement, chez ces gens l'ouverture*[596] *s'est faite rapidement, et les relents sectaires sont moins marqués* ».

« *Ce genre d'ambiance, où on fait descendre la bouteille et on porte la chaîne en or, je les associe beaucoup à la coke et aux gens du Golfe. Alors que le quartier où on est, il est fréquenté quand même par une certaine catégorie de gens, assez select dans le sens où ils ont vécu à l'étranger, c'est des artistes, et c'est une culture de pubs plutôt que de boîtes* » (Entretien 19, 28/04/2014).

Ces deux extraits issus du même entretien font apparaître deux modalités majeures de distinction, à savoir l'éducation et le goût. La question de l'éducation ne peut être totalement déconnectée de celle du capital économique, mais elle fait davantage référence ici à l'ouverture à la différence, la connaissance et l'expérimentation d'autres cultures – comprises dans ce cas précis comme cultures occidentales. Celle du goût réside dans l'identification de certaines pratiques qui marquent une identité, un statut, une différence. Par exemple, la mention de la chaîne en or traduit certes une richesse mais un manque de raffinement ou de style. La

[596] Mon interlocuteur fait référence au mélange entre différents groups confessionnels à la fin de la guerre civile.

consommation de cocaïne (du point de vue du noctambule cité) revêt des aspects ostentatoires mais dénature les échanges et les interactions qui peuvent avoir lieu autour d'un verre, dans un pub. Ces préférences s'inscrivent dans une tendance déjà notée, celle d'un refus par une partie des noctambules de toute attitude dite « show off », qu'il s'agisse de l'affichage de biens ou de vêtements de luxe, de dépenses ostentatoires, ou de la fréquentation de lieux trop chers ou trop « bling bling ».

Le processus de distinction mêle donc des préférences en matière de goût et d'attitudes à des positionnements idéologiques et politiques au sens large du terme. Les pratiques de consommation et la revendication de certaines valeurs fonctionnent ensemble dans la mesure où ils sont perçus comme le résultat d'une certaine « éducation » et surtout comme l'apanage d'une partie seulement de la population. L'interaction entre ces divers éléments fonctionne à deux échelles. Elle permet tout d'abord de distinguer les individus appartenant au monde de la nuit du reste de la population. Leurs pratiques nocturnes, qu'elles soient inscrites dans le quotidien ou plus irrégulières, témoignent autant d'une propension à s'amuser et à revendiquer une liberté des mœurs que de la capacité des noctambules à s'ouvrir à la différence, comprise essentiellement comme la différence confessionnelle. Au sein du *nightscape,* elle se traduit par le choix des établissements qui traduisent l'importance accordée soit à l'interaction, au plaisir et au fun, soit – et c'est surtout le cas des lieux alternatifs, au sens large du terme – à la défense de certaines causes impliquant l'abolition de certaines lignes de divisions ou d'inégalités.

Ainsi, la diversité dont la canopée nocturne fait preuve comporte de nombreuses limites, tout en demeurant un espace d'échange et surtout d'affichage de sa tolérance qui s'apparente ici à un processus de distinction. La distinction se joue tant sur les pratiques ludiques que sur des opinions et des valeurs. Apparaît alors une contradiction inhérente et spécifique au *nightscape* beyrouthin, qui se situe entre les représentations des noctambules et une réalité plus nuancée. Les représentations et les discours véhiculent l'image d'un *nightscape* fédérateur, ouvert, cosmopolite, soucieux de se démarquer d'un certain nombre de réflexes identitaires. La réalité montre les imperfections de la canopée, qu'il s'agisse d'une accessibilité somme toute restreinte, ou d'une tendance à se démarquer des « indésirables » – sur des critères nouveaux. Il existe donc un hiatus, entre une volonté de gommer les différences et une réussite partielle, qui entraîne d'autres processus de mise à distance.

Cette contradiction possède une traduction spatiale : les quartiers nocturnes et les établissements fréquentés ont été analysés comme étant des territoires où s'exerçaient des compétences spatiales, où l'adhésion à un ethos pouvait s'exprimer, et où s'inventaient différentes manières d'habiter la ville. Ainsi, le processus de territorialisation des appartenances (Mermier 2008) peut aussi suivre les pas de la nuit dans la mesure où l'énonciation de soi comme noctambule beyrouthin – qui connaît et maîtrise le *nightscape* – possède différentes significations – être « cool », être « branché », être ouverte, être tolérant, soutenir certaines initiatives. La manifestation de cette territorialisation fluctue en fonction des individus et des quartiers – boire dehors à Mar Mikhaïl par exemple -, lesquels sont porteurs d'autres tentatives d'appropriation ou d'imposition du pouvoir.

Les espaces de la vie nocturne de Beyrouth peuvent être compris comme une incarnation de la canopée cosmopolite dont l'existence est fondée sur les pratiques ludiques. Ainsi, la consommation et le plaisir sont des vecteurs de rapprochements et d'interactions. S'ils sont loin d'abolir toutes les barrières sociales, ils contribuent à les déplacer et les affaiblir temporairement. La fréquentation du *nightscape* n'apparaît donc pas comme une solution aux incohérences de la ville post-conflit, mais comme un ensemble de possibilités, de manières d'habiter *malgré.* En effet, les différentes postures et prétentions inclusives, à défaut d'être parfaitement respectées, confèrent une forme de fluidité aux espaces de sociabilités urbaines. Cette fluidité s'opère dans le temps et dans l'espace – les lieux nocturnes évoluent rapidement – comme dans la propension des noctambules à s'approprier les opportunités et les chemins qui s'offrent à eux.

Les contradictions – ou les différentes possibilités – mises en évidence posent enfin la question du regard porté sur les espaces de la vie nocturne, qu'il s'agisse des noctambules ou du chercheur : faut-il insister sur la persistance des divisions (Houssay-Holzschuch 2010), ou privilégier les moments et les lieux où s'opère un déplacement de ces barrières, où se créent de nouveaux liens ? Les deux approches se justifient : il est tout autant nécessaire de continuer à souligner la persistance voire le renforcement des inégalités et des divisions, y compris dans leur dimension spatiale, que de parvenir à saisir les espaces porteurs de changements, les lieux où s'énoncent des « possibilités de ville » (Boissière et Mouawad 2017). Se demander comment parler de Beyrouth la nuit implique aussi de se demander comment Beyrouth parle de sa nuit : quelles sont les images de ville forgées sur le terreau de sa vie nocturne ? Qu'est-ce qui est occulté ou mis en valeur des contradictions soulignées ? La dernière partie de ce chapitre s'attache à analyser les images de ville et la manière dont la vie nocturne s'érige en « vitrine positive » du pays et de sa capitale, devenant un outil de promotion qui nourrit en retour un processus d'identification.

III) « Pour la nuit » : vie nocturne et images de la ville post-conflit

Parmi les différents sites internet qui se chargent de répertorier les ouvertures des établissements et de publier des photographies des soirées en vogue, BeirutNightLife.com est l'un des plus importants. Sa phrase d'accueil, « Beirut The Only Way It Should Be », suggère que la vie nocturne soit l'unique manière de « faire la ville » et d'être à la ville, c'est-à-dire de l'habiter. Il s'agirait, comme l'indiquent également les rédacteurs du site, d'incarner le « véritable esprit du Liban » (Buchakjian 2015). Ces formulations participent de la création d'images de ville (Kavaratzis & Ashworth 2014) d'après lesquelles Beyrouth apparaît comme la capitale de la nuit et du « fun » et qu'il s'agit d'étudier ici. Cette troisième partie de chapitre interroge le rapport entre vie nocturne et ville post-conflit au travers de la production iconographique et discursive dont la nuit fait l'objet. Cette production fait émerger un processus d'identification des noctambules : faire la fête ne revient pas uniquement à être « cool » et « branché », mais c'est aussi une manière d'être beyrouthin ou d'être libanais. Dès lors, les images du Beyrouth *by night* sont avant tout le support d'un *branding* territorial dans lequel les loisirs nocturnes et la question conflictuelle sont étroitement mêlés. Ces représentations nourrissent ensuite un discours de la résilience. Ce discours est posé comme constitutif d'une identité libanaise et comme une manière de faire « malgré » qui s'incarne le mieux dans la poursuite des pratiques nocturnes. Enfin, la dernière section se penche sur les images des « nuits d'avant » qui prennent une valeur refuge, alimentent les politiques de la nostalgie et montrent que l'entremêlement du *branding* territorial par la nuit et de la problématique post-conflictuelle tend à multiplier les temporalités de références, c'est-à-dire les valeurs et les usages de l'« avant ».

A) Le branding *territorial par la nuit : quelle place pour le conflit ?*

Au-delà de ses enjeux spatiaux, sociaux et politiques, la vie nocturne de Beyrouth constitue un outil de promotion et de mise en valeur pouvant s'apparenter au *branding* territorial, compris comme un ensemble de stratégies visant à associer un certain nombre de qualités à une entité, ici un territoire urbain. Déjà employé à propos des quartiers et des établissements, le *branding* englobe cette fois la vie nocturne dans son ensemble. Il peut être le fait d'acteurs divers (institutionnels, entrepreneurs de la nuit, agences publicitaires). Cette section se penche d'abord sur l'évolution de la promotion nocturne par le Ministère du Tourisme et son rôle de vitrine positive du pays, puis sur la mise en valeur des nuits beyrouthines par les acteurs du champ, qui participe de l'énonciation d'un « nous » – le monde de la nuit – territorialisé – via le *nightscape.*

1) « Lebanon as not seen on TV » : l'évolution de la promotion touristique par la nuit

Afin de susciter le désir et d'assurer la visibilité d'une ville à l'échelle régionale ou mondiale, le recours à la vie nocturne comme support de promotion est une pratique relativement bien partagée (Shaw 2014 ; Oloukoi 2015) qui relève généralement d'acteurs institutionnels et urbains. Dans le cas de Beyrouth, c'est d'abord au travers des clips vidéo produits par le Ministère du Tourisme que s'opère la mise en avant de la vie nocturne. Si cette dernière a toujours constitué un argument touristique de taille, la manière dont elle est présentée a connu une évolution.

Les clips tournés et montés dans les années 2000 et jusqu'au début des années 2010 ont fait apparaître la vie nocturne dans son aspect le plus clinquant : les images sont celles des boîtes de nuit très « sélect » accueillant des noctambules dans des voitures de luxe, particulièrement bien apprêtés. Cette première génération de vidéos fait preuve d'un double dessein. Il s'agit d'abord de mettre en avant la reconstruction de Beyrouth. Le retour d'une vie nocturne intense, variée et en apparence libérée de toute restriction (en termes d'alcool, de tenues vestimentaires, de pratiques sexuelles) fonctionne comme la preuve d'un retour à la normale, c'est-à-dire au statut de ville des plaisirs. La diffusion de ces clips dans les avions de la Middle East Airlines témoigne de leur vocation touristique, laquelle est alors orientée vers une clientèle issue des pays du Golfe. Les vidéos font ainsi se succéder les images de sites touristiques (colonnades de Baalbeck, stations de ski, vieux port de Byblos, grottes de Jeita, etc), de secteurs d'activité dynamiques (banques, chirurgie esthétique) et de scènes nocturnes (boîtes de nuits, restaurants, casinos). Dans ces dernières, l'aspect « bling-bling », tapageur et ostentatoire a pu verser dans une forme de décadence, comme le souligne l'un de mes interlocuteurs ayant lui-même travaillé sur la photographie de nuit :

« *On voyait par exemple les clips du Ministère du Tourisme, dans l'avion, on vous montre des gens en train de danser dans des stations balnéaires avec du champagne versé sur des femmes blondes presque nues, c'est presque du porno quoi ! Maintenant un peu moins, mais disons, avant que les Arabes du Golfe ne cessent de venir, c'était utilisé pour la promotion touristique du pays. On mettait en avant le SkyBar, les blondes, avec leur fesses bien en chair dans des strings, et le champagne sur elles* » (Entretien 55, 27/03/2015).

L'association de la consommation ostentatoire (incarnée par la succession de bouteilles de champagne) et de la réification des corps féminins (qui font partie de l'offre nocturne) constitue ainsi l'argumentaire touristique dominant et orienté vers une partie des visiteurs.

Il est intéressant de constater que les clips du Ministère du Tourisme et la manière dont la vie nocturne est présentée ont évolué depuis quelques années. Aujourd'hui, les vidéos sont produites par le collectif « Live Love Lebanon »[597] et paraissent environ tous les six mois, sous

[597] Cette émanation du Ministère est inspirée des initiatives du collectif « Live Love Beirut » et présente le Liban comme un pays à « vivre » et « aimer », plutôt qu'à consommer : l'expérience du plaisir demeure mais change de registre.

le slogan « Lebanon as not seen on TV ». Les scènes nocturnes sont plus diversifiées : les terrasses sans prétention et les pubs viennent côtoyer les images des clubs plus spectaculaires. Les bouteilles de champagne ont été remplacées par des cocktails sophistiqués, des verres de vin ou des mélanges simples. Les décors et tenues soignés ont cédé le pas aux pantalons, basket et boules à facettes – comme le montre la Figure 82. Enfin, les femmes en tenues sexy ont disparu. Sur les nouveaux clips, elles rient, discutent, ou mixent (sur la capture d'écran ci-dessous figure Tala Mortada).

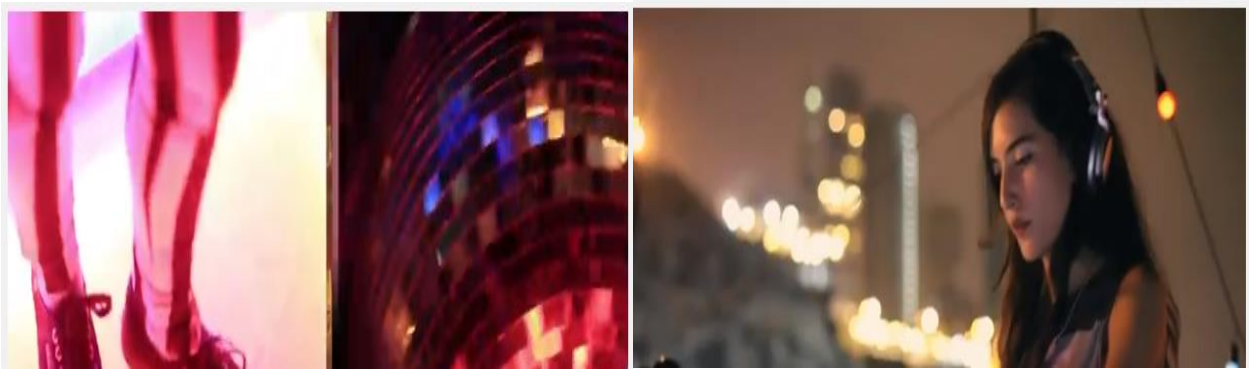


Figure 82 : captures d'écran des clips de promotion touristique réalisés par le collectif LiveLoveLebanon et le Ministère du Tourisme (hiver et été 2014)
Source : Youtube

Les scènes nocturnes sont également de courte durée. Elles viennent s'insérer parmi des images représentant une nature luxuriante, des paysages de montagne ou des monuments à visiter, des cyclistes, marcheurs et coureurs ainsi que des scènes de la vie quotidienne (vendeurs de *shawarma*, préparation du café par exemple). L'expérience proposée par le pays est davantage tournée vers les visites, le sport, les rencontres. Les changements observés s'expliquent par la baisse continue de la fréquentation du pays par les touristes du Golfe, et ce depuis le début de la crise syrienne. Afin de maintenir à flots une activité en déclin, il a fallu changer de cible et s'adapter aux demandes d'une clientèle plus jeune, plus occidentale. Ainsi, le Liban joue la carte de l'écotourisme – en dépit d'une situation écologique préoccupante – du tourisme culturel et d'une offre nocturne toujours aussi intense, mais plus variée, et « à taille humaine » : c'est la danse, la musique, les rencontres, le plaisir et la simplicité qui semblent au goût du jour. L'ensemble de ces paramètres va donc vers une expérience plus « authentique », et qui surtout cherche à s'éloigner de ce qui est « vu à la télé » : les crises d'ordres divers, les affrontements récurrents sont occultés au profit des différents types de loisirs proposés.

Au fil des années et à mesure de la dégradation de la situation politique et géopolitique, l'image que le pays a voulu donner de lui-même – et donc de ses nuits – a évolué afin de capter de nouveaux flux touristiques. L'exemple des clips vidéos du Ministère du Tourisme témoigne d'une tentative de rompre avec la vision que peuvent avoir les touristes internationaux de la région, mais aussi d'inverser le regard dépréciatif que porte une grande partie des habitants sur le pays et sa capitale.

2) « We don’t get shot, we take shots » : promouvoir la nuit par opposition au jour

Au travers des clips du Ministère du Tourisme, l’offre nocturne s’insère dans une expérience plus large (incluant les visites de musées, de sites naturels par exemple) et se pense à l’échelle de tout le pays. La stratégie de dissimulation des dysfonctionnements urbains, sociaux et politiques n’est cependant pas la seule manière de mettre la vie nocturne en valeur. Ainsi, d’autres initiatives visant à promouvoir la ville au travers de ses nuits jouent justement sur les oppositions classiques entre ville chaotique et ville des plaisirs, prenant plutôt le pari de l’humour ou de la trivialisation. Ce changement de perspective s’accompagne d’un changement d’acteurs, puisqu’il s’agit en général d’agences publicitaires opérant pour des marques d’alcool ou des établissements de grande envergure. C’est notamment le cas de *Creative Agency* qui a réalisé en 2011 une vidéo pour le club White.

Comme le montre la Figure 83, le clip se présente comme une alternance de scènes nocturnes et diurnes.

Figure 83 : captures d’écran du clip « This is Beirut – This is White » (2011)
Source : Youtube

Les scènes diurnes montrent différents éléments du paysage urbain de Beyrouth : le port, le Place des Martyrs, mais aussi des immeubles d’habitation et des maisons plus anciennes. De manière plus ou moins évidente, les manifestations des différents dysfonctionnements s’y inscrivent. Il s’agit par exemple des impacts de balles, des barricades devant le Sérail, ou encore

des embouteillages. Par opposition, les scènes nocturnes sont une succession de danses endiablées, de foules compactes, de rangées de verres, de bouteilles de champagne et de voitures de luxe. Les quartiers les plus en vogue – il s'agissait de Gemmayzé et de Hamra – sont représentés, ainsi que les clubs les plus imposants. Cette alternance est rythmée par un enchaînement de formulations binaires qui réactive les dualités jour/nuit, chaos/plaisirs urbains, non sans jeux de mots :

« In Beirut no one gets shot / We take shots »
« In Beirut when the sun sets / There are no political parties / Only Parties »
« In Beirut We celebrate / Even when there is no government »

En dépit d'une construction inédite, le clip alimente un discours largement répandu, selon lequel les habitants de Beyrouth sortent et profitent de la nuit quelle que soit la situation. Les nuits sans fin sont ainsi la spécialité de la ville et témoignent de son caractère exceptionnel, notamment parce qu'elles contrastent avec une réalité diurne synonyme de désordre, de désaccords, de conflit. En retour, c'est cette réalité diurne qui justifie l'intensité des fêtes : ainsi, Beyrouth oscille entre « terrain de bataille » et « terrain de jeu ». Au-delà de cette légitimation réciproque, la mise en avant des activités nocturnes dans un environnement conflictuel où les héritages des différentes guerres sont encore bien visibles constitue une forme de mise en valeur inédite. Ainsi, les problématiques conflictuelles deviennent un argument de marketing urbain, conférant aux nuits beyrouthines un caractère unique, suscitant le désir et la fascination : « je trouve ça très sexy, cette image de guerre et de danger », constate l'un de mes interlocuteurs[598].

Si le contenu du message nocturne se distingue des productions du Ministère du Tourisme, c'est aussi que les destinataires ne sont pas les mêmes. Il s'agit toujours de mettre en avant la ville *by night* mais avant tout auprès de ceux qui la fréquentent et s'y identifient[599]. Le clip peut en effet être interprété comme la scénarisation de l'ethos, dans lequel les noctambules sont supposés se reconnaître, en premier lieu via les pratiques mises en avant : la danse, la musique, l'alcool, les clubs. Ainsi, l'hédonisme et les « politiques du fun » sont des lignes de conduite : « We do not fear hangover, we celebrate them », peut-on lire. Enfin, un certain nombre de caractéristiques propres au monde social de la nuit sont mentionnées avec humour et détachement. La phrase « In Beirut, we dance so that everyone can watch » insiste sur la performance et la mise en scène de soi, tandis que la mention « We all know somebody who knows somebody who knows somebody » illustre parfaitement l'interconnaissance réelle ou potentielle qui règne entre les noctambules.

Ces interpellations tacites montrent que le « nous » dont il est question n'inclut pas l'ensemble de la population résidant à Beyrouth, bien que les pratiques soient présentées comme étant inhérentes à la ville. Il s'agit moins de savoir si tout le monde fait la fête que de dire qu' « à Beyrouth, on fait la fête ». Ainsi, l'hédonisme mentionné n'est pas uniquement de l'ordre de

[598] Entretien 19, 28/04/2014.
[599] De manière secondaire, le dialogue entre conflit et vie nocturne s'adresse aussi aux visiteurs étrangers en mal de sensations fortes. Cette attraction est tournée en dérision par Anis, l'un des personnages du roman de Diane Mazloum, *Beyrouth, la nuit* : « Plages privées, champagne, filles, et dès qu'il y a un creux dans leur emploi du temps, allez hop ! Une excursion vers l'une des carcasses fantomatiques de la guerre, frissons garantis ».

l'attitude (la poursuite des plaisirs, ici nocturnes) ou de la posture ; il est aussi une injonction derrière laquelle se forme une certaine idée de ce qu'est « être beyrouthin » ou « être libanais ». Cette manière d'être Beyrouthin renvoie aux messages du site BeirutNightlife : être noctambule est la seule manière valable et valorisante d'être à la ville, par opposition à une réalité diurne déplaisante dont il s'agit de prendre le contrepied.

L'étude des clips vidéo permet de montrer que les images de la ville la nuit ont un double emploi. De manière constante depuis les années 1960, elles sont le support d'une promotion touristique dont la teneur change en fonction de la fréquentation du pays et de la clientèle ciblée. Elles permettent également une identification des noctambules à leur ville. Ainsi, appartenir au monde de la nuit, fréquenter le *nightscape* et adhérer à l'ethos ne sont pas uniquement le moyen de s'énoncer comme des individus « cool », ouverts, éventuellement engagés : c'est une manière d'être Beyrouthin et de répandre le « véritable esprit du Liban », dans un discours où les échelles nationale et urbaine sont souvent confondues. Cet « esprit » repose sur les pratiques nocturnes et les politiques du fun mais alimente à son tour un discours de la résilience posée comme une qualité propre aux habitants de la capitale.

B) La vie nocturne et le discours de la résilience

Utilisée en physique pour désigner la résistance d'un matériau au choc, la notion de résilience définit en géographie la capacité d'un système à intégrer dans son fonctionnement une ou plusieurs perturbations, sans que la structure qualitative de ce dernier ne soit modifiée (Holling 1973 ; Djament-Tran et Reghezza-Zitt 2012). Rapportée aux sociétés, elle renvoie plus précisément à une capacité à s'adapter aux aléas d'ordres différents, allant des catastrophes naturelles aux crises économiques, en passant par les phases de conflit et d'affrontement.

Cette faculté d'adaptation possède au Liban une résonnance particulière dans la mesure où elle est considérée comme une disposition partagée par tous les habitants du pays : la poursuite de leurs activités quotidiennes en dépit d'une instabilité chronique serait un trait essentiel d'une identité collective. La thématique de la résilience libanaise a ainsi été un sujet récurrent dans mes entretiens ou au cours de discussions informelles. Le terme n'est pas systématiquement employé et a pu être remplacé par la notion de résistance, ou par des emprunts au vocabulaire médical. Par exemple, Chris C. m'a expliqué lors d'une discussion qu'il considérait avoir développé une immunité contre la peur[600]. Selon Marwan, qui est né et a grandi pendant la guerre civile, la résilience est « inscrite dans ses gènes », comme l'ensemble de ses concitoyens[601]. Le récit du lien logique entre résilience et identité a aussi été remarqué par l'anthropologue Nicolien Kegels au cours de ses enquêtes de terrain :

[600] Entretien 12, 03/07/2013.
[601] Notes de terrain, novembre 2015.

> « They thus revealed a narrative connection between chaos, suffering, resistance or resilience and being a 'true' or 'real' Lebanese, an image that was accepted and uncontested within Lebanese society » (Kegels 2007 : 91).

C'est parce qu'elle est érigée en slogan[602] qu'il est difficile d'évaluer le degré de réalité effective de la résilience de la société libanaise. Quoi qu'il en soit, la capacité d'adaptation aux perturbations est une thématique ancienne que la vie nocturne a toujours bien incarnée. Ainsi, après la crise de 1958, la presse libanaise avait vanté la rapidité avec laquelle le « retour » à la normale, impliquant la réouverture des établissements nocturnes, s'était opéré. L'extrait cité dans le chapitre 4 mentionne qu'il est du ressort des Libanais de pouvoir « passer presque sans transition des balles dum-dum aux bals cha-cha »[603].

Aujourd'hui, l'idée d'une résilience libanaise qui prend corps dans la continuité de la vie nocturne bénéficie d'une diffusion plus large et d'un relais publicitaire important. Les différentes campagnes menées par la marque de whisky Johnnie Walker – qui appartient au groupe Diageo – illustrent cette évolution. L'affiche reproduite (Figure 84) ci-dessous a été conçue en 2006 et figurait sur la voie rapide au nord de Beyrouth, quelques mois après la fin de la guerre de trente-trois jours.

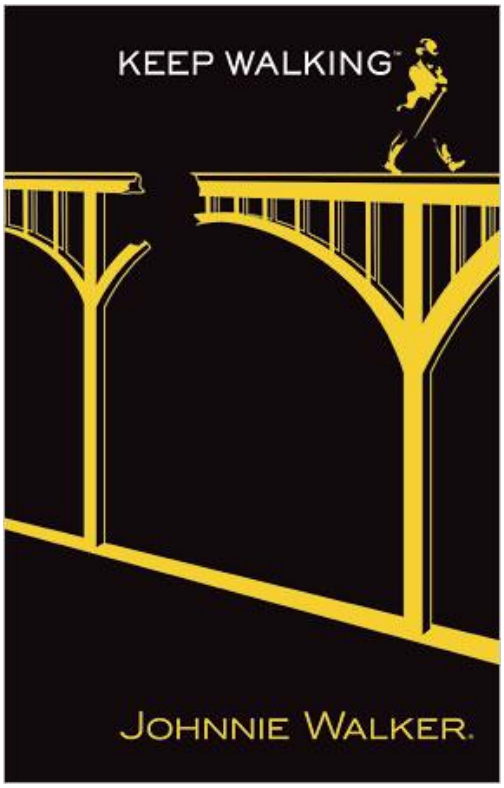


Figure 84 : publicité pour la marque Johnnie Walker au Liban

[602] Lequel peut facilement tomber dans une posture d'autosatisfaction ou traduire une méconnaissance des conditions socio-économiques dans lesquelles vivent une partie des résidents.
[603] *Magazine* n°97, octobre 1958, cité Chapitre 4 p. 238.

© H&C Leo Burnett, 2006

Sur ce panneau, le conflit est représenté par ses conséquences matérielles : un pont est endommagé[604]. La vie nocturne figure de manière métonymique dans la marque de whisky, proposée sous différentes déclinaisons (du *red* au *blue label*) dans tous les établissements nocturnes. La fameuse silhouette de l'homme marchant à grands pas est reprise, accompagnée du message habituel, « keep walking ». Pourtant, la connaissance du contexte au moment de la conception de l'affiche permet d'affirmer qu'il ne s'agit pas d'une publicité ordinaire. Elle témoigne en effet de la nécessité pour les habitants de continuer à avancer en dépit de pertes et des destructions causées par le conflit. Et c'est justement la fête, les sorties, la consommation d'alcool qui permettent le mieux d'assurer cette continuité. Finalement, boire du whisky devient presque un acte patriotique, parce qu'il est érigé en posture, celle qui consiste à ne pas se laisser perturber par les attaques extérieures. D'une certaine manière, les modalités du *self-branding* habituellement à l'œuvre dans les publicités pour l'alcool changent de dimension. Il ne s'agit plus, en consommant la marque vantée par la publicité, de s'identifier à un certain nombre de valeurs ou d'aptitudes que véhicule la sémiologie des affiches (amitié, goût, style par exemple) (Douglas 1991 ; Chrzan 2013), mais d'adhérer à un message spécifique qui s'adresse à une population et à un territoire. Au travers de cette affiche, la marque Johnnie Walker fait de l'alcool un biais pour le *national branding*, qui met en avant la résilience.

Au-delà de la campagne publicitaire, la guerre de 2006 a été un temps fort pour l'expression et l'expérimentation d'une résilience sous sa forme nocturne. Cet été-là, les loisirs de nuit ont connu des perturbations mais n'ont pas cessé. Contraints de fermer, une partie des établissements de Beyrouth a déménagé dans la montagne – autour de Broummana ou Faraya par exemple – et a été abondamment fréquentée par la population venue se mettre à l'abri dans les hôtels ou les résidences secondaires. Les soirées d'alors sont décrites comme particulièrement intenses et dépensières, justement parce qu'elles se sont déroulées en période de guerre. Les témoignages fournis pour expliquer ces défoulements diffèrent cependant des récits de la guerre civile, où le danger menaçait, même de manière discontinue, l'ensemble de la population et des régions. Il restreignait les sorties mais était aussi stimulant et pouvait justifier la nécessité d'un défoulement même occasionnel. En 2006, l'enjeu était bien de montrer qu'il fallait assurer une poursuite du quotidien malgré les bombardements :

« *Je crois que le pays n'a jamais fait autant de teufs que pendant la guerre de 2006. Les gens étaient dans l'excès, les gens voulaient prouver que, allez vous faire foutre, on vous emmerde, nous on continue à vivre, c'était pratiquement un point d'honneur…* » (Entretien 13, 24/04/2014).

De nouveau, le rôle traditionnel de la fête, à savoir la sortie du quotidien, se trouve inversé : pendant la guerre de 2006, les soirées organisées ont été une manière de préserver la vie sociale, dans son aspect le plus intense et le plus excessif. Si la résilience est érigée en devoir, elle

[604] Voir Chapitre 2. En plus des pertes humaines, les bombardements israéliens ont sévèrement endommagé les infrastructures routières : 97 ponts et 630 km de routes ont été détruits (Verdeil, Faour, et Velut 2007)

masque mal une incohérence évidente, avec laquelle tous mes interlocuteurs n'étaient pas à l'aise :

« *Les restaurants en ville et au bord de la mer ont ouvert à la montagne, provisoirement, et ils ont fait la fête, et tout ça, malgré la guerre… malgré le lot d'exodes. C'était scandaleux de voir ça et en même temps encourageant, assez pervers comme situation, parce que tu ne sais pas sur quel pied danser. Parce qu'il faut être solidaire, il faut faire travailler les gens, surtout si on ne veut pas être collé devant les nouvelles, mais ces gens qui se trémoussaient, dans certains endroits à Faraya c'était proche du dégoûtant. Certaines personnes ont quitté parce que ce n'était pas normal. On fait la fête, ok, on essaye d'oublier, mais pas à ce point…* » (Entretien 44, 30/05/214).

Ainsi, les témoignages et les jugements des personnes ayant vécu les soirées de la guerre de 2006 oscillent entre le registre de l'inconvenance et celui du devoir de continuer à vivre « normalement ». Ces différentes visions renvoient à la contradiction interne à la vie nocturne de Beyrouth, entre un discours inclusif visant à défendre la fête et des pratiques excluantes qui sont ici caricaturées, puisque les festivités nocturnes de 2006 ont exacerbé les barrières sociales, confessionnelles et spatiales.

La guerre n'a cependant pas uniquement servi d'excuse commode à des festivités endiablées. Au cours de l'été 2006, l'argument de la fête comme résistance a pu avoir un impact concret, au travers de différentes initiatives. Par exemple, le DJ Jade – qui avait ouvert le Basement quelques mois auparavant – a organisé une soirée nommée « minimal resistance » : les noctambules s'y sont retrouvés par centaines, et les bénéfices engendrés ont été reversés à des associations. Cette pratique a perduré puisque plusieurs établissements de Beyrouth organisent des concerts solidaires, des collectes, ou décident spontanément – à la suite d'attentats – de reverser les bénéfices à des ONG.

Pour la marque Johnnie Walker, la guerre de 2006 a été le moment où le slogan a dépassé sa fonction publicitaire : il a été érigé en principe et en valeur. Il s'insère dès lors dans l'ethos nocturne qui ajoute la résilience à ses diverses dimensions (hédonisme, fun, performance, politique). Le parallèle entre la devise « keep walking » et la situation du Liban est devenu un nouveau leitmotiv. L'idée selon laquelle la vie nocturne est une manière de poursuivre le quotidien (plutôt que de renverser son ordre) côtoie donc celle de l'échappatoire indispensable et revendiqué – présenté dans la partie précédente. Elle revient dans les discours comme dans les campagnes de la marque de whisky. Par exemple, en 2014, l'agence de publicité Léo Burnett diffuse pour la marque une vidéo dans laquelle on peut voir une flamme résister à une tempête. L'idée véhiculée est celle du mouvement, de la vie et de la chaleur que procurent l'alcool et qui permettent de tenir face aux différents aléas. Il s'agit d'une métaphore de la vie nocturne et de la place qu'elle occupe dans le quotidien des individus qui s'y reconnaissent : les pratiques nocturnes représentent une manière d'habiter Beyrouth et le Liban, de les « maintenir en vie ». L'ethos nocturne est non seulement devenu une manière de résister mais aussi un élément central de l'identité libanaise : la formule « keep walking » est devenue « keep walking Lebanon ». Un article publié sur le site BeirutNightlife peut être mis en parallèle avec la métaphore de la flamme :

> « The BeirutNightLife.com team will continue covering the best of this summer's events and continue delivering Beirut's real image and spirit to the world. We're going to show them that Lebanon is this large segment of people that doesn't want and doesn't care about war, and that will never lose hope no matter what; we represent Lebanon because we are the people keeping it alive »[605].

L'extrait fait ainsi l'apologie des nuits libanaises en ce qu'elles sont une manière de refuser le conflit en prenant son contrepied, et en ce qu'elles abritent les espaces où se défend une manière de représenter le pays et sa capitale : en les gardant vivants. Au travers de ces images et de ces discours se définit donc une « libanité festive » dont la résilience serait la matrice, et dont les vertus démocratiques et inclusives que les noctambules souhaitent montrer excluent de fait ceux pour qui les pratiques nocturnes relèvent du privilège ou vont à l'encontre de normes sociales ou religieuses.

[605] Rita D., « La Wlooo, Say no to war », 24/05/2012. URL: http://www.beirutnightlife.com/featured/la-wlooo-say-no-to-war. Consulté le 10/01/2015.

C) La ville des 1001 nuits : le nightscape comme valeur refuge

L'exemple des campagnes de Johnnie Walker a permis de montrer comment la créativité publicitaire pouvait se mettre au service d'un ethos nocturne garant d'une identité nationale définie autour de la résilience. Si les images du Beyrouth la nuit alimentent et légitiment le processus d'identification, une troisième thématique émanant des productions visuelles et discursives permet de compléter le propos. Il s'agit de la diffusion d'images des nuits beyrouthines d'avant la guerre civile. Ces dernières s'inscrivent bien dans les politiques de la nostalgie identifiées en première partie de ce chapitre en ce qu'elles constituent des manières de faire référence à un passé idéalisé. Leur portée est cependant plus précise : l'usage et la signification du passé auquel il est fait référence permet de renforcer le rapport d'identification entre ville et vie nocturne. Cette dernière ne se pense pas uniquement par opposition aux problématiques conflictuelles. Le discours sur la fête comme manière d'être à la ville se trouve aussi justifié par sa dimension historique, ce qui revient à dire que « Beyrouth est une ville nocturne parce qu'elle l'était avant ». L'illustration choisie est une reproduction agrandie et affichée devant la baie de Zeytouneh.

Figure 85 : le Beyrouth « by night » d'avant-guerre, un argument touristique actualisé
Photographie M. Bonte, juin 2017

Si l'affiche participe du processus de reconstitution a posteriori d'un « âge d'or » libanais, elle fait plus explicitement référence à l'émergence et l'expansion des premiers quartiers nocturnes. Sur la partie supérieure figure la baie de Zeytouneh, que l'on peut identifier grâce à l'hôtel Saint-Georges et aux autres établissements touristiques qui abritaient les cabarets de deuxième génération ou les premiers night-clubs. La partie inférieure s'ouvre sur la rue de Phénicie, reconnaissable à la succession d'enseignes lumineuses et à l'alignement des lampadaires.

La mention des deux premiers quartiers nocturnes s'effectue dans une sorte de mise en abyme spatiale et temporelle, puisque l'emplacement actuel de l'affiche se trouve à proximité des lieux précis où les photographies ont été prises. Cette démarche renvoie à la nostalgie pour la période d'avant-guerre qui sous-tend l'ensemble des opérations de reconstruction menées par Solidere (Haugbolle 2010). L'actuelle baie de Zeytouneh – sur laquelle débute la rue de Phénicie, avec les ruines de l'hôtel Excelsior – est en effet intégrée à son périmètre d'action. Dans le nouveau complexe rebaptisé « Zaitunay Bay », les aménagements comprennent une marina, de nouveaux immeubles, un espace piéton sous surveillance ainsi que divers restaurants et cafés munis de terrasses. S'il ne s'agit plus d'un quartier nocturne à proprement parler, le lieu demeure animé en soirée. Le choix de l'affiche traduit ainsi la volonté de tracer des points de continuité entre le *nightscape* des années 1950 et 1960 et celui d'aujourd'hui, même s'il se situe essentiellement en dehors de la zone de Solidere. La superposition de deux époques fonctionnerait ainsi comme la preuve d'une opération réussie : celle de redonner à Beyrouth les couleurs de sa gloire d'antan, y compris au travers de ses nuits. L'affiche s'inscrit plus largement dans la stratégie de reconstruction choisie par le gouvernement dans les années 1990, à savoir l'impulsion d'un renouveau misant sur le retour de Beyrouth comme centre régional pour les affaires, la finance, les activités culturelles et le tourisme. Afin d'attirer les capitaux étrangers, l'image d'une ville des plaisirs disposant d'un ancrage historique solide se double de la réactivation d'anciennes dualités : Beyrouth continue d'être « l'Orient le plus proche » (Kassir 2003), c'est-à-dire le plus proche de l'Occident.

En plus des photographies des anciens quartiers nocturnes figurent des référents culturels qui témoignent de la perméabilité de Beyrouth aux modes de consommation européens et surtout américains. Il s'agit tout d'abord des pin-up en maillot de bain et colliers de fleurs, qui semblent accueillir joyeusement les touristes au son de leurs instruments de musique. Les corps féminins font ainsi partie de l'offre nocturne de la ville. Les postures, les coiffures et les vêtements symbolisent par ailleurs la modernité de Beyrouth, qui s'est jouée entre autres sur les tenues des femmes et sur l'exposition des corps dénudés. À l'entrée de la rue de Phénicie, une enseigne Pepsi est nettement visible, et montre que la ville assure un dépaysement limité : les produits de consommation courante y sont disponibles. Au final, l'ensemble de l'affiche diffuse l'image d'une ville cosmopolite et moderne, qu'il s'agisse des mœurs, des modes de vie ou des équipements : l'éclairage urbain y est alors fonctionnel.

La bannière située au centre de l'affiche présente toutefois Beyrouth comme « la ville des 1001 nuits ». Si la formulation peut faire référence à la variété des loisirs nocturnes, elle renvoie aussi et surtout à l'Orient fantasmé des *Mille et une Nuits* et à la construction par l'Occident d'un autre et d'un ailleurs essentialisés (Said 1978). Ainsi, le Beyrouth « by night » illustré ici rappelle les constructions et les représentations soulignées dans le chapitre premier, notamment

la féminisation de la nuit. Mais cette féminisation n'apparaît pas tant dans sa version orientalisée : l'alignement des pin-up a plutôt pour effet de brouiller les pistes. Dit autrement, la mention de l'Orient est explicite et centrale – et en anglais – dans la construction de l'affiche, mais elle figure au milieu de référents culturels occidentaux et américains. Finalement, c'est le maintien de Beyrouth et de sa nuit dans la dualité entre Orient et Occident qui est réactivé, et qui sert ici d'argument touristique : la ville continue d'être « l'Orient compliqué dans le confort des langues et des usages » (*Ibid.* : 21).

Si l'affiche s'est adressée, au moment de sa première publication, à des visiteurs occidentaux et plus probablement américains, les intentions de sa reproduction à un emplacement précis sont plus diverses. L'image de la ville des plaisirs qui mêle la présence féminine à l'offre nocturne est toujours valable, mais prend aussi la valeur d'un héritage. S'il est sous-entendu que les nuits actuelles sont à l'image des nuits d'avant, ces dernières sont aussi patrimonialisées. Cette démarche s'inscrit dans un processus plus général d'identification de la ville et de ses citadins à leurs nuits, qui sont à la fois un argument de *branding* territorial, matrice de résilience et héritage partagé. C'est finalement le jeu des acteurs qui est inversé ici ; car le dialogue entre le présent et le passé comme champ d'expérience sert le projet urbain plus vaste de la reconstruction, là où il constitue de la part des acteurs de la vie nocturne un référent thématique oscillant entre ornementation, hommage et identification. Dit autrement, ce ne sont plus les acteurs de la vie nocturne qui font référence au passé de Beyrouth, mais les acteurs urbains de Beyrouth qui font référence au passé de la vie nocturne qui devient une valeur refuge. Les nuits de Beyrouth sont une porte ouverte vers le passé, et en retour les nuits d'avant sont une porte ouverte sur le présent.

Les productions d'images et de discours sur la vie nocturne de Beyrouth remplissent un double rôle. Elles sont un outil d'identification pour les noctambules, qui au travers de l'adhésion à l'ethos se considèrent comme les représentants du « véritable Liban » défini comme ouvert et tolérant, festif et nocturne, vivant et résilient. En dépit des contradictions que véhicule ce processus d'identification, les images du Beyrouth *by night* servent de vitrine et d'argument touristique pour le reste du monde. Quel que soit l'espace de répercussion visé, la vie nocturne est présentée comme emblématique de la ville. Elle est le lieu d'expérimentation de son cosmopolitisme et incarne « l'esprit libanais », elle mêle dans un même espace-temps le festif et le conflictuel, elle est enfin devenue une valeur refuge dans laquelle les acteurs urbains puisent afin d'inscrire les projets d'aménagement dans une logique de continuité historique.

Conclusion de chapitre

Ce dernier chapitre s'est attaché à étudier les liens fluctuants entre la vie nocturne et la situation post-conflit en se demandant comment les multiples dimensions du conflit – entre champ d'expérience et horizon d'attente – s'imposent aux pratiques, aux espaces et aux représentations nocturnes et comment, en retour, la pratique du *nightscape* peut constituer une manière d'habiter la ville post-conflit. Trois modalités d'interaction ont été mises en lumière. La vie nocturne est tout d'abord le lieu d'inscription et de confrontation d'héritages dissonants, qu'il s'agisse des modalités d'apparition du passé (référence, résurgence ou revenance), des significations attribuées au passé ou des passés auxquels il est fait référence. Elle permet de faire « avec » les legs spatiaux, sociaux et politiques, et de faire « malgré » : le concept de canopée urbaine souligne les ambiguïtés de la nuit. Elle est une manière imparfaite de rendre la ville habitable, en ce qu'elle agrège différents modes d'appropriation – de territorialisation – des espaces, et qu'elle prend des allures de « bulle » temporaire dans laquelle certaines lignes de division se dissolvent, alors que d'autres émergent. Enfin, l'étude des images du Beyrouth *by night* ont souligné l'entremêlement des logiques de promotion urbaine et des processus d'identification d'un ethos dont la dimension spatiale dépasse l'univers des bars et des boîtes de nuit. C'est un principe générateur de pratiques, qui en plus de sa portée politique, peut « changer d'échelle » : il s'expérimente dans les espaces de la vie nocturne, il est revendiqué comme devant être le dénominateur commun des habitants d'un espace national. En étant des terrains de contestation, les espaces de la vie nocturne ont été compris, dans le chapitre précédent, comme des lieux où s'énoncent des « possibilités » de ville. La nuit ne saurait pourtant être uniquement un moment de négociation des modalités d'un « vivre-ensemble » problématique : dans ses espaces se poursuivent les irrésolus, s'inscrivent les aspirations au « normal », s'inventent les manières d'attendre.

Conclusion générale

Tour à tour symbole d'une modernité cosmopolite (Kassir 2003), défouloir en temps de conflit, terrain de jeux des touristes de la région, la vie nocturne de Beyrouth constitue un mode de divertissement auquel la ville s'identifie volontiers, rebâtissant sans cesse son image de lieu de fête au Proche-Orient. Le parti pris de cette recherche a donc été d'étudier ce qui la nuit s'offre le plus facilement au regard : les espaces des bars et des boîtes de nuit. En proposant une géographie de la vie nocturne dans le Beyrouth post-conflit, l'enjeu était de dépasser les registres de la distraction et de l'oisiveté pour considérer le *nightscape* comme un condensé de lieux de coprésence, d'expériences et de pratiques partagées et enfin de cadres d'expression.

Pour cela, c'est une approche décentrée et plurielle de la nuit urbaine qui a été privilégiée. Décentrée, parce qu'elle s'effectue en dehors des aires habituelles de réflexion académique s'inscrivant dans ce champ. Plurielle, parce que la nuit à Beyrouth est entendue comme un secteur économique pouvant être étudié au prisme de la *night-time economy*, comme un espace-temps objet de divers contrôles et régulations, et comme le support de sociabilités et de représentations spécifiques. Cette géographie de la vie nocturne a voulu étudier des espaces changeants d'une part, et des pratiques routinières d'autre part. Elle est en effet le cadre d'occurrence privilégié de la fête, laquelle est au programme hebdomadaire voire quotidien des jeunes Libanais que j'ai côtoyés durant mes enquêtes de terrain.

Pour récurrentes qu'elles soient, les sorties nocturnes n'ont pas été envisagées comme évidentes et innocentes. C'est leur problématisation au regard de la situation post-conflictuelle qui a constitué le fil conducteur de ma recherche. L'analyse des relations d'influence mutuelle entre un objet d'études (la vie nocturne), un contexte social et spatial (Beyrouth) et un prisme de lecture (le post-conflit) s'est effectuée en articulant trois dimensions de l'espace : l'espace physique et urbain investi par les établissements et les individus, l'espace social des relations entre acteurs, l'espace politique et critique des revendications et des transgressions.

Cette conclusion générale propose d'abord une synthèse des caractéristiques de la vie nocturne au travers du cadre analytique formé par les notions de champ, de monde et d'ethos. Elle revient dans un deuxième temps sur ce que la nuit fait à la ville ; et donc sur l'identification de la portée politique de la vie nocturne dans une situation post-conflictuelle. Il s'agit ensuite de récapituler les différents apports d'une entrée par la nuit dans la compréhension globale du laboratoire urbain de Beyrouth et, enfin, d'énoncer des perspectives futures qui proposent un élargissement du terrain sur lequel une analyse des spatialités et des pratiques nocturnes peut être menée.

Champ, monde, ethos : spatialiser pour comprendre la nuit

Tout au long de ma recherche, j'ai mobilisé les notions de champ, de monde social et d'ethos pour un travail théorique et empirique. Le travail théorique a consisté en la spatialisation de chaque terme dont l'ancrage disciplinaire et la compréhension sont d'abord sociologiques. Cela revient à dire que le champ, le monde et l'ethos de la nuit beyrouthine sont formés et se donnent à voir uniquement au travers des espaces de la vie nocturne. Ces derniers ne sont pas uniquement le reflet des interactions ou des relations de concurrence mais en constituent le terreau et l'enjeu. La fécondité du décloisonnement disciplinaire a ensuite servi la connaissance empirique en devenant la grille d'analyse d'un même espace, celui des loisirs nocturnes à Beyrouth.

Le concept bourdieusien de champ a permis de comprendre la structure de l'offre nocturne, qu'il s'agisse des espaces ou des acteurs. Celle-ci est déterminée par des individus qui s'associent ou se font concurrence et pour qui entrer dans le champ et y faire carrière revient à figurer dans l'espace nocturne, soit en ouvrant un établissement, soit en y travaillant. L'étude de l'émergence et de l'expansion du champ a permis d'établir cette correspondance : les premiers acteurs sont à l'origine des premiers établissements puis des quartiers nocturnes. Son évolution n'est pas linéaire : pendant la guerre, la division de la ville a entraîné un éclatement des spatialités nocturnes, et le fonctionnement du champ s'est effectué sous le contrôle du système milicien. Depuis la fin des années 1990, l'organisation hiérarchisée du champ est dominée par les entrepreneurs de la nuit. Les plus importants possèdent plusieurs bars ou clubs de grande envergure et font souvent office de pionniers dans les quartiers en émergence qui, une fois institutionnalisés, présentent une structure en archipel. Ils composent avec d'autres acteurs institutionnels ou privés : leurs relations de concurrence ou de connivence est fonction d'une dotation en capital économique et social. Afin de maintenir leur position, l'association entre les entrepreneurs de la nuit est de plus en plus fréquente. Elle permet aux acteurs moins bien placés (serveurs, barmen) d'évoluer. Si le champ offre des possibilités de mobilité, ses limites sont floues : le *nighstcape* est en constante évolution et participe de manière plus ou moins évidente au processus de gentrification des quartiers dans lesquels il se déploie.

Les sorties nocturnes génèrent un sentiment d'appartenance à un groupe hétérogène analysé à travers la notion de monde de la nuit. La compréhension du terme se fonde sur les travaux de Howard Becker et d'Anselm Strauss : ce dernier pense la réalité spatiale des mondes sociaux, ce qui fait justement la particularité du monde de la nuit. Ainsi, la fréquentation des établissements et du *nightscape* apparaît comme le dénominateur commun d'une partie de la jeunesse, catégorie de plus en plus étendue au point qu'il est possible d'identifier deux générations. Pour ces noctambules, la fréquentation des espaces nocturnes constitue un mode de sociabilité quotidien et ordinaire où les liens tissés sont volontiers exposés. Le monde de la nuit est régi par certaines conventions ou habitudes parmi lesquelles la consommation d'alcool, la maîtrise de l'espace et son usage scénique. Il s'agit en effet d'un espace d'énonciation de soi

comme une personne « branchée » et « cool », selon des critères et des pratiques qui sont plus ou moins en désaccord avec les systèmes normatifs dans lesquels les noctambules sont insérés ou qu'ils sont supposés accepter. Ainsi le monde de la nuit dans son acception sociale comme spatiale est porteur d'une potentialité transgressive, qui est liée à la visibilité et au degré de publicité des comportements. De la même manière, l'espace nocturne est porteur d'une potentialité publique : divers individus se côtoient, interagissent, exercent un « art de la présence » (Bayat 2013).

Espace de la performance exercée par les individus appartenant au monde de la nuit, la vie nocturne est aussi le lieu où s'élabore et s'expérimente l'adhésion à un ethos, entendu comme une somme de principes et de valeurs générateurs de pratiques et d'idées partagées. Au travers de l'ethos, c'est une manière d'être à la ville fondée sur la recherche du plaisir et les « politiques du fun » qui est défendue. Elle n'est pas en opposition avec la dimension scénique de la de la vie nocturne. Au contraire, elle permet d'envisager le *nightscape* comme un espace d'expression d'un « soi » et d'un « nous » social, qui trouve sa correspondance spatiale dans les territoires de la fête, sa profondeur historique et sa dimension politique dans la situation post-conflictuelle du Liban.

« Night as politics » : ce que la nuit fait à la ville post-conflit

Le rapport de la vie nocturne beyrouthine avec son contexte post-conflictuel se lit au travers de l'ethos et se pense moins dans la propension d'une partie des habitants à sortir et faire la fête que dans la manière dont les pratiques et les territoires nocturnes forment une arène de revendication et de négociation. Ainsi, ce que la nuit permet, c'est de négocier les héritages dissonants, d'habiter la ville post-conflit, et d'empiéter de manière visible et bruyante.

La question de la négociation des héritages complexes et parfois contradictoires est essentiellement spatiale. L'offre et les pratiques nocturnes représentent une manière de tracer des points de continuité entre le présent et le passé, et d'exprimer le regret d'espaces appartenant au passé, sur un mode nostalgique. L'ambiguïté réside tant dans le désaccord sur les passés de référence (le Beyrouth de la guerre civile ou le Beyrouth d'avant-guerre) que sur les significations attribuées à ces périodes. Le rôle d'échappatoire et le renforcement de l'aspect liminaire des festivités sont par exemple issus du passé conflictuel ; ils font aujourd'hui partie de l'offre mais demeurent pertinents tant que persistent les irrésolus de la guerre civile. De la même manière, la résurgence de certaines logiques telles que la territorialisation des appartenances témoigne de la multiplicité des régimes temporels auquel appartient le conflit : il est à la fois champ d'expérience et horizon d'attente. En retour, la vie nocturne est le lieu où s'élaborent des manières de « faire avec » : être résilient face aux aléas d'une part, habiter « l'en attendant » d'autre part.

Le passage par la notion d'habiter a permis de montrer que la vie nocturne constitue une manière d'être à la ville en étant affranchi de certaines contraintes ou antagonismes. Plus précisément,

le recours au concept de canopée cosmopolite (Anderson 2011) met en évidence la capacité des pratiques ludiques à déplacer ou fragiliser les nombreuses lignes de division sociales, économiques, et surtout confessionnelles. Cet aspect est autant revendiqué que pratiqué : la canopée nocturne de Beyrouth est aussi l'espace où se met en scène une société imparfaitement pacifiée. La fréquentation du *nightscape* n'apparaît donc pas comme une solution aux incohérences de la ville post-conflit, mais comme un ensemble de possibilités que l'étude des empiètements peut évaluer.

La notion d'empiètement est empruntée à Asef Bayat ; elle montre comment les individus, par des pratiques ordinaires, parviennent à s'approprier l'espace selon des modalités choisies - ici, bruyantes et désordonnées - et s'en approprier les opportunités. Elle témoigne de la capacité des loisirs de nuit à étendre leur portée au-delà de leurs prérogatives usuelles (divertissement et performances scéniques) pour devenir un espace ressource pour des mobilisations ou des revendications de la société civile. Les empiètements sont aussi effectués par des individus n'ayant pas habituellement droit de cité : en devenant noctambules, il leur devient possible, temporairement, d'exister dans l'espace urbain.

La vie nocturne à l'image de Beyrouth ?

Le fait de se demander si la nuit est à l'image de Beyrouth sous-entend un questionnement sur la pertinence d'une comparaison entre Beyrouth le jour et Beyrouth la nuit. Cela implique de revenir sur une posture partagée par de nombreux chercheurs qui, présentant la nuit comme un impensé des études urbaines, la considèrent dans son « irréductibilité par rapport au jour » (Oloukoi 2015), entraînant une essentialisation de la nuit soulignée au début de la recherche.

Il apparaît au terme de la démarche que la vie nocturne de Beyrouth ne constitue pas une réduction de la ville. Cela signifie que la question de la représentativité ne se pense pas en termes statistiques, puisque le monde de la nuit est une composante et non un échantillon de la société. Elle ne se pense pas non plus en termes d'échelles : le fait d'observer les quartiers ou les établissements ne revient pas à analyser les rapports entre les individus et l'espace de plus près, mais à étudier l'émergence d'une géographie en archipel, circonscrite dans le temps et dont les espaces donnent à voir d'autres systèmes normatifs. La représentativité s'appréhende en termes de visibilité : la vie nocturne constitue une manière d'être à la ville revendiquée comme étant valorisante pour les acteurs du champ comme du monde. De là découle un double processus, d'abord de diffusion d'images de ville des plaisirs via des stratégies de *branding* territorial, puis d'identification. Cette identification n'est pas uniquement celle des noctambules à la nuit, mais celle des acteurs de la vie nocturne à une ville par la nuit. C'est là la dernière dimension de l'ethos, qui permet à ceux qui s'en réclament de se considérer comme dépositaires d'une identité libanaise où les pratiques ludiques et les attitudes cosmopolites se pensent en opposition à d'autres tendances, notamment le repli communautaire et le conservatisme social.

Malgré sa prétention fédératrice, l'ethos identifié au travers des enquêtes n'est pas partagé et n'est pas le seul principe générateur de pratiques ludiques. Cela veut dire que d'autres « matrices de comportements » (Fusulier 2011) régissent d'autres espaces de loisirs. Le cas des cafés et des « loisirs pieux » dans la banlieue sud en est un exemple. Cela montre que la géographie morale de Beyrouth présente de nombreuses discontinuités, réfutant l'idée selon laquelle la ville la nuit serait le négatif du jour, un temps de cohésion sociale pendant lequel même « les ombres des poubelles sont fraternelles » (Bohringer 1989 : 29). Dit autrement, la vie nocturne n'est pas la réponse à la problématique du vivre-ensemble dans la ville post-conflit. Elle est une manière de « faire avec » et de « faire malgré » : la canopée n'est pas étanche.

La différence entre le jour et la nuit se comprend par la nuance et la possibilité d'altération. Les divisions, les injustices ou les espoirs s'amoindrissent ou se ravivent en fonction des individus et des lieux. Les comportements transgressifs – plus particulièrement les déviances par rapport à une société hétéronormée – sont mieux acceptés dans les bars considérés comme alternatifs. Les abandons liés à l'ivresse sont possibles tant qu'ils y demeurent circonscrits. À l'inverse, les établissements les plus huppés participent d'un renforcement des barrières socio-économiques et imposent un strict contrôle de soi. L'énonciation des possibles est réalisable, mais continue de se heurter aux dysfonctionnements politiques, sociaux, urbains. Dans les nuits de Beyrouth, les lendemains s'oublient et se préparent. Si la vie nocturne est à l'image de Beyrouth, c'est en ceci : elle « vous impose la remise en question au quotidien »[606].

Perspectives : marges ou miroirs ?

À l'issue de cette thèse, j'identifie différentes manières de poursuivre les réflexions sur la nuit en géographe. Elles témoignent que le travail de recherche n'appelle pas un aboutissement, mais constitue un cheminement qui soulève sans cesse de nouvelles questions.

Partant du principe qu'étudier une ville par sa nuit augmente la compréhension des phénomènes urbains, on peut envisager en premier lieu une poursuite de la géographie de la nuit à Beyrouth. Il s'agirait de l'interroger non par sa partie visible et éclairée, mais par ses marges. Marges spatiales d'abord, celles du *nightscape* tel qu'étudié ici. Cela reviendrait à s'intéresser aux espaces situés en dehors de Beyrouth, qu'il s'agisse des périphéries proches ou des espaces de loisirs plus excentrés, situés sur le littoral – les villes comme Jounieh, Jbeil par exemple – ou dans la montagne. Dès lors, le questionnement peut concerner les logiques de production de ces espaces (les acteurs sont-ils les mêmes qu'à Beyrouth ?), les modes de fréquentation (qui renvoient eux-mêmes au phénomène saisonnier, à la présence de touristes par exemple) ou encore la régulation et le contrôle de ces espaces, lesquels sont chevillés à la présence territorialisée de certaines entités ou partis politiques. Les marges de la nuit sont aussi dans la ville : les espaces interstitiels, les zones mal éclairées – au propre comme au figuré – les lieux

[606] Entretien 74, 25/11/2015.

cachés où s'inventent d'autres manières de veiller. Cela renvoie aux pratiques en marge de la consommation observée dans les établissements nocturnes, mais aussi aux pratiques marginalisées, qui relèvent de l'interdit, de l'immoral ou de l'illégal. À ce titre, la question de la prostitution n'a pas été abordée de front mais peut se penser dans le prolongement de la vie nocturne telle que définie ici. Marges thématiques enfin, qui s'intéressent aux nuits urbaines en dehors ou au seuil de leurs espaces de loisirs : la nuit qui travaille, en interaction potentielle avec les noctambules (celle des chauffeurs de taxi par exemple), ou la nuit qui survit.

La continuité de la recherche peut aussi être celle d'une géographie de la vie nocturne dans d'autres contextes urbains en miroir de celle de Beyrouth. L'enjeu serait alors d'exporter les cadres analytiques élaborés dans le contexte libanais afin d'évaluer leur potentialité ailleurs. Dans une perspective de géographie régionale qui explore en même temps la fécondité de la comparaison, il existe d'autres villes que les noctambules mettent eux-mêmes en perspective avec Beyrouth. Ainsi, plusieurs entrepreneurs de la nuit libanais ont exporté leur activité à Dubaï, où le cosmopolitisme « par le haut » s'exerce dans un cadre légal plus contraignant. Souvent envisagée au travers de la dualité orient/occident, Istanbul possède une offre nocturne aujourd'hui menacée par un régime autoritaire et violent renforçant probablement la dimension politique du « boire » soulignée par Sylvie Gangloff (2015). Plus proche – en termes de distances surtout – Tel-Aviv partage avec Beyrouth un certain nombre de labels nocturnes, un *branding* territorial forgé sur la fête et de manière plus évidente, la réputation d'être la ville « gay-friendly » du Proche-Orient. La circulation des concepts peut aussi concerner l'articulation entre la vie nocturne et la situation post-conflit : l'enjeu serait alors de se demander quels autres espaces en « post- » peuvent être étudiés au travers de leurs nuits, en insistant sur la négociation d'héritages lourds et complexes et sur la manière dont les pratiques traduisent les ambiguïtés des nouvelles réalités politiques, sociales et spatiales. Villes détruites et renaissant en partie par leurs nuits, Belgrade et Sarajevo peuvent aussi apparaître comme étant exemplaires.

Ces deux perspectives envisagent un élargissement empirique qui se conçoit au travers des terrains de recherche. L'ouverture peut enfin être théorique : il s'agit de maintenir dans mes travaux futurs une posture marginale mais créatrice. La marge dont il est question est d'abord disciplinaire et consiste à favoriser une circulation décloisonnée des savoirs et des pratiques. Cela revient à privilégier l'approche par l'espace, dimension omniprésente des phénomènes sociaux et politiques, tout en explorant la fécondité des emprunts et des adaptations. Ces emprunts peuvent être d'ordre méthodologique (les observations ethnographiques, par exemple) ou analytique (envisager la lecture spatiale de concepts élaborés en dehors ou en amont de la pensée géographique).

La marginalité est aussi thématique et concerne les objets de recherche choisis : la nuit, la fête ou l'alcool continuent d'être mal positionnés dans la hiérarchie des objets de recherche (Bourdieu 1984). Si les espaces de la vie nocturne relèvent effectivement du plaisir et du « fun », je me suis attachée à en montrer le sérieux au-delà des pratiques de terrain. Observer un espace urbain au prisme du divertissement permet d'identifier des mécanismes sociaux, des enjeux de pouvoir, et des potentialités politiques. Ce qui *se joue* dans les établissements nocturnes importe et leur connaissance permet une compréhension plus profonde des

significations attribuées aux usages de l'espace. Rapportée au cas de Beyrouth, l'entrée par les loisirs permet une distanciation vis-à-vis des analyses souvent focalisées sur le conflit et les rapports antagonistes. Ces derniers ne sont pas absents du *nightscape* - ce qu'a montré la dimension post-conflictuelle - mais ils sont l'objet d'une remise en cause et d'une critique, autant qu'ils conditionnent l'offre et les pratiques.

De nouveau et en dernier lieu, la marge est spatiale puisqu'elle entend privilégier des espaces encore largement oubliés des nuits urbaines ou qui y figurent sous forme d' « ailleurs », c'est-à-dire loin du « nord global ». Ainsi, les nouveaux champs d'investigation et de réflexion identifiés au travers de l'étude de la vie nocturne à Beyrouth partagent une même posture épistémologique, celle qui favorise le décentrement des regards et du cosmopolitisme non plus des espaces et des pratiques mais des savoirs (Robinson 2006).

Annexes

Annexe 1 : chronologie succincte du Liban 608

Annexe 2 : chronologie succincte de la guerre civile libanaise 611

Annexe 3 : Forces et partis politiques mentionnés 616

Annexe 4 : Le morcellement territorial pendant la guerre civile Libanaise 618

Annexe 5 : Entretiens menés en 2011 619

Annexe 6 : Corpus d'entretiens 620

Annexe 7 : guide d'entretiens formels 625

Annexe 8 : nuage de mots-clés sous Sonal 629

Annexe 9 : Recension des établissements nocturnes (2015) 630

Annexe 10 : Recension des établissements nocturnes avant 1975 635

Annexe 11 : recension des établissements nocturnes pendant la guerre civile 637

Annexe 12 : les cycles de la gentrification à Beyrouth 639

Annexe 13 : La concentration des établissements au sein de compagnies 640

Annexe 14 : Index cartographié des établissements nocturnes étudiés 642

Annexe 15 : Carte de localisation 644

Annexe 1 : chronologie succincte du Liban

Sources :

Ammoun D., 2004, *Histoire du Liban Contemporain*, tomes 1 et 2, Paris, Fayard, 528 et 1009 p.
Chronologie du Liban, *Clio*, URL : https://www.clio.fr/CHRONOLOGIE/chronologie_le_liban.asp

- 1842 : Division de la Montagne libanaise en deux caïmacamats, l'un maronite et l'autre druze.
- 1858-1860 : incidents intercommunautaires et intervention des grandes puissances en faveur des chrétiens qui s'achève par la rédaction du Règlement organique de 1861.
- 1861 : le Règlement organique crée la mutassarifat du Mont-Liban. La région est dotée de régimes financier, judiciaire et administratif particuliers. Le Mont-Liban doit être gouvernée par un chrétien nommé par l'Empire Ottoman, lui-même secondé par un conseil administratif dans lequel toutes les communautés de la province sont représentées en fonction de leur importance démographique.
- 1909 : fondation de l'Alliance libanaise, association qui réclame l'indépendance du Liban et le retour à ses frontières « historiques et naturelles ».
- Novembre 1914 : les membres de la Triple Entente déclarent la guerre à l'Empire Ottoman. Les troupes turques entrent au Mont-Liban, violant ainsi le Règlement organique de 1861.
- 21 août 1915 : exécutions de patriotes arabes sur la Place des Canons.
- 6 mai 1916 : « Journée des Martyrs ». Exécution de 21 Libanais « traîtres à la nation ottomane ».
- 16 mai 1916 : signature des accords de Sykes-Picot.
- Juin 1916 : soulèvement arabe appuyé par les Britanniques et commandée par Hussein.
- Novembre 1917 : déclaration Balfour
- 1er octobre 1918 : Le général britannique Allenby entre à Damas avec le prince Fayçal, fils d'Hussein. Entrée à Beyrouth le 7 octobre des contingents français. Signature de l'armistice le 30 octobre entre les Britanniques et les Turcs.
- Novembre 1919 : Henri Gouraud est nommé haut-commissaire de la République française en Syrie, au Liban et en Cilicie.
- 24 avril 1920 : La conférence de San Remo attribue les mandats sur la Syrie et le Liban à la France. Proclamé roi de Syrie au mois de mars précédent, Fayçal réfute les termes du mandat mais ses troupes sont vaincues en juillet de la même année. Le 10 août, le traité de Sèvres détache la Syrie de l'Empire ottoman pour former un État indépendant sous administration mandataire.
- 1er septembre 1920 : le Général Gouraud prononce la création du Grand Liban
- 23 mai 1926 : promulgation de la première constitution du Liban. le 26 mai, le président de la République Libanaise, Charles Debbas, est élu.
- 1932 : Recensement de la population libanaise. Sur 785 000 habitants, les chrétiens sont majoritaires à 51,2 % (28,8 % de maronites, 9,7 % de Grecs orthodoxes, 5,9 % de Grecs catholiques et 6,8 % autres). Les 48,8 % de musulmans se répartissent pour l'essentiel entre sunnites (22,4 % de la population), chiites (19,6 %) et Druzes (6,8 %).
- 21 novembre 1936 : Création des Phalanges libanaises (Al-Kataëb) par Pierre Gemayel, George Nacache, Shafic Naspid, Emile Yared et Charles Hélou. Essentiellement maronites, les phalangistes s'opposent à la présence française ainsi qu'aux nationalistes arabes (pro-syriens) et aux progressistes.
- Juillet 1941 : défection des troupes françaises au Levant

- 22 novembre 1943 : indépendance du Liban Le Pacte national (non écrit) réserve la présidence de la République à un maronite, celle du Conseil des ministres à un sunnite, et celle de la Chambre des députés à un shiite.
- Septembre 1944 : discussions relatives à la création de la Ligue arabe, qui voit le jour en mars 1945.
- Août 1946 : départ des derniers militaires français du Liban
- 15 mai 1948 : proclamation de l'État d'Israël et première guerre israélo-arabe.
- Juin 1949 : Insurrection du Parti populaire syrien (PPS) d'Antoun Saadé.
- 1949 : Création du Parti socialiste progressiste par druze Kamal Joumblatt
- 16 juillet 1951 : Assassinat du Premier ministre Riyad El-Solh à Amman
- 19 septembre 1952 : crise à l'issue de laquelle le président de la République Béchara El-Khoury est contraint de démissionner
- Septembre 1952 : élection de Camille Chamoun
- 1956 : premier festival de Baalbeck
- 1958 : fusion de l'Egypte et de la Syrie qui deviennent la République Arabe Unie.
- Mai-septembre 1958 : Guerre civile. En juillet, le général Fouad Chehab est élu président.
- 1959 : inauguration du Casino du Liban
- 31 décembre 1961 : tentative de coup d'Etat du PPS ou Parti social nationaliste syrien (PSNS)
- Août 1964 : Election de Charles Hélou
- Mai 1967 : premières attaques palestiniennes depuis le sol libanais
- Juin 1967 : guerre des Six Jours
- Septembre 1970 : Septembre noir. Nouvel afflux de réfugiés Palestiniens au Liban
- 3 novembre 1969 : Accords du Caire entre le chef de l'OLP (Yasser Arafat) et le commandant en chef de l'armée libanaise (Emile Boustani) légalisant la présence palestinienne dans le pays.
- 1970-1975 : multiplication des accrochages entre l'OLP et l'armée libanaise, ainsi qu'entre Israël et l'OLP, sur le sol libanais
- 13 avril 1975 : début de la guerre civile (voir Annexe 2).
- Octobre 1992 : élection de Rafiq Hariri à la tête du gouvernement libanais
- Mars 1994 : arrestation de Samir Geagea
- 11 avril 1996 : opération « raisins de la colère » contre le Hezbollah. L'armée israélienne bombarde les quartiers suds de Beyrouth et la Bekaa.
- 24 mai 2000 : l'armée israélienne évacue le Sud-Liban après 22 ans d'occupation.
- 24 janvier 2002 : Assassinat d'Elie Hobeika (ancien chef des Forces Libanaises)
- 2 septembre 2004 : Adoption de la résolution 1559 du Conseil de Sécurité des Nations Unies, qui exige le départ des troupes syriennes, le désarmement des milices et l'organisation de l'élection présidentielle hors de toute interférence étrangère.
- 14 février 2005 : Assassinat de Rafiq Hariri. Ses partisans accusent les services de renseignements syriens. Le 28 février, le gouvernement d'Omar Karamé est contraint à la démission sous la pression de la rue. Une grande manifestation anti-syrienne est organisée le 14 mars et marque le début de la « Révolution du Cèdre », qui conduit au départ de la totalité des troupes syriennes fin avril 2005.
- 7 mai 2005 : Retour de Michel Aoun. Il signe en février 2006 un « document d'entente » avec le Hezbollah.
- 20 juin 2005 : Victoire électorale du Courant du futur de Saad Hariri, fils de Rafiq Hariri.
- 12 juillet 2006 : début de la guerre des trente-trois jours.
- 30 mai 2007 : Le Conseil de sécurité de l'ONU décide de la création d'un tribunal spécial chargé d'enquêter sur l'assassinat de Hariri.

- 2 septembre 2007 : Reprise du contrôle du camp de réfugiés palestiniens de Nahr-el-Bared, à Tripoli, par l'armée libanaise
- Mai 2008 : Affrontements violents entre les représentants de la coalition du 8 mars contre ceux de l'alliance du 14 mars (notamment le Courant du Futur), et au cours desquels les forces d'opposition au gouvernement prennent le contrôle de plusieurs quartiers de Beyrouth-Ouest.
- 21 mai 2008 : Accord de Doha sous l'égide du Qatar et de la Ligue arabe.
- 1er mars 2009 : Ouverture à La Haye du Tribunal spécial pour le Liban
- 2011 : déclenchement de la guerre civile en Syrie
- Mai 2014 : incapacité des députés à trouver un successeur à Michel Sleimane. Vacance de la présidence.
- 2015 : « crise des déchets »
- Octobre 2016 : Michel Aoun est élu président de la République après plus de deux ans et demi de vacance du pouvoir à la tête du pays.

Annexe 2 : chronologie succincte de la guerre civile libanaise

Plutôt qu'une succession de dates, cette chronologie est un résumé descriptif des principales phases du conflit identifiées pour en simplifier la compréhension.

Sources :

Amiot H., 2013, « Chronologie illustrée du conflit libanais », *les Clés du Moyen-Orient.* URL : http://www.lesclesdumoyenorient.com/Chronologie-illustree-du-conflit.html

Picard E., 2012, « La guerre civile au Liban », *Encyclopédie des violences de Masse*, Sciences Po. URL : http://www.sciencespo.fr/mass-violence-war-massacre-resistance/fr/document/la-guerre-civile-au-liban

Contexte : la montée des tensions

- La question palestinienne

  Le problème palestinien est consécutif à la guerre israélo-arabe de 1948-1949. Le Liban, intervenu militairement aux côtés des armées arabes, est concerné pour deux raisons. Tout d'abord, la frontière entre le Liban et Israël fixée en 1920 par les puissances mandataires française et britannique est choisie lors de l'armistice israélo-libanais de mars 1949 comme ligne de cessez-le-feu, et est surveillée par une mission de l'ONU. Ensuite, les réfugiés palestiniens sont accueillis au Liban, et sont répartis dans environ quinze camps près des grandes villes. De 100 000, le nombre des réfugiés augmente après la guerre des Six Jours **de 1967** et après **Septembre noir (1970)** à 250 000. Les camps, où sont recrées les organisations politiques et paramilitaires palestiniennes (notamment l'OLP), servent également de base d'entraînement militaire. L'accord du Caire de **novembre 1969** reconnaît la présence militaire palestinienne au Liban, en échange de quoi l'OLP reconnaît la souveraineté libanaise.

- La montée des tensions : une opposition entre de multiples factions

  Le Mouvement National**,** dirigé par le druze Kamal Joumblatt, réunit les arabistes, tant chrétiens que musulmans, et soutient les Palestiniens.
  En face, les chrétiens défendent la nation libanaise. Plusieurs d'entre eux, Camille Chamoun (Tigres, PNL), Pierre Gemayel (Kataëb) ainsi que le président de la République Suleiman Frangié, créent le Front Libanais (dont la branche armée correspond aux Forces Libanaises, dans les faits et par la force dominée par les Kataëb).

Le déclenchement de la guerre civile et l'arrivée des troupes syriennes

- Le **13 avril 1975**, des membres du Parti Social Nationaliste Syrien (souhaitant le rattachement du Liban à la « Grande Syrie »), tuent le garde du corps de Pierre Gemayel, fondateur du parti Kataëb (ou parti phalangiste). Les Phalangistes (miliciens chrétiens maronites) ripostent immédiatement et tuent 27 passagers d'un autobus, pour la plupart Palestiniens.
- Deux factions se font face dans des affrontements violents et meurtriers pendant la Guerre des Deux Ans (1975-1977) (guérilla dans les villes, assassinats de civils, francs-tireurs, bombardements) qui touchent tout le pays : les chrétiens d'un côté et les défenseurs de l'arabisme et des Palestiniens de l'autre.
- Les Phalangistes attaquent les camps de réfugiés -Karantina en **janvier 1976**, Tal el-Zaatar en **août 1976**). En représailles, les Palestiniens massacrent des habitants chrétiens comme à Damour le **20 janvier 1976**.
- À la demande du camp chrétien, l'armée syrienne envoie des troupes au Liban en juin 1976.
- Cette intervention militaire est acceptée par les responsables politiques libanais, dont le président Frangié. Les troupes syriennes entrent à Beyrouth le 15 novembre 1976 (elles n'entrent pas au Sud Liban). Leur arrivée est l'occasion d'un arrêt des combats, après un an et demi de guerre et 65 000 victimes.
- L'intervention de la Syrie suscite la prise de position diplomatique de l'Arabie Saoudite et de l'Egypte. Au cours d'un sommet organisé à Riyad par ces deux Etats, le Liban et l'OLP reconnaissent la légitimité de la présence syrienne au Liban, tandis que la Syrie reconnaît la présence au Liban d'une force armée composée de troupes d'Arabie Saoudite, du Soudan, de la Libye, du Yémen et des Emirats arabes unis. Cette force de 30 000 hommes est appelée Force Arabe de Dissuasion (FAD).

1977-1982 : « Ni guerre ni paix »

- Le président Elias Sarkis, élu le 8 mai 1976, doit faire face à de nombreux défis. Une très forte proportion de la population est réfugiée à l'étranger et hésite à revenir au Liban. Sur le plan militaire, une armée libanaise est recréée, et les milices, conformément aux décisions de Riyad, doivent désarmer. Ces dernières refusent non seulement de désarmer mais également de se plier à l'Etat, devenant ainsi un contre-pouvoir.
- Les relations entre Chrétiens et Syriens, ainsi qu'entre les différents groupes Chrétiens se délitent. Bachir Gemayel entreprend par la force l'unification des milices chrétiennes (qui prennent le nom de Forces Libanaises). La zone chrétienne se met en place et constitue une région autonome.

- Les milices chrétiennes décident de lutter contre la présence syrienne, craignant que les Syriens ne deviennent les nouveaux occupants. Ils se battent contre l'armée syrienne qui bombarde la partie est de Beyrouth. Les combats ont aussi lieu dans la Bekaa, notamment pour le contrôle de la ville chrétienne de Zahlé.
- L'armée israélienne, à la suite d'une attaque palestinienne en mars **1978, envahit le Sud Liban jusqu'au fleuve Litani**, afin de dissuader les Palestiniens de nouvelles attaques. Cette opération, qui provoque la fuite vers Saïda et Beyrouth de 200 000 Libanais, est condamnée par le conseil de sécurité de l'ONU. Deux résolutions créent la FINUL (force intérimaire des Nations Unies au Liban) qui prend position au Sud Liban, afin de rétablir la sécurité et l'autorité du gouvernement libanais. L'armée israélienne est obligée d'évacuer mais elle met en place une « ceinture de sécurité », c'est-à-dire une bande d'environ 10 km de profondeur, s'étendant de la côte à la ville de Marjayoun, et laissée à la milice du colonel Saad Haddad (Armée du Liban Sud). Cette milice, aidée par l'armée israélienne, interdit à l'armée régulière libanaise de reprendre position dans le Sud Liban.

1982 : nouvelle intervention israélienne

- En 1982, une nouvelle intervention israélienne se prépare. L'objectif est double : éliminer la résistance palestinienne du Liban et favoriser la victoire des Forces Libanaises et l'accès à la présidence de la République de leur chef, Bachir Gemayel, qui s'engage à signer un traité de paix avec Israël.
- L'opération Paix en Galilée débute le **6 juin 1982**. 100 000 soldats israéliens combattent les Palestiniens dans le Sud Liban et atteignent Beyrouth le 14 juin où ils rejoignent les troupes des Forces Libanaises.
- L'armée israélienne poursuit son offensive et bombarde Beyrouth Ouest où sont repliés les combattants palestiniens et le commandement de l'OLP. La médiation américaine obtient l'évacuation de l'OLP à partir du 21 août sous la protection d'une force multinationale composée de 2500 soldats français, américains et italiens et la promesse israélienne de ne pas entrer dans Beyrouth Ouest.
- Bachir Gemayel est élu à la présidence de la République le 23 août et s'attache à rétablir l'Etat libanais sur l'ensemble du territoire national. Il est assassiné le **14 septembre**.
- Au lendemain de l'assassinat du président l'armée israélienne entre dans Beyrouth-Ouest afin d'assurer la sécurité et d'éviter des massacres. En réalité, Israël souhaite achever la destruction de la présence palestinienne (armes et combattants**).** Les Forces Libanaises entrent également à Beyrouth et massacrent du **16 au 18 septembre** les populations palestiniennes civiles (les combattants ont été évacués par la Force multinationale) des camps de Sabra et Chatila, sous le regard des militaires israéliens**.** Une fois connue la nouvelle du massacre, la Force Multinationale retourne au Liban. Le **21 septembre**, Amine Gemayel, frère du président assassiné, est élu Président.

1983-1984 : la fragmentation territoriale

- En 1983 s'engage dans les montagnes du Chouf une guerre entre les forces druzes de Walid Joumblatt soutenues par les Syriens et les Forces Libanaises soutenues par la Force multinationale de l'ONU.
- En **octobre 1983**, un attentat revendiqué par le Jihad islamique tue 241 soldats américains et 58 soldats français. La Force multinationale quitte le Liban en 1984.
- Au Sud-Liban, l'armée israélienne subit les attaques du mouvement shiite Amal dirigé par Nabih Berri. Le même mouvement s'empare de Beyrouth-Ouest en **février 1984**, profitant du départ de la Force multinationale.

1985-1987 : retrait israélien et multiplication des oppositions

- Pour des raisons de politique intérieure et d'intensification de la guérilla à son encontre, décide de retirer son armée du Sud Liban. Ce retrait s'effectue de **janvier à juin 1985**. Une zone de sécurité de 20 km de profondeur est constituée en territoire libanais, et confiée à l'armée israélienne ainsi qu'à l'Armée du Sud-Liban.
- L'espace est sujet aux affrontements des milices : les shiites d'Amal entreprennent d'éradiquer les vestiges de l'OLP : c'est le début de la **« guerre des camps »** qui dure jusqu'en **1987.**
- Amal étend son emprise sur Beyrouth et se heurte aux druzes de Joumblatt et s'oppose à la nouvelle milice du Hezbollah au sud du pays et dans la banlieue de Beyrouth. Les combats sont renforcés par des prises d'otages d'Occidentaux par les mouvements pro-iraniens
- Du côté chrétien, les divisions concernent l'attitude vis-à-vis de la Syrie. Le **12 mars 1985**, Samir Geagea, le commandant des Forces libanaises à Jbeil (Byblos), conduit un mouvement insurrectionnel (Intifada). Il conteste le rapprochement qui s'esquisse entre les Kataëb et la Syrie à l'initiative de la nouvelle direction du parti. Le **9 mai 1985**, Geagea est renversé par Elie Hobeika qui, suite à une deuxième Intifada, prend le commandement des Forces libanaises et prône un rapprochement avec Damas. En **janvier 1986**, Geagea lance une nouvelle insurrection et force Hobeika à quitter le Liban.
- Ce mouvement sonne le glas de **l'Accord Tripartite**, négocié au cours de l'été 1985 à Damas entre les Forces libanaises dirigées par Hobeika, le PSP et Amal.

De l'impasse politique aux accords de Taëf

- En **1987**, la Syrie se repositionne au Liban et s'installe à Beyrouth Ouest. Son but est de rétablir l'ordre dans le conflit qui oppose Amal et les druzes.
- En **1988**, aucun consensus n'est trouvé pour la succession d'Amine Gemayel. C'est finalement le général Aoun qui est choisi pour former un gouvernement provisoire, en attendant l'élection définitive d'un président de la République. Le Président du Conseil Sélim Hoss maintient néanmoins son gouvernement soutenu par la Syrie : il y a donc à la tête de l'Etat libanais deux gouvernements.
- Aoun s'engage dans une politique d'indépendance et d'intégrité du Liban. Cette politique passe par la lutte contre les milices, et notamment les Forces libanaises qu'il attaque à partir du **14 février 1989**. Il déclare également la guerre aux Syriens par la « guerre de libération » menée du **14 mars au 22 septembre 1989.**
- Dans le même temps, une solution au conflit est examinée par la Ligue des Etats Arabes. Un accord est trouvé à **Taëf,** en Arabie Saoudite**, le 22 octobre 1989.** Le général Aoun et ses partisans refusent la mise en application de cet accord, et l'élection à la présidence de la République de René Moawad n'est reconnue ni par Michel Aoun qui se proclame président du Liban le 7 novembre, ni par Samir Geagea.
- Le 22 novembre, René Moawad est assassiné et Elias Hraoui, député de Zahlé, le remplace à la présidence de la République**.** Le général Aoun poursuit néanmoins, en janvier 1990, la guerre contre les Forces libanaises de Samir Geagea.
- Le **13 octobre 1990,** la Syrie, décidée à mettre fin à sa résistance, bombarde son armée qui rend les armes. Aoun demande alors à ses partisans de rejoindre l'armée légale et part en exil à Paris.

Annexe 3 : Forces et partis politiques mentionnés

Alliance du 8 Mars

Coalition politique formée au lendemain de la crise de 2005. Le mouvement est formé à l'origine de différents partis ayant manifesté en masse à Beyrouth en soutien à la Syrie. Elle regroupe des personnalités et des partis politiques, notamment le Courant Patriotique Libre de Miche Aoun (depuis 2006), Amal, le Hezbollah, le Parti Démocratique, le PSNS.

Alliance du 14 Mars

Coalition politique regroupant les mouvements ayant pris part à la Révolution du Cèdre, à la suite de l'assassinat de Rafiq Hariri. L'appellation fait référence à la manifestation du 14 mars 2005 qui a regroupé près d'un million de personnes à Beyrouth pour réclamer le départ de l'armée syrienne. L'alliance est formée entre autres du Courant du Futur, des Forces Libanaises, du parti Kataëb, du Bloc National.

Amal

Mouvement politique shiite créé en 1976 par l'imam Mussa Sadr, et actuellement dirigé par Nabih Berri. Ce mouvement et notamment sa milice armée joue un rôle important pendant la guerre civile et contribue à la reconnaissance de la communauté shiite dans le pays. À l'origine, le mouvement revendique davantage de justice sociale et de représentation politique pour la communauté shiite, fortement marginalisée et qui subit les attaques israéliennes au sud. Pendant la guerre, Amal s'oppose à l'implantation palestinienne sur le sol libanais. En 1988, le mouvement s'oppose au Hezbollah. Depuis 2006, le mouvement est solidaire du Hezbollah

Courant du Futur

Mouvement politique fondé par Rafiq Hariri et dirigé par son fils Saad Hariri. Principale composante de l'Alliance du 14 Mars et important bloc parlementaire.

Hezbollah

Parti politique shiite islamiste fondé en 1982 suite à l'intervention militaire israélienne et en s'appuyant sur des financements iraniens. Dirigé aujourd'hui par Sayyed Hassan Nasrallah, le Hezbollah est qualifié d'organisation terroriste par de nombreux gouvernements, notamment occidentaux. Disposant d'une armée et de nombreux organismes (éducation, culture, informations), le Hezbollah bénéficie d'une importante assise populaire depuis 2006 et est l'un des principaux leaders de l'Alliance du 8 Mars.

Forces Libanaises

Parti politique et ancienne milice chrétienne, dirigé par Samir Geagea. Les forces Libanaises ont été formée au début de la guerre civile pour devenir la branche armée de la coalition du Front Libanais. Il s'agissait à l'origine d'une coalition de divers mouvements chrétiens dominée par les Phalanges, aile militaire des Kataëb. Durant la guerre civile, les Forces Libanaises ont dominé une grande partie du territoire libanais à majorité chrétienne. Le parti prend activement part à la Révolution du Cèdre et s'allie avec le Courant du Futur et le Parti Socialiste. Samir Geagea est amnistié en juillet de la même année.

PCL

Parti Communiste Libanais, laïc, fondé en 1924, interdit à plusieurs reprises. Pendant la guerre civile, il s'oppose aux troupes israéliennes et combat auprès des partis palestiniens et nationalistes arabes. En 2005, son ancien secrétaire général, Georges Hawi, est assassiné. Le parti est aujourd'hui membre de l'Alliance du 8 mars, aux côtés du Hezbollah et de Amal.

PSNS

Parti Social National Syrien fondé en 1932 à Beyrouth, aussi appelé PPS (Parti Populaire Syrien), dont l'idéologie de base est le refus des frontières mandataires et la création d'une grande Syrie incluant le Liban, le Syrie, la Jordanie, la Palestine et l'Irak. Le parti a tenté deux coups d'État, en 1949 et en 1961. Il se positionne aujourd'hui en tant que pro-syrien et sest engagé dans le conflit, dans le camp du régime de Bachar al-Assad.

PSP

Parti Socialiste Progressiste, fondé en 1949 par le druze Kamal Joumblatt, assassiné en 1977. Ce parti laïc et membre de l'Internationale socialiste est aujourd'hui dirigé par Walid Joumblatt.

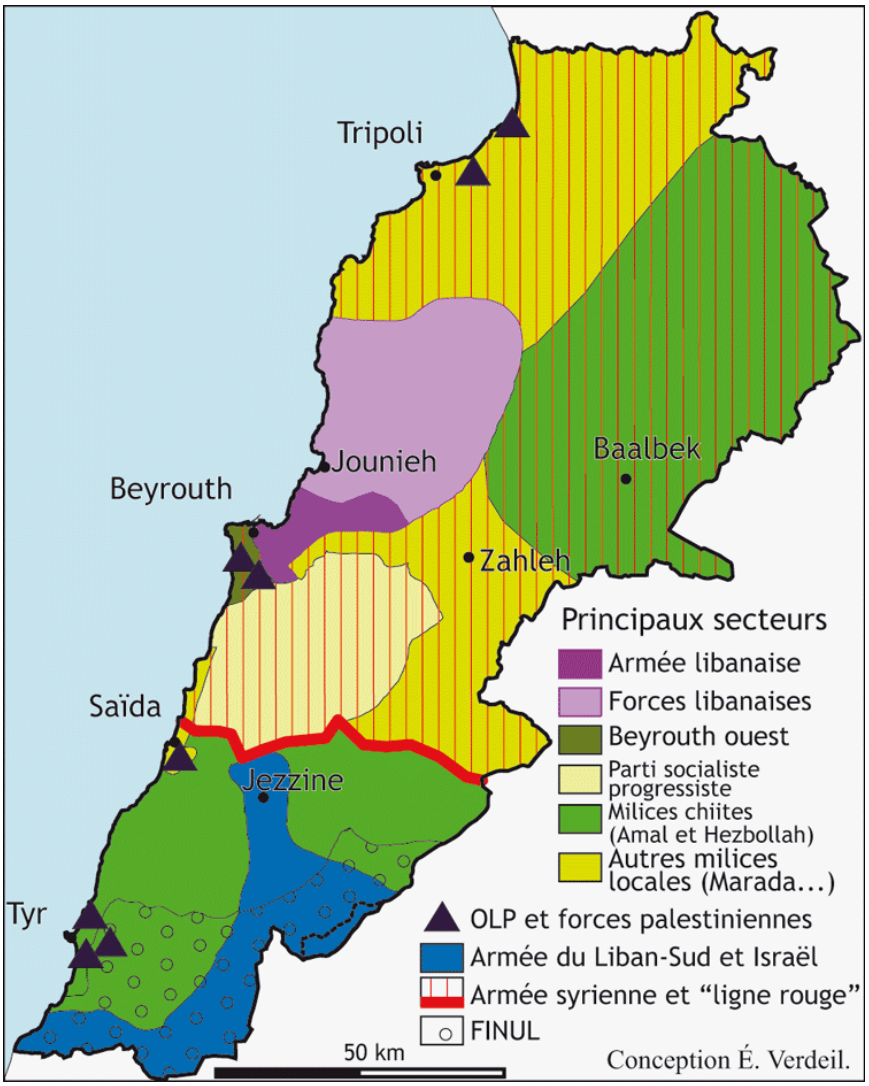
OLP

Organisation de Libération de la Palestine, créée en 1964 au Caire et regroupant divers mouvements (notamment le Fatah et le Front Populaire de Libération de la Palestine). L'OLP a été dirigée par Yasser Arafat de 1969 à sa mort en 2004. Après Septembre Noir, les dirigeants de l'OLP agissent depuis le Liban jusqu'à leur expulsion du pays en 1982.

Annexe 4 : Le morcellement territorial pendant la guerre civile Libanaise

Source :

Verdeil E., Faour G., Velut S. 2007, *Atlas du Liban. Territoires et Sociétés*, Beyrouth, Presses de l'Ifpo/CNRS Liban, 207 p.



Annexe 5 : Entretiens menés en 2011

Numéro	Date	Nom	Sexe	Age	Lieu	Catégorie
Entretien 1	21/02/2011	-	H	28	Cheers and Wind	1
Entretien 2	21/02/2011	H. et R.	H	27	Burlesque	2
Entretien 3	23/02/2011	J. F.	H	26	ABC Sassine	2
Entretien 4	24/02/2011	G.	H	*30*	Charlie's	2
Entretien 5	28/02/2011	C. K.	F	28	Torino	2
Entretien 6	01/03/2011	D.	H	27	Torino	2
Entretien 7	03/03/2011	M.	H	34	Bulldog	2
Entretien 8	03/03/2011	S. et B.	H	34 et 35	BLU gemmayzé	1 et 2
Entretien 9	04/03/2011	G. R.	F	38	Paul Gemmayzé	2
Entretien 10	04/03/2011	J.	H	*35*	Koi	1
Entretien 11	08/03/2011	J. K.	H	72	Domicile, Gemmayzé	4
Entretien 12	14/03/2011	G. 2	H	38	Gardel	1
Entretien 13	14/03/2011	N.	H	*30*	Charlie's	1
Entretien 14	14/03/2011	G. 3	H	*40*	Le Chef, Gemmayzé	1
Entretien 15	15/03/2011	G. A.	H	*45*	ADG	4
Entretien 16	15/03/2011	S. et M.	H et F	30	Kayan	1
Entretien 17	15/03/2011	C.	H	28	Treesome	1
entretien 18	16/03/2011	H.	H	*30*	Groupe Crystal	1
Entretien 19	22/03/2011	J. 2	H	29	Gem	1
Entretien 20	19/04/2011	J. 3	H	*35*	Koi	1
Entretien 22	22/02/2011	R.	H	28	Burlesque	1 et 2

Annexe 6 : Corpus d'entretiens

Numéro	Date	Age	Sexe	Lieu	Catégorie
Entretien 1	19/02/2013	*30*	H	Bronx, centre-ville	1
Entretien 2	15/02/2013	*35*	H	Cabinet 4B architects	4
Entretien 3	25/02/2013	*65*	F	Domicile, Monot	3
Entretien 4	29/03/2013	25	H	Café Younes Hamra	2
Entretien 5	03/04/2013	26	H	Domicile, Geitawi	1
Entretien 6	16/04/2013	65/25	F/F	Café Younes Hamra	3 / 2
Entretien 7	24/04/2013	*65*	H	Captain's Cabinet	3
Entretien 8	30/04/2013	29	H	Kudeta café Badaro	2
Entretien 9	01/05/2013	25	H	Helem, Hamra	2
Entretien 10	03/05/2013	*35*	H	Domicile, Borj Hammoud	2
Entretien 11	13/05/2013	30	H	Bardo, Hamra	1 / 2
Entretien 12	03/07/2013	23	H	Starbucks Café, Achrafieh	2
Entretien 13	24/04/2014	30/35/35	F/H/H	Mo's Mar Mikhaïl	2
Entretien 14	24/04/2014	50	H	Mo's Mar Mikhaïl	3
Entretien 15	25/04/2014	69	H	Lieu de travail, Aadlieh	3
Entretien 16	25/04/2014	68	H	Lieu de travail, Aadlieh	3

Entretien 17	25/04/2014	*	H	Lieu de travail, Aadlieh	3
Entretien 18	28/04/2014	23	F	Starbucks Café, Achrafieh	2
Entretien 19	28/04/2014	36	H	Mar Mikhaïl, Mo's restaurant	2
Entretien 20	29/04/2014	56	F	Kudeta café, Badaro	3
Entretien 21	29/04/2014	53	H	USJ, Sodeco	4
Entretien 22	30/04/2014	73/68	F	Café Blanc, Achrafieh	3
Entretien 23	30/04/2014	34	F	Starbucks Café, Achrafieh	3
Entretien 24	06/05/2014	37	F	Domicile, Ras Beyrouth	2
Entretien 25	06/05/2014	*50*	H	Théâtre Gemmayzé	3
Entretien 26	13/05/2014	47	F	IFPO	3
Entretien 27	13/05/2014	79	H	Domicile, Jal al Dib	3
Entretien 28	13/05/2014	*60*	F	Domicile, Sin el-Fil	3
Entretien 29	14/05/2014	76	H/F	Domicile, Sioufi	3
Entretien 30	15/05/2014	73	H	Ministère de la Culture, Hamra	3
Entretien 31	15/05/2014	40	H	Chase, Achrafieh	3
Entretien 32	15/05/2014	24	F	Caribou café, Hamra	2
Entretien 33	16/05/2014	80	H	Kudeta café, Badaro	3
Entretien 34	21/05/2014	71	F	Solemar, Kaslik	3

Entretien 35	21/05/2014	*60*	F	Centre de Recherches Théologiques, Hamra	3
Entretien 36	22/05/2014	39	F	Café Amaretti, Baabda	4
Entretien 37	23/05/2014	79	F	Domicile, Achrafieh	3
Entretien 38	24/05/2014	54	H	Café Younes, Sodeco	3
Entretien 39	24/05/2014	72	F	Domicile, Verdun	3
Entretien 40	26/05/2014	*50*	H	Café Najjar, Achrafieh	3
Entretien 41	27/05/2014	73	H	Costa café, Hamra	3
Entretien 42	28/05/2014	*80*	H	Journal As Safir, Hamra	3
Entretien 43	28/05/2014	53	H	Journal al Akhbar, Hamra	3
Entretien 44	30/05/2014	*40*	H	Café al Mandaloun, Achrafieh	3 / 2
Entretien 45	28/10/2014	*45*	H	Internazionale, Mar Mikhaïl	2
Entretien 46	30/10/2014	38	H	Clés, Hamra	1
Entretien 47	04/06/2014	37	H	Domicile, Furn el-Chebbak	2
Entretien 48	19/03/2015	22	M	Roy's, Badaro	1
Entretien 49	20/03/2015	*40*	H	Café Younes, Sodeco	3 / 1
Entretien 50	20/03/2015	25	F	Lieu de travail, Achrafieh	2
Entretien 51	24/03/2015	*30*	H	Dany's, Badaro	1
Entretien 52	24/03/2015	*55*	H	Regusto, Hamra	3

Entretien 53	25/03/2015	27	H	Checkpoint Charlie, centre-ville	2
Entretien 54	26/03/2015	26	F	Dunkin Donuts, Sodeco	2
Entretien 55	27/03/2015	43	H	Domicile, Hamra	2
Entretien 56	30/03/2015	*50*	H	Journal al Akhbar, Hamra	4
Entretien 57	01/04/2015	*30*	H	VIP society, Furn el-Chebbak	1
Entretien 58	01/04/2015	22	H	Em Nazih	1
Entretien 59	01/04/2015	25	F	Em Nazih	2
Entretien 60	07/04/2015	17	F	L'Orient Express	2
Entretien 61	07/04/2015	28	H	Bodo Hamra	1
Entretien 62	08/04/2015	32	H	Pub 27 Badaro	1
Entretien 63	09/04/2015	34	H	Roy's Badaro	1
Entretien 64	10/04/2015	*40*	H	Café Mandaloun, Achrafieh	1
Entretien 65	16/04/2015	38	H	Fattal, Sin el-Fil	1
Entretien 66	16/04/2015	*40*	H	Fattal, Sin el-Fil	1
Entretien 67	18/04/2015	55	H	Bodo, Badaro	1
Entretien 68	20/10/2015	35	H	Roy's, Badaro	1
Entretien 69	03/11/2015	*35*	H	Mezyan, Hamra	1
Entretien 70	18/11/2015	30	H	Mezyan, Hamra	1
Entretien 71	19/11/2015	53	H	Domicile, Manar	1
Entretien 72	21/11/2015	49	H	Pacifico, Monot	1

Entretien 73	23/11/2015	56	H	Lieu de travail, Badaro	4
Entretien 74	25/11/2015	*50*	H	Lieu de travail, la Quarantaine	4

Annexe 7 : guide d'entretiens formels

Pour tous mes interlocuteurs

- Quel âge avez-vous ?
- Où vivez-vous ?
- Que faites-vous ?
- D'où venez-vous ?
- Avez-vous toujours vécu au Liban ?

- Qu'est-ce que Beyrouth pour vous ? S'il fallait choisir un endroit qui représente le mieux Beyrouth, quel serait cet endroit ? S'il fallait donner trois mots ?

Pour les acteurs de catégorie 1 (professionnels)

- Quelle est l'histoire de l'établissement (origine du nom, date d'ouverture, conditions et déroulé de l'ouverture) ?
- Comment on s'y prend, à Beyrouth, pour ouvrir un établissement ?
- Pourquoi avez-vous décidé d'ouvrir ici ? Quels sont les avantages du quartier ? Les inconvénients ?
- Quelles sont les heures d'ouverture et de fermeture ?
- Combien de personnes travaillent ici ?
- Combien d'heures par jour travaillez-vous ? Avez-vous un contrat de travail ?
- Comment se sont passés les débuts ? Est-ce que la clientèle est venue facilement ? Quels ont été les moyens de l'attirer ?
- Quels sont les moments de la soirée, de la semaine, de l'année où il y a plus de monde ?
- Est-ce que vous organisez des évènements spéciaux ? (Soirées à thème, invitation de SJ)
- Est-ce que l'établissement est rentable ? (par rappport au loyer, aux taxes, au chiffre d'affaires moyen).
- Quels sont les alcools qui sont le mieux vendus ?
- Comment vous approvisionnez-vous ?
- Est-ce que vous exercez des contrôles sur la consommation (âge, quantité)
- Est-ce que d'autres (police par exemple) viennent contrôler l'établissement ? Comment ça se passe ? D'une manière générale est-ce que vous diriez que l'État contrôle les activités nocturnes ?
- Est-ce qu'il y a des problèmes de sécurité ?
- Aimez-vous être serveur/derrière le bar/ manager/ patron ? Depuis combien de temps travaillez-vous dans le secteur nocturne ? Voulez-vous y rester ?
- Qu'est-ce qu'une soirée réussie ? Une soirée ratée ?
- Est-ce qu'il y a des voituriers qui travaillent pour l'établissement ? Comment cela fonctionne ?

- Quelles sont vos sorties personnelles ?
- Beyrouth est-elle une ville de la fête ? Pourquoi ?

Pour les acteurs de catégorie 2 (noctambules)

- Quels sont vos lieux préférés la nuit ? les zones que vous évitez ? Pourquoi ?
- Comment vous déplacez-vous la nuit ?
- Diriez-vous que la nuit est dangereuse ?
- Quels sont vos établissements préférés ? Avez-vous des habitudes dans l'un ou plusieurs d'entre eux ?
- Quand commence la nuit pour vous ? à quel moment, à quelle heure ? est-ce lié à un changement particulier ?
- Faites-vous des différences entre les nuits d'hiver et les nuits d'été ?
- Est-ce que vous ressentez des différences sur les trajets nocturnes, d'un quartier à un autre ?
- A quoi pensez-vous quand je dis « Beyrouth la nuit » ?
- Quelles sont les différences que vous remarquez entre le jour et la nuit à Beyrouth ?
- Que regardez-vous la nuit ? / A quoi faites-vous attention ? (bruit, odeur, fréquentation, lumière…)
- Est-ce qu'il y a des choses que vous ne faites pas la journée et que vous faites la nuit ou inversement ?
- Est-ce que vous vous sentez différent la nuit ?
- Est-ce que vous aimez sortir la nuit ?
- Depuis quand sortez-vous (quel âge ?)
- Sortez-vous toujours en groupe ?
- Qui sont les gens avec qui vous êtes dans la ville la nuit ?
- Dans quels lieux sortez-vous ? type de lieux/quartier. Est-ce que le lieu compte ?
- Pour quoi faire ?
- À quelle fréquence ?
- Aimez-vous être dans la rue ou préférez-vous l'intérieur ? Avez-vous le sentiment de vous sentir chez-vous ?
- Que signifie pour vous « faire la fête » ?
- Avez-vous besoin d'une occasion particulière pour faire la fête ?
- Avez-vous besoin de conditions particulières pour faire la fête ?
- Racontez-moi votre dernière soirée
- Qu'est-ce qu'une soirée/une nuit idéale ?
- Allez-vous souvent à des fêtes privées (ex : en appartement ?)
- Pensez-vous qu'à Beyrouth on fait la fête différemment ? Pourquoi ? Feriez-vous autant la fête si vous habitiez ailleurs ?
- Avant de sortir, est-ce que vous changez votre apparence (vêtements, maquillage, coiffure).
- Est-ce que vous draguez/vous faites draguer ? (Comment ?)

- Est-ce que vous dansez ?
- Combien d'argent dépensez-vous en moyenne ? jusqu'à quelle somme pourriez-vous aller ?
- Est-ce qu'il y a de la prostitution dans les bars ? de la drogue ?
- Avez-vous souvent des aventures avec des personnes rencontrées dans les soirées ?
- Avez-vous un sentiment de liberté plus important ?

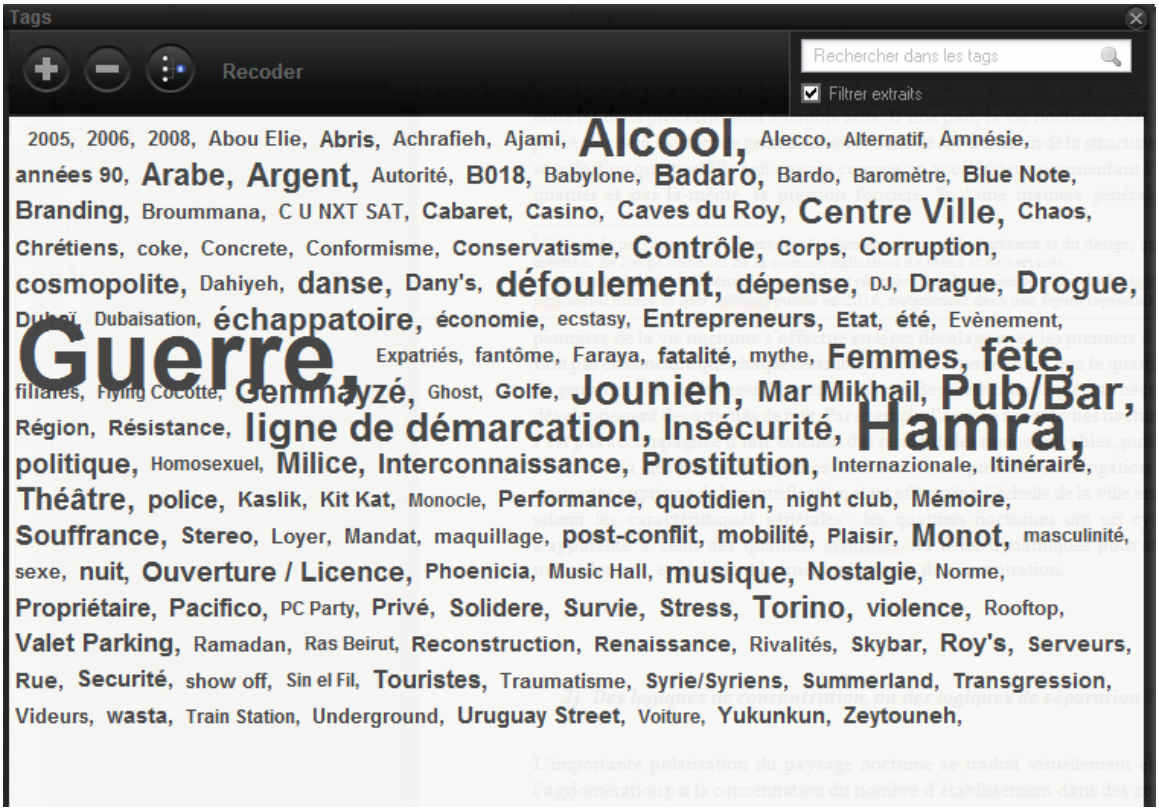
Pour les acteurs de catégorie 3 (anciens noctambules)

- Quel âge aviez-vous quand la guerre a commencé ?
- Où habitiez-vous ?
- Que faisiez-vous ? (études, travail…)
- A quoi ressemblait Beyrouth avant la guerre ?
- S'il fallait qq mots pour qualifier la ville (avant la guerre) ?
- Sortiez-vous beaucoup avant ? la journée, la nuit ?
- Quelle était la fréquence des sorties ?
- Pour faire quoi ? (Amis, rendez-vous ?)
- Où sortiez-vous ?
- Comment vous déplaciez-vous la nuit ?
- Dans quel genre d'établissements ?
- Est-ce qu'on y passait de la musique ? quel genre ?
- Est-ce que l'on dansait ?
- Est-ce que l'on buvait de l'alcool ? en quantité ? quel genre d'alcool ?
- Est-ce que vous aviez l'impression de faire la fête ?
- Est-ce que vous faisiez souvent des rencontres avec des inconnus ?
- Est-ce qu'il y avait des étrangers ?
- Est-ce qu'il était dangereux de sortir la nuit ?
- Est-ce qu'il y avait autant de bars que maintenant ?
- Est-ce qu'il y avait plus de soirées, de fêtes dans des espaces privés (maisons, etc).
- Est-ce qu'il y avait des choses interdites qu'on voit aujourd'hui ?
- Selon vous, qu'est-ce qui a changé le plus ?

- Avez-vous déménagé pendant la guerre ?
- Avez-vous quitté le Liban ? Pourquoi ? (ou pourquoi non ?)
- Avez-vous du arrêter votre activité (travail, études)
- Comment vous déplaciez-vous ?
- Est-ce qu'il vous arrivait de franchir la ligne de démarcation ? Comment ça se passait ?
- Est-ce que vous sortiez souvent ? Pour quelles raisons ? (visites, courses, travail, loisirs)
- Quels étaient vos loisirs pendant la guerre ?
- Aviez-vous peur de sortir ?
- Sortiez-vous la nuit ?
- Est-ce qu'il y avait des couvre-feux ?

- Etait-il plus dangereux de sortir la nuit ? (tirs, agressions…)
- Est-ce que vous sortiez hors de Beyrouth pour faire la fête ?
- Est-ce que vous sortiez dans des cafés, des bars, des clubs ?
- A quelle fréquence ?
- Seul(e), en groupe ?
- Dans quels quartiers ? quels étaient les lieux ou on trouvait encore ce genre d'établissement ?
- Est-ce qu'il y a des bars qui sont « nés » pendant la guerre ?
- Qu'est-ce qu'on y faisait ? (boire, danser)
- Quelle musique y était diffusée ?
- Quel genre d'alcool ? Comment arrivait-il jusque Beyrouth ?
- Est-ce que la manière de boire a changé ? (en quantité, diversité ?)
- Est-ce que la manière de faire la fête a changé ? comment, dans quel sens ?
- Est-ce qu'il y avait de la drogue ? en consommiez-vous ? était-il facile de s'en procurer ?
- Est-ce que vous sortiez pour oublier la guerre ?
- Quels étaient vos sentiments quand vous sortiez pendant la guerre ?
- Qu'est-ce qui était différent pendant et après la guerre ?

Annexe 8 : nuage de mots-clés sous Sonal



La capture d'écran montre un nuage de mots-clés dont la taille est fonction de la fréquence dans les entretiens. L'analyse par mots-clés permet de s'affranchir du mélange des différentes langues à l'intérieur du corpus, en regroupant sous un seul tag des termes équivalents. Il est possible de faire une requête par un ou plusieurs tags (requête qui s'opère hors catégorie thématique), mais en augmentant le degré de précision. Certains mots clés désignent une période de temps spécifique, un établissement, un quartier, des émotions, ou encore l'actualité (comme le conflit syrien). Quel que soit le terme, les mots-clés sont à comprendre comme « quand les acteurs parlent de » et non pas comme « le discours ou la situation relève de telle situation » (ce qui explique par exemple l'importance moindre du tag « post-conflit » qui pourtant au cœur de la problématique).

La disposition du nuage de mots-clés doit être interprétée en connaissance de la constitution du corpus et avec différentes précautions. Il apparaît ici que le terme « guerre » est nettement plus important que les autres. Il n'est pas faux dans ce cas de considérer que la vie nocturne doit se comprendre au prisme de la guerre civile libanaise et de son héritage, ou bien que celle-ci ne doit pas se penser uniquement au passé. Il ne faut cependant pas oublier que les entretiens avec des personnes ayant vécu avant et pendant la guerre civile sont surreprésentés, ce qui nécessairement oriente le résultat final.

Annexe 9 : Recension des établissements nocturnes (2015)

Numéro	Nom	Catégorie	Quartier	Ouverts en journée	Saisonnier	Niveau de terrain
1	Iris	3	Centre-ville	Non	Saisonnier	0
2	Main Street	2	Centre-ville	Oui	Permanent	1
3	Wall Street	2	Centre-ville	Oui	Permanent	0
4	NU Bar	1	Centre-ville	Non	Permanent	0
5	Cherry on the Rooftop	3	Centre-ville	Non	Permanent	0
6	Revolver	1	Centre-ville	NR	Permanent	0
7	Amelio	2	Centre-ville	Non	Permanent	1
8	Ink	1	Centre-ville	Non	Permanent	0
9	Tartan	1	Centre-ville	Non	Permanent	1
10	6th Avenue	1	Centre-ville	Non	Permanent	0
11	Bodo	2	Centre-ville	Non	Permanent	2
12	Bronx	2	Centre-ville	Oui	Permanent	2
13	Newport	2	Centre-ville	NR	Permanent	0
14	Uruguay	1	Centre-ville	NR	Permanent	1
15	Xiaociao	2	Centre-ville	NR	Permanent	0
16	Rimoï	2	Centre-ville	Oui	Permanent	0
17	La Palmilla	2	Centre-ville	Non	Permanent	0
18	Julep's	2	Centre-ville	Oui	Permanent	1
19	checkpoint Charlie	2	Centre-ville	Oui	Permanent	2
20	The New Yorker	1	Centre-ville	Oui	Permanent	1
21	Gatsby	1	Centre-ville	Oui	Permanent	1
22	Shogun	2	Centre-ville	Non	Permanent	0
23	ONE	4	Centre-ville	Non	Saisonnier	1
24	Music Hall	3	Centre-ville	Non	Permanent	3
25	Music Hall waterfront	3	Centre-ville	Non	Saisonnier	2
26	Sky Bar	3	Centre-ville	Non	Saisonnier	1
27	The Garten	3	Centre-ville	Non	Saisonnier	2
28	Saint Georges	4	Centre-ville	Non	Permanent	1
29	Concrete	2	Centre-ville	Non	Permanent	0
30	Twenty Seven	2	Centre-ville	Non	Permanent	1
31	Off and on	3	Centre-ville	Non	Saisonnier	3
32	Miss Jones	2	Centre-ville	Non	Permanent	0
33	The Hub	2	Centre-ville	Non	Permanent	0
34	Black	3	Centre-ville	Non	Permanent	0
35	Pacifico	2	Monot	Non	Permanent	3
36	Nahawand	2	Monot	Non	Permanent	0
37	Cassino	3	Monot	Non	Permanent	0
38	Celtic	2	Monot	Non	Permanent	1
39	Joe	2	Monot	Non	Permanent	0

40	Hanin Club	3	Monot	Non	Permanent	0
41	Drink and Sing	2	Monot	Non	Permanent	1
42	Hole in the Wall	1	Monot	Non	Permanent	0
43	Khan art	2	Monot	Non	Permanent	0
44	Lime	1	Monot	Non	Permanent	2
45	The Wine Room	1	Monot	NR	Permanent	1
46	Caprice	3	Jal el Dib	Non	Permanent	0
47	Grand Factory	4	La Quarantaine	Non	Permanent	3
48	ART Lounge	4	La Quarantaine	Oui	Permanent	0
49	B018	3	La Quarantaine	Non	Permanent	3
50	Concrete	4	Sin el Fil	Non	Permanent	0
51	Nova	2	Sin el Fil	Non	Permanent	1
52	White	3	Jdeide	Non	Saisonnier	1
53	Garden State	4	Sin el Fil	Non	Saisonnier	2
54	Bardo	2	Hamra	Oui	Permanent	3
55	Dar al mussawir	2	Hamra	Oui	Permanent	1
56	Ram	1	Hamra	Oui	Permanent	0
57	Sector 34	1	Hamra	Non	Permanent	0
58	Zakaria	1	Hamra	Non	Permanent	0
59	Pickles	1	Hamra	Non	Permanent	0
60	Zonga	1	Hamra	Oui	Permanent	1
61	Madame Om	1	Hamra	Non	Permanent	1
62	Bobo	1	Hamra	Oui	Permanent	2
63	Mezyiane	2	Hamra	Oui	Permanent	3
64	Juleps	2	Hamra	Oui	Permanent	0
65	Veer	1	Hamra	Non	Permanent	0
66	Dany's	2	Hamra	Non	Permanent	2
67	February 30	2	Hamra	NR	Permanent	1
68	Walkman	1	Hamra	Non	Permanent	0
69	Bistro Bar	2	Hamra	Non	Permanent	3
70	La Palma	2	Hamra	Oui	Permanent	0
71	Main Street	2	Hamra	Oui	Permanent	1
72	Bodo	1	Hamra	Non	Permanent	3
73	Kim	1	Hamra	Oui	Permanent	0
74	Ferdinand	2	Hamra	Oui	Permanent	0
75	Toot Beirut	2	Hamra	Oui	Permanent	0
76	Camarera	1	Hamra	Non	Permanent	0
77	Rock Inn	1	Hamra	Non	Permanent	1
78	Captain's cabinet	1	Hamra	Oui	Permanent	3
79	Booze Bar	1	Hamra	Non	Permanent	0
80	Citizen Smith	1	Hamra	Non	Permanent	0
81	Brick's	2	Hamra	Oui	Permanent	1
82	Neighbour's	1	Hamra	Non	Permanent	2
83	moscow mule	1	Hamra	NR	Permanent	0
84	Rabbit Hole	1	Hamra	Oui	Permanent	1

85	The Twelve	1	Hamra	NR	Permanent	0
86	Li Beirut	1	Hamra	Non	Permanent	0
87	London Bar	1	Hamra	NR	Permanent	2
88	Calibri	1	Hamra	NR	Permanent	1
89	Metro al-Madina	1	Hamra	Oui	Permanent	0
90	Bedivere	2	Hamra	Oui	Permanent	1
91	CRU	2	Hamra	Oui	Permanent	0
92	Le Rouge	2	Hamra	Oui	Permanent	0
93	De Prague	2	Hamra	Oui	Permanent	2
94	Clés	2	Hamra	Non	Permanent	3
95	American Dream /Cheers	1	Hamra	Non	Permanent	2
96	Chords	2	Hamra	Non	Permanent	2
97	Blu Note	2	Hamra	Non	Permanent	1
98	Baromètre	2	Hamra	Oui	Permanent	1
99	Al Jazz	2	Hamra	Non	Permanent	0
100	Zico House	4	Hamra	Oui	Permanent	2
101	Abou Elie	1	Hamra	Oui	Permanent	2
102	Evergreen	1	Hamra	NR	Permanent	0
103	Regusto	1	Hamra	Oui	Permanent	2
104	L'appartement	4	Sioufi	Oui	Permanent	0
105	Balina	1	Saifi Villages	NR	Permanent	0
106	Harry's Bar	2	Saifi Villages	NR	Permanent	0
107	Yukunkun	3	Gemmayzé	Non	Permanent	3
108	Demo	1	Gemmayzé	Oui	Permanent	2
109	Centrale	2	Gemmayzé	Non	Permanent	1
110	La Parilla	2	Gemmayzé	NR	Permanent	0
111	Kayan	2	Gemmayzé	Oui	Permanent	3
112	Café Vert	2	Gemmayzé	Non	Permanent	2
113	Drink and Sing	2	Gemmayzé	Non	Permanent	0
114	Joe Penas	1	Gemmayzé	Non	Permanent	1
115	Tredici	2	Gemmayzé	Oui	Permanent	0
116	Godot	1	Gemmayzé	Oui	Permanent	1
117	Torino	1	Gemmayzé	Oui	Permanent	3
118	Dragonfly	1	Gemmayzé	Oui	Permanent	0
119	MYU	2	Gemmayzé	Non	Permanent	0
120	Life	1	Gemmayzé	Non	Permanent	1
121	Posh	3	Gemmayzé	Non	Permanent	1
122	Porto	1	Gemmayzé	Oui	Permanent	0
123	Spoon	1	Gemmayzé	Non	Permanent	1
124	Scoop	1	Gemmayzé	Non	Permanent	1
125	Fame	1	Gemmayzé	Non	Permanent	1
126	El Gardel	2	Gemmayzé	Non	Permanent	2
127	Y Cocktail Bar	2	Gemmayzé	Non	Permanent	0
128	The Gathering	2	Gemmayzé	Non	Permanent	0

129	Em Nazih	2	Gemmayzé	Oui	Permanent	3
130	Coop d'Etat	1	Gemmayzé	Oui	Permanent	1
131	Loge	2	Gemmayzé	NR	Permanent	0
132	Meister	1	Gemmayzé	NR	Permanent	1
133	Jukebox	1	Gemmayzé	NR	Permanent	0
134	Hipnotic	1	Gemmayzé	Non	Permanent	1
135	Inn-Tuition	1	Gemmayzé	Non	Permanent	1
136	Koï	2	Gemmayzé	Non	Permanent	2
137	Charlies	1	Gemmayzé	Oui	Permanent	2
138	7 key	1	Gemmayzé	NR	Permanent	0
139	Angry Monkey	2	Gemmayzé	NR	Permanent	0
140	Borsalino	1	Gemmayzé	NR	Permanent	0
141	Rouge Bordeaux	2	Gemmayzé	Oui	Permanent	0
142	Calle	1	Gemmayzé	Non	Permanent	3
143	Tequila	1	Gemmayzé	Non	Permanent	2
144	429	2	Gemmayzé	Non	Permanent	1
145	Dawawine	4	Gemmayzé	Oui	Permanent	1
146	VIE	2	Gemmayzé	NR	Permanent	0
147	Behind the Green Door	3	Gemmayzé	Non	Permanent	2
148	Stereo Kitchen	2	Gemmayzé	Non	Permanent	1
149	Tezkar	1	Gemmayzé	NR	Permanent	1
150	le rustique	1	Mar Mikhail	NR	Permanent	0
151	EDL	1	Mar Mikhail	Non	Permanent	1
152	Locale	2	Mar Mikhail	Oui	Permanent	1
153	The Backdoor	4	Mar Mikhail	Oui	Permanent	2
154	Hacienda	1	Mar Mikhail	Non	Permanent	1
155	Socrates	1	Mar Mikhail	Non	Permanent	0
156	Memory Lane	2	Mar Mikhail	Oui	Permanent	0
157	Motto	1	Mar Mikhail	Non	Permanent	3
158	Floyd the dog	1	Mar Mikhail	Non	Permanent	1
159	Bodo	1	Mar Mikhail	Non	Permanent	3
160	Osteria	2	Mar Mikhail	Oui	Permanent	1
161	Internazionale	2	Mar Mikhail	Oui	Permanent	2
162	Happy Prince	1	Mar Mikhail	Oui	Permanent	2
163	Divvy	2	Mar Mikhail	Oui	Permanent	1
164	Chaplin	1	Mar Mikhail	Non	Permanent	2
165	Anise	1	Mar Mikhail	Non	Permanent	2
166	Urban Factory	2	Mar Mikhail	Non	Permanent	1
167	Vyvyan's	1	Mar Mikhail	NR	Permanent	3
168	Locktsock	2	Mar Mikhail	Oui	Permanent	3
169	Crew Bar	1	Mar Mikhail	Non	Permanent	2
170	Radio Beirut	2	Mar Mikhail	Oui	Permanent	3
171	Terminal B	2	Mar Mikhail	Non	Permanent	1
172	The Bohemian	2	Mar Mikhail	Oui	Permanent	0
173	Abbey Road	1	Mar Mikhail	Non	Permanent	1

174	Perk	1	Mar Mikhail	Non	Permanent	0
175	Mkay	1	Mar Mikhail	Non	Permanent	1
176	Glitz'n'Funk	2	Mar Mikhail	Non	Permanent	0
177	The Drunken Duck	2	Mar Mikhail	Non	Permanent	0
178	Secteur 75	2	Mar Mikhail	Non	Permanent	2
179	Target shot	1	Mar Mikhail	Non	Permanent	2
180	Woodstock	1	Mar Mikhail	Oui	Permanent	0
181	Train Station	4	Mar Mikhail	Non	Permanent	1
182	Snug	1	Mar Mikhail	Non	Permanent	0
183	Under Construction	2	Mar Mikhail	Non	Permanent	1
184	Dictateur	2	Mar Mikhail	Non	Permanent	1
185	Cargo	2	Mar Mikhail	Non	Permanent	3
186	Al Mandaloun	3	Mar Mikhail	Non	Permanent	0
187	Central Station	2	Mar Mikhail	Non	Permanent	0
188	Bus Stop	1	Mar Mikhail	Non	Permanent	1
189	Harbor 201	3	Mar Mikhail	Non	Permanent	0
190	Bar nomade	2	Mar Mikhail	Non	Permanent	1
191	Excellence X	2	Phénicie	NR	Permanent	1
192	Epi Club	3	Phénicie	Non	Permanent	1
193	Le Stork	2	Phénicie	Non	Permanent	1
194	La licorne	2	Phénicie	Non	Permanent	1
195	Wall Street	2	Badaro	Oui	Permanent	2
196	Roy's	1	Badaro	Oui	Permanent	3
197	Penelope	2	Badaro	Oui	Permanent	2
198	Room for 3	1	Badaro	Oui	Permanent	2
199	Dany's	2	Badaro	Non	Permanent	3
200	Tailor's Bar	1	Badaro	Non	Permanent	0
201	East Village	2	Badaro	Oui	Permanent	0
202	Kerb	2	Badaro	Non	Permanent	1
203	Villa Badaro	2	Badaro	Oui	Permanent	3
204	Troika	1	Badaro	NR	Permanent	1
205	Kissproof	2	Badaro	Oui	Permanent	2
206	Pub 27	1	Badaro	Oui	Permanent	3
207	Avocado	2	Badaro	Oui	Permanent	0
208	Bodo	2	Badaro	Oui	Permanent	3
209	Orient express	2	Badaro	Oui	Permanent	1
210	Kudeta	2	Badaro	Oui	Permanent	1
211	Attic Bar	1	Badaro	NR	Permanent	1
212	Indie	2	DORA	Non	Permanent	0

Annexe 10 : Recension des établissements nocturnes avant 1975

Sources :

- Kassir S., *Histoire de Beyrouth*, Paris, Fayard, 2003, 732 p.
- Entretiens
- Archives de *La Revue du Liban* et *Magazine*

Nom	Quartier	Type d'établissement	Date d'ouverture	Hôtel
Les Caves du Roy	Rue de Phénicie	Boîte de nuit	1955	Excelsior
Épi Club	Rue de Phénicie	Stereo	-	-
Stereo Club	Rue de Phénicie	Stereo	-	-
Flying Cocotte	Qantari	Stereo	1968	-
Flipper	Qantari	Stereo	-	-
Duke of Wellington	Hamra	Pub	-	Mayflower
Le Paon Rouge	Rue de Phénicie	Cabaret	1961	Phoenicia
Al Bahia	Zeytouneh	Boîte de nuit	-	-
Jack's Hideaway	Hamra	Stereo	-	-
Kit Kat club	Zeytouneh	Cabaret	1959	-
La Macumba	Rue de Phénicie	Boîte de nuit	1960	Alcazar
le Tabou	Zeytouneh	Cabaret	-	-
Eve	Zeytouneh	Cabaret	1951	Palm Beach
Lido	Zeytouneh	Cabaret	-	-
L'Éléphant noir	Zeytouneh	Cabaret	-	-
Flamenco	-	Boîte de nuit	1955	-
La Pergola	Hamra	Boîte de nuit	-	-
La Casbah	-	Cabaret	-	-
Le Corsaire	Rue de Phénicie	Boîte de nuit	1959	Plaza
Le rendez-vous club	Hamra	Boîte de nuit	-	-
Emperor Club	Raouché	Pub	-	Commodore
Le Roy	Rue de Phénicie	Pub	-	-
El Morocco	Rue de Phénicie	Boîte de nuit	-	-
le Jockey Club	Rue de Phénicie	Cabaret	-	-
Whisky à gogo	Rue de Phénicie	Pub	-	-
La Licorne	Rue de Phénicie	Pub	-	-
Joe's Bar	Rue de Phénicie	Pub	-	Béryte
Club 21	Rue de Phénicie	Pub	-	-
Stork	Rue de Phénicie	Pub	-	-
Crazy Horse Saloon	Rue de Phénicie	Cabaret	-	-

Play Boy	Raouché	Pub	-	-
Chéri Bar	Raouché	Pub	-	-
Blow Up	Aïn el-Mreisseh	Boîte de nuit	-	-
the First	Badaro	Pub	-	-
Century Club	Zeytouneh	Boîte de nuit	-	Ambassador Hôtel
Hajji Baba	Raouché	Pub	-	-
As de Pique	Rue de Phénicie	Pub	-	-
Light House	Manara	Pub	-	-
Blue Bird	Manara	Pub	-	-
el-Bahia	Zeytouneh	Boîte de nuit	-	-
Crazy bar	Rue de Phénicie	Pub	-	-
Neptune Bar	Hamra	Pub	-	-
Father's Moustache	Hamra	Pub	-	-
Scotch club	Rue de Phénicie	Pub	-	-
Venus	Hamra	Cabaret	-	-
Indigo	Manara	Boîte de nuit	-	-
l'Excellence	Zeytouneh	Cabaret	-	-
Désirée	Hamra	Boîte de nuit	-	-
Barbarella	Hamra	-	-	Méditerranée
Napoléon	Rue de Phénicie	Pub	-	Napoléon
Farid el Atraj	Raoushé	Casino/Cabaret	-	-
Chez André	Hamra	Pub	-	-
American Dream	Hamra	Stereo	-	-
Captain's Cabinet	Hamra	Pub	-	-
Rock Inn	Hamra	Pub	-	-
Evergreen	Hamra	Pub	-	-
Rose and Crown	Hamra	Pub	-	-
Uncle Sam	Hamra	pub	-	-
Eleven Twelve	Hamra	Stereo	-	-

Annexe 11 : recension des établissements nocturnes pendant la guerre civile

Sources :

- Kassir S., *Histoire de Beyrouth*, Paris, Fayard, 2003, 732 p.
- Entretiens
- Ruiz Herrero J. M., 2011, *Las técnicas de la miseria. La vida cotidiana en el Gran Beirut, 1984-1988*, Universidad Autonoma de Madrid, 755 p.

Beyrouth-Ouest

Nom	Quartier / Ville	Type d'établissement
Father's Moustache	Hamra	Pub
Chez André	Hamra	Pub
Jack's Hideaway	Hamra	Pub
Backstreet	Hamra	Pub
Uncle Sam	Hamra	Pub
Rock Inn	Hamra	Pub
Evergreen	Hamra	Pub
American Dream	Hamra	Pub
Charlie Brown	Hamra	Pub
Duke of Wellington	Hamra	Pub
Tramp's	Hamra	Pub
Caravanserail	Hamra	Pub
Club 70	Hamra	-
Beachcomber	Hamra	-
Jimmy's	Hamra	-
El Toro	Hamra	-
Bodega	Hamra	-
Caracas	Hamra	-
Tiffany's	Hamra	-
Scotch club	Hamra	-
Captain's Cabinet	Hamra	Pub
Abou Elie	Hamra	Pub
Le Mecano	Jnah (Summerland)	Boîte de nuit
Layalina	Jnah (Summerland)	Boîte de nuit
Gold Rush	Raouché	Pub
Blue Note	Raouché	Pub
Farid el Atraj	Raouché	Casino/Cabaret

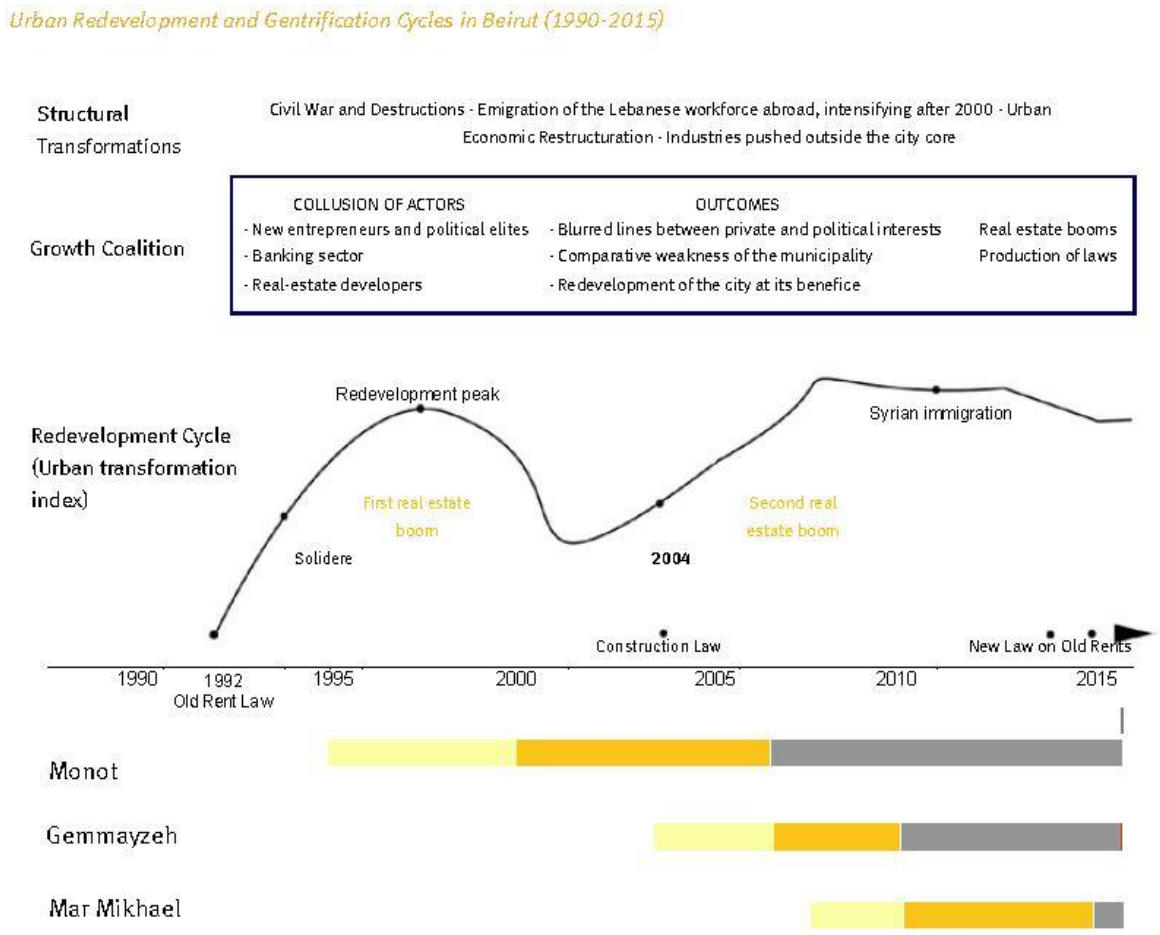
Beyrouth-Est

Cresus	Antelias	Boîte de nuit
Lord Byron	Badaro	Pub/Restaurant
Badaro Inn	Badaro	Pub/Restaurant
Noubar	Badaro	Pub/Restaurant
Why Not	Broumana	Boîte de nuit
The Rose	Broummana	Boîte de nuit
Equinoxe	Jounieh	Boîte de nuit
Jet Set	Jounieh	Boîte de nuit
Styx	Jounieh	Boîte de nuit
Mawal	Jounieh	Boîte de nuit
Studio 2000	Kaslik	Boîte de nuit
Le Swing	Maameltein	-
Hill Top	Achrafieh	Pub/Restaurant

Annexe 12 : les cycles de la gentrification à Beyrouth

Source :

Gerbal L., Hrycaj N., Lavoipierre C., Potasiak M., 2016, « Linking economic change with social justice in Mar Mikhael », Beyrouth, Paris, GAIA Heritage, Sciences Po, Issam Fares Institute, 71 p.



Annexe 13 : La concentration des établissements au sein de compagnies

Source : enquêtes de terrain, 2013-2016.

Compagnie	Nom de l'établissement	Quartier	Catégorie
Moodlab	Charlie's	Gemmayzé	1
	Secteur 75	Mar Mikhaïl	2
	Garden State	Sin el Fil	2
	Grand Factory	La Quarantaine	3
	Smoking Bun	Mar Mikhaïl	restaurant
Mindset Concept	Bodo Hamra	Hamra	1
	Bodo Mar Mikhaïl	Mar Mikhaïl	1
	Bodo Uruguay	Uruguay	1
	Bodo Badaro	Badaro	2
	Bonavida	Mar Mikhaïl	2
	Brass	Achrafieh	restaurant
	Jackie O	Saïfi	2
	Sekoïa	Centre-Ville	2
Dawa Management	Dany's	Hamra	2
	Dany's	Badaro	2
	Main Street	Hamra	2
	Main Street	Uruguay	2
	Wall Street	Uruguay	2
	Wall Street	Badaro	2
	Locale	Mar Mikhaïl	2
AddMind	White	Jdeide/ Dubaï	3
	Caprice	Jal el Dib	3
	Iris	Centre-Ville/ Dubaï	2
	Indie	Dora	2
Crystal	*Palais*	Monnot	3
	Pier 7	Dora	3
	Alcazar	Gemmayzé	2
	C Bar	Dubaï	3
	People	Dubaï	3
Sky Management	SkyBar	Centre-Ville	3
	Twenty Seven/The Hub	Centre-Ville	2
	O1ne	Centre-Ville/ Abu Dhabi	3
	Clés	Hamra	2

Makarem Group	Bistro Bar	Hamra	2
	Xiao Ciao	Uruguay	2
Wisors Hospitality	Oscar Wilde	Hamra	1
	Vvyvyan's	Mar Mikhaïl	1
	Happy Prince	Mar Mikhaïl	2
	Kissproof	Badaro	2
7 Management	Checkpoint Charlie	Uruguay	2
	February 30	Hamra	2
	Walkman	Hamra	1
	Black	Centre-Ville	2
	Seven Sisters	Centre-Ville	2
Uberhaüs	*Uberhaüs*	Hamra	3
	Uberhaüs/ The Garten	Centre-Ville	3
	Off and On	Centre-Ville	3
	Train Station	Mar Mikhaïl	2
	Villa Badaro	Badaro	2
MEC Holding	Lockstock	Mar Mikhaïl	2
	La Palma	Hamra	2
	La Palmilla	Uruguay	2
	Julep's	Hamra	2
	Julep's	Uruguay	2
	New Yorker	Uruguay	1
	Spoon	Gemmayzé	1
	Porto	Gemmayzé	1
	Lime	Monnot	1
	Room For 3	Badaro	1

Annexe 14 : Index cartographié des établissements nocturnes étudiés

Numéro	Nom	Quartier
1	Abou Elie	Hamra
2	Anis	Mar Mikhaïl
3	Aresco Palace	Hamra
4	Avocado	Badaro
5	B018	La Quarantaine
6	Bardo	Hamra
7	Baromètre	Hamra
8	Bistro Bar	Hamra
9	Bodo	Hamra
10	Bodo	Mar Mikhaïl
11	Bodo	Centre-ville
12	Bodo	Badaro
13	Calle	Gemmayzé
14	Captain's cabinet	Hamra
15	Cargo	Mar Mikhaïl
16	Checkpoint Charlie	Centre-ville
17	Dany's	Hamra
18	Dany’s	Badaro
19	Dar al mussawir	Hamra
20	Grand Factory	La Quarantaine
21	Internazionale	Mar Mikhaïl
22	Iris	Centre-ville
23	Kissproof	Mar Mikhaïl
24	Les Caves du Roy	Rue de Phénicie
25	Locale	Mar Mikhaïl
26	Locktsock	Mar Mikhaïl
27	Metro al-Madina	Hamra
28	Mezyiane	Hamra
29	Music Hall	Centre-ville
30	Off and on	Centre-ville
31	ONE	Centre-ville
32	Oscar Wilde	Hamra
33	Pacifico	Monnot
34	Radio Beirut	Mar Mikhaïl
35	Regusto	Hamra
36	Roy's	Badaro
37	Rustique	Mar Mikhaïl
38	Sporting Club	Raouché
39	Sky Bar	Centre-ville
40	Summerland	Jnah
41	Target shot	Mar Mikhaïl
42	the Garten / Uberhaus	Centre-ville
43	Torino	Gemmayzé
44	Train Station	Mar Mikhaïl
45	Troika	Badaro
46	Villa Badaro	Badaro
47	Yukunkun	Gemmayzé
48	Zico House	Hamra
49	60’s	Mar Mikhaïl

Centre-Ville
Hamra
Gemmayzé
Mar Mikhaïl
Badaro
Raouché
Sioufi
Sin el Fil
Dora
Jal el Dib
250 m
25 m
Etablissements enquêtés
N
500 m
Sources :
Enquêtes de terrain, 2015

Annexe 15 : Carte de localisation

Bibliographie

Abi Yaghi M.-N., Longuenesse E., 2013, "Temps de travail et temps sociaux à Beyrouth", *Temporalités. Revue de sciences sociales et humaines*, n°15 URL : http://temporalites.revues.org/1982

Agier M., 2000, *Anthropologie Du Carnaval : La Ville, La Fête et l'Afrique À Bahia* Marseille : Éd. Parenthèses/IRD.

———. 2004, *La sagesse de l'ethnologue*. Paris : l'Oeil neuf.

———. 2013, *La condition cosmopolite: L'anthropologie à l'épreuve du piège identitaire*. Paris, La Découverte.

Al-Harithy H. (ed)., 2010, *Lessons in post-war reconstruction : case studies from Lebanon in the aftermath of the 2006 war*, Londres, New York : Routledge.

Blin F., 2017, *Les Antigones Espagnoles. Modalités esthétiques et idéologiques des reprises de la figure mythique, de la Guerre civile à la Transition*, Thèse de doctorat, Université Bordeaux Montaigne.

Bou Akar H., 2012a, "Contesting Beirut's Frontiers" *City & Society* 24 (2): 150–72.

———. 2012., "Planning Beirut : For the War Yet to Come" California, University of Berkeley.

Alaime M., 2015, "Le paradoxe extraterritorial au cœur des territoires mondialisés. Le cas de la zone économique spéciale d'Aqaba, Jordanie" *Annales de géographie*, n° 705 : 498–522.

Amossy R., 2010, *La présentation de soi : ethos et identité verbale*, Paris : Presses Universitaires de France.

Anderson B., McFarlane C., 2011, "Assemblage and Geography" *Area* 43 (2) : 124–27.

Anderson E., 2004, "The Cosmopolitan Canopy" *The Annals of the American Academy of Political and Social Science* 595: 14–31.

———. 2011, *The cosmopolitan canopy: race and civility in everyday life*, New York : W.W. Norton Company.

Andrews H., Les R., 2012, *Liminal landscapes: travel, experience and spaces in-between*. New York : Routledge.

Anglade M.-P., 2007, "Sociabilités et interdépendances au souk de Derb Cuba à Casablanca, Maroc", *Espaces et sociétés* n°126 (3): 87–102.

Annie L., 1985, "Ghassan Tueni, Une guerre pour les autres" *Politique étrangère* 50 (2): 519–22.

Appadurai A., 2004 "The Capacity to Aspire: Culture and the Terms of Recognition" In *Culture and Public Action*, Stanford University Press, 59–84.

Arnaud J.-L., 1996, *Beyrouth, Grand Beyrouth*. Beyrouth: Presses de l'Ifpo.

Ashworth G., Voogd J., 1990, *Selling the city : marketing approaches in public sector urban planning*, Chichester : J. Wiley & Sons.

Assaf L., 2013. "Espaces vécus et imaginés des rencontres amoureuses aux Émirats arabes unis" *EchoGéo*, n°25.

Aubin-Boltanski E., 2012, "Samir Geaga: Le Guerrier, Le Martyr et Le Za'îm" In Mermier F., Melvin S., *Leaders et Partisans Au Liban*, Paris/Beyrouth: Karthala/IISMM/IFPO, 57–80.

Baillargeon T., 2015, "Habiter l'en-attendant : le lieu de l'en-attendant et le cas du Generalštab de Belgrade" *Revue d'études comparatives Est-Ouest* 46 (4): 123–56.

Bailly A., 1989, "L'imaginaire spatial. Plaidoyer pour la géographie des représentations", *Espaces Temps* 40 (1): 53–58.

———. 1993, "Les représentations urbaines : l'imaginaire au service du marketing urbain" *Revue d'économie régionale et urbaine* n°5 : 863–67.

Bakhtine M.,1970, *L'œuvre de François Rabelais et la culture populaire au Moyen âge et sous la Renaissance*, Paris : Gallimard.

Balanche F., 2016, "Le Liban Écartelé Dans La Géopolitique Régionale" In *Atlas Du Liban : Les Nouveaux Défis*, Beyrouth : Ifpo/CNRS Liban, 24–26.

Barakat, H., 1979. "The Social Context" In *Lebanon in Crisis : Participants and Issues*, New York : Syracuse University Press, 3–20.

Barakat L., Chamussy H., 2002 "Les espaces publics à Beyrouth" *Géocarrefour* 77 (3): 275–81.

Bataille G., 1967, *La part maudite* (précédé de *La notion de dépense*) Paris : Les Éd. de Minuit.

Baudrillard J., 1981. *Simulacres Et Simulation*, Paris : Galilee.

Baudrillard J., Mayer P., 1970, *La Société de consommation: ses mythes, ses structures*. Paris : Denoël, Essais.

Bayat A., 2000, "From `Dangerous Classes' to `Quiet Rebels': Politics of the Urban Subaltern in the Global South" *International Sociology* 15 (3): 533–57.

———. 2012, "Politics in the City-Inside-Out", *City & Society* 24 (2): 110–28.

———. 2013, *Life as politics: how ordinary people change the Middle East*, Stanford : Stanford University Press.

Bayhum N., Tabet J., 1995, *Beyrouth : Construire L'avenir, Reconstruire Le Passé ?* Beyrouth : Dossiers de l'Urban Research Institute.

Beaumont M., Will S., 2015, *Nightwalking: A Nocturnal History of London*, Londres, New York : Verso.

Becker H.S., 1985 (1963) *Outsiders: études de sociologie de la déviance*, Paris : Métailié.

———. 1988, *Les mondes de l'art*, Paris : Flammarion.

———.2002, *Les ficelles du métier: comment conduire sa recherche en sciences sociales*. Paris : la Découverte.

Beck R., Madoeuf A. (dir)., 2005, *Divertissements et loisirs dans les sociétés urbaines, une approche comparative monde occidental-monde musulman*, Tours : Presses Universitaires François-Rabelais.

Beck U., 2002. "The Cosmopolitan Society and Its Enemies" *Theory, Culture & Society* n°19 (1-2): 17–44.

Beer C., 2011., "Centres That Never Sleep? Planning for the Night-Time Economy within the Commercial Centres of Australian Cities" *Australian Planner* 48 (3): 141–47.

Bell D., 2008. "Destination Drinking: Toward a Research Agenda on Alcotourism" *Drugs: Education, Prevention, and Policy* 15 (3): 291–304.

———. 2009, "Tourism and Hospitality" In *The SAGE Handbook of Tourism*, SAGE Publications, 19–34.

Bell D., Valentine G. (eds), 1995, *Mapping Desire: Geographies of Sexualities*, Londres, New York : Routledge.

Bennafla K., 2015, "Notion À La Une : Informalité", *Géoconfluences*, http://geoconfluences.ens-lyon.fr/informations-scientifiques/a-la-une/notion-a-la-une/notion-a-la-une-informalite.

Berlant L., 2008 "Thinking about Feeling Historical" *Emotion, Space and Society* 1 (1): 4–9.

Berthomière W., 2003, "L'émergence d'une Tel-Aviv cosmopolite ou les effets d'un fin mélange entre reconfigurations sociopolitiques internes et externes", *Cahiers de la Méditerranée*, n°67 : 299–312.

Bertrand D., 2005, *Nature et politique: logique des métaphores telluriques*, Paris : Presses Universitaires Blaise Pascal.

Beydoun A., 1993 *Le Liban: itinéraires dans une guerre incivile*, Paris : Karthala.

———. 2009. *La dégénérescence du Liban ou La réforme orpheline*, Arles : Actes Sud-Sindbad.

Beyhum N., 1991, *Espaces éclatés, espaces dominés : étude de la recomposition des espaces publics centraux de Beyrouth de 1975 à 1990* Thèse de doctorat, Université Lyon II - Lumière.

Bhabha H.K., 1994, *The location of culture*, Londres, New York : Routledge.

Bianchini F., 1995, "Night Cultures, Night Economies" *Planning Practice and Research* 10(2): 121–26.

Bihr A., Pfefferkorn R., 2002, *Hommes, femmes, quelle égalité ?* Paris : Éd. de l'Atelier / Éd. ouvrières.

Billard G., Chevalier J., Madoré F., 2013, *Ville Fermée, Ville Surveillée : La Sécurisation Des Espaces Résidentiels En France et En Amérique Du Nord*, Rennes: Presses universitaires de Rennes.

Binnie J., Holloway J., and Millington S., 2006, *Cosmopolitan urbanism*, Londres, New York Binnie J., Holloway J., and Millington S., 2006, *Cosmopolitan urbanism*, : Routledge.

Blackshaw T., 2005, *Leisure Life: Myth, Modernity and Masculinity* Londres, New York : Routledge.

Blidon M., 2008, "Jalons pour une géographie des homosexualités", *L'Espace géographique* n°37 (2): 175–89.

———. 2011, "En Quête de Reconnaissance. La Justice Spatiale À L'épreuve de L'hétéronormativité", *Justice Spatiale*, n°3.

Blondel C., 2016, "Aménager Les Frontières Des Périphéries Européennes. La Frontière Serbie/Croatie à l'épreuve des injonctions à la coopération et à la réconciliation", Thèse de doctorat, Université François Rabelais - Tours.

Blondel C., Javourez G., Van Effenterre M., 2015, "Avant-propos" *Revue d'études comparatives Est-Ouest* 46 (4): 7–34.

Bohringer R., 1989, *C'est beau une ville la nuit: blues* Paris : Denoël.

Boissière T., Mouawad J., 2017, "Beyrouth, entre cauchemar urbain et rêves utopiques." *Orient XXI*.

Bonte M., 2013. " 'Gay Paradise – kind of'. Les espaces de l'homosexualité masculine à Beyrouth." *EchoGéo*, n°25.

———. 2016. "Une Division Sexuée et Ethnique Du Travail" In Verdeil E., Faour G., Hamzé M. (dir)., *Atlas Du Liban : Les Nouveaux Défis*, Beyrouth : Presses de l'Ifpo, 50–51.

Bonte M., Le Douarin L., 2014, "Dans les pas de la nuit. Les rythmes urbains de Beyrouth à la tombée du jour" *Revue des mondes musulmans et de la Méditerranée*, n° 136: 163–84.

Boogaart S., 2013, "Claiming Your Place at Night : Turkish Dance Parties in The Netherlands" *Journal of Ethnic and Migration Studies* 34 (8): 1283–1300.

Boudisseau, G., 2001, "Espaces commerciaux, centralités et logiques d'acteurs à Beyrouth : les cas de Hamra et de Verdun", Thèse de doctorat, Tours, Ecole doctorale Sciences de l'Homme et de la Société.

Bouillon F., 2000, "Des escales dans la nuit : les snacks égyptiens à Marseille", *Annales de la recherche urbaine* n°87: 43–51.

Bouinot J., 2007, "Les pôles de compétitivité : le recours au modèle des clusters ?" *Cybergeo : European Journal of Geography*.

Bourdieu P., 1966, "Champ Intellectuel et Projet Créateur", *Les Temps Modernes* n°246: 865–906.

———. 1972, *Esquisse d'une théorie de la pratique (précédé de Trois études d'ethnologie kabyle)* Paris : Droz.

———. 1979a, *La distinction : critique sociale du jugement* Paris : Éd. de Minuit.

———. 1979b, "Les trois états du capital culturel" *Actes de la recherche en sciences sociales* 30 (1): 3–6.

———. 1980, *Le sens pratique*, Le Sens commun, Paris : Éd. de Minuit.

———. 1984a, "Espace social et genèse des classes" *Actes de la recherche en sciences sociales* n°52 (1): 3–14.

———. 1984b, *Questions de sociologie*, Paris : Éd. de Minuit.

———. 1985, "Effet de Champ et Effet de Corps" *Actes de La Recherche En Sciences Sociales* 59 (1): 73.

———. 1989, *La noblesse d'État: grandes écoles et esprit de corps*, Paris : Éd. de Minuit, impr. 1989.

———. 1992a, *Les règles de l'art: genèse et structure du champ littéraire*, Paris : Seuil.

———. 1992b, *Réponses : pour une anthropologie réflexive*, Paris : Seuil.

———. 1993, *La misère du monde*, Paris : Seuil.

———. 2002, *La Domination Masculine*, Paris : Seuil.

Bourdieu, P. (dir)., 1965, *Un art moyen : essai sur les usages sociaux de la photographie*, Le Sens commun, Paris : Éd. de Minuit.

Bourdieu, P., Passeron J.-C., 1973, *La Reproduction: Eléments pour une théorie du système d'enseignement*, Le Sens commun, Paris : Éd. de Minuit.

Bourgey A., Pharès J., 1973, "Les bidonvilles de l'agglomération de Beyrouth", *Revue de géographie de Lyon* 48 (2): 107–39.

Boustany A., 1993, *Histoire des paradis artificiels: drogues de paix et drogues de guerre*, Paris : Hachette.

Boustany O., 1998. *État Limite. Lebanese Dream Fin de Siècle*, Beyrouth : Layali.

Boym S., 2001, *The future of nostalgia*. New York : Basic Books.

Bozon M., 1999, "La Signification Sociale Des Actes Sexuels", *Actes de la Recherche en Sciences Sociales*, 128: 3–23.

Brands, J., Schwanen T., 2014, "Experiencing and Governing Safety in the Night-Time Economy: Nurturing the State of Being Carefree", *Emotion, Space and Society* 11: 67–

Bridge G., 2001, "Bourdieu, Rational Action and the Time-Space Strategy of Gentrification" *Transactions of the Institute of British Geographers* 26 (2): 205–16.

Brones S., 2010a. "Beyrouth et ses ruines (1990-2010). Une approche anthropologique" Thèse de doctorat, France: Université Paris Ouest Nanterre.

———. 2010b, "Ruines En Attente" In Mermier F., Varin C., *Mémoires de Guerre Au Liban (1975-1990)*, Paris: Actes Sud, 459–77.

Broughton F., Brewster B., 2006, *Last Night a DJ Saved My Life: The History of the Disc Jockey*, Londres : Headline.

Brown G. 2008, "Urban (Homo)Sexualities: Ordinary Cities and Ordinary Sexualities" *Geography Compass* 2 (4): 1215–31.

Brunet R. (dir), 1992, *Les mots de la géographie: dictionnaire critique*. Montpellier : RECLUS.

Buccianti-Barakat L., 2006, "Tourisme et développement au Liban : un dynamisme à deux vitesses" *Téoros. Revue de recherche en tourisme* 25 (2): 32–39.

Buchakjian, G., 2015, "Beirut by Night" *Middle East Journal of Culture and Communication* 8 (2-3): 256–81.

———. 2016, "Habitats abandonnés de Beyrouth: guerres et mutations de l'espace urbain (1860-2015)", Thèse de doctorat, Université Panthéon-Sorbonne - Paris I.

Buckland F., 2002, *Impossible Dance: Club Culture and Queer World-Making*, Wesleyan University Press.

Bureau L., 1997, *Géographie de la nuit*. Montréal : l'Hexagone.

Catusse M., Bonnefoy L., 2013, *Jeunesses arabes: du Maroc au Yémen*, Paris : la Découverte.

Burgess, E. W., 1923, "The Study of the Delinquent as a Person" *American Journal of Sociology* 28 (6): 657–80.

Burkhalter T., 2013, *Local music scenes and globalization: transnational platforms in Beirut*, New-York : Routledge.

Burnett J., 1999, *Liquid pleasures : a social history of drinks in modern Britain*, Londres, New York : Routledge.

Butler J., 2012, *Défaire le genre*, Paris : Éd. Amsterdam.

Butler, J., Fassin E., 2005, *Trouble dans le genre : pour un féminisme de la subversion* Paris : Éd. La Découverte.

Butler T., Robson G., 2001, "Social Capital, Gentrification and Neighbourhood Change in London : A Comparison of Three South London Neighbourhoods" *Urban Studies* 38 (12): 2145–62.

Buton F., Loez A., Mariot N., Olivera P., 2014, *L'ordinaire de La Guerre*, Agone, Vol. I. 53.

Caillois R., 1988, *L'homme et le sacré*, Paris : Folio Essais, Gallimard.

Cailly L., 2007, "Capital spatial, stratégies résidentielles et processus d'individualisation" *Annales de géographie* 2 (654): 169–87.

Cailly L., Dodier R., 2007, "La diversité des modes d'habiter des espaces périurbains dans les villes intermédiaires : différenciations sociales, démographiques et de genre" *Norois. Environnement, aménagement, société*, n°205 : 67–80.

Calas B., Raison J.-P., 1998, *Kampala: la ville et la violence*, Paris : Karthala.

Calberac Y., 2006, "Le terrain des géographes, entre tradition disciplinaire et légitimation du chercheur", In *Cahiers ADES*, 19–25.

———. 2009, "Pérennité et invariants dans la construction des savoirs géographiques" In Tabeaud M., *Le changement en environnement. Les faits, les représentations, les enjeux*, Publications de la Sorbonne, 93–107.

———. 2011, "Le Terrain, une manière de vivre et de regarder le monde et les gens", Entretien Avec Pierre Gentelle, *L'information Géographique* 75 : 102–19.

Cameron, E., 2008. "Indigenous Spectrality and the Politics of Postcolonial Ghost Stories" *Cultural Geographies* 3 (15) : 383-393.

Campbell C., 2005, *The Romantic Ethic and the Spirit of Modern Consumerism*, Oxford, Alcuins Academics/WritersPrintShop.

Campbell, H., 2000, "The Glass Phallus: Pub(lic) Masculinity and Drinking in Rural New Zealand" *Rural Sociology* 65 (4): 562–81.

Capron G., Haschar-Noé N., 2007, *L'espace public urbain: De l'objet au processus de construction*, Toulouse: Presses Universitaires du Mirail.

Castelain, J.-P., 1989, *Manières de vivre, manières de boire: alcool et sociabilité sur le port*, Paris : Imago.

Cattaruzza A., Dorier E., 2015, "Postconflit : entre guerre et paix ?" *Hérodote*, n°158 : 6–15.

Cattaruzza A., Sintès P., 2011, *Géographie des conflits*, Paris : Bréal.

Catusse M., 2015, "Nouveaux Regards Sur Le Liban En Guerre - Séance Inaugurale", Colloque *1975 - 2015 : Nouveaux regards sur le Liban en guerre*, Beyrouth, Institut Français du Proche Orient, Octobre 2015.

Cauquelin A., 1977, *La ville, la nuit*. Paris : Presses universitaires de France.

Cauter, L., 2011, "Towards a Phenomenology of Civil War: Hobbes Meets Benjamin in Beirut" *International Journal of Urban and Regional Research* 35 (2): 421–30.

Cefaï D., 2015, "Mondes sociaux" *SociologieS*, URL: https://sociologies.revues.org/4921.

Célérier F., 2013, "Bordeaux : l'impossible fabrique d'un territoire viticole bio ?" *EchoGéo*, n°23.

Chaker R., 2013, "La « Dubaïsation » de Beyrouth" *Urbanités* Chroniques. URL: http://www.revue-urbanites.fr/chroniques-la-dubaisation-de-beyrouth/.

Chakhtoura M., 1978, *Liban 1975-1978: la guerre des graffiti*. Beyrouth : Ed. Dar An-Nahar.

———. 2007. *Mémoires de survie*. Beyrouth: Les Editions L'Orient-Le Jour.

Chakrabarty D., 2001, *Provincializing Europe: postcolonial thought and historical difference*. New Delhi : Oxford University Press.

Chalas Y., 1998, "L'urbanisme comme pensée pratique" *Annales de la recherche urbaine*, n°80/81: 204–14.

Challéat S., 2013, "La Nuit et Ses Ressources, Objets de La Géographie ?" *Collectif RENOIR*. URL: http://renoir.hypotheses.org/90.

Chami J., 2003, *Le Mandat Fouad Chéhab: 1958-1964*. Beyrouth : Le mémorial du Liban.

Charman A., 2015, "Illegal Drinking Venues in a South African Township. Sites of Struggle in the Informal City" In Thurnell-Read T., *Drinking Dilemmas: Space, Culture and Identity*, Londres, Neyw York : Routledge, 62–80.

Chatterton P., Hollands R., 2003, *Urban Nightscapes: Youth Cultures, Pleasure Spaces and Corporate Power*, Londres, NewYork : Routledge.

Chaudoir P., 2007, "La ville événementielle : temps de l'éphémère et espace festif" *Géocarrefour* 82 (3).

Chauncey G., 1994, *Gay New York: Gender, Urban Culture, and the Makings of the Gay Male World, 1890-1940*, New York : Basic Books.

Chebel M., 2002, *Psychanalyse des "Mille et Une Nuits."* Paris : Payot.

Chrzan J., 2013, *Alcohol: Social Drinking in Cultural Context*, New York: Routledge.

Claval P., 1981, *La logique des villes: essai d'urbanologie*, Paris : LITEC, Géographie économique et sociale.

———. 2013, "Présentation - la fête et la ville", *Cidades* 8 (13) : 9-27.

Clerc-Huybrechts V., 2008, *Les quartiers irréguliers de Beyrouth : une histoire des enjeux fonciers et urbanistiques dans la banlieue sud*, Beyrouth : Institut français du Proche-Orient.

Clerval A., 2008, *La Gentrification À Paris Intra-Muros: Dynamiques Spatiales, Rapports Sociaux et Politiques Publiques*, Thèse de doctorat, Université Panthéon-Sorbonne - Paris I.

Collignon B., 2008, "Note sur les fondements des postcolonial studies" *EchoGéo*, n°1.

———. 2010, "L'éthique et le terrain", *L'Information géographique* 74 (1): 63–83.

Combes L., Verdeil E., 1996, "le regard d'un géographe allemand sur Beyrouth en 1967" In Arnaud J.-L., *Beyrouth, Grand Beyrouth*, Beyrouth : Presses de l'Ifpo, 171–83.

Conan É., Rousso H., 2013. *Vichy, un passé qui ne passe pas*. Paris: Pluriel.

Cooper F., 2010, *Le colonialisme en question: théorie, connaissance, histoire*, Paris : Payot.

Corm G., 2003, *Le Liban contemporain : histoire et société*. Paris : la Découverte.

Cressey P., 1969, *The Taxi-dance hall: a sociological study in commercialized recreation and city life*, Montclair, N. J. : Patterson Smith.

Cresswell T., 1996, *In place/out of place: geography, ideology, and transgression*, Minneapolis, University of Minnesota Press.

———. 2002, "Bourdieu's Geographies: In Memorium", *Environment and Planning D: Society and Space* 20 (4): 379–82.

Crozat D., Fournier S., 2005, "De la fête aux loisirs: événement, marchandisation et invention des lieux", *Annales de géographie* n° 643 (3): 307–28.

Cupples J., 2002, "The Field as a Landscape of Desire: Sex and Sexuality in Geographical Fieldwork", *Area* 34 (4): 382–90.

Dahdah A., 2012, *« L'art du faible »: Les migrantes non arabes dans le Grand Beyrouth (Liban)*, Beyrouth : Presses de l'Ifpo.

Daher P. S., 2016, "Nasawiya : un collectif féministe libanais", *Nouvelles Questions Féministes* 35 (2): 144–48.

Darmon M., 2005, "Le psychiatre, la sociologue et la boulangère : analyse d'un refus de terrain", *Genèses* no 58 (1): 98–112.

Davie M., 1997, *Beyrouth : Regards Croisés*, Tours : URBAMA.

De Certeau M., 1990, *L'invention du quotidien*, Paris : Folio Gallimard.

Debarbieux B., 1995, "Imagination et Imaginaire Géographiques" In Bailly A. et al., *Encyclopédie de Géographie*, Economica, 875–88.

———. 1998, "Les problématiques de l'image et de la représentation en géographie" In Bailly A. et al., *Les Concepts de La Géographie Humaine*, Paris, Armand Colin, 199-211.

Debord G., 1992, *La société du spectacle*, Paris : Gallimard.

Deeb L., Harb M., 2007, "Sanctioned Pleasures: Youth, Piety and Leisure in Beirut", *Middle East Report*, n°245 : 12–19.

———. 2013, *Leisurely Islam: negotiating geography and morality in Shi'ite South Beirut*, Princeton : Princeton University Press.

Dehaene M., de Cauter M. (eds), 2008, *Heterotopia and the city : public space in a postcivil society*, Londres, New York : Routledge.

Delage A., Calbérac Y., 2010, "Introduction. L'approche spatiale comme moyen de compréhension et d'action sur les sociétés" *Tracés. Revue de Sciences humaines* n° 10 : 121–34.

Delattre S., Corbin A., 2000, *Les douze heures noires: la nuit à Paris au XIX^{e} siècle*, Paris : Albin Michel.

Deleuil J.-M., 1994, *Lyon, la nuit: lieux, pratiques et images*, Lyon : Presses Universitaires de Lyon.

Deleuze G., Guattari F., 2002, *Mille plateaux. Capitalisme et Schizophrénie*, Paris : Éd. de Minuit.

Delpal C., 2001, "La Corniche de Beyrouth : Nouvel Espace Public", *Annales de La Recherche Urbaine*, n° 91: 74–82.

———. 2002, "'Vous devriez venir le matin, il y a des gens biens, des sportifs !' Quand le sport habille les sociabilités publiques à Beyrouth", *Géocarrefour* 77 (3): 289–96.

Demant J., Landolt S., 2014, "Youth Drinking in Public Places: The Production of Drinking Spaces in and Outside Nightlife Areas", *Urban Studies* 51 (1): 170–84.

Demaria C., 2014, "Spaces, Memoryscapes, and the Cinematic Imaginery : Ghosts and Stories" *Versus Quaderni Di Studi Semiotici*, n° 119 : 109–31.

Derrida J., 1993, *Spectres de Marx: l'État de la dette, le travail du deuil et la nouvelle Internationale*, Paris : Galilée.

Dewailly B., Ovazza J.-M., 2009, "Le tourisme au liban : quand l'action ne fait plus système", In *Tourisme Des Nationaux, Tourisme Des Étrangers : Quelles Articulations En Méditerranée ?*, Rabat : Université Mohammed V.

Dhondt R., Vanacker B., 2013, "Ethos : pour une mise au point conceptuelle et méthodologique" *COnTEXTES. Revue de sociologie de la littérature*, n°13.

Diab Y., Hajjar A., 2016, "La production urbaine post-guerre à beyrouth : quels effets de bling-bling ? " *Urbanités* n°7.

Di Méo G., (ed)., 2001. *La géographie en fêtes*, Paris : Ophrys.

———. 2005, "Le renouvellement des fêtes et des festivals, ses implications géographiques", *Annales de géographie* n° 643 (3): 227–43.

Di Méo G., Buléon P., 2005, *L'espace social: une lecture géographique des sociétés*, Paris : Armand Colin.

Djament-Tran G., Reghezza-Zitt M., 2012, *Résiliences urbaines: les villes face aux catastrophes recherche et université*, Fronts pionniers, Paris : Éditions Le Manuscrit.

Doraï M., 2006, "La présence palestinienne au Liban" In *Les Réfugiés Palestiniens Du Liban : Une Géographie de L'exil*, 35–77, Paris: CNRS Éditions.

Dorier-Apprill E., Gervais-Lambony P., 2007, *Vies citadines*, Paris: Belin.

Dorignon L., 2014, "« Best Beer, Best Live Music » : espaces de la musique, consommation d'alcool et conflits sociaux À Melbourne (Australie)" *Urbanités* n°3.

Dot-Pouillard N., 2013, "Boire à Hamrah. Une jeunesse nostalgique à Beyrouth?", In Catusse M., Bonnefoy L., *Jeunesses arabes: du Maroc au Yémen*, Paris : la Découverte.

Dot-Pouillard N., Pesquet J.-B., 2015, "Les réfugiés syriens au Liban : l'émergence progressive d'un discours de neutralité ?" *Confluences Méditerranée*, n° 92 : 61–72.

Douglas M., 1991, *Constructive Drinking : Perspectives on Drink from Anthropology*. Cambridge, New York : Cambridge University Press.

Dubar C., Nasr S., 1976, *Les classes sociales au Liban*, Paris : Presses de la Fondation nationale des sciences politiques.

Dumont G.-F., 2005, "Les populations du Liban", *Outre-Terre* n°13 (4): 419–45.

Duplan K., 2012 "Les géographies des sexualités et la géographie française peuvent-elles faire bon ménage ?" *Géographie et cultures*, n°83 : 117–38.

Duvignaud J., 1973 *Fêtes et civilisations*, Arles : Actes Sud.

Eddé C., 2009, *Beyrouth: naissance d'une capitale, 1918-1924*. Arles : Actes Sud/Sindbad.

Edensor T., 2015, "The Gloomy City: Rethinking the Relationship between Light and Dark", *Urban Studies* 52 (3): 422–38.

Edensor T., Jayne M., (eds), 2012, *Urban theory beyond the West: a world of cities*, Londres, New York : Routledge.

Edensor T., Millington S., 2009, "Illuminations, Class Identities and the Contested Landscapes of Christmas" *Sociology* n°43 (1): 103–21.

Elias de Castro I., 2004, "Espaces Publics: Entre Publicité et Politique" In Berdoulay V., Da Costa Gomes P. C., Lolive J., *L'espace Public À L'épreuve : Régressions et Émergences*, Pessac: MSAH, 87-98.

Elsheshtawy Y., 2010, *Dubai : behind an urban spectacle*; Londres; New York : Routledge.

Eribon D., 2010, *Retour à Reims*,

———. 2012, *Réflexions sur la question gay*, Paris : Champs Flammarion.

Escallier R., 2003, "Le cosmopolitisme méditerranéen : Réflexions et interrogations", *Cahiers de la Méditerranée*, n°67 : 1–13.

Espinasse C., Buhagiar P., Heurgon E., 2004, *Les passagers de la nuit: vie nocturne des jeunes*, Paris : l'Harmattan.

Fainzang S., 1996, *Ethnologie des anciens alcooliques: la liberté ou la mort*, Paris : Presses Universitaires de France.

Farah J., 2015, "Projets, arrangements et controverses sur la ligne de démarcation à Beyrouth", *Hérodote* n°158 : 93–111.

Fawaz M., 2009, "Neoliberal Urbanity and the Right to the City: A View from Beirut's Periphery", *Development and Change* n°40 (5): 827–52.

———. 2016, "Planning and the Refugee Crisis: Informality as a Framework of Analysis and Reflection" *Planning Theory* vol. 16(1): 99-115.

Fawaz M., Gharbieh A., 2015, *The Street's Publics - Policing the Street*, Beyrouth, Musée Sursock, octobre 2015.

Fawaz M., Harb M., Gharbieh A., 2012, "Living Beirut's Security Zones: An Investigation of the Modalities and Practice of Urban Security" *City & Society* 24 (2): 173–95.

Feldman F., 2002, "The Good Life: A Defense of Attitudinal Hedonism", *Philosophy and Phenomenological Research* 65 (3): 604–28.

Ferrié J.-N., 1995, "Lieux intérieurs et culture publique au Maroc" *Politix* n°8 (31): 187–202.

Fer S., 2013, "Les espaces nocturnes à Yaoundé : quelles normes d'usages pour quel ordre urbain ?", *Des villes et des normes, regards croisés*, Lab'Urba, Université Paris Est Créteil, janvier 2013.

Fleury A., 2003, "De la rue-faubourg à la rue « branchée » : Oberkampf ou l'émergence d'une centralité des loisirs à Paris", *L'Espace géographique* vol. 32 (3): 239–52.

Flint C. (ed), 2005, *The geography of war and peace: from death camps to diplomats*, Oxford, New York : Oxford University Press.

Flint C., Kirsch S., 2011, *Reconstructing Conflict: Integrating War and Post-War Geographies*, Londres, New York : Routledge.

Florida R., 2004, *The rise of the creative class, and how it's transforming work, leisure, community and everyday life*, New York : Basic Books.

———. 2005, *Cities and the Creative Class*. New York, Londres : Routledge.

Fontaine A., Fontana C., 1996, *Raver*, Paris : Anthropos.

Foucault M., Defert D., 2009, *Le corps utopique ; suivi de Les hétérotopies*, Paris : Lignes.

Fouquet T., 2011, *Filles de La Nuit, Aventurières de La Cité. Arts de La Citadinité et Désirs d'Ailleurs À Dakar*, Thèse de doctorat, EHESS.

———. 2014, "Esquisses D'un Art de La Citadinité Subalterne : Les Aventurières de La Nuit Dakaroise", in Diouf M. et Fredericks R. (ed.), *Les Arts de La Citoyenneté Au Sénégal*, Paris: Karthala.

Fournier M., 2015, *Labellisation et Mise en Marque des Territoires*, Clermont-Ferrand: Presses de l'Université Blaise Pascal.

Fournier Z., Liatard F., Zouain G., 2011, "Les industries créatives dans la ville. le cas du quartier de Mar Mikhayel à Beyrouth", *Travaux et Jours*, n°87.

Fourny M.-C., 2013, "La frontière comme espace liminal", *Revue de géographie alpine*, n°101-2.

Franck K., Stevens Q., 2006, *Loose Space: Possibility and Diversity in Urban Life*, Londres: Routledge.

Fregonese S., 2009 "The Urbicide of Beirut? Geopolitics and the Built Environment in the Lebanese Civil War (1975–1976)", *Political Geography* 28 (5): 309–18.

———. 2012, "Between a Refuge and a Battleground: Beirut's Discrepant Cosmopolitanisms", *Geographical Review* 102 (3): 316–36.

Fridman V., Ollivier M., 2004, "Ouverture ostentatoire à la diversité et cosmopolitisme: vers une nouvelle configuration discursive ?" *Sociologie et sociétés* 36 (1): 105.

Fukuyama F., 1992, *La fin de l'histoire et le dernier homme*, Paris : Flammarion.

Fusulier B., 2011, "Le concept d'ethos" *Recherches sociologiques et anthropologiques*, n° 42-1 : 97–109.

Gabillet P., 2010, "Le commerce des abonnements aux générateurs électriques au Liban", *Géocarrefour* 85 (2) : 153-163.

Gallan B., 2015, "Night Lives : Heterotopia, Youth Transitions and Cultural Infrastructure in the Urban Night" *Urban Studies* 52 (3): 555–70.

Gangloff S., 2015, *Boire en Turquie: pratiques et représentations de l'alcool*, Paris : Ed. de la Maison des sciences de l'homme.

Garat I., 2001, "Bayonne: la fête urbaine et le 'Pays.'" In Di Méo G. (dir.), *La Géographie En Fêtes*, Paris : Ophrys, 133–54.

Gerbal L., Hrycaj N., Lavoipierre C., Potasiak M., 2016, « Linking economic change with social justice in Mar Mikhael », Beyrouth, Paris, GAIA Heritage, Sciences Po, Issam Fares Institute, 71 p.

Gervais-Lambony . 2003, "Afrique du Sud, les temps du changement" *Hérodote*, n°111: 81-98.

———. 2012, "Nostalgies citadines en Afrique Sud" *EspacesTemps.net* [en ligne], [URL : http://www.espacestemps.net/document9459.html]

Ghorayeb M., 2014, *Beyrouth sous mandat français: construction d'une ville moderne*, Paris : Karthala.

Gillot G., 2005, "Faire sans le dire. les rencontres amoureuses au Caire", *Géographie et Cultures*, n°54: 31–52.

———. 2013, "Les jardins publics dans le monde arabe : territoire d'un loisir populaire", In Beck R., Madoeuf A. (dir)., 2005, *Divertissements et loisirs dans les sociétés urbaines, une approche comparative monde occidental-monde musulman*, Tours : Presses Universitaires François-Rabelais.

Goffman E., 1973, *La Mise en scène de la vie quotidienne*. Tome 1: *La Présentation de Soi*, Paris: Ed. de Minuit.

———. 1975, *Stigmate: les usages sociaux des handicaps*, Paris : Éd. de Minuit.

Gold R. L. 1958, "Roles in Sociological Field Observations" *Social Forces* 36 (3): 217–23.

Gonzalez-Quijano Y., 2010, "Les mots des homos arabes" *Culture et Politique Arabes*, 26.

Gordon A., 2008, *Ghostly matters: haunting and the sociological imagination*, Minneapolis : University of Minnesota Press.

Grafmeyer Y., Joseph I., 1979, *L'école de Chicago,* Paris : Éditions du Champ urbain.

Graham B., Ashworth G. J., Tunbridge J. E., 2000, *A Geography of Heritage: Power, Culture and Economy*, Londres : Arnold.

Graham S. (ed), 2004, *Cities, war, and terrorism: towards an urban geopolitics*, Malden, Ma. : Blackwell Publishing.

———. 2011, *Cities under siege: the new military urbanism*, Londres, New York : Verso.

Gravari-Barbas M., 2000, *La ville festive. Espaces, expressions, acteurs*. Ouvrage de synthèse en vue de l'Habilitation à Diriger Des Recherches, Université d'Angers.

Gravari-Barbas M. 2009, "La « ville festive » ou construire la ville contemporaine par l'événement", *Bulletin de l'Association de géographes français* 86 (3): 279–90.

Gregory D. J., 2004, *The colonial present: Afghanistan, Palestine, Iraq*. Malden, Mass., Oxford : Blackwell Publishing.

Grésillon B., 2000, « Faces cachées de l'urbain » ou éléments d'une nouvelle centralité ? Les lieux de la culture homosexuelle à Berlin." L'*Espace géographique* 29 (4): 301–13.

Guinard P., 2012, *Les espaces publics au prisme de l'art à Johannesburg (Afrique du Sud) : quand la ville fait œuvre d'art et l'art œuvre de ville,* Thèse de doctorat, Université Paris 10 Nanterre.

———. 2015, "De la peur et du géographe à Johannesburg (Afrique du Sud)", *Géographie et cultures*, n°93-94 : 277–301.

Gustafsson J. 2016. "To Beirut with Hope: How the City Shaped by Refugees Makes Room for New Arrivals", *The Guardian*, 04/02/2016. URL: https://www.theguardian.com/cities/2016/feb/04/beirut-lebanon-city-shaped-by-refugees-syria-migration-new-arrivals?CMP=share_btn_tw.

Gwiazdzinski L., 2001, "Les bureaux du temps", *Urbanisme* n°320 : 54–56.

———. 2002, "La nuit dimension oubliée de la ville : entre animation et insécurité. l'exemple de Strasbourg", *Thèse de doctorat,* Strasbourg : Université Louis Pasteur.

———. 2005, *La nuit, dernière frontière de la ville*, Paris : Ed. de l'Aube.

———. 2013, "La ville par intermittence : des temps de la fête à un urbanisme des temps", *Cidades* 8 (13): 318–35.

Gwiazdzinski L., Heurgon E., Espinasse C., 2005, *La nuit en question(s) In . Société et territoire,* Cerisy: Éd. de l'Aube.

Habib S., 2007, *Female Homosexuality in the Middle East: Histories and Representations*. Londres, New York : Routledge.

Hachem, R., Longuenesse E., 2013, "Travailleurs étrangers au Liban : du droit à la réalité", *Les Carnets de l'Ifpo*. http://ifpo.hypotheses.org/5468.

Hadfield P., 2006, *Bar Wars: Contesting the Night in Contemporary British Cities*, Oxford : Oxford University Press.

Hadfield P., Lister S., Traynor P., 2009, "'This town's a different town today' : Policing and regulating the Night-Time Economy", *Criminology and Criminal Justice* 9 (4): 465–85.

Hadfield P., Lister S., Winlow S., Hobbs D., 2005, *Bouncers : violence and governance in the night-time economy*, Oxford : Oxford University Press.

Hae L., 2011, "Dilemmas of the Nightlife Fix: Post-Industrialization and the Gentrification of Nightlife in New York City", *Urban Studies* 48(16) : 3449-3465.

———. 2012, *The Gentrification of Nightlife and the Right to the City: Regulating Spaces of Social Dancing in New York*, Londres, New York : Routledge.

Hakim C., 2013, *The origins of the Lebanese national idea, 1840-1920*, Berkeley : University of California Press.

Hakim C., 2010, "Erotic Capital", *European Sociological Review* 26 (5): 499–518.

Hall, E. J., 1993, "Smiling, Deferring, and Flirting. Doing gender by giving 'good service'" *Work and Occupations* 20 (4): 452–71.

Hammou K. 2005 "Comment le monde social du rap amenage-t-il son territoire ?" *Sociétés contemporaines* no 59-60 (3): 179–97.

Hancock C., 2001, "Les Études postcoloniales: 'l'Empire contre-attaque.'" In Staszak J.-F., *Géographies Anglo-Saxonnes*, Paris: Belin.

Hanf T., 1993, *Coexistence in wartime Lebanon: decline of a state and rise of a nation*, Centre for Lebanese Studies in association with I.B. Tauris.

Hannah M. G., 2000, *Governmentality and the mastery of territory in nineteenth-century America*, Cambridge : Cambridge University Press.

Hanquinet L., Savage M., Callier L., 2012, "Elaborating Bourdieu's Field Analysis in Urban Studies : Cultural Dynamics in Brussels" *Urban Geography* 33 (4): 508–29.

Harb M., 2010, *Le Hezbollah à Beyrouth, 1985-2005 : de la banlieue à la ville*. Paris, Beyrouth : Karthala / IFPO.

Harvey D. 1989a. "From Managerialism to Entrepreneurialism: the transformation in urban governance in late capitalism" *Geografiska Annaler. Series B, Human Geography* 71 (1): 3–17.

———. 1989b, *The condition of postmodernity: an enquiry into the origins of cultural change*. Cambridge, Mass., Oxford : Blackwell Editions.

Haugbolle S., 2010, *War and memory in Lebanon*, Cambridge, Cambridge University Press.

———. 2013, "Pop Culture and Class Distinction in Lebanon", In Hoffmann T., Larsson G., *Muslims and the New Information and Communication Technologies : Notes from an Emerging and Infinite Field*, Springer Netherlands.

———. 2013b, "Social Boundaries and Secularism in the Lebanese Left", *Mediterranean Politics* 18 (3): 427–43.

Hillier J., Rooksby E., eds, 2005, *Habitus: a sense of place*, Londres : Ashgate, Aldershot, Hants.

Holcomb. B., 1993, "Revisionning place: de- and re- contructing the image of the industrial City" In *Place Promotion: The Use of Publicity and Marketing to Sell Towns and Regions.*, John Wiley & Sons, 115–31.

Holling C., 1973, "Resilience and Stability of Ecological Systems", *Annual Review of Ecology and Systematics* 4 : 1–23.

Hourani A., 1993, *Histoire des peuples arabes*, Paris : Seuil.

Hourani N., 2010, "Transnational Pathways and Politico-Economic Power: Globalisation and the Lebanese Civil War" *Geopolitics* 15 (2): 290–311.

Houssay-Holzschuch M., 2006. *Antimondes. Espaces en marges, espaces invisibles*. Géographies et Cultures n°57.

———. 2008, "Géographies de La Distance : Terrains Sud-Africains" In Sanjuan T. (éd.), *Carnets de Terrain. Pratiques Géographiques et Aires Culturelles*, Paris : l'Harmattan, 181–95.

———. 2010, "*Crossing boundaries : tome 3 : Vivre ensemble dans l'Afrique du Sud post-apartheid*" HDR, Université Panthéon-Sorbonne - Paris I.

Hubbard P., 2016, *The Battle for the High Street: Retail Gentrification, Class and Disgust*, Palgrave Macmillan / Springer.

Hubbard P., Colosi R., 2015, "Taking Back the Night? Gender and the Contestation of Sexual Entertainment in England and Wales" *Urban Studies* 52 (3): 589–605.

Hudson M., 1988, "The Problem of Authoritative Power in Lebanese Politics - Why Consociationalism Failed", In Tauris I.B. *Lebanon: A History of Conflict and Consensus*, Londres : N. Shahade 224–39.

Hunt G., Moloney M., Evans K., 2010, *Youth, drugs, and nightlife*, Londres : Routledge.

Huybrechts E., 2002, "Beirut : Building Regional Circuits" In Sassen S., *Global Networks, Linked Cities*, Routledge, 237–46.

Huybrechts E., Verdeil E., 2000, "Beyrouth entre reconstruction et métropolisation" *Villes En Parallèle, Laboratoire de Géographie Urbaine*, n° 32-33: 63–87 Université de Paris X-Nanterre.

Isambert F.-A., 1982, *Le sens du sacré : fête et religion populaire* Paris : Éd. de Minuit.

Jaglin S., 2005, *Services d'eau en Afrique subsaharienne. La fragmentation urbaine en question*, Paris : CNRS Editions.

Jansen S., 2015, *Yearnings in the Meantime: "Normal Lives" and the State in a Sarajevo Apartment Complex*, New York, Oxford : Berghahn Books.

Jayne M., Holloway S., Valentine G., 2006, "Drunk and Disorderly: Alcohol, Urban Life and Public Space" *Progress in Human Geography* 30 (4): 451–68.

———. 2008, "The Place of Drink: Geographical Contributions to Alcohol Studies", *Drugs: Education, Prevention, and Policy* 15 (3): 219–32.

———. 2010, "Emotional, Embodied and Affective Geographies of Alcohol, Drinking and Drunkenness", *Transactions of the Institute of British Geographers* 35 (4): 540–54.

———. 2011, *Alcohol, drinking, drunkeness: (dis)orderly spaces*, Londres : Routledge.

Johnson M., 2001, *All Honourable Men: The Social Origins of War in Lebanon*, Centre for Lebanese Studies, Londres, New York : I.B.Tauris.

Joseph J., 2012, "Around the Boundary: Alcohol and Older Caribbean-Canadian Men", *Leisure Studies* 31 (2): 147–63.

Juan S., 2015, "Le concept de routine dans la socio-anthropologie de la vie quotidienne", *Espace populations sociétés*, n°1-2. URL : http://eps.revues.org/5935

Junker B. H., 1960, *Field Work: An Introduction to the Social Sciences*, Chicago: University of Chicago Press.

Karam K., Karam E., 2006, *Le mouvement civil au Liban: revendications, protestations et mobilisations associatives dans l'après-guerre*. Paris: Karthala.

Kassir S., 1994. *La guerre du Liban: De la dissension nationale au conflit régional (1975-1982)* Paris : Karthala.

———. 2003, *Histoire de Beyrouth*, Paris : Fayard.

Kastrissianakis K., 2012, "Transformations urbaines et affirmation de nouvelles souverainetés : le cas de Beyrouth", *Rives méditerranéennes* n° 42 (2): 75–95.

———. 2013, "Rethinking Public Space in Beirut : Competing Territorialities and Sphere-Building since the Ta'if Agreement" presented at the Histroy and Theory of Architecture Research Seminar, University of Cambridge.

Kavaratzis, M., Warnaby G., Ashworth G., 2014, *Rethinking Place Branding: Comprehensive Brand Development for Cities and Regions*, Springer International Publishing.

Kegels N., 2007, "Nothing Shines as Bright as a Beirut Night", *Etnofoor* 20 (2): 87–101.

Khalaf R., 2014, "Lebanese Youth Narratives: A Bleak Post-War Landscape", *Compare : A Journal of Comparative and International Education* 44 (1): 97–116.

Khalaf S., 2012, *Lebanon Adrift: From Battleground to Playground*, Londres: Saqi Books.

Khashan H., 1992, *Inside the Lebanese confessional mind*. Lanham, University Press of America.

Khayat T., 2002, "La rue, espace réservé : voituriers et vigiles dans les nouvelles zones de loisirs à Beyrouth." *Géocarrefour* 77 (3): 283–88.

Kneale J., 2001, "The Place of Drink : Temperance and the Public, 1956-1914", *Social and Cultural Geography* 1 (2): 43–59.

Koselleck R., 1990, *Le futur passé: contribution à la sémantique des temps historiques*, Paris : Éd. de l'École des Hautes Etudes en Sciences Sociales.

Labaki B., Abou Rjeily K., 1993, *Bilan des guerres du Liban, 1975-1990*, Paris : L'Harmattan.

Lafi N. 2013 "Espace de loisirs, espace politique : le café dans le monde arabe au XIX^e siècle, l'exemple de Tripoli" In Beck R., Madoeuf A. (dir)., 2005, *Divertissements et loisirs dans les sociétés urbaines, une approche comparative monde occidental-monde musulman*, Tours : Presses Universitaires François-Rabelais, 345-353.

Lançon D., 2016, "Le harem des voyageuses et des résidentes : un Ailleurs radical" *Littérature Hors Frontière*, 111–24.

Lanne J.-B., 2012, "Fêter, À Kibera (Nairobi, Kenya). Mécanismes Festifs et Territorialisations", Mémoire de Master 2, ENS de Lyon.

Laporte A., 2016. *De Bonn à Berlin: le transfert d'une capitale, 1990-2010*. Toulouse : Presses universitaires du Midi.

Larkin C., 2010, "Remaking Beirut: Contesting Memory, Space, and the Urban Imaginary of Lebanese Youth" *City & Community* 9 (4): 414–42.

———. 2012, *Memory and Conflict in Lebanon: Remembering and Forgetting the Past*. Exeter Studies in Ethno Politics. Londres, New York: Routledge.

Laurencin M., 2000, "Mille et Une Nuits en Méditerranée", *Annales de La Recherche Urbaine* n° 87: 108–16.

Laurens H., 2000, *L'Orient arabe: arabisme et islamisme de 1798 à 1945*. Paris : Armand Colin.

Lawhon M. 2013, "Flows, Friction and the Sociomaterial Metabolization of Alcohol" *Antipode* 45 (3): 681–701.

Lees L., 2010, *The Gentrification Reader*, Londres : Routledge.

———., 2014, "Gentrification in the Global South" In Parnell S., Oldfield S., *The Routledge Handbook on Cities of the Global South*, Londres, New York : Routledge.

Leferme-Falguières F., Van Rentegherm V., 2000, "Le concept d'élites. Approches historiographiques et méthodologiques", *Hypothèses - Publications de La Sorbonne* 1: 55–67.

Lelandais G., Bénédicte F., 2016, "Pratiques sociales et spatiales de résistances discrètes dans la ville", *Cultures & Conflits*, n°101 : 7–17.

Lemieux C., 2011, "Le crépuscule des champs", In Fornel M., Ogien A., *Bourdieu, Théoricien de La Pratique*, Paris : Editions de l'Ecole des Hautes Etudes en Sciences Sociales, 76–100.

Leroy S., 2005, "Le Paris gay. Éléments pour une géographie de l'homosexualité", *Annales de géographie* n° 646 (6): 579–601.

———. 2010, "La possibilité d'une ville. Comprendre les spatialités homosexuelles en milieu urbain", *Espaces et sociétés*, n°139 : 159–74.

Lévy J., Lussault M., 2006, *Dictionnaire de la géographie et de l'espace des sociétés*, Paris : Belin.

Lewin K., 1951, *Field theory in social science: selected theoretical papers*, New York : Harper.

Ley D., 2003, "Artists, Aestheticisation and the Field of Gentrification", *Urban Studies* 40 (12) : 2527–44.

Liempt I., Van Aalst I., Schwanen T., 2014, "Video-surveillance and the production of space in urban nightlife districts" *in* Hoven J., Doorn N., Swierstra T., Koops BJ., Romijn H. (eds) *Responsible Innovation 1*. Springer, Dordrecht

———. 2015, 'Introduction: Geographies of the Urban Night", *Urban Studies* 52 (3): 407–21.

Longuenesse E., 2015, "Travailleurs étrangers, réfugiés syriens et marché du travail", *Confluences Méditerranée*, n°92 : 33–47.

Maddern J., Adey P., 2008, "Editorial : Spectro-Geographies" *Cultural Geographies* n°3 (15) : 291–95.

Madoeuf A., 2001, "Les Grands Mûlid-S: Des Vieux Quartiers Du Caire Aux Territoires de l'Islam", In Di Méo G., *La Géographie En Fêtes*, Paris: Ophrys, 155-175.

———. 2013, "Bribes de Vie, Bribes de Ville. Fêtes Des Saints (mouled-S) Au Caire" In Beck R., Madoeuf A. (dir)., 2005, *Divertissements et loisirs dans les sociétés urbaines, une approche comparative monde occidental-monde musulman*, Tours : Presses Universitaires François-Rabelais : 307-318.

Maffesoli M., 1988, *Le temps des tribus: le déclin de l'individualisme dans les sociétés de masse*, Paris : Librairie générale française.

Maingueneau D., 2014, "Retour critique sur l'éthos" *Langage et société* n° 149 (3): 31–48.

Makarem A., 2002, "Memory for the Future, Dhâkirat Lil-Ghad", In *Actes Du Colloque Tenu À La Maison Des Nations Unies*. Beyrouth : Dar al-Nahar.

Makdisi S., 2000, *The Culture of sectarianism: community, history, and violence in nineteenth-century Ottoman Lebano*, Berkeley : University of California Press.

Malbon B., 1999, *Clubbing: dancing, ecstasy and vitality*, Londres : Routledge.

Mallet S., 2011, "Paysage-lumière et environnement urbain nocturne" *Espaces et sociétés* n° 146 : 35–52.

———. 2013, "Aménager les rythmes : politiques temporelles et urbanisme", *Revue électronique des sciences humaines et sociales.*, EspacesTemps.net. URL: https://www.espacestemps.net/articles/amenager-les-rythmes-politiques-temporelles-et-urbanisme/

Krijnen M., de Beukelaer C., 2015, "Capital, State and Conflict: The Various Drivers of Diverse Gentrification Processes in Beirut, Lebanon", In Lees L., Bang Shin H., Lopez-Morales E. (eds.), *Global Gentrifications, Uneven developments and displacements*, 285–309.

Marot B. 2015, "La loi sur les « anciens loyers » : frein ou accélérateur de la gentrification à Beyrouth ?" *Les Carnets de l'Ifpo*, URL: https://ifpo.hypotheses.org/4266.

Marot B., Yazigi S., 2012, "La reconstruction de Beyrouth : vers de nouveaux conflits ?" *Métropolitiques*, URL : https://www.metropolitiques.eu/La-reconstruction-de-Beyrouth-vers.html.

Massad J., 2007, *Desiring Arabs*, Chicago : University of Chicago Press.

Mazloum D., 2014, *Beyrouth, la nuit*, Paris : Stock.

Mbembé, J.-A. 2001. *On the Postcolony*, Berkeley : University of California Press.

McCormick J. 2011 "Hairy Chest, Will Travel: Tourism, Identity, and Sexuality in the Levant", *Journal of Middle East Women's Studies* 7 (3): 71–97.

Mead G.M., 1925, "The Genesis of the Self and Social Control", *International Journal of Ethics* 35 (3): 251–77.

———. 2002 [1932]. *The philosophy of the present*. Amherst, N.Y. : Prometheus Books.

———. 2006 [1934] *L'esprit, le soi et la société*, trad. Cefaï D., Paris, F: Presses universitaires de France, impr. 2006.

Measham F., Østergaard J., 2009, "The Public Face of Binge Drinking: British and Danish Young Women, Recent Trends in Alcohol Consumption and the European Binge Drinking Debate", *Probation Journal* 56 (4): 415–34.

Melbin M., 1978a, "Night as a Frontier", *American Sociological Review* 43 : 3–22.

———. 1978b, "The Colonization of Time", In Carlestein T., *Timing Space and Spacing Time: Human Activity and Time Geography*, New York: John Wiley and Sons, 272.

———. 1987, *Night as frontier: colonizing the world after dark*. New York, Londres : The Free Press / Macmillan.

Merabet S., 2004, "Disavowed Homosexualities in Beirut" *Middle East Report*, n°230 (avril): 30–33.

———. 2006, "Creating Queer Space in Beirut. Zones of Encounter within the Lebanese Male Homosexual Sphere", In Khalaf S., Gagnon J.-H., *Sexuality in the Arab World*, Londres, Saqi Books, 199–242.

———. 2014. *Queer Beirut*. Austin : University of Texas Press.

———. 2015, "Gender, Violence and the Ethno-Poetics of (in)visibility in Beirut", Beyrouth, Musée Sursock.

Merlin P., Choay F., 2005, *Dictionnaire de l'urbanisme et de l'aménagement*. [4e édition revue et augmentée], Paris : Presses universitaires de France.

Mermier F. 2005, *Le livre et la ville: Beyrouth et l'édition arabe*, Arles : Actes Sud-Sindbad.

———. 2008. *Liban : espaces partagés et pratiques de rencontre*, Beyrouth : Les cahiers de l'IFPO.

———. 2010, "Commémorer la résistance à Beyrouth ouest", In Mermier F., Varin C., *Mémoires de guerre au Liban (1975-1990)*, Sindbad/Actes Sud/Ifpo, 185–204.

Mermier F., Peraldi M., 2011, *Mondes et places du marché en Méditerranée: Formes sociales et spatiales de l'échange*, Paris : KARTHALA, CJB/IFPO.

Mermier F., Picard E., (ed.), 2007 *Liban, une guerrre de trente-trois jours*. Paris : la Découverte.

Michaud Y. 2012. *Ibiza mon amour : enquête sur l'industrialisation du plaisir*, Paris : Éd. du Nil.

Mignolo W., 2001, "Géopolitique de la connaissance, colonialité du pouvoir et différence coloniale", *Multitudes*, n°6: 56–71.

Miyoshi M. 1993, "A Borderless World? From Colonialism to Transnationalism and the Decline of the Nation-State" *Critical Inquiry* 19 (4): 726–51.

Monjaret A., Cicchelli-Pugeault C. (éd.), 2014, *Le sexe de l'enquête: approches sociologiques et anthropologiques*, Lyon : ENS éditions.

Monnet J. 2001, "Pour une géographie du fluide et du flou" In *La Géographie - Acta Geographica*, Société de Géographie, 89–94.

Montandon A. (éd), 2009, *Promenades nocturnes*, Paris : L'Harmattan.

Morange M., Schmoll C., 2016, *Les outils qualitatifs en géographie - Méthodes et applications*, Paris : Armand Colin.

Moreau C. 2010, "Jeunesses urbaines et défonces tranquilles", *Pensée Plurielle* 23 (1): 77.

Morelle M., Fournet-Guérin C., 2006, "Les nuits tananariviennes : citadinités et marginalités en construction", *Cybergeo : European Journal of Geography*.

Nahoum-Grappe V., Tsikounas M., 1997, *La nuit*. Paris : CREDHESS.

Nammour J., 2007, "Les identités au Liban, entre complexité et perplexité", *Cités*, n°29 : 49–58.

Nasr J., Verdeil E., 2008, "The Reconstructions of Beirut", In Jayyusi K., Holod R., Petruccioli A., Raymond A., *The City in the Islamic World*, Leiden, Boston : Brill : 1121–48.

Nasr S. 1985, "La transition des chiites vers Beyrouth : mutations sociales et mobilisation communautaire à la veille de 1975" In Chbarou B., Zakaria M., *Mouvements Communautaires et Espaces Urbains Au Machreq : Mouvements Communautaires et Espaces Urbains Au Machreq*, Beyrouth : Presses de l'IFPO : 87-116.

Nayak A., 2003, éLast of the 'Real Geordies'? White Masculinities and the Subcultural response to Deindustrialisation", *Environment and Planning D: Society and Space* 21 (1): 7–25.

Nedelec P., 2013, *Réflexions Sur L'urbanité et La Citadinité D'une Aire Urbaine Américaine : (dé)construire Las Vegas*, Thèse de doctorat, Université Lyon 2.

Newman O., 1973,*Defensible space: crime prevention through urban design*, New York : Collier Books.

Nicholls E., 2015, "'Never, ever eo down the Bigg Market': Classed and spatialised processes of othering on the 'girls' night out" In Thurnell-Read T. (ed)., *Drinking Dilemmas: Space, Culture and Identity*, Londres : Routledge, 114–31.

Nicholls J., 2009, *The politics of alcohol: a history of the drink question in England*, Manchester : Manchester University Press.

Nicolas M. 2013, "Du divertissement au loisir à Tunis : le cas de la danse" In Beck R., Madoeuf A. (dir)., 2005, *Divertissements et loisirs dans les sociétés urbaines, une approche comparative monde occidental-monde musulman,* Tours : Presses Universitaires François-Rabelais : 133-144.

Obadia L., 2004, "Le « boire »" *Socio-anthropologie*, n°15. URL: http://socio-anthropologie.revues.org/421.

O'Brien K., Hobbs D., Westmarland L., 2008, "Negotiating violence and gender: security and the night time economy in the UK" In Body-Gendrot S., Spierenburg P., *Violence in Europe, Historical and Contemporary Perspectives*, New York : Springer, 161–76.

Ocejo R., 2009, *City Nights: The Political Economy of Postindustrial Urban Nightlife*, City University of New York.

Okano H., Samson D., 2010, "Cultural Urban Branding and Creative Cities: A Theoretical Framework for Promoting Creativity in the Public Spaces", *Cities*, n°27 (Supplement 1) : S10–15.

Oldenburg R., 1999, *The great good place : cafés, coffee shops, bookstores, bars, hair salons, and other hangouts at the heart of a community*, Cambridge : Da Capo Press.

Olivier de Sardan, J.-P. 1995, "La politique du terrain" *Enquête* n°1 : 71–109.

———. 2008, *La rigueur du qualitatif : les contraintes empiriques de l'interprétation socio-anthropologique*, Louvain-La-Neuve : Academia-Bruylant.

Oloukoi C., 2015, "Nuits, objets de peurs, objets de désirs. Maboneng 'Place of Light' au prisme des imaginaires et pratiques nocturnes", Mémoire de Master 1, Université Paris I - Panthéon Sorbonne.

Oloukoi C., Guinard P., 2016, "La nuit à Maboneng (Johannesburg, Afrique du Sud) : un front urbain entre sécurisation, marchandisation et contestation", *L'Espace Politique. Revue en ligne de géographie politique et de géopolitique*, n°30.

Pain R., MacFarlane R., Turner K., Gill S., 2006, "'When, Where, If, and But': Qualifying GIS and the effect of streetlighting on crime and fear", *Environment and Planning A* 38 (11): 2055–74.

Painter J., 2000, "Pierre Bourdieu" In Crang M., THrift N., *Thinking Space*, Londres Routledge, 239–59.

———. 2002, "Governmentality and regional economic strategies", In Hillier J., Rooksby E. *Habitus: A Sense of Place*, Ashgate, 115–39.

Painter K., 1996, "The Influence of Street Lighting Improvements on crime, fear and Pedestrian Street Use, after Dark", *Landscape and Urban Planning* 35 (1-2): 193–201.

Paquot T., 2000, "Le sentiment de la nuit urbaine aux XIX^{e} et XX^{e} siècles." *Annales de La Recherche Urbaine* n°87: 6–14.

———. 2010, "Petits riens urbains", *Urbanisme* n°370.

Park R. E., 1950, *Race and Culture*, New York : Free Press of Glencoe.

Park R. E., Burgess E. W., McKenzie R. D., Wirth L., 1925, *The city*, Chicago : University of Chicago Press.

Parry B., 2004, *Postcolonial studies: a materialist critique*, Londres, Routledge.

Patrick D., 1994, "Boutros Labaki et Khalil Abou Rjeily, Bilan des guerres du Liban", *Autres Temps. Cahiers d'éthique sociale et politique* 42 (1): 114–15.

Pessin A., Becker H.S., 2006, " Dialogue sur les notions de Monde et de Champ", *Sociologie de l'Art* OPuS 8 (1): 163–80.

Pétonnet C., 1994, "L'anonymat Urbain", In Ghorra-Gobin C., *Penser La Ville de Demain : Qu'est-Ce Qui Institue La Ville?*, Paris : L'Harmattan, 17–21.

Picard E., 1988, *Liban, Etat de discorde: des fondations aux guerres fratricides*, Paris : Flammarion.

———.1994, "Les habits neufs du communautarisme libanais", *Cultures & Conflits*, n° 15-16.

———. 1996, "Liban: la matrice historique", In François J., Rufin J.-C., *Economie des guerres civiles*, Paris, Hachette, 62–103.

———. 2012, "La Guerre Civile au Liban, Violence de masse et Résistance, Réseau de recherche [en ligne] URL: http://www.sciencespo.fr/mass-violence-war-massacre-resistance/fr/document/la-guerre-civile-au-liban.

Picaudou N., 1992, *La déchirure libanaise*, Bruxelles, Paris : Ed. Complexe.

Pinçon M., Pinçon-Charlot M., 2000, *Sociologie de la bourgeoisie*, Paris : Éd. la Découverte.

———. 2007, *Les ghettos du Gotha: comment la bourgeoisie défend ses espaces*, Paris : Seuil.

Pinson G., Sala Pala V. 2007, "Peut-on vraiment se passer de l'entretien en sociologie de l'action publique ?", *Revue française de science politique* 57 (5): 555–97.

Pitte J.-R., 2014, *L'histoire et La Géographie de La Bière*, Canal Acaémie.

Plant M., 2006, *Binge Britain: Alcohol and the National Response*, Oxford : Oxford University Press.

———. 2016a, "Les gauches arabes, orphelines de Révolution", Moyen-Orient, Aerion Group.

———. 2016b, "Sur les frontières : le Parti Syrien National Social entre idéologie unitaire et états-nations" In Luizard P.-J., Bozzo A.-M., *Vers Un Nouveau Moyen-Orient? Etats Arabes En Crise Entre Logiques de Division et Sociétés Civiles*, Rome : Roma Tre-Press, 209–27.

Pradel B., 2007, "Mettre en scène et mettre en intrigue : un urbanisme festif des espaces publics", *Géocarrefour* 82 (3): 123–30.

Prieur C., 2015, "Des géographies queers au-delà des genres et des sexualités ?" *EspacesTemps*.net, URL: https://www.espacestemps.net/articles/des-geographies-queers-au-dela-des-genres-et-des-sexualites/.

Proulx M.-U., Tremblay D., 2006, "Marketing territorial et positionnement mondial", *Géographie, économie, société* 8 (2): 239–56.

Rabanes C., 2014, "L'enlèvement : une arme centrale de la guerre du Liban (1975-1990)" *Emulations*, n°12, URL: http://www.revue-emulations.net/archives/n12-violence/rabanes.

Raymond C., 2007, "Samidoun, trente-trois jours de mobilisation civile à Beyrouth" In Mermier F., Picard E., *Liban, une guerre de trente-trois jours*, Paris : La Découverte, 58–65.

Réau B., 2006, "Enchantements Nocturnes : ethnographie de deux discothèques parisiennes", *Ethnologie Française* 36 (2): 333.

Rebucini G., 2013, "Homonationalisme et impérialisme sexuel : politiques néolibérales de l'hégémonie", *Raisons politiques* n° 49 (1): 75–93.

Redmon D., 2003, "Playful Deviance as an urban leisure activity: secret selves, self-validation, and entertaining performances" *Deviant Behavior* 24 (1): 27–51.

Ribard F., 1999, *Le carnaval noir de Bahia: ethnicité, identité et fête afro à Salvador*, Paris, Montréal, L'Harmattan.

Richter M., 2011, "'A country full of snow': spanish migrants in switzerland and their engagement with places, memories, and personal migratory history", *Emotion, Space and Society* 4 (4): 221–28.

Rieucau J., 1998, "Sociétés et identification territoriale. Permanence des lieux, territorialités religieuses et festives sur le littoral au golfe du Lion", *Annales de Géographie* 107 (604): 610–36.

Rinaudo C., Baby-Collin V., et al., 2007, "Fêter" In Dorier-Apprill E., Gervais-Lambony P., *Vies citadines*, Paris: Belin.

Ripoll F., 2006a, "Peut-on ne pas être postcolonial ?... surtout quand on est géographe" *EspacesTemps.net*,URL: https://halshs.archives-ouvertes.fr/halshs-00182173.

———. 2006b, "Reflexions sur les rapports entre marquage et appropriation de l'espace" In Bulot T., Veschambre V., *Mots, Traces et Marques. Dimension Spatiale et Linguistique de La Mémoire Urbaine*, Paris : L'Harmattan, 15–36.

Roberts M., Eldridge S., 2009, *Planning the night-time city*, Londres, Routledge.

Robinson C., 2013, "Wasta capital: ethnographic reflexivity at a rooftop nightclub in Beirut", *Dancecult: Journal of Electronic Dance Music Culture* 5 (1).

———. 2015, "Becoming Beautiful: narratives of cosmetic surgery and temporality in Beirut", School of Oriental and African Studies, University of London.

Robinson J., 2003, "Postcolonialising Geography: Tactics and Pitfalls", *Singapore Journal of Tropical Geography* 24 (3): 273–89.

———.2006, *Ordinary cities : between modernity and development*, Londres, New York : Routledge.

Romeo L., 2011, "Tanzimat", Les Clés du Moyen-Orient [en ligne] URL : http://www.lesclesdumoyenorient.com/Tanzimat.html.

Rose G., 1993, *Feminism and geography: the limits of geographical knowledge*, Minneapolis, University of Minnesota Press.

———. 1997, "Situating Knowledges: Positionality, Reflexivities and Other Tactics", *Progress in Human Geography* 21 (3): 305–20.

Rosemberg-Lasorne M., 1997, "Marketing urbain et projet de ville : parole et représentations géographiques des acteurs", *Cybergeo : European Journal of Geography*.

Roux S., 2011, *No money, no honey: économies intimes du tourisme sexuel en Thaïlande*. Paris : Ed. la Découverte.

Ruiz Herrero, J.-M., 2011, "Las Técnicas de la Miseria: la vida cotidiana en el Gran Beirut, 1984-1988", Thèse de doctorat, Universidad Autonoma de Madrid.

Ruppert H., 1999 [1969], *Beyrouth, une ville d'orient marquée par l'occident*, (trad. Verdeil E.), *Les cahiers du CERMOC*, Beyrouth : Centre d'Etudes et de Recherches sur le Moyen-Orient Contemporain.

Safadi R., 1984, "Survival of a Luxurious Hotel under War Conditions. The Case of Summerland", Beyrouth, Université Américaine de Beyrouth.

Said E., 1978, *Orientalism*, New York : Pantheon Books.

Salibi K., 1988, *A house of many mansions: the history of Lebanon reconsidered*. Londres : I.B. Tauris.

Sawalha A., 2010, *Reconstructing Beirut : memory and space in a postwar Arab city*, Austin : University of Texas Press.

Schwanen T., van Aalst I., Brands J., Timan T., 2012 "Rhythms of the Night: Spatiotemporal Inequalities in the Nighttime Economy", *Environment and Planning A* 44 (9): 2064–85.

Semmoud N., Frey J.-P., 2007, *La réception sociale de l'urbanisme*, Paris : l'Harmattan.

Seurat L., 2016, "Maintien de l'ordre public et community policing à Beyrouth. Le cas du commissariat de Ras Beyrouth", *Les Études Du CERI*, n°222: 1–40.

Seurat M., 1989. *L'État de barbarie*, Kepel G., Mongin O. (ed)., Paris : Seuil.

Sharp J., 2009, *Geographies of postcolonialism : spaces of power and representation*, Los Angeles : SAGE.

Shaw R., 2010, "Neoliberal subjectivities and the development of the Night-Time Economy in British Cities", *Geography Compass* 4 (7): 893–903.

———. 2014, "Beyond Night-Time Economy: affective atmospheres of the urban night", *Geoforum* 51: 87–95.

———. 2015, "Night as fragmenting frontier: understanding the night that remains in an era of 24/7", *Geography Compass* 9 (12): 637–47.

Shayya F., Arbid G., 2009, *At the Edge of the City: Reinhabiting Public Space toward the Recovery of Beirut's Horsh Al-Sanawabar*, Beirut, Heinrich Böll Foundation.

Sheard L., 2011, "'Anything could have happened': women, the night-time economy, alcohol and drink spiking", *Sociology* 45 (4): 619–33.

Shibutani T., 1955, "Reference Groups as Perspectives", *American Journal of Sociology* 60 (6): 562–69.

Shin H. B., Lees L., López-Morales E., 2016, "Introduction: Locating Gentrification in the Global East", *Urban Studies* 53 (3): 455–70.

Simone A., 2004, *For the city yet to come : changing african life in four cities* Londres: Duke University Press.

———. 2011a, "The Surfacing of Urban Life", *City* 15 (3-4): 355–64.

———. 2011b, "The Urbanity of Movement : dynamic frontiers in contemporary Africa." *Journal of Planning Education and Research* 31 (4): 379–91.

Simon W., Hall W., 2009, "Living for the Weekend", *Ethnography* 10 (1): 91–113.

Singerman D., Amar P. (eds), 2006, *Cairo cosmopolitan : politics, culture, and urban space in the new globalized Middle East*, Le Caire, New York : American University in Cairo Press.

Singly F., Gauthier M., 2000, *Voir les jeunes autrement*, Montréal, Université de Montréal.

Skelton T., Valentine G., 1998, *Cool places : geographies of youth cultures*, Londres, New York : Routledge.

Smith N., 1996, *The New Urban Frontier: Gentrification and the Revanchist City*, Londres, New York : Routledge.

Smith, O., 2014, *Contemporary Adulthood and the Night-Time Economy*, Palgrave Macmillan.

Smouts M.-C. (ed), 2007, *La situation postcoloniale: les "postcolonial studies" dans le débat français*, Paris : Presses de Sciences Po.

Sorkin M. (ed), 1992, *Variations on a theme park: the new American city and the end of public space*, New York : Hill and Wang.

Spasić I., 2011, "Cosmopolitanism as discourse and performance: a view from the semiperiphery", *Revija Za Sociologiju* 41 (3): 269–90.

Staddon P., 2015, *Women and Alcohol: Social Perspectives*, Policy Press, University of Brisol.

Stadnicki R., 2003, "Une nuit à Bâb al-Sabâh. Émergence de nouveaux rythmes et territoires", *Chroniques yéménites*, n°11, URL : http://cy.revues.org/161 ; DOI : 10.4000/cy.161

Staeheli L., Mitchell D., 2008, *The people's property ?Power, politics, and the public*, Londres, New York, Routledge.

Staszak J.-F., 2008, "Danse exotique, danse érotique. Perspectives géographiques sur la mise en scène du corps de l'Autre (XVIII^{e}-XXI^{e} siècles)", *Annales de géographie*, n°660-661: 129–58.

Staszak J.-F, Collignon B., Chivallon C., 2001, *Géographies anglo-saxonnes: tendances contemporaine*, Paris : Belin.

Strauss A., 1978, "A Social World Perspective", In *Studies in Symbolic Interaction*, Greenwich: JAI Press, 119–28.

———. 1992a, *La trame de la négociation : sociologie qualitative et interactionnisme*. Logiques sociales, Paris : Édl'Harmattan.

———. 1992b, *Miroirs et masques: une introduction à l'interactionnisme*, Paris : Métailié.

Suchland J., 2011, "Is Postsocialism Transnational?" *Signs* 36 (4): 837–62.

Su-Jan Y. Limin, Kiang H., 2012, "Urban Informality and Everyday (night)life: A Field Study in Singapore", *International Development Planning Review* 34 (4): 369–90.

Szakolczai A., 2015, "Liminality and experience: structuring transitory situations and transformative events", *International Political* Anthropology 2 (1): 11–38.

Tabet J., 1986, "Beyrouth et la guerre urbaine: la ville et le vide", *Peuples méditerranéens* 37: 41–50.

Tadié J., 2015, "Night and Invisibility in Jakarta", *Lo Squaderno* n°35: 35-37.

Tadié J., Permanadeli R., 2015, "Night and the City: clubs, brothels and politics in Jakarta" *Urban Studies* 52 (3): 471–85.

Tapia S., 2006, "Entre Europe et Asie : Istanbul, cité cosmopolite, carrefour de diasporas ?" *Espace populations sociétés* 2006/1: 167–79.

Tazim J., Robinson M., 2009, *The SAGE Handbook of Tourism Studies*, SAGE Publications.

Thomassen, Professor Bjørn. 2014. *Liminality and the Modern: Living Through the In-Between*. Ashgate Publishing, Ltd.

Thrasher F. M., 1928, "How to study the boys' gang in the open", *The Journal of Educational Sociology* 1 (5): 244–54.

Thrift N., 1996, *Spatial Formations* Londres : SAGE.

Thurnell-Read T., 2012, "Tourism place and space: british stag tourism in Poland", *Annals of Tourism Research* 39 (2): 801–19.

———. 2016, *Drinking Dilemmas: Space, Culture and Identity*, Londres : Routledge.

Tissot S. 2014, "Entre soi et les autres" *Actes de la recherche en sciences sociales* n°204 : 4–9.

Toal G., Dahlman C., 2011, *Bosnia remade: ethnic cleansing and its reversal*, New York : Oxford University Press.

Tomsen S., 1997, "A Top Night" *The British Journal of Criminology* 37 (1): 90–102.

Traboulsi F., 2007, *A history of modern Lebanon*, Londres, Pluto Press.

———. 2014, "Social Classes and Political Power in Lebanon", Heinrich Böll Stiftung Middle East.

Traoui A., 2002, *Beirut's Memory/ Dhakirat Beirut/La Mémoire de Beyrouth*. Beyrouth: Banque de la Méditerranée.

Tremblay R., Tremblay D.-G., 2010, *La classe créative selon Richard Florida : un paradigme urbain plausible ?* Rennes : Presses universitaires de Rennes ; Québec : Presses de l'Université du Québec.

Tunbridge, J. E., Ashworth G. J., 1996, *Dissonant heritage: the management of the past as a resource in conflict*, Chichester, New York : Wiley.

Turner V., 1983, "Liminal to liminoid, in play, flow, and ritual: an essay in comparative symbology" In J. C. Harris & R. J. Park, *Plays, games and sports in cultural contexts,*123–64.

Urry J., 1994, "Cultural Change and Contemporary Tourism", *Leisure Studies* 13 (4): 233–38.

Valentine G., Holloway S., Jayne M., 2010, "Contemporary Cultures of abstinence and the nighttime economy: Muslim attitudes towards alcohol and the implications for social cohesion", *Environment and Planning A* 42 (1): 8–22.

Van Gennep A., 1992 [1909], *Les rites de passage*, Paris: A. & J. Picard.

Veblen, T., 1970 [1899], *Théorie de la classe de loisir*, Paris : Gallimard.

Vega A., 2000, "Nuits blanches à l'hôpital", *Annales de la recherche urbaine*, n°87: 25–28.

Verdeil E., 2001, "Reconstructions manquées À Beyrouth. La poursuite de la guerre par le projet urbain", *Annales de La Recherche Urbaine*, n°91: 65–73.

———. 2002a, "Entre guerre et reconstruction : remblais et empiétements littoraux à Beyrouth" *Le Littoral, regards, pratiques et savoirs, Etudes offertes à F. Verger*, Paris, Presses de l'École Normal Supérieure, 319–35.

———. 2002b, *Une ville et ses urbanistes: Beyrouth en reconstruction*, Thèse de doctorat, Université Panthéon-Sorbonne - Paris I.

———. 2009, "Urbicides Au Liban", *Rumor* URL: https://rumor.hypotheses.org/93.

———. 2010, *Beyrouth et ses urbanistes: une ville en plans, 1946-1975*, Beyrouth : Presses de l'Ifpo.

———. 2012a, "Beyrouth : les nouvelles lignes de front de la recherche urbaine", *Métropolitiques*, 1–6.

———. 2012b, "Postcoloniales (Etudes)" In Ghorra-Gobin C. (dir.), *Dictionnaire Critique de La Mondialisation*, Paris : Armand Colin, 509–11.

———. 2013, "Lutter pour l'espace public : beirut, the space in between hope and the public", *Rumor*, URL: http://rumor.hypotheses.org/3105.

———. 2016, "Metropolis of Darkness and the Politics of Urban Electricity Grids" In Luque A., Silver J., *Energy, Power and Protest on the Urban Grid. Geographies of the Electric City*, Londres, New York : Routledge, 155–75.

Verdeil E., Faour G., Hamzé M. (ed.), 2016, *Atlas Du Liban. Les Nouveaux Défis*, Beyrouth : IFPO/CNRS Liban.

Verdeil E., Faour G., Velut S. (ed.), 2007, *Atlas du Liban : territoires et société*, Beyrouth : IFPO/CNRS Liban.

Veschambre V., 2008, "Traces et mémoires urbaines: enjeux sociaux de la patrimonialisation et de la démolition, Rennes : Presses universitaires de Rennes.

Vieillard-Baron H., Hugonie G., 2007, "Entre proximité et distance : le terrain pour le géographe urbain " *Bulletin de l'Association de géographes français* 84 (4): 446–55.

Vignal L., 2011, "Beyrouth, de la boutique au shopping mall: dynamiques métropolitaines et nouvelle géo-économie au Moyen-Orient" In Mermier F., Peraldi M., *Mondes et places du marché en Méditerranée. formes sociales et spatiales de l'échange*, Paris : Karthala, CJB, IFPO.

Villadary A., 1968, *Fête et vie quotidienne*, Paris : les Éditions Ouvrières.

Vivet J., Ginisty K., 2008, "Les biais, terrain de savoirs ? Expériences africaines", A travers l'espace de la méthode : les dimensions du terrain en géographie, Arras, France.

Volvey A., Calbérac Y., Houssay-Holzschuch M., 2013, "Terrains de je. (Du) sujet (au) géographique"*Annales de géographie*, n°687-688 : 441–61.

Weber S., 2013, "Espaces et passeurs de changement au Moyen-Orient : le transnational au-delà des impasses du nationalisme", *EchoGéo* n°25.

Weiss M. 2010, *In the shadow of sectarianism: law, Shi'ism, and the making of modern Lebanon*, Cambridge (Mass.) : Harvard University Press.

Whitaker B., 2006, *Unspeakable Love: Gay and Lesbian Life in the Middle East*, Berkeley : University of California Press.

Wilhem D. 1980. *Les Romantiques allemands*, Paris : Seuil.

Wilkinson S., 2015, "Alcohol, Young People and Urban Life", *Geography Compass* 9 (3): 115–26.

———. 2017, "Young Women's Drinking Geographies" In Horton J., Pyer M., *Children, Young People and Care*, Londres, New York, Routledge, 192–202.

Williams R., 2008, "Night Spaces Darkness, Deterritorialization, and Social Control" *Space and Culture* 11 (4): 514–32.

Wunenburger J.-J. 1977, *La fête, le jeu et le sacré*, Paris : Delarge.

Zamir M., 1988, *The formation of modern Lebanon*, Ithaca : Cornell University Press.

Ziadeh H., 2006, *Sectarianism and Inter-Communal Nation-Building in Lebanon*, Londres: Hurst & Company.

Ziadé L., 2015, *Ô nuit, ô mes yeux: Le Caire, Beyrouth, Damas, Jérusalem / Yā layl, yā ʿayn*. Paris : P.O.L.

Liste des figures

Figure 1: Nightscape et drinkscape, deux champs interdépendants mais non superposables.....41
Figure 2 : Schéma récapitulatif situant l'objet de la recherche.....60
Figure 3: Schéma récapitulatif du cadre théorique.....82
Figure 4 : Le centre-ville en ruines à la fin de la guerre civile 100
Figure 5 : L'ancien quartier des Grands Hôtels. Si le Phoenicia a été reconstruit et accueille des touristes depuis 2000, l'Holiday Inn (en arrière-plan) est demeuré en l'état 101
Figure 6 : Les rues du centre-ville avant et après la reconstruction 105
Figure 7 : « The Egg », un vestige de la guerre civile au centre de Beyrouth. 132
Figure 8 : Le temps du terrain 158
Figure 9 : Répartition des personnes interrogées en quatre catégories 186
Figure 10 : L'ouverture du Eve à Zeytouneh : un nouveau type d'établissement nocturne.....208
Figure 11 : L'entrée de la rue de Phénicie.....209
Figure 12*:* La rue de Phénicie en 1964 210
Figure 13 : Publicité pour la boîte de nuit « La Capucine », rue Qantari.....212
Figure 14: L'intérieur des Caves du Roy en 1959.....216
Figure 15 : La terrasse du Horseshoe à Hamra, années 1960. 223
Figure 16 : Publicités pour l'Epi Club et pour le Blow Up 228
Figure 17 : L'évolution du nombre des arrivées au Liban par aire géographique de 1951 à 1974, puis de 1992 à 2003.....237
Figure 18 : Émergence et expansion du *nightscape* beyrouthin avant la guerre civile 241
Figure 19 : Publicité pour la boîte de nuit Le Mecano 254
Figure 20 : Publicité pour le centre touristique balnéaire Solemar 258
Figure 21 : L'organisation spatiale de l'Equinox à Jounieh.....260
Figure 22 : Recomposition du *nightscape* beyrouthin pendant la guerre civile 273
Figure 23 : Le B018 avec son toit ouvert. 288
Figure 24 : Le *nightscape* beyrouthin en transition dans les années 1990 290
Figure 25 : Établissements relais et pionniers dans l'expansion du *nightscape*.....300
Figure 26 : La « revanche » des rues adjacentes à la rue Hamra 309
Figure 27 : Marche nocturne à Mar Mikhaïl 312
Figure 28 : Scènes nocturnes à Hamra et dans la rue de l'Uruguay.....313
Figure 29 : Le *branding* de la rue de l'Uruguay 315
Figure 30 : Publicité pour la bière Almaza.....319
Figure 31 : The Garten, un lieu festif et estival 321
Figure 32 : Le début de la rue de l'Uruguay 325
Figure 33 : Services de sécurité et de voituriers rue de l'Uruguay 326
Figure 34 : L'entrée d'un *Amusement Center* dans la rue principale de Badaro 332
Figure 35 : L'investissement limité du trottoir par les noctambules de Badaro.....334
Figure 36 : Les établissements de Alleway Street à Hamra 338
Figure 37 : Le Socrates, un bar représentatif du quartier de Mar Mikhaïl 347
Figure 38 : Devant le Bodo de Mar Mikhaïl 351
Figure 39 : L'intérieur du Bodo à Badaro 354

Figure 40 : Publicités pour la boîte de nuit O1ne 360
Figure 41 : Typologie des établissements nocturnes à Beyrouth 363
Figure 42 : Schéma de synthèse du *nightscape* beyrouthin 368
Figure 43 : Affiches pour la soirée « 12 hours party people » 373
Figure 44 : Image à l'effigie du propriétaire du Dany's 381
Figure 45 : Reproduction du portrait du propriétaire sur les murs du Dany's de Badaro 382
Figure 46 : La valorisation des relations entre noctambules et employés 393
Figure 47 : Performances de barmen 394
Figure 48 : Les interactions genrées de part et d'autre du comptoir 395
Figure 49 : Performance de DJ lors d'une soirée à Überhaus 401
Figure 50: Le contrôle de l'espace par les voituriers à Mar Mikhaïl 421
Figure 51 : Le dispositif de sécurité lors d'une soirée au Sporting Club 429
Figure 52 : La mise en scène de la sécurité pour le collectif C U NXT SAT 430
Figure 53 : Les bars de Badaro entre intérieur et extérieur 432
Figure 54 : L'alcool au Lockstock : une matérialité qui circule et structure les interactions 445
Figure 55 : L'enchantement des lieux au Grand Factory 452
Figure 56 : « rester soi » : le bar, garant de l'ethos nocturne 453
Figure 57 : L'ethos nocturne, un « savoir-faire » et un « devoir-être » 456
Figure 58 : Observation d'une performance nocturne à Hamra 458
Figure 59 : Publicités pour les *ladies night*s au Bodo 468
Figure 60 : La mise en visibilité de la beauté féminine 471
Figure 61 : L'intérieur du Mezyan en journée 484
Figure 62 : Pratiques festives au Mezyan 486
Figure 63 : Annulations et incitations à manifester lors de la crise des déchets 489
Figure 64 : Incitation à la mobilisation par les soirées C U NXT SAT 490
Figure 65 : Le *nightscape* comme espace critique : un ethos nocturne plus politique 498
Figure 66 : L'entrée du Off & On au centre-ville 510
Figure 67 : Les coulisses du Grand Factory 514
Figure 68 : Les noctambules dans les rues de Mar Mikhaïl 517
Figure 69 : Postures nocturnes ; être assis dans la rue 518
Figure 70 : être assis dehors, le Locale 519
Figure 71 : Consommer debout, le Bar 35 520
Figure 72 : « Do it yourself nightlife » 521
Figure 73 : Être présent à la nuit 522
Figure 74 : La « Beirut Pride Partay » à Mar Mikhaïl 529
Figure 75 : La configuration spatiale du Bardo 533
Figure 76 : Danses pendant la soirée « Dominatrix » 535
Figures 77 et 78 : L'enseigne du 60's Beirut et la reproduction des devantures d'anciens établissements nocturnes 548
Figure 79 : L'intérieur et la devanture du bar Regusto à Hamra 549
Figure 80 : Présentation de l'établissement Trainstation sur les réseaux sociaux 550
Figure 81 : Présentation de la soirée Haunted Haus 565
Figure 82 : Captures d'écran des clips de promotion touristique réalisés par le collectif LiveLoveLebanon et le Ministère du Tourisme (hiver et été 2014) 586

Figure 83 : Captures d’écran du clip « This is Beirut – This is White » (2011) 587
Figure 84 : Publicité pour la marque Johnnie Walker au Liban.....590
Figure 85 : Le Beyrouth « by night » d’avant-guerre, un argument touristique actualisé 594

Liste des cartes

Carte 1: La concentration des établissements nocturnes et des zones éclairées à Beyrouth 36
Carte 2 : Les restaurants et les établissements de loisirs à Beyrouth en 2005/2006 43
Carte 3: Le rythme d'ouverture et de fermeture des établissements nocturnes à Gemmayzé 43
Carte 4 : La division de Beyrouth et les principales zones d'affrontement au début de la guerre civile 102
Carte 5 : Répartition des violences politiques au Liban entre 2005 et 2014 126
Carte 6 : Les différents temps de la ville dans le quartier de ‘Aïn el-Mreissé 132
Carte 7 : Répartition des établissements nocturnes selon le degré d’ancrage 198
Carte 8 : Cinémas, cafés et restaurants à Hamra en 1975 221
Carte 9 : Les espaces de la vie nocturne à Beyrouth en 1975 226
Carte 10 : La division de Beyrouth et les principales zones d’affrontement au début de la guerre civile 243
Carte 11 : La recomposition des espaces de la vie nocturne dans le Beyrouth en guerre 262
Carte 12 : Les ouvertures successives de bars dans le quartier de Badaro 301
Carte 13 : La concentration des établissements nocturnes 305
Carte 14 : L’existence diurne des établissements nocturnes 308
Carte 15 : Répartition des établissements nocturnes selon la typologie proposée 369
Carte 16 : Le *nightscape gay* de Beyrouth 530

Liste des tableaux

Tableau 1 : Les catégories thématiques utilisées sous Sonal 191
Tableau 2 : Quelques entrepreneurs de la nuit à la fin des années 1950 214
Tableau 3 : Les cycles de vie des quartiers nocturnes.....303
Tableau 4 : La saisonnalité de la vie nocturne à Beyrouth.....320
Tableau 5 : Collectifs identifiés à Beyrouth.....370
Tableau 6 : Le regroupement des établissements en compagnies 388
Tableau 7 : La polarisation de la vie nocturne 499

Liste des encadrés

Encadré 1 : la fermeture du Bodo....38
Encadré 2 : la fête en libanais....52
Encadré 3 : « Que signifie pour toi ‘faire la fête’ » ?....53
Encadré 4 : l’accès aux *super nightclubs* 163
Encadré 5 : une soirée au Bodo de Hamra 173
Encadré 6 : une soirée autour de Radio Beirut....311
Encadré 7 : Halloween rue de l’Uruguay 327
Encadré 8 : le Bodo, rue de l’Uruguay....353
Encadré 9 : flirts et solidarités....399
Encadré 10 : un portrait de DJ....402
Encadré 11 : le parcours de Sayed 406
Encadré 12 : la carrière nocturne de Walid 410
Encadré 13: l’encadrement aléatoire des établissements à Gemmayzé 416
Encadré 14: l’appropriation et le contrôle de l’espace nocturne de Mar Mikhaïl par les voituriers 422
Encadré 15 : éviction discrète du Bodo....434
Encadré 16 : boire de l’alcool dans un bar, entre échanges et exposition....442
Encadré 17 : définition et expression de l’ethos....447
Encadré 18 : représentation au Bistro Bar....457
Encadré 19 : dépenses et désinvolture....463
Encadré 20 : dépenses et discrétion....464
Encadré 21 : le bar, protocole de vie quotidienne 568

Table des matières

Remerciements **3**

Introduction générale **7**

Du cliché à l'objet : genèse du projet de recherche 9
Au-delà des perceptions, approcher Beyrouth par sa nuit 10
La nuit dans la ville post-conflit 10
Géographie, vie nocturne et ville post-conflit : les enjeux de l'articulation 12
Structure de la thèse 13

Chapitre 1. Pour une approche géographique des nuits beyrouthines **15**

Introduction *15*

I) Dans les pas de la nuit : constructions et contours d'un espace-temps *16*
A) Imaginaires géographiques : la nuit en questions 17
1) La nuit : constructions sociales, constructions des sciences sociales 17
2) Mythologies nocturnes : un objet fantasmé et situé dans l'espace 19
3) La question des « nuits d'ailleurs » 22
B) Les différentes approches de la nuit en géographie 23
1) « Avec la nuit » : les loisirs nocturnes comme secteur économique 24
2) « Par la nuit » : l'approche socio-culturelle des espaces de la nuit urbaine 26
3) La nuit, un espace à aménager et à réguler 27
C) Nuit et alcools : des champs d'études comparables ? 28
1) Un champ de recherche récent 28
2) *Nightscape, drinkscape* : problématiques et problèmes communs des études sur la nuit et sur l'alcool 29
3) Vers une étude des implications sociales et politiques du boire : les apports d'un décentrement des *alcohol studies* 31

II) Ville, vie nocturne, fête : définir l'objet de recherche *33*
A) De la nuit à la « vie nocturne » : délimitation empirique de l'objet de recherche 33
1) Des repères pour saisir l'objet de recherche 34
2) Vie nocturne et *nightscape* 39
3) Géographie de l'instable et du mouvant 42
B) Effets spatiaux : géographies de la fête 45
1) La fête et le territoire : une relation complexe 45
2) Ce que la fête fait à la ville : le prisme de la ville festive 47
3) La ville festive : la fête post-moderne et post-mortem 49
C) La vie nocturne ou la fête ? 50
1) Les mots de la fête 51
2) Rapport au temps, rapport à l'ordre : la fête et le quotidien 54
3) Ce que fêter veut dire 56

III) Saisir la nuit : Dialogues sur les notions de monde et de champ *61*

A) La vie nocturne comme champ géographique 61
1) Penser l'espace avec Bourdieu ? 61
2) La théorie des champs pour penser le monde social 63
3) Les champs, une notion géographique ? 64
4) Principes des champs 65
5) Les perspectives d'une géographie des champs nocturnes 68
B) La théorie des champs à l'épreuve des mondes sociaux 69
1) Généalogie des mondes sociaux : de l'outil descriptif à la théorisation. 70
2) Principes des mondes sociaux 72
3) Perspectives d'une géographie du monde de la nuit à Beyrouth 74
4) Monde de la nuit ou champ nocturne ? 75
C) « Savoir-faire » et « devoir être » : l'hypothèse d'un ethos nocturne à Beyrouth 77
1) Jalons pour un usage géographique de la notion d'ethos 77
2) Perspectives pour un ethos nocturne à Beyrouth 79

Conclusion de chapitre *83*

Chapitre 2. Beyrouth, la ville et la nuit. Le post-conflit au prisme de la vie nocturne 85

Introduction de chapitre *85*

I) Beyrouth : du discours de l'exceptionnel à la figure de l'entremêlement *86*
A) Images du « rivage heureux » : Beyrouth, pour le meilleur… 87
1) Entre Orient et Occident : de la ville carrefour à la ville cosmopolite 87
2) Beyrouth, capitale de la modernité arabe 91
3) Beyrouth, « ville refuge » 95
B) … et pour le pire ? Beyrouth, ville violente et fragmentée 97
1) La guerre fratricide et le paroxysme de la violence 97
2) La guerre dans et contre la ville : Beyrouth entre fragmentations et destructions 99
3) La ville après la guerre : Beyrouth renaissante ? 103

II) Beyrouth, une ville post-conflit *107*
A) Penser le post- au Liban 108
1) Les apports des études post-coloniales 108
2) La post-colonialité au Liban ? 110
3) Le « post- », figure de l'inachèvement 113
B) Le Liban entre analyse et situation post-conflit 115
1) Pour une lecture géographique de la post-conflictualité 115
2) La post-conflictualité au Liban ou la difficulté de terminer la guerre civile 118
3) Le « post- » de quel conflit ? Le Liban et la guerre des trente-trois jours 122
4) De la non-linéarité du temps : spectralité et post-conflictualité au Liban 123
C) Beyrouth, ville post-conflit 127
1) La reconstruction du centre-ville : une cristallisation des logiques post-conflit 128
2) Signes et sens de l'espace : réflexion sur les traces du conflit à Beyrouth 131

III) Interroger la ville post-conflit par la nuit *136*
A) Beyrouth, « métropole nocturne » ? 136
1) Beyrouth, « haut lieu » de la fête ? 136
2) Un sujet secondaire ? 140

B) Une porte d'entrée vers la jeunesse libanaise 143
1) Jeunesse(s) libanaise(s) et vie nocturne 144
2) De qui la nuit est-elle le privilège ? 146
C) Perspectives pour une étude de la vie nocturne dans une ville post-conflit 151
1) Spatialités, usages et représentations : la vie nocturne comme laboratoire de la ville post-conflit. 151
2) Champ, monde, ethos, ou comment être noctambule(s) à Beyrouth 152
Conclusion de chapitre *154*

Chapitre 3. Terrain de nuit : méthodologie et cheminement d'enquête 155

Introduction de chapitre *155*
I) Jusqu'au bout de la nuit ? Limiter le terrain *156*
A) L'aiguillage par le terrain 156
B) Un monde vaste aux nombreuses zones d'ombre : la question de l'exhaustivité 158
1) Limiter le terrain… 158
2) … ou un terrain limité ? 160
C) Quand le terrain se ferme 162
1) L'accès à certains lieux refusé 162
2) Les silences du terrain 164
3) La peur sur le terrain : un blocage sous-estimé ? 167
II) Être présente : observer le monde, être actrice du champ *168*
A) Observer : une pratique à plusieurs niveaux 169
1) Voir le monde : l'observation directe 169
2) Être avec : l'observation participante 171
3) Observer en faisant : être noctambule 172
B) La participation complète : travailler la nuit 174
1) Le terrain comme travail : être serveuse dans un bar 174
2) Le travail sur le terrain, une expérience physique et émotionnelle 175
C) Être (in)désirable : les biais de l'enquête 177
1) Le sexe du terrain 177
2) Une production située à l'intersection de la nationalité et de la classe 179
III) Comprendre l'émergence et saisir les structures : les entretiens et les sources écrites *182*
A) Un corpus constitué au fil de l'enquête 182
1) De la prise de contact à la rencontre : approcher les acteurs 183
2) Un corpus d'entretiens divisé en quatre catégories d'acteurs 184
3) La question de l'anonymat 186
B) L'analyse des entretiens ou la recherche de la rigueur 187
1) Le corpus sous Sonal : créer, classer, coder 188
2) Les niveaux d'analyse et les catégories retenus 189
C) Traces du passé et de l'instant : la place des sources écrites 192
1) Traces du passé : les archives de journaux libanais 192
2) La question des sources numériques 193
IV) L'éphémère et le mouvant : représenter les changements *195*
A) Un décompte périssable pour penser l'espace : la recension des établissements nocturnes 195
B) L'espace à travers le temps : contingences du terrain 199

Conclusion de chapitre *200*

Chapitre 4. Beyrouth la nuit : une géographie qui a une histoire 203

Introduction de chapitre *203*

I) La fabrique de la ville nocturne : le « Beirut by night » d'avant 1975 *204*

A) Beyrouth au temps des cabarets : premières centralités nocturnes 204

1) Le noyau du centre-ville : la nuit, des plaisirs aux loisirs 205
2) Zeytouneh et Phénicie : le quartier nocturne du front de mer 207
3) Pionniers et repères d'un champ en émergence : Prosper Gay-Para et les Caves du Roy 211

B) À la conquête de l'ouest : la diffusion sociale et spatiale des loisirs de nuit 218

1) L'essor de Hamra, moteur de l'expansion du nightscape 219
2) Du café au pub : Hamra, centralité de jour et de nuit 222
3) Le temps des stéréos, ou l'émergence de pratiques nocturnes transgressives 227
4) « Nuits rouges » ou « Petits Lits blancs » ? Les lignes de division du monde de la nuit 230

C) Beyrouth, capitale de la nuit ? L'institutionnalisation des loisirs nocturnes 233

1) Réguler et contrôler la vie nocturne 233
2) Le « by night » comme argument touristique : Beyrouth la nuit, une dimension internationale 236
3) Les prémices d'un ethos : les Libanais et la vie de nuit 238

II) La vie nocturne pendant la guerre civile libanaise (1975-1990) *241*

A) La nuit, la guerre : un nouvel ordre spatial 242

1) Le nightscape beyrouthin face à la fragmentation 242
2) La vie nocturne à l'épreuve du système milicien 244
3) La ville la nuit : espace-temps de la peur 247

B) Production et recomposition des espaces nocturnes dans le Beyrouth en guerre 249

1) Beyrouth-Ouest : contraction et morcellement de l'espace nocturne 249
2) À l'est, l'Eden ? L'émergence d'une nouvelle centralité de loisirs autour de Jounieh 256

C) « Le seul truc normal pendant la guerre » ? Des pratiques nocturnes en tension 263

1) Traverser ou transgresser ? Tactiques autour de la ligne de démarcation 263
2) S'amuser, boire, danser : le nouvel « entre-soi » de la guerre ? 266
3) La nuit, pour quoi ? Une redéfinition de la portée des espaces nocturnes pendant la guerre 269

III) Sortir de la guerre : la vie nocturne pendant les années 1990 *273*

A) La vie nocturne dans l'après-guerre : des spatialités indéfinies 274

1) Une offre restreinte et éclatée dans une ville en transition 274
2) L'ancrage progressif rue Monnot 277
3) Vers une normalisation de la vie nocturne : le Monnot des années 2000 280

B) Un emblème de la nuit beyrouthine : le B018 282

1) Un chalet à Jounieh 283
2) Du B018 à l'Orange Mécanique 284
3) L'ouverture à la Quarantaine 286

Conclusion de chapitre *291*

Chapitre 5. Territoires de la fête : l'archipel nocturne de Beyrouth 293

Introduction de chapitre 293

I) Beyrouth la nuit : une logique de quartiers 294

A) L'approche par quartiers : réflexions sur les divisions et les dynamiques de l'espace urbain 294

1) Le quartier ou la question du fractionnement de l'espace urbain 294
2) Pour une acception plurielle de la notion de quartier 295
3) Les quartiers nocturnes au prisme de la gentrification 297

B) Les caractéristiques du quartier nocturne 299

1) Les quartiers de nuit : une émergence rapide, une réalité éphémère ? 299
2) Des logiques de concentration, ou des logiques de séparation ? 304
3) Des temporalités spécifiques 307

C) L'institutionnalisation des quartiers de nuit 310

1) L'espace des conventions : le quartier comme incarnation spatiale du monde de la nuit 310
2) Labellisations : quartier à la mode, ou mode du quartier ? 314

D) Quelle vie nocturne en dehors des quartiers ? 317

1) La vie nocturne hors quartiers : des centralités périphériques 317
2) Un phénomène saisonnier 318

II) D'un quartier à l'autre : la mosaïque nocturne 322

A) La rue de l'Uruguay ou la planification de la vie nocturne 322

B) Badaro : l'art de la maîtrise 328

C) Hamra, un quartier composite 335

1) Les différents usages du quartier 335
2) Le nouvel essor de la vie nocturne 336
3) Les modalités d'implantation des établissements à Hamra 338

D) De Gemmayzé à Mar Mikhaïl : l'étalement de la vie nocturne dans un quartier en gentrification 342

E) Le Bodo, un établissement multisite 349

III) Les bars et les boîtes de nuits : classification des espaces 356

A) La typologie à l'épreuve de l'éclectisme 357

1) La tendance à l'hybridation 357
2) La règle de l'exception 358

B) Une proposition de typologie : classification des espaces 361

1) Les critères retenus 361
2) Les différents types d'établissements nocturnes 363
3) Quels établissements pour quels quartiers ? 366

C) Les collectifs, de l'évènement à l'espace 370

Conclusion de chapitre 376

Chapitre 6. Du champ au monde : les acteurs de la vie nocturne 377

Introduction de chapitre 377

I) Production : les carrières nocturnes 378

A) Les entrepreneurs de la nuit 378

1) Entre réussite et prestige, la nébuleuse des entrepreneurs de la nuit 379
2) Ouvrir un établissement : négocier son entrée dans le champ 382

3) Les mutations du champ : la concentration des établissements et le regroupement des entrepreneurs 386
B) Les ambassadeurs de la nuit : barmen, serveurs, DJs 390
1) « We're part of the show » : les barmen 390
2) « Smiling, Deferring and Flirting » : les serveurs 396
3) Derrière les platines : les DJ 400
C) Le travail nocturne entre dépendances et opportunités 404
1) Runners et travailleurs de l'ombre 404
2) Les aléas d'une activité peu protégée 407
3) Les carrières nocturnes, entre nécessité et opportunité 409

II) Entre concurrence et connivences : les régulations partagées des espaces nocturnes 412
A) Le rôle de l'État et des autorités armées 413
B) Le rôle des voituriers, entre appropriation et contrôle de l'espace 418
1) Les sociétés de voituriers : stratégies d'appropriation de l'espace nocturne 418
2) Des nouvelles formes de régulation et de contrôle de l'espace nocturne 420
3) La perception négative des noctambules 423
C) Les établissements nocturnes, entre sélection et exclusion 425
1) L'accès aux lieux : la multiplication des procédés de sélection des boîtes de nuit 425
2) Les bars : évictions discrètes 431

III) Les noctambules, un monde social entre performance et expérience 436
A) Consommations : l'alcool au cœur des pratiques nocturnes 437
1) L'alcool, composante principale des festivités nocturnes 437
2) L'alcool au Liban : un marché dynamique stimulé par la vie nocturne 438
3) La boisson, une convention du monde de la nuit 441
B) La définition du monde de la nuit par l'ethos 445
1) L'ethos : un « savoir-faire » et un « devoir être » 446
2) La construction de l'ethos dans et par le nightscape 450
3) Adhérer à l'ethos, appartenir aux lieux : énonciation d'un « soi » nocturne 454
C) Performances : Beyrouth la nuit, la cité du spectacle 456
1) La mise en scène de la nuit quotidienne 457
2) Ostentations nocturnes 461
3) Idéal de beauté et performances de genre 466

Conclusion de chapitre 473

Chapitre 7. Empiètements.Vie nocturne et possibilités de Beyrouth 475

Introduction de chapitre 475

I) Le nightscape comme espace critique : nuits alternatives, nuits politiques ? 476
A) « Night as politics », ou comment la vie nocturne peut être porteuse de changements 476
B) La vie nocturne alternative comme une prise de position 479
1) Produire la nuit autrement 479
2) Multiplier les usages des lieux 482
3) La diversité des usages militants : la nuit comme terrain de contestation 487
C) Le plaisir et au-delà : vers une redéfinition du rôle des établissements nocturnes 492
1) Espaces critiques, espaces publics ? 492
2) Les lieux privilégiés du monde de la nuit politisé 493

3) Le politique comme résistance culturelle ? 496
4) L'ethos politique : vers une polarisation du monde de la nuit 497

II) Empiètements : les espaces de la transgression 501
A) « Everyone knows each other » : les dangers de l'exposition 502
B) Régimes d'invisibilités 506
1) « Rendre privé » : la dissimulation comme préservation de l'entre-soi 506
2) Les espaces de la soustraction 511
C) « Loud encroachments » : transgressions et arts de la présence 515
1) Boire dehors : empiètements dans le quartier de Mar Mikhaïl 515
2) Advenir au visible : espace public et potentialité politique 523

III) La nuit pour exister ? Les empiètements de la vie nocturne gay 526
A) « Gayrouth » ? Être homosexuel à Beyrouth 526
B) Les espaces de la vie nocturne gay, entre assignations et empiètements 530
1) Les établissements gay friendly : une géographie restreinte 530
2) Les soirées « ouvertes » : le rôle des collectifs 534
3) Les espaces d'insertion, négociation d'un droit à la ville la nuit 535

Conclusion de chapitre 539

Chapitre 8. Lieux communs. La nuit pour habiter la ville post-conflit 541

Introduction de chapitre 541

0) « For the war yet to come » : le conflit entre espace d'expérience et horizon d'attente 543

I) Le post-conflit, « faire avec » la nuit et les héritages « dissonants » 546
A) La multiplication des passés de référence : vie nocturne et nostalgies urbaines 547
1) « Old is gold » : lieux de nuit et mise en image d'un « âge d'or » révolu 547
2) Nostalgies ambigües : la guerre comme passé et espace de référence 551
B) Résurgences : les logiques spatiales du conflit et les territoires de la fête 553
1) « Territoires politiques » et « territoires de la nuit » : une géographie du faisable 553
2) Les sociétés de voituriers et le contrôle de l'espace 557
C) Revenances : le passé entre conjuration et matériau festif 560

II) Le post-conflit, « faire malgré » : la vie nocturne ou l'imparfaite canopée 567
A) Postures : ce que la ville doit à la nuit 567
1) De la routine à la ritournelle, la nuit comme mode de territorialisation 568
2) « We only have nightlife » : la nuit pour s'échapper 570
3) « It's not an entertainment anymore » : la nuit, par défaut 574
B) Séparer et unir : les imperfections de la canopée nocturne 576
1) La nuit, un espace partagé 576
2) Des prétentions inclusives aux processus d'exclusion : les limites de la canopée nocturne 580

III) « Pour la nuit » : vie nocturne et images de la ville post-conflit 584
A) Le branding territorial par la nuit : quelle place pour le conflit ? 584
1) « Lebanon as not seen on TV » : l'évolution de la promotion touristique par la nuit 585
2) « We don't get shot, we take shots » : promouvoir la nuit par opposition au jour 587
B) La vie nocturne et le discours de la résilience 589
C) La ville des 1001 nuits : le nightscape comme valeur refuge 594

Conclusion de chapitre *597*

Conclusion générale **599**

Champ, monde, ethos : spatialiser pour comprendre la nuit *600*

« Night as politics » : ce que la nuit fait à la ville post-conflit *601*

La vie nocturne à l'image de Beyrouth ? *602*

Perspectives : marges ou miroirs ? *603*

Annexes **607**

Annexe 1 : chronologie succincte du Liban *608*

Annexe 2 : chronologie succincte de la guerre civile libanaise *611*

Annexe 3 : Forces et partis politiques mentionnés *616*

Annexe 4 : Le morcellement territorial pendant la guerre civile Libanaise *618*

Annexe 5 : Entretiens menés en 2011 *619*

Annexe 6 : Corpus d'entretiens *620*

Annexe 7 : guide d'entretiens formels *625*

Annexe 8 : nuage de mots-clés sous Sonal *629*

Annexe 9 : Recension des établissements nocturnes (2015) *630*

Annexe 10 : Recension des établissements nocturnes avant 1975 *635*

Annexe 11 : recension des établissements nocturnes pendant la guerre civile *637*

Annexe 12 : les cycles de la gentrification à Beyrouth *639*

Annexe 13 : La concentration des établissements au sein de compagnies *640*

Annexe 14 : Index cartographié des établissements nocturnes étudiés *642*

Annexe 15 : Carte de localisation *644*

Bibliographie **645**

Liste des figures **669**

Liste des cartes **672**

Liste des tableaux **673**

Liste des encadrés **674**

Table des matières **675**

Cette thèse porte sur les espaces de la vie nocturne à Beyrouth, entendus comme l'espace physique des bars et des boîtes de nuit et comme un ensemble de pratiques et de sociabilités qui leur sont associées (notamment autour de l'alcool, de la danse, de la musique), regroupant diverses catégories d'acteurs chargés de sa production et de sa régulation. Tout en privilégiant une étude décentrée des concepts, je m'inscris dans le champ récent qui intègre la nuit à la réflexion géographique. Je privilégie l'analyse des usages ludiques de Beyrouth la nuit ainsi que leur portée sociale et politique dans le contexte libanais. J'articule donc les problématiques nocturnes au prisme du post-conflit, qui permet de définir une situation dans laquelle les héritages de différentes périodes de guerre sont encore visibles et opérants tout en se mêlant à d'autres processus plus récents. Le rapport entre vie nocturne et ville post-conflit est à double sens : la situation post-conflictuelle conditionne l'offre, les pratiques et les représentations attachées aux loisirs de nuit qui en retour constituent le lieu d'inscription des héritages, des incertitudes et des possibles de la jeunesse noctambule. Cette recherche s'appuie sur une enquête qualitative mêlant entretiens formels et observation directe. La vie nocturne de Beyrouth y est appréhendée à travers trois lectures de l'espace : l'espace physique et urbain investi par les établissements et les individus, l'espace social des relations entre acteurs, l'espace politique et critique des revendications et des transgressions. Ces trois niveaux de compréhension mobilisent tout en les spatialisant les notions de champ (pour désigner les acteurs chargés de la production de la vie nocturne), de monde (pour désigner les noctambules) et d'ethos (pour désigner l'ensemble des principes et des valeurs qui orientent les comportements.

Mots-clés : Nuit, vie nocturne, post-conflit, Beyrouth, nightscape, champ, monde, ethos, ville.

This PhD thesis deals with Beirut's nightscape and nightlife. These are narrowly defined as the spaces occupied by bars, pubs, and nightclubs as well as a range of practices and sociabilities ascribed to them. They bring together a range of stakeholders concerned by the production and the regulation of nightlife. In this research, I adopt a decentered point of view and subscribe to the recent developments that include the night into geographical enquiries. I focus on an analysis of the recreational uses of Beirut's nightscape through the lens of the post-conflict situation in Lebanon, and their moral, social and political dimensions. This framework addresses issues linked to the night in the light of the post-conflict situation, which allows me to define a situation in which dynamics inherited from different war times are still present, merging with new practices and processes. This two-way relationship between nightlife and the post-conflict city means that the post-conflict situation shapes the supply, behaviors and representations. In return, Beirut's nightscape is a scene where legacies, uncertainties, and possibilities can be expressed and read. This study is based on qualitative research combining field observations and interviews. Beirut's nightlife is analyzed through three, layered, understandings of the notion of space. First, the urban space made up of nightlife venues; second, the social space of relationships between stakeholders; and third, the political space of claims and transgressions. These three levels are considered through the key concepts of field, world, and ethos in both social and spatial terms.

Keywords: night, nightlife, post-conflict, Beirut, nightscape, field, world, ethos, city.